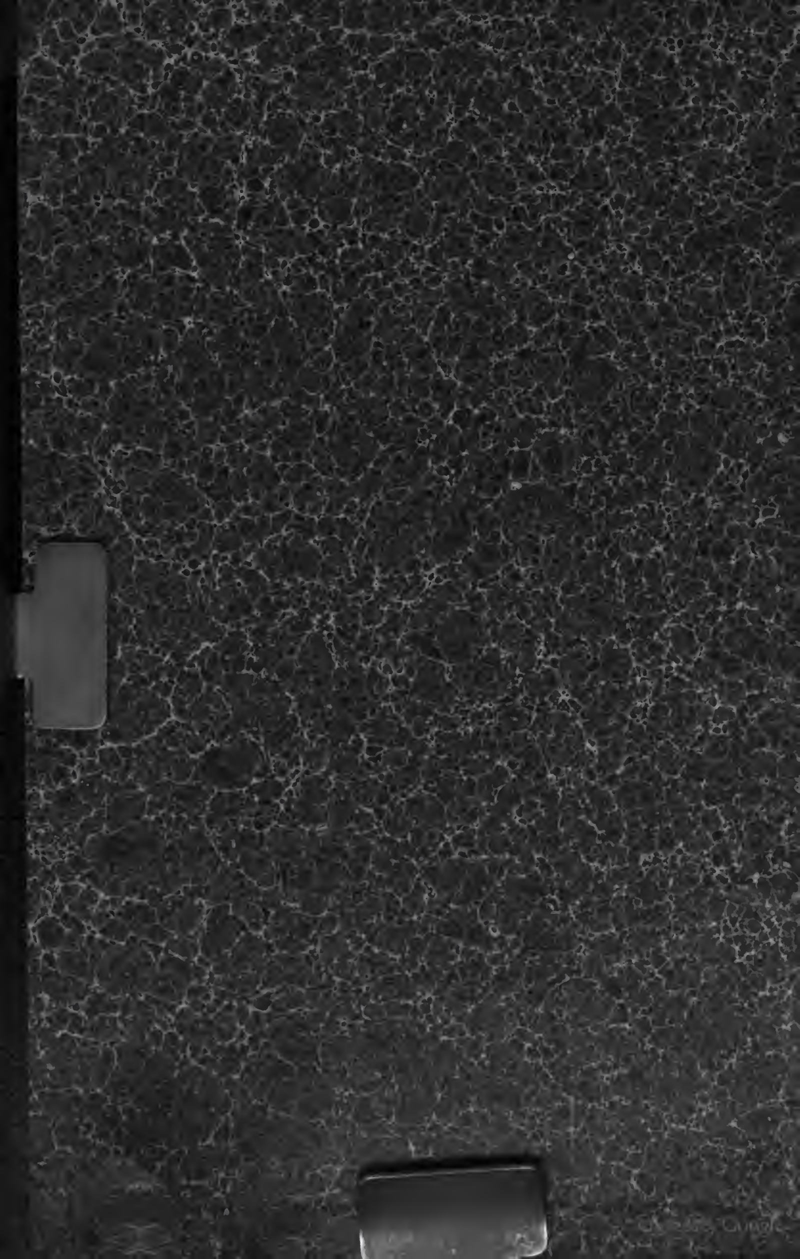




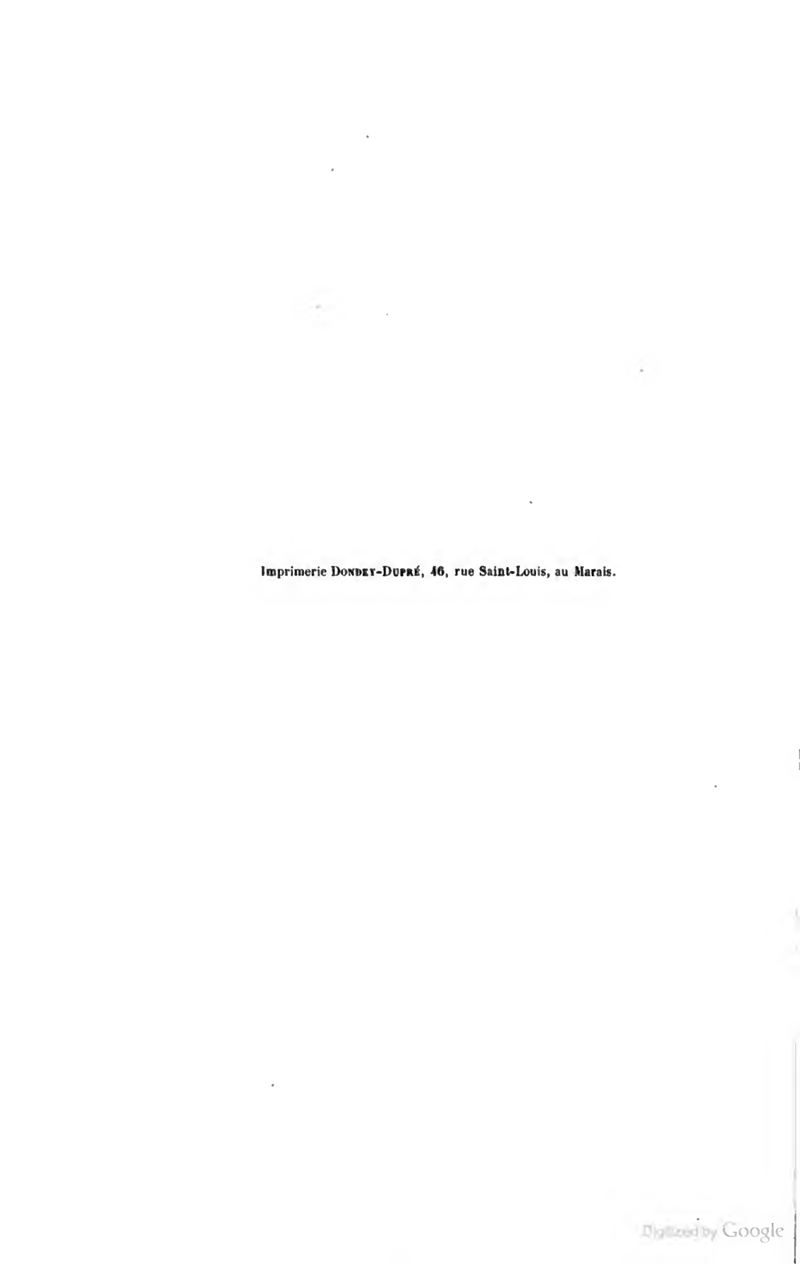


<36639156000016

HISTOIRE DE L'ARMÉE

ET

DE TOUS LES RÉGIMENTS.



Imprimerie Dondey-Dupré, 46, rue Saint-Louis, au Marais.

HISTOIRE
DE L'ARMÉE
ET
DE TOUS LES RÉGIMENTS

DEPUIS LES TEMPS DE LA MONARCHIE FRANÇAISE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR M. ADRIEN PASCAL

l'un des auteurs de l'*Histoire des régiments*, publiée sous la direction
de feu Mgr le duc d'Orléans,

avec des Tableaux synoptiques représentant l'organisation des armées aux diverses époques et le résumé des campagnes de chaque corps,

PAR M. BRAHAUT

Colonel d'état-major, chef de la section historique au Ministère de la guerre,

ET DES TABLEAUX CHRONOLOGIQUES DES COMBATS, SIÉGES ET BATAILLES,

PAR M. LE CAPITAINE SICARD

Auteur de l'*Histoire des Institutions militaires des Français.*

Illustré par MM. Philippoteaux, E. Charpentier, H. Bellangé, de Moraine, Morel-Fatio, Sorieul, etc.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

A. BARBIER, ÉDITEUR,

13, RUE DE LA MICHODIÈRE.

1850



HISTOIRE

DE L'ARMÉE

CHAPITRE Ier.

SOMMAIRE. — Première partie : Bonaparte premier consul. — État de l'Europe après le 18 brumaire. — Reprise des hostilités. — Composition des armées. — Armée d'Italie. — Championnet. — Armée de Ligurie. — Masséna. — Armée du Rhin. — Moreau. — Défense de Gênes. — Marengo. — Mort de Désaix. — Batailles d'Eugen et de Moeskirch. — Journées d'Ulm. — Hohenlinden. — Armée d'Égypte. — Kléber. — Bataille d'Héliopolis. — Mort de Kléber. — Menou général en chef. — Journées d'Alexandrie. — Capitulation. — Saint-Domingue. — Général Leclerc. — Paix de Lunéville. — Camp de Boulogne.
Deuxième partie : Organisation. — Infanterie, cavalerie, artillerie. — Corps nouveaux créés pendant la période républicaine et consulaire. — Esprit de l'armée après le 18 brumaire. — Esquisse historique. — Armes d'honneur, etc.

La révolution du 18 brumaire est un des événements les plus inouïs de l'histoire. Elle n'a de précédent chez aucune nation. L'œuvre de régénération politique si lentement préparée en France depuis plusieurs siècles, si laborieusement accomplie depuis 1789, était arrêtée, anéantie d'un seul coup par

un officier de fortune, qui allait bientôt se faire un sceptre de son épée et couvrir du large manteau impérial son uniforme de soldat. Et trois années avaient suffi à cet homme pour s'élever à ce point de gloire et de puissance qu'il pût changer ainsi les destinées de la patrie et les diriger au gré de son ambition. Accouru des bords du Nil, après une campagne merveilleuse, seul à travers les croisières anglaises, sans autres forces que sa personne, sans autres ressources que son génie et l'éclat de son nom, il avait touché le sol de la France, et en moins de deux mois il avait changé, par un coup de main audacieux, l'état politique de la France et du continent. Les républiques anciennes et celles du moyen âge avaient succombé, quelques-unes du moins, sous les coups de citoyens ambitieux, mais après plusieurs siècles d'existence et de longs excès. La république française ne comptait que cinq ans de durée. La liberté, rêvée par nos pères en 1789, obtenue un moment sous la Constituante, voilée sous les sanglants excès de la Convention, mais qui avait brillé quelque temps sous le Directoire, venait d'être immolée par un des héros qu'elle avait vus sortir de son sein.

On a dit que la France, après avoir en dix ans essayé de la liberté sous les formes monarchique, républicaine et démocratique, après avoir fait triompher à l'intérieur le principe de la révolution, avait pris la forme militaire pour le faire triompher au dehors; et, partant de ce principe, les historiens, séduits par le prestige du génie de Bonaparte, éblouis par le sillage éclatant de l'astre impérial, ont justifié la révolution du 18 brumaire et l'avénement à l'empire. Certes, plus que tout autre, peut-être, nous avons admiré et nous admirons encore l'élévation prodigieuse du génie de Napoléon et la grandeur de son œuvre; mais nous n'avons pu nous empêcher de voir à travers le prisme de la gloire du héros l'ambition de l'homme, le despotisme du souverain. Devenu le premier citoyen de la république, *Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil* (1)? Le rôle de Washington, dans une nation comme la France, n'était-il pas suffisant pour l'ambition du général républicain, élève de Brienne, quelque haute, quelque fière que fût son âme? Sa page dans l'histoire eût-elle été moins brillante si, au lieu d'obéir à son ambition personnelle et de ressusciter en Europe l'empire de Charlemagne avec ses guerres incessantes et ses institutions féodales, il eût obéi à l'ambition plus noble de servir les intérêts de la patrie, et de continuer dans le monde la révolution française avec ses principes nouveaux et fécondants?

Mais, sans entrer plus avant dans ces déductions historiques, voyons quelle influence exerça la journée du 18 brumaire sur les rapports de la France avec les cabinets de l'Europe, et comment Bonaparte raffermit à l'intérieur, sous les pas du pouvoir consulaire, le sol mouvant et tourmenté du gouvernement.

Après les victoires de Zurich et Kastrikum, la république était encore une fois sauvée de l'invasion, mais la coalition n'était point dissoute; l'Autriche et l'Angleterre étaient toujours en armes ainsi que les petites puissances à leur

(1) Béranger.

suite. L'Italie était perdue pour nous et la frontière du Midi menacée par le Var. Il est vrai que la Russie faisait retirer ses soldats par journées d'étapes; que la Prusse, un moment ébranlée dans son alliance avec la république, et prête à jeter encore sur la France ses nombreux bataillons, était revenue à ses sentiments de neutralité; que l'Espagne, chancelante aussi dans son alliance, y avait été raffermie par la victoire de Zurich. Mais la faiblesse du gouvernement directorial en butte aux déchirements des partis, et l'état d'épuisement où il avait réduit la France, faisaient craindre à chaque instant le retour des excès de 1793 et la ruine prochaine de la république.

La révolution du 18 brumaire produisit en Europe une sensation extrême et changea complétement la face des choses. Cette révolution, en remettant aux mains d'un capitaine qui avait fait ses preuves d'habileté et de génie une dictature presque absolue, devait fixer l'attention des gouvernements. Pitt calcula rapidement la portée de cet événement; mais, fidèle à son système ou plutôt à sa haine contre la France, il redoubla d'efforts pour accabler ce pouvoir naissant avant qu'il fût raffermi. L'Autriche, qui avait fait déchoir la république des grandeurs de Campo-Formio, ne vit point sans terreur l'élévation au pouvoir de l'homme qui avait dicté les conditions de cet impérieux traité. Elle renforça aussitôt ses armées d'Italie et du Rhin; car elle prévoyait que le conquérant ne tarderait pas à lui disputer cette riche et belle conquête.

La Russie, qui n'avait aucun intérêt à intervenir dans cette lutte, mécontente d'ailleurs depuis l'échec de Zurich, qu'elle attribuait à l'Autriche, se retira de la coalition. Paul I[er], plein d'admiration pour le général Bonaparte, séduit par le merveilleux des campagnes d'Italie et d'Égypte, dont il aimait à se faire raconter les détails, et touché de la démarche délicate du premier consul, qui lui avait renvoyé sans échange les prisonniers faits à Zurich, Paul I[er] s'empressa de manifester, d'une manière éclatante, sa renonciation à la guerre engagée avec la France. Il congédia le corps de Condé et se rapprocha des puissances du Nord qui avaient gardé la neutralité. Le roi de Prusse, séduit lui aussi par le prestige de la gloire du premier consul, persévéra plus que jamais dans ses dispositions de neutralité absolue. La Suède, la Saxe, le Danemark et l'Espagne elle-même suivirent le même système. La coalition se trouvait donc réduite aux seules forces de l'Angleterre et de l'Autriche. Toutefois, avant de mettre encore l'Europe en feu, Bonaparte écrivit au roi d'Angleterre en personne pour lui proposer la paix. Cette démarche extradiplomatique n'amena qu'une note du ministère anglais pleine de hauteur et de violence. Il fit une pareille démarche auprès de l'empereur d'Autriche, mais, ainsi qu'il s'y attendait, la réponse fut la même de la part du cabinet de Vienne. Bonaparte, profitant habilement de ces circonstances, adressa à la nation une proclamation énergique où il disait : «Français, vous désirez la paix, et je la désire avec plus d'ardeur encore. Mes premiers vœux, mes démarches constantes ont été pour elle. Le ministère anglais la repousse, le ministère anglais a trahi le secret de son horrible politique. Déchirer la France, détruire sa marine et ses ports, l'effacer du tableau de l'Europe ou l'abaisser au rang des puissances se-

condaires; tenir toutes les nations du continent divisées pour s'emparer du commerce de toutes et s'enrichir de leurs dépouilles : c'est pour obtenir ces affreux succès que l'Angleterre répand l'or, prodigue les promesses et multiplie les intrigues.

« Mais ni l'or, ni les promesses, ni les intrigues de l'Angleterre n'enchaîneront à ses vues les puissances du continent. Elles ont entendu le vœu de la France; elles connaissent la modération des principes qui la dirigent; elles écouteront la voix de l'humanité et la voix puissante de leur intérêt.

« S'il en était autrement, le gouvernement, qui n'a pas craint d'offrir et de solliciter la paix, se souviendra que c'est à vous de la commander. *Pour la commander il faut de l'argent, du fer et des soldats!* »

C'est ainsi que Bonaparte annonçait aux Français ses intentions politiques. Il offrait la paix; mais il était disposé, si on refusait ses offres, à la conquérir par les armes.

Certes il avait fallu une audace peu commune pour s'emparer du pouvoir au milieu des circonstances critiques où l'avait placé le Directoire vis-à-vis de l'Europe; mais à l'intérieur les difficultés n'étaient pas moins grandes, et la tâche moins pénible. Il fallait rassurer les esprits, comprimer les factions, pacifier la Vendée, où la guerre civile s'était rallumée, il fallait donner de nouvelles lois constitutives à la France, rétablir la hiérarchie administrative, arrêter les progrès effrayants du déficit, réorganiser les armées, et faire face à la fois aux ennemis de l'intérieur et à ceux du dehors.

Bonaparte déploya dans cette double tâche l'activité, l'aptitude prodigieuse qui étaient le propre de son génie, et se montra aussi profond politique qu'il s'était montré général habile.

L'armée surtout appela son attention. La république avait alors quatre armées sur pied, celle qui venait de vaincre au Texel, celle d'Helvétie, celle du Rhin et celle d'Italie. Ces malheureuses armées se trouvaient dans le dénûment le plus absolu. Les soldats, couverts de haillons, mal nourris, mal payés, ressemblaient plutôt à des brigands qu'à des corps disciplinés. La victoire, qui leur avait ouvert les riches plaines de l'Italie et de l'Allemagne, où elles avaient vécu dans l'abondance, la victoire avait abandonné leurs drapeaux depuis un an, et depuis un an le découragement, la misère, les désertions les avaient sans cesse décimés et démoralisés. L'armée de Batavie était la moins malheureuse. Campée au milieu des riches marais de la Hollande et entretenue aux frais de cette nation, elle n'avait subi aucune des rudes épreuves auxquelles avaient été soumises les autres. Celle du Rhin, placée sur les frontières de la France ravagées depuis dix ans par la guerre, y vivaient difficilement au moyen des réquisitions forcées. Celle d'Helvétie, après avoir épuisé par des contributions de guerre les cantons suisses qu'elle occupait, en était réduite aux plus affreuses extrémités. Mais la plus malheureuse de toutes était l'armée d'Italie. Là les soldats avaient éprouvé toutes les rigueurs des privations, la faim et le froid. Placée sur les sommets arrides et incultes de l'Apennin, décimée par les fièvres et les maladies, cette armée présentait le tableau le

plus affreux de la misère et de la désorganisation. Les soldats désertaient par compagnies entières; on en voyait qui allaient mendier sur les grand'routes, d'autres qui allaient grossir les bandes de brigands qui infestaient le midi de la France.

Il fallait porter un prompt remède à tous ces maux; il fallait ranimer le moral des troupes, rétablir la discipline, faire face à tous les besoins et préparer les éléments d'une nouvelle guerre.

Bonaparte y parvint à force d'activité et de soins. La confiance revint en peu de temps dans la nation; l'ardeur politique de 1793 se ralluma. Il avait demandé pour imposer la paix à l'Europe *de l'argent, du fer et des soldats*. On fit les plus grands sacrifices pour lui en fournir. Les vieux militaires réformés furent appelés devant un conseil de révision chargé d'examiner les congés et de les retirer aux hommes valides; les militaires admis à la retraite ou passés dans le cadre de la vétérance furent également rappelés à l'activité. Cette mesure donna 30,000 soldats aguerris. En même temps, la première classe de la conscription de l'an VIII fut mise en activité, et produisit 120,000 hommes, qui servirent à compléter les cadres des régiments vides presque tous. La gendarmerie reçut une organisation nouvelle mieux appropriée aux services qu'on attendait d'elle. Les équipages d'artillerie étaient traînés par des charretiers aux gages d'entrepreneurs, Bonaparte les assimila aux autres armes, et décréta la réunion de ces bataillons au train d'artillerie. Ils reçurent un uniforme et un armement analogues à leur service.

La cavalerie et l'artillerie manquaient de chevaux; il ordonna une levée forcée et extraordinaire du trentième cheval. Ces mesures produisirent bientôt 250,000 hommes prêts à entrer en campagne. Bonaparte apporta la même ardeur à compléter les approvisionnements de munitions et de subsistances, et établit dans toutes les branches de l'administration militaire un ordre sévère et régulier qui étonna et confondit les esprits. Jamais depuis 1793 on n'avait déployé une telle activité. Les résultats ne se firent pas attendre. En même temps qu'il présidait à toutes ces opérations de détail, se faisant rendre compte des moindres particularités, le premier consul préparait cette grande et merveilleuse campagne de l'an VIII dont le théâtre embrassait à la fois le Rhin, le Danube, l'Adige et le Pô. Trois grandes armées furent créées : celle du Rhin et du Danube, celle d'Italie et celle de réserve. Masséna fut rappelé de l'armée d'Helvétie et envoyé en Italie pour arrêter les progrès des Autrichiens; Moreau reçut le commandement de l'armée du Rhin et du Danube, forte de 120,000 hommes, et Berthier reçut provisoirement le commandement nominal de l'armée dite *de réserve* que Bonaparte formait secrètement sur les frontières avec les demi-brigades de l'armée batave que Brune avait ramenée dans la Vendée.

Le plan du premier consul pour mettre toutes ces masses en mouvement était celui-ci : Moreau, avec l'armée du Rhin, devait frapper les premiers coups dans le commencement d'avril, franchir le Rhin et s'avancer ensuite dans la Bavière pour intercepter les communications entre les deux armées

d'Allemagne et d'Italie. Lecourbe, avec l'aile droite de cette armée, devait garder la Suisse, pour assurer le flanc gauche de l'armée d'invasion et empêcher les Impériaux de se porter en Lombardie par le Saint-Gothard; mais aussitôt que Moreau aurait franchi le Rhin, Lecourbe devait se réunir à l'armée de réserve, qui avait ordre de pénétrer en Italie par le Saint-Gothard. Masséna, placé sur l'Apennin avec 30,000 hommes, devait se tenir d'abord sur la défensive et combiner ensuite les opérations de l'armée d'Italie avec celles de l'armée de réserve, de manière à attirer sur lui l'attention de l'ennemie et à l'obliger au moins à diviser ses forces afin de faciliter la descente de l'armée de réserve dans la vallée du Tesin.

Tel était l'ensemble du plan de Bonaparte au début de la campagne. Ce plan subit dans l'exécution plusieurs modifications dont nous parlerons plus tard.

L'Autriche, à la reprise des hostilités, n'avait pas moins de 250,000 hommes sous les armes, en Italie et en Allemagne, qu'elle pouvait renforcer de 28,000 Bavarois. Le plan du conseil aulique consistait à s'emparer d'abord de la rivière de Gênes pour prendre la ligne beaucoup plus courte du Var et faciliter ainsi la défense des Impériaux du côté de leur droite dans le cas où les Français tenteraient une invasion sérieuse par les Alpes helvétiques. Mélas, avec 120,000 hommes, devait être chargé de mettre ce plan à exécution, tandis que Kray, avec l'armée d'Allemagne, se tiendrait sur la défensive et couvrirait l'empire jusqu'à ce que l'armée de Mélas eût pénétré en Provence; alors elle devait prendre l'offensive, rejeter les Français sur la rive gauche du Rhin, et porter le théâtre de la guerre en Alsace et en Suisse. C'est donc sur l'armée d'Italie que devaient se porter les premiers efforts des ennemis.

La position de l'armée d'Italie après la retraite de Novi était on ne peut plus difficile. La défense d'une capitale aussi populeuse que Gênes était une grande tâche, et il ne fallait rien moins que la fermeté de Moreau et le courage de cette armée qu'une si grande suite de revers n'avait pas abattue.

Toutefois Moreau jugea prudent d'attendre les ordres du gouvernement, et pressa Championnet de réunir une forte division à Coni, tout en couvrant le col de Tende. De son côté, Championnet, qui par sa gauche était parvenu à rétablir ses communications avec l'armée d'Italie, résolut d'en faire un mouvement par sa droite pour ravitailler Fenestrelle et Coni. Toute sa ligne se mit en mouvement le 26 août. Le 6 septembre, il avait chassé les ennemis de la vallée d'Aoste. Moreau, informé de cet heureux résultat et du départ du feld-maréchal Souvarow pour la Suisse, voulut profiter de cette circonstance pour tenter de secourir Tortone qui, d'après une capitulation conditionnelle, devait être rendue le 11 septembre si elle n'était pas secourue. Le général Watrin fut chargé de cette entreprise; il ne réussit pas, il est vrai, mais son mouvement retarda de trois jours le départ de Souwarow pour la Suisse, et ce retard eut une grande influence sur les événements qui eurent lieu à Zurich.

Après le départ de Souwarow, Mélas concentra le gros de ses forces vis-à-vis le confluent de la Stura dans le Tanaro, afin de porter ses masses à l'issue des

vallées des Alpes sans s'éloigner de l'Apennin et de pouvoir bloquer plus étroitement Coni. Championnet à son tour manœuvra pour se concentrer vers Coni. Malgré quelques succès partiels, la jonction de l'armée des Alpes, par cet endroit, ne put avoir lieu; la force numérique des Impériaux obligea les Français à se replier. Le général Championnet, qui avait encore des postes à l'issue de Suse, de la Pérouse et du Pô, fit une nouvelle tentative; déjà même il avait repris Rivoli, mais il fut obligé de céder au nombre encore une fois.

L'armée d'Italie était donc toujours sur les cimes de l'Apennin. Le général Moreau en quitta le commandement le 21 septembre pour aller se mettre à la tête de l'armée du Rhin. Le général Championnet fut appelé à remplacer Moreau; il arriva avec une partie de l'armée des Alpes, qui venait d'être supprimée. Les ordres du gouvernement lui prescrivaient de prendre l'offensive, c'est-à-dire de vaincre les armées victorieuses de l'Autriche. C'était une tâche difficile après d'aussi grands revers que ceux qu'avait éprouvés l'armée d'Italie; mais Championnet avait vu nos soldats sur les rives du Rhin et dans le midi de l'Italie faire tant de prodiges, qu'il crut pouvoir les renouveler dans la Ligurie. Son armée était forte de 45,000 hommes, y compris les soldats qu'il avait emmenés de l'armée des Alpes, et qui formaient sa gauche sous les ordres du général Grenier.

Les généraux Mélas et Kray, réunis à Topano et à Savigliano, venaient de se séparer, Mélas pour former l'investissement de Coni, et Kray pour repousser les Français d'Yvrée. L'armée de Mélas, à la fin de septembre, s'élevait à 60,000 hommes. Elle s'avança par la vallée de Sezio et investit Coni.

Les Français, pour faire diversion à ce siége, descendirent des hauteurs de Saravelli et parurent vouloir déboucher par Plaisance, tandis que Kleneau, attaqué par Miollis, était repoussé sur la Spezzia et Sarzane; mais ces diversions n'empêchèrent pas le général Mélas de resserrer de plus en plus le siége de Coni. Championnet résolut de s'y porter avec toutes ses forces, d'attaquer Mélas et de dégager la ville.

Le 3 novembre 1799, les deux armées se trouvèrent en présence entre la Grana et la Stura. Jamais plan de bataille ne fut mieux conçu que celui de Championnet; malheureusement son armée était en trop petit nombre pour le mettre à exécution. Les Français, toujours débordés par la cavalerie autrichienne, furent obligés, après des efforts surhumains, d'abandonner le champ de bataille de Genola en y laissant près de 8,000 hommes. Quatre jours après, le corps de Saint-Cyr, qui n'avait pu assister à la bataille de Genola, prenait à Novi une éclatante revanche sur les Autrichiens commandés par le général Kray. Cet avantage rendit au général Saint-Cyr ses positions en avant de Novi et chassa les Autrichiens d'Acqui.

Les pluies continuelles qui tombèrent les 8 et 9 novembre, et la fatigue excessive des soldats, empêchèrent le général Mélas de rien entreprendre contre l'armée de Championnet. Mais, le 10, il commença ses opérations, et l'armée française, trop faible désormais pour résister victorieusement, se retira sur ses

anciennes positions. Coni capitula après une longue et héroïque résistance. Le général Championnet réunissait une seconde fois ses troupes dans la vallée du Tanaro pour secourir Coni, lorsqu'il en apprit la reddition (4 décembre).

Cet événement termina les opérations de la campagne pour l'armée d'Italie.

Ici commença pour l'armée française d'Italie une série d'épreuves plus terribles encore que les défaites qu'elle venait d'essuyer. Ce ne sont plus les marches, les fatigues, la mort, mais les privations, la misère, la faim dans ce qu'elles ont de plus horrible et de plus cruel; c'est pour nos armées une page plus belle qu'une bataille, et aussi glorieuse qu'une victoire.

A la fin de décembre 1799, l'armée française, repliée sur le sommet des Alpes, occupait les positions suivantes :

L'aile gauche (divisions Grenier et Duchesne) gardait le petit Saint-Bernard, le mont Cenis et tous les autres débouchés des vallées situées sur le versant des Alpes en France.

Le centre (divisions Lemoine et Victor) occupait la Rivière de Gênes jusqu'à Savone, les cols de Fenestrelle et de Tende, et défendait toutes les issues de la vallée du Tanaro sur l'état de Gênes.

Les divisions de droite (Laboissière et Watrin) couvraient Savone et Gênes; leurs avant-postes étaient à Pazone, Roncilione, Carosio et Coriro. Des patrouilles liaient cette position de l'aile droite avec celle que commandait le général Miollis établi sur la Rivière du Levant.

Pour garder cette ligne immense, l'armée d'Italie comptait à peine 38,000 hommes. Cette armée si brillante sous Bonaparte, qui, un an auparavant, occupait encore Naples, Rome, Florence et Milan, était maintenant campée sur les rochers arides de la Ligurie et du comté de Nice, privée de solde et de vivres, réduite à une poignée de soldats nus, mourant de faim, ressemblant plutôt à des spectres qu'à des soldats prêts à combattre. Le gouvernement n'avait fait aucun approvisionnement, si bien qu'on manquait de bois pour le feu des bivouacs sur ces rocs glacés de l'Apennin. Puis de toutes ces misères, de toutes ces maladies qu'on ne pouvait soigner, les hôpitaux manquant de tout, naquit une effrayante épidémie qui décimait chaque jour les soldats par centaines. Au milieu de tout cela, il y avait un homme calme, noble, qui traversait les rangs des malades, encourageant les blessés au nom de la patrie, relevant les mourants au nom de la gloire; puis enfin un jour cet homme cessa de secourir les autres : malade à son tour, il mourut à Nice, et ceux même qui souffraient pour leur propre compte pleurèrent la mort de Championnet.

Championnet est un de ces hommes dont il est inutile de faire l'éloge; partout où il a laissé son nom, c'est un souvenir glorieux; partout c'est le soldat le plus brave, le cœur le plus noble, l'âme la plus désintéressée. Nous signalerons donc sa mort comme un malheur, sans chercher à rien ajouter à la gloire de sa vie.

Le découragement de l'armée s'augmenta encore à la nouvelle de la mort de Championnet. Tous ces hommes, dont ce général semblait être la force, furent anéantis. Beaucoup d'eux quittèrent l'armée et rentrèrent en France.

Il fallut toute l'énergie du général Marbot, qui avait provisoirement succédé à Championnet, pour empêcher une désertion générale.

Le premier soin de Bonaparte, devenu maître du gouvernement, fut de faire succéder à une autorité factice une volonté puissante, de ramener l'ordre dans l'état et la confiance dans l'armée, de faire, en un mot, la France telle qu'il l'avait laissée en partant pour l'Égypte. C'était surtout l'armée qui avait fixé son attention, ainsi que nous l'avons dit, car elle avait perdu cet enthousiasme que lui avait donné le succès. Abandonnée à la misère, mal nourrie, mal entretenue, elle ne se recrutait qu'avec peine et ne se soutenait plus que par le souvenir des victoires passées. Masséna en Helvétie, Brune en Hollande, avaient, il est vrai, arrêté les progrès de la coalition par des victoires; mais l'Italie était perdue et l'enthousiasme patriotique avait cessé.

Instruit de la cruelle situation de l'armée d'Italie, il se hâta de lui envoyer des secours, et confia le commandement en chef de cette armée à Masséna, le seul homme peut-être capable de remédier à tant de désastres.

L'arrivée de Masséna au quartier-général fut précédée de la proclamation suivante :

« Bonaparte, premier consul de la république, à l'armée d'Italie :

« Soldats !

« Les circonstances qui me retiennent à la tête du gouvernement m'empêchent de me trouver au milieu de vous.

« Vos besoins sont grands, toutes les mesures sont prises pour y pourvoir.

« La première qualité du soldat est la constance à supporter les fatigues et les privations.

« Plusieurs corps ont quitté leurs positions, ils ont été sourds à la voix de leurs officiers.

« Sont-ils donc morts les braves de Castiglione, de Rivoli, de Neumark ! Plutôt que de quitter leurs drapeaux, ils eussent péri ou ramené leurs jeunes camarades au devoir et à l'honneur.

« Soldats ! vos distributions ne vous sont pas régulièrement faites, dites-vous? Qu'eussiez-vous fait si, comme les 21e et 22e légers, les 18e et 32e de ligne, vous vous fussiez trouvés au milieu du désert, sans pain ni eau, mangeant du cheval et du chameau? *La victoire nous donnera du pain!* disaient-ils, et vous, vous désertez vos drapeaux.....

« Soldats de l'armée d'Italie ! un nouveau général vous commande; il fut toujours à l'avant-garde dans les plus beaux moments de votre gloire. Entourez-le de votre confiance, il ramènera la victoire dans vos rangs.

« *Signé :* BONAPARTE, *premier consul.* »

A son arrivée, Masséna donna tous ses soins à la réorganisation de son armée, et s'apprêta à cette grande lutte qu'on nomme la défense de Gênes. Bonaparte, de son côté, préparait, dans le silence du cabinet, cette rapide et merveilleuse campagne d'Italie dont Marengo fut le dénoûment.

L'ordre donné au général Masséna était de conserver le littoral de Gênes et au général Moreau, nous l'avons dit, de pénétrer en Allemagne en débouchant par Schaffouse sur la gauche du général Kray. Le but du premier consul était de dégager le côté méridional de la Suisse, afin d'être maître de se rabattre sur l'Italie sans avoir à verser le sang inutilement pour la défense ou l'attaque des sommités des montagnes. Ce plan réussit complétement, malgré quelques changements apportés dans l'exécution.

Les désordres qui s'étaient glissés dans l'administration étaient si graves que les efforts du général Masséna ne produisirent qu'un soulagement momentané pour les troupes. Les grains, achetés à Marseille, n'arrivèrent pas à leur destination; les vents contraires, qui depuis quatre mois ne cessaient de souffler, empêchant les arrivages par mer, des convois de vivres furent perdus; de sorte, qu'à la reprise des hostilités, les ressources que le général en chef s'était procurées se trouvaient déjà consommées. L'armée vivait au jour le jour. Bientôt la faim commença à se faire sentir, et les maladies contagieuses reparurent.

« La faim de nos soldats était telle, dit le général Thibauld dans sa relation du siége de Gênes, qu'ils dévoraient les herbes et les racines qu'ils trouvaient dans les montagnes et les rochers arides au milieu desquels ils s'étaient cantonnés. » C'est ainsi qu'une compagnie entière de la 24e de ligne s'empoisonna en mangeant de la ciguë. Les hommes de corvée n'avaient plus la force de venir aux distributions qui se faisaient dans Gênes ou dans d'autres chefs-lieux. Faute de moyens de transport, ils étaient obligés de tout porter eux-mêmes et, quoique ce fardeau fût souvent fort léger, un trajet de cinq à six milles dans les montagnes était pour ces hommes exténués par le besoin un effort au-dessus de leurs moyens physiques.

Vers les premiers jours d'avril 1800, l'armée se trouvait tellement réduite que le général Masséna fut forcé de la réorganiser pour établir la proportion entre les cadres et les combattants : il avait amené quelques officiers généraux de son choix et six bataillons, il les fit entrer dans cette organisation. Au général Soult il confia le commandement de l'aile droite, composée des divisions Miollis, Gazan et Marbot, fortes d'environ 18,000 hommes; à Suchet, le commandement du centre, fort de 12,000; au général Thureau, celui de l'aile gauche, forte de 6,500 hommes.

La division Miollis occupait la ligne de Recco à Torriglia; les deux autres divisions de l'aile droite, commandée par Soult, c'est-à-dire les divisions Gazan et Gardanne (le général Gardanne remplaçait provisoirement le général Marbot qui était malade), étaient établies à la Bochetta, conservant les communications de Gavi, et à Savone, gardant les passages de l'Apennin depuis la naissance de la vallée de Lorba jusqu'à la hauteur de Vado.

L'armée autrichienne, sous les ordres du général Mélas, avait été répartie, après la prise de Coni, entre le Piémont, la Lombardie, la Toscane et le Bolonais. Malgré cette dissémination de forces, le général autrichien avait la possibilité de se porter en masse sur le point qu'il lui conviendrait d'attaquer.

Dans les premiers jours de mars 1800, cette armée se mit en mouvement, se porta sur Savone dans le but de s'emparer de l'importante ville de Vado et d'isoler entièrement Gênes en séparant l'aile droite du reste de l'armée française. Les premières manœuvres du général Mélas se firent avec tant de secret que Masséna n'en eut pas connaissance.

Le 6 avril, toute la ligne des Français, depuis Nervi jusqu'à Montenotte et San-Giacomo, fut attaquée simultanément. Le général autrichien Gottesshëem, chargé d'enlever les positions de Monte-Cornua et Montefaccio, après avoir forcé la 1re brigade de la division Miollis à abandonner ce dernier poste, se trouva bientôt en présence de la brigade Petitot. L'attaque fut impétueuse et la défense énergique, mais enfin, écrasée par le nombre, la 2e brigade dut se replier à son tour sur Bisagno et Prato; la retraite se fit en bon ordre.

A peine Masséna fut-il instruit de l'issue de cette affaire qu'il écrivit au général Miollis cette lettre laconique :

« Général,

« Il faut demain que le Montefaccio soit repris.

« MASSÉNA. »

En effet, la position de Montefaccio était des plus importantes. Les Autrichiens le sentaient, si bien, qu'à peine s'en furent-ils emparés, ils y allumèrent un grand nombre de feux pour augmenter l'idée que leur premier succès avait dû donner de leurs forces, et sans doute aussi pour exciter le peuple de Gênes à se révolter contre les Français.

De son côté, Masséna comprenait que c'était une double victoire que de battre l'ennemi sous les yeux mêmes des Génois.

Aussi, pour s'assurer de la prompte exécution de l'ordre qu'il avait donné, il vint lui-même se mettre à la tête de la division Miollis. En conséquence, le lendemain, 7 avril, au point du jour, l'armée française se mit en mouvement; elle était divisée en trois colonnes : la première, sous les ordres du général Miollis, se portait vers Montefaccio par Parisonne; la deuxième, sous les ordres du général Darnaud, marchait par Quinta; et enfin la troisième, composée de la brigade Petitot, remontait le Bisagno pour le tourner.

L'attaque était dirigée par le général Masséna en personne qui suivait les colonnes avec une réserve de 800 hommes.

Il y eut tant d'ensemble dans le mouvement des colonnes, chose si rare dans la guerre de montagne, que le feu des deux premières, qui étaient parties de points très-éloignés, commença à quatre minutes de distance. L'ennemi ne put résister à l'impétuosité de l'attaque, il fut culbuté, et le Montefaccio repris; la seconde ligne de la division Gottesshëem, qui voulut se porter au secours de la première, fut à son tour enfoncée et dispersée, et les Autrichiens, poursuivis de position en position sur Fontanabona, perdirent successivement les postes de Panesi, San-Alberta, Sioffera et Monte-Cornua, dont ils s'étaient emparés; mais il ne put se réunir à Suchet dont il avait été séparé la veille.

Dans la même journée, Masséna se porta sur Bisagno; la victoire l'y avait

précédé. Ce mouvement, aussi hardi que rapide, produisit une vive impression sur l'esprit des Génois, et coûta aux Autrichiens 1,500 prisonniers, au nombre desquels se trouvait le général Baron d'Aspres, qui dirigeait la défense de Montefaccio. Ce fut la 24ᵉ demi-brigade de ligne qui eut la gloire de s'emparer de ce général. Chose remarquable, les soldats français, malgré l'état de dénûment où ils se trouvaient, ne dépouillèrent point leurs prisonniers. Masséna fut reçu dans Gênes au milieu des acclamations universelles.

La vue de tant de prisonniers excita un enthousiasme difficile à décrire; mais le vainqueur de Zurich n'était pas homme à s'endormir sur un succès. Il n'oublia pas qu'il avait devant lui une armée ennemie de près de 80,000 hommes, et qu'il n'avait à opposer que 15,320 hommes affaiblis par les maladies et par les privations.

Il divisa son armée en deux corps : le premier, sous les ordres du général Miollis, fut chargé de la défense de Gênes; le second devait tenir la campagne divisé en deux ailes placées, celle de droite sous les ordres du général Soult, celle de gauche sous les ordres du général Suchet.

Après avoir ainsi disposé son armée, le général en chef résolut de faire un mouvement pour débloquer Savone et rétablir les communications avec le corps d'armée aux ordres du général Suchet. Le succès de ce mouvement devait nous rendre en outre notre première ligne de défense; ce fut pendant la nuit du 8 au 9 avril que nos colonnes se mirent en marche sur Voltri et Verragio; mais l'ennemi, qui épiait les mouvements des Français, parvint, grâce aux sinuosités des montagnes, à se glisser en avant de Verragio et à tourner la position du général Gardanne. Mélas somma aussitôt ce général à se rendre : « Les Français, » lui répondit Gardanne, « ne capitulent point quand ils peuvent se battre; » et il renvoya le parlementaire.

Cependant des bruits sinistres se répandaient dans la ville et circulaient de bouche en bouche; on annonça que plusieurs milliers de Piémontais, réunis aux insurgés de la Ligurie, marchaient pour couper la communication de Gênes à Voltri. Le tocsin sonne partout autour de la ville et ajoute à la frayeur qui a gagné tous les esprits. Les partisans des Autrichiens qui sont dans Gênes propagent tous ces bruits alarmants. Dès la veille, déjà on avait vu des fusées parties de Carignan et de Saint-Pierre d'Arena répondre à des signaux aperçus dans les montagnes et sur la mer. Tout enfin semble annoncer un grand désastre pour les armées françaises.

Seul, calme au milieu de l'agitation, le général Masséna poursuit, sans y rien changer, l'exécution de son plan d'attaque. Il laisse son armée, toute morcelée qu'elle est, entre Gênes, Voltri et Verragio, dans les mêmes positions; seulement, lorsque les bruits du mouvement de l'ennemi deviennent plus sérieux, il fait évacuer la Bochetta. Il ordonne une levée de Génois, il accélère un emprunt de cinq cent mille francs; il confie le commandement de la place aux généraux Miollis et Oudinot, et vient se mettre lui-même à la tête de l'armée.

« Je marche à l'ennemi, » écrit-il au gouvernement de Gênes : « le général

Miollis, revêtu par moi de pouvoirs extraordinaires, commande en mon absence; dévouez-vous, multipliez-vous et reposez-vous sur mes efforts. »

Le 9, il partit de Gênes à onze heures du matin, et établit son quartier-général à Cogoletto, décidé à prendre résolûment l'offensive. En effet, il ordonna aussitôt l'attaque du poste de Macarrollo, dont les Autrichiens venaient de s'emparer. Ceux-ci acceptent le combat, mais ils sont forcés sur tous les points par une charge extrêmement vive. Ils perdent, sans compter leurs blessés, 2 canons et 600 prisonniers, et sont contraints d'abandonner la position retranchée de Campo-Freddo.

Le but du général Masséna était atteint : les communications avec Suchet étaient rétablies, les derrières de la division Gazan étaient assurés; mais, par suite même de cette victoire, le général Soult se trouvait hors d'état de concourir aux opérations du lendemain. En effet, ce général s'était porté dès quatre heures du matin sur Sassella ; là il apprit la marche d'un corps autrichien sur la Verreira, dans le dessein de couper la retraite du général Masséna. Soult marche aussitôt sur ce corps d'armée, le rencontre à Sassella, le met en déroute et lui enlève 500 prisonniers et 200,000 cartouches.

Cependant Masséna continuait de s'avancer dans le pays montueux avec la division Gardanne, comptant sur la coopération de la division Soult, dont il ignorait les combats. Il rencontre une colonne ennemie, qui se portait dans la même direction en suivant le mamelon opposé. Un combat s'engage, inégal quant au nombre, car les Autrichiens déploient des forces décuples. Mais Masséna rétablit l'équilibre par sa présence, et Masséna, selon l'expression même des ennemis, vaut à lui seul 20,000 hommes. Huit heures durant, 1,200 Français soutiennent contre 10,000 Autrichiens un engagement terrible.

Masséna espère toujours que le général Soult arrivera enfin; cette espérance se communique de rang en rang et redouble le courage des soldats. D'ailleurs Masséna est toujours avec les tirailleurs et se montre partout où il y a du danger. Mais la division Soult n'arrive pas. Déjà cependant les Français ont soutenu six attaques de front de l'ennemi et les ont six fois repoussés victorieusement sans pouvoir profiter de leurs succès à cause de leur petit nombre; déjà les généraux Gardanne, Cerize et les aides-de-camp du général Masséna sont hors de combat, ainsi que la plupart des chefs des corps; mais le général en chef se multiplie pour suppléer à l'absence de ceux qui tombent et pour exciter le courage de ceux qui restent.

Les Autrichiens, désespérant, malgré la faiblesse des Français, d'enlever leurs positions de vive force, prennent la résolution de les tourner, et ce mouvement les oblige à faire retraite. Masséna, dont la résolution semble grandir avec le danger, projette pendant la nuit de reformer ses troupes en une seule masse, de se réunir au corps du général Soult et de manœuvrer sur les différentes divisions de l'ennemi. Il fait appeler le général Freyssinet et les chefs de corps, leur communique son plan et leur donne des ordres. « Il est une heure du matin, dit Masséna, nous avons quatre heures de nuit, c'est plus qu'il ne nous en faut. »

Mais le général Freyssinet déclare qu'il est impossible de rien entreprendre avant le jour avec des soldats exténués de fatigue et mourant de faim, et dont la plupart ont pris à travers la montagne la route de Gênes. Masséna frémit de désespoir, mais il est forcé d'abandonner sa résolution, et il perd ainsi l'occasion de se réunir au général Soult. Le jour arrive enfin et montre à Masséna toute la vérité du rapport du général Freyssinet. Aussi, renonçant à son projet, il se contente d'envoyer deux demi-brigades au secours du général Soult.

Celui-ci avait, de son côté, soutenu des luttes héroïques, livré de sanglants combats, et, un contre vingt, arraché aux ennemis la victoire à la Verreria, où il fit 2,000 prisonniers et s'empara de sept drapeaux, et sur les hauteurs de l'Hermeth, où le secours envoyé par Masséna avait décidé le succès.

Les jours suivants, nouvelles luttes et nouvelles victoires; toutes les positions occupées par l'ennemi aux environs de Gênes sont attaquées tour à tour par nous : d'une part, c'est Soult à Savone et à Ponte-Ivrea; de l'autre, c'est Suchet à Final; chaque jour enfin est marqué par un combat. Mais ce genre de guerre, le seul que pût employer Masséna contre un ennemi infiniment plus nombreux, et dont il ne pouvait triompher qu'en battant séparément ses divisions; ce genre de guerre, disons-nous, finit par décimer nos bataillons. L'impétuosité de nos soldats faisait souvent tourner cette manœuvre à notre avantage; mais, obligés d'être toujours aux prises, de livrer des combats éternels, les corps commencèrent à s'épuiser. Les pertes de l'ennemi étaient cinq fois plus considérables que les nôtres; mais il remplaçait ses bataillons détruits par de nouveaux bataillons, et les déchirures de la mitraille dans ses rangs ne paraissaient plus le lendemain. Les nôtres, au contraire, conservaient leurs vides; nos journées de gloire étaient payées du sang des plus braves, et nos victoires nous affaiblissaient autant que des défaites.

Masséna fut donc obligé de renoncer à ce genre de tactique et d'abandonner des montagnes où ses troupes éprouvaient toute espèce de privations; il fit évacuer toutes les positions successivement. Le général Soult ramena ses troupes sur Sassello, puis sur Voltri. C'est pendant cette retraite que, cerné un instant par la division du général Bellegarde, celui-ci lui envoya son chef d'état-major pour le sommer de se rendre, en lui faisant observer que toute défense devenait inutile, entouré qu'il était de toutes parts de forces considérables; que d'ailleurs il était à la connaissance de tout le monde qu'il n'avait ni vivres ni cartouches.

Soult lui répondit : « Avec des baïonnettes et des hommes qui savent s'en servir, on ne manque de rien; et, s'il était moins tard, votre général se repentirait de cette démarche. »

Cependant la position du général Soult était on ne peut plus critique; mais cette fermeté imposa à l'ennemi, et sa présence d'esprit acheva de le sauver.

Masséna était revenu à Gênes, où les grains et les vivres commençaient à manquer, où l'argent devenait de plus en plus rare. Il fallait découvrir des

vivres, se procurer de l'argent et pourvoir au besoin des troupes. Masséna frappa plusieurs impositions extraordinaires, emprunta, négocia, et parvint à faire entrer 100,000 francs dans ses caisses; mais ces faibles ressources étaient bien insuffisantes, et le moment approchait où cette cité populeuse allait être livrée à toutes les horreurs de la famine. Et puis il fallait mettre Gênes en état de défense; car, quelque brillante qu'eût été la lutte qu'il venait de soutenir, il ne se dissimulait pas que les masses autrichiennes finiraient par l'écraser. Aussi, à peine arrivé, Masséna examine les travaux faits en avant de Gênes, place des batteries nouvelles et organise un système de défense. Il appelle, en outre, toute la garde nationale au service de la ville. Chaque citoyen a son poste, chaque bataillon a son service réglé. Enfin, il se prépare à cette grande lutte de soixante jours de blocus, où, par la sagesse de son administration, l'énergie de sa volonté, l'excellence de ses dispositions, il redoubla l'ardeur des soldats, leur fit supporter les fatigues, les privations, la misère la plus extrême, inspira à une nombreuse population une patience qui n'avait jamais eu d'exemple, et trouva dans l'opinion publique une force morale qui le mit en état d'exécuter tout ce qu'il était humainement possible pour le salut de Gênes et pour le salut de l'armée.

Voici un trait qui prouve jusqu'à quel point était poussé le dévouement dans cette armée.

Masséna, dont la position devenait chaque jour plus critique, envoyait sans cesse à Bonaparte des officiers chargés de dépêches; mais pas un seul n'arrivait. Dans la nuit du 24 avril, il chargea le chef d'escadron Franceschi, aide-de-camp du général Soult, d'une nouvelle dépêche pour le premier consul. Ce jeune officier se jette dans une barque avec trois rameurs intrépides et parvient, à la faveur de la nuit, à passer au travers des triples lignes de vaisseaux anglais qui forment le blocus. Mais bientôt il est aperçu et vivement poursuivi jusqu'à quelques lieues d'Antibes. Là, les forces des rameurs sont épuisées et l'ennemi gagne de vitesse; encore quelques minutes, et dépêches et messager vont tomber au pouvoir des Anglais. Franceschi se décide à l'instant à gagner la terre à la nage. Il se dépouille de ses habits, attache les dépêches autour de son cou, recommande aux matelots de manœuvrer encore quelque temps et se jette à la mer. Il est déjà hors la vue des matelots, lorsqu'il se souvient qu'il a oublié son sabre : il ne veut pas qu'il tombe au pouvoir des Anglais; il retourne vers la barque, prend son sabre qu'il passe autour de son cou, nage plusieurs heures et arrive enfin sur le rivage de France.

On admira le noble dévouement de ce jeune homme, et le premier consul le nomma colonel. Franceschi demanda à achever son entreprise, et il retourna à Gênes porter à Masséna la réponse de Bonaparte.

Cependant les ennemis resserraient chaque jour davantage le blocus de Gênes; Masséna défendait un à un chaque poste, et il espérait contenir l'ennemi jusqu'à ce que les mouvements de l'armée de réserve vinssent le dégager.

Vers la fin d'avril, on apprit les premiers mouvements de l'armée de réserve; mais on apprit en même temps que le général Mélas s'apprêtait à frapper un coup décisif.

En effet, le 20 avril, à deux heures du matin, la position des Deux-Frères fut attaquée très-vivement; la ligne du Ponent le fut aussi par les chaloupes canonnières; enfin, les ennemis se présentèrent sur un troisième point, le Levant, et, sur tous les points, ils déployèrent de nombreuses colonnes soutenues par de fortes réserves. Plusieurs postes retranchés sont forcés; le fort de Quezzi est enlevé, celui de Richelieu est bloqué et celui de Saint-Martin d'Albara pressé vivement. Masséna accourt; il fait cesser les tiraillements, reforme les bataillons et les ramène au combat, et il arrêtel'ennemi. Cependant celui-ci s'est emparé de la position des Deux-Frères et il bloque le fort Diamant. En même temps 400 Autrichiens passent la Polcevera à la droite de Saint-Pierre, rejettent sur les hauteurs le bataillon qui tenait cette position, et, soutenus par le feu de toute la ligne, pénètrent dans le village jusqu'à l'intersection des chemins; mais ils sont bientôt chargés à la baïonnette et rejetés de l'autre côté de la rivière.

La brigade chargée d'occuper le revers de la montagne où se trouve le fort de l'Éperon est attaquée aussi dans cette position; mais, après deux heures d'un combat très-vif, l'ennemi est culbuté et 50 prisonniers restent au pouvoir de cette brigade.

Dans cette attaque générale, les Autrichiens avaient engagé 25,000 hommes Vers les deux heures de l'après-midi ils étaient repoussés de tous les côtés, excepté vers la position des Deux-Frères, qu'ils avaient enlevée, et d'où ils menaçaient la Madona del Monte et Albaro. Ce dernier point est le seul qui permette de bombarder Gênes. Masséna résolut de les chasser de cette position. C'était une résolution audacieuse, mais dont la hardiesse même devait amener le succès.

Le général Soult est chargé de conduire l'attaque des Deux-Frères : Masséna dirige sur un autre point la division Miollis. La lutte recommence bientôt, plus terrible qu'auparavant; Masséna défend de tirer inutilement et fait aborder partout l'ennemi à la baïonnette. Près du fort Quezzi l'attaque est si vive et les deux partis se trouvent si rapprochés qu'on ne peut faire usage des armes à feu. On se bat corps à corps, à coups de pierres et de crosse de fusil. Enfin les Autrichiens sont repoussés, le fort Quezzi est repris par la division Miollis; la position des Deux-Frères l'est également par le général Soult, et cette journée, la plus glorieuse du blocus pour les armes françaises, coûte aux ennemis 4,000 hommes, dont 1,600 prisonniers.

Masséna accorda un jour de repos à ses troupes victorieuses, mais le lendemain il les conduisit à l'ennemi pour enlever la position de la Coronata, qui avait été garnie de canons et fortifiée avec soin. Mais cette attaque fut infructueuse. Le général Guyon y fut blessé, l'adjudant-général Faltuiri y trouva la mort et un obus éclata aux pieds de Masséna.

L'attaque de front se fit sur trois colonnes et réussit d'abord; mais les Autri-

chiens reprirent vigoureusement l'offensive et firent replier à leur tour les vainqueurs.

Pendant ce temps, le général Soult opérait victorieusement son mouvement. Il avait divisé ses forces en une avant-garde et en un corps de bataille. Le général d'Arnaud commandait l'avant-garde.

Après plusieurs heures de marche, le général d'Arnaud parvient à couronner la crête des montagnes et coupe le chemin de Sari. Dans ce trajet, il avait livré plusieurs combats et fait plus de 600 prisonniers du régiment de Jordis et des chasseurs de Brentana, malgré des difficultés de terrain telles, que, pour franchir un ravin extrêmement profond et escarpé, il fut obligé de faire passer ses soldats un à un sur une seule échelle et sous un feu meurtrier. A peine eut-il 50 hommes de l'autre côté, qu'il ordonna de charger l'ennemi et lui fit 100 prisonniers. A leur tour les Autrichiens, voyant tous les chemins de retraite coupés, voulurent chercher un passage à travers un ravin profond et escarpé; les soldats français se hâtèrent de faire rouler d'énormes pierres dans ce ravin, et empêchèrent ainsi l'exécution de cette tentative.

Cependant le général d'Arnaud, étant très-éloigné du corps de bataille, fut assailli par un corps ennemi d'une force numérique de beaucoup supérieure à celle de sa petite colonne. Sa position était des plus critiques; néanmoins ce général soutint plus de deux heures un combat inégal sans perdre un pouce de terrain, et donna le temps au général Poinsot de venir le dégager.

Enfin l'arrivée d'un bataillon de la 2[e] de ligne changea cette défensive longue et difficile en une offensive brillante, et la présence du général Soult la rendit victorieuse. En effet, ce général fit réunir en colonne serrée la 2[e] de ligne et les grenadiers, ordonna à la 24[e] de marcher sur le flanc droit de l'ennemi, à la 25[e] légère de se porter sur le flanc gauche; puis, ces dispositions prises, la charge battit, et l'ennemi surpris fut culbuté du haut des rochers. Plus de 800 Autrichiens roulèrent dans les abîmes.

C'est à ce combat qu'eut lieu le trait suivant, que Masséna aimait tant à raconter. Lors de la désertion d'une partie des corps de l'armée d'Italie, la 25[e] légère avait été chargée de désarmer une partie de la 24[e] de ligne: depuis cette époque, il existait entre ces deux demi-brigades une violente inimitié qui, plusieurs fois, s'était manifestée par des duels et des rixes sanglantes: aussi craignait-on de les rapprocher. Mais, dans cette journée, ces deux corps rivalisèrent tellement de courage et de dévouement que, pleins d'estime l'un pour l'autre, ils s'embrassèrent spontanément sous le feu de l'ennemi, et firent abjuration de toute inimitié. Puis, pour rendre cette réconciliation plus éclatante, la moitié de la 25[e] passa dans la 24[e] et la moitié de cette demi-brigade dans la 25[e]; ainsi mêlés, les deux corps continuèrent de combattre jusqu'à la fin de la journée.

Le général Soult, après avoir enlevé deux camps et plusieurs retranchements, venait de pénétrer dans Monte-Cretto, défendu par de nombreux ouvrages et par une ligne de troupes soutenues de plusieurs réserves, lorsqu'un orage, le plus violent et le moins attendu, sembla confondre tout à coup la

terre avec les cieux. Des nuages, tellement épais qu'en se touchant on ne se voyait pas, couvrirent les montagnes élevées que les troupes françaises venaient d'escalader et enveloppèrent d'un voile obscur le champ du carnage. Bientôt les combattants ne s'aperçurent plus qu'à la lueur des éclairs, ne se reconnurent qu'à la voix de leur chef. L'éclat de la foudre, le grondement de la tempête couvrant le bruit du canon et la crépitation des mousquets, ajoutaient à l'horreur de cette scène. Puis, peu à peu, le feu de la mousqueterie s'éteignit, le canon cessa de gronder, et on n'entendit plus que la foudre du ciel. Chaque soldat gardait son rang, immobile et muet, et cela dura trois quarts d'heure! A la fin de l'orage, chacun occupait la place qu'il avait au commencement : mais l'ennemi s'était renforcé par l'arrivée de corps venus des vallées voisines et qui avaient pu marcher. Les sentiers étaient devenus glissants et difficiles. Le combat recommença. A gauche de l'attaque, le général Spital fut blessé; à la droite, l'adjudant-général Gauthier enleva les redoutes qui défendaient le camp ennemi. En cet instant, les Autrichiens firent donner une de leurs réserves pour reprendre cette position. Le choc fut terrible et la mêlée sanglante. On se battit corps à corps avec un acharnement inouï; mais l'adjudant-général Gauthier tomba grièvement blessé, et ses troupes plièrent. Le lieutenant-général Soult, avec cette promptitude de résolution qui le caractérise, fit avancer pour le soutenir le général Poinsot avec une demi-brigade. L'ennemi plia à son tour, le camp de Monte-Cretto fut pris et les baraques incendiées. Une nouvelle réserve des Autrichiens, plus forte, plus compacte, obligea le vainqueur à reculer. Soult, dont l'énergie grandit avec le danger, rallie quelques soldats et se précipite une seconde fois sur l'ennemi. Une balle lui fracasse la jambe droite, il tombe, et cette blessure arrache une seconde fois la victoire à cette poignée de braves. C'est en vain qu'ils essaient de lutter, l'homme qui dirigeait la victoire n'est plus à leur tête, ils ne peuvent ni le venger ni l'arracher aux mains des ennemis (1).

L'ennemi poursuivit faiblement ces braves soldats pendant leur retraite.

Ainsi se termina cette fatale journée où l'armée fit une perte irréparable au milieu de tant d'autres pertes, celle du lieutenant-général Soult resté au pouvoir des ennemis.

A Gênes, pendant le combat, 4,000 femmes s'étaient rassemblées et parcouraient les rues une sonnette à la main, en demandant, avec des cris déchirants, du pain ou la fin de leurs maux. On parvint à dissiper ces attroupements en distribuant un peu d'argent; mais ce n'était là que la première page du dernier, du plus affreux chapitre de cette histoire.

Cependant l'arrivée d'un officier, dépêché par Bonaparte, apprit à Masséna que l'armée du Rhin avait commencé victorieusement ses premières opérations et que lui-même venait prendre le commandement de l'armée de ré-

(1) On sait que le général Soult, voyant qu'il ne pouvait se relever et échapper aux ennemis, fit approcher un grenadier et le chargea de porter ses armes et ses insignes de général à Masséna, afin, lui dit-il, que ces trophées ne tombent point au pouvoir de l'ennemi.

serve. Cette nouvelle lui fit concevoir l'espérance de conserver Gênes et redoubla le courage des défenseurs de cette ville. Le blocus était rigoureux et Masséna ne songeait pas à se rendre... Les troupes, qui connaissaient son grand caractère, disaient : *Avant de livrer Gênes, il nous fera manger ses tiges de bottes.*

Le 17 avril, au milieu de la nuit, les Anglais et les chaloupes napolitaines commencèrent à bombarder Gênes. Leurs feux se portèrent principalement sur le quartier de la Marine. La générale battit toute la nuit, mais sans tirer les Génois de leur découragement; Masséna, voyant qu'il ne peut compter sur cette population brisée par les privations et les souffrances, resserra ses lignes d'opération et augmenta la garnison de Gênes. Mais la faim (*dira fames*, selon l'expression du poète de Mantoue), rien ne put la combattre, et toutes les combinaisons du génie et de la volonté du général français échouèrent devant cette ennemie terrible. Bientôt la disette devint telle que la population tout entière se porta dans les rues, remplissant l'air de cris et de désespoir et jonchant les rues de cadavres. On s'arrachait les chevaux morts de maladie et jetés à la voirie et les animaux les plus immondes. On vit des mères tomber et mourir ayant à leur sein des enfants mourant aussi de besoin. De quelque côté enfin qu'on porte les regards, ce sont de sombres tableaux, et Masséna ne craint rien tant que le retour de l'aurore qui éclaire ces scènes déchirantes. Certes, en cette circonstance, les Génois acquittaient avec usure la dette qu'ils avaient contractée envers les Français, en 1746, sous M. de Boufflers.

Dans la rade où se trouvaient embarqués les prisonniers autrichiens, les cris de ces malheureux répondaient aux cris des Génois. Poussés par la faim, ils avaient dévoré leurs souliers, leurs havre-sacs et leurs gibernes, et personne n'osait approcher de leurs vaisseaux de peur d'être déchiré. Masséna fit proposer au général Ott d'envoyer par mer des vivres à ses compatriotes prisonniers, le général autrichien fut sourd à ce généreux appel.

L'armée aussi partagea la disette et les souffrances du peuple. Cependant Masséna mit tout en œuvre pour prolonger la résistance. Il fit amasser tout ce qui existait dans les magasins d'amandes, de graines de lin, d'amidon, de son, d'avoine sauvage, de cacao, et en fit faire une espèce de pain. Ce mastic noir, gluant, non susceptible de cuisson, faisait vomir ceux qui en mangeaient et donnait des fièvres et des indigestions (1).

Enfin, vers les premiers jours de juin, les secours promis par Bonaparte n'arrivant pas, et le mal augmentant, Masséna se décida à traiter après plusieurs pourparlers. Le 4, à trois heures du matin, on apporta à Masséna une convention de capitulation qui honorait l'armée et son chef.

A neuf heures du matin, les chefs des armées se réunirent pour la clôture des négociations, la signature définitive des arrêtés et l'échange des traités.

L'entrevue eut lieu dans la petite chapelle qui est au milieu du pont de

(1) A la fin du blocus, on vendait le pain 30 francs la livre; un poulet 32 francs; un œuf 2 fr.; un oignon 1 franc; le beurre 10 francs la livre, et la viande 6 francs.

Conegliano : là se rendirent le général Masséna, accompagné de l'adjudant-général Reille, de l'adjudant-général Andrieux, de M. Morin et du chef d'escadron Constant, commandant les gardes du général en chef; lord Keith, commandant les forces navales combinées; le général Ott, commandant le blocus de Gênes, et le général Saint-Julien, chargé de la partie politique; chacun d'eux suivi de deux ou trois personnes seulement.

Le général Masséna sut, par sa contenance, une gaieté soutenue, des formes françaises naturelles, et un esprit fécond et heureux en saillies, persuader aux négociateurs ennemis que la position de l'armée française dans Gênes n'était pas aussi désespérée qu'ils le supposaient et qu'elle l'était réellement; aussi obtint-il tout ce qu'il demanda.

Dans cette conférence, le général en chef fit pour les Liguriens tout ce qu'il put; il s'était fait accompagner pour défendre leurs intérêts de l'un de leurs compatriotes distingués, leur ex-ministre de l'intérieur, Corvetto.

Cependant une clause de la convention donna lieu à une discussion et manqua de faire tout annuler.

Il s'agissait de faire partir 8,000 hommes des troupes françaises par terre (c'était le nombre exagéré de tout ce qui n'était pas dans les hôpitaux).

Le général Ott voulut soutenir le refus d'y adhérer, mais le général Masséna termina la discussion en rompant une conférence qui, cependant, était sa dernière ressource. Ses adieux aux généraux ennemis furent : « Vous ne le voulez pas, eh bien! messieurs, à demain! » Cette fermeté imposa, le général en chef fut rappelé et l'article adopté.

Malgré tout ce que le traité avait d'honorable, il ne convenait point au général Masséna; aussi la possibilité de recevoir encore pendant la journée quelques nouvelles qui changeassent sa situation le détermina-t-elle à ne rien signer que vers la nuit et après avoir répété vingt fois aux Génois qui remplissaient ses appartements : « *Malheureux, sauvez donc encore votre patrie!*
« Donnez-moi ou assurez-moi quelques vivres pour quatre ou cinq jours seu-
« lement, et je déchire le traité. »

Mais tout était épuisé, le courage des individus et les ressources publiques; ce traité était le seul moyen qui restât au monde pour ne pas perdre avec Gênes, que rien ne pouvait plus sauver, les débris des corps qui l'avaient défendue d'une manière si étonnante.

Enfin, à sept heures du soir, le général Masséna signa le traité, et l'on se donna réciproquement des otages.

L'exécution suivit immédiatement; le 5, à la pointe du jour, tout le quartier général partit pour Antibes. La division Gazan se rendit le même jour à Voltri.

L'embarquement des troupes du général Miollis commença le 6 juin. Cet officier-général et l'état-major de l'armée ne quittèrent Gênes que le 7 juin.

Cependant le général Mélas avait expédié au général Ott, le 3 juin, l'ordre de lever le siége. Cet ordre s'était croisé avec le rapport de ce dernier qui annonçait au général autrichien la prochaine reddition de Gênes, pourvu qu'on

laissât à la garnison la liberté de sortir. La situation où se trouvait le commandant du corps du siége était d'autant plus critique, qu'il avait appris indirectement la défaite sanglante du général Elsnitz et l'entrée des Français à Milan, et, en outre, le général Mélas venait de lui répondre par le prince Sulkosusky, son aide-de-camp, qui arriva le 3 juin au quartier-général autrichien devant Gênes.

Le général Ott dut s'estimer heureux que rien de ces nouvelles n'eût transpiré à Gênes, car le général Masséna n'eût entendu aucune convention s'il avait eu le soupçon de l'embarras où se trouvait son adversaire. On a vu, au reste, qu'il ne céda qu'à l'impérieuse nécessité; dans l'état où se trouvaient l'armée et la population, il n'y avait plus qu'à en finir sur-le-champ.

Gênes tomba ainsi au pouvoir de l'ennemi, mais ce ne fut que momentanément. Le premier consul, vainqueur à Marengo, accorda la suspension d'armes que demanda le général Mélas, et qui fut suivie de la glorieuse convention d'Alexandrie, par suite de laquelle les Impériaux se retirèrent jusqu'au Mincio, et rendirent à l'armée française Gênes et toutes les places du Piémont et du Milanais.

L'armée de Ligurie occupa la Lombardie, où elle établit ses cantonnements et attendit l'issue des préliminaires de paix qui avaient été arrêtés après les Conventions d'Alexandrie et de Castiglione.

Tandis que Masséna se couvrait d'une gloire immortelle par la défense de Gênes, le général Moreau franchissait le Rhin et livrait les batailles victorieuses d'Engen et de Moeskirch. Bonaparte, de son côté, redoublait d'efforts et d'activité pour créer l'armée dite de réserve, et préparait les éléments de succès de cette miraculeuse campagne qui devait d'un seul coup arracher l'Italie à la domination autrichienne. Certes, si, comme le dit le général Foy, l'art de la guerre est philosophique dans ses développements, on peut dire que Bonaparte s'éleva ici jusqu'au plus haut degré de la philosophie des combats. Il avait fallu deux années de batailles sanglantes, de combats incessants, il avait fallu deux générations de soldats usés sous les drapeaux de nos demi-brigades pour chasser les Autrichiens de la péninsule italienne. Une seule campagne, sublime dans les dispositions d'ensemble et dans les détails, admirable dans l'exécution littérale du plan arrêté, allait suffire pour produire les mêmes résultats et rendre la paix à l'Europe. Jamais conception plus belle n'avait honoré le génie d'un homme de guerre, et l'antiquité n'avait rien offert de semblable à l'admiration de la postérité (1).

Armée de réserve. — Le plan général de Bonaparte, ainsi que nous l'avons dit, embrassait à la fois l'Allemagne et l'Italie. Trois armées devaient concourir à l'exécution de ce plan, celle de Ligurie en arrêtant l'armée de Mélas entre Gênes et Nice; celle d'Allemagne, en franchissant le Rhin, en surprenant dans le Haut-Danube l'armée du général Kray, en lui coupant la route de

(1) Pour ne pas interrompre le récit des opérations de l'armée du Rhin qui ne se terminent qu'après Marengo, et pour continuer à suivre la marche que nous avons adoptée, nous allons d'abord rendre compte des opérations de l'armée de réserve.

Vienne et lui faisant subir un de ces grands désastres comme les Autrichiens et les Prussiens en éprouvèrent depuis à Ulm et à Iéna, ou tout au moins en poussant le général ennemi vers Ulm et Ratisbonne et l'éloignant ainsi des Alpes, de manière à ce qu'il ne pût y envoyer des secours, puis en détachant son aile droite vers la Suisse pour seconder les opérations de l'armée de réserve. Enfin, l'armée de réserve, commandée par Bonaparte en personne, devait se porter d'abord à Genève et dans le Valais pour attendre le résultat des opérations de l'armée du Rhin, secourir au besoin cette armée et, secondée par son aile droite, passer les monts des Alpes par le Saint-Bernard, pénétrer ainsi en Piémont et surprendre les derrières du général Mélas, occupé devant Gênes, lui livrer bataille et l'obliger à mettre bas les armes. Tel est l'ensemble du plan conçu par Bonaparte, mais qui subit, dans l'exécution, quelques modifications. Moreau, chargé du commandement en chef de l'armée du Rhin, n'osa prendre sur lui la responsabilité d'une opération aussi hardie que celle que le premier consul lui imposait. Il proposa un plan qui lui était propre et qui n'avait d'autre mérite que la prudence.

« C'est un spectacle digne des regards de l'histoire que celui de ces deux hommes opposés l'un à l'autre dans une circonstance intéressante, laquelle faisait si bien ressortir les diversités de leur esprit et de leur caractère. Le plan de Moreau, comme il arrive souvent aux plans des hommes de second ordre, n'avait que les apparences de la prudence, mais il pouvait réussir par l'exécution; car il faut le répéter sans cesse, l'exécution rachète tout : elle fait quelquefois échouer les meilleures combinaisons et réussir les plus mauvaises (1). »

Moreau persista dans son plan, et Bonaparte fut forcé de céder à sa persistance.

« Qu'il fasse comme il voudra, dit le premier consul, pourvu qu'il jette le maréchal Kray sur Ulm et Ratisbonne, qu'ensuite il renvoie à temps son aile droite sur la Suisse. Le plan qu'il ne comprend pas, qu'il n'ose pas exécuter, je vais l'exécuter, moi, sur une autre partie du théâtre de la guerre. Ce qu'il n'ose pas faire sur le Rhin, je vais le faire sur les Alpes. Il pourra regretter dans quelque temps la gloire qu'il m'abandonne. »

Or, le plan de Moreau consistait à franchir le Rhin sur trois points, Strasbourg, Brisach et Bâle, pour déboucher en plusieurs colonnes sur la rive droite, diviser ainsi l'attention des ennemis, puis, après les avoir amenés vers les défilés de la forêt Noire correspondant à ces trois villes, se dérober par une marche le long du Rhin et se présenter devant Schaffouse.

Quoi qu'il en soit, Bonaparte, étant entré dans les vues de Moreau, subordonna le commencement de ses opérations à celles de ce général. En attendant, il s'occupa de la formation de cette *armée de réserve* qui n'existait encore que sur le papier. Il en tira les premiers cadres dans l'armée de Hollande, qu'il réduisit de près d'un tiers en choisissant les meilleurs soldats, et dans l'armée de la

(1) Thiers, *Histoire du Consulat.*

Vendée, d'où il tira sept demi-brigades excellentes dans lesquelles il encadra une partie des bandes de chouans qui venaient de déposer les armes. Il tira également des dépôts de l'armée d'Égypte quatorze bataillons. Enfin il réunit dans les divers dépôts d'artillerie, et notamment à Auxonne, Besançon et Briançon, un matériel de 60 bouches à feu. Ardent et infatigable au travail, Bonaparte présidait à cette organisation, s'élevant dans ses projets aux combinaisons les plus vastes et descendant ensuite aux détails les plus minutieux. Armement, administration, personnel et matériel, tout lui passait par les mains, rien ne lui était étranger. Il y avait déjà deux mois qu'il préparait en secret cette immense organisation, sans que rien n'eût transpiré en Europe; il s'agissait maintenant de concentrer ces forces disséminées et de les concentrer sur un point convenable, sans donner l'éveil sur ses projets. En conséquence, il fit annoncer avec beaucoup de pompe la création d'une armée de réserve forte de 60,000 hommes et sa réunion à Dijon. Berthier, ainsi que nous l'avons déjà dit, reçut le commandement en chef de cette armée. Il se rendit en toute hâte à sa destination pour presser la formation des premiers cadres. C'était une feinte pour tromper les cabinets de l'Europe attentifs aux premières démarches de cet homme extraordinaire, car on prévoyait que, dans cette lutte suprême, les destinées de la république et peut-être celles de l'Europe allaient être engagées. Les espions affluèrent aussitôt à Dijon; mais, au lieu de ces bataillons nombreux qu'on annonçait pompeusement, ils ne virent que quelques cadres remplis par de vieux officiers, invalides la plupart, et par de jeunes soldats qui n'avaient jamais vu le feu. On ne crut pas à la formation de cette armée. On répandit le bruit que le gouvernement consulaire, en annonçant cette nouvelle, avait voulu effrayer le général Mélas et le détourner de ses projets sur le Var. On fit des caricatures et des plaisanteries de tout genre sur cette armée. A Londres, on s'égaya beaucoup de la réunion d'invalides et de conscrits que les dessinateurs représentaient sous la forme *d'un enfant donnant la main à un invalide à jambe de bois*. Pendant ce temps, les véritables divisions de l'armée de réserve s'acheminaient secrètement vers la Suisse, à Genève et à Lausanne, et passaient pour des renforts envoyés à l'armée du Rhin. Vers les premiers jours d'avril, toute cette armée était réunie sur les frontières de l'Est, prête à entrer en campagne.

Restait à déterminer le point par où l'armée pénétrerait dans le Piémont. Le général Bonaparte était incertain s'il devait porter d'abord son armée à gauche par le Saint-Gothard, ou à droite par la vallée du Tésin. Des reconnaissances furent ordonnées sur toute la ligne depuis le Furca jusqu'au Mont-Blanc. Tous les rapports des officiers de génie s'accordèrent à regarder le Saint-Bernard comme la direction la plus convenable à donner à l'armée de réserve. Ce dernier passage était connu d'ailleurs; on savait qu'il était fréquenté par les muletiers, mais on savait aussi qu'il n'était point praticable pour le canon dans la vallée d'Aoste, dans une étendue de dix lieues, et enfin que la route, dans ces dix lieues, était très-dangereuse pour les piétons à l'époque de la fonte des neiges. On savait, en outre, que le passage de la vallée

d'Aoste se trouvait fermé par le fort de Bard, sur la force duquel on n'avait que des renseignements imparfaits.

Les divers rapports où ces difficultés étaient exposées à Bonaparte n'ébranlèrent pas sa résolution. L'audacieux et prévoyant général espérait vaincre la nature elle-même. Il répondit à ceux qui lui représentaient ces obstacles comme insurmontables : « Il faut franchir dix lieues de rochers couverts de neige? Nous démonterons nos pièces, et nous fabriquerons des traîneaux pour les transporter. Il n'y a dans ces arides montagnes qu'un peu de châtaignes et quelques bestiaux? Nous transporterons du riz et du biscuit par le lac jusqu'à Villeneuve, le soldat en prendra pour six jours, on en portera pour six autres à dos de mulets. Arrivés dans la vallée d'Aoste, nous volerons aux rives fertiles du Tésin où l'abondance et la gloire récompenseront notre audace et notre activité. » Toutefois Bonaparte attendait encore, pour se décider, le rapport du général Marescot, chargé d'étudier cette partie des Alpes. Le savant officier du génie dit à son tour qu'après avoir comparé tous les points des montagnes, il pensait que le Saint-Bernard était le point préférable pour le passage; mais il regardait l'opération comme très difficile. Bonaparte l'écouta d'abord avec beaucoup de patience, puis, l'interrompant brusquement : — *Peut-on passer?* lui demanda-t-il. — *Oui, général,* répondit Marescot, *mais avec de la peine.* — *Eh bien, partons!* s'écria l'impétueux consul. La nouvelle de la séparation du corps de Suchet de celui de Masséna, et de l'investissement de ce général dans Gênes, qui lui parvint en ce moment, acheva de lever ses incertitudes.

Bonaparte était parti de Paris le 6 mai, il était à Genève le 8. Il ordonna l'organisation d'une seconde armée de réserve, sous le commandement du général Brune. Le 13, il se rendit à Lausanne, où il passa la revue d'une partie de ses troupes, et forma l'avant-garde de l'armée expéditionnaire. C'était Lannes qui commandait cette avant-garde, Lannes, l'impétueux et irrésistible général des premières campagnes d'Italie. Il avait huit lieues à faire pour gagner l'hospice du Saint-Bernard. Il se mit en marche pendant la nuit pour prévenir les dangers auxquels on est exposé dans ces montagnes quand le soleil fait fondre les neiges. Cette première division arriva sans accident à sa destination. Les soldats trouvèrent des approvisionnements nombreux que le premier consul avait eu le soin d'y faire parvenir secrètement, ainsi que sur tous les points de la route, depuis le Jura jusqu'à l'entrée de la vallée d'Aoste. Après quelques heures de repos, les soldats de l'avant-garde se remirent gaiement en route dans la direction de Saint-Remy, sur le revers de la montagne.

Les autres divisions passèrent ainsi successivement, jour par jour, suivant la même route et avec le même succès. Le passage du matériel était plus difficile. Les généraux Gassendi et Marmont furent chargés de présider aux préparatifs de cette opération. Les canons avaient été démontés en partant des arsenaux, et l'on avait fait à Paris des affûts-traîneaux. Mais l'impossibilité de s'en servir fut bientôt démontrée. On fit creuser cent troncs d'arbres pour y coucher les pièces, dont chacune était enveloppée de deux demi-troncs. —

Les affûts démontés furent portés par les mulets, ainsi que les caissons de gargousses et les cartouches d'infanterie. Les paysans, auxquels on promit de fortes récompenses, furent chargés de s'atteler à ces traîneaux. On leur donnait jusqu'à 1,000 francs par pièce. Mais bientôt les difficultés devinrent si grandes, surtout dans les descentes des montagnes, qu'ils y renoncèrent tous. On fut alors obligé d'employer les soldats, qu'on avait ménagés jusqu'alors; car on allait leur imposer des fatigues et des travaux plus extraordinaires. On choisit cent hommes pour chaque pièce dans les diverses divisions, et on leur distribua l'argent qu'on devait donner aux paysans. Les canons furent donc traînés à bras par nos soldats. Dans les passages difficiles, les musiques des régiments jouaient des marches animées pour encourager les travailleurs et les aider à surmonter les obstacles les plus grands. C'est ainsi que les divisions franchirent avec leur matériel la grande chaîne des Alpes par des sentiers impraticables aux charrois, et dont le passage était rendu plus dangereux encore par les fontes des neiges.

Bonaparte, cependant, était resté de l'autre côté du Saint-Bernard, laissant à Berthier le soin de diriger cette entreprise difficile : son but était d'entretenir l'erreur du général Mélas, de presser l'arrivage des approvisionnements, de régler la marche des troupes et d'attendre des nouvelles de l'armée de Ligurie. Il en reçut le 19, aussi favorables qu'il pouvait le désirer, et à son tour il franchit le Saint-Bernard, le 20 mai, monté sur un mulet et revêtu de cette capote grise qu'il n'a cessé de porter depuis cette époque. Lannes, cependant, avait continué sa marche sur la vallée d'Aoste, où il pénétra le 18, après avoir chassé quelques milliers de Croates. Nos soldats suivaient gaiement le chemin de cette vallée qui les conduisait en Italie, lorsque tout à coup ils furent arrêtés par un obstacle imprévu, le fort de Bard. Les officiers du génie de l'avant-garde déclarèrent qu'il était impossible de passer sans briser cet obstacle. La consternation fit place à la joie. Le résultat de ces marches pénibles devait donc être perdu pour nos soldats au moment même où ils allaient pénétrer en Italie. En effet, le fort de Bard est construit sur un rocher isolé qui s'élève à l'extrémité de la vallée d'Aoste, à l'endroit où cette vallée se rétrécit sensiblement. Ce rocher est formé d'un éboulement du mont Albarédo, qui semble s'être détaché pour fermer hermétiquement la vallée. La route, en cet endroit, ou plutôt l'espace laissé libre, est occupé par une rangée de maisons qui compose le bourg et par la Dira Baltea, qui s'est creusé un lit de l'autre côté de l'éboulement. Quant au fort, il est construit en ellipse autour du rocher, sur un développement de cinquante-six toises de longueur, et flanqué de plusieurs tours.

Ce fort, qu'on avait eu le tort de ne pas reconnaître, faillit faire échouer le plan de campagne si laborieusement poursuivi par Bonaparte. Lannes fit aussitôt attaquer le bourg, qui fut enlevé à la baïonnette. Mais le fort était imprenable. Il était occupé par une forte garnison et commandé par un homme de résolution. Il semblait que l'armée ne pût faire un pas de plus sous le feu de ses batteries. Le premier consul, en arrivant à Aoste, apprit ce funeste incident. Il fut un moment atterré; mais il se remit promptement, et, en atten-

dant qu'il pût juger par lui-même de la nature de cet obstacle, il prescrivit au général Lannes de se porter vers la vallée d'Ivrée par un petit sentier qu'on avait découvert à gauche sur le sommet du mont Albarédo, et qui n'était guère connu que des chevriers des montagnes et des chasseurs de chamois, afin de prendre une forte position qui mît l'armée à l'abri d'une surprise. Les hommes n'y passaient que un à un. La division Lannes tout entière prit ce chemin pour arriver à Ivrée. Mais l'artillerie et le matériel se trouvaient arrêtés. Bonaparte arriva enfin devant le fort de Bard, plein d'impatience, et s'empressa aussitôt d'aller reconnaître l'obstacle qui arrêtait ainsi la marche de son armée. Le temps pressait : la plupart de ses divisions étaient encombrées entre le Saint-Bernard et le fort de Bard, et celles de Moncey et de Chabran se portaient également sur ce point en venant du Saint-Gothard et du petit Saint-Bernard. Voyant qu'il était impossible d'enlever le fort par un coup de main, il fit prendre aux autres divisions la route qu'avait suivie Lannes. Mais restait l'artillerie, qu'on ne pouvait traverser que par la route de Bard et sous une pluie de feu, à portée de pistolet. Pour obvier à cet obstacle, on imagina de couvrir de fumier les rues de la ville et d'envelopper les pièces de l'artillerie de manière à amortir le bruit. Quarante pièces et une centaine de caissons furent ainsi traînés à la prolonge par les canonniers à la faveur des ténèbres de la nuit. Cette opération fut plusieurs fois troublée par le canon de la place et surtout par les pots de feu que les Autrichiens lançaient et qui couvraient la route de projectiles. Bonaparte ne voulut point quitter la vallée sans tenter une attaque de vive force sur le fort lui-même. C'était une entreprise dangereuse, mais qui pouvait réussir à force d'audace et de témérité. Le brave général Loison fut chargé de cette attaque. A la tête d'une colonne de grenadiers, il escalada les rochers, franchit les palissades et pénétra jusqu'au pied des revêtements. Mais, après avoir essuyé un feu violent et en quelques instants perdu 200 hommes, il fut forcé de renoncer à cette entreprise. On fut donc obligé de continuer à faire passer l'artillerie par le moyen que nous avons indiqué. L'obstacle fut enfin tourné, et le 27, le gros de l'armée se trouvait réuni à Ivrée, que le général Lannes avait enlevé par escalade quatre jours auparavant (1).

Pendant que l'armée se formait à Ivrée, les divisions Chabran, Thurreau et Moncey opéraient avec succès les mouvements qui leur avaient été prescrits. Bonaparte résolut donc de pénétrer enfin dans la plaine. Lannes, avec l'avant-garde, déboucha de la vallée d'Aoste et culbuta le corps du général Haddick qui, avec quelques milliers d'hommes, gardait le défilé des Alpes. Notre armée venait de mettre le pied sur les riches plaines du Piémont.

Le 28, l'avant-garde se présentait à Chivasco, sur les bords du Pô. Treize

(1) Les corps réunis à Ivrée, le 27, étaient, sans compter Moncey, Thurreau et Béthencourt : ceux de Lannes; division Watrin; brigade Muller, brigade Rivaud (cavalere). — Duhesme; division Loison, division Boudet. — Victor; division Chambarlhac, division Gardanne. — Réserve Murat; division Monnier, division de cavalerie Harville, Lorge, Kellermann, division de cavalerie Duvignan, brigade Champeaux. — Flanqueurs, brigade italienne de Lecchy. La division Chabran était restée autour du fort pour l'investir.

jours avaient suffi pour accomplir ce passage prodigieux, et 40,000 soldats conduits par Bonaparte se trouvaient de nouveau en Italie sur les derrières de l'armée autrichienne. La surprise et la consternation des ennemis furent au comble en apprenant l'arrivée de cette armée qu'on disait ne pas exister, et la présence inattendue du redoutable et puissant conquérant de l'Italie. Le général Mélas, longtemps bercé de l'illusion que l'armée de réserve n'était qu'un épouvantail peu dangereux, poursuivait sur les bords du Var l'attaque de la tête du pont jeté sur cette rivière qu'il espérait enlever dans quelques jours, malgré l'héroïque résistance du général Suchet; car Suchet n'avait que 12,000 hommes à lui opposer, et il savait, par une dépêche interceptée, que Gênes allait se rendre. Ainsi il croyait toucher au but de la campagne par l'expulsion des Français de la Ligurie et des Alpes maritimes. Le réveil du malheureux vieillard fut foudroyant; il n'en pouvait croire les rapports qu'on lui adressait. Il fit partir aussitôt un officier pour Chivasco, afin de s'assurer que c'était bien Bonaparte lui-même qui était sur les bords du Pô. Cet officier, qui avait fait les premières guerres d'Italie, put se convaincre de l'autre rive que le vainqueur de Rivoli était là en personne. D'autres rapports avaient fait croire au général Mélas que l'armée française n'était que de 40,000 hommes et n'avait pas de canons. Il apprit bientôt la marche des trois divisions Moncey, Thurreau et Béthencourt, dont la présence allait porter cette armée à 60,000 hommes; en même temps le bruit de l'artillerie du général Lannes à Chiusella détruisait sa dernière illusion. Sa position était critique. En effet, son armée, forte de 120,000 hommes au début de la campagne, se trouvait maintenant diminuée de 25,000 hommes tués ou mis hors de combat par Masséna devant Gênes. Le reste était ainsi disséminé : 25,000 hommes devant le pont du Var; 30,000 devant Gênes; 12,000 devant Suse et Pignerol; 9,000 dans les vallées d'Aoste et de la Sésia; 10,000 dans les vallées du Simplon; et enfin 10,000 à Turin. Une telle dissémination de forces en présence d'un adversaire tel que Bonaparte était on ne peut plus dangereuse. Le baron Mélas hésita sur le parti qu'il avait à prendre : il fallait songer à concentrer ses troupes immédiatement, abandonner l'attaque du Var, le siége de Gênes même, et une partie du Piémont, et présenter ainsi un chiffre imposant de soldats sur les bords du Pô. Le général autrichien ne prit que des demi-mesures; il espéra faire face à tout. Persuadé que l'armée de Bonaparte opérerait sur Turin et chercherait à franchir le Pô pour se lier au général Thurreau qui descendait des Alpes, il présuma pouvoir tenir seul avec 30,000 hommes autour de cette ville et empêcher le passage du fleuve, jusqu'à ce que le général Ott eût pris Gênes. Alors il comptait rappeler la majeure partie des forces de la Ligurie pour agir selon les circonstances. De cette manière il n'abandonnerait ni Gênes, ni le Var.

Pendant ce temps Bonaparte, lui, prenait un parti audacieux bien propre à imposer encore au malheureux général. Au lieu de franchir le Pô, comme le supposait son adversaire, il appuyait à gauche, vers le Saint-Gothard et Milan, pour donner la main au corps de Moncey fort de 15,000 hommes, passait ensuite le Tésin, inondait la Lombardie comme un torrent, et s'emparait de la

ligne du Pô. Il se mettait en mesure d'agir sur les deux rives et d'arrêter le général Mélas, quelle que fût la route qu'il voulût prendre. Ce projet, calculé avec autant de prudence que d'audace, eut un plein succès, malgré les marches divergentes auxquelles il donna lieu. La seule observation qu'on puisse faire sur ce plan, c'est qu'il retardait de dix jours les secours promis à Masséna et sacrifiait ainsi la malheureuse armée de Ligurie.

En conséquence, pour entretenir l'illusion du commandant en chef de l'armée autrichienne, il laissa le général Lannes sur la Chiusella, avec ordre de former un rideau d'observation de Chivasco à Trino; il fit filer toute l'armée derrière ce général, de manière à ce que la réserve de Murat se trouvât former l'avant-garde. En conséquence de ce mouvement, ce général se mit en marche vers Buffalora, et arriva le 31 devant le Tésin. Ce fleuve, large, profond et rapide, formait un obstacle insurmontable à l'armée française. On n'avait pas de barques pour le franchir, et, sur l'autre rive, on apercevait la cavalerie du corps de Wuskassowich, chargé de garder les débouchés du Simplon. Un canal qui part d'Ollegio, et conduit jusqu'à Milan les eaux du Tésin dont il est formé, en longeant ce fleuve jusqu'à Buffalora, facilita le passage de nos troupes. La cavalerie ne pouvant manœuvrer dans l'espace étroit qui existe entre le canal et le fleuve, le général autrichien n'y avait placé que quelques postes. On profita de cette circonstance pour tenter le passage. L'adjudant-général Girard se jeta avec quelques centaines de soldats sur la rive gauche, au moyen d'embarcations saisies dans un bras du Tésin, et, abordant résolûment les postes de cavalerie des Autrichiens, les força à se replier vers Turbigo. Au bruit du canon, Wuskassowich accourut avec une brigade d'infanterie, et força à son tour l'adjudant Girard à se replier. Celui-ci se défendit plusieurs heures de suite contre plus de 5,000 hommes, disputa le terrain pas à pas et parvint à conserver la tête du pont de Naviglio-Grande, d'où dépendait le succès de l'entreprise, jusqu'à ce que le général Monnier vînt à son secours et fondit sur les troupes ennemies, qui furent repoussées. Ainsi, le passage de ce fleuve, qui pouvait arrêter l'armée française, ne coûta qu'un combat d'avant-garde. Wuskassowich profita de la nuit pour opérer sa retraite sur Milan, et de là sur l'Adda, après avoir prescrit au général Dedowich, qui se trouvait au pied des montagnes, de se replier également vers ce fleuve par Cassano.

Bonaparte marcha droit sur Milan, riche et belle capitale destinée à servir au triomphe de tous les conquérants qui viennent frapper à ses portes, où il fit son entrée le 2 juin. Il fut reçu au milieu des plus vives acclamations. La population tout entière s'était portée au devant du premier consul. Le joug des Autrichiens avait été si dur depuis que les Français avaient été forcés d'abandonner cette capitale, qu'ils ne pouvaient croire à leur retour inespéré et à la présence du vainqueur de Rivoli, qu'ils avaient vu, il y avait deux ans, dans leurs murs, et qui seul pouvait conserver l'Italie. L'existence de l'*armée de réserve*, qui avait été un mystère même pour le cabinet de Vienne, et un objet de raillerie pour toute l'Europe, l'existence de cette armée paraissait impossible aux Milanais. Ces malheureux, auxquels le nom de patrie était inconnu

avant la création de la république cisalpine, avaient cessé d'y croire depuis l'entrée de Souwarow dans leur capitale, et puis on avait fait courir le bruit que le jeune général était mort en Égypte, et que c'était l'un de ses frères qui commandait l'armée. L'enthousiasme fut au comble quand on le vit s'avancer vers la ville à la tête de l'avant-garde.

Il y avait quinze jours à peine qu'on célébrait à Milan les succès du baron Mélas sur le Var, et c'est au moment où cette ville retentissait encore du nom du vainqueur que Bonaparte tombait comme la foudre au milieu de la Lombardie. Les Italiens, si vifs, si changeants, même dans leurs sentiments, ne les avaient jamais fait éclater avec plus de force, tant étaient grands leur étonnement et leur admiration.

Bonaparte s'occupa d'abord de donner une organisation administrative à la capitale de la haute Italie; en même temps, il poussa ses colonnes dans toutes les directions pour s'emparer des communications des ennemis et leur fermer toute retraite.

Lannes, laissé sur les bords du Pô, n'avait pas été moins heureux du côté de Pavie. Pour donner le change aux ennemis sur le mouvement du général Bonaparte vers le Tésin, il avait fait une vive démonstration sur Foglizzo, dont il avait forcé les Autrichiens à brûler le pont. Laissant ensuite un faible détachement vers ce point, il marcha sur Pavie, dont il s'empara le 1er juin. Cette ville était, pour ainsi dire, la clef de toutes les positions de l'armée française. On y trouva des magasins immenses : il y avait près de 200 pièces de canon, 8,000 fusils et des munitions de tout genre.

Rien ne s'opposait dès-lors à la marche du général Moncey, dont les premières colonnes venaient de déboucher par Como et Varisi, et dont la présence allait augmenter de 15,000 hommes l'armée de Bonaparte.

Le général Mélas, trompé par l'attaque de Foglizzo, fut dans un étonnement extrême quand on l'informa de la marche des Français vers la Lombardie. Mais bientôt l'étonnement fit place à la terreur quand il apprit coup sur coup l'entrée des Français à Milan et à Pavie. Il put mesurer alors toute l'étendue des dangers qui l'environnaient, et se décida à prendre les mesures qu'il aurait dû prescrire lors de l'arrivée de Bonaparte en Italie. Il ordonna à ses lieutenants d'abandonner en toute hâte Gênes et le Var, et de se concentrer vers Alexandrie. Mais il était écrit que Gênes succomberait après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine, et que la malheureuse armée de Ligurie serait sacrifiée jusqu'au bout au succès de l'armée de réserve. Gênes venait de capituler.

Bonaparte cependant s'apprêtait à frapper un coup décisif sur les ennemis, et préparait son armée aux grands événements qui allaient avoir lieu. Persuadé qu'un régiment enthousiasmé en vaut deux, il adressa à ses soldats une de ces belles proclamations dont l'effet moral était toujours immense.

« Soldats, leur dit-il, un de nos départements se trouvait au pouvoir de l'ennemi; la consternation était dans tout le midi de la France. La plus grande partie du territoire du peuple ligurien, le plus fidèle ami de la république,

était envahie; la république Cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal.

« Soldats, vous marchez,... et déjà le territoire français est délivré! La joie et l'espérance succèdent dans notre patrie à la consternation et à la crainte.

« Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes; il sera pour toujours délivré de ses éternels ennemis. Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine! l'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner ses frontières. Vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve.

« Le premier acte de la campagne est terminé. Des millions d'hommes vous adressent des actes de reconnaissance. Mais aura-t-on donc impunément violé le sol français? Laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles? Vous courez aux armes!... eh bien! marchez à sa rencontre, opposez-vous à sa retraite, arrachez-lui les lauriers dont elle s'est parée; et par là apprenez au monde que la malédiction est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple!

« Le résultat de tous vos efforts sera : *gloire sans nuages* et *paix solide!* »

Après avoir ainsi porté dans le cœur de ses soldats la confiance et le noble amour de la gloire, Bonaparte fit ses dispositions pour effectuer le passage du Pô. Son armée se trouvait enfin définitivement organisée par l'arrivée du général Moncey, et présentait un effectif de près de 58,000 hommes (1). Il la distribua de la manière suivante. La division Chabran, devenue libre par la capitulation du fort de Bard, fut placée en surveillance le long du cours du

(1) ***État de situation de l'armée de réserve à l'époque du 18 juin 1800.***

En ligne à Marengo. (Infanterie.)

Corps Victor. — Division Gardanne : 44e et 101e de ligne, 3,638. 3,638 hommes. Division Chambarlhac; brigades Herbin et Rivaud : 24e légère 1,801, 43e de ligne 1,901, 96e de ligne 1,586. 5,288 hommes.

Corps Lannes.—Division Watrin; brigade Malher : 6e légère 1,114, 40e de ligne 1,716; brigade Gency : 22e de ligne 1,255; brigade Mainony : 28e de ligne 998. 5,083 hommes.

Corps Desaix. — Divisiou Monnier; brigade Carra-Saint-Cyr : 19e légère 914, 70e de ligne 1,460; brigade Schilt : 72e de ligne 1,240. 3,614 hommes. Division Boudet; brigade Musnier : 9e légère 2,014, 30e de ligne 1,430; brigade Gesneau : 59e de ligne 1,872. 5,316 h. Grenadiers et chasseurs de la garde 800. 800 hommes.

Total de l'infanterie, 23,737 hommes.

(Cavalerie.)

Corps Murat. — Brigade Keilermann : 2e de cavalerie 120, 20e de cav. 300, 21e de cav. 50 470 hommes: brigade Champeaux : 1er de dragons 450, 8e de drag. 328, 9e de drag. 220. 998 hommes, 6e de drag. 300, 12e de chasseurs 300, 11e de hussards 200. 800 hommes: brigade Rivaud : 21e de chasseurs 359, 12e de hussards 400. 759 hommes; 3e de cavalerie 150. 1er de hussards 151. 301. Grenadiers et chasseurs de la garde 360. 360 hommes.

Total de la cavalerie, 3,688 hommes.

Artillerie, 700 hommes.

Total de l'armée à Marengo : 28,127 hommes.

Devant les places et en position sur les deux rives du Pô. (Infanterie.)

Corps Duhesme. — Division Loison; brigade Broussier : 13e légère 1,127; brigade Gobert: 58e et 60e de ligne 4,177. 5,304 hommes.

Corps Moncey. — Division Lapoype : 1re légère 850, 29e et 91e de ligne 2,612. 3,462 hom. Division Lorge; brigade Lechy : 67e de ligne 1,800, légion italique 2,600. 4,400 hommes. Division Gilly : 12e légère 450, 1re de ligne 1,800. 2,250 hommes. Division Chabran : 1re, 2e, 3e demi-brigades des bataillons complémentaires de l'armée d'Orient 2,864, 12e légère 450. 3,314 hommes. Division Turreau; 15e et 28e légère 1,800. 21e, 26e. 180e et 107e de ligne 2,630, 4,430 hommes; brigade Davin : 102e de ligne 695. Division Bethencourt : 1 bataillon helvétique 500. 1,195 hommes.

Total de l'infanterie, 24,355 hommes.

(Cavalerie.)

Corps Duhesme. — Division Aarville; brigade Dumoulin : 1er et 5e de cavalerie 382. 382 h. Division Chabran : 7e de chasseurs 120. 120 h. 14e, 15e, 22e et 25e de cavalerie 930. 930 h. Division Loison; brigade Broussier : 5e de dragons 240, 15e de chasseurs 240; brigade Gobert : 2e de chasseurs 400, 11e de hussards 300. 1,180 hommes Division Turreau; brigade Kister : 21e de cavalerie 50. 14e de chasseurs 250, 9e de chasseurs 400. 700 hommes.

Total de la cavalerie, 3,312 hommes.

Artillerie et génie, 1,400 hommes.

Total de l'armée derrière le Pô : 30,057 hommes.

Pô, de Chivasco à la Sesia; la division Lapoype fut placée à Pavie; celle de Lorges, établie en Lombardie, fut chargée de bloquer le château de Milan et d'occuper Crema; Lannes et Victor eurent ordre de passer le Pô vis-à-vis Belgiojoso, Murat de s'emparer de Plaisance, enfin Loison et Duhesme de se diriger de concert vers Cremone.

« Le résultat de ces marches rapides et hardies, dit Jomini, surpassa toute attente. La renommée, grossissant les objets, remplit l'Italie de ces événements qui tenaient du prodige aux yeux des habitants de la péninsule, et frappèrent l'armée autrichienne de stupeur. »

C'est au moment où s'accomplissaient sur les bords du Pô ces événements militaires, que Masséna, réduit à la dernière extrémité, signait la capitulation de la ville de Gênes, et allait rejoindre le général Suchet, à son quartier-général, sur le Var. Mélas, nous venons de le dire, se voyant surpris et entouré par Bonaparte, avait donné ordre à ses deux lieutenants, Ott et Elsnitz, de se rapprocher au plus vite d'Alexandrie, abandonnant l'un le pont du Var, l'autre le siége de Gènes. Ott, avant d'accomplir son mouvement, était parvenu à s'emparer de la ville ligurienne; mais Elsnitz avait échoué dans une dernière attaque de vive force contre la position retranchée de Suchet. Cet habile et infatigable général avait résisté avec 12,000 hommes seulement à toutes les forces de Mélas et de ses lieutenants, et avait fait de la position du Var de véritables Thermopyles pour le midi de la France. Instruit par le télégraphe des préparatifs de départ de l'armée autrichienne, il comprit avec sagacité la cause de cette retraite, et manœuvra par sa gauche vers le col de Tende pour menacer la retraite de Elsnitz, le forcer à évacuer la Rivière de Gênes, et se lier plus sûrement avec Bonaparte, si son armée débouchait en Piémont. Cinq jours durant il poursuivit les Autrichiens, et leur fit éprouver des échecs continuels. On évalue à 10,000 hommes la perte des ennemis sur le Var. C'est pendant cette poursuite des ennemis que Suchet rencontra à Savone son général en chef Masséna, qui, à la tête de *ses* 8,000 *affamés*, ainsi qu'il appelait les glorieux débris de son armée, venait le rejoindre sur le Var. Cette réunion porta à 20,000 hommes l'armée de Ligurie, qui, placée sur les derrières des Autrichiens, pouvait avoir une action décisive sur les opérations ultérieures de la campagne. Mais Masséna ne voulut point descendre dans les plaines du Montferrat sans canons et sans cavalerie à la suite de Mélas; il se borna à porter vers Acqui le corps du général Suchet, et inquiéter l'armée autrichienne par sa présence sur le sommet de l'Apennin, où, comme une avalanche, il menaçait à chaque instant de l'écraser par sa chute.

On a dit que Masséna, aigri par les souffrances qu'il avait endurées à Gênes, et secrètement irrité contre Bonaparte, qui n'avait rien fait pour le secourir tandis qu'il triomphait dans la Lombardie, avait refusé d'agir offensivement et manqué ainsi l'occasion de jouer un grand rôle dans la scène où allait se décider le sort de l'Italie. Une explication très vive eut lieu à ce sujet entre Masséna et Suchet. Ce reproche ne manque pas de fondement. Il est certain que si le défenseur de Gênes eût porté sur Novi, sur la route d'Alexandrie à Gênes,

le corps de Suchet, il eût aggravé la position de Mélas; mais ce mouvement n'aurait pu commencer que le 12 juin, et peut-être eût-il alors été trop tardif, et puis Masséna croyait avoir fait assez pour l'armée de réserve. Il avait pendant plusieurs mois soutenu les efforts de 70,000 hommes; il en avait mis plus du tiers hors de combat, et réduit ainsi cette armée à 40,000 soldats.

Le généralissime autrichien, en apprenant coup sur coup tous ces événements, sentit sa position s'aggraver encore; il résolut en conséquence de prendre des mesures moins partielles; il fixa deux points de concentration à ses troupes : Alexandrie à celles qui venaient du Piémont; Plaisance à celles qui étaient autour de Gênes. Les généraux Kaim et Haddick reçurent l'ordre de se porter de Turin sur Alexandrie, et le général Elsnitz de s'y rendre par Cherasco. Ces trois généraux devaient ensuite se diriger sur Plaisance. Il prescrivit en même temps au général Ott, qui venait de Gênes, de se porter sur Plaisance par la Bochetta; enfin le général Oreilly, qui était campé autour d'Alexandrie avec un corps de cavalerie, reçut l'ordre de se porter également sur cette ville.

Plaisance était donc le point de mire des deux armées. C'est par la conservation de la tête de pont et du château de cette ville que Mélas espérait sauver l'armée impériale; c'est par la prise de cette même ville que Bonaparte espérait couper la retraite aux ennemis et les détruire complétement. Mais, pendant que le généralissime de l'armée autrichienne donnait des ordres pour la concentration de ses troupes vers ce point, Bonaparte faisait déjà marcher les siennes pour s'en emparer.

Le général Lannes, d'après les ordres qu'il avait reçus, avait déjà passé le Pô à Belgiojoso le 6 juin; le 7, il avait porté la division Watrin au-delà de Stradella. Murat, de son côté, s'était rabattu sur Plaisance avec sa cavalerie et une division d'infanterie. Cette ville n'était encore gardée que par 400 hommes, et par conséquent ne pouvait être soutenue à temps, ni par le corps détaché d'Alexandrie, assez occupé à arrêter la marche de Lannes vers Cypriano, ni par les corps en marche de Gènes et de Toscane, encore trop éloignés pour arriver à temps. Aussi les Autrichiens furent-ils obligés d'évacuer la ville, malgré l'arrivée du général Oreilly avec sa cavalerie. Pendant que Lannes et Murat remplissaient si heureusement leur mission, le général Duhesme, de son côté, enlevait Crémone à un détachement que le général Wuskassowich y avait laissé en se retirant, et faisait 2,000 prisonniers.

Enfin, le général Bonaparte, qui était encore à Milan, d'où il dirigeait toutes ces opérations, quitta cette ville le 7 juin, après avoir passé la revue des troupes du général Moncey, et se porta sur Pavie. Bonaparte tenait son adversaire enfermé dans une barrière de fer. Il s'agissait de l'y écraser. Il fit ses dispositions en conséquence. Il se porta de sa personne à Stradella, point stratégique important, avec 30,000 hommes, sous les ordres de Murat, Victor et Lannes. La division Chabran fut placée à Verceil, avec ordre de se replier vers le Tésin en cas d'attaque. La division Lapoype fut placée sur le Tésin même, à Pavie, avec ordre de disputer le passage à tout prix. Le général Béthencourt,

avec le détachement du Simplon, fut placé à Arona, route du Saint-Gothard, en cas de retraite. Gilly occupa Milan avec 3,000 hommes. Lorges s'établit à Lodi, sur l'Adda, et Loison à Plaisance et à Crémone. De cette manière, il gardait le Tésin avec 9,000 hommes, et le cours inférieur du Pô et de l'Adda avec 10,000 hommes, et il pouvait, en moins de douze heures, voler au secours de ceux de ses lieutenants qui se trouveraient attaqués.

Mélas, cependant, parti de Turin le 8 au soir, avec les corps de Kaim et d'Haddick, se dirigeait vers Asti. Elsnitz le suivait par Alba. Ott, arrivant de Gênes par la route de Tortone, se présenta à Stradella le 9 au matin. Il ramenait avec lui le général Oreilly, qu'il avait rallié. Ne pouvant se persuader que le gros de l'armée française eût passé le Pô, il résolut de tenter un coup de main vigoureux sur Plaisance. Il avait 17 ou 18,000 hommes. Mais déjà la division Watrin l'avait prévenu en refoulant son avant-garde sur Rivalta. Ott, en arrivant à Casteggio, fit attaquer à la fois les hauteurs de droite et la ville. Sa réserve occupait Montebello. Lannes n'avait sous la main que 8 à 9,000 hommes. Il fut un moment ébranlé en voyant tant de troupes; mais, connaissant l'importance de la position et certain d'être secouru dans la journée, il n'hésita pas à accepter la bataille. Il résolut de s'emparer du bourg de Casteggio, situé au pied du contre-fort de l'Apennin, qui vient aboutir vers Stradella, dans la plaine du Pô. Les Autrichiens y avaient établi de nombreuses batteries. Lannes, manœuvrant par sa gauche, chercha à couronner les hauteurs et fit attaquer sur tous les points à la fois. Déjà les Français étaient près de s'emparer des positions attaquées, lorsque l'arrivée de l'infanterie autrichienne arrêta leur triomphe. Ceux qui avaient gravi les hauteurs furent culbutés. Lannes, qui s'était placé à la tête des colonnes, soutenait ses troupes sous un feu violent et retardait tant qu'il pouvait l'heure de la retraite, dans l'espérance des renforts que Bonaparte devait lui envoyer. Mais les renforts ne paraissaient point, et le feu de l'artillerie et de la mousqueterie des Autrichiens perçait à jour ses faibles lignes. Il allait se replier, lorsqu'il aperçut l'avant-garde de la division Chambarlhac. Aussitôt le combat se rétablit à la droite, au centre et à la gauche. Le bourg de Casteggio fut pris et repris plusieurs fois. Enfin, à la gauche, le général Rivaud s'empara des hauteurs et se rabattit ensuite sur les derrières de Casteggio; à la droite, cette position venait d'être tournée; au centre, le bourg était également enlevé par Watrin. Les colonnes de droite et de gauche dirigées par Chambarlhac, tombant ensuite sur la réserve à Montebello, achevèrent la déroute des ennemis et firent un grand nombre de prisonniers. Cette journée, qui valut au général Lannes le baptême aristocratique de duc de Montebello, coûta aux ennemis 5 à 6,000 hommes hors de combat. Ott, poursuivi vivement, se retira vers Alexandrie.

Bonaparte arriva à Casteggio au moment où la bataille finissait. Il félicita son digne lieutenant et ses braves soldats, qui, inférieurs en nombre de plus d'un tiers, avaient remporté une victoire si importante au début de la campagne. Trois jours se passèrent en observation. Gênes était prise; Bonaparte n'avait plus à se presser pour agir. C'est pendant cette espèce de trêve qu'arriva

au quartier-général un homme qui devait avoir une influence si décisive et si glorieuse sur le résultat de la journée: c'était le général Desaix. Il venait de quitter l'Égypte, où il avait laissé de si beaux souvenirs, et il venait demander à Bonaparte sa part de dangers et de gloire dans la bataille qui allait avoir lieu. Ce brave jeune homme, d'un caractère si noble et si élevé, dont les talents militaires égalaient déjà les généraux les plus célèbres de cette époque, avait une vive amitié pour le premier consul. A peine arrivé en France, il était accouru en Italie pour combattre à ses côtés. Bonaparte lui donna le commandement de deux divisions.

Le 12 au matin, le premier consul, ne voyant aucun mouvement aux avant-postes, craignit que les Autrichiens ne se fussent retirés vers Gênes ou portés sur le Tésin pour forcer le passage; il abandonna sa position de Stradella et se dirigea avec toute son armée vers Tortone. Le 13, il passa la Scrivia et déboucha dans la plaine de Marengo. Arrivé à San-Giuliano, il fit faire des reconnaissances en tout sens sans apprendre des nouvelles de Mélas. Des aides-de-camp poussèrent vers le Pô inférieur et vers le Tésin; Mélas n'avait paru sur aucun de ces points. Il craignit plus que jamais qu'il n'eût regagné la route de Gênes, et trembla de perdre ainsi le fruit des plus heureuses combinaisons qui soient sorties de la tête d'un homme de guerre. Trompé par cette crainte, il ordonna à Desaix de se porter, avec la division Boudet, sur Rivalta, pour éclairer la route de Novi, par où Mélas devait passer pour se rendre d'Alexandrie à Gênes. En même temps, pour renforcer sa position, il appela à lui la division Lapoype, qui rejoignit la réserve au quartier-général. Le général Victor, renforcé de la cavalerie de Kellermann, reçut l'ordre de marcher sur Marengo avec deux divisions, de culbuter les postes avancés qui s'y trouveraient et de s'emparer du pont. Lannes fut placé dans la plaine, avec une division soutenue par la cavalerie de Murat.

Pendant que Bonaparte tremblait de voir s'échapper son adversaire, le baron Mélas arrivait à Alexandrie et apprenait la catastrophe de Montebello. Son désespoir fut au comble. Ce malheureux général, si cruellement éprouvé, ne savait plus où donner de la tête. Arraché par une marche foudroyante et imprévue à ses triomphes sur le Var et à ses rêves de conquêtes dans le midi de la France, il venait, en moins d'un mois, de subir toutes les rigueurs de l'infortune; chaque jour avait été marqué par un désastre. Enfin, battu sur tous les points, harcelé sans cesse et placé dans l'alternative d'une retraite honteuse dans la Ligurie ou d'une victoire plus que douteuse, il n'hésita pas à choisir ce dernier moyen. Mélas était un homme de cœur. Toutefois, avant d'essayer de se faire jour les armes à la main au travers des bataillons français, il assembla un conseil de guerre, et, après avoir exposé sa situation avec franchise, il déclara aux généraux qu'il fallait combattre à tout prix. Puis, dans un ordre du jour noblement sévère, il exhorta ses troupes à se montrer dignes de leurs succès passés et à succomber, s'il le fallait, mais avec gloire. Les officiers autrichiens étaient dignes de le comprendre, ils n'hésitèrent pas à approuver la proposition de leur général en chef.

C'est dans ces conférences et dans les dispositions qu'il prit que s'écoulèrent les trois jours qui avaient trompé Bonaparte sur ses intentions.

Il fut donc arrêté qu'on déboucherait par la Bormida sur les deux ponts; que le général Ott, à la gauche, se porterait avec 8,000 hommes sur Salé; qu'Oreilly, à la droite, avec 3,000 hommes, percerait sur Stortiglione, et couvrirait ainsi la droite du corps principal; enfin, que le général en chef lui-même, avec le corps de bataille fort de 20,000 hommes, filerait sur Marengo et San-Giuliano, puis se rabattrait à gauche pour seconder le général Ott et accabler l'ennemi par une attaque de flanc. Ces dispositions pouvaient réussir, car Mélas comptait 31,000 hommes d'excellentes troupes, dont 8,000 de cavalerie, et 200 bouches à feu, et le point sur lequel il allait engager ces forces n'était gardé que par 17,000 hommes des corps de Lannes et de Victor, par suite du mouvement que Bonaparte, dans son impatience d'avoir des nouvelles de l'ennemi et de l'atteindre, avait ordonné la veille.

Le 14, à la pointe du jour, l'ennemi se mit en mouvement dans l'ordre que nous venons d'indiquer et franchit la Bormida. Mais sa marche fut lente, car il n'y avait qu'une seule tête de pont par où l'on pût déboucher. Oreilly, ayant passé le premier, se porta sur Marengo. En avant de ce village, devenu à jamais célèbre, il rencontra la division Gardanne du corps de Victor, et la força à se replier sur Marengo, où elle se renferma. Victor, en apprenant ce mouvement, dirigea en toute hâte sa seconde division (celle de Chambarlhac) sur le village et fit prévenir le premier consul de la présence de l'armée autrichienne. Oreilly, avant de tenter une attaque sérieuse sur Marengo, attendit que le centre de l'armée autrichienne eût débouché, et donna ainsi à Victor le temps de se fortifier.

Une autre circonstance retarda l'attaque des ennemis : en avant de Marengo se trouve le ruisseau le Fontanone, qui coule entre ce village et la Bormida, et dont le lit profond et les bords fangeux offrirent pour le passage des difficultés aux ennemis. Le général Haddick se jeta le premier dans le lit du Fontanone. Le général Rivaud vint l'y attaquer. Un combat violent s'engagea sur ce point. Après les plus glorieux efforts, Haddick fut blessé mortellement, et ses troupes se replièrent. Mélas fit alors avancer le corps de Kaim et prescrivit à Oreilly de longer la Bormida jusqu'au point nommé Stortiglione pour exécuter sur notre gauche une charge de cavalerie. Kaim entra résolûment dans le lit du Fontanone; mais les deux divisions de Victor, rangées en demi-cercle autour du ruisseau, firent un feu tellement violent sur les Autrichiens, que ceux-ci furent encore une fois repoussés. Le général Oreilly, de son côté, s'était porté à l'endroit désigné et avait poussé le général Pilati, à la tête de 2,000 chevaux, de l'autre côté du ruisseau. Une charge du général Kellermann le rejeta en désordre dans le lit fangeux du Fontanone. Ainsi, dans ce moment, les deux corps de Victor et de Lannes arrêtaient seuls les efforts de toute l'armée de Mélas. Cependant le général Ott, étant parvenu à déboucher à son tour, manœuvra pour tourner les Français et déborder le général Lannes qui, placé entre Marengo et Castel-Ceriolo, formait la droite. Pendant ce temps, les corps

qui avaient échoué au passage du Fontanone faisaient un nouvel effort simultané en face de Marengo. Une puissante artillerie les appuyait. Le combat recommença. Les Autrichiens, qui comprennent qu'il n'y a pour eux d'autre issue que la plaine de Marengo, se battent avec un incroyable héroïsme pour échapper aux Fourches Caudines. Les grenadiers hongrois entrent dans le ruisseau, le franchissent sous d'effroyables décharges de mousqueterie, et parviennent à gravir l'autre bord. Les demi-brigades de la division Chambarlhac les rejettent en partie dans le ruisseau, mais un de leurs bataillons se maintient et donne le temps aux pionniers de jeter un pont de chevalets sur ce petit cours d'eau témoin de combats si acharnés. Les Autrichiens s'y précipitent en masses profondes et avancent vers Marengo; le général Rivaud, à la tête de la 44e, cherche en vain à les arrêter. L'artillerie écrase ses soldats, et lui-même reçoit une grave blessure. Il se replie, et les Autrichiens pénètrent dans Marengo. Le brave et intrépide général, affaibli par sa blessure et tout couvert de sang, n'hésite pas à les attaquer dans le village et, après la charge la plus audacieuse, s'en empare de nouveau; mais il ne peut pousser plus avant son succès, tant est violent le feu des nombreuses batteries ennemies. La division Chambarlhac, à la gauche, a été, elle aussi, repoussée et même débordée par Oreilly; enfin, à la droite, le général Lannes, qui venait de culbuter Kaim dans le ruisseau, se voit tout à coup tourné par le corps nombreux du général Ott, en danger d'être jeté dans la plaine, et exposé sans abri aux foudres de l'artillerie autrichienne. Il était dix heures. La bataille était perdue. Vainement le général Champeaux, du corps de Lannes, exécutait des charges brillantes et repoussait la cavalerie ennemie; il ne pouvait entamer les bataillons d'infanterie qui continuaient d'avancer. Les deux divisions Gardanne et Chambarlhac, écrasées et percées à jour par le feu de 50 bouches à feu, ne pouvaient tenir une minute de plus.

C'est dans ce moment qu'arriva Bonaparte. Il amenait avec lui 800 hommes de la garde consulaire et était suivi de près par la division Monnier. Il jugea avec son caup d'œil rapide et sûr la position critique où se trouvait son armée, et, avec cette soudaineté d'inspiration qui était un des traits saillants de son génie, trouva le moyen d'arrêter les ennemis et de balancer la victoire. Sa gauche était perdue et ne pouvait plus rien entreprendre; mais sa droite se maintenait encore à Castel-Ceriolo. C'est sur ce point qu'il porta ses premiers efforts; en s'y maintenant, il aura un point d'appui au milieu de la plaine, il ramènera derrière sa droite sa gauche mutilée pour la dérober au feu de l'ennemi et la rallier, et il pourra manœuvrer sur le flanc des Autrichiens. Il n'y avait pas une minute à perdre; les 800 grenadiers de la garde consulaire, gens d'élite s'il en fut, s'élancent tête baissée sur le corps de Ott, arrêtent avec leurs baïonnettes formées en carrés les charges de cavalerie et parviennent à gagner Gli-Poggi. La division Monnier arrive à son tour. Bonaparte la dirige sur Castel-Ceriolo, et lui-même avec la 72e va soutenir la gauche de Lannes, tandis que le général Dupont va rallier les débris des divisions de Victor. La présence du premier consul ranime tous les cœurs, nos héroï-

ques demi-brigades essaient de reprendre l'offensive sur tous les points. Lannes fond avec impétuosité sur Kaim et le rejette dans le Fontanone; Gardanne avec sa division mutilée tente de reprendre Marengo, et Carra Saint-Cyr est déjà maître des premières maisons de Castel-Ceriolo. Mais le généralissime autrichien redouble d'efforts, il porte ses colonnes réunies sur Marengo, et, débouchant de ce village, achève de compléter la déroute de notre aile gauche. Bonaparte est forcé de songer à se replier, il fait retirer ses troupes, mais en bon ordre, vers Castel-Ceriolo, où il s'est ménagé une retraite assurée par Soli vers les bords du Pô. Le mouvement rétrograde se fait lentement. Bonaparte espère à chaque instant voir déboucher la division du genéral Desaix auquel il a envoyé, coup sur coup, de pressants messages. Mais Desaix ne paraît pas, et les masses ennemies s'avancent toujours précédées de 80 bouches à feu. La garde consulaire, véritable citadelle mouvante, se retire au pas comme à l'exercice, et résiste aux charges réitérées de la cavalerie ennemie et à la grêle de mitraille qui balaie la plaine. Lannes, lui aussi, se couvre de gloire. A la tête de 4 demi-brigades (les 6e, 22e, 28e et 40e), il soutient les efforts de l'ennemi avec une constance, une fermeté digne d'une éternelle admiration. Il met deux heures à parcourir trois quarts de lieue, et, quand l'ennemi devient trop pressant, il arrête ses demi-brigades, les forme en colonne, et les précipite sur lui. La plaine est couverte de feu, de cadavres et de débris, et Desaix, la dernière espérance de Bonaparte, Desaix n'arrive pas... Il était trois heures. Mélas, qui avait eu deux chevaux tués sous lui et qui avait reçu une légère blessure, croyant la victoire assurée, retourna à Alexandrie pour annoncer cette nouvelle à Gênes, à Turin et à Vienne. Il laissa à son chef d'état-major Zach le soin de terminer la journée et de recueillir le fruit de la victoire, et ce fruit si chèrement acheté, c'est la grande route de Plaisance, salut de l'armée autrichienne. Ce général forme son armée en colonne de marche sur une lieue de profondeur.

Pendant ce temps Desaix arrivait à marches forcées. Dirigé la veille vers Novi, il s'était arrêté aux premiers coups de canon tirés dans la plaine de Marengo, et avait marché vers le lieu de l'action pendant que les aides-de-camp de Bonaparte le cherchaient vers Novi. Cette inspiration, qui honore le génie militaire de Desaix, devait avoir les plus heureux résultats. Après avoir marché toute la journée, il arrivait enfin vers San-Giuliano. Il était près de quatre heures. En ce moment les troupes françaises occupaient les positions suivantes : Lannes, retiré entre Villanova et la Boschetta, échangeait encore quelques coups de canon avec l'avant-garde de Ott; Victor, protégé par la cavalerie de Kellermann et de Champeaux, avait réuni les débris de son corps d'armée dans le défilé de San Giuliano. Carra Saint-Cyr, campé dans Castel-Ceriolo, n'avait pu empêcher Ott d'avancer vers Villanova. La cavalerie de Rivaud, débouchant vers Piovera, inquiétait seule la gauche de Ott. L'arrivée de Desaix changea en peu de temps la face des choses : ce brave général, devançant lui-même sa division s'était porté au galop de son cheval auprès du premier consul, et, tout plein de l'inspiration de la victoire, il l'engagea, dit-on, comme

autrefois Augereau à Castiglione, à recommencer le combat : « *Oui*, dit-il, *la bataille est perdue, mais il n'est que quatre heures; nous avons le temps d'en gagner une.* » Ces paroles flattaient trop les idées du premier consul pour qu'il n'y prêtât point l'oreille, et puis l'ardeur que les troupes montraient pour revenir à la charge était d'un augure favorable. La retraite était assurée. On pouvait avant d'y songer tenter une nouvelle action. L'ordre fut donné en conséquence. Les généraux Lannes, Monnier, Watrin, qui se repliaient, s'arrêtèrent subitement, et Bonaparte, parcourant le front des divisions, leur jeta ces paroles qui furent bientôt répétées de bouche en bouche : « *C'est assez reculer aujourd'hui; vous savez que je couche toujours sur le champ de bataille.* » Des acclamations unanimes accueillent ces mots ardents et la charge est aussitôt battue sur toute la ligne.

Cependant le général Zach continuait d'avancer vers San-Giuliano, persuadé qu'il n'y avait plus que quelques fuyards. Tout à coup Marmont démasque sur son front une batterie de 12 pièces de canon qui tirent à mitraille et à coups redoublés. En même temps Desaix débouche du village et se jette impétueusement sur lui à la tête des 9e léger, 30e et 59e de ligne, formés en colonnes d'attaque. Desaix marchait lui-même à la tête de la 9e : il venait de franchir un léger pli de terrain qui le dérobait à la vue des Autrichiens, lorsqu'il fut atteint d'une balle à la poitrine. On dit qu'il s'écria en tombant : *Cachez ma mort, car cela pourrait ébranler le courage des troupes!* Et avant de rendre le dernier soupir, il fit dire au premier consul *qu'il mourait avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la patrie.* Dors en paix dans ton linceul glorieux du champ de bataille, brave et sublime jeune homme! Tu as assez fait pour la patrie, et les splendeurs de la renommée sont à jamais acquises à ton nom; car tu as laissé, comme Épaminondas, deux filles immortelles : Sédiman et Marengo!

La 9e légère, qui a vu tomber ce brave général, pousse un cri de vengeance et se précipite, baïonnettes baissées, sur les bataillons ennemis. Elle mérite ce jour-là le surnom d'*incomparable.* Les deux premiers régiments formant la première ligne des Autrichiens, surpris déjà par une attaque à laquelle ils étaient loin de s'attendre, ne peuvent résister à son impétuosité; ils se jettent en désordre sur la deuxième ligne et disparaissent dans ses rangs. La 9e légère, soutenue par les 30e et 59e à droite, et par les débris de la division Victor à gauche, aborde avec la même résolution la colonne de grenadiers de Lattermann. Le choc fut rude. Zach était au milieu des grenadiers. Ils tenaient ferme; mais ils avaient bien de la peine à résister à l'impétuosité et au nombre des assaillants. Tout à coup la division Kellermann fond comme un ouragan terrible sur leur flanc. Cette charge, une des plus heureuses inspirations qu'un général ait jamais eues à la guerre, coupe en deux la colonne de grenadiers, déjà assaillie de front par la division Boudet. Le trouble se met dans les rangs ennemis. Les cavaliers de Kellermann sabrent avec une furie impétueuse et obligent les grenadiers autrichiens à déposer les armes. 2,000 se rendent prisonniers, et au milieu d'eux se trouve le général Zach, auquel Mélas venait de

confier le commandement de son armée. Un succès aussi inouï n'arrête pas le général Kellermann; il s'élance sur la cavalerie de Lichtenstein, la met en déroute, et la suit avec une telle ardeur, que ses dragons entrent pêle-mêle avec les fuyards au milieu du centre des Autrichiens qui se formaient dans la plaine en face de Lannes.

Lannes, électrisé par les succès de la division Boudet, marche à son tour en avant entre la colonne de Ott et la gauche de Kaim. Ce dernier général, troublé par la déroute de l'avant-garde, fait des efforts inutiles pour déployer les premiers bataillons de tête. Kellermann, ainsi que nous venons de le dire, arrive en ce moment et achève de porter la confusion parmi eux. Alors un cri de détresse s'élève des rangs autrichiens : *Aux ponts! aux ponts!* crie-t-on de toutes parts; et tous s'y portent confusément, poursuivis par la cavalerie française. Les divisions Lannes, Boudet et Kellermann, parcourent en moins d'une heure la plaine que les Autrichiens avaient mis huit heures à conquérir. Cependant quelques bataillons de grenadiers, appuyés par la cavalerie, essaient de se former pour protéger le passage de la Bormida. La confusion est extrême; on se presse à l'entrée des ponts et l'encombrement augmente; plusieurs conducteurs d'artillerie se jettent dans le fleuve avec leur canon. Il était alors sept heures du soir; les deux premières colonnes ennemies étaient culbutées et Marengo était repris. La colonne de gauche seule tenait encore. Cette colonne, qui avait dépassé Castel-Ceriolo en apprenant les désastres du général Zach, s'arrête, se replie en toute hâte vers ses communications; mais déjà le village est repris, et il est obligé de se faire jour à la baïonnette pour regagner la Bormida.

Le baron de Mélas, informé subitement de ce désastre, ne veut point en croire les nombreux rapports qui lui arrivent de toutes parts. Il accourt sur les bords du fleuve où son armée s'agite en tout sens dans une confusion inexprimable; il jette les yeux sur le champ de carnage et les détourne plein d'effroi. Il s'était battu pour s'ouvrir le passage et échapper à une capitulation; il fallait renoncer à cette espérance. Le malheureux vieillard était confondu de désespoir.

Ainsi se termina la journée de Marengo, célèbre entre toutes celles de la république par ses résultats prodigieux et par l'influence qu'elle exerça sur les destinées de la France et de l'Europe. L'armée impériale laissait sur le champ de bataille 7,000 hommes hors de combat, dont 300 officiers, 3,000 prisonniers et 25 pièces de canon.

Les Français, de leur côté, avaient perdu 7,000 hommes tués ou blessés et 1,000 prisonniers. Les généraux Mainoni, Rivaud, Mulher, Champeaux, étaient blessés. Mais la perte la plus grande était celle de Desaix. Depuis Hoche, la France n'avait pas eu à déplorer la mort d'un plus grand citoyen, et l'armée d'un général plus estimé.

Mélas, pendant la nuit qui suivit la bataille, chercha à réorganiser les tristes débris de son armée; mais il ne savait à quel parti s'arrêter, lorsqu'il apprit que l'infatigable Bonaparte faisait sommer la tête du pont de la Bormida. Il

réunit un conseil de guerre, et proposa une capitulation comme seul moyen de sauver l'armée. Cette proposition fut adoptée, et un parlementaire envoyé à Bonaparte. Celui-ci, de son côté, ne demandait pas mieux que de traiter. Après une telle victoire, l'évacuation de l'Italie était certaine; il avait hâte de retourner à Paris. En conséquence, on signa à Alexandrie une convention aux termes de laquelle il devait y avoir armistice entre les deux armées jusqu'à ce que la cour de Vienne eût statué sur les propositions de paix. En attendant, les Français entrèrent en possession de toute l'Italie septentrionale jusqu'à Mantoue et au Mincio. Les places fortes leur étaient rendues, et, de ce nombre, la ville de Gênes. Les Autrichiens leur abandonnèrent, en outre, 1,500 pièces de canon et des approvisionnements immenses.

M. Thiers, dans son excellente *Histoire du Consulat*, fait les réflexions suivantes sur cette bataille : « Quelques détracteurs ont prétendu attribuer au général Kellermann le gain de la bataille de Marengo et tous les résultats que cette mémorable bataille entraîne à sa suite. Pourquoi donc, s'il faut dépouiller de cette gloire le général Bonaparte, ne pas l'attribuer à cette noble victime de la plus heureuse inspiration, à ce Desaix qui, devinant, avant de les avoir reçus, les ordres de son chef, vint lui apporter la victoire et sa vie? Pourquoi ne pas l'attribuer aussi à cet intrépide défenseur de Gênes, qui, en retenant les Autrichiens sur l'Apennin, donna au général Bonaparte le temps de descendre des Alpes et les lui livra presque à moitié détruits? A ce dire, les généraux Kellermann, Desaix, Masséna, seraient tous les véritables vainqueurs de Marengo, tous, excepté le général Bonaparte. Mais, en ce monde, le cri des peuples a toujours décerné la gloire, et le cri des peuples a proclamé vainqueur de Marengo celui qui, découvrant avec le coup d'œil du génie le parti qu'on pourrait tirer des Hautes-Alpes sur les derrières des Autrichiens, avait trompé trois mois de suite leur vigilance, avait créé une armée qui n'existait pas, rendu cette création incroyable pour toute l'Europe, traversé le Saint-Bernard sans route frayée, paru à l'improviste au milieu de l'Italie confondue d'étonnement, enveloppé avec un art merveilleux son adversaire, et lui avait livré une bataille décisive, perdue le matin, regagnée le soir, et certainement regagnée le lendemain si elle l'avait été le jour même; car, outre les 6,000 hommes de Desaix, 10,000 hommes accourus du Tésin, 10,000 portés sur le lac Pô, présentaient le moyen infaillible de détruire l'armée ennemie....

« Le vrai vainqueur de Marengo est donc celui qui maîtrisa la fortune par ces combinaisons profondes, admirables, sans égales dans l'histoire des grands capitaines. »

Ajoutons à ces observations pleines de justice et de sens que le vainqueur fut bien servi par ses lieutenants et par son armée, qui peut bien, elle aussi, revendiquer une partie de la gloire de Marengo, par cette armée qui, improvisée, pour ainsi dire, rivalise, en quelques mois, avec les plus belles armées de la république, par sa discipline, sa constance, son intrépidité et ses travaux prodigieux; par cette armée qui traverse les grandes Alpes au milieu des obstacles les plus grands, traînant ses canons à bras au milieu des précipices du

Saint-Bernard, affrontant des dangers inouïs, tels, qu'il faut remonter aux pages de l'histoire ancienne pour lui trouver un point de comparaison (1); par cette armée qui, à peine descendue en Italie, surprend, étonne, confond, disperse les ennemis par la rapidité de ses marches, par l'audace de ses manœuvres, lui enlève au pas de course ses magasins, ses arsenaux, ses fonderies et jusqu'à ses équipages de siége, et qui, s'élevant par l'intelligence à la hauteur du génie du grand général, ne manque aucune des manœuvres qui doivent assurer l'exécution littérale de son plan de bataille; par cette armée qui, à Marengo, résiste, un contre trois et sans artillerie, à toute l'armée autrichienne précédée de 200 bouches à feu, la tient pendant plus de huit heures en échec, et, toute mutilée et sanglante qu'elle est, hésite encore à abandonner le champ de bataille, sillonné en tous sens par les boulets ennemis et jonché de ses cadavres; par cette armée enfin qui, après huit heures d'une pareille lutte, quand ses adversaires la croient épuisée, vaincue, démoralisée, dispersée, se relève tout à coup, se reforme, reprend ses rangs, et, suivant l'impulsion donnée par la division du général Desaix, recommence le combat avec une nouvelle ardeur, brise à son tour leurs bataillons victorieux, et bivouaque sur ce champ de bataille sanglant et dévasté, qui avait coûté aux ennemis huit heures de combat, et qu'elle lui a repris en moins d'une heure! De tels efforts sont dignes de la postérité.. Gloire donc, gloire éternelle à cette *armée de réserve*, qui a gravé à Marengo une des plus belles pages de notre histoire militaire!

Quittons maintenant les champs de l'Italie et revenons à l'armée du Rhin, qui avait, elle aussi, une grande et belle mission à accomplir.

(1) On a comparé ce passage des Hautes-Alpes avec celui des soldats d'Annibal. Il serait plus juste, plus national surtout, de le comparer à celui des soldats de François Ier, qui allèrent vaincre à Marignan, le Marengo du XVIe siècle. En effet, la marche d'Annibal à travers les Alpes doit être regardée plutôt comme un événement merveilleux que comme un exemple à suivre. Le général carthaginois n'eut à vaincre que les obstacles de la nature et celui des populations sauvages de ces montagnes. Il était assuré d'ailleurs qu'il ne serait point inquiété par les Romains et qu'il trouverait un appui parmi les Gaulois cisalpins. Les Romains connaissaient si peu à cette époque les Alpes maritimes et la Ligurie, qu'à peine le consul Scipion eut-il vu Annibal remonter la vallée de l'Isère, qu'il cessa de le poursuivre en queue, renvoya le gros de son armée en Espagne pour y faire diversion, et s'embarqua pour Gênes afin d'aller attendre l'ennemi au revers de l'Apennin; singulier moyen d'empêcher l'invasion de l'Italie!

Plusieurs passages eurent encore lieu par le Saint-Bernard. Un siècle après Annibal, il servit de route militaire aux Romains, qui y firent passer un corps d'armée, au cœur de l'hiver, à l'occasion des guerres d'Othon et de Vitellius. Les Lombards franchirent aussi le Saint-Bernard lorsqu'ils vinrent se faire battre aux environs de Bex par les troupes de Gontran. Un des lieutenants de Charlemagne y conduisit une colonne pendant que ce prince passait le Mont-Cenis. Enfin, au XIIe siècle, Frédéric Barberousse prit cette route pour pénétrer en Italie. Mais toutes ces armées ne traînaient ni artillerie, ni machines de guerre, ni éléphants, et ces passages sont peu dignes des regards de l'histoire. Le seul qui soit susceptible d'être mis en parallèle avec celui de 1800 est le passage de François Ier. Nous avons déjà fait ressortir dans notre premier volume les rapprochements qui existaient entre ces deux passages, et nos lecteurs ont pu se convaincre que, si la marche de François Ier fut moins habile sous le rapport des combinaisons stratégiques, elle ne mérite pas moins d'être étudiée avec attention.

Armée du Rhin. — L'armée du Rhin ou d'Allemagne, confiée à Moreau, avait été formée, ainsi que nous l'avons dit, de la réunion des deux armées du Rhin et d'Helvétie. Elle était forte de 103,000 hommes. On avait épuisé les ressources de l'État pour l'organiser avec soin et lui fournir un matériel complet d'artillerie et des moyens de passage, pour en faire enfin la plus belle, la plus forte, la plus puissante armée de la république. Les demi-brigades qui la formaient étaient toutes composées de vieux soldats; à peine leur avait-on envoyé quelques conscrits, plutôt encore pour rajeunir les cadres que pour les compléter. C'étaient, du reste, les demi-brigades qui venaient de combattre, sous Jourdan et Masséna, à Stokach et à Zurich, et qui, précédemment, avaient suivi Pichegru en Hollande, Hoche, Kléber et Moreau au-delà du Rhin, et avaient pénétré au cœur de l'Allemagne jusqu'au Danube. En un mot, c'étaient des soldats éprouvés par leur courage, leur discipline, leur instruction et leur constance. Aussi, malgré les haillons de la misère dont ils étaient couverts, rien n'était superbe et imposant sous les armes comme les soldats de cette armée. Les vieux militaires qui se rappellent les avoir vus défiler sur les ponts de Kehl, de Bâle et de Cassel, lors du passage du Rhin en 1800, parlent encore avec admiration de leur tenue martiale. En les voyant partir, on augurait qu'ils allaient accomplir de grandes choses. Les généraux qui les commandaient étaient eux-mêmes sortis la plupart du sein de ces armées; simples soldats la veille, ils avaient conservé en s'élevant ce lien de fraternité que font naître si vite, sous les drapeaux, le bivouac dans les camps et les dangers sur le champ de bataille. Pour les soldats, c'étaient des compagnons d'armes plutôt que des chefs. L'égalité républicaine avait hiérarchisé avec trop de justice la capacité, le courage de chacun, pour que l'élévation des uns inspirât aux autres des sentiments de jalousie et de révolte. Dans ces armées, où tous étaient arrivés avec des droits égaux, où les grades avaient été répartis d'abord au choix, puis sous le feu de l'ennemi et comme récompense du dévouement ou du talent, ceux qui étaient parvenus avaient tous fait leurs preuves, et personne ne songeait à se plaindre; en sorte qu'on remontait, sans transition heurtée, du simple soldat jusqu'au général en chef.

En donnant à Moreau le commandement d'une telle armée, Bonaparte pensait, avec raison, que ce général aurait une grande mission à remplir. On sait comment il s'acquitta de cette mission à Stokach, Engen, Moeskerich, Hochstett et, enfin, à Hohenlinden. Nul, du reste, n'était plus digne et plus capable que Moreau de commander à une armée de 100,000 hommes. Les grands talents qu'il avait déployés dans ses campagnes sur le Rhin, les grands services qu'il avait rendus dans ses campagnes en Italie, le désignaient au choix du premier consul. C'était, après le vainqueur des Pyramides, la première capacité militaire de l'Europe.

Le nouveau général en chef vint prendre le commandement de l'armée du Rhin vers la fin de décembre. Son premier soin fut de l'organiser en trois corps principaux de trois divisions chacun et une réserve. Lecourbe fut chargé du commandement de l'aile droite, Gouvion Saint-Cyr de celui du centre et le gé-

néral Sainte-Suzanne de celui de l'aile gauche. Le général Moreau se chargea du commandement personnel de la réserve. Ces corps formaient chacun des espèces d'armées ayant leur cavalerie et leur matériel d'artillerie.

Ces divisionnaires étaient tous des hommes de premier choix. Lecourbe n'avait pas d'égal dans l'armée pour la guerre des montagnes; Gouvion Saint-Cyr, esprit froid et profond, était aussi une des grandes capacités militaires de l'armée du Rhin; le général Sainte-Suzanne, guerrier méthodique, tacticien habile, passait pour un homme propre aux grands commandements.

Les généraux placés en sous-ordre étaient eux-mêmes l'élite de nos armées. C'étaient : Richepanse, Ney, Vandamme, Leclerc, Delmas, d'Hautpoult, Baraguay-d'Hilliers, Souham, Legrand, etc., tous éprouvés au feu des grandes batailles (1). L'armée s'élevait à 103,000 hommes environ, comme on le voit par

(1) *Situation de l'armée du Rhin au commencement de la campagne de 1800.*

Corps Lecourbe (aile droite). — Division Vandamme. Brigades Jardon, Laval et Molitor : 1re légère, 36e, 83e et 94e de ligne, 8e régiment de hussards; 9,632 hommes d'infanterie, 510 de cavalerie.—Divison Lorges. Brigades Goullus et Bontems : 10e légère, 37e, 84e et 109e de ligne, 9e régiment de hussards; 8,238 hommes d'infant., 467 de cav. — Division Montrichard. Brigade Daultane : 10e légère, 38e et 67e de ligne; 6,998 hommes d'inf. — Réserve de l'aile. Brigade Nansouty : Grenadiers réunis, 11e régiment de dragons et 12e chasseurs, 25e régiment de cavalerie; 1,500 hommes d'infanterie, 1,280 de cavalerie. Total : 26,368 hom. d'inf., 2,287 de cavalerie. Lorges partit le 13 avec les 1re légère, 67e de ligne, 2e de chasseurs et 28e de cavalerie.

Corps Moreau, général en chef (réserve). — Division Delmas. Brigades Jacopin, Grandjean, Lorcet, Quétard et Boyer : 14e légère, 46e, 50e, 57e et 108e de ligne, 4e régiment de hussards et 11e chasseurs, 6e régiment de cavalerie; 8,638 hom. d'inf., 1,031 de cav. — Division Leclerc. Brigades Bastoul, Walther et Desperrières : 14e légère, 53e et 89e de ligne, 10e et 23e régiment de chasseurs; 6,035 hom. d'inf., 963 de cav. — Division Richepanse. Brigade Digonnel : Grenadiers réunis, 4e, 50e et 100e de ligne; brigade Durutte : 5e régiment de hussards et 17e de dragons, 13e régiment de cavalerie; 6,848 hom. d'inf., 1,187 de cav. — Division d'Hautpoult (réserve de cav.). Brigade Espagne : 1er et 2e régiments de carabiniers; brigade Dévrigny : 8e et 9e régiments de cavalerie; 1,504 hommes de cavalerie. Total : 21,521 hommes d'infant., 4,685 de cavalerie.

Corps Gouvion Saint-Cyr (centre). — Division Baraguay-d'Hilliers. Brigades Joba, Sabatier et Roussel : 12e légère, 1re, 15e et 23e de ligne, 2e régiment de hussards; 8,340 hom. d'inf., 542 de cav. La 1re de ligne partit pour l'Italie. — Division Tharreau. Brigades Heudelet, Aubrée et Beauregard : 2e légère, 42e, 51e et 101e de ligne, 16e régiment de chasseurs et 23e de dragons; 8,326 hommes d'inf., 611 de cav. La 101e de ligne partit pour l'Italie. — Division Ney. Brigade Bonnet : 12e légère, 54e, 76e et 103e de ligne; brigade Bonamy : 8e régiment de chasseurs; 7,270 hom. d'inf., 569 de cav. La 12e légère partit pour l'Italie. — Division Desbrulys, général de brigade, ensuite Sahuc. Brigades Sahuc, Salligny et Debilly : 16e de ligne, 5e régiment de chasseurs et 2e de dragons, 12e et 17e régiments de cavalerie; 2,474 h. d'inf., 1,616 de cav. Total : 26,410 hommes d'infanterie, 3,338 de cavalerie.

Corps Sainte-Suzanne (aile gauche). — Division Collaud. Brigade Girard, dit Vieux : 48e de ligne, 20e régiment de chasseurs; brigade Lacoste : 10e et 16e régiments de cavalerie; 2,740 h. d'inf., 981 de cav.—Division Souham. Brigade Decaen : 8e et 95e de ligne; brigade Puthod : 1er régiment de chasseurs et 6e dragons, 7e régiment de cavalerie; 4,687 hom. d'inf., 1,394 de cav. — Division Legrand. Brigade Boivin : 7e et 27e de ligne; brigade Drouet : 6e régiment de chasseurs et 13e de dragons; 5,286 hommes d'inf., 1,094 de cav. — Division Delaborde. Brigade Mercier : 29e et 65e de ligne, 2e helvétique; brigade Thuring : 4e et 19e régiments de cavalerie; 2,573 hom. d'inf., 286 de cav. La 29e partit pour l'Italie. Total : 15,286 hommes d'infanterie, 3,755 de cavalerie.

Total de l'armée active, 89,585 hommes d'infanterie, 14,065 de cavalerie.

Division d'Helvétie. — Division Montchoisy. Brigade Mainony : 1re légère, 9e, 28e, 44e et 102e de ligne; brigade Chabert : 14e et 22e régiments de cavalerie; 7,715 hommes d'inf., 519 de cav. Toute la division partit pour l'Italie avec Moncey.

Garnisons en Alsace et a Mayence.— Division Leval : 65e, 91e et 110e de ligne, 1er helvétique, 3e régiment de hussards; 5,640 h. d'inf., 426 de cav. La 91e de ligne partit pour l'Italie. — Division Laroche : 20e de ligne, légion des Francs du Nord, 16e régiment de cavalerie; 3,001 hom. d'inf., 91 de cav. — Division Châteauneuf-Randon : 80e de ligne, légion polonaise du Danube, 15e et 24e régiments de cavalerie; 3,430 hom. d'inf., 485 de cav. — Division Gillot : 6e régiment de hussards et 1er de dragons; 750 hom. de cav. — Division Freytag : 29e et 95e de ligne, 3e helvétique; 2,935 hommes d'infanterie. La 29e partit pour l'Italie. Total : 112,306 hom. d'infanterie, 16,336 de cavalerie.

Total : 128,642 hommes, dont à l'armée active 103,650 hommes.

le tableau ci-contre, dont 85,000 d'infanterie, 14,000 de cavalerie et 4,000 d'artillerie.

Le plan adopté en dernier lieu par le premier consul, et qui était propre à Moreau, consistait à traverser le Rhin sur trois points : Kehl, Vieux-Brisach et Bâle, au lieu de le traverser sur un seul point, Schaffouse, et de se porter directement au point stratégique décisif, comme l'avait d'abord résolu Bonaparte. Ces deux plans ont été diversement commentés. Quoi qu'il en soit, Moreau se disposa à mettre le sien à exécution. Les divisions françaises étaient ainsi réparties : Lecourbe, avec l'aile droite, occupait la ligne du Rhin helvétique; Moreau, avec la réserve, occupait la haute Alsace et se liait, avec l'aile droite, par Sekingen; Saint-Cyr, au centre, avait ses troupes cantonnées depuis Brisach jusqu'à Plobsheim; enfin, Sainte-Suzanne, à la gauche, occupait le camp de Kehl, la place de Strasbourg et les cantonnements entre cette ville et Haguenau.

Les forces que l'Autriche engageait sur le Rhin s'élevaient à 150,000 hommes, dont 40,000 dans les places fortes et 111,000 ainsi répartis : la droite des ennemis observait le cours du Rhin entre Mayence et Rastadt; un autre corps d'armée couvrait les débouchés de Strasbourg, tenait le Val-d'Enfer et observait le Vieux-Brisach; enfin le gros de l'armée autrichienne était campé au point de jonction des routes qui du Rhin aboutissent au Danube, en arrière des défilés de la forêt Noire. Les deux armées présentaient ainsi la forme d'un grand arc dont les Autrichiens tenaient la corde.

L'armée française se mit en mouvement, le 25 avril, pour traverser le Rhin sur les trois points indiqués : Sainte-Suzanne, par Kehl; Saint-Cyr, par le Vieux-Brisach; la réserve, par le pont de Bâle; puis, ayant attiré l'ennemi sur ces trois débouchés, les trois corps, se dérobant tout à coup et marchant par la droite le long du Rhin, étaient remontés jusqu'à Schaffouse pour protéger le passage du général Lecourbe. Le 1er mai, c'est-à-dire six jours après, chacune des divisions françaises avait opéré son mouvement avec succès. Moreau, suivant la promesse qu'il avait faite à Bonaparte d'éloigner les Autrichiens du lac de Constance et de les couper de leurs communications avec les Alpes, dirigea le corps du général Lecourbe sur Stokach, avec ordre de l'enlever; il se porta lui-même avec la réserve sur Engen et prescrivit au général Saint-Cyr de se diriger sur la droite de cette position, de manière à donner, à la fois, la main au corps de réserve et à celui de Sainte-Suzanne, qui allait déboucher par le Val-d'Enfer.

Le général Kray, qui commandait en chef l'armée autrichienne, déconcerté par ces mouvements rapides, fut un moment incertain sur le parti qu'il avait à prendre. Deux moyens s'offraient à lui pour arrêter l'armée française : il pouvait ou s'appuyer aux Alpes ou défendre la vallée du Danube. En s'appuyant aux Alpes, il déjouait les projets de Moreau, qui étaient d'éloigner les ennemis des Alpes helvétiques au moment où le premier consul allait opérer sa marche à travers le Saint-Bernard, mais il sacrifiait son aile droite trop engagée sur le Rhin. En défendant la vallée du Danube, il se ralliait à son aile droite et dé-

fendait le chemin direct des États de l'Autriche. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il résolut donc de se porter en toute hâte sur Stokach pour défendre cette ville ou tout au moins pour donner le temps d'évacuer les magasins de l'armée qui s'y trouvaient. Ainsi, pendant que Moreau manœuvrait vers Stokach par Engen, Kray manœuvrait également sur ce point par la même route. Une rencontre était inévitable entre ces deux armées. Elle eut lieu le lendemain, 3 mai, à la droite des Français, c'est-à-dire à Stokach. Lecourbe aborda si vigoureusement le corps du prince de Lorraine, qu'en un clin d'œil ses 12,000 hommes furent culbutés. 3,000 prisonniers, 500 chevaux, 8 pièces de canon, et la capture des immenses magasins de Stokach furent le trophée de ce combat aussi brillant que rapide. Cependant le général Kray s'était porté à Engen avec son corps de bataille pour filer de là sur Stokach, où il espérait arriver à temps. Il trouva à Engen la réserve de Moreau. Il était midi. Le général autrichien ignorait encore les événements de Stokach, il accepta la bataille que lui présentait son adversaire. Le bourg d'Engen, qui allait en devenir le théâtre, est situé dans la vallée de l'Aach, pays au sol tourmenté, coupé de ravins et très-boisé. Pour arriver à Engen il faut franchir des hauteurs d'un accès difficile. Ces hauteurs étaient occupées par les ennemis. Ils avaient donc l'avantage de la position, car il fallait non-seulement les chasser de ces hauteurs, mais encore chasser de la vallée la nombreuse cavalerie autrichienne. Kray fit aussitôt couronner tous les pics, mais il négligea de placer un corps suffisant sur celui d'Hohenhœwen, le plus élevé de tous. Moreau, habile à profiter des fautes de de son adversaire, résolut de s'en emparer. Il ordonna en conséquence à la division Delmas d'attaquer ce pic, aux divisions Bastoul et Lorges d'aborder les autres positions, et à la division Richepanse de tourner par la gauche cette même position d'Hohenhœwen. Les divisions françaises se précipitèrent résolûment sur l'ennemi et, après de sanglants combats, parvinrent à s'emparer des hauteurs qui dominent Engen. Il ne restait plus maintenant qu'à chasser les ennemis de la plaine; mais il y avait dans cette plaine 12,000 hommes de la meilleure cavalerie, il y avait une artillerie nombreuse et une forte réserve de grenadiers. Richepanse, selon l'ordre qu'il avait reçu, s'était porté sur le derrière du pic d'Hohenhœven, et s'était trouvé engagé dans une suite de vallons et de hauteurs boisées qui avaient retardé sa marche, et enfin il avait trouvé les positions qui environnent Engen fortement gardées. Néanmoins il avait engagé un combat très-vif dont l'issue n'était pas facile à prévoir sans l'arrivée en ligne du corps de Saint-Cyr, arrivée tardive qu'on a sévèrement reprochée à ce général, et qui faillit compromettre la division Richepanse et le sort de la bataille. Cependant Moreau, qui entendait de l'autre côté du pic la vivacité du feu de son lieutenant, jugeait que sa position devait être très-critique; il n'hésita pas à descendre dans la plaine et à attaquer le poste où l'ennemi avait placé ses forces principales, afin d'attirer les Autrichiens sur leur gauche et de dégager Richepanse. Un effroyable combat s'engage, mais la masse de cavalerie autrichienne repousse tous les efforts des divisions françaises. Les généraux Bontems et d'Hautpoult sont successivement engagés et ramenés avec perte. Mo-

reau, qui craint pour Richepanse, dont il entend redoubler le feu, s'arme alors de cette résolution audacieuse que le danger fait naître en lui: Il dirige en personne une troisième attaque sur la position ennemie et décide la victoire à la tête de quelques compagnies de grenadiers.

Richepanse, de son côté, soutenu enfin par les premières divisions du corps de Saint-Cyr, parvient à s'emparer des hauteurs si héroïquement attaquées par lui, si énergiquement défendues par les Autrichiens pendant plusieurs heures. La nuit commençait à tomber et le canon grondait encore sur le champ de bataille. Enfin Kray, informé des événements de Stokach, se décida à la retraite. Il laissait 3,000 hommes sur le champ de bataille et 4,000 prisonniers dans nos mains. De notre côté, nous avions eu 2,000 hommes hors de combat.

La victoire, cette fois, était due tout entière au courage et au dévouement de l'armée, car les généraux en chef avaient tous des fautes à se reprocher: Moreau d'abord, qui avait, avec 25,000 hommes, engagé une action contre 40,000 hommes au moins, tandis que son lieutenant Lecourbe, avec 20,000 hommes, n'avait à combattre que 12,000 hommes; Saint-Cyr ensuite, dont le rôle s'était borné à celui de simple observateur, et qui n'entra en ligne que vers la fin du jour; Lecourbe enfin, qui, vainqueur à Stökach de fort bonne heure, aurait pu pousser jusqu'à Moeskirch ou Liptingen, et forcer ainsi Kray à se jeter sur la rive gauche du Danube, ce qui l'aurait séparé pour longtemps du prince de Lorraine et du corps du Vorarlberg. Quoi qu'il en soit, la victoire avait couronné les efforts de l'armée française dans cette journée du 3 mai, et si les généraux avaient manqué à leur devoir, les troupes avaient admirablement fait le leur.

Moreau, au lieu de poursuivre vivement l'ennemi, passa une partie de la journée du 4 mai à rectifier la position de son armée. Cependant, ayant été informé que les généraux Kienmayer et Starray arrivaient à marches forcées au secours du général Kray, il résolut de frapper un dernier coup décisif sur l'armée autrichienne avant l'entrée en ligne de ces renforts. En conséquence, il fit avancer ses troupes vers le Danube, par Tuttlingen et Moeskirch. Le général Kray, de son côté, était résolu à tenter encore une fois le sort des armes avant d'abandonner le terrain. Aussitôt il forma son armée sur les hauteurs de Moeskirch, dans la principauté de Furstemberg. Sa position était formidable. Son armée, renforcée par l'arrivée du prince Ferdinand et par sa réunion avec le prince de Lorraine, s'élevait à 40,000 fantassins et 15,000 chevaux; une formidable artillerie protégeait sa ligne, dont tout le front était couvert par un grand ravin qui va de Heudorff à Moeskirch. En avant de Moeskirch, sur un plateau qui domine la chaussée très-resserrée qui s'étend jusqu'à Crombach, on avait établi une batterie de 25 pièces de canon.

Le général Moreau, décidé à attaquer quand même, donna ses ordres en conséquence dans la journée du 4. Lecourbe se porta de Stokach à Moeskirch, laissant à sa droite une brigade pour éclairer le lac de Constance, et une autre sur Closterwald pour éclairer les routes de Pfullendorff et de Mengen. Le général Saint-Cyr avança sa droite sur Liebtingen en refusant sa gauche, qui de-

vait s'étendre au delà de Tuttlingen. Moreau, avec la réserve, marcha en seconde ligne de l'aile droite. Le 5 mai, l'attaque commença à neuf heures du matin. Le général Montrichard, débouchant avec l'avant-garde, arriva jusqu'auprès du ravin. Sa division était à peine démasquée, que le feu roulant des 25 pièces de canon obligea nos soldats à se retirer précipitamment dans la forêt. Lecourbe fit avancer de l'artillerie, elle fut démontée; il fit avancer sa cavalerie, mais elle ne put résister à ce feu violent.

Il fallait toute l'énergie des chefs, toute l'intrépidité des troupes pour maintenir le combat sur ce point. Les 37e, 84e et 109e manœuvrèrent comme à l'exercice. Dragons, chasseurs, hussards, rivalisèrent d'audace; les carabiniers surtout se montrèrent immobiles sous ce feu. Tout fut inutile; battus de front et pris en écharpe, aucun de ces corps ne put enlever le plateau.

Pendant ce temps, le général Lorges attaquait la ligne ennemie à Heudorff: Lecourbe espérait ainsi tourner la formidable position de Moeskirch. Mais à Heudorff se trouvait l'élite de l'armée autrichienne. Le village fut pris et repris plusieurs fois. Une dernière tentative du général Goulu fit tomber cette position en notre pouvoir. Tandis que le général Lorges gagnait du terrain sur le flanc droit de l'ennemi, le général Vandamne s'était réuni à Montrichard par Closterwald. Ces deux généraux firent un nouvel effort pour s'emparer de Moeskirch. Enfin nos troupes y pénétrèrent et s'y établirent. Le général Kray voyant ces deux divisions se former sur sa gauche, et ne voyant point arriver le prince Ferdinand, résolut de frapper un coup décisif sur la gauche des Français, d'accabler le général Lorges à Heudorff, de le déborder et de pénétrer de la chaussée de Stokach à Crombach. Ce mouvement, exécuté par 20,000 hommes, fut funeste à la division Lorges, qui fut écrasée.

On a vu jusqu'ici que le général Lecourbe s'était trouvé seul engagé, et la raison, c'est que les colonnes de Moreau, gênées par le défaut de communications parallèles à la grande route, étaient obligées de défiler l'une après l'autre derrière les divisions de l'aile droite. Mais, au moment où le général Lorges éprouvait cet échec dangereux, la division Delmas entrait en ligne sur ce point, trois autres divisions de la réserve le suivaient, et on attendait à chaque instant l'armée de Saint-Cyr. Le combat se rétablit. Delmas, par ordre de Moreau, fait un changement de front; le général Bastoul exécute le même mouvement avec sa division. Les deux divisions françaises forment un angle obtus dont celle de Delmas est le sommet. Ainsi la bataille, après avoir commencé à Moeskirch, s'était étendue à Heudorff, et de Heudorff à Crombach, embrassant l'angle entier de la position.

Le général Kray, ayant aussi reçu du renfort, redouble son attaque et porte ses coups sur la division Delmas. Le terrain où elle combattait était couvert et d'un accès difficile. Moreau, jugeant la cavalerie inutile sur ce point, la plaça à la gauche. Les Autrichiens essayèrent d'abord de forcer la droite des Français en s'emparant d'un bois très-étendu sur lequel se développait la division Lorges; ils furent repoussés. Renonçant alors à cette attaque, ils firent un effort sur la gauche de cette division, qu'ils cherchèrent à séparer de la division Bastoul. La

57e, placée sous le feu de 16 pièces de canon chargées à mitraille, fit des prodiges de valeur. On la vit charger jusqu'à cinq fois sur l'ennemi, qui s'avançait pour la débusquer, et culbuter la cavalerie ennemie. Le général Delmas combattait dans ses rangs. La conduite de cette demi-brigade fut si admirable, que, le lendemain, le général Moreau, parcourant le champ de bataille et examinant le terrain où elle avait combattu, lui dit : *Si votre conduite en Italie ne vous avait pas depuis longtemps mérité le surnom de* TERRIBLE, *les Autrichiens vous l'auraient donné dans la journée d hier.*

Cependant le combat se soutenait avec des chances diverses : Kray venait de recevoir les dernières troupes du prince Ferdinand, mais l'arrivée de Richepanse décida la victoire en faveur des Français. La bataille avait duré toute la journée. Elle avait commencé à 9 heures du matin et n'était pas encore terminée lorsque la nuit couvrit de son ombre ce vaste champ de carnage. Les Autrichiens profitèrent de cette circonstance pour faire leur retraite vers le Danube, épouvantés des vides qui existaient dans leurs rangs; car ils n'avaient pas perdu moins de 8,000 hommes. La perte des Français avait été presque aussi forte.

Pendant ce temps, que faisait le général Saint-Cyr avec ses 25,000 hommes? Campé à Neuhausen Ob-Eck, il resta dans une inaction que rien ne peut expliquer, que rien ne peut justifier aux yeux de l'histoire. Sa présence sur le lieu du combat pouvait amener des résultats tellement décisifs que la campagne eût pu être terminée d'un seul coup sur les bords du Danube : on a dit, pour justifier cette étrange inaction, que le général n'avait reçu aucun des nombreux messages que lui avait envoyés Moreau. Neuhausen était trop rapproché de Moeskirch pour que cette supposition soit admissible, et puis un homme intelligent et habile comme lui, chargé d'un tel commandement, n'avait pas besoin d'ordre pour marcher au canon. Il devait, comme Desaix à Marengo, prévenir l'intention du général en chef et lui porter un secours décisif. Gouvion Saint-Cyr ne le fit point. Déjà sa lenteur à Stokach avait été répréhensible; son inaction à Moeskirch était coupable; elle justifie le reproche qu'on lui a fait d'avoir cédé à de misérables sentiments de jalousie et de mauvaise fraternité militaire. Mais Saint-Cyr était homme à réparer une faute sur le champ de bataille et il ne tarda pas à le faire.

Les Autrichiens, après la perte de la bataille de Moeskirch, s'étaient retirés derrière le Danube. Le général Saint-Cyr, appuyant à gauche, les surprit à Sigmaringen au moment où ils passaient le fleuve en désordre. Il leur fit éprouver des pertes considérables, et nul ne doute que son attaque n'eût été décisive s'il eût été appuyé par Moreau; mais celui-ci, plein d'humeur contre son lieutenant, refusa, dit-on, de lui envoyer des renforts. Funeste esprit de discorde, qui sacrifiait ainsi les intérêts de la patrie ! Il prit même des dispositions contraires à celles que lui indiquait le général Saint-Cyr, et les ennemis purent s'échapper sans danger. D'après ces nouvelles dispositions, le général Sainte-Suzanne avec l'aile gauche, Saint-Cyr avec le centre et Lecourbe avec la droite, se mirent en mouvement et s'avancèrent vers l'Iller en décrivant une ligne parallèle à ces

affluents du Danube. Dans ce mouvement, le général Saint-Cyr reçut l'ordre de se porter sur Biberach, la gauche au Danube. Kray, qui avait à Biberach d'immenses approvisionnements, voulut couvrir cette position. Il repassa le fleuve et vint se placer en avant et en arrière de Biberach, en sorte que, lorsque Saint-Cyr arriva, la position était fortement occupée. Celui-ci n'hésita pas à attaquer, bien que le général en chef fût absent et qu'une partie de ses troupes eussent été placées en observation sur le Danube. Saint-Cyr était un des plus habiles tacticiens de son époque. Il disposa ses soldats en deux colonnes, la cavalerie en échelons sur les ailes, et, malgré la disproportion de ses forces, il les fit marcher en avant. Il comptait sur la bravoure de ses troupes et sur la démoralisation des soldats autrichiens. En effet, en voyant s'avancer avec tant d'aplomb les colonnes françaises, les ennemis furent saisis d'épouvante, ils n'osèrent les attendre et prirent la fuite, laissant aux vainqueurs plusieurs milliers de prisonniers et d'immenses magasins. Moreau, arrivant sur le champ de bataille au moment où la victoire était décidée, ne put s'empêcher de féliciter le général Saint-Cyr en présence de toute l'armée. Les Autrichiens se retiraient sur Ulm. Le but proposé à Moreau par Bonaparte était atteint. Il ne s'agissait plus maintenant que d'envoyer au premier consul le détachement qui devait seconder les opérations de l'armée de réserve. Ce fut le général Lorges qui fut désigné pour commander ce détachement. On sait quelle part il prit aux opérations qui eurent lieu en Italie.

Un mois s'écoula depuis le combat de Biberach, sans qu'aucun engagement sérieux eût lieu entre les deux armées. Ce mois se passa en marches et contre-marches autour de la forte position d'Ulm. Kray manœuvrait pour tenir dans la ville; Moreau pour l'en faire sortir. C'est ici surtout que se montre le caractère militaire de Moreau. Il aurait pu, par un mouvement hardi, porter la guerre sur la rive gauche du Danube et obliger ainsi son adversaire à quitter sa position; il aurait pu même, ainsi que le lui conseillait le général Saint-Cyr, enlever cette place de vive force; il aima mieux ne rien tenter de hasardeux, dans la crainte de perdre les avantages obtenus et de nuire ainsi aux opérations de l'armée de réserve. Sa gloire fut moins brillante, mais sa conduite fut plus sage. Mais, dès qu'il eut appris l'heureux passage de l'armée de réserve à travers les Alpes, il se décida à faire des manœuvres plus audacieuses pour débloquer son adversaire de la place d'Ulm. A cet effet, il tenta de passer le Danube au-dessous de cette ville, à Blindheim et à Grenheim. Ce fut le général Lecourbe qui fut chargé de cette opération dangereuse. Elle eut lieu le 19 juin, et amena la bataille de Hochstedt, la plus belle opération de la campagne de 1800, après l'immortelle journée de Marengo, qui avait eu lieu cinq jours auparavant.

Le but de Moreau, en essayant à passer le Danube, était de séparer l'ennemi de ses magasins de Ratisbonne, Ingolstadt et Donawerth, et de le forcer ainsi à se retirer ou à se battre.

Il fit les dispositions suivantes : l'aile droite, renforcée de bataillons d'infanterie et de cinq régiments de cavalerie ayant laissé à Augsbourg et à Landsberg

des forces suffisantes pour garder les portes, avait sa droite sur les routes de Dillingen et Lawingen et sa gauche sur la Mindel. Le corps de Grenier était à Guntzbourg, dont le général s'était emparé le 16, sa gauche à Rissendorf; enfin la division Richepanse était à cheval sur l'Iller pour en garder les postes et assurer les communications des deux rives.

D'importants changements venaient d'avoir lieu dans l'armée française. Le général Lecourbe commandait toujours l'aile droite; mais la réserve, sous les ordres de Moreau, était devenue le centre. Saint-Cyr avait été remplacé par le général Grenier, et son corps d'armée formait la gauche; enfin le général Sainte-Suzanne avait également quitté l'armée, et son corps, réduit aux proportions d'une seule division, avait été confié à Richepanse. L'armée autrichienne, sur la rive gauche du Danube, était divisée en quatre corps ainsi rangés : de la droite à la gauche, celui de Hohenlohe, en flanqueurs, vers Riedlingen, le corps principal à Ulm, sous les ordres du généralissime; celui de Starray à Dillingen, Nauendorff et Donawerth. Le 18, le général Lecourbe fit faire une fausse attaque sur Dillingen, afin de retenir Starray sur cette partie du fleuve. Le lendemain 19, au point du jour, toutes les troupes de ce général étaient rangées entre Bleindheim et Grenheim, dont les ponts à moitié détruits étaient plus faciles à réparer. Lecourbe n'avait ni équipages de ponts ni bateaux. Il résolut néanmoins de tenter ce passage périlleux. Le brave général Gudin, un de ses meilleurs divisionnaires, était chargé de diriger l'opération sous ses ordres. A cinq heures du matin, les madriers et les matériaux nécessaires pour rétablir les ponts étaient préparés. Le général Gudin commença l'attaque par une canonnade qui força l'ennemi à abandonner le rivage. Aussitôt quatre-vingts nageurs se jettent dans le fleuve, suivis de deux petites nacelles portant leurs armes et leurs habits, et sous le feu de l'ennemi abordent la rive opposée. A peine arrivés, et sans prendre le temps de s'habiller, ils saisissent leurs armes, et tout nus ils se jettent sur quelques compagnies chargées de garder la rive opposée, les dispersent et leur enlèvent deux pièces de canon. Cela fait, ils courent aux ponts, y jettent des échelles et commencent à établir une sorte de communication. Les canonniers passent les premiers pour servir les deux pièces de canon que ces intrépides soldats venaient d'enlever. Tout cela se faisait sous le feu de l'ennemi. Fantassins, pionniers, sapeurs, artilleurs, tous se maintenaient sur l'autre rive avec un courage extraordinaire; car les Autrichiens commençaient à se porter en force sur ce point. Leurs divisions débouchaient de tous les côtés. Lecourbe, qui était venu en personne sur les lieux, fit d'abord occuper les villages de Bleindheim et de Grenheim, puis le village de Schawaningen, pour empêcher la réunion de deux corps d'armée qui arrivaient l'un par Donawerth, l'autre par Dillingen. Cette heureuse inspiration obligea les Autrichiens à tourner leurs efforts contre ce village, dont la prise menaçait leurs communications et les empêcha ainsi de les diriger vers le pont.

Schawaningen fut pris et repris plusieurs fois en moins de deux heures. 4,000 hommes d'infanterie autrichienne, 500 cavaliers et 6 pièces d'artillerie

s'acharnaient sur cette position, défendue par un détachement bien inférieur en nombre. A la fin, les Français, accablés, allaient l'abandonner; le général Lecourbe, qui avait réuni quelques escadrons de lanciers et de hussards, les lança à propos sur les ennemis qui se développaient dans la plaine. La charge fut si impétueuse, que l'infanterie autrichienne fut entièrement culbutée et s'enfuit en désordre, laissant toute son artillerie et 2,000 prisonniers. Vainement deux bataillons de Wurtemberg essaient de se former en bataillon carré; les carabiniers français pénètrent dans l'épaisseur de leur ligne, et vont dans le centre enlever leur colonel et leur drapeau. On entendit, dit-on, pendant cette charge l'infanterie française battre des mains et crier à plusieurs reprises : *Bravo les carabiniers !* Le général Lecourbe n'avait plus rien à craindre du bas Danube sur sa droite, mais des dangers plus sérieux le menaçaient vers Dillingen. Les divisions Gudin et Montrichard, qui avaient débouché de Bleindheim, avaient bien de la peine à se former sous les charges réitérées de la cavalerie ennemie, car le gros des forces autrichiennes était, sur ce point, rangé en bon ordre; leur infanterie longeait le Danube, couverte sur son front par des bouquets de bois et flanquée vers sa gauche par une cavalerie nombreuse qui caracolait dans cette plaine d'Hochstedt, tristement célèbre par la défaite du maréchal de Tallard, en 1704. Heureusement les ponts étaient entièrement rétablis et des renforts arrivaient successivement au général Lecourbe. Ce général, ayant enfin réuni sous ses ordres une partie de la réserve de la cavalerie du général d'Hautpoult, c'est-à-dire le 2ᵉ de carabiniers, les 6ᵉ et 9ᵉ de cuirassiers et le 9ᵉ de hussards, se porte audacieusement sur le flanc gauche des ennemis, les déborde et les fait charger vigoureusement sur la route d'Hochstedt à Dillingen. Ce mouvement est exécuté avec tant de précision et d'impétuosité, que la cavalerie autrichienne, surprise et ébranlée avant de combattre, est renversée et mise en déroute; sa fuite laisse à découvert l'infanterie, qui, épouvantée devant la redoutable cavalerie française, essaie de se jeter aussitôt dans les fossés de Dillingen, mais les cuirassiers ne lui en donnent pas le temps. La colonne ennemie est traversée, coupée, et 1,800 hommes déposent les armes; le reste fuit en désordre vers Gundelfingen. Ces deux brillants combats de cavalerie avaient assuré le passage des divisions françaises; mais la journée n'était pas encore finie, car le général Kray accourait à son tour pour rejeter les Français de l'autre côté du fleuve. Après ce dernier combat, le général Lecourbe avait pris position sur le Legge, petit cours d'eau qui traverse la plaine, en attendant les divisions de réserve occupées à rétablir les ponts de Lawingen et de Dillingen. Cependant les ennemis approchaient; Kray, dans son impatience, avait poussé en avant sa cavalerie, commandée par le général Klinglin; elle marchait sur deux lignes. A son approche, nos avant-postes s'étaient repliés; et déjà elle avait pris position sur la Brentz. Lecourbe résolut de la chasser de cette position d'où elle aurait pu ramener les Français jusqu'à Hochstedt, et les rejeter en arrière de la Brentz. La division Decaen venait d'entrer en ligne. Une plaine immense s'étendait entre les deux armées, bien propre aux manœuvres de cavalerie. Lecourbe voulut offrir à

nos escadrons l'occasion de se signaler encore et de se mesurer avec ceux des Autrichiens si renommés par leur instruction. Il réunit tous les régiments de cavalerie de la division d'Hautpoult et ceux des autres divisions, et les déploya dans la plaine. La première ligne de cavalerie autrichienne bondit aussitôt et s'élança à leur rencontre. L'attaque fut violente et rapide, et l'éclair jaillit au choc des épées. Le 2e régiment de carabiniers, qui s'était couvert de gloire dans le combat du matin, fut engagé le premier, mais il fut ramené. Les cuirassiers s'avancèrent alors pour l'appuyer; il se rallia, fit volte-face, et, à leur tour, les escadrons autrichiens furent forcés de se replier. La seconde ligne des ennemis s'engagea alors, elle repoussa nos escadrons victorieux; mais une charge du 9e de cuirassiers, qui était resté en réserve, décida la victoire en faveur de la cavalerie française. La plaine lui appartenait. Il était alors huit heures du soir et la journée n'était point encore finie. Le général Kray, qui espérait chasser les Français de la rive gauche du Danube, fit avancer de nouveaux renforts d'infanterie.

Moreau, de son côté, venait d'arriver avec la réserve. Une nouvelle action s'engage; l'ennemi déploie ses fortes lignes et ses nombreuses batteries; ses soldats se battent avec l'acharnement du désespoir pour venger les échecs qu'ils viennent d'éprouver; mais nos soldats triomphent de leurs efforts, et, à onze heures du soir, après une journée de combat de dix-huit heures, ils restent enfin maîtres du champ de bataille.

Les ennemis avaient perdu, à Hochstedt, 500 prisonniers, 20 pièces de canon et des magasins considérables à Donawerth; l'affront reçu par nos armes en 1704 était glorieusement effacé. Kray ne pouvait plus tenir dans Ulm; il fut obligé de quitter cette position; il se retira en toute hâte vers Neresheim. Moreau se mit à sa poursuite. Ce fut pendant cette retraite que périt le brave Latour d'Auvergne, que Bonaparte avait décoré du titre de premier grenadier de France. Il combattait à la tête de la 47e, lorsqu'il fut atteint au cœur d'un coup de lance.

Sa mort fut un jour de deuil pour l'armée, et certes il était digne de ses regrets. Descendant de Turenne, il avait hérité de son courage et de ses vertus; c'était un des plus anciens officiers de l'armée, et celui de tous qui comptait le plus d'actions d'éclat. Carnot, ministre de la guerre, disait, dans un rapport adressé au premier consul : « Les braves ont nommé Latour d'Auvergne le plus brave. Modeste autant qu'intrépide, il ne se montre jamais avide que de gloire. Il a refusé tous les grades. Aux Pyrénées-Occidentales, le général commandant en chef rassembla toutes les compagnies de grenadiers, et, pendant le reste de la guerre, ne leur donna point de chef; le plus ancien capitaine devait commander, c'était Latour d'Auvergne. Il obéit, et bientôt ce corps fut nommé par l'ennemi la *colonne infernale*. Un de ses amis n'avait qu'un fils dont les bras étaient nécessaires à sa subsistance, la réquisition l'appelle : Latour d'Auvergne vole à l'armée du Rhin, remplace le fils de son ami, et, pendant deux campagnes, le sac sur le dos, toujours au premier rang, il est à toutes les affaires et anime les grenadiers par ses discours et son

exemple. Pauvre, mais fier, il refusa le don d'une terre que lui offrit le prince de Bouillon, le chef de sa famille. Sa vie est sobre, il ne jouit que du traitement de capitaine à la suite, et ne se plaint pas. Plein d'instruction, parlant toutes les langues, son érudition égale sa bravoure, et on lui doit l'ouvrage intitulé *les Origines gauloises.* »

« Tant de vertus, dit Carnot en terminant son rapport, appartiennent à l'histoire, mais il appartient au premier consul de la devancer. »

En effet, Bonaparte, ému à ce récit, chercha une récompense digne de tant de bravoure, de modestie et de vertus. A un tel homme il fallait autre chose que des honneurs ou de la fortune, il lui donna le titre de premier grenadier de France, et lui décerna un sabre d'honneur. C'était la récompense la plus glorieuse qu'on pût lui offrir. Latour d'Auvergne accepta le titre, mais il ne voulut se parer du sabre qu'après l'avoir éprouvé contre les ennemis :

« Il n'est aucun des grenadiers que je commande, écrivait-il à un de ses amis, qui ne l'ait autant mérité que moi; allons! il faudra le montrer de plus près à l'ennemi. A mon âge, ajoutait-il, par un de ces pressentiments comme les annales de la guerre en offrent tant d'exemples, à mon âge la mort la plus désirable est celle d'un grenadier sur le champ de bataille, et, je l'espère, je la trouverai. » En effet, il montra glorieusement son épée dans cette campagne célèbre, et il y trouva la mort en combattant à la tête des grenadiers de la 47ᵉ demi-brigade où il avait choisi son rang. Sa perte fut vivement sentie dans l'armée, et Moreau lui fit rendre des honneurs funèbres dignes de ses vertus. Pendant trois jours les tambours des compagnies de grenadiers demeurèrent couverts de crêpes funèbres. Les restes de ce noble soldat, enveloppés de feuilles de chêne et de laurier, furent déposés avec pompe au lieu même où il était tombé. Au moment où il allait être inhumé, un grenadier retourna son corps en disant : *Il faut le placer dans la tombe comme il était de son vivant, faisant toujours face à l'ennemi.* On lui éleva un monument simple comme ce héros. Sa place resta vacante dans la compagnie dont il faisait partie : son cœur placé dans une boîte d'argent fut porté par le second grenadier; à chaque appel, le dépositaire de ce glorieux dépôt répondait au nom de Latour d'Auvergne : *Mort au champ d'honneur!* Chaque année, la 47ᵉ demi-brigade de ligne faisait célébrer l'anniversaire du combat de Neubourg par l'éloge du premier grenadier de France. L'empire avait depuis longtemps effacé par des institutions nouvelles les institutions de la république, que cette pieuse tradition s'était encore conservée dans le 47ᵉ régiment de ligne!

L'armistice signé à Alexandrie et dénoncé en Allemagne arrêta la marche victorieuse de Moreau. Le général Kray en profita fort à propos pour échapper aux conséquences désastreuses de la bataille d'Hochstedt.

La France, après les trois grandes victoires de Moëskirch, Marengo et Hochstedt était en droit d'obtenir une paix glorieuse et solide. Bonaparte, qui en avait dicté les conditions au bivouac de Marengo, espérait les voir ratifier par le cabinet de Vienne; et certes jamais, même à Léoben, il n'avait été plus en me-

sure d'imposer sa volonté à l'Autriche. Ses armées victorieuses bordaient le Mincio et l'Inn, menaçant la capitale de l'Empire par deux points à la fois, la Bavière et le Frioul. Cependant l'empereur refusa d'adhérer aux propositions de paix qui lui avaient été faites, et dont les bases étaient les mêmes que celles du traité de 1797. L'influence anglaise dominait alors le conseil aulique, et les subsides que l'Autriche venait de recevoir de Londres, en resserrant le traité d'alliance qui unissait les deux puissances, enchaînaient sa volonté. La guerre devint encore une fois la dernière raison de la politique impériale. Cependant plusieurs mois s'écoulèrent en négociations et en préparatifs de combats, et à la reprise des hostilités le canon grondait sur les bords de l'Inn, du Mein et du Mincio, que les plénipotentiaires des puissances de l'Europe discutaient à Lunéville les bases de la paix générale. On négociait au bruit du tambour et du fracas des armes.

Le premier consul, voyant qu'un dernier effort est encore nécessaire pour briser les trames des alliés, avait de bonne heure préparé un de ces plans de campagne rapides et décisifs. La France, grâce à son activité et à l'intelligente énergie de son administration, avait alors 400,000 hommes sous les armes, dont 300,000 sur le théâtre même de la guerre. Ces forces divisées en cinq armées étaient ainsi disposées : Augereau, commandant en chef l'armée gallo-batave, était placé sur le Mein avec 20,000 hommes, dont 8,000 seulement de soldats hollandais. Moreau comptait 130,000 hommes sous les drapeaux de l'armée du Rhin, concentrée entre l'Isar et l'Inn. Macdonald occupait les Grisons avec la seconde armée de réserve forte de 15,000 hommes; Brune, en Italie, était à la tête d'une armée de 125,000 hommes. Enfin Murat commandait une réserve de 10,000 grenadiers en marche pour l'Italie. Bonaparte dirigeait de Paris les opérations de ces cinq armées, prêt à se porter de sa personne sur le point où il jugerait sa présence nécessaire. Le plan de campagne d'après lequel ces forces imposantes devaient se mouvoir sur le vaste échiquier stratégique de l'Allemagne et de l'Italie était celui-ci : Moreau et Brune étaient placés, ainsi que nous l'avons dit, sur les deux versants des Alpes, l'un le long de l'Inn, l'autre le long du Mincio : ces deux armées étaient séparées par le Tyrol; mais le Tyrol allemand était gardé par un corps d'armée aux ordres du général Iller, et le Tyrol italien par un autre corps d'armée commandé par le général Davidowich. Or, Moreau avait ordre de forcer la ligne de l'Inn et de pousser les ennemis dans la vallée du Danube, et Brune de franchir le Mincio, puis l'Adige au-dessous de Vérone et d'obliger les Autrichiens à abandonner le Tyrol. Pour que ces deux opérations pussent réussir, il fallait contenir le corps d'armée du général Iller, et prendre à revers celui de Davidowich de manière à l'obliger à évacuer le Tyrol ou à l'enfermer dans la vallée principale et à le forcer ainsi à déposer les armes. L'armée des Grisons remplissait ce double but. Macdonald, placé au sommet des deux positions, pouvait, selon le besoin, se jeter sur l'un ou l'autre des deux corps, et en les menaçant tous les deux à la fois paralysait leur mouvement. Les deux autres armées devaient remplir un rôle accessoire : celle d'Augereau, en se portant sur le Mein, en surveillant la Fran-

conie et la Souabe, protégeait la gauche et les derrières de Moreau; celle de Murat, en se dirigeant en Italie, remplissait le même but vis-à-vis de Brune.

On a reproché à ce plan d'être trop prudent et surtout de ressembler à celui que le Directoire adopta au commencement de la malheureuse campagne de 1799 et, en outre, de n'avoir fait qu'ébaucher le rôle de Moreau. On a dit que Bonaparte, disposant de forces plus considérables que l'ennemi et placé dans des conditions on ne peut plus avantageuses, devait, selon ses propres principes, ne former que deux masses principales et les porter directement sur Vienne, ainsi qu'il le fit cinq ans plus tard. Mais il faut se rappeler que Moreau, la seconde capacité militaire de l'Europe, avait déjà refusé, au commencement de la campagne, de se charger d'un plan de guerre qui lui paraissait trop hardi, et dire aussi que Brune n'était pas taillé pour exécuter une opération foudroyante à travers les Alpes noriques, comme celle que Bonaparte avait exécutée en 1797. Le premier consul avait donc dû tracer son plan selon le caractère et la capacité de ses généraux. Quant à l'analogie que ce plan aurait avec celui qu'on attribue au général Lahorie, le reproche n'est pas mieux fondé. En effet, dans la campagne précédente, l'armée qui agissait dans la vallée du Danube n'avait eu qu'un rôle accessoire; l'armée d'Helvétie, au contraire, constituait la partie essentielle des opérations et était indépendante des deux armées d'Allemagne et d'Italie, tandis que, dans le plan du premier consul, l'armée du Danube remplissait le rôle capital, et l'armée d'Helvétie s'effaçait presque complétement, puisque, réunie à celle d'Italie par sa marche à travers les Alpes rhétiennes, elle devait en former la gauche.

Quoi qu'il en soit du mérite du plan de Bonaparte, on ne peut que l'approuver, puisque le succès en couronna l'exécution.

L'Autriche, pendant ce temps, ne demeurait pas inactive, et prenait, elle aussi, des dispositions vigoureuses pour soutenir cette dernière lutte. Des levées en masse eurent lieu dans les divers États de l'Empire, et François, lui-même, se rendit à son armée pour ranimer dans le cœur de ses troupes l'amour de la patrie. D'importants changements furent opérés dans les cadres des officiers-généraux : Kray perdit son commandement et fut remplacé par l'archiduc Jean, qui eut la mission de sauver l'État. Ce jeune prince, quoique instruit, n'était pas à la hauteur d'une telle mission; il n'avait ni l'expérience, ni l'énergie de Kray, ni les talents de l'archiduc Charles. Mais Kray venait d'être vaincu et Charles était disgracié. En ce moment, Moreau était à Munich, prêt à entrer en mouvement au premier signal. L'empereur d'Autriche reconnut avec terreur que son armée n'était encore rien moins qu'organisée et qu'elle ne pouvait entrer en campagne. Il demanda une prolongation d'armistice de quarante-cinq jours. Moreau y consentit, à la condition qu'on lui livrerait immédiatement les trois places de Philipsbourg, Ulm et Ingolstadt. Ces conditions furent acceptées, et l'armistice de Hohenlinden fut signé le 20 septembre 1800. A la reprise des hostilités, l'armée impériale, forte de 120,000 combattants, occupait les positions suivantes : la droite occupait Ratisbonne et le Palatinat; elle était forte de 27,000 hommes;

La gauche, ou corps du Tyrol allemand, était de 18,000 hommes;

Enfin, le corps principal, fort de 65,000 hommes environ, occupait la ligne de l'Inn depuis Braunau jusqu'à Rosenheim, outre 9,000 hommes placés à Braunau et dans les têtes de pont de Neufdhorf, Wasserbourg et Rosenheim.

Deux plans furent proposés au conseil aulique : ou de garder la défensive devant la forte ligne de l'Inn, ou prendre l'offensive et déboucher par deux ponts à la fois, Landshut et Ratisbonne. C'est ce dernier plan qu'on adopta. Le jeune archiduc, tout plein des grandes manœuvres de Bonaparte, cherchait, dit-on, à l'imiter. Il était frère de l'empereur François II et commandait l'armée autrichienne sous la tutelle du vieux général Lauer. Il reçut à son quartier-général de Welsz la dénonciation de la rupture de l'armistice, et donna aussitôt l'ordre à ses troupes de se rapprocher de la rive droite de l'Inn.

La position de Moreau était excellente. Pendant l'armistice, non-seulement l'armée s'était reposée, mais encore des explorations savantes avaient été faites par Dessolles dans les environs. Aidé par les renseignements d'un jeune ingénieur bavarois, il avait reconnu qu'autant la ligne française était bonne, autant, de son côté, celle de l'ennemi sur l'Inn était formidable. La victoire devenait donc surtout une question de stratégie. Il fallait attirer l'ennemi sur un terrain désavantageux pour lui; et, comme nous l'avons dit, la chose était d'autant plus possible, que Moreau connaissait parfaitement l'immense échiquier sur lequel il allait manœuvrer.

Les Autrichiens épargnèrent à Moreau la peine de les aller chercher en sortant eux-mêmes de leurs lignes. Dans l'espoir d'imiter les grands mouvements de Bonaparte, le jeune archiduc avait résolu d'envelopper l'armée de Moreau en l'attaquant avec le corps le plus considérable de ses troupes entre l'Inn et l'Issen, tandis que le général Iller s'avancerait sur Augsbourg en débouchant du Tyrol par la vallée du Lech, et que le général Kienmayer manœuvrerait pour lui couper la retraite sur Munich.

Le 28 novembre, nos avant-postes rencontrèrent l'ennemi et le firent replier sur toute sa ligne. Alors les Français, qui étaient disposés entre la forêt d'Ebersberg et Munich, firent un pas en avant : Lecourbe, qui formait l'extrême droite de notre armée, occupa Rosenheim sur l'Inn, et Decaen, qui faisait partie du centre, s'avança à moitié chemin de Rosenheim à Wasserbourg, où devait le rejoindre le général Richepanse. Ces mouvements, qui secondaient le plan de l'ennemi, s'exécutèrent sans une grande opposition de sa part, à l'exception de celui de Richepanse, qui ne s'accomplit qu'en forçant la tête du pont de Wasserbourg, et en culbutant les troupes qui le gardaient. L'ennemi, du reste, abandonna la ville si promptement qu'il y laissa toute son artillerie.

Le 29, le général Grenier, qui formait l'aile gauche, eut ordre de se porter avec deux divisions, en échelonnant ses brigades de chaque côté de la route de Muldorf, de manière à occuper les points les plus avantageux de l'angle que forme l'Issen en se jetant dans l'Inn. Ces deux divisions étaient commandées,

l'une par le général Legrand, et l'autre par le général Ney, c'est-à-dire par deux des plus audacieux divisionnaires de l'armée. Ney accomplit sa marche sans empêchement, et vint prendre position sur les bords de l'Inn, parallèlement à Lecourbe et à Richepanse; mais, à peine en chemin, Legrand, qui devait déboucher par la petite vallée de l'Issen, rencontra à Dorfen un fort détachement ennemi jeté là en éclaireur. Le village fut emporté à la baïonnette, et Legrand croyait déjà être maître du passage, lorsque, des troupes fraîches étant arrivées à l'ennemi, celui-ci prit l'offensive et repoussa jusqu'à Dorfen Legrand, qui s'y maintint. Par cet obstacle opposé à sa marche, qui devait avoir pour but les hauteurs de Rottankich, Ney se trouva isolé; mais aussitôt le général en chef le fit soutenir par une brigade de réserve du général Grenier et par la division Grandjean, qui appartenait au centre et qui reçut l'ordre de se porter en avant sur la route de Muldorf.

Cependant Moreau venait d'arriver sur les hauteurs de Haag, et de reconnaître à trois lieues environ devant lui, entre Haun et Ampfing, un camp de 15,000 Autrichiens. Ignorant le grand mouvement opéré par l'ennemi, il l'attendait du côté de Muldorf, c'est-à-dire à l'extrême droite, lorsqu'il apprit dans la nuit l'arrivée d'un corps d'Autrichiens à Landshut, vers son extrême gauche. Dès lors il commença à deviner les desseins de l'ennemi et à soupçonner que le camp qu'il avait d'abord aperçu était son centre, au lieu d'être son aile droite. Les Autrichiens secondaient donc à merveille les désirs du général français, dont le but était de les éloigner du Tyrol et de les attirer entre l'Inn et l'Issar.

En effet, des hauteurs de Haag, Moreau avait embrassé un assez vaste horizon, et avait reconnu au-dessous de lui un champ de bataille comme il lui en fallait un pour combattre un ennemi supérieur en cavalerie: c'était un terrain coupé dans tous les sens par des vallons, des ruisseaux, des bois, des hauteurs escarpées et des marécages; une seule chaussée le traversait, c'était celle qui conduit de Hohenlinden à Haag; encore, en arrivant au village de Martempolt, cette chaussée se changeait-elle en un défilé étroit, sans issue ni à droite ni à gauche, et venant déboucher par des bois dans une petite plaine en avant de Hohenlinden. Tous les autres chemins étaient plutôt des sentiers que des routes, et de plus ils étaient défoncés par les pluies qui tombaient constamment depuis plus de quinze jours.

Moreau n'eut donc plus qu'une préoccupation, celle d'attirer les ennemis vers Hohenlinden.

Cependant le général Kienmayer, qui formait une des extrémités de l'immense cercle qui cherchait à envelopper l'armée française, était arrivé le 30 novembre à Wilziburg, et avait attaqué la petite avant-garde française postée dans ce village et commandée par le chef de brigade Durosnel. Durosnel, ne voulant pas abandonner le chemin, se mit en retraite sur Landshut, afin de rejoindre la division Legrand, à laquelle il appartenait; mais, tout faible qu'était son petit détachement, il n'en résolut pas moins de tenir ferme pour avoir le temps de faire prévenir le général Legrand de la présence de

l'ennemi. Il s'arrêta, en conséquence, au pont de Landshut; et pendant qu'il faisait tête à l'ennemi, il envoya un messager à Dorfen. Ce fut par ce messager que Moreau apprit la marche de Kienmayer et vit se confirmer ses soupçons sur les projets de l'ennemi.

Cependant ce chef de brigade, ne pouvant tenir longtemps contre des forces décuples, avait continué sa retraite, et c'était alors le général Legrand qui se trouvait menacé à Dorfen; il fit demander un renfort, et Grenier lui envoya une brigade pour l'aider à se maintenir dans son poste, ou pour le soutenir dans sa retraite, s'il était forcé de l'abandonner.

Tandis que ceci se passait à notre extrême gauche, la division Ney, qui formait l'extrême droite, et qui défendait les hauteurs de Haun, vit se déployer, venant d'Ampfing à lui, trois puissantes colonnes. Quoique ce corps d'armée fût quatre fois plus nombreux que le sien, Ney n'en prit pas moins ses mesures pour le bien recevoir; il se disposa en trois échelons, et, comme huit bataillons s'avançaient contre lui pour le combat, il n'eut pas même la patience de les attendre, et, prenant l'offensive, il s'élança sur eux et les culbuta.

Mais ce succès ne pouvait être durable; l'archiduc, qui commandait ce corps d'armée, ordonna une nouvelle attaque. Ney la soutint avec son énergie ordinaire, et, appréciant la puissance de sa position, il fit demander un renfort, promettant de tenir l'ennemi en échec. Moreau lui fit dire de se replier; Ney obéit, tout en combattant.

En même temps Richepanse reçut l'ordre de se rabattre de Weissembourg sur l'Alpaching, et de jeter la brigade Walther sur Haag, pour appuyer sa droite.

Ney opéra sa retraite en disputant le terrain pied à pied; deux ou trois fois il fut débordé par les tirailleurs ennemis, tant il avait peine à exécuter à la lettre son mouvement rétrograde. Un moment même, sa propre sûreté fut compromise : la brigade Desperrières, qui gardait Aschau, avait été forcée, et la crête du défilé par lequel Ney devait déboucher sur la route était déjà couverte d'ennemis, lorsque Grenier lança sur eux le 2e de dragons. Les Autrichiens, culbutés, firent à leur tour un mouvement rétrograde, et Ney passa. Le 2 décembre, les Français continuèrent leur retraite, et l'armée reprit ses premières positions entre Ebersberg et Hartorf.

Tout présageait à Moreau la réussite de sa manœuvre. Le jeune archiduc, qu'une intrigue de cour avait substitué dans le commandement de l'armée à son frère Charles, tout enorgueilli de ce succès apparent, se regardait déjà comme le sauveur de la monarchie autrichienne, et considérait l'armée française comme détruite. A la vue du terrain sur lequel il s'engageait, le vieux général Lauer avait bien fait quelques observations, mais elles avaient été sans résultat, et, après avoir employé la journée du 2 décembre à réunir et reposer ses troupes, l'archiduc donna ses ordres pour le lendemain.

Son armée, formée en quatre divisions principales, non compris l'avant-garde aux ordres du général Loppert, et deux corps détachés, devait s'avancer ainsi : Kienmayer, qui formait l'extrême droite, après s'être emparé de Landshut et

de Dorfen, avait reçu l'ordre de déboucher avec douze bataillons et vingt-huit escadrons par Lendorf; la division Baillet-Latour s'appuierait, en marchant par Issen et Veyer, sur la plaine de Pressendorf; la colonne principale, éclairée par une petite avant-garde de trois bataillons et de dix escadrons, et composée de huit bataillons de grenadiers autrichiens sous les ordres du général Kollowrath, d'une trentaine d'escadrons de réserve aux ordres du prince de Lichtenstein et de tout le corps auxiliaire bavarois, devait s'enfoncer dans la grande forêt qui traverse la chaussée, franchir le défilé dont nous avons parlé et déboucher devant Hohenlinden; enfin la colonne du général Riesch, qui, à elle seule, présentait une force à peu près égale aux deux premières, était destinée à former la gauche et devait se porter par Alpaching à Saint-Christophe. L'armée autrichienne, disposée ainsi, devait, développée d'abord sur une étendue de cinq lieues environ, s'avancer en se rétrécissant toujours, de manière que chacune des différentes colonnes qui la composaient fît sa jonction dans la plaine d'Auzing, en arrière de Hohenlinden et en avant de Munich.

Moreau eût-il tracé lui-même à l'ennemi le plan qu'il devait suivre pour se faire battre, que l'ennemi ne l'eût pas mieux accompli. Avec la connaissance approfondie que le général français avait du terrain, il comprit que, quoique chaque colonne eût à peu près le même chemin à parcourir, la colonne principale, suivant une chaussée ferrée, gagnerait certainement sur les colonnes secondaires et latérales, qui ne pouvaient s'avancer que par des routes de traverse. Il en résultait que cette colonne devait nécessairement se trouver isolée, et ce fut sur elle que Moreau résolut d'opérer principalement; il prit donc toutes ses mesures en conséquence.

La journée du 2 avait été, comme nous l'avons dit, employée par Moreau à resserrer sa ligne. Lecourbe avait relevé Decaen sur la route d'Ebersberg, et Decaen était chargé d'appuyer Richepanse; ce dernier, qui se trouvait à Saint-Christophe, c'est-à-dire à une lieue et demie à peu près en arrière du village de Molenbott, était à cheval à l'entrée du défilé sur la route de Haag-Hohenlinden; il reçut l'ordre de marcher dès le jour sur ce point, afin de couper perpendiculairement la colonne qui suivrait cette grande route, et, en se rabattant sur elle, de la pousser dans le défilé, tandis que Grouchy, à la tête de la division Grandjean, devait l'attendre à sa sortie; que Ney, parti de Hohenlinden, longerait l'issue de la forêt à droite de la chaussée, que Bastoul défendrait le défilé qui mène de Wager à Pressendorf, et que Legrand, secondé par toute la réserve de cavalerie, défendrait Hartorf et commanderait les avenues de Puch. Pendant ce temps les soldats de la brigade d'Espagne, poussés en flanqueurs à notre extrême gauche, devaient donner la main au général Collaud rappelé d'Erding, et empêcher les Impériaux de nous déborder.

Toutes les mesures étaient donc prises pour que cette colonne principale, attaquée à revers par Richepanse et assaillie de front par Grouchy et Ney, fût exterminée dans le coupe-gorge où elle osait s'aventurer.

Le 3 décembre 1800 (12 frimaire an IX), au moment où le jour commence à poindre, les Autrichiens s'ébranlent sur toute leur ligne dans la direction con-

venue. Meczery s'achemine sur Freyssing, où l'attend Collaud; Kienmayer sur Erding, Lendorf et Puch, où l'attendent Bastoul et Espagne; Baillet-Latour sur Hortorf et Pressendorf, où l'attend Legrand; la grande colonne de Kollowrath sur Hohenlinden, où l'attendent Grouchy et Ney; enfin Riesch, le seul dont Moreau n'ait pas eu connaissance, sur Saint-Christophe, où il rencontrera Richepanse, et manquera, par cette attaque inattendue, de rompre la magnifique combinaison qui doit décider du sort de cette journée.

A peine les Autrichiens sont-ils en marche, qu'une neige épaisse, succédant à la pluie, les aveugle, chassée qu'elle est par le vent qui la leur souffle au visage. Ils n'en continuent pas moins leur route, mais ils ont cessé de voir à dix pas devant eux. Néanmoins leur confiance est telle, ils croient si bien les Français en retraite, qu'ils négligent même de lier les différents corps entre eux par des flanqueurs. De cette façon, Kollowrath ignore que les colonnes latérales, retenues par le mauvais état des chemins, demeurent peu à peu en arrière et cessent de protéger ses flancs; il arrive au défilé sur les huit heures, s'y engouffre, et à neuf heures, tandis que sa queue est à peine sortie de Haag, il reparaît à la tête de son infanterie à l'issue du défilé de Hohenlinden; son grand parc d'artillerie le suit immédiatement, et toute la réserve de cavalerie ferme la marche.

Moreau, dès la pointe du jour, s'était porté sur la chaussée où il attendait si impatiemment l'ennemi. Plus d'une fois il avait douté que le mouvement tant désiré par lui s'accomplît; mais sa joie fut bien grande lorsqu'il vit paraître l'avant-garde autrichienne. Il ordonna au général Grandjean de se replier aux premiers coups de fusil, et le général autrichien, convaincu qu'il n'avait affaire qu'à l'arrière-garde française, s'avança en toute confiance, dépassant déjà les premières troupes du général Grouchy. Mais, comme le déplacement de ses troupes à droite et à gauche de la chaussée ne pouvait se faire que lentement à cause du mauvais état du sol, la route se trouva bientôt encombrée par l'arrivée des grenadiers hongrois et du corps bavarois que pressait l'immense parc d'artillerie engagé dans le défilé; l'archiduc Jean ordonna de brusquer l'attaque, afin de conquérir au-delà de la forêt l'espace nécessaire au développement de ses troupes.

Mais les choses allaient commencer à changer de face. La 108e demi-brigade, soutenant nos avant-postes, était venue se ranger sur une ligne parallèle à l'ennemi, et déjà répondait vigoureusement à son double feu d'artillerie et de mousqueterie. Alors les huit bataillons hongrois ayant filé par le bois se mirent à la tourner par sa droite. En ce moment son chef de brigade fut blessé grièvement et fait prisonnier, et la brigade, pour ne pas compromettre sa position, fut forcée de faire quelques centaines de pas en arrière. Aussitôt le général Grandjean, s'apercevant de ce mouvement rétrograde, se mit avec Grouchy à la tête de la 46e demi-brigade, et, tombant à la baïonnette sur l'ennemi, ils le culbutèrent du premier choc. Les grenadiers hongrois se rejetèrent dans le bois : un bataillon de la 57e les suivit et engagea avec eux un combat corps à corps qui les empêcha de se rallier; en outre, un régiment

de chasseurs et deux régiments de cavalerie tombèrent au grand galop sur la tête de colonne qui avait attaqué. La 108e la chargea si vigoureusement qu'elle fut refoulée en désordre sur la sortie du défilé. Le résultat de ce premier avantage fut un grand nombre de prisonniers, au nombre desquels se trouva le général Spanochi, et la capture de cinq pièces de canon.

En sortant du bois, les Autrichiens avaient trouvé à leur droite un chemin par lequel ils avaient essayé de déboucher, et s'étaient engagés dans ce chemin; mais à l'autre extrémité ils rencontrèrent Ney qui les chargea aussitôt avec son impétuosité ordinaire. La 23e demi-brigade marche en tête de l'attaque. L'ennemi est culbuté; Ney lui fait mille prisonniers, lui enlève dix pièces de canon et le rejette, la baïonnette dans les reins, sur la sortie du défilé déjà encombrée et vers laquelle cette masse de fuyards amène encore un plus grand désordre.

Arrivé là, Ney se rallie à Grouchy, qui charge de son côté la gauche du général Kollowrath dont Ney vient de disperser la droite. Tous deux se réunissent dans un commun effort; tous ceux qui sont sortis du défilé, après avoir vainement essayé d'y rentrer, se jettent en désordre dans les taillis environnants où les poursuivent une nuée de tirailleurs.

C'est à ce moment que le mouvement du général Richepanse s'opère. Parti d'Ebersberg, il a atteint Saint-Christophe à l'instant où la tête de la colonne austro-bavaroise s'enfonçait dans le défilé, et s'est immédiatement mis en route pour Mattenpoët; là, il se trouve attardé par l'horrible état du sol; on ne peut plus distinguer les chemins que la neige recouvre, les guides eux-mêmes déclarent qu'ils ne peuvent plus se reconnaître. Richepanse s'oriente, prend la direction des troupes, et reconnaît bientôt qu'il est sur la bonne route: cette certitude rend aux soldats toute leur ardeur, et ils s'avancent au pas accéléré, quand tout-à-coup une vive fusillade se fait entendre à une demi-lieue derrière eux. C'est la tête du général Riesch qui débouche par le vallon d'Alpaching, et qui vient de donner contre le 1er régiment de chasseurs à cheval, que suivent les 8e et 48e demi-brigades, qui forment l'arrière-garde commandée par le général Drouet. Venu pour couper l'ennemi par sa moitié, Richepanse est coupé lui-même aux deux tiers de sa ligne; mais sa résolution est rapide comme sa pensée. Un aide-de-camp passe au milieu du feu, et va dire à Drouet de tenir jusqu'à ce que la division Decaen qui le suit vienne le secourir; puis, convaincu de l'importance du mouvement qui lui est ordonné par le général en chef, il laisse un tiers de ses troupes en arrière, au lieu de perdre son temps à le dégager, continue sa route sur Mattenpoët et atteint ce village sans obstacle. Là éclate encore l'imprudente confiance de l'ennemi: Mattenpoët, situé sur une colline, à la lisière d'un bois, à une portée de fusil de la grande route, a été négligé par les Autrichiens, qui ont seulement placé aux environs quelques piquets de cavalerie: le 1er régiment de chasseurs s'élance sur eux et les culbute. Un prisonnier, interrogé, apprend au général français que ces détachements appartiennent à la grande réserve de cavalerie autrichienne, qui, venant de Haag, suit immédiatement l'artillerie déjà engagée dans le défilé où elle va s'engager après elle. Richepanse comprend que le moment d'agir est

arrivé : la division française, à mesure qu'elle débouche de Mattenpoët, vient se ranger en bataille parallèlement à la grande route; 6 pièces de canon, transportées jusque-là avec des efforts inouïs, sont placées en batterie au centre de notre ligne et sur notre front. La 48ᵉ demi-brigade forme notre gauche, la 8ᵉ notre droite, et la cavalerie du général Walther notre centre. De son côté, l'ennemi range huit escadrons en bataille sur l'autre bord de la route : 8 pièces, mises à la hâte en batterie, répondent à notre feu. Mais la neige tombe toujours et cache aux Autrichiens notre infériorité. Richepanse, avec le génie de l'homme qui sait profiter de tout, force cet accident à lui être utile. Il fait charger vigoureusement l'ennemi par le 1ᵉʳ régiment de chasseurs à cheval; mais ce régiment est bientôt chargé lui-même par un escadron de cavalerie que lui dérobait un pli de terrain, et qui, le prenant à l'improviste par son flanc gauche, le ramène en désordre à la droite de la 8ᵉ demi-brigade, où il se reforme à l'instant même. Le moment est critique, la moindre hésitation peut tout perdre; Richepanse n'hésite pas : une charge à la baïonnette de la 8ᵉ coupe la ligne ennemie en travers de la grande route. Aussitôt il fait pour le général Walther ce qu'il avait fait pour le général Drouet : il lui ordonne de se faire tuer, lui et ses hommes jusqu'au dernier, s'il le faut, pour arrêter l'ennemi, et, se mettant à la tête de la 48ᵉ demi-brigade, c'est-à-dire de 2,000 hommes à peine, il fait un à-gauche et s'élance sur la route, afin de se jeter dans le défilé à la poursuite de 15 ou 20,000 hommes.

Cependant la canonnade de Mattenpoët a retenti dans le défilé, et a appris au général qui couvre le parc d'artillerie avec une réserve de grenadiers hongrois, qu'il est menacé sur ses derrières. Aussitôt il fait volte-face avec trois bataillons, les ramène à l'entrée du défilé, où il met, pour les soutenir, trois pièces de canon en batterie. A peine ces dispositions sont-elles prises, que Richepanse paraît à la tête de la 48ᵉ; mais un feu de mitraille et de mousqueterie l'accueille en tête et en flanc : il continue de s'avancer et découvre, arrivé à quarante pas, deux bataillons hongrois qui veulent lui disputer le passage. Il se retourne alors vers ses soldats, et étendant son épée vers l'ennemi : « Grenadiers de la 48ᵉ, s'écrie-t-il, que dites-vous de ces hommes-là? — Nous disons qu'ils sont morts, répond une autre voix. — Alors, en avant! » crie Richepanse, et il se précipite sur la colonne ennemie. Le choc est terrible; les vieux grenadiers hongrois, fermes et immobiles sous le feu de la mousqueterie ou sous le fer des baïonnettes, tiennent comme un mur. Enfin, au bout d'une demi-heure de lutte, le mur est entr'ouvert, les grenadiers hongrois sont culbutés, et la 48ᵉ tombe sur la colonne, qui ne tente même plus d'arrêter cette marche foudroyante. Cette colonne, pressée en tête par Ney, qui vient de la refouler dans le défilé de Hohenlinden, attaquée et poursuivie en queue par Richepanse, va de l'un à l'autre comme un flux et reflux, tourbillonne sur elle-même, puis rompt ses rangs et se jette en désordre dans la forêt, qui, à droite et à gauche, s'emplit de fuyards. Enfin, au milieu des cadavres amoncelés, des chevaux sans maîtres, des canons démontés, la 48ᵉ du général Richepanse et la 23ᵉ du général Ney se rencontrent; tout ce qui avait été pris entre elles, tout ce qui

les séparait est en fuite, tué ou prisonnier : le parc d'artillerie tout entier, c'est-à-dire 87 pièces de canon, est à nous.

Mais à peine Richepanse a donné à sa brigade et à celle de Ney le temps de se reconnaître et de se saluer par des cris de joie et de victoire, qu'il songe à Drouet et à Walther, qu'il a laissés aux prises avec un ennemi trois fois plus nombreux qu'eux, et qui, peut-être en ce moment, paient sa victoire au prix de leur mort. Il ordonne à la 48e de pivoter sur elle-même, passe de la tête à la queue, reprend au pas accéléré le chemin qu'il vient de parcourir, et retrouve à l'entrée du défilé le général Walther blessé et porté sur un brancard, mais toujours aux prises avec la cavalerie autrichienne. Les deux généraux se serrent la main : Richepanse s'élance de front sur l'ennemi, qui presse la 8e demi-brigade sans pouvoir l'entamer, tandis que sur son flanc gauche arrive la division Drouet soutenue de la division Decaen, qui l'a dégagée. Dès lors la victoire n'est plus douteuse ; les Autrichiens, attaqués en tête et en flanc, font un instant mine de tenir, mais bientôt reculent en désordre ; Richepanse se met à la tête du 1er régiment de chasseurs qui a à venger la blessure de son brave général, les culbute, et les poursuit sur la chaussée jusqu'à Haag, tandis que, des deux côtés de la route, les Français les accompagnent et les fusillent.

Il est deux heures : la bataille est complétement gagnée au centre et à la droite. On attend avec impatience les nouvelles de la gauche ; car l'épaisseur de la forêt de Hohenlinden ayant empêché le bruit du canon d'arriver jusqu'aux ailes, et l'archiduc, au milieu du désordre général de la colonne principale, n'ayant pas songé à suspendre le mouvement des colonnes secondaires, celles-ci ont continué de s'avancer. Vers les cinq heures, on apprend que les deux divisions Legrand et Bastoul, la réserve de cavalerie du général d'Hautpoult et la réserve de la division Ney, réunies sous les ordres de Grenier, ont refoulé Kienmayer et Baillet-Latour dans les défilés de Lendorf, et que le général Bonnet, qui les a poursuivis, a pénétré dans Issen, a fait 1,500 prisonniers aux Autrichiens et leur a enlevé 6 pièces de canon. Ainsi, aux deux ailes comme au centre, la victoire a été complète : 11,000 prisonniers, 6,000 morts, près de 100 pièces de canon tombées entre nos mains, et la dispersion entière de l'armée de l'archiduc, sont les résultats de cette journée, où la 48e et la 23e jouèrent un si grand rôle, et où nous ne comptâmes que 2,500 hommes tués ou blessés.

Cette bataille, dit le général Mathieu Dumas dans ses mémoires, est une des plus mémorables de la révolution par l'exécution la plus rigoureuse et la plus littérale du plan prémédité, exemple bien rare dans les fastes de la guerre.

Réfugié derrière l'Inn, l'archiduc Jean essaya d'y rallier ses troupes ; mais Moreau l'y poursuvit, le battit de nouveau à Lauffen, et, ayant passé la Salza, s'empara de Saltzburg.

L'archiduc Charles fut envoyé pour arrêter la retraite de l'armée autrichienne et réparer les fautes de son frère. Mais, arrivé sur les lieux, il trouva les troupes dans un tel désordre et si fort démoralisées, qu'il ne vit d'autre

ressource que la paix, et il demanda un armistice à Moreau : mais celui-ci refusa et continua de s'avancer sur Vienne. L'armistice de Stayer arrêta la marche du vainqueur.

Ainsi, dit Jomini, l'armée républicaine, après avoir fait quatre-vingt-dix lieues en quinze jours, franchi trois rivières considérables, pris 20,000 hommes à l'ennemi, mis autant hors de combat et enlevé 150 pièces de canon, 400 caissons, 6,000 voitures, se trouva à 20 lieues des portes de Vienne, couverte de lauriers et contraignant enfin la maison d'Autriche à déposer les armes. Un tel résultat dispense de tout éloge. Ce que nous pourrions en dire ne pourrait que l'affaiblir.

Le vol rapide de cette armée française, qui en dix jours s'élança du cœur de la Bavière jusqu'aux portes de la capitale de l'Empire, est en effet un des plus prodigieux événements de guerre des annales modernes. Cette campagne honore à la fois le général en chef et son armée.

Suivons maintenant les opérations simultanées des armée des Grisons sous Macdonald et d'Italie sous Brune.

Armée des Grisons, passage du Splugen.—Bonaparte, voyant dès le début de la campagne que Moreau pouvait agir seul et sans le secours de Macdonald, prescrivit à celui-ci de franchir le Splugen et de se jeter dans le Tyrol italien afin de déborder la ligne des Autrichiens sur le Mincio et de paralyser ainsi leurs opérations en Italie. En vain Macdonald, effrayé des dangers d'une pareille marche au milieu de l'hiver, lui objectait-il la rigueur de la saison et l'état presque inaccessible de ces montagnes, Bonaparte inébranlable lui répondit : *Partout où deux hommes peuvent poser le pied, une armée peut passer, et les Alpes ne sont pas plus difficiles à franchir pendant la gelée que pendant la fonte des neiges, époque à laquelle j'ai traversé le Saint-Bernard.*

Macdonald s'apprêta donc à opérer cette marche difficile. En conséquence, après avoir laissé la division Morlot dans les Grisons pour garder les défilés, il s'avança vers le Splugen. Le gros de son armée se composait de 12,000 hommes. Il se mit en mouvement vers la fin de novembre. Le général Verrières, précédé des compagnies de sapeurs et commandant l'artillerie d'avant-garde, ouvrait la marche. Le 24 novembre, l'avant-garde atteignit Tusis. Mais les traîneaux qui charriaient les canons se trouvant trop lourds, et les neiges trop molles pour les porter, il fallut les remplacer par des traîneaux du pays, plus faciles à mouvoir, et qui ne laissaient qu'une trace légère de leur passage, effacée à l'instant même par la fonte des neiges tombant continuellement du ciel et des rochers. La reprise des hostilités, le secret de ce mouvement et la pénurie des vivres demandaient une prompte exécution. Le général Laboissière, à la tête d'une partie du 10e de dragons, du 1er de hussards, suivait le général Verrières à une marche de distance. Il traversa Corvi, remonta le Rhin, et arriva le 24 novembre, à travers les précipices, au pied du Splugen, où il trouva une partie de l'artillerie que le mauvais temps et le manque de traîneaux y avaient retenue.

Le 27 novembre, cette colonne gravit la montagne; elle avançait pénible-

ment, et n'avait, après bien des peines, gagné que la moitié du penchant, quand tout à coup une avalanche, se détachant des crêtes élevées, roule avec fracas et emporte trente dragons qui disparaissent ensevelis. La colonne s'arrête, les traces sont comblées. Les dragons du 10ᵉ cherchent leurs infortunés compagnons. La nuit vient ajouter son obscurité à toutes ces horreurs, et, pour ne pas être engloutie dans cette mer de neige, la colonne est forcée de rétrograder. Le général Laboissière avait atteint le sommet avec quelques hommes. Transi de froid, accablé de fatigues, porté par deux paysans, il arrive enfin à un hospice qui, comme sur les monts du Saint-Bernard, se trouvait au milieu de ces affreux rochers. Qu'on se figure la position de ce malheureux général et de ces malheureux soldats environnés de précipices et séparés du monde entier, sans vivres et presque sans espérances. Malgré les efforts les plus grands, la colonne du général Laboissière resta quatre jours sans pouvoir être dégagée. Enfin le général Mathieu Dumas arriva à son tour au Splugen. Sa présence ranima le courage des soldats qui s'y trouvaient déjà, et son infatigable activité trouva les moyens de les tirer de cet abîme affreux. Quarante paysans ouvrirent le chemin, des bœufs foulèrent les neiges; enfin, le 1ᵉʳ décembre, la colonne essaya de reprendre sa marche, suivie d'un convoi d'artillerie et d'une partie de la division Pully. L'exemple du général Dumas gagna tous les officiers; le général d'artillerie Verrières, chez qui l'âge avait éteint une partie des forces, retrouva une vigueur extraordinaire. Les autres officiers de cette arme, la plus exposée dans cette circonstance, imitèrent leur général et firent passer dans l'âme de leurs inférieurs une partie de l'ardeur qui les animait. Le 10ᵉ de dragons demanda et obtint l'honneur de former l'avant-garde, disant *qu'il voulait prendre sa revanche contre les éléments qui l'avaient vaincu une première fois*. Le chef de brigade, l'intrépide Cavaignac, était à sa tête : 60 traîneaux et 100 mulets transportant l'artillerie et les munitions passèrent en même temps. Des traîneaux se brisèrent, une pièce de 4 et 21 roues allaient être abandonnées. Le commandant Couthard de la 73ᵉ harangue ses soldats et les engage à ne pas abandonner ce matériel; ces braves gens se chargent de les transporter de concert avec le 2ᵉ de ligne.

Les obstacles que venait de surmonter l'avant-garde n'étaient rien comparés à ceux que devait éprouver le général en chef à la tête de la colonne principale. En effet, à peine l'avant-garde fut-elle partie qu'un vent furieux combla tous les sentiers et la sépara du reste de l'armée. Macdonald s'avançait alors dans la vallée du Haut-Rhin. A Tusis, le chemin commença à devenir impraticable. On était parvenu jusqu'à ce bourg; une montagne s'élevait au loin et paraissait infranchissable. L'armée gravit pendant deux heures le revers de la montagne avec des difficultés inouïes; enfin elle arriva aux bords d'un précipice dont l'œil ne pouvait distinguer les profondeurs. A peine apercevait-on la tête des énormes sapins qui sans doute prennent racine au fond de cet abîme. Un mugissement sourd et continu en sortait : c'était le Rhin qui, resserré par les rochers, précipitait sa course au milieu de ces gouffres. La vallée se resserrait de plus en plus; on était alors dans la *via Mala*,

dont le nom seul inspire la terreur aux guides de ces stériles contrées. Deux énormes rochers, qu'une main puissante semble avoir entr'ouverts, forment cette gorge dont la largeur est de vingt toises. Un chemin étroit taillé dans le roc, comblé par la neige et détruit par les torrents, borde le gouffre pendant trois lieues. Il en sort un brouillard épais produit par le choc des flots contre les rochers. Telle est la *via Mala*. L'armée s'y engagea néanmoins; mais à chaque pas elle était arrêtée par la chute de quelques-uns des vieux pins qui couronnent la cime des montagnes, par des quartiers de rocher ou des avalanches de neige qui s'en détachaient, par les accidents continuels qui arrivaient aux hommes et aux chevaux dont quelques-uns disparaissaient pour toujours dans les abîmes, et par les malheureux soldats gelés qu'on était forcé de reporter au Splugen. L'armée était enfin parvenue à trois lieues au-delà de Tusis.

Déjà le général avait laissé Tusis à trois lieues derrière lui; il descend à Anders et se trouve au niveau du Rhin. On continue de suivre la vallée, qui se retrécit à mesure qu'on approche des sources et forme un chemin non moins horrible que celui du Gondo au Simplon. On traverse fréquemment sur des arches de pierre le fleuve si fameux, qui n'est ici qu'un torrent impétueux, roulant avec fracas à travers les débris de rochers écroulés. Ces ponts, quelquefois élevés à 300 pieds au-dessus du torrent, les blindages construits pour se préserver des fréquentes avalanches qui encombreraient le sentier, les passages taillés dans le roc, les cascades tombant à travers les torrents d'où les glaces pendent en longs festons, enfin l'obscurité de cette route était augmentée par les sapins qui couronnent les cimes près de la *via Mala*, l'un des sites les plus pittoresques, l'une des plus belles horreurs du chaos des grandes Alpes. Enfin la gorge commence à s'élargir, mais le Splugen est encore éloigné de trois lieues... Après avoir fait une halte de quelques heures, le général poursuivit sa marche. Une troisième montagne se présente, plus effrayante que les deux autres. En différents endroits le rocher s'avance en voûte sur la tête des troupes en forme de longs cristaux et de stalactites monstrueuses qui éblouissent les yeux et menacent de leur chute. Enfin, l'armée atteint le sommet du Splugen, étonnée de trouver des hommes et des habitations au milieu de cette image du chaos. Les soldats lèvent les yeux, et une masse énorme de neige est devant eux : mais on cherche en vain à en mesurer l'étendue. Cependant il faut que le lendemain on ait atteint et dépassé la cime de cette montagne de neige. On s'étonne, car la nature semble avoir rassemblé sur ce point tout ce qu'elle a de plus effrayant. Une tourmente affreuse ébranle les neiges attachées aux sommets des rochers et comble les précipices, dont la surface égale désormais les sentiers. Tous les éléments semblent être déchaînés à la fois : la neige tombe à gros flocons; un vent impétueux déracine les arbres et les précipite au milieu des sentiers; mais ce chemin est le seul qui conduise droit au but proposé. Le général ordonne d'avancer, dès lors l'impossible disparaît. Les habitants, qu'on avait rassemblés, déclarent au général que le passage est fermé, et que s'il se hasarde il périra

lui et son armée. On se met en marche néanmoins; car on n'avait pu transporter au Splugen une assez grande quantité de vivres pour que la colonne pût y séjourner, et Coire et Chiavena étaient trop éloignés pour qu'on pût attendre le retour d'un convoi. Ainsi, de quelque côté que le général tournât ses regards, la tempête et la faim lui présentaient la mort, probable si l'on avançait, certaine si l'on demeurait. Il fallait donc ou l'aller chercher effrayante au milieu des précipices, ou l'attendre lente et affreuse au pied de la montagne. Sa résolution ne pouvait être douteuse. Déjà les troupes sont en mouvement.

Les mulets manquent pour les transports. Macdonald propose une prime à ceux qui voudront s'en charger. Tous se présentent; aucun n'accepte la récompense. Chaque soldat, muni d'une centaine de cartouches, monte à l'assaut de la montagne. Une compagnie de sapeurs les précède; les paysans ont fui, craignant de partager le sort qui menace la colonne; car la tempête redouble ses efforts : on dirait que la nature s'irrite de l'audace de nos soldats. Tout-à-coup l'avant-garde s'arrête, et un frémissement de terreur parcourt la colonne tout entière. Un homme accourt : il annonce au général, d'un air effrayé, que les jalons qui marquaient les sentiers ont disparu; que ceux qui ont voulu se risquer sont engloutis, et qu'il est hors de la puissance humaine d'aller plus loin. Le général en chef lui impose silence, et, suivi de plusieurs généraux et officiers de son état-major, il se porte à l'avant-garde; au risque d'être englouti, il déborde le sentier où l'on ne peut avancer qu'un à un; il prie, menace, encourage et donne l'exemple en marchant le premier, sans guide, à travers un tourbillon de neige, sondant à chaque pas pour savoir s'il va poser le pied sur le sentier ou sur le gouffre. La colone le suit. Pendant que le brave général avance ainsi péniblement, il entend des sons plaintifs : la femme d'un soldat engourdie par le froid, mourante, abandonnée, disparaissait peu à peu et allait se perdre dans l'abîme. Chacun, occupé de ses propres dangers, était loin de songer à la secourir; le général s'arrête, revient sur ses pas, approche de cette malheureuse. Elle venait de s'évanouir. Un faible battement du cœur lui annonce qu'il reste encore quelque espérance de la sauver : les soins qu'il lui fait donner la rappellent à la vie, et deux grenadiers sont chargés de la transporter. Cependant plus la colonne avançait, plus la tempête redoublait de force. Arrivée au sommet, le vent était si violent et le froid si vif que plusieurs soldats tombèrent gelés. Ceux qui voulaient les secourir avaient eux-mêmes perdu l'usage des mains. Le vent fouettait au visage avec fureur la neige qui tombait du ciel, et celle qu'il enlevait aux pointes des rochers empêchait de voir ceux qui marchaient devant, et ne permettait pas de suivre leurs traces, que la tourmente recouvrait à chaque instant. En certains endroits une planche étroite était placée en travers du gouffre et toute l'armée devait y passer. Quelques hommes, glissant sur ce pont mobile, disparurent emportés dans l'abîme. Il était encore plus dangereux de reculer que d'avancer : un seul homme découragé pouvait arrêter la colonne tout entière. Un moment les travailleurs épuisés et désespérés refusèrent d'aller plus loin. Macdonald saisit leurs outils, les officiers

généraux Sully, Sorbier, Duperroux et Dampierre suivent son exemple et ouvrent eux-mêmes le passage aux troupes. Ces exemples de dévouement, d'efforts et de persévérance, ne sont point infructueux : les travailleurs se remettent à l'œuvre et l'armée arrive au sommet de la montagne, traverse la plaine et gagne le revers. Déjà elle descend la rampe étroite et rapide du Cardinel, qui tourne treize fois sur elle-même. Ici encore nos soldats ont de nouvelles difficultés à vaincre. La descente offre des horreurs d'une autre espèce : le sentier s'élargit mais il longe durant plusieurs heures des précipices de cinq à six cents pieds à pic. Il fallut donc encore une fois, sur une étendue de cinq lieues, depuis le village de Splugen jusqu'à celui d'Isola, au pied des dernières rampes du Cardinel, ou déblayer les neiges pour retrouver le sol, ou les surmonter en les foulant. Les travaux et le courage le plus constant à braver tant d'obstacles ne peuvent garantir le succès de l'entreprise. Les variations de l'atmosphère, les vapeurs qui s'élèvent du fond des gouffres, la terrible tourmente toujours soudaine, dérobent tout à coup les objets et détruisent en un instant les résultats des plus grands efforts. On quitte enfin le précipice pour passer vingt fois sur de frêles ponts de bois le torrent profond de la Lira; enfin la première colonne atteint le Campo-Dolcino; deux autres colonnes, composées d'artillerie et de cavalerie, y arrivent les jours suivants; la quatrième et dernière colonne, commandée par Vandamme, y parvient à son tour, mais après avoir perdu une centaine d'hommes. Le 6 décembre, l'armée tout entière est réunie à Campo-Dolcino; elle entrevoit un ciel plus doux et des plaines plus riantes, qui forment un contraste frappant avec les lieux qu'on vient de parcourir. Elle a vaincu les éléments. Le souvenir de cette journée sera désormais immortel. Le respect des siècles et le génie des historiens consacreront un jour l'héroïsme de ces Français qui transportèrent ainsi leurs canons sur les rochers les plus élevés des Alpes, bravèrent les abîmes et les tempêtes, semblables aux anges rebelles du poème de Milton, qui, transportant leur artillerie à travers les gouffres de l'Enfer, l'élèvent sur les montagnes voisines du ciel !....

Cette marche prodigieuse avait conduit aux portes mêmes du Tyrol italien la majeure partie de l'armée des Grisons. Macdonald, arrivé dans la Valteline, chercha à se concerter avec le général Brune, et, selon le plan du premier consul, résolut de se porter aux sources du Mincio et de l'Adige et de couper ainsi la ligne défensive des Autrichiens, qui s'étendait des Alpes à l'Adriatique. A cet effet, il demanda à Brune deux divisions qui, en portant son armée à 24,000 hommes, lui permettraient de marcher sur Trente et de tourner par les gorges de la Brenta la droite de toutes les positions autrichiennes sur l'Adige. Brune ne voulut pas se priver d'autant de troupes. Il n'approuva qu'en partie le projet de Macdonald. Il consentit néanmoins à lui envoyer la division italienne de Lecchi, avec laquelle Macdonald se réunit à Rocca d'Anfo, dans la vallée de la Chiesa, après avoir vainement tenté de forcer le mont Tonnal, qui donne entrée dans le Tyrol et dans la vallée de l'Adige !... Mais laissons l'*armée des Grisons*, dont les opérations ne sont plus que secondaires, pour nous occuper de celle d'Italie, que commandait le général Brune sur le Mincio.

Armée d'Italie. — La reprise des hostilités aux armées du Rhin et d'Italie ayant été dénoncée, le 5 décembre 1800, Brune se mit en mesure de franchir le Mincio. Son armée s'élevait à 95,000 hommes(1). Sa composition était excellente : formée en grande partie de l'armée qui venait de vaincre à Marengo et des vétérans de Gênes, c'est-à-dire de vieux soldats tous rompus au métier des armes, elle comptait à peine quelques jeunes soldats dans ses rangs. Depuis l'arrivée de Brune, cette armée avait subi une organisation complète semblable à celle que Moreau avait introduite à l'armée du Rhin. Elle se composait de deux ailes, du centre et d'une forte réserve. Elle avait, comme à l'armée du Rhin, des divisions de grosse cavalerie et de dragons réunis; enfin un parc de 60 pièces, non compris 100 bouches à feu distribuées aux divisions. Le général

(1) ***Situation de l'armée d'Italie à l'époque du mois de décembre 1800, sous le commandement du général en chef Brune.***

Corps d'avant-garde.—Division Delmas. Brigade Cassagne : 1re, 19e, 20e, 25e et 28e légères; brigade Lapisse : 1re provisoire d'Orient, 26e et 78e de ligne; brigade Bisson : 52e et 62e; brigade Mermet : 10e régiment de hussards; brigade Beaumont : 1er et 9e régiments de dragons. 10,510 hommes d'infanterie, 1,280 de cavalerie, 160 d'artillerie, 12 bouches à feu.

Corps Dupont, droite. — Division Monnier. Brigade Carra-Saint-Cyr : 24e légère, 29e et 58e de ligne, 4,740 hom.; brigade Musnier : 6e légère, 22e de ligne. Division Watrin. Brigade Gobert : 28e et 40e de ligne, 5.020 h.; brigade Calvin : 11e régiment de hussards et 4e de chasseurs, 810 hommes de cavalerie, 380 d'artillerie, 28 bouches à feu.

Corps Suchet, centre. — Division Loison : 13e légère, 30e, 43e et 106e de ligne, 5,780 hom.; brigade Colli : Piémontais, 1,540 hom. Division Gazan. Brigade Compans : 7e légère, carabiniers et 8e légère; brigade Clausel : 10e et 96 de ligne; brigade Lesuire : 72 et 99e de ligne, 5,040 hom.; brigade Quesnel : 3e, 13e et 15e régimens de chasseurs, 1,120 hom. de cavalerie, 270 d'artillerie, 18 bouches à feu. Les Piémontais furent détachés dans le Novarais.

Corps Moncey, gauche. — Division Boudet. Brigade Merle : 1re légère, 60e et 102e de ligne; brigade Schilt : 91e et 101e de ligne; brigade Serisiat : 12e légère, 1re de ligne, 6,870 hommes. Division Rochambeau. Brigade Digonet : 67e de ligne et grenadiers réunis; brigade Brunet : éclaireurs, 6,150 h.; brigade Henri : 12e régiment de hussards, 9e et 21e de chasseurs, 1,350 h. de cavalerie, 280 d'art., 17 bouches à feu. Division de flanqueurs. Brigade Lecchi : légion italique, 2,560 h. d'inf., 580 de cav., 140 d'artillerie. Lecchi fut détaché avec Macdonald.

Corps Michaud et **Davoust**, réserve.—Division Gardane. 14e régiment de chasseurs à cheval, 370 de cav.; brigades Fressinet, Gency, Solignac : 9e légère, 34e, 44e, 59e et 70e de ligne, 6,560 hom. d'inf. Division Dombrowsky : 4 bataillons polonais, 3,000 h. d'inf., 270 d'ar., 21 bouches à feu. Brigade du quartier-général. Brigade Séras, 2e provisoire d'Orient, 107e guides, etc., 1,350 h. d'inf., 200 de cav. Division Kellermann. Brigades Millet, Poinsot et Milhaud : 1er, 2e, 14e, 15e, 21e, 22e et 25e régiments, grosse cavalerie, 2,100 de cav., 140 d'art., 28 bouches à feu. Division Rivaud: 6e, 7e, 8e et 12e régiments de dragons, 1,710 h. de cav. Artillerie. Brigades Laclos et Alix, parc de réserve, 600 h. d'art.; 54 bouches à feu.

Total de l'armée active sur le Mincio : 59,120 hommes d'infanterie, 9,520 de cavalerie, 2,330 d'artillerie, 178 bouches à feu.

NON COMPRIS :

Corps de Toscane. — Division Miollis. Brigade Miollis : 3e et 97e de ligne, 2e chasseurs, 19e dragons, 1,280 h. d'inf., 500 de cav.; brigade Pino : 6 bataillons cisalpins, 1er de hussards, 2,180 h. d'inf., 220 de cav., 270 d'artillerie.

A Bologne. — Division Petitot. Brigade Jablonowski, 4e provisoire d'Orient et 29e de ligne, 2,210 h. d'inf.

Artillerie. — Division Marmont. Brigades Laclos et Alix : artillerie du grand parc, 430 h. d'art.; 12 bouches à feu; pontonniers et ouvriers, 970 h. d'art.

Génie. — Division Chasseloup : équipage de siége, 700 h. d'art., 164 bouches à feu; sapeurs et mineurs, 2,400 h. d'art.

Total en campagne : 64,820 hommes d'infanterie, 10,240 de cavalerie, 7,100 d'artillerie, 354 bouches à feu.

DIVISIONS STATIONNAIRES.

Piémont. — Division Soult. Brigade Kister : dépôts d'infanterie, de la cavalerie et d'artillerie, 2,190 h. d'inf., 980 de cav., 190 d'art., bataillon de volontaires, 3e et 20e de cav.; 750 h. d'inf., 570 de cav.; dépôts piémontais, bataillon de garnison ou de vétérans et d'artillerie, 1,660 h. d'inf, 790 de cav., 560 d'art.

Lombardie. — Division Lapoype. Brigades Vignolle. Kielorski : légion polonaise, 2,120 h. d'infanterie.

Ligurie. — Division Dulauloy. Brigades Darnaud, Lestrange : 3e légère, 41e et 86e de ligne, 3,230 h. d'inf.

Total avec les divisions stationnaires : 74,770 hommes d'infanterie, 12 580 de cavalerie. 7,850 d'artillerie, 354 bouches à feu.

Total général des trois armes : 95,208 hommes.

A ce nombre il faut ajouter 27,000 hommes aux hôpitaux.

Delmas commandait l'avant-garde; Dupont l'aile droite; Suchet le centre; Moncey la gauche; Michaud la réserve.

L'armée impériale s'élevait à 80,000 hommes, y compris le corps du Tyrol. La ligne qu'elle occupait sur le Mincio, hérissée de redoutes et de retranchements, était protégée par trois places fortes, Mantoue, Pischeira et Borghetto, et 100 pièces de canon, sa gauche appuyant à Mantoue et au Pô, sa droite au lac de Garda, couvert lui-même par une flottille de 27 bâtiments. L'armée autrichienne était donc comparativement plus forte et plus en mesure de prendre l'offensive. Mais le comte Bellegarde qui la commandait attendait que les Napolitains eussent fait un mouvement en Toscane, mouvement qui devait forcer Brune à porter de forts détachements sur sa droite et faciliter une attaque sur la Chiesa. Brune, de son côté, attendait pour agir que Macdonald eût passé le Splugen et pût le seconder; de sorte que lorsque la dénonciation de la fin de l'armistice eut lieu, aucun des deux généraux n'était disposé à reprendre les hostilités.

La nouvelle du passage du Splugen et de l'arrivée de Macdonald parvint au quartier-général des Français le 10 décembre. Brune se disposa aussitôt, selon les instructions qu'il avait reçues, à attaquer la ligne du Mincio.

Brune, que la victoire de Kastricum avait désigné au premier consul comme successeur de Masséna en Italie, était, ainsi que nous l'avons déjà dit, un homme d'un caractère élevé et remarquable; sa profonde érudition, la sincérité de ses opinions démocratiques et son grand courage l'avaient rendu cher à l'armée. Mais Brune, excellent chef à la tête d'une armée peu nombreuse, n'était pas taillé pour un commandement aussi important que celui auquel il venait d'être appelé. La campagne qui allait s'ouvrir fut la pierre de touche de son talent militaire. Ses opérations furent toutes fausses, lentes et incertaines; elles ont donné lieu à de justes critiques.

La ligne du Mincio qu'il s'agissait de franchir est longue de sept lieues à peine; mais le fleuve est partout très-profond et la rive gauche était fortement gardée. Le passage offrait donc des difficultés très-sérieuses. Brune résolut de le tenter sur deux points, Mozambano et Pozzolo, afin de diviser l'attention de l'ennemi. Ce plan hardi était conforme aux instructions du premier consul et au projet de se lier avec Macdonald. Mais une seule de ces attaques devait être sérieuse, l'autre ne devait être qu'une simple diversion. Deux attaques sérieuses étaient une faute; car les Autrichiens, fortement établis sur les deux points, avaient la faculté de déboucher par la tête de pont de Borghetto, au centre même des deux opérations, et troubler l'une ou l'autre. Heureusement que le général Brune avait dans son armée des divisionnaires capables de corriger sur le champ de bataille le vice de ses dispositions et de les faire tourner à la gloire des armes françaises. Dupont et Suchet, dans cette circonstance, lui rendirent les plus grands services que des lieutenants puissent rendre, à la guerre, à un général en chef.

Quoi qu'il en soit, les Français se disposèrent à forcer la ligne autrichienne sur deux points. Le 25 décembre, tout était prêt pour le passage. Dupont, avec

son corps d'armée, fut chargé de l'attaque sur Pozzolo; Brune, avec le gros de l'armée, de celle de Mozambano. Ces deux attaques devaient avoir lieu en même temps; mais, soit qu'on ait mal calculé les distances à parcourir, soit que les obstacles des routes ou de la saison aient apporté des retards dans les mouvements des troupes pour le transport de l'artillerie, l'arrivée des colonnes n'eut pas lieu en même temps et à l'heure indiquée. Ce retard fut cause que l'attaque de Dupont se fit isolément et faillit compromettre ce corps d'armée. Dupont était un officier d'un rare mérite, plein de courage et d'entraînement. Il arriva le 25 sur les bords du fleuve, et, profitant du brouillard qui depuis plusieurs jours couvrait l'horizon, parvint à jeter des ponts sur le fleuve et à faire passer la division Watrin sur la rive opposée. Brune, qui avait remis au lendemain matin son attaque, n'empêcha pas son lieutenant de s'engager ainsi seul sur la rive gauche en présence de toute l'armée autrichienne. « Il s'imagina, dit Jomini, que cette opération produirait une diversion plus efficace si elle avait lieu vingt-quatre heures avant la véritable attaque sur Mozambano. Ce calcul déviait de tous les principes de la guerre. » Le passage de Dupont sur la rive opposée exposait nécessairement ce général aux coups des masses autrichiennes. Ce résultat était facile à prévoir. Bellegarde, en effet, fit avancer toutes ses forces sur ce point. Dupont, en voyant arriver le torrent qui le menaçait, envoya demander du renfort au général Suchet qui occupait la position centrale entre Mozambano et Pozzolo, et fit prévenir le général en chef du succès de son opération. Suchet, devançant les ordres de Brune, s'empressa d'aller au secours de son collègue avec la division Gazan. Le général en chef fut embarrassé en apprenant ces nouvelles. Au lieu d'appuyer l'attaque si heureuse du général Dupont, il se contenta de retirer la seconde division du général Suchet devant Borghetto, et, tout en approuvant son mouvement, il lui prescrivit de ne pas trop s'engager au-delà du fleuve. Pendant ce temps, le général Watrin avait enlevé Pozzolo et disposé ses troupes le long de la digue, depuis le village jusqu'aux moulins de la Volta, de manière à s'y tenir sur la défensive comme dans une tête de pont. La division Monnier vint bientôt le renforcer et lui permettre de resserrer ses lignes de défense, et la division Gazan, paraissant sur les hauteurs de la rive droite, encouragea les troupes engagées.

Cependant les masses autrichiennes avançaient rapidement précédées d'une immense artillerie. Elles tombèrent avec fureur sur les premiers corps français. C'étaient la 6e demi-brigade légère, les 28e et 40e de ligne. Ces trois brigades résistèrent à l'impétuosité des ennemis avec un sang-froid admirable. 20 pièces de canon, placées par le général Dupont sur la rive droite, secondaient les efforts de ces braves soldats. L'infanterie autrichienne, ayant usé sa fureur sur les demi-brigades, le général Bellegarde les fit attaquer en flanc par la cavalerie. Cette attaque échoua également. La division Watrin resta inébranlable. Les Autrichiens tournèrent alors leurs efforts sur la division Monnier, qui était établie à Pozzolo, et qui fut accablée. Cet échec compromettait gravement le corps du général Dupont qui, détaché de son point d'appui, allait être jeté dans le Pô. C'est dans ce moment que la division Gazan entra en

ligne. Une partie se porta sur la rive gauche; l'autre, s'établissant sur les hauteurs de la rive droite, ouvrit contre les ennemis un feu d'artillerie et de mousqueterie qui les arrêta tout court. Le général Dupont, profitant de ce moment d'indécision, se porta résolûment en avant. Un combat furieux s'engagea à Pozzolo; le village fut pris et repris jusqu'à six fois. La nuit même ne mit pas un terme au combat. Dupont était maître de Pozzolo. Il se croyait vainqueur; mais la division Watrin, qui avait quitté ses retranchements, emportée par l'ardeur du combat, s'était aventurée à plus d'une lieue dans la plaine, se trouvait ramenée, et venait de rentrer dans ses lignes, lorsqu'à la faible clarté de la lune on aperçut deux masses énormes de grenadiers qui avançaient vers la digue. Dans cette position, les soldats de Watrin n'avaient d'autre alternative que d'arrêter les efforts des ennemis ou d'être jetés dans le fleuve. Ils attendirent de pied ferme les nouveaux combattants, et, par la vivacité de leurs feux et la vigueur de leurs baïonnettes, les obligèrent à reculer: les masses autrichiennes, arrêtées sur la gauche, se jetèrent sur Pozzolo, où elles engagèrent un nouveau combat au milieu de l'obscurité de la nuit. Enfin elles furent repoussées et le combat cessa à neuf heures du soir. La victoire appartenait à nos demi-brigades, mais cette victoire leur avait coûté cher; car, lorsqu'elles se rallièrent autour des feux de leur bivouac, un grand nombre des plus braves soldats manquaient à l'appel. Six mille d'entre eux étaient tombés sur le champ de bataille, morts ou mutilés. La perte des Autrichiens était plus grande encore, mais cette compensation ne réparait pas les vides faits dans nos rangs.

Le Mincio était franchi, le but des opérations du général en chef était atteint. Le général Brune, qui était resté inactif à Mozambano pendant que sa droite et son centre étaient exposés à être accablés, Brune résolut néanmoins de forcer encore une fois le passage du fleuve au point qu'il avait choisi, et de tenter une seconde fois les chances d'une opération de vive force. En effet, le lendemain, il parvint à effectuer le passage du fleuve sous la protection de 40 pièces de canon et enleva la position de Vallegio. Les Autrichiens, qui ne supposaient pas qu'on pût tenter encore une fois le passage du Mincio, furent surpris et opposèrent peu de résistance.

L'armée française, réunie tout entière sur l'autre rive, marcha sur l'Adige; mais Brune perdit quatre jours pour faire enlever la tête de pont de Borghetto qui, par suite du double passage du Mincio, devait tomber naturellement, et ne put ainsi profiter de sa victoire. Il n'arriva que le 31 devant l'Adige, qui fut franchi sans obstacle.

Le général Bellegarde était alors dans la position la plus critique, le corps du Tyrol surtout, qui se trouvait pris entre la division Moncey et l'armée de Macdonald. Un subterfuge du général Laudon, qui annonça à Moncey que l'armistice signé en Allemagne s'étendait à l'Italie, et la crédulité beaucoup trop naïve du général français, sauvèrent le corps du Tyrol, qui put ainsi traverser nos lignes l'arme au bras et se réunir au comte Bellegarde. L'armistice de Trévise sauva également l'armée de ce dernier d'une ruine complète. Ainsi

la victoire avait couronné partout les opérations de nos soldats. Les armées françaises, en Italie comme en Allemagne, avaient bien mérité de la patrie. Elles avaient définitivement conquis la paix, une paix glorieuse comme la voulait le premier consul et comme il en dicta les conditions à Lunéville.

Maintenant, quittons les champs de bataille de l'Europe pour ceux de l'Orient, et retraçons les dernières campagnes de cette armée d'Égypte que nous avons laissée victorieuse à Aboukir.

Armée d'Orient. — Malte. — Héliopolis. — Alexandrie. — La prise de l'île de Malte avait eu en Europe un grand retentissement. L'Angleterre en avait été consternée et avait résolu de la reprendre à tout prix.

La cour de Naples, dès qu'elle apprit l'occupation de Malte, fit défendre en Sicile, sous les peines les plus sévères, d'y importer des vivres. On excita à la révolte les paysans de cette île, après les désastres d'Aboukir. Quelques ambitieux devinrent des chefs de rebelles; le besoin et de l'argent semé à propos entraînèrent la multitude. Deux mois après, les Anglais débarquèrent douze cents hommes pour soutenir les Maltais; ceux-ci employèrent contre les militaires isolés et les petits détachements l'arme ordinaire des lâches, l'assassinat. La place fut étroitement investie par terre et par mer. Les masses des révoltés, organisés en régiments et en compagnies, sous les ordres d'officiers anglais et portugais, l'entourèrent de tous côtés. Malte était dépourvue de tout approvisionnement de bouche, il n'y avait que du blé. Elle n'était pas suffisamment approvisionnée de plomb, de boulets et de cartouches; les fortifications avaient besoin de réparations; les amiraux Villeneuve et Decrès s'y trouvaient renfermés avec les vaisseaux *le Guillaume-Tell* et *le Dégo*, les frégates *la Diane, la Justice, la Carthaginoise*. Le contre-amiral Villeneuve conserva le commandement de la flotte, et le général Decrès prit celui de trois forts. La trop faible garnison de Malte n'était composée que de deux mille deux cents hommes, non compris les malades. On fit toutes les dispositions nécessaires pour assurer une vigoureuse résistance, on fit sortir les personnes qui habitaient dans l'enceinte des fortifications. Des chaloupes furent envoyées le long de la côte et à Goze pour entretenir les communications avec toutes les garnisons françaises et leur faire passer des secours. Des navires, expédiés en France, en Italie, en Corse et sur les côtes barbaresques, devaient faire connaître la situation de la garnison et réclamer toutes les munitions nécessaires. Tout le plomb existant dans la ville fut converti en balles; un emprunt fut ouvert chez les habitants les plus aisés pour subvenir aux besoins de la solde; les Maltais suspects furent expulsés; on enleva dans les magasins toutes les étoffes propres à l'habillement des troupes.

Les assiégeants tentèrent deux assauts, quand ils virent le port exactement bloqué par les Anglais et les Portugais réunis, l'un sur la porte Massamuchet, l'autre sur l'avancée de la Sangle. L'intrépidité des Français ne leur permit pas de débarquer seulement leurs échelles; un grand nombre des assaillants fut tué ou noyé, l'autre échappa à la nage. Les entreprises de vive force ayant eu peu de succès, les Maltais et les Portugais réunis se contentèrent de diriger des

bombes sur le port des Galères et la cité Valette, où se trouvait le quartier-général. Dès les premiers jours du blocus, une sommation est faite de la part du marquis de Nizza, amiral portugais, et du commodore anglais de Sonnadre. Cette sommation, conçue en termes menaçants, étant faite au nom des insurgés, le général Vaubois répondit aux commandants anglais et portugais : «Vous avez oublié sans doute que des Français sont dans la place. Le sort des rebelles ne vous regarde pas. Quant à votre sommation, les Français n'entendent pas ce style.» La propagation de la révolte des campagnes obligea le général Vaubois à renfermer sa garnison dans les murs. Le commissaire du gouvernement, Regnault de Saint-Jean d'Angeli, fut envoyé auprès du Directoire pour exposer le dénûment où se trouvait Malte, tandis que les ennemis recevaient continuellement des munitions, des vivres et des renforts. Les assiégeants, qui connaissaient la position de la place, renouvellent leurs sommations. L'amiral Nelson offrait dans la seconde de reconduire en France la garnison sans qu'elle fût prisonnière, si on voulait lui livrer Malte, et de pardonner aux Maltais qui s'étaient réunis aux Français. Vaubois répondit : « Nous sommes résolus de défendre cette forteresse jusqu'à l'extrémité, parce que nous sommes jaloux de mériter l'estime de notre nation comme vous recherchez celle de la vôtre, et nous nous trouvons disposés à combattre les efforts des insurgés maltais comme les vôtres, avec tout le courage dont les gens d'honneur peuvent être susceptibles. » Vaubois redouble de soins pour la conservation de Malte, augmente l'économie dans la consommation des vivres, en réclame en Sardaigne, à Gênes, à Livourne et sur toutes les côtes de Barbarie; expose continuellement au gouvernement la situation des troupes laissées presque sans magasins sur un rocher isolé au milieu de la Méditerranée, luttant avec courage contre des ennemis vivant dans l'abondance, et employant pour les séduire tous les moyens que peuvent inventer la force, une connaissance approfondie de la science militaire unie aux ressources que peuvent fournir la trahison et la perfidie. Au milieu des privations et des dangers de tout genre, les Français ne voyaient point s'altérer leur constance. La discipline régnait parmi les soldats de la garnison, et l'union était parfaite entre tous les corps. Un seul sentiment les animait, celui de se défendre jusqu'à la dernière extrémité pour conserver une possession dont chacun sentait l'importance, et cependant ils apercevaient la difficulté de recevoir de France des secours dans le moment où l'échec d'Aboukir avait enlevé à la marine de Toulon ses dernières ressources, où une guerre sanglante arrachait à la France toutes les conquêtes de Bonaparte en Italie et déjà menaçait ses frontières. Depuis dix mois Malte était assiégée; le gouvernement français n'ayant pu y faire parvenir que de faibles secours, le général Vaubois fut obligé de s'emparer du blé existant dans le séminaire. Les bourgeois furent requis de faire le pain; quelques-uns achetaient comptant le blé qui leur était nécessaire; on employait le faible produit de cette vente aux dépenses de l'arsenal. Bientôt Vaubois se trouva dans une pénurie d'argent égale à celle des vivres. Il fallut recourir à un emprunt forcé. Il fit accepter aux particuliers qui avaient placé des fonds au séminaire des obligations au nom du

gouvernement français, payables à la paix générale, si cependant les individus au profit desquels elles étaient souscrites ne portaient point les armes contre la France. Par cette mesure ingénieuse et arbitraire, il intéressa tous les riches maltais à concourir de bonne foi à la défense de la cité de Valette. La dette générale montait, il est vrai, à plusieurs millions; mais il montrait aux prêteurs pour plus de douze millions de biens à vendre, si l'on conservait cette cité. Le produit de cette opération servit pendant longtemps à payer la solde entière de la garnison; mais bientôt d'autres besoins urgents se firent sentir : les habits des soldats tombaient en lambeaux. Vaubois, qui se trouvait dans un climat chaud, mit en réquisition toutes les cotonnades et les autres étoffes susceptibles de remplacer le drap. Il donna à l'infanterie de ligne des habits de cotonnade blanche; l'infanterie légère fut habillée de drap rouge, l'artillerie eut des habillements d'étoffes brunes, et les marins des paletots rayés. Le basin servit pour les gilets et les pantalons; les officiers étaient vêtus de taffetas et de camelot de couleur. Durant le premier hiver, le scorbut fit les plus grands ravages. Pour y remédier, Vaubois encouragea parmi les troupes la culture des végétaux. Ses invitations ne furent d'abord écoutées que par quelques canonniers; mais, leurs essais ayant été récompensés par des bénéfices extraordinaires, ils furent bientôt imités. Tous les fossés furent transformés en jardins; on rapporta des terres dans les endroits où elles manquaient. Mais ce n'étaient pas encore les difficultés les plus embarrassantes à vaincre : on était obligé d'aller chercher quelquefois la terre à de grandes distances, et souvent de la faire monter et descendre par-dessus les remparts qui, dans certaines parties, avaient quatre-vingts pieds d'élévation, avec des machines singulièrement ingénieuses. Ces travaux ardents avaient le double avantage d'entretenir la santé des troupes et de leur procurer une nourriture salubre. L'éducation des lapins était encore pour eux une source de profit; ils s'exposaient aux plus grands dangers pour aller chercher de l'herbe pour les nourrir. Ces animaux, ainsi que les poules, furent d'un grand secours pour des hommes qui ne connurent, pendant près de deux ans, ni bœufs, ni moutons, même pour l'hôpital, où l'on trouvait seulement, pour les convalescents, du bouillon de cheval, des œufs, des liqueurs et très-peu de vin. Un tel régime n'empêcha pas cependant les malades de se rétablir. Pendant ce temps, le marché était approvisionné chaque jour de poules, lapins, œufs, chiens, chats, rats, et de toutes autres substances capables d'être digérées; les marins y apportaient aussi des coquillages et du poisson. L'honneur pouvait seul faire supporter aux Français d'aussi dures privations; mais elles étaient d'autant plus sensibles aux Maltais, qu'ils devaient les attribuer à l'occupation de l'île par les Français. De là devaient naître un mécontentement universel et des conspirations. Au mois de janvier 1800, des Maltais forment le projet d'égorger l'état-major dans le palais, de se porter de là au Massamuchet, d'ouvrir la porte Réale, de s'emparer d'un des Cavaliers, de couper la communication entre la Florian et les îles de l'est. Un grand nombre de rebelles avaient passé sur des barques à la faveur de l'obscurité qui les avait dérobés à la surveillance des sentinelles. Réfugiés dans des magasins extérieurs,

ces conjurés devaient agir en même temps que leurs complices de l'intérieur et entrer dans la ville par la porte Massamuchet. Les insurgés de la campagne devaient, par de vives attaques, occuper les Français sur les remparts. Des avis fournis par un Grec donnent l'éveil au général Vaubois; la garnison est sur ses gardes. Un lieutenant, passant à neuf heures du soir au fort Manuel, voit de sa barque remuer le long du rempart; inquiet, il demande dans le fort quelques hommes, en prend sept; il fait feu et tue plusieurs rebelles; les uns se rembarquent, d'autres se jettent à la mer.... Enfin les huit braves font dix prisonniers. Le général court après les autres; on en prend une trentaine; les principaux conjurés sont arrêtés; leurs révélations apprennent qu'il n'existe pas dans la ville vingt-cinq personnes fidèles aux Français. Les coupables sont fusillés. On fait, en réjouissance, une salve d'artillerie de dessus les remparts; les conjurés du dehors, entendant cette décharge, accourent en colonnes, croyant au succès des conjurés de la ville; ils sont reçus par le canon à mitraille, qui en tue un grand nombre. On était sorti d'un péril, mais on acquérait en même temps la preuve des dangers auxquels on était journellement exposé en habitant au milieu de conjurés ou de traîtres. Les Maltais échouent dans un assaut. Déjà cinq sommations avaient été faites. Vaubois y répondit toujours fièrement, malgré la situation presque désespérée où il se trouvait. Cependant les moyens de subsistances et les médicaments s'épuisaient; l'instant des grandes privations était arrivé; une poule se vendait 60 francs, un lapin 12 francs, un œuf 13 sous, et le poisson 6 francs la livre. Une cruelle épidémie, augmentant tous les maux, enlevait chaque jour cent vingt à cent trente hommes de garnison. La cour de Naples continuait de fournir aux rebelles maltais des munitions et des vivres. L'amiral Nelson envoya une nouvelle sommation où il menaçait les Français de leur refuser une capitulation honorable s'ils ne se rendaient pas avant l'arrivée d'une flotte russe actuellement à Messine. « La valeur de la garnison de Malte, répondit Vaubois, est celle de républicains aussi remplis de l'amour de leur devoir que de courage. Cette place est en trop bon état, et je suis moi-même trop jaloux de bien servir mon pays et de conserver mon honneur, pour écouter vos propositions. Quelques ennemis qui se présentent, nous les combattrons avec vigueur et nous les forcerons, ainsi que ceux qui pourraient venir, à nous estimer. »

Quinze jours après, les commandants anglais et portugais demandaient une entrevue; le général Vaubois crut apercevoir dans cette démarche l'envie de décourager la garnison en faisant de faux rapports sur la situation de la république et de l'Italie. Il imagina de les recevoir au milieu de son état-major, dans un fort d'où ils ne pussent rien voir, et de fatiguer leurs oreilles des acclamations de soldats criant à tue-tête : *Malte ou la mort! Plutôt périr tous sur le rempart que de capituler!* Les officiers ennemis essayèrent de parler, les cris couvrirent leur voix; ils ne purent se faire entendre, et se retirèrent, persuadés qu'ils n'entreraient dans Malte que lorsqu'il n'y resterait pas une once de pain. Cependant la détresse était extrême dans la ville. Vaubois fut encore obligé de faire sortir environ deux mille sept cents bouches inutiles, espérant

que les Anglais laisseraient passer ces malheureux. *Les Anglais firent feu!* Plusieurs furent tués, les autres passèrent un jour et une nuit dans les fossés des ouvrages extérieurs, pensant que les ennemis se laisseraient fléchir à la fin par le tableau de leurs misères; les ennemis n'accueillirent leurs supplications qu'à coups de fusil, et ceux qui restaient rentrèrent dans la ville, où les volontaires français partagèrent avec eux le peu de vivres qui venaient de leur être distribués. Une huitième sommation fut faite à la garnison de Malte, Vaubois répondit en son nom qu'elle tiendrait jusqu'à la dernière extrémité. Cependant sa position devenait chaque jour plus critique. Toutes les provisions étaient épuisées; le bois manquait, les citernes étaient à sec. Les fièvres, les dyssenteries, faisaient d'affreux ravages. La mort était partout et sous toutes les formes. Le blocus était si rigoureux, qu'aucun bâtiment n'avait pu pénétrer dans le port. Le contre-amiral Perrée, qui avait été envoyé pour y introduire des vivres, essaya vainement de forcer le passage entre quatre vaisseaux anglais. Accablé par le nombre, il succomba. Blessé d'abord à l'œil gauche d'un éclat de bois, il continua d'ordonner les manœuvres, disant à ceux qui l'entouraient : *Ce n'est rien, mes amis, ce n'est rien.* Tout à coup un boulet lui enleva la cuisse.

Cette défaite décida du sort de Malte. Trois mois cependant s'écoulèrent depuis le combat avant que la garnison consentît à ouvrir les portes. Enfin elle fut forcée de subir la rigoureuse nécessité d'une capitulation. Il ne restait plus alors dans Malte de quoi tenir cinq jours. La capitulation accordée aux héroïques défenseurs de l'île fut digne de leur courage et digne de l'armée française.

Voyons maintenant ce qui s'était passé en Orient depuis le 22 août, jour où Bonaparte quitta l'Égypte, confiant sa destinée aux hasards de la mer, jusqu'aux derniers combats livrés sur les murs d'Alexandrie et à la capitulation qui en fut la suite.

L'armée d'Égypte fut consternée en apprenant le départ de son général en chef. La longue et difficile campagne de Syrie qu'elle venait d'accomplir avait rudement éprouvé tous ces hommes si éloignés de leur patrie depuis plus d'un an et sans espoir d'y revenir.

La nostalgie, cette épidémie morale, avait pris naissance au milieu des déserts de la Syrie, et fait en peu de temps de rapides progrès. Le désir de revoir la patrie s'était réveillé plus violent dans le cœur des soldats, et avait éclaté d'abord en suicides, puis en murmures, et même en révoltes. Affaiblie par les maladies, décimée par les marches dans le désert, par les combats, réduite enfin de plus d'un quart, l'armée d'Égypte se croyait prête à périr tout entière dans ce pays, car le chemin de la patrie lui semblait à jamais fermé. De quelque côté qu'on tournât les regards, l'espérance du retour en Europe paraissait impossible. Du côté de la mer, c'étaient les croisières anglaises; du côté de la Syrie, c'était Saint-Jean-d'Acre, l'imprenable; de tous les autres côtés, c'était le désert avec ses mers de sable. Un sombre ennui dévorait indistinctement chefs et soldats. Bonaparte, par sa présence, faisait luire quelques rayons d'es-

poir dans ces pauvres esprits abattus et calmait l'effervescence toujours prête à éclater. On se disait qu'avec lui on trouverait toujours moyen de revenir en Europe, et parfois même on se faisait à l'idée de ne quitter jamais la terre d'Égypte et d'y fonder une colonie militaire. Mais quand l'homme qui semblait résumer en lui seul l'espérance et la force de cette armée fut disparu, le désespoir devint extrême. Les plus violentes apostrophes éclatèrent alors contre lui; on traita de lâcheté l'audacieux parti qu'il venait de prendre pour revenir en Europe, et l'on ne songea plus qu'aux moyens de revoir la France au prix même des plus honteuses concessions. Kléber, qui avait été investi du commandement en chef, loin de chercher à arrêter les effets de ces dispositions morales qui compromettaient l'avenir de la conquête et même le salut de l'armée, Kléber fut le premier à les faire naître et à les encourager. Cet homme, si grand au milieu des combats, si héroïque dans les dangers, était souvent d'un caractère faible et irrésolu dans les épreuves ordinaires de la vie. Il n'aimait point Bonaparte, et ne subissait l'ascendant de son génie qu'avec humeur et impatience. Au lieu de savoir gré au vainqueur d'Aboukir de lui avoir *fourni l'occasion de déployer ses grands talents*, comme le lui écrivait Bonaparte dans ses lettres d'adieu, il cria le premier à la trahison, et déclara bien haut qu'il sortirait d'Égypte à quelque prix que ce fût. Cette imprudente conduite, en altérant l'esprit de l'armée, pouvait avoir les résultats les plus funestes. Tous les généraux cependant ne partageaient pas les sentiments de Kléber; quelques-uns désavouèrent hautement ses paroles, et blâmèrent sa conduite; de ce nombre était le noble et brave Desaix; mais Desaix était dans la Haute-Égypte, et son influence ne pouvait balancer celle de Kléber, qui était le plus populaire de tous les généraux parmi les soldats. On va voir quelles furent les conséquences de la conduite du nouveau général en chef.

A peine en possession du commandement, il adressa au Directoire un rapport où, exagérant en mal la situation de l'armée, le nombre des soldats présents sous les drapeaux, la disposition des esprits, l'état des ressources, il présenta tout sous le jour le plus accusateur contre Bonaparte. Ce rapport, adressé au gouvernement en double expédition et par deux voies différentes, tomba entre les mains des Anglais et produisit en Europe un effet déplorable. On crut l'armée d'Égypte entièrement perdue, et les exigences des ennemis augmentèrent. En ce moment, une armée de 80,000 Turcs ou janissaires, commandés par le grand-vizir, s'avançait du côté de la Syrie, et la flotte anglaise annonçait une descente vers les bouches du Nil. Kléber, toujours placé sous l'influence de la mauvaise humeur et de l'exil, au lieu de chercher à dissiper ce nouvel orage qui menaçait la colonie, entra le premier en négociation avec les ennemis, et ne craignit pas de stipuler l'abandon de l'Égypte. Ce traité était un crime de lèse-nation, et l'histoire le reprocherait sévèrement à Kléber, s'il n'avait racheté ce moment de faiblesse par sa conduite héroïque à Héliopolis.

Voyons, en effet, si Kléber était autorisé à signer une convention comme celle d'El-Arisch. L'armée française, lors de son arrivée en Égypte, était forte

de 30,000 soldats; elle avait été augmentée de 3,000 hommes par les marins des bâtiments français détruits à Aboukir. Elle avait perdu 5,000 hommes environ pendant les campagnes de 1798 et 1799. Il restait donc encore à Kléber 28,000 soldats, les meilleurs du monde. Cette armée pouvait être aisément recrutée en Égypte, non-seulement par les Grecs et les Syriens qui y sont en grand nombre, et dont la plupart sont chrétiens, mais encore par les noirs de Darfour, qui sont robustes et vigoureux, et qui, dans la suite, entrèrent en assez grand nombre dans nos demi-brigades et les suivirent en France. Sous ce rapport donc, l'armée française était plus que suffisante pour combattre les hordes indisciplinées d'Osmanlis que le grand-vizir poussait vers l'Égypte. Les armes et les munitions ne manquaient pas non plus, ainsi que Kléber l'avait écrit, puisqu'on s'y battit encore pendant deux ans avec ce qui restait en magasin. Les ressources du pays étaient aussi plus que suffisantes pour faire subsister l'armée. L'Égypte, sous le gouvernement des Mameluks, payait 40 millions d'impôts annuels. Il est vrai que ces impôts étaient perçus le sabre au poing et qu'ils ruinaient ce malheureux pays; mais on pouvait sans peine, ainsi que cela a été prouvé depuis, fixer l'impôt à 25 millions. Or, il suffisait de 16 à 18 millions pour subvenir à tous les besoins de l'armée. Quant aux dangers qui menaçaient en ce moment la colonie, ils n'étaient pas assez sérieux pour forcer Kléber à prendre une détermination qu'on aurait eu peine à approuver après une défaite éclatante.

En effet, lors du départ de Bonaparte, la conquête de l'Égypte était assurée. La victoire des Pyramides avait brisé la puissance des Mameluks; Desaix, dans la Haute-Égypte, avait achevé de détruire ceux qui avaient échappé au désastre d'Embabeth; la victoire du Mont-Thabor avait épouvanté et détruit l'armée de Syrie; celle d'Aboukir avait anéanti les meilleures troupes de l'armée turque. Il ne restait donc à Mourad que quelques centaines de cavaliers que deux colonnes mobiles poursuivaient sans relâche; au pacha d'Acre, Dejezzar, et au grand-vizir, Jusuf-Pacha, que des armées, ou plutôt que des hordes indisciplinées, incapables de tenir plus de quelques heures devant nos bataillons (1).

(1) Les institutions militaires des Turcs sont si différentes de celles des Européens, que nous croyons être agréable à nos lecteurs en donnant un aperçu sur ces institutions. Il est vrai que de nos jours un ministre actif et intelligent, Reschid-Pacha, et un souverain plein d'idées de progrès et doué de l'instinct militaire, Abdul-Mejid, ont commencé à introduire dans l'armée turque d'utiles réformes, en rapport avec celles des autres nations de l'Europe. Mais ces réformes sont loin d'être radicales, et ne portent que sur des questions de manœuvres et d'armement. Le fond de la constitution militaire de l'empire ottoman est le même qu'à l'époque de l'expédition d'Égypte. Les forces militaires de la Turquie pouvaient être alors évaluées à 200,000 hommes, savoir : 50,000 *janissaires* (fantassins), 25,000 *topdjys* (artilleurs), 15,000 *spahis* (cavaliers), formant 90,000 hommes de troupes régulières; 120,000 *toplatys* ou milice féodale, servant à ses frais pendant la guerre, et ayant pour renfort le *serrat-couly* ou milice soldée des pachas.

Comme on le voit, l'armée turque est divisée en deux classes : l'armée régulière restant sous le drapeau, et l'armée irrégulière convoquée lorsque la guerre est déclarée nationale ou sainte.

Les janissaires formaient, dans l'origine, une espèce de légion prétorienne, ils étaient divisés en 196 ortas ou corps distingués par le numéro de leurs chambrées dans les casernes de Constantinople, ou par le numéro de leurs tentes dans les camps. Les janissaires furent longtemps

La convention d'El-Arisch était donc un acte criminel. Nous allons voir comment Kléber en effaça la honte.

Le départ de Bonaparte avait ranimé les espérances des ennemis; le grand-vizir résolut d'en profiter pour porter un coup mortel à l'armée française. Son armée, forte de 80,000 hommes environ, se dirigea, vers la fin d'octobre, sur Gazah, guidée par des officiers anglais. En même temps, pour détourner l'attention des Français du côté des frontières de la Syrie, et faciliter le passage du désert, un corps de 8,000 janissaires s'embarqua pour effectuer une descente sur les côte de Damiette. Ce corps, convoyé par l'amiral Sidney Smith, arriva le 29 octobre à l'embouchure du Nil et s'empara de la tour Bogaz qui en défend le passage. Mais le général Verdier, qui commandait à Damiette, attaqua les janissaires avec tant d'à-propos et de hardiesse, qu'en quelques minutes près

renommés comme les meilleurs fantassins de l'Orient. On sait comment fut détruit ce corps célèbre, dont le nom subsiste toujours pour désigner l'infanterie.

Après les janissaires viennent les artilleurs ou *topdjys*. Ils sont distribués dans tout l'empire; mais leur état-major réside à Constantinople. Leur nombre varie selon le bon plaisir des souverains. En ce moment il est de 30,000 hommes environ. Les réformes commencées par Sélim III, continuées par ses successeurs, ont rendu aujourd'hui cette artillerie presque aussi remarquable que celle des autres états de l'Europe. A cette époque le matériel était lourd, mal construit et traîné par des buffles.

Les *spahis* ou cavaliers soldés forment un corps spécial divisé en deux classes, l'un de l'aile droite, l'autre de l'aile gauche. Cette cavalerie est brave et se bat bien; mais les changements survenus dans la tactique moderne ont fait déchoir l'importance qu'elle avait prise dans les guerres contre les milices hongroises et polonaises.

Le *serrat-couly* est une espèce de milice provinciale commandée et payée par les pachas.

Indépendamment de ces corps, il y a encore dans l'armée turque les *sakkas* ou corps de porteurs d'eau, chargés de traîner dans les camps l'eau qui est indispensable aux soldats pour leurs fréquentes ablutions, et les *djebdis* ou soldats pour les escortes d'équipages et de vivres.

Autrefois le Grand-Seigneur conduisait lui-même ses troupes à la guerre. Il a été depuis remplacé par le *grand-vizir* ou général en chef, qui a pour lieutenant le *séraskier*, et sous ses ordres les *pachas*, les *soudjar-beys*, et autres chefs inférieurs. Le *konakdjy* est une espèce de chef d'état-major général ou quartier-maître.

La tactique militaire étant alors bien arriérée, l'armée se formait en une masse pyramidale composée de l'infanterie des pachas et des janissaires : cette masse recevait le choc et se déployait peu à peu, tandis que la cavalerie cherchait à déborder lestement le flanc de l'ennemi. Aujourd'hui la tactique militaire des Turcs est beaucoup plus avancée, et s'éloigne chaque jour davantage des vieilles routines, grace aux camps de manœuvres que le jeune sultan forme chaque année et où l'on étudie les théories nouvelles.

Les ordres pour la marche et le combat étaient donnés par le grand-vizir et transmis la veille pendant la nuit par un crieur. S'agit-il par exemple d'une marche, le crieur parcourt le camp répétant d'intervalle en intervalle : *Vous marcherez demain, huit heures, dans telle direction, pour gagner tel point ou telle rivière. Ceux qui veulent partir le peuvent dès ce moment!* Alors chacun se mettait en route pour son propre compte et séparément. Les janissaires seuls et les artilleurs suivaient un ordre plus régulier. Lorsque l'avant-garde rencontrait un endroit qui lui semblait convenable, elle y campait, et l'armée en faisait autant successivement, souvent sans achever le mouvement projeté. Quelquefois les troupes se battaient entre elles pour des vivres ou pour un puits; car elles ne subsistaient que par le pillage. Tel était alors l'état militaire et la tactique des armées de l'empire ottoman.

de la moitié de ces 8,000 hommes furent pris ou tués. Le reste se sauva en désordre sur les embarcations, abandonnant aux Français tous leurs drapeaux et cinq pièces d'artillerie. Pendant ce temps, Kléber négociait avec l'amiral anglais et le grand-vizir sur l'évacuation de l'Égypte. Un armistice venait d'être signé. Malgré cela, les troupes ottomanes continuaient d'avancer vers les frontières de la Syrie, et faisaient le siége du fort d'El-Arisch. Les troupes françaises étaient échelonnées à Belbeys, Salahieh, Katieh et El-Arisch. Cette dernière place était regardée par Bonaparte comme la clef de l'Égypte, du côté de la Syrie; aussi l'avait-il fait mettre dans un état de défense respectable. Mais dans cette garnison avaient germé les imprudentes et funestes dispositions manifestées par le général en chef et par les autres officiers. Les soldats, placés là au milieu de ce désert, soupiraient après le retour en France. Informés que des négociations avaient lieu pour l'évacuation de l'Égypte, ils attendaient avec impatience l'heure où ils devaient abandonner ce pays maudit pour eux, oubliant que la patrie est partout où flotte le drapeau national. L'armée ottomane commença le siége d'El-Arisch sous la direction du colonel anglais Douglas. Ses efforts furent aisément repoussés. Le feu de nos batteries éteignit bien vite celui des ennemis. Cependant ils parvinrent à pousser les tranchées jusqu'au saillant d'un des bastions. La garnison fut sommée. Un parlementaire fut envoyé au commandant pour lui expliquer l'état des négociations. Mais le colonel Cazals était un homme de cœur. Il refusa énergiquement d'écouter les propositions qui lui étaient faites. Le fort était imprenable. La garnison se révolta. Le drapeau de la France fut abattu et relevé; une lutte s'engagea entre les troupes françaises. Cazals essaya vainement de les apaiser en leur parlant de discipline et d'honneur. Quelques hommes se rangèrent autour de lui; mais pendant ce temps d'autres révoltés jetèrent aux Turcs, du haut des murailles, des cordes qui leur permirent de les escalader. A peine dans la place, les Ottomans égorgèrent indistinctement tous ceux qui s'y trouvaient, en commençant par ceux mêmes qui les avaient introduits. 150 environ, qui se défendaient comme des lions, durent la vie à l'intervention du colonel anglais Douglas et échappèrent seuls à ce désastre.

Cet horrible massacre produisit une douloureuse sensation dans l'armée. Kléber en fut indigné, mais pas autant peut-être qu'il aurait dû l'être; car les négociations ne furent point rompues, et la convention d'El-Arisch fut signée pour ainsi dire sur les cadavres de nos malheureux soldats. Aux termes de cette convention, l'armée française devait être transportée en France tant sur ses propres vaisseaux que sur ceux des Turcs; elle devait livrer immédiatement à ceux-ci toutes les places de l'Égypte, à l'exception d'Alexandrie, Rosette et Aboukir, où devait avoir lieu l'embarquement, et la ville du Caire, qui ne devait être livrée que quarante-cinq jours après la signature du traité. Kléber, dans sa franchise toute militaire, s'empressa de mettre à exécution les conventions arrêtées. Il remit aux Osmanlis les villes de Katieh, Salahieh, Belbeys, Damiette et Lisbeth. Déjà les troupes commençaient à évacuer le Caire et étaient en marche vers Alexandrie, quand il fut informé que la convention

d'El-Arisch allait être violée; que le gouvernement anglais refusait de la ratifier et demandait que l'armée se rendît prisonnière.

C'était trop d'outrages pour une âme comme celle de Kléber. Honteux de sa faiblesse et plein d'une noble indignation, il se prépara à en tirer une éclatante et prompte vengeance. Certain que l'armée partagerait ses sentiments quand elle connaîtrait l'odieuse lettre des Anglais, il la fit imprimer pendant la nuit afin qu'elle servît de proclamation. C'était en effet une proclamation bien propre à exciter sa fureur et à ranimer son courage. Les vainqueurs des pyramides et du mont Thabor ne pouvaient lire de sang-froid un pareil outrage fait à leur gloire et à leur valeur. Aussi Kléber se contenta-t-il d'ajouter au bas : *Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires; apprêtez-vous à combattre!* Kléber ne se trompait pas, l'armée poussa un cri unanime d'indignation et de fureur et se prépara au combat. Cependant la position était bien changée. Un mois avant, l'armée ennemie était sur les frontières du désert et l'Égypte était soumise. Aujourd'hui 80,000 hommes occupaient l'intérieur du pays, et le Caire n'attendait qu'un signal pour se révolter. Ainsi, devant elle l'armée avait un ennemi nombreux, derrière elle une ville de 300,000 habitants; elle n'occupait que le terrain qu'elle avait sous les pieds, selon l'expression de Kléber, « et elle était sans crainte! glorieuse réparation d'une grande faute! (1) » Kléber prescrivit au grand-vizir d'évacuer à l'instant même les villes qui lui avaient été livrées. Celui-ci fit une réponse négative. L'armée française se mit en marche aussitôt. C'était le 20 mars 1800. Elle comptait 12,000 combattants.

Les Turcs occupaient la position d'El-Hanka; 6,000 janissaires gardaient le village de Matarieh et l'avaient couvert de quelques retranchements; une partie de leur cavalerie se prolongeait à droite de cette position jusqu'au Nil. Kléber, après une rapide reconnaissance, comprit que la victoire était assurée s'il parvenait à couper les corps avancés de l'ennemi; il se rendit au milieu de la nuit dans la plaine de Koubé accompagné des guides de l'armée et de son état-major. Les troupes françaises y arrivaient successivement et se rangeaient en bataille. La clarté du ciel toujours serein dans ce climat suffisait pour l'exécution des mouvements, qui ne pouvaient être aperçus de l'ennemi. Kléber parcourut les rangs; la confiance que respiraient ses traits, son mâle et beau visage, que les soldats aimaient tant à voir dans la mêlée, et surtout ses paroles, excitèrent un enthousiasme indicible, présage assuré de la victoire. Il divisa son armée en quatre carrés : ceux de droite furent placés sous les ordres du général Friant, ceux de gauche obéissaient à Régnier. L'artillerie légère occupait les intervalles d'un carré à l'autre. La cavalerie en colonne dans l'intervalle du centre était commandée par Leclerc. Les pièces marchaient sur les flancs et étaient soutenues par deux divisions du régiment des dromadaires. Derrière la gauche, et en seconde ligne, était un petit carré de deux bataillons; l'artillerie de réserve était placée au centre, couverte par quelques com-

(1) *Histoire du Consulat.*

pagnies de grenadiers et de sapeurs armés de fusils; d'autres pièces étaient placées sur les deux côtés du rectangle, soutenues et flanquées par les tirailleurs; enfin, des compagnies de grenadiers doublaient les angles de chaque carré et pouvaient être employées pour l'attaque des postes.

Il était trois heures du matin quand les dispositions furent terminées. On se mit aussitôt en marche : au point du jour on aperçut à deux portées de fusil les avant-postes de l'armée arabe, placés à Matarieh, et plus au loin, à l'extrémité de cette immense plaine du Nil, près d'un bois de palmiers, les ruines de l'antique Héliopolis, qui, comme aux Pyramides, donnaient un aspect plus imposant à ce tableau du champ de bataille.

L'ordre de combat de l'armée ennemie serait difficile à expliquer, tant elle était irrégulièrement distribuée. Nassif-Pacha occupait le village de Matarieh, qui avait été retranché et armé de 16 pièces d'artillerie, et qui était défendu par 6,000 janissaires et par un corps de cavalerie. Les avant-postes se prolongeaient sur la droite jusqu'au Nil, sur la mosquée de Sibilli-Hallem. C'étaient les seules dispositions qui eussent été prises; le reste de l'armée campait confusément entre El-Hanka et le village d'Abouzabel.

Aux premiers mouvements de l'ennemi, Kléber comprit que son intention était d'envoyer un fort détachement au Caire pour faire révolter la ville, pendant que le gros de l'armée arrêterait la petite armée française, l'envelopperait de tous côtés et l'étoufferait dans ses étreintes. En effet, dès que le jour commença à paraître, on distingua une forte troupe d'infanterie et de cavalerie qui, après avoir fait un long détour dans les terres cultivées, se dirigeait vers le Caire. Kléber lança sur elle le corps des guides. Ce brillant escadron partit au galop; mais les Mameloucks, plus nombreux, lui firent face résolûment, et l'issue de cette attaque commençait à devenir douteuse, quand le général en chef la fit appuyer par le 22e régiment de chasseurs et le 14e de dragons. Les ennemis furent mis en fuite, et, s'éloignant à perte de vue, continuèrent leur marche sur le Caire, au milieu des terres labourées. On ne jugea pas à propos de les poursuivre plus avant. Pendant ce temps, le général Régnier commençait l'attaque de la position retranchée de Matarieh. Les compagnies de grenadiers mises en réserve reçurent l'ordre d'emporter les retranchements. Ces braves gens marchèrent aussitôt au pas de charge sous le feu de l'artillerie ennemie, avec une résolution digne de tels soldats. En ce moment, on vit sortir du village une troupe nombreuse de janissaires qui se précipita à l'arme blanche sur les colonnes de gauche; mais aucun d'eux ne revint. Arrêtés de front par le feu de cette colonne, plusieurs tombent sur place; les autres, pris en flanc par la colonne de droite et bientôt enveloppés de toutes parts, périssent tous sous les coups de baïonnette. Leurs cadavres comblent les fossés et servent de points d'appui aux grenadiers pour escalader les retranchements, qui sont enlevés. Tout ce qui s'y trouve tombe dans leurs mains : drapeaux, artillerie, queues de pachas, effets de campement, etc. Une partie des défenseurs de Matarieh se jette dans les maisons pour s'y retrancher; on ne leur en donne pas le temps, ils sont égorgés et livrés aux flammes. Un grand nombre

fuient en désordre et tombent sous les sabres de nos cavaliers; quelques-uns, et entre autres Nassif-Pacha, parviennent à s'échapper et à gagner le Caire. Le camp de Matarieh est enlevé. Ce brillant combat est l'œuvre de nos grenadiers. Le général Régnier, ayant rallié tous nos corps d'armée autour de l'obélisque d'Héliopolis, se reforme dans l'ordre de bataille qu'il avait en commençant; car on apercevait au loin des nuages de poussière qui annonçaient l'approche des ennemis. Bientôt le nuage disparaît aux yeux de nos soldats, et ils découvrent, sur une légère éminence qui unit les deux villages de Séricaurt et d'El-Mareck, les masses nombreuses de l'armée ottomane tout entière. A cet aspect, les deux généraux Friant et Régnier s'ébranlèrent à la droite et à la gauche et se portèrent en avant dans leur ordre de bataille. Le grand-vizir, qu'on distinguait à la richesse et à l'éclat de ses armes, était en personne près du village d'El-Mareck, où il avait établi son quartier-général. Il lança sur nos colonnes des nuées de tirailleurs. Quelques coups de canon à mitraille les eurent bientôt dispersés. Le général Friant attaqua alors le gros de l'armée ennemie. Quelques pièces d'artillerie mal montées et mal servies, placées sur le front de l'armée turque, tirèrent longtemps sur nos carrés, mais sans succès; les boulets passaient de plusieurs toises au-dessus de la tête de nos soldats; nos artilleurs répondirent à ce feu par des décharges qui l'eurent bientôt éteint. Alors on vit les nombreux drapeaux de l'armée turque s'agiter et se réunir sur divers points. C'étaient les mêmes chefs qui ralliaient leurs soldats pour une attaque générale; les nôtres attendirent de pied ferme.

Tout à coup, la masse entière des ennemis s'ébranla, la cavalerie au premier rang; le Nil tremblait sous les pas des nombreux assaillants, un silence profond régnait dans nos carrés. Bientôt cette cavalerie, les débordant à droite et à gauche, les enveloppa de toutes parts en poussant de grands cris; le général Friant est assailli le premier, il ordonne à ses soldats de ne tirer qu'à bout portant. Ceux-ci, calmes, impassibles au milieu des attaques impétueuses des ennemis, font un feu continu et si bien dirigé que presque tous les coups portent. Les soldats turcs tombent par centaines, et nulle part ils ne peuvent approcher de nos invincibles et redoutables carrés. Enfin, de guerre lasse, ils abandonnent le champ de bataille et prennent la fuite en désordre. Une demi-heure avait suffi pour mettre en déroute cette innombrable armée. Le vizir se replia sur El-Hanka. Kléber, inquiet sur ses desseins et craignant qu'il ne se portât vers le Caire, résolut de le poursuivre à outrance au Caire, dans le désert, sur les terres cultivées, partout enfin, jusqu'à ce qu'il eût complètement détruit ses bandes confuses; mais le général turc ne jugea pas à propos de l'attendre, il se retira en désordre vers Belbeys. Nos soldats étaient épuisés de fatigues, Kléber leur accorda quelques heures de repos, et le lendemain, au point du jour, ils se remirent à la poursuite des ennemis et reprirent successivement les villes de Belbeys et de Salahieh, et virent le vizir s'enfoncer dans le désert avec ses derniers cavaliers, abandonnant ses propres bagages et son camp, où nos soldats trouvèrent une infinité de drapeaux, de canons, d'armes précieuses, de che-

vaux, de harnais, de riches vêtements d'or et de soie et des vivres en abondance.

Après avoir ainsi refoulé vers le désert l'armée ennemie, Kléber revint en toute hâte vers le Caire, où s'étaient réfugiés Nassif-Pacha et des corps nombreux de cavalerie et d'infanterie auxquels on n'avait pu fermer la route pendant la bataille. Les habitants du Caire, excités par leur présence, avaient attaqué nos soldats et égorgé les chrétiens qui se trouvaient dans la ville. Mais l'heure de la vengeance approchait : le général Friant, envoyé par Kléber, arriva le premier sous les murs du Caire. Kléber lui-même ne tarda pas à paraître; il fit bloquer étroitement la ville, et attaquer le faubourg isolé de Boulacq, où s'étaient réfugiés un grand nombre de révoltés. En un instant le faubourg fut couvert de projectiles enflammés, et nos soldats montèrent à l'assaut. La résistance fut longue; il fallut enlever chaque maison de vive force. Kléber fit suspendre le carnage et sommer les habitants de se rendre. Sa proposition fut repoussée, et le fer et l'incendie recommencèrent leur œuvre de destruction. A la fin cependant, les habitants, chassés de leur maison par les flammes, vinrent implorer la clémence des Français. Kléber fit cesser le feu, et épargna ainsi les restes de ce malheureux faubourg. Profitant ensuite avec à-propos de la terreur que cette sanglante exécution avait produite sur la population du Caire, il fit commencer aussitôt l'attaque de la ville. Un combat terrible s'engagea dans les rues entre les troupes françaises et les janissaires. Plusieurs milliers de Turcs et de révoltés y perdirent la vie, et quatre cents maisons devinrent la proie des flammes. Les habitants demandèrent à se soumettre; Kléber, qui avait horreur de ces scènes de carnage, fit immédiatement cesser l'effusion du sang, et la ville du Caire rentra dans le devoir. Le vainqueur d'Héliopolis avait une seconde fois conquis l'Égypte, qu'une faute faillit lui faire perdre et qu'une grande victoire lui rendait. Il s'appliqua alors à remplir sérieusement la haute mission qui lui avait été confiée. Bientôt, grâce à ses soins, tout le pays, depuis les cataractes jusqu'aux bouches du Nil, prit l'aspect d'un établissement prospère et durable. L'administration habilement entendue, la justice impartialement faite, Mourad-Bey, notre ardent ennemi, devenu allié fidèle, tout semblait présager à la colonie militaire l'avenir le plus heureux; les soldats eux-mêmes, lorsqu'ils furent informés que Bonaparte était à la tête du gouvernement, commencèrent à retrouver leur insouciance et leur gaieté. Le retour dans la patrie était désormais assuré, et ils songèrent moins ardemment à y revenir. Enfin, les efforts de Kléber eurent les plus heureux résultats pour la colonie et pour l'armée, et nul ne doute aujourd'hui qu'il n'eût conservé l'Égypte à la France si un crime odieux n'avait tout à coup tranché les jours de ce grand capitaine (1).

(1) Le 14 juin, le général Kléber, après avoir passé la revue de la légion grecque dans l'île de Boudah, vint au Caire pour présider aux réparations que M. Protain, un des ingénieurs qui avaient suivi l'armée, exécutait à son palais, situé sur la place el Bekeh. Tous deux étaient attendus à déjeuner chez le chef de l'etat-major de l'armée : plusieurs autres généraux devaient encore assister à ce repas, qui avait l'air d'une fête. Le général Kléber y fut très gai, car tout

L'armée versa des larmes en apprenant la mort de Kléber, qui était son idole. Les soldats l'aimaient pour ses grands talents, pour son courage élevé, pour ses vertus; ils l'aimaient pour son mâle visage et pour sa stature martiale, et même pour ses vices. Kléber était le type idéal de la beauté militaire et le type moral de l'officier de fortune créé par la révolution. Fantasque et frondeur, il subissait difficilement une autorité supérieure à la sienne. Intègre et désintéressé, jamais il ne souilla sa carrière par une exaction. Actif, sobre, patient dans les circonstances difficiles de la guerre, il devenait indolent, licencieux et intempérant à l'excès dans les loisirs de la paix. Doué d'un esprit brillant mais inculte, il suppléait au défaut de son éducation par la rapidité de son intelligence et par une mémoire prodigieuse. Son langage, quelquefois éloquent, mais toujours original, était souvent aussi d'une grossièreté toute soldatesque. En un mot, il réunissait les qualités et les défauts les plus opposés. Sa mort fut un véritable jour de deuil pour l'armée, dont il était un des chefs les plus glorieux, et pour la France, dont il était un des citoyens les plus grands et les plus utiles. Pour l'armée d'Égypte, surtout, ce ne fut point un deuil d'apparat que celui qu'elle revêtit pour suivre le convoi de son général en chef. En pleurant Kléber, elle pleurait sur elle-même, abandonnée qu'elle allait être à des mains moins habiles. En effet, l'homme qu'on désignait pour lui succéder était le général Menou, qui avait embrassé la religion de Mahomet et ajouté à

réussissait sous son commandement. Les Turcs avaient été défaits à Héliopolis d'une façon aussi brillante qu'ils l'avaient été au mont Thabor et à Aboukir. La seconde révolte du Caire avait été apaisée, et tout présageait que, frappée comme elle l'avait été du fouet de la vengeance française, la ville se tiendrait désormais tranquille.

A deux heures de l'après-midi, Kléber prit congé de son hôte et des convives qui avaient aidé à le fêter; et, prenant M. Protain avec lui, il retourna au palais, où, comme nous l'avons dit, des réparations urgentes attendaient la présence de l'architecte. Il y avait à peine cinq cents pas à faire pour se rendre de la maison du chef d'état-major chez le général en chef, et, pour accomplir ce petit trajet, on suivait une terrasse abritée par un berceau de vigne qui dominait la place El-Bekeh. Le général et l'architecte marchaient lentement; ce dernier s'arrêtait de temps en temps pour tracer des plans sur le sable avec une baguette qu'il tenait à la main.

Tout à coup un homme, vêtu à l'orientale, parut à quelques pas des deux interlocuteurs, s'approcha du général Kléber, et, le saluant en croisant les bras sur la poitrine, lui prit la main pour la baiser. Kléber était habitué à ces démonstrations; c'étaient celles dont se servaient habituellement les Arabes qui venaient lui demander justice. Il attendait donc que le jeune homme s'expliquât, quand celui-ci, avec la rapidité de l'éclair, tirant un poignard recourbé passé à sa ceinture, l'enfonça jusqu'à la poignée dans le côté gauche de Kléber. Kléber poussa un cri de douleur et de surprise, et, faisant un pas en arrière, s'appuya sur la balustrade. Kléber était blessé à mort. L'assassin se nommait Soleyman-el-Haleby.

La sentence du coupable, comme on le comprend bien, ne pouvait se faire attendre, surtout rendue qu'elle était par un conseil de guerre. En conséquence, Soleyman-el-Haleby, convaincu d'avoir assassiné le général en chef Kléber, fut condamné à avoir la main droite brûlée, à mourir sur le pal, et à y rester jusqu'à ce que son cadavre fût dévoré par les oiseaux de proie.

Cette exécution eut lieu au retour du convoi funéraire du général Kléber, sur la butte de l'Institut, en présence de l'armée en deuil et de la population effrayée; car, habituée à la justice des pachas et des beys, devant laquelle toute une ville répond du crime d'un homme, elle ne pouvait croire que le châtiment s'arrêterait au coupable.

son nom français le nom arabe d'Abdallah. Menou était le doyen d'âge des généraux; il dut son élévation à cette circonstance. Mais aucun des généraux de l'armée d'Égypte n'était moins capable que lui d'exercer un pareil commandement. Dès ce jour, la colonie d'Égypte fut perdue pour la France.

Bonaparte cependant avait tenu sa parole. A peine arrivé au pouvoir, il s'était occupé de sa colonie bien-aimée. Il avait chargé l'amiral Gantheaume, si heureux dans son retour, de tenter de nouveau la fortune avec 4 vaisseaux et plusieurs frégates, et de transporter aux bords du Nil un puissant secours d'hommes, d'argent et de munitions. Il est vrai que l'expédition de Gantheaume ne réussit qu'imparfaitement. Arrivé à Gibraltar, il apprit qu'une flotte anglaise croisait dans la mer d'Égypte, et, dans la crainte de compromettre les restes de notre marine, il se contenta d'envoyer, à tout hasard, et en messagères perdues, les frégates *la Regénérée* et *le Lodi*. Mais, contre toute espérance, ces deux frégates traversèrent heureusement les croisières anglaises, et entrèrent dans le port d'Alexandrie, où elles débarquèrent 300 ou 400 hommes, une compagnie d'artillerie et des munitions de guerre. Ce secours, tout faible qu'il était, prouvait à l'armée d'Égypte que, de près comme de loin, le génie de Bonaparte veillait sur elle.

L'Angleterre était parvenue à former une nouvelle ligue avec la Turquie. Ce riche pays d'Égypte avait pour le Grand-Seigneur un attrait si puissant, que, même après les défaites d'Aboukir et d'Héliopolis, il n'hésita pas à tenter un nouvel effort. Une troisième expédition formidable se préparait à Rhodes. Menou en fut informé; mais il ne voulut point y croire, et ne prit aucune disposition. Enfin, le 4 juin, le général Friant, qui commandait à Alexandrie, envoya un courrier au général en chef pour lui annoncer l'apparition d'une nombreuse flotte anglaise. Celui-ci, pensant que l'intention des ennemis était, comme la dernière fois, de faire sur les côtes une tentative de débarquement, afin d'opérer une diversion en faveur de l'armée ennemie qui s'avancerait par la Syrie, prit ses dispositions dans ce sens. Mais, cette fois, la flotte qu'on avait signalée était composée de 6 vaisseaux, de 6 frégates, de 8 navires armés en flûte, de 3 bricks armés en guerre, d'une corvette et de 39 bâtiments de transport auxquels s'était réunie l'escadre du Grand-Seigneur. La flotte de la Grande-Bretagne avait à son bord 17,000 soldats anglais; l'escadre turque 6,000 janissaires et albanais. L'armée anglaise était commandée par lord Abercromby, le même qui, dans la campagne de 1799, avait opéré une descente au Zuyderzée. L'armée turque obéissait à un capitan-pacha. L'armée de débarquement s'élevait donc à un tiers de plus que l'armée d'Égypte. Pour faire face à un tel danger, il aurait fallu un homme comme Kléber ou Desaix, capable de grandes résolutions et ayant la confiance des troupes; mais ils étaient morts tous les deux, et Menou non-seulement était incapable d'exercer le commandement en chef dans de telles circonstances, mais il n'exerçait aucune influence sur les soldats, pour lesquels il était devenu un objet de raillerie. Cependant, la flotte anglaise se porta vers Aboukir. Friant avait à peine 2,500 hommes, il n'en fit pas moins bonne contenance et s'apprêta à jouer cette redoutable partie. Le général

Friant était de ceux qui regardaient toujours l'ennemi en face et qui ne les comptaient jamais. A peine eut-il vu la direction que suivait la flotte, qu'il se porta sur le point du rivage menacé, emmenant avec lui tout ce qu'il avait de troupes, et ne laissant pour garder Alexandrie que les marins et les invalides.

Le 8 mars, au point du jour, une grande agitation régnait dans la flotte; en même temps, une vaste ligne de chaloupes et d'embarcations, s'étendant de l'ouverture du lac Madieh au fort d'Aboukir, se mit en mouvement, conduisant 6,000 hommes à la côte, les soldats courbés au fond des canots et les rameurs debout. En ce moment, 12 à 15 chaloupes canonnières commencèrent un feu très-vif auquel répondit celui de l'artillerie du fort et de la côte, ainsi que la fusillade de l'infanterie que Friant avait portée sur ce point. La formidable ligne n'en continua pas moins d'avancer en bon ordre sans qu'une seule embarcation rompît ses rangs, et jeta en moins de dix minutes 6,000 hommes sur le rivage. Friant n'hésita pas à les attaquer. Infanterie, cavalerie, artillerie, se précipitèrent en même temps sur les ennemis, à la baïonnette, au galop des chevaux, au bruit des foudres de l'artillerie. Le choc de l'infanterie fut si rude, que nos soldats s'emparèrent de cinq chaloupes encore chargées de troupes et de rameurs. Mais le nombre toujours croissant des ennemis, et le feu d'une division de chaloupes canonnières qui vomissaient une véritable pluie de mitraille sur le rivage, obligèrent le général Friant à se retirer après un combat de 4 heures, et d'abandonner la plage aux ennemis. Qu'on juge du résultat de cette attaque si Menou se fût porté au secours de Friant, ainsi que le lui mandait ce général, avec les 7,000 hommes de troupes et l'artillerie dont il pouvait disposer. Après deux heures de retraite, le général Friant fit halte.

Il choisit, en avant d'Alexandrie, près du lac Madieh, une position si avantageuse, que le général Abercromby n'osa pas l'attaquer. Le général anglais, de son côté, s'établit fortement sur deux lignes, à cheval sur la route d'Alexandrie. Le lendemain, le général Lanusse arriva avec sa division au secours du général Friant, qui se trouva ainsi à la tête de 4,000 hommes. Aidé de ce renfort, il se porta en avant et s'empara des hauteurs qui s'étendent perpendiculairement de la mer jusqu'à l'extrémité du lac Madieh. Mais, attaqué par toutes les forces anglaises à la fois, il dut se replier sur son ancienne position. La nouvelle du débarquement des Anglais, étant parvenue au Caire, y produisit une sensation profonde. Abdallah-Menou envoya des courriers dans toutes les directions pour rappeler ses lieutenants, et, le 18 mars au soir, il arriva au camp devant Alexandrie, après avoir rallié les généraux Régnier et Rampon.

La position était la même qu'à Aboukir; malheureusement on n'avait plus affaire à des Turcs seulement, et le génie de Bonaparte était absent. Mais avec une armée comme celle d'Égypte, avec des soldats comme ceux qui avaient vaincu aux Pyramides, au mont Thabor et à Héliopolis, on ne devait désespérer de rien. D'ailleurs, une bataille était inévitable, et le succès pouvait être favorable aux Français si le général en chef savait frapper un coup vigoureux sur

l'une des deux ailes de l'armée anglaise. Les dispositions furent faites pour le lendemain, 21 mars.

La position de l'armée anglaise était excellente. Son développement atteignait à peine trois cents toises, et ses deux ailes étaient fortement appuyées d'un côté au lac Madieh, de l'autre à la mer. De nombreuses redoutes protégeaient le centre et la gauche, que couvraient encore les batteries des chaloupes canonnières. Examen fait de la position, on reconnut qu'elle n'était attaquable que par la droite, c'est-à-dire du côté de la mer. Encore fallait-il un miracle de courage pour que cette attaque réussît. Elle fut résolue néanmoins. Il fut donc arrêté qu'on écraserait la droite par un grand effort, qu'on la déborderait au pas de course, et qu'une fois débordée, on occuperait la gauche par une fausse démonstration, et que, pendant ce temps, le reste de l'armée française, formée en colonnes, s'avancerait comme un bélier pour trouer le centre. Au premier mouvement rétrograde de l'ennemi, toute la cavalerie devait charger à son tour et pousser les Anglais dans le lac Madieh.

L'armée française, pour exécuter ce plan gigantesque, n'avait malheureusement que 9,000 hommes et 40 pièces d'artillerie, tandis que les Anglais comptaient 19,000 hommes, 200 chevaux, 12 pièces de canon et 30 batteries.

Au point du jour, le 21 mars, le général Lanusse, qui doit commencer l'attaque de droite, forme deux colonnes et les pousse sur le camp ennemi. Le régiment des dromadaires engage l'action et enlève la redoute placée près du canal d'Alexandrie. A cette vue, les deux colonnes se mettent en marche, le général Silly, avec une de ces colonnes, se porte sur la grande redoute de droite, et y pénètre après avoir poignardé un régiment anglais qui la défendait. Le général Valentin, avec l'autre colonne, suit le rivage, afin de passer entre la mer et le camp dit des Romains, et soutenir ainsi l'attaque de Silly. Mais Valentin n'arrive pas. Le général Lanusse, qui attend, pour poursuivre l'attaque, que ses têtes de colonnes paraissent du côté de la mer, craint que ce général n'ait été arrêté par un obstacle imprévu. Il met son cheval au galop, arrive sur la hauteur, et voit cette colonne engagée dans un rentrant entre la redoute et le camp Romain, c'est-à-dire entre deux feux. Elle a trop tôt abandonné le bord de la mer et s'est fourvoyée. Lanusse comprend que l'audace seule peut la tirer de ce mauvais pas; il n'hésite pas, il s'élance au premier rang, tire son sabre, crie: *En avant!* et la colonne le suit au pas de charge. En ce moment, un boulet parti des chaloupes canonnières emporte la cuisse de ce brave général. Il roule avec son cheval tué du même coup. On le relève tout mutilé et criant encore: *En avant!* Mais cet événement a mis du désordre dans les colonnes. L'élan communiqué par le général Lanusse s'attiédit; le feu des ennemis redouble, les soldats rétrogradent et vont s'abriter derrière les mamelons. La colonne du général Silly, arrivant en ce moment, rencontre à l'angle de la grande redoute la 32e demi-brigade. Les soldats, aveuglés par la fumée, se prennent réciproquement pour des ennemis, se fusillent à vingt pas, se chargent, et ne se reconnaissent qu'en croisant les baïonnettes. Cette méprise ajoute encore à la confusion qui règne dans les colonnes. Le général Rampon les rallie, forme

une nouvelle attaque, il a deux chevaux tués sous lui et reçoit cinq balles dans ses habits. Deux autres généraux sont tués, et rien ne peut renverser le mur de fer qu'opposent les Anglais.

Pendant que l'aile gauche succombait ainsi vaillamment, l'aile droite restait immobile. Le général Régnier, qui la commandait, avait fait vingt fois demander à Menou l'ordre d'aller au secours de la gauche. Menou, qui se promenait tranquillement et les bras croisés, derrière les lignes, avait fait répondre chaque fois qu'il n'était pas temps d'agir. A la fin, Régnier, ne prenant conseil que de sa conscience, s'était porté à son tour en avant, afin de faire une diversion en faveur des colonnes engagées. Il ordonna au général Dumas de pousser des tirailleurs jusqu'au canal d'Aboukir, et au général Friant de marcher directement sur la droite de l'ennemi, tandis que lui-même se porterait en avant pour l'appuyer. Le général en chef, qui jusque-là n'avait pas jugé à propos d'agir, commit en ce moment la faute d'engager toute sa réserve à la fois, même sa réserve de cavalerie, dernier espoir de l'armée française en cas de revers. Le général Roire, qui la commandait, fit observer à Menou que le mouvement était prématuré et hasardeux. Mais l'ordre donné est répété avec un ton qui ne permet pas la réplique. Roire tire son sabre, se met à la tête de la réserve, et, piquant son cheval des deux : « *Camarades*, crie-t-il, *on nous envoie à la gloire et à la mort, marchons!* » Les escadrons, enlevés par ces paroles, se précipitent à sa suite sur le champ de bataille. Au milieu de son élan, cette masse de cavalerie se trouve arrêtée par les troupes de Lanusse et de Rampon, qui se replient en désordre sur le général Régnier, qui lui-même était forcé de se rallier au général Friant. Il comprend la faute qu'a faite le général en chef en engageant ainsi la réserve. Il veut arrêter nos escadrons, mais sa voix n'est pas entendue. Déjà une partie l'a dépassé. Il change alors d'avis, et, au lieu d'arrêter son élan, il cherche à le redoubler en criant lui-même : *En avant!* et en faisant appuyer la cavalerie de Roire par l'infanterie de Silly. En ce moment, le général Silly a la cuisse emportée par un boulet de canon; le général Baudot le remplace, il est frappé à mort. Les corps d'infanterie, paralysés par ce double accident, n'avancent plus qu'avec hésitation; la cavalerie seule continue de marcher. Roire est toujours à sa tête. Il pique ferme et aborde l'ennemi avec une telle vigueur qu'il enfonce la première ligne, mais alors il se trouve arrêté par un fossé creusé sur le front du camp anglais. Le général Broissard, à la tête des 3e et 14e de dragons, fait aussitôt un à-droite, tourne le fossé, essuie presque à bout portant en plein travers la double décharge de la mousqueterie et de l'artillerie et tombe percé de deux balles. Les deux régiments hésitent, reculent, se mettent en retraite.

Le général Roire accourt avec la seconde ligne, pointe en désespéré, enfonce les Anglais et pénètre au milieu de leur camp, où les chevaux de ses cavaliers s'abattent dans des trous-de-loup et des chausse-trapes, s'enferrent dans les piquets, s'embarrassent dans les cordes. Il n'y a plus moyen d'avancer ou de reculer. La ligne ouverte s'est refermée derrière lui. Il ordonne à ses hommes de mettre pied à terre et de tuer ou de mourir. Lui-même donne l'exemple et

tombe frappé d'une balle et de deux coups de baïonnette. Une mêlée épouvantable commence alors; une lutte s'engage d'homme à homme. Un officier de dragons reconnaît le général en chef anglais à son uniforme, s'élance sur lui, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, l'attaque corps à corps, le blesse, le poursuit, le blesse encore, arrive en même temps que lui sous sa tente, le saisit à la gorge, roule avec lui sur la poussière, le frappe mortellement de trois coups de sabre, se relève, voit la moitié de ses compagnons morts, et meurt à son tour avec ce qui reste à mourir.

C'est le dernier effort du lion. La journée était perdue. Régnier rallie tout ce qui demeure encore debout sur le champ de bataille et ordonne la retraite, qui s'opère en bon ordre et sans que l'ennemi, épouvanté de ce courage désespéré, ose sortir de ses retranchements pour poursuivre une armée de deux tiers moins forte que la sienne.

Cette bataille, où jamais peut-être le courage d'une armée française ne s'était montré si prodigieux, fut la dernière livrée sur le sol d'Égypte. En vertu du traité d'évacuation signé entre le général Menou et Hutchinson, l'armée que Bonaparte avait amenée trois ans auparavant, l'armée qui avait conquis l'Égypte et tracé la plus extraordinaire de nos légendes militaires, s'embarqua le 20 septembre 1801, troisième jour complémentaire de la capitulation, et revint en France, où elle commença une nouvelle série de travaux et de victoires qui contribuèrent à la grandeur de l'ère impériale.

Ile Saint-Domingue. — La colonie de Saint-Domingue jouissait depuis son établissement des douceurs de la paix. Sa prospérité, ses richesses allaient toujours croissant. Les Européens y arrivaient en foule et les vaisseaux des deux mondes encombraient son port. L'Angleterre, qui voyait d'un œil d'envie la prospérité de cette colonie française, s'empressa, aux premières lueurs de la révolution, d'y souffler le feu de la discorde civile. Les blancs se divisèrent, les affranchis réclamèrent l'entière jouissance de leurs droits politiques, les nègres soupirèrent après la liberté. Saint-Domingue fut bientôt en proie à tous les malheurs de la guerre civile : ses manufactures furent dévastées, ses campagnes incendiées et son commerce anéanti. Pour remédier à tant de maux, la France députa, en 1792, des commissaires revêtus de l'autorité absolue. Le général Galband commandait la place, lorsque les délégués Polverel et Santhonax lui firent connaître leur pouvoir, qui renversait l'ordre suivi jusqu'alors : le pouvoir militaire allait être maintenant subordonné au pouvoir civil. Un tel changement, opéré aussi subitement, fit naître la mésintelligence entre les magistrats et les généraux. Les commissaires, forts de leur droit, destituèrent presque aussitôt le général, le firent embarquer et conduire en France. Un tel acte ne pouvait amener que des résultats fâcheux. Plusieurs officiers supérieurs, qui avaient refusé d'entrer dans les vues des nouveaux commissaires, furent déportés avec le général Galband. Ces chefs gagnèrent les marins en leur montrant Galband comme une victime sacrifiée par des magistrats jaloux. Dès qu'ils eurent corrompu les marins, ils ordonnèrent de rebrousser pour débarquer au lieu de leur départ. Galband, maître des forces

de mer de la république, attaqua sa colonie avec la même fureur que s'il eût été Espagnol ou Anglais. Trois colonnes se portèrent au même moment sur l'arsenal et le gouvernement. Quoique surpris, les commissaires repoussèrent cette première attaque.

Le lendemain, 21 juin 1792, les hommes du général Galband, ralliés et renforcés du reste des équipages, réattaquèrent la ville. Galband marche contre la porte de l'arsenal, qui lui est livré. Maître de cette position, qui dominait la ville, il s'empare des forts environnants.

Les commissaires civils furent obligés d'abandonner leur poste et se retirèrent dans un endroit appelé le haut Cap, situé à une lieue de la ville. Un camp y était établi, destiné à prévenir les irruptions des nègres de la campagne. Aux premiers mouvements de l'attaque, une partie des habitants désertent leurs maisons laissées vides; l'autre espérait rester étrangère à l'action qui allait s'engager. Dès que les commissaires eurent quitté le Cap, les troupes de Galband se livrèrent à toutes les horreurs du pillage, et cette riche cité offrit bientôt le spectacle d'une place prise d'assaut. Vingt mille esclaves brisent leurs chaînes pour se joindre à la masse des assaillants; tout est confondu, et, dans ce massacre épouvantable, on assassine indistinctement. L'incendie ajoute ses ravages à cette scène terrible. Les jeunes filles sont victimes de la plus coupable passion; les femmes, les vieillards, les enfants, se précipitent à travers les flammes de cet immense incendie pour trouver un asile. Galband ne pouvait plus maintenant faire cesser ces fureurs qu'il avait excitées. Il ordonne seulement d'enclouer les canons, de mouiller les poudres, afin qu'on ne pût pas détruire la flotte. Le lendemain elle fit voile vers la France. En route elle toucha terre aux États-Unis d'Amérique, pour y laisser une partie des colons que le fer et le feu avaient épargnés. Les commissaires, qui avaient su conserver une force disponible dans cette fâcheuse extrémité, furent invités par le conseil de guerre assemblé à bord des vaisseaux d'user du reste de leur autorité en faveur des femmes et des enfants. En effet, aussitôt que la fatigue eut fait cesser le carnage et que les flammes s'arrêtèrent faute d'aliment, Santhonax et Polverel redescendirent dans la ville. Tout ce qui restait d'hommes fut organisé en corps civil et militaire; on recueillit les esclaves qui venaient de conquérir la liberté au prix de leur sang, et qui ne surent pas la conserver; on donna pour asile les édifices publics que la flamme n'avait pu consumer aux familles sauvées du carnage; on fouilla les décombres pour chercher des vivres que le besoin public réclamait, et des métaux utiles; puis, pour prévenir la famine, on envoya des bâtiments aux îles voisines et au continent. Cette cité, naguère si florissante, ressemblait à un camp de colons jetés par la tempête sur une plage déserte.

Lorsque la justice publique rechercha les causes d'un tel malheur, les commissaires furent accusés d'une précipitation démesurée dans l'exercice de leurs pouvoirs, et le général Galband d'une imprévoyance inexcusable dans l'emploi de ses moyens de vengeance, sans pour cela que ses intentions aient été criminelles.

Cette terrible catastrophe fut le premier signal de l'abolition partielle de l'esclavage des noirs; mais ce fut pour cette île malheureuse une source innombrable de maux.

La république avait fait place au consulat. L'ordre renaissait, et la paix d'Amiens permit au premier consul de rétablir dans Saint-Domingue l'autorité de la mère-patrie et de faire cesser l'influence des Anglais dans cette île. Le général Leclerc fut chargé de cette expédition, et l'amiral Villaret du commandement de la flotte. Elle arriva, après quarante-six jours de traversée, à la hauteur du cap Samana. Une escadre fut détachée pour aller prendre possession de San-Domingo. On continua de voguer jusqu'à la hauteur de la Grange, où l'armée fut encore partagée en trois divisions. La première était destinée pour le Port-au-Prince, la seconde pour le Fort-Dauphin et la troisième pour le cap Français. On ne savait trop si on trouverait dans l'homme de couleur qui gouvernait Saint-Domingue un Français fidèle ou un Africain révolté. Toussaint Louverture avait-il conservé la colonie pour la métropole ou pour ses ennemis? Secondera-t-il les vues du premier consul, ou, pour satisfaire son ambition personnelle, ce gouverneur allumera-t-il la guerre civile? Dans cette incertitude, toutes les mesures devaient être prises. Tandis que le général Rochambeau débarquait, le 4 février, dans la baie de Macenille, voisine du Fort-Dauphin, le général Leclerc se présentait devant la rade du Cap, dont l'entrée n'est praticable que depuis onze heures du matin jusqu'au soir. Les balises en avaient été enlevées pendant la nuit. Une frégate et un cutter se présentèrent dans la passe; mais, arrivés devant le fort Picolet, ils furent accueillis par une décharge à boulets rouges. Peu après, un capitaine de port, nommé Vangos, vint à bord du vaisseau amiral signifier que le général noir Christophe, commandant au Cap pour Toussaint Louverture avait pris l'invariable résolution de brûler cette malheureuse ville et de massacrer les blancs dès le moment où on ferait quelques dispositions pour la descente. Une députation des premiers habitants du Cap vint confirmer cette barbare résolution. Pour prévenir l'exécution de ce projet, le général Leclerc crut qu'il était plus convenable de dérober aux noirs la vue du débarquement et de se diriger vers l'embarcadère de Limbé, malgré le feu d'une batterie que les grenadiers français eurent bientôt enlevée. Toutes les habitations environnantes étaient désertes; les noirs cultivateurs avaient fui à l'approche des troupes qu'on leur avait dites composées d'Anglais et d'Espagnols, destinées à faire la conquête de l'île et à passer tous les noirs au fil de l'épée. Leclerc rencontra Christophe sur le Morne-aux-Anglais et le battit. Dès que la descente fut opérée, l'amiral Villaret commanda aux vaisseaux *le Scipion* et *le Patriote* de s'avancer vers la rade pour attirer l'attention de l'ennemi sur eux. *Le Scipion* était à peine à portée du fort Picolet, qu'il tira sur lui plusieurs coups de canon; bientôt tous les forts dirigèrent une grêle de bombes et de boulets sur ce vaisseau. Il y répondit par le feu de son artillerie. La nuit ne permit pas de continuer cette première entreprise. L'escadre s'éloignait, quand le Morne de la ville réfléchit une lumière rougeâtre, signe trop certain de l'incendie du Cap; et elle demeura saisie d'effroi à la vue de ce spec-

tacle terrible. Au premier souffle de la brise du large, l'amiral Villaret s'avança sur *l'Océan;* il entra dans la passe, ordonnant à tous les vaisseaux de le suivre. Les forts Picolet et Saint-Joseph étaient abandonnés, ainsi que la batterie de l'arsenal; mais les forts Belair et Saint-Germain tiraient encore. L'escadre gagna le mouillage sans tirer un seul coup de canon. Les vaisseaux *le Patriote* et *le Jean-Jacques Rousseau* eurent l'ordre de faire feu sur les rebelles et de balayer le rivage des misérables qui, une torche à la main, incendiaient les habitations de la petite anse. On prit aussitôt possession du fort Belair et de la petite anse, et nos soldats s'empressèrent d'éteindre l'incendie qui dévorait la ville. Mais cette ville n'était plus qu'un monceau de ruines : huit cents maisons avaient été dévorées par le feu; un grand nombre d'habitants avaient été égorgés. L'incendie du Cap privait l'armée de grandes ressources; il fut une des causes qui amenèrent l'issue désastreuse de cette expédition.

Le pavillon de la France flottait encore une fois sur la ville du Cap. Pendant ce temps, le général Rochambeau s'emparait de Port-au-Prince, puis du fort Dauphin. L'impétuosité avec laquelle nos soldats tombèrent sur les noirs fut telle, que le féroce Dessaline n'osa les attendre et n'eut pas le temps d'incendier cette ville. L'armée française s'était emparée des principales villes de Saint-Domingue, mais la conquête de l'île n'était pas achevée. Toussaint Louverture, qui avait donné ordre à ses lieutenants de tout détruire, villes et habitants, villages et plantations, voulait réduire l'armée française à mourir de faim et de misère au milieu de ce climat funeste aux Européens. En attendant, il avait concentré ses forces dans les mornes. Le général Leclerc, homme habile et énergique, avait deviné les intentions de son adversaire. Son premier soin fut d'organiser l'armée, d'assurer le service des subsistances et des hôpitaux, et de détacher du parti de Toussaint les principaux chefs noirs qui lui obéissaient. Il chercha même à gagner ce chef redoutable, mais il ne put d'abord y réussir. Il fallut le réduire par la force des armes; on y parvint, mais après plusieurs rencontres où il perdit une partie de son armée. A la fin, abandonné de ses généraux et de ses principaux officiers, il consentit à faire sa soumission. Toussaint Louverture n'était pas l'ennemi le plus à craindre pour l'armée française de Saint-Domingue; elle eut à combattre un ennemi plus terrible, la fièvre jaune. Cette armée, si belle au début de l'expédition, composée en partie de vieux soldats du Rhin et d'Italie, c'est-à-dire d'hommes aventureux éprouvés sur vingt champs de bataille, périt presque toute de la mort sans gloire de l'hôpital. En moins de trois mois, 15,000 hommes moururent par les fièvres; l'hôpital du Cap était devenu un vaste tombeau. Toussaint, qui, du fond de sa retraite, n'avait jamais cessé de conspirer, se réjouissait de ce désastre, et comptait, disait-il, sur son alliée la fièvre jaune pour vaincre les Français. Plusieurs lettres interceptées dévoilèrent une partie de ses projets; il fut arrêté comme traître et emmené en France, où il mourut un an après d'ennui et de désespoir. Le général Leclerc, malgré tous les soins qu'il donnait à la colonie, vit ses efforts demeurer infructueux. Les révoltes continuelles des noirs, la mortalité qui régnait dans son armée, le découragement

qui gagna ceux qui survivaient, l'empêchèrent d'arriver au but que lui avait proposé le premier consul. Accablé du chagrin de voir périr aussi misérablement ses compagnons d'armes, il fut atteint à son tour par le fléau, et mourut le 1er novembre 1802. C'était un homme d'un rare mérite et dont le souvenir fut trop vite oublié. Napoléon, en apprenant sa mort, s'écria : *J'ai perdu mon bras droit!* Cette parole est le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce général. Dans la période de son commandement, l'armée avait perdu 2 généraux de division, 9 généraux de brigade, 1,500 officiers de tous grades, 750 officiers de santé, 25,000 soldats, 8,000 marins, 2,000 employés de l'administration et 3,000 blancs venus de France. Sur ce nombre, la guerre en avait à peine frappé 2,000.

Rochambeau succéda au général Leclerc. L'armée de Saint-Domingue était alors réduite à 3,000 hommes abattus et découragés; il fut forcé d'abandonner l'île à l'armée de Dessaline. En 1804, il ramena en France les tristes débris de cette armée qui était dans l'origine forte de 34,000 hommes et composée de bataillons d'élite. Jamais armée française n'avait éprouvé un pareil désastre, désastre qui fut le crime du climat dévorant du tropique, et auquel celui de Moscou devait plus tard faire un triste pendant.

Art militaire. — Les changements opérés dans l'art de la guerre pendant la période que nous venons de parcourir sont immenses; ils embrassent l'art militaire dans tous ses développements. Les grandes guerres que la France eut à soutenir sur tous les points de l'Europe à la fois, les masses énormes de combattants engagés dans la lutte, le contact successif des armées françaises avec toutes les armées du continent et même avec les troupes de l'Asie, le caractère et le génie divers de chaque chef, et jusqu'à l'application du perfectionnement des arts aux fureurs de la guerre, tout concourut à la révolution qui devait porter si loin la science des grandes opérations et l'art d'utiliser et de mobiliser les masses.

Toutefois, ainsi que nous l'avons déjà dit dans notre premier aperçu sur les guerres de la révolution, les exercices et la tactique des différentes armes subirent peu de modifications : ils restèrent, à peu de chose près, ce qu'ils étaient alors et ce qu'ils sont aujourd'hui, ainsi que l'attestent les dates de nos règlements de manœuvres. Il en fut de même de l'art poliorcétique, qui n'a pour ainsi dire pas changé depuis plus d'un demi-siècle. Notre système d'artillerie seul subit une importante modification, par l'introduction de l'artillerie à cheval, dont nous avons déjà parlé.

Irrégulièrement organisées d'abord, assemblage bizarre de corps provisoires, d'éléments hétérogènes, nos armées volent vers les frontières, et là, sous le feu de l'ennemi, au milieu des dangers d'une triple invasion, elles improvisent tout un système de guerres (stratégie, tactique, organisation, administration), le système divisionnaire enfin, système remarquable dans son ensemble et dans ses développements.

Les volontaires nationaux, sans ordre, sans discipline, sans instruction, se jettent sur l'étranger comme *les enfants perdus* du XVIe siècle, et sous la pro-

tection de l'artillerie et des bataillons qui savent encore manœuvrer, déjouent les savantes combinaisons de l'ennemi et paralysent l'action des armées les plus disciplinées de l'Europe. Bientôt ces troupes de volontaires s'organisent. Dans ces armées, où chacun était arrivé avec des droits égaux, l'élection au choix fut adoptée pour nommer des chefs à tous les grades (1); puis l'avancement eut lieu de deux manières, savoir : le tiers par ancienneté de service, à grade égal, roulant sur toute la dernière brigade, et les deux tiers au choix. L'organisation intérieure des deux brigades subit aussi d'utiles réformes. Les rapports de l'infanterie légère à l'infanterie de ligne augmentèrent peu à peu, les corps isolés disparurent. De cet état de choses, organisation générale dans les armées et organisation particulière dans les corps, naquit en peu de temps un ensemble remarquable.

Toutefois, ce ne fut que sous le consulat que le gouvernement put embrasser un système suivi d'institutions et de perfectionnements durables. La création des écoles, celle de l'école militaire notamment, préparèrent les éléments de la grandeur impériale, « et l'on vit renouveler à Fontainebleau, « dit le général Foy, les exercices des rives de l'Eurotas et du Champ-de-« Mars. »

La création de l'école polytechnique avait déjà fourni à l'arme de l'artillerie d'excellents sujets, l'école militaire amena dans l'armée cette pépinière de jeunes officiers, qui, tous ou presque tous, sont devenus des généraux remarquables. Les écoles de l'artillerie et du génie, jusqu'alors distinctes, furent réunies dans un seul et même établissement. Enfin, les travaux du dépôt de la guerre reçurent une impulsion nouvelle. On exhuma les mémoires des anciens généraux et tous les matériaux d'histoire ou d'instruction militaire qui s'y trouvaient. On traduisit les meilleurs ouvrages étrangers sur l'art de la guerre, tels que ceux de Lloyd et de Tempelhoff, et l'on institua un bureau topographique, qui dut fournir, à toute heure, des cartes et des renseignements dont on pouvait avoir besoin. L'institution des ingénieurs géographes des camps et des armées porta l'art de lever les plans au plus haut degré de perfection, multiplia et facilita les applications de la grande tactique aux divers terrains, forma des officiers d'état-major, et fit des reconnaissances militaires un art tout nouveau, une espèce de pilotage terrestre. Les mêmes changements, les mêmes améliorations eurent lieu dans les autres branches de l'administration militaire.

Quant à l'art de la guerre, il marcha et s'agrandit sous l'impulsion du génie des généraux que la république avait enfantés : Carnot, un des premiers, conçoit les grands plans d'attaque et de défense, qui renversent les règles reçues jusqu'alors et préparent les éléments du succès de nos armées ; Pichegru exé-

(1) Les nominations au choix se faisaient de la manière suivante : pour nommer un chef de bataillon, les électeurs se composaient de tous les membres des bataillons où la place était vacante. Pour les emplois de capitaines, de lieutenants de sous-lieutenants, de sergents-majors, etc., les électeurs étaient les membres de la compagnie, moins ceux d'un grade égal ou supérieur.

cute un de ces grands mouvements stratégiques qui portent la guerre au point décisif; Jourdan forme les premières troupes disciplinées et manœuvrières et essaie d'appliquer à l'art de la guerre la récente création des aérostats; Hoche rend à la cavalerie sa destination foudroyante en réunissant en corps séparés les diverses armes de cavalerie jusqu'alors éparpillées dans les divisions; ce même général donne aux armées une mobilité nécessaire et inconnue, en faisant jeter aux vents les tentes où les troupes s'abritaient, et prouve que les soldats campés sous des baraques en paille ou en branchages n'en sont pas moins à l'abri, et qu'elles n'ont pas à s'inquiéter de l'attirail de leur campement, ce qui ne manquait jamais de retarder ou d'entraver les marches et même de prévenir l'ennemi des mouvements qu'on allait faire; Moreau enseigne l'art difficile des retraites, dans ses deux savantes campagnes d'Allemagne et d'Italie; enfin Bonaparte paraît, il ramène la guerre à sa véritable destination: génie profond et organisateur, il fait revivre les principes des grands capitaines. A son début, il enseigne l'art de surmonter les difficultés de la guerre des montagnes, en tournant les positions de l'ennemi par des marches savantes et admirablement combinées. Il montre ainsi la nécessité des études topographiques et le rapport qui existe entre cette science et la tactique. Bientôt il agrandit le théâtre de la guerre et change les données établies sur la défense des États. Les lignes défensives et les forteresses ne suffisent plus pour arrêter nos phalanges. Le Rhin et les Alpes, traversés et soumis en vingt points différents, ne sont plus des obstacles pour elles. Les seules places appelées à favoriser l'offensive par leur position géographique, ont une influence réelle sur les combinaisons. De ce nombre sont Mayence, Kehl, le vieux Brissac, sur le Rhin; Tortone, Alexandrie, Gênes, Coni, en Italie; les autres se trouvent pour ainsi dire effacées de la nouvelle topographie militaire (1). Ses manœuvres tactiques ne sont pas moins admirables, et jamais l'emploi raisonné des trois armes ne fut porté à un plus haut point de précision. Chaque événement fait naître en lui des combinaisons nouvelles, toutes marquées au coin des vrais principes de la guerre. Ici, il fait consister toute la tactique des armées dans les jambes, parce qu'elle est appropriée à la nature des lieux et à l'esprit de la guerre.

Les déploiements sont rares dans les premières guerres d'Italie, parce que la nature du terrain ne s'y prête pas toujours, et aussi parce qu'il faut surprendre et étonner l'ennemi en le frappant au point décisif; de là l'emploi des colonnes précédées de l'artillerie. La cavalerie sert de réserve. Lui-même fixe ainsi l'emploi des colonnes : « Il faut, dit-il, qu'une armée tienne toujours « ses colonnes réunies, de manière que l'ennemi ne puisse pas s'introduire « entre elles ; que si, par des raisons quelconques, on s'écarte de ce principe, « il faut que les corps détachés soient indépendants dans leurs mouvements, « et se dirigent pour se réunir sur un point fixe, vers lequel ils marchent sans « hésiter et sans nouveaux ordres. »

(1) Rocquancourt.

Il résulte de ce précepte que les colonnes ne doivent jamais être séparées que dans le cas où l'ennemi serait encore éloigné. Mais vient-il à paraître, elles doivent se concentrer avec rapidité sur un point désigné, sans qu'il puisse y avoir ni indécision ni malentendu dans les ordres donnés. L'expédition d'Égypte révèle l'efficacité des carrés, apprend aux soldats la nécessité de se servir habilement de ses armes, à économiser ses munitions, et à conserver son sang-froid et son aplomb. Elle sert aussi à donner des idées plus sérieuses sur l'emploi de la cavalerie. On y reconnaît l'importance de tout ce qu'un cheval dressé avec soin peut parvenir à faire et à porter. « Enfin, dit le colonel Carrion-Nisas, cette expédition instruit les troupes à se priver de boissons fermentées, qui paraissent en Europe nécessaires pour leur faire supporter les fatigues de la guerre, à préparer leurs subsistances, à s'accoutumer à toutes sortes de nourritures, à porter des vivres poûr plusieurs jours, et à résister à l'influence des climats brûlants. »

Quant à l'artillerie, nul ne porta plus loin les secrets et l'emploi de cette arme, ainsi que nous le verrons sur les champs de bataille de l'empire, où l'on vît paraître à la fois plusieurs centaines de bouches à feu dans une action, et un personnel de plus de 60,000 hommes.

Spectacle non moins honorable que les victoires! les armées françaises, partout triomphantes, sont partout disciplinées; partout elles respectent l'ordre, la propriété, le malheur. Plus de pillages; les exactions sont punies; les contributions militaires sont imposées avec modération, reçues avec ordre et décence, dépensées pour le soldat avec fidélité et enfin soumises à une exacte comptabilité.

Des consolations, des dédommagements sont assurés aux soldats mutilés par la guerre. L'hôtel des vétérans est embelli; le temple de Mars est décoré de leurs noms. Les grenadiers de l'armée reçoivent une récompense commune et une illustration d'un genre nouveau par l'élévation d'un héros descendant de Turenne au titre, jusqu'alors inconnu, de *premier grenadier de l'armée*. Un nouvel hommage est consacré à la valeur et au talent militaires, joints avec la vertu et la modestie civiques, par l'inhumation solennelle de Turenne lui-même, par le monument élevé à sa mémoire, dans le temple de Mars, au mépris des préjugés nouveaux qui avaient proscrit le mérite uni à une haute extraction, comme les anciens préjugés avaient repoussé le talent privé des recommandations de la naissance. L'émulation est excitée dans l'âme de tous les braves par les médailles, par les colonnes qui consacrent à la postérité le dévouement de Desaix, de Kléber et de tant d'autres guerriers morts au champ d'honneur, et enfin par ces mots sortis de l'âme du premier consul lorsque la mort frappa Desaix : « Que ne m'est-il permis de pleurer ! »

Mais, avant d'entrer dans cette grande période de l'empire, nous croyons nécessaire de faire connaître sommairement les divers corps qui ont existé pendant la période républicaine et qui ont disparu successivement, ou qui ont été fondus dans les régiments créés au camp de Boulogne, cette haute école

de manœuvres où se formèrent les chefs et les soldats, cette armée que l'histoire a baptisée du nom de Grande-Armée.

Légions. — La loi du 29 avril 1792 avait créé six légions composées chacune de deux bataillons d'infanterie légère, d'un régiment de chasseurs à cheval ou de dragons et d'une division d'ouvriers. On en forma successivement plusieurs autres; mais les lois du 21 février 1793 et du 9 pluviôse an II ordonnèrent leur incorporation : l'infanterie forma de nouveaux bataillons de chasseurs à pied, et la cavalerie servit de noyau à huit nouveaux régiments de chasseurs à cheval. Voici le nom de ces légions :

Légion de Kellermann ou de la Moselle. — De Luckner ou du centre. — Des Ardennes ou de Myazinsky. — Des Alpes. — Du Midi ou des Américains *composée d'hommes de couleur satisfaits d'habiter la terre de la liberté*, dit le décret de création, et commandée par le célèbre chevalier de Saint-George. — Nationale du Midi ou de Montesquiou. — Nationale des Pyrénées. Castelverd, chef.—De la Montagne, fille des sociétés populaires, levée à Marseille par Barras et Servières. — Nationale des montagnes des Pyrénées ou de Miquelets. — De Rosenthal, levée par le citoyen d'Hingue. — Nantaise, organisée en Vendée par le représentant Dubois-Crancé. — Des Francs, levée à Mayence en mai 1793.

En l'an IV, le général Hoche forma dans l'ouest la première légion des Francs ou légion Rouge, et la deuxième légion des Francs, qui furent toutes deux incorporées dans la ligne l'année suivante.

L'arrêté du 17 ventôse an VIII, qui ordonnait la formation d'une armée de réserve, prescrivit l'organisation à Dijon d'une légion volontaire de la réserve du premier consul, commandée par le chef de brigade Labarbée, et composée de jeunes gens de riches familles échappés à la conscription. L'infanterie portait l'uniforme des troupes de ligne, et la cavalerie, équipée à la hussarde, avait une pelisse couleur jaune clair qui fit donner aux soldats qui la portaient le surnom de *Canaris*. Cette légion fut licenciée et incorporée en l'an IX, après avoir fait une seule campagne à l'armée des Grisons.

Les légions de réserve de l'intérieur, créées au nombre de cinq par décret du 20 mars 1807, pour la défense des frontières, s'organisèrent à Lille, Metz, Rennes, Versailles et Grenoble. Elles avaient, dans l'origine, pour chefs les généraux Colaud, Sainte-Suzanne, Demont, Laboissière et Valence.

Contrairement au principe de leur institution, les trois premiers bataillons de ces légions entrèrent en Espagne à la fin de 1807 avec le corps du général Dupont, et trouvèrent la mort ou la captivité sur le champ de bataille de Baylen, à Cabrera et sur les pontons de Cadix. Les quatrièmes bataillons de chaque légion les remplacèrent à l'armée d'Espagne. On réorganisa les cadres des trois premiers bataillons, qui furent complétés, et on en forma, le 1er janvier 1809, deux régiments qui prirent dans la ligne les numéros 121 et 122.

Troupes corses. — La Corse a toujours été une pépinière fertile pour l'armée.

De l'an V à l'an VII, elle avait fourni plusieurs compagnies franches et des corps d'éclaireurs pour le maintien de la tranquillité publique.

Le 8 prairial an VI, le général Bonaparte, étant à bord du vaisseau *l'Orient*, avait créé deux compagnies franches dites du Golo et du Liamone, qui subsistèrent jusqu'en l'an XII, époque de leur fusion dans le bataillon de chasseurs corses au camp de Saint-Omer.

Durant la période impériale il fut levé en Corse une grande quantité de corps de troupes, dont il sera parlé en temps et lieu.

Les Miquelets ou chasseurs basques étaient connus dans les armées françaises depuis plusieurs siècles, d'abord sous le nom de Vascons, puis sous celui de Cantabres.

Dès 1793 on forma, sous le nom de Miquelets, à l'armée des Pyrénées-Orientales, une demi-brigade basque, dont les débris furent réunis en bataillons de chasseurs basques, qui existaient encore à la fin de l'an VII.

En l'an VIII, le premier consul en reconstitua deux bataillons, qu'il envoya en Italie avec l'armée de réserve, en leur conservant leur ancien drapeau, afin, écrivait-il, que *l'on distinguât les braves habitants des Pyrénées et que le peuple connût mieux tous les services qu'ils avaient rendus à la patrie.* Ces bataillons, affaiblis par la guerre, furent incorporés dans la ligne, à Berne, en prairial an IX.

Les Miquelets reparurent plus nombreux et plus aguerris que jamais, en 1808, avec les guerres de la Péninsule. Nous en parlerons à cette époque.

Dépôts coloniaux.— Il en existait un, dès l'an VI, à Rochefort; il fut supprimé sous le titre de Dépôt des Antilles, le 27 floréal an IX.

A la même époque, on voit créer des dépôts coloniaux au Hâvre, à l'île de Ré et à Morlaix.

L'organisation régulière et complète des dépôts coloniaux date du 20 frimaire an XI. On les destina dès lors à recevoir les soldats dont la présence était nuisible dans les corps.

Ces dépôts furent établis à Dunkerque, au Hâvre, Nantes, Rochefort et l'île de Ré, Bordeaux, Blaye et Marseille.

On embarqua les hommes pour les colonies par escouades de 30 hommes.

Le 28 thermidor an XI, ces dépôts furent organisés en quatre bataillons, qui, réorganisés en septembre 1810, subsistèrent jusqu'en septembre 1814.

En 1811, l'accroissement de l'armée augmentant naturellement le nombre des soldats indisciplinés, un décret du 3 août créa quatre bataillons de pionniers coloniaux, qui furent organisés à l'île de Walcheren, en Corse, à l'île de Ré et à Belle-Isle : ces bataillons étaient modestement habillés de tricot et de drap gris de fer. Au mois de septembre 1814, les quatre bataillons coloniaux et les quatre bataillons de pionniers coloniaux furent amalgamés en quatre nouveaux *bataillons coloniaux*.

Hussards a pied.—Créés à deux bataillons par l'arrêté du 13 floréal an VIII, ils avaient pour uniforme le pantalon et le dolman gris-de-loup mélangé, avec le collet et les parements garance, le gilet bleu de ciel, les souliers et les guêtres en cuir, le sac de peau, le ceinturon, la giberne, le briquet et le fusil avec baïonnette. Employés à l'armée de réserve pendant la campagne de Marengo, ils furent incorporés, dans le courant de l'an IX, dans les 18e, 19e, 45e, 80e et 87e demi-brigades de bataille.

Aérostiers.—Le 13 germinal an II, on créa une compagnie d'aérostiers, qui devint 1re compagnie et servit à l'armée de Sambre-et-Meuse jusqu'à la fin de l'an V; passée en Égypte, elle rentra en France avec l'armée d'Orient, en l'an X, et fut supprimée conformément à un arrêté du Directoire du 29 pluviôse an VII, resté jusque-là sans exécution.

L'uniforme des aérostiers consistait en habit-veste et culotte blancs, passe-poil rouge au collet, parements noirs, boutons d'infanterie; pantalon et veste de coutil pour le travail. Le citoyen Coutelle, capitaine du génie, commandait cette compagnie.

Une 2me compagnie d'aérostiers fut créée le 5 messidor an II, par suite du dédoublement de la 1re compagnie, organisée à Meudon et sur le même pied que la 1re, et envoyée à l'armée du Nord. Le capitaine L'Homond en eut le commandement.

Elle servit successivement aux armées du Nord et du Rhin, et fut supprimée en conséquence d'un arrêté du 29 pluviôse an VII.

Indépendamment des deux compagnies d'aérostiers, employées aux armées de Sambre-et-Meuse et du Nord, il existait dans le château de Meudon, sous la direction du citoyen Conté, depuis membre de l'Institut, une école aérostatique organisée définitivement le 10 brumaire an III. Cet établissement servait de dépôt aux deux compagnies, on y préparait tout l'attirail destiné aux armées, on y faisait des expériences. Cette école, passée au département de l'intérieur en l'an VII, fut définitivement supprimée en l'an IX.

Dromadaires.—C'est à l'époque de l'expédition de Syrie que Bonaparte créa le corps des dromadaires. Ce corps, composé d'abord d'une compagnie, fut ensuite porté à plusieurs. Il avait été institué pour lutter de vitesse avec les Arabes nomades du désert et pour servir d'éclaireur à l'armée dans ces mers de sable. Le dromadaire, par la rapidité de sa marche, permettait aux éclaireurs de faire jusqu'à vingt-cinq lieues par jour sans s'arrêter.

Quelquefois deux hommes placés dos à dos menaient le même dromadaire, qu'on chargeait

en outre de munitions et de vivres pour plusieurs jours. Une fois au milieu des ennemis qu'il poursuivait, le cavalier faisait fléchir le genou à sa monture, attaquait les Arabes et enlevait tout à la fois hommes, femmes, enfants et bestiaux.

C'est principalement aux environs du Caire que le régiment rendit des services; il força les Bédouins à porter plus loin leurs ravages. Desaix, dans la haute Égypte, s'en servit contre Mourad-Bey; il réunit 300 dromadaires sous l'adjudant-général Boyer (P.). Après une poursuite longue et pénible, cette colonne revint à Syouth et augmenta plus tard le régiment créé au Caire, qu'on porta successivement de 100 à 700 dromadaires. Les soldats étaient tirés de l'infanterie, en avaient l'organisation et se battaient en fantassins. En mettant pied à terre pour combattre, ils entravaient leurs dromadaires en un seul peloton en laissant un grand espace vide, espèce de redoute au centre de laquelle restait une garde.

Uniforme lors de la première organisation : veste grise avec le turban et le manteau arabe. C'est ainsi qu'il fit la campagne de Syrie. Ensuite on francisa le costume de la manière suivante : dolman bleu clair, collet et parements écarlate, gilet et pantalon bleu clair, agréments blancs, shako en feutre avec visière; en grand uniforme, par-dessus le dolman, un caftan écarlate descendant au genou, galonné à la housarde, faux collet, manches courtes fourrées. On joignait à cet habillement un long burnous blanc. Giberne d'infanterie, sabre de hussard, sabretache en cuir noir, fusil de dragon, équipement et harnachement du pays.

Un arrêté de Bonaparte, du 18 thermidor an VI, accorde un dromadaire à chaque courrier du général en chef; ce premier essai donne l'idée (20 nivôse an VII) de former un régiment de dromadaires, qui, mis sur le pied de la gendarmerie, fait la police, porte les dépêches, escorte les convois, etc. On y incorpore (nivôse an VII) des Maltais. Il y avait un palefrenier turc par six dromadaires.

En messidor an VII, une compagnie, sous le général Destaing, chasse les Arabes des environs de Bahireh.

Un escadron assiste à la deuxième bataille d'Aboukir (3 thermidor an VII).

Le régiment de dromadaires, commandé par le chef de brigade Cavalier, rentra en France au commencement de l'an X avec l'armée d'Orient, et, comme il se trouvait démonté, on l'incorpora dans la gendarmerie nationale.

La garde municipale de Paris, créée le 12 vendémiaire an XI pour le service de la ville, formait deux régiments d'infanterie répartis dans les postes des ports et des grandes barrières : la cavalerie formait un escadron de dragons. Le premier régiment portait l'habit vert doublé de blanc, veste et culotte blanches, guêtres noires, parements, collet et revers rouges. Le second régiment portait l'habit rouge, veste et culotte blanches, parements, collet et revers verts, guêtres noires, boutons jaunes pour les deux régiments. — L'escadron de dragons avait l'habit gris de fer, parements, collet et revers rouges, veste et pantalon jaune chamois, boutons blancs.

Des détachements tirés de ces régiments allèrent en Hollande pendant la campagne de l'an XIV, touchèrent aux frontières de Prusse et rentrèrent en février 1806, sans avoir pris une part active à la campagne.

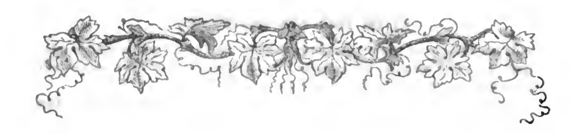
Un nouveau bataillon de guerre, commandé par le colonel Rabbe, entra dans la Hesse en novembre 1806, et y désarma les rebelles. En 1807, il entra en Poméranie, assista au siége de Dantzig sous les ordres du maréchal Lefebvre et s'y distingua principalement dans la nuit du 6 au 7 mai, à la prise de l'île de Holm, ainsi que le 14, en enlevant à l'abordage, sur la Vistule, une corvette anglaise chargée de munitions pour la place.—Attaché à la division Dupas, du 8e corps, il était à la bataille de Friedland le 14 juin et s'y battit en ligne depuis 5 heures du matin jusqu'à minuit.

A la fin de 1807, un 2e bataillon de guerre entra en Espagne, et fut décimé à Baylen en juillet 1808.

Un nouveau bataillon de guerre lui succéda et resta en Espagne jusqu'en 1812.

Après la conspiration du général Mallet, dans laquelle la garde de Paris se trouva fatalement compromise (deux officiers furent condamnés à mort et fusillés; on sursit à l'exécution du colonel Rabbe et du sergent Rateau), ce corps fut complétement réorganisé. — Un décret du 6 janvier 1813, suivi d'un ordre du 12, en forma définitivement le 134e régiment de ligne

L'escadron de dragons, qui était resté fidèle à son devoir, fut incorporé dans le 2e régiment de chevau-légers de la garde impériale.



CHAPITRE II.

1801 — 1807.

SOMMAIRE. — Camp de Boulogne. — Composition et force des armées des divers camps. — Les demi-brigades et les régiments. — La garde impériale. — Les armes d'honneur. — Institution de l'ordre de la Légion-d'Honneur. — Élévation à l'empire. — Distribution des aigles. — La grande armée. — Campagne d'Allemagne. — Ulm. — Les Français à Vienne. — Austerlitz. — Paix de Presbourg. — Campagne de Prusse. — Iéna. — Entrée des Français à Berlin. — Défense de Constantinople. — Campagne de Pologne. — Entrée des Français à Varsovie. — Eylau. — Friedland. — Prise de Dantzick. — Paix de Tilsitt.

Le pouvoir consulaire ne dura que quatre ans. Pendant ces quatre années, d'immenses révolutions politiques s'accomplirent, de grandes réformes s'opérèrent. Le premier consul avait marché insensiblement vers le trône; Bonaparte était devenu Napoléon.

Le 15 juillet 1801, il avait signé un concordat avec le pape.

Le 21 janvier 1802, il avait accepté le titre de président de la république cisalpine.

Le 25 mai, il avait signé la paix d'Amiens entre la France, l'Angleterre et l'Espagne.

Le 2 août suivant, il avait été nommé consul à vie.

Le 2 décembre 1804, il avait été sacré empereur par le pape Pie VII dans l'église de Notre-Dame, à Paris.

Enfin, le 26 mai 1805, il avait, dans le dôme de Milan, posé sur sa tête la vieille couronne de fer des rois lombards qu'avait portée Charlemagne.

Mais, en faisant revivre le titre d'empereur, ce n'est point un vaine dignité qu'il a empruntée à l'histoire de son illustre prédécesseur, c'est son œuvre tout entière qu'il a réédifiée. C'est l'empire carlovingien avec ses grandes institutions militaires qu'il a reconstitué.

Dans sa course ascendante et rapide, il a entraîné avec lui ses vieux compagnons d'armes. En devenant empereur comme Charlemagne, comme à Char-

lemagne, il lui fallut ses grands feudataires impériaux, et il créa seize maréchaux, brillante constellation militaire dont chaque nom reflète un des rayons de la gloire napoléonienne. Ces maréchaux sont : Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann et Pérignon, Lefebvre et Serrurier. Tous ces hommes étaient sortis des rangs de l'armée, tous s'étaient formés et avaient grandi aux feux des batailles républicaines, et avant d'ajouter à leurs noms les nouveaux titres si glorieusement conquis de duc de Berg, de Conégliano, de Rivoli, de Dalmatie, de Trévise, de Reggio, d'Elchingen, etc., les soldats les avaient déjà baptisés de titres non moins glorieux, tels que : *Enfant chéri de la victoire, Roland de l'armée, Bayard moderne* et *Brave des braves*, etc.

Quant à l'armée, il la réorganisa dans tous ses détails; car sa mission, ainsi qu'il le disait lui-même, n'était pas seulement de gouverner la France, mais de lui soumettre le monde, sans quoi le monde l'aurait anéantie. Partant de cette supposition gratuite, ainsi que le fait observer le général Foy, il organisa l'empire pour la guerre et pour la guerre éternelle. Ce ne fut pas pour acquérir le droit d'être un prince absolu qu'il combattit sous toutes les latitudes; rien ne l'empêchait de le devenir à moins de frais. Au contraire, il fonda le despotisme pour créer, vivifier et toujours renouveler les éléments des combats.

La paix signée à Lunéville avec l'empereur d'Allemagne, la paix signée à Amiens avec l'Angleterre, ne pouvaient être durables : Bonaparte ne s'y trompa point. La France, telle que venaient de la faire les nouveaux traités, pesait d'un poids trop lourd sur le vieil équilibre européen pour qu'il pût espérer de la conserver ainsi sans combat. Aussi, en annonçant la signature du traité d'Amiens, il faisait insérer dans le *Moniteur* les réflexions suivantes : « Les relations de la France avec l'Angleterre sont le traité d'Amiens, rien que le traité d'Amiens... Au reste, le peuple français demeurera constamment dans l'attitude que les Athéniens ont donnée à Minerve : *le casque en tête et la lance en arrêt !* »

En effet, l'Angleterre ne songea pas un instant à exécuter les clauses de ce traité, car il fallait qu'elle rendît Malte et évacuât l'Égypte, et elle voulait garder l'une et occuper l'autre. Abandonnée un moment de tous ses alliés, seule, épuisée par la longue lutte qu'elle venait de soutenir contre la république, elle ne vit dans cet acte solennel qu'une suspension d'armes nécessaire pour réparer ses forces et pour avoir le temps d'entraîner encore une fois les gouvernements de l'Europe dans une guerre contre la France.

Bonaparte, de son côté, mettait tout en œuvre pour déjouer les projets de l'Angleterre et l'effrayer par ses armements considérables et par la menace d'une descente en Angleterre. Il disait à l'ambassadeur de cette nation : «Chaque vent qui souffle de votre pays n'apporte que haine et inimitié contre moi.... Une descente est le seul moyen offensif que j'aie contre elle, et je suis déterminé à me mettre moi-même à la tête de l'expédition.... Les Anglais veulent la guerre, ajouta-t-il; mais, s'ils sont les premiers à tirer l'épée, *je serai le dernier à la remettre dans le fourreau*.... S'ils ne respectent pas les traités, *il faut dorénavant les couvrir d'un crêpe noir*.... Si vous voulez armer, j'armerai aussi;

si vous voulez vous battre, je me battrai aussi.... *Vous pourrez peut-être tuer la France, mais jamais l'intimider!* Malheur à ceux qui ne respectent pas les traités, ils en seront responsables devant toute l'Europe. »

En attendant, il fit d'immenses préparatifs sur les côtes de l'Océan, qu'il hérissa de redoutes depuis la Gironde jusqu'à l'Escaut. Les constructions se pressaient dans tous les ports. On y commença les travaux de cette flottille qui devait se réunir plus tard à Boulogne. Flessingue s'éleva sur d'imposantes fortifications et devint le grand arsenal des armements de la France. En même temps, de nombreux corps de troupes se dirigèrent en Italie et en Hollande, vers les rivages des deux mers, et une armée considérable fut réunie sur les côtes de l'Océan et de la Manche. Cette réunion d'hommes, distribuée depuis le Texel jusqu'aux Pyrénées, fut divisée en six camps (1) et forma la grande armée, le 1er fructidor an XIII. C'est là ce qu'on appelle le *camp de Boulogne*. Bonaparte y mit les officiers à la théorie et les soldats aux rudes travaux de l'exercice. Les officiers apprirent à commander et à remuer leurs troupes, les soldats à obéir et à manœuvrer uniformément. En un mot, c'est là que se formèrent les chefs et les soldats qui devaient vaincre à Austerlitz, à Iéna, à Friedland et à Wagram.

C'est le moment le plus beau de l'existence de l'armée française. Placée entre deux périodes également glorieuses dont l'une venait de s'accomplir, dont l'autre allait commencer bientôt; riche des souvenirs acquis sur les bords du Rhin, du Danube, de l'Adige et du Nil; forte par la trempe et le moral de ses

(1) Les camps réunis sur les côtes de l'Océan, dès le mois de fructidor an XI, furent compris sous le titre général d'*Armée des côtes* ou d'*Armées des côtes d'Océan*, le 1er germinal an XIII, et prirent le titre de *Grande armée* le 1er fructidor an XIII.

Le *Camp de Saint-Omer* avait son quartier général à Boulogne et obéissait au général de division Soult; on le subdivisa en quatre petits camps, puis il forma le quatrième corps de la grande armée.

Le camp de Bruges était sous les ordres du général Davoust, dont le quartier général était à Ostende; il devint le troisième corps de la grande armée.

Le camp de Compiègne, dont le général Ney était commandant, fut transféré à Montreuil le 15 frimaire an XII et en prit le nom : il devint le sixième corps de la grande armée.

Le camp de Bayonne, sous le général Augereau, fut transféré à Brest en frimaire an XII et composa le septième corps de la grande armée.

On appelait *Camp de Boulogne* la réunion des trois petits camps formés sur les côtes de la Manche, dits de gauche, du centre et de droite, dont le titre véritable était camp de Saint-Omer, et dont le quartier général était à Boulogne.

Le camp d'Utrecht était sous les ordres du général Victor, commandant en Batavie; il forma le deuxième corps de la grande armée.

Le camp de Nimègue, qui forma l'armée du Hanovre, obéit d'abord au général Mortier depuis le mois de floréal an XI jusqu'en prairial an XII, époque où ce général fut provisoirement remplacé par le général Dessolles. En floréal an XII, le maréchal Bernadotte eut le commandement titulaire de cette armée, qui devint le premier corps de la grande armée.

Indépendamment des grands camps qui formaient l'armée des côtes de l'Océan, il y avait trois camps volants de grenadiers établis à *Rennes*, à *Napoléon-Vendée* et à *Alexandrie*.

éléments, puissante par son organisation, son savoir et son expérience, intelligente par les talents de ses officiers, commandée par le premier capitaine du monde, elle surpassait alors toutes les armées anciennes et modernes.

«Il y avait un demi-siècle que les éléments de la tactique moderne avaient été fixés dans les camps prussiens. Napoléon ne trouva rien d'essentiel à y changer, mais il en étendit l'application à des circonstances nouvelles. L'ordre en colonne acquit un nouveau crédit; on en outra même quelquefois les proportions; c'est au point que dans les derniers temps, à Albuera, à la Moskowa, à Waterloo, on en forma douze bataillons déployés l'un derrière l'autre. Mais ce ne furent toutefois que des exceptions qui ne détruisirent pas la préférence que l'on continua d'accorder à la colonne d'une division de front, et surtout à la colonne centrale de l'ordonnance. On fit front et l'on combattit par le premier rang; le carré devint une formation de règle, non moins employée dans l'offensive que dans la défensive. On adopta contre les carabiniers le feu successif par rang. Les troupes furent exercées à remuer de la terre; elles élevèrent des fortifications ou creusèrent des ports. Une noble émulation, qu'entretenait la présence de l'empereur, portait les colonels à se surpasser les uns les autres dans l'instruction et la tenue de leurs régiments. Les grands simulacres de guerre de Boulogne éclipsèrent les camps et les exercices prussiens.

« A l'expérience qu'ils avaient de la guerre, les généraux ajoutèrent la science des grandes manœuvres qu'il ne possédaient qu'imparfaitement; on les vit introduire dans les mouvements des brigades, des divisions et même des corps d'armée, une précision que l'on ne trouvait auparavant que dans les manœuvres du bataillon. Des camps où, comme à Boulogne, l'ennemi, sans être à craindre, n'est cependant pas éloigné, sont pour les troupes et surtout pour les chefs une école par excellence, plus favorable peut-être au perfectionnement des méthodes et aux progrès de l'instruction que la guerre même.

«L'organisation générale des armées reçut, dans cette circonstance, une modification importante à signaler. Les divisions, au lieu de rester composées, comme elles l'avaient été sous la république, de troupes de toutes armes, ne le furent plus que de troupes de la même arme, infanterie ou cavalerie, en conservant néanmoins pour accessoire une batterie d'artillerie à pied ou à cheval, selon leur nature. La réunion de plusieurs divisions forma, sous le nom de *corps d'armée*, une fraction nouvelle des grandes armées, dont le commandement fut confié aux maréchaux d'empire ou à des lieutenants-généraux de choix. Les divisions d'infanterie et de cavalerie se combinaient dans des proportions variables pour former des corps d'armée; mais il y eut telles campagnes où l'on vit des corps d'armée entièrement composés de cavalerie. Cette extension donnée à un système d'ailleurs excellent a fait perdre des à-propos audacieux et décisifs, tantôt parce que le terrain ne s'est pas prêté au déploiement de plusieurs milliers de chevaux, tantôt parce qu'une rivalité funeste a empêché les deux armes de s'entr'aider. En compensation de ces deux inconvénients, on réunissait plusieurs avantages, et notamment celui de fournir

contre les lignes non entamées de cavalerie et d'infanterie de l'adversaire des charges qui pouvaient décider d'une bataille, comme à Eylau (1). »

Avant d'entrer dans les détails d'organisation relatifs à chaque arme, disons un mot sur l'esprit des troupes à cette époque. L'élévation du général en chef Bonaparte à la dignité consulaire avait été accueillie avec transport par l'armée, qui semblait partager cette royauté militaire ; mais quand on vit paraître le décret qui substituait l'ancien mot de *régiment* à celui de *demi-brigade*, et celui qui instituait l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, quand on comprit enfin que Bonaparte se faisait de l'armée un marche-pied pour s'élever au trône, des murmures éclatèrent dans tous les rangs; l'esprit républicain n'était pas encore éteint dans le cœur de ces vétérans des armées du Rhin et d'Italie. Il en coûtait à ces vieux soldats de voir disparaître ainsi une dénomination à laquelle se rattachaient pour eux tant de souvenirs glorieux, et, bien que cette réforme ne fît point perdre aux corps leurs numéros et n'altérât en rien leur organisation, ils ne pouvaient se faire à l'idée de renoncer aux beaux surnoms, baptême du champ de bataille, d'*impétueuse*, d'*invincible*, de *foudroyante*, de *terrible*, d'*infernale*, d'*incomparable*. En effet, rien ne pouvait remplacer pour eux ces titres glorieux dont la trace allait être à jamais perdue sous un nouveau nom. L'institution de la Légion-d'Honneur elle-même, qui créait un nouveau moyen d'émulation, un mobile nouveau pour l'esprit des troupes, fut accueillie avec défaveur (2) par la généralité. Les armes d'honneur semblaient plus nationales, plus militaires surtout. Les esprits frondeurs, et certes il n'en manquait pas dans l'armée, en voyant exhumer ces institutions de la vieille monarchie et sortir du garde-meuble les oripeaux et les broderies dont se couvraient les grands dignitaires de l'ordre nouveau, se livraient à de bruyants sarcasmes. Il se trouvait dans les troupes, dans les chefs surtout, bon nombre d'ambitieux qui approuvaient toutes ces mesures et les exaltaient; mais le plus grand nombre, les vieux soldats surtout, les désapprouvaient hautement, et ceux-là représentaient le véritable esprit de l'armée (3). Il fallait donc refaire l'éducation morale des troupes comme on refaisait leur éducation militaire. Bonaparte ne s'y trompa point. Pour y arriver, il voulut frapper l'imagination des soldats par la grandeur de ses entreprises, par des fêtes splendides et d'imposantes solennités et par des occupations sans cesse renouvelées. Le projet d'une descente

(1) *Art Militaire*, par Rocquancourt.

(2) Nulle institution, dit Thibaudeau dans ses Mémoires, n'éprouva une opposition plus imposante.

(3) L'arrestation de Moreau, toute légale qu'elle était, produisit aussi une funeste impression dans l'armée. Moreau était adoré des soldats qui avaient fait la guerre sur le Rhin et dont la plupart connaissaient à peine Bonaparte. Ils ne virent dans son arrestation qu'un sentiment de jalousie du premier consul contre le vainqueur d'Hohenlinden. On disait aussi à cette époque que Bonaparte, connaissant l'esprit de ces troupes, les avait choisies pour composer l'armée expéditionnaire de Saint-Domingue, afin de s'en débarrasser en les jetant au climat dévorant des tropiques et aux nègres de Dessalines et de Toussaint. Le temps a fait justice de toutes ces calomnies.

en Angleterre, les fêtes célébrées à l'occasion de l'institution de la Légion-d'Honneur, du sacre, etc., et surtout les camps qui bordaient les côtes de l'Océan, le servirent à merveille. Toujours occupé lui-même, il avait aussi le secret d'occuper toujours les autres. L'émulation qu'il faisait naître parmi les chefs des divers corps, parmi les corps eux-mêmes, en tenant constamment en haleine l'esprit des soldats, faisait oublier insensiblement les usages et les institutions de la république. Les camps présentaient le tableau le plus animé qu'il soit possible d'imaginer par l'activité qui y régnait et par l'industrie qui avait présidé à leur formation. Là, chaque régiment avait son jardin, chaque compagnie son parterre et son potager; les soldats cultivaient leur coin de terre avec une ardeur incroyable. Ces travaux étaient des délassements des autres travaux auxquels se livraient tous ces hommes. Indépendamment des manœuvres qui avaient lieu chaque jour, ils travaillaient encore aux fortifications des côtes, à l'agrandissement des ports. Avant cette époque, celui de Boulogne n'était qu'un *havre* étroit, formé par l'embouchure de la Liane qui venait le remplir à marée haute et le laissait presque à sec en se retirant. Une seule portion de quai y existait où abordaient ordinairement les paquebots. En peu de temps, le cours inférieur de la Liane fut bordé de quais, des jetées furent bâties, un grand bassin fut creusé. A l'extrémité de la jetée, on éleva un fort immense, qui reçut le nom de *fort Napoléon*. De semblables travaux furent faits tout le long des côtes. Vêtus de gros habits d'ouvriers, portant des sabots pour se garantir de l'humidité, logés sous des baraques, bien nourris, grâce à l'augmentation de paie que le prix de leur travail ajoutait à leur solde, les soldats jouissaient d'une santé excellente qu'entretenaient l'exercice et le grand air. Les camps placés autour de Boulogne ressemblaient, suivant un témoin oculaire, à une ville longue et alignée. Près de la *tour d'Ordre* dominait la baraque destinée à Napoléon; celle de Berthier venait après; tous les bateaux plats et les chaloupes étaient successivement rangés dans les différents ports dans l'ordre de départ. Dans le lointain, on apercevait l'Angleterre, et, devant nos côtes, leurs vaisseaux en croisière se balançaient tournant leurs canons aux rivages comme un défi de combat. Ce spectacle causait aux soldats une impression d'une grandeur inconnue; il leur semblait qu'ils allaient accomplir des prodiges; tout était nouveau pour eux, tout parlait à l'imagination. Cette mer immense allait devenir un champ de bataille et dans les flots allait peut-être s'engloutir l'élite de notre armée; car là, l'homme qui tombe disparaît, et les légères chaloupes qui devaient transporter nos soldats en Angleterre pouvaient être coulées aisément au premier coup qui les atteindrait. Cette pensée n'altéra pas un instant la confiance de ces braves soldats, tant leur assurance était grande et présageait le succès (1)!

(1) « Une chose me frappa, dit dans ses Mémoires la reine Hortense, qui avait accompagné Napoléon à sa dernière visite au camp de Boulogne, au milieu de ce spectacle imposant, ce fut le contraste de nos troupes si remplies de vaillance, effroi de l'ennemi, lorsqu'elles étaient en campagne, tandis que, vues au repos, elles ne semblaient plus que des enfants faciles à conduire, s'a-

En un mot, ces plages naguère désertes subirent une transformation complète. Les étrangers y accouraient en foule pour voir ce spectacle inouï. Bonaparte lui-même faisait de fréquentes visites à Boulogne. Il passait une partie de son temps au milieu des soldats, tantôt à cheval au milieu des manœuvres, tantôt à pied au milieu des travailleurs, dirigeant, encourageant, excitant tout le monde, officiers et ingénieurs, soldats et pionniers. Souvent aussi on l'apercevait du haut des falaises les yeux tournés vers l'Angleterre, contemplant ce *nid de vautours des mers* qu'il aurait voulu étouffer (1). Quelquefois, embarqué sur de légères péniches, il allait assister à de petits combats entre nos chaloupes canonnières et les croisières anglaises, les poussant sur l'ennemi jusqu'à ce qu'il eût fait reculer les corvettes et les frégates par le feu de nos frêles bâtiments. Souvent il s'obstinait à braver la mer, et une fois, ayant visité les lignes d'embossage malgré le plus gros temps, il échoua non loin du rivage en rentrant dans son canot. Heureusement les hommes avaient pied. Les matelots se jetèrent à la mer et, formant un groupe serré pour résister aux vagues, le portèrent sur leurs épaules au milieu des flots brisant sur leurs têtes (2). La présence du premier consul et la pensée qu'ils allaient opérer un des événements les plus prodigieux de l'histoire, une descente en Angleterre, inspiraient à tous l'émulation la plus extraordinaire. A côté de ces rudes travaux, il savait faire entrer des délassements utiles et agréables, qui formaient un contraste étonnant avec l'ordre et la discipline sévères établis dans les camps. Le matin, c'étaient des manœuvres militaires ou des travaux de terrassement; le soir, c'étaient des danses, des fêtes et des représentations théâtrales. Les meilleurs acteurs de Paris y étaient convoqués et faisaient succéder aux chefs-d'œuvre des grands maîtres des pièces de circonstance dont le but était d'exciter le patriotisme et le dévouement.

musant d'un oiseau comme d'une fleur. L'intrépide guerrier n'était souvent là qu'un modeste écolier.

« A un déjeuner que le maréchal Davoust me donna à Ambleteuse, sous sa tente, de vieilles moustaches, qui avaient appris des chansons de circonstance, vinrent, avec la timidité d'une jeune fille, les chanter autour de notre table. J'étais surprise de leur tenue embarrassée, de leur air gauche et craintif en chantant la descente en Angleterre; car le refrain de chaque couplet disait :

Traverser le détroit,
Ce n'était pas la mer à boire.

Souvent du salon de l'empereur je voyais les soldats de la garde se rassembler sur la pelouse autour du château, l'un d'eux prendre un violon et donner des leçons de danse à ses camarades. Les commençants étudiaient les *jetés* et les *assemblés* avec la plus grande attention. Les plus savants exécutaient la contredanse entière. Cela m'amusait beaucoup. Je les regardais, placée que j'étais derrière la jalousie. L'empereur, qui me surprenait quelquefois, riait avec moi de l'innocent plaisir de ses grenadiers.»

(1) Il écrivait à Cambacérès, le 16 novembre 1803 : « J'ai passé ces trois jours au milieu des camps et des ports. J'ai vu, des hauteurs d'Ambleteuse, les côtes d'Angleterre, comme on voit des Tuileries le Calvaire. On distinguait les maisons et les mouvements. C'est un fossé qui sera franchi lorsqu'on aura l'audace de le tenter. »

(2) Thiers.

Une autre occupation nouvelle, pour les troupes, et qui ne manquait pas d'attrait pour elles par la nouveauté, était les manœuvres qu'on leur enseignait à bord des chaloupes pour la guerre qu'on allait entreprendre. Pendant quinze jours, les soldats eurent grande peine à s'habituer à ce genre d'exercice, à cette vie nouvelle. Le bivouac leur semblait bien étroit et le sol mouvant; mais un des caractères du soldat français est au bout d'un certain temps, non-seulement de s'habituer à tout, mais de tout faire. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que chacun était fait à la mer.

Nous empruntons à ce sujet au bel ouvrage de M. Thiers, l'*Histoire du Consulat*, les détails qui suivent et où le célèbre historien a fait preuve d'une véritable érudition technique.

« On songea surtout à faire naître une complète intimité entre les marins et les soldats, par l'affectation des mêmes bâtiments aux mêmes troupes. La capacité des chaloupes canonnières et des bateaux canonniers avait été calculée de façon à pouvoir porter une compagnie d'infanterie outre quelques artilleurs. Ce fut là l'élément dont on se servit pour arrêter l'organisation générale de la flottille. Les bataillons se composaient alors de neuf compagnies; les demi-brigades, de deux bataillons de guerre, le troisième restant au dépôt. On distribua les chaloupes et les bateaux canonniers conformément à cette composition des troupes. Neuf chaloupes ou bateaux formaient une section et portaient neuf compagnies ou un bataillon. Deux sections formaient une division et portaient une demi-brigade. Ainsi le bateau ou la chaloupe répondait à la compagnie, la section répondait au bataillon, la division à la demi-brigade. Des officiers de mer d'un grade correspondant commandaient la chaloupe, la section, la division. Pour arriver à une parfaite adhérence des troupes avec la flottille, chaque division fut affectée à une demi-brigade, chaque section à un bataillon, chaque chaloupe ou bateau à une compagnie; et cette affectation une fois faite demeura invariable. Les troupes durent ainsi conserver toujours les mêmes bâtiments et s'y attacher comme un cavalier s'attache à son cheval. Officiers de terre et de mer, soldats et matelots devaient, par ce moyen, arriver à se connaître, prendre confiance les uns dans les autres et en être plus disposés à s'entr'aider. Chaque compagnie dut fournir au bâtiment qui lui appartenait une garnison de vingt-cinq hommes toujours embarqués. Ces vingt-cinq hommes, formant le quart de la compagnie, restaient environ un mois à bord. Pendant ce temps, ils logeaient sur le bâtiment avec l'équipage, soit que le bâtiment se trouvât en mer pour manœuvrer, soit qu'il séjournât dans le port. Ils faisaient là tout ce que faisaient les matelots eux-mêmes, concouraient aux basses manœuvres et s'exerçaient surtout à manier la rame et à tirer le canon. Quand ils avaient été livrés à ce genre de vie pendant un mois, ils étaient remplacés par vingt-cinq autres soldats de la même compagnie, qui venaient, pendant le même espace de temps, se livrer aux mêmes exercices de mer. Successivement la compagnie tout entière faisait son stage à bord des chaloupes ou bateaux. Chaque homme était donc alternativement soldat de terre, soldat de mer, artilleur, fantassin, matelot, et même ouvrier du génie,

par suite des travaux exécutés dans les bassins. Les matelots prenaient part aussi à cet enseignement réciproque. Il y avait à bord des artilleurs d'infanterie, et quand on était dans le port, ils faisaient sur le quai, pendant la journée, l'exercice du fantassin. C'était, par conséquent, un renfort de 15,000 fantassins qui, après le débarquement en Angleterre, seraient capables de défendre la flottille le long des côtes où elle serait venue s'échouer. En leur laissant comme renfort une dizaine de mille hommes, ils pouvaient attendre impunément au rivage les victoires de l'armée d'invasion.

« Les péniches, dans les commencements, restèrent en dehors de cette organisation, parce qu'elles ne pouvaient pas porter toute une compagnie et qu'elles étaient plutôt capables de jeter rapidement les troupes à terre que de faire face en mer à l'ennemi. Cependant on les rangea plus tard en division et on les attribua spécialement à l'avant-garde, composée des grenadiers réunis. En attendant, elles étaient rangées en escouades dans le port, et tous les jours les troupes auxquelles des bâtiments n'étaient pas encore affectés allaient s'exercer tantôt à les mouvoir à la rame, tantôt à tirer le léger obusier dont elles étaient armées.

« Cela réglé, on s'occupa d'un autre soin non moins important, celui de l'arrimage des navires. Le premier consul, dans l'un de ses voyages, fit charger et décharger plusieurs fois sous ses yeux quelques chaloupes, bateaux et péniches, et arrêta sur place leur arrimage. Comme lest, on leur assigna des boulets, des obus, des munitions de guerre en quantité suffisante pour une longue campagne. On disposa dans leur cale du biscuit, du vin, de l'eau-de-vie, de la viande salée, du fromage de Hollande, pour nourrir, pendant vingt jours, toute la masse d'hommes composant l'expédition. Ainsi la flottille de guerre devait porter, outre les 400 bouches à feu attelées de deux chevaux, des munitions pour une campagne, des vivres pour vingt jours. La flottille de transport devait porter, comme nous l'avons dit, le surplus des attelages d'artillerie, les chevaux nécessaires à une moitié de la cavalerie, deux ou trois mois de vivres, enfin des bagages. A chaque division de la flottille de guerre répondait une division de la flottille de transport, l'une devant naviguer à la suite de l'autre. Sur chaque bâtiment, un sous-officier d'artillerie veillait aux munitions, un sous-officier d'infanterie aux vivres. Tout devait être constamment embarqué sur les deux flottilles, et il ne restait à mettre à bord, au signal du départ, que les hommes et les chevaux. Les hommes, exercés fréquemment à prendre les armes et à se rendre par demi-brigades, bataillons et compagnies, à bord de la flottille, n'y mettaient que le temps nécessaire pour aller des camps au port. Quant aux chevaux, on était arrivé à simplifier et accélerer leur embarquement d'une manière surprenante. Quelque grand que fût le développement des quais, il n'était pas possible cependant d'y ranger tous les bâtiments. On était obligé d'en disposer jusqu'à neuf l'un contre l'autre, le premier seul touchant le quai. Un cheval, revêtu d'un harnais qui le saisissait sous le ventre, enlevé de terre au moyen d'une vergue, transmis neuf fois de vergue en vergue, était déposé en deux ou trois minutes dans le neuvième bâtiment. De la sorte,

hommes et chevaux pouvaient être placés en deux heures sur la flottille de guerre. Il en fallait trois ou quatre pour embarquer les 9 à 10,000 chevaux restant sur la flottille de transport. Ainsi, tout le gros bagage était constamment à bord; on devait toujours être prêt en quelques heures à lever l'ancre, et, comme il n'était pas possible de faire sortir des ports un aussi grand nombre de bâtiments dans l'espace d'une seule marée, l'embarquement des hommes et des chevaux ne pouvait jamais être la cause d'une perte de temps.

Après des exercices incessamment répétés, on réussit bientôt à exécuter toutes les manœuvres avec autant de promptitude que de précision. Tous les jours, par tous les temps, à moins d'une tempête, on sortait au nombre de 100 et 150 bâtiments pour manœuvrer ou mouiller en rade devant l'ennemi. Puis on simulait, le long des falaises, l'opération d'un embarquement. On s'exerçait d'abord à balayer le rivage par un feu nourri d'artillerie, puis à s'approcher de terre, à y déposer hommes, chevaux, canons. Souvent, quand on ne pouvait pas joindre la terre, on jetait des hommes dans les flots par cinq ou six pieds de profondeur d'eau. Jamais il n'y en eut de noyés, tant ils déployaient d'adresse et d'ardeur. Quelquefois on ne débarquait pas même les chevaux. On les descendait dans la mer, et des hommes placés dans des canots les dirigeaient avec une longe vers le rivage. De la sorte, il n'y avait pas un accident de débarquement sur une côte ennemie qui ne fût prévu et bravé plusieurs fois en y ajoutant toutes les difficultés qu'on pouvait se donner à vaincre, même celles de la nuit, excepté cependant la difficulté du feu. Mais celle-là devait être plutôt un excitant qu'un obstacle pour ces soldats les plus braves de l'univers par nature et par habitude de guerre. »

Deux ans passés à cette école avaient entièrement rempli le but de Napoléon. Non-seulement il avait formé de merveilleux soldats, mais il avait fait disparaître les formes et le souvenir des institutions républicaines; et, s'il restait encore quelques mécontents, ils se trouvaient parmi les généraux de la république et les vieux soldats des grandes guerres. Les premiers se rallièrent peu à peu ou rentrèrent dans la retraite; quant aux seconds, ils furent en partie incorporés dans la garde impériale et reçurent le surnom traditionnel de *grognards*.

Maintenant que nous avons indiqué la formation générale et le but du camp de Boulogne, et avant de suivre les phalanges impériales dans leur marche à travers les capitales de l'Europe, voyons quelles modifications subit chaque arme en particulier.

Et d'abord l'infanterie. Le même décret qui substitua la dénomination de régiment à celle de demi-brigade porta de trois à cinq le nombre des bataillons. Les quatre premiers furent dits *bataillons de guerre*, et le cinquième *bataillon de dépôt*. Chaque bataillon fut composé de six compagnies, une de grenadiers ou carabiniers, une de voltigeurs et quatre de fusiliers ou chasseurs. Chaque compagnie était forte de 140 hommes, officiers compris. Ce qui élevait la force totale d'un régiment à 3,970 hommes, dont 108 officiers (1).

(1) L'état-major d'un régiment se composait : d'un colonel, d'un major (lieutenant-colonel)

Chaque régiment avait une aigle pour enseigne : elle était portée par un lieutenant ou un sous-lieutenant comptant au moins dix ans de services. Deux vieux militaires choisis parmi les plus braves et non lettrés, qui, pour cette raison, ne pouvaient obtenir d'avancement, furent choisis pour escorter le porte-aigle, et reçurent la dénomination de deuxième et de troisième porte-aigles. Napoléon s'était réservé le droit de choisir lui-même les porte-aigles des régiments, et ils ne pouvaient être destitués que par lui. Les sous-officiers étaient armés de l'esponton et de deux pistolets placés dans un étui, sur la poitrine, à gauche, à la manière des Orientaux. Il n'y eut d'abord que les seuls régiments de ligne qui reçurent des aigles. Mais bientôt on vit dans tous les corps l'aigle armée de la foudre aux losanges d'or remplacer la pique républicaine (1).

Une des créations importantes de cette époque fut celle des voltigeurs, qu'on vit paraître dans les régiments d'infanterie, au camp de Boulogne. Le décret porte la date de l'an XII. Les voltigeurs furent assimilés aux grenadiers comme compagnies d'élite et tinrent la gauche du bataillon dont les grenadiers tenaient la droite. Le voltigeur est devenu un des types originaux de notre armée. « Enfant de l'empire, noble de fraîche date, il jouit de cet immense avantage, qu'il n'a pas à rougir de ses aïeux.

« Qu'ils étaient beaux les voltigeurs de l'Empire, ces démons à tout faire pendant le combat, à tout pardonner après! Qu'ils étaient beaux avec leurs petits habits écourtés et si peu gracieux, leurs collets jaunes, qui dans les bois, au milieu du fourré, les faisaient prendre pour des fleurs sauvages! Il fallait alors être homme de valeur pour porter le *cor de chasse;* le simple soldat de la compagnie devait avoir prouvé, et qui voulait y être officier devait avoir prouvé deux fois. A ces hommes d'élite, intrépides, durs, infatigables, soumis en aveugles, croyez-vous qu'un homme ordinaire eût inspiré confiance? Lorsque, cachés et penchés sur le bord du défilé, le fusil en arrêt, silencieux comme les Klephtes de la Thessalie, ils attendaient la colonne ennemie, indolente voyageuse, les voltigeurs avaient tous les yeux sur les yeux de leur officier, et lui, calme, leur disait tout bas : *Patience, enfants.* Les Prussiens et les peuples du Nord criaient en voyant les voltigeurs : *Da kommen die kleine männer; voilà les petits hommes qui viennent!* c'était un cri de terreur qui partout semait l'épouvante (2). »

de quatre chefs de bataillon, de cinq adjudants-majors, d'un quartier-maître trésorier, d'un officier payeur, d'un porte-aigle (officier), d'un chirurgien-major, d'un aide-major, de cinq sous-aides, de dix adjudants sous-officiers, de deux porte-aigles (sous-officiers), d'un tambour-major d'un caporal-tambour, de huit musiciens et de quatre maîtres-ouvriers.

(1) Lorsqu'il fut question de choisir les armes de l'empire, on délibéra longtemps dans le conseil d'état. Les uns proposaient de choisir le *lion*, roi des animaux, d'autres les *abeilles d'or* des *Mérovingiens*, d'autres enfin le coq gaulois; Napoléon prit la parole : *Votre coq*, dit-il, *est un animal qui vit sur le fumier et se laisse manger par le renard. Je n'en veux pas. Prenons l'aigle, c'est l'oiseau qui porte la foudre et qui regarde le soleil en face!*

(2) *Esquisses historiques.*

Au nombre des réformes nouvelles que la république avait introduites dans l'armée, l'infanterie était de tous les corps celui qui en avait le moins éprouvé. Instruction, habillement, armement, organisation physique enfin, tout était à peu près dans le même état qu'aux derniers jours de la monarchie de Louis XVI. L'exercice était toujours le même (l'exercice à la prussienne). La tenue se composait du chapeau, si incommode, de l'habit fort long et à pans relevés, de la culotte courte et de guêtres à jarretières; en outre, les soldats portaient les longs cheveux relevés en catogan. En un mot, l'infanterie était coiffée ridiculement et habillée d'une manière peu hygiénique. Napoléon fit disparaître le chapeau après Austerlitz et le remplaça par une coiffure plus militaire et plus économique, le shako. Il prescrivit une nouvelle coupe d'habit qui le rendit beaucoup plus court et presque semblable à des vestes, mais qui du moins permit aux revers de se croiser sur la poitrine; le pantalon remplaça la culotte, et le catogan disparut. Cet incommode ornement de tête, si contraire à l'hygiène et à la propreté, avait cependant beaucoup de partisans, et bon nombre de vieux soldats refusaient de se laisser couper les cheveux. L'habit blanc fut un moment adopté; mais l'essai qu'on en fit déplut aux soldats, et le bleu fut conservé. Le fantassin fut alors habillé d'une capote, d'un habit, d'une veste, d'un pantalon de tricot; il avait le shako et le bonnet de police.

Napoléon ne voulait qu'une seule espèce d'infanterie, mais il la voulait bonne à tout. Il disait que le fantassin de la ligne doit savoir se disperser dans la plaine comme celui de l'infanterie légère, et que le fantassin de l'infanterie légère doit savoir, comme celui de la ligne, reprendre dans l'occasion le tact des coudes et se *murer* de baïonnettes contre la cavalerie; et s'il continua à conserver des régiments d'infanterie légère proprement dits, c'était moins pour établir une différence, qui n'existe que dans des détails insignifiants, que pour respecter un usage déjà ancien et d'ailleurs favorable à l'émulation.

L'ordonnance en bataille était sur trois rangs. Il était prescrit de manœuvrer et de défiler par divisions quand les six compagnies étaient présentes au bataillon. En l'absence des compagnies d'élite, on agissait par peloton d'une compagnie. L'infanterie française était alors composée de 90 régiments de ligne et de 27 régiments légers. En 1805, l'infanterie comptait, outre ces 117 régiments, 12 bataillons de la réserve et une trentaine de bataillons étrangers, Corses, tirailleurs du Pô, chasseurs d'Orient, pionniers noirs, etc.

Pour terminer cet aperçu sur l'infanterie, ajoutons que c'est au camp de Boulogne que fut formé ce corps de 10,000 grenadiers et carabiniers réunis qui s'immortalisa dans la campagne de 1805 et poursuivit au pas de course, d'Ulm en Bohême, les chevaux ennemis.

Cavalerie. — Napoléon fit beaucoup pour cette arme. Il établit d'une manière bien distincte la division de grosse cavalerie, de cavalerie mixte ou de ligne, et de cavalerie légère. Il augmenta la grosse cavalerie et la cavalerie de ligne et diminua la cavalerie légère qui, sous la république, avait pris une

extension démesurée. En effet, durant la période qui venait de s'écouler, la cavalerie légère avait été disséminée dans les divisions, et la grosse cavalerie, dont on ne savait tirer qu'un parti médiocre, formée en petites masses; en sorte que la cavalerie n'avait jamais eu le rôle tranché et décisif qu'elle allait avoir désormais. Napoléon réunit donc toute sa cavalerie légère en divisions et corps armés, ne donna qu'une brigade à chaque corps d'infanterie, et forma de sa grosse cavalerie des réserves formidables. En 1802, la grosse cavalerie était composée de deux régiments de *carabiniers* et de trois régiments de *cuirassiers* seulement, formés des 5ᵉ, 6ᵉ et 7ᵉ régiments dits de cavalerie. C'est depuis cette époque qu'il existe une arme distincte de *cuirassiers*.

Napoléon porta le nombre des régiments de cette arme à douze, en y faisant entrer les 1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ, 8ᵉ, 9ᵉ, 10ᵉ, 11ᵉ et 12ᵉ *régiments de cavalerie*. Dès-lors cette dénomination sans signification exacte fut effacée du vocabulaire militaire. Le nombre des escadrons fut d'abord fixé à quatre, composés de deux compagnies de 102 hommes chacun. En 1807, on forma un 5ᵉ escadron, et la force de chaque régiment de grosse cavalerie fut fixée à 1,040 hommes, dont 41 officiers (1).

Ajoutons, pour ne plus revenir sur ce sujet, qu'en 1809 le cinquième escadron fut dissous dans les douze régiments de cuirassiers, mais que, par la formation d'un treizième régiment, l'effectif de cette arme ne fut point diminué. En 1812 il y avait quatorze régiments de cuirassiers (2).

L'uniforme des deux armes fut également changé. Les régiments de grosse cavalerie ressemblaient auparavant à des gendarmes de police, et n'avaient rien de ce qui doit constituer la première arme de cavalerie. L'uniforme des carabiniers consistait en un bonnet à poil, habit bleu avec revers rouges galonnés, culotte de peau, gilet de peau, plastron en fer bronzé, épaulettes galonnées en argent. En 1810, ils quittèrent le bonnet à poil pour le casque en cuivre, à chenille rouge; le plastron pour la cuirasse jaune, avec le soleil blanc. Leur grande tenue se composait de l'habit blanc; la petite tenue de l'habit bleu de ciel. Cet uniforme était emprunté à l'Autriche: ce fut, dit-on, par galanterie pour Marie-Louise. Leur armement était la carabine, les pistolets et le sabre droit.

L'uniforme des cuirassiers était, à la même époque, habit-veste bleu; pour couleur distinctive: de 1 à 3, écarlate; de 4 à 6, aurore; de 7 à 9, jonquille; de

(1) L'état-major des régiments de cavalerie fut fixé ainsi qu'il suit : 1 colonel, 1 major, 2 chefs d'escadron, 2 adjudants-majors, 1 quartier-maître, 1 chirurgien-major, 3 aides ou sous-aides chirurgiens, 2 adjudants sous-officiers, 1 brigadier trompette, 1 artiste vétérinaire, 1 maître tailleur, 1 sellier, 1 culottier, 1 bottier, 1 armurier-éperonnier.

(2) A cette même époque Napoléon voulut faire entrer un régiment de cuirassiers dans la garde impériale. David fut chargé de dessiner un uniforme pour ce corps d'élite. Quatre grenadiers à cheval furent choisis à cet effet et habillés d'après ce projet. Napoléon les fit défiler à la parade. Ils avaient le casque à la romaine, en acier poli, la cuirasse avec l'aigle impériale, et la jaquette dépassant la cuirasse et figurant l'ancienne cotte de mailles. L'uniforme fut trouvé théâtral et incommode, et l'arme des cuirassiers ne fut pas représentée dans la garde impériale.

10 à 12, rose; 13 et 14, lie-de-vin; boutons blancs, épaulettes rouges, casque à crinière noire, bottes fortes.

L'arme des dragons, qui, sous la vieille monarchie, avait rendu de si grands services, fut réduite à un rôle presque nul sous la république; ce nom même disparut un moment avec le décret du 15 pluviôse an XI, qui composa toute la grosse cavalerie sous le nom unique de *cavalerie*. Tantôt assimilés à la grosse cavalerie, tantôt à la cavalerie légère, changeant chaque jour de chefs et de système, combattant tantôt à pied, tantôt à cheval, disséminés dans les divisions d'infanterie, sans autre rôle que celui d'éclairer la marche avant le combat et de poursuivre l'ennemi après la défaite, les dragons perdirent, au milieu de ces fluctuations, et leur esprit de corps, cette force morale des régiments, et leur vieille réputation. L'armée, en voyant ces hommes moitié fantassins et moitié cavaliers; sans rôle tranché, sans homogénéité, chargeant mal, parce qu'ils étaient mal montés; exécutant mal l'exercice, parce que les cavaliers fléchissent péniblement le genou pour exécuter un feu de bataillon; l'armée prononça le mot *sabre de bois*, et les grossiers quolibets *fouaillèrent* cette arme jadis célèbre et achevèrent de démoraliser les régiments de dragons. Mais quand Hoche, à Neuwied, eut formé des brigades distinctes de dragons, quand on eut enfin commencé à leur donner une destination qui leur était propre, on vit les dragons se relever bientôt dans l'estime de l'armée. « Ils quittèrent les bords du Danube et traversèrent la Bidassoa. L'armée était commandée par les Soult, les Suchet, les Saint-Cyr, qui rendirent à ces hommes découragés, mais braves, leur esprit, leurs armes et leur destination. Ici commence pour les dragons une vie toute nouvelle. Ce fut le réveil du lion.

« Qu'on lise l'histoire des guerres d'Espagne, partout ce sont les dragons qui écrasent l'ennemi; on les voit, la nuit, combattre corps à corps d'intrépides montagnards, le jour, braver les feux du soleil pour se trouver à la bataille du lendemain.

« Les dragons se sont immortalisés en Espagne; on y prononce encore leur nom avec terreur (1).

« Aussi, pendant qu'on faisait subir des réductions aux autres corps, celui des dragons fut augmenté. De 1793 à 1804, il n'y eut que vingt régiments de dragons; en 1804, il y en eut trente, qui subsistèrent jusqu'à la restauration.

« Lorsqu'en 1814 le Nord fondait sur la France, ajoute l'auteur des *Esquisses militaires*, que nos soldats, écrasés par le nombre et la trahison, faisaient cette immortelle campagne où le génie et la valeur furent si grands, l'armée entière demanda les dragons d'Espagne.

« Ils arrivèrent poudreux, déchirés, le teint hâlé, tout couverts de blessures, parurent sous Nangis et Provins, virent l'ennemi, chargèrent, et tout fut culbuté.

« A ces têtes étincelantes, à ces crinières flottantes, à ces cris de vengeance, l'ennemi se crut attaqué par des lions (2). »

(1) Ambert, *Esquisses militaires*.

(2) Sainte-Chapelle, *Institutions militaires de France*.

C'étaient les dragons d'Espagne !

L'uniforme des dragons était l'habit vert, le manteau de drap blanc piqué de bleu, casque à crinière surmontée d'une houppette en crin, épaulettes vertes garnies d'un liséré écarlate, boutons plats et blancs, grenades vertes. Les revers retroussés formaient les couleurs distinctives des régiments. Ils étaient, de 1 à 6, écarlate; de 7 à 12, cramoisi; de 13 à 18, rose foncé; de 19 à 24, jonquille; de 25 à 30, aurore.

Les dragons formaient alors la cavalerie mixte. Quant à la cavalerie légère, l'organisation de 1804 en diminua l'effectif. En 1794, les régiments de chasseurs furent portés à six escadrons de deux compagnies de 116 hommes. Napoléon les réduisit à quatre escadrons; il conserva néanmoins les vingt-quatre régiments de chasseurs et les dix régiments de hussards qui existaient à cette époque (1). Un régiment de chasseurs et un régiment de hussards faisaient partie de la garde impériale.

Nous n'essaierons point de dire ici les services de la cavalerie légère. Nous avons vu que, sous la république, elle composait presque exclusivement la cavalerie de bataille. Sous l'empire, son rôle ne fut pas moins brillant. Entraînée sur les pas des Murat, des Lassalle, etc., elle traversa au galop de ses chevaux les mille champs de bataille de l'empire, sabrant, culbutant, dispersant, balayant devant elle les épais escadrons des ennemis; et, après avoir visité une à une et par journées d'étapes les capitales de l'Europe, elle s'enfonça un jour, emportée par son élan, dans les steppes glacées de la Russie, bivouaqua à Moscou, cette sentinelle avancée de l'Asie, et périt presque tout entière au milieu des frimas du pôle, sur les bords funèbres du Niémen.

La cavalerie, au commencement de l'empire, présentait donc un effectif de 80,000 hommes environ, tous montés.

Pour fournir des officiers capables à cette arme sans cesse détruite et sans cesse renouvelée, Napoléon établit à Saint-Germain une nouvelle école de cavalerie sur le modèle de celle de Saint-Cyr, et qui pouvait fournir annuellement de 150 à 200 officiers de cavalerie. Nous y reviendrons plus tard, en parlant des écoles sous l'empire, qui étaient au nombre de cinq : l'école polytechnique, Fontainebleau, le prytanée militaire de la Flèche, Saint-Germain et Saint-Cyr.

Artillerie. — L'empereur fit éprouver peu de modifications à l'organisation de l'artillerie; mais il en augmenta considérablement le personnel et le matériel, à ce point qu'en 1814 le chiffre effectif des hommes attachés au service de l'artillerie était de 103,336 (2).

(1) Il y avait 26 numéros de l'arme des chasseurs, mais les numéros 17 et 18 étaient vacants. Plus tard, de 1812 à 1813, les états militaires portaient 31 régiments de chasseurs, mais les numéros 17, 18 et 30 manquaient. Il existait en 1799 22 régiments de hussards; deux de ces régiments passèrent dragons. De 1812 à 1813 il exista 13 régiments de hussards.

(2) L'artillerie se composait, en 1814, de : 9 régiments à pied, de 27 compagnies chacun; 6 régiments à cheval, de 6 et 7 compagnies; 3 bataillons de pontonniers, formant 28 compagnies; 8 bataillons du train, de 14 compagnies; 19 compagnies d'ouvriers; 6 compagnies d'armuriers;

Dans ces myriades d'hommes et de canons, ainsi que l'a fait observer le général Foy, l'artillerie à cheval reprit sa destination naturelle. Attachée par batteries aux divisions de cavalerie, elle les protégeait contre les feux de l'ennemi et préparait le succès de leurs charges. Il y eut des batailles, comme à Wagram et à Lutzen, où l'on vit rassembler en une seule batterie jusqu'à 80 bouches à feu destinées à ouvrir les lignes ennemies et dirigées par les généraux de l'arme. Napoléon appelait la bataille de Wagram une *bataille à coups de canon*. En effet, le matériel de cette arme employé pendant les deux journées des 5 et 6 juillet dans l'armée française était de 400 bouches à feu. C'est là que, pour la première fois, l'empereur fit usage des grandes réserves d'artillerie. 60 bouches à feu furent confiées aux régiments d'artillerie de la garde et dirigées par le comte de Lariboissière lui-même sur le terrain où elles devaient agir. Les généraux Drouot et Daboville commandaient sous ses ordres. L'effet produit par cette formidable artillerie fut immense.

Après la victoire, et tout plein de la part que l'artillerie venait d'y prendre, Napoléon voulut qu'à partir de cette époque chaque régiment d'infanterie eût deux pièces de canon conduites et servies par les soldats mêmes du régiment. Cette innovation fut abandonnée plus tard.

Jusqu'en 1803, on suivit dans nos armées le système de Gribeauval. A cette époque, Napoléon le modifia quant aux bouches à feu. L'ancien obusier fut allongé de six pouces et l'on créa celui de 24. Les canons furent réduits successivement aux seuls calibres de 6 et de 12; mais ces changements ne survécurent pas à l'empire.

Le général Foy, dans son *Organisation militaire*, parle ainsi du corps du génie sous l'empire : « Les ingénieurs élèvent les fortifications permanentes et les fortifications passagères, ils attaquent et défendent les places, ils vont à la guerre. On peut assurer que, sous ces trois rapports, il n'existe dans aucune corporation militaire au monde plus d'habileté et de patriotisme que dans notre corps du génie. Alexandrie, Anvers, Juliers, cinq cents autres places construites, restaurées et augmentées, disent assez que l'art de Vauban n'est pas tombé en décadence entre les mains des Marescot, des Chasseloup et des Haxo. L'Europe a été jonchée de nos redoutes et de nos retranchements. »

C'est surtout en Espagne que l'arme du génie eut occasion de se signaler sous l'empire. Saragosse, Tarragone, Ciudad-Rodrigo et vingt autres villes prises ou défendues ont à jamais immortalisé nos ingénieurs français.

Pour préciser davantage, nous ajouterons que le corps du génie se composait, à cette époque, 1° d'un état-major comprenant les ingénieurs proprement dits, ayant, comme dans l'artillerie, un premier inspecteur général, des généraux de division et de brigade, etc.; 2° de troupes parmi lesquelles cinq batail-

19 compagnies de canonniers vétérans; 117 compagnies de gardes-côtes; 33 compagnies de sédentaires; 3 régiments d'artillerie de la garde impériale (dont 1 à cheval); 2 bataillons du train de la garde; 1 compagnie de vétérans de la garde.

lons de sapeurs, deux de mineurs, deux escadrons du train et deux compagnies d'ouvriers attachés aux arsenaux de construction de Metz et d'Alexandrie.

Napoléon n'augmenta point le personnel du génie dans la même proportion que celui de l'artillerie. Aussi, quand survinrent les désastres de 1813 et de 1814, il comprit qu'il avait fait une faute. Le corps du génie, dispersé dans les diverses places de l'Europe, se trouva insuffisant pour faire face à la défense de nos anciennes frontières, et l'on dut, comme aux premiers jours de la révolution, y faire entrer des ingénieurs des ponts-et-chaussées et jusqu'à des géomètres du cadastre.

Napoléon, qui s'appliquait à perfectionner tous les détails de l'organisation militaire qu'il venait de créer, s'occupa avec un soin particulier du corps chargé du transport, des équipages, des munitions, etc. Le grand Frédéric avait dû à l'ordre qui régnait dans ses convois la foudroyante rapidité de ses marches. Napoléon l'imita sur ce point; il alla même plus loin que lui : il militarisa les agents des divers services. Un décret du 27 mars 1807 créa 8 *bataillons d'équipages et de transports militaires*, composés chacun de 4 compagnies, à chacune desquelles étaient attachés une prolonge pour les rechanges, une forge de campagne et 159 chevaux de rechange. En 1811, le nombre des compagnies fut porté à 14. Elles étaient placées sous les ordres des intendants de l'armée et des commissaires ordonnateurs. Le même décret organisa le corps des *boulangers de munition*, composé de 25 brigades formant une compagnie de 100 hommes; chaque brigade comprenait 4 hommes, dont 3 *pétrisseurs* et 1 *brigadier* chargé de mettre le pain au four et de l'en retirer. On créa également, en 1809, 10 *compagnies d'infirmiers d'hôpitaux*. Les chefs de ces deux dernières compagnies ne portaient point les insignes correspondants aux grades de l'armée, de peur de froisser la susceptibilité des autres corps; des galons d'argent au collet, sur les poches ou sur les manches, servaient à distinguer les grades.

Quelque minutieux que soient ces détails, nous avons cru devoir les consigner ici pour nous conformer au titre de cet ouvrage et aussi pour faire connaître toutes les parties de l'organisation militaire de l'empire. Rien n'est indifférent en histoire quand il s'agit de la composition d'une telle armée.

Vétérans. — La création de corps de vétérans remonte à la création de l'Hôtel des Invalides. On choisit d'abord les hommes les moins impotents pour en former des compagnies chargées d'un service à l'intérieur des villes. Sous le ministère de Saint-Germain, il y avait déjà 16 compagnies de sous-officiers vétérans, 8 de canonniers et 65 de fusiliers. En 1792, les vétérans prirent la dénomination de *vétérans nationaux*. Ils étaient divisés en 88 compagnies de fusiliers et 12 d'artillerie. Ils devaient maintenir la tranquillité dans l'intérieur de la république. Pour être admis dans les compagnies de vétérans, il fallait vingt-quatre ans de services. En 1796, on comptait jusqu'à 300 compagnies de vétérans, qui furent mises en grande partie en activité l'année suivante. En 1800, les compagnies de vétérans furent réunies en 6 bataillons et ensuite en demi-brigades.

Au camp de Boulogne, la France comptait une véritable armée de vétérans.

Il y avait : 1° 10 demi-brigades de vétérans ; 2° les vétérans de l'armée d'Orient ; 3° 9 compagnies de vétérans piémontais ; 4° les vétérans de l'armée d'Italie ; 5° 14 compagnies de canonniers vétérans ; 6° les vétérans de la garde consulaire, etc., formant un total de 16,000 vieux soldats.

Bonaparte, qui refaisait alors l'empire d'Occident sur le mode ancien, voulut que les vétérans de la république française eussent des terres comme les vétérans de la république romaine. Il leur fit des concessions de terrain. Des camps de vieux soldats furent établis à Alexandrie et à Juliers; des terres appartenant à l'État leur furent livrées, et 1,000 vétérans, subdivisés en compagnies, entourèrent ces terrains de fortifications et élevèrent leurs habitations dans l'enceinte qu'ils avaient tracée.

En 1804, les vétérans nationaux furent nommés *vétérans impériaux* et divisés en 25 compagnies de canonniers et 75 de fusiliers.

Cette organisation exista jusqu'à la fin de l'empire.

La garde impériale. — Trente-trois ans se sont écoulés depuis que ce corps célèbre est tombé dans les champs de Waterloo. Il appartient maintenant à l'histoire, et trop tôt, hélas ! car, selon les belles expressions du général Foy, « Quinze ans la garde impériale resta debout au milieu des épouvantements et des ruines, solide comme la colonne de granit... Un jour elle fut renversée, et ce jour-là le joug de l'étranger s'appesantit sur la France!... » Les glorieuses individualités qui lui ont appartenu et qu'a respectées le temps ne vivent plus que dans les impérissables souvenirs de la France et de l'armée, et, si quelques débris de cette immortelle phalange ont survécu aux désastres de la guerre et des ans, pauvres paysans répandus dans nos villages, sans pensions la plupart, ils passent inaperçus et oubliés au milieu de la foule. Et cependant, que de souvenirs glorieux rappelle le moindre soldat de la garde impériale! Cet homme aux vêtements grossiers, courbé sous le poids de l'âge et des blessures, cet homme a visité les capitales de l'Europe. Il a vu Milan et les palais de la Brenta et de l'Adige; il a vu Berlin et les vieux châteaux du Rhin, Vienne et les rives du Danube; il a inscrit son nom sur les murs de l'Escurial, en Espagne; il a bivouaqué sous les remparts silencieux et tristes du Kremlin, et traversé sur les glaçons les eaux de la Bérésina. Il vous dira les 28 degrés de froid de la désastreuse nuit du 5 décembre 1812; il vous dira l'héroïque dévouement de ce bataillon sacré composé de quelques centaines de braves, et comptant dans ses rangs des officiers supérieurs et des généraux devenus simples soldats, se réunissant spontanément et serrant leurs rangs autour de Napoléon, pour veiller à la fois sur l'empereur et sur les aigles de la garde pendant cette funeste retraite. Il a assisté, cet homme si simple, à la charge foudroyante de la garde impériale à la journée de Dresde; il s'est trouvé aux trois journées sanglantes de Leipsick; il a vu pleurer Napoléon à Fontainebleau, lors de ses adieux à la garde; il l'a vu sous les frais ombrages de Porto-Ferrajo, méditant le plan de la courte et miraculeuse campagne des Cent-Jours; il a vogué avec lui sur la Méditerranée au retour de l'île d'Elbe; il a entendu, à Waterloo, le dernier et sublime adieu de la garde tombant debout,

un fusil à la main, pour ne pas survivre au grand naufrage de l'empire... Quelques années encore, et il ne restera plus un seul de ces soldats; mais l'histoire recueillera un jour avec soin les faits glorieux de ce corps à jamais célèbre, et inscrira sur des tablettes d'or le nom de chacun des hommes qui le composaient (1). Bornons-nous ici à rappeler la composition de la garde.

Au mois de septembre 1792, les gendarmes de la prévôté de l'hôtel furent appelés à veiller au salut de la Convention, avec le titre de *grenadiers près de la représentation nationale*. Ce corps était composé de quatre compagnies seulement. En 1795 (le 6 brumaire an IV), ce bataillon prit le nom de garde du corps législatif. En 1796, elle devint *garde du directoire*, puis *garde constitutionnelle*. Après le 18 brumaire, Bonaparte lui donna le nom de *garde consulaire*. Ce corps eut dès lors une musique, et bientôt après de l'artillerie. En même temps, on créa une compagnie supplémentaire, où l'on admit les hommes qui ne pouvaient plus faire un service actif. Cette compagnie eut le nom de *grenadiers vétérans*.

Napoléon, en 1801, réorganisa la *garde consulaire*, en appelant les soldats d'élite des armées, et forma deux régiments, un de *grenadiers* et l'autre de *chasseurs*. C'était le noyau de la garde impériale. Il en donna le commandement supérieur à quatre officiers généraux appartenant aux armes de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie et du génie. Ces quatre premiers commandants furent : pour les *grenadiers*, DAVOUST; pour les *chasseurs*, SOULT; pour la *cavalerie*, BESSIÈRES, et pour l'*artillerie*, MORTIER. Le 29 juillet 1804, un décret ordonna la création de la GARDE IMPÉRIALE, qui fut ainsi organisée :

Un régiment de grenadiers à pied; un régiment de chasseurs à pied ; un régiment de grenadiers à cheval; un régiment de chasseurs à cheval; un corps d'artillerie; une légion de grenadiers d'élite; un bataillon de matelots; un bataillon de *vélites*, par chaque régiment d'infanterie; un escadron de *vélites à cheval*, attaché aux chasseurs à cheval; une compagnie de *mamelucks*.

Voyons maintenant le choix de l'empereur pour les colonels qui devaient commander ces corps : Grenadiers à pied, général de brigade Hullin; chasseurs à pied, général Soulès; grenadiers à cheval, général Ordener; chasseurs à cheval, Eugène Beauharnais; artillerie, colonel Gouin; grenadiers d'élite, général de division Savary; matelots, d'Augier, capitaine de vaisseau; vélites, Dunoyer; mamelucks, Delaitre; vétérans, Charpentier. Ces divers corps formaient un effectif d'un peu moins de 10,000 hommes; mais les événements marchèrent. Napoléon, forcé de faire face à l'Europe entière, augmenta considérablement la garde, au point d'en former une véritable armée, où il appela successivement les meilleurs soldats des autres corps. Et cependant il fallait douze années de service, campagnes comprises, pour être admis dans la garde. Après avoir, pour ainsi dire, énervé pour le recrutement de la garde tous les autres régiments, nous le verrons, quand les neiges de la Russie et les désastres

(1) En Angleterre, les noms des soldats morts glorieusement au champ d'honneur sont inscrits sur les tablettes de marbre de l'abbaye de Westminster, à côté de ceux des généraux célèbres.

de 1813 auront décimé cette phalange célèbre, qu'il composait avec tant de soin, nous le verrons accueillir toute sorte d'auxiliaires, y incorporer jusqu'à des conscrits non encore habillés..... Ensuite elle disparaîtra de la scène du monde, et finira par se résumer dans une poignée de soldats fidèles, le *bataillon de l'île d'Elbe!...*

En 1805, un décret augmenta considérablement les vélites à pied. En 1806, Napoléon créa les dragons de la garde, dont le commandement fut donné au colonel Arrighi; plus, un régiment d'artillerie à cheval, un train des équipages et une compagnie d'ouvriers. Napoléon créa, en outre, dans la même année, deux régiments de *fusiliers de la garde*, et des compagnies de boulangers, de bouchers, de botteleurs et d'infirmiers. Déjà l'hospice du Gros-Caillou avait été érigé en *hôpital de la garde.*

Alors l'effectif était de 15,000 hommes. En 1807, Napoléon, étant à Varsovie, leva un *pulk* de cavalerie polonaise qui forma le 1er régiment de *chevau-légers lanciers de la garde.* Il était fort de 4 escadrons, et commandé par le colonel Krasinski.

Le décret de formation portait ces mots : « Le noble, le bourgeois, l'ha-« bitant de la campagne, pourront entrer dans le corps; seulement l'exclusion « est donnée aux défauts corporels, au manque d'éducation et aux mauvaises « manières. » (Textuel.)

En janvier 1809, un nouveau décret porta création d'un régiment de *tirailleurs-grenadiers* et d'un régiment de *tirailleurs-chasseurs.* On forma en même temps un régiment de *conscrits-grenadiers* et un régiment de *conscrits-chasseurs.* Au mois d'avril suivant, on créa un second régiment de *tirailleurs-grenadiers* et un second régiment de *tirailleurs-chasseurs.*

Voici quelle était, à l'époque de la bataille de Wagram, la composition et la force de la garde impériale.

Grenadiers à pied, un régiment; général Dorsenne commandant.	2,000
Chasseurs à pied, un régiment; général Gros.	2,000
Grenadiers à cheval, un régiment; général Walther.	968
Chasseurs à cheval, un régiment; général Lefèvre-Desnouettes. .	968
Dragons, un régiment; général Arrighi.	968
Lanciers polonais, un régiment; Krasinski.	968
Gendarmerie d'élite, une légion; général Savary.	456
Mamelucks, un escadron; Kirmann.	102
Marins; d'Augier.	806
Vélites à cheval, trois escadrons.	684
Deux régiments de fusiliers.	3,840
Vétérans, une compagnie.	200
Quatre régiments de tirailleurs.	8,000
Bataillons de vélites de Florence et de Turin.	968
Quatre régiments de conscrits.	8,000
Un régiment d'artillerie à cheval et quelques compagnies à pied.	948
Etat-major et administration.	48
	31,924

Passons maintenant aux accroissements successifs de ce corps, depuis la campagne de 1809 jusqu'à l'invasion étrangère. En janvier 1810, création d'un régiment de *garde nationale* de la garde. Il est organisé à Lille et traité, quant à la solde (1) et aux prestations, comme l'infanterie de ligne. Une musique fut donnée à chacun des régiments de la jeune garde, qui, jusque-là, n'en avait pas eu.

Vers la fin de la même année, création d'une compagnie de sapeurs du génie; incorporation de la garde du roi de Hollande dans la garde impériale; création d'un second régiment de lanciers polonais; enfin les marins de la garde reçoivent une nouvelle organisation.

En 1811, addition aux régiments de tirailleurs et de voltigeurs de quatre régiments de même force.

Le régiment dit des *petits Hollandais* prend le nom de *pupilles de la garde* (2); il se compose de deux bataillons sans grenadiers ni chasseurs. Les conscrits grenadiers deviennent 5e et 6e régiments de tirailleurs. On forme un second régiment de grenadiers à pied, un second régiment de chasseurs à pied et un cinquième de voltigeurs.

Le régiment des *pupilles* est porté à neuf bataillons formant un effectif de 8,000 hommes. Soldats de quatorze à seize ans pris parmi les orphelins et les enfants de troupe, les pupilles étaient élevés militairement, instruits aux exercices et aux manœuvres par des officiers et des sous-officiers de la garde; de là le nom de *pupilles*. Pensée généreuse et élevée qui associait ainsi la faiblesse à la force, et formait toute une nouvelle génération de soldats à l'école austère de la discipline, du dévouement et de la gloire! Napoléon veillait avec une rare sollicitude sur le bien-être de ces pupilles; dont il voulait faire la *garde du roi de Rome*. La désastreuse rapidité des événements de 1813 et 1814 l'empêcha de mettre ce projet à exécution; et, après Leipsick, quand nos faibles dépôts durent se porter au devant de l'invasion, les pupilles, qui avaient déjà combattu à Dresde, furent dirigés sur nos frontières, où ils périrent presque tous par suite des rudes combats et des misères de la campagne de 1814. C'est ainsi que ces malheureux enfants acquittèrent envers l'Empire leur dette de reconnaissance.

(1) Tarif de la solde de la garde impériale suivant le décret du 10 thermidor an XII :
Colonel-général, 2,000 fr. (par mois); aide-de-camp-colonel, 800 fr.; aide-de-camp chef de bataillon, 500 fr.; aide-de-camp-capitaine, 333 fr. 33 c.; aide-de-camp-lieutenant, 225; inspecteur aux revues, 1,333 fr. 33 c.; commissaire des guerres, 500 fr.; colonel, 750 fr ; major, 516 fr. 66 c.; quartier-maître, 406 fr. 66 c.; officier de santé, 300 fr.; tambour-major, 2 fr. 66 c. (par jour); chef de musique, 5 fr.; capitaine, 300 fr. (par mois); lieutenant en premier, 200 fr.; lieutenant en second, 175 fr.; sous-lieutenant, 150 fr.; sergent-major, 2 fr. 66 c. (par jour); sergent ou fourrier, 2 fr. 22 c.; caporal, 1 fr. 66 c.; grenadier, chasseur, vélite ou vétéran, 1 fr. 16 c.; tambour, 1 fr. 38 c.

(2) La première idée de la création d'un régiment de pupilles revient aux Hollandais, qui, depuis longtemps, entretenaient un corps d'adolescents, dont les pères étaient mort sous les drapeaux. Ils étaient élevés militairement aux frais de l'État, et formaient plus tard des officiers. Napoléon, habile à tout utiliser, incorpora d'abord dans la garde quelques compagnies de jeunes Hollandais. Ce fut le noyau du *régiment des pupilles*.

Dans la même année 1811, l'artillerie à pied et à cheval de la garde fut augmentée, et Napoléon créa un régiment de *flanqueurs de la garde*, qui dut se composer exclusivement des fils de gardes-généraux des forêts et de gardes forestiers.

Au commencement de 1812, on forma un troisième régiment de lanciers polonais, *qui*, dit le décret, *sera recruté parmi les Polonais propriétaires*.

Au mois de janvier 1813, les régiments de tirailleurs et de voltigeurs furent portés à six; les grenadiers et chasseurs à pied (vieille garde) furent augmentés d'un bataillon par régiment; on augmenta aussi les régiments de cavalerie de plusieurs escadrons chacun. La *garde à cheval de Paris* (1) est incorporée dans le 2e régiment de chevau-légers, et cent cavaliers montés offerts par la ville de Paris sont placés dans le même corps. Les régiments de flanqueurs et de voltigeurs (jeune garde) sont augmentés en nombre, et 24,000 hommes, pris sur l'appel de 80,000 hommes fait pendant l'année 1813, sont spécialement affectés au recrutement de la garde impériale. On complète les bataillons de la vieille garde à 800 hommes chaque, et une fois encore on augmente l'artillerie; enfin, un décret ordonne la création de trois *régiments d'éclaireurs à cheval de la garde*, ayant chacun quatre escadrons à 250 chevaux.

En 1814, l'effectif de la garde, qui avait déjà atteint les proportions d'une armée considérable, s'éleva jusqu'à 80,000 hommes par la création des 14e, 15e et 16e régiments de tirailleurs et de voltigeurs, l'incorporation de la garde du roi d'Espagne, etc. Ce prodigieux accroissement de la garde avait, dans la pensée de l'empereur, deux grands intérêts. Le premier trouvait sa source dans la nécessité de troupes d'élite d'un moral et d'un dévouement à toute épreuve. L'expérience des longues guerres qu'il venait de soutenir lui avait depuis longtemps démontré que le succès était dans les grandes réserves, et aucune troupe ne pouvait en former de meilleures. Le second intérêt était dans le besoin d'un large système d'émulation et de rémunération. A une époque où Napoléon épuisait incessamment les forces actives de la France, il fallait un puissant mobile pour retenir sous les drapeaux les jeunes soldats que les décrets de l'Empire y appelaient à chaque instant; et la garde, par l'éclat de son nom, par ses prérogatives sur les autres corps, était ce mobile puissant pour les esprits. Outre les privilèges dont jouissaient les soldats de la garde, les troupes étaient distinguées par la coupe des habits et surtout par des boutons à l'effigie de l'aigle impériale. On ne voyait point alors cette profusion de galons et de franges que le souvenir de l'ancienne monarchie introduisit plus tard dans la garde royale; mais, pour être simple et sévère, la tenue de la garde impériale n'en était que plus imposante, et tous ceux qui se rappellent encore les parades qui eurent lieu aux Tuileries en 1811 et 1812, disent que jamais on ne verra un pareil spectacle militaire.

(1) Paris avait à cette époque, outre l'escadron de cavalerie dont il est question ici, deux régiments d'infanterie exclusivement consacrés à sa garde, et qui furent envoyés aux armées. L'uniforme était rouge pour l'un, vert pour l'autre. La cavalerie portait l'habit gris de fer.

Achevons de résumer les détails sur l'organisation de la garde impériale.

En 1814, ainsi que nous l'avons dit, ce corps d'élite fut considérablement augmenté. Trois régiments nouveaux de tirailleurs et de voltigeurs y furent ajoutés; on forma un bataillon de sapeurs du génie; la garde du roi d'Espagne y fut incorporée. On créa un corps de volontaires de la garde, composé des ouvriers de Paris et des villes manufacturières qui se trouvaient sans ouvrage; on augmenta de douze régiments le corps de la jeune garde, et l'on y plaça des hommes qui *contractaient l'engagement de servir jusqu'à ce que l'ennemi ait été chassé du territoire français.* Enfin des officiers de la garde furent établis en permanence à la caserne Napoléon à Paris et dans les douze mairies pour recevoir des enrôlements volontaires. Tous les militaires qui jouissaient d'une pension de retraite furent appelés dans les rangs de la garde impériale. Promesse leur était faite qu'ils jouiraient de leur pension cumulativement avec la solde d'activité. En ce moment, Russes et Prussiens foulaient le sol de la France, et l'incendie des villages de la Champagne annonçait leur approche vers Paris.

Mais, après tant et de si grands efforts de la part de Napoléon, après tant de victoires, derniers et brillants éclairs de son génie, après tant de dévouement de la part des soldats de la garde, l'histoire de l'empereur et celle de cette immortelle phalange se résument par ces quatre mots : l'*invasion*, la *déchéance*, l'*exil*,... et enfin *l'admiration de la postérité!*

Nous avons fait connaître la composition et la force des divers corps réunis au camp de Boulogne, que nous ne désignerons plus désormais que sous le nom de *grande armée*, mais il nous reste encore à parler du décret qui institua l'*ordre de la Légion d'honneur*.

L'assemblée nationale, par la loi du 6 août 1791, supprima les ordres de chevalerie, en se réservant néanmoins de statuer s'il ne serait pas utile de créer une décoration nationale et unique pour récompenser les vertus civiles et militaires. La Convention, qui effaça jusqu'au dernier vestige des institutions féodales, décréta, le 27 août 1793 : « qu'il n'y aurait plus d'insignes honorifiques; mais que les militaires, à quelque corps qu'ils appartinssent, recevraient à l'avenir la récompense de leurs *hauts faits* par l'avancement en grade. En même temps on les dévouait par un serment d'honneur à repousser toute entreprise tendant à rétablir le régime féodal et les titres et qualités qui en étaient l'attribut, à concourir enfin de tout leur pouvoir au maintien de la liberté et de l'égalité. »

Un arrêté consulaire du 4 nivôse an VIII (26 décembre 1799) porta une première atteinte à ce principe de la constitution républicaine. Cet arrêté disait : « Des armes d'honneur seront accordées aux militaires qui se distingueront par des actions d'éclat en combattant pour la république. »

En conséquence, des sabres, des fusils, des mousquetons, des grenades d'honneur, furent décernés aux officiers et aux soldats qui s'en étaient rendus dignes.

Ces armes d'honneur, qui rappelaient en quelque sorte les distinctions ac-

cordées aux soldats romains qui se signalaient par des actions éclatantes, ces armes d'honneur furent recherchées avec empressement. Mais Bonaparte, qui déjà avait posé le pied sur la première marche du trône impérial, voulut entourer d'institutions nouvelles l'empire qu'il fondait. Il proposa la création d'une Légion d'honneur, afin de consacrer, dit-il, « d'une manière solennelle la reconnaissance nationale envers cette brave armée qui a honoré et défendu la république, et mille fois bien mérité de la patrie. »

Ce projet de loi fut vivement combattu à la tribune et rencontra, ainsi que nous l'avons dit, une vive opposition dans les rangs de l'armée elle-même. On cria à la résurrection des institutions féodales de Clovis et de Charlemagne. Les défenseurs de la république ont juré de maintenir l'égalité dans la république, et l'on crée un corps privilégié, destructif de cette égalité, un ordre de chevalerie comme il en existe encore en Autriche et en Russie. La république française fait la guerre aux préjugés et les remplace par d'autres. N'est-ce pas tomber dans l'erreur d'une troupe qui aurait vaincu l'ennemi sur un point faible et mal fortifié, et s'y renfermerait ensuite comme pour lui offrir sa revanche?

Telles étaient en résumé les objections qui s'élevaient de toutes parts contre l'institution nouvelle.

Les partisans de cette institution disaient à leur tour : Il est temps que la république songe à récompenser d'une manière éclatante les services des guerriers qui ont défendu la France au prix de leur sang et qui l'ont placée au premier rang des nations du monde. Les guerriers, dont la plupart se sont signalés par des actions d'éclat, sont inconnus de la nation, et pour ainsi dire invisibles sur le vaste champ de leur gloire. Le cœur ému des Français les cherche dans la foule; rien ne les désigne à la reconnaissance de leurs concitoyens et à l'admiration des étrangers, et, lorsque le service se voit partout, la récompense ne se voit nulle part.

Le peuple français a fait une campagne longue et glorieuse, il est temps que ses tentes triomphantes, que ses pavillons victorieux se changent en édifices solides, en portiques durables. Les édifices solides sont les institutions belles et fortes qui lient le caractère d'un peuple à ses destinées : « Allez, disait un orateur du gouvernement, et interrogez les Thermopyles et les Pyrénées, les champs de Marathon et les plaines de Marengo, et demandez ce que peut la multitude contre la vertu... Oui, ils étaient membres de la Légion d'honneur de Lacédémone ces trois cents braves qui dînaient gaiement aux Thermopyles, sûrs de souper chez les morts : *apud inferos cœnaturi.* »

Enfin un projet de loi ainsi conçu fut présenté d'abord au conseil d'État, au tribunat, puis au corps législatif, au mois de floréal an x, et voté après diverses discussions : au conseil d'État, par 14 voix contre 10; au tribunat, par 56 voix contre 38; au corps législatif, par 166 voix contre 110.

Voici le projet de loi :

« La Légion d'honneur qui vous est proposée doit être une institution auxiliaire de toutes nos lois républicaines et servir à l'affermissement de la révolution.

« Elle paie aux services militaires comme aux services civils le prix du courage qu'ils ont tous mérité; elle les confond dans la même gloire, comme la nation les confond dans sa reconnaissance.

« Elle unit par une distinction commune des hommes déjà unis par d'honorables souvenirs; elle convie à de douces affections des hommes qu'une estime réciproque disposait à s'aimer.

« Elle met sous l'abri de leur considération et de leur serment nos lois conservatrices de l'égalité, de la liberté, de la propriété.

« Elle efface les distinctions nobiliaires, qui plaçaient la gloire héritée avant la gloire acquise, et les descendants des grands hommes avant les grands hommes.

« C'est une institution morale qui ajoute de la force et de l'activité à ce ressort de l'honneur qui meut si puissamment la nation française.

« C'est une iustitution politique qui place dans la société des intermédiaires par lesquels les actes du pouvoir sont traduits à l'opinion avec fidélité et bienveillance, et par lesquels l'opinion peut remonter jusqu'au pouvoir.

« C'est une institution militaire qui attirera dans nos armées cette portion de la jeunesse française qu'il faudrait peut-être disputer, sans elle, à la mollesse, compagne de la grande aisance.

« Enfin c'est la création d'une nouvelle monnaie d'une bien autre valeur que celle qui sort du trésor public; d'une monnaie dont le titre est inaltérable, et dont la mine ne peut être épuisée, puisqu'elle réside dans l'honneur français; d'une monnaie, enfin, qui peut seule être la récompense des actions regardées comme supérieures à toutes les récompenses (1). »

(1) L'arrêté relatif à la Légion d'honneur fut fixé ainsi qu'il suit :

Loi portant la création d'une Légion d'honneur. Du 29 floréal an x de la république.

Au nom du peuple français, Bonaparte, premier consul, proclame loi de la république le décret suivant, rendu par le corps législatif le 29 floréal an x, conformément à la proposition faite par le gouvernement, le 25 dudit mois, communiquée au tribunat le 27 suivant.

DÉCRET. — TITRE PREMIER.

Création et organisation de la Légion d'honneur.

Art. Ier. En exécution de l'article 87 de la constitution concernant les récompenses militaires, et pour récompenser aussi les services et les vertus civiles, il sera formé une Légion d'honneur.

Art. II. Cette Légion sera composée d'un grand conseil d'administration et de quinze cohortes, dont chacune aura son chef particulier.

Art. III. Il sera affecté à chaque cohorte des biens nationaux portant 200.000 francs de rente.

Art. IV. Le conseil d'administration sera composé de sept grands officiers; savoir : des trois consuls et de quatre autres membres, dont un sera nommé entre les sénateurs, par le sénat; un autre entre les membres du corps législatif, par le corps législatif; un autre entre les membres du tribunat, par le tribunat; et un enfin entre les conseillers d'État, par le conseil d'État. Les membres du grand conseil d'administration conserveront, pendant leur vie, le titre de grand officier, lors même qu'ils seront remplacés par l'effet de nouvelles élections.

Art. V. Le premier consul est, de droit, chef de la Légion d'honneur et président du grand conseil d'administration.

Art. VI. Chaque cohorte sera composée : de sept grands officiers, de vingt commandants, de

Un décret impérial de 1804 avait déterminé que la décoration de la Légion d'honneur consisterait en une étoile à cinq rayons doubles, dont le centre, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, devait présenter, d'un côté, la tête de l'empereur avec cette légende : *Napoléon, empereur des Français*, de l'autre, un aigle tenant la foudre, avec ces mots : *Honneur et Patrie*. L'étoile, émaillée de blanc, était d'argent pour les simples légionnaires, et d'or pour les autres membres de la Légion. Par suite il fut décidé que cette étoile serait sus-

trente officiers et de trois cent cinquante légionnaires. Les membres de la Légion sont à vie.

Art. VII. Il sera affecté à chaque grand officier 5,000 francs; à chaque commandant 2,000 fr.; à chaque officier 1,000 francs, et à chaque légionnaire 250 francs. Ces traitements sont pris sur les biens affectés à chaque cohorte.

Art. VIII Chaque individu admis dans la Légion jurera, sur son honneur, de se dévouer au service de la république, à la conservation de son territoire dans son intégrité, à la défense de son gouvernement, de ses lois et des propriétés qu'elles ont consacrées, de combattre par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise tendant à rétablir le régime feodal, à reproduire les titres et qualités qui en étaient l'attribut; enfin, de concourir de tout son pouvoir au maintien de la liberté et de l'égalité.

Art. IX. Il sera établi, dans chaque chef-lieu de cohorte, un hospice et des logements pour recueillir soit les membres de la Légion que leur vieillesse, leurs infirmités ou leurs blessures auraient mis dans l'impossibilité de servir l'État, soit les militaires qui, après avoir été blessés dans la guerre de la liberté, se trouveraient dans le besoin.

TITRE DEUXIÈME. — Composition.

Art. Ier. Sont membres de la Légion tous les militaires qui ont reçu des armes d'honneur.

Pourront y être nommés les militaires qui ont rendu des services majeurs à l'État dans la guerre de la liberté;

Les citoyens qui, par leur savoir, leurs talents, leurs vertus, ont contribué à établir ou défendre les principes de la république, ou fait aimer et respecter la justice ou l'administration publique.

Art. II. Le grand conseil d'administration nommera les membres de la Légion.

Art. III. Durant les dix années de paix qui pourront suivre la première formation, les places qui viendront à vaquer demeureront vacantes jusqu'à concurrence du dixième de la Légion, et, par la suite, jusqu'à concurrence du cinquième. Ces places ne seront remplies qu'à la fin de la première campagne.

Art. IV. En temps de guerre, il ne sera nommé aux places vacantes qu'à la fin de chaque campagne.

Art. V. En temps de guerre, les actions d'éclat feront titre pour tous les grades.

Art. VI. En temps de paix, il faudra avoir vingt-cinq années de service militaire pour pouvoir être nommé membre de la Légion; les années de service, en temps de guerre, compteront double, et chaque campagne de la guerre dernière comptera pour quatre années.

Art. VII. Les grands services rendus à l'État dans les fonctions législatives, la diplomatie, l'administration, la justice ou les sciences, seront aussi des titres d'admission, pourvu que la personne qui les aura rendus ait fait partie de la garde nationale du lieu de son domicile.

Art. VIII. La première organisation faite, nul ne sera admis dans la Légion qu'il n'ait exercé pendant vingt-cinq ans ses fonctions avec la distinction requise.

Art. IX. La première organisation faite, nul ne pourra parvenir à un grade supérieur qu'après avoir passé par le plus simple grade.

Art. X. Les détails de l'organisation seront déterminés par des règlements d'administration publique : elle devra être faite au 1er vendémiaire an XII, et, passé ce temps, il ne pourra être rien changé que par les lois.

pendue à une couronne impériale; elle se portait à gauche, attachée à la boutonnière par un simple ruban rouge moiré (1).

La cérémonie pour l'inauguration de l'ordre de la Légion d'honneur fut une des cérémonies les plus imposantes de l'Empire; elle eut lieu le 14 juillet 1804, jour anniversaire de la fédération, dans l'église de l'Hôtel des Invalides, où reposent aujourd'hui les cendres de l'homme prodigieux qui dirigeait alors les destinées de la France.

Voici comment *le Moniteur universel* en rend compte:

« Sa Majesté l'empereur s'est placée sur le trône ayant derrière elle les colonels généraux de la garde, le gouverneur des Invalides et les grands officiers de la couronne. Aux deux côtés et à la seconde marche du trône se sont placés les grands dignitaires, plus bas et à droite les ministres, à gauche les maréchaux d'empire; aux pieds du trône le grand maître et le maître des cérémonies; en face du grand maître le grand chancelier et le grand trésorier de la Légion d'honneur. Les aides-de-camp de l'empereur étaient debout en haie sur les degrés du trône; à droite de l'autel, le cardinal-légat s'est placé sous un dais et sur un fauteuil qui lui avaient été préparés; à gauche de l'autel le cardinal-archevêque de Paris avec son clergé.

« Derrière l'autel, sur un immense amphithéâtre, étaient rangés sept cents invalides et deux cents jeunes élèves de l'École polytechnique.

« Toute la nef était occupée par les grands officiers, commandants, officiers et membres de la Légion d'honneur.

« Le grand maître des cérémonies, ayant pris l'ordre de Sa Majesté, a invité M. le cardinal-légat à officier, et S. E. a commencé la célébration de la messe.

« Après l'évangile, le grand maître des cérémonies, ayant pris de nouveau les ordres de Sa Majesté, a conduit sur les degrés du trône le grand chancelier de la Légion d'honneur.

« Le grand-chancelier a prononcé un discours éloquent sur les souvenirs que rappelait cette grande journée, sur le malheur des troubles politiques et sur la reconnaissance due au héros dont le génie a su conserver les principes qui ont commencé la révolution, et terminer les maux qui l'ont suivie. L'orateur a noblement tracé les devoirs qu'imposait l'institution de la Légion d'honneur à tous ses membres: il a développé avec force les nombreux avantages qui devaient résulter de cette réunion des plus illustres soutiens du gouvernement et de la patrie.

(1) L'institution de la grande décoration de la Légion d'honneur n'eut lieu que le 29 janvier 1805. Le nombre des *grands-aigles* (nommés depuis *grands'-croix*) fut fixé à 60.—Alors on régla que les grands-aigles porteraient la décoration suspendue en écharpe de droite à gauche à un large ruban moiré rouge, avec une plaque brodée en argent sur le côté gauche de l'habit et du manteau; que les grands officiers auraient une plaque pareille sur le côté droit de l'habit, mais plus petite, et qu'ils continueraient en outre à porter la simple croix en or à la boutonnière; enfin que les *commandants* porteraient la décoration en sautoir autour du cou avec un ruban moiré rouge.

« Après ce discours, les grands officiers de la Légion, appelés successivement par le chancelier, se sont approchés du trône et ont prêté individuellement le serment prescrit.

« L'appel des grands officiers fini, l'empereur s'est couvert, et, s'adressant aux commandants, officiers et légionnaires, a prononcé d'une voix forte et animée ces mots :

« Commandants, officiers, légionnaires, citoyens et soldats, vous jurez sur « votre honneur de vous dévouer au service de l'empire et à la conservation « de son territoire dans son intégrité; à la défense de l'empereur, des lois de « la république et des propriétés qu'elles ont consacrées; de combattre par tous « les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise qui « tendrait à rétablir le régime féodal; enfin, vous jurez de concourir de tout « votre pouvoir au maintien de la liberté et de l'égalité, bases premières de nos « constitutions? Vous le jurez! »

« Tous les membres de la Légion, debout, la main élevée, ont répété à la fois : *Je le jure*. Les cris de *Vive l'empereur!* se sont renouvelés de toutes parts.

« Ces derniers mots, prononcés avec l'accent d'une énergie profonde, ont porté dans toutes les âmes une vive émotion dont elles ont longtemps été pénétrées.

« Il est difficile de décrire la sensation que ce moment a produite. Les monuments de la gloire française, suspendus aux voûtes de la nef dans laquelle étaient réunis les plus braves guerriers; ces rangs nombreux de vieux soldats blessés, et ces jeunes gens, offrant par leur réunion la gloire et l'espérance de la patrie, enfin l'appareil religieux des autels, concouraient à exalter puissamment l'imagination, et à faire présager la durée la plus glorieuse à une institution formée sous de tels auspices.

« La messe finie, les décorations de la Légion ont été déposées, aux pieds du trône, dans des bassins d'or.

« M. de Ségur, grand maître des cérémonies, a pris les deux décorations de l'ordre, et les a remises à M. de Talleyrand, grand chambellan. Celui-ci les a présentées à S. A. I. monseigneur le prince Louis, qui les a attachées à l'habit de S. M.

« De nouveaux cris de *Vive l'empereur!* se sont fait entendre à plusieurs reprises.

« M. le grand chancelier de la Légion a invité MM. les grands officiers à s'approcher du trône, pour recevoir successivement des mains de S. M. la décoration que lui présentait, sur un plat d'or, le grand maître des cérémonies.

« Ensuite M. le grand chancelier a appelé d'abord les commandants, puis les officiers, et enfin les légionnaires, qui sont tous venus aux pieds du trône recevoir individuellement la décoration des mains de l'empereur. »

Napoléon, après avoir inauguré d'une manière aussi solennelle aux yeux de la France à Paris le nouvel ordre de chevalerie qu'il venait de fonder, voulut l'inaugurer d'une manière non moins imposante, au camp de Boulogne, aux yeux de l'armée. Il choisit le 15 août, jour anniversaire de sa nais-

sance et de sa fête, pour cette imposante solennité. 80,000 hommes des camps de Boulogne et de Montreuil furent réunis sous les ordres du maréchal Soult pour assister à cette cérémonie splendide. Le lieu choisi pour la fête offrait l'aspect d'un théâtre antique, dont les gradins demi-circulaires étaient figurés par des mouvements de terrains. Vingt colonnes d'infanterie de 60 hommes de front sur une hauteur indéterminée représentaient les spectateurs; les intervalles des colonnes représentaient les vomitoires, et le sommet des collines, couronné par la cavalerie, les loges des théâtres anciens. L'espace conservé vide était destiné à contenir les états-majors généraux et les drapeaux des corps; plus en avant, des légionnaires qui devaient prêter le serment; au centre, s'élevait le trône de l'empereur; à ses côtés étaient placées la garde impériale et sa musique.

Le trône était posé sur un tertre, tel que dans les camps romains on en élevait aux césars lorsque ceux-ci voulaient haranguer les soldats. Ce tertre se terminait en une plateforme carrée entourée d'étendards et de drapeaux surmontés d'aigles d'or. Au centre, élevé sur deux gradins, le siége antique du roi Dagobert était adossé à un trophée d'armes composé de drapeaux, d'étendards et de guidons pris dans les batailles de Montenotte, de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Castiglione, des Pyramides, du Mont-Thabor, d'Aboukir et de Marengo. Au milieu du trophée était l'armure en pied des électeurs du Hanovre, et le tout était surmonté d'une immense couronne de laurier en or, sur laquelle flottaient les queues peintes en rouge des drapeaux pris aux beys d'Égypte.

Les décorations qui devaient être distribuées aux légionnaires avaient été placées dans le casque de Du Guesclin et dans le bouclier de Bayard, portés par des adjudants généraux et des colonels d'état-major.

Le 15 août, le camp de Boulogne se réveilla au bruit des fanfares de guerre et des roulements de tambours pour assister à cette solennité unique dans nos annales militaires. Le soleil était éclatant et radieux. A midi, toutes les troupes étaient sous les armes et rangées en colonnes, suivant le programme arrêté. L'empereur sortit de sa tente accompagné d'un cortége de généraux. Deux mille tambours battirent au champ, et l'artillerie des forts et de la flotte fit retentir au loin les échos du rivage. Napoléon prit place sur le trône; les grands dignitaires de l'empire étaient placés autour de lui dans un ordre imposant. Des colonels d'état-major vinrent lui apporter les décorations, et les légionnaires se rangèrent en colonnes devant les deux trophées de drapeaux et d'étendards conquis aux ennemis. Napoléon répéta la formule du serment que devaient faire les membres de l'ordre nouveau. Ceux-ci s'écrièrent : *Nous le jurons*, et une immense acclamation du peuple et de l'armée accompagna ce serment. Puis les légionnaires s'approchèrent successivement du trône et reçurent individuellement la décoration.

Au moment où la cérémonie finissait et où les colonnes s'ébranlaient pour défiler devant l'empereur, on signala tout à coup sur la mer une division de 50 voiles. C'était l'avant-garde de la flottille du Havre, que le capitaine Daugier conduisait dans le port. Heureuse conjoncture, qui semblait faire croire

que l'Océan venait, lui aussi, payer son tribut à l'homme de la destinée. Le soir, un beau feu d'artifice éclaira tout à coup les côtes de la mer et attira l'attention des croisières ennemies et des populations de Douvres. 15,000 hommes en bataille exécutaient des feux de file avec des cartouches à étoile pour honorer celle de la Légion d'honneur qui allait briller désormais sur la poitrine des braves de la grande armée.

Une cérémonie militaire non moins imposante eut lieu au Champ-de-Mars lors de la distribution des drapeaux.

Napoléon, en fondant une dynastie, comme Pépin le Bref, voulut comme lui être sacré par le pape, et, nouvel Étienne III, le pape Pie VII traversa les monts pour venir placer la couronne impériale sur le front de ce plébéien, élu de la France. Étrange destinée de cette nation qui venait de détruire de fond en comble les principes politiques et religieux de ses quatorze siècles de monarchie, et qui, le lendemain d'une révolution qui avait ébranlé l'Europe, ressuscitait, par l'ascendant d'un seul homme, les cérémonies féodales des vieux siècles.

Mais, en même temps que le pape sacrait le nouvel empereur dans l'église métropolitaine de Paris, l'empereur, lui, sacrait les drapeaux de son armée au Champ-de-Mars. Tous les corps y étaient représentés par une députation. « Soldats, dit-il, voici vos drapeaux. Ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement; elles seront partout où votre empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple; vous jurez de consacrer votre vie pour les défendre et les maintenir par votre courage sur le chemin de la valeur, *vous le jurez? — Nous le jurons!* » répétèrent d'un cri unanime les présidents de collége et les officiers de l'armée; puis les députations de chaque régiment s'avancèrent et reçurent, au milieu des plus vives acclamations, ces drapeaux qui ne devaient rentrer dans la patrie que noircis par la fumée de vingt batailles et mis en lambeaux par les balles ennemies.

Maintenant ouvrons les bulletins de la grande armée, et suivons le vol audacieux de ces aigles qui vont guider nos bataillons dans leur marche à travers les capitales de l'Europe, et froisser sous leurs ailes les étendards russes, anglais et prussiens, les drapeaux de l'étranger. L'Angleterre ne tarda pas à violer le traité d'Amiens en refusant de rendre Malte. Bonaparte répondit à cette violation de la foi jurée par l'occupation de l'électorat de Hanovre. Mortier, avec les 15,000 hommes qu'il commandait en Hollande, reçut l'ordre de s'emparer des états héréditaires du souverain de la Grande-Bretagne. L'expédition de Hanovre fut une promenade militaire. L'armée se mit en marche le 25 mai 1803; le 5 juin, elle occupait l'électorat tout entier. Le 4 juillet suivant, l'armée hanovrienne mettait bas les armes, abandonnant à nos soldat son artillerie, ses bagages et tous ses cheveux. Toutefois Mortier respecta l'honneur de cette armée et consentit à laisser la liberté aux soldats, après avoir exigé d'eux le serment de ne point porter les armes contre la France pendant toute la durée de la guerre. « L'armée hanovrienne étant réduite au désespoir, écrivit Mortier au premier consul, elle implorait votre clémence. J'ai pensé qu'abandonné par son roi, vous voudriez la traiter avec bonté. »

Ainsi finit cette expédition. Elle avait duré six semaines. Elle était d'un triste présage pour l'Angleterre, que la France frappait ainsi au début dans le territoire continental formant le patrimoine de la famille royale, et qui allait se trouver menacée dans sa propre existence par les armements considérables que Napoléon faisait sur les côtes de l'Océan et de la Manche. Du reste, la lutte qui venait de s'engager entre la France et l'Angleterre était inévitable. Les dix années de guerre que la république avait soutenues contre l'Europe avaient pour cause principale la lutte du principe démocratique contre le principe aristocratique. Dans cette lutte, la France, après avoir successivement vaincu toutes les puissances coalisées, s'était placée, par les traités de Lunéville et d'Amiens, à la tête du système continental de l'Europe. L'Angleterre, de son côté, avait mis à profit les luttes sanglantes du continent pour augmenter encore sa redoutable puissance maritime. Entre ces deux nations ainsi placées pour dominer l'Europe, une guerre nouvelle était imminente, et elle ne devait finir que par la ruine de l'une des deux. Napoléon, ne pouvant rivaliser sur la mer contre les flottes nombreuses de l'Angleterre, résolut de franchir le détroit avec une armée et d'aller terminer dans Londres même cette éternelle rivalité des deux peuples, ayant pour alternative ou de devenir le maître absolu de l'Europe ou de voir sa fortune s'engloutir au fond de l'Océan. La France avait perdu sa marine. A peine pouvait-elle réunir 50 vaisseaux de ligne; l'Angleterre, au contraire, pouvait porter son armement à 120 vaisseaux ou frégates : elle avait un personnel de marins expérimentés de plus de 100,000 hommes. Il fallait à la France dix ans de travaux dans ses chantiers et dix ans d'exercice sur la mer pour pouvoir présenter un pareil effectif de bâtiments et un pareil personnel de marins. Napoléon devait donc, tout en s'appliquant à réorganiser notre marine, trouver un moyen de franchir le détroit pour porter la guerre dans les îles britanniques. En conséquence, il arrêta qu'on se servirait pour l'expédition de canonnières, de bateaux plats et de péniches, bâtiments qui, par leur construction, offraient peu de prise aux boulets et, manœuvrant principalement à la rame, pouvaient échapper plus facilement à la surveillance des croisières. 100,000 soldats, portés sur ces frêles esquifs, exercés aux manœuvres de la mer, devaient débarquer sur les côtes britanniques et s'emparer de l'Angleterre. Tous les ports de l'ancienne France, tous ceux de la Hollande, de la Belgique et de l'Italie et toutes les rivières navigables furent couverts de chantiers et de cales où se faisaient les travaux de construction de la flottille. Au commencement de 1804, les côtes de la Manche étaient hérissées de soldats, les ports encombrés de bâtiments.

On s'était beaucoup égayé à Londres en apprenant le mode de transport inventé par Napoléon pour débarquer ses troupes en Angleterre. Longtemps on crut que c'était une feinte démonstration. Inviolables jusqu'alors dans leur île, il n'était jamais venu à l'esprit des Anglais qu'on pût y aborder. Mais quand ils purent contempler la flottille réunie à Boulogne, quand ils apprirent qu'elle comptait près de 2,000 bateaux plats concentrés dans le détroit, malgré les croisières anglaises, quand ils virent leur bonne tenue à la mer et au feu, l'éta-

blissement de batteries formidables pour les protéger au mouillage, et enfin 150,000 hommes de troupes qu'ils pouvaient porter à bord, troupes d'élite comme on n'en avait jamais vu, la crainte, la consternation, firent bientôt place à la confiance; un frisson de terreur s'empara de cette nation orgueilleuse, qui n'avait couru jamais un si grand danger. Car cette flottille pouvait passer à la faveur d'une nuit brumeuse; elle pouvait même forcer les croisières anglaises dans un combat dont on ne pouvait prévoir l'issue, puisqu'il n'avait jamais eu de précédents, et 100,000 hommes jetés sur les côtes et commandés par Bonaparte étaient capables de tout. Les mesures les plus énergiques furent adoptées. Au premier débarquement, le drapeau rouge devait être déployé sur toutes les côtes du royaume. Des signaux furent établis dans toutes les directions afin de réunir en peu de temps 50,000 hommes sous les armes et vers le point menacé. Ordre avait été donné d'égorger impitoyablement les Français. Tous les chevaux, toutes les voitures, furent mis en réquisition; la levée en masse fut ordonnée pour l'armée de terre; l'armée de mer fut portée à 100,000 matelots. Les points les plus accessibles de la côte furent garnis d'une artillerie formidable; on construisit des écluses pour inonder le comté d'Essex; enfin le ministère prescrivait qu'aussitôt que les Français seraient débarqués, on incendiât les forêts, les villages, qu'on détruisit les chemins et les canaux, qu'on démantelât les villes, qu'on dévastât les champs et qu'on égorgeât les bestiaux. En même temps, des travaux de fortifications furent commencés autour de Londres. Ce n'est pas tout. Le ministère, peu rassuré par ces mesures extrêmes, eut recours à des moyens plus odieux. Il fit préparer une grande quantité de brûlots, de catamarans, de machines infernales pour incendier la flottille française. L'amiral Keith, qui commandait l'escadre anglaise dans la Manche, fit plusieurs tentatives d'attaque contre les bâtiments français; mais, dans toutes ces rencontres, il fut repoussé avec perte.

Il résolut donc de faire usage des brûlots incendiaires. Lord Melville, premier lord de l'amirauté, se rendit à bord du vaisseau amiral pour juger du terrible effet de ces machines infernales qui devaient, suivant lui, détruire la flottille, et Pitt, l'implacable ennemi de la France, qui allait bientôt redevenir ministre, se rendit sur les falaises pour assister à ce spectacle. L'amiral Bruix, commandant en chef de la flottille, avait été heureusement informé par ses espions des projets des Anglais. Il se prépara à les déjouer. Le 1er octobre, on signala 52 voiles ennemies, dont plusieurs vaisseaux de ligne et vingt-cinq briks et cutters : c'étaient des brûlots (1); les vents et la marée leur étaient favorables.

(1) *Nature des machines incendiaires.* — Les machines infernales que les Anglais avaient employées étaient de trois espèces : c'étaient premièrement des bâtiments, cutters ou briks, ne différant des brûlots ordinaires que parce qu'aucune trace d'embrasement ne s'y montrait avant l'explosion. Ce qui les rendait plus dangereux, c'est qu'on pouvait les prendre pour des bâtiments de guerre et tenter de s'en emparer à l'abordage.

Les machines infernales de la seconde espèce étaient des coffres de bois doublés en cuivre, longs et plats et terminés en pointe à leurs deux extrémités. Chacun de ces coffres contenait

Le contre-amiral Lacrosse, qui commandait la ligne d'embossage, plaça en vedette plusieurs chaloupes de grande dimension ; elles devaient donner le signal d'alarme à l'approche des ennemis, combattre les canots, accrocher les brûlots et les écarter de la ligne. Vers neuf heures et demie du soir, les vedettes françaises aperçurent plusieurs bâtiments à la voile se dirigeant vers elles ; elles tirent un feu très-vif de mousqueterie et de mitraille : mais les bâtiments s'avançaient toujours sans riposter ; on ne douta plus que ce ne fussent des brûlots. On chercha alors à les accrocher ; mais ils étaient escortés par des embarcations. Il fallut d'abord écarter les chaloupes anglaises ; pendant ce temps, les brûlots, poussés par la marée, arrivaient à notre ligne d'embossage. Le premier brûlot traversa la première ligne de canonnières sans en heurter aucune, et, dérivant vers un bateau de la seconde ligne, fit explosion et blessa deux matelots ; le second brûlot arriva presque aussi loin que le premier et éclata également en blessant trois personnes. Le contre-amiral Lacrosse faillit perdre la vie. Ayant quitté le vaisseau amiral, il se dirigeait avec son canot vers la gauche de la ligne qui se trouvait seule engagée, lorsqu'il aperçut un bâtiment qui glissait entre la ligne d'embossage et la terre ; il fit aussitôt tirer dessus et ordonna à ses matelots de faire force rames pour s'en emparer. Mais à peine se fut-il avancé à demi-portée de pistolet que le bâtiment sauta en l'air avec un horrible fracas. Heureusement il n'y eut que deux matelots blessés par les éclats.

Tandis que les Anglais envoyaient coup sur coup toutes leurs machines incendiaires, les embarcations anglaises cherchaient à inquiéter les bâtiments français en dirigeant sur eux des artifices embrasés et en faisant un feu très-vif de mitraille et de mousqueterie. Mais ces odieuses tentatives échouèrent et les Anglais eurent plusieurs de leurs bâtiments coulés bas. L'action dura jus-

environ cinq milliers de poudre à canon, et par-dessus cette poudre plusieurs rangs de pelotes d'artifice assemblées deux à deux par une chaîne, et ayant la forme et la grosseur d'un melon. Lancées en l'air et dispersées par l'explosion de la poudre, ces pelotes devaient retomber à bord des bâtiments français et être retenues, par la chaîne qui les unissait deux à deux, à quelque partie du gréement qu'elles étaient destinées à incendier.

Des barriques remplies de poudre et d'artifices, et que des boulets, renfermés dans une toile clouée sur un côté, devaient empêcher de rouler avec les lames, formaient la troisième espèce de machines.

Le feu était communiqué aux machines de la première espèce par les mêmes moyens qu'aux brûlots ordinaires. Il n'en était pas de même pour les deux autres espèces, dont l'explosion devait être produite par une batterie de fusil mise en action au moyen d'un ressort adapté à un mouvement de montre qui en réglait la détente.

Quoique les Anglais eussent échoué honteusement, les Français pensèrent qu'ils allaient tâcher de perfectionner leurs machines, et qu'ils essaieraient de nouveau d'incendier la flottille. En conséquence, l'amiral Bruix fit augmenter les précautions déjà prises pour la mettre à l'abri du danger. Le capitaine de vaisseau Saint-Haouen, chef militaire du port de Boulogne, fut chargé d'établir une chaîne de barrage au-delà de la ligne d'embossage. Ces précautions devinrent inutiles ; car les Anglais ne se hasardèrent plus à aucune tentative importante pour incendier les bâtiments français ; ils se bornèrent à faire en petit un grand nombre d'essais dont le résultat fut de les décider à renoncer définitivement à leurs projets incendiaires.

qu'à trois heures du matin. Douze brûlots seulement avaient fait explosion, les autres ne produisirent aucun effet, et le cabinet de Londres en fut pour la honte d'avoir employé de pareils moyens.

Ainsi, l'orage qui grondait sur l'empire britannique était sérieux. Jamais il n'avait couru un pareil danger; car, indépendamment de ces 150,000 hommes prêts à être embarqués et de ces milliers de bâtiments de transport équipés et armés, le plan d'invasion formé par l'empereur était un des plus sages, des plus savamment conçus qui soient sortis de la tête d'un capitaine. En effet, il fallait, pour réussir dans une pareille entreprise, opérer la réunion de nos diverses escadres de Toulon, Cadix, Rochefort et Brest; mais cette réunion présentait des difficultés extrêmes et ne pouvait s'opérer que sur un point très-éloigné de nos côtes. Il résolut de les diriger vers la Martinique. Ce plan avait le double avantage d'assurer sans danger la réunion des forces maritimes dispersées de la France et de l'Espagne, de porter l'alarme dans les établissements anglais des deux Indes et d'éloigner ainsi la majeure partie des forces anglaises des eaux de l'Océan et de la Manche au moment où les nôtres allaient y reparaître pour favoriser l'expédition; en outre, on devait profiter de ce voyage dans les Indes pour porter des troupes de débarquement aux colonies.

Le général Lauriston devait reprendre Surinam et les établissements hollandais sur le continent de l'Amérique. Le général Reille avait l'ordre de s'emparer de Sainte-Hélène et de jeter garnison au cap de Bonne-Espérance, tandis que d'autres détachements auraient balayé les Antilles, Saint-Louis, Tabago, Saint-Pierre, etc.

Malheureusement l'exécution ne seconda pas les vues de l'empereur et la fortune fit échouer le plan le mieux combiné. L'amiral Missiessy, qui commandait l'escadre de Rochefort, mit à la voile avec cinq bâtiments. Battu par la tempête, il lutta pendant plusieurs jours contre la mer et arriva aux Antilles dans les premiers jours de février, après avoir éprouvé de fortes avaries. Il débarqua néanmoins à la Martinique les secours en hommes et en munitions qu'il portait, fit attaquer l'île de la Dominique, qui fut enlevée, et se rembarqua pour l'Europe, d'après l'ordre qu'il en avait reçu, après avoir dans sa route débloqué la ville de San-Domingo, où quelques soldats français, abandonnés pour ainsi dire, défendaient encore le pavillon français. A son retour, l'amiral Missiessy, qui n'avait rempli sa mission qu'incomplétement, fut remplacé par le contre-amiral Lallemand, qui reçut l'ordre de se remettre en mer. Mais l'homme qui contribua le plus à faire échouer les projets de Napoléon fut l'amiral Villeneuve. Cet amiral, parti de Toulon vers le milieu de janvier avec 18 vaisseaux ou frégates, fut, lui aussi, battu par la tempête, et, au lieu de poursuivre sa route, rentra dans le port; il ne remit à la voile que le 30 mars, au moment où, suivant ses instructions, la flotte de l'amiral Missiessy revenait en Europe. Le 13 mars, il mouilla à la Martinique, rallia les vaisseaux espagnols commandés par l'amiral Gravina, et, au lieu de s'avancer dans la Manche à la tête des escadres réunies, c'est-à-dire avec 56 vaisseaux de haut-bord, il se

laissa battre d'abord au cap Finistère, puis bloquer dans Cadix, d'où il ne devait sortir que pour éprouver un grand désastre.

L'amiral Gantheaume, qui devait appareiller de Brest pour la même destination avec 20 vaisseaux, ne put, de son côté, y parvenir, n'ayant pas su profiter du gros temps pour tromper la vigilance de l'amiral anglais Cornwallis, qui le bloquait avec des forces supérieures.

Napoléon, en apprenant ces nouvelles, fut transporté de colère. « Quelle marine! s'écria-t-il; quel amiral! quels sacrifices perdus!... Mon espoir est déçu. Ce Villeneuve, au lieu d'être dans la Manche, il vient d'entrer au Ferrol! C'en est fait, il y sera bloqué. » Quelques jours après il fut instruit que ces fâcheuses prévisions s'étaient réalisées, que Villeneuve était enfermé dans Cadix. Dès lors l'expédition d'Angleterre était avortée, à moins qu'il ne voulût opérer le débarquement sans le secours de la flotte. Les immenses dépenses faites pour cette grande entreprise étaient perdues, l'espérance d'une descente en Angleterre s'évanouissait pour longtemps, pour toujours peut-être. Du reste, la politique du cabinet de Londres était parvenue encore une fois à armer l'Europe contre la France. Pitt, revenu au ministère, avait formé les liens d'une nouvelle coalition dans laquelle entrèrent l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Suède. Napoléon apprit en même temps à Boulogne les nouvelles de sa flotte et les projets des coalisés contre la France. Un moment il fut ébranlé par cette attaque; mais, se recueillant bientôt, il prit une des résolutions les plus hardies, les plus profondes qu'aucun conquérant ait jamais pu concevoir. Sans hésiter, sans s'arrêter, il dicta à Daru, intendant général de l'armée, le plan entier de la campagne d'Austerlitz, le départ de chaque corps depuis le Hanovre et la Hollande jusqu'aux confins de l'ouest et du sud de la France, l'ordre des marches, leur durée, les lieux de convergence et de réunion des colonnes: les entreprises, les attaques de vive force, les mouvements divers de l'ennemi, tout fut prévu, la victoire enfin fut assurée dans toutes les hypothèses. Telles étaient, dit un historien, la justesse et la vaste prévoyance de ce plan, que, sur une ligne de départ de 200 lieues, des lignes d'opération de 300 lieues de largeur furent suivies, d'après les indications primitives, jour par jour, lieu par lieu, jusqu'à Munich. Au-delà de cette capitale, les époques seules éprouvèrent quelque altération, mais les lieux furent atteints et l'ensemble du plan fut couronné d'un plein succès.

Le plan des coalisés, définitivement arrêté, portait que quatre attaques auraient lieu simultanément: la première, au nord, par la Poméranie, sur le Hanovre et la Hollande, et qui devait être exécutée par une armée combinée de Russes, de Suédois et d'Anglais; la deuxième, à l'est, par la vallée du Danube, où devaient agir les grandes armées de l'Autriche et de la Russie; la troisième en Lombardie, confiée aux Autrichiens; la quatrième, au midi de l'Italie, devait être exécutée par les Napolitains, les Anglais et les Russes. L'Autriche devait fournir à cet effet 130,000 fantassins et 13,000 chevaux en Italie; 50,000 hommes et 2,000 chevaux en Tyrol; 66,000 hommes et 23,000 chevaux en Allemagne; 28,000 hommes et 1,500 chevaux en corps détachés; en tout,

274,000 fantassins et 40,000 chevaux. La Russie devait porter 100,000 hommes en Allemagne et de forts détachements à Naples et en Hollande. La Suède devait fournir un contingent de 35,000 soldats; l'Angleterre, ses flottes, ses matelots et ses troupes de terre disponibles.

Napoléon devina les projets des alliés comme s'il eût assisté aux conférences de Londres et de Vienne.

Son plan fut bientôt tracé, et jamais jusqu'alors il n'en était sorti un pareil de la tête d'un capitaine. Les Russes, pour arriver en Souabe, avaient une longue marche à faire; il résolut de profiter de leur éloignement pour porter le gros de ses forces dans la vallée du Danube, accabler les Autrichiens, les tourner comme à Marengo, les détruire ou les faire prisonniers; puis de marcher au-devant des Russes, privés du secours des Autrichiens, et de les accabler à leur tour. Pour effectuer ce plan et mettre en mouvement les masses nombreuses de ses troupes réunies à Boulogne, il imagina de porter le corps de Hanovre, commandé par Bernadotte, sur Vurtzbourg et le Danube, à travers la Hesse; celui de Hollande, sous les ordresde Marmont, devait descendre le long du Rhin, se réunir à Wurtzbourg au corps du Hanovre, et enfin il dirigea de Boulogne à Strasbourg les corps campés au bords de la Manche, afin de feindre avec le gros de ses forces une attaque directe par les défilés de la forêt Noire, mais en réalité afin de laisser cette forêt à droite, de se joindre en Franconie à ses deux premiers corps, de franchir le Danube au-dessous d'Ulm, près de Donawerth, et de se placer ainsi derrière les Autrichiens. Après avoir forcé ceux-ci à déposer les armes, il marcherait sur Vienne au-devant des Russes. Tandis qu'il opérerait, lui, ces grands mouvements, Masséna, avec 50,000 hommes portés sur l'Adige, arrêterait les efforts de l'armée autrichienne, jusqu'au moment où Napoléon aurait atteint la capitale de l'empire. Alors, à son tour, Masséna prendrait l'offensive et réunirait ses forces à celles de Napoléon, et 200,000 hommes se présenteraient ainsi à Vienne, après avoir déjoué les deux attaques principales des ennemis dans la Bavière et la Lombardie. Quant à la Basse-Italie, il lui suffisait de 20,000 hommes pour la contenir. Ce plan, nous le répétons, fut littéralement exécuté. Vers les derniers jours du mois d'août, les Autrichiens étaient déjà sur les bords de l'Inn et de l'Adige, et les Russes sur la frontière de Gallicie. Les hostilités commencèrent le 8 septembre; l'électeur de Bavière était resté fidèle à l'alliance de la France; c'est sur lui que tombèrent les premiers coups. Croyant surprendre Napoléon, les ennemis envahirent la Bavière, franchirent l'Isser et le Lech, et vinrent s'établir sur le Danube et l'Isser. L'archiduc Ferdinand commandait cette armée, sous la tutelle du général Mack, qui passait pour un grand général, malgré l'échec tristement célèbre que lui avait fait éprouver Championnet dans la première expédition de Naples. L'archiduc Jean occupait le Tyrol avec 40,000 hommes, et l'archiduc Charles s'avançait sur l'Adige avec 100,000 hommes.

En une heure tous les corps d'armée furent en mouvement vers l'Allemagne. Toutefois, avant d'aller porter la guerre en Allemagne, Napoléon dut songer à la sécurité des frontières de France. Un corps d'armée réuni à Bou-

logne, sous les ordres du maréchal Brune, veilla à la conservation de la flottille. Deux corps de réserve établis à Mayence et à Strasbourg furent organisés par les maréchaux Lefebvre et Kellermann.

Voici quelles étaient la force et la composition des divers corps de la grande armée :

Force et composition de la grande armée. — L'armée destinée à combattre les soldats de la troisième coalition avait reçu le nom de *grande armée.*

L'empereur lui-même devait en prendre le commandement. Il avait confié au maréchal Berthier les fonctions de chef d'état-major, avec le titre de major général.

La grande armée, outre la garde impériale et la réserve de cavalerie, se composait de sept corps destinés à combattre en Allemagne sous les ordres de l'empereur, et d'un huitième corps formant l'armée d'Italie, commandé par le maréchal Masséna.

Lorsque cette grande armée allait entrer en Allemagne, deux divisions bavaroises, aux ordres des généraux de Wrède et Deroy, devaient s'y réunir.

Le 1er corps, placé sous les ordres du maréchal Bernadotte, avait pour chef d'état-major le général de division César Berthier; pour commandant d'artillerie, le général Éblé; pour commandant du génie, le colonel Morio; pour inspecteur aux revues, M. Lalance, et pour ordonnateur, M. Michaux. Il se composait de deux divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Drouet (brigades Frère et Varlé); la seconde, commandée par le général Rivaud (brigades Dumoulin et Pacthod); d'une division de cavalerie, commandée par le général Kellermann (brigades Picard et Van-Marizy), et d'une division d'artillerie et du génie. Sa force totale s'élevait à 17,737 hommes. Ce corps partit du Hanovre et se dirigea sur le Mayn.

Le 2e corps, commandé par le général Marmont, avait pour chef d'état-major le général de division Vignolles; pour commandant d'artillerie, le général de brigade Tirlet; pour commandant du génie, le général de division Léry, et pour inspecteur aux revues, M. Aubernon. Il se composait de trois divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Boudet (brigades Cassagne et Soyez); la seconde, commandée par le général Grouchy (brigades Delzons et Lacroix); la troisième (division batave), commandée par le général Dumonceau (brigades Guaita et Wanhadel); d'une division de cavalerie, commandée par le général Lacoste (brigade Guérin-d'Étoguigny), et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 20,758 hommes. Ce corps partit du camp de Zeyst près d'Utrecht, et, comme le premier, fut dirigé sur le Mayn.

Le 3e corps, commandé par le maréchal Davoust, avait pour chef d'état-major le général de brigade Daultanne; pour commandant d'artillerie, le général de division Sorbier; pour commandant du génie, le général de brigade Andréossy; pour inspecteur aux revues, M. Laigle, et pour ordonnateur, M. Chambon. — Il se composait de trois divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Bisson (brigades Demont de Lilly et Eppler); la

seconde, commandée par le général Friant (brigades Heudelet, Lochet et Grandeau); la troisième, commandée par le général Guden (brigades Petit, Gauthier et Kisler); d'une brigade de cavalerie, sous les ordres du général Vialannes, et d'une division d'artillerie et du génie. Sa force totale était de 27,452 hommes. Ce corps partit de Boulogne et se dirigea sur le Rhin.

Le 4e corps, sous les ordres du maréchal Soult, avait pour chef d'état-major le général de divison Saligny; pour commandant d'artillerie, le général de brigade Pernetty; pour commandant du génie, le colonel Poitevin; pour inspecteur aux revues, M. Lambert, et pour commissaire-ordonnateur, M. Arcambal. Il se composait de quatre divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Saint-Hilaire (brigades Thiébault, Morand et Varé); la seconde, commandée par le général Vandamme (brigades Schirer, Ferrey et Candras); la troisième, commandée par le général Legrand (brigades Levasseur, Merle et Brouard); la quatrième, commandée par le général Suchet (brigades Becker, Roger-Valhubert et Claparède); d'une brigade de cavalerie, commandée par le général Margaron, et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 41,358 hommes. Ce corps partit de Boulogne et se dirigea sur le Rhin.

Le 5e corps, commandé par le maréchal Lannes, avait pour chef d'état-major le général de brigade Compans; pour commandant de l'artillerie, le général de brigade Foucher; pour commandant du génie, le colonel Kirgener; pour inspecteur aux revues, M. Buhot, et pour commissaire des guerres, faisant fonctions d'ordonnateur, M. Wast. Il se composait de deux divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Oudinot (brigades Laplanche-Mortières, Dupas et Ruffin); la seconde, commandée par le général Gazan (brigades Grain-d'Orge, Campana et Rheinvald); d'une brigade de cavalerie, sous les ordres du général Treilhard, et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 17,788 hommes. Ce corps partit de Boulogne et se dirigea sur le Rhin.

Le 6e corps, commandé par le maréchal Ney, avait pour chef d'état-major le général de brigade Dutailly; pour commandant de l'artillerie, le général Seroux; pour commandant du génie, le colonel Cazals, pour inspecteur aux revues, M. Monard, et pour ordonnateur, M. Marchand. Il se composait de trois divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Dupont (brigades Rouyer et Marchand); la seconde, commandée par le général Loison (brigades Villatte et Roguet); la troisième, commandée par le général Malher (brigades Marcognet et Labassée); d'une division de cavalerie, sous les ordres du général Tilly (brigade Dupré), et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 24,407 hommes. Ce corps partit de Boulogne et se dirigea sur le Rhin.

Le 7e corps, sous les ordres du maréchal Augereau, avait pour chef d'état-major le général de brigade Donzelot; pour commandant d'artillerie, le général de division Durosnel; pour commandant du génie, le colonel Laglastine; pour sous-inspecteur aux revues, M. Garreau, et pour ordonnateur, M. Nourry.

Il se composait de deux divisions d'infanterie: la première, commandée par le général Desjardins (brigades Lapisse, Lamarque et Augereau); la seconde, commandée par le général Maurice-Matthieu (brigades Sarrut et Sarrazin); et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 14,450 hommes. Ce corps partit de Brest et se dirigea sur le Haut-Rhin.

Le 8e corps, commandé par le maréchal Masséna, avait pour chef d'état-major le général de division Charpentier; pour commandant en chef de l'artillerie, le général Lacombe-Saint-Michel; pour commandant en second de l'artillerie, le général Dulauloy; pour commandant du génie, le général Chasseloup; pour sous-chef d'état-major, le général de brigade Fririon; pour inspecteur aux revues, M. Félix, et pour commissaire ordonnateur en chef, M. Joubert. Il se composait de cinq divisions d'infanterie: la première, commandée par le général Gardanne (brigades Compère et Lonchantain); la seconde, commandée par le général Verdier (brigades Brun et Digonnet); la troisième, commandée par le général Molitor (brigades Launay, Herbin et Valory); la quatrième, commandée par le général Duhesme (brigades Goulas et Lecamus); la cinquième, commandée par le général Seras (brigades Gilly. Guillet, Mallet et Schill); d'une division de cavalerie légère, commandée par le général Espagne (brigades Maurin et Debelle); d'une division de cuirassiers et de dragons, commandée par le général Mermet (brigades Frezia, Lacour, Davenay et Offenstein); d'une réserve de grenadiers réunis, commandée par le général Partouneaux (brigades Solignac et Valentin), et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 52,754 hommes. Ce corps, qui formait l'armée d'Italie, était sur les bords de l'Adige et devait se diriger sur Klagenfurth.

La réserve de cavalerie, sous les ordres de Murat, avait pour chef d'état-major le général de division Belliard; pour commandant d'artillerie, le général de brigade Hamigue; pour commandant du génie, le colonel Flayelle; pour inspecteur aux revues, M. Boisnod, et pour ordonnateur, M. Matthieu-Faviers. Elle se composait de deux divisions de grosse cavalerie: la première, commandée par le général Nansouty (brigades Priston et Laboussaye Saint-Germain); la seconde, commandée par le général d'Hautpoul (brigades Saint-Sulpice et Fauconnet); de quatre divisions de dragons: la première, sous les ordres du général Klein (brigades Fenerols, Lasalle et Millet); la seconde, sous les ordres du général Walther (brigades Sébastiani, Roget et Boussard); la troisième, sous les ordres du général Beaumont (brigades Charles Boye, Scalfort et Milhaud); la quatrième, sous les ordres du général Bourcier (brigades Laplanche, Sahuc et Verdière); d'une division de dragons à pied, commandée par le général Baraguay-d'Hilliers (brigades Lesuire et Wonderwet), et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale était de 22,015 hommes.

La garde impériale, sous les ordres de Mortier et de Bessières, se composait de grenadiers à pied, de chasseurs à pied, de la garde royale italienne, de grenadiers à cheval, de chasseurs à cheval, de mamelucks, de gendarmes d'élite,

d'artillerie, de train d'artillerie et d'une ambulance, le tout montant à 12,530 hommes d'infanterie et 2,567 cavaliers.

Le total général de la grande armée s'élevait donc à 251,249 hommes, dont 160,000 environ, non compris la réserve, devaient combattre en Allemagne. L'empereur arriva le 27 septembre 1805 à Strasbourg, où était le grand quartier-général.

L'ordre de départ des deux corps fut donné le 27 août. Le 2 septembre, le maréchal Bernadotte était en mouvement. Les autres s'ébranlent successivement comme s'il ne s'agissait que d'une simple manœuvre. Chaque général conduit sa division; chaque colonel suit la marche qui lui est tracée, et s'achemine gaiement vers le Rhin. Jamais armée n'a marché à l'ennemi sous des auspices plus favorables. Les chants joyeux se mêlent aux fanfares militaires et au roulement des tambours. Dans les premiers jours de septembre, les divers corps étaient arrivés sur les bords du Rhin, la droite à Strasbourg, le centre à Spire et à Mayence, la gauche se repliant sur le Mein. Toutefois, avant de passer le Rhin, Napoléon adressa à son armée la proclamation suivante :

« Soldats,

« La guerre de la troisième coalition est commencée : l'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié..... Vous-mêmes, vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières; mais déjà vous avez passé le Rhin..... Nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du corps germanique, secouru nos alliés et confondu l'orgueil de nos injustes agresseurs. Nous ne ferons plus de paix sans garantie; notre générosité ne trompera plus notre politique.

« Soldats! votre empereur est au milieu de vous, vous n'êtes que l'avant-garde du grand peuple; s'il est nécessaire, il se lèvera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont tissue la haine et l'or de l'Angleterre.

« Mais, soldats, nous aurons des marches forcées à faire, des fatigues, des privations de toute espèce à endurer. Quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous ne prendrons pas de repos que nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos ennemis. »

Quand tous les corps de la grande armée furent arrivés sur les frontières, la réserve de cavalerie commandée par le prince Murat passa le Rhin à Kehl le 25 septembre. Elle resta stationnaire devant les débouchés de la forêt Noire. Les mouvements de ses patrouilles devaient faire croire à l'ennemi que l'armée française tenterait de pénétrer par ses défilés. Le corps du maréchal Lannes, qui passa le même jour le Rhin à Kehl, se porta sur Rastadt et s'avança sur Fribourg; celui du maréchal Ney traversa ce fleuve sur un pont jeté à Durlach, et se dirigea sur Stuttgard. Le maréchal Soult effectua son passage à Spire et marcha sur Heilbroun, et le maréchal Davoust traversa le Rhin à Manheim et se dirigea, par Heidelberg, sur Neckeret. En même temps le général Marmont, qui s'était rendu à Mayence avec l'armée de Hollande, passa le Rhin

à Cassel, traversa à Francfort le Mein et se dirigea sur Vurtzbourg. Le maréchal Bernadotte, commandant l'armée de Hanovre, se rendit dans Francfort, où s'opéra la jonction de l'armée bavaroise, qui termina la ligne de l'armée du grand Napoléon et forma l'extrémité de sa gauche. La pensée de l'empereur avait suffi jusqu'alors pour diriger de loin toutes ces masses sur un territoire ami; mais le moment était venu de les faire agir et de modifier tous leurs mouvements d'après ceux de ses ennemis. Sa présence devenait nécessaire dans une armée dont il était l'âme et le génie tutélaire. Il arrive à Strasbourg, fait traverser le Rhin au grand parc d'artillerie, et se rend à Louisbourg, chez l'électeur de Wirtemberg. A son aspect, la confiance renaît parmi ses alliés et la terreur est dans l'armée ennemie. Si elle fût demeurée encore quelques jours dans sa position, elle eût été entièrement prise à dos. Mack, pour éviter ce malheur, fait un changement sur ses lignes; il concentre ses forces dans les environs d'Ulm, Stockak et Memmingen, et y rassemble tous ses moyens. Pour rendre sa défense plus vigoureuse, il passe le Danube et renforce le corps d'armée établi sur la rive gauche de ce fleuve. L'armée française s'avançait à grands pas; les armées de Hollande, de Hanovre et de Bavière, qui s'étaient reposées à Vurtzbourg, en repartent le 1er et 2 octobre. Une partie se dirige sur le Haut-Mein, et l'autre sur la droite, du côté de Margentein. Le maréchal Davoust se porte de Neckeret sur Donawert, le maréchal Soult d'Heilbroun sur Nordlingen, et le maréchal Lannes de Louisbourg sur la même ville. Ainsi la grande armée, qui avait commencé son changement de direction au passage du Rhin, le continua par un mouvement circulaire de conversion dont sa droite formait le pivot, et, par une simple manœuvre, elle vint faire face au Danube, après avoir traversé une grande partie de la Franconie et de la Souabe. Ce grand et vaste mouvement la portait au sein de la Bavière par une marche de quelques jours. Il lui procurait l'avantage de posséder de grandes plaines pour manœuvrer, d'éviter les montagnes et les défilés de la forêt Noire et la ligne des rivières qui se jettent parallèlement dans le Danube, et plaçait encore l'empereur Napoléon à plusieurs marches derrière son ennemi, déjà tourné et pris à revers. La ligne de la grande armée fut alors établie en ordre de bataille.

Le corps du maréchal Bernadotte, réuni à l'armée bavaroise, prit position à Weissemberg; celui du maréchal Davoust à Ætingen, à cheval sur la Vernitz; celui du maréchal Soult à Donawert, dont il fit rétablir le pont; celui du maréchal Ney à Kœssingen; celui du maréchal Lannes à Neireishein, et celui du prince Murat le long du Danube. Tous brûlaient d'en venir aux mains et de se signaler sous les yeux de leur empereur. Il n'en était pas de même de l'armée autrichienne; ses soldats étaient mal payés, mal nourris, mal approvisionnés. Leurs chefs, trompés sur un plan d'attaque imprévu, changeaient sans cesse la direction de leurs troupes, sans adopter aucun plan fixe d'attaque ni de défense; ils gardaient les débouchés de la forêt Noire, se reposaient sur les fortifications élevées sur les bords de l'Iller et se hâtaient de mettre en état de défense Ulm et Memmingen, où ils concentrèrent leurs forces. Leur réunion

ne put rétablir parmi elles la confiance dans leurs moyens de défense; ils conçurent de nouvelles alarmes en voyant s'avancer des détachements de cavalerie française jusqu'à Elchingen. Ils envoyèrent quelques troupes pour les éloigner. Bientôt leurs inquiétudes furent plus graves; leurs éclaireurs leur annoncèrent l'arrivée de toute l'armée française, et la marche de plusieurs corps partis de Nordlingen pour traverser le Danube. Leur anxiété parut par des ordres et des contre-ordres qui se succédèrent rapidement. Les généraux autrichiens, étonnés de la marche de l'armée française et de ses progrès, ne s'aperçurent point que c'était entièrement une guerre de manœuvres, et qu'ils ne pouvaient résister au génie puissant qui les dirigeait. Frappés de stupeur, ils perdirent un moment précieux pour une retraite, ou pour faire sur toute la ligne un mouvement dont l'exécution aurait pu faciliter son développement et la ramener en bataille devant l'armée française. Le cours des rivières, dont le pays abonde, pouvait leur procurer pour cette défensive d'excellentes positions; cette mesure facilitait encore aux Autrichiens leurs communications avec leur armée d'Italie par le Tyrol, leur permettait d'attendre leur jonction avec les Russes et leur conservait la possibilité de combattre. Les premiers engagements de l'armée française avec les forces de l'Autriche furent couronnés par des victoires; les événements heureux pour la France se pressèrent avec toute la rapidité que l'on pouvait attendre de l'impétuosité nationale. Le 6 octobre, la division du général Vandamme s'empara du pont de Donawert, défendu par le régiment de Colloredo. Le lendemain, le prince Murat fut maître du pont de Lech; il arriva le 8 à Wertingen, ville de Souabe, dans le dessein de couper la communication d'Ulm à Augsbourg. En route, le prince Murat reconnut une division composée de douze bataillons de grenadiers autrichiens.

Appuyé par quatre escadrons de cuirassiers, il donna ordre d'attaquer; ce corps se trouva aussitôt enveloppé par une manœuvre habile que le général Nansouty fit exécuter. C'était l'élite de l'armée de Souabe. Elle se forme en carré. L'avantage aurait dû se trouver du côté des Autrichiens, dont la cavalerie et l'infanterie se soutenaient mutuellement. Mais quels hommes peuvent résister à l'audace des Français? rien n'égale l'ardeur avec laquelle ils chargent leurs ennemis. A la tête du 9e de dragons, le colonel Maupetit reçoit une blessure qui le met hors de combat; le colonel Arrighi a un cheval tué sous lui; le colonel Beaumont saisit dans les rangs ennemis un capitaine de cuirassiers, et sabre un cavalier qui voulait secourir son officier. L'exemple des chefs encourage les troupes à Wertingen. Après deux heures d'engagement, la colonne autrichienne est dans une déroute complète. Le maréchal Lannes et les grenadiers de la division Oudinot frémissaient de ne pouvoir arriver à temps sur le terrain pour combattre; ils accélérèrent leur marche. Dès qu'ils parurent, les Autrichiens précipitèrent leur retraite; une seule brigade de cette division put donner, parce qu'un marais arrêta l'autre au moment où elle tournait les débris de la colonne ennemie, éparpillée et dans le plus affreux désordre. Tous les canons et les drapeaux de ce corps d'Impériaux furent pris,

et 4,000 prisonniers demeurèrent au pouvoir des vainqueurs; la fuite seule leur déroba le reste. Le prince Murat, toujours fixé sur le but de sa manœuvre, poursuivit sa marche sur Zummershausen pour intercepter toute communication entre Ulm et Augsbourg. Le maréchal Soult avait manœuvré du 7 au 8 octobre sur la rive gauche du Rhin pour intercepter également de ce côté les débouchés d'Ulm, puis se réunit aux divisions Vandamme et Legrand pour entrer dans Augsbourg par la rive droite du Lech, tandis que le général Saint-Hilaire s'y portait par la rive gauche. Après le combat de Wertingen, ces trois divisions poursuivirent les restes de la colonne autrichienne, réfugiés à Aicha; elles l'en chassèrent, et entrèrent le 9 octobre à Augsbourg. Le maréchal Davoust ne put arriver à Neubourg que le 8; ses trois divisions se réunirent le lendemain à Aicha aux divisions Boudet et Grouchy, et aux troupes bataves du général Dumonceau. Toutes ces troupes passèrent ensemble le Danube et prirent position entre Augsbourg et Aicha.

Le corps d'armée du maréchal Bernadotte et les Bavarois arrivèrent le 10 à Aichstett et se portèrent à Ingolstadt, tandis que la garde impériale, commandée par le général Bessières, entra à Augsbourg avec les cuirassiers. Ces dispositions avaient pour but la destruction de l'armée autrichienne établie en Souabe et en Bavière. On apprit alors l'arrivée de douze régiments, détachés de l'armée autrichienne d'Italie pour secourir celle d'Allemagne. Elle était déjà si étroitement cernée par les Français, que ces nouveaux ennemis ne leur donnèrent aucune inquiétude. On vit alors Napoléon animer ses guerriers par ses exemples, marcher continuellement partout où sa présence était nécessaire. Les Autrichiens se réunirent à Guntzbourg, où leur position fut forcée. Ferdinand accourut. Ce prince, après être inutilement revenu trois fois à la charge, fut obligé de se retirer avec précipitation; il rentra dans Ulm pendant la nuit du 9 au 10 octobre, avec beaucoup de généraux. Le général Mack y ramenait le quartier-général, dont l'établissement à Burgau ne pouvait pas durer plus longtemps, parce que la réserve du prince Murat, qui arriva dans la même nuit, coupait la retraite à tout ce qui n'aurait pas mis assez de célérité dans la fuite. Les combats de Wertingen et de Gunzbourg furent le prélude de faits et d'opérations d'une importance décisive; l'ensemble du mouvement que l'empereur Napoléon faisait exécuter tendait à resserrer le cercle dans lequel il renfermait l'armée autrichienne, à la cerner de toutes parts, et à couper toutes ses communications. Chacun des corps qui composaient l'armée française concourait sans relâche et avec succès à tous les détails d'exécution de ce plan. Celui du maréchal Soult se porta, le 11 octobre, sur Landsberg; il y arriva vers les quatre heures de l'après-midi, et rencontra le régiment de cuirassiers du prince Ferdinand, qui se rendait à Ulm à marches forcées avec six pièces de canon.

Le maréchal fit faire, par le 26e de chasseurs à cheval, une charge si vigoureuse et si animée, que les cuirassiers allemands, intimidés, prirent la fuite, en laissant deux pièces de canon et cent vingt prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-colonel et un capitaine. Le prince Murat, avec sa réserve de cava-

lerie et les corps d'armée des maréchaux Ney et Lannes, s'était placé vis-à-vis de l'armée ennemie, dont la gauche occupait Ulm et la droite Memmingen, position qu'elle venait de perdre, et dont le maréchal Soult l'avait débusquée. Le maréchal Ney s'était mis à cheval sur le Danube, vis-à-vis Ulm, et le maréchal Lannes avait pris position à Weisenhorn. Le général Marmont, à marches forcées, parvint à en prendre une sur la hauteur d'Illersheim, tandis que le maréchal Soult, par la sienne à Memmingen, débordait la droite de l'ennemi; la garde impériale, partie d'Augsbourg le 11 octobre, se rendit à Burgau pour y attendre l'empereur, qui arriva dans la nuit.

« L'empereur, dit le bulletin de la grande armée, était sur le pont du Lech, lorsque le corps d'armée du général Marmont a défilé. Il a fait former en cercle chaque régiment, leur a parlé de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille et de la confiance qu'il avait en eux. Cette harangue avait lieu pendant un temps affreux. Il tombait une neige abondante, la troupe avait de la boue jusqu'aux genoux et éprouvait un froid assez vif; *mais les paroles de l'empereur étaient de flamme :* en l'écoutant, le soldat oubliait ses fatigues et ses privations, et était impatient de voir arriver l'heure du combat. »

Le même jour, Napoléon arrive au quartier général du maréchal Ney, et ordonne l'attaque du pont d'Elchingen au major général; 3,000 hommes faits prisonniers sont le résultat matériel de cette journée, qui donne son premier baptême aristocratique au maréchal Ney.

En même temps que Ney enlève le pont d'Elchingen, le maréchal Lannes occupe les hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfull. A peine maître de cette position, il lance en avant ses tirailleurs. La tête du pont de la ville est attaquée et prise, et la terreur est dans la place.

De son côté, Murat manœuvre avec les divisions de dragons Beaumont et Klein, et culbute l'ennemi partout où il le rencontre.

Enfin Marmont occupe les ponts d'Unter et d'Oberkirberg, et, joint au maréchal Soult, qui s'avance par Memmingen et Biberach, complète l'investissement de la ville en s'emparant de la rive droite du Danube.

Le soir de la bataille, l'empereur se rapproche encore, et établit son quartier général dans l'abbaye d'Elchingen. Ainsi placé, il a sous sa main les maréchaux Ney et Lannes, plus la réserve de cavalerie; tous trois, sur un signe de lui, forceront les retranchements et s'empareront de la ville.

Quelques engagements qui eurent lieu le lendemain, et dans lesquels l'ennemi fut constamment battu, rendirent sa position encore plus précaire. Ulm était dans une telle extrémité, qu'en un coup de main elle devait être prise d'assaut. Mais l'empereur veut ménager ses soldats; il lui faut toutes ses forces pour finir la campagne d'un seul coup. Il envoie un officier au prince de Lichtenstein, enfermé dans la place, pour lui offrir une entrevue. Le prince accepte avec empressement l'ouverture qui lui est faite, et accourt au quartier général d'Elchingen. Napoléon lui montre la ville cernée de tous côtés, l'impossibilité où elle est de soutenir un assaut; lui rappelle l'exemple de Jaffa, dont la gar-

nison et les habitants ont été passés au fil de l'épée, tant il est difficile, dans un pareil événement, d'arrêter l'ardeur du soldat, et en appelle à sa propre conscience, en lui demandant s'il croit pouvoir se défendre.

Le prince de Lichtenstein demande deux jours pour se décider, et, ces deux jours accordés, rentre dans la place pour se consulter avec le gouverneur, le général Mack.

Les deux jours écoulés, c'est-à-dire le 17 octobre, le maréchal Berthier se rend dans la place d'Ulm, et arrête, avec le feld-maréchal quartier-maître général Mack, la capitulation suivante, dont voici les deux premiers et principaux articles :

« La place d'Ulm sera remise à l'armée française avec tous ses magasins et son artillerie.

« La garnison sortira de la place avec tous les honneurs de la guerre, et après avoir défilé elle remettra ses armes. MM. les officiers seront renvoyés sur parole en Autriche; les sous-officiers et soldats seront conduits en France, où ils resteront jusqu'à parfait échange. »

En conséquence de cette capitulation, le 28 octobre, à trois heures de l'après-midi, 18 généraux, 27,000 Autrichiens, 60 pièces de canon, défilèrent devant l'empereur et mirent bas les armes.

« J'avais remporté depuis dix ans bien des succès, dit Napoléon; mais jamais je n'avais joui d'un triomphe pareil à celui d'une armée entière défilant à mes pieds, et déposant ses armes, ses drapeaux, ses canons. Placé sur une éminence qui domine la ville et tout le bassin du Danube, je pus contempler à mon aise ce spectacle qui me promettait désormais de si hautes destinées. »

Cette première campagne était terminée. Napoléon en félicita ainsi son armée :

« Soldats de la grande armée,

« En quinze jours nous avons fait une campagne; ce que nous nous proposions de faire est rempli : nous avons chassé de la Bavière les troupes de la maison d'Autriche et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses états.

« Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie.

« Mais qu'importe à l'Angleterre! son but est rempli : nous ne sommes plus à Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

« De 100,000 hommes qui composaient cette armée, 60,000 sont prisonniers. Ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de la campagne.

« Deux cents pièces de canon, tout le parc, quatre-vingt-dix drapeaux, tous leurs généraux sont en notre pouvoir : il ne s'est pas échappé de cette armée 15,000 hommes.

« Soldats! je vous avais annoncé une grande bataille; mais, grace aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes succès sans courir aucune chance; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des nations, un si grand résultat ne nous affaiblit pas de plus de 1,500 hommes hors de combat.

« Soldats! ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre empereur, à votre patience à supporter les fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

« Mais nous ne nous arrèterons pas là : vous êtes impatients de commencer une seconde campagne.

« Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort.

« A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie française : c'est là que va se décider, pour la seconde fois, cette question qui l'a déjà été une fois en Suisse et en Hollande « si l'infanterie française est la première ou la seconde de l'Europe.

« Il n'y a pas là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir; tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang. *Mes soldats sont mes enfants.* »

Cette première campagne terminée, Napoléon fit ses dispositions pour marcher sur Vienne. Aussitôt tous les corps de troupes se mettent en mouvement, à l'exception de ceux d'Augereau et Ney, seuls chargés de détruire les corps restés au Tyrol.

Le 24, Napoléon était à Munich. Le 28 au soir, tout était prêt pour le passage de l'Inn. Bernadotte, soutenu de Marmont, passa à Wasserbourg et se dirigea sur Salzbourg. Le général Kutusow, de son côté, s'avançait à marches forcées. Son armée s'élevait à 50,000 hommes; elle fut bientôt renforcée de 15,000 Autrichiens. C'était bien peu pour s'opposer à la marche de nos divisions victorieuses. Mais il s'approchait du Danube dans l'espérance d'y faire sa jonction avec l'armée du général Mack. Il ignorait encore la prise d'Ulm. En apprenant cet événement, il se hâta de se retirer, mais lentement, pour attendre les réserves qui lui arrivaient par la Bohême et la Moravie, et pour donner à l'archiduc Charles le temps de passer en Autriche. Rien ne pouvait plus sauver Vienne. Napoléon, après avoir franchi l'Inn, se porta sur la Traun, ayant le Danube à gauche et les Alpes à droite, et protégé dans ses manœuvres par Bernadotte et Marmont à Salzbourg, et par Ney dans le Tyrol. Il avait avec lui les maréchaux Davoust, Murat, Soult et Lannes. Il dirigea Lannes sur Lintz, Davoust et Soult sur Wels. Murat les précédait avec sa cavalerie. La garde suivait avec le quartier général. Marmont reçut l'ordre de rejoindre à Wels. La grande armée marcha ainsi sur Lambach, qui fut pris après de faibles engagements d'avant-garde. Le 5 novembre, Napoléon établit son quartier général à Lintz. De là, il dirigea son corps d'armée sur l'Ens, et fit de nouvelles dispositions pour continuer sa marche offensive, car il avait toujours à craindre sur ses flancs le corps du Tyrol, commandé par l'archiduc Jean, et celui d'Italie, commandé par l'archiduc Charles. Il est vrai qu'en attirant à lui dans sa marche sur Vienne l'archiduc Charles, il attirait aussi Masséna qui le suivait; mais le prince Charles pouvait se dérober à Masséna, pénétrer en Bavière et se réunir aux Austro-Russes. Il redoubla de précaution. Il envoya le corps de Marmont à

Léoben, afin d'y donner au besoin la main à Masséna. Davoust occupa Saint-Polten. Bernadotte fut rappelé de Salzbourg, et Mortier, avec deux divisions, manœuvra sur la rive gauche du Danube, que Napoléon avait négligée jusqu'alors. En même temps il créa une flottille chargée de vivres et de munitions et qui liait les deux armées.

C'est ainsi que le conquérant le plus audacieux avançait avec précaution sur Vienne. A Amstetten, les Russes, qui se retiraient à mesure que les Français avançaient, livrèrent un combat d'arrière-garde pour sauver leurs bagages. Quelques régiments de dragons et les grenadiers d'Oudinot les culbutèrent après une rude mêlée. A Saint-Polten, l'armée russe tout entière s'était rangée en ordre de bataille; mais elle se retira bientôt, et, traversant le Danube à Krems, ils laissèrent libre la route de Vienne. Murat, impatient d'y entrer le premier, partit au galop de sa cavalerie et ne s'arrêta qu'à deux lieues de Vienne. Cependant le passage de l'armée russe sur la rive gauche avait compromis le corps de Mortier. Kutusow, s'étant aperçu de l'existence de ce corps isolé, résolut de l'accabler.

Mortier, entraîné par le mouvement imprudent de Murat, avait laissé l'intervalle d'une marche entre la division Gazan, qu'il avait avec lui, et les divisions Dupont et Dumonceau qui devaient le rejoindre. Pour comble de fatalité, la flottille était restée en arrière.

Le 11 novembre, Mortier venait de franchir Dirnstein, lorsqu'il rencontra l'avant-garde russe. Croyant n'avoir affaire qu'à un faible rideau qui masquait la retraite de Kutusow, il prend l'offensive sans attendre l'arrivée de Dupont, pousse l'ennemi jusqu'aux portes de Stein, et lui fait des prisonniers. Ce succès faillit causer la ruine de sa division; car, tandis qu'il s'éloignait de plus en plus de ses communications, une colonne de 10,000 Russes, descendant des hauteurs de Dirnstein, lui fermait le défilé, et Kutusow venait d'envoyer de nouvelles réserves au corps que Mortier avait devant lui. Dans cette position, il n'y avait pour le maréchal d'autre alternative que de s'ouvrir un passage à la baïonnette ou de mourir. Mortier n'hésite pas. Il fond à la baïonnette sur les Russes, mais ceux-ci sont inébranlables. Le carnage est affreux. La division française, à moitié détruite, n'a plus de munitions, et déjà la nuit couvre de ses ombres cet affreux champ de bataille. Heureusement Dupont arrive à son secours, et se précipite si résolûment sur les ennemis qu'il les culbute. En voyant leurs libérateurs, les grenadiers de la division Gazan se jettent dans les bras des soldats de la division Dupont, en leur disant : *Braves camarades! nous vous devons la vie!* Cette scène se passait au pied de la tour où Richard Cœur-de-Lion fut retenu prisonnier.

En ce moment la flottille ayant rejoint, Mortier passa sur la rive droite avec son corps d'armée. Napoléon s'avançait vers Vienne. Cette capitale n'avait jamais été prise par une armée européenne. Les Turcs seuls s'étaient approchés de son enceinte, mais, grâce à Sobieski, ils ne l'avaient pas franchie. Napoléon devait, le premier, faire tomber ce prestige d'inviolabilité. Bâtie dans le superbe bassin du Danube, Vienne est une des plus grandes villes de l'Europe. C'est,

après Constantinople et Naples, une des plus heureusement placées. Elle contenait alors 100,000 habitants, mais elle était mal fortifiée.

L'empereur François en quittant sa capitale avait recommandé qu'on ne fit aucune résistance au vainqueur. En conséquence, le 13 novembre, la capitulation fut signée, et le général Sébastiani entra le premier dans la ville, puis Murat, puis Lannes. Murat avait reçu l'ordre de s'emparer des ponts du Danube et de traverser la ville au galop. L'empereur y arriva la même soirée, mais sans faste et sans appareil. Il établit son quartier-général à Schœnbrun, que les filles de l'empereur venaient d'évacuer la veille.

Murat, après avoir traversé la ville, se porta sur le grand pont du Danube. Les Autrichiens n'avaient pas osé défendre Vienne, mais ils avaient résolu de nous arrêter au passage du fleuve, et en effet, ils avaient pris position sur la rive gauche, et leur artillerie était disposée de manière à pouvoir enfiler le pont et à le croiser par le feu de plusieurs batteries. En outre, chacune des arches de ce pont était minée, et pour rendre la destruction parfaite, de dix pas en dix pas étaient disposés des barils de poudre. Pendant quelques pourparlers entre Murat, Lannes, le général Bertrand et les parlementaires autrichiens, les grenadiers et les carabiniers effectuaient le passage du pont, conduits par Oudinot, qui, selon son habitude, marchait à leur tête avec son état-major. Tout-à-coup le mot *feu* retentit dans les rangs autrichiens. Aussitôt, et par une inspiration subite, Oudinot s'élance avec son état-major, arrache la mèche du mineur, fait battre la charge, s'empare des batteries, et, à la tête des grenadiers réunis et des carabiniers qui ont traversé le pont au pas de course et sans qu'un seul coup de canon ait été tiré, s'empare du village de Spitzen, dans lequel il trouve un parc d'artillerie de 180 pièces de canon et de 300 caissons.

La joie de Napoléon fut grande en apprenant ce succès. Il fit aussitôt avancer les corps de Murat, de Lannes et de Soult à la poursuite de Kutusow. Le général Clarke fut nommé gouverneur de Vienne. Napoléon y resta peu de temps; il voulait terminer la guerre; il savait que les réserves russes étaient arrivées dans la Moravie, et il avait hâte de les détruire. Les événements se succédaient avec un bonheur incroyable. Ney avait fait la conquête du Tyrol et chassé l'archiduc Jean en Hongrie, et Masséna avait poursuivi et constamment tenu en haleine l'archiduc Charles, et l'avait forcé également à se jeter en Hongrie. En ce moment, il donnait la main à Marmont, placé à Léoben. Les deux archiducs se trouvaient ainsi éloignés de cent cinquante lieues de l'armée russe. Napoléon avait deux fois le temps de la battre avant leur arrivée. En conséquence, il rapprocha Masséna du général Marmont sur la route d'Italie à Vienne; Davoust fut placé autour de la capitale; Bernadotte reçut l'ordre de passer le Danube à Krems et de suivre Kutusow, en se liant avec Marmont; enfin, les maréchaux Lannes, Murat et Soult se dirigèrent vers la Moravie. Napoléon espérait ainsi couper la retraite au général russe; mais celui-ci parvint à s'échapper à Hollabrün en faisant proposer un armistice à Murat. L'empereur,

furieux en apprenant ces événements, fit de graves reproches à Murat. Napoléon se rendit à Brünn, capitale de la Moravie; il y arriva le 20 novembre. Les empereurs de Russie et d'Autriche s'étaient réunis à Olmutz, et avaient résolu d'aller attaquer Napoléon à Brünn.

Le 29 novembre, Napoléon fait sa jonction avec l'armée d'Italie, et, le 1er décembre, il est en face de l'armée alliée, qui se développe dans les plaines d'Austerlitz. Cette armée comptait 95,000 hommes à peu près; elle s'avançait avec une confiance extrême; c'était au point que Napoléon, ayant fait demander à Alexandre une entrevue, celui-ci, au lieu de se rendre à ses désirs, s'était contenté de lui envoyer son aide-de-camp, le jeune prince Dolgorouki. Ce jeune homme avait trouvé Napoléon au rendez-vous, et, après l'avoir traité en officier de fortune avec lequel il voulait bien se commettre, mais jusques auquel un Romanoff ne pouvait descendre, avait fini par proposer au vainqueur d'Ulm de déposer la couronne de fer, de rendre la Belgique et d'évacuer à l'instant même l'Autriche et la Bavière. Le ton modéré de Napoléon n'avait fait que confirmer les envoyés de l'empereur de Russie dans la pensée que la position des Français était on ne peut plus critique, et que cette armée tout entière allait être prise. On assure que quelques vieux généraux autrichiens, qui avaient fait plusieurs campagnes contre le général Bonaparte, prévinrent le conseil que ce n'était pas avec cette confiance qu'il fallait marcher contre une armée qui comptait tant de vieux soldats et d'officiers du premier mérite. Ils disaient qu'ils avaient vu ce général, réduit à une poignée d'hommes, ressaisir la victoire par des opérations rapides et imprévues et détruire les armées les plus nombreuses; que cependant ici on n'avait obtenu aucun avantage, qu'au contraire toutes les affaires d'arrière-garde de la première armée russe avaient été en faveur des Français. Mais à cela les officiers russes opposaient la bravoure de leurs 80,000 soldats, l'enthousiasme que leur inspirait la présence de leur empereur, et, ce qu'ils n'osaient probablement pas dire, leur talent, dont ils étaient étonnés que les Autrichiens voulussent bien méconnaître la puissance.

Dès la veille, Napoléon avait deviné les projets des ennemis et reconnu la faute qu'ils avaient faite en concentrant toutes leurs forces dans le village d'Austerlitz. Leur projet était évidemment de tourner la gauche des Français. Vers le milieu du jour, il monta à cheval avec les maréchaux Soult, Bernadotte et Bessières, et, parcourant les rangs de l'infanterie et de la cavalerie de la garde, qui étaient sous les armes dans la plaine de Schlanpach, il s'avança jusque sur la ligne des tirailleurs de la cavalerie de Murat, qui échangeaient quelques coups de carabine avec les tirailleurs de l'ennemi. De là il avait observé, au milieu des balles, les mouvements des diverses colonnes, et, par une de ces révélations subites qui étaient une des facultés de son génie, il avait deviné le plan entier de Kutusoff. Dès ce moment, l'armée russe fut battue dans sa pensée, et, en rentrant dans sa tente dressée sur un plateau qui dominait la plaine, il dit, en jetant un dernier regard sur l'armée ennemie: « Avant de-

main soir, toute cette armée sera à moi. » En effet, du haut de son bivouac, il apercevait avec une joie indicible l'armée russe commençant, à deux portées de canon de nos avant-postes, un mouvement de flanc pour tourner sa droite, lui enlever la route de Vienne, et, se plaçant entre lui et les étangs, le forcer à déposer les armes. C'était le comble de la présomption ou plutôt de l'ignorance de l'art de la guerre. Vers les cinq heures de l'après-midi, la proclamation suivante fut mise à l'ordre de l'armée :

« Soldats, l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm : ce sont les mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrün, et que, depuis, vous avez poursuivis jusqu'ici ; les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

« Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment indécise, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups, car la victoire ne saurait hésiter dans cette journée, surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

« Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée qu'il faut vaincre les stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

« Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons rejoints par les armées qui se forment en France, et alors la paix qui se fera sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Les ennemis étaient animés d'un sentiment bien différent; ils se présentaient devant nos grand'gardes à portée de pistolet et défilaient par une marche de flanc sur une ligne de quatre lieues, en prolongeant l'armée française, qui paraissait ne pas oser sortir de ses positions. Ils n'avaient qu'une crainte, c'était que l'armée française ne leur échappât. On fit tout pour les confirmer dans cette idée. Le prince Murat faisait avancer de petits corps de cavalerie dans la plaine, puis il les rappelait précipitamment, comme s'il eût été étonné des forces immenses de l'ennemi.

Le soir, Napoléon voulut visiter, à pied et incognito, tous les bivouacs. La nuit était froide et sombre; mais il avait à peine fait quelques pas, qu'il fut reconnu. Les soldats se levèrent spontanément, et, pleins d'enthousiasme, ils firent entendre le cri mille fois répété de : *Vive l'empereur!* Un des grenadiers de l'armée, voulant éclairer ses pas, ramassa la paille de son bivouac et en forma une torche enflammée qu'il mit au bout de son fusil. Ses camarades imitèrent son exemple, et, en quelques minutes, on vit briller sur le vaste front d'une armée de 80,000 hommes cette singulière illumination. Napoléon traversa les lignes françaises à la lueur des fanaux et recueillit l'expression de confiance et de joie de son armée. Les uns lui promettaient la victoire pour

fêter l'anniversaire de son couronnement, les autres lui disaient que, le lendemain, on lui donnerait son bouquet de fête. Un grenadier s'approcha de lui; c'était un des plus vieux soldats de l'armée. « Sire, lui dit-il, je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras qu'à combattre des yeux et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. » Napoléon goûtait la joie la plus profonde qu'il soit donné à un homme d'éprouver, et cette joie était méritée. La victoire qui allait inaugurer son règne d'une manière si éclatante était le fruit de ses savantes combinaisons. L'armée, avec cet instinct qui caractérise les masses, avait compris que le succès ne pouvait être douteux. Elle était pleine de confiance et se préparait au combat comme il faut y aller, le cœur plein d'assurance et de joie.

Napoléon, après avoir parcouru les divers bivouacs, rentra dans sa tente, qui consistait en une mauvaise cabane de paille sans toit que lui avaient faite les grenadiers. Il était radieux de contentement. Il répéta plusieurs fois : « Voilà la plus belle soirée de ma vie, mais je regrette de penser que je perdrai un bon nombre de ces braves gens. Je sens, au mal que cela me fait, qu'ils sont véritablement mes enfants, et, en vérité, je me reproche quelquefois ce sentiment, car je crains qu'il ne finisse par me rendre inhabile à faire la guerre. »

Si l'ennemi eût pu voir ce spectacle, il eût été épouvanté; mais l'ennemi continuait son mouvement et courait à sa perte. Napoléon fit sur-le-champ ses dispositions. Son plan était simple. Ayant deviné les intentions de l'ennemi, dont le but était de lui couper la route de Vienne, il fallait l'encourager dans ce projet, puis, affaiblissant son centre et renforçant sa droite, se jeter avec le gros de son armée sur les hauteurs de Pratzen, que celui-ci abandonnait, le couper ainsi en deux, et le précipiter dans des étangs d'où il ne pût sortir. Il fit ses dispositions en conséquence. Davoust partit en toute hâte pour se rendre au couvent de Raygern, où, avec une de ses divisions et une division de dragons, il devait contenir l'aile gauche de l'ennemi, afin qu'au moment donné elle se trouvât tout enveloppée. Il donna le commandement de la gauche au maréchal Lannes, de la droite au maréchal Soult, du centre au maréchal Bernadotte, et de toute la cavalerie, qu'il réunit en un seul point, au prince Murat. La gauche du maréchal Lannes était appuyée au *Santon*, position superbe que l'empereur avait fait fortifier et où il avait fait placer 18 pièces de canon. Dès la veille, il avait confié la garde de cette position au 17e régiment d'infanterie légère, et, certes, elle ne pouvait être gardée par de meilleures troupes. La division du général Suchet formait la gauche du maréchal Lannes; celle du général Caffarelli formait sa droite, qui était appuyée sur la cavalerie du prince Murat. Celle-ci avait devant elle les hussards et les chasseurs du général Kellermann et les divisions de Walter et de Beaumont, et, en réserve, les divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et d'Hautpoul, avec 24 pièces d'artillerie légère.

Le maréchal Bernadotte, au centre, avait à sa gauche la division du général Vandamme, au centre la division du général Saint-Hilaire, à sa droite la divi-

sion du général Legrand. Le maréchal Davoust était détaché sur la droite du général Legrand, qui gardait les débouchés des étangs et des villages de Sokolnitz et de Selnitz. Il avait avec lui la division Friant et les dragons de la division du général Bourcier. La division du général Gudin devait se mettre de grand matin en marche de Nicolsburg pour contenir le corps ennemi qui aurait pu déborder la droite.

L'empereur, avec Berthier, son premier aide-de-camp, le colonel-général Junot et tout son état-major, se trouvait en réserve avec les dix bataillons de sa garde et les dix bataillons de grenadiers du général Oudinot, dont le général Duroc commandait une partie.

Cette réserve était rangée sur deux lignes en colonnes par bataillons à distance du déploiement, ayant dans les intervalles 40 pièces de canon servies par les canonniers de la garde. C'est avec cette réserve que l'empereur avait le projet de se précipiter partout où il serait nécessaire. A trois heures du matin, l'empereur monta à cheval pour reconnaître les feux des bivouacs de l'ennemi et se faire rendre compte, par les grand'gardes, de ses mouvements. Il aperçut les feux presque éteints des bivouacs russes sur les hauteurs de Pratzen, et étant descendu jusqu'au village de Pantowitz, situé au bout du ruisseau qui séparait les deux armées, il apprit que les ennemis avaient passé la nuit dans l'ivresse, que des cris tumultueux s'étaient élevés du milieu de leur camp; en même temps il entendit un bruit lointain comme le roulement de la foudre. C'était la marche de l'artillerie et des chevaux de l'avant-garde ennemie. Il revint se placer à son bivouac, d'où il embrassait tout le champ de bataille, et attendit que le mouvement de l'armée russe fût entièrement prononcé pour agir. L'empereur était plein de joie en voyant ses prévisions se réaliser point par point. Les maréchaux étaient à cheval à ses côtés. Le jour commençant à luire à travers le brouillard, les élévations de terrain ressemblaient à des îles sur une mer agitée, car les divers corps de l'armée française, en se mettant en mouvement, formaient des ondulations semblables aux vagues de l'Océan. Enfin, le soleil parut et, dissipant les nuages, éclaira cette immense plaine couverte d'hommes et de chevaux : c'était le soleil d'Austerlitz qui, dans la pensée de l'armée, représentait l'image de la victoire éclatante qu'elle allait remporter et dont Napoléon lui-même invoqua plus tard le souvenir sous le ciel noir et glacial de la Russie, au moment où il allait voir sa fortune se briser aux portes de Moscou.

Laissons maintenant parler Napoléon lui-même; écoutons César qui raconte Pharsale.

« Le 11 frimaire, le jour parut enfin. Le soleil se leva radieux, et cet anniversaire du couronnement de l'empereur, où il allait se passer un des plus beaux faits d'armes du siècle, fut une des plus belles journées de l'automne.

« Cette bataille, que les soldats s'obstinent à appeler la Journée des trois empereurs, que d'autres appellent la Journée de l'anniversaire, et que l'empereur a nommée la Bataille d'Austerlitz, sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation.

« L'empereur, entouré de tous les maréchaux, attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci. Aux premiers rayons du soleil, les ordres furent donnés, et chaque maréchal rejoignit son corps au grand galop.

« L'empereur dit en passant sous le front de bandière de plusieurs régiments : « Soldats, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis ! » et aussitôt des cris de *Vive l'empereur* furent le véritable signal du combat. Un instant après, la canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite, que l'avant-garde ennemie avait déjà débordée; mais la rencontre imprévue du maréchal Davoust arrêta l'ennemi tout court et le combat s'engagea.

« Le maréchal Soult s'ébranle au même instant, se dirige sur les hauteurs du village de Pratzen avec les divisions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire, et coupe entièrement la droite de l'ennemi, dont tous les mouvements deviennent incertains. Surprise par une marche de flanc pendant qu'elle fuyait, se croyant attaquante et se voyant attaquée, elle se regarde comme à demi battue.

« Le prince Murat s'ébranle avec sa cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lannes, marche en échelons par régiments, comme à l'exercice. Une canonnade épouvantable s'engage sur toute la ligne; 200 pièces de canon et près de 200,000 hommes faisaient un bruit affreux; c'était un véritable combat de géants. Il n'y avait pas une heure qu'on se battait, et toute la gauche de l'ennemi était coupée. La droite se trouvait arrivée à Austerlitz, quartier général des deux empereurs, qui durent faire marcher sur-le-champ la garde de l'empereur de Russie pour tâcher de rétablir la communication du centre avec la gauche. Un bataillon du 4e de ligne fut chargé par la garde impériale russe à cheval, et culbuté; mais l'empereur n'était pas loin; il s'aperçut de ce mouvement; il ordonna au maréchal Bessières de se porter au secours de sa droite avec ses invincibles, et bientôt les deux gardes furent aux mains.

« Le succès ne pouvait être douteux. Dans un moment la garde russe fut en déroute. Colonel, artillerie, étendards, tout fut enlevé. Le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé; lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

« Des hauteurs d'Austerlitz les deux empereurs virent la défaite de toute la garde russe. Au même instant le centre de l'armée, commandé par le général Bernadotte, s'avança; trois de ses régiments soutinrent une très-belle charge de cavalerie. La gauche, commandée par le général Lannes, donna plusieurs fois. Toutes les charges furent victorieuses. La division du général Caffarelli s'est distinguée; les divisions de cuirassiers se sont emparées des batteries de l'ennemi. A une heure après midi la victoire était décidée; elle n'avait pas été un moment douteuse. Pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait donné nulle part. La canonnade ne se soutenait plus qu'à notre droite. Le corps ennemi, qui avait été cerné et chassé de toutes ses hauteurs, se trouvait dans un bas-fond et acculé à un lac. L'empereur s'y porta avec 20 pièces

de canon. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir, 20,000 hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans les lacs.

«Deux colonnes, chacune de 4,000 Russes, mettent bas les armes et se rendent prisonnières; tout le parc ennemi est pris. Les résultats de cette journée sont 40 drapeaux russes, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale; un nombre considérable de prisonniers; l'état-major ne les connaît pas encore tous; on avait déjà la note de 20,000; 12 à 15 généraux, au moins 15,000 Russes tués, restés sur le champ de bataille. Quoiqu'on n'ait pas encore les rapports, on peut, au premier coup d'œil, évaluer notre perte à 800 hommes tués et à 1,500 ou 1,600 blessés. Cela n'étonnera pas les militaires, qui savent que ce n'est que dans la déroute que l'on perd des hommes, et nul autre corps que le 4e n'a été rompu. Parmi les blessés sont le général Saint-Hilaire, qui, blessé au commencement de l'action, est resté toute la journée sur le champ de bataille; il s'est couvert de gloire; les généraux de division Kellermann et Walter, les généraux de brigade Valhubert, Thiébaut, Sébastiani, Compan et Rapp, aide-de-camp de l'empereur : c'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, a pris le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie. Quant aux hommes qui se sont distingués, c'est toute l'armée qui s'est couverte de gloire. Elle a constamment chargé aux cris de : *Vive l'empereur!* et l'idée de célébrer si glorieusement l'anniversaire du couronnement animait encore le soldat.

«L'armée française, quoique nombreuse et belle, était moins nombreuse que l'armée ennemie, qui était forte de 105,000 hommes, dont 80,000 Russes et 25,000 Autrichiens. La moitié de cette armée est détruite; le reste a été mis dans une déroute complète, et la plus grande partie a jeté ses armes.

«Cette journée fera verser des larmes de sang à Saint-Pétersbourg (1).

«Jamais champ de bataille ne fut plus horrible. Du milieu des lacs immenses on entend encore les cris des milliers d'hommes qu'on ne peut secourir. Il faudra trois jours pour que tous les blessés ennemis soient évacués sur Brünn. Le cœur saigne! Puisse tant de sang versé, tant de malheurs retomber enfin sur les perfides insulaires qui en sont la cause! Puissent les lâches oligarques de Londres porter la peine de tant de maux (2)!»

Les résultats de la bataille furent immenses. Les ennemis perdirent 45,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, 20 généraux et plusieurs aides-de-camp de l'empereur de Russie. Nos soldats prirent 200 canons, 400 voitures d'artil-

(1) Après avoir fait compter les cadavres on trouva 18,000 Russes; dans ce nombre on comptait 500 officiers au moins, dont plusieurs officiers-généraux, 20 majors ou lieutenants-colonels et plus de 100 capitaines. Le général Buchoden a été tué; un grand nombre d'autres généraux ont été pris, savoir :

Prébiszenski, Wimpfen, Muller Zaoumsky, Muller, Berg, Seleclsow, Strisy, Szerliakow, le prince Repnin, le prince Sibersky, Adrian, Lagonon, Salima, Mezenkow, Woyéikoff.

(2) XXXe *Bulletin de la grande armée.*

lerie et 45 drapeaux, parmi lesquels figuraient les étendards de la garde impériale d'Alexandre.

La nuit qui commençait de tomber permit seule aux débris de l'armée russe d'échapper aux Français.

Les deux souverains de Russie et d'Autriche qui avaient, du haut d'une éminence, suivi les mouvements de la bataille, fuyaient au galop à travers les champs de la Moravie, poursuivis par les cris lugubres de leurs soldats mourants ou blessés. L'obscurité étant profonde, les deux empereurs, séparés de leur suite, marchaient sans proférer une parole. Alexandre était dans un abattement profond. François paraissait plus tranquille et semblait envisager ce triomphe avec plus de sang-froid.

Napoléon, au contraire, parcourait le champ de bataille au milieu des plus vives acclamations. Les soldats se pressaient sur son passage. Les mourants et les blessés eux-mêmes se soulevaient pour crier encore une fois *Vive l'empereur!* L'enthousiasme était au comble. Napoléon passa plusieurs heures de la nuit sur le champ de bataille pour faire enlever les blessés. Il allait au galop, avec la rapidité de l'éclair; mais les soldats le reconnaissaient bien vite, et les cris de triomphe s'élevaient de tous les rangs. Chaque fois qu'il s'arrêtait, il recueillait les preuves non équivoques de la satisfaction et de l'esprit de l'armée. *Au moins la victoire est-elle assurée?* lui disaient les uns. Les autres : *Je souffre depuis huit heures, et depuis le commencement de la bataille je suis abandonné, mais j'ai fait mon devoir.* D'autres : *Vous êtes content de vos soldats aujourd'hui.* A chaque soldat blessé l'empereur laissait un guide, qui le faisait transporter dans les ambulances. L'armée française avait eu 7,000 hommes hors de combat. La réserve n'avait pas donné un seul instant. 45,000 Français au plus avaient été engagés, et avaient vaincu 90,000 Austro-Russes (1). Cela te-

(1) *Ordre de bataille de la grande armée à la journée d'Austerlitz, le 2 décembre 1805* (11 frimaire an XIV). *S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie, commandant en personne; M. le maréchal Berthier, ministre de la guerre, major général.*

5e CORPS (gauche). Le maréchal Lannes. Le gén. de brigade Compans, chef d'état-major.—Division Suchet. — Généraux de brigade : Becker, Valhubert, Claparède. Adjudant commandant, Allain. — 17e leger, Vedel colonel, 1412 hommes, 9 tués, 30 blessés; 34e de ligne, Dumoulier col., 1812 h., 19 tués, 178 blessés; 40e de ligne, Legendre col., 1428 h., 24 tués, 255 blessés; 64e de ligne, Nérin col., 1140 h., 15 tués, 73 blessés; 88e de ligne, Curial col., 1596 h., 46 tués, 122 blessés; artillerie, 121 h., 3 tués, 7 blessés; train, 134 hommes, 3 tués, 4 blessés. Totaux : 7645 hommes, 120 tués, compris le général Valhubert, 669 blessés. — Division Caffarelli. — Généraux de brigade : Demont, Eppler. Adjudant commandant, Coëhorn. — 17e de ligne. Couroux colonel, 1661 hommes, 25 tués, 75 blessés; 30e de ligne, Walther col., 1372 h., 23 tués, 338 blesses; 51e de ligne, Bonnet col., 1278 h., 15 tues, 49 blessés; 61e, Nicolas col., 1206 h., 9 tués, 22 blessés; 13e leger, Castex col., 1407 h., 25 tués, 141 blessés; artillerie, 89 h., 1 tué, 11 blessés; train, 102 h., 1 tué, 9 blessés. Totaux : 7115 hommes, 99 tués, 616 blessés, compris le géral Demont. — 14760 combattants : 219 tués et 1315 blessés.

CAVALERIE (centre). S. A. S. le prince Murat. Le général de division Belliard, chef d'état-major. — Cavalerie légère. Général de division Kellermann. Généraux de brigade : Picard et Van-Marizi. — 4e hussards, Burthe, colonel, 280 hommes, 16 tués, 47 blessés; 2e hussards, Barbier col., 328 h., 8 tues, 32 blessés. Brigade du général Milhaud : 16e chasseurs, Durosnel col., 320 h., 55 blessés; 22e chasseurs, Latour-Maubourg col., 234 h., 4 blessés. Totaux : 1162 h., 24 tues, 138 bless. 5e chas., Corbineau col., 317 h., 31 tués, 58 blessés; 5e hussards, Schwartz col., 342 h., 8 tués, 15 blessés. Brigade du général Treilhard : 9e hussards, Guyot col., 227 h., 22 blessés; 10e hussards, Beaumont col., 179 h., 1 tué, 8 blessés. Totaux : 1065 h., 40 tués, 103 blessés.

Dragons. Général de division. Beaumont. Généraux de brigade : Boyer, Scalfort. Adjudant commandant, Devaux. — 5e dragons, Lacour col., 264 h., 5 tués, 29 blessés; 8e dragons,

nait aux dispositions de l'empereur et au courage des soldats qui avait permis de les engager partout en nombre inférieur. *J'ai donné beaucoup de batailles comme celle-ci,* disait l'empereur, *je n'en ai jamais donné où la victoire ait été*

Beckler, 295 h., 11 tués, 24 blessés; 9ᵉ drag., 292 h., 5 tués, 18 blessés; 12ᵉ drag., Pagès col., 312 h., 13 tués, 18 blessés; 16ᵉ dragons. Clément col., 258 h., 21 tués, 30 blessés. artillerie et train, 88 h., 1 tué, 2 blessés. Totaux : 1509 h., 56 tués, 121 blessés. — Général de division, Walther. Généraux de brigade : Roger, Boussard. Adjudant commandant. Lacroix. — 3ᵉ dragons, Fiteau col., 193 h., 5 tués, 11 blessés; 6ᵉ drag., Lebaron col., 164 h.. 2 tués, 12 blessés; 10ᵉ drag., Cavaignac col., 246 h., 1 tué, 16 blessés; 11ᵉ drag., Bourdon col., 214 h., 18 blessés; 13ᵉ drag., Broc col., 271 h., 2 tués; 22ᵉ drag., Carrie col., 167 h., 7 tués, 26 blessés; artillerie et train. 96 h , 1 tué, 6 blessés. Totaux : 1351 h., 18 tués, 89 blessés.

Grosse cavalerie. Général de division, d'Hautpoul. Général de brigade : Saint-Sulpice. Adjudant commandant, Fontaine. — 1ᵉʳ cuirassiers. Guiton col., 388 h., 11 tués, 27 blessés; 5ᵉ cuir., Noireau col., 375 h., 21 tués, 14 blessés; 10ᵉ cuir., Lataye col., 254 h., 3 tués, 14 blessés; 11ᵉ cuir., Fouler col., 327 h.. 14 tués, 33 blessés; artillerie, 42 h., 1 tué, 1 blessé; train, 41 hommes. Totaux : 1427 h., 50 tués, 89 blessés. — Général de division, Nansouty. Généraux de brigade : Piston, Lahoussaye, Saint-Germain. Adjudant commandant, Pelissard. — 1ᵉʳ carabiniers, Cochois col , 205 h., 2 tués, 24 blessés; 2ᵉ cara., Morin col., 181 h., 17 blessés; 2ᵉ cuirassiers, Yvendorff, col., 304 h., 1 tué, 16 blessés; 9ᵉ cuir., Doumerc col., 280 h., 9 blessés; 3ᵉ cuir., Préval col., 333 h., 44 tués, 27 blessés; 12ᵉ cuir., Bellort col., 277 h., 3 tués, 1 blessé; artillerie et génie, 92 hommes. Totaux : 1672 h., 50 tués, 94 blessés. — 8186 combattants, 238 tués et 634 blessés.

1ᵉʳ Corps (centre). Le maréchal Bernadotte. Le général de division Léopold Berthier, chef d'état-major.— Division Rivaux. Généraux de brigade : Dumoulin, Pacthod. Adjudant commandant, Chaudron-Rousseau. — 8ᵉ de ligne. Antié col., 1858 hommes, 2 blessés; 45ᵉ de ligne, Barrlé col., 1603 h., 3 tués, 8 blessés; 54ᵉ de ligne, Philippon col., 1614 h., 1 blessé; artillerie, 111 hommes; train, 80 hommes. Totaux : 5266 h. 3 tués, 11 blessés. — Division Drouet-d'Erlon. Généraux de brigade : Werlé, Frère. Adjudant commandant, Luthier. — 27ᵉ léger, Chanotet col., 2069 h., 4 tués, 57 blessés; 94ᵉ de ligne, Razout, col., 1814 h., 11 tués, 101 blessés; 95ᵉ de ligne, Pécheux col , 1903 h., 2 tués, 27 blessés; artillerie, 118 h., 5 blessés; train, 111 hommes. Totaux : 6015 h., 17 tués, 190 blessés. — 11281 combattants, 20 tués et 201 blessés.

4ᵉ Corps (droite). Le maréchal Soult. Le général de division Saligny, chef d'état-major. — Division Vandamme. Généraux de brigade : Schiner, Ferey, Candras. Adjudant commandant. Dubois. — 24ᵉ léger, Pourailly colonel, 1291 hommes, 126 tués, 364 blessés; 4ᵉ de ligne, Bigarré col., 1658 h., 18 tués, 193 blessés; 28ᵉ de ligne. Edighoffen col., 1599 h., 9 tués, 75 blessés; 46ᵉ de ligne, Latrille col., 1350 h., 20 tués, 288 blessés; 57ᵉ de ligne, Rey col., 1743 h., 6 tués, 75 blessés; 5ᵉ d'artillerie, 117 h., 1 tué, 11 blessés; 1 *bis* train, 132 h. Totaux : 7890 h., 180 tués, 1002 blessés. — Brigade de cavalerie légère, général Margaron. 11ᵉ chasseurs, Bessières col., 308 h., 14 tués, 49 blessés; 26ᵉ chass., Digeau col., 256 h., 1 tué, 10 blessés; 8ᵉ hussards, Franceschi col., 341 h., 2 tués, 19 blessés; artillerie et génie, 132 h., 7 blessés. Totaux : 1037 h., 13 tués, 85 blessés. — Division Saint-Hilaire. Généraux de brigade : Morand, Thiébaud, Waré. Adjudant commandant, Binot. — 10ᵉ léger, Pouzet col., 1488 h., 50 tués, 279 blessés; 14ᵉ de ligne, Mazas col., 1551 h., 22 tués. 219 blessés; 36ᵉ de ligne, Houdart-Lamotte col., 1486 h., 30 tués, 373 blessés; 43ᵉ de ligne, Viviès col., 1598 h., 42 tués, 421 blessés; 55ᵉ de ligne, Ledru col., 1709 h., 44 tués, 306 blessés; artillerie, 120 h , 1 tué, 11 blessés; train, 108 h. Totaux : 8060 h., 189 tués, 1609 blessés. — Division Legrand. Généraux de brigade : Merle, Fery, Levasseur. Adjudant commandant, Cosson. — 26ᵉ léger, Pouget col., 1564 h., 54 tués, 262 blessés; Corses, Ornano col., 519 hommes, 57 blessés; tirailleurs du Pô, Hulot col., 308 h., 29 tués, 154 blessés; 3ᵉ de ligne, Schobert col., 1644 h., 56 tués, 376 blessés; 18ᵉ de ligne, Ravier col., 1402 h., 30 tués, 102 blessés; 75ᵉ de ligne, Lhuillier col.. 1688 h., 15 tués, 82 blessés; artillerie et train, 220 h., 1 tué, 11 blessés. Totaux : 7342 h., 185 tués, 1044 blessés. — Garde impériale. Le maréchal Bessières. — Grenadiers à cheval, 600 h , 2 tués, 22 blessés; chasseurs à cheval, 376 h., 19 tués, 65 blessés. Totaux : 976 h., 21 tués, 87 blessés. — 25305 combattants, 588 tués et 3827 blessés.

3ᵉ Corps (flanqueurs de droite). Le maréchal Davoust. Le général de brigade Daultanne, chef d'état-major. — Division Friant. Généraux de brigade : Kister, Lochet, Hendelet. Adjudant commandant, Marès. — 15ᵉ léger, Desailly col., 754 h., 31 tués, 146 blessés; 33ᵉ de ligne, Saint-Rémond col., 1214 h., 17 tués, 300 blessés; 48ᵉ de ligne, Barbenègre col., 1365 h., 17 tués, 125 blessés; 108ᵉ de ligne, Higonnet col., 1637 h., 148 tués, 316 blessés; 111ᵉ de ligne, Gay col., 1440 h., 10 tués, 121 blessés; artillerie, 161 h., 8 blessés; train, 101 hommes. Totaux : 6672 h., 223 tués, 1016 blessés. — Division Bourcier. Généraux de brigade : Laplanche, Sahuc. Adjudant commandant, Drouhot. — 15ᵉ dragons, Barthélemy col., 385 hom.; 17ᵉ drag., Saint-Dizier co., 474 h.; 18ᵉ drag., Lefebvre col., 553 h.; 19ᵉ drag., Caulaincourt col , 408 h.; 25ᵉ drag , Rigaud col., 396 h.; 28ᵉ de drag., Fereye col., 365 h.; artillerie et train, 81 h. Totaux : 2663 hommes. — 9335 combattants, 223 tués, 1016 blessés.

Récapitulation générale.

Gauche. 5ᵉ corps. Le maréchal Lannes : 14760 combattants, 219 tués, 1315 blessés.

Centre. Cavalerie. S. A. S. le prince Murat : 8186 combattants, 238 tués, 634 blessés.

si décidée et les destins si peu balancés. Aussi, ajoutait-il, il faudra toute ma puissance pour récompenser dignement mes braves soldats!

Le lendemain de la bataille, Napoléon transporta son quartier général à Austerlitz, et voulut donner à la bataille le nom de ce château; il témoigna ainsi sa satisfaction aux troupes :

Austerlitz, le 12 frimaire an XIV.

« SOLDATS,

« Je suis content de vous; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de 100,000 hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée, ou dispersée; ce qui a échappé à votre feu, s'est noyé dans les lacs. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, 120 pièces de canon, 20 généraux, plus de 30,000 prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée; mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

« Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux; mais, dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire, à l'avilir, et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis; projets téméraires et insensés que le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre empereur vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

« Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes; mon peuple vous recevra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz pour que l'on réponde : Voilà un brave! »

Cette proclamation fut suivie de deux décrets portant que : « Les veuves des généraux morts à la bataille d'Austerlitz jouiront d'une pension de 6,000 francs leur vie durant; les veuves des colonels et des majors d'une pension de

1er corps. Le maréchal Bernadotte : 11281 combattants, 20 tués, 201 blessés.
Droite. 4e corps. Le maréchal Soult : 25305 combattants, 588 tués, 3827 blessés.
Flanqueurs de droite. 3e corps. Le maréchal Davoust : 9335 combattants, 223 tués, 1016 blessés.
Totaux généraux : 68867 combattants, dont 54171 d'infanterie, 12200 de cavalerie et 2406 d'artillerie, 1288 tués, 6903 blessés.

2,400 francs; les veuves des capitaines d'une pension de 1,200 francs; les veuves des lieutenants et sous-lieutenants d'une pension de 800 francs; les veuves des soldats d'une pension de 200 francs.

« Nous adoptons tous les enfants des généraux, officiers et soldats français morts à la bataille d'Austerlitz.

« Ils seront tous entretenus et élevés à nos frais, les garçons dans notre palais impérial de Rambouillet, et les filles dans notre palais impérial de Saint-Germain. Les garçons seront ensuite placés et les filles mariées par nous.

« Indépendamment de leurs noms de baptême et de famille, ils auront le droit d'y joindre celui de Napoléon. Notre grand juge fera remplir à cet égard toutes les formalités voulues par le Code civil. »

Le lendemain, Napoléon fit poursuivre l'armée russe sur la route de Hongrie. Le maréchal Davoust la serrait de près, et déjà elle se trouvait entourée de tous côtés, lorsque l'empereur d'Autriche demanda et obtint une entrevue de Napoléon. Elle eut lieu deux jours après la bataille.

L'empereur d'Autriche vint redemander lui-même cette paix qu'il avait rompue. L'entrevue des deux empereurs eut lieu près d'un moulin, à côté de la grande route, en plein air.

« Sire, dit Napoléon en s'avançant jusqu'à la porte de sa tente pour recevoir François II, je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois.

— Vous tirez si bon parti de votre habitation, qu'elle doit vous plaire, » répondit celui-ci.

Dans cette même entrevue, on convint d'un armistice, et les principales conditions de la paix furent réglées. Les Russes, que l'on pouvait écraser jusqu'au dernier, eurent part à la trêve sur la prière de l'empereur François et sur la simple parole de l'empereur Alexandre, qu'il évacuerait l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne. La convention, au reste, fut de son côté ponctuellement suivie, et son armée se retira par journées d'étapes.

La bataille d'Austerlitz est l'une des plus grandes pages de l'histoire militaire du monde entier. Tout y est prodigieux, la conception du chef, l'intelligence des officiers, le courage des soldats; le poëme est complet. Homère et Ossian n'avaient jamais rêvé d'aussi larges proportions; ils dessinaient de grandes figures, mais ici ce sont des tableaux dont l'horizon est si vaste, que l'œil ne peut le mesurer : armée colossale, général de premier ordre, lieutenants d'une grande supériorité, soldats exercés, terrain à combinaisons, ennemis redoutables et résultats décisifs; des empereurs pour capitaines, des maréchaux pour lieutenants et l'Europe pour témoin.

Depuis quarante ans on connaît la bataille d'Austerlitz, et on la relit sans cesse avec un nouvel intérêt. En effet, lorsqu'on suit, comme nous venons de le faire, la marche de cette armée depuis le camp de Boulogne, d'Étaples, d'Ambleteuse et d'Ostende, lorsqu'on lit le récit des événements de cette campagne, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration pour le génie de l'homme qui conçoit de telles combinaisons, pour l'armée qui les exécute. Nos annales de l'histoire ne présentent rien de comparable à cette campagne,

et jamais peut-être on ne verra une lutte semblable à celle d'Austerlitz.

Il s'agissait de transporter 200,000 hommes des côtes de l'Océan dans la vallée du Danube. Napoléon n'avait jamais fait la guerre en Allemagne; mais telle est la force de son génie, que vingt jours lui suffisent pour porter cette armée immense sur le Rhin, et quarante du Rhin à Vienne, et dans sa marche prodigieuse tous les calculs de la prévision se réalisent, tous les coups frappent juste et sont décisifs. La première période de la campagne, si féconde en résultats, est terminée en quinze jours. 100,000 hommes menaçaient nos frontières, 40,000 sont pris sans combat, 20,000 autres sont enlevés au pas de course, plusieurs milliers trouvent la mort sur le champ de bataille; le reste fuit épouvanté, et, chose unique dans les annales de la guerre, l'armée française n'a perdu que 1,500 hommes.

L'arrivée de l'armée russe dans la Moravie, sa jonction avec les débris de l'armée autrichienne, décident l'empereur à passer le Danube. Il établit son quartier général à Brünn et choisit le champ de bataille où il vaincra les ennemis. Bientôt l'Inn est forcé; Braunau, Ebersberg, Lintz, tombent en notre pouvoir. L'armée française se répand comme un torrent dans la vallée du Danube. Chaque jour est marqué par un succès. Murat culbute Bagration à Amstetten; le Tyrol est balayé, Inspruck est pris, Kutusow vaincu et rejeté sur l'autre rive du Danube, et Napoléon entre à Schœnbrün : Murat et Lannes s'emparent du pont de Vienne. Les habitants s'empressent d'offrir à l'empereur les clefs de cette capitale. Les canons, les drapeaux, les armes, les trophées de l'arsenal de Vienne sont envoyés à Paris.

Pendant ce temps, l'armée d'Italie a opéré sa jonction avec l'armée du Tyrol, en chassant les Autrichiens devant elle. Aucune position n'a pu les rallier, l'Adige, la Piave, le Tagliamento, ont été franchis, et l'armée française d'Italie arrive pour prendre part aux opérations de la grande armée.

Les reconnaissances de l'armée française s'étendent jusqu'à Olmutz. Davoust entre à Presbourg le 27 novembre. Napoléon, fortement établi entre Brünn et Turasc, attend que l'armée ennemie vienne lui offrir la bataille. Le 1er décembre 1805, il apprend que les Russes ont commencé un mouvement de flanc pour tourner sa droite. « Avant demain cette armée sera à moi, » dit-il, et il donne ses ordres en conséquence. Le lendemain, en effet, cette armée, qui compte 100,000 hommes des meilleures troupes de la Russie, est brisée, anéantie, sans *que les destins aient été un moment balancés. La campagne se termine par un coup de tonnerre*, ainsi qu'il l'avait annoncé. Les débris des bataillons russes n'échappent à la captivité et à la mort que par la générosité du vainqueur, et trois jours après, Napoléon dicte à l'empereur d'Autriche, à son bivouac d'Austerlitz, les conditions de paix du traité de Presbourg qui met l'Europe à ses pieds.

Ainsi une seule journée sanctionnait le passé et semblait assurer l'avenir. Le roi Ferdinand de Naples avait violé, pendant la dernière guerre, le traité de paix avec la France, il est déclaré déchu de la royauté des Deux-Siciles, à la-

quelle Joseph est élevé à sa place; la république batave correspond secrètement avec l'Angleterre, elle est érigée en royaume et donnée à Louis; Murat reçoit le grand-duché de Berg; le maréchal Berthier est fait prince de Neuchâtel, M. de Talleyrand prince de Bénévent. La Dalmatie, l'Istrie, le Frioul, Cadore, Conegliano, Bellune, Trévise, Feltre, Bassano, Vicence, Padoue et Rovigo deviennent des duchés, et le grand empire napoléonien, avec ses royaumes secondaires, ses fiefs, sa confédération du Rhin et sa médiation suisse, de république qu'il était, se trouve taillé, en moins de deux années, sur le modèle de celui de Charlemagne.

Bonaparte avait changé l'épée pour le sceptre, Napoléon venait de changer le sceptre pour le globe.

La campagne de l'armée française d'Italie, pendant 1805, peut donc être considérée, dans le tableau général, comme un bel accessoire qui se détache sans inconvénient du sujet principal. Au surplus, si la coopération de l'armée de Masséna ne fut pas utile à Napoléon pour obliger ses ennemis à reconnaître sa supériorité et à lui demander la paix, cette armée ne s'en était pas moins mise en mesure d'aider l'empereur à obtenir ce résultat, si l'ennemi s'était obstiné à continuer la guerre.

Le 26 septembre, lorsque l'empereur passait le Rhin, l'armée d'Italie était formée sur deux lignes entre le Mincio et l'Adige. Sa première ligne s'étendait, sur la rive droite de cette dernière rivière, depuis Vérone jusqu'à Legnago. Le quartier général était Vallegio. Cette armée, forte de 40,000 hommes, était composée d'abord de quatre divisions d'infanterie et de deux de cavalerie.

La première d'infanterie, aux ordres du général comte Verdier, était formée par les 22e d'infanterie légère, 29e, 52e et 101e de ligne. A cette division étaient attachés les 3e et 14e régiments de chasseurs à cheval.

La seconde division d'infanterie, aux ordres du général Robin, renfermait les 8e et 14e d'infanterie légère, les 1er, 53e et 106e de ligne, et le 15e régiment de chasseurs à cheval.

La troisième division, commandée par le général Zayoncheck, était composée des 23e d'infanterie légère, 9e, 10e et 62e de ligne.

La quatrième division, dite de réserve, était aux ordres du général comte Molitor; elle renfermait les 5e, 23e, 60e et 79e de ligne, et le bataillon de pionniers noirs.

La division de cavalerie légère, aux ordres du général comte d'Espagne, était formée par les 23e, 24e, 29e et 30e régiments de dragons.

Celle des cuirassiers, commandée par le général baron Pully, était formée des 4e, 6e, 7e et 8e régiments de cette arme.

L'artillerie avait à Povegliano son parc de réserve, partagé en trois divisions, dont une d'artillerie à cheval.

A cette même époque, l'armée autrichienne, tant en Italie que dans la partie méridionale du Tyrol, présentait une force de 82 bataillons et de 52 escadrons, s'élevant à plus de 100,000 hommes. Elle était commandée par l'archiduc Charles, dont le quartier général était à Lonigo. Cette armée était concentrée

sur la rive gauche de l'Adige, entre Vérone, Cologna, Montagnana, Bevilaqua et Legnago. Tantôt les Autrichiens faisaient des démonstrations qui annonçaient le dessein de forcer le passage de l'Adige, tantôt ils paraissaient vouloir se contenter de le disputer vivement aux Français; car ils travaillaient à se fortifier sur toute la ligne de cette rivière, particulièrement devant Vérone et Legnago, en arrière de Caldiero et sur toutes les hauteurs.

Malgré les faibles moyens qu'il pouvait opposer à l'archiduc, le maréchal Masséna, voyant ses troupes animées du meilleur esprit, avait résolu, dès son arrivée en Italie, de disputer vivement le terrain, et de ne pas en céder un pouce sans le faire acheter à l'ennemi par de sanglants combats. Dès qu'il fut instruit de la marche de l'empereur entre le Rhin et le Danube et des dangers qui paraissaient menacer l'armée autrichienne en Allemagne, le maréchal Masséna se décida à prendre vigoureusement l'offensive.

Le 14 octobre, on était en état de guerre en Italie. Quelques jours se passèrent en préparatifs. Le 18, une partie de l'armée française passa l'Adige au pont du Château-Vieux de Vérone et chassa l'ennemi de ses avant-postes. Le quartier général fut transporté à Alpo.

L'ennemi s'était retranché d'une manière formidable sur la hauteur de Caldiero, où il avait concentré ses forces. A cette époque, on était à Vienne dans les plus vives inquiétudes sur le sort de l'armée d'Allemagne; cette inquiétude s'était communiquée au quartier général de l'archiduc Charles. Ce prince prévoyait sans doute la catastrophe qui était réservée au général Mack, et se trouvait peu rassuré par l'arrivée des Russes, auxquels il ne pouvait supposer ni les moyens ni la volonté de sauver la monarchie autrichienne. L'archiduc pensait à opérer, s'il était encore possible, ce salut par lui-même. Mais il attendait les événements; et, malgré la supériorité de ses forces, il n'osait pas prendre l'offensive.

De son côté, Masséna voulait employer tous les moyens qui pouvaient assurer son opération, avant de tenter une entreprise aussi vigoureuse que celle de débusquer l'ennemi de l'excellente position qu'il occupait. On resta en présence jusqu'au 29 octobre. Ce jour-là, le maréchal fit passer l'Adige à toute l'armée. L'ennemi, abordé avec la plus grande impétuosité, céda toutes ses positions sur les bords du fleuve et se retira sous le feu de ses redoutes à Caldiero.

Le 30, le maréchal fit attaquer cette ligne imposante de retranchements par trois divisions de son armée. La première était au centre, la troisième à gauche, la quatrième à droite; la réserve de grenadiers en seconde ligne; la division de dragons et celle de chasseurs à cheval dans les intervalles.

La seconde division (Verdier), soutenue par la division de cuirassiers, devait effectuer à Ronco le passage de l'Adige, au moment de l'action, et se porter rapidement sur la petite rivière de l'Alpon pour envelopper l'ennemi. L'attaque des redoutes fut extrêmement vive; mais la defense des Autrichiens, rassurés par la force des ouvrages et de la position, ne le fut pas moins. L'armée française dut céder au double avantage qu'avait l'ennemi, celui du nombre et

du terrain. Les redoutes de Caldiero ne furent pas enlevées; mais l'armée s'établit sur la rive gauche de l'Adige. L'ennemi, immobile derrière ses retranchements, n'osa point l'attaquer.

Ce repos dura deux jours. Le 2 novembre, l'archiduc, après avoir fait une démonstration qui annonçait la volonté d'attaquer, évacua subitement la ligne de Caldiero et commença sa retraite.

L'armée française se mit aussitôt à la poursuite des Autrichiens. Le 3, on combattit avec chaleur sous les murs de Vicence. Le 4, à huit heures du matin, Vicence ouvrit ses portes; l'ennemi, qui n'avait voulu que retarder la vivacité de la poursuite, ne put pas éviter d'avoir son arrière-garde atteinte et entamée. L'armée française effectua ce même jour le passage de la Brenta. Bassano, Trévise, Padoue, furent successivement occupées. Le 10, la Piave fut franchie.

Le 11, le corps du général Gouvion Saint-Cyr, venant du royaume de Naples, opéra sa jonction avec l'aile droite de l'armée d'Italie.

Le prince Charles prit position, le 12, sur la rive gauche du Tagliamento. On se canonna vivement toute la journée. Mais l'ennemi se retira dans la nuit, et l'armée française franchit le Tagliamento sans obstacle.

Depuis ce moment, l'archiduc accéléra sa retraite. Les nouvelles d'Allemagne le pressaient. Il abandonna, sans faire la moindre résistance, Udine, Palma-Nova, Gradisca. Il défendit un moment la ligne de l'Isonzo; mais, le passage ayant été forcé, il évacua Forizia dans la nuit du 17 au 18. Le maréchal Masséna établit son quartier général dans cette ville, et l'armée prit position sur les deux rives de l'Isonzo. La quatrième division, commandée alors par le général Serras, fut envoyée sur Trieste, dont elle s'empara. La division de chasseurs à cheval suivit, en le harcelant, l'ennemi, qui se retirait sur Laybach.

A dater de cette époque jusqu'au 1er décembre, l'armée d'Italie ne fit plus de mouvements importants. Le 26 novembre, le maréchal prince d'Essling rendit compte au prince major général : « qu'ayant été instruit, par divers rapports et spécialement par une lettre du général Vial, ambassadeur de S. M. impériale à Berne, qu'un corps de l'armée autrichienne d'Allemagne, qui se trouvait coupé par suite des manœuvres de la grande armée, devait descendre des montagnes du Tyrol, il avait pris ses mesures pour que cette colonne fût coupée par ses divisions dans quelque direction qu'elle se portât; qu'en effet, le corps ennemi, fort de 7,000 hommes d'infanterie et de 1,200 chevaux, sous les ordres du prince de Rohan, étant venu, le 23 novembre, se jeter sur Bassano, le général Gouvion Saint-Cyr, qui commandait dans cet arrondissement, s'était aussitôt disposé à le recevoir; que cependant, pour ne négliger aucune précaution, il avait fait arriver à marches forcées sur la Piave sa division de grenadiers, celle de cuirassiers et une brigade de dragons, pour tourner la position de Bassano.

« Le maréchal ajoutait que le prince de Rohan, sentant la difficulté de sa situation, avait prévenu l'attaque en se jetant violemment sur la division du général Regnier, qui appartenait au corps du général Gouvion Saint-Cyr; mais que, vigoureusement repoussé d'abord et ensuite attaqué par de nou-

velles troupes, l'ennemi avait fini par demander à capituler; que 6,000 hommes d'infanterie, 1,000 chevaux, 6 drapeaux, 1 étendard, 12 pièces de canon, leurs caissons et d'immenses bagages étaient restés au pouvoir de l'armée française, et que le prince de Rohan, commandant ce corps, ainsi que d'autres généraux et plusieurs colonels, étaient au nombre des prisonniers. »

Le 1er décembre, l'armée se remit en mouvement. Trois divisions marchèrent pour occuper le Frioul autrichien, la Carniole et tous le reste du littoral, tandis que le général Gouvion Saint-Cyr était en observation devant Venise et que la première division ainsi que les dragons se portaient sur la Carinthie. Le maréchal avait reçu, à cet égard, les ordres les plus positifs de l'empereur, qui, par une lettre datée de Brün, le 22 novembre, lui faisait prescrire de contenir l'archiduc, de l'occuper sans relâche, afin qu'il ne pût venir se jeter sur la grande armée, en présence de toutes les forces russes. Le 6, le quartier du maréchal était à Laybach, lorsqu'il apprit, par un de ses aides de camp, la nouvelle de la bataille d'Austerlitz et bientôt après la signature de l'armistice.

La cour de Naples, ainsi que nous l'avons dit, avait violé pour la troisième fois la solennité des traités, le lendemain même de la paix de Presbourg (27 décembre), Napoléon lança un décret d'anathème sur le royaume des Deux-Siciles, et *déclara que la famille des Bourbons avait cessé de régner*. Masséna fut chargé de mettre cet ordre à exécution et de conduire triomphalement à Naples Joseph Bonaparte, qui lui succédait par droit de conquête. Le vainqueur de Zurich se mit en marche, franchit le Garigliano le 8 février, et se dirigea en trois colonnes sur Gaëte, Capoue et Etry. La marche de nos troupes fut rapide; les soldats napolitains n'osèrent attendre nulle part les terribles vainqueurs des Autrichiens. La cour elle-même s'embarqua pour la Sicile aussitôt après la proclamation du décret de Napoléon, qui la frappait de déchéance. Et le 15 février, Joseph Bonaparte fit son entrée dans sa capitale. La Calabre, la Pouille et les Abruzzes offraient encore quelque résistance. Saint-Cyr fut chargé de soumettre ces deux dernières provinces; Regnier eut ordre de balayer la Calabre; quant à Masséna, il eut la mission de veiller sur Naples. Une seule ville osa résister aux attaques des Français, ce fut Gaëte; un seul homme osa défier leur courage, ce fut un étranger, le prince de Hesse-Philippstadt, chargé de la défense de cette ville et qui avait juré à la reine de Naples de la garder jusqu'à la dernière extrémité. Il tint parole. Gaëte ne se rendit qu'après un long siége, et après avoir tiré, en trois mois, 117,000 boulets et 20,000 bombes.

Après le récit des glorieux événements de cette campagne, pourquoi sommes-nous obligés de tourner nos regards vers notre flotte et d'ajouter le nom de Trafalgar à ceux d'Ulm et d'Austerlitz? Malheureuse journée qui décida du sort du monde et qui porta la puissance maritime de l'Angleterre à l'apogée de la splendeur et de la force, de même qu'Austerlitz avait élevé la fortune de la France impériale au plus haut degré de la puissance et de la gloire!

Ainsi, par une funeste et étrange compensation, les résultats de la campagne de 1805 furent également favorables aux deux puissances rivales, et, si le traité de Presbourg mit l'Europe continentale aux pieds de Napoléon, la des-

truction de la marine française livra l'empire des mers à la domination absolue de l'Angleterre. Le bruit retentissant de nos colonnes victorieuses empêcha d'entendre en Europe les échos sinistres du canon de Trafalgar, mais le résultat n'en fut pas moins immense et prodigieux pour l'Angleterre; car ce résultat ne coûta aux vainqueurs que 1,600 hommes tués ou blessés, tandis que notre victoire à Austerlitz nous coûtait près de 7,000 hommes. Du reste, de 1805 à 1815, la France ne livra pas un seul combat sans perdre au moins autant de monde que les Anglais n'en avaient perdu dans cette grande journée, et quelques-uns de nos succès furent payés du sang de 30,000 de nos soldats, comme à Eylau et à la Moskowa.

L'amiral Villeneuve, on se le rappelle, sorti du Ferrol avec 33 vaisseaux, était revenu à Cadix malgré les instructions qu'il avait reçues et s'y était fait bloquer. Napoléon, renonçant à son projet d'une descente en Angleterre, lui avait prescrit de sortir de ce port pour débloquer Carthagène, enlever la petite station anglaise devant Naples, débarquer les 10,000 hommes qu'il avait à bord pour renforcer Saint-Cyr à Tarente et lui permettre de soumettre Naples. Villeneuve devait ensuite porter des croisières en tout sens dans la Méditerranée et dans l'Océan; il devait surtout, d'après l'ordre exprès de Napoléon, en avoir une à Sainte-Hélène pour enlever les convois revenant de l'Inde. En convoitant ce rocher perdu au milieu de l'Océan, le grand capitaine était loin de prévoir alors que c'était là qu'irait s'accomplir la dernière phase de sa prodigieuse destinée!

Les ordres de Napoléon étaient positifs. Villeneuve devait sortir de Cadix, à moins qu'il ne fût bloqué par 29 vaisseaux. Dans ce cas il pouvait attendre. Villeneuve aima mieux combattre. On lui avait reproché son inaction à Aboukir et son retour à Cadix. Il n'hésita pas à donner l'ordre du départ. « Si la marine française, écrivit-il quelques jours avant le combat, n'a manqué que d'audace, comme on le prétend, l'empereur sera prochainement satisfait, et il peut compter sur les plus éclatants succès. » Il croyait n'avoir devant lui que la flotte de l'amiral Colingwood, composée de 21 vaisseaux. Mais l'amiral Nelson, le plus grand homme de mer de l'Angleterre, venait d'arriver dans ces parages (17 octobre) avec une des flottes réunies à Portsmouth pour la défense des côtes; ce qui élevait à 33 le nombre des vaisseaux dont il venait de prendre le commandement en chef.

L'amiral Villeneuve était un homme instruit, il connaissait son métier et ne manquait ni d'esprit ni de courage; mais il n'avait ni la résolution ni la fermeté qu'exige un commandement en chef. Il fut informé, dit-on, la veille du combat, de l'arrivée de son redoutable adversaire; il ne voulut pas y croire. D'ailleurs il était résolu à combattre à tout prix. Le nombre des vaisseaux français et espagnols qu'il avait sous ses ordres était de 31 à 33; mais ces vaisseaux et la composition des équipages, surtout ceux de la marine espagnole, laissaient beaucoup à désirer. Sous ce rapport, les éléments de combat qu'il avait sous la main étaient bien inférieurs à ceux dont disposait l'amiral Nelson. Villeneuve ne l'ignorait pas; il savait que les marins anglais étaient plus expé

rimentés et plus confiants dans le succès; il savait aussi que les officiers de cette nation manœuvraient mieux et avec plus d'audace; mais il comptait sur la bravoure de nos marins. Aussi, dans les ordres qu'il donna, se borna-t-il à adresser à ses capitaines les instructions suivantes : « On ne doit pas attendre les signaux de l'amiral, qui, dans la confusion d'une bataille navale, ne peut souvent ni voir ce qui se passe, ni donner des ordres, ni surtout les faire parvenir. Chacun ne doit écouter que la voix de l'honneur et se porter au plus fort du danger. *Tout capitaine est à son poste s'il est au feu!* »

Villeneuve mit à la voile le 19 octobre; le 21, les deux flottes se rencontrèrent à la hauteur du cap de Trafalgar, un peu au sud-ouest de Cadix. L'action fut chaudement engagée, et plusieurs capitaines de vaisseau firent des prodiges de valeur; mais l'amiral français n'était pas de force à lutter avec un adversaire comme Nelson. Il se borna à suivre les vieux errements du déploiement en ordre parallèle, comme l'avait fait Brueys à Aboukir, et il eut le même sort. Nelson, plus habile, saisit l'avantage du vent de nord-ouest qui soufflait, se forma en deux colonnes, et, suivant sa manœuvre usuelle, coupa le centre de la ligne française avec 14 vaisseaux, qui le séparèrent de la droite, tandis que 13 autres accablaient la gauche en la prolongeant successivement dans toute sa longueur. Cette manœuvre eut un plein succès. Les vaisseaux français, coupés d'abord, puis successivement écrasés, furent presque tous pris ou desemparés. La défaite était complète, mais du moins elle avait été glorieusement compensée. Les vaisseaux anglais avaient mieux manœuvré, mais ils ne s'étaient pas battus avec plus de courage et de dévouement. Quelques-uns de nos officiers s'étaient couverts d'une gloire immortelle. L'amiral Villeneuve, si malheureux dans cette journée, n'eut pas même le cruel honneur de mourir à son poste de combat. Il fut forcé d'amener son pavillon après cinq heures des plus héroïques efforts. Le vaisseau amiral qu'il montait, *le Bucentaure*, privé de sa mâture, criblé de boulets, ayant le flanc droit déchiré et rasé comme un ponton, avait perdu presque tout son équipage et ne pouvait plus même se servir de ses batteries. Villeneuve espérait encore échapper à la captivité et continuer la lutte sur un autre vaisseau, mais il avait perdu tous ses canots par la chute de la mâture. L'infortuné amiral se rendit à la dernière extrémité. Nelson, du moins, ne jouit pas de son triomphe, il fut frappé à mort par une balle partie des hunes du *Redoutable*, et qui, l'ayant atteint à l'épaule gauche, vint se fixer dans les reins. Ployant sur ses genoux, il tomba sur le pont cherchant à se soutenir sur l'une de ses mains. En tombant il dit : *Je suis frappé à mort, les Français en ont fini avec moi!* et il s'évanouit. On l'emporta; tous les secours de l'art furent inutiles. Il mourut peu de temps après. Cet homme célèbre, que nous devons haïr et admirer, recouvrant un instant ses esprits avant de mourir, s'informa des nouvelles de la bataille, et expira en donnant des ordres pour la fin de la journée.

En somme nous avions perdu 16 vaisseaux près de Trafalgar; quatre autres, sous les ordres de l'amiral Dumanoir, s'étaient échappés, mais ils furent pris plus tard près de Rochefort par une croisière anglaise. Les débris de l'es-

cadre franco-espagnole, sous les ordres de l'amiral Gravina, s'acheminèrent vers Cadix.

En ce moment une affreuse tempête souleva les flots, comme si le ciel eût voulu faire expier aux vainqueurs la gloire de leur triomphe. Bientôt une nuit profonde et horrible confondit vainqueurs et vaincus dans le même danger. L'effroi de la tempête, la crainte d'être brisés sur les côtes s'empara des Anglais. Les Français, au contraire, saluèrent ce désordre des éléments comme un bienfait de la Providence, préférant la mort au milieu des flots à la captivité à Londres. Presque tous parvinrent, en effet, à s'échapper, au risque d'échouer sur les côtes, et arrivèrent à Cadix. Enfin l'amiral anglais ne conserva que 4 des 17 vaisseaux, trophée de sa victoire, et de ce nombre un seul était français.

Telle fut la bataille de Trafalgar. Napoléon en reçut la nouvelle dans sa marche sur Vienne. Il en fut vivement affligé; car dès ce jour les vaisseaux français ne pouvaient plus se montrer sur la mer et seconder ses vues. Ses dernières espérances sur l'établissement d'une marine venaient de s'engloutir dans les eaux de Trafalgar.

La paix de Presbourg ne fut qu'une trêve de courte durée pour notre armée. La Prusse, dont la neutralité, pendant la dernière guerre, avait été plus que douteuse, la Prusse à son tour déclara la guerre à la France. L'établissement de la confédération du Rhin, l'élévation de Louis au trône de Hollande et la proposition de rendre le Hanovre à l'Angleterre, sans consulter la cour de Berlin, furent le prétexte apparent de cette guerre. La reine, les princes, les ministres ne rêvaient que batailles et succès. Il semblait, à les entendre, qu'il suffisait de la présence des Prussiens sur le Rhin pour faire disparaître le prestige glorieux de nos légions. La reine, jeune et belle, revêt le costume militaire, parcourt les rues de sa capitale, passe des revues et appelle aux armes toute la jeunesse du royaume. Le cri de guerre retentit de Potsdam à Koenigsberg. La Prusse, enfin, entraînée par la fatalité, devait subir à son tour les Fourches Caudines d'Iéna, et fournir aux nations l'exemple d'une des plus sévères leçons que la Providence ait jamais données à un peuple. Mettant de côté toute espèce de prudence; le gouvernement de Berlin ne veut pas même attendre la coopération de l'armée russe cantonnée sur le Niémen. Il se souvient qu'il est dépositaire de la gloire du grand Frédéric, et il craint de partager avec son alliée, la Russie, l'honneur de vaincre les vainqueurs d'Austerlitz. Un ultimatum impérieux est signifié à Napoléon, presque aussi arrogant dans la forme que celui dont Brunswick avait fait précéder sa marche dans la Champagne. Dans cet ultimatum on sommait l'empereur : 1° *d'évacuer l'Allemagne par journées d'étapes;* 2° *de détacher Wesel de l'empire;* 3° *d'envoyer une réponse avant le 8 octobre au quartier général du roi.*

Napoléon reçut cet ultimatum au milieu d'une fête, il fit appeler Berthier et lui dit : « On nous donne un rendez-vous d'honneur pour le 8 octobre : jamais un Français n'y a manqué ! Mais comme on dit qu'il y a une belle reine qui veut être témoin des combats, marchons sans nous coucher pour la Saxe. »

On aurait dit que la Prusse se trouvait au lendemain de Rosbach.

Dès le mois de septembre, les Prussiens avaient envahi la Saxe, comme l'Autriche avait envahi la Bavière l'année précédente. Mais l'électeur, au lieu de fuir comme le roi de Bavière, avait été entraîné à prendre les armes. 100,000 hommes formant le premier corps d'armée de Frédéric-Guillaume et une réserve de 40,000 hommes se réunissent à Custrin et se dirigent en même temps vers la Westphalie et la Souabe.

« Le roi, en se mettant lui-même à la tête de son armée, dit Jomini, avait exhumé tous les vieux généraux de la guerre de Sept Ans pour lui servir de guides. Le duc de Brunswick et Mollendorff devaient conduire l'armée à la victoire. Le premier général d'avant-garde, sous son père, le grand Ferdinand, n'avait jamais combattu depuis lors qu'à Kaiserlautern contre Hoche il s'était borné à défendre bravement son camp. Bon administrateur, vaillant dans le combat, mais timide dans le cabinet, il n'avait rien su apprendre durant les quinze années qui venaient de s'écouler, bien que ces quinze années fussent assez riches en grandes leçons pour tout militaire capable d'en profiter. Mollendorff, non moins brave, n'était pas plus habile capitaine. L'âge avait glacé chez eux les qualités qui leur avaient valu tant de réputation, et ne leur avait pas donné le génie; car le génie n'est jamais le fruit de l'âge ni de l'expérience.

«Ces habiles manœuvriers, plongés dans un sommeil léthargique depuis dix ans, comptaient si bien nous reconduire à Mayence, qu'aucun préparatif n'avait été fait pour mettre en état leurs places de première ligne, situées à quelques marches de leurs cantonnements. Tandis que nous entassions bastions sur bastions, à Kehl, à Cassel, à Wesel, ils ne mettaient pas une palissade à Magdebourg, pas un canon en batterie à Spandau.

« L'armée, ajoute Jomini, était belle, d'une tenue et d'une discipline admirables; l'artillerie excellente; la cavalerie n'avait pas encore oublié Seidlitz et ses immortelles leçons; disons plus, l'état-major était très-instruit, mais instruit au détail. »

Tels étaient les chefs et la composition de l'armée que nos soldats allaient avoir à combattre. L'armée française, après avoir fait exécuter le traité de Presbourg, se préparait à évacuer le territoire germanique. Les préparatifs de la Prusse arrêtèrent la marche rétrograde de nos soldats. Aussitôt les maréchaux retournent à leurs postes; les camps qui étaient autour de Paris sont levés. Le maréchal Lefebvre part d'Augsbourg, se rend à Dunckelsbulh. Le prince de Ponte-Corvo se poste en avant de Nuremberg et d'Anspach; le maréchal Augereau prend position près de Limbourg, sur le Lahn. D'autres corps se dirigent sur Furth, où ceux qui arrivaient du haut Palatinat font leur jonction. En même temps, les garnisons de Wétéravie sont renforcées; Venloo est réparée. On approvisionne Maëstricht. On met le royaume de Hollande en état de défense. L'empereur Napoléon quitte Paris, se rend à son armée; le 6 octobre il arriva à son quartier général à Bamberg. L'armée française était forte de 180,000 hommes des cinq corps de Bernadotte, Davoust, Soult, Ney, Lannes et Murat.—Il prend de nouvelles dispositions, les cinq corps

que nous venons de désigner se réunissent à Cobourg et à Bamberg. La garde

le fit attaquer par le 25e d'infanterie légère. La vigueur de l'attaque, soute-

Soult, Ney, Lannes et Murat.—Il prend de nouvelles dispositions, les cinq corps

que nous venons de désigner se réunissent à Cobourg et à Bamberg. La garde, commandée par le maréchal Lefebvre, se porte également à Bamberg; Augereau part de Francfort pour menacer la route de Cassel. Mortier assemble le 8e corps aux confins de la Westphalie; Louis, le futur roi de ce royaume, marche avec 15,000 hommes dans la direction de Wesel; Marmont occupe l'Illyrie avec le 2e corps, et couvre Raguse et Cattaro.

L'armée prussienne s'était concentrée sur la Saal et la Verra; sa droite à Eisenach, le centre à Gotha et Erfurth, la gauche à Weimar, appuyée sur les hauteurs qui couronnent le pays entre cette ville et Iéna. Toute l'étendue de son front était couverte par les bois de la Thuringe et par la chaîne de montagnes qui borde la frontière de Saxe et traverse cette contrée en se dirigeant vers le nord de la Hesse. De nombreux avant-postes assuraient sa ligne, dont la gauche était flanquée par un corps de troupes établi sur la rive droite de la Saal, et par les postes de Schleitz, Saalfeldt, Saalburg et Hoff, dans lesquels on avait jeté des troupes. Cette position, défendue par tous les avantages que la nature et l'art peuvent fournir, présentait de grandes difficultés pour une attaque de front; mais elle avait l'inconvénient d'établir principalement ses forces sur la droite, de ne pas opposer assez de résistance au passage des débouchés de la Franconie, de laisser un côté faible sur la gauche, qu'il était possible de tourner, parce qu'on avait eu l'imprévoyance de ne pas jeter assez de forces sur la rive droite de la Saal.

L'empereur Napoléon saisit au premier coup d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer de cette faute. Il n'était resté qu'un jour à Bamberg. Il en partit le 8 octobre 1806, à trois heures du matin, et sur les neuf heures il arriva à Crosnach.

Les ordres qu'il avait donnés pour mettre l'armée française en mouvement recevaient dans ce moment la plus active exécution. La droite, composée des corps d'armée des maréchaux Soult et Ney, avec une division de Bavarois, était partie d'Amberg et de Nuremberg pour se réunir à Bayreuth et se diriger à marches forcées sur Hoff, où elle arriva le 9, enleva tous les magasins de l'ennemi, lui fit des prisonniers, et se porta le 10 sur Plauen. Le maréchal Ney suivait ce mouvement, à une demi-journée de marche. Le centre, composé de la réserve du grand-duc de Berg, du corps d'armée du maréchal prince de Ponte-Corvo, de celui du maréchal Davoust et de celui de la garde impériale, débouchait par Bamberg sur Crosnach, et arrivait sur Saalburg, pour se porter de suite sur Schleitz et Géra. La gauche, composée des maréchaux Lannes, Lefebvre et Augereau, marchait de Scheweinfurt sur Cobourg, Graffenthal et Saalfeldt. Cette direction oblique portait l'armée française sur la gauche de l'armée prussienne, et lui faisait éluder une grande partie des obstacles présentés par la force de la position. Pendant qu'elle exécutait son mouvement, et à l'instant où l'empereur Napoléon arrivait à Crosnach, le grand-duc de Berg débouchait de Crosnach avec sa cavalerie légère et le 25e régiment d'infanterie légère. Il s'avança jusqu'à Saalburg. Un régiment prussien, gardant ce poste, voulut défendre le passage de la Saal. Le grand-duc le fit attaquer par le 25e d'infanterie légère. La vigueur de l'attaque, soute-

nue par une forte canonnade, et la crainte d'être tourné, décidèrent le corps ennemi d'abandonner sa position et la rivière de la Saal.

Le lendemain, 9 octobre, le grand-duc continua sa marche sur Schleitz, que le général Tavenzien occupait; il campait sur ce point avec 6,000 Prussiens et 3,000 Saxons. L'empereur, qui avait employé toute la matinée à reconnaître le pays, arriva vers midi et donna sur-le-champ l'ordre d'attaquer. Le maréchal prince de Ponte-Corvo fit ses dispositions, et, secondé par le grand-duc de Berg, il enleva le poste de Schleitz. Les Prussiens, mis en déroute, essayèrent de se rallier dans la vallée qui est au-delà de Schleitz; mais ils furent encore forcés de céder, en laissant plusieurs morts sur la place. Le général Tavenzien et ce qui restait de sa division se retirèrent sur Auma; la cavalerie française les atteignit, les attaqua pour la troisième fois et compléta leur défaite. Ils firent encore une perte considérable dans cette affaire. Leurs hussards ne purent soutenir le choc des hussards français; les dragons de Saxe furent très-maltraités; le régiment des gardes saxonnes y perdit son colonel, qui périt au champ d'honneur. Le général Vattier, à la tête du 4e de hussards et du 5e de chasseurs, fit une superbe charge; quatre compagnies du 27e d'infanterie légère, qui se trouvaient en plaine et investies par les hussards prussiens, leur prouvèrent que l'infanterie française pouvait se mesurer avec avantage contre la cavalerie prussienne. Le lendemain, 10 octobre, le maréchal prince de Ponte-Corvo établit son quartier général à Auma, et le grand-duc de Berg à Géra. L'aile gauche, commandée par les maréchaux Lannes, Lefebvre et Augereau, obtint des succès aussi complets; elle était arrivée à Cobourg le 8 octobre, elle en partit le lendemain et se dirigea sur Graffenthal. La division du général Suchet formait la tête de cette colonne : parvenue près Saalfeldt, elle y trouva l'avant-garde du corps d'armée prussienne du général Hohenlohe, commandée par le prince Frédéric-Christian-Louis de Prusse. Cette avant-garde était chargée de défendre le poste de Saalfeldt et le pont qui est entre cette ville et Rudenthal. A peine la moitié de la division Suchet était arrivée, lorsque l'action s'engagea par une canonnade sous le feu de laquelle la troupe française mit tant d'activité dans son attaque, qu'elle ne laissa pas au reste de la colonne le temps d'arriver pour y prendre part. Les 9e et 10e hussards enfoncèrent la cavalerie des Prussiens; leur infanterie, qui se trouvait alors coupée du reste de son armée, se mit en retraite, mais elle ne put conserver ni son ordre de bataille ni ses rangs. Un marais qu'elle rencontra dans sa marche compléta le désordre; elle fut en partie culbutée dans ce marais, et en partie dispersée dans le bois. Mille prisonniers, six cents hommes tués, trente pièces de canon tombées au pouvoir des vainqueurs, furent le résultat de cette affaire, dans laquelle le prince Louis de Prusse, l'un des provocateurs de la guerre, périt glorieusement par un excès de témérité et de désespoir. Ces affaires d'avant-postes balayèrent la rive droite de la Saal, rendirent l'armée française maîtresse du cours de la rivière, et lui fournirent tous les moyens que l'empereur Napoléon s'était proposé d'acquérir pour tourner l'armée.

Dès le soir du 12 octobre, des patrouilles françaises se montrèrent aux portes de Leipsick. Le quartier général du grand-duc de Berg s'établit entre cette ville et Zeist; celui du maréchal prince de Ponte-Corvo à Zeist; le quartier impérial, la garde, le corps du maréchal Soult, à Géra, et celui du maréchal Ney à Neustadt. En avant de cette ligne, le maréchal Davoust s'empara de Naumbourg et des magasins nombreux établis par l'ennemi dans cette place, particulièrement d'un superbe équipage de pontons attelés, et fit des prisonniers. Le maréchal Lannes prit poste à Iéna, et le maréchal Augereau à Kala. La facilité que chacun d'eux trouva dans l'établissement de son quartier général sur ces deux points fut le résultat d'une faute grave commise par les chefs de l'armée prussienne, et peut-être l'une des principales causes de leur défaite dans la bataille d'Iéna.

Le roi de Prusse avait eu l'intention de commencer les hostilités le 9 octobre; il se proposait de déboucher sur Francfort par sa droite, sur Wurtzbourg par son centre, et sur Bamberg par sa gauche.

La position qu'il avait fait prendre à son armée secondait ses projets; déjà toutes ses divisions étaient préparées pour l'exécution de ce plan, lorsque, se voyant prévenu par l'empereur Napoléon, et tourné par l'armée française, il sentit la nécessité de faire de nouvelles dispositions. Les journées des 9, 10, 11 et 12 octobre furent employées à rappeler tous les détachements qu'il avait déjà poussés en avant; et, dans celle du 13, son armée, changeant de direction, vint se former en bataille entre Capellendorf et Auerstaedt, faisant face à la Saal. L'avant-garde des Prussiens, commandée par le général Tavenzien, occupait les hauteurs qui environnent Lutzerode; les feux pouvaient atteindre aisément le plateau sur lequel l'armée française bivouaqua pendant la nuit qui précéda la journée du 14, et plongeaient sur tous les défilés qu'elle devait franchir pour déboucher dans la plaine. Sa gauche était soutenue par le corps d'armée du général Holzendorff, et celui du prince de Hohenlohe formait derrière elle le corps de bataille.

Dans sa nouvelle position, qui paraissait aussi inexpugnable que sa première, l'armée prussienne défendait la chaussée de Weimar et manœuvrait pour forcer le passage de la Saal; mais ses chefs, qui n'avaient aucun plan déterminé pour le succès de cette opération, ni pour la bataille, qu'ils ne pouvaient éviter, s'étaient laissé prévenir sur tous les points qui auraient pu leur faciliter le passage de la rivière.

L'empereur Napoléon arriva le même jour, 13 octobre, à Iéna, sur les deux heures de l'après-midi, et se rendit au même instant sur le plateau qui est en avant de cette ville, dont son avant-garde s'était emparée, pour y reconnaître les positions de l'ennemi. Elles paraissaient établies sur l'espérance que l'armée française ne pourrait déboucher dans la plaine qu'en forçant le passage de la chaussée, dont le plateau formait le principal abord, et sur ce que toute l'étendue de ce plateau suffisait à peine pour le déploiement de quatre bataillons; mais toutes les difficultés s'aplanissent devant nos soldats, et surtout lorsqu'ils

sont sous les yeux de Napoléon. L'empereur fit travailler toute la nuit pour rendre praticable, dans le roc, un chemin qui pût conduire l'artillerie sur la hauteur, et pour faciliter le déploiement de toutes les troupes que l'on ne pouvait placer sur le plateau par des débouchés qu'on fit ouvrir, à partir de la ville, et continuer jusque dans les vallées qui l'avoisinent.

Pendant que ce travail s'exécutait, le corps d'armée du maréchal Lannes vint prendre position sur le plateau; il fut rangé par les soins du général Victor. La division Suchet occupait le penchant à droite; la division Gazan celui de la gauche, et le maréchal Lefebvre établit l'infanterie de la garde impériale au centre, sur le sommet. Par cette position, chaque division formait une aile; le canon de chaque corps était placé dans les intervalles. Le maréchal Augereau appuyait la gauche de cette position par celle qu'il avait prise à Kala; le maréchal prince de Ponte-Corvo reçut l'ordre de déboucher par Dornbourg pour tomber sur les derrières de l'ennemi, s'il se portait en forces sur Naumbourg ou sur Iéna, et le maréchal Davoust celui de déboucher par Naumbourg et de prendre une position pour défendre les défilés de Kosen, dans le cas où l'ennemi marcherait sur Naumbourg, et se porter sur l'Apolda pour le prendre à dos, s'il restait dans sa position. Les maréchaux Ney et Soult, dont les corps d'armée n'avaient pas encore eu le temps d'arriver, marchèrent toute la nuit.

L'empereur Napoléon passa au bivouac et au milieu de ses braves cette nuit dont l'appareil offrait le spectacle le plus imposant, celui de deux armées qui n'attendaient que la clarté du jour pour s'égorger. L'armée prussienne déployait son front sur six lieues d'étendue; l'armée française concentrait les siens sur un petit point. Les feux étaient de part et d'autre à demi-portée de canon; les sentinelles auraient pu se parler, et il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût entendu. Dès la pointe du jour, l'armée française prit les armes; un brouillard épais obscurcissait le temps. Avant de commencer l'action, l'empereur Napoléon parcourut plusieurs lignes; en passant devant le front de chacun des corps, il leur recommanda la cavalerie prussienne, si vantée jusqu'alors, malgré les souvenirs de la Champagne; il leur rappela l'anniversaire d'Ulm, qui renouvelait, pour l'armée prussienne, la situation de l'armée d'Autriche; il leur fit observer que, cernés comme elle, les Prussiens avaient aussi perdu leurs lignes d'opérations, leurs magasins et la majeure partie des ressources qui leur étaient nécessaires pour attaquer ou pour se défendre, et qu'ils étaient aussi réduits, après quelques jours de campagne, à combattre, moins encore pour acquérir de la gloire que pour obtenir une retraite en essayant de faire, sur différents points, une trouée qui deviendrait l'opprobre de tous les corps dont la résistance ne serait pas assez vive pour en empêcher l'effet. Des cris multipliés de *Marchons! Marchons!* succédèrent à ce discours de l'empereur, et, sur-le-champ, les tirailleurs engagèrent le combat par une vive fusillade. L'ennemi ne put résister à l'impétuosité de cette attaque, et, malgré les avantages de la position qu'il occupait, l'armée française, surmontant tous les obstacles que la nature a multipliés sur tous les

points du terrain qu'elle devait parcourir avant de l'atteindre, l'en débusqua, se répandit dans la plaine et prit son ordre de bataille.

Les Prussiens, qui n'opposèrent à cette première attaque que les efforts d'une vive défense, se replièrent afin d'attendre, dans une nouvelle position, que le brouillard fût dissipé pour attaquer de leur côté. Ils sentirent alors la nécessité de détacher 50,000 hommes de leur gauche pour couvrir les défilés de Naumbourg et s'emparer des débouchés de Kosen; mais ils trouvèrent sur tous les points de cette attaque le maréchal Davoust, qui les y attendait depuis la pointe du jour. Le reste de leur armée, formant la droite et le centre, dont la force était encore de 80,000 hommes, se porta en avant sur l'armée française, qui achevait de déboucher du plateau d'Iéna. L'armée prussienne était nombreuse en belle cavalerie; toutes les armes qui la composaient manœuvraient avec précision et célérité. Les forces étaient à peu près égales des deux côtés, quoiqu'il manquât encore dans l'armée française, depuis l'arrivée du maréchal Soult, une partie des troupes du maréchal Ney, qui étaient restées en arrière, la grosse cavalerie, qui ne pouvait pas rejoindre avant midi, et la cavalerie de la garde, qui était à trente-six heures de marche.

D'après ces considérations, l'empereur eût désiré de retarder l'attaque de quelques heures, afin d'attendre, dans la position qu'il venait de se procurer, l'arrivée des troupes qui devaient le joindre, et surtout celle de la cavalerie. Mais à la guerre aucune considération ne peut, dans certains moments, balancer l'avantage de prévenir l'ennemi et d'attaquer le premier. Il était d'ailleurs difficile de contenir l'ardeur des soldats français à l'approche du combat. L'effet de cette vérité ne tarda pas à se manifester. Un beau soleil d'automne parvint enfin à dissiper le brouillard qui couvrait les deux armées depuis deux heures; elles commencèrent à s'apercevoir à petite portée de canon.

Au sortir du débouché, la gauche de l'armée française, commandée par le général Augereau, s'était appuyée sur le village d'Itterstedt et sur les bois qui le bordent. La garde impériale, sous les ordres du maréchal Lefebvre, séparait cette gauche du centre, commandé par le maréchal Lannes. Le maréchal Soult commandait la droite, et le maréchal Ney, qui en faisait partie, n'avait encore que trois mille hommes d'arrivés. Le surplus de la ligne était plus particulièrement chargé de faire face aux 50 000 hommes de la gauche, détachés par l'ennemi. Plusieurs bataillons s'étant engagés dans un autre village, l'ennemi s'ébranla pour les en déposter. Le maréchal Lannes mit ses troupes en marche, par échelons, sur le village, pour le soutenir. Dans le même temps, le maréchal Soult, qui venait de déboucher par Closwitz, attaquait, sur sa droite, un bois défendu par le corps prussien sous les ordres du lieutenant-général Holzendorff. D'un autre côté, l'ennemi fit un mouvement de sa droite sur la gauche de l'armée française, et le maréchal Augereau se mit en marche pour le repousser. En moins d'une heure l'action devient générale; 250,000 hommes sont aux prises, 7 à 800 pièces de canon vomissent la mort; on emploie toutes les ressources que le génie destructeur a inventées. Le sang coule, le courage et l'audace bravent la mort, affrontent tous les dangers pour mé-

riter la victoire et de nouveaux titres d'honneur. Des traits d'héroïsme éclatent dans les deux armées; mais la chance n'est pas égale. Du côté des Français, pas le moindre désordre. Le héros qui les commande a pris des précautions si sages, des mesures si précises, que la victoire n'est pas un seul moment incertaine. L'empereur Napoléon, entouré du maréchal prince de Neuchâtel, ministre de la guerre, du grand-maréchal de son palais, Duroc, du grand-écuyer, le général de Caulincourt, de ses aides-de-camp, des écuyers de service, à la tête de l'infanterie de sa garde, porte partout l'œil du maître, et sa vigilance continuelle le tient en mesure de pourvoir au moindre accident imprévu. Le maréchal Soult enlève le bois qu'il attaque depuis deux heures, et fait un mouvement en avant.

L'empereur est averti que la division de cavalerie de réserve et les deux divisions du maréchal Ney viennent d'arriver, et qu'elles se forment en arrière du corps de bataille. Il fait avancer cette réserve sur la première ligne, dont l'ardeur redouble par cet appui. Dans un clin d'œil les Prussiens sont culbutés, se mettent en retraite; ils l'exécutent avec ordre pendant une heure; mais bientôt cette retraite se change en un désordre épouvantable. Le grand-duc de Berg, à la tête des divisions de dragons et de cuirassiers, était arrivé : il n'avait pu prendre part au combat, il s'en vengeait en écrasant les ennemis pendant leur retraite. La victoire était complète sur tous les points. Le maréchal Davoust faisait des prodiges à Auerstaëdt; il avait non-seulement contenu, mais mené battant, l'espace de trois heures, le gros de l'armée ennemie, qui s'était présentée pour déboucher par Kosen, et déployé la bravoure distinguée, et surtout la fermeté de caractère qui est la première qualité de l'homme de guerre. Son exemple, celui des généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanne, chef de l'état-major, et la rare intrépidité du corps d'armée qu'il commandait, soutinrent, sur les points qu'ils étaient chargés de défendre, les avantages et la gloire obtenus par le reste de l'armée. C'était une bataille gagnée par ce seul corps d'armée.

« L'histoire militaire, dit le général Mathieu Dumas (1), n'offre aucun exemple d'une catastrophe qu'on puisse comparer à celle des batailles d'Auerstaedt et d'Iéna, ni une plus terrible leçon pour les hommes d'État, ministres et généraux d'armée appelés dans les conseils du souverain. Quand il s'agit de commettre au sort des armes sa couronne et l'existence même de sa nation, il faut d'autres motifs que ceux que l'esprit de parti fit alléguer à la cour de Prusse. Nous avons prouvé que cette agression fut une grande faute politique, et nos lecteurs auront remarqué l'influence funeste de cet esprit présomptueux dans les opérations du duc de Brunswick, ce prince qui ne survécut que peu de jours à la défaite de sa belle armée, n'eut pas un seul instant l'idée que l'empereur fût en mesure de l'attaquer avec toutes ses forces sur la rive droite de la Saal, et qu'il osât engager ses colonnes et son artillerie dans de tels défilés. Il négligea de les garder, et les fit observer trop tard et trop lé-

(1) *Précis des événements militaires.*

gèrement pendant sa marche de flanc. Il ne soupçonna pas quel était le dessein de son redoutable adversaire; il fut surpris partout. Huit heures de combat firent évanouir non-seulement tous ses projets de gloire et de conquête, mais jusqu'au moindre espoir de salut. »

Le roi de Prusse avait perdu dans un seul jour 60 drapeaux, 300 pièces de canon, des magasins immenses, et près d'un tiers de ses armées avait été mis hors de combat ou fait prisonnier. Il eut 30 généraux tués, blessés ou pris; 324 autres officiers avaient eu le même sort. Les maréchaux duc de Brunswick et Mollendorff, le prince Guillaume, les généraux Ruchel, Winig, Wartens-Leben étaient au nombre des morts ou des blessés. Un seul des trois généraux en chef avait échappé, c'était le prince Hohenlohe. Il fuyait en désordre. On aurait dit que la foudre avait frappé cette armée. La nuit qui suivit la bataille lui fut aussi funeste que la bataille elle-même. Les divers corps fuyaient en désordre, les uns dans la direction d'Erfurth; d'autres dans celle de Colléda; d'autres enfin gagnaient Colléda, mais dans une horrible confusion. Les corps se foulaient, se croisaient, s'entassaient, se dispersaient dans un désordre inexprimable. On ne distinguait plus les diverses armes. Le roi lui-même dut se retirer à travers champs à la tête de son régiment de cavalerie.

Napoléon, avant la bataille, lui avait écrit une lettre où il lui disait : « Le succès de nos armes n'est point incertain, vous serez battu; mais il m'en coûtera le sang de mes enfants; s'il pouvait être épargné par quelque arrangement compatible avec l'honneur de ma couronne, il n'y a rien que je ne fasse pour épargner un sang si précieux, il n'y a que l'honneur qui soit à mes yeux plus précieux que le sang de mes soldats. »

Le roi de Prusse ne daigna pas répondre à cette lettre avant la bataille. Le lendemain, il envoya un aide-de-camp à l'empereur pour demander un armistice. Napoléon lui fit dire cette fois qu'il songerait à un armistice lorsqu'il aurait profité de la victoire. Il donna ses instructions en conséquence, et l'armée française s'étendit comme un torrent sur la Prusse. Erfurth, Prentzlow, Stettin, Custrin, ouvrirent leurs portes aux Français. Brême, Hambourg, Hanovre et le duché de Posen furent occupés. Ce qui avait échappé au désastre d'Iéna tomba sous le sabre de notre cavalerie ou rendit les armes. Sept jours avaient suffi pour vaincre l'armée prussienne à Iéna. Sept semaines suffirent pour s'emparer de la Prusse tout entière. C'était laisser bien loin les souvenirs de la guerre de Sept Ans, qui avait fait la gloire et la grandeur de la monarchie de Frédéric II.

Ainsi, de cette belle armée de 160,000 hommes, qui, huit jours auparavant, menaçaient d'envahir la confédération du Rhin, il ne restait plus que quelques débris de corps sans artillerie, sans bagages et la plupart sans armes. « La colère du grand peuple, terrible comme les tempêtes de l'Océan, selon l'expression de Napoléon, s'était levée sur l'armée prussienne, et tout avait été dit. Rien, en effet, ne ressemblait davantage à l'état de l'armée prussienne, à Iéna, que les débris d'un naufrage. C'était une belle et nombreuse flotte qui menaçait d'asservir les mers. Les vents impétueux du Nord ont soulevé l'Océan

contre elle, et il ne rentre au port qu'une partie des équipages, qui n'ont trouvé de salut qu'en se sauvant sur des débris (1). »

L'armée française avait été admirable dans cette bataille. La cavalerie prussienne, si renommée jusqu'alors et qui passait pour la première de l'Europe, n'avait pu tenir devant nos escadrons. L'expérience du combat de Saalfeld avait été décisive. Le roi de Prusse lui-même en avait fait l'observation. Quant à notre infanterie, elle était depuis longtemps la meilleure du monde.

La journée d'Iéna avait fait des vides assez nombreux dans nos rangs, dans ceux du 3e corps surtout, qui seul avait supporté les efforts de la bataille à Auerstaedt. Près de 7,000 hommes avaient été mis hors de combat; mais beaucoup n'avaient heureusement reçu que des blessures légères. Ils vinrent bientôt rejoindre leurs régiments. Un seul général avait été tué, c'était le général de brigade de Pully; un autre avait été blessé, c'était le général Conroux. Les colonels avaient été plus maltraités. Neuf avaient été blessés mortellement : c'étaient les colonels Vergès, du 12e de ligne; Lamothe, du 36e; Barbanègre, du 9e de hussards; Marigny, du 20e de chasseurs; Harispe, du 16e léger; Dulimbourg, du 1er de dragons; Nicolas, du 61e de ligne; Viala, du 81e; Higonet, du 108e de ligne.

Dès le lendemain de la bataille, Napoléon, de son quartier général d'Iéna, donne les ordres suivants à ses généraux : Bernadotte et Davoust, à la droite, se porteront, le premier sur Erfurth, le second sur Leipsick, donnant tête baissée sur tout ce qui s'opposera à leur marche. Soult, au centre, marchera sur Buttelstedt, où se sont jetés les débris de l'armée prussienne. A la gauche, Murat et Ney suivront la route d'Erfurth, et, après la prise de cette ville, se dirigeront sur Magdebourg pour se réunir au maréchal Soult. Lannes et Augereau prendront position en avant de Weimar. La rapidité des événements devance les prévisions de l'empereur lui-même. Deux jours après Iéna, Erfurth ouvre ses portes à Murat. Le prince d'Orange, le maréchal de Mollendorff, des généraux et 14,000 soldats tombent entre nos mains, et Napoléon lui-même, qui venait de donner un sanglant baptême à deux champs de bataille, allait visiter celui de Rosbach, faisait abattre la colonne par les sapeurs du général Suchet, et l'expédiait à Paris. Soult, à Greutsen, culbutait les deux divisions de réserve de Kalkreuth, seul noyau d'infanterie échappé au désastre général. Bernadotte, à Halle, réparait glorieusement l'hésitation de sa conduite à la journée du 14, en détruisant le corps du duc de Wurtemberg. Davoust traversait Leipsick au pas de course. Napoléon, poursuivant sa marche triomphale, entra à Postdam, résidence du grand Frédéric, le 24 octobre, pendant que le reste de son armée se dirigeait vers Magdebourg, achevant de détruire ou d'enlever les débris de l'armée prussienne.

« Je ne pus me défendre d'un sentiment bien difficile à dépeindre, dit Napoléon, en montant les marches du palais de Frédéric, et en visitant à *Sans-Souci* tous les lieux immortalisés par le grand roi. Il avait résisté sept ans à la moitié de l'Europe; en quinze jours sa monarchie était tombée devant nos

(1) XIIIe *Bulletin de la grande armée.*

aigles. Ainsi vont les affaires des nations, selon les circonstances et les hommes qui président à leur destinée! Je trouvai dans son cabinet un pupitre de musique et un autre sur lequel était l'*Art de la Guerre* de Puységur; le livre était ouvert au chapitre intitulé : *Du Port de l'épée :* ce n'était pas sans doute celui que Frédéric lisait. Ma surprise fut extrême en y trouvant aussi le hausse-col, l'épée, la ceinture et le grand cordon de ses ordres, qu'il avait portés pendant la guerre de Sept Ans. De pareils trophées valaient cent drapeaux, et leur oubli attestait le désordre et la stupeur qui régnaient dans toute la Prusse au bruit de la catastrophe dont l'armée venait d'être frappée. Je les envoyai aussitôt à Paris pour être déposés aux Invalides. Plusieurs de ces vieux soldats étaient contemporains de la honteuse défaite de Rosbach : j'étais fier de leur envoyer les preuves de l'éclatante vengeance que j'en avais tirée. »

Le 25 octobre, les troupes françaises entrèrent à Berlin. Ce fut Davoust qui, en récompense de la victoire d'Auerstaëdt, eut l'honneur d'entrer le premier dans la capitale de la Prusse, après avoir reçu à la porte les clefs de la ville. La marche de nos soldats avait été si rapide que la capitale fut informée, pour ainsi dire, par les Français des résultats de la bataille du 14 octobre. Le même jour, la forteresse de Spandau ouvrit ses portes au maréchal Lannes et lui livra 80 pièces de canon et d'immenses magasins. Enfin, le 27, Napoléon fit lui-même son entrée solennelle à Berlin par la porte de Charlottembourg. Une belle journée d'automne éclairait la marche triomphale du conquérant. La garde impériale à pied, sous les ordres du maréchal Lefebvre, ouvrait le cortége. Les cuirassiers de Nansouty étaient rangés en bataille le long de la belle avenue de Charlottembourg à Berlin. Napoléon, environné du prince de Neufchâtel, des maréchaux Davoust et Augereau, de son grand-écuyer, de ses aides-de-camp et d'un grand nombre d'officiers généraux, marchait entre les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde. Une foule immense était accourue sur son passage. Tout le monde voulait voir l'homme prodigieux dont la renommée remplissait alors le monde, et qui tenait en ce moment dans ses mains les destinées du royaume prussien. Des cris d'enthousiasme éclataient à sa vue, et c'est au milieu des acclamations du peuple qu'il arriva dans la capitale de Frédéric II. Napoléon fut reçu en libérateur plutôt qu'en conquérant. La classe bourgeoise, si nombreuse dans les États d'Allemagne, le regardait comme le représentant des principes qui avaient triomphé pendant la révolution et qu'elle appelait de tous ses vœux. Jalouse des prérogatives de la noblesse, elle saluait l'entrée des Français comme un gage assuré de liberté pour l'avenir.

Il était trois heures lorsque l'empereur arriva devant le palais des rois. Le grand-maréchal Duroc le reçut à l'entrée. Le général Hullin, commandant la place, vint lui offrir les clefs de la ville à la tête de tous les corps constitués, des cours de justice et des membres du clergé protestant. Partout les mêmes cris d'admiration accueillirent le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna. On se pressait pour le voir et pour l'entendre. La foule admirait surtout l'air martial et imposant des soldats de la garde, tous vétérans des grandes campagnes de la révolution.

Napoléon, pour satisfaire aux vœux des habitants de la capitale prussienne, ordonna que les deux mille bourgeois les plus riches se réunissent à l'hôtel de ville pour nommer soixante d'entre eux qui formeraient le corps municipal. Une garde, composée de 1200 hommes choisis dans la bourgeoisie, fut créée pour veiller sur la ville et en faire la police. Ainsi c'était un conquérant étranger qui venait apporter au peuple de Berlin une liberté et des priviléges qu'il n'avait jamais connus.

Dix ans après, sous le triste abri de Longwood, à Sainte-Hélène, lorsqu'il évoquait pour l'histoire les souvenirs de ses campagnes, Napoléon, se reportant à cette époque glorieuse de sa vie, disait que jamais il n'avait reçu une pareille ovation chez un peuple étranger et éprouvé un plus noble orgueil. « J'étais entré en triomphe à Milan, au Caire, à Vienne, nulle part je n'avais été accueilli avec un pareil empressement. »

Le lendemain de son entrée à Berlin, Napoléon passa en revue le corps de Davoust, si glorieusement éprouvé dans la journée du 14, et combla d'éloges et de faveurs les officiers et les soldats qui en faisaient partie. En même temps, pour honorer l'armée tout entière, il mit à l'ordre du jour une de ces belles proclamations qui sont devenues des monuments si précieux pour l'histoire (1).

(1) « Soldats, vous avez justifié mon attente et répondu dignement à la confiance du peuple français. Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats. Vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur de ma couronne et de la gloire du grand peuple. Tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister. La cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie : je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préférence... Vous êtes tous de bons soldats. Voici le résultat de vos travaux :

« Une des premières puissances militaires de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie. Les forêts, les défilés de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours, et livré dans l'intervalle quatre combats et une grande bataille. Nous avons précédé à Potsdam, à Berlin, la renommée de nos victoires. Nous avons fait 60,000 prisonniers, pris 65 drapeaux, parmi lesquels sont ceux des gardes du roi de Prusse, 600 pièces de canon, trois forteresses, plus de vingt généraux. Cependant, près de la moitié de vous regrettent de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne, jusqu'à l'Oder, sont en notre pouvoir.

« Soldats ! les Russes se vantent de venir à nous : nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin; ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse. Une nation qui a aussitôt oublié la générosité dont nous avons usé envers elle après cette bataille, où son empereur, sa cour, les débris de son armée n'ont dû leur salut qu'à la capitulation que nous leur avons accordée, est une nation qui ne saurait lutter avec succès contre nous.

« Cependant, tandis que nous marchons au-devant des Russes, de nouvelles armées, formées dans l'intérieur de l'empire, viennent prendre notre place pour garder nos conquêtes. Mon peuple tout entier s'est levé, indigné de la honteuse capitulation que les ministres prussiens, dans leur délire, nous ont proposée. Nos routes et nos villes frontières sont remplies de conscrits qui brûlent de marcher sur vos traces. Nous ne serons plus désormais les jouets d'une paix traîtresse, et nous ne poserons plus les armes que nous n'ayons obligé les Anglais, ces éternels ennemis de notre nation, à renoncer au projet de troubler le continent et à la tyrannie des mers.

Pendant ce temps, les événements de la campagne marchaient avec rapidité. Suivons les mouvements des corps détachés dans le bassin de l'Elbe. Soult et Ney s'étaient portés si rapidement sur Magdebourg, qu'ils avaient dépassé partout les colonnes prussiennes. Murat avait balayé la rive gauche de l'Elbe dans la direction d'Erfurth à Magdebourg et fait de nombreux prisonniers. Bernadotte avait descendu la Saale jusqu'à son confluent; enfin Augereau, Davoust et la garde impériale avaient pris la route de Wittemberg.

Le roi de Prusse, après avoir remis le commandement en chef au prince de Hohenlohe, avait gagné en toute hâte le chemin de l'Oder. Magdebourg était indiqué comme le point de réunion de tous les débris de l'armée prussienne. La rapidité de la marche des Français ne leur donna pas le temps de s'y rendre. Hohenlohe, toutefois, espérait sortir de cette ville avec 68 bataillons et 159 escadrons. Il partit de Magdebourg, le 23 octobre; mais, devancé sur tous les points par l'armée française, battu, percé, coupé, entouré sur la route de Prentzlow par la cavalerie de Murat, qui semblait se multiplier, il fut forcé de mettre bas les armes avec ce qui lui restait de troupes. Sommé deux fois de se rendre, il répondit deux fois négativement. *Enfin*, dit Murat au chef d'état-major du prince, *votre général veut-il capituler? — Non, monseigneur, il n'acceptera jamais une si dure condition.— Eh bien! je le ferai sabrer.* Hohenlohe, ébranlé par ces mots laconiques, consentit à déposer les armes aux conditions suivantes: son corps d'armée se rendra prisonnier après avoir déposé les armes, remis l'artillerie attelée et les chevaux de la cavalerie; les officiers conserveront leurs épées et tous leurs bagages et seront renvoyés sur parole. Les soldats, au lieu de mettre bas les armes, les laisseront en faisceaux. Les gardes royales retourneront à Postdam sans escorte, mais sans armes, sous la surveillance de leurs officiers.

Ainsi 16,000 hommes d'infanterie, l'élite de l'armée prussienne, car les gardes en font partie, 6 régiments de cavalerie, 45 drapeaux, 64 pièces d'artillerie attelées n'osent résister à la seule avant-garde de l'armée française et tombent entre ses mains. Pendant ce temps le général Lassalle, à la tête de ses hussards, se présente devant Custrin et somme le gouverneur de se rendre. Celui-ci insiste pour sortir avec armes et bagages. Lassalle s'y refuse, et, chose inouïe à la guerre, l'on voit une place de premier ordre renfermant une garnison de 6,000 hommes et armée de 150 bouches à feu, ouvrir ses portes à une division de cavalerie légère.

Il ne restait plus de l'armée prussienne naguère si florissante que le corps de Blücher et l'ancien corps du duc de Weimar, 25,000 hommes environ. Mais le même coup de foudre qui avait frappé le prince Hohenlohe allait atteindre le futur vainqueur de Waterloo; car Soult, Bernadotte et Murat ont ordre de lui faire subir les Fourches Caudines sous lesquelles ont passé les autres corps de l'armée prussienne. Davoust suit la route de Custrin, prend en

« Soldats! je ne puis mieux vous exprimer les sentiments que j'ai pour vous, qu'en vous disant que je vous porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours. »

passant cette dernière ville, si vaillamment défendue pendant la guerre de Sept Ans, et se dirige sur Posen. Augereau occupe Francfort, et Ney bloque Magdebourg, qui va bientôt lui apporter ses clefs.

L'œil de Napoléon embrasse à la fois tout le théâtre de la guerre. De Berlin, où il est resté avec la garde impériale, il dirige les mouvements de tous les généraux. Pendant que ses aigles franchissent d'un vol rapide l'espace qui sépare le Rhin de l'Oder, Mortier, avec deux faibles divisions du huitième corps d'armée, occupe la principauté de Fulde, s'avance sur Cassel de concert avec le roi de Hollande et s'empare de tout l'électorat de Hanovre.

Blücher, ainsi que nous l'avons dit, était parvenu à échapper à la cavalerie de Murat et s'était réuni, à Mecklembourg, au corps du duc de Weimar, commandé par Wining. Mais, traqué par Soult, Bernadotte et Murat, et prévenu de tous côtés, il s'enferma dans Lubeck, où ses colonnes arrivèrent le 6. Blücher avait fait ses préparatifs de défense. L'assaut fut ordonné et la ville fut emportée de vive force. On se battit dans les rues, et au milieu de la chaleur du combat cette riche et belle cité subit toutes les horreurs de la guerre. Blücher parvint encore à s'échapper avec 10,000 hommes. Il se retira derrière la Trave. Mais il ne pouvait retarder sa perte que d'un jour. Le lendemain il fut forcé de mettre bas les armes.

Enfin, Magdebourg capitula avec 20,000 hommes de garnison et 600 pièces de canon.

La campagne de Prusse était terminée, elle avait duré sept semaines, ainsi que nous l'avons dit, et produit des résultats inconnus jusqu'alors à la guerre. Dans cette courte période les troupes françaises s'étaient avancées au pas de course du Rhin jusqu'à la Vistule, avaient gagné deux grandes batailles en un seul jour, fait 100,000 prisonniers, enlevé 4,000 pièces de canon, 6 places de premier ordre et plusieurs autres moins considérables. Ces résultats, hâtons-nous de le dire, étaient dus à l'habile application des principes de la guerre de la part de l'empereur et à l'irrésistible impétuosité de l'armée. Tous étaient animés du même esprit, chefs et soldats; tous avaient fait leur devoir. Si maintenant on recherche la cause militaire de la destruction si rapide et si complète de l'armée prussienne après Iéna, nous dirons, avec les écrivains les plus compétents, qu'elle fut la conséquence de l'application du faux système des *retraites partielles* préconisé par les aristarques prussiens, et qui ne manquait pas de partisans en Europe. Le terrible démenti que nos soldats venaient de donner à ce système prouve combien il était dangereux et contraire à la raison. Si les divers corps de l'armée prussienne s'étaient réunis après la journée du 14 octobre, nul doute qu'ils n'eussent opéré leur retraite sur l'Oder. En se retirant isolément ils furent battus, coupés, entourés et pris.

Napoléon, avant de quitter Berlin pour marcher en Pologne, rendit ce fameux décret qui frappait d'interdit les ports de la Manche et les mettait en état de blocus.

Ne pouvant saisir sur les mers sa redoutable ennemie l'Angleterre, l'empereur espérait l'atteindre dans son commerce en la mettant au ban des na-

tions. Par suite de ce système, il donna ordre à ses lieutenants d'occuper les villes anséatiques et d'y détruire les traces du commerce anglais. Hambourg, Brême, Lubeck, Travemunde, furent occupés par nos soldats. Les bouches du Weser, de l'Elbe et de l'Oder, ces grandes portes du commerce de l'Allemagne, furent fermées tout à coup et gardées par des sentinelles françaises.

Pendant ce temps les infatigables lieutenants de Napoléon ne restaient point inactifs; après avoir détruit tout ce qui restait de soldats prussiens entre le Rhin et l'Oder, ils avaient franchi ce dernier fleuve et s'avançaient vers la Pologne au-devant de cette armée russe qui, vaincue et foudroyée à Austerlitz, osait encore une fois tenter le sort des armes. Du reste, l'hiver commençait à sévir, il fallait prendre un parti. Deux moyens se présentaient à la pensée de l'empereur : l'un était de rayer la Prusse de la liste des nations de l'Europe et de la diviser entre les divers États de l'Allemagne; l'autre était de faire alliance avec la Prusse, mais après l'avoir forcée de reconnaître le rétablissement de la Pologne et lui avoir enlevé le Hanovre, les États de Franconie, de Saxe et de Westphalie. Des négociations furent ouvertes à ce sujet et n'amenèrent aucun résultat. L'approche de l'armée russe remit tout en question. Napoléon quitta Berlin et transporta son quartier général à Posen. C'est là qu'il rendit ce décret daté de son camp impérial de Posen, le 2 décembre 1806, et portant que sur l'emplacement de la Madeleine il serait élevé un monument avec cette inscription : L'EMPEREUR NAPOLÉON AUX SOLDATS DE LA GRANDE-ARMÉE (1).

La campagne de Pologne était commencée. Un nouveau théâtre s'ouvrait à nos armées. Elles touchaient aux confins de cette vieille terre de la liberté, de la Pologne, notre alliée fidèle, si odieusement mutilée vers la fin du dernier siècle,

(1) Ce décret est un des plus beaux titres de gloire de l'armée française, aussi croyons-nous devoir le rapporter en entier.

Art. Ier. Il sera établi sur l'emplacement de la Madeleine de notre bonne ville de Paris, aux frais du trésor de notre couronne, un monument dédié à la Grande-Armée, portant sur le frontispice : L'EMPEREUR NAPOLÉON AUX SOLDATS DE LA GRANDE-ARMÉE.

Art. II. Dans l'intérieur du monument seront inscrits, sur des tables de marbre, les noms de tous les hommes, par corps d'armée et par régiment, qui ont assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, et sur des tables d'or massif les noms de tous ceux qui sont morts sur les champs de bataille. Sur des tables d'argent sera gravée la récapitulation, par département, des soldats que chaque département a fournis à la Grande-Armée.

Art. III. Autour de la salle seront sculptés des bas-reliefs, où seront représentés les colonels de chacun des régiments de la Grande-Armée avec leurs noms; ces bas-reliefs seront faits de manière que les colonels soient groupés autour de leurs généraux de division et de brigade par corps d'armée. Les statues en marbre des maréchaux qui ont commandé des corps ou qui ont fait partie de la Grande-Armée seront placées dans l'intérieur de la salle.

Art. IV. Les armures, statues, monuments de toute espèce enlevés par la Grande-Armée dans ces deux campagnes, les drapeaux, étendards et timbales conquis par la Grande-Armée, avec les noms des régiments ennemis auxquels ils appartenaient, seront déposés dans l'intérieur du monument.

Art. V. Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et d'Iéna, le monument sera

et sur laquelle pesait, comme un triple tombeau, le joug de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. A la vue des aigles françaises l'amour de la patrie se réveilla dans le cœur des descendants de Sobieski. Le sentiment national était non-seulement conservé en entier chez ce peuple, mais il avait été encore retrempé par le malheur. Son premier désir était de revenir nation. « Tels que ces chevaliers qui sommeillent, revêtus de leur armure, sur de vieux tombeaux, le géant était couché là sur la terre; ils lui jetèrent un peu de cette terre trempée dans le sang et dirent : *Il ne se réveillera plus* (1) ! »

Cette grande nation reprendra-t-elle son existence? Du fond de son tombeau renaîtra-t-elle à la vie? Tant de sacrifices, tant de travaux doivent-ils rester stériles? Ces sacrés martyrs n'auraient-ils semé dans les champs de la patrie qu'un esclavage éternel? N'en resterait-il qu'une fosse couverte d'un peu d'herbe? L'armée française vient-elle lui apporter l'espérance et la liberté, ou simplement tracer les sillons de la guerre dans ses champs dévastés? Telles sont les questions que fait naître l'arrivée de nos soldats en Pologne. Napoléon lui-même hésite sur le parti qu'il doit prendre; car il s'exprime ainsi dans le premier bulletin de la campagne : « La Pologne renaîtra-t-elle de sa cendre? Dieu seul, qui tient dans ses mains les combinaisons des grands événements, est l'arbitre de ce grand problème politique; mais, certes, il n'y eut jamais d'événement plus mémorable et plus digne d'intérêt. »

Toutefois il fit venir Kociusko, le Washington de la Pologne, qui se trouvait à Paris, pour se concerter avec lui à ce sujet. Mais Kociusko avait vieilli, il se souciait peu de renouveler une guerre de partisans, l'âge avait refroidi son brûlant patriotisme. Il demandait tout d'abord le rétablissement complet de la Pologne. Cette demande était juste au fond, mais elle présentait de grandes difficultés.

En rétablissant la Pologne, il fallait, en effet, le faire complétement, afin qu'elle pût servir à la fois de barrière à la Russie et de contre-poids à l'Autriche. Une très-longue et très-heureuse guerre pouvait seule amener ce résultat. Napoléon avait donc à craindre de s'engager dans une lutte interminable

illuminé, et il sera donné un concert, précédé d'un discours sur les vertus nécessaires au soldat, et d'un éloge de ceux qui périrent sur le champ de bataille dans ces journées mémorables.

Un mois avant, un concours sera ouvert pour recevoir la meilleure pièce de musique analogue aux circonstances.

Une médaille d'or de 150 doubles napoléons sera donnée aux auteurs de chacune de ces pièces qui auront remporté le prix.

Dans les discours et odes, il est expressément défendu de faire mention de l'empereur.

Art. VI. Notre ministre de l'intérieur ouvrira sans délai un concours d'architecture pour choisir le meilleur projet pour l'exécution de ce monument.

Art. VII. Il sera acheté 100,000 francs de rente en inscription sur le grand-livre pour servir à la dotation du monument et de son entretien.

Au camp de Posen, le 2 décembre. Signé Napoléon.

(1) De Lamennais.

avec les trois puissances qui l'avaient morcelée, et de donner ainsi un éternel point de réunion à leur politique. Il avait à craindre en outre, et plus immédiatement, qu'au moment du passage de la Vistule par nos troupes, 150,000 Autrichiens ne débouchassent sur ses derrières. Napoléon s'en rapporta aux événements. Il flatta les espérances des Polonais, mais il ne prit aucun engagement. Et puis, il faut bien le dire, les ministres français à Paris n'étaient pas d'accord sur l'opportunité de cette mesure; Talleyrand surtout la désapprouvait. Il se souciait peu de quitter son hôtel somptueux de Paris pour venir faire une promenade d'hiver en Pologne. Les grands événements qui règlent la destinée des peuples n'ont pas souvent des causes plus sérieuses.

Quoi qu'il en soit, Napoléon résolut d'aller porter la guerre en Pologne. Il pensait avec raison qu'il était préférable pour lui d'aller combattre les Russes à Varsovie au milieu d'un peuple ami que de les attendre en Prusse où le moindre échec pouvait faire soulever contre lui les populations.

L'armée russe, de son côté, s'avançait à marches forcées; elle était forte de 150,000 hommes divisés en quatre corps: le premier, sous les ordres du grand-duc Constantin, était formé des gardes et des grenadiers; le second était commandé par Beningsen; le troisième, par le général Michelson; le quatrième, par le comte Apraxin. Ces quatre corps avaient pour général en chef Kamiuski, vieillard octogénaire qui était contemporain de Frédéric et de Catherine. Ces 150,000 hommes n'étaient pas destinés à agir seulement en Pologne; Michelson, avec 70,000 hommes, devait entrer en Moldavie. Mais en apprenant le coup de foudre qui avait frappé les Prussiens à Iéna, on s'empressa de rappeler une partie de ses forces sur la Vistule, où elles formèrent l'aile gauche de l'armée russe. En attendant Beningsen, avec 40,000 hommes, pénétrait en Pologne et arrivait à Varsovie au moment où les Français pénétraient en Pologne.

Davoust arriva à Posen le 9 octobre, il y fut reçu avec un enthousiasme difficile à décrire. Sa présence fut le signal d'une insurrection générale. Plusieurs régiments de volontaires polonais se formèrent sous les ordres du général Dombrowski. Pendant ce temps Lannes et Augereau marchaient vers la Vistule par la lisière qui sépare la Posnanie de la Poméranie. Dès le 20 novembre, nos troupes légères avaient atteint le fleuve. Napoléon, prévoyant le cas où une bataille serait livrée sous les murs de Varsovie, voulait que les divers corps de son armée se ralliassent les uns aux autres afin que, se prêtant secours mutuellement, ils fussent à l'abri de tout échec partiel, et qu'ils présentassent sur ce point une masse de 80,000 hommes. Il leur recommanda d'éviter tout engagement. Davoust, destiné à ouvrir la marche sur Varsovie, reçut l'ordre de se porter à droite sur Sanpolno et d'envoyer sa cavalerie pour donner la main aux maréchaux Lannes et Augereau. Murat le précédait avec sa cavalerie. Le 27 novembre, les premiers détachements arrivèrent aux portes de cette ancienne capitale. Le 30 novembre, les deux maréchaux Davoust et Murat firent leur entrée à Varsovie, où ils furent reçus avec le même enthousiasme qu'à Posen. Murat, surtout, excitait l'admiration des Po-

lonais; sa tenue imposante à cheval, sa bonne mine, l'éclat de sa renommée, firent sur les esprits une impression profonde. Partout il était salué par les acclamations de la foule. La joie des habitants de Varsovie tenait du délire en voyant enfin dans leurs murs les vieilles bandes victorieuses d'Austerlitz et d'Auerstaedt, qui venaient leur apporter l'indépendance et la nationalité.

Les Russes n'osèrent point attendre les Français, ils traversèrent la Vistule en toute hâte après avoir brûlé le pont qui sépare la ville du faubourg de Praga. Ils abandonnèrent même ce poste important, dont nos troupes prirent possession après avoir traversé le fleuve en bateau. Napoléon, pendant ce temps, avait porté son quartier général à Posen, dirigeant de là les opérations de ses lieutenants. Dans la première quinzaine de décembre, tous les corps détachés à la poursuite de l'armée prussienne avaient pris leur rang sur le nouveau théâtre. A la gauche, Ney, après s'être emparé de Thorn, avait débouché de cette place suivi de la cavalerie de Bessières et du corps de Bernadotte. Au centre, Soult et Augereau se préparaient à passer la Vistule entre Plock et Modlin.

Lorsque Napoléon eut appris que ses maréchaux étaient maîtres du cours de la Vistule sur les deux points principaux, Thorn et Varsovie, il se décida à quitter Posen et à marcher sur Varsovie, où il arriva le 19 décembre (1).

Il y entra à la nuit tombante pour éviter les démonstrations bruyantes. Mais à peine fut-on informé de son arrivée, que la population se porta en foule pour voir et saluer le grand homme, le libérateur de la Pologne. Les nobles sur-

(1) En apprenant l'entrée de ses soldats à Varsovie, Napoléon leur adressa la proclamation suivante :

« Au quartier général impérial de Posen.

« Soldats !

« Il y a eu aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. Les bataillons russes épouvantés fuyaient en déroute, ou, enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre des paroles de paix; mais elles étaient trompeuses. A peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, 280 drapeaux, 700 pièces de bataille, 5 grandes places de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, la Wartha, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté; tout a fui à votre approche.

« C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne; l'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition.

« Soldats ! nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis sur l'Elbe et l'Oder Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destins? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins? EUX ET NOUS NE SOMMES-NOUS PAS LES SOLDATS D'AUSTERLITZ? »

tout se pressaient autour de lui. De tous côtés ils quittaient leurs châteaux pour offrir leurs services à l'empereur. Parmi eux était le prince Poniatowski, neveu du dernier roi, brave et noble jeune homme qui devait bientôt acquérir dans les rangs de notre armée la réputation d'un héros. En ce moment nos généraux occupaient les positions suivantes : Davoust était sur la Narew, qu'il avait franchie et dont il occupait les deux rives. Augereau était établi à Modlin au point où la Narew se jette dans la Vistule. Le maréchal Soult était à Plock; Augereau et Bernadotte à Biezun; tous les corps se donnaient la main. La marche de nos troupes à travers le sol fangeux et stérile de la Pologne était lente et pénible. Ce climat humide et sombre les éprouvait cruellement. Il y avait bien loin de là aux riches plaines du Danube et de l'Elbe. Ils souffraient aussi des privations; car dans ce pays pauvre et dépeuplé ils avaient peine à se procurer des vivres. Ils se demandaient en plaisantant comment les Polonais pouvaient regretter une pareille patrie.

La présence de Napoléon sur la Vistule donna une nouvelle impulsion à la marche et aux opérations de l'armée.

Le général Kaminski, ayant réuni toutes ses forces, signala son arrivée par un mouvement en avant. Il porta son quartier général à Nasielsk, et fit cantonner les quatre divisions de sa première armée entre l'Ukra, le Bug et la Narew. La seconde armée prit position entre Golymin et Makow, ayant une de ses divisions à la gauche de la Narew. Un corps prussien, commandé par le général Lestocq, campait sur les bords de la Drewentz, sur la route de Thorn, et se liait ainsi à la droite des Russes. Dans ces diverses positions l'armée russe tenait l'armée française resserrée sur la Vistule.

Napoléon, pour se dégager et donner à son armée une sphère plus large en avant de Varsovie et de Thorn, fit reprendre aussitôt l'offensive aux divers corps de son armée.

Ney, Bernadotte et une partie de la cavalerie, ayant passé le fleuve à Thorn, se dirigèrent sur Biezun, manœuvrèrent sur leur droite pour isoler le corps prussien et le couper de l'armée russe. Le général Lestocq, apprenant que Bessières n'avait que de la cavalerie à Biezun, essaya d'y pénétrer; mais il fut repoussé par nos escadrons et laissa entre leurs mains quelques centaines de prisonniers.

Napoléon se mit lui-même à la tête des troupes formant la droite de son armée, composée des corps de Davoust et de Lannes, et résolut de forcer de suite la position des Russes au confluent de l'Ukra et de la Narew. Il arriva le 23 décembre sur la Narew. Le temps était humide et sombre et les routes étaient presque impraticables. Napoléon mit pied à terre et alla lui-même reconnaître les positions de l'ennemi. A peine Davoust eut-il passé le fleuve, qu'il manœuvra par sa gauche et jeta un pont sur l'Ukra pour faciliter la jonction d'Augereau, qui se portait sur Novemiasto. Soult, de son côté, menaçait les derrières de l'ennemi.

L'empereur, en voyant ce mouvement concentrique prononcé, fit prendre à Lannes le chemin de Pultusk, et se rabattit avec Davoust et Murat sur Nasielk,

d'où il chassa l'arrière-garde de Beningsen. Pendant ce temps, Davoust forçait le passage de l'Ukra à Kursumb, après un combat glorieux pour le 14e de ligne. Les généraux ennemis se mirent en retraite de toutes part. Napoléon, pour terminer la campagne par un de ces coups de foudre qu'il savait frapper si à propos, résolut de tourner les Russes par leur droite et de les prévenir sur leur ligne de retraite à Rozaes. Ses généraux manœuvrèrent en conséquence. Le vieux général Kaminski, comprenant l'étendue du danger dont il était menacé, ordonna une retraite générale sur Ostrolenka et Lomza.

Le froid n'avait pas encore sévi et les chemins étaient affreux. Kaminski, dans sa terreur et craignant de se voir embarrassé par son artillerie dans son mouvement de retraite par les boues tenaces et profondes de cet affreux pays, ordonna à ses généraux de l'abandonner. Mais les généraux qui commandaient sous ses ordres s'y refusèrent. Beningsen rassembla la sienne à Pultusk; Buxhowden, commandant en chef la 2e armée, réunit également la sienne à Makow, et Golymin fut occupée.

Le général Lannes attaqua Beningsen à Pultusk, le 26 décembre; le combat fut sanglant. Les Russes, fortement établis et ayant une immense artillerie et des forces supérieurs en nombre (1), opposèrent une résistance inébranlable. L'impétueux général ne s'inquiéta pas du nombre des ennemis, il connaissait la bravoure de ses troupes, il s'apprêta au combat. Le général Beningsen avait rangé ses troupes en avant de Pultusk, ayant le dos à la ville et l'une de ses ailes appuyée à la rivière qui la traverse.

Lannes rangea sa petite armée en bataille et plaça la division Suchet en première ligne et garda la division Gazan en réserve. Une vaste forêt couvrait les environs de la ville; au sortir de cette forêt on apercevait un plateau qui domine la ville. C'est là que se trouvait l'armée russe. — Le maréchal Lannes déboucha de la forêt avec la seule division Suchet, formée en trois colonnes. Le projet du maréchal était digne d'un lieutenant de Napoléon, il voulait manœuvrer par sa droite et vers la Narew, espérant percer jusqu'à la ville et mettre ainsi l'armée russe dans une position très-critique. Il porta donc audacieusement ses colonnes en avant sous une pluie de mitraille.

Lannes n'avait que quelques pièces de canon transportées à grand' peine. Il ne pouvait répondre à ce feu violent. Pour surcroît de difficulté, la terre était tellement détrempée, que les soldats ne pouvaient arriver que lentement. Mais rien ne pouvait arrêter l'élan de pareils hommes; ils abordèrent l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'ils allaient le précipiter dans la rivière, sans l'arrivée du corps de réserve des Russes. Le combat recommença avec acharnement et dura jusqu'à la nuit. Les Russes vaincus abandonnèrent enfin ce champ de bataille si obstinément disputé. Ils avaient perdu près de 3,000 hommes tués ou blessés, et laissaient en outre entre nos mains 2,000 prisonniers et une immense artillerie. Les Français, de leur côté, avaient eu 1,500 hommes au moins mis hors de combat.

(1) Les Russes avaient près de 43,000 hommes et Lannes en comptait à peine 18,000.

Dans cette même journée, sur un espace de vingt-cinq lieues, depuis Pultusk jusqu'à Soldau, plusieurs combats avaient eu lieu, et partout les Russes avaient été culbutés. A Golymin, Davoust et Augereau, soutenus par la cavalerie de Murat, avaient fait éprouver une défaite non moins sanglante à Buxhowden. A Soldau, le maréchal Ney s'était précipité à la poursuite du général prussien Lestocq, et, après un engagement meurtrier, l'avait rejeté hors de la ville. Dans ces différentes affaires, l'armée russe avait été affaiblie de 20,000 hommes au moins, et elle avait laissé dans les boues une partie de son artillerie. Le but de Napoléon était atteint. Il avait séparé les Russes de la mer, et les avait jetés de l'Ukra sur la Narew. La campagne était terminée. Elle avait commencé sur le Rhin, elle s'achevait sur la Vistule. Napoléon ne voulait pas poursuivre les Russes plus avant au milieu de cet affreux pays couvert d'eau et de boue. Il vint reprendre ses quartiers d'hiver à Varsovie. Il fit cantonner ses troupes entre l'Omulef, la Narew et l'Ukra, et, pour donner une base solide à ce nouveau théâtre d'opérations, il fit réparer les ouvrages de Thorn et le camp de Praga. Enfin, un dixième corps d'armée, composé des milices polonaises levées par Dombrouski, du contingent de Baden et d'une division française, fut formé sous le commandement du maréchal Lefebvre, et spécialement chargé d'observer les places de Dantzick et de Colberg. Des événements non moins importants se passaient sur le haut Oder. Breslau et Glogau, assiégés par le prince Jérôme, et sous ses ordres par Vandamme, capitulèrent successivement et amenèrent la conquête de la Silésie. Le prince Jérôme en fut nommé gouverneur.

Dans la Poméranie, le maréchal Mortier fut chargé de surveiller les Suédois et de resserrer et de menacer Stralsund. Après la campagne de Pologne, il fut appelé auprès de l'empereur et remplacé par le maréchal Brune.

Dans la Dalmatie, Marmont s'efforce d'établir la domination française malgré les Russes et les Monténégrins. Aux termes du traité de Presbourg, l'Autriche devait remettre à la France les bouches de Cattaro, occupées alors par les Russes, mais ceux-ci s'y étaient refusés. Deux divisions, celles de Molitor et de Lauriston, avaient été dirigées dans cette contrée sous le commandement de Marmont. En 1806, les Russes qui occupaient les îles Ioniennes avaient entrepris de déboucher sur Raguse. Les Français avaient marché à leur rencontre et les avaient rejetés dans l'enceinte de Castel-Nuovo. En même temps, pour concourir aux efforts que la Turquie faisait contre les Russes, et qui, en se portant sur le Danube, pouvaient former une puissante diversion à ses projets, Napoléon prescrivit à Marmont d'envoyer au sultan des officiers du génie et d'artillerie, et lui laissa entrevoir le projet de se porter lui-même avec 25,000 hommes sur Wildin pour encourager et seconder le grand vizir.

« Dans ce cas, lui écrivait-il, vous entreriez dans le système de la Grande Armée ; vous en formeriez l'extrême droite. 25,000 hommes, qui soutiendraient 60,000 Turcs, obligeraient les ennemis, non pas à laisser 30,000 hommes sur le Danube, comme ils l'ont fait, mais à y envoyer encore une armée double,

ce qui ferait une diversion bien favorable à nos opérations; mais tout cela n'est encore qu'hypothétique. »

Dans le même temps, la fermeté de l'ambassadeur français à Constantinople secondait encore les vastes desseins de l'empereur.

A peine la Turquie eut-elle déclaré la guerre à la Russie, que l'ambassadeur anglais s'embarqua secrètement sur une frégate, coupa les câbles et disparut. A son arrivé à Ténédos, il rencontra l'escadre de l'amiral Duckworth. Bientôt cette escadre parut devant les Dardanelles avec deux vaisseaux à trois ponts, trois vaisseaux de 80 canons, deux de 74 et quelques bombardes. Favorisée par un vent du sud, elle arriva le 19 février devant les batteries des deux premiers châteaux. Le vent poussait, et les batteries du fort étaient mal armées. A la hauteur de Gallipoli, l'escadre anglaise rencontra un vaisseau turc de 74 et cinq frégates; les équipages étaient à la mosquée. Les Anglais les attaquèrent et y mirent le feu; les six bâtiments turcs furent brûlés. Cet incendie fut aperçu de Constantinople. Au lieu d'y porter le découragement, il enflamma tous les esprits. Le 20, à cinq heures du soir, l'escadre anglaise parut devant le sérail. Rien n'était prévu, aucun point n'était en défense, mais on courut aux armes. Le Grand-Seigneur se porta le premier sur les positions reconnues les plus favorables pour établir des batteries. Hommes, femmes, enfants, Turcs, Arméniens, Grecs, ulémas, cheicks, derviches, tout le monde prit la pioche et la bretelle. Dix officiers du génie et de l'artillerie français arrivèrent dans la nuit de la Dalmatie.

En cinq jours, 500 pièces de canon et 100 mortiers furent placés en batterie. L'ambassadeur anglais s'était représenté à Constantinople, et menaçait de bombarder la ville. Voici ses conditions : 1° les châteaux des Dardanelles seront remis au pouvoir des Anglais; 2° quinze vaisseaux de guerre, chargés de munitions navales, qui sont à l'arsenal, seront conduits à Malte; 3° la Porte déclarera la guerre à la France et renverra son ambassadeur; 4° la Moldavie et la Valachie resteront à la Russie. L'escadre anglaise appuyait ces prétentions. Mais le sultan fut inébranlable; il fit répondre qu'il ne traiterait que lorsque les vaisseaux ennemis seraient en deçà des Dardanelles. En même temps, il envoya chercher le général Sébastiani, qui avait organisé la défense des côtes, et lui dit: «Les Anglais veulent que je chasse l'ambassadeur de France, et que je fasse la guerre à mon meilleur ami. Ecris à l'empereur qu'hier encore j'ai reçu une lettre de lui, et que je persévérerai dans mes desseins; qu'il peut compter sur moi comme je compte sur lui. »

Pendant ce temps, les batteries se dressaient à vue d'œil : le sérail, les côtes de l'Europe, en étaient couverts. Les Anglais, surpris de cette énergie inusitée de la part du divan, en regardant autour d'eux les nombreux ouvrages qui se dressaient de toutes parts, résolurent de lever l'ancre. Ils mirent en effet à la voile le 8 mars; mais cette fois ils furent vigoureusement reçus par les châteaux de l'Europe et par ceux de l'Asie, où le général Sébastiani, pendant les conférences, avait envoyé des hommes et des munitions. Deux cor-

vettes anglaises furent coulées bas, et leurs bords furent criblés de boulets. Juste réparation de l'incendie de la flotte turque!

Ainsi, la pensée de Napoléon embrassait à la fois l'Europe et l'Asie. De Varsovie, où il avait établi son quartier général, il dirigeait la marche de toutes les opérations, s'occupait des détails de l'administration des divers corps. Les hôpitaux, les armements, les vivres, les habillements, tout lui passait sous les yeux.

Après cette rude campagne d'hiver, Napoléon comprit qu'il n'en finirait avec les Russes que lorsqu'il les aurait frappés d'un coup de foudre, comme à Austerlitz. Il disposa ses troupes de manière à y réussir, s'ils osaient encore se présenter. A cet effet, il s'établit entre les divers cours d'eau formés par la Vistule. Le maréchal Lannes fut cantonné entre ce fleuve, la Narew et le Bug; le maréchal Davoust prit position à l'angle décrit par le Bug et la Narew; le maréchal Soult fut établi derrière l'Orezye; le corps d'Augereau fut logé à Plonsk, derrière le maréchal Soult, occupant l'angle ouvert entre la Vistule et l'Ukra; le maréchal Ney fut placé à l'extrême gauche, vers Mlawa, près des lacs, protégeant le flanc des quatre corps d'armée cantonnés près de Varsovie, et se liant avec le maréchal Bernadotte, qui occupait la basse Vistule, en avant de Grandenz et d'Elbing; enfin, le 10e corps d'armée reçut l'ordre d'assiéger la ville de Dantzick.

Les divers corps, ainsi liés entre eux, devaient, à la première apparition de l'ennemi, se concentrer, les quatre premiers pour défendre Varsovie, le cinquième pour lier les quartiers de la Narew à ceux du littoral, celui de Bernadotte pour protéger la basse Vistule et le siége de Dantzick (1).

(1) Le siége de Dantzick est un des plus importants des guerres de l'empire. Il forme l'épisode de la campagne de Pologne entre Eylau et Friedland.

Dantzick possédait une garnison de 15,000 Prussiens et 6,000 Russes. De tels moyens, accompagnés d'une nombreuse artillerie, de munitions considérables, de magasins immenses, décidèrent une vigoureuse résistance. Les bourgeois de Dantzick ne furent plus les maîtres de se rendre sans coup férir, pour conserver intactes leurs belles propriétés et leurs immenses richesses. Kalkreut commença par inquiéter les Français par des sorties dirigées sur le quartier des Polonais. Le général Dombrowski, fatigué de ces continuelles incursions, marche sur Dichau; attaque les Prussiens le 13 janvier 1807, emporte cette position, enlève 3 canons, tue 900 hommes, fait 600 prisonniers, et oblige ces troupes de rentrer dans les murs de Dantzick. Cet avantage est d'autant plus glorieux qu'il est vivement disputé. Dombrowski a deux chevaux tués sous lui, est blessé à la jambe; son fils a le bras fracassé à ses côtés; mais dans le combat il oublie qu'il est père, il ne s'informe de son fils que lorsqu'il a vaincu. Les Prussiens apprennent aussi à craindre les jeunes Polonais, formés à la tactique et à la discipline militaire en six semaines. Ceux-ci luttent déjà, par la célérité de leurs manœuvres, avec les vieilles troupes dont elles se montrent les égales pour la valeur. Bientôt le dixième corps de la Grande Armée se présente devant Dantzick, accompagné de Saxons et de Badois. Le maréchal Lefebvre y commande; sous ses ordres est le général Savary; l'artillerie est dirigée par le général Lariboissière; le général Chasseloup-Laubat y conduit les travaux du génie. L'investissement de la place est complet le 14 mars. On livre plusieurs combats pour forcer la garnison de rentrer dans ses murs. Elle était bloquée; mais, conservant une libre communication avec la mer, on ne pouvait assigner aucun terme à ce siége. Le premier soin du maréchal Lefebvre fut de lui en interdire

Ces dispositions habiles furent suivies de précautions extrêmes pour le bien-être des troupes; car les cantonnements, au milieu des boues et des forêts de la Pologne pendant la saison d'hiver, étaient pénibles pour les soldats. Napoléon fit l'impossible pour améliorer leur position; il veilla à l'approvisionnement avec un soin infini, fit fournir le prêt exactement, accorda des secours

l'accès. Le général Schramm passe de l'île de Notgat dans le Frich-Hoff; les Prussiens sont culbutés, abandonnent leur position et 800 prisonniers. Sentant l'importance de ce poste, 3,000 assiégés reviennent dès ce même soir; ils sont repoussés, perdent un canon et de nouveaux prisonniers. Une sortie générale ne leur réussit pas mieux le 24; la garnison est repoussée de toutes parts, perd 2 canons et 400 prisonniers; parmi eux se trouve le colonel Cracan, partisan renommé dans la Prusse. Après avoir fortifié les positions du général Schramm, dans la presqu'île, par des redoutes garnies d'un double rang d'abatis, le maréchal resserra le blocus et fit occuper la tête des villages d'Holzenberg et de Schidltz, en avant des ouvrages de Bischofberg. On ouvrit presqu'en même temps deux tranchées dans les premiers jours d'avril, l'une en avant de Hackelsberg, l'autre vers Bischofberg. Des deux côtés les travaux sont poussés avec activité; des batteries, garnies d'une artillerie formidable, foudroient continuellement les ouvrages et les murs des assiégés, tandis que les bombes et les obus écrasent leurs maisons et incendient tous leurs édifices. Un mois employé à ces travaux ne produit aucun événement remarquable. On se canonnait continuellement; la garnison faisait de petites sorties où elle était repoussée, et mettait dans sa défense toute l'opiniâtreté que l'on peut attendre du courage et du génie. Tous ces efforts pouvaient retarder, mais non empêcher la prise d'une ville exactement cernée, attaquée par des troupes valeureuses, ayant des munitions en abondance, dirigées par les officiers les plus instruits de l'Europe. Le maréchal Lefebvre résolut de s'emparer, dans la nuit du 5 au 6 mai, d'une île située entre la Vistule et le canal, qui gênait la communication entre les troupes placées dans la presqu'île et le corps d'armée principal. L'adjudant-commandant Aymé est chargé de cette expédition avec 800 hommes tirés des diverses troupes de l'armée assiégeante. Vers les dix heures du soir, on met à l'eau douze barques capables de porter chacune vingt-cinq hommes. On s'avance à la rame; les postes ennemis tirent sur cette faible expédition deux coups de canon à mitraille, la foudroyant par leur mousqueterie. Les pontonniers forcent de rames; le débarquement est effectué en cinq minutes. Le capitaine Avis, aide-de-camp du général Drouet, marche à la première redoute; 50 grenadiers de la garde de Paris l'emportent à la baïonnette sans tirer un coup de fusil. L'adjudant-commandant Aymé s'avance sur la redoute de gauche; le chef de bataillon Armand, sur les retranchements de la pointe de cette île; les Russes, qui défendaient son extrémité, font un feu mal dirigé et se replient; les têtes de colonnes françaises les y poussent à la baïonnette; elles entrent pêle-mêle avec eux dans la plus grande redoute, et répondent à leurs cris par celui de *Vive l'empereur!* Le reste des Russes continuait de se retirer le long de leurs retranchements, quand une colonne, commandée par le général Gardanne, leur coupe toute retraite. Tout ce qui échappe est fait prisonnier. Le succès était complet sur la gauche, quand un second débarquement s'effectua. Il était composé de Badois et de la légion du Nord. Ils marchent aussitôt sur leur droite. On emporte des retranchements qui défendaient la redoute de Kalkschauts, tandis que des Saxons en attaquaient la gauche. En un instant on s'en rend maître, toute l'île est occupée.

Les Russes perdent dans cette journée 200 hommes, 900 prisonniers et 17 canons. Un soldat français renouvelle le beau dévouement de d'Assas. Fortunas, chasseur au 22e régiment d'infanterie légère, était tombé dans les mains d'une colonne de Russes, qui se mit à crier : Ne tirez pas, nous sommes Français. Menacé d'être tué s'il parlait, il s'écrie : Faites feu, mon capitaine, ce sont des Russes! Les alliés sentaient la détresse de Dantzick assiégée depuis deux mois sans être secourue; ils apprécient son importance, et croient devoir ouvrir la campagne, au mois de mai, en lui portant du secours. Alexandre convoque un conseil de guerre, on y délibère sur les moyens de délivrer Dantzick. Une bataille générale peut être livrée à l'armée française, en

extraordinaires aux masses des régiments, etc., etc. Les soldats, de leur côté, s'industrièrent le mieux qu'ils purent. Les corps se logèrent dans les villages abandonnés; les avant-gardes se construisirent des cabanes avec les branches de sapin; les moulins et les fours détruits furent rétablis; on découvrit des silos pleins de grains que les habitants avaient cachés en fuyant. Enfin, grâce à

passant la Passarge et l'obliger à découvrir cette place; mais on s'exposait ainsi à une défaite totale. On se détermina donc à la secourir par mer. Le lieutenant-général Kamenski est débarqué à Pillau, avec deux divisions russes et quelques régiments prussiens. Soixante-six bâtiments de transport conduisent ces troupes à l'embouchure de la Vistule, au port de Dantzick, sous la protection du fort de Weischelmunde. Instruit de ce débarquement, l'empereur Napoléon ordonne au maréchal Launes, commandant le corps de réserve de la Grande-Armée, de se porter, avec le général Oudinot, au secours du maréchal Lefebvre. Il arrive au moment du débarquement de l'ennemi. Les Russes font des préparatifs d'attaque les 13 et 14 mai. Un espace de moins de quatorze lieues les séparait de la ville; il fallait, pour y parvenir, traverser les lignes françaises. Le 15, neuf régiments russes débouchent du fort de Weischelmunde. Le général Schramm était en bataille, couvert par deux redoutes construites vis-à-vis ce fort, les Polonais à sa gauche, les Saxons au centre, le 2ᵉ régiment d'infanterie légère et le régiment de Paris à sa droite. On se bat avec acharnement, mais le 2ᵉ régiment d'infanterie légère et un bataillon de Saxons envoyés de la rive gauche par le maréchal Lefebvre, prenant l'ennemi en flanc, décident l'affaire. Un seul bataillon de la division du général Oudinot put donner. La perte des Prussiens fut au moins de 2,500 hommes. Pendant cette action la garnison de Dantzick ne fit pas le moindre mouvement. Du haut de ses remparts démolis, de ses bastions délabrés, elle put voir s'évanouir ses espérances. En même temps une division de 5,000 Prussiens et Russes, partie de Kœnigsberg, débarqua à Pillau, longeant la langue de terre appelée *Neherung*, et arriva à Kolberg devant les premières gardes de cavalerie légère françaises, qui se replièrent à leur approche jusqu'à Furstenwerder, mais pour les laisser s'engager. L'ennemi s'avança jusqu'à l'extrémité du Frischall. Il s'attendait à pénétrer par cette route jusqu'à Dantzick, mais un pont jeté sur la Vistule, à Furstenwerder, facilitait le passage de l'infanterie française cantonnée à l'île de Notgat, pour filer sur les derrières de l'ennemi. Les Prussiens n'osèrent se risquer dans ce défilé. L'empereur donna ordre au général Beaumont, aide-de-camp du grand-duc de Berg, de les y attaquer. Le général de brigade Albert déboucha le 16 mai, au point du jour, avec deux bataillons de grenadiers, deux régiments de chasseurs à cheval et un régiment de dragons. Aussitôt qu'il aperçoit les Prussiens il les attaque, les culbute, les poursuit l'épée dans les reins pendant onze heures, leur enlève quatre pièces de canon. Dantzick est encore privée de tout espoir sur ce point. Cependant les alliés ne se rebutent pas; ne pouvant faire entrer des forces considérables dans cette ville, ils tentent au moins de relever le courage de la garnison, en y introduisant quelques munitions et des vivres. Une belle corvette anglaise de 24 canons se présente à pleines voiles dans la Vistule pour entrer à Dantzick; elle avait 120 hommes d'équipage, était chargée de poudre et de boulets. Arrivée à la hauteur des ouvrages des Français, elle est accueillie par une canonnade et une fusillade si terribles, qu'il lui fut impossible de manœuvrer. Les matelots foudroyés amènent leur pavillon; les grenadiers de Paris se jettent dans la Vistule et s'emparent de cette corvette. Le lendemain, une mine fait sauter une plate-forme en charpente, de la place d'armes du chemin couvert, sur laquelle les assiégés avaient placé une batterie. Le 19 mai, la descente et le passage du fossé sont opérés à sept heures du soir. On montait à l'assaut, le 21, lorsque le général Kalkreut demanda à capituler aux mêmes conditions qu'il avait autrefois accordées à la garnison de Mayence. On y consentit. Le Hakelsberg pouvait être emporté en entier, mais un large fossé, rempli d'eau courante, présentait assez de difficulté à vaincre pour que les assiégés prolongeassent encore pendant quinze jours leur défense. La garnison obtint de sortir avec les honneurs de la guerre, emmenant deux canons de fer et leurs caissons. Elle contracta l'obligation de ne pas servir pendant une année contre la

ces soins et à cette industrie, les troupes commencèrent à supporter moins péniblement cette halte au milieu des marais de la Pologne. Il y avait cependant bon nombre de malades. Les méridionaux surtout furent atteints de fièvres provenant de l'humidité du climat. Les chefs eux-mêmes n'en furent pas exempts; Murat, Lannes, Augereau, durent quitter leur corps momentanément.

Pendant que Napoléon se fortifiait ainsi dans ses positions à Varsovie et s'apprêtait à écraser les Russes, ceux-ci, de leur côté, se préparaient à la guerre avec ardeur; la campagne qui venait de finir avait ranimé leur courage. Les rencontres qu'ils avaient eues avec les Français avaient été à leur désavantage; les défaites qu'ils avaient éprouvées étaient sanglantes, mais elles n'avaient pas été décisives comme à Austerlitz. Cela tenait au théâtre des opérations qui, marécageux et impraticable, n'avait pas permis aux corps de manœuvrer avec autant d'ensemble. Nul ne doute que si les lacs de la Pologne eussent été gelés comme ceux de la Moravie, que les Russes n'y eussent éprouvé un désastre non moins grand. Quoi qu'il en soit, ils furent enhardis par cette épreuve et résolurent de tenter une attaque décisive.

Le général Beningsen avait remplacé le vieux Kaminski, il voulut signaler son commandement par de nouvelles et plus importantes opérations. En conséquence, il résolut d'attaquer Varsovie. Son plan était de faire un grand circuit pour éviter la vaste masse des forêts qui environnent la capitale de la Po-

France ou ses alliés, et fut reconduite jusqu'aux avant-postes de son souverain, à Pillau. Cette capitulation n'avait rien que d'honorable. Le général Kamenski, réfugié d'abord sous le canon de Weischelmunde, avait été forcé de se rembarquer au moment où les Français se préparaient à lancer sur sa flotte des boulets rouges. Ce fort tenait encore, il est vrai; mais, tandis qu'on réglait les articles de sa capitulation, la garnison, mécontente de son gouverneur, sortit de la place et se rendit aux Français. Jamais ville plus importante que Dantzick n'était tombée au pouvoir de l'empereur Napoléon. Huit cents pièces de canon, des magasins immenses de munitions, des amas très-considérables de vivres, d'objets d'habillement et d'équipement, montrèrent combien elle aurait pu davantage prolonger sa défense, si l'artillerie française n'eût renversé les remparts. Cette place du premier ordre, bientôt réparée, devint l'appui de l'aile gauche de la Grande-Armée, comme Thorn appuyait son centre et Praga sa droite. On admira dans cette affaire l'activité du maréchal Lefebvre, qui y mit tout le feu de la jeunesse; la constance du soldat qui ouvrit ses tranchées dans la terre glacée, dont les ouvrages furent souvent comblés par les neiges ou renversés par des dégels subits. On vit des marins de la garde impériale qui conduisaient des bateaux chargés de canons, de poudre et de boulets, sur les eaux de la Vistule, passer audacieusement sous le feu de la forteresse de Graudents. L'artillerie y déploya toute sa précision, le génie toute sa supériorité. Tous les corps français s'y montrèrent dignes de leur éclatante renommée. L'empereur accorda une gratification à tous les soldats, décora de l'aigle de la Légion d'honneur les militaires qui s'y étaient distingués par des actions d'une valeur singulière. Pour perpétuer le souvenir de cette belle entreprise, il créa duc de Dantzick le maréchal Lefebvre, récompense inouïe jusqu'à ce jour dans les annales françaises, et imitée de l'antiquité, qui donnait aux généraux victorieux le nom de leurs conquêtes, mais digne d'un guerrier toujours combattant victorieusement depuis les champs de Fleurus, et ajoutant à ses exploits la prise d'une des places les plus importantes de l'Allemagne au nord de la Baltique.

logne, de traverser ensuite la ligne des lacs, et de se porter vers la région maritime par Braunsberg et Dantzick. Il espérait pouvoir aussi passer la basse Vistule entre Thorn et Marienbourg, couper du centre de la grande armée les corps d'armée de Ney et de Bernadotte, puis, se portant au-delà de Dantzick, de faire tomber la position de Napoléon en avant de Varsovie. En conséquence, un mois après la retraite de Pultusk, le général Beningsen se hâta de mettre son plan à exécution. Le 22 janvier, il arriva à Heilsberg sur l'Alle.

Cette entreprise était hardie, mais elle n'était pas contraire aux principes; toutefois la possibilité du succès reposait sur l'impéritie et l'imprévoyance du plus habile, du plus prévoyant des capitaines.

En effet, Napoléon avait pris des dispositions telles, que, quelque mouvement que fît l'ennemi, il dût être écrasé aussitôt. On verra par quelle fatalité providentielle les Russes échappèrent cette fois encore à un désastre complet.

Ney, ainsi que nous l'avons dit, était établi à Mlawa, couvrant le corps du maréchal Bernadotte, qui était cantonné à Elbing, position d'où il fermait aux ennemis l'accès de Dantzick. Le défaut de vivres, dit-on, et un excès d'activité l'en firent sortir et pousser ses colonnes jusqu'à Heilsberg sur le Prégel, descendant et remontant tour à tour le cours de l'Alle. Ces courses hardies, le mouvement prolongé qui menaçait Kœnigsberg, engagèrent le général russe à tenter une opération agressive pour couvrir cette capitale et pour écraser le corps du maréchal Ney, ainsi aventuré sur une ligne de plus de vingt-cinq lieues, et à surprendre ensuite les cantonnements de Bernadotte. Quoi qu'il en soit, Beningsen s'ébranla au milieu de janvier. Certain d'être renforcé par deux divisions du corps de réserve, il passa l'Alle et se disposait déjà à franchir la Passarge à Deppen, lorsqu'il rencontra les troupes du maréchal Ney. Les soldats russes étaient divisés en deux colonnes, une des deux devait se porter sur Leibstadt pour attaquer et surprendre Bernadotte. Le maréchal Ney, à l'approche de forces aussi considérables, se hâta de se replier sur lui-même et de prévenir à la fois le maréchal Bernadotte à sa gauche et Soult à sa droite; en même temps il concentra ses troupes dans l'excellente position de Hohenstein. Le danger était pressant, et, sans aucun doute, c'en eût été fait des deux corps de Ney et de Bernadotte, si Beningsen eût marché plus rapidement et se fût porté de Johanisbourg sur Neidenbourg, c'est-à-dire fût tombé directement sur la queue du maréchal Ney au lieu de faire un détour pour gagner la tête de ses colonnes et la couper de sa ligne de retraite.

Bernadotte, averti du danger, se hâta de se concentrer à Mohrungen, où il arriva le 25 janvier. Il y fut attaqué le jour même. Un combat glorieux pour nos soldats signala la reprise des hostilités et donna le temps au maréchal français de réunir ses forces à Osterode, où se trouvaient déjà celles du maréchal Ney. Napoléon fut informé de ces événements le 26 janvier. Il s'emporta, dit-on, contre l'indocile et impétueux maréchal qui le forçait ainsi à recommencer une campagne d'hiver, quand le repos était si nécessaire aux troupes françaises après les fatigues qu'elles venaient d'éprouver. Il comprit bientôt que l'attaque des Russes n'était pas un simple mouvement d'avant-garde, mais

une attaque générale dont il ne tarda pas à deviner le but, et il conçut l'espérance de terminer enfin cette campagne par un coup décisif.

Le froid était rigoureux, les marais et les lacs de la Pologne étaient gelés et présentaient une vaste plaine glacée. Napoléon n'avait plus à craindre de voir se renouveler les scènes de Pultusk au milieu des boues, dans les marais de la Pologne. Son plan fut arrêté à l'instant. Toutes les forces de l'armée française furent réunies et dirigées sur le flanc gauche de l'ennemi de manière à le tourner comme l'avaient été les Prussiens à Iéna, en les acculant à la mer et à la basse Vistule.

En conséquence de ce plan, Bernadotte reçut l'ordre de continuer à attirer l'ennemi sur la Vistule; Davoust, de se porter à Mysinitz; Soult à Wittemberg; Augereau, à Neidenbourg. Ney devait se rapprocher de Wittemberg où était le quartier général. Quant au maréchal Lannes, il reçut l'ordre de demeurer sur la Narew, afin de couvrir les derrières de l'armée.

La guerre a des événements qui confondent les plans les mieux arrêtés et échappent à toutes les prévisions. Beningsen, poursuivant Bernadotte avec activité, donnait tête baissée dans le piége qu'on lui tendait et courait à une perte certaine. Tout semblait se concerter pour l'accabler. Une circonstance imprévue le sauva. Un adjudant de l'état-major portait à Bernadotte l'ordre de battre en retraite jusqu'à Thorn, afin d'attirer davantage l'ennemi. Le major général avait cru devoir ajouter à cet ordre le plan de la campagne tout entier: cet officier fut pris par des Cosaques, et n'eut pas le temps ou peut-être l'habileté de détruire cette importante dépêche. Beningsen apprit ainsi le danger qui le menaçait. Il fut saisi d'effroi et se hâta de revenir sur ses pas; en sorte que, le 3 février, l'armée russe se trouva rangée en bataille à Alleinstein, point de réunion des divers corps français. Cet événement parut inconcevable à l'empereur. Il en devina bientôt la cause et trouva dans son génie une nouvelle combinaison qui lui fit espérer de pouvoir encore tourner la gauche des ennemis. Il établit le gros des forces françaises à Jonkowo, en face de l'ennemi, et ordonna au maréchal Soult, avec la droite de l'armée française, de se porter à Bergfried sur l'Alle, au-delà du flanc des Russes. Si ce mouvement eût été accompli à temps, l'armée russe pouvait être écrasée; mais les Russes se défendirent avec une inébranlable opiniâtreté. Ce n'est que pendant la nuit que le maréchal Soult parvint à s'emparer du pont de Bergfried. Les Russes profitèrent de l'obscurité pour s'échapper. Voyant tous ses projets déjoués, l'empereur voulut néanmoins harceler les ennemis pendant leur retraite. Leur arrière-garde, attaquée vivement, éprouva de sanglants échecs dans les journées de Hoff et de Landesberg, les 5 et 6 février, par les charges incessantes de la cavalerie de l'infatigable Murat.

Beningsen, poursuivi aussi vivement, se retira sur Eylau, où il prit position le 7 février. Se voyant serré de près, et perdant en détail bon nombre de ses soldats, il résolut de tenter les chances d'une action générale. En conséquence, il s'établit sur un plateau en avant d'Eylau, et devant lequel on arrive en suivant la route de Landsberg à Eylau. Le 7 au matin, l'impétueux Murat arriva

en face de cette position. Il était soutenu par l'infanterie du maréchal Soult. Le combat, prélude de la sanglante journée du lendemain, fut long et acharné. Les Russes se battirent avec une opiniâtreté sans exemple. Il fallut, pour les vaincre, l'ardeur impétueuse des chefs et l'indomptable courage de nos meilleurs régiments. Enfin, après une lutte de géants, ils furent forcés d'abandonner leur position et de se retirer dans la ville même d'Eylau. Soult y pénétra en même temps qu'eux, baïonnettes baissées. On se battit dans les rues de la ville et en dehors dans ce cimetière devenu fameux par le souvenir de la journée du 8 février. Les Russes finirent par l'abandonner après des pertes considérables. Les Français aussi avaient perdu bien du monde. Le corps du maréchal Soult avait été cruellement décimé. On pensait que les Russes étaient en pleine retraite; mais bientôt on aperçut, pendant la nuit, les feux nombreux de leur bivouac qui brillaient non loin d'Eylau, et il devint évident pour tous qu'ils se préparaient à une action générale pour le lendemain. Napoléon fit ses dispositions pour la bataille. Les maréchaux Davoust et Ney, l'un à la droite, l'autre à la gauche, reçurent l'ordre de venir prendre part à l'action. Davoust n'était qu'à quatre lieues. Il promit de s'y trouver et de déboucher à l'heure convenue sur le flanc des Russes. Quant au maréchal Ney, qui était plus éloigné, l'empereur n'était pas assuré de sa participation. Napoléon n'avait donc à opposer aux Russes que les corps des maréchaux Soult, Augereau et Davoust, la cavalerie de Murat et la garde impériale, en tout 53,000 hommes. Il est vrai que l'arrivée du maréchal Ney devait porter ce chiffre à 65,000 hommes environ. Quant à Bernadotte, il était à trente lieues de là.

L'armée russe s'élevait à 72,000 hommes présents au feu, sans compter 8,000 Prussiens qui devaient arriver pour les renforcer; ils avaient en outre 500 bouches à feu, quand nous en comptions à peine 200. Beningsen résolut donc de profiter de sa supériorité numérique pour livrer bataille, et puis une des qualités des troupes russes est de ne jamais être découragées. Vaincues et poursuivies l'épée dans les reins depuis trois jours, elles avaient la même contenance que le lendemain d'une victoire. Nos soldats, qui les croyaient démoralisées par tant de défaites successives, furent surpris de les trouver aussi confiantes, aussi résolues, aussi fermes que la veille du combat. Cela tient à l'ignorance grossière de ces hommes et à leur habitude passive de la discipline.

Nos troupes, qui marchaient depuis huit jours au milieu des glaces et des neiges, étaient harassées; elles tombaient de fatigue et de besoin; mais l'élan moral de leur renommée et de leurs victoires les soutenait : bien qu'inférieures en nombre, elles acceptaient la bataille avec confiance, sans douter un instant du succès.

Eylau est situé dans une plaine légèrement ondulée, mais entourée de trois côtés par un terrain plus accidenté et des collines entre lesquelles se trouvent plusieurs lacs. Le froid les avait gelés à ce point que toutes les armes purent y manœuvrer sans danger, et y exécuter, pendant plusieurs heures, des charges extraordinaires de grosse cavalerie. En ce moment ils étaient tellement

couverts de neige qu'on ne s'aperçut pas d'abord de leur existence. Quelques rares hameaux rompaient à l'œil la monotonie de ce triste champ de bataille; un ciel sombre et triste ajoutait une teinte morne à l'aspect désolé de cette plaine. Les soldats sentaient leur cœur serré d'une angoisse inexprimable, triste présage de la sanglante journée qui allait rendre cette plaine à jamais fameuse.

Beningsen avait pris position un peu en arrière d'Eylau, il avait sa droite à Schloditen, sa gauche à Klein-Saussgarten. Notre position dominait la leur; sous ce rapport nous avions l'avantage.

La nuit se passa sous les armes de part et d'autre. Napoléon, qui marchait et travaillait vingt heures par jour depuis Varsovie, était épuisé de fatigue; il s'endormit pendant quelques heures dans le cimetière d'Eylau, où il avait pris position, et sous le feu des batteries russes, pour ainsi dire. Au point du jour il était à cheval, observant l'ordre de bataille des ennemis, qui avaient déjà engagé l'action par une vive canonnade. Napoléon, protégé par quelques arbres, les aperçut distinctement et put compter leur nombre. Ils étaient rangés sur deux lignes profondes, ayant leur front couvert par 300 bouches à feu. Deux autres colonnes appuyaient cette double ligne comme pour la soutenir. La cavalerie était disposée partie sur les ailes, partie en réserve sur les derrières. L'armée russe formait ainsi une masse profonde et compacte, et ressemblait à une véritable forteresse vivante.

Napoléon vit du premier abord combien il serait difficile d'entamer cette armée ainsi massée par des charges de cavalerie ou d'infanterie. Il résolut de l'ébranler par le feu de son artillerie. En conséquence, il fit sortir des corps et mettre en bataille toutes les bouches à feu de l'armée, il y joignit les 40 pièces de la garde, et opposa ainsi près de 200 pièces à la nombreuse artillerie des Russes. En même temps, pour donner moins de prise aux boulets, il disposa les troupes de Soult dans un ordre mince, dans le prolongement de la position d'Eylau au village de Rothenen. Dans l'intervalle laissé ouvert entre la ville et le village il forma sur deux lignes en arrière le corps d'Augereau, et plus en arrière encore il plaça la garde impériale et les divisions de cavalerie. C'était un peu au-delà de Rothenen que devait déboucher Davoust. De cette manière l'armée française était couverte à gauche par Eylau, à droite par Rothenen.

Les Russes engagèrent le feu par une violente canonnade; les Français y répondirent aussitôt par une canonnade non moins violente; les artilleurs français, plus exercés et ayant pour point de mire cette masse profonde, y faisaient d'affreux ravages. Des files entières étaient emportées. Les boulets russes, moins bien dirigés, ayant moins de prise, ne frappaient en partie que les bâtiments de la ville, à laquelle ils mirent le feu. La canonnade dura ainsi pendant longtemps; à la fin, les colonnes russes s'ébranlèrent pour attaquer la ville par la gauche. Mais elles trouvèrent là les troupes de Soult, les soldats d'Austerlitz qui les repoussèrent violemment. Napoléon, avant d'agir, attendait l'armée de Davoust, il laissa les Russes user leur fureur contre les baïonnettes de la division Legrand. Davoust, le plus exact de tous les lieutenants,

arriva à l'heure convenue et tomba sur le flanc de l'armée ennemie, où il porta le désordre. Napoléon, qui observait tout des hauteurs du cimetière d'Eylau, s'aperçut bien vite de l'arrivée de Davoust, quand il vit s'ébranler la réserve des Russes. C'était le moment d'agir, il le saisit avec promptitude. Il était alors dix heures du matin, il donna l'ordre aux divisions d'Augereau et de Soult, placées dans l'intervalle d'Eylau à Rothenen, de se déployer obliquement dans la plaine. Augereau était dévoré par une fièvre brûlante. Il monta néanmoins à cheval, dirigea ses divisions en colonnes serrées contre les masses russes. Le général Corbinau, qui était venu lui transmettre l'ordre de l'empereur, fut tué d'un boulet de canon auprès du maréchal. En ce moment une rafale de neige obscurcissait l'air et frappait les soldats français au visage. On n'y voyait point à dix pas. Les deux divisions Desjardins et Heudelet s'égarèrent, et, au lieu de s'appuyer sur celle du général Saint-Hilaire, à droite, elles donnèrent à gauche et allèrent tomber sur le centre des Russes. Ceux-ci recevaient la neige à dos, ils voyaient très-bien s'approcher les deux divisions françaises, ils démasquèrent une batterie de 72 pièces de canon, et à demi-portée ouvrirent sur nos malheureux soldats un feu à mitraille si violent qu'en moins d'un quart d'heure la moitié de ce corps d'armée fut abattue. Le maréchal Augereau fut blessé, le général Desjardins fut tué, le général Heudelet reçut une blessure grave; des régiments, entre autres le 14e et le 24e de ligne, y furent détruits. A la première éclaircie de neige, Napoléon s'aperçut, en frémissant, de la fausse direction qu'avait prise cette colonne, il tenta un grand coup pour la délivrer. Il fit appeler Murat et lui prescrivit de réunir 80 escadrons de cavalerie et de fondre sur le centre de l'armée russe. Le moment était critique. 7 à 8,000 hommes du corps d'Augereau étaient couchés sur le champ de bataille, et la redoutable infanterie russe s'avançait dans la direction du cimetière d'Eylau. Napoléon n'avait aucune réserve à lui opposer, et à peine avait-il sous la main 6 bataillons à pied de la garde. Augereau, blessé, venait d'être transporté auprès de lui. Une sombre tristesse éclatait sur les visages. Napoléon seul conservait une apparence de calme et d'impassibilité.

Cependant Murat commence à s'ébranler. La terre retentit au loin sous les pas de la masse de cavalerie qu'il entraîne avec lui. Dragons, cuirassiers, chasseurs, grenadiers à cheval de la garde, tous partent au galop. Le choc fut terrible. Mais les premières lignes brisent leur impétuosité sur les baïonnettes russes, elles sont arrêtées et forcées de se replier à droite et à gauche. D'Hautpoult paraît à la tête de ses cuirassiers, il charge à son tour et fait une sanglante trouée dans cette masse profonde. Tous les autres corps y pénètrent à sa suite. Alors commence une horrible mêlée : nos cavaliers sabrent, hachent à coups redoublés les fantassins russes, qu'*il faut fendre de la tête en bas pour les tuer*, selon l'expression de Murat. Cet intrépide chef de la cavalerie française anime, dirige ses escadrons au milieu de cet épouventable désordre, et apparaît aux yeux des soldats, sur ce champ de carnage, comme un de ces génies de la destruction dont parle Ossian. La première ligne des Russes est entièrement renversée. La seconde se replie et va se former plus loin sur la lisière d'un bois,

au fond du champ de bataille. Il restait sur ce point une réserve d'artillerie. Les généraux ennemis la font mettre en batterie et ordonnent d'ouvrir le feu sur la masse qui combat encore, Français et Russes, afin de se débarrasser de ces redoutables cavaliers. Le général d'Hautpoult, qui a le plus contribué au succès de cette charge étonnante de cavalerie, le général d'Hautpoult est tué. La seconde ligne de l'armée ennemie est sabrée à son tour, et nos cavaliers parcourent en tout sens et au galop le champ de bataille jonché de cadavres.

Pendant cette mêlée une colonne de 4,000 Russes, détachée de la masse d'infanterie qu'on vient de renverser, se dirige au hasard vers le cimetière d'Eylau où était Napoléon. Un bataillon de la garde impériale marche à sa rencontre. On ordonne aux grenadiers de tirer, ils refusent et donnent pour motif qu'ils ne savent charger qu'à la baïonnette. Murat, qui a vu cet engagement, lance sur les Russes deux régiments de chasseurs. Pris entre les baïonnettes de nos grenadiers et les sabres de nos chasseurs, ils sont presque tous pris ou tués sous les yeux de Napoléon. Mais la journée n'était point finie. Les Russes tenaient encore à la droite, et le corps prussien de Lestocq pouvait déboucher d'un moment à l'autre. Il aurait fallu une réserve d'infanterie pour compléter la victoire, et Napoléon n'en avait pas. Il craignait d'engager le corps du maréchal Soult, déjà si éprouvé à la prise et à la défense d'Eylau. Il attendit donc que le mouvement de Davoust fût plus prononcé et plus décisif. Cet habile et intrépide officier avait, lui aussi, vigoureusement combattu à Klein-Saussgarten contre la gauche des Russes, et après des efforts héroïques et secondé par la division Saint-Hilaire, il avait fini par chasser les ennemis de cette position; la bataille était gagnée; mais l'arrivée des 8,000 hommes du général prussien Lestocq, suivi à deux heures de distance par le maréchal Ney, avait remis le succès en question sur ce point et repoussé les Français en arrière de Kuschitten. Les Russes s'étaient ralliés à ce noyau de troupes et avaient engagé une nouvelle action non moins vive que les premières. Davoust accourt, il communique à ses soldats l'élan qui l'anime et, passant au galop sur le front des régiments, il crie à haute voix : *Les lâches iront mourir en Sibérie; les braves mourront ici en gens d'honneur!* Prussiens et Russes sont arrêtés et font de vains efforts pour vaincre la résistance de nos intrépides soldats. Ils ne peuvent y parvenir, et ne cessent de combattre qu'avec la nuit, qui s'étend froide et sombre sur cet horrible champ de carnage. La moitié de l'armée russe était hors de combat. Cependant Beningsen délibérait s'il fallait tenter un dernier effort, quand on lui annonça l'arrivée du maréchal Ney sur son flanc droit. Aussitôt il donna le signal de la retraite. Napoléon s'en aperçut à la direction des feux des maréchaux Davoust et Ney. La victoire lui appartenait, mais elle avait été cruellement achetée; jamais il n'en avait livré de si ardemment disputée, et il craignait de voir se renouveler, le lendemain, les scènes horribles d'Eylau et de trouver Pultawa dans la Pologne. Il défendit à ses soldats de quitter leurs positions et ordonna qu'on allumât les feux du bivouac. On n'osait point encore compter les vides faits dans les rangs. Cependant, à l'appel du tambour, chaque corps se réunit autour de son

bivouac; on se compte et une sombre tristesse s'empare des esprits. Le 7e corps tout entier a été détruit; le 24e, qui avait eu 1,400 hommes engagés, n'en retrouve debout, le soir que, 200 présents à l'appel, et de ce nombre il n'y a que 7 officiers: 1 capitaine et six lieutenants ou sous-lieutenants. Tout le reste est couché sur le champ de bataille. Le 14e de ligne est encore plus éprouvé, à peine reste-t-il 157 hommes sous le drapeau. La neige, qui n'a cessé de tomber, a couvert, comme un linceul funèbre, cette grande hécatombe humaine. Morts et blessés sont restés ensevelis sous la neige. Mais bientôt, quand les feux s'allument sur cette plaine tachée de sang, on voit un spectacle étrange et touchant; les hommes blessés, que le froid avait engourdis, réveillés par les lueurs de la flamme, secouent leur suaire de neige; Russes et Français, amis et ennemis, se traînent vers les feux sauveurs et viennent s'y ranger indistinctement. A cette heure suprême il n'y a plus d'ennemis, il n'y a que des frères. Tous sont reçus avec le même accueil, tous ont droit aux mêmes soins et aux mêmes secours. On se partage le pain et l'eau-de-vie, on fume dans les mêmes pipes sans qu'il vienne à l'esprit de personne de demander à l'homme qui est à côté de lui quel est son grade et quelle est sa nation.

Les chirurgiens militaires furent admirables de dévouement pendant cette journée et surtout pendant l'affreuse nuit qui la suivit. Tous les blessés qui ne purent être transportés, et Dieu sait si le nombre fut grand (1), furent pansés sur place. Napoléon présidait lui-même à ces soins. Une gravité mélancolique était empreinte sur son visage. Il y avait loin de cette victoire à celle d'Austerlitz et d'Iéna. Non-seulement les pertes avaient été plus grandes, mais la victoire avait été longtemps douteuse et le résultat de la campagne était encore incertain. Il ne connaissait pas toute l'étendue du désastre qui avait frappé l'armée française. Ce n'est que le lendemain qu'il put l'apprécier. Il voulut s'en assurer par lui-même. Aux premières lueurs du jour, il parcourut le champ de bataille et fut ému du spectacle qu'il présentait.

« Qu'on se figure, dit-il lui-même dans le bulletin de la Grande Armée, sur un espace d'une lieue carrée, 9 ou 10,000 cadavres, 4 ou 5,000 chevaux tués, des lignes de sacs russes, des débris de fusils et de sabres, la terre couverte de boulets, d'obus, de munitions, 24 pièces de canon auprès desquelles on voyait les cadavres des conducteurs tués au moment où ils faisaient des efforts pour les enlever; tout cela avait plus de relief sur un fond de neige. Ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre! »

Ce champ de bataille, si chèrement disputé, appartenait aux Français. Ils y restèrent neuf jours. Ce bivouac au milieu de la plaine d'Eylau leur rendit le sentiment de leur victoire. On sut que l'ennemi s'était rallié derrière les murs de Prégel et de Kœnigsberg, mais le dégel qui survint empêcha Napoléon de les poursuivre. Il ne voulut pas s'enfoncer plus avant dans cet affreux pays.

(1) Quarante-huit heures après la bataille il y avait encore 5,000 blessés qu'on n'avait pu emporter.

Il se décida à se rapprocher de ses cantonnements sur la Vistule. Du reste, le moral de l'armée française n'avait pas été ébranlé. Étonnés un moment de la résistance inaccoutumée de l'armée russe, et atterrés des vides effrayants qui avaient eu lieu dans leurs rangs, nos soldats reprirent bientôt leur confiance et leur fierté. Pendant les dix jours qu'ils passèrent à Eylau, ils manquèrent souvent de vivres, et ne firent entendre aucune plainte. Un peu de pain et d'eau-de-vie était leur seule ration. Le trait suivant, emprunté aux mémoires du maréchal Davoust, peint admirablement l'état moral et l'esprit militaire de cette brave armée.

« Deux artilleurs du corps de Davoust ayant été absents de leur compagnie pendant la bataille vinrent le soir rejoindre leur bivouac; leurs camarades s'assemblèrent pour les juger, et, n'ayant pas approuvé leurs raisons, leur infligèrent, sur ce terrain glacé et sanglant, le châtiment burlesque que les soldats appellent la *savate.* »

Telle fut la bataille d'Eylau, bataille impérissable dans les souvenirs de l'histoire, car près de 40,000 hommes, de part et d'autre, y furent mis hors de combat; bataille funeste, car, après Novi et la Bérézina, elle est une des plus sanglantes des guerres de la révolution.

Après dix jours passés au milieu de cette plaine, Napoléon songea à regagner la Vistule; il annonça sa détermination à ses soldats dans cette proclamation digne de figurer à côté des plus belles harangues de l'antiquité :

A Preussich-Eylau, le 19 février 1807.

« Soldats !

« Nous commencions à prendre un peu de repos dans nos quartiers d'hiver, lorsque l'ennemi a attaqué le premier corps, et s'est présenté sur la basse Vistule. Nous avons marché à lui, nous l'avons poursuivi l'épée dans les reins pendant l'espace de quatre-vingts lieues. Il s'est réfugié sous les remparts de ses places, et a repassé la Prégel. Nous lui avons enlevé, aux combats de Bergfried, de Deppen, de Hoff, à la bataille d'Eylau, 66 pièces de canon, 16 drapeaux, et tué, blessé ou pris plus de 40,000 hommes. Les braves qui, de notre côté, sont restés sur le champ d'honneur, sont morts d'une mort glorieuse; c'est la mort des vrais soldats. Leurs familles auront des droits constants à notre sollicitude et à nos bienfaits.

« Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'ennemi, nous allons nous rapprocher de la Vistule et rentrer dans nos cantonnements. Qui osera en troubler le repos, s'en repentira; car au-delà de la Vistule, comme au-delà du Danube, au milieu des frimas de l'hiver, comme au commencement de l'automne, nous serons toujours les soldats français, et les soldats français de la Grande Armée. »

Toutefois, en se rapprochant de la Vistule, Napoléon changea un peu sa base d'opération; au lieu de placer son quartier général à Varsovie, il le porta sur la basse Vistule, et se fixa à Osterode. Dans cette position, il avait sa gauche

couverte par la Passarge, son centre par l'Alle, sa droite par l'Omulef. Dans cette position en outre il couvrait le siége de Dantzick et pouvait, en quelques heures, réunir ses forces et profiter du moindre mouvement des Russes sur Varsovie pour tomber sur leurs derrières et les accabler.

En ce moment l'armée française, cantonnée depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, était ainsi divisée : 80,000 hommes entre la Passarge et la Vistule; 24,000, d'Ostrolenka à Varsovie; 22,000, devant Dantzick et Colberg; 28,000, dans la Poméranie et les villes anséatiques; 15,000, en Silésie; 30,000, occupant les places, et enfin près de 60,000 malades ou maraudeurs. Les forces françaises s'élevaient donc environ à 300,000 hommes.

Au milieu de cette armée si héroïque et si dévouée il s'était formé, pendant la campagne de Pologne, un noyau de maraudeurs qui, abandonnant leurs rangs, vivaient de pillage auprès des cantonnements de l'armée. Ce noyau, composé d'abord de quelques milliers d'hommes, s'était bientôt recruté d'un grand nombre d'étrangers et de convalescents qui, au sortir des hôpitaux, aimaient mieux courir ainsi les aventures en liberté que de rester dans leurs rangs; peu à peu ce nombre s'était considérablement accru; après Eylau on ne comptait pas moins de 30,000 maraudeurs dans l'armée française : ils avaient passé la Vistule et organisé le pillage en grand dans les villages qui bordaient la grand'route. Napoléon employa tous les moyens possibles pour faire cesser cet abus, sans pouvoir jamais y réussir complétement. Du reste, dans ses cantonnements nouveaux sur la basse Vistule, l'armée française éprouvait les plus rudes privations. Napoléon en traçait ainsi le tableau à son frère Joseph qui lui avait écrit pour se plaindre de la situation et des souffrances de l'armée française dans les Abruzzes :

« Nous sommes au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande, faisant de longues marches et contre-marches sans aucune espèce de douceurs, et nous battant ordinairement à la baïonnette et sous la mitraille, les blessés obligés de se retirer en traîneau, en plein air, pendant cinquante lieues. C'est donc une mauvaise plaisanterie que de comparer les lieux où nous sommes avec ce beau pays de Naples où l'on a du vin, du pain, des draps de lit, de la société et même des femmes. Après avoir détruit la monarchie prussienne, nous nous battons contre le reste de la Prusse, contre les Russes, les Kalmoucks, les Cosaques, les peuplades du Nord qui envahirent jadis l'empire romain. Nous faisons la guerre dans toute son énergie et son horreur. »

Pendant ce temps la conquête de la Silésie avançait; Glogau, Breslau, Brieg et Schweidnitz avaient capitulé; Neiss, Cosel et Glatz allaient subir le même sort; Colberg, Grandeutz et Dantzick étaient vivement pressées. Dans les premiers jours de mai l'empereur Alexandre quitta sa capitale et se rendit à Memel pour prendre part aux opérations de son armée; il s'établit à Barteinstein. Là il fut résolu en conseil de guerre qu'on tenterait de débloquer Dantzick au moyen du débarquement de 50,000 hommes commandés par le général Ka-

minski. Cette opération échoua, et l'empereur de Russie eut la douleur de voir tomber au pouvoir des Français cette importante capitale.

Mais une nouvelle campagne allait s'ouvrir. L'armée russe, si miraculeusement échappée aux désastres de Pulstuck et d'Eylau, allait se trouver encore une fois en présence des Français, et éprouver enfin dans la Pologne le même désastre que dans la Moravie. Friedland devait faire pendant à Austerlitz.

Les trois mois qui s'étaient écoulés depuis Eylau avaient permis aux deux armées de se renforcer. L'armée russe avait reçu une division d'infanterie et la division entière des gardes sous les ordres du grand-duc Constantin, c'est-à-dire 30 bataillons et 24 escadrons, ce qui élevait l'effectif de ses forces à 130,000 hommes. On outre, une armée de réserve de 30,000 hommes, commandée par le prince Labanoff, s'avançait sur le Niémen.

L'armée française, de son côté, avait reçu de puissants renforts. Outre l'arrivée des recrues qui avaient porté les régiments au complet de guerre, elle avait été rejointe par les divisions Oudinot, Verdier, Dombrowski et Dupas, que la prise de Dantzick rendait disponibles, ce qui élevait son effectif à 170,000 hommes environ.

Beningsen s'était fortement établi à Heilsberg, sur les deux rives de l'Alle, ayant le gros de ses forces entre cette ville et Barteinstein, la droite entre Launen et Siegbourg; un corps à gauche se liait à celui d'Essen qui commandait vers Ostrolenka. Une nuée de Cosaques couvrait le front de cette ligne.

L'armée française était ainsi distribuée : Masséna était sur l'Omulef; Davoust, à Alleinstein, Hoheinstein et Deppen; Ney, à Gustadt; Soult, à Hielstadt et Morhungen; Bernadotte, à Hollands et à Braunsberg; Lannes, à Ostérode, et Mortier, sur la basse Vistule (1). Une division bavaroise occupait Varsovie et un corps d'observation polonais était à Neidenbourg.

Telle était la situation des deux armées quand l'empereur de Russie résolut de prendre l'offensive. La scène venait de changer. Le printemps était revenu; le ciel sombre et pluvieux de la Pologne s'était éclairci. Cette terre, si triste et si stérile pendant sept mois de l'année, s'était couverte de fleurs et de moissons. En revoyant ce soleil et cette verdure, les Français s'étaient crus transportés, comme par enchantement, dans leur patrie. Tous les cœurs s'étaient ouverts à l'espérance et à la joie, et chacun se préparait au combat avec cette gaieté de cœur qu'on avait perdue un moment pendant la première campagne de Pologne, et qui dans une armée française est toujours le présage de la victoire.

Le projet des Russes était d'agir vigoureusement sur plusieurs points de la ligne française, de couper ainsi la communication entre les divers corps d'armée, et de les battre ensuite séparément et à revers.

Ce plan d'attaque audacieux eût pu réussir avec un adversaire moins habile

(1) Le corps du maréchal Lefebvre avait été dissous après la prise de Dantzick.

et moins vigilant que Napoléon; mais avec un tel capitaine il devait amener la ruine inévitable de l'armée russe.

Le corps du maréchal Ney était le plus avancé. Beningsen résolut de l'enlever. Le 4 juin, l'armée russe se mit en mouvement et attaqua sur trois points à la fois. Si les Russes avaient agi avec vigueur, ils pouvaient prévenir Ney sur la route de Gustadt à Deppen, et dès-lors rendre sa perte infaillible. Mais heureusement les Russes manœuvraient lentement et donnaient à l'intrépide maréchal le temps de se dégager et de se retirer de Gustadt à Aukendorff. Le même jour, Soult avait été attaqué au pont de Leomiten et Bernadotte à celui de Spanden. Le 6, les ennemis se portèrent, avec trois colonnes, sur le maréchal Ney qui continuait à se replier vers Deppen, et qui dans cette retraite déploya une fermeté qui le couvrit de gloire. Le 7, les ennemis s'étaient arrêtés en face de Deppen. En ce moment le corps de Lannes, la garde, la réserve de cavalerie et l'empereur lui-même viennent de rejoindre le maréchal Ney. Mortier, de son côté, arrivait sur ce point à marches forcées, venant de Mohrungen, et tous les autres corps de l'armée française, à l'exception de celui du maréchal Masséna, étaient à portée d'entrer en ligne et de se soutenir mutuellement. Soult reçoit l'ordre de franchir la Passarge à Wolsdorf, afin de forcer l'ennemi à abandonner sans combat les rives de ce fleuve en menaçant ses communications avec Heilsberg. Ce mouvement obtient un plein succès. Les Russes se retirent sur Gustadt, poursuivis par la cavalerie de Murat, qui les déloge de cette ville et s'y établit. Soult continue son mouvement avancé à Altkirch et Davoust à Ostérode.

Ainsi il n'y avait pas eu de bataille et déjà les rôles étaient changés. L'armée russe, refoulée de tous côtés, s'était retirée, en longeant la rive droite de l'Alle, sur la petite ville d'Heilsberg, que Beningsen avait fait fortifier dans les prévisions d'une retraite. Arrivée là, elle attendit.

L'armée française ne tarda pas à paraître : le 10 juin, vers midi, Murat, à la tête de la cavalerie, atteignit l'arrière-garde russe aux ordres du prince Bagration. L'impétueux cavalier fondit sur elle tête baissée et la poursuivit dans la direction d'Heilsberg, et, emporté par son élan, arriva bientôt en présence de toute l'armée russe. Murat s'arrêta un moment; la ville d'Heilsberg, où les ennemis s'étaient retranchés, était hérissée de redoutes. La rive droite de l'Alle surtout, qui circule entre les hauteurs, en était couverte. Les feux de ces redoutes se croisaient avec ceux de la rive gauche, où était le gros de l'armée russe; en sorte que, pour arriver jusqu'à Heilsberg, les Français avaient à essuyer en flanc le feu de la rive droite, de front le feu de la rive gauche et les attaques de toute l'armée ennemie.

Murat, entraîné par l'ardeur du succès, n'hésita pas à donner le signal de l'attaque. Il forma promptement toute sa cavalerie : c'étaient la division de cuirassiers du général Espagne, la division de dragons du général Victor de Latour-Maubourg, et les brigades de cavalerie légère, à la tête desquelles il chargeait d'ordinaire. Derrière elles marchaient les trois divisions d'infanterie Saint-Hilaire, Laval et Legrand. Il ordonna aux deux premières de

marcher sur la droite et d'aborder l'ennemi à la baïonnette; à la troisième, de s'emparer d'un bois dont l'occupation était nécessaire pour appuyer la gauche de sa cavalerie; puis, après avoir suivi des yeux les différents mouvements, il chargea le centre, et la bataille se trouva engagée. Napoléon, qui n'avait pu se trouver à temps pour arrêter l'ardeur du chef de sa cavalerie, arriva à deux heures sur une hauteur d'où il dominait tout le champ de bataille. Il vit 30,000 de ses soldats engagés à découvert contre 90,000 Russes bien retranchés. C'était une imprudence extrême. En ce moment, la division Legrand venait de s'emparer du petit bois, but de son mouvement, après un combat acharné. La division Saint-Hilaire s'était portée, sous une pluie de feu, jusqu'aux palissades de l'ennemi, et là elle tenait de son mieux sans reculer d'un pas, mais aussi sans avancer. Quant à Murat, il en était à sa troisième charge de cavalerie. Tous ses régiments faisaient merveille; le 6ᵉ cuirassiers surtout s'était surpassé; il venait d'exécuter une charge si brillante, que Murat mit son cheval au galop, au milieu des balles et des boulets, pour aller leur porter lui-même ses félicitations. Il trouva le colonel Davenay tenant à la main son sabre tout dégouttant de sang et lui en fit des éloges. « Mon prince, répondit Davenay, passez la revue de mon régiment, et vous ne trouverez pas un seul cuirassier dont le sabre ne soit aussi rouge que le mien. » Napoléon, après avoir jugé l'état de la bataille, envoya le régiment des fusiliers de la garde, conduits par Savary, son aide-de-camp, pour appuyer les divisions Saint-Hilaire et Legrand. Il arriva au pas de course et prit position entre ces deux divisions, et là, après avoir essuyé un feu d'artillerie épouvantable, il résista encore à toutes les charges de la cavalerie. Le brave général Roussel, qui commandait les fusiliers, eut la tête emportée par un boulet de canon. L'action se prolongea fort avant dans la nuit. Le maréchal Lannes, qui arrivait à l'extrême droite, voyant qu'il avait affaire à toutes les forces russes, n'osa s'engager sans les ordres de Napoléon. Enfin, à neuf heures du soir, la canonnade cessa de part et d'autre, et nos soldats se couchèrent sur le champ de bataille, où près de 18,000 Russes et Français étaient tombés morts ou mutilés.

Napoléon, arrivé trop tard pour empêcher cette action ou pour la rendre décisive, résolut de livrer une grande bataille le lendemain, si les Russes osaient l'attendre. Mais Beningsen n'en jugea pas ainsi, il se retira sur Bartenstein. Le soir même de cette journée, l'armée française entra dans Heilsberg.

Napoléon persistait dans son dessein de séparer les Russes de Kœnigsberg. Il lança à leur poursuite la division de dragons de Latour-Maubourg et les brigades de cavalerie légère de Durosnel et Wathier, tandis que les divisions Ney, Soult, Davoust, Lannes, Mortier et le reste de la cavalerie marchaient dans la direction d'Eylau. Le 12, Napoléon porta son quartier général à Eylau. Ce n'était plus cette plaine couverte de neige et tachée du sang de 40,000 hommes, dont l'aspect triste et sombre était encore présent à l'esprit de tous les soldats. C'était le plus joli pays du monde, entrecoupé de bois, de lacs, et peuplé de

villages riants. On aurait dit que la grande hécatombe humaine qui avait eu lieu dans cette plaine l'avait rendue plus fertile encore. Nos soldats contemplaient avec étonnement cette riche nature naguère couverte de frimas, ces lacs sur lesquels ils avaient combattu, sans se douter qu'ils avaient des abîmes sous les pieds.

Le 13, le grand-duc de Berg reçut l'ordre de se porter sur Kœnigsberg avec sa cavalerie; le maréchal Davoust marcha pour le soutenir; le maréchal Soult se porta sur Creutzbourg; Lannes, sur Domnau; les maréchaux Ney et Mortier sur Lampsach.

Cependant le général Latour-Maubourg écrivait qu'il avait atteint l'arrière-garde ennemie, que les Russes abandonnaient beaucoup de blessés, et qu'ils avaient évacué Bartenstein et continuaient leur retraite par Scheippenbeil sur la rive droite de l'Alle.

L'empereur n'hésita plus. Il connaissait le projet des ennemis. Il se porta directement sur Friedland. Il ordonna à Murat et aux maréchaux Soult et Davoust de manœuvrer sur Kœnigsberg, et avec les corps des maréchaux Lannes, Ney et Mortier, avec la garde impériale et le premier corps commandé par Victor, il marcha en personne sur Friedland.

Le 13, le 9e régiment de hussards entra à Friedland, qu'il fut forcé d'abandonner.

Le 14, l'ennemi déboucha sur le pont de Friedland. Beningsen avait marché rapidement, sentant qu'il fallait se hâter pour sauver Kœnigsberg et aussi pour sauver sa propre armée derrière la Prégel. Lannes, arrivé le premier à Friedland, n'ayant avec lui que 10,000 hommes environ, se trouva seul en présence de l'avant-garde russe. Mais, comprenant la gravité de la position et favorisé par la nature du terrain, il fit ses dispositions pour défendre la plaine de l'Alle et lui barrer le chemin. Il ne fallait rien moins que le courage et l'habileté de ce maréchal pour essayer, avec 10,000 hommes, d'arrêter une armée tout entière. Il prit position à Posthenen et attendit l'ennemi. Le 14, à trois heures du matin, les Russes débouchèrent par le pont de Friedland; la canonnade commença aussitôt. Le maréchal Lannes, secondé par le général Oudinot à la tête de ses grenadiers, et par le général Grouchy avec sa division de cavalerie, tint ferme devant les 30,000 hommes qui vinrent l'attaquer. Beningsen, qui croyait n'avoir affaire qu'à un corps isolé, résolut de livrer bataille et de l'enlever. Il fit jeter trois ponts sur l'Alle, l'un au-dessus et deux au-dessous de Friedland. Il garnit d'artillerie la rive droite du fleuve, et, ayant fait déboucher dans la plaine son armée presque tout entière, il la rangea en bataille, l'infanterie sur deux lignes; la cavalerie flanquait l'infanterie sur le côté et un peu en avant de celle-ci. La garde impériale et une autre division russe occupaient, comme réserve, la gauche de l'armée, rangée également en deux lignes et appuyée sur la cavalerie de la garde; enfin, une autre division était restée sur la rive droite de l'Alle pour favoriser la retraite en cas de besoin. Les forces totales de cette armée s'élevaient à 80,000 hommes. Leur front était garni de 200 bouches à feu, sans compter l'artillerie de réserve.

L'armée russe ainsi disposée se porta en avant en conservant son ordre de bataille. Le maréchal Lannes se trouvait vivement compromis; mais la division de cuirassiers de Nansouty arrivait, Mortier la suivait de près, et bientôt il peut réunir 26,000 hommes à opposer aux Russes. Il était sept heures du matin, l'ennemi s'avançait dans la plaine vers Heirischendorff. Lannes l'y fit attaquer. La division Grouchy fut vivement engagée contre l'infanterie russe, qu'elle sabra et dispersa; mais, attaquée à son tour par la cavalerie ennemie, cette division fut ramenée; Nansouty paraît avec ses cuirassiers, rétablit le combat et chasse les Russes d'Heirischendorff. En même temps l'entrée en ligne des divisions Dupas et Verdier permit à Lannes de présenter aux ennemis des rangs plus serrés aux deux points essentiels de Posthenen et de Sortlack. Dès lors toutes les attaques des Russes, sur ces deux points, furent inutiles. Les grenadiers d'Oudinot y firent des prodiges de courage et de tactique militaire. Ne pouvant forcer ces deux points, l'ennemi tenta encore une fois de la plaine d'Heirischendorff, en y portant 12,000 hommes de cavalerie; mais Grouchy, avec ses dragons, le maintint également de ce côté, et ne permit jamais à ses escadrons de dépasser le village d'Heirischendorff. Il était midi; la lutte durait depuis trois heures du matin, et 26,000 hommes tenaient en échec toute l'armée russe. Napoléon, cependant, accourait au galop vers Friedland. Il était radieux comme dans la matinée d'Austerlitz. Il disait à tous les aides-de-camp que le maréchal Lannes lui envoyait coup sur coup : *Mes amis, c'est aujourd'hui un jour de bonheur; c'est l'anniversaire de la bataille de Marengo !* et, devançant les troupes qui, d'après ses ordres, se portaient à marches forcées vers Friedland, il arriva enfin à Posthenen, où se trouvaient Lannes, Mortier et Oudinot, ces trois héros de cette lutte de géants. Le général en chef des grenadiers réunis, s'avançant vers l'empereur avec ses habits percés de balles et son cheval couvert de sang, lui dit : « Sire, hâtez-vous, les rangs de nos grenadiers sont percés à jour; mais donnez-moi du renfort, et je jette tous les Russes dans l'Alle. »

Napoléon, ayant examiné le champ de bataille, comprit bien vite la situation périlleuse où le général Beningsen avait placé son armée, situation à laquelle il avait lui, Napoléon, contribué à la mettre, en le forçant à passer l'Alle devant l'armée française pour aller secourir Kœnigsberg. Il tenait enfin l'armée russe sous sa main; il la voyait acculée dans le coude de l'Alle et cherchant vainement à se déployer. Cette occasion, qu'il poursuivait depuis le commencement de la campagne, se présentait enfin. Il allait faire éprouver à cette armée une de ces grandes défaites qui décident du sort des nations. Il était déjà tard. Les corps de Ney et de Bernadotte ne pouvaient arriver que dans quelques heures. On lui conseillait de remettre la bataille jusqu'au lendemain; il s'y refusa en disant que de telles occasions ne se présentaient pas deux fois; et il fit ses dispositions d'attaque, en attendant que toutes ses divisions fussent arrivées. Il dicta lui-même à ses généraux les instructions qu'ils devaient suivre; et, saisissant le maréchal Ney par le bras, il lui dit en lui montrant Friedland : « Voilà le but, marchez-y sans regarder derrière vous, pénétrez

dans cette masse épaisse, prenez les ponts et ne vous inquiétez pas de ce qui pourra se passer autour de vous. » Le maréchal partit, tout bouillant de courage et d'ardeur. A cinq heures du soir, les différents corps d'armée étaient à leur place : à la droite, le maréchal Ney; au centre, le maréchal Lannes; à la gauche, le maréchal Mortier; à la réserve, le corps du général Victor et la garde.

La cavalerie, sous les ordres du général Grouchy, soutenait la gauche. La division de dragons du général Latour-Maubourg était en réserve derrière la droite. La division du général Lahoussaye et les cuirassiers saxons étaient en réserve derrière le centre.

Cependant l'ennemi avait déployé toute son armée. Il déployait sa gauche à la ville de Friedland en faisant brusquement un changement de front la droite en avant, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa droite.

A cinq heures et demie, le maréchal Ney se mit en mouvement; quelques salves d'une batterie de vingt pièces de canon furent le signal. Au même moment la division du général Marchand avança, l'arme au bras, sur l'ennemi, prenant sa direction sur le clocher de la ville. La division du général Bisson le soutenait sur la gauche. Du moment où l'ennemi s'aperçut que le maréchal Ney avait quitté le bois où sa droite était d'abord en position, il le fit déborder par des régiments de cavalerie précédés d'une nuée de Cosaques. La division de dragons du général Latour-Maubourg se forma sur-le-champ au galop sur la droite, et repoussa la charge ennemie. Cependant le général Victor fit placer une batterie de trente pièces de canon en avant de son centre; le général Sennarmont, qui la commandait, se porta à plus de quatre cents pas en avant, et fit éprouver une horrible perte à l'ennemi. Les différentes démonstrations que les Russes voulurent faire pour opérer une diversion furent inutiles. Le maréchal Ney, avec un sang-froid et avec cette intrépidité qui lui était particulière, était en avant de ses échelons, dirigeait lui-même les plus petits détails, et donnait l'exemple à un corps d'armée qui toujours s'est fait distinguer, même parmi les corps de la Grande Armée. Plusieurs colonnes d'infanterie ennemie qui attaquaient la droite du maréchal Ney furent chargées à la baïonnette et précipitées dans l'Alle; plusieurs milliers d'hommes y trouvèrent la mort, quelques-uns échappèrent à la nage. La gauche du maréchal Ney arriva sur ces entrefaites au ravin qui entoure la ville de Friedland. L'ennemi, qui y avait embusqué la garde impériale russe à pied et à cheval, déboucha avec intrépidité et fit une charge sur la gauche du maréchal Ney, qui fut un moment ébranlée; mais la division Dupont, qui formait la droite de la réserve, marcha sur la garde impériale, la culbuta et en fit un horrible carnage.

L'ennemi tira de ses réserves et de son centre d'autres corps pour défendre Friedland. Vains efforts! Friedland fut forcé et ses rues jonchées de morts.

Le centre, que commandait le maréchal Lannes, se trouva dans ce moment engagé. L'effort que l'ennemi avait fait sur l'extrémité de la droite de l'armée française ayant échoué, il voulut essayer un semblable effort sur le centre. Il

y fut reçu comme on devait l'attendre des braves divisions Oudinot et Verdier et du maréchal qui les commandait.

Les charges d'infanterie et de cavalerie ne purent pas retarder la marche de nos colonnes. Tous les efforts de la bravoure des Russes furent inutiles. Ils ne purent rien entamer, et vinrent trouver la mort sous nos baïonnettes.

Le maréchal Mortier, qui pendant toute la journée fit preuve de sang-froid et d'intrépidité en maintenant la gauche, marcha alors en avant et fut soutenu par les fusiliers de la garde, que commandait le général Savary. Cavalerie, artillerie, tout le monde s'est distingué. La garde impériale à pied et à cheval et deux divisions de la réserve du premier corps n'avaient pas été engagées.

La victoire n'avait pas hésité un seul instant. Le champ de bataille est un des plus horribles qu'on puisse voir. « Ce n'est pas exagérer, est-il dit dans les bulletins de la Grande Armée, que de porter le nombre des morts, du côté des Russes, de 15 à 18,000 hommes. Du côté des Français, au contraire, la perte ne se monte pas à 500 morts et 3,000 blessés. Nous avons pris 80 pièces de canon et une grande quantité de caissons. Plusieurs drapeaux sont restés en notre pouvoir. Les Russes ont eu 25 généraux tués, pris ou blessés. Leur cavalerie a fait des pertes immenses. » Grand nombre d'officiers français ont été également atteints. Le général Drouet, chef de l'état-major général du maréchal Lannes; le général Cohorn, le général Brun, le général Latour-Maubourg; le colonel Régnaud, du 15e de ligne, le colonel Lajonquier, du 60e, le colonel Lamotte, du 4e dragons, le chef de bataillon Gudin, ont été blessés. Le colonel d'artillerie Destournaux et le chef d'escadron Hulin, premier aide-de-camp du général Oudinot, ont été tués. Les aides-de-camp de l'empereur Mouton et Lacoste ont été blessés.

La nuit n'empêcha point la poursuite de l'ennemi. Notre avant-garde ne s'arrêta qu'à onze heures du soir. Les ennemis, en fuyant, abandonnaient leurs blessés, leurs caissons et leurs canons.

La bataille de Friedland est digne d'être mise à côté de celles d'Austerlitz et d'Iéna (1).

(1) Le 21, la proclamation suivante fut adressée à l'armée :

Soldats,

Le 5 juin, nous avons été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe. L'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inactivité. Il s'est aperçu trop tard que notre repos était celui du lion : il se repent de l'avoir troublé.

Dans les journées de Gultstadt, de Heilsberg, dans celle à jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagne enfin, nous avons pris 120 pièces de canon, 7 drapeaux; tué, blessé ou fait prisonniers 60,000 Russes; enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambulances, la place de Kœnigsberg, les 300 bâtiments qui étaient dans ce port, chargés de toute espèce de munitions, 160,000 fusils que l'Angleterre envoyait pour armer nos ennemis.

Des bords de la Vistule, nous sommes arrivés sur ceux du Niémen, avec la rapidité de l'ai-

Le lendemain, 15, pendant que l'ennemi essayait de se rallier et faisait sa retraite sur la rive droite de l'Alle, l'armée française continuait sur la rive gauche ses manœuvres pour le couper à Kœnigsberg.

Le 16, à la pointe du jour, l'ennemi, ayant détruit tous les ponts, mit à profit cet obstacle pour continuer son mouvement rétrograde vers la Russie. A huit heures du matin, l'empereur fit jeter un pont sur la Prégel, et l'armée s'y mit en position.

A la nouvelle de la victoire de Friedland, Kœnigsberg avait été abandonnée. Le maréchal Soult entra dans cette place, où nous trouvâmes des richesses immenses, plusieurs centaines de milliers de quintaux de blé, et tout ce que l'Angleterre avait envoyé de munitions de guerre à la Russie, entre autres 160,000 fusils encore embarqués. Il y avait en outre dans la ville 20,000 blessés russes et prussiens.

Le résultat de la bataille de Friedland fut, comme à Marengo, suprême et décisif. Les Russes furent écrasés. Alexandre regagnait en fuyant son empire, laissant derrière lui 60,000 hommes couchés sur le champ de bataille, noyés ou pris; il laissait en outre 120 pièces de canon et 25 drapeaux. N'osant plus résister, même derrière la Prégel, il en fit détruire les ponts et continua sa marche à pas précipités. Les Français le suivaient de près; ils passèrent la rivière à sa suite, et marchèrent aussitôt vers le Niémen, dernière barrière qui restât à franchir à Napoléon pour porter la guerre sur le territoire même de la Russie. L'empereur Alexandre commença à s'effrayer; le prestige des séductions britanniques s'évanouit; il était dans la même position qu'après Austerlitz, sans espoir de recevoir des secours. Il prit alors la résolution de s'humilier une seconde fois. Cette paix qu'il refusait si opiniâtrément, il vint la demander lui-même et en recevoir les conditions. Un point de réunion fut choisi.

A cet effet, le général d'artillerie Lariboissière fit établir sur le Niémen un radeau, et, sur ce radeau, un pavillon destiné à recevoir les deux empereurs; chacun devait s'y rendre en partant de la rive qu'il occupait.

Le 25, à une heure de l'après-midi, l'empereur Napoléon, accompagné du grand-duc de Berg, des maréchaux Berthier et Bessières, du général Duroc et du grand-écuyer Caulincourt, quitta la rive gauche du fleuve pour se rendre au pavillon préparé. En même temps, l'empereur Alexandre, accompagné du grand-duc Constantin, du général en chef Beningsen, du prince Labanow, du

gle. Vous célébrâtes à Austerlitz l'anniversaire du couronnement; vous avez cette année dignement célébré celui de la bataille de Marengo, qui mit fin à la guerre de la seconde coalition.

Français! vous avez été dignes de vous et de moi. Vous rentrerez en France couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix glorieuse, qui porte avec elle la garantie de sa durée. Il est temps que notre patrie vive en repos, à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte.

Au camp impérial de Tilsit, le 22 juin 1807.

général Ouwarow et de l'aide-de-camp général comte de Lieven, quitta la rive droite.

Les deux bateaux arrivèrent au même moment. En mettant le pied sur le radeau, les deux empereurs s'embrassèrent. Cet embrassement était le prélude de la paix de Tilsit, qui fut signée le 9 juillet 1807. La Prusse paya les frais de la guerre : les royaumes de Saxe et de Westphalie furent érigés comme deux forteresses pour la surveiller. Alexandre et Frédéric-Guillaume reconnurent solennellement Joseph, Louis et Jérôme, comme leurs frères. Bonaparte, premier consul, avait créé des républiques; Bonaparte, empereur, les changeait en fiefs. Héritier des trois dynasties qui avaient régné sur la France, il voulut augmenter encore la succession de Charlemagne, et l'Europe fut forcée de le regarder faire.

Le 27 juillet suivant, Napoléon était de retour à Paris, n'ayant plus d'ennemis que l'Angleterre sanglante et blessée, il est vrai, mais constante dans sa haine, mais debout aux deux extrémités du continent, en Suède et en Portugal.

La campagne qui venait de finir est une des plus prodigieuses de l'histoire. La course triomphale de l'armée française à travers l'Allemagne surpasse tout ce que l'antiquité militaire a de plus extraordinaire; car, ainsi que le fait observer M. Thiers, l'armée d'Alexandre, traversant la Perse et l'Inde à travers des populations sans défense, ne peut être comparée à l'armée française marchant à travers l'Europe couverte de soldats aussi disciplinés que braves.

Le retour en France de nos phalanges héroïques fut célébré par des fêtes splendides; l'entrée dans Paris des soldats de la garde impériale fut une véritable fête nationale. Un arc de triomphe avait été élevé à la barrière de l'Étoile, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui le monument qui rappelle ce souvenir, et qui en reproduit les formes imposantes et sévères. Cet arc de triomphe n'avait qu'une arcade, comme aujourd'hui, mais vingt hommes pouvaient y passer de front. Des inscriptions, rappelant les grands événements de la campagne, remplaçaient les bas-reliefs. Un quadrige doré surmontait le monument. Dès le matin, une foule immense stationnait près de l'arc de triomphe et dans la longue avenue des Champs-Élysées; des cris d'enthousiasme annoncèrent l'arrivée des soldats de la garde. Ils avançaient dans un ordre imposant, précédés d'une colonne d'élite portant les aigles en faisceaux. A la vue de ces enseignes mutilées, de ces drapeaux dont quelques-uns n'étaient plus qu'une grappe de loques noires, hachées au bout d'un bâton; à la vue de ces soldats qui s'en revenaient des bords de l'Elbe et du Niémen, un saisissement électrique domina la foule, et les cris de : *Vive l'empereur! vive la garde impériale!* s'échappèrent spontanément de toutes les bouches. C'était une population tout entière qui tressaillait sous l'impression du même spectacle. On ne pouvait se lasser de voir la figure imposante et martiale de ces hommes d'élite, et ces drapeaux qui résumaient dans leur splendide misère toutes les gloires de cette grande expédition.

Bessières marchait à la tête de la garde impériale. La municipalité parisienne

s'avança à la rencontre de nos soldats; les troupes s'arrêtèrent. Un roulement de tambour commanda le silence, et le préfet de la Seine, d'une voix émue, prononça le discours suivant :

« Héros d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, conquérants de la paix, grâces immortelles vous soient rendues !

« C'est pour la patrie que vous avez vaincu, la patrie éternisera le souvenir de vos triomphes; vos noms seront légués par elle, sur le bronze et sur le marbre, à la postérité la plus reculée, et, le récit de vos exploits enflammant le courage de nos derniers descendants, longtemps encore après vous-mêmes, vous protégerez par vos exemples ce vaste empire si glorieusement défendu par votre valeur.

« Braves guerriers, ici même un arc triomphal dédié à la grande armée s'élève sur votre passage; il vous attend : venez recevoir, sous ses voûtes, la part qui vous est due des lauriers votés par la capitale à cette invincible armée. Qu'ainsi commence la fête de votre retour : venez, et que ces lauriers, tressés en couronnes par la reconnaissance publique, demeurent appendus désormais aux aigles impériales qui planent sur vos têtes victorieuses... »

Bessières répondit dignement, et en peu de mots. On remarqua dans son discours le passage suivant :

« Les aînés de cette grande famille militaire vont se retrouver avec plaisir dans le sein d'une ville dont les habitants ont constamment rivalisé avec eux d'amour, de dévouement et de fidélité pour notre illustre monarque. Animés des mêmes sentiments, la plus parfaite harmonie existera toujours entre les habitants de la grande ville et les soldats de la garde impériale. Si nos aigles marchaient encore, en nous rappelant le serment que nous avons fait de les défendre jusqu'à la mort, nous nous rappellerons aussi que les couronnes qui les décorent nous en imposent doublement l'obligation. »

Après ces deux discours, les couronnes d'or votées par la ville de Paris furent appendues aux aigles de la garde impériale.

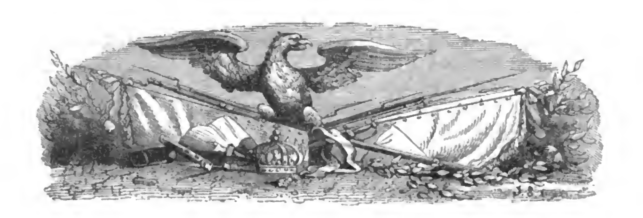
Aussitôt l'orchestre exécuta le *Chant du Retour*, composé pour cette réception solennelle, et dont les paroles étaient d'Arnault et la musique de Méhul.

La garde impériale commença à défiler dans l'ordre suivant :

Fusiliers de la garde, chasseurs à pied, grenadiers à pied, chasseurs à cheval, mamelucks, dragons, grenadiers à cheval, gendarmes d'élite, etc.

C'est dans cet ordre que la garde s'avança vers le palais des Tuileries; elle y entra par l'arc de triomphe du Carrousel, déposa ses aigles dans le palais, et, traversant le jardin, elle se rendit aux Champs-Élysées, où une immense table avait été dressée. Chaque soldat prit part à un banquet dont la ville de Paris faisait les frais.

Fêtes splendides, temps héroïques, qu'êtes-vous devenus?...



CHAPITRE III.

1807 — 1812.

SOMMAIRE. — Guerre d'Espagne. — Junot en Portugal. — Révolution de Madrid. — Moncey en Biscaye. — Murat à Madrid. — Dupont en Andalousie. — Insurrection générale. — Bataille de Rio-Secco. — Joseph Napoléon à Madrid. — Bataille et capitulation de Baylen. — Bataille de Vimeiro, capitulation de Cintra. — Napoléon entre en Espagne. — Position de l'armée française. — Combat de Somo-Sierra. — Siége et prise de Madrid. — Expédition de Portugal. — Bataille d'Oporto. — Opérations sur le Tage. — Bataille de Medelin. — Bataille de Talavera, bataille d'Almonacid. — Opérations en Aragon et en Catalogne. — Prise de Saragosse et de Girone. — Opérations dans les deux Castilles. — Guerres d'Allemagne. — Bataille d'Eckmühl. — Prise de Vienne. — Bataille d'Essling. — Bataille de Wagram. — Paix de Vienne. — Expédition de l'île de Walcheren. — Les Anglais devant Naples. — Conquête de l'Andalousie. — Blocus de Cadix. — Expéditions en Catalogne, en Aragon et dans les provinces de Valence. — Troisième expédition du Portugal. — Masséna et lord Wellesley. — Opérations dans le midi de l'Espagne. — Double campagne d'Estramadure. — Opérations dans l'Espagne orientale. — Sagonte. — Conquête de Valence. — Nouvelle-Castille. — Les Guerillas. — Fin de la campagne de 1811. — Tableaux et organisations.

Tilsit fut le point culminant de la grandeur impériale. Arrivé à ce point de fortune, Napoléon pensa qu'il avait assez fait pour sa gloire, mais pas assez pour son ambition et sa puissance. Sous Auguste, les étendards romains flottaient sur les rives de la Guadiana et du Tage, et les trirèmes latines, franchissant les colonnes d'Hercule, apportaient à Rome le lin soyeux de la Lusitanie et le sable d'or du fleuve Bétis. Charlemagne, son prédécesseur, abaissa les Pyrénées, et recula jusqu'à l'Èbre les limites de l'empire français; Louis XIV établit victorieusement son petit-fils sur le trône de Charles-Quint. Napoléon, qui a sur-

passé Louis XIV en gloire et en puissance, fera-t-il moins que Charlemagne, fera-t-il moins qu'Auguste?

D'ailleurs, l'Espagne est la pierre d'achoppement de sa puissance; tandis que, victorieux, il date ses décrets de Vienne ou de Berlin, une armée espagnole peut franchir les Pyrénées et venir frapper, en quelques jours, aux portes de Paris.

L'Espagne sera conquise. Joseph fera place à Murat sur le trône de Naples; il est roi des Deux-Siciles, il sera roi d'Espagne et des Indes.

Mais l'Espagne a un roi qu'elle aime, des mœurs qu'elle ne veut pas changer, des traditions qui font son orgueil; mais l'Espagne est la patrie de Pélage, du Cid, de Charles-Quint; mais l'Espagne, réveillée par les cris d'indépendance et de religion, peut exterminer nos armées... Aucune considération n'ébranle la résolution de l'empereur, l'Espagne sera conquise.

Les prétextes ne lui manquent pas pour expliquer ce grand acte d'invasion.

Depuis le traité de Bâle, le cabinet de Madrid vivait en bonne intelligence avec le gouvernement français. L'avénement même de Napoléon au trône de Louis XVI n'avait fait que resserrer l'alliance qui unissait les deux États. La France comptait sur la sincérité de son alliée. Cependant, en 1806, au commencement des hostilités avec la Prusse, une proclamation du prince de la Paix appela les Espagnols aux armes; contre quel ennemi? Napoléon ne pouvait s'y méprendre; il comprit que la proclamation avait été dictée à Londres. En ce moment, la Prusse n'était pas vaincue, et la Russie était menaçante... Il attendit; mais, après Tilsit, il résolut de tirer vengeance de cet acte de déloyauté, et, comme il le disait lui-même, recommencer l'œuvre de Louis XIV, en renouant avec solidité la ligne des États du midi, et en plaçant à la tête de ces États des princes de sa famille.

La guerre avec le Portugal lui fournit l'occasion pour introduire des troupes en Espagne; un traité conclu avec le prince de la Paix, le ministre tout-puissant, permit à l'armée française de franchir les Pyrénées pour agir contre le Portugal, mais, en réalité, pour envahir la Péninsule.

Trois armées entrent dans la péninsule ibérique, et, comme autant de flèches meurtrières, vont la frapper sur trois points à la fois. Junot marche vers Lisbonne, Murat vers Madrid, Dupont vers Séville. Cette occupation militaire, accueillie d'abord avec enthousiasme, fut bientôt entravée de toutes parts dès que Napoléon eut annoncé que son frère Joseph allait succéder à la dynastie de Philippe V. Madrid se souleva d'abord, puis ce fut Séville, puis ce fut l'Espagne entière. De nouvelles armées françaises franchirent les Pyrénées : Moncey entra dans la Navarre; enfin Bessières, avec l'armée de réserve, garda les Pyrénées, tandis que son avant-garde s'avançait jusqu'à Burgos, et servait d'escorte au nouveau roi d'Espagne qui allait prendre possession de son trône à Madrid.

Suivons donc la marche de chacun de ces trois premiers généraux dans cette péninsule ibérique qui devait nous dévorer tant de soldats.

Le Portugal était, depuis la révolution, la succursale de la politique an-

glaise. Le gouvernement britannique y avait établi son influence et son monopole. S'emparer de Lisbonne, c'était porter un coup terrible au commerce et à la politique des Anglais. D'ailleurs, la conquête du Portugal pouvait devenir une compensation à offrir à l'Espagne pour les provinces du nord, que Napoléon avait un moment conçu la pensée d'occuper seules; elle devait, en outre, servir d'acheminement à la conquête de l'Espagne elle-même.

L'Espagne entra dans les vues de l'empereur. Un traité fut conclu à Fontainebleau à ce sujet, le 27 octobre 1807, et Junot reçut l'ordre de se porter en toute hâte vers Lisbonne pour prévenir le départ du prince régent.

Junot marcha si impétueusement vers cette ville, qu'il traversa sans la moindre précaution les stériles contrées d'Alcantara, où ses soldats faillirent périr de misère, et arriva avec 2,000 hommes seulement, sur 25,000 qui composaient son armée, sous les murs de cette capitale; mais telle était la terreur qui devançait le général français, que personne ne songea ni à compter ses troupes ni à lui faire résistance. Bientôt il s'empara de tout le pays au nom de l'empereur.

Pendant ce temps, des événements politiques d'une autre nature avaient lieu à Madrid et préparaient la chute de la maison des Bourbons d'Espagne. Cette maison souveraine était livrée aux plus honteuses dissensions. Charles IV fut forcé d'abdiquer en faveur de son fils Ferdinand, qui, depuis longtemps, conspirait pour le détrôner. Quelques jours après, il rétracta cette abdication forcée, et en appella à la médiation de la France. Murat se dirigea sur Aranjuez, et enfin sur Madrid. Napoléon hésitait encore à prononcer le dernier mot de sa politique. Dans ses instructions à Murat, on trouve ce passage : « Irai-je à Madrid? Exercerai-je l'acte d'un grand protectorat en prononçant entre le père et le fils? Il me semble difficile de faire régner Charles IV; son gouvernement et son favori sont tellement dépopularisés, qu'ils ne se soutiendraient pas trois mois. Ferdinand est l'ennemi de la France, c'est pour cela qu'on l'a fait roi; le placer sur le trône, ce sera servir les factions qui, depuis vingt-cinq ans, veulent l'anéantissement de la France. Une alliance de famille (1) serait un faible lien. La reine Élisabeth et d'autres princesses françaises ont péri misérablement, lorsqu'on a pu les immoler à d'atroces vengeances.

« Je pense qu'il ne faut rien précipiter, qu'il convient de prendre conseil des événements qui vont suivre..... Il faut fortifier les corps d'armée qui se tiendront sur les frontières du Portugal, et attendre.

« Je n'approuve pas le parti que vous avez pris de vous emparer aussi précipitamment de Madrid. Il fallait tenir l'armée à dix lieues de cette capitale, etc. »

Enfin, après les conférences de Bayonne, Napoléon annonça ouvertement ses desseins sur le trône d'Espagne. Pour seconder ses projets, nos armées cheminaient toujours vers le milieu de l'Espagne. Dupont s'avançait vers Cadix, Moncey marchait sur Valence.

(1) Ferdinand avait demandé la main d'une des nièces de Napoléon.

Une sourde agitation régnait d'un bout à l'autre de l'Espagne; on regardait silencieusement passer nos troupes, et on les comptait. Une grande commotion populaire se préparait à Madrid, et, comme une traînée de poudre, devait embraser tous les points du royaume. Alors commença une lutte terrible, implacable, entre l'Espagne soulevée au nom de la royauté et de l'indépendance, et l'armée française conquérante au nom de Napoléon; car les Espagnols sont les Maures de l'Europe : ils frappent et tombent, comme ils tuent, silencieusement.

Un autre genre de guerre commençait pour nos soldats, une guerre que devait, plus tard, rappeler celle d'Afrique, guerre d'extermination, d'embuscades et d'assassinats.

En Espagne, en effet, de rares batailles dans le genre d'Eylau ou de Friedland, mais des combats tous les jours; plus de journées où on laissait à la fois 10,000 hommes sur le lieu où l'on avait combattu, mais des escarmouches incessantes; pas de corps d'armée à briser, à rompre, à anéantir, mais des milliers d'assaillants invisibles semés derrière chaque buisson, cachés au fond de chaque ravin, embusqués à l'angle de chaque mur; jamais ni repos ni trêve; le jour comme la nuit, au revers de la route comme au chevet du lit, tout est à redouter, même l'hôte qui vous prête son toit; car, en Espagne, aucune sympathie ne vous accueille. L'hospitalité n'est point offerte, mais conquise, et il faut emporter chaque maison d'assaut, comme ailleurs on emportait les forteresses.

Quel contraste avec le riche pays d'Allemagne, où nos soldats venaient de combattre! Quoi de plus opposé à l'excellent Germain, doux, bon, hospitalier, que l'Espagnol aux haines invétérées, dévot à ses vieilles et sauvages traditions, qui a détruit un à un Maures et Romains, et qui devait une à une détruire nos plus belles armées!

Le 2 mai, Madrid se soulève. La population de cette capitale, excitée par les menées des partisans de Ferdinand, prend tout à coup les armes et attaque nos soldats confiants et désarmés. Une lutte terrible s'engage, le sang coule avec fureur. Murat, assailli de toutes parts, fait pleuvoir une grêle de mitraille dans les rues de la vieille cité espagnole; le fer et le feu ouvrent un passage à nos soldats partout où l'insurrection se présente. La lutte commencée le matin, au grand jour, se prolonge encore dans la nuit, au milieu des ténèbres. Enfin, la population de Madrid, vaincue, écrasée, terrifiée, est obligée de demander grâce. Les chefs les plus coupables sont immédiatement passés par les armes.

L'insurrection est éteinte, mais les conséquences sont désastreuses pour la politique de l'empereur et pour le nouveau roi. Le canon du 2 mai retentit dans toute l'Espagne, et partout on accueille, avec des cris de malédiction et de rage, l'arrivée d'un souverain dont le règne est inauguré sous de pareils auspices.

Séville, Valence, imitent l'exemple de la capitale, et massacrent les Français désarmés. Saragosse, la capitale du fidèle Aragon qui défendit le berceau

de la monarchie, arbore fièrement les couleurs de la royauté espagnole, et, sous l'impulsion du jeune et bouillant Palafox, se prépare à cette héroïque résistance dont le souvenir vivra éternellement dans les traditions de l'Espagne. Barcelone, Valladolid, sont également soulevées et en armes; des juntes s'établissent, la résistance s'organise de tous côtés. Des levées ont lieu, 125,000 hommes se pressent sous les drapeaux, et l'Espagne tout entière est en feu.

Nos armées dispersées, ainsi que nous l'avons dit, sur les divers points de la Péninsule, sont obligées de se resserrer pour rétablir leurs communications. Moncey, avec 6,000 hommes, s'était porté sur Valence; il est forcé de se replier sur Madrid; Dupont, détaché avec 17,000 hommes vers Cadix et Séville, est obligé de suspendre sa marche à Andujar; car l'insurrection l'environne de tous les côtés. Junot, de son côté, lutte sur le Douro avec les populations portugaises.

C'est dans ces circonstances que Joseph Napoléon entra en Espagne et se dirigea sur Madrid. En ce moment, l'armée de Bessières, chargée d'escorter ce souverain dans sa capitale, s'avançait pour combattre l'armée espagnole conduite par Cuesta et Blacke.

Bessières, ainsi que nous l'avons dit, avait fixé ses quartiers à Burgos, quand l'évêque de Santander leva l'étendard de la révolte. L'insurrection devint générale dans la province. Le premier mouvement d'insurrection fut vigoureusement comprimé. Huit ou dix villages furent incendiés, et, comme une ligne de signaux, allèrent annoncer à Madrid la répression de la révolte. Saragosse seule tint sérieusement. Bessières résolut néanmoins de se porter sur Medina del Rio-Secco. Ce mouvement avait pour but d'occuper Léon et d'ouvrir des communications avec le Portugal.

Le général Cuesta, en apprenant ce mouvement, résolut d'en profiter pour attaquer l'armée française. Mais, aux premières démonstrations qu'il fit, Bessières s'arrêta à Valence, réunit 15,000 hommes et 30 pièces de canon, et attendit son adversaire. Sa ligne consistait en 2 divisions d'infanterie, une de cavalerie légère et 24 pièces d'artillerie; sa réserve était formée de 4 bataillons, de quelques compagnies d'élite de la garde impériale et de 2 pièces de canon. Le 13 juillet, il se porta à Ampodia de Torre. Le 14, il se remit en marche sur deux colonnes, rencontra un avant-poste de cavalerie, le culbuta, et arriva à 9 heures du matin en face de *Rio-Secco* où l'armée de Cuesta était rangée en bataille.

Cette armée était forte de 45,000 hommes. La première ligne des Espagnols était postée sur le bord d'un plateau, ayant ses pièces de position distribuées sur son front. La deuxième ligne, composée des meilleures troupes espagnoles, était renforcée de 18,000 paysans; elle était déployée à une grande distance de la première. La ville de Rio-Secco était derrière le centre.

Bessières juge d'un coup d'œil combien cette disposition est vicieuse, et il prend ses dispositions en conséquence. Lassalle, avec sa cavalerie légère, reçoit l'ordre de simuler une attaque sur le front, en même temps que les deux

divisions Merle et Mouton et la garde impériale doivent marcher sur les lignes.

Le front des Espagnols est rompu aussitôt qu'abordé. L'impétuosité de Lassalle, à la tête de sa cavalerie légère, épouvante les soldats de Cuesta, ils prennent la fuite.

Les divisions françaises envoient quelques régiments à la poursuite des fuyards; mais cette poursuite se fait avec désordre. Cuesta s'en aperçoit, il veut en profiter à son tour; il porte en avant sa seconde ligne, pousse résolûment sur nous son aile droite, et nous prend 6 pièces de canon. Ce mouvement, plus impétueux que réfléchi, a séparé ses deux ailes en deux et exposé le flanc de sa droite. Bessières comprend la faute de son adversaire, et fait aussitôt charger ce flanc dégarni par la division Merle et par la garde impériale.

Il y eut là un instant de résistance terrible, et pendant cet instant la lutte fut sanglante. Les deux lignes espagnoles, successivement engagées, furent rompues et brisées. La première essaie en vain de se former à Rio-Secco, où elle est bientôt renforcée par la seconde; mais l'ardeur de nos troupes est telle qu'à peine les Espagnols ont-ils le temps de se mettre en ligne; ils sont assaillis avec tant d'entraînement, qu'ils prennent la fuite une seconde fois.

La victoire est pleine et entière : 1,200 prisonniers et 18 pièces de canon en sont les trophées, et 17,000 cadavres espagnols jonchent le champ de bataille.

La victoire de Rio-Secco eut une immense importance en ce qu'elle était la base des opérations militaires en Espagne, et qu'une défaite eût ébranlé tous le système. Aussi Napoléon s'écria-t-il, en apprenant cette victoire : « C'est un nouveau *Villa-Viciosa;* Bessières a mis Joseph sur le trône. » En effet, Joseph entra à Madrid quelques jours après.

Mais le premier séjour du nouveau roi dans sa capitale fut de courte durée. L'entrée des Anglais en Portugal, la défaite de Viméiro et la convention de Cintra, d'une part, et, de l'autre, la capitulation de Baylen, changèrent promptement la face des choses, et furent l'avant-garde des revers qui attendaient nos armées en Espagne. Joseph dut quitter sa capitale et venir chercher un refuge dans les rangs de l'armée. Ce refuge, ce fut le camp de Bessières qui le lui offrit une seconde fois.

La lutte avec l'Espagne prenait les proportions d'une grande guerre. Napoléon résolut de venir lui-même écraser du poids de ses forces l'Espagne révoltée contre son ambition. Il leva 150,000 hommes, se mit à leur tête et marcha sur Madrid. Maintenant que nous avons retracé l'opération principale de nos armées dans cette première expédition, disons un mot sur les opérations secondaires, sur l'expédition de Dupont en Andalousie et sur celle de Junot en Portugal.

Le général Dupont pénétra en Andalousie dans les premiers jours de juin 1808, avec une armée de 8,000 hommes seulement. Il franchit la Sierra-Morena sans résistance, dispersa, à Alcoléa, quelques milliers d'insurgés qui essayaient d'arrêter sa marche victorieuse, s'empara de vive force de Cordoue,

et, renforcé de la division Védel, forte de 9,000 hommes, il s'avança jusqu'à Andujar, sur la rive droite du Guadalquivir, où il s'établit fortement. Dans cette position, il occupait une ligne de sept lieues environ le long du fleuve. Son armée, divisée en trois corps principaux, formait un triangle dont le Guadalquivir était la base et Baylen le sommet. Le 14 juillet, elle était ainsi disposée : Dupont, de sa personne, était à Andujar, à l'extrémité avancée de la ligne; le général Védel se portait sur Mengibar, déjà occupé par le général Belair, tandis que Gobert marchait de la Caroline sur Baylen, gardant cette position centrale et les défilés de la Morena.

Dupont avait reçu l'ordre de se porter sur Cadix, et il devait, suivant la maxime de Napoléon, marcher vite et frapper fort; mais, informé à Andujar que la junte de Séville avait soulevé tout le midi de l'Espagne, que les troupes de ligne du corps de Solano, réunies à la garnison de Cadix et aux régiments dispersés en Andalousie ou au camp de Saint-Roch, formaient ensemble une masse de 40,000 hommes, et l'attendaient de l'autre côté du fleuve, il jugea prudent de s'arrêter à Andujar pour recevoir des ordres et des renforts.

Les événements trompèrent sa prévoyance : le 15 au matin, le général en chef Castaños vint l'attaquer à Andujar, tandis que son lieutenant Reding se portait à Mengibar, avec ordre de tenter à y passer le fleuve et à couper ainsi les communications de l'armée française. Cette double attaque échoua. Le 16, le combat recommença avec fureur à Andujar. Dupont, l'impétueux général du Mincio et d'Albeck, fut un moment ébranlé; il craignit que l'attaque de sa position ne se renouvelât les jours suivants avec des forces considérables. Il donna l'ordre au général Védel de détacher un bataillon vers Andujar, avec mission de reconnaître le cours du fleuve; car, à l'époque des grandes chaleurs, le Guadalquivir a un nombre infini de gués, et il importait de les surveiller et de les défendre. L'ordre prescrivait en même temps à Védel d'envoyer une brigade à Andujar. Ce général qui, dans le combat de la veille, n'avait vu qu'un petit nombre d'assaillants, partit avec sa division entière, laissant à Mengibar le général Belair avec un détachement peu nombreux. C'était une faute d'autant plus grande, que Mengibar était le point central qui protégeait la ligne française et que ce point devait être toujours fortement gardé.

Reding comprit la faute du général français; il résolut d'en profiter. A peine eut-il connaissance du départ de Védel qu'il fit attaquer par toutes ses forces la position de Mengibar. Le général Belair se défendit énergiquement; mais, les Espagnols ayant trouvé un gué à Rinçon et menaçant de le déborder, il fut obligé de se replier vers Baylen. Gobert, qui commandait sur ce point, accourut au bruit du canon; brave et intelligent officier, il arrêta les progrès de l'ennemi et le força à se replier vers sa position de la veille; mais il fut frappé mortellement au milieu de son succès. Sa mort mit la confusion dans les rangs des soldats. Le général Dufour prit le commandement à sa place et s'efforça de rétablir l'ordre. Reding, homme de guerre remarquable, sut profiter de ce moment d'hésitation pour rallier ses troupes et reprendre l'offensive. Il obligea à son tour nos soldats à se replier sur Baylen, malgré les ef-

forts désespérés de quelques escadrons de cuirassiers qui firent des prodiges de bravoure.

Ces tristes nouvelles arrivèrent au quartier général, à Andujar, presque en même temps que la division française. Dupont fut un moment atterré. En perdant le général Gobert, il a perdu un général intrépide et instruit, un ami dévoué; en perdant la position de Mengibar, il se voit dans la nécessité d'abandonner Andujar, qu'il a fortifié avec soin, et dont il a fait la base de ses opérations en Andalousie. Rien cependant n'est désespéré : la présence même de Védel à Andujar peut amener d'heureux résultats; car, si Reding a commis l'imprudence de s'avancer vers Baylen et de s'y établir, Védel, arrivant à marches forcées sur ses derrières, peut écraser entièrement son corps d'armée, en rejeter les débris de l'autre côté du fleuve, rétablir la position de Mengibar et les communications de l'armée. Alors Dupont, franchissant le Guadalquivir, tomberait à son tour sur les soldats de Castaños, démoralisés à la nouvelle de cette défaite.

Védel partit donc aussitôt pour Baylen avec sa division et le 6e régiment provisoire, et arriva dans cette ville, le 17 juillet, aux premiers rayons du jour. Il n'y trouva ni amis ni ennemis. Dufour et Ligier-Belair l'avaient évacué la veille, et Reding, qui, nous l'avons dit, était un général intelligent, se voyant trop aventuré à Baylen avec une seule division, s'était replié sur son ancienne position, de l'autre côté du fleuve. Védel, trouvant la ville déserte, envoya en reconnaissance du côté de Mengibar; trompé par de faux rapports, ainsi que l'avaient été les généraux Dufour et Ligier-Belair, il partit pour Guaraman, où ces généraux s'étaient portés après le combat du 16, sur la supposition mal fondée que des troupes venues de Baéja cherchaient à s'emparer des passages de la Sierra-Moréna. Le général Védel admit cette hypothèse avec une aveugle confiance, et pensa que Reding avait concouru à ce mouvement. Il écrivit au général en chef : *Reding s'est porté vers la Caroline; je vais l'y rejoindre et lui faire payer cher cette tentative.*

A la réception de cette lettre, le général Dupont résolut de renoncer à la position d'Andujar et de se porter sur Baylen, en ayant soin de dérober son mouvement à Castaños; mais ce mouvement fut différé jusqu'au lendemain, à cause du grand nombre de malades qu'il fallait transporter. L'armée du général Dupont était composée en grande partie de jeunes soldats que les fatigues de la guerre et le climat du midi de l'Espagne éprouvaient cruellement. Ils encombraient les ambulances.

Le 18 juillet, à la tombée de la nuit, le général en chef donna le signal de la retraite, qui s'opéra dans le plus grand silence. Le général Chabert eut le commandement de l'avant-garde, le général Barbou celui de l'arrière-garde; Dupont se réserva le commandement du centre de la colonne.

La distance d'Andujar à Baylen est de sept lieues. A trois heures du matin, le 19 juillet, Chabert arriva, avec sa tête de colonne, sur le plateau du Rumblar, ruisseau torrentueux qui coule en avant de Baylen, et sur lequel est jeté

un pont de pierre. A peine nos soldats ont-ils dépassé le plateau, qu'ils heurtent dans l'ombre les avant-postes du corps de Reding.

Ce général, instruit, par des lettres interceptées, de la position isolée de Dupont et de son projet de se replier sur Baylen, avait résolu d'arrêter sa marche. Il vint se placer en avant de cette ville, dans une position très facile à défendre, coupé qu'était le terrain par des ravins profonds, et encaissé entre les précipices qui bordent le Guadiel et le Rumblar.

Le général Dupont n'avait pas le choix du passage; il fit former son armée en arrière du *Rio-de-las-Tiedras*, et ordonna l'attaque. L'action s'engagea de part et d'autre avec beaucoup d'ardeur. Les Français, qui comprennent qu'il faut à tout prix forcer le passage, s'avancent impétueusement sur les Espagnols. Les généraux Chabert, Dupré, Schramm, fournissent successivement leur attaque. Le général Dupré est tué, Schramm est blessé; le général Dupont lui-même, qui dirige les colonnes d'attaque, a reçu une blessure légère. La cavalerie française est lancée à son tour sur les lignes ennemies : ce sont des cuirassiers. En les voyant marcher au combat, les généraux français espèrent qu'ils vont enfin ouvrir le passage. En effet, ces braves cavaliers font merveille; ils détruisent presque en entier le régiment de *los Ordines militares*, placé en première ligne, enlèvent une batterie établie sur la gauche, après avoir sabré les canonniers sur leurs pièces; mais les ennemis, supérieurs en nombre, débordent sans cesse nos ailes. Du haut des montagnes, du flanc des rochers, du milieu des bois d'oliviers, surgissent des paysans armés, dont les coups de feu portent le désordre au milieu des réserves et des blessés. Un soleil ardent commence à darder sur nos soldats ses rayons dévorants et ralentit leur ardeur.

Le général en chef, après avoir usé les troupes d'avant-garde, fait avancer celles du centre, dont il conduit lui-même l'attaque. Inutiles efforts, les lignes espagnoles résistent. Encouragés par le succès, encouragés par le général Reding, Suisse d'origine, et qui déploie une opiniâtreté incroyable, admirablement servis par leur position, et soutenus par une artillerie nombreuse, les ennemis redoublent d'ardeur à mesure qu'ils voient ralentir celle de nos soldats.

Ainsi, à dix heures du matin, après sept heures de combat, les Français n'avaient fait aucun progrès. Bien plus, ils avaient perdu beaucoup de monde, et le découragement commençait à les gagner.

Espérant qu'un dernier effort peut être décisif, le général Dupont fait avancer la brigade du général Pannetier, composée des marins de la garde, troupe d'élite, s'il en fut, et de quelques escadrons de cavalerie. Mais la marche de cette brigade, placée à l'arrière-garde, se trouve ralentie par l'encombrement, dans une route étroite et sinueuse, des malades et des bagages; ils arrivent enfin, ruisselants de sueur, mais pleins de résolution et d'ardeur. Le combat recommence avec une fureur inouïe. Les lignes espagnoles sont enfoncées plusieurs fois; mais, les efforts des marins n'étant pas soutenus, elles se reformaient aussitôt par la présence de réserves nombreuses.

En vain le général Dupont chercha-t-il à former de nouvelles colonnes d'attaque; les soldats refusent d'avancer; frappés de vertige par un soleil de feu, accablés par neuf heures de combat, ils n'entendent plus la voix de leurs chefs, et si quelques-uns avancent encore, ce ne sont plus des soldats qu'on conduit à la gloire, ce sont des malheureux qu'on traîne à la mort. Enfin, de guerre lasse, nos braves marins sont obligés de s'arrêter.

A midi, le combat cesse de part et d'autre.

Une question se présente ici naturellement à l'esprit : que faisait le général Védel avec ses 9,000 hommes pendant que ses frères d'armes combattaient ainsi, et que les échos de la Sierra lui apportaient distinctement le bruit de leur canonnade? Que faisait-il alors qu'il suffisait de sa présence, et même de l'arrivée de quelques compagnies pour assurer la victoire?

Une telle conduite est tellement blâmable, selon nous, qu'il est nécessaire de chercher au moins à l'expliquer, sinon à la justifier.

Nous avons vu ce général quitter Baylen pour se porter vers la Caroline, sans s'être préalablement assuré du lieu où se trouvait l'ennemi. Arrivé le 18 au matin à la Caroline, à quatre lieues de Baylen, il acquit la certitude que l'ennemi ne s'était jamais porté sur ce point. Au lieu de revenir promptement sur ses pas pour le chercher, le combattre, ou tout au moins se rapprocher de l'armée du général en chef, il perdit une longue journée dans l'inaction. Le 19, à trois heures du matin, il fut réveillé par le canon de Baylen; il attendit jusqu'à cinq heures pour partir. Cependant le canon continuait de gronder. On ne pouvait se méprendre sur l'importance du combat. Après trois heures de marche, il s'arrêta à Guaraman, à deux lieues du champ de bataille; le canon grondait toujours, et l'on entendait la crépitation des mousquets. Officiers et soldats comprirent instinctivement qu'une affaire importante se décidait, qu'une grande calamité pesait sur l'armée. Des murmures se firent entendre, on demanda à marcher en avant. La halte, qui ne devait être que d'une heure, se prolongea jusqu'à midi. A cette heure, le canon cessa de gronder, le feu de la mousqueterie s'éteignit, et un silence profond succéda au fracas de la bataille.

Védel pensa que le danger était passé, et il laissa la halte se prolonger encore.

A cette heure, en effet, le combat avait cessé; mais l'inaction du général Védel avait eu de funestes résultats. Séparé de ses communications, n'ayant aucune nouvelle de Védel, menacé sur ses derrières par Castaños, qui s'était mis à la poursuite de l'arrière-garde française, voyant son armée démoralisée et harassée plutôt par la chaleur et les privations que par une lutte de neuf heures, le général assembla son conseil, et, d'après les avis unanimes, demanda un armistice, suivi d'une capitulation (1).

(1) Voici un document important sur les préliminaires de cette capitulation :

Au camp devant Baylen, le 20 juillet 1808.

Le général en chef ayant convoqué dans sa baraque MM. les généraux et officiers supérieurs,

En ce moment, le général Védel arriva enfin. Trouvant Baylen occupé, il sentit toute la gravité de la situation, et voulut tenter de se frayer un passage jusqu'à Dupont. Il fit attaquer les avant-postes de l'armée espagnole, prit des canons et des drapeaux.

Reding, placé entre deux feux et dans la position où il avait mis le général Dupont, se hâta d'annoncer qu'un armistice venait d'être conclu. Après s'être assuré de la vérité de cette assertion, Védel s'établit au-dessus de Baylen, attendant des ordres.

Bientôt le bruit d'une capitulation se répandit parmi les soldats de Védel, dont on venait d'arrêter les efforts victorieux; ils voulurent recommencer l'attaque. Les généraux résolurent néanmoins de consulter le général Dupont, auquel on dépêcha un officier. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait autoriser une attaque au moment où l'on traitait pour une convention honorable.

Védel songea alors à se retirer vers la Sierra-Morena; mais Reding exigea avec hauteur que la division Védel revînt à Baylen, et fût comprise dans la capitulation.

Dupont pouvait se sauver de cette position critique en faisant donner secrètement à Védel l'ordre d'attaquer. Il ne voulut pas avoir recours à cette perfidie, et lui enjoignit de revenir sur ses pas.

Pendant ce temps, le général du génie Marescot, et lui, général en chef, traitaient d'une capitulation aux termes de laquelle l'armée française, y compris la division Védel, serait transportée en France et ne servirait qu'après échange. Ainsi 15,000 Français, dont la moitié était libre et pouvait aisément se retirer à Madrid, déposèrent les armes et se confièrent à la foi espagnole.

Là ne s'arrêta pas ce drame terrible : les Espagnols, violant les termes de la capitulation, au mépris de toutes les lois humaines, envoyèrent périr de mi-

il leur a demandé leur avis sur la situation où se trouve le corps d'armée et sur la proposition faite par l'ennemi de se rendre prisonniers de guerre. On a considéré que le combat de la veille, qui a duré neuf heures et qui a été si violent et très-meurtrier, n'ayant pas produit le résultat que l'on attendait, celui d'ouvrir le passage de Baylen, dont l'ennemi, fort de 20 à 25,000 hommes, était maître, on ne pouvait engager une nouvelle affaire avec quelque espoir de succès. On a observé que le moral de la troupe était très-altéré; que presque toute notre artillerie était démontée; que le reste de l'armée du général Castaños était sur nos derrières et fermait le chemin d'Andujar, et que le terrain ne permettait aucun passage sur les flancs. Dans cette circonstance si critique, on a jugé que l'honneur de l'armée étant sauvé par le combat de la veille, dans lequel on a pris des canons et des drapeaux à l'ennemi, et où la bravoure française a éclaté, il était indispensable d'adhérer aux propositions de l'ennemi, pour conserver à sa majesté l'empereur des troupes aussi dévouées pour son service.

En conséquence, MM. les officiers généraux et supérieurs déclarent que le général, en prenant ce parti, cède à la nécessité militaire la plus évidente, et que, se trouvant entouré par une armée ennemie de 40,000 hommes, il doit éviter, par un traité qui ne viole en rien l'honneur de l'armée, la ruine entière de ces mêmes troupes.

Le général de division, signé G. Barbou; le général de division Rouyer; le général de division Fresia; le général de brigade, commandant l'artillerie, Faultrier; le général de brigade Schramm; le général de brigade Chabert; le général de brigade, commandant le génie, Dabadie; Freuller, colonel; Delenne, major; Teulet, major, et Estève, major.

sère dans des pontons et sur les rochers inhospitaliers des côtes d'Afrique les malheureux soldats qu'ils devaient ramener en France sur leurs vaisseaux. Cet événement eut en Europe un retentissement funeste et exalta jusqu'au fanatisme la fureur de nos ennemis.

« Napoléon, en apprenant ce revers, dit le général Foy, ne s'écria point : Varus! Varus! qu'as-tu fait de nos légions? mais il versa des larmes de sang sur ses aigles humiliées. Cette virginité de gloire qu'il jugeait inséparable du drapeau tricolore était perdue pour jamais, le charme était rompu, les invincibles avaient été vaincus. »

Quant aux généraux Dupont et Marescot, qui avaient signé cette capitulation, ils furent arrêtés à leur retour en France et restèrent en prison jusqu'à la première restauration.

Quoi qu'il en soit, la guerre changea aussitôt de caractère en Espagne et l'insurrection devint partout victorieuse. Joseph, à peine arrivé à Madrid, fut forcé de l'évacuer et de se concentrer derrière l'Èbre pour y attendre du renfort. Les généraux Lefebvre-Desnouettes et Verdier durent lever le siége de Saragosse et se réunir à Moncey derrière Tudela. Pour comble de fatalité, Junot perdit le Portugal qu'il avait conquis et signa, lui aussi, une convention d'évacuation à Cintra; mais celle-ci du moins ne fut pas flétrissante pour nos armes.

Junot, ainsi que nous l'avons dit, était arrivé sans encombre à Lisbonne et avait occupé les villes principales de cet État. Mais l'influence anglaise dominait partout en Portugal, et Junot, l'excellent homme de guerre, n'était pas assez habile politique pour la contrebalancer. La prise de possession du pays, *au nom de l'empereur*, avait eu lieu le 1er février et produit une vive fermentation. Les événements dont l'Espagne était le théâtre amenèrent bientôt une insurrection générale.

Oporto, la première, avait levé l'étendard de la révolte. Une junte s'y forma sous la présidence de l'évêque. Junot envoie le général Loison pour faire rentrer cette ville dans le devoir; mais Loison ne peut arriver jusqu'à Oporto; l'insuffisance de ses forces ne lui permet pas de pénétrer jusque-là; il revient sur ses pas. Le débarquement d'une division anglaise, à l'extrémité des Algarves, achève d'activer le feu de l'insurrection. Partout les détachements français sont assaillis. Junot est obligé de concentrer ses forces éparses. Tous nos bataillons, à l'exception d'un seul qui fut enlevé à Faro, parviennent à s'ouvrir un passage après des obstacles inouïs, car toutes les provinces sont en armes; les rives du Mondego sont couvertes d'insurgés, et l'on voit descendre des bandes de montagnards vers Abrantès et Santarem.

Dans ces circonstances critiques, Junot ne faillit pas un instant à sa mission. Homme d'énergie et d'action, il se prépare à la lutte avec fermeté; il réunit sous sa main tous ses moyens et se décide à tenir à Lisbonne jusqu'à la dernière extrémité, et, le cas échéant, à s'ouvrir par Elvas un chemin pour rejoindre Murat à Madrid ou à Valladolid. En attendant, il détache les généraux Keller-

mann et Loison pour combattre les insurgés sur les points où ils deviennent menaçants. Kellermann écrase ceux de Coïmbre, et Loison, avec 4,000 hommes, s'avance vers Évora; il trouve sous les murs de cette ville un rassemblement considérable de troupes espagnoles et portugaises, les attaque sans calculer leur nombre et leur fait éprouver un sanglant échec. Les ennemis se réfugient dans les murs d'Évora. L'intrépide Loison fait attaquer la ville, y pénètre après quelques heures de combat et y fait un affreux carnage : chaque place, chaque rue, chaque maison devient le théâtre d'un combat sanglant. Les Français, exaltés par cette résistance, tuent sans pitié tout ce qu'ils rencontrent. Cette boucherie se prolonge pendant plusieurs heures, et la ville est saccagée de fond en comble.

Cette sanglante exécution, dont le souvenir vit encore dans les traditions du pays, jeta un moment l'épouvante dans le Portugal tout entier; mais l'annonce du débarquement des Anglais ranima bientôt le courage des habitants.

En effet, au premier cri de guerre jeté par le Portugal, l'Angleterre s'était empressée de préparer une grande expédition. Sir Wellesley, depuis duc de Wellington, qui s'était acquis une grande renommée dans les Indes, fut d'abord embarqué pour la Galice avec 15,000 hommes; de là il reçut l'ordre de se rendre en Portugal, où il devait être bientôt rejoint par le général Dalrymple, avec 15,000 hommes, en tout 30,000 hommes des meilleures troupes anglaises, dont ce dernier général devait prendre le commandement. Mais Wellesley, instruit de l'esprit qui animait les Portugais, et jugeant sainement la position des Français, résolut d'agir avant l'arrivée de son collègue, afin d'avoir seul la gloire de délivrer le Portugal.

Il donna l'ordre à son armée de traverser le Mendego à Coïmbre et de marcher sur Lisbonne.

Ce mouvement était calculé avec une admirable précision. En effet, Junot, obligé de contenir la population d'une grande capitale, de défendre les forts, ne pouvait opposer aux Anglais plus de 8,000 hommes; encore fallait-il pour cela rappeler le général Loison qui était encore à Évora. En attendant, il envoya à leur rencontre le général Laborde avec 3,000 hommes.

Ce général se porta sur Roliça, où il rencontra les troupes ennemies; il eut l'audace d'accepter le combat, et, dans cette lutte inégale de 3,000 hommes contre 15,000, il résista depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, enleva plusieurs positions et n'abandonna le champ de bataille qu'à la dernière extrémité et après avoir causé une grande perte à l'ennemi.

Le lendemain 18 août, il prit position, en avant de Lisbonne. Lord Wellesley ne voulut pas le suivre pour ne pas s'éloigner de la mer. Il prit position à Vimeiro, dans une vallée située non loin du rivage de l'Océan. De Vimeiro, on aperçoit à l'est des hauteurs qui dominent un grand plateau. C'est ce plateau qui devait être le théâtre de l'action.

Le général français partit de Lisbonne avec toutes ses forces disponibles, se réunit à Torres-Vedras au général Laborde, et se porta sur Vimeiro.

Le général Laborde commandait l'avant-garde, avec la première division;

Loison la deuxième division ; Marguron la cavalerie; Kellermann la réserve, et Taviel l'artillerie.

Le général anglais, informé de la marche des Français, fit ses dispositions pour les recevoir. Il appuya à la mer sa droite flanquée par la flotte, sa gauche sur les collines de l'Est, et le centre sur le plateau qu'il fit renforcer.

Le 21, à six heures du matin, l'armée française, après avoir traversé pendant la nuit les défilés de Torres-Vedras, se porta sur Vimeiro ; la cavalerie couronna les hauteurs de l'Est pour protéger l'attaque du général Laborde sur le plateau où se trouvait le centre de l'armée anglaise. En même temps le général Brenier devait attaquer sur la gauche. Laborde marcha vivement sur le plateau ; mais les Anglais tinrent ferme. La brigade Thomières fut mise en déroute la première par une attaque de flanc. Junot fit aussitôt renforcer la division Laborde par celle de Loison, et suivre le mouvement du général Brenier par la brigade de Solignac.

Le combat continua avec acharnement sur le plateau, mais sans avantage pour les Français. En vain les colonels d'artillerie Daboville et Foy cherchèrent-ils à profiter des avantages du terrain pour foudroyer le centre ennemi, rien ne put l'ébranler. A midi, après plusieurs attaques acharnées, les troupes françaises commencèrent à faiblir. Junot fit avancer la réserve. Une manœuvre d'artillerie qu'ordonna Wellesley et une charge de cavalerie repoussèrent nos bataillons. Le général Kellermann, qui la commandait, ne réussit qu'à arrêter la poursuite des ennemis.

Sur la gauche, le général Brenier, dont l'attaque avait été malheureusement retardée par des accidents de terrain, commençait à avoir quelques avantages ; car les Anglais avaient dégarni cette position pour renforcer le centre, lorsque la retraite de Junot l'obligea à se replier à son tour.

Restait la cavalerie, que Junot avait formée en réserve et qui exécuta d'admirables charges pour protéger la retraite.

A deux heures tout était fini. La bataille était perdue et l'armée française se retirait sur Torres-Vedras.

Une suspension d'armes fut conclue le 23, et bientôt après suivie d'une convention dont les bases étaient l'évacuation du Portugal par l'armée française. Quelques difficultés s'étant élevées au moment de la signature définitive, Junot tint au colonel anglais Murray les paroles textuellement rapportées par le général Thiébaut, un des témoins de cette conférence :

« Ne pensez pas, monsieur, qu'en signant le traité, vous me fassiez une grâce ; à ce titre, je n'accepterais rien de vous ni de personne au monde. Il s'en faut, d'ailleurs, que vous soyez moins intéressé que moi à le signer ; ainsi, dites un mot, et mon parti est pris : je déchire le traité, je brûle la flotte, je brûle la marine, les arsenaux, la douane et tous les magasins ; je fais sauter les forts et tous les ouvrages ; je détruis l'artillerie, je défends Lisbonne pied à pied, je brûle tout ce que je suis forcé d'abandonner, je vous fais payer chaque rue de la ville par des flots de sang, ou je me fais jour à travers votre armée ; ou bien, en comprenant dans cette destruction tout ce qui est ou pourra

se trouver en ma puissance, je m'ensevelis, avec les débris de mon armée, sous les ruines du dernier quartier de la ville, et nous verrons alors ce que vous et vos alliés les Portugais aurez gagné à me réduire à cette extrémité. Examinez bien si la partie n'est pas au moins égale, lorsqu'en échange de mon armée je vous laisse une des premières capitales de l'Europe, des établissements du premier ordre, une flotte, un trésor et toutes les richesses du Portugal. »

« Ainsi se termina, ajoute le général Thiébaut, une expédition qui a eu tout l'effet que les événements qui l'ont suivie ont rendue possible, qui a duré au delà du terme que l'on pouvait prévoir; qui, proportion gardée, et malgré le climat, la saison, les marches et les combats, n'a pas coûté le nombre d'hommes que consomment les expéditions les plus ordinaires; qui rappellera à l'armée des souvenirs glorieux, et que le général en chef Junot est parvenu à terminer par un traité que, dans sa position, il n'était plus possible d'espérer : traité au moyen duquel il a eu l'air de céder ce qu'il n'était plus au pouvoir des hommes de conserver; traité qui, en Angleterre, en Espagne et en Portugal, a été l'objet d'une désapprobation (1) qui le rend aussi glorieux pour le général qui l'a obtenu, qu'honorable pour la France; traité, enfin, par lequel l'armée ayant également fait son devoir pendant la conquête, l'occupation et l'évacuation du Portugal, a conservé ses armes, ses munitions, ses bagages; est rentrée tout entière en Espagne, un mois après son débarquement de Quiberon; a contribué la première à faire évacuer la Galice par cette même armée anglaise que, deux mois auparavant, elle avait combattue en Portugal, et a fini par la faire, à son tour, rembarquer à la Corogne. »

Telle fut la première période de la guerre d'Espagne; telle fut l'avant-garde de nos revers. Napoléon, rassuré sur la tranquillité du continent, résolut d'en finir avec l'Espagne; il fit lever les camps de la confédération du Rhin et entra lui-même dans la Péninsule Ibérique avec sa garde et avec trois corps de sa vieille armée, ceux de Ney, Mortier et Victor. Les troupes s'élevaient à 150,000 hommes. La population espagnole avait pu, dans un moment d'exaltation, vaincre les conscrits de Murat et de Dupont, mais il ne vint pas à l'esprit de l'empereur qu'elle osât se soulever contre les vainqueurs d'Austerlitz et de Friedland.

Avant de partir, Napoléon dit au sénat : « Dans quelques jours j'irai me mettre à la tête de mes armées, et, avec l'aide de Dieu, j'irai couronner le roi d'Espagne dans Madrid, et planter mes aigles sur les tours de Lisbonne. »

En partant il dit à ses soldats : « Vous avez surpassé la renommée des armées modernes; vous allez égaler la gloire des armées de Rome, qui, dans une même campagne, triomphèrent sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage. »

(1) Le général Dalrymple, qui était arrivé après la bataille et qui signa le traité, fut disgracié; il passa en conseil de guerre et fut acquitté. Wellesley lui-même ne dut qu'à sa famille et à ses talents reconnus de n'être pas disgracié.

L'empereur partit de Paris dans les premiers jours de novembre; il se rendit à Bayonne et de là il entra en Espagne. Aussitôt l'armée française tout entière se mit en mouvement, et comme un torrent se répandit dans toutes les directions. Suivons la marche de chacun de ces corps d'armée.

Lorsque Napoléon arriva à Vittoria, quartier général de l'armée française, les troupes étaient ainsi divisées: le maréchal Moncey formait la gauche à Taffala, le maréchal Ney était à Vittoria, Soult à Miranda sur l'Èbre, Victor en marche sur Orduna, Lefèvre occupait les hauteurs de Durango, à l'extrême droite.

L'empereur rassembla la garde à Vittoria, prescrivit à Saint-Cyr de pénétrer en Catalogne pour dégager Duhesme qui se trouvait bloqué à Barcelonne, en attendant l'arrivée du corps de Mortier et de celui que Junot ramenait de Portugal.

Deux systèmes se présentaient à l'empereur pour faire la guerre en Espagne; le premier consistait à cheminer lentement, traînant à la suite de l'armée les vivres, les bagages, les munitions de guerre, et à occuper successivement tous les points importants.

Le second consistait à marcher rapidement sur la capitale, en ayant soin toutefois de contenir ou d'écraser les masses organisées qui se trouvaient dans les différentes provinces du nord de l'Espagne. C'est à ce dernier système qu'il s'arrêta.

En conséquence, il se disposa à porter aux Espagnols des coups terribles et imprévus. La position défectueuse qu'occupaient d'ailleurs les armées ennemies lui permettait d'agir ainsi avec succès. Leur centre, trop faible pour opposer une résistance sérieuse, ne pouvait empêcher l'armée impériale d'arriver jusqu'à Madrid. Les deux masses de droite et de gauche, sans liaison entre elles, étaient de leur côté trop faibles pour s'opposer aux mouvements des corps d'armées que l'empereur avait envoyés pour les combattre.

Par suite de ces dispositions, Napoléon porta son quartier général à Miranda le 8 novembre. Il voulait arriver en toute hâte à Burgos pour empêcher Blacke et Castanos de se concentrer sur Madrid, et d'opérer leur jonction avec les troupes qui se trouvaient en Castille.

L'aile droite de l'armée française devait pousser vivement les troupes du général Blacke, pendant que la gauche ferait face aux troupes de Castanos et de Palafox.

Le 10 novembre, le maréchal Soult se porta sur Burgos. L'armée espagnole était rangée en bataille au village de Gamonal où se trouvait son centre. Ses ailes se prolongeaient à droite et à gauche de la grand'route de Madrid pour couvrir Burgos. Au point du jour la division Mouton se précipita sur cette armée et en culbuta le centre. Pendant ce temps, le maréchal Bessières arrivant avec la cavalerie déborda les ailes, les chargea en flanc, et entra pêle-mêle avec les fuyards dans Burgos. La ville était déserte, les habitants avaient abandonné leurs maisons pendant le combat. Les Espagnols, dans cette courte et rapide

action, avaient perdu 3,000 hommes tués ou blessés ou faits prisonniers, et presque toute leur artillerie.

Maître de Burgos, Napoléon y établit son quartier général. Il envoya le maréchal Soult sur Reynosa pour prévenir l'armée de Galice; mais Blacke s'était déjà porté vers Espinos de los Montéros pour couvrir la route qui passe à Espinosa, où l'armée espagnole avait rassemblé le gros de son matériel.

Le général la Romana y était aussi établi, dans une position difficile pour l'attaque, mais désastreuse pour la retraite. Le maréchal Victor arriva le premier en face de cette position. Il fit attaquer sans hésiter, culbuta dans un ravin formé par la Trueba, le corps d'armée de la Romana et le détruisit presque en entier. Le combat dura deux heures. Les Français, maîtres du plateau, s'y maintinrent jusqu'à la nuit qui mit un terme à la lutte.

Vaincu dans cette première rencontre, le général Blacke espérait reprendre sa revanche le lendemain. Il avait massé son armée dans un coude forme par la Trueba, ayant la ville derrière lui, comme autrefois l'armée russe à Friedland. Le maréchal Victor, au lieu d'attaquer les Espagnols par la droite, comme s'y attendait le général Blacke, lança contre sa gauche le général Maison, qui la mit en déroute et parvint à se rendre maître du seul pont que possédât l'ennemi.

Les Espagnols formés en masses carrées au centre et à la droite se précipitèrent dans la Trueba, pour échapper à la fureur de nos soldats ; mais un grand nombre s'y noyèrent; presque tous les autres furent tués ou pris. On évalue leur perte à 10,000 hommes.

Battu à Espinosa, Blacke se porta sur Reynosa, où il espérait prendre du repos et rallier ses troupes. Mais Soult, ainsi que nous l'avons dit, marchait sur cette position et n'en était qu'à une petite distance. Blacke fut forcé de se jeter en toute hâte dans le royaume de Léon, par les montagnes des sources de l'Ebre.

Si le maréchal Victor eût retardé d'un jour son attaque à Espinosa, et eût donné au maréchal Soult le temps d'arriver, pas un seul des soldats de Blacke ne se fût échappé.

De Reynosa, le maréchal Soult ne voulut point s'engager dans des gorges affreuses à la poursuite de l'armée vaincue; il se porta sur Sant-Ander, balaya la province, ramassa un bon nombre de prisonniers, et se rabattit ensuite sur Léon.

Il restait encore à vaincre les armées de Castanos et de Palafox réunies à Tudela. C'est aux maréchaux Ney et Lannes que Napoléon confia la mission de les détruire. Ney se porta sur Soria et y arriva le 22 novembre. Le maréchal Lannes se dirigea sur Tudela par Calahora. Le 23 au matin, le maréchal Lannes arriva en présence de la ligne ennemie. L'avant-garde, formée de la division de cavalerie du général Lefèbre Desnouettes, rencontra les premiers postes espagnols en avant de Tudela. L'armée de Castanos était partagée en sept divisions; elle était forte de 45,000 hommes, et se prolongeait sur une ligne d'une lieue et demie d'étendue. La droite se composait des troupes aragonaises du général

Palafox ; la gauche, des trois divisions d'Andalousie, et le centre des troupes de Valence et de Castille; c'étaient les vainqueurs de Baylen, les défenseurs de Valence et de Sarragosse ; c'était l'espoir de l'Espagne. Le front de cette armée était garni de 40 pièces de canon en batterie. Le maréchal Lannes avait à peine la moité de ces forces ; mais après avoir reconnu la position occupée par l'ennemi, il n'hésita pas à ordonner l'attaque.

En effet l'immense extension donnée à la ligne espagnole permettait au général français de la percer sur tous les points où il dirigerait son attaque. Il lança la division Maurice Mathieu sur le centre et la division Lagrange sur la gauche ; 60 pièces d'artillerie appuyaient leur attaque. Ainsi que l'avait prévu le général, cette ligne fut aisément trouée au centre et à la gauche. A peine l'infanterie eut-elle ouvert le passage à travers les rangs espagnols, que le général Lefèvre-Desnouettes avec sa cavalerie y entra à sa suite, et faisant un quart de conversion gauche, se rabattit sur l'aile droite et l'entoura de tous côtés ; en un instant toute cette armée fut brisée, mise en déroute et entièrement dispersée. Sept drapeaux, 30 pièces de canons, 300 officiers et 3,000 soldats prisonniers, sans compter plus de 4,000 hommes tués ou noyés dans l'Ebre, tel fut le résultat de cette action rapide et brillante. Ici encore le succès ne fut pas ce qu'il aurait dû être, par la faute du maréchal Ney. Arrivé le 22 à Soria, après une marche un peu lente, il aurait dû se diriger sur Agréda et empêcher l'ennemi de se retirer.

Ainsi dans deux circonstances décisives, les armées espagnoles échappèrent à un désastre complet par le défaut d'ensemble dans les opérations des généraux de Napoléon.

Rassuré sur ses flancs par la défaite totale des armées espagnoles de droite et de gauche, Napoléon marcha en toute hâte sur Madrid. Le 29 novembre, il passa le Douro à Aranda avec le corps du maréchal Victor, la garde impériale et la réserve de cavalerie. Le 30 novembre, l'armée française arriva en face des défilés de Somo-Sierra. 10,000 hommes gardaient cette position, presque inexpugnable, formée par des rochers abruptes, au milieu desquels passe la grande route de Burgos à Madrid.

Le duc de Bellune fit attaquer à l'instant même les avant-postes, et s'engagea avec ses troupes dans le défilé. Les hauteurs de droite et de gauche de ces montagnes étaient garnies de tirailleurs ennemis ; d'autres troupes espagnoles étaient rangées en amphithéâtre dans les rochers les plus rapprochés du col, et leurs feux croisés plongeaient dans la pente rapide de la chaussée. Napoléon arriva au moment où l'infanterie française de Victor, engagée dans le défilé, faisait les plus grands efforts pour escalader les hauteurs de droite et de gauche, sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie espagnole.

L'empereur examina quelque temps en silence la position de l'ennemi, sans se préoccuper des boulets et des balles qui pleuvaient à ses côtés, et, comprenant que toute attaque en colonne étroite et profonde serait difficile et meurtrière pour ses soldats, il résolut de faire enlever la position par une de ces attaques inouïes et prodigieuses, comme lui seul savait en ordonner. Il fit avan-

cer les lanciers polonais de la garde, et ordonna au général Montbrun d'enlever à leur tête les batteries espagnoles. Ces braves soldats partent au galop en colonne, mais le feu terrible des batteries ennemies arrête le premier escadron; il hésite; les autres arrivent à la suite, s'élancent à bride abattue, gravissent la montagne sous une pluie de balles et de mitraille, renversent tout ce qui s'oppose à leur élan, enlèvent les canons, précipitent dans les ravins l'infanterie espagnole, et par cette charge, la plus audacieuse dont la cavalerie ait donné l'exemple, ils enlèvent une position regardée comme inexpugnable, et ouvrent à l'armée la route de Madrid.

Charge brillante s'il en fut, disait Napoléon dans le dixième bulletin de l'armée d'Espagne, où les lanciers polonais se sont couverts de gloire et ont montré qu'ils étaient dignes de faire partie de la garde impériale : canons, drapeaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris.

Dix jours avaient suffi à l'empereur pour s'emparer de tout le nord de l'Espagne, et s'avancer jusqu'aux portes de Madrid.

Après le passage de la Somo-Sierra, Napoléon marcha sur Madrid.

De Somo-Siera jusqu'à Madrid la route fut belle et paisible; vingt-quatre lieues furent parcourues sans combat, ce qui était une chose étrange dans le nouveau pays où l'on faisait la guerre. L'ennemi s'était réfugié dans la capitale; villages, maisons, faubourgs avaient été rapidement mis en état de défense. A l'intérieur de la ville et sur les points menacés, couvents, hôtels, places et rues avaient été transformés en forteresses. Les religieux de tous les ordres s'étaient armés du mousquet, et, par une singulière alliance, les filles publiques de la ville s'étaient organisées en légions mobiles, pour transporter des vivres et des munitions aux soldats, aux bourgeois et aux moines, qui attendaient sur la défensive l'armée française.

Le 3 décembre 1808, Madrid fut attaquée. Cinquante pièces de canon, dirigées par le général Lauriston, eurent bientôt renversé les murailles du Retiro, hérissées de fortifications et d'habiles tireurs. Retranchés derrière les barricades, faisant feu de toutes les fenêtres, les Espagnols, les meilleurs soldats du monde pour cette guerre d'embuscade, ne reculaient que pas à pas; il fallait employer leur tactique, et n'avancer qu'à l'abri des maisons que l'on prenait et qui aidaient à en prendre d'autres.

2,700 hommes à peu près avaient été chargés de la défense du couvent des Récollets, de l'hôtel inachevé du prince de la Paix, et du beau palais des princes de Médina-Cœli; on se battit dans l'intérieur des galeries; chaque appartement fut pris à la baïonnette; mais tout demeura aux Français, et tous les points défendus furent successivement enlevés. Le palais du duc de Médina-Cœli, surtout, soutint un siége en règle; on se battit de chambre en chambre; les salles de réception étaient couvertes de cadavres; l'acharnement était tel, que les blessés des deux nations se traînaient sur le carreau, se cherchant encore et se poignardant à l'arme blanche.

Un plan d'attaque générale avait été résolu, qui devait succéder aux attaques partielles. L'heure était venue de se conformer à ce grand mouvement; aussi

le général Labruyère, qui commandait la brigade d'avant-garde, arrêta l'élan de ses troupes sur l'avenue des Récollets. Cependant ce général, qui le matin même avait reçu quelques reproches de l'empereur à propos de dispositions inhabiles qu'il avait prises dans les Asturies, voulait absolument, par une victoire complète, faire oublier ces reproches à Napoléon.

Au sommet de la grande rue d'Alcala, les Espagnols avaient établi une batterie de dix pièces de canon pour répondre à une batterie française qui, après avoir enfoncé les grilles de la porte d'Alcala, avait été établie devant cette porte. Le feu était si vigoureusement nourri sur ce point, que la mitraille balayait toute la largeur de la rue ; quant aux rues environnantes, elles étaient coupées de barricades et chaque place garnie de troupes. Il était donc inutile de tenter ce chemin.

Tout à coup le général Labruyère donne l'ordre à 50 voltigeurs de s'emparer de cette batterie de dix pièces de canon, et lui-même s'élance à leur tête. Les reproches de l'empereur lui pesaient sur le cœur. Au bout de vingt pas, 20 hommes étaient déjà tombés ; 30 voltigeurs, seuls debout, continuaient de s'avancer, et, esclaves de la discipline, allaient se faire tuer jusqu'au dernier, lorsque le général Labruyère fut blessé à mort ; c'est ce qu'il avait cherché toute la journée.

Dans la nuit du 3 au 4 décembre, la capitulation de Madrid fut signée, et Napoléon fit son entrée dans cette capitale. De là, il donna une nouvelle direction aux troupes ; ces différents corps d'armée, s'éloignant comme autant de rayons dont Madrid était le centre, se mirent en marche pour la Galice, l'Andalousie et Valence.

Les Anglais espéraient surprendre Burgos et s'avançaient en force sur ce point, conduits par le général Moore. Napoléon, résolu de se débarrasser par un coup énergique de ce général, plus à craindre pour lui sur ses derrières que toutes ces nuées d'Espagnols, plutôt tirailleurs que bons soldats en bataille rangée, marcha de sa personne contre lui. Le passage de la Guadarama, qui ne peut se comparer qu'à celui du Splugen et qui peut-être est plus difficile encore à franchir, préserva seul, en retardant les manœuvres de l'empereur et en permettant que Moore fût prévenu du danger qui le menaçait, l'armée anglaise d'une entière destruction.

Ce fut pendant cette marche que Napoléon reçut des nouvelles de France : une nouvelle guerre avec l'Autriche le rappelait à Paris. Il quitta aussitôt l'Espagne pour marcher sur Vienne, en passant par Eckmül et Ratisbonne. Quinze jours après, il recevait à Paris les félicitations des grands corps de l'État.

Napoléon avait laissé au maréchal Soult le soin de chasser les Anglais de la Péninsule. Cette mission convenait surtout à l'habile stratégiste qui en était chargé. Aussi se mit-il en marche à l'instant même, poussant avec vigueur devant lui l'ennemi déjà ébranlé, comme nous l'avons dit, par la seule présence de Napoléon.

Le duc de Dalmatie se porta d'abord vers Calcabellos, ville située sur le

versant des montagnes de la Galice, où la réserve de sir John Moore avait pris position. La Guia, torrent aux abords escarpés et au cours rapide, passe à travers la ville, où un pont de pierre unit les deux rives ; ce pont est protégé par un escarpement de terrain planté de vignes, et soutenu par des murs qui taillent la montagne en terrasses superposées les unes autres : 2,500 hommes d'infanterie, 1,000 hommes de cavalerie et six pièces de canon défendaient ce point déjà si bien fortifié par la nature. Moore, poursuivi depuis Burgos avec tant de vigueur, qu'il avait dans sa marche abandonné ses malades, coupé les jarrets des chevaux, et jeté dans les rivières et dans les précipices les bagages qu'il ne pouvait emmener, Moore avait choisi ce point pour faire un instant résistance à l'armée française, et pour donner à ses colonnes en déroute le temps de se reformer.

Le 3 janvier, vers onze heures du matin, on arriva en vue de Calcabellos et l'on s'aperçut de l'intention de l'ennemi. Le général Colbert fut aussitôt envoyé pour prendre connaissance de la position. Il s'approcha avec sept ou huit escadrons ; mais voyant que le terrain était fortement occupé, il demanda de nouvelles instructions. Soult lui ordonna de marcher en avant, et lui envoya pour le soutenir les voltigeurs des 2e et 12e légers. Aussitôt le général Colbert s'élance sur les Anglais, les atteint, les culbute, les force de se replier devant lui, les poursuit jusqu'au pont, où la fusillade et la mitraille arrêtent un instant les Français, et donnent à l'ennemi le temps de repasser la Guia ; mais cet instant est rapide. Le général Colbert arrive au pont, sabre, à la tête de sa cavalerie, les Anglais, qui, n'ayant point le temps de franchir l'arche étroite, se laissent glisser dans le torrent. Colbert traverse le pont ; mais arrivé sur l'autre rive, quelques compagnies anglaises embusquées dans les vignes et sur les terrasses dont nous avons parlé, font feu sur nous à portée de pistolet : une balle atteint Colbert au front et le renverse. Mais, quoique blessé à mort, le jeune général se relève, et faisant un effort pour suivre des yeux l'ennemi qui fuit de tous côtés : « Mes amis, dit-il, je suis bien jeune pour mourir ; mais ma mort est digne d'un soldat de la grande armée, puisqu'en mourant je vois fuir les derniers et les éternels ennemis de mon pays. »

A ces mots il expira, frappé comme Marceau ; comme Marceau, jeune et brave ; comme lui estimé de l'ennemi qu'il combattait, et qui disait de lui en rendant compte de cet événement : « Sa belle figure, son air martial, sa voix, sa noble attitude, et par-dessus tout son audace valeureuse, avaient excité l'admiration des Anglais, et un sentiment de regret prévalut dans l'armée, lorsque ce brave officier fut frappé du coup mortel. »

Deux jours auparavant, Napoléon passant la revue de la brigade Colbert à Astorga, et reconnaissant dans le jeune général un de ses plus anciens compagnons d'armes, lui avait dit : « Monsieur de Colbert, vous m'avez prouvé en Égypte, en Italie et en Allemagne, que vous étiez un de mes plus braves soldats ; avant peu vous recevrez la récompense due à vos brillants services. »

— Hâtez-vous, Sire, lui avait répondu Colbert en riant, car voilà que je commence à me faire vieux. »

Colbert avait alors trente et un ans.

Mais sa mort fut promptement vengée; les troupes qui avaient traversé le pont en même temps que lui s'élancèrent à travers les vignes, et escaladant la montagne, de terrasse en terrasse, forcèrent les Anglais à la retraite; 300 hommes à peu près furent tués et blessés de part et d'autre dans cette escarmouche.

L'armée britannique se retirait avec une telle précipitation, qu'elle avait parcouru en quarante-huit heures les vingt-cinq lieues qui séparent Villa-Franca de Lugo, où elle arriva le 5 dans la soirée, après avoir semé sur la route une partie de son trésor, ses gros bagages et une vingtaine de pièces d'artillerie : les Français marchaient au milieu de villages incendiés, de chevaux tués ou mutilés par leurs conducteurs, de femmes expirantes, victimes de la brutalité des soldats, et de cadavres couverts d'uniformes anglais, qui attestaient que les paysans avaient essayé de rendre à leurs blessés le mal que ceux-ci leur avaient fait. A quelques lieues de Villa-Franca les Français s'emparèrent d'un convoi d'argent, évalué à 1,000,000 à peu près, qu'on trouva dans une voiture abandonnée par ses conducteurs, qui s'étaient retirés en emmenant leurs chevaux.

A Ferreira, notre avant-garde rencontra l'arrière-garde ennemie : celle-ci, en se retirant, voulut faire sauter un petit pont dont la rupture devait retarder notre marche; mais la terreur était si grande, que l'ennemi, en apercevant notre cavalerie qui s'apprêtait à charger, prit la fuite sans avoir le temps de mettre le feu à la mèche.

Cependant le général Moore avait reconnu l'impossibilité de soutenir jusqu'à la mer une retraite ainsi désorganisée. Aussi, profitant de la position, qui lui parut bonne, résolut-il de faire une halte de deux jours pour rétablir l'ordre dans son armée, et pour arrêter la nôtre par une démonstration d'autant plus efficace qu'elle serait plus inattendue.

En effet, l'étonnement du maréchal Soult fut grand lorsqu'en arrivant à Lugo il vit ces préparatifs de défense : mais, pressé par les instructions de Napoléon, qui lui ordonnaient de ne laisser aucun relâche à l'ennemi, il réunit ses colonnes et se prépara à attaquer.

Les Anglais étaient placés en arrière de Lugo; ils avaient leur droite appuyée au Minho et leur gauche à des montagnes.

La journée du 6 se passa en escarmouches entre l'avant-garde française et les grands postes anglais.

Dans la nuit du 6 au 7, le maréchal Soult vit arriver successivement toutes ses troupes, 24,000 hommes à peu près. Au point du jour, il forma son armée en bataille, plaça à l'aile droite une partie de sa cavalerie, destinée à tourner l'aile gauche de l'ennemi, abordable sur ce point seulement, mais qui, une fois abordé, était perdu; une division d'infanterie et une batterie d'artillerie légère soutenaient la cavalerie. Le reste de la journée fut donné aux soldats pour se reposer, attendu que les vainqueurs étaient aussi las et aussi affamés que les vaincus ; car, marchant aussi vite qu'eux, puisque nos avant-postes harcelaient

sans cesse leur arrière-garde, ils marchaient, de plus, sur une route et à travers un pays déjà dévasté.

Mais le général Moore, en voyant les dispositions de l'habile stratégiste auquel il avait affaire, avait jugé qu'il était perdu s'il ne continuait pas son mouvement rétrograde; d'ailleurs son intention n'avait jamais été d'engager un combat sérieux, mais seulement de donner un peu de repos à ses troupes et de rétablir quelque ordre dans sa retraite. Pendant ces deux jours, il avait donc réorganisé tant bien que mal son armée : aussi le 8, à neuf heures du soir, ayant ordonné aux soldats de prendre les armes, il fit mettre à l'ordre que l'armée se retirait sur la Corogne, et devait se rappeler toute sa constance pour effectuer cette marche, et, comme l'ordre était donné à l'arrière-garde de ne point s'arrêter, il prévenait les traînards qu'ils seraient indubitablement massacrés par les Français.

Cet ordre du jour publié, l'armée anglaise se mit en marche après avoir eu le soin d'alimenter ses feux d'assez de bois pour qu'ils brûlassent toute la nuit.

Les Français, comme l'avait prévu le général, furent dupes de ces feux si bien entretenus pendant l'obscurité. Le lendemain, à quatre heures du matin, l'armée tout entière était sous les armes; mais elle n'avait plus d'ennemis à combattre : l'ennemi avait dix heures de marche sur elle.

On entra dans Lugo; on y trouva quinze pièces de canon que les Anglais n'avaient pu emmener, et 400 chevaux qu'ils avaient tués sur le glacis. Le maréchal Soult se mit aussitôt à la poursuite des fuyards.

Le 11 janvier, l'avant-garde anglaise aperçut les murs de la Corogne; le même jour, le reste de l'armée arrivait sous la protection de cette place. Depuis sa tentative sur Burgos, le général Moore avait perdu dans sa retraite 8 à 10,000 hommes, 6,000 chevaux, son artillerie, ses magasins, ses équipages et la caisse de l'armée.

La Corogne présentait enfin aux Anglais le terme de leurs fatigues, et leur offrait un lieu d'embarquement sûr : mais comme on avait cru que la retraite s'effectuerait sur un autre point, les vaisseaux avaient fait voile pour Vigo, et leur retour, pour lequel le général Moore avait aussitôt envoyé des courriers, pouvait être retardé par les vents contraires. Sir John Moore fit donc immédiatement exécuter de nouveaux ouvrages pour augmenter les moyens de défense de la place. La résistance, au reste, était d'autant plus facile que, vu la difficulté des chemins, les Français étaient dépourvus de toute grosse artillerie.

En arrivant, le 12, à Castroburgo, les Français trouvèrent pour premier obstacle le pont rompu; ce pont ne put être rétabli que le 14. Le maréchal y fit aussitôt passer l'infanterie et l'artillerie, qui vinrent prendre position en face de l'armée anglaise, laquelle se trouvait occuper la chaîne inférieure des montagnes de la Corogne, tandis que l'armée française occupait les hauteurs. Ainsi disposée, l'armée française présentait un grand cercle qui débordait de chaque côté les ailes ennemies, la division Laborde formant la droite, la division Mermet formant la gauche, et la division Merle tenant le centre. A mi-chemin des deux armées tait le village d'Elvina, occupé par les piquets anglais.

Le 16, vers deux heures de l'après-midi, un mouvement se fit apercevoir sur toute la ligne française : c'était le signal du combat.

Le maréchal Soult distribua son artillerie de moindre calibre sur le front de sa position, ouvrit un feu meurtrier sur sa gauche, et descendit des montagnes en trois colonnes.

La première brigade de la division Mermet entama le combat en marchant droit sur le village d'Elvina : les Anglais, abordés franchement, furent culbutés et obligés de se replier en arrière ; là ils se reformèrent, et, renforcés d'un régiment écossais, revinrent à la charge. Après une lutte de près d'une heure, les Français furent obligés de l'abandonner à leur tour ; ils revinrent à la charge : Anglais et Ecossais, culbutés, pressés, poursuivis la baïonnette dans les reins, abandonnèrent enfin ce village, dont la possession assurait le succès de la journée. Le général Moore l'avait si bien compris, qu'il accourait de sa personne au secours de ses troupes, lorsqu'un boulet lui enleva tout le flanc gauche ; un instant auparavant le lieutenant-général David Berd avait eu le bras emporté par un boulet. Le lieutenant-général sir Jams Hope prit le commandement de l'armée.

Cependant cette double perte ne découragea pas l'ennemi. Pendant le reste de la journée, d'ailleurs fort avancée, il maintint ses positions ; mais la nuit venue, le général Hope donna ordre de battre en retraite sans bruit et de se retirer dans la Corogne. Au point du jour, des hauteurs où il était, le maréchal Soult vit les lignes de l'ennemi abandonnées, et par de là la ville, l'armée anglaise, qui s'embarquait en toute hâte. Il lança aussitôt dans les faubourgs tout ce qu'il avait d'infanterie légère, avec une batterie de canon, qui traversa la ville au galop, et, s'établissant sur le port, commença à tirer sur la flotte anglaise ; mais il était déjà trop tard ; celle-ci leva l'ancre et gagna le large. Le 17 au soir la flotte était hors de vue.

On trouva dans le camp anglais plus de 3,000 fusils, des bagages, des munitions, des habillements. Quant à la perte occasionnée par le combat de la veille, elle pouvait monter à 2,500 hommes hors de combat.

En quittant Soult, Napoléon lui avait laissé les instructions suivantes :

« Lorsque les Anglais seront embarqués, vous marcherez sur Oporto avec les quatre divisions Merle, Mermet, Delaborde et Heudelet, avec les dragons de Lorge et de Lahoussaye, et avec la cavalerie légère de Franceschi.

» Vous envahirez le Portugal, en combinant vos mouvements avec ceux du duc de Bellune, et vous marcherez sur Lisbonne. »

Le maréchal Soult s'occupa d'abord de chasser les Anglais de la Péninsule, puis de marcher sur Lisbonne.

Son corps d'armée montait à 47,000 hommes, mais une partie de cette armée était employée à garder les communications ; de sorte que son effectif réel ne se montait qu'à 25,000 hommes, épuisés de fatigue et manquant de vivres et de munitions. Il paraissait donc matériellement impossible de suivre les instructions de l'empereur.

Mais le maréchal Soult était l'homme des choses impossibles.

D'après le plan de Napoléon, deux armées devaient envahir le Portugal: l'une, aux ordres du maréchal Victor, devait descendre le Tage et traverser la haute Estramadure; l'autre, conduite par le maréchal Soult, devait passer le Minho à Tuy, et s'avancer dans l'intérieur du royaume par Braga et Oporto.

Le 1er février ce dernier corps d'armée se mit en mouvement pour traverser le Minho à Tuy, suivant la route qui s'étend entre Salvatiera et Gardia; malheureusement on était alors au plus fort de l'hiver, les torrents étaient grossis; et le Minho, à sec l'été, comme presque toutes les rivières d'Espagne, était devenu un véritable fleuve. Le défaut d'embarcations nécessaires et la nécessité d'opérer le passage sous le canon de la forteresse portugaise de Valencia, déterminèrent le maréchal Soult à remonter le Minho jusqu'à Ozeuse; il espérait trouver sur ce point un passage moins difficile et surtout moins gardé; il ne s'était pas trompé; arrivé dans cette ville, après un engagement avec les paysans galiciens, le maréchal Soult traversa le Minho sans obstacle.

L'armée s'avança sur Oporto: 50,000 hommes gardaient cette ville; mais, dit le journal du maréchal Soult, lorsque le 2e corps parut sur les rives du Minho, les provinces septentrionales furent frappées de terreur; elles comprirent que les Français étaient de terribles ennemis. Les forces régulières portugo-espagnoles s'élevaient à 16,000 hommes et s'étendaient, le long de la vallée de Taméga, depuis Monterey jusqu'à Chaves; c'était la première ligne de défense du Portugal. 25,000 hommes postés à Braga formaient la deuxième ligne. Enfin, l'évêque d'Oporto, à la tête d'une multitude de paysans renforcés de quelques troupes régulières, formait la troisième ligne.

Le 4 mars, l'armée française se mit en mouvement; le 5, l'avant-garde était à Villaréal.

Le maréchal Soult envoya aussitôt trois divisions d'infanterie et une de cavalerie sur Monterey.

A mesure que les Français s'avançaient, les Espagnols quittaient leurs positions et se repliaient sur Monterey. Enfin, arrivé au pied des montagnes d'Orduna, on rencontra le marquis de la Romana avec 25,000 hommes à peu près, tant de troupes qu'il avait organisées à Léon que de nouvelles levées qu'il avait faites en Galice.

Le maréchal se porta aussitôt de sa personne pour examiner la position des Espagnols, et, l'ayant reconnue, donna l'ordre de les attaquer en queue, tandis que lui-même les attaquerait en tête. Pris entre deux feux, les Espagnols se formèrent en carré; mais à peine, après avoir résisté un instant aux troupes légères, virent-ils s'avancer les colonnes d'attaque, que, sans attendre leur choc, ils se débandèrent, abandonnant aux Français leur position, dix pièces de canon, sept drapeaux et une grande quantité de munitions. Les fuyards, poursuivis par Franceschi et la cavalerie, prirent en désordre la route de Sanabria et de Puebla; quelle que fût la rapidité avec laquelle ils se jetèrent dans les montagnes, les vainqueurs n'en firent pas moins 2,500 prisonniers. Mais ne sachant que faire, et n'ayant pas trop de soldats pour les faire accompagner par une escorte, le maréchal leur rendit la liberté à la condition qu'ils ne serviraient plus

contre la France ni contre le roi Joseph. Les Espagnols firent le serment exigé; mais bientôt, relevés de ce serment par leurs prêtres, ils rejoignirent en grande partie le corps d'armée du marquis de la Romana. Au reste, cette victoire produisit un tel effet sur les Portugais, que la plupart des paysans qui s'étaient soulevés jetèrent leurs armes et rentrèrent chez eux.

Chaves, dans la crainte du pillage, n'essaya pas même de tenir et se rendit après trois sommations. Cette reddition permettait au maréchal Soult d'agir enfin sur Oporto, soit par Tras-os-Montès, soit par Entre-Douro et Minho : il se décida pour cette dernière province.

Il fallait traverser un défilé étroit, profond et escarpé; ce défilé était gardé par une population de montagnards robustes et braves : pendant six heures le maréchal Soult lutta; enfin, les nouvelles Thermopyles furent forcées, et, le 17 mars 1809, l'armée française arriva devant Braga, au moment où la population de cette ville venait d'égorger le général Freire, qui avait voulu se replier sur Oporto.

Un officier hanovrien, nommé le baron d'Iben, fut appelé au poste périlleux de général en chef des émigrés; celui-ci, instruit par l'exemple de son prédécesseur, au lieu de parler de retraite conduisit son armée droit aux Français.

Le 30 mars, le maréchal Soult se trouva en face de l'ennemi; l'armée française se déploya aussitôt en ligne de bataille sur les hauteurs de Cavalho-d'Este. Le résultat de la journée ne fut pas un instant douteux ; les Portugais battus s'enfuirent vers Braga, où les Français entrèrent pêle-mêle avec eux. Artillerie, bagages, caisses militaires, tout tomba entre nos mains.

Le maréchal Soult se remit aussitôt en marche et arriva le 18 avril devant Oporto; rien n'avait été négligé pour mettre la ville en état de défense. Deux cents pièces de canon armaient la place, dont l'enceinte avait été fortifiée avec soin; une garnison de 20,000 hommes, soutenue par 50,000 hommes commandés presque tous par des officiers anglais, et composés moitié de paysans, moitié de troupes régulières, était chargée de la défendre. La droite de cette armée occupait une ligne escarpée de rochers qui s'élèvent jusqu'au Duero; la gauche s'appuyait à la mer. Le centre dominait le chemin par lequel l'armée française devait déboucher, et était défendu par une forte redoute garnie d'artillerie.

Le 26, l'armée française parut; elle s'approcha jusqu'à portée de canon de la redoute : là, elle fit halte pour attendre deux divisions qui étaient restées en arrière.

La journée du 27 se passa en escarmouches et en combats d'avant-postes. Pendant toute la nuit les Portugais firent feu de toutes leurs pièces. Leurs boulets tombaient au milieu des bivouacs de cavalerie. Le maréchal Soult fit faire un mouvement en avant; comme la nuit était sombre, ce mouvement demeura inaperçu, et dès lors les boulets passèrent au-dessus de la tête de nos soldats.

Le lendemain, le maréchal Soult fit sommer l'évêque d'Oporto de rendre la ville. Le général Foy fut chargé de cette mission périlleuse. Renversé de cheval,

il eut ses habits déchirés par la multitude, et n'échappa à la mort que par miracle. Il fut jeté dans un cachot.

Pendant la nuit du 28 au 29, un violent orage éclata; le roulement de la foudre, le sifflement du vent firent croire aux Portugais que l'armée française s'avançait. Ils firent un feu d'artillerie et de mousqueterie qui dura jusqu'au jour, et qui n'eut d'autre résultat, comme la veille, que de leur faire brûler une partie de leurs munitions. A sept heures du matin, le maréchal Soult ordonna l'attaque; il forma trois colonnes : la première, sous les ordres du général Merle, reçut l'ordre de se porter sur la gauche du centre ennemi; la seconde, sous les ordres du général Franceschi, chargea l'extrême droite; enfin, la troisième, sous les ordres du général Mermet, marcha sur le centre. Le combat s'engagea d'abord sur les deux ailes. Le maréchal Soult avait prescrit au général Mermet de se tenir en arrière, afin de donner à l'ennemi le temps de dégarnir son centre pour renforcer ses ailes. Cette tactique réussit. Une partie des troupes qui le composaient marcha en effet contre Merle et Franceschi. Au moment décisif, le général Mermet s'avança contre l'ennemi l'arme au bras et sans tirer un coup de fusil. Arrivé à vingt pas, il fit faire une décharge horrible, et se précipita à la baïonnette dans la trouée que sa fusilliade venait de faire. Le centre ennemi était enfoncé.

Le général Merle voyant le succès obtenu par son collègue à sa droite, porta aussitôt toute sa gauche contre les ouvrages ennemis, les enleva au pas de charge, tua une partie de ceux qui les défendaient, et chassa les autres vers la mer avec une telle rapidité, qu'à peine eurent-ils le temps de se jeter dans le fort de Santa Joa, à l'embouchure du Duero. Très-peu rassurés dans cette position et voyant arriver les tirailleurs français, ils essayèrent de passer le fleuve, les uns à la nage, les autres dans des barques. Le général Lima, qui commandait cette partie de l'armée portugaise, voulut en vain essayer de les rallier et s'opposer à leur fuite. Il fut massacré par eux. Presque tous se noyèrent ou furent faits prisonniers. Ce succès sur le centre droit et sur le centre gauche de l'armée portugaise amenait inévitablement la déroute des deux ailes; elle eut lieu aussitôt.

Le maréchal Soult, pour tirer tout le parti possible de cette victoire, fit charger par la cavalerie les fuyards, qui se précipitaient dans la ville dans toutes les directions. Les cavaliers français arrivèrent pêle-mêle avec les Portugais devant la ville, dont ils emportèrent les faubourgs sans résistance, et s'avancèrent avec eux jusqu'au pont du Duero, que les ennemis travaillaient à démolir. La foule qui se précipitait sur ce pont acheva l'œuvre de destruction; le pont s'écroula, entraînant avec lui dans ses décombres les masses qui l'encombraient. Tout fut écrasé ou noyé; mais la majeure partie étant encore entre l'armée française et le pont rompu, elle fut ou tuée ou prise. Pendant ce temps, le maréchal Soult ordonnait l'attaque sur un autre point. Deux cents hommes qui occupaient le palais de l'évêque d'Oporto, attaqués vivement par nos soldats et sommés de se rendre, répondirent par des coups de feu à cette sommation et tuèrent plusieurs parlementaires. Les Français, exaspérés, enlevèrent enfin cette position, et poignardèrent à coups de baïonnette tout ce qui s'y trouvait.

La ville était prise. En y pénétrant nos soldats aperçurent les cadavres mutilés de plusieurs camarades faits prisonniers la veille, et, tristes représailles de la guerre, ils massacrèrent impitoyablement pendant plus de deux heures tout ce qui se présenta à leurs yeux.

Cette journée coûta aux ennemis plus de 10,000 hommes tués et un grand nombre de prisonniers. Le soir, à huit heures, le pont du Duero était réparé, et les communications de la ville avec l'armée française rétablies sur tous les points. Le maréchal Soult établit son quartier général à Oporto. Ayant appris que le général Sylveyra s'était jeté sur ses derrières, et avait repris successivement les villes de Chaves de Braga et de Gui-Marens, et que ce hardi partisan s'était porté avec 6,000 soldats et 15,000 paysans sur la ville d'Amarante, il résolut d'attendre avant d'agir des nouvelles du maréchal Victor, qui devait opérer en même temps que lui et pénétrer en Portugal par la haute Estramadure. Mais le maréchal Victor avait été arrêté par les maladies, par les combats partiels qu'il avait été forcé de livrer, et enfin par la bataille de Médelin, qu'il avait gagnée; mais ces maladies, ces combats, cette victoire, avaient réduit son armée de 45,000 hommes à 20,000. Il avait pris position à Thomère et n'avait point voulu pénétrer plus avant dans le Portugal, à cause des insurrections qui éclataient de toutes parts et sans avoir reçu des nouvelles du maréchal Soult, qui, de son côté, attendait pour agir d'en avoir reçu des siennes.

La position du maréchal Soult devenait chaque jour plus critique; engagé avec 22,000 hommes de troupes dans le cœur du Portugal, il ne pouvait à la fois garder Tras-os-Montès et s'avancer en même temps vers Lisbonne; d'ailleurs, la possession d'Oporto était, dans les circonstances où l'on se trouvait, d'une telle importance, qu'on ne pouvait en confier la défense à une simple garnison : il résolut donc de tenir ferme dans cette position; mais vers la fin du mois d'avril, il reçut la nouvelle que lord Wellesley était débarqué à Lisbonne avec un renfort considérable de troupes, et avait pris le commandement en chef des troupes anglo-portugaises. Il apprit en même temps que le général anglais marchait avec 16,000 hommes sur Oporto, et que le maréchal Beresfort se portait sur Viseu, afin de couper la retraite à l'armée française.

Il fallut donc renoncer à l'espoir d'agir de concert avec le maréchal Victor, et au lieu de se porter sur Lisbonne, il fallut songer à se retirer en arrière. Ici commence cette retraite qui est un des plus beaux faits d'armes de nos fastes militaires. En se retirant d'Oporto à Amarante, l'armée française avait le Duero à droite, la Siera de Catalina à gauche. Une fois arrivé à Amarante, la route qui conduit à Braga était praticable; mais il fallait gagner cette ville, et la seule espérance du maréchal pour y arriver était un petit pont dont il avait laissé la garde au général Loison et qu'il espérait retrouver au pouvoir des Français.

Le 13 mai, au moment où l'armée française venait de traverser la Souza, le maréchal apprit que le pont d'Amarante, abandonné par le général Loison, malgré les remontrances du colonel Tholosé, était au pouvoir de l'ennemi.

Le temps était horrible et les chemins défoncés; l'armée, depuis deux jours, marchait dans la boue jusqu'aux genoux; il n'y avait pas de chance, serré comme

on l'était par l'armée anglaise, de forcer le passage à temps, ou du moins sans une perte considérable. Quelques traîtres ou quelques timides parlèrent alors de capituler; Soult les fit arrêter.

Un colporteur indiqua une route praticable, mais pour les hommes et les chevaux seulement, entre Guimaraens et Catalina; Soult fit brûler ses bagages et ses affûts, encloua ses canons, chargea ses blessés et ses munitions sur les chevaux de trait et repassa la Souza; de l'autre côté de cette rivière, il apprit que l'armée anglaise se dirigeait vers Braga et qu'arrivé là il la lui faudrait combattre. Aussitôt il s'enfonce dans des montagnes qui lui raccourcissent le chemin de quinze lieues, se dirige vers les hauteurs de Cavalho-d'Este, gagne un jour de marche, arrive le 15 devant Braga, et lorsqu'on le croit encore à vingt-cinq lieues de là, déploie tout à coup son armée en bataille aux yeux de la population stupéfaite.

A Chaves on trouve le pont détruit; alors, dans la même position qu'en partant d'Oporto, Soult fait venir le major Dulong, un des officiers les plus braves et les plus hardis de l'armée :

« Monsieur le major, lui dit-il, je vous ai choisi au milieu de tous pour vous donner l'ordre de vous emparer de Ponte-Novo que l'ennemi a occupé; prenez 50 grenadiers et 25 chevaux, tâchez de surprendre les gardes et assurer le passage du pont. Si vous réussissez, envoyez un courrier qui me dise Oui, seulement, tout autre rapport est inutile; si vous échouez, votre silence suffira. » Dulong choisit son monde et partit.

La nuit était tombée, et un violent orage la rendait plus sombre encore. Dulong se glisse dans l'obscurité, puis, arrivé à deux cents pas du pont, il y embusqua une partie de sa petite troupe, et avec 12 grenadiers seulement, il continua son chemin vers le Cavado. La rivière était débordée, ce qui rendait le passage encore plus difficile; Dulong se glisse, avec ses 12 hommes, sur une étroite assise de maçonnerie. Un de ses grenadiers fait un faux pas et tombe dans l'eau, le torrent emporte son corps et l'ouragan couvre ses cris. Arrivé de l'autre côté de la rivière, Dulong, avec les 11 hommes qui lui restent, tombe sur les postes portugais et les disperse; aussitôt il appelle à lui le reste de sa petite troupe qui accourt, passe la rivière à la nage, chaque homme tenant sa giberne et son fusil au-dessus de sa tête. Aussitôt passée, la petite troupe fait une décharge générale pour effrayer les Portugais; ils fuient. Dulong a assuré le passage de l'armée, et un courrier repasse la rivière pour reporter au maréchal Soult le mot Oui, si impatiemment attendu.

La même nuit l'armée passa.

Au delà de Ponte-Novo un autre obstacle se présenta : c'était le Saltador, pont jeté sur un gouffre et défendu par un poste considérable de Portugais. Ce fut encore le major Dulong qui fut chargé de s'emparer de ce passage; il exécuta l'ordre avec son courage accoutumé et réussit parfaitement. Mais le tiers de l'armée était passé à peine, qu'on entendit une vive canonnade sur nos derrières; c'était sir Arthur Wellesley qui rencontrait enfin notre arrière-garde et l'attaquait; aussitôt le désordre se mit dans les rangs de l'armée française;

chacun se précipita sur le pont, qui fut bientôt encombré; mais la présence du maréchal, qui accourut de sa personne, et le peu de progrès que paraissait faire l'artillerie ennemie, rassurèrent bientôt les plus timorés. La voix des chefs se fit entendre, le mouvement reprit son ensemble, et le reste du passage, troublé un instant par cette terreur panique, s'effectua avec régularité.

Le lendemain on atteignit le village de Pénella, où l'armée bivouaqua pendant la nuit du 15 au 16; dans la soirée du 17 elle était à Montalégre, ville située à une lieue à peine du territoire de la Galice. A minuit on aperçut à l'horizon les feux de l'ennemi; il arrivait trop tard. Le 18 au matin, l'armée se remit en marche dans la direction d'Orense, laissant pour repousser les Portugais, s'il leur prenait fantaisie de nous attaquer, toute sa cavalerie en bataille.

Soult repassa la frontière de Galice, où il allait se retrouver en communication avec les autres corps de l'armée française; il avait sauvé le sien, mais il n'avait plus ni artillerie ni bagages.

Après avoir laissé vingt-quatre heures de repos à ses troupes, il dirigea son avant-garde sur Lugo, où le général Fournier, bloqué par un corps de 20,000 hommes, se maintenait encore malgré la faiblesse de sa garnison et l'épuisement de ses ressources. Après un court engagement, les ennemis se dispersèrent.

Ainsi se termina cette seconde expédition contre le Portugal, dont la mauvaise issue eut des conséquences funestes sur la suite de la guerre de la Péninsule.

Il nous reste à expliquer maintenant les causes qui empêchèrent le maréchal Victor d'entrer en Portugal pour seconder les opérations du maréchal Soult.

Nous avons dit plus haut que le maréchal Victor commandant le premier corps d'armée devait entrer en Portugal en même temps que le maréchal Soult; mais attaqué subitement par le maréchal Cuesta, qui avait réorganisé son armée et fait sauter le pont d'Almaras, et qui avait répandu ses soldats sur la rive gauche du Tage pour empêcher le passage de l'armée française, le maréchal Victor prit le parti de faire établir un nouveau pont à Almaras, et de porter dans cette ville son quartier général.

Il aurait pu passer le Tage par deux autres points, Arzobispo et Talavera; mais il craignit d'engager son artillerie dans des chemins impraticables.

En face du quartier général de l'armée française, les Espagnols occupaient, sur la rive droite du Tage, une position redoutable près du village de Messa-Ibor. Ils étaient près de 8,000, retranchés sur une haute colline et protégés par six pièces de canon. Une division française, conduite par le général Leval et forte de 3,000 hommes au plus, passa le fleuve à Talavera et à l'Arzobispo, attaqua les Espagnols et les culbuta. Le même succès eut lieu sur toute la ligne, et les ennemis, délogés de toutes parts, cherchèrent leur salut dans la fuite.

La rive gauche du Tage étant devenue libre, on put s'occuper de rétablir un pont à Almaras. Des radeaux furent lancés pendant la nuit. Le lendemain les troupes et l'artillerie restées sur l'autre rive franchirent le fleuve, et sans perdre

un seul moment l'armée française se dirigea sur la Guadiana et s'avança vers Truxillo, par la belle route de Miranette. A son approche, les bataillons ennemis avaient disparu comme par enchantement, et, chose plus étrange, nulle part ils n'avaient laissé trace de leur passage.

Enfin on aperçut Truxillo, la vieille cité romaine assise sur la montagne dont ses édifices couronnent la cime et qu'elle sillonne de ses maisons qui descendent jusque dans la plaine.

Les Français entrèrent dans Truxillo. Jamais spectacle pareil ne s'était offert à leurs yeux. Cette ville, qui la veille encore renfermait plus de vingt couvents, huit à dix églises remarquables, plusieurs palais magnifiques, avec toute une population de seigneurs, de bourgeois, de prêtres et de moines, cette ville était muette et déserte. Pas une âme n'était restée. Les malades eux-mêmes avaient été emportés des maisons et des hôpitaux.

On refusa longtemps de croire à un pareil acte de patriotisme, dont Moscou devait nous donner plus tard un nouvel et terrible exemple. Mais après avoir tout parcouru, tout scruté, on acquit la certitude que nulle embuscade n'était cachée derrière ce silence, et que les Espagnols avaient bien réellement fait le sacrifice de tout ce qu'ils possédaient dans cette riche cité. Le maréchal Victor y établit son quartier général.

Deux heures après, l'aspect de la ville était changé ; l'esprit français avait ranimé la nécropole. Chaque palais, chaque couvent semblait avoir retrouvé ses habitants. Les églises elles-mêmes se réveillaient de ce profond silence. Les soldats, pendus aux cordes des cloches, les sonnaient à toute volée, tandis que les musiciens s'emparaient des orgues et leur faisaient répéter des mélodies toutes françaises, mais un peu profanes pour le lieu où elles retentissaient.

Pendant ce temps des groupes se rassemblaient sur les places, se promenaient dans les rues et grattaient sans pitié les mandolines qu'ils avaient trouvées. Le soir, la ville semblait livrée aux plus joyeux ébats du carnaval.

Au milieu de la nuit, des courriers apportèrent des nouvelles de la direction dans laquelle s'étaient retirés les Espagnols, et, dès le lendemain matin, sauf la garnison laissée dans Truxillo, toute l'armée française était sur la route de Medelin. Cette dernière ville est peu forte, peu importante, quoique située dans une position militaire. Elle envahit presque entièrement la rive gauche de la Guadiana, et n'est séparée que par un pont hardi du grand faubourg qui se développe sur la rive opposée.

Le maréchal Victor s'attendait à se voir disputer vivement ce passage par le général Cuesta. Il n'en fut pas ainsi. Les divisions françaises passèrent le fleuve sans hostilités, traversèrent la ville et purent se disposer en ordre de bataille au delà des nombreux jardins qui entourent Medelin, à l'ouverture d'une plaine immense légèrement ondulée, bornée sur la gauche par la Guadiana et sur la droite par quelques accidents de terrain.

C'est là que le général Cuesta avait développé sa ligne de bataille en forme d'arc, pour attendre l'armée française : la gauche à Mingrabil, le centre à don Benito, et la droite appuyée à la Guadiana.

Le maréchal Victor résolut de l'attaquer dans cette position. Dans la nuit du 27 au 28 mars 1809, il se porta sur Médelin et forma ses troupes en bataille à quelque distance en avant de cette ville, ayant, comme les Espagnols, sa ligne de bataille formée en arc entre la Guadiana et un étroit vallon qui s'étend de Medelin à Mingrabil.

L'aile gauche de l'armée française était formée de la division du général Lasalle, la droite de la division de cavalerie du général Latour Maubourg, et le centre de la division Leval; les deux divisions Vilatte et Ruffin formaient la seconde ligne et la réserve.

L'attaque commença par le centre; la division du général Leval assaillit vivement les Espagnols. Le général Latour-Maubourg fit appuyer ce mouvement par une de ses brigades de cavalerie; mais cette brigade fut ramenée, et le combat resta douteux au centre jusqu'à l'arrivée d'une brigade de la réserve. La cavalerie espagnole pendant ce temps cherchait à enfoncer l'aile droite française dont la première brigade avait essuyé un échec; mais le général Latour-Maubourg opposa une résistance qui paralysa tous ses efforts; à la gauche l'attaque fut plus vive encore; le général Lasalle rétrograda pendant près de deux heures en arrêtant de temps à autre ses escadrons, afin de ralentir la poursuite de l'ennemi. Mais tout à coup, faisant volte-face, cet intrépide général lança au grand trot ses escadrons de cavalerie sur la cavalerie espagnole, et reprit si vivement l'offensive que les ennemis effrayés se replièrent en désordre jusqu'en arrière de la ligne espagnole. Le général Latour-Maubourg profitan' de cette circonstance, fit contre le centre une charge décisive; en même temps la division Vilatte, qui, par un mouvement oblique s'était portée au secours de la division Leval, gagnait du terrain sur la droite des Espagnols. Cet heureux ensemble des troupes françaises amena en un instant la déroute complète de l'armée ennemie. Les Espagnols fuyaient en désordre dans toutes les directions, poursuivis vivement par la cavalerie française qui les sabrait impitoyablement. Cette bataille coûta aux Espagnols 12,000 hommes tués et 8,000 prisonniers.

Le général Cuesta s'était chargé d'une mission importante; il devait, après nous avoir battu, marcher sur Madrid et s'en emparer. Au lieu de cela, c'était nous qui non-seulement l'avions battu, mais encore anéanti.

Le maréchal Victor n'osa pas néanmoins se hasarder à passer la Guadiana. Ses communications avec Madrid, par le pont d'Almaras, pouvaient être interceptées. Il ignorait la position du maréchal Soult en Portugal; il se contenta de reprendre les différentes positions qu'il occupait avant la bataille de Medelin.

Cependant l'heure était venue pour les coalisés d'agir simultanément. L'armée anglaise du général Wellesley remontait le Tage et s'avançait sur Madrid; elle était suivie d'une armée espagnole deux fois aussi forte qu'elle et conduite par le général Cuesta. Leur jonction se fit le 20 juillet à Oropeza.

Informé de ce grand mouvement, le maréchal Victor évacua Talavera, où était établi son quartier-général; puis il fit demander au roi Joseph toutes les

troupes dont il pouvait disposer. Il requit également le corps aux ordres du général Sébastiani, car il s'agissait de frapper un grand coup et d'attirer l'ennemi dans une position où l'on pût en finir surtout avec l'armée anglaise.

Le premier corps s'avança vers l'Albreche et refoula une division ennemie formée d'Anglais et d'Espagnols, qui se vit serrer de si près, qu'un régiment de cavalerie anglaise fut coupé et presque entièrement fait prisonnier.

Le 25 juillet, le roi Joseph, escorté de sa garde, et le corps commandé par le général Sébastiani opérèrent leur jonction avec le maréchal. L'armée française passa alors l'Albreche et se trouva bientôt en face de toute l'armée ennemie qui couvrait Talavera.

Les Espagnols occupaient la droite, appuyée au Tage et couverte par de vieilles murailles et des clôtures de jardins. Les Anglo-Portugais formaient le centre et l'aile gauche. Ces derniers se développaient sur le penchant d'un mamelon et dans une position magnifique.

L'armée française se trouva, le 27 au soir, à portée de canon de l'ennemi. Le maréchal Victor voulut, à la faveur de l'obscurité, tenter un coup de main pour s'emparer du mamelon qui commandait toutes les dispositions des coalisés. La division du général Ruffin fut chargée de l'attaque; mais un régiment s'égara dans les ténèbres; un autre fut arrêté par un ravin; le 9ᵉ léger arriva seul à mi-côte. Il s'élança néanmoins pour gravir le mamelon et culbuta les premières troupes qui s'opposèrent à son passage. Il allait en atteindre le sommet, lorsqu'une division entière se présenta et le força de rétrograder avec des pertes considérables; aussi l'attaque s'arrêta-t-elle là pour la journée.

Le lendemain, malgré l'avis du maréchal Jourdan, qui croyait imprudent avec 40,000 hommes d'en attaquer 75,000 dans une position formidable, on se prépara à recommencer le combat. Le général Ruffin, ayant organisé sa division en colonne d'attaque, ordonna l'assaut du mamelon qui la veille avait été si fatale au 9ᵉ léger, et que ses larges et profondes ravines rendaient extrêmement difficile à emporter. Les Français, parvenus au sommet du mamelon, allaient le couronner et s'emparer des pièces qui le garnissaient, lorsque l'ennemi rétablit le combat au moyen de troupes fraîches. Pour ne pas être enveloppée par des forces bien supérieures en nombre, la division Ruffin fut obligée d'abandonner la position qu'elle avait chèrement achetée. Vers deux heures, au plus fort du combat, la chaleur du jour devint si vive, que les hostilités cessèrent de part et d'autre, comme en vertu d'une convention instantanée et signée entre les armées belligérantes.

En ce moment une espèce de lac séparait justement les Anglais de la division Ruffin. Les officiers des deux côtés remirent l'épée au fourreau; les soldats firent des faisceaux de leurs fusils, puis tous s'approchèrent des bords de l'étang et s'y joignirent pour se désaltérer ensemble et soulager leurs blessés. Il n'y eut plus alors ni Français ni Anglais; il n'y eut que des hommes portant secours à d'autres hommes qui souffraient.

Après une heure de cet étrange armistice, le canon qui s'était tû aussi, comme si la chaleur eût étouffé sa voix de bronze, recommença de tonner, et

le combat se rétablit sur toute la ligne. Le roi Joseph et le maréchal Jourdan avaient reconnu qu'une attaque générale était le seul parti à prendre, le seul qui pût offrir une chance de succès sur quelque point.

La division Leval, placée à l'aile gauche, s'avança trop à travers des champs d'oliviers entrecoupés de ravines. Elle fut assaillie par 15,000 Anglais. Aussitôt elle se forma en carré pour tenir tête à l'ennemi; ce qu'elle fit avec tant d'avantage, qu'elle le repoussa et lui fit une centaine de prisonniers, dont un colonel, un lieutenant-colonel et un major. A l'aile droite, la division Lapisse passa le ravin; elle escalada le mamelon, malgré la mitraille, mais elle ne put s'y maintenir, et le général Lapisse resta parmi les morts. C'était folie désormais de chercher à s'emparer de front du mamelon; le maréchal Victor ne s'occupa que des moyens de le tourner. Dans ce mouvement, le 23ᵉ régiment de dragons légers anglais s'engagea avec imprudence entre deux divisions de l'infanterie française pour s'élancer sur la brigade du général Strolz. Il fut enveloppé et taillé en pièces. Cinq hommes seulement parvinrent à s'échapper.

Au centre, les Français avaient obtenu un succès plus marqué. Encore un effort, ils débouchaient dans la plaine et l'on combattait sur un terrain égal. La réserve, qui n'avait pas donné, pouvait décider l'affaire; mais le jour baissait et l'attaque fut remise au lendemain.

La nuit se passa en manœuvres de part et d'autre; l'armée française prenait des dispositions agressives, et les coalisés se préparaient à une énergique défense.

Le succès de la bataille de Talavera fut tellement balancé que les deux partis se l'attribuèrent. La journée du lendemain l'eût décidé sans doute en notre faveur, si pendant la nuit un courrier ne fût venu annoncer que le général Vanegas s'avançait par la Manche sur Madrid Six journées de marche séparaient encore de cette ville les Espagnols arrêtés sous les murs de Tolède. Le roi Joseph exigea néanmoins qu'on marchât à l'instant même au secours de sa capitale. Sans attendre le jour, il emmena sa garde, la division de réserve et le 4ᵉ corps commandé par Sébastiani. Ce départ obligea le maréchal Victor à se retirer sur l'Albreche, par Casalejas, en longeant les montagnes.

Le matin du 9 août, les Français arrivèrent à Tolède, que Vanegas bombardait de la rive gauche du Tage, afin de s'emparer du passage. Le général Sébastiani, secondé par la division Dessolles, débouche par le pont de Tolède, attaque l'avant-garde ennemie et l'oblige à abandonner sa position. Les Espagnols, culbutés aussi sur deux autres points, à Nambroca et près d'Aranjuez, par les généraux Merlin et Milhaud, se replient et se concentrent à Almonacid.

Ce fut là que Vanegas se disposa à engager une affaire générale. Sa gauche couvrait la route de Mora et s'appuyait sur un mamelon qui se détache de la chaîne des monts situés entre le Tage et la Guadiana; son centre occupait un plateau en avant du village d'Almonacid; sa droite occupait les hauteurs qui dominent le route de Temblèque. Enfin la réserve était postée en arrière sur

une montagne très-élevée que défendaient quarante pièces de canon placées en amphithéâtre, et que couronnait le château d'Almonacid.

Encouragé par l'élan de ses troupes qui demandaient le combat à grands cris, Sébastiani voulut leur laisser tout l'honneur de la victoire. Sans attendre l'arrivée de la réserve du général Dessolles, il ordonna l'attaque. Les premiers efforts furent dirigés contre le mamelon auquel s'appuyait la gauche des Espagnols.

La division polonaise du prince Sulkowski se précipite de front sur l'ennemi, que la division allemande, aux ordres du général Leval, tourne par la droite. Pour favoriser cette attaque, les Français abordent, au centre, le plateau d'Almonacid défendu par 12,000 hommes. Partout la première ligne des Espagnols est enfoncée; trois pièces de canon tombent au pouvoir des vainqueurs.

Le général Vanegas essaye de rétablir le combat en prenant à son tour l'offensive. Il jette sa cavalerie sur le flanc droit de Sébastiani et le déborde. Mais, en ce moment, l'arrivée de la division Dessolles paralyse cette manœuvre, et les Espagnols, mis en déroute, se replient précipitamment sur le gros de l'armée. Les Français arrivent sur leurs traces, attaquent le château et les hauteurs occupés par la réserve. La position est enlevée en un quart d'heure. Les bataillons espagnols cherchent à se rallier dans la plaine; mais les divisions de cavalerie Milhaud et Merlin les chargent impétueusement, les culbutent, et leur retraite devient une horrible déroute. Les fuyards abandonnent 35 canons, 200 voitures, 40,000 prisonniers et autant d'hommes hors de combat.

Le roi Joseph, victorieux, se hâta de revenir dans sa capitale pour calmer l'agitation qu'y avait soulevée l'approche des troupes coalisées.

Tandis que l'armée française, après la bataille de Talavera, opérait tranquillement sa retraite sur Tolède et sur l'Albreche, le général Wellesley était resté dans ses positions jusqu'au 2 août. Les nouvelles qu'il reçut ce jour-là des mouvements du corps du maréchal Soult combinés avec ceux de Ney et Mortier, le forcèrent de rétrograder vers le Portugal. Mais reprenons de plus haut les événements sur cet autre théâtre de la guerre.

Le marquis de la Romana s'était mis à la tête des insurgés de la Galice, où, sans cesse battu par le maréchal Ney, il se réfugiait dans les montagnes, y ralliait ses troupes et revenait sans cesse à la charge. Vers le milieu d'avril 1809, il se rendit dans les Asturies pour y organiser aussi l'insurrection. Par un mouvement concerté entre Ney et Kellermann, qui se trouvait dans le nord du royaume de Léon, la Romana se vit sur le point d'être écrasé pas ses ennemis. Il se rembarqua avec son corps pour retourner en Galice.

Le général Kellermann resta alors dans les Asturies pour tenir en respect les Espagnols; Ney regagna la Galice, où il avait laissé Fournier à Lugo dans une position difficile. Le 30 mai, il fit sa jonction devant cette ville avec le maréchal Soult, qui venait d'évacuer le Portugal. Leurs forces combinées s'attachèrent à poursuivre la Romana, mais sans pouvoir le forcer à une action

décisive. Harassés par des marches inutiles et des escarmouches de chaque jour, les corps d'armée de Soult et de Ney se dirigèrent vers le royaume de Léon, et le maréchal Mortier s'étant rapproché de Valladolid, se mit en communication avec eux.

L'évacuation du Portugal et de la Galice, par les Français, avait exalté la confiance du général Wellesley. En s'avançant le long du Tage vers Tavalera, il abordait un plan dont la hardiesse était presque de la folie. Il s'agissait de culbuter les troupes du maréchal de Victor, de se réunir au corps du général Vanegas, à Tolède, et de marcher avec toutes les forces coalisées sur la capitale de l'Espagne. Pour rêver et tenter un pareil projet, il fallait ne tenir aucun compte des corps des trois maréchaux français restés dans le royaume de Léon, et s'exposer à se voir couper toute retraite vers le Portugal.

En effet, le 2 août, on apprit à Talavera que Soult, suivi de Ney et de Mortier, arrivait sur le Tage par le col de Banos, Placencia et Navalmoral. Encore quelques journées de marche, et les Français atteignaient le pont d'Almaras, seul passage qui restât à l'armée anglo-portugaise.

Sir Arthur Wellesley fut forcé de songer à regagner le pont de l'Arzobispo, pour repasser le Tage. Il quitta précipitamment Talavera, où il abandonnait 5,000 malades et blessés, qu'il recommandait à la générosité des Français. Malgré la célérité du maréchal Soult, les masses anglaises arrivèrent assez à temps à l'Arzobispo pour lui échapper; mais leur grosse artillerie et leur corps de réserve tombèrent entre ses mains. Les Espagnols, qui avaient suivi le mouvement rétrograde de leurs alliés, s'arrêtèrent sur le bord du fleuve, afin d'en disputer le passage.

Le maréchal Soult fit aussitôt établir des batteries pour foudroyer le pont et détruire ses palissades. Deux régiments français de cavalerie passèrent un gué en amont, pénétrèrent dans les redoutes, massacrèrent les artilleurs sur leurs pièces. L'infanterie espagnole tenta de se former en bataille, et fut aussi culbutée. Les sapeurs, qui avaient passé le fleuve en croupe derrière les dragons, coupèrent les palissades, enlevèrent les chevaux de frise, et ouvrirent un passage à la division Gérard. Alors eut lieu une mêlée épouvantable ; les ennemis, quoique six fois plus nombreux, furent saisis d'une terreur panique, et prirent la fuite; un violent incendie, qui dévora les moissons sur une étendue de deux lieues, ajouta à l'horreur de cette scène de carnage. Les débris des troupes espagnoles, échappés au fer et au feu, se réfugièrent dans les montagnes voisines pour aller rejoindre l'armée anglaise.

Après la victoire, le maréchal Mortier occupa la tête du pont avec son infanterie ; le corps de Soult fut destiné à courir le pays entre Albuquerque et Placencia, et à tenir en respect l'armée anglo-portugaise ; le maréchal Ney se dirigea sur Salamanque. L'avant-garde de ce dernier, sous les ordres du général Lorcet, rencontra, le 12 août, Wilson à l'entrée du col de Banos, et s'empara, au premier choc, de sa position. Sabrées et dispersées par les hussards français, les troupes anglo-portugaises se rallièrent sur les hauteurs de Banos, dans une position presque inexpugnable. Rien ne put arrêter l'impétuosité des

assaillants, et le général Wilson alla chercher un refuge dans les montagnes de Montemayor, laissant 1,200 hommes de tués et autant de blessés sur le champ de bataille. Les Français n'avaient pas eu plus de deux cents hommes hors de combat. Ce brillant fait d'armes termina la courte campagne de Talavera, un des épisodes les plus remarquables de la guerre d'Espagne.

Dans l'Aragon, l'insurrection s'était développée dès l'origine avec tant de rapidité et dans des proportions si effrayantes, que les généraux français Lefèvre Desnouettes et Verdier, envoyés pour la comprimer, trouvèrent le pays complétement soulevé. A défaut de troupes de ligne, la population tout entière avait couru aux armes; d'anciens militaires, des officiers d'artillerie accourus de Madrid et de Pampelune, des jeunes gens de l'école du génie d'Alcala, organisent un noyau d'armée. Un simple brigadier, Rebolledo Palafox, s'est mis à leur tête et a pris le commandement général au nom de Ferdinand VII. Saragosse est le centre de cette insurrection formidable.

A l'approche des Français, l'audacieux Palafox, au lieu de les attendre, se porte au-devant d'eux vers Epila, avec un corps de 9,000 hommes. Mais quelques décharges d'artillerie et de mousqueterie portent le désordre dans les rangs de ces troupes indisciplinées et sans expérience; les lanciers polonais fondent sur elles, les enfoncent en un clin d'œil et en font un terrible carnage.

Saragosse ne s'en dispose pas moins à une vigoureuse résistance. Cette ville, peuplée de 60,000 habitants, est située dans une grande plaine sur la rive droite de l'Èbre. Elle forme un demi-cercle, dont le fleuve décrit au nord le diamètre. La petite rivière de Huerva, qui n'est remplie d'eau qu'en hiver et après les grandes pluies, descend des montagnes du sud, partage la plaine en deux parties égales, et longe la moitié orientale de l'enceinte demi-circulaire de la ville. Son lit forme un profond ravin et sert de défense naturelle aux portes Quemada, de Saint-Ildefonse et del Sol. Sur sa rive droite, au milieu de l'arc de cercle, le couvent de Saint-Joseph peut se transformer en un bastion avancé. Plus loin, dans la même direction, s'élève le plateau de Monte-Torrero, sur lequel sont situés les magasins à poudre. Cette hauteur domine les positions environnantes, et le canal d'Aragon passe à ses pieds.

L'enceinte occidentale de Saragosse est formée de murs de huit à dix pieds de hauteur sur deux ou trois d'épaisseur. Trois portes, celles de Santa-Engracia, del Carmen et del Portello, la plus voisine de l'Èbre, permettent l'accès de la ville de ce côté. A une petite distance del Portello, sur la route d'Alagon, est situé le château de l'Inquisition, masse de pierre carrée, dont les voûtes sont à l'épreuve de la bombe, et dont de petites tours protégent les quatre coins; un fossé profond l'environne.

Enfin, un pont de pierre conduit au faubourg de l'Arabal, sur la rive gauche de l'Èbre.

La plupart des maisons de Saragosse sont basses et légèrement bâties, quoique construites en briques ou en granit. Les cloîtres, les églises et quelques bâtiments publics sont donc les seuls points forts de la ville.

Tout ce que le patriotisme peut inspirer de sacrifices fut mis en usage par

les habitants de Saragosse pour organiser la défense. On démolit ou l'on brûla les maisons situées hors de son enceinte. On coupa ou l'on déracina les oliviers de la plaine.

On ferma, on barricada les portes de la partie orientale. Celles de l'ouest, du côté desquelles arrivaient les Français, restèrent ouvertes et furent garnies de canons et d'obusiers. Avec les tendelets, qui servaient de jalousie aux croisées, on fabriqua des sacs destinés à être remplis de sable et à former les embrasures des batteries de canon.

Malgré ces préparatifs menaçants, le général Lefèvre-Desnouettes, à la tête d'un corps de 8 à 10 mille hommes, attaqua le 28 juin les premiers ouvrages de défense. Il chassa les Espagnols du coteau qui dominait la ville, et fit enlever à la baïonnette le mamelon du Monte-Torrero par le régiment de la Vistule, qui s'empara de toute l'artillerie ennemie. Les communications de Saragosse avec le reste du pays situé sur la rive droite de l'Èbre se trouvèrent alors coupées.

Le général Verdier, à la tête de sa division d'infanterie, arriva le 29 et prit le commandement de toutes les troupes du siége. Le lendemain les Français commencèrent leur feu. L'explosion d'un magasin à poudre, bâti au centre de la ville, détruisit une rue presque entière et répandit la désolation parmi les habitants. Le moment semblait opportun pour tenter une attaque simultanée contre les portes del Carmen et del Portillo. Deux colonnes françaises s'avancèrent et furent reçues presque à bout portant par une décharge de mitraille qui renversa leur premier rang. La porte del Carmen, trop faible pour résister longtemps, ne tarda pas à être enfoncée; les assaillants se précipitèrent dans la ville; mais les artilleurs aragonais, fermes à leur poste et soutenus par le feu croisé des maisons, n'en continuaient pas moins le service des batteries. Les Français reculèrent, laissant quelques-uns des leurs dans l'enceinte de la ville, où ces malheureux vendirent chèrement leur vie.

Après quelques heures de combat, les munitions vinrent à manquer aux Espagnols. Aussitôt que le bruit s'en fut répandu, l'on vit les femmes et les enfants apporter de la poudre des magasins, ramasser de maison en maison des clous et du vieux fer pour la mitraille.

Devant le Portillo, une jeune fille du peuple, nommée Augustina, étant venue apporter des provisions aux canonniers espagnols, et les voyant hésiter à continuer la lutte, se précipite à travers les morts et les blessés, arrache une mèche des mains d'un artilleur expirant, met le feu à une pièce de 24, et sautant sur le canon jure de ne s'en séparer qu'avec la vie.

Un garçon de onze ans s'empare d'un drapeau français et le porte en triomphe dans les rues, en criant : « Vive Maria del Pilar ! » Ce cri mille fois répété électrise les Espagnols.

Le courage le plus opiniâtre eût échoué contre une si héroïque résistance. L'abord des portes était obstrué de monceaux de cadavres; et fussent-ils parvenu à les franchir, les assiégeants eussent eu de la peine à pénétrer dans l'intérieur de la ville; car toute la partie de la population incapable de manier les

armes était restée dans les maisons, avait transporté sur les balcons et dans les étages supérieurs des meubles, des pierres, des projectiles de toute nature pour en écraser les Français.

Le général Verdier fut forcé de songer à la retraite, ayant perdu, dit-on, dans cette seule attaque, 2,000 hommes, six drapeaux et six canons. L'insuffisance de troupes le condamna pendant tout le mois de juillet à une inaction presque complète. Trop faibles pour investir la ville, les assiégeants se bornèrent à surveiller les postes extérieurs et à construire un pont de radeaux sur l'Èbre. Le 1er août, les Français ayant reçu tous les renforts qu'ils avaient à attendre, commencèrent le bombardement de la ville. Le 3 au matin un feu effroyable partit de tous les ouvrages des assiégeants et dura vingt-quatre heures. Des brèches praticables étaient ouvertes sur plusieurs points; on livra un assaut général. Le couvent de S.-Ingratia et la porte del Carmen furent emportés, et les colonnes françaises se répandirent dans la ville, dont elles se crurent maîtresses. Déjà les soldats se disséminaient et entraient dans les maisons pour piller; mais la plupart y trouvaient la mort. Les femmes elles-mêmes aidaient à les massacrer et à les précipiter par les fenêtres.

Les prêtres espagnols s'étaient aussi mêlés à cette horrible lutte, qui nécessitait à chaque rue un combat, à chaque maison un siége. On vit l'un d'eux, revêtu de ses habits sacerdotaux, sortir d'une chapelle, se placer sur le passage de ses compatriotes qui fuyaient vers l'Èbre en désordre, et élevant à leurs yeux l'hostie sainte, s'écrier d'une voix solennelle : « Est-ce ainsi que vous abandonnez Dieu, la foi et la patrie? » Le combat se rétablit sur ce point, une affreuse mêlée s'engagea, et les Français furent obligés de se retirer sur le Cosso.

Le prédicateur Don Santiago Sas, que Palafox avait nommé capitaine, se trouvait aux batteries del Portillo. Lorsqu'il apprend que les Français, entrés par la porte del Carmen, s'avancent dans l'intérieur de la ville, il quitte son poste, se précipite à leur rencontre, abat d'un coup de sabre l'officier qui marche à leur tête, et force la colonne à se replier sur elle-même.

Cependant, à sept heures, les Français se trouvaient maîtres de la moitié de Saragosse. Le général Verdier envoya à Palafox un parlementaire avec une sommation qui contenait ces deux mots: « Une capitulation. » Palafox y répondit sur-le-champ en ces mots: « Guerre à mort (1). »

Les Français occupaient toute la partie située entre l'enceinte extérieure et le Cosso; les Espagnols s'étaient concentrés dans le cœur de la ville et avaient élevé à la hâte quelques retranchements. L'espace qui séparait les deux partis fut bientôt comblé de morts; pour éviter la contagion, il fallut songer à enterrer ces cadavres, mais l'on y procéda sans établir de trêve, sans même cesser de combattre.

Le général Verdier n'étant maître que d'une partie de Saragosse et n'ayant pas assez de troupes pour la bloquer complétement, Palafox put faire venir

(1) *Guerra a cuchillo*, littéralement guerre au couteau.

des renforts. Son frère lui amena un convoi de vivres et de munitions escorté de 3,000 volontaires suisses ou aragonais.

La lutte se prolongeait de rue en rue, de maison en maison; mais les Français ne faisaient aucun progrès sensible et reperdaient le lendemain les positions dont ils s'étaient emparés la veille. Sur ces entrefaites, le désastre de Baylen et la marche victorieuse de l'armée espagnole sur Madrid rendirent nécessaire un mouvement rétrograde de l'armée française. Tous les corps reçurent en même temps l'ordre de se replier et de se concentrer sur les bords de l'Ebre. Le général Verdier dut lever le siége de Saragosse pour se retirer derrière Tudèla, et opérer sa jonction avec le maréchal Mortier, dont les troupes venaient d'éprouver aussi un échec, moins meurtrier il est vrai, sous les murs de Valence, dans un assaut de 24 heures.

Palafox, profitant de la retraite des Français, s'empressa de relever les murailles de la ville, d'y pratiquer des créneaux, d'ériger quelques redoutes et de construire de nouveaux ouvrages de défense.

Quatre mois après, l'empereur s'étant mis à la tête de l'armée, et les combats de Burgos, d'Espinosa, de Tudèla et de Somo-Sierra ayant permis aux Français de reprendre l'offensive sur toute la ligne, les maréchaux Moncey et Mortier furent chargés de faire une seconde fois le siége de Saragosse. Les Espagnols, à l'approche du danger, redoublèrent leurs préparatifs. Toutes les rues voisines de l'enceinte furent coupées par des traverses. Les portes et les fenêtres basses des maisons avaient été murées, de sorte que chaque quartier formait un fort. Les femmes confectionnaient des uniformes, les moines faisaient des cartouches, les bourgeois travaillaient aux fortifications. La garnison se composait de 10,000 hommes d'infanterie et 2,000 de cavalerie. Ajoutez à ce nombre 15,000 paysans bien armés et une foule d'habitants, parmi lesquels les moines et les prêtres valides se faisaient surtout remarquer, cela formait une masse de près de 50,000 défenseurs. Plus de 200 bouches à feu étaient en batterie.

L'armée des assiégeants s'avançait en deux corps. L'un, fort de de 15,000 hommes et destiné à se porter sur la rive droite de l'Ebre, attaqua les hauteurs du Monte-Torrero, débusqua les Espagnols de cette position et rejeta les fuyards dans la ville. L'autre devait bloquer Saragosse par la rive gauche du fleuve et se rendre maître du faubourg de l'Arabal. Son attaque devait se combiner avec celle de Monte-Torrero; mais l'exécution de ce plan fut mal concertée, et l'assaut resta infructueux. On organisa alors un blocus général, et l'on établit des batteries pour foudroyer les ouvrages extérieurs et les fortifications des assiégés.

Le 2 janvier 1809, le général Suchet vint remplacer le maréchal Moncey dans le commandement du 3ᵉ corps, et Mortier reçut l'ordre de se porter vers Catalayud.

Cependant, l'insurrection rassemblait de nouvelles forces sur plusieurs points de l'Aragon. La rive gauche de l'Ebre était surtout menacée par des bandes de paysans armés et d'anciens soldats de ligne, dont le nombre se montait à plus de 20,000.

Les troupes assiégeantes, réduites à 22,000 hommes par le départ de la division Suchet, formaient deux corps distincts et ne pouvaient pas agir avec cet ensemble qui double la force. L'empereur, pour y remédier, envoya le maréchal Lannes prendre le commandement en chef. Son arrivée imprima une nouvelle activité aux travaux du siége.

Tandis que les généraux Suchet et Mortier tenaient la campagne pour disperser et tenir en échec les insurgés aragonais et pour intercepter les convois de vivre et les secours destinés à Saragosse, le maréchal Lannes serrait vivement la place et en foudroyait les remparts. Le 27 janvier, les brèches ayant paru praticables, l'assaut fut livré sur trois points principaux, et les Français occupèrent plusieurs couvents qui faisaient partie de l'enceinte de la ville; mais leurs progrès étaient aussi lents que cruellement achetés.

Les Espagnols mettaient le feu à toutes les maisons qu'ils étaient contraints d'abandonner, afin d'établir, par l'incendie, une barrière entre eux et leurs ennemis, et pour avoir le temps de préparer plus loin de nouveaux moyens de défense. Comme il entrait fort peu de bois dans la construction des maisons de Saragosse, la combustion n'était pas rapide, et les Français étaient obligés d'attendre quelquefois plusieurs jours avant de pouvoir avancer à travers les décombres encore fumants.

Le 19 février, la division Gazan enleva le faubourg de la rive gauche de l'Èbre, et environ 3,000 soldats ou habitants qui ne purent regagner le pont furent obligés de mettre bas les armes.

Dans l'intérieur de la ville, la fièvre s'était jointe aux horreurs de la guerre et faisait d'affreux ravages. Engendrée et propagée par la putréfaction des cadavres, elle sévissait contre les blessés et contre une population entassée au fond des caves et condamnée à se nourrir d'aliments insalubres. Les soldats que le fer épargnait tombaient frappés eux-mêmes de l'épidémie.

Les assiégeants poussaient leurs travaux avec vigueur; une mine énorme, pratiquée près la porte de l'Èbre, était terminée et permettait de faire sauter toute la ville. Le général Palafox et la junte de Saragosse envoyèrent au maréchal français une députation pour parlementer. Lannes demanda d'abord que les assiégés se rendissent à discrétion; mais sa proposition ayant été rejetée, il consentit à une capitulation dont les principaux articles portaient : « La garnison, prisonnière de guerre, mettra bas les armes à deux cents pas » de la porte del Portillo; les bourgeois livreront leurs armes et leurs muni- » tions; les fonctionnaires prêteront serment au roi Joseph. »

Lorsque le bruit de cette capitulation se répandit dans la ville, une troupe de furieux proféra des cris de mort contre ceux qui avaient traité. On eut beaucoup de peine à les calmer et à empêcher la reprise de la lutte. Enfin, dans la matinée du 21, les Français pénétrèrent par-dessus les décombres jusqu'au centre de Saragosse où gisaient 5,000 cadavres sans sépulture. Trois jours après, le maréchal Lannes et le maréchal Mortier firent leur entrée solennelle; le clergé les reçut sous la porte de l'église de Notre-Dame-del-Pilar, et un Te Deum fut chanté en actions de grâces pour la victoire de l'armée française.

Le général Suchet resta en Aragon pour achever la soumission de cette province, tandis que Mortier se portait vers la Castille pour soutenir les opérations des autres corps d'armée dans le midi de l'Espagne et vers le Portugal. Le maréchal Lannes fut rappelé en France, où l'empereur préparait une nouvelle expédition contre l'Autriche.

Vers la fin de mars, le roi Joseph donna l'ordre au général Suchet de détacher une de ses divisions pour concourir avec le corps du maréchal Ney à l'expédition contre la Romana dans les Asturies. Cette diminution de force rendait la position des Français en Aragon d'autant plus difficile qu'ils ne pouvaient espérer aucun secours de la Catalogne, où le général Gouvion Saint-Cyr venait de commencer le siége de Girone et avait à peine des troupes suffisantes pour tenir la campagne contre les nombreuses bandes de partisans de la province.

Par d'habiles dispositions et de savantes manœuvres, le général Suchet multiplia ses ressources. Il couvrit d'abord Saragosse, que le général Blacke semblait menacer, et il rallia autour de lui toutes ses forces pour les concentrer sur les rives de la Huerba. Il marcha ensuite avec 6,000 hommes au-devant des Espagnols, bien supérieurs en nombre, et profita de leur confiance pour les attirer à Maria sur un terrain qui devait leur être défavorable. Puis donnant le signal de l'attaque à l'improviste, il enfonça promptement la ligne ennemie et la mit en pleine déroute. La cavalerie française se lança sur les traces des fuyards, en fit un grand carnage, et les poursuivit jusqu'à l'entrée des montagnes. Les Espagnols perdirent, dans cette affaire, plus de 1,200 hommes tués et de 400 prisonniers.

L'armée de Blacke, malgré cet échec, était encore redoutable par sa supériorité numérique. Suchet, sans lui laisser le moindre repos, la poursuivit et la rejeta sur Belchite, où, le 18 juin, se donna une nouvelle bataille. Les Espagnols, qui avaient reçu pendant la nuit précédente un renfort de 4,000 hommes, voulurent arrêter la marche victorieuse des Français. Mais dès le premier choc, toutes leurs positions furent enlevées; le désordre se mit dans leurs rangs, et, pour fuir plus vite, ils jetaient leurs fusils et leurs sacs. Un drapeau, trente caissons, neuf canons et 4,000 prisonniers, furent le prix de cette victoire. C'est ainsi que 6,000 Français détruisirent en quelques jours une armée quatre fois plus considérable.

Le général Suchet voulut profiter de la destruction du corps de Blacke pour purger entièrement l'Aragon des bandes d'insurgés qui la désolaient. Il envoya le colonel Henriot s'emparer du monastère de la Tremendad, bâti sur le sommet d'une montagne, et devenu la principale place d'armes et le dépôt de munitions des débris de l'armée aragonaise que le brigadier général Villa-Campa avait ralliés. Le couvent fut pris et livré aux flammes. Les combats de Roda, de Tudela, de Venasque, et plusieurs autres engagements partiels où les Français eurent toujours l'avantage, achevèrent la pacification de l'Aragon et permirent de dégager le pays jusqu'aux frontières de France.

En Catalogne, l'insurrection avait dès l'origine jeté les Français dans une

position critique. Des rassemblements se formaient de toutes parts, s'emparaient des convois et massacraient impitoyablement leurs escortes. Les Anglais avaient débarqué sur la côte quelques troupes régulières pour exciter et appuyer les Catalans. Le général Duhesme, vainqueur à Puente del Rey, mais affaibli par des combats continuels, s'était jeté dans Barcelone, où il se voyait bloqué et privé de beaucoup d'objets de première nécessité.

Un nouveau corps d'armée fut réuni, dans le courant de septembre 1808, sur les frontières des Pyrénées-Orientales. Le général Gouvion-Saint-Cyr, auquel en fut donné le commandement, signala son entrée en Espagne par le siége de la place de Roses, qui se rendit le 5 décembre, après un mois de résistance. Les Français se hâtèrent ensuite de voler au secours de Barcelone; mais en arrivant à Cardalen, ils trouvèrent l'armée espagnole du marquis de Vives postée sur un plateau en avant de cette ville. Le général Saint-Cyr n'avait pas d'artillerie; ses troupes étaient harassées par huit jours de marches et de combats continuels. Il n'hésite pas à ordonner l'attaque. Il forme ses colonnes, fait sonner la charge et aborde l'ennemi si impétueusement qu'il le culbute en un instant; 10 pièces de canon, 1,200 prisonniers, tombent dans ses mains, sans compter 800 hommes qui restèrent sur le champ de bataille. Le lendemain il entrait dans Barcelone.

Les Espagnols étaient venus se rallier au pied du mont Serrat, à Puente del Rey, qui avait déjà été le théâtre d'une victoire des Français. Après deux jours de repos, le général Saint-Cyr se remet en campagne, et, dans une brillante affaire, il débusque les Espagnols, les disperse, et contraint leurs débris à se réfugier dans les montagnes.

L'armée de Catalogne prit ses quartiers d'hiver entre Tarragone et Barcelone. Le général espagnol Reding, n'osant plus hasarder un engagement général, avait posté des détachements dans tous les défilés pour créer des obstacles à ses adversaires et pour leur couper les vivres. C'étaient tous les jours de nouveaux combats partiels.

Au mois de février 1809, le manque de subsistances obligea Gouvion-Saint-Cyr à se porter du côté de Tarragone. Pour s'opposer à ce mouvement, les troupes du général Reding quittèrent leurs positions et se rangèrent en bataille dans la plaine sur la rive droite du Francoli. La victoire ne resta pas longtemps indécise; les Espagnols, battus et poursuivis à outrance jusque sous le canon de Tarragone, rentrèrent en désordre dans cette ville, laissant entre les mains des vainqueurs leur artillerie, leurs bagages et 1,500 prisonniers. Reding lui-même, dans ce combat, fut blessé mortellement d'un coup de sabre.

L'armée victorieuse, renforcée par un détachement français qui venait de concourir à la prise de Saragosse, se rapprocha de Girone, dont le général Gouvion-Saint-Cyr méditait le siége. Cette place est adossée à une chaîne de montagnes sur lesquelles s'élèvent trois forts, dont le plus important, appelé le mont Joui, domine toute la ville du haut de son rocher escarpé. Le général Alvarez commandait la garnison, forte de 8,000 hommes, et soutenue par

20,000 habitants en état de porter les armes et résolus à s'ensevelir sous les ruines de leurs maisons plutôt que de se rendre.

Dès le 4 juin, la place se trouva totalement investie par les Français. Huit jours après, la tranchée ayant été ouverte et le gouverneur espagnol ayant été sommé de se rendre, le feu des assiégeants commença.

Les premiers efforts des Français se dirigèrent contre le mont Joui, qu'on peut considérer comme la citadelle de Girone. Il fallut deux mois de siége en règle et plusieurs assauts pour s'en emparer. Le général Gouvion-Saint-Cyr, maître de la forteresse, crut l'être aussi de la ville presque ouverte de ce côté; mais le courage des Gironais valait des bastions et des remparts. La défense, loin de perdre de son énergie, devint plus vive encore par l'introduction dans la place d'un corps de 4,000 fantassins et de 500 chevaux que le général Blacke envoyait avec un convoi de 1,500 mulets. La disette seule était un ennemi contre lequel le courage des assiégés venait se briser; et les épidémies, compagnes ordinaires de ce fléau, ajoutèrent aux horreurs de la position des Catalans.

Le 18 septembre, les brèches étant praticables, le général français, qui avait fixé l'assaut pour le lendemain, envoya un parlementaire dans la place. Les Espagnols refusèrent de l'entendre et se préparèrent à la lutte. Alvarez, leur commandant, garnit les brèches avec l'élite des troupes, et fit occuper les remparts et les bastions par le reste de la garnison et par les habitants. « Tout défenseur de la place qui reculera, s'écria-t-il en donnant ses ordres, » on fera feu sur lui comme sur l'ennemi. » Les sœurs hospitalières et d'autres religieuses se répandirent derrière les postes les plus dangereux.

Lorsque les tambours donnèrent le signal de l'assaut, les Français s'élancèrent au pas de course au pied des remparts et gravirent la brèche. Les premiers rangs, poussés par ceux qui les suivaient, tombèrent de vingt pieds de haut dans la ville. Des blocs de murailles encore debout furent renversés par le feu des batteries; assaillants et assiégés périssaient sous leurs décombres. Le général Alvarez se portait sur les points les plus en danger; les hospitalières encourageaient les combattants, et l'on vit plusieurs d'entre elles prendre les armes à la place de ceux qui succombaient. L'assaut resta infructueux.

Le maréchal Augereau prit, dans les derniers jours de septembre, le commandement de l'armée de Catalogne. Il avait fait précéder son arrivée par des proclamations pour exhorter les Espagnols à se soumettre à la fortune de l'empereur, à l'exemple du reste de l'Europe. « Que toute l'Europe se sou» mette, répondaient les fiers Catalans; l'Europe n'est pas l'Espagne. » Plusieurs ouvertures furent faites au général Alvarez; il les accueillit par ces mots : « Non, point d'autres parlementaires que les boulets de canon. »

Ce que le fer et le feu n'avaient pu vaincre, la famine, la misère et les maladies en triomphèrent. Les efforts du général Blacke pour ravitailler la ville étant demeurés sans succès, il ne resta d'autre ressource à ses habitants que de se nourrir de la chair des mulets. La pluie et le froid vinrent ajouter aux horreurs de la situation. Il n'y avait pas un coin dans Girone qui ne présentât

l'affreux tableau de la mort. « Les rues sans pavés, raconte un témoin oculaire, » labourées par les bombes et couvertes des ruines des maisons, contenaient de » vastes mares où s'épanchaient des cloaques dont la surface était couverte d'a- » nimaux putréfiés. Le poison de la peste, alimenté par les exhalaisons des » cadavres écrasés sous les décombres, empestaient l'atmosphère. La dyssente- » rie, suite d'une dissolution prochaine, vint se joindre à ces fléaux, et le » scorbut augmenta par la disette de fruits et de légumes. Les animaux se » traînaient, tristes et décharnés, à travers les rues; le cheval n'avait plus » la force de hennir, le chien d'aboyer; la mort était partout! Les enfants » à la mamelle, pendus au sein flétri de leur mère, cherchaient en vain de » la nourriture à cette source tarie. La mort lente et affreuse du nourrisson » arrachait à peine une larme de douleur à l'œil desséché de sa mère. »

Cependant, dès les premiers jours de décembre, les Français avaient rouvert un feu plus terrible que jamais; des attaques journalières se succédaient. Le général Alvarez, ne perdait rien de son énergie, et luttait avec le courage du désespoir; une fièvre nerveuse abattit les forces du héros catalan. De son lit de douleur il ne cessait de donner des ordres, et la crainte de son nom retenait encore sur toutes les lèvres le mot capitulation. Le 10 décembre, le malade était mourant; la junte se détermina à capituler, abandonnant aux vainqueurs 8 drapeaux, 5,000 prisonniers et 200 pièces de canon. L'héroïque Alvarez, transporté au fort de Figuières, y succomba quelques jours après. L'armée assiégeante avait eu environ 8,000 malades ou blessés, et en tout 12,000 hommes hors de combat.

C'est ainsi que Girone s'illustra par une défense non moins opiniâtre et glorieuse que celle de Saragosse.

Sa réduction entraîna la prise de la ville de Ripoll, dernier rempart de l'insurrection catalane.

A la fin de la campagne de 1809, les Anglo-Portugais, vaincus à Talavera, à Almonacid et au col de Banos, s'étant retirés au delà de la frontière espagnole, la junte centrale rassembla en Andalousie les débris des armées de Venegas et de Cuesta, pour faire une nouvelle tentative sur Madrid. Les troupes de l'insurrection, qui s'élevaient encore à 60,000 hommes, traversèrent la Sierra-Morena et vinrent camper dans les plaines d'Ocana, où leur avant-garde éprouva, le 12 novembre, un premier échec. Sept jours après, les deux armées étaient en présence. Les Espagnols, commandés par le général Arrizaga, avaient 60 pièces de canon, 7,000 cavaliers et 45,000 fantassins. Le roi Joseph, assisté du maréchal Soult, major général des armées françaises en Espagne, n'avait sous ses ordres que 24,000 hommes d'infanterie, 5,000 chevaux et 50 canons, y compris la batterie de la garde. Le général Arrizaga n'en fut pas moins cruellement battu, et la journée, qui nous coûta 1,700 hommes, nous valut en échange 45 pièces d'artillerie, 13,000 chevaux, 30,000 fusils, et tous les bagages et équipages militaires de l'ennemi; 5,000 Espagnols étaient en outre restés sur le champ de bataille, et 6,000 prisonniers étaient tombés entre nos mains.

Par cette brillante victoire, le théâtre de la guerre se trouva rejeté loin de Madrid. Les débris de l'armée espagnole d'Arrizaga gagnèrent les provinces méridionales, tandis que le corps du duc d'El-Parque, battu par le général Marchand près de Ciudad-Rodrigo, presque anéanti, le 28 novembre, à Alba de Tormes, par le général Kellermann, se retira vers la frontière de Portugal, sans même pouvoir conserver la ville de Salamanque dont il s'était emparé par surprise.

Dégagé de toute inquiétude, le roi Joseph, accompagné de sa garde, rentra triomphalement le 20 novembre 1809 dans sa capitale.

Campagnes d'Allemagne.—Napoléon croyait enfin avoir conquis la paix à Tilsit; mais l'Autriche subissait trop profondément l'humiliation du traité de Presbourg pour ne pas chercher encore une fois à tenter le sort des armes : elle regrettait trop amèrement ses belles provinces de la Lombardie, du Tyrol et de la Dalmatie pour ne pas essayer de les ressaisir.

Le moment d'ailleurs lui paraissait opportun : les armées françaises disséminées en Italie, en Espagne, en Portugal; Napoléon lui-même occupé des affaires de la Péninsule, tout semblait favoriser ses projets hostiles.

Le cabinet de Vienne savait que la Prusse exaspérée était portée à prendre encore une fois les armes; il savait que les villes Anséatiques détestaient le système continental qui les privait du commerce maritime; que la Westphalie, le Hanôvre et le Tyrol étaient prêts à se soulever.

L'Angleterre, constante dans sa politique et dans sa haine, fut la première à ourdir cette nouvelle coalition; elle n'eut pas de peine, cette fois, à décider l'Autriche, qui alla elle-même au devant de ses propositions. — Celle-ci néanmoins accepta un subside de 100 millions. Elle fit des efforts considérables pour mettre sur un pied formidable son armée, qui fut portée à 300,000 hommes et à 700 pièces de canon, sans compter 150 bataillons de landwehr destinés à la renforcer.

Six corps principaux de 25,000 hommes chacun furent destinés à agir en Bavière; deux autres corps durent agir en Italie; enfin 40,000 hommes eurent l'ordre d'envahir le duché de Varsovie. L'archiduc Charles, l'heureux rival de nos meilleurs généraux de la république dans les campagnes d'Allemagne, fut nommé généralissime de cette armée.

Les forces que la France avait à opposer sur ce point à l'Autriche s'élevaient à 140,000 hommes, y compris les garnisons du nord; la France avait en outre 80,000 Allemands confédérés, 18,000 Polonais, marchant sous ses drapeaux.

L'armée d'Italie, sous le prince Eugène, était de 45,000 hommes; celle d'Illyrie, sous Marmont, était de 15,000 combattants. En tout, près de 300,000 hommes et 560 pièces de canons; mais ainsi que nous venons de le dire, ces forces étaient disséminées; un premier revers pouvait détacher la plus grande partie de nos alliés, et décider du sort de la campagne.

Les hostilités commencèrent dans les premiers jours d'avril. Le 10, l'archiduc Charles franchit l'Inn et marcha en cinq colonnes sur Munich et Ratisbonne.

Déjà une formidable insurrection s'était allumée dans le Tyrol à un signal donné de Vienne Des bataillons de paysans, excités par des prêtres et conduits par de vieux soldats, s'étaient levés en armes et avaient surpris et massacré les détachements isolés de Français et de Bavarois. Une colonne de 2,000 de nos soldats, venant du dépôt, sous les ordres du général Bisson, avaient été assassinés au milieu des gorges du Tyrol; 3,000 soldats bavarois, dispersés dans le pays, avaient eu le même sort, et l'insurrection s'était étendue jusqu'au Wurtemberg.

Heureusement, l'archiduc Charles commit la faute de marcher sur l'Inn pour déboucher ensuite en Bavière par Munich, au lieu de se porter sur Ratisbonne, au centre des forces françaises encore dispersées.

Toute la question était là : attaquer l'armée française avant sa réunion, et la battre en détail.

L'archiduc Charles ne sut pas le comprendre, ou du moins il ne sut pas profiter à temps de son avantage.

Napoléon, avec cette rapidité de conception qui était une des grandes qualités de son génie, avait mesuré l'étendue du danger; il appliqua tous ses efforts à le prévenir.

C'est le 12 avril qu'une dépêche vint lui apporter à Paris la nouvelle de la reprise des hostilités. Il fit partir aussitôt le maréchal Berthier pour réunir les troupes françaises d'Allemagne à Ratisbonne, si la guerre n'était pas commencée, ou entre Donawerth et Augsbourg, si les Autrichiens avaient pris l'initiative.

Napoléon partit lui-même immédiatement et arriva le 16 avril à Dollingen, sur le Danube. Le 17, il avait rejoint son quartier général à Donawerth.

Pendant ce temps, le maréchal Davoust se portait d'Erfurth vers Ratisbonne; Oudinot se dirigeait de Francfort sur Augsbourg avec ses grenadiers réunis; Masséna, qui était en marche pour l'Espagne, changeait de direction et se portait à marches forcées de Lyon vers Strasbourg et Ulm. Bernadotte prenait le commandement des Saxons; le maréchal Lefebvre, avec trente mille Bavarois, se massait sur l'Iser; la cavalerie se concentrait également sur le Danube; enfin, différents contingents de la Confédération qui suivaient nos drapeaux s'apprêtaient à renforcer ces divers corps d'armée.

Le combat de Landshut ouvrit la campagne. Il eut lieu le 16 avril. Le maréchal Lefebvre, cantonné sur l'Iser, avait prescrit au général Deroi de défendre le passage de ce fleuve près de Landshut. Il voulait gagner du temps, afin que les troupes d'Oudinot pussent se joindre à celles de Masséna.

L'archiduc Charles se présenta en personne vers Landshut. Le pont avait été détruit par les Français; il essaya de le reconstruire sous la protection de ses nombreuses batteries. Les troupes bavaroises défendirent bravement cette position; mais, ainsi que cela a presque toujours lieu pour les passages de fleuve, pendant que l'archiduc attaquait vivement vers Landshut, il faisait tenter le passage sur un autre point. L'avant-garde de son 4e corps d'armée effectuait ce passage à Landau, et obligeait ainsi le général Devoi à la retraite.

Maître des deux rives de l'Iser, l'archiduc aurait pu se porter immédiatement sur Ratisbonne, ce que Napoléon redoutait le plus, y concentrer ses forces et accabler séparément nos corps d'armée. Heureusement, cette fois encore il ne sut pas profiter de son avantage : il perdit deux jours et jugea mal la position. Ce n'est que le 17 avril qu'il envoya une partie de ses troupes sur ce point et donna ainsi à Davoust le temps de se reconnaître.

Napoléon venait d'arriver à Donawerth. Il s'empressa de prendre les dispositions nécessaires pour arrêter les progrès de l'ennemi et cencentrer ses propres troupes.

Toutefois, avant de commencer ses opérations, il fit mettre à l'ordre du jour de l'armée la proclamation suivante :

« Soldats! le territoire de la confédération a été violé. Le général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de ses armes et que nous abandonnions nos alliés; il arrive avec la rapidité de l'éclair.

» Soldats! j'étais entouré de vous, lorsque le souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; vous l'avez entendu implorer ma clémence et me jurer une amitié éternelle! Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité : trois fois elle a été parjure! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur! »

Le 18, Napoléon se rendit à Ingolstadt : il avait deviné les projets de l'archiduc; il résolut de le devancer. Le maréchal Davoust reçut l'ordre de déboucher immédiatement de Ratisbonne et de venir se réunir sur l'Abens à l'armée française.

L'armée autrichienne s'ébranlait déjà, le 18, pour se porter sur le même point. A la nouvelle du mouvement de Davoust, l'archiduc fit suspendre subitement la marche de ses colonnes, il se contenta de laisser 50,000 hommes en observation sur l'Abens, tandis que lui-même, avec 65,000 combattants, prenait position à Rohr avec l'intention d'attaquer le lendemain le maréchal Davoust. Le 19, à la pointe du jour, ce maréchal se porta sur Abensberg en longeant le Danube par des routes boisées et difficiles. Un seul régiment fut laissé dans Ratisbonne pour ralentir la marche du corps du général Kollovrath.

Pendant ce temps, l'archiduc Charles se rabattait sur Ratisbonne. Son armée, divisée en trois colonnes, s'avançait par Eglofshein, Dintzleing et Tengen. A peine les premières divisions du général Davoust arrivaient-elles sur les hauteurs de Tengen, qu'elles furent assaillies par le prince Hohenzollern. Le choc fut rude. Le corps autrichien comptait vingt mille hommes; les deux divisions françaises en avaient un nombre égal. La victoire ne pouvait être douteuse : après quelques heures de lutte, l'ennemi fut repoussé avec 4,000 hommes hors de combat.

Davoust profita de cet engagement pour opérer sa jonction avec Napoléon.

Le résultat de cette journée changeait complétement la face des choses et plaçait l'armée française dans une position très-avantageuse. L'archiduc Charles avait commis la faute d'étendre mal à propos sa droite et de ne pas avoir con-

servé une liaison assez immédiate avec les corps qu'il avait laissés sur l'Abens, pour pouvoir agir efficacement contre Davoust. 100,000 combattants massés sur le point important eussent décidé du sort de la campagne en faveur des Autrichiens. En outre, par la position nouvelle que l'armée française occupait à Abensberg, elle se trouvait placée entre les deux masses de l'armée autrichienne et pouvait ainsi les battre séparément. Napoléon n'était pas homme à laisser échapper une occasion aussi favorable; il résolut d'abord d'écraser la gauche. Il laissa Davoust avec 25,000 hommes près de Thann pour contenir la droite de l'ennemi, et il se porta lui-même, avec 60,000 hommes, contre l'archiduc Louis. Toutefois, pour empêcher que l'archiduc Charles ne vînt soutenir son frère, il jeta quatre divisions, sous les ordres du général Davoust, sur Rohr, afin d'intercepter toute communication entre les deux ailes. Après avoir pris ainsi ses dispositions, Napoléon fait attaquer l'archiduc Louis par les Wurtembergeois et les Bavarois du maréchal Lefebvre qui devait seconder et couvrir le corps du maréchal Lannes.

L'ennemi ne pouvait tenir devant de si heureuses dispositions. L'archiduc, Louis pressé de front par une de nos colonnes, menacé d'être tourné sur sa droite, se mit aussitôt en retraite, laissant plus de 7,000 hommes sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, le maréchal Davoust observait et contenait l'archiduc Charles, qui, loin d'oser rien entreprendre contre les Français, ne songeait qu'à se tenir sur la défensive.

Le régiment d'infanterie que Davoust avait laissé dans Ratisbonne fut forcé de mettre bas les armes. Il avait, pendant vingt-quatre heures, occupé 50,000 Autrichiens, sa tâche était remplie.

Cette bataille est un exemple frappant de l'influence des combinaisons militaires; 100,000 Autrichiens sont occupés par 20,000 hommes du maréchal Davoust, tandis qu'un autre corps de 25,000 Autrichiens était écrasé par 65,000 Français.

Cependant l'archiduc Charles espérait se maintenir entre le Danube et la Gross-Laber, position où il comptait rallier le reste de son armée. Mais Napoléon, toujours habile à profiter des fautes de ses adversaires, ne permit pas à la gauche de l'armée autrichienne de continuer tranquillement son mouvement de jonction. — Le général Hiller qui la commandait s'était replié sur Landshut, où il tenta de défendre le passage de l'Iser. Attaqué vivement par le général Morand, puis par le général Mouton, il fut obligé de se replier en désordre vers l'Inn, en abandonnant 25 canons et près de 10,000 hommes hors de combat.

Davoust, resté en observation devant l'armée de l'archiduc Charles, voyant celui-ci rester inactif et indécis, pensa que le meilleur moyen d'entretenir ses perplexités était de l'attaquer. Après s'être réuni au corps du maréchal Lefebvre, il poussa en avant le long de la rive gauche de la Gross-Laber et tomba sur le centre des ennemis. Le combat dura près de sept heures; 3,000 hommes furent mis hors de combat de part et d'autre. Les Autrichiens, supérieurs en

nombre, maintinrent leur position. Le but de Davoust était atteint; l'archiduc, intimidé par cette attaque, n'osa pas prendre l'offensive.

Napoléon, après avoir entièrement détruit l'aile gauche de l'archiduc, se rabattit en toute hâte vers le centre pour seconder les efforts de Davoust. Il était temps : l'archiduc venait d'être renforcé par le corps de Kollowrath, et avait alors sous sa main 75,000 hommes. Davoust ne pouvait tenir devant de telles forces.

Napoléon partit de Landshut le 22 avril et se dirigea sur Eckmühl. L'ennemi s'était enfin décidé à prendre vigoureusement l'offensive. Ses dispositions servaient à merveille les projets de l'empereur. Au lieu d'attaquer dès le matin le corps de Davoust et de l'accabler de ses forces, l'archiduc porta ses efforts vers Abbach où les Français n'avaient que des éclaireurs, et remit à midi l'attaque principale. — Napoléon déboucha vers deux heures sur le centre ennemi à Eckmühl, qu'il poussa vivement, pendant que Lannes attaquait et débordait la gauche. Davoust, à l'arrivée de l'empereur, a pris de son côté l'offensive sur la droite. Les Autrichiens résistent néanmoins plusieurs heures à cette lutte inégale. Jamais ils ne s'étaient battus avec plus d'acharnement. A la fin, l'archiduc, désespérant du succès, donne le signal de la retraite. Elle s'exécute vers six heures du soir, et malgré les efforts de l'archiduc elle se change bientôt en déroute. Tous les corps ennemis suivaient en désordre le chemin de Ratisbonne. 25 drapeaux, un grand nombre de prisonniers et de canons, et 10,000 hommes hors de combat furent le résultat de cette bataille.

L'empereur ne jugea pas à propos de pousser à fonds l'armée autrichienne dans sa retraite vers le Danube ; il craignait le désordre de la nuit, et trouvait le succès assez beau pour ne pas risquer de le compromettre.

L'archiduc se concentra vers Ratisbonne; il avait encore 80,000 hommes de troupes sous ses ordres. L'empereur en avait à peine 60,000. Mais l'archiduc n'osa pas l'attendre. Il passa le fleuve le lendemain de la bataille, laissant une arrière-garde dans Ratisbonne pour couvrir sa retraite. Dès lors le chemin de Vienne était ouvert à l'empereur. Il s'y dirigea avec le gros de son armée par la rive droite du Danube, avec la résolution de passer sur le corps du général Hiller s'il tentait de s'opposer à sa marche. Mais ce général avait pris une autre direction : vaincu à Landshut il s'était porté, ainsi que nous l'avons dit, du côté de l'Inn avec 35,000 hommes. Jugeant avec beaucoup de sagacité que l'empereur avait opéré contre le corps principal, c'est-à-dire contre l'armée de l'archiduc Charles, il résolut de faire une diversion en sa faveur et attaqua à Neumarck la division bavaroise, qui fut culbutée et aurait été perdue infailliblement, si le général Molitor n'était venu à son secours. Mais, informé des succès de l'empereur, le général autrichien ne chercha pas à profiter de son avantage. Il repassa l'Inn précipitamment dans la nuit du 24 au 25 avril, et bien lui en prit, car il eût été à son tour écrasé infailliblement.

Telle fut la première partie de la campagne de 1809; jamais l'empereur n'avait remporté des succès aussi rapides et aussi décisifs. Parti de Paris le 12 avril, il avait en dix jours gagné deux grandes batailles et plusieurs com-

bats importants au cœur de l'Allemagne. Ces succès étaient justes et mérités, car jamais opérations n'avaient été conduites avec autant d'habileté et de précision.

L'archiduc Jean, ainsi que nous l'avons dit précédemment, se portait vers le Frioul avec une armée de 50,000 hommes. Le prince Eugène était chargé de le contenir et de couvrir l'Italie avec une armée qui s'élevait à peine à 45,000 hommes; il avait concentré le gros de ses forces en avant de Sacile, en attendant l'arrivée de sa réserve de cavalerie. L'attaque des ennemis fut si subite, qu'une partie de son avant-garde fut surprise et en partie enlevée; le prince Eugène voulut venger cet échec par une victoire. Il attaqua à son tour l'ennemi le 16 avril, entre Sacile et Pordenone. Mais, débordé à sa gauche par des forces supérieures, il fut forcé de battre en retraite; heureusement l'ennemi ne poursuivit pas vigoureusement son succès. Eugène, renforcé sur la Piave par les troupes qu'il attendait de Vérone, ramena l'armée en assez bon ordre sur l'Adige.

L'archiduc, de son côté, satisfait de ce premier succès, se contenta d'occuper la position de Caldiero, afin d'attendre des nouvelles de l'armée d'Allemagne, qu'il croyait devoir être également victorieuse. Cette espérance fut tristement déçue, et la nouvelle des événements qui s'étaient passés sous les murs de Ratisbonne porta le découragement dans son armée et ranima la confiance dans la nôtre.

Napoléon, informé des événements d'Italie, résolut de presser sa marche sur Vienne. Masséna, Lannes et Bessières reçurent l'ordre de se diriger vers cette capitale; Davoust et Vandamme les suivirent en échelons. Quant au maréchal Lefèbvre, il reçut la mission d'aller réprimer les insurretions du Tyrol qui menaçaient de s'étendre en Bavière. Bernadotte avec les Saxons se porta sur Ratisbonne.

Le général Hiller s'était replié vers l'Inn à l'approche de l'empereur. Cette barrière ne lui paraissant pas assez forte, il l'abandonna sans combat; mais il se décida à défendre le passage de la Traun, à Ébersberg, position formidable qu'on ne pouvait aborder que par un pont en bois de plus de cent toises et qui aboutissait à une forteresse.

Napoléon avait résolu de faire tourner cette position par Lambach; mais l'impétueux Masséna se laissa entraîner au désir de l'enlever. L'intrépide général Cohorn s'élance sur le pont, arrive jusqu'aux portes de la ville, les fait enfoncer, et pénètre dans la grande rue d'Éberberg. Les divisions Claparède et Legrand se précipitent à sa suite. Un sanglant combat s'engage dans les rues. Claparède parvient enfin à s'emparer du château. Le général autrichien à son tour lance sur la ville quatre fortes colonnes qui y pénètrent la baïonnette en avant. Alors commence dans les rues de la ville un affreux carnage, une horrible boucherie. On se fusille à bout portant, au tranchant du sabre, au fil de la baïonnette, avec une fureur sans pareille. Pour comble d'horreur, le feu prend dans les rues, théâtre du combat, et des milliers de personnes, habitants et soldats, malades et blessés, périssent dans l'incendie. Le général autrichien

ne pouvant vaincre l'opiniâtreté héroïque de nos soldats, se décide à nous abandonner le champ de bataille d'une si horrible lutte, où il venait de perdre 7,000 hommes environ; les Français en avaient perdu 5,000, et la plupart de ces malheureux avaient péri dans les flammes.

Ce combat, nous devons le dire, n'avait eu d'autre résultat que de faire verser inutilement le sang de nos soldats; car, pendant qu'on se battait dans Ébersberg, le maréchal Lannes tournait la position, en débouchant de Lambach sur Steyer. Napoléon en exprima vivement son mécontentement à Masséna.

L'archiduc, espérant que le général Hiller arrêterait nos colonnes sur l'Inn, pensait pouvoir couvrir Vienne. Il fut cruellement détrompé. Ne pouvant réussir dans ce projet, il résolut de la défendre. Le général Hiller se porta sur Vienne à marches forcées. Le général Kollowrath s'établit à Lintz avec 25,000 hommes; l'archiduc Jean reçut l'ordre de rejoindre ce général avec 60,000 hommes. L'archiduc Charles se flattait que la présence de 80,000 hommes sur ce point changerait la face des choses.

Cette fois encore ses espérances furent déçues. Napoléon, redoublant de célérité, arriva le 1er mai sous les murs de cette capitale. C'était le vingt-septième jour depuis qu'il avait reçu à Paris la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Autriche.

La ville de Vienne cependant paraissait disposée à la résistance. Le gouvernement avait fait faire en toute hâte des dispositions pour la défense. L'archiduc Maximilien présidait à ces dispositions; il avait sous ses ordres 20,000 hommes de troupes. Il fit armer les habitants; et, abandonnant les faubourgs de la ville, il se concentra dans l'ancienne enceinte, régulièrement bastionnée.

Napoléon résolut d'en finir promptement : il fit jeter quelques obus dans la ville, et en même temps il fit attaquer par les deux flancs les communications de l'archiduc avec le grand pont du Danube.

Cette manœuvre eut un résultat décisif. L'archiduc, craignant d'être fait prisonnier, évacua promptement la ville, en y laissant le général O'Reilly, avec ordre de capituler; ce qu'il fit le lendemain.

Maître de la ville et de la moitié des états de l'Autriche, Napoléon aurait pu attendre dans cette capitale l'arrivée de l'armée d'Italie; il voulut presser les opérations offensives, et profiter de l'ascendant de la victoire pour achever de détruire l'armée de l'archiduc, et ne pas lui donner le temps de concentrer ses forces sur quelques points de la Bohême, de la Moravie ou de la Hongrie. Il résolut, en conséquence, de passer le Danube, afin d'occuper les deux rives, et d'avoir un débouché au delà de ce fleuve pour continuer les opérations. Les Autrichiens, en se retirant, avaient coupé tous les ponts.

Ce passage pouvait s'effectuer sur trois points (1). Napoléon choisit l'île Lobau,

(1) Le Danube coule depuis Scharding jusqu'à deux heures de Vienne, dans une gorge plus ou moins resserrée par les montagnes de la Bohême et celles de Bavière ou d'Autriche; mais après avoir dépassé le village de Neusdorf, ses flots se dilatent, comme pour se venger de la contrainte dans laquelle ils ont été retenus jusque-là; ils serpentent et forment dans un vaste lit une

à une lieue et demie à l'est de Vienne. Le passage d'un fleuve, et d'un fleuve comme le Danube, en présence d'une armée ennemie, est une des opérations les plus hasardeuses de la guerre, quand on songe au concours de circonstances nécessaires pour en assurer le succès, aux inconvénients que le moindre dérangement de l'armée peut occasionner. Qu'on réfléchisse, en effet, combien cette difficulté est grande quand il s'agit de passer un fleuve en présence d'une armée considérable, quand il y a 100,000 hommes, par exemple, sur l'autre rive, combien il est difficile de surprendre un point de passage quand ces 100,000 hommes sont divisés en corps de 25,000 hommes, qu'ils observent le cours du fleuve. On s'étonne avec raison que cette opération puisse réussir. Cependant, ainsi que le fait remarquer Jomini, par une bizarrerie particulière, l'entreprise de guerre la plus difficile est celle qui réussit presque toujours. Le grand Frédéric estimait qu'il est impossible de défendre une rivière qui a 20 lieues de cours; il vaut mieux, dans ce cas, concentrer son armée pour combattre, ou bien la disperser pour tout couvrir.

Le 17 mai, Napoléon dirigea la division Molitor entre Ebersdorff et le bord du Danube, et fit embarquer sous ses yeux les compagnies de voltigeurs; il porta lui-même son quartier général à Ebersdorff, afin de surveiller lui-même les détails de l'embarquement. Le 19, les troupes effectuèrent leur passage. Le 20, il passa lui-même dans l'île Lobau, et fit jeter un nouveau pont entre le village de Gross-Aspern et Essling; trois divisions y passèrent successivement. Le lendemain, au point du jour, Napoléon vint reconnaître la position, et établir ses troupes à l'entrée de la plaine de Markfeld, la gauche à Gross-Aspern, le centre à Essling, la droite à un petit bois au bord du Danube.

L'archiduc Charles, ne pouvant couvrir Vienne, et n'ayant pu réussir à concentrer à temps ses troupes sur Lintz, pour manœuvrer sur les communications directes de l'Empereur et arrêter sa marche, s'était enfoncé dans la Bohême,

multitude d'îles dont quelques-unes, et celle de Lobau surtout, sont considérables. Plusieurs points de passages s'offrent autour de Vienne; mais un œil exercé découvre au simple aspect de la carte que le plus avantageux de tous se trouve en amont près du village de Neusdorf pour une armée venant de la rive droite: car elle domine de beaucoup la rive gauche. Le grand Chalweg n'ayant ici que 180 toises, aboutit à une île considérable, pour servir de tête à un premier pont, et de point d'appui aux troupes chargées d'ouvrir ou de protéger le passage. Un bras d'environ 50 toises, qui coule doucement, sépare cette île de la rive opposée et n'exige, pour le franchir, qu'une opération fort ordinaire. Une autre île se trouve à deux lieues au-dessous de Vienne; c'est la célèbre Lobau. Plus vaste et surtout beaucoup plus étendue en profondeur, elle n'a pas moins d'une petite lieue de long sur trois quarts de lieue de profondeur (c'est-à-dire de largeur d'un côté du lit à l'autre). Elle est séparée de la rive droite par une autre île qui n'a pas moins de 3,000 toises de tour, puis par le grand lit, où se trouvent encore cinq à six autres îles. Cette grande division des eaux du Danube les rend moins profondes et moins rapides. Le premier bras qui sépare Ebersdorf de la première île n'a pas moins de 240 toises; le second en a 160, et aboutit à la Lobau. Enfin, un troisième bras, qui se subdivise souvent par d'autres îlots, sépare cette grande île de la rive du Marschfeld, et forme comme le fossé de cette espèce de citadelle. Il a près de 70 toises, mais se trouve, de loin en loin, coupé de quelques îles.

et, après avoir fait un long circuit dans le pays, s'était rapproché du Danube et rallié au général Hiller, qui, dès le 7 mai, avait passé sur la rive gauche. L'archiduc prit dès lors une nouvelle disposition : il laissa Kollowrath en observation sur la frontière de Bohême pour s'opposer aux entreprises de Bernadotte et de Vandamme, et résolut, avec le reste de ses forces, c'est-à-dire avec 90,000 hommes, d'attendre l'empereur au passage du Danube.

Le 19, il apprit l'occupation de l'île Lobau, et le 20 la construction du pont sur le troisième bras du Danube. Le 21, il prit position entre le mont Bisamberg et le ruisseau de Russbach. Il était séparé des avant-postes de l'armée française par la plaine de Markfeld. Son but était d'envelopper notre armée dans un cercle étroit, et de la rejeter au delà du Danube. Vers quatre heures de l'après-midi, 35,000 hommes environ des corps de Masséna, de Lannes, et quelques divisions de cavalerie, avaient pris position ainsi que nous l'avons indiqué plus haut. Le reste des troupes continuait à défiler.

C'est en ce moment que l'archiduc commença l'attaque en débouchant impéteusement contre la gauche des Français, à Gross-Aspern. C'étaient les troupes de Masséna qui occupaient cette position. L'attaque fut vive, la défense fut énergique. Trois fois les Autrichiens revinrent à la charge, trois fois ils furent repoussés; enfin, désespérant d'enlever Gross-Aspern, le général Hiller renonça à l'attaquer.

Le maréchal Lannes fut attaqué non moins vivement à Essling. — Après une lutte acharnée et meurtrière, après avoir successivement soutenu les efforts de trois colonnes ennemies, le maréchal français fut sur le point de se replier, lorsqu'il se vit pressé de front par une quatrième colonne et pris à revers par une cinquième. Mais Napoléon veillait sur la marche du combat. Il fit avancer le maréchal Bessières avec toute la cavalerie au secours du maréchal Lannes, et rétablit le combat. — Prenant ensuite audacieusement l'offensive, il culbuta le corps du général Hohenzolhern, et détruisit presque en entier le régiment du général O'Reilly. — La nuit mit un terme au combat.

Les deux armées conservèrent leur position respective, et passèrent la nuit en présence.

Pendant la nuit, d'autres troupes passèrent le fleuve et vinrent se mettre en ligne. C'étaient le corps du général Oudinot, une partie de la garde et plusieurs brigades de cavalerie.

Le 22, à quatre heures du matin, le combat recommença. Le maréchal Masséna fut attaqué le premier, et comme la veille, après de prodigieux efforts d'audace et d'acharnement, les ennemis durent renoncer à s'emparer de Gross-Aspern.

A Essling, le combat fut non moins terrible et non moins acharné. La division Boudet s'immortalisa par la défense de cette position.

Napoléon, placé en arrière de la ligne de bataille, suivait avec attention les mouvements des ennemis. Il remarqua que leur centre occupait un front très-étendu, et qu'il serait facile de le percer et de couper en deux leur armée.

Le maréchal Lannes fut chargé de cette mission. La division Saint-Hilaire

formait l'avant-garde, le corps d'Oudinot la gauche, la division Boudet la droite. Ces troupes devaient être soutenues par la cavalerie formée en masse et placée dans les intervalles et sur le derrière de l'infanterie. Une nombreuse artillerie couvrait le front de cette ligne.

A la vue du danger qui menaçait son centre, l'archiduc s'empressa de le renforcer; mais tous ses efforts furent inutiles. Nos colonnes firent une sanglante trouée sur la ligne ennemie, la culbutèrent et la mirent en fuite. La cavalerie autrichienne essaya vainement de s'opposer à la marche victorieuse de nos colonnes; elle fut repoussée; l'archiduc chercha lui-même à rallier les troupes; il fut entraîné avec les fuyards. Encore un effort, et notre avant-garde va atteindre le quartier-général de l'archiduc, et le sort de la journée appartient aux Français.

Tout à coup l'on vient apprendre à l'empereur que les ponts jetés sur le Danube viennent d'être rompus par des bateaux chargés de pierres lancées par l'ennemi des îles situées dans le haut du fleuve. C'était un coup horrible, car il devenait impossible aux 40,000 hommes restés dans l'île de rejoindre le reste de l'armée. Avec cette partie de l'armée se trouvaient quatre-vingts pièces d'artillerie et les munitions de réserve.

Napoléon fit aussitôt arrêter les mouvements du maréchal Lannes, et lui ordonna de prendre sa position entre Essling et Gros-Aspern. A la nouvelle de ces ordres, les soldats sont attérés. Ils apprennent avec terreur le danger dont ils sont menacés. Un morne silence succède tout à coup aux cris de joie, précurseurs de la victoire. Mais l'attitude calme de l'empereur contribue à maintenir la confiance des chefs et se communique aux troupes. Chacun prend son parti avec résignation et s'apprête à faire son devoir.

A ce mouvement rétrograde, l'archiduc comprit que les moyens qu'il avait employés contre les ponts avaient réussi. Il fit reformer aussitôt ses colonnes dispersées, et revint à la charge avec ardeur. Le combat recommença sur le même terrain que la veille, et avec le même acharnement. Les Français eurent à souffrir beaucoup sous le feu concentrique de deux cents pièces d'artillerie que l'archiduc avait remises en position.

L'archiduc, mieux inspiré que la veille, et imitant la manœuvre que Napoléon venait d'ordonner sur son centre, avait porté tous ses efforts sur celui des Français. Nos soldats, obligés de ménager leurs munitions, restèrent l'arme au bras, sous le feu meurtrier des Autrichiens, et ne tiraient que de loin en loin. Vers midi, l'ennemi cherche à tourner la position de Gross-Aspern du côté de Stadlau. Il est arrêté par nos troupes. En ce moment, le général Saint-Hilaire est emporté par un boulet de canon. Lannes court à la hâte pour se mettre à la tête des soldats de ce brave vétéran de l'armée d'Italie, et les ramène dans la direction d'Essling. L'ennemi, enhardi par le succès, presse de plus en plus nos troupes. Aspern et Essling deviennent de nouveau le théâtre d'un terrible combat; bientôt la bataille se change en une affreuse boucherie. A deux heures l'archiduc, rebuté de vingt attaques infructueuses contre les deux villages, vint tenter un nouvel effort sur notre centre. Là encore il fut

repoussé. Enfin, il se rejette sur Essling, et parvient à s'en rendre maître. Le général Mouton reçoit l'ordre de reprendre cette position. Il était quatre heures; depuis près de trente heures, nos troupes n'avaient cessé de combattre. En ce moment, le duc de Montebello, qui se promenait à pied derrière la ligne des tirailleurs, entre Essling et Aspern, fut frappé d'un boulet qui lui fracassa les deux jambes; on l'emporta du champ de bataille (1).

Le combat cessa à dix heures du soir; comme la veille, chacune des deux armées reste dans sa position. Près de 13,000 hommes avaient été tués ou blessés de part et d'autre.

Pendant ce temps, Napoléon s'occupait du soin de ramener ses troupes dans l'île Lobau et d'assurer sa retraite. Ce mouvement s'exécuta avec un ordre admirable, sans que l'ennemi pût s'y opposer. Quand le dernier corps de troupes eut repassé le fleuve, on releva les ponts, et l'armée se trouva bloquée dans l'île Lobau.

Pendant ce temps, le prince Eugène, reprenant l'offensive, s'avançait par la Drave pour rejoindre l'armée française. Trois jours après la bataille, les ponts du Danube ayant été réparés, la cavalerie légère de Davoust se mit en communication avec cette armée. Napoléon salua son arrivée par cette proclamation où se trouvent résumées ses opérations militaires.

« Soldats de l'armée d'Italie! vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué : le Sommering a été témoin de votre jonction avec la grande armée.

» Soyez les bien venus, je suis content de vous. Surpris par un ennemi perfide avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige; mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole, et là vous jurâtes, sur les mânes de nos héros, de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de San-Daniele, de Tarvis et de Goritz; vous avez pris d'assaut les forts de Malborguetto, de Pradel, et fait capituler la division ennemie retranchée dans Prewald et dans Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà vingt-cinq mille prisonniers, six cents pièces de canon, dix drapeaux, avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Murch, n'ont pas retardé votre marche.

» La colonne autrichienne de Jellachich, qui la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à San-Michele, est tombée sous vos baïonnettes : vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de la grande armée.

» Soldats! cette armée autrichienne, qui un instant souilla par sa présence nos provinces, battue, dispersée, anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio me la diede, guai a chi la tocca!*

» Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche! »

L'armée d'Italie devint aussitôt l'aile droite de la grande armée, et reçut l'ordre de continuer à poursuivre l'ennemi en Hongrie, et de faire les plus grands efforts pour empêcher la réunion des 8e et 9e corps autrichiens sous les ordres de l'archiduc Jean, avec l'armée principale, à laquelle Napoléon venait d'avoir affaire à Essling et qui était commandée par l'archiduc Charles.

Le 12 juin toute l'armée se porta en avant dans la direction de Papa, et cette ville fut occupée après un vif engagement.

L'archiduc Jean venait de faire sa jonction avec l'archiduc Joseph ; ce dernier arrivait à la tête d'un corps insurrectionnel qu'il venait de lever en Hongrie ; une fois réunis, les deux princes résolurent de tenter les chances d'une bataille ; en conséquence, ils arrêtèrent le mouvement rétrograde de leurs troupes et prirent position sur les hauteurs qui masquent Raab, en se couvrant par des retranchements et par une nombreuse artillerie.

Le 13 au matin l'armée française employa toute la journée à reconnaître la ligne ennemie ; cette reconnaissance faite, le prince Eugène ordonna l'attaque pour le lendemain 14. Le général Macdonald, qui était à une marche en arrière, reçut l'ordre de précipiter le mouvement de la division Lamarque et du détachement de la division Broussier, pour se placer en ligne avec la division Badaise, à l'extrême gauche de l'armée ; mais quelque diligence qu'elle fît, elle n'arriva que sur les quatre heures de l'après-midi et trouva déjà la défaite de l'ennemi décidée : elle se mit aussitôt à sa poursuite et chargea son arrière-garde, dont elle changea la retraite en déroute. La perte des Autrichiens s'éleva dans cette journée à 3,000 prisonniers et à 4,000 morts ou blessés ; le lendemain, le prince Eugène mit le siége devant Raab, qui se rendit le 24.

Le 2 juillet le prince Eugène reçut du quartier impérial l'ordre de se mettre en mouvement pour se réunir à la grande armée dans l'île de Lobau ; le 5 il y avait rejoint Napoléon.

Depuis la bataille d'Essling, si fatale aux deux armées, il y avait eu une espèce de trêve tacite, dans laquelle le prince Charles d'un côté et l'empereur Napoléon de l'autre, avaient concentré toutes leurs forces ; le premier sur la rive gauche du Danube, le second dans l'île de Lobau ; il semblait arrêté davance que le sort de l'Allemagne devait se décider dans les plaines de Wagram.

L'armée de l'archiduc, considérablement augmentée par de nombreux renforts arrivés de Hongrie, de Moravie et de Bohême, comptait sur la rive gauche du Danube 180,000 hommes et 900 pièces d'artillerie ; en outre, tout ce que l'art de l'ingénieur peut inventer pour fortifier une position, l'archiduc l'avait fait pour s'opposer au passage de l'armée française ; d'immenses ouvrages de campagne avaient été établis depuis le village d'Enzersdorf jusqu'à celui de Gross-Aspern, en passant par Essling : tous ces travaux fraisés et palissadés étaient liés entre eux par une courtine et armés de plus de 150 pièces de canon, qui sur une largeur de trois quarts de lieue balayaient toute la rive gauche du fleuve ; le reste de l'armée autrichienne, le front couvert par le Rusbach, petit ruisseau qui à cet endroit s'étend parallèlement au Danube tout en coulant dans un sens opposé, était établi sur des collines une lieue en arrière de ces retranchements, et protégé encore par d'autres ouvrages, mais moins importants que les premiers.

De son côté Napoléon avait profité de l'inaction de l'archiduc pour se fortifier dans l'île de Lobau ; cette île, reservée jusque-là pour les chasses de l'empereur et des archiducs, était devenue une véritable place force ; trois ponts parallèles de six cents pas de longueur, et sur lesquels trois voitures auraient pu passer

de front, liaient l'île à la rive droite et assuraient les communications de l'armée avec Vienne ; des estacades établies dans différentes directions protégeaient ces ponts contre tout accident pareil à celui qui avait amené le désastre d'Essling; ni brûlots ni machines incendiaires ne pouvaient avoir prise sur eux, et 120 bouches à feu défendaient les redoutes de leurs trois têtes; au reste, tout avait aux environs changé, non-seulement de face, mais encore de nom ; l'île principale et les îles adjacentes avaient été baptisées par les soldats, et avaient reçu les noms de leurs chefs : l'île Lobau, comme la plus grande, s'appelait l'île Napoléon; quant aux autres, c'étaient les îles Masséna, Montébello, Espagne, Petit, Saint-Hilaire et Alexandre ; toutes étaient fortifiées et servaient en quelque sorte d'ouvrages avancés à l'île Napoléon.

Pendant l'exécution de tous ces travaux, Napoléon était demeuré à Schœnbrunn. Le 1er juillet, il transporta son quartier-général dans l'île; pendant les quinze jours qui venaient de s'écouler, son armée à lui s'était accrue aussi dans une proportion presque égale à celle de l'archiduc, et avec les soldats et le matériel qu'Eugène lui amenait, et l'armée de Dalmatie qui venait d'arriver conduite par Marmont, il comptait cent cinquante mille hommes et quatre cents bouches à feu.

La disposition des travaux établis par l'archiduc sur la rive gauche du Danube, prouvait à l'empereur que le prince Charles lui croyait l'intention de passer le fleuve sur les mêmes points que la première fois; comme il entrait dans les plans de l'empereur de le maintenir dans cette erreur, il fit ses dispositions en conséquence.

Le 2 juillet, cinq cents voltigeurs, sous les ordres d'un aide de camp de Masséna, passent dans l'île du Moulin, située en face d'Essling, c'est-à-dire juste vers le centre des retranchements ennemis, et s'y établirent. En quelques heures cette île est jointe à la rive gauche par un petit pont, en tête duquel on construit une flèche; Napoléon voit avec plaisir que cette démonstration est prise au sérieux, et que le village d'Essling dirige un feu très-vif sur ce faux point d'attaque.

Dans la journée du 4, l'armée se concentre; tout ce qui ne peut pas tenir dans la Lobau se réunit à Kaiser-Ebersdorf, et s'apprête à passer dans l'île, à mesure que les troupes qui auront franchi le fleuve laisseront vacantes les places qu'elles occupent. A dix heures du soir, tandis que l'ennemi nous attend par le pont que nous avons jeté le 2, quinze cents voltigeurs, dirigés par le général Canroux, se jettent dans des barques, et à la faveur d'une nuit obscure et orageuse, débarquent sur la rive gauche du Danube, au-dessous de l'île Alexandre et en face du village de Mellenten ; dix chaloupes canonnières sous les ordres du capitaine de vaisseau Batte, protégent leur débarquement ; quelques postes ennemis qui gardent seuls cette partie du fleuve sont repoussés jusqu'à Mellenten; mais aux premiers coups de fusil qu'ils échangent avec nos soldats, toute la ligne des retranchements ennemis s'enflamme; le feu de nos batteries leur répond aussitôt; l'orage contenu jusqu'alors éclate, tout est en feu; le ciel et la terre, l'éclair et le tonnerre, luttent avec la flamme et le bruit

du canon; de seconde en seconde, le champ de bataille passe d'une clarté sombre à l'obscurité la plus complète. Tout à coup les batteries des îles de Montebello et d'Espagne, qui écrasent le village d'Enzersdorf d'une grêle d'obus, mettent le feu au village. Comme personne ne s'occupe de l'éteindre, il se répand avec rapidité; désormais on se battra comme à la lumière du soleil; un vaste bûcher s'allume qui éclaire à trois quarts de lieue autour de lui; n'importe, on passera à la lueur de l'incendie.

En effet, en ce moment même on jette sur le Danube un pont d'une invention nouvelle et dont on va faire l'essai pour la première fois; ce pont, construit sur les dessins d'un chef de bataillon d'artillerie nommé Victor Dessales, a quatre-vingts toises de long et est d'une seule pièce; il sort tout construit d'un bras secondaire. On l'amarre à la rive droite par une de ses extrémités; puis une fois amarré par le bas, le courant pousse la partie supérieure; l'autre extrémité s'arrête alors toute seule à l'autre rive, l'infanterie s'y élance aussitôt et passe au pas de charge, sous une voûte de boulets qui partant les uns de l'île et les autres des retranchements ennemis, se croisent au-dessus de sa tête. A trois heures du matin, cinq autres ponts sont jetés, et l'armée tout entière débouche, ayant sa gauche à quinze cents toises au-dessous d'Enzersdorf et sa droite à Wittau. Ainsi toute la ligne de retranchements établie d'Enzersdorf à Gross-Aspern est devenue inutile, et le soleil en se levant épuré par l'orage de la nuit, éclaire le terrible et magnifique spectacle d'une armée de cent cinquante mille hommes, traînant avec elle quatre cents pièces de canon, qui se déploie majestueusement dans les riches plaines où coule le Danube.

Dans cette nouvelle disposition, qui, ainsi que nous l'avons dit, rendait inutiles les ouvrages de défense des Autrichiens et qui forçait l'ennemi à recevoir la bataille sur le terrain choisi par l'empereur lui-même, le corps du maréchal Masséna tient notre extrême gauche, ceux de Bernadotte et d'Oudinot le centre, et celui du maréchal Davoust la droite; derrière cette première ligne, s'avancent, formant la réserve, la garde impériale et la grosse cavalerie, puis l'armée d'Italie sous les ordres du vice-roi, et le corps de Dalmatie sous ceux du général Marmont.

Vingt mille hommes sous les ordres du général Régnier restent pour la garde de l'île et pour la défense des ouvrages qui la protégent.

L'armée, comme on le voit, a passé sans trop d'obstacles; l'archiduc, étonné d'un déploiement de masses aussi rapide, et comptant sur la lenteur ordinaire des passages de fleuves, n'a pas été prêt à temps et a perdu le moment de nous attaquer; maintenant il faut qu'il se tienne sur la défensive.

Effectivement, grâce à cette grande célérité, l'archiduc a été pris à l'improviste. Son armée est à peu près égale à la nôtre et même supérieure, c'est vrai; mais il attend d'un moment à l'autre l'archiduc Jean, avec vingt mille hommes, et l'archiduc Jean n'est point arrivé; mais malgré la canonnade de la nuit qui a dû lui indiquer que les deux armées sont aux prises, Kollowrath ne débouche point du Bisamberg : le prince n'a donc sous sa main que Klenau, Bellegarde et Hohenzollern, avec ses réserves de grenadiers.

Heureusement pour lui, au moment où l'on vient de déloger les quelques postes autrichiens restés dans le village de Mullenten, dans le château de Sachsengaug, dans le village de Wittau et dans le bourg d'Enzersdorf, Napoléon s'aperçoit que Berthier a commis une erreur dans l'expédition de ses ordres. Davoust, comme nous l'avons dit, était destiné à former l'aile droite et Oudinot le centre. Trompé par les ordres du major général, Davoust, au contraire, a passé sur les ponts du centre, et Oudinot a passé sur les radeaux de la droite : il faut que chacun reprenne sa position, et l'on perd deux ou trois heures dans cette manœuvre; quelque diligence que mette Napoléon, il ne peut atteindre Raasdorf avant trois heures du soir, et c'est nous qui à notre tour avons perdu l'occasion d'écraser l'archiduc avant la réunion de toutes ses forces. Cependant à six heures du soir notre ligne est formée et nos réserves en position : notre armée a pivoté sur sa gauche, sa droite et son centre se sont emparés de tous les petits villages qu'ils ont trouvés sur leur route; sa droite, commandée par Davoust, s'appuie à Glinzendorff et est flanquée par Grouchy et ses dragons; sa gauche, commandée par Masséna, s'étend entre Brentlée et le Danube : Bernadotte a en face de lui Aderklaa; enfin, Eugène et Oudinot en marchant droit devant eux, attaqueront Wagram, Beaumersdorff et Grosshauffen.

Quant aux Autrichiens, ils forment une ligne parallèle à la nôtre, quoique plus étendue et plus circulaire. Rosemberg et Hohenzollern tiennent à l'extrême gauche le plateau de Nunziédel, et, défendus par le Rusbach, font face à Davoust; le centre, sous les ordres de Bellegarde, tient Wagram et fait face à Bernadotte, à Eugène et à Oudinot; enfin, Klénau et Kollowrath, formant un angle obtus avec le reste de la ligne, s'étendent de Wagram en passant par Gérarsdorf jusqu'au pied du Bisamberg.

Il est sept heures du soir lorsque ces dispositions sont prises, à peine reste-t-il une heure de jour; n'importe, Napoléon ne veut pas perdre l'avantage que lui offre l'absence de l'archiduc Jean; l'ordre de l'attaque est donné et court sur toute la ligne.

Aussitôt Masséna s'empare des retranchements qu'il a en face de lui, et enlève successivement et au pas de charge Essling et Gross-Aspern; à l'attaque de ce premier village son cheval s'abat sous lui, on le croit mort un instant; heureusement il n'est que blessé; sa cuisse et son bras, engagés sous le cheval, ont été foulés; mais tout échauffé qu'il est par l'action, il se remet en selle et continue de commander.

En même temps, le prince de Ponte-Corvo fait enlever par les Saxons le village de Raasdorf, Eugène débouche sur Wagram, Oudinot seul est arrêté à Beaumersdorff, que le général Hardegg défend avec acharnement.

A neuf heures les trois divisions Serac, Pacthod et Lamarque, sous les ordres de Macdonald, attaquent Wagram, centre de l'armée ennemie, et d'abord emportent le village, font 3,000 prisonniers et enlèvent 5 drapeaux; mais alors le prince Charles fait avancer ses réserves, et au moment où Macdonald débouche au delà de Wagram, il se trouve pris entre le feu croisé de deux batteries et attaqué de front par les grenadiers; en ce moment il apprend

qu'Oudinot, sur lequel il comptait pour soutenir la droite, est toujours occupé devant Beaumersdorff et ne peut venir à son aide : il ordonne alors la retraite et l'exécute dans le plus grand ordre, emmenant ses 3,000 prisonniers et ses 5 drapeaux, et s'appuyant sur Raasdorf, où il sait qu'il trouvera Bernadotte et ses Saxons.

Mais ce qui doit le sauver le perd; pendant ce mouvement rétrograde la nuit est tout à fait venue ; les Saxons en apercevant les colonnes de Macdonald les prennent pour l'ennemi et font feu sur elles. Poursuivies par les Autrichiens, canonnées sur leurs deux flancs par des batteries volantes, reçues en tête par le canon et la mousqueterie des Saxons, les trois divisions hésitent, s'arrêtent et commencent à se disperser. Dans ce désordre croissant la voix des généraux cherche inutilement à se faire entendre; les 3,000 prisonniers que l'on ramène refusent de marcher, se révoltent, saisissent des armes et augmentent la confusion; des cinq grenadiers qui portent les drapeaux autrichiens, quatre sont tués; les généraux Grenier, Seras, Sahuc et le chef d'état-major Vignolles sont blessés. Heureusement la nuit cache à l'ennemi cette étrange échauffourée, dont il ne songe pas à profiter en faisant une trouée dans notre centre, et en séparant notre aile droite de notre aile gauche; enfin les soldats de Bernadotte et de Macdonald se reconnaissent au moment où l'ennemi, craignant de s'engager, s'arrête; on se retrouve au point d'où l'on est parti; rien n'est perdu, mais tout est à recommencer le lendemain; le seul avantage que nous ayons remporté est que Masséna soit resté maître d'Essling et de Gross-Aspern.

Napoléon parcourt toute la ligne et donne ses ordres pour masser ses forces; Masséna se resserrera vers Aderklaa et Davoust sur Groshoffen; c'est le seul changement indiqué.

De son côté, l'archiduc Charles, qui regarde comme un succès la reprise de Wagram, se décide à reprendre l'offensive; à minuit les ordres sont expédiés: Bellegarde au centre fera occuper Aderklaa; Rosemberg, à la gauche, débouchera par Glenzendorf, où, selon toutes les probabilités, l'archiduc Jean, auquel on a envoyé courrier sur courrier et qui doit arriver par Léopoldsdorf, fera sa jonction avec lui; enfin Kollowrath, avec la droite, descendra du Bisamberg, se réunira à Klénau, et poussera notre gauche de manière à lui faire repasser les retranchements autrichiens, et à l'acculer au pont de la Lobau.

Le mouvement des deux chefs, comme on le voit, était fort différent : Napoléon avait dégarni ses ailes pour renforcer son centre; l'archiduc Charles avait dégarni son centre pour renforcer ses ailes.

Le terrain sur lequel les deux armées se trouvaient en bataille n'a guère que deux lieues et demie d'étendue; notre aile gauche, celle qui était la plus rapprochée du Danube, était donc à 1,200 toises à peu près de Vienne: aussi dès le point du jour, tous les clochers et tous les toits de la vieille ville impériale se couvrirent-ils de spectateurs, dont les regards plongeaient avidement dans l'immense cirque où 350,000 hommes allaient jouer le sort de deux nations.

Au lever du soleil la canonnade s'engagea sur les deux lignes, puis aussitôt

Rosemberg commença son mouvement en marchant sur Glenzendorf : ce mouvement offensif étonne Napoléon ; il a cru attaquer, et c'est lui qu'on attaque. Davoust s'avance à la rencontre de Rosemberg et reçoit le combat de front; l'empereur se porte aussitôt à son secours avec la garde et la division de cuirassiers du duc de Padoue et de Nansouty : deux charges de grosse cavalerie pénètrent jusqu'au fond des colonnes autrichiennes ; Rosemberg est repoussé derrière la Russbach.

Pendant ce temps, Bellegarde a occupé fortement Aderklaa. On voit ses colonnes se masser autour de ce village. Napoléon pousse aussitôt sur lui le corps de Masséna ; malheureusement moulu de sa chute de la veille, Masséna n'a pu remonter à cheval, et au lieu de guider ses colonnes, il est obligé de les suivre en calèche. Aderklaa n'en est pas moins enlevé au pas de charge et avec la plus grande vigueur ; mais comme Masséna n'est point au milieu d'elles pour régler leur mouvement, les troupes françaises, au lieu de faire halte dans le village et de se contenter de son occupation, en débouchent. Bernadotte, qui voit le corps de Masséna s'aventurer, appuie à droite pour le soutenir avec Dupas et ses Saxons; en ce moment l'ennemi paraît vers Sussenbrun. Masséna se jette au-devant de lui et l'arrête en avant de ce village; mais l'archiduc profitant de ce mouvement qui dégarnit Aderklaa, marche avec ses grenadiers sur ce même village, et en chasse Gouvion Saint-Cyr, qui est obligé de se replier en désordre sur Molitor. Les Saxons culbutés sont mis en déroute : un jeune colonel fait tout ce qu'il peut pour arrêter son régiment, mais voyant que tout est inutile, menaces comme prières, il arrache le drapeau des mains de celui qui le portait, s'avance vers un régiment de la garde impériale, et jetant son drapeau dans les rangs des grenadiers : « Français, dit-il, je vous confie ce drapeau, vous saurez le défendre ; mon régiment à moi est partout où l'on fait face à l'ennemi. » A ces mots il saute à bas de son cheval, ramasse un fusil, passe une giberne, et prend son rang parmi les grenadiers. Ainsi l'échec que l'archiduc vient d'éprouver à son extrême gauche a sa compensation dans le succès qu'il vient de remporter à son centre. Alors paraît la droite des Autrichiens; Kollowrath et Klenau, avec cinquante mille hommes réunis en une seule masse, s'avancent sur Brentlée et Herichstetten, c'est-à-dire dans l'intervalle que Bernadotte a laissé libre entre sa gauche et le village de Gross-Aspern, où il ne reste que la division Boudet. Masséna voit le danger : il comprend qu'il n'a pas une minute à perdre s'il ne veut pas laisser isoler l'armée de ses ponts ; il se jette à gauche avec trois divisions, rencontre l'ennemi près de Newirthaus, et continue sa marche de flanc ; mais il est harcelé par des charges successives et sans cesse renouvelées, auxquelles à chaque moment il est obligé de faire face. Pendant ce temps la colonne de Klénau continue son mouvement sur Gross-Aspern. La division Boudet sort alors de ce village et s'apprête à lui en disputer la possession. Klénau, qui est trois fois plus nombreux qu'elle, la heurte, la repousse, l'écrase; sans appui sur sa droite, la division Boudet se replie sur la tête du pont, son artillerie est enlevée, Gross-Aspern est repris, notre gauche est forcée ; Bernadotte et Masséna s'établissent

en équerre, faisant face d'un côté au Danube et de l'autre à Kollowrath. Deux officiers d'ordonnance accourent successivement annoncer à l'empereur, le premier, que notre gauche est attaquée par des forces supérieures, le second, qu'elle est débordée de près de trois mille toises, et que l'ennemi, après avoir repris Gross-Aspern, déploie des masses énormes et une artillerie formidable dans l'espace compris entre ce village et celui de Newirthaus.

Tout le plan adopté par Napoléon se trouve changé à cette nouvelle : ses masses se préparaient à enlever la position de Russbach, la droite en avant; mais l'ennemi, en se glissant entre sa gauche et le Danube, le force de transporter sur un autre point le véritable champ de bataille. La manœuvre de l'archiduc est hardie, mais imprudente : on ne coupe pas une armée de 140,000 hommes comme une division. Deux partis restent à l'empereur : renverser avec sa droite la gauche de l'ennemi, forcer l'archiduc à lui abandonner la place qu'il occupait le matin et à reprendre celle de l'armée française, lever ses ponts et pousser devant lui jusque dans le Danube toute cette masse ennemie prise entre deux feux; ou bien de se jeter sur le centre avec les forces réunies d Eugène, de Bernadotte, de Marmont et d'Oudinot, d'y faire une large trouée, et d'isoler ainsi de son aile gauche et de son centre gauche tout ce qui s'est aventuré sur Gross-Aspern et Essling. Ce dernier parti donnera une victoire moins complète; mais le premier exige, en supposant que toutes les attaques réussissent, au moins deux heures d'exécution, pendant lesquelles le succès de l'ennemi peut devenir dangereux. Napoléon s'arrête au second : il forcera le centre des Autrichiens au lieu de tourner et de refouler leur gauche.

Cette résolution prise avec la rapidité du génie, il accourt à notre aile gauche, jette un coup d'œil sur la position des deux armées, laisse à Masséna le soin de contenir cette aile sans s'engager trop vivement contre des forces si supérieures, puis court à son centre, où une partie des troupes de Davoust, dégarnissant l'aile droite, viennent d'arriver. Eugène, qui a marché sur Wagram, reçoit l'ordre de changer de direction et de venir prendre à gauche la place où Masséna a d'abord combattu; il sera immédiatement suivi de Marmont et des Bavarois.

Mais ces dispositions nouvelles prennent du temps; il faut occuper l'ennemi et empêcher Kollowrath d'aller plus avant. Bessières reçoit l'ordre de se mettre à la tête de sa cavalerie et de charger. Une première charge s'exécute avec succès; mais à la seconde, Bessières a son cheval tué sous lui. Il tombe; on le croit mort; sa colonne s'arrête indécise. Walther, le brave de Hohenlinden, lui succède; mais il ne sait pas le but du mouvement qu'il exécute, et par conséquent l'exécute froidement; néanmoins, pendant un instant Kollowrath a été arrêté. Mais bientôt il reprend sa marche. Drouot s'avance alors derrière la cavalerie avec 60 pièces de réserve. La cavalerie s'ouvre et démasque la terrible batterie : les 60 pièces s'enflamment à la fois et vomissent sur les masses autrichiennes une pluie de mitraille et de boulets. L'ennemi s'arrête, Drouot se porte en avant; ses volées se succèdent avec une rapidité effrayante. Grâce à ce mouvement admirablement exécuté, le centre aura le temps de se former.

Pendant ce temps, Davoust, qui, tout en envoyant une partie de ses troupes au secours du centre, a gardé le commandement de la droite, reçoit l'ordre de déborder la gauche de l'ennemi et de rejeter sur Wagram tout ce qui s'opposerait à sa marche. Friant et Morand se mettent à la tête de leurs divisions, passent la Russbach au-dessous de Glenzendorf et débouchent entre Sussenbrun et Margraf-Nunziedel. Davoust attaque ce dernier village avec deux autres divisions. Quant à Oudinot, ses ordres se bornent à contenir Hohenzollern dans Baumersdorf.

L'ordre s'exécute avec la vigueur et la précision que l'on peut attendre de pareilles troupes, commandées par de pareils chefs. Rosemberg, débordé et forcé de faire face, exécute la même manœuvre qu'a faite Masséna sur notre gauche, c'est-à-dire qu'il figure un angle droit. Davoust, Friand et Morand s'acharnent après la tour de Nunziedel, qui, une fois prise, lui enlèvera son point d'appui. Un combat horrible s'engage sur ce point; tous les efforts des Autrichiens se réunissent contre Davoust. Ramenés trois fois à la charge, 1,200 des leurs viennent mourir sur nos baïonnettes. Rosemberg va être forcé : il envoie demander du secours à Hohenzollern, qui, voyant la faiblesse avec laquelle l'attaque Oudinot, croit pouvoir se dégarnir et lui envoie une partie de ses troupes. Mais en ce moment Oudinot, qui depuis une heure se trouve au milieu d'un feu terrible, se laisse aller peu à peu à l'ivresse du bruit et de la fumée. Son inaction lui pèse; il ne comprend pas pourquoi lui seul est condamné à rester oisif tandis que les autres font une si rude besogne. Ses soldats demandent à marcher; il n'y tient plus. L'ordre de la charge est donné; lui-même se met à la tête de ses soldats en criant : En avant ! Deux de ses brigades sont ramenées; il se met à la tête de la troisième, force le passage de la Russbach et gravit le plateau de Nunziedel, chassant tout devant lui. La position de Rosemberg devient alors plus critique que jamais; débordé par Montbrun et Morand, attaqué de front par Davoust, coupé d'Hohenzollern et pris à revers par Oudinot, il prend en désordre le chemin de Bockflied, et se trouve séparé entièrement de l'armée qu'il ne peut plus rejoindre.

Napoléon suit à la fois les progrès de son aile droite et les mouvements de son centre. Il voit les feux de nos soldats gagner Nunziedel et couronner le plateau de Wagram ; il voit Eugène arriver et prendre position. C'est le moment qu'il attendait : un aide-de-camp se détache du groupe qui l'entoure et va porter à Masséna l'ordre de reprendre l'offensive. Au bout d'un instant, l'ordre est exécuté.

A la faveur de cette double attaque et du dévouement de Drouot et de son artillerie, Napoléon a pu réunir à son centre une masse considérable; Macdonald prend la tête ; huit bataillons sont déployés, treize autres se forment en colonnes serrées sur leurs deux ailes. Derrière eux marcheront Wrede et Serras ; les flancs seront couverts par la cavalerie légère et les cuirassiers de Nansouty ; Pactod les secondera à droite, Durutte les appuiera à gauche ; enfin Marmont et les Saxons, qui ont à venger leur défaite du matin, soutiendront l'armée d'Italie.

Le signal est donné, la masse géante s'ébranle, tout ce qui la masquait s'ouvre devant elle. Elle marche à l'ennemi, laisse Aderklaa à droite, se précipite sur le point de jonction entre le corps des grenadiers et celui de Kollowrath, pique droit au clocher de Sussenbrun, où est l'archiduc, qui lui oppose neuf grandes masses d'infanterie et de cavalerie, protégées par une artillerie considérable. Macdonald marche sous le feu droit à la première ligne, la heurte, l'enfonce, pousse devant lui tout ce qu'il rencontre, renverse tout ce qui veut l'arrêter. L'archiduc réunit tous ses efforts contre lui; il est attaqué en tête et sur les deux flancs; mais l'impulsion donnée se continue, il arrive ainsi jusqu'à Sussenbrun. Il a laissé 3,000 hommes sur la route, et de ses huit bataillons, à peine lui en reste-t-il cinq; au village, un nouveau mur de fer et de feu se déploie devant lui; il lui est impossible de forcer ce dernier obstacle; il s'arrête : c'est le moment qu'attend Napoléon; il lance dans la trouée déjà ouverte Nansouty et ses cuirassiers; en même temps, la division Durutte s'avance à gauche, et Pacthod à droite; les Bavarois et Serras entrent en ligne à leur tour; la jeune garde reprend la place qu'ils occupaient et devient la réserve; Marmont et les Saxons chargent le corps de Bellegarde. Macdonald, se sentant soutenu à droite et à gauche, reprend son impulsion victorieuse; l'ennemi cède, s'enfonce, s'ouvre, se referme, mais recule en se refermant. Macdonald le poursuit et le pousse sur Gerarsdorff; mais là l'ennemi se rallie, car le village est retranché et protégé par des hauteurs hérissées d'artillerie, et le combat recommence plus acharné que jamais.

Pendant ce temps, Davoust et Oudinot ont continué à notre droite leur marche victorieuse au delà de la Russbach : Oudinot, maître du plateau de Wagram, s'est précipité sur les positions ennemies qui défendent le village, tandis que la division Pacthod l'enlève à la baïonnette; tout le corps de Bellegarde est menacé à revers.

De son côté, Masséna a marché sur Essling et l'a repris sur l'ennemi; d'Essling, il continue sa route sur Gross-Aspern, l'enlève à son tour, fait sa jonction avec la division Boudet, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'est ralliée sous le feu de notre tête de pont; à son tour alors il attaque vigoureusement Klenau, et le repousse sur Leopoldam; en ce moment il est joint par la cavalerie de Lassalle, qui charge en personne à la tête de trois régiments. Les Autrichiens, sur le point d'être écharpés, se forment en carrés et font volte-face; Lassalle se précipite sur eux, et tombe frappé d'une balle au front; mais ses soldats furieux enfoncent, les uns après les autres, les quatre carrés autrichiens; l'ennemi est poursuivi le sabre dans les reins jusqu'au pied du Bisamberg.

Alors l'archiduc, qui se voit débordé à droite et à gauche, donne l'ordre de la retraite : s'entêter plus longtemps à tenir au centre, c'est perdre les deux corps d'armée engagés entre la Russbach et le Danube, et cela sans aucune chance de rétablir la bataille; le village de Gerarsdorff est évacué par les Autrichiens et occupé par les Français; mais derrière le village, les ba-

taillons ennemis se retirent en bon ordre, les chevau-légers polonais et les chasseurs de la garde s'élancent à leur poursuite; trois fois ils chargent les carrés des vieux grenadiers autrichiens, trois fois ils sont rejetés par eux sur l'infanterie française. Mais n'importe, la bataille est gagnée, et l'armée ennemie, en se retirant sur Korneburg et Wolkersdorf, abandonne, en preuve de sa défaite, 4,000 morts, 9,000 blessés, 18,000 prisonniers, 10 drapeaux et 40 pièces de canon. Macdonald, Marmont et Oudinot sont faits maréchaux sur le champ de bataille.

Le 11 juillet suivant, c'est-à-dire cinq jours après la bataille de Wagram, le prince Jean Lichtenstein se présenta aux avant-postes français; il venait proposer un armistice. L'empereur, en ce moment, arrivait devant Znaïm: on eut beaucoup de peine à faire cesser le feu, tant les troupes étaient acharnées.

L'armistice fut débattu pendant la nuit. Plusieurs généraux français étaient d'avis de ne pas l'accepter et d'achever d'écraser l'Autriche, puisqu'on était en train. Napoléon coupa court à la discussion, en disant : Assez de sang versé, j'accepte l'armistice.

Par suite de cet armistice, l'armée française occupa les positions suivantes: le corps du maréchal Masséna était cantonné dans le cercle de Znaïm; le maréchal Davoust, dans celui de Brunn; le duc de Raguse, à Kombourg; le maréchal Oudinot, à Spitz; l'armée d'Italie, à Presbourg et à Gratz; la garde impériale occupait le château de Schœnbrun, où l'empereur avait reporté son quartier général.

La paix de Vienne fut signée quelques mois après, le 14 octobre; elle coûtait à l'Autriche 3 millions et demi d'habitants; car Napoléon, par le traité, réunissait à l'empire, sous le nom de provinces Illyriennes, une partie de la Carinthie, de la Carniole, de la Dalmatie et de la Croatie, ce qui composait une population toute guerrière de 1,500,000 habitants, et portait les frontières de France jusqu'à la Drave. En outre, il fit donner à la Bavière Salsbourg, Linn avec Braunau et le district important des sources de la Traun. De cette manière, six jours de marche séparaient les frontières de l'empire de la capitale de l'Autriche, démantelée par ordre du vainqueur.

Le 24 du même mois Napoléon était à Paris. Le sénat lui adressa un discours de félicitations solennelles qui se terminait par cette phrase : Au plus grand des héros, qui n'a voulu commander à la victoire que pour le bonheur de la terre, le peuple français reconnaissant.

Expédition de Walcheren. — Pendant que Napoléon triomphait des armées de l'Autriche à Essling et à Wagram, l'Angleterre exécutait une tentative de dévastation sur les rivages de la Hollande, et menaçait de détruire le nouveau port d'Anvers, une des plus belles créations du génie de Napoléon.

Le traité de Tilsitt avait frappé de terreur le gouvernement anglais. Il s'empressa de réunir tous ses efforts pour aider ses alliés d'Espagne, de Portugal et d'Allemagne. Les colonies de la France, ruinées par la marine anglaise, valaient à peine que l'Angleterre les convoitât; elle rappela la plus grande

partie de ses forces vers le continent européen, et put ainsi disposer d'environ 100,000 hommes. Dès le mois d'avril 1809, d'immenses armements se préparaient dans les ports anglais; plusieurs expéditions avaient été résolues: l'une, pour la péninsule, portant sir Arthur Wellesley avec 20,000 hommes; l'autre, sous les ordres de l'amiral Gambier, ayant pour mission de brûler l'escadre de Rochefort au moyen de machines infernales; une autre contre la Zélande, sous les ordres de lord Chatam, à laquelle on destina 35,000 hommes; et enfin une quatrième, sous les ordres du général Stuart, devait jeter sur les côtes de la Calabre 20,000 Anglo-Siciliens. Nous avons vu déjà quel fut le résultat des opérations de la première l'expédition de Portugal; la seconde fut moins heureuse; cependant l'amiral Gambier parvint à brûler quatre vaisseaux français qui étaient à l'ancre dans le port de Rochefort.

Ce succès incomplet ne satisfit pas l'exigence de l'amirauté britannique, en raison des sacrifices qu'avait coûtés l'expédition, et l'amiral Gambier fut soumis à une enquête.

La troisième expédition, la plus importante pour le cabinet britannique, avait pour but, ainsi que nous l'avons dit en commençant, de ruiner le port d'Anvers, de brûler notre flotte, de détruire les chantiers, et puis de combler la passe de l'Escaut pour la rendre impraticable; enfin de porter la dévastation dans tous les établissements maritimes du nord de la Hollande.

Une flotte immense, composée de 39 vaisseaux de ligne, 36 frégates avec une flottille nombreuse de canonnières portant 35,000 hommes de débarquement, fut dirigée vers l'île de Walcheren, où elle débarqua le 1er août. Heureusement lord Chatam commit plusieurs fautes qui firent manquer l'expédition d'une entreprise qui eût infailliblement atteint son but si elle eût été mieux conduite. Notre flotte prise au dépourvu eût été indubitablement perdue si le général anglais se fût porté sur Anvers avec son armée. Lord Chatam hésita, craignant de se compromettre sur la terre ferme. Au lieu de marcher brusquement sur cette ville, il débarqua le 1er août le gros de ses forces au nord de l'île de Walcheren, où il mit le siége devant Flessingue. En même temps une de ses divisions s'empara du fort de Batz, situé au point où l'Escaut se divise en deux bras. Ces lenteurs donnèrent au général français Rousseau le temps de préparer ses moyens de défense. Il fit passer deux bataillons de renfort dans Flessingue, où commandait le général Monet, et dont la flotte anglaise n'avait pas même songé à intercepter les communications avec Breskens.

Flessingue était une mauvaise place de guerre, incapable de soutenir un siége vigoureux; aussi, après trois jours d'un bombardement épouvantable, le général Monet capitula et se rendit prisonnier avec 4,000 hommes. Mais comme il n'y avait aucune brèche au corps de la place, il fut condamné par un conseil de guerre, pour n'avoir pas fait tout ce qu'il pouvait.

Dans cet intervalle, le roi de Hollande, instruit du danger qui le menaçait, courut en toute hâte, à la tête de ses gardes et de 7 ou 8,000 hommes de troupes, au-devant de l'ennemi. Le ministère français, de son côté, s'empressa

de diriger sur ce point tout ce qu'il y avait d'hommes valides dans les dépôts. Bientôt les bataillons affluèrent de toutes parts, et Bernadotte reçut le commandement en chef de cette armée. Il arriva en Hollande le 16 août, au moment de la prise de Flessingue. Il jeta ses forces sur la rive droite de l'Escaut, pour protéger la place d'Anvers. Mais Chatam voyant ses projets déjoués reprit en toute hâte le chemin de l'Angleterre, en laissant le tiers de son armée à Flessingue, qu'il évacua quelque temps après, en dévastant les grands établissements que nous y avions formés pour la construction des vaisseaux.

Ce résultat, qui contrastait avec l'énormité des préparatifs, les plus considérables que l'Angleterre eût jamais faits, lui coûta 8 à 10,000 hommes, et servit à la couvrir de honte et de ridicule.

Vers le même temps l'expédition de Sicile se montrait sur les côtes de la Calabre, et s'emparait du rocher de Sylla, qui fut bientôt repris par les troupes françaises. Un détachement de ce même corps prenait possession des îles Ioniennes, des îles d'Ischia et de Procida, et tentait vainement de surprendre un point de la côte où l'on pût jeter des troupes et soulever les populations contre le gouvernement du roi Murat; mais nulle part ces tentatives n'eurent de succès.

Ainsi, dans cette année 1809, si glorieuse pour les Français, les Anglais virent échouer tous leurs projets et tous leurs efforts contre la puissance de l'empire.

Espagne. — Revenons maintenant aux armées que nous avons laissées en Espagne.

Après la bataille d'Ocana, l'armée française, on se le rappelle, était victorieuse sur tous les points. Dans la vieille Castille, le général Kellermann avait remporté la victoire d'Alba de Tormes; dans l'Aragon, le général Suchet avait eu aussi des avantages éclatants. Enfin, dans la Catalogne, le maréchal Augereau s'était emparé de Gironne après un long siége. Il ne restait plus, pour achever la conquête de la péninsule, qu'à s'emparer de l'Andalousie. La conquête du midi de l'Espagne fut résolue.

Le maréchal duc de Dalmatie avait remplacé le maréchal Jourdan dans les fonctions de major général des armées françaises en Espagne. On assure, bien que ce fait n'ait jamais positivement été établi, que le maréchal Soult s'était opposé longtemps à l'expédition de l'Andalousie. Il rappelait le sort du général Dupont à Baylen, et faisait ressortir le danger qu'il y aurait à laisser la capitale de l'Espagne dégarnie de troupes en présence d'un général habile comme lord Wellington. Mais le roi Joseph insista en déclarant que le général Kellermann suffirait pour empêcher l'armée anglo-portugaise de rien entreprendre de décisif, et que si un mouvement agressif avait lieu de la part de cette armée, il suffirait à la réserve de l'armée de l'Andalousie de faire volte-face et de revenir sur ses pas pour placer le général ennemi dans une position critique. Le roi Joseph avait le pressentiment du succès. L'armée expéditionnaire se mit en marche dans les premiers jours de janvier 1810. Le roi Joseph lui-même quitta Madrid quelques jours après pour se joindre aux corps expé-

ditionnaires. L'armée s'élevait à cinquante mille hommes. Le centre de cette armée, commandé par le maréchal Mortier, suivait la grande route de Madrid à Cadix; l'aile droite, sous les ordres du maréchal Victor, se dirigeait sur Almaden; enfin l'aile gauche, commandée par le général Sébastiani, marchait sur Linarès. La réserve était sous les ordres du général Dessoles. Ces trois corps d'armée devaient opérer simultanément.

Le maréchal Soult avait décidé que le corps principal de l'armée d'Andalousie forcerait le passage des Sierras au fameux défilé d'*Espena-Perros*. Arrivé sur les bords de la Guadiana, à l'endroit où cette rivière se perd pour aller reparaître quelques lieues plus loin, le maréchal de Bellune, qui avait le commandement de ce corps, partagea son armée en deux grandes fractions : l'une, celle de gauche, avait ostensiblement l'ordre de forcer le passage difficile de l'Espena-Perros; l'autre se dirigeait par la route presque impraticable d'Almaden de la Plata.

Le passage de l'Espena-Perros était merveilleusement défendu par la nature. Les nombreux débris des armées espagnoles qui s'étaient réfugiées en Andalousie, ainsi que les nouvelles levées qui avaient eu lieu dans cette contrée, en interdisaient l'approche. On y avait organisé les dispositions les plus énergiques. En arrivant devant ce passage, le commandant de l'armée française déploya de son côté l'appareil le plus formidable, passa quarante-huit heures à ordonner tous les préparatifs d'une attaque qui devait avoir lieu le lendemain; puis, la nuit venue, il accourut avec son état-major pour se mettre à la tête de la colonne de droite.

Le passage d'Almaden de la Plata fut forcé; trois jours après, la position de l'Espena-Perros était tournée, et ses défenseurs, obligés de l'abandonner, laissaient le passage libre à la colonne restée en face d'eux, laquelle parvint sans coup férir à la tête du fameux défilé, puis descendit toujours sans être inquiétée jusqu'à Cordoue.

Une autre colonne arrivait au sommet de la chaîne par un chemin rapide, mais beau, et à travers une végétation qui allait s'appauvrissant à mesure qu'on s'élevait. Mais arrivés au point culminant, nos soldats furent dédommagés de toutes leurs fatigues par le magnifique point de vue qui se présentait à leurs yeux. C'étaient des plaines fertiles arrosées à perte de vue par des rivières qui semblaient des bandes flottantes d'argent : on eût dit qu'après cet autre passage des Alpes le ciel leur rendait une autre Italie.

Ainsi cette course tant redoutée à travers les montagnes s'était accomplie, heureuse et calme, et sans être aucunement inquiétée. Il y a plus : des paysans s'étaient offerts d'eux-mêmes pour servir de guides, ce qui n'était jamais arrivé. Il est vrai que l'on approchait de l'Andalousie, et que l'Andalousie comptait de nombreux partisans des Français.

Chassée de la Sierra-Morena l'armée ennemie s'était retirée sur Jaen; le général Sébastiani, qui avait reçu l'ordre de la poursuivre, la joignit à Alculos-la-Real, et l'obligea à se disperser. Une partie se jeta sur Grenade et l'autre sur le royaume de Murcie.

Le 28 janvier 1810, Sébastiani entra à Grenade. Le même jour, le général Dessolles entrait à Cordoue, et le maréchal Mortier à Carmena, sur la route de Séville. Enfin, le 29 janvier, notre avant-garde se présentait sous les murs de cette capitale de l'Andalousie. La ville se rendit sans défense. Le roi Joseph y fit son entrée triomphale le lendemain, et y établit son quartier général.

Pendant ce temps, le maréchal Victor se portait sur Cadix. Le duc d'Albuquerque, qui fuyait devant lui, profita des trois jours que l'armée française passa en pourpalers devant Séville, pour préparer la défense de cette ville.

Le général Jomini résume ainsi la première partie des opérations de cette campagne : « Quelque brillants et rapides que fussent les succès de l'armée d'Andalousie, on avait manqué, par une lenteur impardonnable, dit Jomini, la clef importante de toutes les provinces méridionales. Il serait difficile de décider si, même en paraissant quatre jours plus tôt devant Cadix, les citoyens et les soldats de la flotte, joints au dépôt de quelques régiments, n'eussent pas suffi pour nous en interdire l'entrée jusqu'à l'arrivée de nouveaux secours : mais si la surprise, la stupeur et le défaut de mesures défensives peuvent faire présumer le succès d'une opération, tout autorise à croire que nous aurions réussi, et on ne saurait assigner aucune limite aux suites d'un tel événement. — Dans cette riche cité résidaient l'âme et la force du gouvernement; les colonnes d'Hercule étaient considérées à cette époque comme le palladium de la liberté espagnole; et lors même que la régence se fût transportée à Carthage, à Alicante ou à la Corogne, elle y eût été moins puissante et plus facile à atteindre par nos baïonnettes. »

La Basse-Andalousie était conquise; mais il fallait encore soumettre toute la contrée qui s'étend de la mer à la Sierra-Nevada.

Le 5 février, les troupes françaises parurent devant l'île de Léon, qui venait d'être livrée aux troupes du duc d'Albuquerque. Une sommation fut donnée au général espagnol, qui refusa d'y répondre. Dès lors le maréchal commença le siége de cette importante cité.

La ville de Cadix s'avance pour ainsi dire en pleine mer; elle tient au continent par une chaussée qui la joint à l'île de Léon. Cette île à son tour est séparée de la terre par un vaste canal qui, à marée basse, contient encore assez d'eau pour que des bâtiments d'une bonne dimension la puissent traverser. Dans les directions est et sud se trouvent de larges salines divisées par de nombreux canaux, qui, à marée haute, opposent de tels obstacles que ce labyrinthe met en péril les habitants même du pays qui tentent d'abréger leur route en prenant quelques-uns des innombrables sentiers qui longent les berges de ce grand damier.

Quoique l'ennemi n'eût rien à redouter sur ces deux points, le duc d'Albuquerque ne crut pas moins les devoir mettre à l'abri de toute attaque; il s'occupa donc d'en défendre les approches, au moyen de plusieurs grandes batteries et de quantité de chaloupes canonnières embusquées dans les canaux d'enfilade.

La route de la Recifé, qui mène à l'île de Léon par le pont de Suazzo, était

le seul point d'attaque possible; aussi les Espagnols avaient-ils dirigé de ce côté leurs principaux moyens de défense.

Cadix et les forts de l'île étaient occupés par 15,000 Espagnols, auxquels vint bientôt se joindre un corps auxiliaire de 7,000 Anglo-Portugais, commandé par sir Thomas Graham.

Le maréchal Victor ne pouvant essayer d'enlever Cadix par un coup de main, bloqua cette ville par terre. Il établit ses divisions sur les points les plus importants du littoral, depuis l'embouchure du Guadalquivir jusqu'à la pointe de l'île de Léon. Il occupa tous les débouchés des montagnes de la Ronda, mit des avant-postes à Alcala de los Gazulès, remit en état de défense les forts établis sur la côte, et enfin il plaça des troupes dans tous les postes importants de cette ligne, qui n'a pas moins de dix lieues d'étendue.

Le maréchal avait pour but en prenant ces dispositions, d'inquiéter la navigation des bâtiments ennemis dans les deux baies de Cadix et de Santa-Maria, de couper leurs communications avec les ateliers de radoubs de l'île Léon, et de tourmenter la population de Cadix par le feu de nombreuses batteries. Il espérait obtenir la reddition de la place au moyen d'un bombardement destructeur.

Le maréchal Soult, auquel le roi Joseph avait laissé le commandement en chef de l'armée, donna une nouvelle impulsion aux travaux de siége. Après avoir reconnu la position, il résolut l'attaque du fort Matagorda, situé à la pointe la plus méridionale de la terre ferme, au nord-ouest de Cadix.

Cette attaque eut lieu le 11 avril et dura jusqu'au 23; le fort avait essuyé 10,000 coups de canon et était réduit en ruines. Les Espagnols l'abandonnèrent.

La prise de Matagorda permit aux Français d'aborder jusqu'à la partie méridionale du Trocadéro. Mais les moyens de défense des assiégés et les difficultés présentés par la nature même des lieux firent traîner le siége en longueur. Plusieurs mois s'écoulèrent dans les travaux d'investissement de la rade et de l'île Léon. Plusieurs fois les assiégés tentèrent des sorties contre la ligne d'occupation des Français, et notamment dans la nuit du 28 au 29 septembre, où 4,000 hommes débouchant par le pont de Suazzo, essayèrent de percer le centre de la ligne française; ils furent culbutés sans avoir rien pu faire contre nos ouvrages avancés. Cadix serrée de près serait infailliblement tombée au pouvoir des Français. Mais les généraux anglais qui dirigeaient les conseils des juntes espagnoles jugèrent que le seul moyen efficace de gêner les opérations du siége et de fatiguer les Français serait d'envoyer des détachements sur divers points de la côte d'Espagne, afin de diviser leur attention et d'affaiblir l'armée assiégeante, pour défendre plus aisément les points menacés; c'est ce qui eut lieu. Le maréchal Soult, laissant au duc de Bellune le soin de continuer le siége, s'occupa de réprimer les tentatives de révolte et d'attaque qui éclataient sur divers points à la fois, de détruire les nombreuses guérillas qui s'étaient formées, et d'organiser l'administration de manière à amener la pacification de l'Andalousie et à assurer la subsistance de l'armée.

Pour donner une idée des travaux de l'armée chargée d'assiéger Cadix, nous citerons quelques-uns des détails de ce long siége, lors de l'attaque du fort de Matagorda.

Le général Ruffin, dont les quartiers étaient établis à Puerto-Réal, commandait l'attaque du centre, qui s'étendait du Trocadéro jusqu'à la Venta de la Recifé, auberge située en face du chemin qui aboutit à l'île de Léon.

La première opération de ce général fut de faire exécuter une large coupure sur la route aussi loin que possible, et d'y construire un ouvrage fortifié garni d'artillerie.

Le général Barrois, qui commandait une des divisions de l'armée assiégeante, fit une reconnaissance périlleuse à travers les salines; et après avoir déterminé le point où devait s'accomplir ce travail important, il chargea un officier de s'y porter pendant la nuit, avec le nombre de travailleurs nécessaire à l'exécution de cet ouvrage, et assez de grenadiers pour les soutenir en cas d'agression.

Le capitaine imagina un expédient assez étrange, et à l'aide duquel il accomplit heureusement sa mission.

Il plaça sur deux rangs 50 grenadiers, qui occupaient ainsi la largeur de la route. Chacun d'eux portait debout devant lui un jeune sapin garni de toutes ses branches. Derrière les grenadiers et sur la même ligne venaient ensuite 50 soldats, armés de pelles et de pioches avec leurs fusils en bandoulière; 100 grenadiers suivaient cette seconde ligne, disposés de manière à pouvoir se glisser par les abatis pour faire feu au premier signal.

Vers onze heures, par une nuit entièrement privée de lune, la procession se mit en marche. La grand'garde et son poste avancé avaient été prévenus, de sorte que la colonne put avancer sans méprise et sans bruit jusqu'à la position que lui avait fixée le général Barrois; puis elle la dépassa toujours dans le silence le plus absolu, et ce ne fut que lorsqu'elle se trouva à vingt pas de la sentinelle avancée ennemie que celle-ci, épouvantée de voir venir à elle une forêt, jeta son fusil, s'enfuit à toutes jambes, entraînant le poste, dont l'alarme se communiqua aussitôt à la grand'garde espagnole.

Le capitaine français jugea qu'il n'y avait pas une minute à perdre et qu'il était temps de commencer les travaux. Il dépassa de cent pas le coude que faisait la route; ce qui donna à cette coupure toute l'importance qu'elle pouvait avoir. Puis il ordonna de poser les abatis et d'ouvrir la tranchée. Malheureusement la route se trouvait ferrée par d'énormes galets, qu'unissait ensemble un ciment auquel l'eau de la mer donnait une dureté pareille à celle du grès lui-même. Les soldats se virent donc forcés d'enlever ces cailloux pierre à pierre du côté de la chaussée, et de les emporter dans le pan de leurs capotes.

Cependant l'ennemi, revenu de sa terreur, essayait de reprendre sa position; mais l'étonnement de ceux qui s'avancèrent les premiers fut grand à la vue de ces arbres renversés, et derrière lesquels, vu la défense expresse qu'on avait faite aux soldats de parler, on n'entendait pour tout bruit que le mouvement des pioches. Aussi, tout désorienté de ce silence, et ne pouvant deviner ce qui

se passait devant lui, au lieu de songer à l'attaque, il se tint toute la nuit sur la défensive : il est vrai qu'en revanche, au point du jour, les travailleurs furent assaillis par une grêle de balles; mais cette fusillade ne fut pas réellement meurtrière, car ils étaient déjà parvenus à se creuser un fossé dont le déblai les mettait à l'abri.

Le lendemain le général visita les travaux de la nuit : l'ordre qu'il avait donné était exécuté et au delà. Après avoir félicité les travailleurs sur leur diligence, et le chef de l'expédition sur l'ingénieuse invention à laquelle il devait ce prompt succès, il commanda un peu en arrière de l'abatis la construction d'une batterie qui fut bientôt armée de huit pièces de gros calibre.

Le Trocadéro, auquel s'appuyait une des ailes du général Ruffin, était une presqu'île peuplée d'immenses magasins et séparée de Cadix par un chenal de la longueur de 15 à 1,800 toises; vis-à-vis s'élevaient d'énormes batteries, au milieu desquelles on distinguait la Torregorda, en face de ces deux cents bouches à feu, renforcées par deux vaisseaux garnis de leurs deux rangs de batteries. Le maréchal Victor conçut l'idée d'élever un fort tout à fait assis au bord de la mer, afin de pouvoir opposer à l'ennemi de vastes mortiers à la Vilentroys, coulés à Séville sous les yeux du général Sénarmont.

Dès que nos projets furent connus des Espagnols, le Trocadéro fut le but de leurs feux incessants. Bientôt des bombes et des boulets, lancés nuit et jour, ouvrirent les murailles sur tous leurs côtés, et firent crouler les immenses magasins que nous avions transformés en divers ateliers.

De puissants travaux, construits par les soins de nos soldats, ceignirent Cadix et l'île de Léon. Toute la baie fut entourée de forts, de batteries et de camps retranchés. Mais tandis que nos soldats parvenaient à s'établir si solidement sur cette grande ligne de circonvallation, le camp de Saint-Roch, au pied de Gibraltar, servait de refuge à des groupes espagnols qui se répandaient dans les montagnes de Ronda, d'où les vivres étaient expédiés à l'armée.

Les habitants de cette contrée furent contraints de cesser leur commerce, dont ils tiraient d'assez grands bénéfices; plus d'une fois on organisa des expéditions dans la montagne sur Tarrifa et même jusqu'au camp de Saint-Roch. Or, ces courses n'étaient rien moins que faciles, car l'ennemi se dérobait toujours, se contentant de harceler nos colonnes mobiles et de nous présenter de loin un combat qu'il avait soin d'éluder aussitôt à l'aide de sa profonde connaissance des localités.

L'armée anglo-espagnole avait reçu de puissants renforts, elle prépara dès lors une expédition dont la réussite nous contraignait d'évacuer tous nos points fortifiés; le mouvement devait s'opérer par terre et débuter par un débarquement près de l'embouchure du Santi-Piétri. Mais les dispositions du maréchal Victor empêchèrent les deux armées de se joindre. Les Espagnols furent vivement et complétement refoulés. Quant aux Anglais, ils avaient su prendre position en bon lieu, et ce ne fut pas une chose facile que de les en débusquer.

La division Ruffin les attaqua par trois fois de suite, et à chaque fois infruc-

tueusement; constamment elle fut repoussée jusqu'à son point de départ, laissant de nombreux cadavres sur le champ de bataille.

A la troisième attaque, le général Ruffin tomba grièvement blessé; à quelques pas de lui, le colonel Jamin fut renversé à son tour; rien n'arrêta l'ardeur de nos troupes; désespérant de se maintenir plus longtemps, les Anglais prirent le parti de se retirer, mais en bon ordre, emportant leurs blessés et quelques-uns des nôtres, au nombre desquels était le général Ruffin, qui mourut pendant qu'on le ramenait en Angleterre.

Pendant que ces événements s'accomplissaient en Andalousie et que la ville de Cadix résistait aux efforts de nos soldats, l'empereur Napoléon reprenait ses desseins d'invasion sur le Portugal. Le maréchal Masséna, le glorieux soldat d'Essling, reçut l'ordre de tenter une troisième fois la conquête du Portugal.

Les deux généraux, qui allaient se trouver en présence, avaient déjà attiré les regards de l'histoire, Masséna par une longue et brillante suite de succès, Wellington par deux campagnes dans ce même Portugal, où il avait commencé sa réputation militaire.

Masséna avait toujours le même courage qui lui acquit en Italie le surnom de l'*Enfant de la victoire;* mais ce courage était devenu plus calme avec l'âge. Ayant la plus grande habitude des champs de bataille, il conservait un sang-froid imperturbable au milieu d'une affaire, et jamais général ne montra plus de ténacité dans le combat. L'opiniâtreté a gagné plus de batailles qu'on ne pense : on peût la comprendre au nombre des grandes qualités du général en chef.

Masséna et Wellington ont fixé les yeux de l'Europe entière; l'un est venu ternir en Portugal une réputation brillante acquise par vingt années de victoires; l'autre, dans la même campagne, a commencé l'éclat d'un nom devenu depuis illustre dans la guerre, mais que la flatterie, l'esprit de parti et la bassesse de quelques écrivains à gages ont voulu placer dans un rang trop élevé, en le mettant à côté des plus grands capitaines...

Masséna ne possédait pas toutes les qualités nécessaires à un grand général, mais il savait s'entourer d'hommes instruits et habiles : il avait plus de hardiesse que Wellington; son caractère était plus entreprenant. Le général anglais avait plus de prudence, plus de sagesse dans ses plans, plus d'ordre et de prévoyance dans son administration. Il calculait davantage; il s'occupait beaucoup de l'étude du pays, théâtre de la guerre.— Masséna paraissait la négliger trop pour fixer d'avance les chances hasardeuses d'un combat; mais, prompt et acharné, il se décidait et exécutait vivement. S'il eût remporté quelque avantage marqué sur l'armée anglo-portugaise, il aurait tellement poursuivi le succès qu'elle n'eût jamais pu reparaître en campagne. Wellington, lent à combiner et à agir, d'un caractère froid, laissait échapper le fruit de la victoire; mais aussi, ne donnant rien au hasard, il savait, en homme habile, la préparer.

En 1810, Masséna, fatigué par de longs travaux, était déjà vieux avant le temps; sa force, sa santé, ses moyens physiques et sa tête s'affaiblissaient; sa

vue, qui avait beaucoup souffert à la suite d'un accident, pouvait beaucoup lui nuire au milieu d'une affaire, où le général a toujours besoin d'un coup d'œil exact et étendu...

Wellington, au contraire, était dans l'âge où un général est propre aux grandes choses; son armée était nombreuse, et il y régnait une discipline sévère, toujours facile à maintenir lorsque les troupes sont abondamment pourvues de tout ce qui leur est nécessaire... Masséna dans son temps, Wellington dans ses dernières campagnes, ont été des généraux heureux. Une activité rare, une bouillante intrépidité, un caractère impétueux et l'acharnement au combat, favorisèrent l'un; un esprit et un courage méthodiques distinguent l'autre. Masséna doit une partie de sa gloire à la valeur des soldats français, et Wellington a dû l'éclat de son nom aux fautes des chefs qui les ont commandés dans quelques occasions.

Les instructions de Masséna lui enjoignaient de se porter sur Lisbonne par les deux rives du Tage; mais Masséna se borna à opérer sur la rive septentrionale, et suivit les trois routes de Belmonte, de Célérico et de Viseu.

L'armée dont il prenait le commandement était composée des 2e, 6e et 8e corps d'armée et d'une forte division de cavalerie, en tout 40,000 hommes d'infanterie et 6,000 hommes de cavalerie. Le 2e corps d'armée, sous les ordres du général Régnier, campait sur la Guadiana, vis-à-vis la frontière d'Alintero.

Au commencement de 1810, le maréchal Ney, qui commandait le 6e corps dans la province de Salamanque, ayant eu connaissance des succès obtenus par le roi Joseph en Andalousie, s'était porté vers Ciudad-Rodrigo, et, après avoir jeté quelques obus dans la place, s'était cantonné entre cette ville et Salamanque, se contentant d'observer les troupes anglo-portugaises échelonnées sur la frontière.

Junot, entré à la même époque dans la Biscaye avec le 8e corps d'armée, dirigea ses troupes partie sur Valladollid, partie sur le royaume de Léon. Bientôt après, il reçut l'ordre de s'emparer de la ville d'Astorga. Ce siége fut une des actions les plus héroïques de la campagne. Quinze jours de tranchée ouverte et plusieurs assauts livrèrent enfin à nos soldats cette ville défendue par une garnison de 4,500 hommes et par un chef intrépide.

L'armée anglo-portugaise, commandée par lord Wellington, comptait 35,000 Anglais et 50,000 Portugais; elle occupait les frontières du Portugal, au nord et au midi du Tage.

Wellington prit la résolution, dans cette campagne, d'éviter une bataille rangée dans la plaine de Salamanque, et se tint constamment sur la défensive.

Masséna, ne pouvant faire changer sa résolution, résolut de commencer la campagne par le siége de Ciudad-Rodrigo, espérant que Wellington viendrait la secourir. Il n'en fut rien; Ciudad-Rodrigo fut enlevée de vive force après vingt-cinq jours de tranchée ouverte.

A cette époque, l'armée anglo-portugaise était divisée en trois corps princi-

paux ; le plus considérable occupait les villes de Viseu et Guarda ; une division était campée en avant d'Almeida.

Le maréchal Masséna résolut de s'emparer également de cette place, et c'est le maréchal Ney qui fut chargé de cette opération. La place d'Almeida était forte par sa position et par une enceinte bastionnée et casematée, revêtue en granit et couverte par des demi-lunes et des contrescarpes. Elle capitula néanmoins après plusieurs jours de siége et une énergique défense.

Wellington, après la capitulation d'Almeida, se retira dans la vallée de Mondego, sur la route de Lisbonne, dans la position inexpugnable de la Sierra de Murcella.

L'armée française quitta Almeida le 15 septembre 1810 et se porta à sa rencontre. Le maréchal Masséna, voyant l'ennemi établi sur la rive gauche du Mondego, pensa qu'en marchant par la rive droite il pourrait arriver avant lui à Coïmbre. En conséquence, le 18 septembre, il dirigea les 2[e] et 6[e] corps d'armée sur Viseu, où toutes les forces françaises devaient se trouver réunies le 21. Malheureusement l'artillerie fut arrêtée par des difficultés de terrain, et força Masséna à rester deux jours à Viseu. Wellington profita de ce retard pour prendre à Busaco une excellente position sur la Sierra d'Alcolba, chaîne de montagnes perpendiculaires à la rive droite du Mondego et qui couvrent Coïmbre. Les Français continuèrent leur marche, et le 24 ils rencontrèrent les avant-gardes ennemies.

L'armée anglaise était rangée en bataille sur la montagne d'Alcoba. A la première vue, elle paraissait forte de 35 à 40,000 hommes ; mais la réserve de la cavalerie portugaise, qui pouvait monter encore à une vingtaine de mille hommes, était masquée : c'étaient donc 55 à 60,000 hommes que les Français allaient avoir à combattre.

Les trois corps de Ney, de Junot et de Reynier arrivèrent vers les trois heures de l'après-midi. Ney, avec son ardeur accoutumée, voulait attaquer à l'instant même ; mais Junot et Reynier jugèrent la position de l'ennemi si bien fortifiée, qu'ils insistèrent pour qu'on attendît la présence du général en chef. Cette détermination prévalut. Masséna arriva sur les trois heures, examina l'ennemi à son tour, et annonça qu'il l'attaquerait le lendemain au point du jour.

50,000 hommes et 80 pièces de canon défendaient deux routes tellement escarpées, qu'il eût suffi de 500 hommes pour y arrêter une armée. Le général anglais avait, en outre, pris toutes les précautions d'usage en pareil cas, ne se fiant pas à la supériorité que lui donnait le terrain ; il avait fait occuper tous les bouquets de bois et tous les hameaux qui se trouvaient dans le système de sa position : les deux routes étaient coupées par des fossés, des retranchements et des abatis d'arbres, battues de front et de flanc par l'artillerie, qui pouvait jouer partiellement ou d'ensemble ; enfin les Anglais, formés par échelons depuis le milieu de la montagne jusqu'au sommet, découvraient tous les mouvements de l'armée française, de sorte que sur aucun point ils ne pouvaient être surpris.

L'armée française, inférieure de 4 ou 5,000 hommes à l'armée anglaise, ne

comptait que 50,000 fantassins et 4,500 cavaliers; mais c'étaient les vétérans de toutes nos victoires, mais ils étaient conduits par un chef que Napoléon avait lui-même surnommé *l'Heureux*.

Le général Reynier reçut l'ordre de commencer l'attaque. Pendant la nuit, les carabiniers du 2me léger se glissèrent un à un dans les parties les plus escarpées et les plus profondes de la vallée, et s'établirent derrière tous les mouvements de terrain et dans tous les petits bois qui les rapprochaient des piquets de la division légère anglaise.

Le 27, au point du jour, les Français formèrent cinq colonnes d'attaque, et marchèrent à l'ennemi, la division Reynier en tête; alors la fusillade des tirailleurs du 2me éclata de tout côté. L'ennemi, étonné de ce feu auquel il ne s'attendait pas, éprouva un moment d'hésitation; la division Reynier en profita pour aborder aussitôt la montagne du côté de Busaco, point sur lequel l'Alcoba est le plus accessible. Elle s'avança au pas de course et la baïonnette en avant sous le feu de l'ennemi, avec une telle ardeur, qu'elle renversa tout ce qui se trouvait devant elle, et parvint au sommet de la montagne, où un instant on vit, comme par enchantement, flotter le drapeau tricolore; mais aussitôt la réserve du général Hill et la division du général Picton marchèrent sur cette poignée de braves, qui étaient montés si rapidement, que les autres colonnes d'attaque n'avaient pas eu le temps de les soutenir : 15,000 hommes vinrent en heurter 4,000.

Le choc fut terrible; les Français s'acharnaient à garder leur position; les Anglais comprenaient qu'ils étaient perdus s'ils ne la reprenaient pas. Chacun payait de sa personne; les généraux, un fusil à la main, se battaient comme des soldats. Le général Merle et le général Foy furent blessés; l'un au milieu des tirailleurs, l'autre à la tête des voltigeurs; le général Graindorge fut tué. Enfin, après une lutte d'une demi-heure; Français et Anglais descendirent pêle-mêle et combattant, pareils à une avalanche de flamme. Les Français étaient repoussés.

Sur tous les autres points l'échec fut pareil. Cependant le prince d'Essling, à qui il en coûtait de perdre son épithète d'*Heureux*, s'acharna toute la journée, comptant sur sa fortune; mais elle s'était lassée de suivre le vainqueur de Zurich, de Rivoli et de Gênes, et, vers le soir, il fallut bien que Masséna reconnût que la position de l'Alcoba était inexpugnable, puisque avec de pareils hommes et après de pareils miracles de courage on n'avait pu en débusquer l'ennemi.

Les deux armées gardèrent les mêmes positions qu'elles avaient avant l'affaire; la ligne française s'était même avancée de quelques toises : l'honneur était donc sauvé; mais nous avions eu 1,800 hommes tués et 3,000 blessés, tandis que les Anglais ne comptaient en tout que 1,600 hommes hors de combat.

La nuit venue, Masséna se détermina à tourner la montagne qu'il n'avait pu enlever de face. C'était le parti qu'il eût dû prendre la veille; mais Napoléon lui avait écrit : « Frappez hardiment, après avoir bien observé là où le

...e sérieuse.

... leur position, avaient fait filer

...action du général anglais les avait laissés maîtres, leur
...illerie et leurs bagages, et eux-mêmes les avaient suivis en bon ordre, pro-

comptait que 50,000 fantassins et 4,500 cavaliers; mais c'étaient les vétérans

coup doit être décisif. » Il avait pensé que le moment était venu; i s'était trompé.

Heureusement sir Arthur Wellesley avait oublié de garder les défilés de Serdao qui tournaient l'Alcoba. A la nuit tombante, le général Sainte-Croix, avec deux régiments de dragons, les reconnut pendant près d'une lieue et revint sans avoir été aucunement inquiété. Sûre que le passage était libre, l'armée se mit aussitôt en marche. On emporta les blessés sur des brancards de feuillage liés avec des bretelles à fusil, sur les mulets disponibles et sur le dos des camarades. L'ennemi s'étant aperçu de ce mouvement dans la nuit, opéra de son côté la retraite, au point du jour, par le revers opposé de l'Alcoba, et ayant passé le Mondego, se concentra sur Lisbonne.

Arrivé devant cette place, Masséna la trouva hérissée de canons et gardée par trois lignes de troupes formant ensemble de 140 à 150,000 hommes à peu près. Masséna n'en avait que 50,000. Cependant il ne voulut pas reculer, et campa audacieusement devant cette masse d'ennemis qui eussent pu l'envelopper et l'anéantir. Trop faible pour prendre l'offensive, il attendit qu'on l'attaquât, ne présentant point la bataille, mais disposé à l'accepter. Pendant deux mois le général français attendit dans cette insultante attitude les secours qui lui avaient été promis.

Mais les secours n'arrivant pas, il fit un pas en arrière, et ayant trouvé à Santarem une position encore meilleure que la première, il y demeura plusieurs mois, attendant encore, mais inutilement. Enfin il se décida à passer de l'autre côté du Tage et à opérer sa retraite. Cette retraite, comme celle du maréchal Soult, fut un chef-d'œuvre de stratégie. Le maréchal Masséna n'abandonna ni un canon, ni un malade, ni une voiture de bagage.

Le mouvement rétrograde commença le 5 mars; le général Merle commandait l'arrière-garde; attaqué à Pombal, il se défendit avec une admirable vigueur. La nuit seule mit fin au combat.

Le 13 les alliés se remirent à la poursuite des Français, et vers neuf heures du matin les découvrirent rangés en ordre de bataille, en avant des défilés de Pombéira qui conduisent à Coimbre, et de ceux de Miranda de Corvo qui mènent à Morella. Ney occupait l'enfourchure des deux chemins; pendant la nuit il avait fait creuser des fossés, couper des arbres, fait faire des palissades et exécuter des ouvrages de ceinture.

Le deuxième corps, qui formait l'arrière-garde, était resté à Espichel. Il eut ordre de rejoindre et jeter en même temps ses tirailleurs sur les flancs de l'ennemi. Aussi au moment où celui-ci s'avançait contre l'armée française, fut-il assailli par eux avec tant de vigueur, qu'il fut forcé de s'arrêter un instant; pendant cet instant la division Merle rejoignit.

Effrayé de cette résistance, Wellington mit de la mollesse dans l'attaque; on tirailla toute la journée, mais on renvoya au lendemain l'affaire sérieuse. Pendant la nuit, les Français avaient évacué leur position, avaient fait filer par les routes dont l'inaction du général anglais les avait laissés maîtres, leur artillerie et leurs bagages, et eux-mêmes les avaient suivis en bon ordre, pro-

tégés par la division Merle, qui, habituée maintenant à cette guerre de montagnes et de défilés, donnait toute sécurité à l'armée quand l'armée savait qu'elle veillait sur ses derrières.

Un combat eut lieu à Sabugal; les Français y perdirent 1,400 hommes.

Enfin le maréchal Masséna se dirigea sur Ciudad-Rodrigo et Almeida, où il arriva le 4 avril; mais trouvant les environs de cette ville ruinés, et la ville elle-même approvisionnée seulement des vivres qui lui étaient absolument nécessaires, il en repartit le 6, ne laissant qu'une division du sixième corps sous les murs de Ciudad-Rodrigo.

La retraite était terminée; l'expédition coûtait à l'armée 25 à 30,000 hommes, dont moitié tombés sur les champs de bataille ou faits prisonniers.

Quelques mois se passèrent, pendant lesquels l'armée, cessant d'être poursuivie, se réorganisa. Pendant ce temps Wellington pressait le siége d'Almeida, où était le général Bernier. Un matin Masséna reçut la nouvelle que les assiégés n'avaient que pour un mois de vivres, et que si l'on ne ravitaillait la place, ils seraient, ce temps écoulé, obligés de se rendre. Masséna résolut alors de venir au secours de la ville et d'y introduire un convoi de vivres. Cette tentative amena la bataille de Fuentès-Onoro.

L'armée française se dirigea sur Almeida, dans le but de se porter en force sur la droite de l'ennemi, et de s'emparer de la communication de Castel Bom. Le prince d'Essling lui-même, à la tête du 6ᵉ corps d'armée, dirigea cette attaque pendant que les 2ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ corps contenaient l'ennemi. La ligne des Anglo-Espagnols était appuyée au lit de la Coa, et n'offrait presque partout que des précipices.

Masséna, après avoir examiné la position, résolut d'essayer de forcer cette ligne en s'emparant de Fuente de Onoro; il envoya la division Fercy pour accomplir cette attaque. Ce général réussit à s'emparer de ce point, malgré la plus vive résistance. Wellington, voyant sa ligne de bataille compromise par la prise de Fuente de Onoro, poussa de fortes masses sur le village, et, après un rude combat, elles parvinrent à le reprendre à la tombée de la nuit. Le général Fercy, auquel on avait envoyé quelques bataillons de renfort, essaya vainement de le reprendre. Masséna, informé de cette circonstance, vint lui-même reconnaître la position le lendemain au point du jour, et trouva un point accessible entre Navas Deasel et Poso Bello. Il fit des dispositions pour l'attaque. Le 5, à la pointe du jour, tous les corps d'armée du Portugal attaquèrent simultanément cette position. L'ennemi, qui avait rempli les bois qui environnent Fuente de Onoro de tirailleurs, perdit beaucoup de monde. Néanmoins il résista vivement, placé en arrière du village, où il développait une ligne de vingt escadrons, presque tous Anglais, soutenus par une nombreuse infanterie et par de l'artillerie. En vain, Montbrun fit des prodiges de valeur à la tête de sa cavalerie légère, il ne put parvenir qu'à faire quelques prisonniers. Cependant l'aile droite anglaise commença à battre en retraite. La cavalerie française gagnait du terrain, et déjà était sur le point de s'emparer de Castel Bom; enfin, la victoire paraissait assurée aux Français; si Masséna eût

alors donné un nouvel élan à ses soldats, l'ennemi eût complétement pris la fuite. L'hésitation de quelques généraux lui fit échapper la victoire. Wellington avait perdu pas mal de monde, et les honneurs de la journée appartenaient à l'armée française : la troisième campagne était définitivement accomplie. Le maréchal Marmont vint remplacer le maréchal Masséna, qui rentrait en France; son premier soin fut de faire évacuer Almeida et de faire entrer l'armée du Portugal dans ses cantonnements.

Dans l'Andalousie avait commencé un nouveau genre de guerre. Les insurrections des guérillas, en éclatant sur tous les points à la fois, d'après un système adopté par les généraux anglais et espagnols, avaient forcé le maréchal Soult à diviser son armée en colonnes mobiles qui, sillonnant le pays dans toutes les directions, livraient à la fois vingt combats par jour. Les principaux furent ceux de Villa Garcia le 11 août, de Rio Tinto le 21 du même mois, de Manzonilla de Padul, de Fuente Oneruna, de Moguer de Fuengirola, de Rio d'Almanzor, qui amenèrent la dispersion complète du corps de Blacke. Nous parlerons plus tard de ces guérillas, dont les chefs portaient des noms aujourd'hui célèbres parmi les défenseurs de la Péninsule, et qui empruntent un caractère particulier, selon les pays où ils combattaient. Auparavant il nous reste à retracer la double campagne de l'Estramadure, les opérations dans l'Espagne orientale et la Nouvelle-Castille.

Double campagne d'Estramadure. — Le maréchal Soult, après avoir pacifié l'Andalousie et laissé le duc de Bellune sous les murs de Cadix, se porta sur l'Estramadure, dans le but de menacer Elvas, d'appuyer le siége de Badajoz et de forcer les Anglais à dégarnir le Portugal. Mais auparavant il résolut de s'emparer de quelques places fortes pour assurer les communications de ses troupes avec celles restées en Andalousie. Il commença par la ville d'Olivença, qui fut prise après dix jours de tranchée ouverte. Après l'occupation de cette ville, il commença le siége de Badajoz le 26 janvier 1811, et s'en empara le 11 mars suivant, aprés avoir livré la bataille de la Gébora.

Les généraux ennemis Mendizabal et Lacarrara s'étaient retranchés fortement en arrière de la Gébora dans une position qu'ils regardaient comme inexpugnable, parce que, indépendamment du fort San Christoval, ils entretenaient des communications assurées avec les forteresses d'Elvas et de Campo-Mayor.

Le général Soult résolut néanmoins de les attaquer dans cette position. Le 18 février, les Français parvinrent à faire passer sur la rive droite de la Gébora de l'infanterie et du canon. Le même jour, les Espagnols établirent un nouveau camp à 1,200 toises plus loin, et se privèrent ainsi de la protection du fort San Christoval. Le lendemain 19, le maréchal Soult fit passer à son tour la cavalerie sur la rive droite, et lui ordonna de se porter en toute hâte sur la route de Badajos à Campo-Mayor. Ce mouvement avait pour but de déborder la gauche de la ligne espagnole. En même temps, le reste de l'infanterie et de l'artillerie achevait d'effectuer le passage de la Gébora. Des colonnes furent formées aussitôt. Le maréchal Mortier donna ordre au général Girard

de se porter sur la droite de l'ennemi en gagnant la hauteur, afin de se placer entre les Espagnols et le fort San Christoval. Il devait ensuite se rabattre sur le gros de l'armée ennemie, pendant que le général Latour-Maubourg attaquerait sur son flanc gauche.

Ce double mouvement fut exécuté avec autant de rapidité que de précision, malgré la vivacité du feu de l'ennemi. L'infanterie française fit des prodiges de valeur. La cavalerie la seconda admirablement et compléta la défaite des Espagnols en chargeant, aux cris de : Vive l'Empereur, deux grands carrés qui s'étaient formés et qu'ils enfoncèrent l'un après l'autre. Plus de 900 soldats tués sur le champ de bataille, 5,200 prisonniers, 6 drapeaux, 17 pièces de canon et 20 caissons furent les trophées de cette victoire. La place de Badajoz ne pouvait tenir longtemps après la victoire que les Français venaient de remporter. En effet, 22 jours après elle se rendit au moment où les Français allaient donner l'assaut. 9,000 hommes, qui composaient la garnison de cette ville, furent déclarés prisonniers de guerre. Mais le général en chef, pour donner à cette garnison une preuve de l'estime que lui avait inspirée sa belle défense, consentit à ce qu'elle sortît avec les honneurs de la guerre, tambour battant, mèche allumée, ayant en tête deux pièces de canon.

Le maréchal Soult, informé que les Portugais faisaient leur retraite sur l'Espagne, renonça à ses projets sur Elvas, et, après avoir laissé une bonne garnison dans les murs de Badajoz, sous les ordres du général Philippon, il rentra en Andalousie.

Le maréchal Mortier, resté en Estramadure avec le 8e corps, s'empara de plusieurs places, et notamment de celles d'Albukerque, de Valencia et de Campo-Mayor.

La rentrée du corps principal du maréchal Soult en Andalousie ayant permis à Wellington de disposer des troupes qu'il avait reçues d'Angleterre, il donna l'ordre au maréchal de Béresford de se porter en Estramadure contre le corps du maréchal Mortier. L'arrivée des troupes anglaises obligea celui-ci à un mouvement rétrograde, et il résolut de se rapprocher de l'Andalousie, vu l'infériorité numérique de ses forces. C'est à peine s'il put laisser 400 hommes dans la place d'Olivença, qui, par son développement, en exigeait au moins 3,000; aussi cette place fut-elle reprise promptement par les Anglo-Portugais.

Le maréchal Beresford fit investir aussitôt la ville de Badajoz. Son armée s'élevait à plus de 30,000 hommes. Cette même ville, qui avait opposé aux Français 10,000 hommes de troupes, ne renfermait à cette heure que 2,000 soldats; mais c'étaient les plus braves de l'armée d'Andalousie, et ils étaient commandés par un homme de tête et de résolution. A l'arrivée de l'ennemi, le général Philippon fit les dispositions les plus énergiques pour la défense de la place. En même temps, il exécuta quelques sorties vigoureuses pour détruire les travaux d'attaque de l'ennemi.

Le maréchal Soult accourut en toute hâte au secours de son lieutenant. Il partit de Séville dans la nuit du 8 au 10 mai, emmenant toutes les troupes disponibles. Le 14, il était arrivé à Villa-Franca; le 15, il n'était plus qu'à

quelques lieues d'Albuéra, où l'ennemi concentrait ses forces. L'armée du maréchal Soult s'élevait à peine à 18,000 hommes, dont 15,000 d'infanterie, 3,000 de cavalerie, et 40 pièces de canon. Il résolut néanmoins de présenter la bataille au maréchal Beresford, espérant le battre avant l'arrivée du corps d'armée du général Blacke; mais ce général avait déjà opéré sa jonction avec l'armée anglo-portugaise, en sorte que le maréchal Soult eut à combattre une armée double de la sienne.

L'armée ennemie était placée derrière la petite rivière d'Albuéra, appuyant sa gauche au village de ce nom, et le reste de ses troupes sur un plateau très-élevé qui s'étendait du côté de Santa-Martha. Sur les divers points de cette ligne très-favorable pour la défense, le maréchal Beresford avait disposé son artillerie de manière à couvrir de ses feux les abords du village d'Albuéra. Le maréchal Soult, après avoir reconnu cette formidable position, comprit qu'elle ne pouvait être abordée que par un seul point, l'extrême droite. Il prit ses dispositions en conséquence. Il prescrivit au général Godinot de simuler une attaque très-vive sur Albuéra pour obliger l'ennemi à dégarnir sa droite en venant au secours de cette position. Pendant ce temps, le général Girard devait tomber impétueusement sur la droite de l'ennemi, appuyé par la cavalerie du général Latour-Maubourg. Le combat fut engagé le 16 mai, à la pointe du jour. L'attaque du général Godinot fut vive et impétueuse. Les avant-postes de l'ennemi se replièrent en toute hâte, et il dirigea sur le village d'Albuéra le feu de son artillerie légère, qui fit taire celui de l'ennemi. C'était le moment de faire avancer brusquement les colonnes d'attaque. Le général Godinot, qui avait si bien réussi jusqu'alors, commit la faute de faire défiler les colonnes sur le pont, sous le feu de l'artillerie; ce qui fit perdre un temps précieux. Malgré ces mauvaises dispositions, les colonnes françaises s'avançaient intrépidement contre le village d'Albuéra, dont elles s'emparèrent après des pertes cruelles. Le maréchal Soult, voyant le mouvement du général Godinot se dessiner ainsi, ordonna au général Girard d'opérer sur la droite. Les deux premières divisions avancèrent avec assurance, l'arme au bras, vers le point indiqué. La première brigade franchit le ruisseau et se précipita sur la droite des Anglais, qui, effrayée de ce brusque mouvement, se replia un peu en arrière. Le mouvement de l'ennemi, qui n'avait pour but que de raffermir sa droite, parut au maréchal Soult une retraite définitive. Il ordonna à sa cavalerie de charger cette droite des Anglais et de la couper du reste de l'armée alliée. Cette charge obtint un plein succès. Plus de 1,000 Anglais furent coupés et mirent bas les armes. La victoire paraissait assurée; mais le général Godinot, au lieu de poursuivre son attaque impétueusement sur la gauche, se borna à tirailler. La mollesse de l'attaque du général Godinot devait nous être fatale; et quand le maréchal Soult s'en aperçut, il était déjà trop tard pour y porter remède. En effet, le général Girard, persuadé que la retraite de l'aile droite des ennemis sur le centre était une retraite prononcée, avançait avec une confiance qui devait bientôt produire de tristes résultats. Dans son aveugle confiance, ce général suivit

l'ennemi sans se donner le temps de déployer ses colonnes d'attaque. Ce faux mouvement donna aux Anglais un grand avantage. Ils se formèrent en bataille et attendirent de pied ferme. Dès que les Français furent à portée, ils les reçurent avec un feu de deux rangs très-meurtrier et non interrompu. Tous les coups portaient dans cette masse serrée et dont la tête seule pouvait répondre. Le général Pepin fut blessé mortellement; les généraux Brayer et Marencin furent mis hors de combat, ainsi que le général Gazan. Le découragement se mit dans les rangs des Français; ils se replièrent en désordre. Le général Girard essaya vainement de les reformer en bataille et d'exécuter un passage de lignes; il n'y put parvenir sous un feu aussi violent que celui des Anglais.

Le maréchal Soult essaya à son tour de rétablir l'ordre de la bataille; il porta en avant toute sa réserve, mais le général Wouerley, qui la commandait, fut tué, et les troupes ne purent tenir devant un ennemi trois fois plus nombreux..

L'ennemi prit à son tour l'offensive et s'avança avec tant de rapidité, que sans l'artillerie française, l'armée toute entière était exposée à périr. Le maréchal envoya prévenir le général Godinot de se replier en toute hâte. Il était encore maître du village d'Albuéra. Ses troupes se rallièrent à celles du maréchal au dela du ruisseau, se réorganisèrent promptement et reprirent leurs positions de la veille.

Ainsi se termina la bataille d'Albuéra, une des plus sanglantes qui aient été livrées en Espagne. Les Français y perdirent 6,500 hommes hors de combat; 2 généraux de tués et 3 autres généraux blessés gravement. Les pertes des ennemis furent évaluées à près de 10,000 hommes. Deux jours après la bataille, le maréchal Soult opéra sa retraite et se retira à Llerena, à 15 lieues de Badajoz. Dans cette position, il protégeait l'Andalousie et se trouvait à portée de tomber sur les derrières de l'armée ennemie, dans le cas où elle marcherait sur Séville.

Après la retraite des Français, lord Wellington vint prendre la direction supérieure des opérations sur la Guadiana et mit le siége devant Badajoz; la tranchée fut ouverte dans la nuit du 29 au 30 mai 1811. Le 6 juin, une brèche faite au fort San Christoval fit juger l'assaut praticable, et l'assaut fut résolu pour neuf heures du soir. 1,500 hommes des meilleurs soldats anglais furent choisis pour monter sur la brèche; ils furent repoussés après trois charges successives. Le 9 juin suivant, un nouvel assaut fut ordonné, et comme le premier il n'eut d'autre résultat que de faire éprouver aux soldats anglais un sanglant échec. En effet, les ennemis perdirent plus de 600 hommes dans cete attaque.

Le maréchal Marmont, qui avait remplacé le maréchal Masséna, avait reçu de l'empereur l'ordre exprès de seconder les opérations du duc de Dalmatie dans l'Estramadure, afin de conserver, à quelque prix que ce fût, la place de Badajoz. Le maréchal partit le 3 d'Alba-de-Tormès, et se porta sur la Guadiana et Badajoz, en passant par la haute Estramadure. Presque en même temps le

général Drouet d'Erlon amenait au maréchal Soult un renfort d'environ 6,000 hommes. Celui-ci résolut aussitôt d'opérer un grand mouvement pour dégager Badajoz. Toutes les troupes s'ébranlèrent le 11 juin; le 13, l'armée arriva à Fuente-del-Maestre, où le maréchal Soult établit son quartier général. Là il apprit que le duc de Wellington venait d'abandonner la position d'Albuera.

En effet, en apprenant l'arrivée de Marmont sur la Guadiana, et le mouvement offensif du maréchal Soult, le duc de Wellington s'était empressé de lever le siége de Badajoz, et s'était retiré sur Olivença.

Le maréchal Soult, au reçu de cette nouvelle, se porta rapidement sur Badajoz. L'armée traversa le funeste champ de bataille d'Albuéra, et ainsi que le raconte un des témoins occulaires de cette campagne, elle fut vivement émue en retrouvant encore les restes privés de sépulture d'un grand nombre de soldats français.

« Le 19, au point du jour, nous approchons d'Albuéra; notre âme se pré» pare sourdement aux lugubres émotions qu'un champ de bataille, aban» donné des vivants, mais peuplé des tristes débris des morts, peut faire naître. » Vers les huit heures du matin, nous arrivâmes à l'extrémité du bois, dont » une partie avait servi d'ambulance; la dépouille mortelle de quelques-uns » de nos frères d'armes, qui s'offrait à nos yeux, la faisait reconnaître. Les » corps étaient, comme le soir de la bataille, privés de sépulture et étendus çà » et là au pied des armes où ils avaient cessé de vivre. Le soleil brûlant de » juin les avait réduits, desséchés et noircis, sans changer sensiblement leurs » traits, et leur donnait une ressemblance parfaite avec ces momies égyp» tiennes, objets repoussants de curiosité et de recherches. Quelques monceaux » de terre, élevés à peu de distance de la route, indiquaient la sépulture des » chefs. L'armée contemple, chemin faisant, ces tristes images, et continue sa » marche sur l'Albuéra. Elle traverse un instant après le pont dont les ruines » retracent encore les ravages du canon ennemi sur les colonnes du général » Godinot, lorsque ce dernier s'était obstiné à y faire défiler sa division. Arri» vée enfin sur le plateau au-dessus du village, où se découvrent encore quel» ques traces du camp anglais, la troupe fait sa grande halte, les armes en » faisceaux; les rangs se rompent spontanément, et chacun court observer » avec avidité le lieu où son régiment avait agi : chaque endroit rappelle quel» que circonstance particulière, chaque sinuosité de terrain fait naître un » souvenir.

» Bientôt un spectacle inattendu frappe nos regards : des tranchées de plu» sieurs pieds de profondeur, creusées sur divers points de la ligne, surtout à » ses deux extrémités, contre le village, et à l'extrême droite, où les efforts » avaient été les plus acharnés, étaient remplies d'ossements calcinés, prove» nant de la combustion des morts que les Anglais sont dans la coutume de » faire, soit pour dissimuler leur perte, soit par mesure sanitaire. L'effroyable » quantité de ces débris suffirait, à défaut d'autres documents, pour attester la » perte énorme des alliés dans la journée du 16. Là avaient été jetés et con» fondus les restes des Français qui avaient péri en ligne; et une simple fosse

» de quelques pieds contenait dévorés des bataillons entiers. Mais les soldats » de notre nation tués dans la retraite, au pied de l'escarpement occupé par » la première ligne ennemie, ou de l'autre côté du ruisseau, brûlés à part, » étaient séparés des autres, comme pour indiquer que ces restes, soulevés un » jour par le soc de la charrue, appartenaient à des peuples autrefois enne» mis. D'ailleurs nul être vivant dans le village, ni autour de lui : l'intérieur » de l'Albuéra ne présentait que ravage, destruction, et ses environs que la » solitude et le silence des tombeaux. »

La garnison de la ville de Badajoz, qui s'apprêtait à soutenir une nouvelle attaque, fut agréablement surprise en voyant l'armée anglo-portugaise se retirer précipitamment et en voyant paraître l'avant-garde de l'armée du maréchal Soult.

L'armée anglo-portugaise, en effet, s'était repliée derrière la Guadiana, pour prendre ses cantonnements à Albuquerque; elle était considérablement affaiblie par les pertes qu'elle avait éprouvées à la journée d'Albuéra, au siége de Badajoz, et par les maladies épidémiques. Le maréchal Soult fit reprendre Olivença pour en démanteler les fortifications, et, assuré désormais que l'ennemi ne tenterait rien de longtemps dans cette partie de l'Espagne, il quitta l'Estramadure, où sa présence n'était plus utile, pour revenir à son quartier général, à Séville.

Opérations dans l'Espagne orientale. — Les opérations des armées françaises dans l'Aragon et la Catalogne, sous les ordres du général Suchet et du maréchal Macdonald, se combinent si souvent pendant l'année 1811, que nous croyons utile de les rapporter simultanément afin d'éviter les répétitions.

Le général Suchet, après avoir pris l'importante place de Tortose, et fait mettre en état de défense les ouvrages qui protégent l'embouchure de l'Ebre, résolut de s'emparer de la ville de Tarragone. Il fit d'abord investir le fort Saint-Philippe, situé à mi-chemin de la route de Tarragone à Tortose, dont il interceptait les communications. Après avoir fait lancer quelques obus sur le fort, il résolut une attaque de vive force, qui fut exécutée avec tant de vigueur que la garnison épouvantée se sauva en partie par la route de Tarragone.

La junte suprême, consternée des défaites successives que ses troupes venaient d'éprouver dans l'Espagne orientale, et mécontente de l'inaction du général O'Donnel pendant le siége de Tortose, rappela ce général à Cadix, et confia son commandement au marquis de Campo-Verde, qui s'était illustré dans une campagne précédente. Le nouveau général espagnol, pour ranimer l'esprit des troupes, résolut de faire une tentative contre le camp français; il dirigea une colonne d'attaque contre Torréga, qu'il espérait surprendre. Ce coup de main hardi n'échoua que par la présence d'esprit du général Henriot, qui, tombant à l'improviste sur la colonne espagnole, lui fit éprouver de grandes pertes.

Cependant le général Suchet s'avançait vers Tarragone pour investir cette place, et commençait ce siége mémorable, où il devait gagner le bâton de ma-

réchal d'empire. Plusieurs affaires de détail, plusieurs attaques partielles, auxquelles l'armée d'Aragon fut obligée de faire face, ne détournèrent pas le général Suchet de son plan d'attaque contre Tarragone. Cette ville fut investie le 24 mai par l'armée d'Aragon, augmentée de la division italienne détachée de l'armée de Catalogne.

Le fort Olivo était le principal appui de la défense de Tarragone. Bâti sur un rocher à 400 toises environ de la place, il présente 60 embrasures armées et un développement de 800 toises; un fossé, creusé dans le roc le plus dur, l'entoure entièrement.

Le général Salm fut chargé d'enlever cette importante position. A la tête de 800 hommes d'élite, il s'empara de deux retranchements placés à 150 toises en avant du fort, et qui empêchaient d'ouvrir la tranchée. Le feu de la flottille anglaise, qui tira plus de 3,000 coups de canon, et plusieurs sorties de la garnison, ne purent arrêter l'intrépide général.

Le 27 mai, une batterie de brèche fut établie devant le fort d'Olivo; la garnison tenta une nouvelle sortie pour empêcher l'armement de cette batterie; elle fut repoussée, mais le brave général Salm fut renversé raide mort d'un coup de feu, au moment où il repoussait l'attaque ennemie. Les batteries françaises commencèrent le 28 leur canonnade contre la place, et rendirent en quelques heures la brèche praticable. L'assaut fut donné le lendemain 29, à quatre heures du soir; deux colonnes s'y précipitèrent presque simultanément et s'en emparèrent après un combat meurtrier. La prise d'Olivo répandit la consternation dans Tarragone; aussi le gouverneur résolut-il de faire une tentative pour reprendre ce fort. Le 30 mai, à neuf heures du matin, il sortit de Tarragone avec une colonne de 3,000 hommes d'élite, mais les vainqueurs n'étaient pas hommes à se laisser enlever facilement leur conquête; ils reçurent les assaillants avec un feu si meurtrier, qu'ils les obligèrent à rentrer précipitamment dans Tarragone.

Le général Suchet, maître du fort d'Olivo, voulut profiter de l'enthousiasme de ses troupes pour faire ouvrir la tranchée contre la ville de Tarragone. Les travaux commencèrent dans les premiers jours de juin; le 7, il s'empara du fort de Francoli; le 16 juin suivant, il emporta d'assaut un ouvrage avancé appelé la Lunette du prince. Les assiégés se défendaient avec une grande vigueur; enfin, le 21 juin, les batteries de brèche furent établies; trois brèches praticables furent ouvertes et l'assaut fut résolu. Trois colonnes d'attaque, composées de 1,500 grenadiers et voltigeurs, s'élancèrent en même temps et opérèrent avec une précision remarquable, et s'emparèrent d'un des faubourgs de la ville. Une quatrième colonne pénétra dans la ville basse, après avoir livré un rude combat où elle eut 120 morts et 372 blessés. Presque toute la garnison qui composait ces postes avancés fut prise ou tuée par les assiégeants.

Cependant la ville ne se rendait pas et le gouverneur ne proposait aucune capitulation. Deux mois de siége et cinq assauts successifs n'avaient pu vaincre sa fermeté. La menace d'un sixième assaut plus terrible encore ne

l'intimida pas davantage. Le maréchal Suchet, résolu d'en finir à tout prix, fit donner l'assaut le jour même. Le général Habert, à la tête d'une colonne d'attaque, escalada la brèche et s'en empara; nos troupes étaient maîtresses de la ville. Alors commença une épouvantable boucherie; tout ce qui tomba sous la main du vainqueur fut impitoyablement massacré; femmes, enfants, vieillards, rien ne fut épargné. Les soldats français, exaspérés par la longueur du siége et par divers actes de cruauté exercés sur leurs camarades par les Espagnols, poussèrent la fureur des représailles jusqu'à la dernière limite.

Les résultats du siége furent la prise de 20 drapeaux, 384 bouches à feu et d'un grand nombre de munitions. Après la prise de Tarragone, le général Suchet reçut, ainsi que nous l'avons dit, le bâton de maréchal de France. La prise de cette ville eut une grande influence sur l'entière soumission de la province; elle frappa de consternation les Espagnols, et permit à l'armée d'Aragon d'opérer sur le royaume de Valence.

Pendant que le maréchal Suchet faisait le siége de Tarragone, le maréchal Macdonald était venu s'établir à Reuss, au centre même de la Catalogne; il soutint contre le général Campo-Verde plusieurs combats très-vifs qui ne furent pas toujours heureux. Au combat de Vals, notamment, il perdit beaucoup de monde, par l'imprudente témérité du général italien Eugène; au combat du col d'Avi, une partie de la colonne du général Harispe fut détruite; enfin, la place de Figuières fut livrée par trahison, et il fallut un long siége pour la reprendre. Dans ces divers combats, le général espagnol Campo-Verde avait de son côté perdu une partie de son armée, il fut obligé de s'embarquer pour se rendre à Cadix.

La junte suprême, malgré ses échecs successifs, ne désespéra pas encore du salut de la patrie; elle envoya le général Blacke dans le royaume de Valence avec des pouvoirs illimités. Il fit des levées en masse, recruta des guérillas, et forma des légions franches; il réunit des forces considérables autour de la ville de Valence; enfin il employa tous les moyens propres à exciter l'enthousiasme des habitants de cette province.

Le maréchal Suchet, en apprenant ces événements, résolut de se porter promptement sur ce nouveau théâtre de la guerre; il commença le siége de Sagonte, une des places les plus fortes de l'Espagne, livra deux assauts inutiles, et ne s'empara de la ville qu'après avoir détruit sous ses murs, dans une bataille décisive, les troupes sous les ordres du général Blacke. La prise de Valence suivit de près celle de Sagonte. Cette place importante, foyer principal de l'insurrection, était pour les Espagnols un point d'appui nécessaire entre le nord et le midi, et le dépôt central des munitions de guerre que les Anglais faisaient pénétrer dans la péninsule. Aussi la nouvelle de la prise de Sagonte produisit-elle en France et en Espagne une vive sensation. Elle termina victorieusement la guerre dans cette partie de l'Espagne.

Guérillas. — C'est dans la Nouvelle-Castille que se formèrent les premières guérillas. On trouvera difficilement dans l'histoire une guerre, si ce n'est celle de la Vendée, où les peuples aient eu plus de sacrifices à faire pour la

cause d'un prince, et où ils les aient faits plus unanimement et avec une plus rare constance que dans la guerre d'Espagne. L'abandon de leurs maisons, de leur mobilier, de leurs récoltes déjà serrées dans les granges, leur était-il ordonné par les juntes supérieures ou au nom des juntes provinciales, ils obéissaient à l'instant; et malgré la saison souvent très-rude, ils fuyaient dans les bois, dans les montagnes, n'ayant la plupart du temps aucun moyen de s'y nourrir.

Dans son dévouement opiniâtre pour la patrie et pour Ferdinand VII, la junte de la Nouvelle-Castille ne cherchait point des palais pour tenir ses séances; un antre caverneux dans les rochers, un misérable hameau dans les bois, les ruines de quelque édifice isolé dans les montagnes, devenaient le chef-lieu de l'administration, aussitôt qu'elle se trouvait contrariée par les mouvements ou la proximité des troupes françaises.

Une circonstance digne de remarque et qui imprime à la guerre d'invasion en Espagne un caractère tout particulier, c'est que, pareille à la guerre de la Vendée, c'était une guerre toute populaire.

Les chefs de ces hardis partisans n'appartenaient pas à la noblesse comme dans la Vendée, tous ou presque tous étaient issus du peuple; le titre de leur ancienne profession, d'une qualité ou même d'un défaut physique, suffisait pour les désigner. Ainsi, avec Mina, citoyen pauvre d'une des petites bourgades de la Navarre, et Morillo, ancien sergent d'artillerie, les plus fameux sont : El Empecinado, l'Empoissé; el Pastor, le Berger; el Cura, le Curé; el Medico, le Médecin; el Abuelo, le Grand-père; el Manco, le Manchot; Chaleco, Gilet; Calzones, Culottes.

C'est à la classe même de ces partisans que Ferdinand a dû les efforts persévérants des Espagnols contre les armées françaises.

Lorsque l'armée du maréchal Soult revint en Galice, déjà des partis nombreux, connus sous le nom de *guérillas*, ayant à leur tête des chefs braves et audacieux, interceptaient les courriers, s'emparaient des convois, enlevaient les garnisons, et massacraient sans pitié les malades ou les soldats isolés qui restaient en arrière. Ils faisaient, de cette manière, autant de mal qu'un ennemi formidable dans une bataille rangée. Pour envoyer des ordres et communiquer d'une place à une autre, il fallait employer des bataillons entiers. Il était presque impossible d'atteindre les hommes qui composaient ces *guérillas*, parce qu'ils étaient parfaitement servis par les habitants, et qu'ils avaient une connaissance exacte des lieux. Ils savaient toujours d'avance que s'ils étaient attaqués et dispersés, ils se rallieraient sur tel point pour tomber dans un endroit où on ne les attendait pas. Ils n'attaquaient jamais qu'avec la certitude d'un avantage : leurs succès exagérés par la haine nationale et l'appât du brigandage, multipliaient ces bandes dans toute l'Espagne, elles se partageaient le royaume, et chacune, dans la province qui lui était assignée, faisait aux Français tout le mal imaginable. Elles rendaient compte de leurs opérations à la junte suprême, qui récompensait, par des honneurs et des dignités, ceux qui s'illustraient par des actions d'éclat. La plupart des chefs sortis des rangs

inférieurs de la société, furent désignés par la profession qu'ils y exerçaient, tels que *el cocinero*, le cuisinier; *el medico*, le médecin; *el capucino*, le capucin; *el pastor*, le pasteur; ou par quelque trait caractéristique, comme *el empecinado*, l'empoissé, surnom de Juan Martin; *el abuelo*, le grand-père; *el marquesito*, le marquis (de Porlier), etc. »

La guerre que les troupes françaises eurent à faire en Andalousie aux insurgés qui appuyaient les troupes régulières de Blake et de Ballesteros, présentait des circonstances assez intéressantes et des incidents curieux. M. Ed. Lapène, dans sa *Relation de la conquête d'Andalousie en* 1810 *et* 1811, en fait le tableau suivant :

« Quant aux incidents qui imprimaient un caractère entièrement distinct à nos incursions dans les hautes chaînes de l'Estramadure, de Jaen et de Grenade, au témoin oculaire seul appartient d'en produire les détails, toujours singuliers, quelquefois déplorables.

» Si une colonne quitte la plaine et pénètre dans les montagnes, le chemin ne devient plus qu'un étroit sentier, parfois attaché aux contours sinueux d'un torrent, parfois dirigé vers le sommet de montagnes à pic. Souvent la trace de ce chemin disparaît en entier, et le soldat ne rencontre sur son passage que des espèces de degrés grossièrement taillés dans le roc moins par la main des hommes que par le travail de la nature, qu'il doit gravir ou descendre avec peine, s'aidant de ses mains et de ses armes, au risque, au moindre faux pas, de rouler dans un abîme. Dès lors plus d'ordre dans la colonne, dont les hommes contraints de marcher isolés ou séparés par de longs intervalles, arrivent au gîte avec la tête de la troupe, tandis que la gauche quitte à peine le gîte précédent.

» Quelquefois des soldats cheminant sur les flancs d'une même hauteur, assez rapprochés à vol d'oiseau d'autres soldats pour en être entendus, n'atteignent cependant, à leur grande surprise, les points où ceux-ci ont été vus qu'après plusieurs heures de marche le long des contours sinueux de la montagne.

» Malheur à une colonne surprise en cet état de division par l'ennemi embusqué au passage du défilé! Posté d'avance, et sûr de son tir, l'Espagnol, par un raffinement de cruauté, désignait à haute voix la victime qu'il voulait atteindre. « A l'officier, au sergent! » s'écriait-il avec une ironie barbare. Le coup partait, et l'officier ou le sergent, tombant blessé à mort, justifiait trop souvent l'adresse perfide du féroce montagnard.

» Il n'était pas rare que les privations vinssent encore nous assiéger au milieu de cette guerre aussi périlleuse que fatigante : la privation de l'eau était la plus cruelle. Après plusieurs heures d'une pénible route, une source, la seule qui existât sur ce point, était signalée par le guide de la colonne, mais encore à une distance éloignée : quelques soldats, hors d'espoir de l'atteindre, s'arrêtaient, sentant leurs forces défaillir. Il en périssait sous nos yeux de fatigue, de chaleur et de soif.

» Quelquefois, au milieu d'un beau jour, le soleil se couvrait tout à coup

d'épais nuages; des torrents de pluie inondent bientôt le soldat, pénètrent ses vêtements, paralysent ses armes. Point d'abri, point de bivouac à établir dans ces montagnes où la nature marâtre ne présente souvent aucune trace de culture et d'habitation. Obligée, au milieu de ces averses, de poursuivre sa route, la colonne trouve son chemin subitement barré par un ruisseau dont à peine on a soupçonné l'existence, et qui, passé à pied sec dans l'expédition précédente, est tout à coup devenu un torrent profond et débordé. Plusieurs heures d'une pénible attente s'écoulent alors pour que la baisse des eaux permette de le franchir sans danger. Le gîte, qui jusque-là s'est dérobé à nos regards, paraît enfin : tantôt il est sous nos pas, enfoncé dans une vallée profonde ; tantôt l'œil étonné l'aperçoit comme attaché sur le revers rocailleux de sommets escarpés.

» A l'époque des premières incursions, la plupart des villages étaient abandonnés par leurs habitants, pleins de l'idée que les mœurs, le caractère, la figure même des Français offraient quelque chose d'effrayant et de surnaturel. Ces assertions, avancées par les chefs des guérillas, pour forcer la population à fuir notre présence, furent d'abord, malgré leur absurdité, accueillies des peuples montagnards d'Estramadure et d'Andalousie, qui peuvent, sans contredit, passer pour les moins éclairés de l'Europe.

» Les villages, dans les incursions suivantes, avaient leurs habitants; mais encore en défiance, le paysan tenait sa maison fermée et barricadée. Le soldat, quoique harassé de fatigue, retrouve alors un reste de forces, et tire, à l'insu de ses chefs, une vengeance aussi prompte que déplorable d'une pareille réception. La porte du logement désigné est sur-le-champ enfoncée; et le pillage, la dévastation, quelquefois des voies de fait criminelles, deviennent les suites terribles et par malheur trop fréquentes de cette violente prise de possession. — Mais la sûreté ou l'asile de l'habitant ont-ils été compromis ? nulle complaisance, nulle concession à attendre de lui; abjurant sa stupidité pour retrouver un nouveau caractère, le montagnard se décide à se laisser périr lui-même plutôt que de devenir utile au Français.

» Le soldat, plus jaloux de repos que de nouveaux débats, se montrait-il au contraire dès l'abord modéré? l'Andalous, promptement rassuré, passait alors avec une rapidité extrême à une douce confiance, et épousait en entier ce sentiment naturel à l'homme de se créer un protecteur dans celui qu'il redoute comme maître. Bientôt un inviolable attachement, une reconnaissance poussée jusqu'à la sublimité chez l'Espagnol, qui, extrême dans ses affections comme dans ses haines, vole tour à tour de l'un à l'autre, payaient quelques légers services. Un sentiment plus vif et plus tendre s'alliait parfois à celui de la gratitude chez la jeune femme espagnole que le hasard avait rendue l'objet de prévenances inespérées; et le Français, reçu en ennemi, était souvent, au jour du départ, regretté comme ami ou pleuré comme amant.

» Le retour périodique aux mêmes lieux ne pouvait manquer d'attraits tant pour les Espagnols des deux sexes qui avaient reçu du soldat français une généreuse protection, que pour le militaire qui avait rempli cet honorable devoir.

A l'approche d'une colonne, l'habitant s'informe des éclaireurs, avec une curieuse anxiété, s'ils appartiennent à tel ou tel régiment. Quand le Français chéri fait partie de cette troupe, on vole à sa rencontre du plus loin qu'on l'aperçoit. Il est appelé par son nom, et conduit en triomphe à son ancienne demeure préparée d'avance pour le recevoir.

» Quelques jours de repos passés de la sorte dans de paisibles cantonnements dédommageaient le soldat des privations et des fatigues essuyées dans ces pénibles expéditions, en tempérant aussi les motifs d'éloignement pour les indigènes; le séjour prolongé des troupes au milieu d'eux créait des rapprochements précieux entre le soldat français et l'Espagnol. Tout servait alors à nous convaincre que celui-ci, sensible à quelques égards et aux concessions les moins coûteuses, et dès lors reconnaissant et dévoué, devenait irréconciliable ennemi s'il était blessé sans motif dans sa personne, sa religion, sa propriété. — Un grand objet fut enfin rempli par le système d'opérations qui vient d'être retracé. La guerre de partisans, étrangère depuis nombre d'années au soldat français, alors accoutumé à agir à la baïonnette contre des masses, devint élémentaire dans nos troupes d'Andalousie; la valeur, l'activité, la persévérance des Français y puisèrent une nouvelle énergie, et les succès de la campagne suivante d'Estramadure furent en partie ses brillantes suites. »

Le caractère des *Serranos* (c'est le nom qu'on donne aux habitants des montagnes de l'Andalousie) diffère beaucoup du caractère des insurgés de la Castille et de la Navarre. Les Mémoires de M. de Rocca sur la guerre d'Espagne renferment à ce sujet des détails curieux et intéressants. Le livre de cet officier ne doit toutefois être consulté qu'avec défiance. M. de Rocca, prisonnier en Angleterre pendant plusieurs années, n'a vu que le commencement de la guerre d'Espagne; pour en compléter le tableau, il a recueilli un grand nombre de faits dans les Journaux et les Annuaires anglais; et ces faits sont généralement exagérés ou faux.

Les *Serranos* andalous, contrebandiers pour la plupart, et dont l'industrie héréditaire était entravée par la guerre, tournaient contre les Français les armes qui leur servaient peu de temps auparavant à attaquer les douaniers espagnols. Ce n'était pas par dévouement à Ferdinand VII, mais bien par haine contre les étrangers dont la présence troublait leurs habitudes et nuisait à leurs intérêts. Les prêtres, en représentant les Français comme des hérétiques et des auxiliaires du démon, excitaient aussi contre eux la fureur de ces montagnards, ignorants et superstitieux. Leur mode de combattre était d'ailleurs admirablement approprié aux localités. — Pour le faire connaître, nous citerons des passages du récit que fait M. de Rocca de son séjour à Ronda et dans les montagnes escarpées, dont le groupe forme ce qu'on appelle la *Serrania de Ronda.*

« Les montagnards avaient placé leurs camps sur les sommets des montagnes voisines, et ils observaient jour et nuit ce qui se passait dans la ville. Quand nos trompettes avaient sonné le réveil au lever de l'aurore, on ne tardait pas à entendre des cornets de bergers réveiller les montagnards. Ils passaient des jours entiers à inquiéter nos avant-postes sur un point ou sur l'autre;

dès que nous allions à eux ils se retiraient pour revenir bientôt après nous harceler encore.

» Lorsque les Serranos se préparaient à nous attaquer, ils poussaient de grands cris pour s'animer au combat, et faisant feu sur nous longtemps avant que leurs balles pussent nous atteindre. Ceux d'entre eux qui étaient les plus éloignés croyait, en entendant ces cris et ces décharges, que leurs compagnons avaient quelque avantage à l'avant-garde, ils se hâtaient de venir prendre part à l'action, afin de partager l'honneur d'un succès qu'ils croyaient facile; ils dépassaient, en faisant des bravades, ceux qui les précédaient, et lorsqu'ils reconnaissaient leur erreur, ils ne pouvaient plus reculer. Nous les laissions venir jusque dans une petite plaine autour de la ville neuve, afin de pouvoir les charger et les sabrer, et ils se retiraient toujours dès qu'ils avaient perdu quelques-uns des leurs.

» Le plus doux passe-temps des ouvriers de la ville était de venir se placer derrière des rochers entre les oliviers à l'extrémité du faubourg, et de tirer sur nos vedettes en fumant leurs cigares. Ils sortaient le matin de la ville avec des instruments de labourage, comme s'ils eussent été travailler aux champs; ils y trouvaient leurs fusils qu'ils avaient cachés dans des rochers ou dans des fermes, puis ils revenaient le soir, sans armes, dormir au milieu de nous. Il arriva que des hussards reconnurent parmi les combattants les hôtes chez lesquels ils logeaient. Nous ne pouvions pas faire des recherches trop rigoureuses; si l'on eût voulu exécuter le décret du maréchal Soult contre les Espagnols insurgés, il aurait fallu punir de mort presque toute la population du pays. Les montagnards pendaient et brûlaient vifs les prisonniers français; nos soldats, à leur tour, ne faisaient que très-rarement quartier aux Espagnols qu'ils prenaient les armes à la main.

» Les femmes, les vieillards, les enfants mêmes, étaient contre nous, et servaient d'espions aux ennemis. J'ai vu un jeune garçon de huit ans venir jouer entre les jambes de nos chevaux, et s'offrir à nous pour nous servir de guide; il conduisit un petit parti de nos hussards dans une embuscade, et se sauva tout à coup dans les rochers en jetant son bonnet en l'air, et en criant de toutes ses forces: « Vive notre roi Ferdinand VII! » La fusillade commença aussitôt...

» Les montagnards suppléaient par la force et la persévérance de leur caractère indomptable à ce qui leur manquait sous le rapport de la discipline militaire: s'ils ne savaient pas nous résister dans les plaines, s'ils échouaient dans les attaques qui demandaient quelques combinaisons, ils combattaient en revanche admirablement dans les rochers, derrière les murs de leurs maisons, et dans tous les lieux où nous ne pouvions pas faire usage de la cavalerie. Nous ne pûmes jamais réduire à l'obéissance les habitants de Montejaque, hameau de cinquante à soixante feux, situé à une demi-lieue de Ronda...

» Les habitants des bourgs et des villages de la montagne, qui se croyaient exposés aux visites des Français, envoyaient les vieillards, les femmes et les enfants sur des hauteurs inaccessibles, et ils cachaient leurs effets les plus pré-

cieux dans les cavernes. Les hommes seuls restaient dans les villages pour les défendre, ou faire à la dérobée des excursions dans les plaines pour enlever les bestiaux des Espagnols qui ne voulaient pas se déclarer contre nous.

» Les expéditions que les Français faisaient fréquemment contre les hautes montagnes dispersaient presque toujours les ennemis sans les réduire, et nos troupes retournaient à Ronda après avoir essuyé de grandes pertes.

» Dans les montagnes, les Serranos déjouaient, par leur manière de combattre, l'effort de nos troupes, lors même qu'elles leur étaient supérieures en nombre; ils se retiraient de rocher en rocher, de position en position, à l'approche de nos masses, sans cesser de faire feu et de nous harceler; tout en fuyant, ils nous détruisaient des colonnes entières sans que nous pussions nous en venger. Cette manière de faire la guerre leur avait fait donner, par les Espagnols eux-mêmes, le surnom de *mouches de la montagne*, par allusion à la manière dont ces insectes obstinés tourmentent les êtres vivants sans jamais leur laisser de repos. »

Les hussards du régiment dont faisait partie M. de Rocca évacuèrent momentanément Ronda. Cette ville fut aussitôt occupée par les *Serranos*. Leur séjour prouva aux habitants que le dévouement à Ferdinand VII était le prétexte et non pas le mobile de l'insurrection. Aussi les Français à leur retour furent-ils accueillis comme des libérateurs.

« Les montagnards, dit M. de Rocca, avaient élevé en notre absence une potence sur la grande place pour punir ceux des bourgeois de la ville qui avaient favorisé les Français; et si nous étions arrivés un jour plus tard, plusieurs individus auraient été conduits au supplice : on eût ainsi satisfait des haines particulières sous le prétexte de vengeance publique. Un échevin allait être pendu pour n'avoir pas voulu se laisser corrompre dans une affaire de contrebande quelques années auparavant. Un pauvre tailleur avait été précipité la veille du haut en bas des rochers et mis en pièces pour avoir servi d'interprète à nos soldats.

» Le jour même où nous étions sortis de Ronda, les montagnards y étaient entrés avec l'aurore, en poussant de grands cris, et en déchargeant, en signe de joie, leurs fusils dans les rues. Tous les habitants d'un même village arrivaient ensemble, marchant sans ordre, et suivis de leurs femmes, qui ne différaient des hommes que par le vêtement, par une stature moins élevée, et par un peu plus de rudesse dans les manières.

» Elles prétendaient que leurs maris avaient conquis Ronda sur les Français, et que tout ce qui était dans la ville leur appartenait; elles se disaient les unes aux autres, en s'arrêtant d'un air fier devant les portes des plus beaux hôtels: « Je prends cette maison pour moi, je me ferai dame, et je viendrai l'habiter » dans peu de jours, avec mes chèvres et ma famille. » Elles chargeaient, en attendant, sur des ânes, tout ce qu'elles trouvaient dans l'intérieur des appartements. Ces dames ne cessèrent de piller que lorsque les animaux qu'elles avaient amenés furent au moment de succomber sous le poids du butin.

» Des contrebandiers volèrent les chevaux et le porte-manteau d'un lieute-

nant anglais, qui faisait partie de l'expédition, sans que celui-ci pût parvenir à faire punir les coupables. Les prisons furent forcées, les insurgés, les détenus qu'elles contenaient coururent, à l'instant même de leur délivrance, se venger de leurs juges et de leurs accusateurs. Les débiteurs arrachèrent par force des quittances à leurs créanciers, et mirent le feu à tous les papiers de la chancellerie, afin d'anéantir les actes des hypothèques que les habitants avaient sur les propriétés des montagnards.

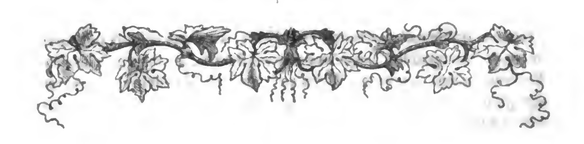
» Le général en chef des Serranos n'avait pu arriver dans Ronda que six heures seulement après notre départ. Il avait d'abord essayé d'établir une espèce d'ordre dans la ville, à l'aide de ce qu'il appelait ses troupes réglées. Ne pouvant y parvenir, voici le stratagème dont il se servit : Il fit publier, par le crieur public, que les Français allaient arriver. Les montagnards se rassemblèrent alors en un clin d'œil, et les habitants eurent le temps de se barricader dans leurs maisons.

» L'homme qui exerçait le plus d'influence sur ces hordes indisciplinées, était un nommé Cura, natif de Valence, où il avait été professeur de mathématiques. Forcé de s'exiler de sa patrie, après avoir tué un homme par jalousie, il s'était réfugié chez les contrebandiers pour échapper aux poursuites de la justice. Il avait répandu sourdement qu'il était de la plus haute naissance, et que des raisons de politique le forçaient à rester inconnu. Les montagnards l'avaient surnommé l'inconnu au grand bonnet, parce qu'il affectait de porter un bonnet à la mode du pays, d'une grandeur démesurée, afin d'attirer sur lui l'attention. Cette espèce d'existence mystérieuse lui donnait un grand empire sur les esprits. L'inconnu au grand bonnet leva un mois après de fortes contributions sur divers villages des montagnes, sous le prétexte d'aller acheter des armes et des munitions; il essaya d'échapper avec l'argent qui lui avait été confié, mais il fut pris et puni. »

Malgré leur inimitié pour les Français, les habitants des villes de la montagne se montrèrent en plusieurs circonstances soigneux et compatissants pour les blessés français. Leur exaspération n'excluait pas la générosité.

Organisation. — Dans le chapitre prochain nous ferons un résumé historique des institutions créées pendant la période que nous venons de parcourir, et nous réunirons ainsi dans un même chapitre toutes les modifications apportées dans l'art militaire sous l'Empire, ainsi que toutes les institutions nouvelles qui ont eu lieu depuis 1806 jusqu'à 1815.





CHAPITRE IV.

1812 — 1814.

SOMMAIRE. — Campagne de Russie. — Force et organisation de l'armée française. — Force et organisation de l'armée russe. — Smolensk. — Moskowa. — Entrée à Moscou. — Retraite. — Passage de la Bérésina. — Campagne de 1812 et de 1813 en Espagne. — Prise de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz. — Bataille des Arapiles. — Retraite de l'armée de Portugal. — Opérations en Arragon. — Évacuation de Madrid et de l'Andalousie. — Défense de Burgos. — Retour des Français à Madrid. — Journée de Salamanque. — Opérations en Catalogne et en Biscaye. — Retraite sur l'Èbre. — Vittoria. — Retour en France. — Défense des Pyrénées. — Campagne d'Italie en 1813. — Retraite successive de l'armée française derrière l'Izonzo, la Piave et l'Adige. — Prise de Trieste. — Défection des Napolitains. — Murat. — Situation de l'Italie à la fin 1813. — Campagne de 1813 en Allemagne. — Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipsick. — 1814. — Campagne de France. — Bataille de Brienne. — Bataille de la Rothière. — Reprise de Troyes. — Armistice de Lusigny. — Batailles de Craonne, de Laon, d'Arcis-sur-Aube. — Bataille de Paris. — Congrès de Châtillon. — Abdication de l'Empereur. — Adieux de Fontainebleau. — Défense des frontières de l'Est et du Midi. — Bataille de Toulouse. — Organisation.

La paix de 1806 avait froissé tous les intérêts de la Prusse, et le mariage de Napoléon avec la fille de l'empereur d'Autriche tous les intérêts de la Russie; l'obligation de maintenir le système continental, très-préjudiciable au commerce russe, amenait chaque jour entre le cabinet de Paris et celui de Saint-Pétersbourg, des explications qui du froid passèrent bientôt à l'aigreur; la réunion à l'empire, de Rome, de la Toscane, de la moitié de la Westphalie; l'augmentation du duché de Varsovie, Amsterdam, Hambourg et Lubeck déclarés chefs-lieux de départements français, et faisant pour nous de la Baltique une seconde Méditerranée, avaient effacé toutes les promesses de Tilsitt et tous les bons souvenirs d'Erfurt. Enfin ce mécontentement de la Russie se manifesta par un ultimatum; le prince Kourakin apporta à l'empereur Napoléon une

note de l'empereur Alexandre qui demandait l'évacuation de la Prusse et des places sur l'Oder, la diminution de la garnison de Dantzick, la conclusion d'un arrangement avec la Suède et l'évacuation de la Poméranie. M. de Narbonne est envoyé aussitôt à Vilna pour proposer quelques modifications à l'ultimatum russe ; mais l'empereur Alexandre les refuse toutes, et la guerre avec la Russie est devenue inévitable. Napoléon s'y prépare et prend la résolution d'aller porter ses armes au sein même de la Russie.

Forces et organisation de l'armée française. — Jamais dans les temps modernes invasion n'avait été entreprise avec des forces aussi considérables que celles conduites en Russie par l'empereur Napoléon. Les troupes françaises et alliées qui pénétrèrent successivement sur le territoire russe se sont élevées à 610,000 hommes dont 96,000 de cavalerie et 21,000 attachés aux grands parcs d'artillerie, au génie et aux équipages militaires. Cette armée formidable était divisée en dix corps principaux.

Le 1er corps, commandé par le maréchal Davoust, prince d'Eckmuhl, formait cinq divisions aux ordres des généraux Morand, Friant, Gudin, Desaix et Compans.

Le 2e corps, aux ordres du maréchal Oudinot, duc de Reggio, formait trois divisions commandées par les généraux Legrand, Verdier et Merle.

Le 3e corps, aux ordres du maréchal Ney, comprenait trois divisions commandées par les généraux Ledru, Auzout et Marchand.

Le 4e corps, commandé par le prince Eugène, formait quatre divisions : une division de garde royale italienne commandée par le général Lecchi; deux divisions françaises commandées par les généraux Delzons et Broussier, et une division de ligne italienne commandée par le général Pino.

Le 5e corps, aux ordres du prince Poniatowski, comprenait trois divisions polonaises commandées par les généraux Zayonricheck, Dombrowski et Kaminiecki.

Le 6e corps, formé des alliés bavarois, aux ordres du lieutenant-général Saint-Cyr, composait deux divisions, l'une commandée par le général Deroy, l'autre par le général de Wrede.

Le 7e corps, composée des alliés saxons, aux ordres du lieutenant-général Reynier, formait trois divisions commandées par les généraux Lecoq, Defunck et Durutte.

Le 8e corps, aux ordres du lieutenant-général Vandamme, comprenait deux divisions westphaliennes, l'une commandée par le général Tharreau, l'autre par le général d'Ochs.

Le 9e corps, aux ordres du maréchal Victor, duc de Bellune, formait trois divisions, la 1re française, commandée par le général Partonneaux ; la 2e allemande, général Daendel ; la 3e polonaise, général Girard.

Enfin le 10e corps, aux ordres du maréchal Macdonald, duc de Tarente, formait trois divisions, l'une composée de trois régiments polonais et de deux régiments allemands, commandée par le général Grandjean, l'autre prussienne, commandée par le général Grawert.

Outre ces dix corps principaux, il y avait dans l'armée un corps autrichien, un corps formé de la garde impériale et quatre corps de cavalerie.

Le corps autrichien, aux ordres du prince de Schwartzemberg, formait quatre divisions : la division d'infanterie de l'aile droite, commandée par le général Trautenberg; la division d'infanterie du centre, commandée par le général Bianchi; la division d'infanterie de l'aile gauche, commandée par le général Siegenthal, et une division de cavalerie commandée par le général Frémont.

La garde impériale, sous les ordres immédiats de Napoléon, se composait de trois divisions d'infanterie commandées par le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick, et par les généraux Delaborde et Roguet; de la cavalerie, aux ordres du maréchal Bessières, duc d'Istrie; de la réserve d'artillerie, commandée par le général Sorbier, et de la division de la Vistule, commandée par le général Claparède.

Les quatre corps de cavalerie portaient le nom de réserves de cavalerie : ils étaient sous les ordres du roi de Naples, Joachim Murat, qui commandait aussi toute la cavalerie de l'armée.

Les réserves de cavalerie formaient onze divisions dont six de grosse cavalerie et cinq de cavalerie légère. Les régiments de grosse cavalerie étaient tous français; ceux de cavalerie légère étaient français, allemands et polonais.

Le 1er corps de cavalerie, aux ordres du lieutenant-général Nansouty, formait trois divisions : la 1re (cavalerie légère) commandée par le général Bruyère; la 2e (cuirassiers) général Saint-Germain; la 3e (cuirassiers) général Valence.

Le 2e corps, aux ordres du lieutenant-général Montbrun, comprenait trois divisions : la 1re (cavalerie légère) commandée par le général Sébastiani; la 2e (cuirassiers) général Wathier; la 3e (cuirassiers) général Defrance.

Le 3e corps, aux ordres du lieutenant-général Grouchy, comprenait trois divisions : la 1re (cavalerie légère) commandée par le général Chastel; la 2e (cuirassiers) général Doumerc; la 3e (dragons) général Lahoussaie.

Le 4e corps, aux ordres du lieutenant-général Latour-Maubourg, formait deux divisions : l'une (cavalerie légère) commandée par le général Rosinski; l'autre (dragons) commandée par le général Lorge.

On avait attaché, en outre, à chacun des 1er, 2e, 3e, 4e, 6e, 9e et 10e corps deux brigades de cavalerie légère; au 5e corps, trois brigades; aux 7e et 8e corps une seule. Les corps de cavalerie attachés à la garde et au corps autrichien étaient composés de grosse cavalerie et de cavalerie légère.

L'artillerie était formidable. Le nombre des pièces de campagne attachées tant aux divers corps d'armée français qu'au corps d'armée autrichien, s'élevait à 1,206; le parc d'artillerie de siége comprenait 130 bouches à feu de gros calibre; enfin les divisions Loison et Durutte, fortes ensemble de 27,000 hommes, qui rejoignirent l'armée dans le courant de novembre 1812, avaient une artillerie composée de 36 pièces : le nombre total des pièces de canon de l'armée de Russie fut donc de 1,372.

Les troupes de toute nature qui formaient l'armée au commencement de la campagne s'élevaient à environ 500,000 hommes. 110,000 hommes, dont 15,000 de cavalerie, la rejoignirent successivement; toutefois l'effectif de 610,000 hommes dont nous avons parlé plus haut, ne comprend ni la suite de l'Empereur, ni les administrateurs, ni les employés, les cantiniers et les boulangers, etc. On ne peut guère évaluer à moins de 30,000 tous ces hommes, non combattants, qui suivaient l'armée.

Forces et organisation de l'armée russe. — Dans son histoire de la campagne de Russie, le colonel Boutourlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, évalue la totalité des forces militaires russes, organisées régulièrement, à 517,682 hommes. Les forces irrégulières, composées de Tartares et de Cosaques, ne peuvent pas être évaluées à moins de 60,000 de cavalerie. Enfin, de nombreuses réserves avaient été créées, au moyen d'une levée de 6 hommes sur 500 mâles, dans toute l'étendue de l'Empire. Ces levées, faites dans le courant de 1811, et depuis lors réunies dans des dépôts d'instruction, devaient, à l'époque où commença la campagne de 1812, être en mesure de venir prendre place dans l'armée.

Le nombre des troupes russes qui, lors du commencement des hostilités, se trouvaient en ligne sur la frontière menacée par l'armée française, ne s'élevait qu'à 241,600 hommes, dont 60,600 de cavalerie, avec une artillerie nombreuse et bien attelée.

Ces troupes étaient divisées en trois grands corps qui avaient le nom de 1ère armée de l'Ouest, 2e armée de l'Ouest, et armée de réserve.

La 1re armée de l'Ouest, aux ordres du général Barclay de Tolly, était forte de 120,000 hommes et comprenait 6 corps d'infanterie commandés par les généraux Witgenstein, Bagawout, Tuchkof, Schouvalof, le grand duc Constantin placé à la tête de la garde impériale, et le général Doctorof; de trois corps de cavalerie commandés par les généraux Suwarof, Korf et Pahlen, et d'un corps de troupes irrégulières.

La 2e armée de l'Ouest, aux ordres du général prince Bagration, forte de 65,000 hommes, se composait de 2 corps d'infanterie commandés par les généraux Rayewski et Barasdin; d'une division de grenadiers réunis, commandée par le général Worontzof; de 3 corps de cavalerie commandés par les généraux Knorring, Siewers et Wassiltchikof, et d'un corps de troupes irrégulières commandé par le général de cavalerie Platof.

L'armée de réserve, aux ordres du général de cavalerie Tormasrof, forte de 46,000 hommes, se composait de 3 corps d'infanterie commandés par les généraux Marlhof, Kamenskio et Lambert, et d'un corps de troupes irrégulières,

Les villes de Riga et de Dünabourg renfermaient en outre de nombreuses garnisons, et un corps d'armée qui s'accroissait de jour en jour était placé en observation à Mozyr.

Napoléon quitta Paris le 9 mai 1812 pour se mettre à la tête de son armée. Il se rendit d'abord à Mayence, puis à Dresde, pour s'y concerter avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse qui s'y étaient rendus. Le 29 mai, il quitta

cette ville et se rendit à Thoon, quartier-général de l'armée française, où il arriva le 3 juin. De là il se rendit à Dantzick et à Kœnisberg, où il établit son quartier-général. Là il passa les troupes en revue et termina ses dispositions pour la campagne. Ensuite, marchant avec le centre de son armée, il remonta la Prégel, et, le 21, il s'établit à Wilouski, d'où il adressa à son armée la proclamation suivante :

« Soldats,

» La seconde guerre de Pologne est commencée; la première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. A Tilsitt la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre; elle viole aujourd'hui ses serments; elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité, ses destins doivent s'accomplir! Nous croirait-elle dégénérés? ne serions-nous plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre, le choix ne saurait être douteux; marchons donc en avant! passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire! La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première; mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis 50 ans sur les affaires de l'Europe. »

Cette armée, la plus prodigieuse qu'on eût vue jusqu'alors en Europe, se mit en mouvement vers la fin de juin, se dirigeant vers le Niémen. Napoléon lui-même vint en prendre le commandement, et, dans la nuit du 22 au 23 juin, il vint établir son quartier général auprès du Kowno, sur la rive gauche du Niémen. Le lendemain, il fit jeter trois ponts sur ce fleuve, et pendant la nuit, l'armée française commença à pénétrer sur le territoire russe. Le corps d'armée du roi de Naples et ceux de Davoust et d'Oudinot y pénétrèrent les premiers, et se dirigèrent à marches forcées sur Wilna; le 26, le passage était effectué.

Pendant le même temps Macdonald effectuait de son côté le passage du même fleuve, à Tilsitt, et le vice-roi restait en observation sur la rive gauche du Niémen. Le 28, l'armée française fit son entrée à Wilna, capitale de la Lithuanie, où Napoléon établit son quartier général.

C'était, dit Jomini, une grande opération de réunir à propos et à point nommé des masses aussi formidables, qui arrivaient de la Poméranie, de Mayence, de Paris, de Boulogne, de Valladolid, de Milan et de Naples même. Former un tel rassemblement dans les vastes forêts qui bordent le Niémen exigeait de grandes précautions pour les vivres, pour la marche des colonnes d'équipages et d'un matériel d'artillerie bien supérieur à ce qui s'était jamais vu dans les guerres précédentes, puisqu'on estimait à 20,000 le nombre des voitures qui suivaient l'armée, et à 200,000 le nombre des chevaux de cavalerie, d'artillerie, d'état-major et de tous les autres services. On peut, sans exagération, appliquer ici l'hyperbole employée pour peindre l'armée de Xerxès, *après le passage de laquelle on cherchait la trace des pays qu'elle parcourait.*

La seconde guerre de Pologne, ainsi que l'avait annoncé Napoléon, venait

de remettre en question la résurrection et l'indépendance du peuple polonais. Le 14 juillet, une députation vint à Wilna, pour lui présenter un projet de confédération générale de la Pologne. « Sire, lui disaient les Polonais, dites que » le royaume de Pologne existe, et cette déclaration fera revivre la Pologne. » Les mêmes considérations qui, lors de la première campagne de Pologne, avaient empêché l'empereur de proclamer l'indépendance de cette brave nation, se présentaient au début de la campagne. Il n'eut pas mieux demandé que de favoriser l'insurrection dans les provinces polonaises de la Russie, mais cette insurrection pouvait s'étendre aux provinces placées sous la domination de l'Autriche, et dès lors faire naître des complications très-graves dans les rapports de la France avec la cour de Vienne. La réponse qu'il fit aux députés est une preuve évidente de l'embarras de sa situation.

« Dans ma situation, leur dit-il, j'ai beaucoup d'intérêts à concilier et beaucoup de devoirs à remplir. Si j'avais régné pendant le premier, le deuxième ou le troisième partage de la Pologne, j'aurais avancé mes peuples pour la défendre. Aussitôt que la victoire m'eut mis en état de rétablir vos anciennes lois dans votre capitale et une partie de vos provinces, je le fis sans chercher à prolonger la guerre qui aurait continué à répandre le sang de mes sujets.

» J'aime votre nation. Pendant seize ans, j'ai vu vos soldats à mes côtés dans les champs de l'Italie et ceux de l'Espagne.

» J'applaudis à ce que vous avez fait; j'autorise les efforts que vous voulez faire; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions.

» Je vous ai tenu le même langage dès ma première entrée en Pologne, je dois y ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines, et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ou aucun mouvement qui tende à troubler la paisible possession de ce qui lui reste des provinces de la Pologne.

» Faites que la Lithuanie, la Samogitie, Witepsk, Polotzk, Mohilow, la Wolhinie, l'Ukraine, la Podolie, soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne, et la Providence couronnera votre bonne cause par des succès; je recompenserai ce dévouement de vos contrées, qui vous rend si intéressants et vous acquiert tant de titres à mon estime et à ma protection, par tout ce qui pourra dépendre de moi dans les circonstances. »

De Wilna, où il séjourna pendant quelques jours, l'Empereur dirigeait tous les mouvements de la grande armée. Pendant plusieurs jours, les événements qui s'accomplirent ne furent qu'une suite de marches rapides des divers corps de l'armée française vers Witepsk. Napoléon lui-même quitta Wilna le 16 juillet et porta son quartier général à Glubokoé, où il s'établit le 18. Pendant ce temps, le roi de Naples se portait vers le camp retranché de Drissa, l'armée russe fuyait dans toutes les directions et se repliait vers Smolensk; de brillants combats de cavalerie eurent lieu entre l'avant-garde de Murat et le corps des généraux Ostermann et Pahlen. Les troupes françaises marchaient avec rapidité sur Witepsk, où Napoléon désirait faire reposer ses armées.

Le mois de juillet avait été extrêmement pluvieux. Les troupes avaient beau-

coup souffert de ce mauvais temps pendant leur marche depuis le Niémen jusqu'à la Dwyna et au Borysthène; les convois de vivres étaient en arrière et ne rejoignaient plus; les farines et moyens de mouture manquaient. La chair des animaux, l'eau marécageuse furent souvent la seule nourriture du soldat. Les fatigues, les privations, l'insalubrité des aliments, un soleil brûlant pendant des jours très-longs occasionnèrent beaucoup de maladies, particulièrement des dyssenteries. Il fallut établir un grand nombre d'hôpitaux, mais ils furent toujours insuffisants et mal organisés; on pouvait à peine donner aux malades les aliments de première nécessité. L'armée éprouva une diminution effrayante.

Napoléon jugea donc à propos de faire reposer ses troupes à Witepsk.

Cependant, les corps de Davoust, de Poniatowsky et de Westphalie rejoignirent l'armée française, qui prit des cantonnements dont la gauche s'appuyait à Sourage, sur la Dwina, et la droite s'étendait jusqu'à Mohilew, sur le Borysthène. L'avant-garde était à Doubrowna.

En ouvrant la campagne, l'Empereur avait compté que les succès au centre de l'armée ennemie entraîneraient la retraite des ailes. Les Russes en jugèrent autrement : ils persistèrent à tenir ferme aux deux extrémités de la ligne. Riga et les contours de la Baltique, sur Reval, assuraient la retraite de leur droite. La gauche, supérieure en Wolhynie, avait ses derrières libres jusqu'à Odessa; elle attendait l'armée entière de Moldavie, passée sous les ordres de Tschichagof après que Kutusof en eut quitté le commandement.

Cette armée, dont la force avait été mal calculée, comptait près de 40,000 hommes, tandis qu'elle passait pour être moins nombreuse de moitié. Napoléon avait fait détacher le corps seul des Saxons pour lui tenir tête, et il se proposait de les faire soutenir par les Polonais, aussitôt que Shwartzemberg aurait rejoint son armée. Les Polonais après avoir secondé Davoust dans la poursuite de Bagration, devaient rentrer en Volhynie par Mozyr, et menaçant la retraite de Tormassof, avec une armée renforcée par toute l'insurrection de la province, ils eussent aisément délivré la droite de ce qui pouvait l'inquiéter.

Malheureusement le retard de Schwartzemberg et les événements qui se pressaient au centre ne permirent pas d'exécuter cette résolution.

Tormassof, que la marche du roi de Westphalie et l'appel de Schwartzemberg pour venir joindre l'armée française laissaient sans ennemis, avait pris l'offensive sur les derrières de Jérôme, par ordre de l'empereur Alexandre, conformément au plan arrêté dans le cas d'invasion de la Lithuanie. Les Saxons qui lui étaient opposés, devant surveiller tout l'espace entre Brzesck et Pinsk, ne se trouvaient guère en mesure de lui opposer une résistance efficace. Tormassof, instruit de leur situation un peu aventurée, tomba à l'improviste sur Brzesk et Kobrin, à la tête de 35,000 hommes, et fit enlever la brigade entière qui formait la tête de leurs cantonnements à Kobrin (23 juillet).

Un ordre de l'Empereur força le prince de Schwartzemberg à retourner sur ses pas pour marcher au secours de Régnier, qui se trouvait dans une position critique, et qu'il parvint à joindre à Slonim.

La gauche de l'armée n'avait pas été plus heureuse. En se portant sur Witepsk, l'Empereur avait laissé le maréchal Oudinot à Polotzk, avec environ 27 à 28,000 hommes pour couvrir sa base d'opération, en éloignant le corps de Witgenstein, que Barclay avait laissé pour couvrir la route de Pétersbourg avec vingt-cinq mille Russes. Le meilleur moyen de se débarrasser de cet adversaire était de marcher à sa rencontre.

Oudinot, d'après les ordres de Napoléon, s'avance le 30 juillet sur la route de Sebeje avec deux divisions, en laissant la 3e échelonnée sur la Driwa.

Wittgenstein, qui se trouvait inquiété par Macdonald du côté de Dunabourg, se décide à marcher au-devant du 2e corps.

La rencontre eut lieu à Kliastitzi. La mêlée fut sanglante et opiniâtre; les deux partis eurent tour à tour l'avantage. Enfin Wittgenstein fit mouvoir la totalité de ses forces, et Oudinot, ne voulant pas risquer une affaire générale, se décida à la retraite, il l'effectua en bon ordre, repassa la Drissa le jour même et prit position près du village d'Oboiarszina. Il ne fit point garder le gué, voulant attaquer brusquement les Russes, s'ils avaient l'audace de le passer.

En effet, les Russes trouvant le gué abandonné, crurent que le général français était en pleine retraite. Ils osèrent franchir la Drissa, le 1er août, mais ils payèrent cher cette imprudence. Kounief, à la tête d'une division de 12,000 hommes, effectua pendant la nuit le passage de la Drissa et se trouva, au point du jour, en présence des avant-postes français. Croyant n'avoir affaire qu'à une arrière-garde, il fit avancer une batterie soutenue d'un régiment de cavalerie. La canonnade s'engagea aussitôt, et le général russe, trouvant plus de résistance qu'il ne s'y était attendu, déploya successivement toutes ses troupes. Jusque-là, Oudinot avait profité des accidents du terrain pour cacher ses forces; tout à coup il ordonna la charge et attaqua l'ennemi de front sur toute la ligne. Le combat fut court, mais sanglant; les Russes furent entièrement culbutés; ils perdirent 8 bouches à feu et un millier d'hommes; le général Kounief fut tué d'un boulet, en cherchant à rallier ses troupes. Les Russes voulurent tenir derrière la Drissa. Oudinot commit la faute de faire passer la rivière à la division Verdier pour poursuivre l'ennemi. Cette division exécuta cet ordre avec vigueur, mais elle tomba à son tour au milieu de l'armée russe, qui venait d'arriver sur le terrain, et qui la ramena avec perte, en l'obligeant à repassser la Drissa.

Après ces deux échauffourées, où il s'était engagé partiellement, et qu'un succès momentané ne compensait pas, le maréchal Oudinot rentra le 2 août sous Polotsk, où le corps bavarois vint le renforcer par ordre de l'Empereur.

Pendant son séjour à Witepsk, Napoléon apprit deux événements politiques dont il fut vivement contrarié, et qui devaient avoir une grande influence sur les suites de la guerre. C'étaient la ratification d'un traité de paix entre la Turquie et la Russie, et un traité secret entre la Russie et la Suède; Bernadotte préludait par cet acte politique à l'indigne conduite qu'il tint plus tard contre la France, pendant la campagne de 1813.

La conséquence de ces événements ne devait pas tarder à se faire sentir.

Les troupes russes quittant les confins de la Moldavie, où leur présence n'était plus indispensable, vinrent grossir et renforcer à Riga l'armée de Finlande. L'Empereur apprit en même temps qu'Alexandre venait de se rendre à Moscou et qu'il avait exhorté le peuple à se lever en masse pour repousser l'invasion française. Il résolut, suivant sa coutume, de brusquer le dénouement de la campagne.

Toutefois, vu la gravité des circonstances, il réunit en conseil de guerre ses principaux lieutenants et leur expliqua nettement la situation. Le plus grand nombre voulait s'arrêter sur la Dwina et le Borysthène, quelques-uns étaient d'avis de continuer la campagne et de marcher sur Moscou, c'était aussi l'opinion de l'Empereur ; la marche sur Moscou fut décidée. C'est là seulement, dit-il, que nous pourrons conquérir la paix.

Cependant les troupes russes s'étaient réunies près de Smolensk. Barklay, devenu plus audacieux, résolut de tenter un mouvement offensif. Son plan d'attaque ne manquait ni de hardiesse ni de portée. Mais heureusement il fut mal exécuté. Ayant remarqué l'étendue des cantonnements donnés aux lignes françaises, il avait résolu d'en profiter pour les couper par Roudnia. Le 7 août, les deux armées russes sorties de Smolensk se portèrent sur Roudnia, village situé sur la route de Smolensk à Witepsk et qui formait le centre de nos cantonnements. Son armée marchait en trois colonnes ; mais au lieu d'attaquer résolument et rapidement, le général russe perdit son temps en marches et en contre-marches, et le seul résultat qu'il obtint de cette tentative fut un combat d'avant-garde où le général Platof surprit et culbuta une division de cavalerie commandée par le général Sébastiani. Effrayé de sa propre audace, le général Barklay s'arrêta tout à coup et se replia en toute hâte sur Smolensk.

Ce mouvement des Russes avait causé une joie extrême à l'Empereur ; il espérait qu'ils s'engageraient plus avant, et qu'il pourrait enfin leur livrer une bataille décisive, mais il fut promptement détrompé. Il donna alors une nouvelle direction à ses troupes pour les réunir sur la rive gauche du Dniéper, et de là se porter sur Smolensk, afin de gagner la gauche de l'armée russe. Par cette manœuvre les ennemis coupés de Moscou se trouvaient refoulés sur la basse Dwina.

Le 14 août, l'armée française passa le Borysthène sur deux points et marcha sur Krasnoï. Cette marche fut signalée par un brillant combat d'avant-garde où un corps de 9,000 Russes laissé en observation sur le Borysthène fut culbuté et ramené la baïonnette dans les reins jusqu'à Smolensk, après avoir laissé près de 1,000 morts, beaucoup de blessés et presque toute leur artillerie.

La ville de Smolensk, située en amphithéâtre sur les deux berges du Dniéper, présente un paysage riant; son enceinte, qui pourrait contenir 80,000 âmes, n'en renferme pas 20,000; elle est entourée d'un mur en briques d'une épaisseur extraordinaire, et flanqué de vingt-neuf tours, les unes rondes, les autres carrées. L'enceinte de la ville, entourée d'un mur de 25 pieds de hauteur et de 15 pieds d'épaisseur entre les tours, était presque inattaquable avec le canon de campagne et à l'abri de l'escalade. La partie faible de cette enceinte consistait

dans ces mêmes tours qui n'avaient que trois à quatre pieds d'épaisseur, et qu'on aurait pu battre en brèche avec des pièces de 12. A quelques toises de la place se trouvent des ravins profonds sillonnés par les eaux.

La ville de Smolensk n'a que deux portes : l'une qui donne entrée à la route de Krasnoï, l'autre qui conduit au Dniéper.

La porte de Krasnoï était couverte par une demi-lune en terre et flanquée par un vieux bastion également en terre, situé à gauche à portée de canon. A droite, à 400 toises, se trouvait la citadelle, polygone régulier formé de cinq bastions construits en terre. Elle n'avait pas été palissadée et pouvait être enlevée de vive force, ce qui eut entraîné la prise de Smolensk. Les tours étant creuses ne pouvaient recevoir d'artillerie ; la place ne possédait d'ailleurs qu'une cinquantaine de bouches à feu en fonte, en mauvais état et sans affûts. On avait placé l'artillerie sur la demi-lune qui couvre la porte de Krasnoï, sur le vieux bastion qui est à gauche et sur les bastions de la citadelle qui regardent la campagne.

Sur la rive droite du Dniéper est une faubourg vaste, peuplé, commerçant, appelé *la basse ville*. La communication était établie par un pont de bois. On trouvait au delà, avant d'arriver à la basse ville, les débris d'un ouvrage en terre qui avait jadis servi de tête de pont.

Pour augmenter la facilité des communications, le général Barklay avait fait construire, pendant la nuit, deux ponts de bateaux vis-à-vis de Smolensk. Il avait rappelé l'armée de Bagration pour l'envoyer prendre position à deux lieues de la ville, sur la route de Moscou.

Le 16 au matin, le corps d'armée du maréchal Ney parut devant Smolensk. L'empereur Napoléon arrivait à marches forcées à sa suite, espérant amener les Russes à une bataille sous les murs de la ville. A cet effet, il en fit compléter l'investissement par les corps de Murat, de Davoust, de Poniatowski et par la garde impériale. L'assaut fut ordonné presque aussitôt. Ce furent les colonnes du maréchal Ney qui eurent l'honneur d'y marcher les premières ; deux fois elles pénétrèrent jusque sur le talus de la contrescarpe de la citadelle, et deux fois elles furent repoussées par des réserves que les généraux russes firent donner avec à-propos. Pendant ce temps les corps d'armée dont nous venons de parler arrivèrent sous les murs de la ville. Vers le soir l'armée française comptait près de 150,000 hommes bivouaqués en face des remparts de Smolensk, et prêts à donner un nouvel assaut.

La résistance de la garnison russe permit aux généraux ennemis d'accourir de leur côté au secours de la ville. Cette grande bataille, si ardemment désirée par Napoléon, allait enfin s'engager.

N'ayant pu surprendre la ville, Napoléon eut envie de la tourner. Il donna ordre au général Guilleminot de reconnaître un passage au-dessus et de couper l'ennemi de la route de Moscou. Ce fut Junot qui fut chargé avec les Westphaliens d'exécuter cette opération. Le général s'étant égaré, ne put accomplir son mandat et n'arriva pas. Dans l'intervalle le combat s'était engagé sérieusement sous Smolensk même ; mais ce fut le lendemain 17 qu'eut lieu la bataille.

La journée du 17 fut chaude. Les généraux russes s'étant déployés sur la hauteur de la rive droite du Borysthène, envoyèrent en ville un corps frais de 20,000 hommes pour relever celui de Rayewski. Napoléon avait pensé qu'ils déboucheraient pour lui livrer bataille, et il s'était préparé à les recevoir; mais voyant qu'ils n'étaient pas d'humeur à prendre le rôle d'agresseurs, il ordonna l'attaque. Ney, à notre gauche, l'exécuta du côté de la citadelle; Poniatowski, à la droite, en amont du Dniéper; Davoust, au centre, sur les faubourgs de Roslaw. L'attaque des extrémités, exposées au feu de cent pièces de canon que l'ennemi avaient placées le long du Dniéper, offrit des difficultés. Toutefois, Poniatowski, protégé par nos contre-batteries, réussit à arriver jusqu'au pied d'une brèche pratiquée dans la muraille, et Ney fut sur le point de pénétrer dans la citadelle. Au centre, nos soldats parvinrent, après un combat furieux, à déloger Doctorof des faubourgs; mais tous les efforts de nos braves se brisèrent inutilement contre le corps de la place, que l'ennemi défendit avec opiniâtreté. Napoléon fit établir toute sa réserve d'artillerie pour battre en brèche la courtine, tentative inutile; nos boulets se perdaient dans ces immenses murs de briques, sans faire aucun effet. Il n'y aurait eu qu'un moyen de pratiquer une brèche, c'eût été de concentrer le feu sur deux des tours rondes; mais on ignorait la différence d'épaisseur de leurs murailles.

Cependant nos obus ayant mis le feu à la ville, construite en partie en bois, et l'ennemi ayant essuyé des pertes considérables, en s'obstinant à combattre au dehors, Barclay prit le parti d'évacuer dans la nuit, en laissant à Korf le soin de couvrir la retraite; ce qu'il fit en propageant l'incendie que nos obus avaient allumé.

Notre entrée à Smolensk se fit sous les plus sinistres présages. Toute l'armée croyait trouver ici le terme de sa course; elle se flattait du moins d'entrer dans un pays fertile et d'y jouir de quelque repos. Les grandes entreprises hasardeuses frappent le vulgaire en sens divers. Les troupes, étonnées de faire tant de marches pénibles et meurtrières, et de voir reculer constamment le fruit ne leurs efforts et de leurs sacrifices, commençaient à porter des regards inquiets sur les distances qui les séparaient de la France. On avait laissé entrevoir l'intention de s'arrêter dans cette ville, et, la chose devenant impossible, il était naturel qu'il en résultât quelque découragement

Cette cité, que les Russes offraient à la crédulité des peuples comme le palladium de l'empire, et vers laquelle se tournaient toutes ses espérances, n'offrait déjà plus qu'un vaste bûcher parsemé de morts et de mourants. Un incendie, dont il était difficile d'assigner la cause, en avait dévoré la moitié; les habitants avaient fini par se soustraire aux ravages de la guerre, abandonnant leurs pénates à l'imprudence de nos soldats et aux excès d'une populace exaspérée.

Une ville enlevée pour ainsi dire à la pointe de l'épée et abandonnée de ses habitants ne saurait être soustraite au pillage, et le peu qui y restait devint la proie de nos soldats, aigris par de longues privations. Un seul prêtre, resté par dévouement pour son troupeau, prouva par ses réponses à quel point on les avait prévenus contre nous, en nous dépeignant sous les couleurs les plus

noire. Toutes les passions religieuses et

1. Les généraux russes s'étant déployés sur la

noires. Toutes les passions religieuses et patriotiques avaient été allumées; il fut aisé de prévoir qu'aux privations de la Lithuanie allaient se réunir toutes les fureurs et les embarras d'une guerre nationale; nous allions retrouver une nouvelle Espagne, mais une Espagne sans fonds, sans vin, sans ressources, sans villes. Nous ne devions pas y trouver des Saragosse, parce que toutes les maisons, construites en bois peint, étaient à la merci d'une torche ou d'un obus; mais des obstacles d'un autre genre, et non moins redoutables, nous attendaient.

Napoléon se sentait le cœur oppressé en songeant à l'intervalle qui le séparait de Moscou, à celui qu'il venait de mettre entre ses magasins et son armée, que la pénurie, les maladies, les traîneurs avaient déjà diminuée d'un tiers. Lors même qu'il eût pris la résolution, si souvent annoncée, de s'arrêter à Smolensk, il en reconnut bientôt la difficulté. La récolte de 1811 avait été mauvaise, celle de 1812, encore sur pied, avait été entravée par les ravages de la guerre, qui avaient mis la population en fuite et enlevé les chevaux. D'ailleurs, faire vivre 200,000 hommes sur place, dans un pays dépeuplé, est une chose bien difficile, à moins de cantonner très au large, ce qui ne peut avoir lieu en face d'une armée intacte et pourvue de tout. Revenir sur ses pas, en traversant la Lithuanie ravagée, c'était s'exposer à perdre l'armée par la disette; prendre en retraite le chemin de Mohilew sur Mozyr, c'était s'enfourner dans les fanges du Prépeez, sans savoir comment on en sortirait. A la vérité, le chemin était moins ravagé, une marche vers Loutzk et Brzesc eut ramené sa base d'opérations sur Varsovie, et l'eut élargie en débarrassant la Volhynie de l'armée de Tschichakof; mais malgré le motif apparent de dégager ses flancs, une pareille marche rétrograde avait ses dangers; elle pouvait le perdre aux yeux de toute l'Europe et devenir un signal pour ses nombreux ennemis. La Prusse se serait levée en masse, le nord de l'Allemagne aurait suivi son exemple, tout l'édifice construit par l'Empereur eut été compromis, sans avoir, pour ainsi dire, tiré l'épée. L'unique moyen de salut que lui offrait la campagne était de continuer la marche sur Moscou pour forcer les Russes à une bataille et leur dicter la paix dans l'ancienne capitale des czars. Napoléon s'arrêta à ce parti.

Cependant il encourageait ses troupes par l'espoir de voir bientôt cesser leurs souffrances. Il laissait croire à ses maréchaux qu'ils allaient prendre leurs quartiers d'hiver entre Witepsk, Smolensk et Mohilew; il ordonnait le passage du Dnieper uniquement pour se débarrasser du voisinage importun de l'armée ennemie; mais il ne cachait pas à quelques-uns de ses confidents que son armée était une armée d'opération et non de position, que son moral et sa composition de vingt peuples divers exigeaient qu'elle fût maintenue dans une activité offensive, et qu'il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que de la conduire à Moscou.

Cette opinion de l'Empereur était diversement appréciée par ses maréchaux. Murat hésitait à s'enfoncer plus loin dans la Russie; d'autres soutenaient qu'il n'y avait de repos à espérer qu'après avoir vaincu les Russes dans une bataille décisive. Pénétré de cette vérité, l'Empereur partageait l'avis de ces derniers;

mais comment arriver à cette bataille? Il ne fallait pas espérer d'y contraindre les Russes en demeurant à Smolensk ; ne convenait-il pas de les poursuivre? Le défaut de vivres, la raison militaire et l'intérêt politique faisaient à Napoléon une nécessité de choisir entre une retraite sur le Niémen et la marche sur Moscou. Ce dernier parti était le plus conforme à son caractère et à sa position.

Il ne se dissimulait pas toutefois les chances contraires que lui présentait une nouvelle pointe de cent lieues, aussi loin de sa base naturelle d'opérations, en laissant derrière lui Riga et Bobrouisk, appuyées des armées de Wittgenstein et de Volhynie. Il en sentait d'autant plus les inconvénients que la paix conclue entre la Russie et la Porte allait permettre à l'armée de Moldavie de remonter le Dniéper.

Mais si l'ennemi conservait des points menaçants, il y avait pour faire face les corps de Macdonald, Saint-Cyr et Schwartzemberg. Bellune, avec une belle réserve de 32,000 combattants, se trouvait sur le Niémen, et, placée selon les circonstances, elle suffirait pour soutenir ou la droite sur le Bug, ou la gauche sur la Dwina. Non-seulement ces armées étaient supérieures aux forces de l'ennemi, mais on avait en outre 50,000 hommes qui occupaient la Prusse, et autant de bataillons de marche arrivant de l'intérieur pour renforcer l'armée et y remplacer les pertes que la bataille pourrait occasionner. Jamais l'Empereur n'avait déployé plus de soins et de prévoyance pour préparer les moyens qui devaient assurer la réussite d'une grande entreprise. L'Europe semblait échelonner sa population virile vers le pôle. Déjà de belles divisions, sous Loison et Durutte, gardaient Kœnisberg et Varsovie; d'autres se formaient sur l'Oder. Les cohortes du 1er ban se rassemblaient sur l'Elbe; rien n'était négligé pour assurer le succès de l'expédition.

Le succès de dix campagnes avait appris à Napoléon que là où il se trouvait était le point décisif; et il ne doutait point qu'un coup frappé au sein de l'empire russe ne fît tomber en un clin d'œil la résistance accessoire des corps isolés. Ce coup il espérait le frapper aussitôt que l'ennemi se déciderait à l'attendre. Il avait une armée affaiblie, mais ce qui restait sous les drapeaux n'en était que meilleur.

Après avoir parcouru les décombres fumants de Smolensk, reconnu son enceinte extraordinaire et sa mauvaise citadelle, il pressa les préparatifs pour le passage du Dniéper, dont l'ennemi avait brûlé le pont. Les faubourgs occupés par l'arrière-garde de Barclay rendant les travaux difficiles, la division Morand passa successivement en bateaux pour les protéger. Ney y présidait, et, malgré l'ardeur qu'il y mettait, ils ne purent être achevés que dans la nuit du 18 au 19. En attendant on reconnaissait le rivage en amont pour chercher un gué; et Junot, à la tête du 8e corps, reçut l'ordre de passer à l'extrême droite, vers Proudichewo. Napoléon eut peut-être tort de ne pas porter sur ce point le gros de l'armée; c'était la ligne la plus directe pour atteindre l'ennemi. L'idée que nous trouverions plus de facilité à rétablir le pont de Smolensk et l'attitude de l'ennemi sur les hauteurs firent malheureusement préférer le passage par la ville.

L'ennemi qui couronnait les hauteurs en arrière des faubourgs, avait détaché avant l'évacuation de la ville l'armée de Bagration sur Dorogobuje pour empêcher de gagner la route de Moscou. Barclay, après avoir filé au nord sur la grande route de Pétersbourg, dut se rabattre à l'est pour suivre Bagration et regagner celle de Moscou. Il ne pouvait aller d'une de ces routes à l'autre que par des chemins de traverse, et décrivait ainsi un grand cercle dont nous tenions la corde. Le motif de ce détour était que la route directe de Moscou longeant le Dniéper sous nos batteries, il devenait dangereux d'y passer même de nuit avec un matériel immense. Les ennemis n'avaient jeté que 2 à 3,000 cosaques sur la Loubna pour masquer cette route directe : faute grave qu'ils se hâtèrent ensuite de réparer, mais qu'ils faillirent payer cher. Si l'on eut connu alors ce qui se passait dans leur armée; c'en était fait; elle était prise en flagrant délit dans une position pire encore qu'après la retraite sur Drissa et la séparation des deux armées; mais on ignorait ce mouvement : il n'était guère probable que l'ennemi engagerait une affaire sérieuse le jour même où il abandonnait le poste redoutable de Smolensk, qui lui offrait tout ce qu'il pouvait désirer d'avantages tactiques.

Convaincu que nous ne trouverions pas les Russes, l'Empereur se contenta de lancer sur leur arrière-garde Murat et Ney, que Junot seconderait en passant le Dniéper plus haut pour manœuvrer sur leur gauche. Ney franchit enfin le Dniéper, le 19 à quatre heures du matin, au milieu des flammes du faubourg. L'armée de Barclay avait été aperçue d'abord campée sur les hauteurs de la route de Saint-Pétersbourg; son arrière-garde, sous les ordres du général Korf, y paraissait encore. L'armée eut ainsi un moment l'espérance de couper l'ennemi de Moscou, et de le refouler sur le nord; mais on signala bientôt quelques troupes ennemies dans cette direction. Ney et Murat durent faire explorer les deux routes; Grouchy prit d'abord la direction de Doukowtschina. Nos colonnes de gauche reconnurent une division d'infanterie en position intermédiaire près de la Stabna. Ney ordonna aussitôt de l'attaquer. Ce fut un malheur; s'il eut marché droit à Loubino, sur le chemin de Moscou, l'armée y arrivait en même temps que les Russes engagés dans leur large mouvement de flanc.

Barclay avait jugé le péril de sa manœuvre, et au moment où ses colonnes s'ébranlaient, il s'était ravisé, en ordonnant au général Tanczkoff de marcher avec une division d'infanterie, en toute hâte, au secours des cosaques qui couvraient la route de Moscou. Il plaça le prince Eugène de Wurtemberg à Gédéonowo pour flanquer la marche de la colonne la plus rapprochée, et donner à l'arrière-garde de Korf, qui se trouvait encore sur le chemin de Saint-Pétersbourg, le temps de gagner Gorbonnovo et ensuite Loubino. La 1re colonne de l'armée, sous les ordres de Baggavout, dut se rabattre par des traverses sur le même point. Ce fut cette division que Ney rencontra d'abord et qu'il fit attaquer vigoureusement. Elle était sur le point de succomber à nos efforts réitérés, lorsqu'une vingtaine d'escadrons vinrent la dégager. Renforcée encore par une partie de la colonne de Korf, elle réussit à

gagner Gorbaunavo, après nous avoir fait perdre de vue pendant trois heures, le point le plus important de la route de Moscou. Ney la fit poursuivre, et l'arrière-garde de Korf, atteinte à son tour, perdit 5 à 600 prisonniers et du canon; elle fut dégagée par Potemkin, qui arriva à propos pour sauver la queue de ses colonnes.

Cependant Tonczkof avait eu le temps d'atteindre les hauteurs de Volontina et de s'y réunir à un corps de cosaques. Ney, que le combat de Stabna et de Gédéonowo avait entraîné trop à gauche, reçut un peu tard l'ordre de se rabattre sur la droite et arriva en présence. Un furieux combat s'engagea vers Kosima; l'Empereur s'y attendait si peu qu'après avoir eu l'idée de lancer Davoust au soutien de Murat et de Ney, il l'avait arrêté auprès de Smolensk, où il s'était lui-même hâté de rentrer dès que la retraite du prince de Wurtemberg et de Korf fut prononcée.

Ney resté seul pressa néanmoins Tonczkof avec vigueur, mais le général russe défendit le terrain pied à pied jusque derrière le ruisseau de Strachan, où le corps d'armée de son frère, qui commandait l'arrière-garde, et la cavalerie d'Orloff Denisof, vinrent la renforcer. Les Russes sentaient qu'il y allait du salut de l'armée, s'ils perdaient ce poste qui couvrait le ralliement de leurs colonnes, encore occupées à leur mouvement circulaire. Ils se battirent en désespérés. Une heure plus tôt et avec quelques divisions de plus, Ney eût coupé l'ennemi en deux et décidé le succès de la campagne.

Malheureusement, comme on l'a vu, Napoléon était rentré à Smolensk, tandis que Barklay au contraire faisait revenir ses 3e et 4e corps d'infanterie sur leurs pas et les soutenait par le premier corps de cavalerie.

Ney fit tout ce qu'on pouvait attendre de son héroïque valeur, et les deux partis n'eurent qu'à s'enorgueillir réciproquement du courage qu'ils déployèrent dans cette affaire.

Murat, gêné à droite et à gauche par des marais et des bois, ne pouvait faire manœuvrer sa cavalerie, dont Orlof Denisof refoula à plusieurs reprises la tête à mesure qu'elle voulait déboucher en avant de Latichino, contre la gauche de l'armée russe. Orloff Denisof déploya dans cette lutte autant d'aplomb que le roi de Naples avait montré jusque-là d'activité et de bravoure.

Espérant être plus heureux à l'aide du corps d'armée de Junot, Murat se rendit près de lui avec son avant-garde, puis retourna à sa réserve; mais Junot n'en bougea pas davantage, soit qu'il fût intimidé par sa position un peu délicate au milieu, pour ainsi dire, des colonnes ennemies, soit qu'il eût perdu la tête; il resta blotti entre les bois et le Dniéper, à deux portées de canon de l'ennemi, dont il débordait la gauche.

Cependant au bruit de l'effrayante canonnade qui se faisait entendre, la division Gudin, du corps de Davoust, avait été envoyée au secours de Ney; elle arriva vers cinq heures, et le maréchal renouvela aussitôt ses efforts pour s'emparer des hauteurs de Kosima. L'ennemi fut renversé, son centre enfoncé et la ligne entière était sur le point d'être jetée dans le ruisseau bourbeux de Samila, lorsque le général russe Konownitzin, arrivant avec une division

d'infanterie soutenue de plusieurs bataillons de grenadiers et d'un corps de 1,000 chevaux, rétablit le combat.

Le général Gudin fut tué d'un coup de canon, et malgré des prodiges de valeur, la division qu'il commandait fut repoussée.

A l'entrée de la nuit, les colonnes de Baggavout et de Korf rejoignirent le corps de bataille de l'armée russe. Le maréchal Ney, dans l'ignorance de ce surcroît de forces arrivées à l'ennemi, s'obstina à emporter la position des Russes, et lança de nouveau ses colonnes sur eux, vers les huit heures, en portant cette fois son effort contre leur droite. La division Gudin franchit le Stachan et couronne les hauteurs; mais comme elle donne au milieu d'une armée entière, elle est de nouveau ramenée malgré les plus glorieux efforts. La nuit sépara les deux partis, qui se disputèrent l'honneur de ce vaste champ de de carnage, jonché de 12 à 13,000 tués ou blessés, dont chacun pouvait revendiquer une part à peu près égale. Echauffourée déplorable, sans aucune utilité pour l'armée française, et dont la mort de Gudin augmenta les regrets. Ce brave général aurait eu depuis longtemps le bâton de maréchal si on avait pu le donner à tous ceux qui en étaient dignes.

Instruit à minuit, par le retour de son aide de camp Gourgaud, de la bataille qui venait de se livrer à son insu, l'Empereur monte aussitôt à cheval et vole au lieu du combat, où il arrive à trois heures du matin. Tout était fini et l'ennemi avait continué sa retraite. Témoin des efforts de ses braves soldats par les sanglants débris dont ils sont entourés, il les comble de récompenses et reprend le chemin de Smolensk, désolé d'avoir laissé échapper une si belle occasion. Son premier mouvement fut de sévir contre Junot en le faisant remplacer par Rapp; mais il revint bientôt à des sentiments de bienveillance pour cet ancien compagnon d'armes. La mollesse de Junot dans cette bataille avait paru d'autant plus extraordinaire, que c'était surtout par l'énergie et la vigueur qu'il se distinguait. On est porté à croire qu'il était déjà sous la malheureuse influence de l'aliénation mentale dont il fut frappé quelque temps après, car il montra dès lors un caractère bizarre et inégal; il n'avait jamais eu un mérite transcendant, mais il avait pourtant quelques moyens et par-dessus tout beaucoup d'énergie.

Murat ne fut pas à l'abri de tout reproche : sa cavalerie aurait pu agir avec plus de vigueur contre les Cosaques de Karpof et la petite arrière-garde de Touczkof; nous eûmes tort de n'en pas lancer une partie avec Junot sur Proudichewo, dans la nuit du 18.

Le roi de Naples se remit, le 20 août, aux trousses de l'ennemi sur Dorogabouje; le corps de Davoust lui fut donné en remplacement de celui de Ney, qui avait beaucoup souffert, et dont le chef s'accordait assez mal avec le beau-frère de Napoléon, depuis leurs démêlés devant Ulm, en 1805; malheureusement Davoust ne vécut pas en meilleure intelligence avec lui.

Revenu le 20 du camp de Ney à Smolensk, l'empereur y fut assailli par une foule de sentiments pénibles. L'inutilité de trois sanglantes journées, le tableau des décombres de Smolensk, celui des cadres appauvris de nos bataillons et

surtout de nos escadrons.... faisaient naître de tristes réflexions. Il se sentit ébranlé, et donna des ordres pour former des établissements administratifs. Il chargea un officier intelligent d'explorer avec un corps léger les rives fertiles de la Kmora, réputées par leurs moulins et le grand commerce de farine qu'elles font; il devait amasser des approvisionnements suffisants pour l'époque de la rentrée de nos colonnes, qui n'avaient plus qu'un dernier effort à faire pour couvrir leur asile.

Depuis son arrivée à Smolensk, les affaires avaient pris une meilleure tournure sur les deux ailes. Schwartzenberg, chargé du commandement général au sud, s'était mis en devoir d'attaquer Tormassof, qu'il rencontra le 12 août, à Gorodeczno. Le général russe, ayant éparpillé ses forces, n'avait pas 25,000 hommes en ligne; les Autrichiens, réunis aux Saxons, présentaient un total d'environ 40,000 combattants. Toutefois, Schwartzenberg ne sut profiter ni de sa grande supériorité, ni de la mauvaise position de l'ennemi; cédant aux avis de Reynier, il manœuvra pour déborder la gauche des Russes avec les Saxons; mais il ne soutint pas ces derniers assez vigoureusement, et l'ennemi eut le temps de lui opposer une manœuvre parallèle, bien qu'il fût obligé d'accepter le combat ayant déjà son aile gauche complétement tournée. Tormassof se tira de ce mauvais pas sans éprouver de grandes pertes, et continua sa retraite par Kobrin et Kawel sur Loutsk, où il se rangea derrière le Styr. Schwartzenberg et Reynier s'établirent en face de lui, à la gauche de cette rivière.

Notre gauche avait aussi remporté des succès, mais sans en tirer beaucoup de fruit. Certain d'être bientôt renforcé par les Bavarois, Oudinot avait cru devoir marcher de nouveau en avant sur Swolda, non plus pour courir sur Sebeje, mais bien pour éloigner l'ennemi de la Dwina et lui ôter l'envie et la possibilité de l'inquiéter à Polotsk; c'était une imprudence manifeste, car Wittgenstein étant disposé à poursuivre l'offensive, devait le rencontrer isolément.

L'Empereur était dans Smolensk, mais dans Smolensk en cendres. Barclay, inébranlable, persistait dans sa retraite en refusant la bataille. Alexandre se taisait. C'était encore une victoire stérile.

Murat resta avec la cavalerie à l'avant-garde, appuyé par Davoust, commandant le 1[er] corps. Cette éternelle et sanglante poursuite ne s'arrêta pas encore, et l'armée française continua sa marche en laissant derrière elle un sillon de ruines, d'incendies, de morts et de mourants.

On alla ainsi jusqu'à Dorogobuje. A cette ville, l'avant-garde trouva les Russes en ligne, derrière les ravins. On crut tenir enfin cette bataille tant désirée. L'Empereur fit douze lieues en quatre heures avec la garde. Quand il arriva, Barclay s'était retiré; la retraite recommençait.

Le moment était décisif. On était à huit marches de Moscou. Chaque pas en avant éloignait les Français de leur base d'opérations; et pourtant une fois le premier pas fait, il fallait aller jusqu'au bout. La question se nouait ainsi : vaincre ou périr; et encore fallait-il saisir la victoire qui fuyait devant nous.

Quatre-vingt-dix lieues séparaient Smolensk de Moscou. Derrière les Français se trouvaient 120,000 hommes; Essen était à Riga, Wittgenstein à Polotsk,

Hœrtel à Bobruisk, Tschitchagof en Volhynie. L'armée est réduite à 157,000 hommes. 28,000 sont restés de Vitepsk à Smolensk. Enfin les Turcs et les Suédois se lèvent à l'horizon. Mais là où est l'Empereur doit être le destin de l'Europe. Il s'enfonce sans hésiter, sans craindre, au milieu de ces masses d'ennemis. Il se contente d'appeler à lui ses renforts et de couvrir sa ligne de retraite, en changeant les échelons de ses arrière-gardes.

Les Russes en reculant se rapprochaient de leur base d'opération. Elle avait la largeur de l'Europe; de la Sibérie à la mer Noire. Celle des Français n'était liée à l'armée que par une grande route et cinq villes incendiées.

Macdonald, avec 32,000 hommes, dut, de Riga à Dunabourg, garder la Lithuanie, la Driwa, le Dniéper, Smolensk enfin. A Polotsk, se trouvaient Saint-Cyr et 30,000 hommes; à Vitepsk, Smolensk et Mohilef, Victor doit amener 40,000 soldats de réserve; Bobruisk est occupé par Doubrowski et 12,000 étrangers; enfin sur le Bug, Schwartzenberg et Régnier sont à la tête de 45,000 combattants.

Derrière eux, près de Varsovie et de Kœnisberg, les divisions Loison et Durutte sont en marche. Telle est l'arrière-garde que l'empire laisse à sa suite. Tels sont les dangers qui l'y menacent.

Mais Napoléon n'hésite pas. Il sort de Dorogobuje en flammes et continue d'avancer au milieu des ruines et de la dévastation. Le pain manquait, la poudre aussi, le repos même souvent; et cependant on avançait rapidement, tout en combattant. On prit le cours de l'Ozsma, puis celui de la Viasma, et on entra dans cette ville en flammes. Là on apprit que Barclay venait d'être remplacé par Kutusof, et que la bataille nous était promise.

La clameur générale de la nation avait imposé à l'empereur Alexandre la destitution de Barclay. Ce n'était pas sans les plus vives plaintes que ce général avait ainsi fait reculer l'armée russe du Niémen à Moscou, presque sans combattre; ce n'était pas sans de tristes cris de douleur et de désolation qu'il avait abandonné à l'ennemi tant de provinces et de villes sans les défendre. Mais livrer Moscou, la ville sainte, la vraie capitale, Moscou, la plus riche, la plus commerçante des cités russes, la livrer aux Français sans lutte, dans une fuite éternelle, ce n'était pas possible. Barclay fut sacrifié. On appela un Russe, un vrai moscovite, Kutusof, le vainqueur des Turcs; et Kutusof s'arrêta pour combattre.

Les Russes s'étaient arrêtés dans la plaine de la Moskowa et la couvraient de redoutes et de travaux. Ils semblaient vouloir s'enraciner sur ce sol pour y vaincre ou y rester.

L'emplacement choisi par Kutusof pour combattre était la plaine de Borodino ou de la Moskowa, comme on l'appelle en France. Environ trois lieues après Gridnewo, on trouve le vaste monastère de Kolotskoi, et peu après, à une demi-lieue sur la droite, le ruisseau de la Kalotcha; il coule d'abord à peu près parallèlement à la route; bientôt il s'en rapproche et la traverse à Borodino, village situé à la gauche du ruisseau, à deux lieues du monastère et à vingt-sept de Moscou; puis il se dirige sur la Moskowa, dans laquelle il se jette à une lieue de là.

Ce ruisseau, presque toujours tari par la sécheresse, ne présentait plus qu'une eau bourbeuse et stagnante; d'abord ses rives sont légèrement escarpées, mais en s'approchant de Borodino l'escarpement de la rive gauche disparaît complétement, tandis que celui de la rive droite devient plus élevé, très-rapide, et continue ainsi jusqu'à peu de distance de la Moskowa; la grande route passe à Borodino, franchit l'escarpement, traverse un terrain découvert et entre dans un bois à 3 quarts de lieue de Borodino. Ce bois se prolonge au loin sur la droite, et est traversé par la vieille route de Smolensk à Moscou qui, à la hauteur de Borodino, est distante de une lieue de la grande route actuelle.

Kutusof s'était placé dans tout l'espace compris entre la Moskowa et la vieille route de Smolensk; il occupait fortement les rives de Kalotcha jusqu'à Borodino. L'escarpement de la rive droite rendait cette position très-forte. Borodino fut occupé par une division considérable.

Mais en s'éloignant sur la gauche, le terrain se découvrait jusqu'au bois. Entre la route et Semenowska on éleva une redoute formidable et trois redans entre Semenowska et le bois.

Pour attaquer de ce côté s'offrait une langue de terre étroite qui séparait le bois et la Kalotcha. L'armée de Bagration y prit position. Occupant un mamelon qui domine le terrain, il y fit élever une redoute, appuya sa droite au village d'Aleksino et à la Kalotcha; l'infanterie fut placée au centre, dans la redoute, et à gauche, dans le bois; la cavalerie se déploya dans le terrain découvert.

La première journée fut employée à dégager cette position.

Le corps de Poniatowski, la cavalerie de Murat et une partie des divisions de Davoust se portèrent sur l'armée de Bagration.

Le général Compans s'empara du village d'Aleksino, tandis que Morand repliait la droite des Russes; puis tous les efforts se portèrent sur la redoute que l'on canonnait depuis la prise du village. Elle fut prise et reprise trois fois. Le 61e y laissa la moitié des siens; mais enfin elle demeura aux Français, et Bagration se retira.

Cette journée changea les positions des deux armées et décida du plan de l'Empereur.

Kutusof avait placé les corps d'Ostermann et de Bagavout à droite de la route de Moscou, sur le plateau de la Kalotcha. Venait ensuite Doctorof, qui s'étendait jusqu'à la grande redoute qu'il était chargé de défendre; Raiewski, appuyant sa droite à la grande redoute, occupait Semenowska; Barasdin et Woronzoff gardaient les trois redans. Tutchkof formait l'extrême gauche et devait prendre l'offensive; enfin la garde était en réserve.

Napoléon avait porté Poniatowski à l'extrême gauche, sur la route de Moscou; il devait s'avancer à la hauteur des redans, et, de là, venir prendre les Russes en flanc. Ney et Davoust devaient attaquer et prendre les redans; aussitôt Eugène, s'emparant de Borodino, passait la Kalotcha, forçait la grande redoute et enfonçait le centre. Durant ce temps le corps de cavalerie de Montbrun devait contenir l'aile droite.

Ce plan était brillant et décisif. Kutusof avait concentré toutes ses forces

dans les terrains les mieux défendus. L'Empereur refusant entièrement son aile gauche, écrasait celle de l'ennemi avant qu'il pût la soutenir. Poniatowski, que le combat de la veille avait porté sur le flanc, coupait la retraite, et l'armée russe était obligée de faire un changement de front oblique sous le feu de l'ennemi. Mais toutes ces manœuvres exigeaient une excessive rapidité et une lutte continue; sans cela Kutusof, ramenant l'aile droite au secours de l'aile gauche, engageait contre les Français une bataille de front, avec l'avantage de la défensive et d'un terrain formidable et hérissé de travaux.

Le 7, au point du jour, la proclamation suivante fut lue à l'armée :

« Soldats,

« Voilà la bataille que vous avez tant désirée! Désormais la victoire dépend » de vous; elle nous est nécessaire : elle nous donnera l'abondance, de bons » quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme » à Austerlitz, à Friedland, à Witespk, à Smolensk, et que la postérité la plus » reculée cite votre conduite dans cette journée, que l'on dise de vous : Il était » à cette grande bataille, sous les murs de Moscou. »

Napoléon avait 120,000 hommes environ; les Russes 92,000 de troupes régulières, 10,000 hommes de milice de Moscou, et 50,000 de cavalerie, dont 30,000 Cosaques. L'artillerie française comptait 587 bouches à feu, celle des Russes plus de 600.

A six heures du matin, l'artillerie ouvrit le feu contre les trois redans, et peu après Ney et Davoust commencèrent l'attaque. Les redans furent enlevés, repris, puis enfin conservés. Pendant ce temps, Poniatowski, aux prises avec Tutchkof, prenait le village d'Utitsa, mais ne pouvait le dépasser. Eugène enfin entrait dans Borodino.

Il était alors sept heures du matin. Kutusof reconnut enfin le plan de Napoléon; aussitôt il envoie au secours de Bagration une brigade de la garde et la division Konownitrin; puis il court à sa droite et détache le corps entier de Bagavout vers la gauche. Ney fut bientôt forcé de reculer. Bagration lançait ses troupes fraîches à mesure qu'elles arrivaient, et, dès huit heures, il fallut envoyer demander du renfort à Napoléon.

Il refusa. Immobile, à la tête de la garde, il persista dans une hésitation continue. Il ne restait de disponible que la division Friant; Junot venait d'être envoyé au secours de Poniatowski qui reprenait l'offensive.

Le moment était décisif pourtant. Eugène attaquait alors vigoureusement le centre. Par la prise des redans, Davoust et Ney se trouvaient portés sur le flanc de Kutusof. Le corps de Bagavout était loin d'être complétement arrivé; un effort vigoureux devant Semenowska, et l'armée russe était coupée de sa ligne de retraite.

La division Friant fut envoyée à Ney; grâce à elle il reprit l'offensive; mais ce n'était pas assez pour écraser l'ennemi. Ce qu'il demandait à l'Empereur, c'était une partie de la garde. Napoléon s'obstina à la maintenir immobile, et tout fut remis désormais à la valeur des troupes et à l'habileté partielle des généraux.

Semenowska fut enlevée; mais on ne put parvenir à la déborder. La grande route tenait toujours.

Le général Morand, que le combat du 6 avait amené sur le bord du ravin qui se trouvait devant la redoute, se porta en avant au moment où le prince Eugène, maître de Borodino, déboucha sur la rive droite de la Kalotcha.

Le mouvement fut si rapide, si entraînant, que du premier élan un régiment français pénétra dans la redoute, mais il ne put s'y maintenir. Accablé, il fut obligé de se frayer une retraite à travers les masses ennemies. Morand lui-même reculait; Eugène accourut à son secours, et, plaçant en réserve la garde royale italienne et Grouchy, se prépara à donner un nouvel assaut. Latour-Maubourg et Montbrun couvrirent la portion entre Ney et Eugène, et n'engagèrent qu'un feu d'artillerie. Tout était prêt pour l'assaut, quand tout à coup Ouwarof passe la Kalotcha, culbute les corps français qui lui sont opposés et s'avance sur Borodino; mais Delzons forme sa division en carrés; Eugène amène la garde italienne, et l'ennemi est refoulé. Ce ne fut qu'une sanglante échauffourée.

A peine était-elle terminée qu'Eugène lance sur la redoute les divisions Morand, Broussier et Gérard. Au même instant le général Caulincourt, qui venait de remplacer Latour-Maubourg enlevé par un boulet, s'élance à la tête des cuirassiers, renverse les lignes opposées, prend la grande route à revers et y pénètre par la gorge; mais il est lui-même frappé à mort, et ses cuirassiers refoulés. A peine reculaient-ils qu'Eugène, se mettant à la tête de son infanterie, enlève enfin cette terrible redoute, puis il se précipite sur Doctorof et achève sa défaite en tournant les ravins qui le couvraient.

Au centre, Kutusof avait porté des renforts à la garde impériale russe. Bagration s'était avancé pour reprendre Semenowska; mais les Français se couvrant de 80 pièces d'artillerie, arrêtèrent l'élan des Russes et détruisirent des régiments entiers. Après deux heures de combat, Bagration, blessé à mort, ordonne la retraite et se retire sur un mamelon élevé; mais Murat l'y poursuit, et une dernière charge précipite les Russes dans les bois. A droite, le prince d'Ecmulh avait repoussé l'ennemi. Enfin, à l'extrême droite, Poniatowski avait chassé Tutckhof jusqu'à la vieille route de Smolensk.

Il était cinq heures, les Russes étaient en pleine retraite sur la route de Mojaisk à Moscou, et la bataille était terminée.

Vaincu à Borodino, Kutusof se mit en retraite. Il couvrit avec habileté sa marche de ce qu'il lui restait de troupes organisées et en imposa ainsi à notre avant-garde. La poursuite dès lors se ralentit. Un combat assez vif arrêta les Français aux portes de Mojaïsk, et l'Empereur cessa de presser vigoureusement l'ennemi. Il ignorait que le désastre de Borodino avait jeté le plus profond désordre dans l'infanterie moscovite; confondue, mêlée en une immense troupe, elle ne formait plus qu'une bande confuse de 40,000 hommes environ, incapables de soutenir aucun choc. Au reste, la grande armée avait également beaucoup souffert : 80,000 hommes étaient tombés dans la plaine de la Moskowa, et les vainqueurs n'avaient fait que 800 prisonniers. De plus, l'enthou-

siasme patriotique et religieux n'avait pas abandonné les Russes malgré leur défaite; ils se retiraient sans laisser derrière eux un débris, une trace, quelle qu'elle fût, de déroute. Notre armée trouvait en outre les dernières ressources du pays détruites par eux, les villes et les villages incendiés, et souffrait des privations de toute espèce.

Ce fut donc une stérile victoire; elle nous donnait cependant Moscou, la cité sainte et la grande capitale. Kutusof, après avoir paru disposé à la défendre un moment, l'abandonna à nos armes, mais son projet était mûri et sa fuite fut encore une tactique.

L'armée tout entière s'arrêta dans l'admiration à la vue de Moscou. Bâtie comme Rome, au milieu de sept collines, la cité mère de l'empire russe semble à la fois une fille de l'Orient et du Nord; l'Empereur lui-même demeura tout surpris à la vue de ses deux cents églises et de ses mille clochers de couleurs différentes; puis, donnant l'ordre de pénétrer dans la ville, il crut tenir enfin la paix.

On entra dans Moscou : elle était vide; les habitants, conduits par le comte Rostopchin, l'avaient abandonnée.

L'armée pilla sans qu'on pût la retenir : les Russes répondirent par l'incendie. La ville s'abîma dans les flammes, et c'est ainsi que le fruit de trois mois de guerre sanglante disparut en un jour.

La désertion et l'incendie de Moscou étaient l'œuvre du prince Rostopchin. Dans un pays où il n'y a que des nobles et des serfs, il avait été facile d'entraîner une aristocratie ignorante, fougueuse et fanatique. La classe moyenne, ramas de marchands, de juifs, etc., suivait les nobles, trop heureux d'en être protégés, trop nuls pour penser et vouloir.

La postérité est restée frappée de ce grand acte de courage et d'héroïsme. On a beaucoup admiré, beaucoup loué Rostopchin. L'événement l'a justifié; et pourtant c'était une faute grave, qui pouvait sauver l'Empereur et la grande armée.

Moscou en cendres, les négociations rompues, la guerre devenue une lutte nationale, l'hiver approchant, l'Empereur songea à la retraite.

La route fut choisie par Kaluga et Smolensk. Le 15 octobre 1812 l'armée fit un mouvement en arrière. La division Broussiel partit pour Tuminskoï; elle escortait le convoi des blessés. Junot, placé à l'abbaye de Koloskoë, eut l'ordre de détruire cet arsenal, et de concentrer, en les arrêtant là, tous les renforts qui venaient de Smolensk.

Cette retraite se faisait solennellement et avec lenteur. Les vainqueurs reculaient devant l'hiver et les distances, mais sans quitter leur attitude offensive. Ils menaçaient encore.

Tout à coup, le 18, au moment d'une revue, l'Empereur reçoit de Murat la nouvelle que Kutusof venait de l'attaquer avec toutes ses forces.

C'était le prélude et le premier résultat de cette longue inaction de Moscou. Kutusof, qui le 4 octobre n'avait plus que 66,000 hommes de troupes régulières, le 18 jetait tout à coup en ligne 100,000 hommes reposés et réorga-

nisés. Chaque jour d'immobilité, en nous rapprochant de l'hiver et en diminuant nos ressources, avait créé à l'ennemi de nouvelles forces, de nouveaux moyens de vengeance.

A la nouvelle de cette attaque, l'Empereur accourut avec toute l'armée. Mortier, avec une faible division, resta pour garder Moscou et former l'extrême arrière-garde.

Les deux armées étaient campées sur les bords de la Nara, qui les séparait, Murat avec sa simple avant-garde de 20,000 hommes, Kutusof avec toute l'armée russe.

Le général russe construit plusieurs ponts à Sparhoë, à une lieue au-dessus de Tarutino; dans la journée du 17 octobre, il fait passer toute son armée sur la rive gauche de la Nara, et le lendemain il essaye, par des manœuvres obliques, à enlever l'avant-garde française.

Une partie des Russes attaque de front et force toute la ligne à se maintenir en bataille. En même temps Platof essaie de déborder la gauche de Murat, y réussit, et court s'emparer d'un défilé qui était la seule retraite du roi de Naples. Murat, à la tête de ses carabiniers, culbute le front ennemi, le force à reculer, et, dégageant ses derrières, se retire sans être accablé du poids d'une armée entière.

Le combat de Vinkowo fut le signal de la retraite de toute l'armée. Jamais l'imagination ne pourrait se créer plus étrange spectacle que celui de cette armée, formant encore une masse de 104,000 combattants, qui traînait avec elle des milliers de bagages, de calèches, de voitures russes, de femmes, d'enfants, de valets. Chaque compagnie se groupait autour de ces chariots. On espérait traîner toute cette longue file de bagages, d'arsenaux et d'hôpitaux ambulants, à travers toute la Russie, malgré l'ennemi, malgré le climat et malgré les Cosaques. Cette fatale erreur était entretenue par le soin même que l'Empereur avait apporté à ne laisser derrière aucune des pièces d'artillerie que l'armée avait amenées. On avait été jusqu'à sacrifier les équipages de pont.

Mortier s'était défendu trois jours dans Moscou contre des hordes de Cosaques, dont il prit même le général Vintzingerode. Le 23, à minuit, il commença à évacuer le Kremlin, et, suivant les ordres de l'Empereur, le fit sauter en partie. Il rejoignit Ney dans la nuit, et tous deux se replièrent sur Tomniskoë.

La marche de l'Empereur avait été jusque-là des plus habiles. Kutusof attendait une bataille. En apprenant que l'armée française avait quitté Moscou pour prendre la vieille route de Kaluga, le général russe crut que Napoléon venait à lui; mais, par une oblique à travers champs, l'Empereur avait rejoint sa ligne de retraite. Déjà le vice-roi approchait de Kaluga; la division Delzons, avant-garde du prince Eugène, occupait Malojarolawetz, et Poniatowski était maître de Véreia.

Instruit par ses coureurs de cette marche, Kutusof devina sa faute. Il comprit aussitôt que l'Empereur voulait s'emparer de Kaluga, afin de se retirer

sur Smolensk par une route nouvelle non ravagée, et qui lui offrirait des ressources. Tout dépendait de son activité. Si les Français étaient à Kaluga, leur plan réussissait. Trompé par l'Empereur à la sortie de Moscou, Kutusof trompa celui-ci à son tour.

Napoléon avait, de sa personne, poussé une reconnaissance sur la route de Kaluga, en avant des postes de la division Delzons, et s'était assuré qu'il n'avait devant sa gauche que des détachements de Cosaques. Delzons campa cette nuit, moitié dans Malojarolawetz, moitié sur l'autre rive de la Luja. Mais les Russes accouraient à marches forcées, Doctorof en avant avec ses divisions.

Au point du jour, Doctorof attaque Delzons et prend la ville. Le brave général rétablit le combat, et refoule les Russes jusque sur une grande place qui est au bout de la ville. Mais il tombe bientôt lui-même frappé de trois balles. Guilleminot lui succède.

Le lieu de la bataille était un étroit vallon; sur la partie gauche coulait la Luja; Malojarolawetz était sur la rive droite et s'élevait sur la déclivité des collines, presque jusqu'à leur sommet.

Guilleminot fit occuper deux maisons et une église qui dominaient un ravin dans lequel passe la route. A l'aide de ces deux postes, il se maintint sur la rive droite jusqu'à l'arrivée du vice-roi. La bataille reprit alors avec plus d'ardeur; on ne pouvait franchir cette ville sous le feu meurtrier des batteries russes. Enfin un effort de la garde italienne emporta la ville en flammes et ensanglantée, et refoula les Russes jusqu'au delà des plateaux. Le combat, dès lors, cessa bientôt, se terminant par les dernières convulsions de la fusillade. 17,000 Français avaient vaincu 80,000 Russes, et, sans perdre plus de 4,000 hommes, en avaient tué de 8 à 10,000.

La bataille était gagnée; mais l'Empereur, sentant que la route de Kaluga était couverte par toute l'armée russe, renonça à forcer le passage. Il reprit aussitôt sa marche par l'ancienne route; le 28 il était déjà au delà de Mojaïsk, et, ne rencontrant devant lui nul ennemi, il poussa vigoureusement sa marche jusqu'au 31, où il atteignit Viasma, en passant sur le champ de bataille de la Moskowa. Laissant s'opérer le mouvement général de l'armée, l'Empereur s'arrêta à Viasma, et s'occupa de rallier ses ailes. Ordre fut donné à Victor de reprendre Polotzk, de repousser Wittgenstein, et de se tenir prêt à couvrir les lignes à occuper de la Dwina au Borysthène.

Kutusof, instruit de la marche de l'armée française, lança aussitôt à sa poursuite Platof avec tous ses Cosaques; puis, se portant à Kremenskoï, il résolut de couper les corps français qui n'auraient pas dépassé Viasma. A cet effet, il mit environ 33,000 hommes sous les ordres de Miloradowitz, et les lança sur l'arrière-garde.

Le 3 novembre, avant le jour, le prince Eugène, Davoust et Poniatowski marchaient sur Viasma : à la gauche de la rivière, Ney était en bataille. Tout à coup les corps de Miloradowitz vinrent se jeter entre les colonnes françaises : il fallut un premier combat pour les renouer. Cette arrière-garde, encombrée de bagages et de traînards, marchait lentement et n'exécutait qu'avec lenteur

les mouvements. De plus, aucun chef n'avait le commandement général : on se décida à la retraite. Il fallut l'exécuter sous le feu de l'ennemi. Le 1er corps la fit mal et troubla les autres. Ney, qui forma l'extrême arrière-garde, tint ferme en opposant une barrière de flammes à l'ennemi. Les débris de Viasma disparurent dans l'incendie. Le maréchal écrivit à l'Empereur pour se plaindre : « Absence d'unité et d'ordre, disait-il ; manque d'échelons, embarras de traîneurs et de bagages ; la cavalerie était démontée, l'artillerie n'avait plus d'attelages. »

Le 9, l'Empereur arriva à Smolensk ; mais la retraite n'en continuait pas moins et de la façon la plus cruelle, comme l'avait si bien prévu le maréchal. Eugène était arrivé le 7 sur les bords du Wopp, petite rivière guéable. Mais le pont s'étant rompu, un désordre inexprimable se mit dans le 4e corps. Il fallut abandonner presque toute l'artillerie, les voitures, les transports, les bagages. Le froid de la rivière passée à gué se joignit à ces pertes et causa la mort d'un nombre considérable de Français. La terreur que causait la canonnade incessante de Platof s'y joignit, et le passage du Wopp fut un véritable désastre.

A peine sorti de ce danger, il fallut enlever Dukhowszina aux Cosaques qui avaient tourné l'arrière-garde. Enfin, le 13, elle atteignit Smolensk. Tandis que cette retraite s'effectuait si péniblement, les mouvements des ailes semblaient devoir décider du sort de l'armée. Kutusof conçut le projet de s'emparer de Minsk et de réunir les corps de Wittgenstein, Tschitchagof et Steinheil sur la rive droite de la Bérésina, afin de couper la retraite à l'armée.

Tchitchagof dut exécuter ce mouvement. Il commandait 80,000 hommes, tandis que l'armée de Schwartzenberg n'avait en ligne que 40,500 combattants. Tchitchagof, couvrant son mouvement avec Sacken à la tête de 27,000 hommes, se porta sur Minsk ; mal défendue, la ville fut prise sans lutte sanglante.

Schwartzenberg chercha à arrêter le mouvement ; mais Reynier qui le couvrait, attaqué à Volkowish par les forces supérieures de Sacken, le rappela. Tous deux réunis se jetèrent sur Sacken, lui prirent ou tuèrent 10,000 hommes, presque toute son artillerie et ses bagages, et le poursuivirent jusqu'à Kobrin, d'où il alla rallier Tschitchagof à Minsk.

Sur la ligne de retraite, Wittgenstein surprit Witepsk ; mais Victor, marchant sur lui, le força à se rejeter sur la ligne de la Lukosnlia.

Minsk n'en était pas moins prise, et le plan de Kutusof recevait un commencement d'exécution.

La retraite du corps principal continuait pénible et lente. Le 9 octobre, la brigade Augereau, réduite à 2,000 hommes et cernée par les Russes, est forcée de se rendre. A tous ces combats se joignait le froid précoce et violent qui devait être bientôt le plus redoutable ennemi de nos malheureux soldats. En effet, le 6 novembre le froid se déclare ; des tourbillons de neige tombent sur la terre, ensevelissent la route, les habitations sous un linceul épais ; les chevaux tombent par centaines, les hommes les suivent bientôt, les corps se désorganisent, les soldats abandonnent leurs drapeaux. Les bivouacs de la

veille sont marqués par des lignes circulaires de cadavres gelés. La misère, le manque de vêtements, de chaussures, de pain, d'eau-de-vie, se fait sentir partout. On vivait de lambeaux de chair de cheval, on buvait de l'eau de neige; on marchait dans la glace.

A tant de désastres atmosphériques, l'ennemi joignait ses attaques. Avec les derniers chevaux s'étaient perdus les derniers moyens d'éclairer les routes, de couvrir la retraite, de contenir l'ennemi.

L'armée était enveloppée d'une nuée de Cosaques qui voltigeaient autour d'elle, en compagnie des vautours et des corbeaux. Cette méprisable cavalerie, forte de la faiblesse des Français, profitait de toutes les circonstances pour tuer, piller et disparaître sans qu'on pût la poursuivre. Aidés des paysans soulevés, les Cosaques harcelaient et détruisaient en détail les 100,000 hommes errant sur une terre où la route s'effaçait sous la neige.

Ce fut ainsi que l'on arriva à Smolensk, terme espéré de tous les maux. Ce ne fut qu'un nouveau désordre, un nouveau désastre et une dernière illusion perdue. 100,000 hommes affamés se ruèrent sur la ville, 60,000 étaient débandés : on pilla les magasins, on s'arracha les vivres; les consignes furent violées, les portes forcées; tout était détruit, souvent inutilement, et l'on ne retira de cet immense désordre qu'un plus grand découragement. Il fallut camper dans cette ville en ruines, sous ces murs froids et renversés; les fuyards n'y tinrent pas longtemps, et l'Empereur était encore à Smolensk, que leur tête était déjà à Krasnoë. Des offficiers intelligents partirent, et parvinrent, grâce à eux, à frayer un passage moins dangereux aux derniers débris des hommes d'élite que rien n'avait pu vaincre encore.

Le froid, en diminuant un peu le 14, contribua aussi à sauver les débris de la grande armée. Le thermomètre avait baissé jusqu'à 18 degrés.

Napoléon croyait trouver à Smolensk des vivres et des fourrages pour quinze jours pour une armée de 100,000 hommes; il n'en trouva que la moitié, et Smolensk qui, pour l'armée, semblait devoir être le terme de ses souffrances, n'en marquait que le commencement. Napoléon quitta Smolensk le 14, se dirigeant vers Krasnoë. Le prince Eugène, Davoust et Ney suivaient à une journée de distance. Le dernier, renforcé par les troupes fraîches de la garnison de Smolensk, devait faire sauter les murailles, et former l'arrière-garde en partant le 17.

La colonne impériale en quittant Smolensk était décidée, mais morne et taciturne comme la nuit, comme cette nature muette et décolorée au milieu de laquelle elle s'avançait.

L'armée avait souffert des pertes immenses; il ne lui restait plus de cavalerie, et l'artillerie était réduite de moitié. La faim et la fatigue détruisaient nos chevaux, ils n'étaient pas ferrés à glace, et le pays n'offrait aucune ressource en fer pour y suppléer. La contrée de Wiazma à Orcza, quoique formant au fond un vaste plateau, était coupée de monticules formés par l'arrachement des ruisseaux qui s'étaient creusé successivement des lits assez encaissés; ces montées, d'une pente rapide, étaient couvertes de glace,

et les chevaux ne tenant pas pied ne pouvaient plus traîner leurs pièces et leurs caissons; ce n'est plus qu'à force de bras et de temps qu'on parvenait à sauver les voitures les mieux attelées. Chaque jour on était forcé d'en abandonner une grande quantité.

Cependant les Russes se dirigeaient aussi vers Krasnoë, et Kutusof n'était pas homme à laisser l'armée française opérer tranquillement sa retraite.

En effet, dès le 15, l'avant-garde de Miloradowitsch parut sur la grande route, entre cette ville et la poste de Korytnia. L'Empereur était arrivé à Krasnoë avec le gros de la garde, mais la queue de la colonne eut un combat inégal à soutenir. Le lendemain, le vice-roi trouva Miloradowitsch à cheval sur la grande route, lui barrant le passage. Il essaya de le rouvrir l'épée à la main, mais il ne put y réussir. Miloradowitsch, le croyant perdu sans ressources, le fit sommer de mettre bas les armes. Le vice-roi n'était pas homme à se laisser abattre aisément : tandis que son arrière-garde amusait par des démonstrations d'attaque les Russes sur la grande route, le gros de sa colonne fila entre cette route et le Borysthène. Dans la nuit, il réussit à atteindre Krasnoë, si ce n'est sans perte, du moins avec gloire, car ce fut avec la majeure partie de son corps.

Dans la même journée du 16, Kutusof arriva aussi devant Krasnoë et s'établit à deux portées de canon de cette ville sur le chemin de Roslaw.

La situation était fort critique. Davoust et Ney étaient encore en arrière. Si la retraite était suspendue, elle devenait impossible, puisque l'ennemi se prolongeant par sa gauche pouvait aisément intercepter l'unique ligne de communication de l'armée française. Mais la moitié des troupes n'avait point encore atteint Krasnoë, et c'eût été une bien dure nécessité de les abandonner à la merci des Russes. L'Empereur se détermina à braver le danger et à rester à Krasnoë, du moins jusqu'à l'arrivée de Davoust.

Mais rester à Krasnoë sans agir c'eût été enhardir l'ennemi; mieux valait l'attaquer que de l'attendre.

Le 17 au matin, Napoléon fit assaillir par Mortier le village d'Ouwavoro, occupé par les Russes, et lui-même y marcha en personne à la tête de la vieille garde. Le combat qui s'engagea près de ce village se soutint avec des succès variés jusqu'à l'arrivée du 1er corps. Kutusof, qui prétendait prendre toutes les troupes françaises d'un coup de filet, ou qui voulait peut-être laisser au froid et à la famine la peine de les achever sans s'exposer à une bataille, avait donné l'ordre à Miloradowitsch de ne point se compromettre, dans l'espoir de s'opposer à la marche de Davoust. Ce général, menacé d'une attaque, se replia à la droite de l'armée ; il ne remonta sur la grande route qu'après que les troupes du maréchal eurent entièrement filé. Alors la gauche de l'armée française fut vigoureusement attaquée par l'avant-garde russe. Dans le même temps, Kutusof détachait la plus grande partie de son armée pour tourner Krasnoë, déboucher sur la route de cette ville à Liady, déborder la droite de l'armée française et la couper ainsi entièrement.

Informé de la marche de cette colonne, Napoléon sentit qu'il n'y avait plus un instant à perdre et il ordonna la retraite. Elle fut favorisée par le sacrifice



Le 48ᵉ à Krasnoë.

de l'arrière-garde, qui éprouva des pertes sensibles, mais du moins le gros de l'armée fut sauvé. On passa la nuit à Liady, et le lendemain la retraite continua sur Doubrowna, puis sur Orcza.

Napoléon dans cette affaire de Krasnoë dirigea lui-même les colonnes qui refoulèrent l'ennemi, gravissant à pied sur la neige les escarpements glissants des hauteurs, armé d'un bâton pour se soutenir.

Toutefois il était parti pour Orcza, désolé d'être dans la nécessité d'abandonner Ney à son sort pour sauver le reste de l'armée. Ney semblait perdu sans ressource. Ce brave réussit cependant à sauver ses aigles et l'élite de son corps. Arrivé à son tour le 18 au soir près de Krasnoë, il y trouva l'armée russe établie à cheval sur la grande route. Après des efforts admirables, mais infructueux pour les déposter, il se vit définitivement coupé. Ne prenant conseil que de son courage, il se mit alors en marche avec environ 3,000 hommes, et se dirigea sur Grusmoë, où il passa le Borysthène sur la glace encore mal affermie. Les premiers bataillons réussirent à gagner la rive droite; mais la glace se rompit sous les derniers et il y eut beaucoup de noyés. Le reste du corps, demeuré sur la grande route avec une multitude de traîneurs de tous les autres, qui ne présentait qu'une cohue désorganisée, se trouvant hors d'état de le suivre par la rupture des glaces, mit bas les armes. Cependant Ney pour avoir passé le fleuve n'était pas encore sauvé; il tomba au milieu des Cosaques de Platof, qui de Smolensk longeaient la rive droite du fleuve. Leur artillerie était bien servie. Ney n'avait pas une pièce et pas un homme de cavalerie. Ses soldats, manquant de munitions et pouvant à peine tenir leurs fusils, n'eurent recours qu'à leur valeur et à leurs baïonnettes, et ce ne fut qu'après avoir soutenu de rudes combats qu'ils réussirent à rejoindre le corps d'armée de l'Empereur, à Orcza, dans la nuit du 20 au 21. La joie de Napoléon fut d'autant plus vive qu'il les regardait comme perdus; Ney fut salué par toute l'armée comme le plus intrépide de ses chefs.

Les affaires de Krasnoë avaient coûté à l'armée la moitié des hommes qui étaient en état de combattre. Il s'agissait de sauver le reste. La chose n'était pas facile; la première mesure à prendre eût été de renoncer au système des échelons pour prescrire des colonnes parallèles; mais comment donner des ordres à des corps d'armée dont il ne restait que les cadres, et dont les deux tiers de soldats restants ne formaient plus qu'une cohue désordonnée? Outre cela, les chemins d'Orcza à Wilna étaient interceptés par le comte Wittgenstein; d'un autre côté, l'amiral Tschitchagof, que la retraite de Schwartzemberg derrière le Bug laissait maître de ses mouvements, pouvait aisément culbuter les faibles détachements laissés devant lui, et s'avancer avec tout ou partie de son armée sur la ligne de la Bérézina, afin de barrer ainsi aux troupes françaises les chemins d'Orcza à Minsk.

En partant de Smolensk, l'Empereur avait envoyé l'ordre à Oudinot de venir se placer à Bobr, pour éclairer la route de Minsk, et à Victor de tâter le comte de Wittgenstein pour déterminer le degré de résistance que ses troupes pourraient rencontrer en marchant sur Wilna. Le 14, Victor avait attaqué les

Russes à Czasniski ; mais la résistance qu'on lui opposa lui ayant prouvé que les Russes étaient solidement établis sur les bords de l'Oula, il s'était conformé aux instructions qu'il avait reçues, et, s'abstenant d'engager une affaire sérieuse, il était revenu à Czveya.

Napoléon apprit à Doubrowna que Tschitchagof n'avait pas manqué de se diriger sur Minsk, dont la garnison s'était repliée sur Borisof. Il était à craindre que Dombrowsky, investi devant Bobrouisk, qu'il bloquait, n'eût pas le temps de gagner la tête de pont de la Bérésina.

Napoléon hésitait encore à Orcza sur le parti qu'il avait à prendre. Irait-il avec tout ce qui lui restait de forces organisées au-devant de Tschitchagof ? Se jetterait-il, au contraire, sur Wittgenstein, en allant se réunir à Bellune? La crainte que Kutusof ne se joignît à l'armée de Moldavie, et ne le prévînt à Wilna, lui fit craindre de s'aventurer dans la direction de Polotsk. D'ailleurs, en forçant de marches, il espérait encore prévenir l'amiral sur la Bérésina.

Napoléon n'accorda qu'un jour de repos à ses troupes à Orcza. Dès le 21, elles se remirent en route et arrivèrent à Koskanow. Ces troupes étaient dans un tel état de désorganisation, qu'il avait fallu songer à couvrir leur marche par des corps mieux conservés. Celui d'Oudinot fut destiné à former l'avant-garde, et celui de Victor l'arrière-garde. Le 22, l'Empereur vint à Toloczin, et le lendemain à Bobr. C'est alors qu'il eut la triste conviction qu'il fallait se préparer à s'ouvrir le passage l'épée à la main, puisque les Russes étaient déjà sur la Bérésina.

L'amiral Tschitchagof était entré à Minsk le 17, et le 21 son avant-garde avait attaqué et emporté les retranchements de la division du pont de Borisow, à l'instant même où la division Dombrososki y arrivait de Bobronisk et n'avait pas encore eu le temps de s'y établir. Le lendemain, l'amiral repassa la Bérésina. Son avant-garde, poussée sur Bohr, tomba, le 22, sur le corps d'Oudinot, qui le mit dans une déroute complète. L'amiral n'eut que le temps de repasser la Bérésina et couper le pont de Borizow.

Ce succès fut plus funeste qu'utile à l'Empereur. La position de ses troupes devenait effrayante. Il eut la pensée de réunir sa garde avec tout ce qui lui restait de combattants avec le corps du duc de Bellune, qui était intact, puis de fondre avec ces 50,000 hommes sur Wittgenstein, le jeter sur la Dwina, se faire rejoindre par Macdonald, et reprendre, victorieux, le chemin de Wilna, où il lui coûtait de rentrer fugitif. Mais ce général objecta que cette manœuvre, parfaitement juste dans toute autre circonstance, offrait mille inconvénients.

1° Le pays de Lepel et les rives de la haute Bérésina étaient couverts de marais, on ne pouvait cheminer que sur des digues où Wittgenstein, muni de 150 pièces de canon en bon état, pouvait arrêter l'armée plusieurs jours et donner à Kutusof le temps d'arriver ;

2° Que l'état de dénûment de l'armée ne permettait pas de différer la retraite ;

3° Qu'en prenant la direction de la Dwina, les troupes françaises s'exposeraient à être acculées à la mer par Kutusof et Tschitchagof, qui se réu-

niraient en arrière de leur droite avant qu'elles fussent débarrassées de Wittgenstein;

4° Que la route de Minsk étant occupée par l'ennemi, il était plus prudent de prendre, à droite de Borisow, le chemin de Jombin directement sur Molodeschno, parce que s'il était barré, on aurait encore la ressource de prendre le passage de Viléika; que ces deux chemins, surtout celui de Jombin, traversaient un pays qui n'était pas ravagé.

Ces raisons péremptoires ne suffirent pas à Napoléon pour lui faire abandonner la manœuvre dont il se promettait de glorieux résultats. Il fit appeler un autre général qui pouvait donner des renseignements certains sur la nature des positions que Wittgenstein serait à même de prendre pour déjouer son projet. Ce que ce général dit de la difficulté qu'on aurait à l'expulsion de Tschasnicki et de toutes les positions derrière la Houla, où l'on n'arrivait que par des marécages et des digues, venait à l'appui de l'opinion du premier. Ces difficultés décidèrent d'autant plus l'Empereur à se ranger à son avis que Murat et Eugène le lui conseillaient de tout leur pouvoir.

Le 24, l'Empereur se porta donc à Lochnitsa, et le 25, il réunit à Borisow toutes ses forces, à l'exception du corps de Victor. Ce dernier, toujours talonné par Wittgenstein, arriva à Lochnitsa, au lieu de prendre le chemin de Baran, pour couvrir la marche de l'armée.

Jamais l'armée ne s'était trouvée dans une situation aussi critique. En effet, des soldats demi-morts de faim et de froid, foulant, pour la plupart pieds nus, un sol glacé, avaient à lutter contre des obstacles qui eussent évidemment arrêté l'armée la mieux organisée. La Bérésina, sur le point où nos soldats étaient contraints de la franchir, avait une longueur d'environ quarante toises sur des bords tout effondrés de marécages. Le froid, fort intense au moment où l'armée était arrivée à Smolensk, et à ce point que le Dniéper était complétement pris, avait cédé presque tout à coup, si bien qu'il en naissait un obstacle de plus. La Bérésina charriait d'énormes glaçons qui allaient rendre aussi périlleuse que difficile la construction des ponts que le maintien du froid eût rendus inutiles, en permettant à nos troupes et à nos canons de gagner, pour ainsi dire de plein pied, la rive opposée. C'était un avantage de plus pour Tschitchagof, dont l'armée allait défendre ce passage, salut désespéré de nos soldats, en les couvrant du feu de ses batteries auxquelles la fatalité qui pesait sur nous donnait les éléments pour complices.

Voici quel était l'état assez précis des forces alors en présence: 15,000 hommes, au plus, restaient, y compris les gardes, du corps d'armée que l'Empereur conduisait depuis Moscou. Bellune et Oudinot en commandaient autant. C'était donc une trentaine de mille hommes, réduits à l'état qu'on sait, à opposer aux 28,000 de Tschitchagof, barrant le passage de la rivière, et aux 25,000 de Wittgenstein et de Steinheil, qui nous harcelaient par notre droite, tandis que les 50,000 hommes de Kutusof pressaient notre gauche, c'est-à-dire quatre contre un... sans parler des éléments et de l'exténuation de nos malheureux soldats!

Le point le plus favorable au passage fut jugé par l'Empereur être celui qui faisait face au village Wesclowo. L'ordre de construire deux ponts fut aussitôt donné, l'un pour l'artillerie et la cavalerie, l'autre pour l'infanterie et les chevaux de main. Les sapeurs et les pontonniers s'acquittèrent de ces difficiles travaux avec un zèle et une ardeur que la présence de l'Empereur pouvait seule exciter, car la pose des chevalets sur un fond sans consistance les retint plusieurs heures dans l'eau glacée, charriant des blocs énormes qui renversaient leurs charpentes. Pendant ce temps, une batterie de 25 pièces, placée sur la berge, battait la plaine qui, du village de Wesclowo, s'étendait jusqu'à la rivière. Vers le soir, les ponts, qui avaient quatre-vingts toises de long, étant achevés, le passage commença. Mais il fut plusieurs fois interrompu, pendant la nuit, par la rupture de ces édifices fragilement construits au milieu de difficultés si grandes. L'Empereur avait fait défiler sous ses yeux le corps du duc de Reggio, qui, à peine parvenu sur la rive droite, s'élança avec beaucoup d'ardeur sur l'ennemi, et le repoussa jusqu'à Brilowa. Le passage continua le lendemain 27 novembre, non sans de fréquentes interruptions causées par les continuelles réparations qu'exigeaient ces ponts si péniblement établis par les généraux Aubry et Éblé. Le duc de Bellune, qui avait laissé devant Borisow la division Partouneaux, arriva avec son corps pour effectuer le passage. La nuit venue, le général Partouneaux se mit en route à son tour, ainsi qu'il lui avait été ordonné ; mais un faux calcul de direction lui fut fatal. Appuyant trop à droite, il prit les feux de Platow et de Wittgenstein pour ceux de l'armée française, de sorte qu'il se trouva brusquement enveloppé par un nombreux ennemi, et obligé de mettre bas les armes. Un seul bataillon de cette petite division, formée d'environ 4,000 hommes, munis de trois canons, bataillon qui formait l'arrière-garde, ayant par hasard tenu plus à gauche, put rejoindre l'armée et se mêler au passage, qui continua durant toute la nuit du 27 au 28. Jusque-là ce passage s'était effectué avec assez d'ordre; mais celui des deux ponts spécialement destiné à la cavalerie et aux trains s'étant brisé sans qu'il fût possible de le réparer avec une promptitude suffisante, tout afflua sur l'unique pont qui restait, et il en naquit bientôt une confusion inimaginable. L'artillerie, les fourgons, les bagages arrivant à la file pour franchir la rivière, se mêlèrent violemment à l'infanterie, à cette foule de malheureux employés, de femmes et d'enfants qui s'étaient sauvés de Moscou, de telle sorte que de ce pont étroit, sans parapets, qui devint bientôt l'arène de mainte lutte, une quantité de gens furent précipités dans l'eau glacée de la Bérésina. L'ardeur du passage, l'instinct souvent féroce de la conservation engendrèrent tant de rixes armées, sanglantes, que bientôt les pièces d'artillerie furent arrêtées par les amas de blessés et de morts qui barricadaient l'espace, et la foule des piétons, comme l'essaim des cavaliers, arrivant toujours en même temps que les fourgons, les affûts, les équipages, ce fut bientôt un inextricable chaos de voitures versées, de blessés, de morts amoncelés, scène d'horreur d'où le sang ruisselait dans l'eau, où s'entre-choquaient les glaçons couverts des cadavres précipités des hommes et des chevaux. Mille cris

de douleur, des imprécations, des blasphèmes se mêlant aux détonations homicides dont un regrettable délire armait les mains de ces malheureux, planaient sur ces scènes funèbres, épisode sanglant d'un drame dont le dénoûment était loin encore!

Le 28, au point du jour, le duc de Reggio, vainqueur la veille, se trouva sur la rive droite en présence des troupes que Tschighagof avait réussi à réunir au débouché de Stochowa. Cette nouvelle affaire s'engagea avec infiniment d'ardeur. Oudinot, qui chargeait avec l'impétuosité du désespoir, ayant été blessé, dut céder le commandement au duc d'Elchingen, qui, à la tête des deuxième, troisième et cinquième corps, réussit à contenir les immenses phalanges russes, contraintes à donner jusque de leur réserve, et qui durent se retirer à la nuit, après de sensibles pertes.

Le duc de Bellune, qui avait pris position sur la rive gauche de la Bérésina avec ses 15,000 hommes pour protéger le passage de l'armée, se vit à son tour attaqué, le lendemain matin, par Wittgenstein, à la tête de 46,000 combattants. Sa position de défense était mauvaise, ayant dû tenir sa droite appuyée à la rivière.Une batterie placée de l'autre bord lui vint en aide, et, malgré l'énorme disproportion du nombre, nos braves surent tenir longtemps la victoire indécise. Mais le neuvième corps, ayant été contraint d'abandonner sa position, malgré plusieurs charges impétueuses du général Fournier, nos soldats durent se replier sur le pont.

Ici tout s'apprête pour une scène navrante, dont l'horreur dépasse ce qui a été indiqué de la veille. L'affreux désordre de la nuit durait encore, et les bataillons envoyés pour régulariser le passage du pont trouvèrent dans les malheureux qui y étaient engagés des ennemis furieux, et non des frères d'infortune. En vain plusieurs généraux se présentent pour arrêter une multitude frappée d'une vertigineuse panique... Leur voix est méconnue; le soldat français, dans l'excès des maux qui depuis de si longs jours déjà l'accablent, est rebelle à cette admirable loi de la discipline qui naguère lui a fait accomplir des prodiges. L'autorité de l'Empereur lui-même eût pu, pour cette première et unique fois, trouver réfractaires ces soldats éperdus. Heure terrible! épreuve sans seconde! Chacun se précipite avec la fureur d'un aveugle égoïsme sur ce pont surchargé, encombré, craquant... nul ne se reconnaît plus! Le soldat se sent, comme homme, l'égal de son officier, et se fraie un passage le pistolet au poing, le sabre à la main... Les équipages, les canons cahotent et s'arrêtent au milieu des cadavres qui s'amoncellent. Un grand nombre de malheureux en délire sont poussés, comme la veille, dans la rivière, où d'autres se précipitent volontairement dans l'espoir de gagner la rive à la nage; mais, saisis par le froid, blessés par les glaçons, ils périssent emportés par les eaux ensanglantées. Et, pour comble d'horreur, l'artillerie ennemie ne tarde pas à venir ajouter à ces scènes de navrante destruction les ravages de ses projectiles, dont chaque coup porte infailliblement dans une telle mêlée..... Aussi ce pont devint-il bientôt un indescriptible tableau d'épouvante et d'horreur. A ces luttes fratricides, aiguisées par l'inexorable instinct d'une égoïste conservation, viennent

s'ajouter le sifflement des boulets ennemis, l'éclat des obus, les pétillements de la fusillade; si bien que chevaux, hommes, chars, canons, tout se heurte et s'ensanglante dans une de ces mêlées sans nom, sans exemple, et dont l'imagination ne peut se peindre l'épouvante et la rage qu'en en cherchant le modèle dans les fictions infernales du Dante, ou dans ces épiques combats que la fable homérique attribue aux champions des demi-dieux (1).

Et pendant que nos soldats, délirants sous l'excitation cérébrale de leurs souffrances déjà subies, retardent ainsi, dans une déplorable confusion, le passage sur la rive où les attend leur Empereur, les Russes, indifférents par nature à la plupart des causes qui ont débilité nos soldats et affaibli leur moral, les Russes, disons-nous, toujours renforcés par des troupes fraîches, contraignent le neuvième corps, qui en partie combattait encore sur la rive gauche, à chercher à son tour un passage au milieu de la confusion déjà décrite. La division polonaise du général Girard, franchissant cette montagne de cadavres qui obstruait le pont, parvint à conquérir le passage, incendiant la charpente après elle pour couper la poursuite à l'ennemi. Les fuyards qui s'y ruaient encore eurent à lutter contre un élément nouveau, et, à demi brûlés, tombèrent dans les flots, la plupart écrasés par l'écroulement de ce pont fatal qui s'abîma dans le gouffre de la Bérésina.

On essaierait vainement de fixer le chiffre de nos pertes durant ces journées funestes; pourtant on pense qu'au moins 6,000 hommes furent victimes de l'ardeur insensée de ce passage, sans compter environ 15,000 hommes qui restèrent au pouvoir de l'ennemi. Une chose regrettable, c'est qu'aux bords de la Bérésina, sombre mot de nos annales, les Russes reconquirent tous les trésors et les trophées que notre victoire avait enlevés à Moscou. Ainsi, à une autre époque, il nous fallut, sur l'ordre de traités jaloux, rendre ces chefs-d'œuvre des arts que le premier consul avait, dans ses victoires italiennes, obtenus des villes réduites à merci, préférant leurs immortelles beautés à ces contributions de guerre qu'imposent avant tout les nations barbares. On ne tint point assez compte, en 1815, que nos conquêtes artistiques représentaient pour nous les millions dédaignés, et qui, prélevés par nos baïonnettes victorieuses, ne nous eussent assurément point été réclamés par la diplomatie des congrès. Revenons à la Bérésina.

Sans le malheur arrivé au général Partouneaux, l'armée eût pu s'enorgueillir de ce fameux passage. En effet, ne fut-ce pas un spectacle unique et grandiose que celui de 8 à 9,000 pauvres soldats repoussant, sous les ordres de Ney et d'Oudinot, les 25,000 hommes de Tschighagof, tandis que le petit corps de Bellune luttait victorieusement contre la masse formidable que commandait Wittgenstein? Et quelle admiration n'inspire pas cette lutte gigan-

(1) A partir de ces pages, cet ouvrage, dont le présent volume termine la grande période de *l'Empire*, est continué par l'auteur du quatrième volume. Ce quatrième volume contiendra *l'Histoire de l'Armée* de 1815 à 1848, et comprendra une histoire militaire de la *Révolution de février* et du gouvernement républicain qui en est issu.

tesque, si, des simples chiffres des combattants, on passe à l'examen des conditions si diverses où les uns et les autres étaient placés! Nos soldats, épuisés par tous les besoins et toutes les fatigues, exténués de froid, de nudité, mourant de faim, manquant de munitions, désarmés même pour un bon nombre, et tout cela à six cents lieues de leur patrie (1); devant eux, derrière eux, sur leurs flancs enfin, les Russes, parfaitement acclimatés, combattant pour leurs foyers, pourvus de vivres, d'eau-de-vie, de munitions de toutes sortes, et le moral exalté par leur nombre écrasant et par des succès dépassant toute espérance, tandis que la plus complète et la plus fatale prostration, en s'emparant de nos soldats, ajoutait comme un élément nouveau à tous ceux qui causaient nos désastres..... Mais, si tristes qu'elles soient, ces pages de notre histoire ont leur grandeur, et le passage de la Bérésina, dont on a essayé de donner ici quelque idée, restera à jamais une date que le malheur a illustrée pour nos annales militaires.

Il nous semble curieux de placer sous les yeux du lecteur l'opinion d'un des écrivains militaires les plus estimés de la Russie, M. de Butturline, sur ces journées fameuses; de telles lignes, par leur origine non suspecte, sont assurément la conclusion la plus éclectique à donner à notre récit de la catastrophe.

« Nous ne pouvons nous dissimuler, dit le critique russe, que la conduite de l'Empereur des Français au passage de la Bérésina est au-dessus de tout éloge; le danger imminent où il se trouvait ranima encore une fois son génie militaire..... Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête; il trompe par des démonstrations habiles les généraux qui lui sont opposés, et, glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où était son armée, et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser. »

Avant de continuer le récit de la retraite, il est indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur les opérations des corps détachés en Lithuanie et en Wolhinie.

Le maréchal Macdonald, qui se trouvait à la tête de 8,000 hommes de la garnison de Riga, ayant presque toutes ses forces stationnées à Neigut, résolut de couper la retraite aux Russes, qui occupaient Walhof. Il se transporta à Ekau pour être mieux en position de diriger les opérations, et y concentra les corps dont le général Bachelu reçut un des commandements les plus importants. Dès le lendemain, Bachelu s'empara de Baldou, tandis que Macdonald diri-

(1) « La main gèle sur le fer, les larmes se glacent sur les joues, » a dit un acteur de ces drames, le baron Larrey.

geait de fausses attaques sur Olai et Neigut. Tous les Russes qui, commandés par le général Lewis, se trouvaient sur la droite de la route d'Ekau à Riga, eurent la retraite coupée. Vainement l'ennemi chercha-t-il à se frayer un passage en divers sens, partout il trouva les nôtres, ce qui l'eût infailliblement contraint à mettre bas les armes, si la reprise du froid, en donnant assez de force à la glace de la Dwina pour lui livrer passage, n'était venue le soustraire au piége que lui avait habilement tendu le maréchal.

De son côté, le prince de Schwartzemberg avait poursuivi Sacken jusqu'en Wolhinie. Le 7 décembre, son avant-garde avait atteint Slonim; mais, ayant reçu une dépêche qui lui apprenait le passage de la Bérésina, il crut devoir s'arrêter pour attendre de nouveaux ordres. Dans le même temps, le duc de Bassano, qui résidait à Wilna, ayant également été informé des événements au milieu desquels notre malheureuse armée avait plus aisément triomphé des hommes que des éléments, le duc de Bassano, disons-nous, bien inspiré comme toujours, envoya au-devant de l'armée la division Loison et deux régiments de cavalerie napolitaine.

Après le passage de la Bérésina, la plupart des corps qui avaient conservé quelque apparence d'organisation, commencèrent à se débander, et une quantité déplorable de malheureux soldats démoralisés, perclus, désarmés pour la plupart, furent faits prisonniers avant l'arrivée à Wilna, où l'Empereur essayait de conduire les restes de son armée. Le 2 décembre, le gros de ce reste d'armée parvint à Malodeczno, où il s'arrêta deux jours pour laisser aux traînards le temps de rejoindre. Le 5, le quartier général fut porté à Smorgoni; nos débris réunis des différents corps ne s'élevaient pas alors à plus de 8 à 9,000 hommes.

Ce fut durant son court séjour à Malodeczno que l'Empereur dicta le triste et noble bulletin qui fit connaître à l'Europe les désastres de la retraite. Ce bulletin ne cherche nullement à dissimuler le désespérant état des choses, il dit tout... C'était un loyal appel qu'adressait Napoléon au patriotisme de ses peuples et à la fidélité de ses alliés. C'est qu'en effet le mal était, autour de lui, parvenu à un tel excès, qu'il n'y avait plus à songer désormais à aucune opération militaire. Ce qu'il restait à faire, c'était de tout essayer pour gagner Wilna, et de se maintenir là jusqu'à la formation d'une nouvelle armée; mais, cette armée, un seul homme pouvait la prélever de la nation déjà passablement épuisée de sacrifices militaires, et cet homme, c'était l'Empereur. Aussi, du moment où sa présence au milieu des débris de la Bérésina devenait sans motif impérieux, il était temps que le général fît place au souverain, et que, descendant de cheval, Napoléon remontât sur le trône.

C'est en vain que les passions, toujours extrêmes, ont cherché à incriminer le retour à Paris de l'Empereur, retour qu'on a voulu présenter comme un coupable abandon de son armée. Celui qui, entre autres navrants récits, lit ce qu'a écrit sur l'état physique et moral, non-seulement de nos soldats, mais des officiers et de bien des généraux eux-mêmes, le docteur Larrey, reste profondément persuadé que toute autre conduite de l'Empereur eût été véritable-

ment insensée. « Nous étions tous dans un tel état d'abattement et de torpeur, dit l'illustre praticien, que nous avions peine à nous reconnaître les uns les autres; nous restions dans un morne silence; l'organe de la vue et les forces musculaires étaient affaiblis au point qu'il était très-difficile de conserver son équilibre... La mort n'était devancée que par la pâleur du visage, par une sorte d'idiotisme, par la difficulté de parler, de penser même... »

En vérité, Napoléon devait-il exposer à de si cruelles atteintes l'intelligence et le bras qui résumaient encore tout l'espoir de la France? Qui oserait le soutenir? D'ailleurs sa présence n'était-elle pas indispensable dans sa capitale, où nul ne pouvait le suppléer, et d'où il pouvait encore imposer à la Prusse et à l'Autriche, dont les espérances pouvaient se ranimer à la connaissance de ce qu'il fallait bien appeler nos désastres. « Les destinées d'un grand peuple reposaient sur moi seul, » fait-on dire à l'Empereur dans un ouvrage qui résume ses opinions et ses idées; « *mon devoir* m'appelait en France, où il fallait organiser les prompts moyens de réparer des malheurs qu'il ne dépendait plus de moi de lui épargner. Si j'avais été petit-fils de Louis XIV, et que la France eût eu mon successeur naturel prêt à monter sur le trône, je n'aurais pas balancé à partager une fois de plus la mauvaise fortune de mes compagnons d'armes, parce qu'alors ma présence n'eût peut-être pas été nécessaire pour sauver l'empire. Mais que faire avec les débris dont j'étais entouré? Devais-je augmenter, par ma capture personnelle, les trophées de l'ennemi? Parti avec deux de mes officiers, je suis revenu trois mois après avec 300,000 hommes, qui n'existaient que sur les cadres le jour où je remis le pied à Paris. Quel autre que moi eût réorganisé le personnel et le matériel de 600 pièces de canon qui reparurent triomphantes dans les champs de Lutzen et de Bautzen? »

Au reste, l'Empereur ne prit point ce parti sans en conférer avec ses généraux. Le conseil qu'il assembla, formé du roi de Naples, du prince vice-roi, et des esprits les plus sérieux de son état-major, fut unanime à reconnaître la nécessité de son départ pour aller créer au pays menacé de nouvelles ressources. Il part, et Murat, qu'il nomme son lieutenant-général, prend le commandement de l'armée; le prince de Neufchâtel et le comte Daru restèrent auprès du roi de Naples; le prince Eugène et les maréchaux Berthier, Ney, Davoust, Mortier, Lefebvre, Bessières, continuèrent de servir comme si l'Empereur était toujours présent.

Le 5 décembre, il prit la route de Paris, voyageant en traîneau sous le nom du duc de Vicence, qui l'accompagnait. En passant à Wilna, il entretint le duc de Bassano, et vit, à Varsovie, le comte Potocki. Le 14, il était à Dresde, et, après une longue conférence avec son vénérable allié, le roi de Saxe, il prit le chemin de sa capitale, où il entrait le 18.

Le départ de l'Empereur, il faut le dire, plongea l'armée dans un profond découragement, découragement d'autant plus funeste, que nos soldats n'en avaient point fini avec la souffrance; car, ainsi qu'on le verra bientôt, le passage de l'armée dans Wilna fut plus désastreux encore que la catastrophe de la Bérésina.

Mais, avant de passer à de nouveaux récits, arrêtons-nous quelques instants sur l'examen philosophique de cette campagne fameuse, constatant rapidement ses douloureux résultats, voyant ce qu'elle eût pu, en réussissant, entraîner de bien, non point seulement pour la France, mais en réalité pour l'Europe entière que Napoléon rêvait de délivrer et non d'asservir. En effet, s'il est vrai, comme l'a dit plus tard l'illustre prisonnier de Sainte-Hélène, que, dans un temps prochain, la civilisation et la barbarie doivent, dans un duel d'extermination, nous entraîner tous sous la loi du vainqueur, il semble que ce qui pouvait arriver de plus heureux pour l'Europe inquiète, c'était la consécration d'un système mitoyen qui, fusionnant la vieille société et la jeune, aurait conservé, en partie, à l'une ses institutions aristocratiques et ses formules, tout en concédant à l'autre ses tendances libérales et ses aspirations démocratiques. Ce rôle, assurément fort difficile, mais réalisable au génie, de médiateur entre le moyen âge et le XIXe siècle, Napoléon l'avait rêvé, et son audacieuse campagne de Russie en était une des premières tentatives réalisatrices. En allant planter ses aigles au Kremlin, il croyait imposer à l'Europe cette paix qu'on s'est longtemps refusé à croire sa préoccupation constante depuis 1812. Plus tard, il l'a dit lui-même : « Cette campagne eût été, pour la grande cause, la fin des hasards et le commencement de la sécurité. Un nouvel horizon, de nouveaux travaux allaient se dérouler tous pleins du bien-être et de la prospérité de tous. Le système européen se trouvait fondé, il n'était plus question que de l'organiser... Satisfait sur tous ces grands points et tranquille partout, j'aurais eu aussi mon *congrès* et ma *sainte-alliance:* ce sont des idées qu'on m'a volées. Dans cette réunion de tous les souverains, nous aurions traité de nos intérêts et compté de clerc à maître avec les peuples... La cause du siècle était gagnée, la révolution accomplie; il ne s'agissait plus que de la raccommoder avec ce qu'elle n'avait pas détruit. Or, cet ouvrage m'appartenait; je l'avais préparé de longue main aux dépens de ma popularité peut-être. N'importe! je devenais l'arche de l'ancienne et de la nouvelle alliance, le médiateur naturel entre l'ancien et le nouvel ordre de choses. J'avais les principes et la confiance de l'un, je m'étais identifié avec l'autre; j'appartenais à tous les deux, j'aurais fait en conscience la part de chacun. »

Hélas! pourquoi Napoléon n'a-t-il trouvé qu'un immense désastre là où son génie généreux avait vu un des moyens les plus efficaces d'arriver à la réalisation de son vaste dessein de suprême humanité? Xavier de Maistre l'a dit : « Les hommes qui ont médité l'histoire se sont émerveillés et courbés devant cette force secrète qui se joue des conseils humains. » A quoi a tenu la réussite du plan le plus gigantesque qui soit jamais sorti du cerveau d'un grand capitaine? Voyez! quinze jours à peine se sont écoulés depuis la reprise des hostilités, la paix allait se conclure à Wilna... Mais Bagration réussit à dégager ses 40,000 Russes, on sait à qui la faute... Le mois suivant, Smolensk est tournée, surprise, sans qu'il y restât un seul soldat russe pour en fermer les portes. Un tel coup de main pouvait amener le cabinet de Pétersbourg à demander la paix... Mais on laisse à Neverowski le temps d'atteindre Smolensk et d'y

être secouru par deux grands corps d'armée. Pourtant nous prenons Smolensk, et Barclay de Tolly va être forcé, pour gagner Moscou, de défiler sous la longue file de nos canons; mais la fatalité est la déesse fidèle à nos armes dans cette surhumaine odyssée! Frappé d'un incompréhensible vertige, le duc d'Abrantès se refuse à occuper la position qui peut tout sauver. Pétersbourg du moins n'offre point accès à l'invasion suédoise... Autre délire! Bernadotte rêve l'empire de celui qui l'a fait roi. Enfin Moscou tombe au pouvoir de notre vaillante armée; cette fois on croit que Napoléon pourra imposer la paix à l'Europe, en la dictant du palais conquis du plus imposant de ses ennemis... Mais un jour s'écoule à peine sur cette joie, que les mèches anglaises font de l'immense cité un chaos de débris croulant dans la cendre; alors l'Empereur prend généreusement le rôle de son ennemi lui-même, il envoie au czar des paroles de conciliation... Mais Alexandre n'est plus déjà l'homme de Tilsitt; cette paix qu'alors il implorait, aujourd'hui il la refuse. Que reste-t-il à faire désormais? Abandonner une conquête que sa destruction a annulée entre nos mains, se décider à la retraite. Toutes nos réserves sont habilement disposées pour écraser toute armée ennemie qui viendrait se hasarder sur nos chemins. Mais on a compté sans les éléments qui, cette année-là, poussés par la fatalité, ont déjoué les plus sages calculs. La rigueur prématurée du froid, qui a trompé les indigènes eux-mêmes, voilà notre seul vainqueur, voilà le puissant ennemi qui a détruit notre armée; car les Russes purent dire, comme les Athéniens de Thémistocle : *Nous étions perdus si nous n'eussions été perdus!* C'est ainsi que la perfidie d'une conspiration incendiaire (faut-il nommer l'Angleterre!), un hiver d'une précocité et d'une rigueur surnaturelles, de lâches intrigues, de salles ambitions, quelques fautes, les marches et les contre-marches de Schwartzemberg, par exemple, voilà, sauf des trahisons, de honteux mystères dont l'avenir garde le mot; voilà, disons-nous, les conspirations, les obstacles devant lesquels a dû s'incliner le génie impuissant, et périr le courage.

Mais revenons à la suite de la retraite. Le lendemain même du départ de l'Empereur, le froid acquit une violence encore inconnue; il fit descendre le thermomètre jusqu'à 28 degrés. De telles rigueurs devaient entraîner de nouveaux désastres. La division Loison, forte de 10,000 hommes à son arrivée à Wilna, n'en compta bientôt plus que 3,000. Les chevaux périssaient debout sous leur harnais, si bien que les pièces, forcément abandonnées, grossissaient ainsi les faciles trophées de l'ennemi. Le 4 décembre, notre arrière-garde fut assez vivement attaquée à Malodeczno. Le 8, un autre engagement eut lieu à Oschmiana avec une partie de l'arrière-garde du neuvième corps. Le 9, enfin, le général Tchaplitz, cherchant à devancer les Français à Wilna, fut contraint par la division Loison à prendre position à Miedniki, ce qui permit à nos troupes d'entrer enfin à Wilna.

Le général G. Vaudoncourt, témoin oculaire de cette mémorable retraite, rapporte que nos braves, qui avaient espéré trouver à Wilna un terme à leurs souffrances, eurent au contraire à y subir des tortures sans nombre. Un grand

nombre d'officiers et de soldats, dit-il, avaient épuisé le reste de leurs forces pour arriver à une ville dont les magasins offraient à leur imagination l'idée de l'abondance et un ample dédommagement à leurs maux. C'était là qu'ils espéraient réacquérir assez de forces pour reprendre les armes qui échappaient à leurs mains engourdies, et arrêter l'insolent triomphe d'un ennemi toujours vaincu sur le champ de bataille, et devant lequel la rigueur d'un climat supérieur aux forces physiques des peuples policés les forçait de se retirer. Mais là même leur espérance fut déçue; ils avaient fait un dernier effort, ils y succombèrent. Beaucoup d'entre eux, ne pouvant plus trouver d'asile dans les maisons encombrées de leurs camarades, qui, comme eux, cherchaient de la nourriture et une température plus supportable, restèrent dans les rues et y moururent. Ceux qui avaient trouvé un toit qu'ils croyaient hospitalier ne furent pas moins malheureux, surtout s'ils étaient isolés et désarmés. Leur corps épuisé, qui ne se soutenait que par une tension extrême, tomba dans la prostration et la consomption par l'effet même du soulagement momentané qu'il éprouvait; leurs membres, conservés par l'action du froid, qui les avait engourdis, furent frappés d'une corruption rapide, et on comprend que c'était la mort. Gisant à la place où pour la première fois ils s'étaient posés, hors d'état de chercher un tardif secours, ils restaient livrés à la pitié, ou plutôt à l'inhumanité de ceux qui les entouraient. C'est là où le fanatisme, la barbarie, la cupidité et la trahison, cachés sous les apparences du patriotisme, venaient, sous l'égide des proclamations adressées au peuple russe, leur porter la mort, si elle tardait trop à venir d'elle-même. Les plus modérés de leurs bourreaux se contentaient de les jeter dans la rue; le plus grand nombre les assassinaient et les dépouillaient. Les juifs surtout se signalèrent par les lâches cruautés dont on trouve tant d'exemples dans leurs annales. Les milliers de cadavres qui, nus ou à demi vêtus, encombraient les rues, attestèrent à la face du ciel qu'il n'est point d'excès auquel un peuple sauvage ne puisse se porter. Quiconque fut témoin des scènes révoltantes qui se passèrent à Wilna ne peut plus taxer d'exagération les atrocités des cannibales et des peuplades les plus sauvages.

Et, au milieu de tant de maux, la guerre, toujours la guerre! Il y avait un jour à peine que l'armée française était dans Wilna que le canon ennemi se fit entendre. C'étaient les corps des généraux-majors Lanskoi et Oruck, qui, après s'être réunis à celui du colonel Seslawin, attaquaient le général Loison. Il fallut évacuer la ville à l'abri de la division Loison, qui couvrit notre marche. Nous abandonnâmes dans cette ville, oasis rêvée de tant de malheureux qui y avaient trouvé cette mort à laquelle ils croyaient échapper, près de 15,000 malades, parmi lesquels bon nombre d'officiers de tous grades, ainsi que les généraux Lahoussaie, Guillaume, Lefèvre, Zayonscheck, etc. Dans son rapport à l'empereur Alexandre, le maréchal Kutusof porte le nombre des prisonniers faits à Wilna à 7 généraux, 242 officiers, 9,517 sous-officiers ou soldats, et 5,139 malades dans les hôpitaux. L'écrivain déjà cité observe qu'il eût été plus judicieux de réduire toutes ces subdivisions à un total de 15,000 malades, car il est de fait certain que les dix-neuf vingtièmes des militaires fran-

çais qui restèrent à Wilna avaient un membre gelé, et ne pouvaient conséquemment aller plus loin.

Tout ce qui put se mettre en marche suivit la route de Kowno, à l'exception de quelques détachements polonais dirigés sur Olita. Le roi de Naples était accompagné d'Eugène et des maréchaux Berthier, Davoust, Mortier et Lefèvre. La garde lui servait d'escorte; quant à l'armée, elle ne comptait guère plus de 4,300 combattants.

A une lieue et demie à peine de Wilna, la neige épaisse et la nuit obscure ne permettaient plus de reconnaître la route tracée; le verglas empêchait les chevaux et les charrois de trouver un point d'appui pour le tirage; s'amoncelant, ils se culbutèrent les uns sur les autres. De nouvelles confusions résultèrent de l'accumulation des cavaliers, des voitures et des piétons, de telle sorte que, l'obscurité aidant, Murat reconnut qu'il n'y avait nul autre moyen d'avancer et de sauver ses hommes que d'abandonner ce qui restait d'artillerie et de bagages, y compris ce qu'on possédait encore des trophées enlevés à Moscou, et enfin le trésor impérial, formé, les uns disent de cinq, les autres prétendent de dix millions. C'est ainsi que ce dont l'ennemi n'avait point réussi à s'emparer, ou qui avait été épargné dans le désastre de la Bérésina, devint la proie facile de quelques centaines de pillards cosaques que le hasard amena sur ce point.

Aussitôt les Français évacués de Wilna, le corps de Platow y entra, et, parcourant les rues avec furie, se mit à sabrer tous les pauvres soldats, à demi morts de leurs blessures ou mutilés par la congélation, que les habitants rejetaient hors de leurs maisons. Ici se présente un fait que nous ne voulons point passer sous silence, car il démontre ce qu'étaient toujours nos soldats lorsque l'excès de leurs maux n'annulait par leurs forces en désarmant leur courage. Un piquet de trente hommes, commandé par un officier, avait été oublié au pont de Wilna. Dès qu'il fut aperçu, ce faible détachement fut entouré d'une nuée de cavaliers et de fantassins s'élevant à plus de 2,000 hommes. L'officier français, sans être intimidé, dispose ses soldats en cercle, commande le feu; puis, faisant battre la charge, s'avance baïonnette basse. En un instant tout fuit... et les issues sont libres. Quelques heures après, ce glorieux détachement rejoignait l'arrière-garde française au pont de Ponary. L'histoire regrette que le nom de ce brave officier manque à ses tables.

A partir de Wilna, l'armée s'efforça d'accélérer sa marche. Le 11, elle arriva à Rumsziki. La garde s'y arrêta avec les maréchaux; mais Murat continua sa route sur Kowno. Là il trouva des approvisionnements, de l'argent et quarante-deux bouches à feu. Le 10 décembre, Tschighagof amena son avant-garde au faubourg de Wilna, où Platow était rentré après la retraite de nos trente braves, pour s'attacher ensuite à notre arrière-garde. Arrivé devant Kowno, ce général fit canonner la ville. Le duc d'Elchingen et le général Gérard, à la tête des débris des premier et troisième corps, renforcés de la division Loison, tinrent l'hetman en respect. Désespérant de nous débusquer, celui-ci fit traverser le Niémen glacé à plusieurs régiments de Cosaques du

Don, et peut-être ce mouvement aurait-il réussi, sans l'élan de Ney, qui, ramassant un fusil, se mit, comme un simple caporal, à la tête d'un peloton formé des officiers de son état-major, et fit résolûment front aux Cosaques jusqu'à l'arrivée du renfort. Toutefois Kowno fut évacué dans la nuit suivante. Étrange fortune de la guerre! le maréchal Ney, qui, quelques semaines auparavant, avait traversé le Niémen à la tête de 40,000 hommes, n'avait plus autour de lui que ses aides-de-camp! De son côté, le prince Eugène, venu d'Italie avec 50,000 combattants, se retirait, traînant après soi un millier d'éclopés..... Et il faut ajouter qu'il n'était presque pas un corps qui n'eût été détruit d'une façon à peu près analogue..... En un mot, les débris de toute l'armée, au passage du Niémen, ne présentaient plus guère qu'un lamentable chiffre de 25 à 30,000 hommes, tellement affaiblis par les maladies, ruinés par les privations et mutilés par le froid, que le quart tout au plus pouvait utiliser ses armes.

Au reste, et pour mieux faire juger des obstacles imprévus, surnaturels presque, qui se dressèrent contre la réussite de notre campagne, il est bon de noter que l'armée russe elle-même commençait à souffrir tellement des privations, du froid et des continuelles contre-marches, que, réduite à moins de 100,000 combattants, Kutusof crut prudent de lui faire prendre ses cantonnements à Wilna et dans ses environs.

Cependant l'empereur Alexandre s'était décidé à reparaître en tête de ses armées, et dans ce but, il quitta Pétersbourg pour Wilna, le 18 décembre. Il est juste de dire à sa louange qu'il s'occupa des prisonniers français, et que ceux qui avaient survécu à leur maux et aux Cosaques furent sauvés. L'Empereur fit bientôt reprendre le cours des opérations militaires.

Dès que le prince de Schwartzemberg avait appris notre marche sur Wilna, il s'était mis en retraite. On a supposé que dès lors quelques occultes conventions de paix existaient déjà entre l'Autriche et la Russie. La conviction du fait ressortirait formellement de l'examen des intrigues diplomatiques de cette époque, examen qui n'est point du ressort d'un récit spécialement militaire. Il suffit de remarquer que le prince de Schwartzemberg se hâta de profiter de la bataille de Wolkowisk pour s'isoler de l'armée française, dont il ne se rapprocha que lorsque sa ruine fut consommée. L'Angleterre fut naturellement encore dans cette trahison.

Le dernier jour de l'année, le corps autrichien vint prendre position entre la Nazew et le Bug, occupant aussi Broke et Ostrolenka; une avant-garde se tint à Nur. Le général Mohr ayant évacué Rujana, la gauche du général Reynier, jusque-là resté à Prujany pour observer la Wolhynie, se trouva à découvert, ce qui le contraignit de suivre le mouvement des Autrichiens. En conséquence, se dirigeant sur le Bug, il vint prendre la droite du prince de Schwartzemberg. Bientôt Sacken, gardant la rive droite du Bug, se plaça devant le général Reynier. D'un autre côté, le général Wittgenstein, qui avait franchi la Bérésina sur un pont de bateaux, songeait à couper la retraite au duc de Tarente, et, à cet effet, il expédia deux divisions de son armée, l'une vers Tilsitt,

l'autre sur Koltiniani, pour empêcher toute jonction de Macdonald avec les Prussiens. Du reste, les rapports ultérieurs de Wittgenstein ont prouvé que déjà une négociation avec le général York était entamée et que les malheurs de notre armée donnaient déjà à ses alliés le signal de la trahison.

Macdonald n'avait avec lui que la division Grandjean et six bataillons, six escadrons et douze canons du général prussien Massenbach. York suivait à une journée de distance, à la tête du gros du corps prussien. Le 26 décembre, nos soldats rencontrèrent les Russes près de Tilsitt. La brigade Bachelu et la cavalerie prussienne culbutèrent le corps du général Laskow; deux régiments entiers mirent bas les armes, et les Russes abandonnèrent Tilsitt. Le 29, le duc de Tarente entrait dans cette ville, le Niémen franchi.

Mais déjà le général York négociait avec le général russe Diébitch..... Les circonstances de cette négociation et les expressions mêmes des articles arrêtés, le 3, à Fourogeu, ont tout le caractère de la plus odieuse trahison. Au reste, la façon timorée, les précautions oratoires par lesquelles York annonce au maréchal Macdonald ce lâche traité, témoignent combien son auteur sent la honte qui doit rejaillir sur son parjure. « *Quelles que soient les apparences,* dit-il, les motifs les plus purs me guident. » Mais, tout en se montrant doué du triste courage de braver le jugement qu'il avoue qu'on pourra porter sur lui, il se garde bien de révéler quels peuvent être ces motifs si purs qui l'entraînent à déshonorer sa vie militaire. Toutefois, il est juste de dire que cette désertion de nos alliés, dans de si graves circonstances, ne s'opérera pas sur tous les points avec le même cynisme, car York, ayant donné ordre à Massenbach d'abandonner le poste que lui avait confié le maréchal, ce dernier avisa Macdonald qu'il suivait forcément un système d'obéissance passive, et sa lettre débute en s'excusant de n'être pas venu personnellement le trouver, vu sa crainte de n'avoir plus, en voyant le duc de Tarente, la force d'obéir aux honteuses obligations qu'on lui imposait....

La défection des Prussiens, œuvre ténébreuse d'une société secrète qui commençait dès lors à s'accréditer en Allemagne (1), fut l'objet d'une sorte de défaveur du roi Frédéric-Guillaume, qui n'osait apparemment point encore lever le masque. Toutefois, il est avéré qu'en même temps que sa majesté prussienne chargeait son ambassadeur à Paris de réitérer à l'empereur Napoléon les expressions de son inviolable fidélité aux engagements qu'elle avait contractés envers la France, un aide de camp de cette même majesté partait pour le quartier général russe annoncer à l'empereur Alexandre que la Prusse ne tarderait pas à se réunir à lui. Au reste, il est formellement acquis qu'à l'époque où Alexandre vint à Wilna (22 décembre), nul dans l'état-major impérial ne doutait plus de la neutralité transitoire de l'Autriche et de la très-prochaine alliance de la Prusse. Plus tard, les Prussiens tirèrent contre nous avec nos propres fusils vendus par Alexandre, comme dépouilles de nos pri-

(1) La société du *Fugend-bund,* littéralement *lien de vertu,* c'est-à-dire société des amis de la vertu.

sonniers moribonds de Kowno et de Wilna. Toutefois, le cabinet de Berlin ne jeta complétement le masque que lorsqu'il vit notre débris d'armée contraint de repasser l'Oder.

La trahison de York ne laissant guère plus au maréchal duc de Tarente que la division Grandjean, il dut renoncer à défendre les bords du Niémen, et se retirer sur Kœnigsberg et la Vistule. De son côté, le roi de Naples, mis à découvert sur la gauche par le même événement, se replia sur Posen, où il établit son quartier général.

Il convient que pour le moment nous laissions cette armée, dont les éléments seuls avaient triomphé, se retirer successivement du Niémen sur la Vistule, puis sur l'Oder et sur l'Elbe, pour revenir à elle alors qu'une armée nouvelle, créée par les puissants efforts du patriotisme et du génie, viendra l'aider à arrêter tout à coup les progrès d'un ennemi renforcé par la trahison. Bientôt les champs de Lutzen et de Bautzen nous offrirent le spectacle touchant de jeunes levées, mêlées à de vieux soldats aguerris par vingt batailles, se confondant dans un même élan pour préserver les frontières de la mère commune, la patrie.

C'est, pour le moment, sur la situation de notre armée en Espagne qu'il faut que nous portions l'attention du lecteur; mais, avant d'entrer dans l'examen de nos opérations militaires contre Wellington, il nous paraît indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur la position politique du pays depuis l'époque où nous en avons détourné l'attention. Pendant que l'armée française triomphait à Valence et à Tarragone, les cortès essayaient, à Cadix, de jeter les bases de leur édifice constitutionnel; mais, on l'a dit, l'élève outre toujours le modèle : c'est ainsi que les *communeros* ou libéraux, en cherchant à imiter notre assemblée constituante, renchérirent sur elle dans les entraves qu'ils imposèrent à l'autorité royale. Pareille ardeur avait, chez nous, fait repousser de l'assemblée législative les membres de la constituante. Une opposition analogue se révéla contre les cortès, surtout lorsqu'elles voulurent détruire les abus qu'un clergé avide et fanatique avait amoncelés sur la malheureuse Espagne. Là fut le point de départ des haines civiles que le sang bientôt serait impuissant à assouvir.

Contraintes de réfléchir à la suite de leurs désastres de Tarragone et de Valence, les cortès prêtèrent une oreille moins dédaigneuse aux ouvertures de leur roi Joseph. Devoir la délivrance de leur patrie à l'Angleterre, qui n'agit jamais qu'en vue de ses intérêts absolus, alors même qu'elle semble obéir à des sentiments moins égoïstes, c'était peut-être se jeter dans un remède pire que le mal de l'influence française personnifiée dans Godoï. Joseph offrait de reconnaître, sauf quelques modifications de détail, la constitution dont les articles fondamentaux venaient d'être promulgués. Par ailleurs, les esprits sains n'avaient pu fermer les yeux aux difficultés immenses qui se présenteraient au règne d'institutions contre lesquelles conspiraient les doubles intérêts du clergé et de la noblesse. Les cortès crurent donc que le plus sage était de prêter l'oreille aux conciliations du frère de l'Empereur, et, dans ce but, elles

expédièrent des députés à Madrid; mais la désastreuse bataille de Salamanque vint brusquement changer la face des affaires.

Les Anglais n'avaient pas cessé un jour de poursuivre à outrance la guerre de la Péninsule, animés en cela par la retraite de Masséna et le succès de Béresford et de Wellington. Jomini constate, se fondant sur les débats parlementaires du temps, qu'on alla chercher les criminels dans les bagnes et dans les cachots pour les incorporer dans les régiments qu'on opposait à nos armes.

A l'aide de ces ignobles renforts l'armée anglo-portugaise avait pu être portée à 75,000 hommes, augmentés de 60,000 Espagnols dont les cortès avaient confié le commandement à Wellington. Les avantages du général anglais, dit encore Jomini, étaient inouïs. La ligne d'opération des Français de Bayonne à Cadix avait plus de deux cents lieues de profondeur. Le Portugal est, comme une forteresse inexpugnable, placée sur le flanc droit au centre de cette ligne, et les places de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz formaient comme les ouvrages avancés de ce boulevard. Partant d'une telle base, Wellington était sûr d'agir partout avec avantage contre un ennemi qui avait à occuper un royaume entier et à se garantir contre une multitude d'Espagnols, peu redoutables en ligne, mais qui harcelaient tous les postes avec une activité infatigable. Dans l'impossibilité de former un système de grands magasins et de convois, à cause des guérillas, les Français ne pouvaient rester longtemps assemblés en grosses masses, et leurs positions, étendues pour couvrir leur système d'approvisionnement comme leur ligne de retraite, donnaient prise partout.

Wellington comprit son avantage, et résolut de prendre enfin l'offensive. Il songea à s'emparer tout d'abord de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, pour ensuite se résoudre à l'un des partis suivants : 1° se porter à droite sur Soult; 2° déboucher au centre sur Madrid, 3° ou opérer à gauche sur Marmont. Provisoirement, il donna ordre au général Hill de nous harceler dans la haute Estramadure. Le but de Wellington, en procédant ainsi, était de faire croire au duc de Raguse que l'armée anglo-portugaise étant en force sur la rive gauche du Tage, Ciudad-Rodrigo pouvait se défendre encore pendant quelque temps. Marmont devait être en sécurité à cet égard au souvenir de la peine qu'on avait eue trois mois auparavant à débloquer cette place.

Ciudad-Rodrigo, ravitaillée, était restée quelque temps sous la surveillance du général Dorsenne. Mais, obligé d'emmener les forces dont il pouvait disposer dans la Vieille-Castille et la Navarre, ce général avait quitté la place depuis la fin de 1811. Wellington voulut mettre à profit les circonstances, et sachant la ligne de Marmont ainsi dégarnie sur un espace considérable, le général en chef de l'armée anglaise se décida à entreprendre promptement le siége de cette place. Les travaux furent poussés avec toute l'activité possible, et la première parallèle était établie ainsi que les batteries tracées, lorsqu'une énergique sortie de la garnison culbuta et combla tout. Mais ce ne fut qu'un retard occasionné à l'ennemi, et bientôt, ayant tout réparé et complété, la seconde parallèle fut achevée, les batteries de siége purent commencer leur feu,

et la contrescarpe sauta. Wellington craignait que Marmont n'accourût au secours de la place, aussi s'efforçait-il d'en précipiter la chute, en combinant l'attaque par assaut de brèche avec celle par escalade. Deux larges brèches furent bientôt pratiquées au corps de la place, et, le 19 au matin, l'armée assiégeante put s'avancer dans les tranchées. Une division anglaise donna l'assaut à la brèche la plus large, tandis que, pour diviser la résistance des assiégés, un corps de Portugais tenta l'escalade du côté opposé. Les Français, en trop petit nombre, repoussèrent les assaillants sur la brèche, et parvinrent d'abord à les faire rétrograder. Mais, après s'être défendus avec la plus grande résolution et avoir disputé le terrain pied à pied, ils furent contraints de céder devant le nombre toujours croissant de leurs adversaires, et de se mettre à l'abri d'un retranchement intérieur, d'où ils redoublèrent d'efforts et réussirent à contenir l'ennemi. Mais la seconde brèche ayant été forcée, attaqués par les deux flancs, ils ne purent bientôt plus que se défendre de maison en maison; puis, enfin, épuisés de munitions, ils furent obligés de se rendre au nombre de 1,700 environ, ayant vu tomber plus de 500 des leurs. La perte de l'ennemi fut d'un chiffre un peu supérieur; deux généraux anglais furent tués. Nous perdîmes, à Ciudad-Rodrigo, un peu d'artillerie et beaucoup de munitions que la trop grande dissémination de nos forces n'avait pas permis de placer sous une garde plus imposante. La ville fut abandonnée au pillage, et il s'y commit des excès qui eurent sur la discipline de l'armée anglo-portugaise une fâcheuse influence. Mais tout cela ne fut rien encore en regard de ce qui devait se révéler à Badajoz.

La possession de Ciudad-Rodrigo était, pour l'armée anglaise, un événement aussi important qu'il nous était regrettable. Laissant Salamanque à découvert, cette possession ouvrait à Wellington la route de la Vieille-Castille. Toutefois, la prise de Badajoz n'importait pas moins aux ennemis alliés, pour nous ôter tout moyen d'envahir la province méridionale du Portugal, royaume dont la conservation, si chère au trafic anglais, était spécialement recommandée par le cabinet de Saint-James au général-lord.

Wellington médita donc de se jeter sur Badajoz par un coup de main rapide, et avant que les ducs de Dalmatie et de Raguse fussent en mesure de s'y opposer. Le général anglais, qui disposait de 25,000 hommes, savait que nous n'en avions pas plus de 4,000 pour la défense de la place. Le 11 mars, il était à Elvas, et, le 16, la place était investie et la tranchée ouverte la nuit même.

Badajoz était commandée par le général Philipon, qui fit intrépidement une sortie le 19, et, à la tête de 2,000 hommes, renversa une partie des ouvrages ennemis. Mais, apprenant que le maréchal Soult arrivait à marche forcée au secours de la place, Wellington employa 10,000 hommes à la tranchée, de sorte qu'en peu de temps les brèches devinrent praticables. Le 6, à dix heures du soir, on donna simultanément l'assaut aux trois brèches. Le siége de Badajoz est un des rares faits de notre histoire militaire sur lequel nous ne possédons pas de complets récits nationaux. Le général Philipon, qui se couvrit de gloire dans cette sanglante affaire, n'a fourni que les traits de l'en-

semble; quant aux détails, l'histoire a dû aller, sous toute réserve, les chercher dans les bulletins et dans les amplifications de nos ennemis. Et ce mot est particulièrement applicable au plus connu, au plus renommé même de ces récits, dû au colonel Napier, plusieurs fois traduit chez nous, mais qui a eu, à notre avis, le tort de donner au récit d'un simple siége l'importance du compte-rendu d'une bataille d'Austerlitz ou de Wagram, et de s'exalter sur la victoire de Wellington comme s'il s'agissait d'une victoire de Napoléon! Au reste, la narration du militaire anglais est si boursouflée, si emphatique, que son ridicule nous la ferait omettre, n'étaient déjà ses excessives proportions. Tous les efforts que le colonel Napier a faits pour grandir les vainqueurs nous semblent plutôt grandir encore les vaincus, et l'on a eu raison de dire que, si l'on érigeait un piédestal aux 25,000 hommes qui ont pris Badajoz, c'est une pyramide qu'il faudrait élever aux 4,000 héros qui l'ont défendue. Quoi qu'il en soit, les Anglais, qui avouent d'assez bonne grâce les précédents échecs qu'ils avaient à réparer sur ce point, entreprirent ce siége avec un courage qui ajouta à la gloire de la résistance. Napoléon se plaignit souvent, à Sainte-Hélène, de cette déplorable tactique de certains historiens qui s'efforçaient de ravaler la bravoure et le mérite ennemis, sans tenir compte qu'à part le manque absolu de toute dignité d'un procédé pareil, c'est conspirer contre sa propre gloire que de dénier à l'adversaire vaincu le courage et l'habileté dont on a triomphé. L'écrivain anglais ne tombe pas dans ce faux calcul, et il rend à nos soldats toute la justice qui prouve que l'héroïsme de leur résistance ne décline point le parallèle de la gloire dont se sont couronnés les vainqueurs. On ne saurait entreprendre ici l'analyse impossible d'incidents multiples comme ceux d'un siége entrepris sur quatre points à la fois, tous également fertiles en vifs épisodes. Le fait qui domine cet assaut tant illuminé de sang et de flamme, c'est la terrible explosion d'une réserve de bombes et de barils de poudre qui mutila plusieurs centaines de combattants, et qui eût tourné à l'avantage des nôtres, si la disproportion entre assiégeants et assiégés n'eût pas été si accablante. Il paraît acquis que lorsque les vingt brèches qui ouvraient la place eurent livré passage aux Anglais, encore obligés de conquérir pied à pied l'intérieur de la ville, leur étonnement égala leur admiration en reconnaissant le petit nombre de défenseurs de cette place, qui n'avait pu être réduite que par la mine. 5,000 hommes périrent du côté ennemi, c'est-à-dire que chaque assiégé tua au moins un assiégeant. Cinq généraux anglais furent plus ou moins grièvement blessés, et lorsque Wellington, campé sur une hauteur voisine, apprit ce que lui coûtait la victoire, il en resta tout attristé.

Nous ne saurions clore ici la mention du siége de Badajoz sans dire quelques mots des scènes révoltantes que commit la soldatesque débandée dans cette malheureuse ville. Il est fâcheux d'y trouver une hideuse atténuation à la valeur dont les soldats anglais venaient de donner témoignage. En effet, sous la plume des historiens d'outre-Manche eux-mêmes, la conduite des troupes anglaises fut plus digne des brutes peuplades sauvages, des Cosaques les plus abrutis, que des troupes régulières d'une grande nation civilisée. Les passions

les plus détestables de la nature humaine s'assouvirent dans cette malheureuse ville, que ne défendit pas sa gloire. Une rapacité sans pudeur, une brutale intempérance, une luxure sauvage, voilà ce qui, pendant deux jours et deux nuits, déshonora à Badajoz l'armée anglaise. Et l'on comprendra l'horreur qui résulterait infailliblement des détails, lorsqu'une feuille militaire anglaise (1) s'exprime ainsi dans sa propre indignation nationale; nous transcrivons : « Non contents d'avoir dévasté la ville de fond en comble, nos soldats et nos femmes s'arrachaient les uns aux autres leur butin, et le sang coulait presque toujours dans ces rixes. L'aspect que présentait Badajoz, le 9 au matin, aurait mérité d'inspirer le pinceau d'un Hogarth. Des centaines d'individus des deux sexes étaient couchés dans les rues, ivres-morts, au milieu des cadavres. On ne pouvait distinguer les vivants des morts, tous étaient également pâles, sanglants, sans mouvement. Les églises et les couvents, les boutiques et les magasins de vins et de liqueurs, les maisons particulières et les palais, rien ne fut épargné. Les acteurs de ces excès avaient endossé, les uns, les soutanes des prêtres avec leurs larges chapeaux de Basile; les autres, les robes des moines et des nonnes, ou les costumes de gala des grands d'Espagne et des dames de la cour. Un souterrain de la cathédrale avait été converti en dépôt d'eau-de-vie; mais les tonneaux ayant été percés par les balles, il s'était changé en une espèce de lac alcoolique où des centaines de soldats se noyèrent. »

On consomma en munitions, pendant ce siége, 32,019 boulets, 1,826 bombes, 1,501 charges, grappes de raisins et boîtes de mitraille.

La défense de Badajoz a infiniment plus illustré le général Philipon que sa prise n'a glorifié Wellington. L'histoire s'est montrée sévère à l'égard du maréchal Soult, et surtout de Marmont, pour avoir laissé cette place livrée à ses propres forces par la lenteur de leurs mouvements. Le duc de Dalmatie, du reste, n'était plus qu'à deux journées de marche de Badajoz, lorsqu'il apprit que cette place était tombée au pouvoir de l'ennemi. Il n'avait désormais plus rien à faire en Estramadure, aussi se hâta-t-il de rentrer en Andalousie, où l'ennemi cherchait déjà à mettre à profit son absence.

L'affaire des Arapiles qui, au milieu d'une foule d'engagements partiels sur des points multiples, devait précéder de peu la retraite de l'armée de Portugal sur Burgos, fit perdre à cette dernière 5,000 hommes, 11 pièces de canon et plus de 2,000 prisonniers. Cette sanglante affaire, si confuse de détails qu'elle échappe aussi à l'analyse, nous coûta trois généraux, Thomières, Ferey et Desgraviers; parmi les blessés on remarquait Marmont, Bonnet, Clausel et Menne. Le major-général de l'armée anglaise, Marchaud, fut tué et cinq généraux blessés.

Le lendemain de cette affaire, 23 juillet, l'armée de Portugal se réunit sous Alba de Formès, commençant sa retraite vers Penaranda, pour gagner la grande route de Madrid à Valladolid. L'avant-garde des Anglo-Portugais rencontra, près de la Serra, l'arrière-garde du général Clausel. Nos troupes étaient

(1) *The United services journal.*

encore en désordre; l'infanterie seule put donner. Le général, bien que tout d'abord blessé à l'épaule, dirigea avec tant de sang-froid la résistance, que les alliés ennemis se retirèrent, ce qui nous permit de poursuivre notre retraite jusqu'à Pusiezga. Dans la même soirée, l'armée de Portugal rencontra les éclaireurs de l'avant-garde du roi Joseph, lequel venait, à la tête de l'armée du centre, appuyer les opérations sur le Tormès. Mais ce puissant renfort était désormais inutile.

Cependant le gros de l'armée d'Aragon n'avait point quitté ses cantonnements, et le quartier-général du maréchal Suchet était resté à Valence. Le pays était désormais si calme, si profondément pacifié, qu'il suffisait d'un simple cavalier d'ordonnance pour le transport des dépêches. Mais bientôt la nouvelle des reprises de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz et enfin la victoire des Aripiles échauffèrent les têtes, et les partis se révélèrent de nouveau. Divers chefs de bandes reparurent Mina, le plus audacieux peut-être, fut battu, dans une surprise nocturne, par le genéral Pannetier, qui fit sur les partisans un butin considérable. De son côté, le maréchal Suchet fit pousser par le général Harispe, jusqu'à Alicante, une reconnaissance qui prouva que cette ville se préparait à une vigoureuse résistance. Mais par ailleurs, le maréchal Soult ayant fait lever le siége de Cadix, le premier corps abandonna, non sans de vifs regrets, les immenses travaux, fruits de sa patience et de son courage. La retraite eut lieu sur Cordoue, et l'arrière-garde, restée à Séville, dut suivre ce mouvement. Nos troupes ne cessèrent d'escarmoucher avec les Anglo-Espagnols que lorsqu'elles furent sorties de l'Andalousie. Le cinquième corps, commandé par le général Drouet, comte d'Erlon, et qui, depuis la fin de mai, se trouvait retiré sur les limites de l'Estramadure et de la province de Cordoue, rejoignit à Huescar le gros de l'armée du maréchal Soult, lequel continuait sa retraite, et arriva ainsi vers la fin de septembre à Yécla.

Notre retraite, déjà pénible à cause de la saison torride et de la difficulté des subsistances, se compliqua d'un fléau contre lequel le courage était impuissant; nous voulons parler de la fièvre jaune qui régnait dans la province de Murcie à l'époque du passage de nos soldats. On prit les plus grandes précautions pour préserver les troupes de tout contact avec les habitants des pays traversés. Grâce à une extrême vigilance et à des soins sans nombre, le fléau nous fit peu de mal, et nous gagnâmes enfin la frontière du royaume de Valence. L'armée du Midi s'arrêta dans les plaines d'Almanza, où un obélisque consacre par des inscriptions le souvenir de la victoire remportée, sur ces lieux mêmes, lors des guerres de succession, en 1707, par le maréchal de Berwick contre l'armée des alliés qui, de 35,000 combattants, fut réduite à 6,000. L'armée se reposa quelques jours dans les plaines, et le maréchal Soult en profita pour s'entendre avec le roi Joseph sur les mouvements ultérieurs. Ce fut alors que le retour sur Madrid fut décidé.

Une anecdote assez curieuse prend ici sa place, à propos de la prise du fort de Chinchilla, qui commandait la route d'Almanza à Albacèle. Ce fort, appelé dans le pays *torre del Capitan*, est bâti sur un immense rocher qu'entoure un

fossé creusé dans le roc même. Armé de six canons, défendu par 400 hommes que commandait un lieutenant-colonel très-résolu à se défendre, la position de ce fort lui donnait une sorte d'inexpugnabilité qui rendait assez difficile l'exécution des ordres que le général Drouet avait reçus de Soult, car l'attaque de vive force ne présentait aucune chance de succès. Il n'y eut qu'à le bloquer. Mais le mouvement de l'armée allait contraindre à lever ce blocus qui durait depuis quatre jours déjà, lorsqu'un orage épouvantable grondant sur la contrée, la foudre tomba sur le gouverneur qui était à table, et le tua raide. La garnison épouvantée, prenant cet accident pour un ordre du ciel, ouvrit ses portes aux Français.

De son côté, le général Clausel s'était, durant sa retraite sur Burgos, occupé de réorganiser l'armée de Portugal. Il réoccupa Valladolid et, le 19 août, contraignit le général anglais, Anson, à repasser le Duero, à la tête de l'avant-garde ennemie. Wellington, bientôt étonné des actives démonstrations de cette armée de Portugal qu'il croyait réduite à l'impuissance, quitta Madrid et s'avança sur Valladolid, que le général Clausel évacua le 5 septembre. Dans sa retraite sur Burgos, l'armée française se replia en bon ordre, faisant toujours face à l'ennemi, et détruisant tous les ponts sur son passage. Le général en chef anglais se trouvait le 16 septembre à Pamphiga; Santo-Cildès, général en chef de l'armée de Galice, vint le rejoindre à ce quartier général avec son corps. De son côté, le général Souham, qui se trouvait encore à la tête de 6,000 hommes de l'ancienne armée du Nord, effectua, le 18, sa jonction avec l'armée de Portugal, entre Burgos et Briviesca. Toujours souffrant de la blessure qu'il avait reçue à la bataille des Arapiles, Clausel remit à ce général le commandement en chef. Souham laissa une garnison de 1,800 hommes au général Dubreton pour garder le château de Burgos, et évacua cette ville pour porter son quartier général à Briviesca.

Pour bien saisir l'importance de la belle défense de ce château de Burgos, il importe d'en connaître la situation stratégique. Bâti sur une colline oblongue et de forme conique, dont la partie inférieure était environnée d'un ouvrage découvert, l'ancien donjon s'élève sur le sommet du mont couronné par une batterie casematée. Les Français avaient ajouté à ces défenses deux lignes de redoutes enveloppant la colline. Un plateau, situé à cent toises du donjon, était défendu par un ouvrage à cornes, mais faible et d'une défense peu sûre; et encore, lors du siége, les travaux n'en étaient-ils pas achevés. Toutefois Burgos ne laissait pas que de défendre d'une façon assez respectable ce seul dépôt de munitions et de vivres qui restât à notre armée de Portugal.

Wellington, sentant toute l'importance de la prise du château de Burgos, se décida à en faire le siége, bien qu'il ne fût pas muni de tout l'appareil d'artillerie qui eût été nécessaire. Il profita donc de la retraite de notre armée pour venir sur nos derrières occuper en partie la ville et cerner le château.

L'attaque des Anglais se dirigea d'abord sur le plateau Saint-Michel, où nos travaux de défense n'avaient pu être achevés. Un bataillon de ligne défendit vigoureusement cette position insuffisante contre quatre bataillons ennemis;

mais le trop grand développement de la ligne à garder ne permettait point d'opposer sur chaque point des forces suffisantes à l'attaque, de sorte que, le palissadement de la gorge manquant sur les revers, les Anglais purent pénétrer dans l'intérieur, malgré le feu soutenu du château. Le bataillon de ligne, contraint de céder au nombre, dut, pour se retirer, se faire jour à la baïonnette, au milieu des masses d'ennemi qui l'enveloppaient dans l'ouvrage même. Nos pertes, dans ce premier engagement, furent de 142 hommes, dont 5 officiers. Le commandant fut blessé au ventre. Les Anglais, infiniment plus maltraités, payèrent de 420 morts ce premier et irrémédiable succès.

Le château n'étant point assez vaste pour contenir les 1,800 hommes destinés à le défendre, le général Dubreton avait disséminé sa garnison entre les deux lignes de redoutes qui entouraient la colline. Dans la nuit du 22 au 23, les assiégeants, en grand nombre, s'avancèrent munis d'échelles pour attaquer de deux côtés opposés. A peine furent-ils parvenus sur les parapets, qu'ils furent culbutés et leurs troupes d'appui mises en fuite, tant notre fusillade était vive, et nombreux les obus lancés dans le fossé. L'ennemi perdit beaucoup de monde à cette première tentative; le fossé était presque comblé de cadavres.

Ainsi repoussés, les assiégeants coururent se mettre à l'abri dans les maisons voisines, et y commencèrent un feu très-vif sur tous les points du fort où ils purent viser. Puis, voyant l'inutilité de leurs efforts, les Anglo-Portugais changèrent leurs moyens d'attaque, en employant la sape et la mine. Mais les assiégés purent encore, du haut de leur muraille, faire pleuvoir sur les travailleurs une grêle d'artifices qui les obligea à se retirer de nouveau.

Le 29, un peu après minuit, les assiégeants, qui avaient placé des fourneaux sous le terre-plein d'une partie du camp retranché, y mirent le feu, dans l'espoir d'ouvrir la brèche; mais la tentative d'assaut fut repoussée par une fusillade des plus vives. Wellington, au même moment, échouait sur un autre point d'attaque, et ne fut pas plus heureux en employant du gros calibre pour tenter d'ouvrir une brèche. Le feu supérieur des assiégés démonta ses pièces et tua presque tous ceux qui les servaient. L'ennemi, ainsi repoussé, se décida à entreprendre de creuser une nouvelle galerie sous la muraille, ce qui suspendit l'attaque de quelques jours. Le 4 octobre, une mine habilement placée fit enfin sauter la partie inférieure du camp retranché. Les assiégeants se jetèrent en grand nombre dans cette issue et tinrent tête aux nôtres qui les fusillaient et les mitraillaient à bout portant. On cite un trait d'héroïsme dont cet épisode fut l'occasion, et bien qu'il ne s'agisse, ou peut-être même, parce qu'il ne s'agit que d'un simple soldat, nous nous plaisons à le reproduire. Le canonnier Vanderkoff servait une pièce de flanc qui portait les feux sur une des brèches : la colonne anglaise débouche, descend le ravin, et gravit le revers opposé. L'infanterie française se replie derrière un autre retranchement; les canonniers suivent le mouvement, à l'exception de Vanderkoff, qui reste seul à sa pièce abandonnée. Cependant la troupe ennemie approche, trois hommes s'en détachent, et montent sur la brèche pour la reconnaître; ils aperçoivent Vanderkoff, et s'élancent sur lui; mais l'intrépide canonnier, que rien n'inti-

mide, saisit un levier, les étend tous trois à ses pieds, retourne lestement à sa pièce chargée à mitraille, y met le feu à l'instant où, sans défiance, la tête de la colonne anglaise débouche en masse, et vingt cadavres couvrent le sol !

Le 5 octobre, le général Dubreton fit une sortie à la tête d'un détachement de pionniers et de deux compagnies de voltigeurs, qui passèrent résolûment à la baïonnette tout ce qui ne put s'enfuir. Une grande partie du camp retranché fut reprise par les voltigeurs, tandis que les pionniers détruisirent les travaux commencés par l'ennemi. Les Anglo-Portugais continuèrent ces travaux, en les étendant jusqu'au glacis. Le général Dubreton par une nouvelle sortie exécutée avec une rare intrépidité et un extrême bonheur, non-seulement annula toute l'œuvre d'attaque, mais encore fit bon nombre de prisonniers. Le lendemain, les assiégeants réussirent à se rétablir derrière les parapets retournés du camp retranché, d'où ils purent diriger sur la place un feu terrible, et une brèche importante y fut bientôt praticable. Pourtant l'ennemi retarda jusqu'au 18 pour donner de nouveau l'assaut. De grand matin nos soldats ouvrirent un feu très-vif, qui toutefois n'empêchait pas 8 bataillons ennemis de se disposer en colonnes dans les tranchées. Sur ce fait une mine abattit tout un pan du mur crénelé ; l'ennemi profita de la confusion causée par l'explosion pour avancer. Ces trois colonnes se divisèrent; la première marcha sur la brèche nommée San-Romano; la deuxième, munie d'échelles, s'avança sur la seconde enceinte; la troisième enfin se dirigea sur la plus large brèche, celle de Saint-Michel. La partie de la garnison qui défendait San-Romano, ne s'étant pas trouvée en force pour arrêter l'invasion ennemie, dut se replier sur la seconde enceinte; mais une mine très-heureusement placée sous la chapelle de San-Romano devait amplement venger cette retraite. Le feu mis à une fougasse fit brusquement crouler tout l'édifice sur la masse des assiégeants.... Deux bataillons anglais furent entièrement anéantis par cette formidable explosion. L'ennemi intimidé, et d'ailleurs très-vigoureusement canonné par une demi-lune qui le prenait en flanc, se retira dans le plus grand désordre. Un échec à peu près aussi désastreux attendait la deuxième colonne à son attaque de la seconde enceinte avec les échelles; la troisième colonne seule, opérant sur la brèche de Saint-Michel, débuta avec plus de bonheur.

Cette colonne, où Wellington avait placé ses meilleures troupes, parvint à enlever la brèche de la seconde enceinte, et à arriver au pied du corps de la place, où quelques soldats purent même pénétrer. Mais ce succès ne pouvait ni se développer, ni être de quelque durée. Ralliant sa garnison, le général français chargea vigoureusement et chassa les détachements qui avaient pu pénétrer dans la troisième ligne. L'ennemi, repoussé et poursuivi sur tous les points par d'énergiques sorties, prit une résolution désespérée; le 22, il fit sauter le magasin à poudre qu'il avait établi sur les hauteurs de Saint-Michel. Ce fut comme le signal retentissant de sa retraite, après trente-cinq jours d'un siége qui lui coûtait plus de 3,000 hommes, quand nos morts et nos blessés ne s'élevaient pas à 500. Wellington, dans la mémoire duquel l'héroïque Dubreton avait si glorieusement imprimé son nom, se retira juste la veille du jour où

Burgos vit entrer dans ses murs brûlés et sanglants l'avant-garde de l'armée française. Wellington se retira sur le Duero.

Nous avons parlé des entrevues que le roi Joseph et le maréchal Soult avaient eues ensemble; Suchet et Jourdan s'étaient vus appelés à ces conférences, dont l'objet était d'arrêter le plan des mouvements ultérieurs. Il fut décidé que les deux armées du Midi et du Centre, reprenant l'offensive, essaieraient de rejeter les Anglais en Portugal. Le général en chef de nos troupes dans ce pays reçut des ordres pour coopérer à ce plan. Le maréchal Suchet devait, à la tête de l'armée d'Aragon, maintenir la tranquillité dans l'Espagne orientale et garder le littoral. Suivant le plan arrêté, vers les derniers jours d'octobre, les armées du Midi et du Centre se mirent en marche par la route de Madrid à Valence, tandis qu'à la tête de sa garde, le roi Joseph prenait une route parallèle au milieu des défilés de Cabrillas et de Sieta-Agnas, afin de gagner Cuenca d'abord, puis Ocaña. Il arriva sur ce dernier point en même temps que le maréchal Soult. Par un de ces rapprochements dont les hasards sont assez prodigues dans la vie militaire, le frère de l'Empereur passa en revue les deux armées françaises sur le lieu même où, trois ans auparavant, et avec le concours de Soult, il avait remporté une mémorable victoire.

Pendant ce temps, le général anglais Hill se retirait de la ligne du Tage pour gagner la rivière de Xarama, un peu au-delà d'Aranjuez. Nos troupes franchirent le Tage, et Hill continua à battre en retraite vers Madrid. Nous lui prîmes 300 hommes d'arrière-garde à Valdemoro. Les Anglo-Portugais, traqués par notre avant-garde, se virent contraints de dépasser Madrid, et parurent décidés à se rallier à l'armée de Wellington, qui, à la suite de son échec sous les murs de Burgos, se retirait dans la Vieille-Castille. Joseph rentra à Madrid le 2 novembre; mais, pénétré de l'importance qu'il y avait à affranchir l'Espagne de la présence des Anglais, il reprit bientôt sa marche dans la direction suivie par l'ennemi.

Les deux grands corps de Hill et de Wellington se réunirent le 8 novembre sur la rive gauche du Tormès. Nous rejoignîmes le 9 leurs avant-postes. Wellington s'était promptement mis en position de défense à San-Cristoval, en avant de Salamanque. Le 10, l'avant-garde de notre armée du midi, qui marchait en tête des troupes françaises, s'avança devant Alba où campaient les Portugais, et les contraignit de franchir le Tormès. Le duc de Dalmatie passa les jours suivants à étudier les positions ennemies, à reconnaître les gués du Tormès, le but de nos généraux étant, le fleuve franchi, de tout faire pour contraindre le général-lord à accepter une grande et décisive bataille.

Le comte d'Erlon commandait l'armée du Centre, au milieu de laquelle marchait le roi Joseph. Le maréchal Jourdan était à l'armée du Midi avec l'état-major général. Notre armée de Portugal s'avançait de son côté vers Salamanque sous les ordres du général Souham; Jourdan, chef d'état-major du généralissime, avait aussi réussi à concentrer sur un point important toutes les forces que la France avait encore dans la Péninsule, le corps du duc d'Albuéra excepté. Nous avions alors sur les bords du Tormès environ 92,000

hommes, dont 12,000 cavaliers et 300 pièces de canons. Les Anglais étaient au nombre de 45,000, renforcés de 20,000 auxiliaires portugais, en tout 65,000 hommes. Nous avions à venger la journée des Aripiles, et tout annonçait une affaire des plus chaudes : toutes nos troupes étaient animées du plus vif désir de combattre.

Le Tormès, grossi par les grandes pluies tombées dans les montagnes où il prend sa source, recouvrit tous les gués, peu d'heures après que nos troupes l'eurent franchi. Nous perdîmes ainsi presque tout notre bétail et des chariots. Quelque chose de solennel semblait s'annoncer pour le lendemain. Le roi Joseph passa la nuit au milieu de ses troupes. Les cantines et les bagages n'ayant pas rejoint, il dîna stoïquement et très-frugalement au milieu de ses officiers, avec ce gland rôti de chêne vert qu'on appelle dans le pays *vellota*. L'extrême gaieté des troupes suppléait aux privations, et tout présageait que la bataille imminente nous serait favorable, car nous comptions un quart de troupes en plus que l'ennemi, et ces troupes étaient, la garde exceptée, l'élite des armées impériales. Pourtant, de son côté, Wellington avait une cavalerie excellente et 300 pièces d'artillerie parfaitement approvisionnées, ce qui pouvait rétablir en partie son infériorité numérique.

Les positions respectives étaient celles-ci : les Anglo-Portugais, renfermés dans un arc du Tormès dont nos troupes formaient pour ainsi dire la corde, avaient derrière eux Salamanque pour refuge, bien que nous y eussions un détachement de l'armée de Portugal, comme nous en avions aussi un dans la petite ville d'Alba. Ces incidents stratégiques promettaient une affaire d'autant plus sanglante, que de l'issue semblait dépendre le sort de l'Espagne. Notre aile gauche (armée du Midi), commandée par le duc de Dalmatie, se développait presque jusqu'à Salamanque. Le centre (armée du Centre), que commandait Drouet, comte d'Erlon, se trouvait appuyé sur le village des Aripiles; le généralissime Joseph, uni au maréchal Jourdan, se tenait avec ce corps d'armée. L'armée de Portugal enfin, qui sous les ordres du général Souham, formait l'aile droite, s'appuyait sur Alba. Cette ample disposition ne laissait d'autre issue à l'armée anglaise que le passage resté entre notre aile gauche et Salamanque.

Le 15 de bon matin, les mouvements commencèrent au milieu d'un temps brumeux, humide et peu favorable aux opérations; quelques lenteurs dans les premières évolutions de l'armée du Midi employèrent la matinée. On a dit que Soult avait pu craindre de laisser tout l'honneur du succès au roi Joseph et à son chef d'état-major : l'issue de la bataille annule la valeur qu'eût pu obtenir cette accusation. Enfin, l'heure de l'attaque étant arrivée, nos soldats pleins d'enthousiasme et d'énergie n'attendaient que le signal du feu..... lorsque tout-à-coup l'armée anglo-portugaise, déclinant le combat, se replia vers Salamanque! Pourtant il restait encore assez d'heures de jour pour qu'on pût écraser l'ennemi qui défilait à portée de nos pièces en nous présentant le flanc, lorsqu'une pluie diluvienne vint se joindre au brouillard qui, dès le matin, avait empêché de constater les mouvements de Wellington. Bientôt le champ

de bataille dont, on l'a dit, le terrain était détestable, ne fut plus qu'un épais bourbier, où l'infanterie se vit réduite à une sorte d'impuissance. La nuit vint nous surprendre dans cette situation. A la faveur de ses ombres, Wellington, maître des deux routes de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo, put aisément effectuer sa retraite, emportant avec lui notre victoire si probable, et la remise en question, jusqu'à une autre affaire au moins, des destinées de l'Espagne...

Le lendemain, un corps de cavalerie, soutenu par de l'artillerie légère, fut détaché par Soult pour poursuivre l'arrière-garde ennemie, qui fut atteinte près de Samuños. Dans l'engagement, qui fut très-vif, les nôtres firent prisonniers le lieutenant-général sir Edward Paget, commandant en second de l'armée anglaise. Amené en présence du maréchal Soult, le général anglais lui dit : «Monsieur le maréchal, décidément je suis sous l'influence de votre étoile! J'ai perdu un bras à la Corogne lorsque vous poursuiviez pour la première fois l'armée britannique, et aujourd'hui me voilà votre prisonnier! J'ignore ce que le ciel me réserve pour une troisième occasion.» Inutile d'ajouter combien le général anglais trouva d'égards et de prévenances chez le duc de Dalmatie.

Nous fîmes quelque butin de munitions et de vivres sur la trace de l'armée anglaise. Nos troupes ayant besoin de repos, nous cessâmes la poursuite à à quelque distance en avant de Ciudad-Rodrigo, où le généralissime anglais fixa son quartier général; de son côté, le roi Joseph s'arrêta à Salamanque pour déterminer les divers quartiers de l'armée, après quoi il revint dans sa capitale. Les trois armées prirent leurs cantonnements entre le Duero et le Tage. Soult établit son quartier d'hiver à Tolède, et mit deux divisions à Salamanque.

Un coup d'œil sur l'ensemble de nos opérations en Catalogne et en Biscaye précédera l'examen de notre retraite sur l'Èbre, et le récit de la bataille de Vittoria, qui devait mettre fin à cette étrange campagne.

Le général Lascy, resté en Catalogne, avait réussi à réorganiser un corps d'armée dont le quartier général était dans la ville de Vique. Le baron d'Eroles rejoignit le général en chef espagnol à San-Felice de Codinas à la fin d'octobre. Le général Decaen se décida à reprendre l'offensive. Les généraux Lamarque, Devaux et Expert reçurent divers commandements propres à seconder ce dessein. Bientôt ils rejoignirent 8,000 Espagnols du baron d'Eroles, retranchés dans d'excellentes positions près d'Ametla; Expert commença l'attaque et enleva rapidement les premiers retranchements espagnols sous les yeux du général Lascy, qui commandait en personne, et fut obligé de céder, en laissant aux nôtres quelques centaines de prisonniers, en outre de ses 400 morts et blessés.

Sur un autre point, le colonel Petit ne fut pas moins heureux contre les bandes de Milans et de Rovira qu'il dispersa en leur causant de grandes pertes. Le générel Expert et le colonel Noguès complétèrent cet ensemble de succès en défaisant un corps détaché du général Lascy près de San-Miguel-del-Fay. Cette suite de revers contraignit le général espagnol à se retirer sur le mont Serrat, où il se fortifia, mais d'où Decaen résolut de le chasser. Secondé par

Lamarque, ce général ne mit que quelques heures à jeter l'ennemi hors de ses retranchements.

De son côté, le baron d'Eroles menaçait le fort San-Philippe de Balaguer. Le général Lamarque et le général Maurice Mathieu le contraignirent aussi à s'éloigner, sans avoir pu cependant l'amener à engager la bataille. Mathieu rentra, le 2 décembre, à Barcelone avec un convoi considérable de vivres dont il s'était emparé sur la route. Partout les Espagnols se retirèrent à notre approche, se fortifiant à la hâte çà et là, et abandonnant presque toujours leurs positions à la vue de nos avant-gardes, en Biscaye comme en Catalogne. Le général Caffarelli, qui commandait dans la Biscaye et la Navarre, avait dû se rapprocher de l'armée de Portugal à l'époque où notre concentration visait à offrir la bataille à Wellington, près de Salamanque. Profitant de notre éloignement momentané, les Espagnols tentèrent de réoccuper quelques positions, mais ces intentions n'eurent leur réalisation dans aucun fait valable. Partout le simple avis de notre retour mit les bandes nationales en retraite, et il n'y eut nulle part un engagement sérieux. Le 31 décembre, Caffarelli avait repris son quartier général à Bilbao, et Santona était ravitaillée. Les Français occupaient Barcena, Limpias, Colindrès, Escalante et Laredo. Les Anglais avaient abandonné Saint-Ander, de sorte que cette année de 1812, commencée d'une façon si funeste pour notre influence dans la Péninsule, prenait, en finissant, une tournure on peut dire imprévue autant qu'heureuse, car nous n'avions guère plus en Espagne d'autres ennemis que les Espagnols eux-mêmes. Mais Wellington ne devait pas tarder à reprendre cette offensive dont il s'était si étrangement départi à la journée de Salamanque.

Nos désastres du Nord avaient contraint l'Empereur à désorganiser l'armée péninsulaire, surtout en vue de réformer ses corps d'élite. Le maréchal Soult, dont les grands talents militaires eussent été si précieux à l'armée d'occupation, fut appelé à la grande armée d'Allemagne; nos forces en Espagne restèrent donc sous le commandement immédiat du roi Joseph-Napoléon, ayant le maréchal Jourdan pour major général. Au commencement de 1813, nous avions encore en Espagne environ 100,000 hommes ainsi répartis : dans la Castille et dans le royaume de Léon, se trouvaient les armées dites du Midi, du Centre et du Portugal, présentant un effectif de 70,000 fantassins et 8,000 cavaliers. 20,000 hommes occupaient le nord. Les Anglo-Portugais, retirés en Portugal depuis leurs défaites de la dernière campagne, s'y étaient réorganisés et renforcés au chiffre de 80,000 hommes auxquels il faut ajouter 50,000 Espagnols campés en Gallicie et dans la Nouvelle-Castille.

Wellington, ayant repris confiance, résolut, vers le milieu de mai, de tenter un grand mouvement dont le but était de couper la ligne de communication de notre armée avec sa frontière, en traversant la province portugaise de Tras-os-Montès. Une partie de son armée franchit le Duero sur des ponts volants, marchant sur Zamora, tandis que lui-même, renforcé des Espagnols que commandait le général Freyre, marchait vers Salamanque par Ciudad-Rodrigo. Le 21 mai, toute l'armée ennemie put se concentrer à Poro. Ce mou-

vement offensif décida le roi Joseph à évacuer successivement Madrid et Valladolid, afin de profiter des positions défensives que présentait la route de Burgos. Mais Wellington prévint en partie cette retraite, en s'avançant sur notre flanc droit de façon à pouvoir, au besoin, couper notre ligne de communication avec Vittoria. L'armée de Portugal reçut la première attaque dans ses positions de las Hermozas et d'Estepar. L'immense supériorité numérique de l'ennemi décida la retraite sur Burgos. Mais cette ville, totalement démunie de vivres et de munitions, présentait un trop grand développement pour qu'il fût possible de songer à la défendre. Le roi fit détruire les fortifications du château, opération mal conduite qui nous coûta plusieurs centaines de soldats dans l'explosion des mines. Le 14 juin, notre armée était en route vers l'Èbre, traversant le défilé de Pancorvo. Le général Clausel suivit le cours de l'Èbre jusqu'à Logroño à la tête de deux divisions de l'armée du Nord, tandis que le général Foy, déjà parvenu au-delà de Vittoria, défendait la Biscaye contre les guérillas.

Nos troupes se trouvèrent bientôt toutes concentrées sur l'Èbre. Le roi Joseph s'attendait à une attaque de front, au moment où il apprit que les Anglo-Portugais venaient de franchir le fleuve par les ponts de San-Martin et de Fuente-de-Arenas, et se dirigeaient sur Bilbao. Il était évident que le but de l'ennemi était de prendre le flanc droit de notre armée. Pour la première fois, enfin, nous allions être sérieusement attaqués! Nous dûmes opérer quelques nouveaux mouvements; le 19, nous étions massés autour de Vittoria, notre extrême gauche occupant les hauteurs de Subijana. Le roi généralissime donna ordre au général Reille de s'avancer au devant de l'ennemi sur la route de Bilbao. Notre colonne, formée de 10,000 hommes, rencontra les Anglo-Portugais à Osma, et ralentit leur marche, tout en se repliant d'escarmouche en escarmouche sur le gros de l'armée. Quoi qu'on fît cependant, l'ennemi n'eut bientôt plus entre lui et nous qu'une chaîne de collines faciles à franchir. Joseph avait espéré pouvoir se maintenir derrière l'Èbre avant le passage des Anglais; c'est faute d'y réussir qu'il avait transporté son quartier général à Vittoria.

Vittoria, capitale de la province basque d'Alava, est située au milieu d'une plaine d'environ deux lieues d'étendue, toute sillonnée de canaux, de fossés boueux, formant sur divers points de véritables marécages impraticables même aux équipages. Cette plaine est bornée au nord par la chaîne des Pyrénées orientales, au sud par de petites montagnes qui séparent la province d'Alava de celle de Biscaye, dont Bilbao est la capitale : la route de Madrid à Bayonne traverse cette plaine dans toute sa longueur. Notre armée était à cheval sur cette route, dans les positions suivantes. L'armée du Midi, commandée par le général Gazan, occupait les premières lignes à deux lieues en avant de Vittoria, sur les coteaux d'Ariniz, la droite appuyée sur la Zadorra; une batterie dominait le front de ce corps d'armée, battant la vallée et enfilant la route de Miranda.

Le général comte d'Erlon avait porté l'armée du Centre sur une seconde

ligne parallèle, à un quart de lieue en avant de l'armée du Midi. L'armée de Portugal enfin, commandée par le général Reille, couvrait Vittoria, ayant sa droite postée à Aranguis sur la route de Bilbao. L'ensemble de ces forces ne présentait qu'un effectif de 40,000 combattants, dont 5,000 cavaliers. Le roi Joseph, hésitant peut-être à assumer la responsabilité supérieure de la journée, avait, dans un conseil provoqué à cet effet, consulté les généraux pour savoir si leur avis ne serait pas d'abandonner la plaine, pour se retirer sur les hauteurs de Salinas et de Mondragon, positions formidables situées en arrière de Vittoria. Jourdan fut le seul à appuyer l'opinion du roi. Tous les autres généraux furent d'avis de ne pas quitter la plaine, et d'y attendre les 14,000 hommes du général Clausel et les 6,000 du général Foy, ainsi que les divisions Thouvenot et Maucune, qui avaient été retenues dans les environs pour des escortes de convois. On voit qu'il importait de gagner quelques jours indispensables à la centralisation de l'armée, qui pourrait alors présenter un effectif de 70,000 hommes. Mais les renforts espérés ne devaient pas rejoindre, et le général Mina, en retenant le plus important, celui du général Clausel, contribua peut-être plus au succès ennemi, que ne le fit celui des généraux alliés qui démontra le plus de savoir et de bravoure.

Le 21 juin, au petit jour, les colonnes ennemies débouchèrent à la fois par la route de Bilbao et par celle de Madrid; le roi Joseph et le maréchal Jourdan s'avancèrent pour les recevoir en tête de l'armée du Midi. L'action s'engagea entre les tirailleurs, et dura cinq heures, avant que le gros de l'ennemi, arrivant par le chemin de Nanclarès, engageât sérieusement le combat, en pressant la division Leval au milieu de laquelle le roi et Jourdan se tenaient, et qui se retira peu à peu en bon ordre vers le pont d'Ariniz. Par ailleurs, notre droite était attaquée par une colonne aux ordres du général Graham, qui engagea l'action contre nos divisions Sarrut et Digeon. Le général Sarrut, qui soutenait le choc avec une intrépidité admirable, fut blessé mortellement, tandis que le général Digeon, à la tête de la division de dragons, forçait l'ennemi à rétrograder.

Bien qu'inférieure en nombre, notre gauche soutenait vaillamment le combat, aidée du parc de Burgos fort de 35 pièces de gros calibre, que le général Hugo (1), aide-major général avait heureusement réussi à mettre en batterie. Ce feu bien dirigé foudroyait les masses ennemies, en favorisant notre conversion sur Vittoria, ordonnée par le roi généralissime. Celui-ci avait deviné le dessein de l'ennemi, qui cherchait à se rendre maître de la route de Bayonne. Vers quatre heures du soir, le corps que commandait le général Gazan, exténué par une lutte entreprise dès le matin, perdit quelque terrain, ce qui permit au centre de l'armée anglaise de se lier avec la droite. Notre centre, obligé de se rapprocher de Vittoria, ne put, faute d'attelages et vu le mauvais état du terrain, emporter la batterie, qui fut enclouée.

Mais le roi Joseph ne fit que traverser Vittoria, et rejoignit l'armée de Por-

(1) Père de l'illustre poète Victor Hugo.

tugal au plus vite, et juste au moment où celle-ci, après avoir vaillamment résisté aux masses qui l'écrasaient, opérait vers Betono son mouvement de retraite. Là elle put prendre position et contenir la gauche de l'ennemi.

Il est à remarquer que, depuis quatre heures du matin que l'action avait été engagée sur l'extrême gauche, nos trois petites armées, bien qu'elles eussent à lutter contre un ennemi trois fois supérieur en nombre, n'avaient cependant cédé qu'environ une lieue de terrain. Il est plus que probable que, renforcés de l'armée du Nord et par les divisions attendues, nous n'eussions pas tardé à ressaisir tout l'avantage.

Le roi Joseph, dont la conduite militaire durant cette journée regrettable n'a peut-être pas mérité les diverses critiques dont elle a été l'objet, prévoyant sans doute la possibilité d'un mouvement rétrograde sur Salinas, avait donné ordre de diriger sur Bayonne le grand convoi parqué sous Vittoria, et qui contenait les voitures, les équipages des généraux, les fourgons, les magasins et le trésor impérial. Dix voitures portant une cinquantaine de canons sans affûts, et qui provenaient du fort de Burgos (canons qui figurèrent déloyalement plus tard dans le bulletin anglais comme s'ils avaient été conquis sur les Français pendant la bataille), faisaient également partie de ce convoi, que le généralissime songeait à mettre en sûreté. Son ordre ne fut par malheur qu'imparfaitement exécuté; une petite partie du convoi parvint seule à Bayonne.

Dès que Wellington eut pu s'emparer de la route de cette ville, il chercha à se rendre aussi maître de celle de la Navarre; mais son dessein ayant été deviné, les armées du Centre et du Midi, accélérant leur mouvement vers le village d'Arbalo, y mirent obstacle. Nous avons dit plus haut que les ordres du généralissime, relatifs au départ des équipages et convois, n'avaient point été exécutés, et cela parce que l'ennemi occupant la route de Bayonne, personne parmi nous ne connaissait un chemin à travers terre qui permît d'entreprendre le circuit par Pampelune. Voyant l'armée qui faisait en partie retraite, un escadron de hussards ennemis n'ayant pas la patience d'attendre l'éloignement des nôtres, ou craignant peut-être une reprise d'attitude de notre part, se jeta à travers nos rangs sur les équipages où le bruit s'était répandu que se trouvait le trésor de l'armée. Au sein du désordre qui signala cette trouée avide au milieu de convois et de véhicules embourbés, les Anglais et les Portugais ne furent pas, dit-on, les seuls qui prirent part au pillage... Mais ce ne fut là qu'un rapide épisode de cette journée regrettable. L'ordre et la discipline régnaient encore au milieu des armées de Reille et de Gazan. La garde royale de Joseph et une partie de l'armée du Centre avaient conservé leurs rangs. Toutefois, le désordre qu'avait jeté dans notre centre l'affaire du pillage des équipages, permit à l'ennemi de faire une pointe dans la masse des nôtres. Jourdan, dont le cheval avait été tué, s'était trouvé séparé du roi, et cherchait vainement à le rejoindre. Marchant à pied au milieu de l'infanterie, le maréchal, inquiet du sort de Joseph qui ne rejoignit que plus tard, envoya le général Hugo, aide-de-camp du roi, pousser une reconnaissance vers la

route de Pampelune, pour empêcher au besoin les Anglais de s'avancer sur Salvatierra. Hugo accomplit cette mission avec intelligence et bravoure, et il ne lui manqua que l'adhésion de ses officiers pour que, par un hardi coup de main, il pénétrât jusqu'à Wellington, entré dans Vittoria, et que, par une surprise accomplie avec une audace que la fortune eût rendue heureuse, il enlevât ou tuât le général en chef de l'armée ennemie. Le récit que le général Hugo fait de ce projet dans ses intéressants *Mémoires* fait croire à la possibilité du succès.

La France perdit cette journée presque sans combattre, et par suite d'une infériorité de position qui annula la bravoure de nos soldats. Jomini a sévèrement critiqué le choix du terrain, tout en disculpant en partie le frère de l'Empereur, puisqu'il est avéré que son opinion avait été de prendre position sur les inexpugnables hauteurs qui dominent Vittoria, et que la majorité de ses généraux fit prévaloir l'avis contraire. « Il eût été difficile, dit l'historien si compétent dont nous recueillons l'opinion, de choisir un plus mauvais point pour y recevoir une bataille, ni de la livrer sous de plus fâcheux auspices. Chacun sait que la surface de l'Espagne est resserrée par le golfe de Biscaye au point où elle se réunit à la frontière de France, qui forme comme une espèce de gorge entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Bayonne. Une seule chaussée existe à l'ouest des Pyrénées, c'est celle de Bayonne à Madrid; un autre chemin, praticable au canon, va de Vittoria à Pampelune; de là on revient d'un côté sur le col de Maya, de l'autre sur Saint-Jean-Pied-de-Port par la vallée de Roncevaux, illustrée sous Charlemagne par la fameuse retraite de Roland.

« Prendre une position à peu près parallèle à la chaussée, c'était faciliter à l'ennemi les moyens de s'établir dans la même direction où, par le moindre effort de la gauche contre notre droite, la route se trouverait nécessairement interceptée. Si l'on ajoute à cela que Vittoria, située dans le fond d'un bassin, est entourée de hautes montagnes, et que cette ceinture dominante se trouvait précisément dans le prolongement de la gauche des Anglais et du côté où ils arrivaient, on peut juger combien un tel parti convenait peu à notre armée. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait chercher l'ennemi, et l'attaquer partout où on le trouverait, ou prendre bravement son parti en regagnant les Pyrénées. Le dernier était, certes, le plus sage, car un succès contre les Anglais, qui eût pu être décisif avant 1811, ne signifiait plus rien dans les circonstances où la France se trouvait. La gauche de Joseph, sous Clausel, était restée à Logroño, pour couvrir la route importante de Pampelune. Un corps volant fut porté à Bilbao, sous les ordres de Foy, pour couvrir le débouché de cette ville sur Saint-Sébastien. Ces deux détachemens étaient un malheur inhérent à la position qu'on avait prise, et inséparable en général de toutes les positions défensives. Dans tout autre pays que l'Espagne, il eût été préférable de renoncer à la route de Bayonne pour se retirer parallèlement à l'Èbre, jusqu'auprès de Saragosse, afin de rejoindre Suchet, et de tomber sur Wellington quand il eût été à cent cinquante lieues de ses vaisseaux et de ses dépôts; les gardes nationales du Midi et quelques bataillons de ligne eussent suffi pour surveiller la

Bidassoa et garder la place de Bayonne; le général anglais n'eût pas osé pénétrer dans les Pyrénées, en laissant 100,000 Français derrière lui. Cette manœuvre avait obtenu l'assentiment des généraux les plus distingués de l'armée; toutefois, le roi et le maréchal Jourdan jugèrent que le défaut de grande route au centre des Pyrénées, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan, et l'esprit qui animait les Catalans et les Aragonais, ne permettaient pas de suivre exclusivement la ligne stratégique; mais alors il eût fallu se baser sur Bayonne, éviter une bataille, ou du moins la recevoir sur les hauteurs de Salinas. Jourdan en eut, dit-on, le projet, mais l'opinion des généraux repoussait l'idée de s'enfoncer dans les montagnes, sans tenter de disputer encore la possession de la Castille. On murmurait d'évacuer le pays depuis le Duero sans avoir tiré l'épée, et on s'aveugla au point de ne pas se débarrasser des *impedimenta* qui obstruaient l'armée. Le camp de Joseph ressemblait à celui de Darius, il était encombré de tous les équipages et les familles des malheureux Espagnols qui avaient accepté des fonctions sous son règne, et le nombre en était grand. A la vérité, une partie de ces bagages étaient partis la veille de la bataille de Tolosa, sous l'escorte de la division Maucune, de l'armée de Portugal; toutefois, il en restait encore beaucoup plus que n'en permettait la situation des affaires.

Wellington, tout étonné de sa facile victoire, négligea de poursuivre notre armée, dont la retraite sur Pampelune s'effectua sans grand obstacle. Le 23 juin au soir, notre avant-garde n'était qu'à trois lieues de cette place. On put s'arrêter et réorganiser un peu les corps appelés à se diviser bientôt. Nous comptions encore alors plus de 30,000 fantassins, que les réserves en artillerie et en munitions de Pampelune eussent au besoin surabondamment approvisionnés. Nous n'avions pas perdu, soit en morts, blessés ou prisonniers, depuis le passage de l'Èbre, plus de 4,000 hommes. Beaucoup d'historiens cherchent à constater que notre situation nous eût encore parfaitement permis de nous maintenir dans la Navarre, surtout étant rejoints par les corps de Clausel et de Foy. La position stratégique de Pampelune, adossée aux Pyrénées, eût pu nous permettre de tenir les alliés en échec, tandis que ces deux généraux opéreraient sur leurs derrières en rejoignant. Mais le roi se contenta de mettre une garnison dans la place, et dans la soirée du 24 le mouvement de retraite continua pour franchir les Pyrénées.

Le 27 juin, cette opération fut terminée. Gazan, qui dirigeait l'armée du Midi, arriva à Saint-Jean-Pied-de-Port par Roncevaux, tandis qu'à la tête de l'armée du Centre le général Drouet d'Erlon, suivant la vallée de Bastan, gagnait Urdach et Ainhoa. Reille, enfin, avec l'armée dite de Portugal, débouchant par Sarre, gagnait Echalar.

Le général Foy, dont la présence, comme celle de Clausel, nous avait tant manqué dans la journée de Vittoria, n'en avait pas moins rendu des services réels dans ses opérations contre les bandes qui infestaient la Biscaye. Apprenant le résultat de la dernière affaire avec Wellington, il railla les divers détachements disséminés sous ses ordres, et se replia sur Tolosa. Il concentra ainsi 16,000 hommes à l'aide desquels il se fortifia et se barricada dans ce

bourg. Le général Graham, qui avait dû abandonner la poursuite du gros de notre armée, se décida à attaquer Foy dans Tolosa. Celui-ci, écrasé par le nombre, et après un engagement des plus meurtriers où les pertes furent balancées, abandonna sa position, mit une garnison dans Saint-Sébastien, et, se repliant sur Irun, il refranchit la Bidassoa, dont il coupa le pont ses troupes passées.

Il faut dire, pour que toutes les raisons de nos revers en Espagne puissent être appréciées, qu'à l'époque où notre armée se replia ainsi sur la frontière, Bayonne, qui ne possédait ni garnison ni munitions, n'était qu'un bien insuffisant point de concentration. On s'étonne comment notre désastre n'a pas été plus grand, lorsqu'on envisage combien, avec un peu d'audace, il eût été facile alors à Wellington d'achever notre ruine, en franchissant la Bidassoa. Mais Soult devait être replacé à la tête du commandement de notre armée en retraite, et en compléter la réorganisation déjà commencée par Jourdan, lorsque Napoléon vit la nécessité, en présence des Anglo-Portugais aux confins méridionaux de l'Empire, de ne pas perdre un jour pour rétablir la partie.

Nommé lieutenant général de l'Empereur près l'armée d'Espagne, investi de pouvoirs illimités, le duc de Dalmatie arriva à Raguena le 12 juillet. Il divisa nos forces en neuf divisions, plus une réserve. Reille eut le commandement de l'aile droite et Clausel celui de l'aile gauche; le centre fut placé sous les ordres de d'Erlon. L'ensemble de notre effectif présentait 60,000 hommes, renforcés de quatre divisions de cavalerie grosse et légère et de 100 canons. A ces forces l'ennemi opposait 90,000 fantassins, 20,000 chevaux et les corps qui bloquaient Saint-Sébastien et Pampelune. Soult démontra dans la réorganisation de notre armée une activité, des talents qui eussent évidemment sauvé notre frontière, si la fortune de la guerre n'eût pas, depuis toute la durée de cette campagne, déployé contre nous toutes ses fatalités.

Le duc de Dalmatie ne perdit pas un instant pour prendre l'offensive dès qu'il se vit en mesure. Les généraux Rey et Cassan, qui commandaient, l'un Saint-Sébastien et l'autre Pampelune, furent avisés que l'ennemi allait être contraint de lever le siége de ces places, auxquelles il ne restait plus que dix jours de vivres. Les divisions Foy, Maucune et Lamartinière, qui formaient l'aile droite, furent rassemblées du 20 au 24 juillet à Saint-Jean-Pied-de-Port, où arrivèrent aussi les divisions Couroux, Taupin, Abbé et Vandermaesen, de l'aile gauche. D'Erlon reçut ordre d'attaquer le col de Maya avec le centre dont les divers commandements divisionnaires étaient laissés aux généraux Darricau, Darmagnac et Maransin. Pour plus de précision dans l'exposé de cette intéressante campagne, nous analyserons le récit que nous trouvons dans un des plus importants ouvrages qui aient traité de notre défense des Pyrénées. Ce récit est le résumé des divers écrits que nous ont laissés les généraux qui prirent part à ces événements.

« L'armée française, lit-on dans ces pages consciencieuses, présentait alors un front de onze lieues d'étendue. Le général Reille, qui commandait l'aile droite, prit, le 25 juillet, avant le jour, la route qui conduisait au passage de

l'Indus. Le soir du même jour, Clausel marcha avec l'aile gauche par la route directe de Pampelune, déposta l'ennemi du défilé d'Altobiscao, et parut au pied du col d'Ibagnetta. Dans la nuit, les positions de l'Indus et d'Ibagnetta furen abandonnées par l'ennemi, qui rejoignit le gros de l'armée campé devant Zibury, où les deux routes qui conduisent à Saint-Jean-Pied-de-Port ont leur point de rencontre. Le général Reille, étant empêché par un épais brouillard de lier son mouvement avec celui du comte d'Erlon, fut obligé d'obliquer à l'est pour rejoindre la colonne du général Clausel, et prit position à Espinal. Cependant le col de Maya avait été enlevé par le comte d'Erlon; le corps anglo-portugais qui défendait cette position s'était vu divisé en deux et battu avec perte de 1,800 hommes et de 4 pièces de canon; mais le général français s'était borné à cet avantage, et avait pris position sur les lieux plutôt que de poursuivre l'ennemi. Cette nouvelle parvint le 26 au soir au maréchal, qui ordonna aussitôt au comte d'Erlon de se mettre de nouveau en mouvement et de ne s'arrêter que lorsqu'il se serait rapproché de l'armée ennemie. La position de Zibury, occupée par les alliés, ne semblait pas tenable. Cependant le maréchal ne jugea pas à propos, bien qu'arrivé en présence dès le soir même, d'ordonner l'attaque avant que le centre de l'armée fût parvenu à hauteur. Ce retard donna le temps à l'ennemi de recevoir des renforts considérables, et à lord Wellington lui-même d'accourir de son quartier général de Huerta. Le 27, au point du jour, le duc de Dalmatie, ne voyant aucune disposition de la part de l'ennemi pour abandonner sa ligne de bataille, se disposa lui-même à en faire l'attaque. Les Anglo-Portugais occupaient un terrain échelonné en plateaux et offrant les plus grandes difficultés à gravir. La gauche s'appuyait à un torrent qui coule parallèlement à la route de Pampelune; la droite touchait à des mamelons disposés de façon à ne pouvoir être tournés.

L'armée de Wellington avait, comme on l'a dit, reçu, dans la nuit, des renforts qu'on ne pouvait élever à moins de 10,000 hommes. Dans la journée, des détachements considérables des corps qui assiégeaient Pampelune vinrent s'y joindre en toute hâte. La configuration du terrain occupé par les Français était un obstacle au déploiement de leurs colonnes d'attaque, ce qui les obligea à n'agir que par divisions successives. Ces escarpements furent gravis au pas de charge, mais les alliés attendirent que les assaillants eussent atteint la crête des positions, et les assaillirent avec un feu de file instantané et bien nourri qui ébranla les colonnes et les contraignit à rétrograder. Chaque division fit avec le même sang-froid une tentative pareille et ne fut pas plus heureuse.

L'artillerie, mal placée, ne put rendre que de faibles services; tant d'attaques infructueuses rebutèrent le maréchal, et il venait de donner l'ordre d'une retraite générale, lorsque les têtes de colonne du comte d'Erlon furent aperçues. Ce général, en quittant sa position du col de Moya, avait marché d'abord jusqu'à une lieue et demie de Pampelune, pensant que l'ennemi, chassé la veille, devait être déjà sous les murs de cette place. Il ne songea à rétrograder que parce qu'il entendit le canon en arrière de sa gauche. Il se porta rapidement vers le théâtre du combat, mais ne put arriver assez à temps pour y prendre

part. Le 28, au point du jour, l'armée se mit en marche; le comte d'Erlon, reprenant la route qu'il venait de parcourir, le général Clausel se dirigeant par la gauche vers Echolar et Sarré, et le général Reille prenant la direction de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le corps des guérillas commandé par le général Mina avait pris les devants pour couper la retraite aux divisions françaises; lord Wellington avait aussi détaché sur leurs traces deux corps de troupes. Les Français rencontrèrent Mina, qui ne leur fut pas un obstacle; quelques voitures de bagages seulement tombèrent entre les mains de l'audacieux partisan.

Le mouvement des généraux Reille et Clausel fut achevé le 29; tandis qu'ils débouchaient sur Saint-Jean-Pied-de-Port et Ascain; le comte d'Erlon reprenait ses premières positions en avant d'Ainhoa. Cette trop célèbre marche sur Pampelune se termina en cinq jours; son mauvais succès coûta à l'armée française une perte considérable de soldats et surtout d'officiers de tous grades. Cependant les garnisons de Pampelune et de Saint-Sébastien n'étaient pas restées dans l'inaction, et les gouverneurs de ces places, profitant de la diversion causée par l'affaire de Zubiry, en avaient profité pour faire des sorties. La garnison de Pampelune, poussant ses reconnaissances jusqu'à une lieue et demie, s'empara des moissons qui venaient d'être recueillies, et réapprovisionna ses magasins. Toutefois le retour des troupes de siége sous les murs de la place fit bientôt évanouir l'espoir d'une prochaine délivrance, que le bruit des canons de Zubiry avait d'abord fait concevoir aux assiégés. La tentative du maréchal Soult pour débloquer Pampelune a été diversement jugée. Le général Jomini, appréciant les motifs militaires qui ont décidé le maréchal, s'est constitué son défenseur, et a porté sur l'ensemble des opérations le jugement que voici : « Cette manœuvre était bonne, mais l'aspérité des montagnes, un peu de lenteur dans la marche, et la défense opiniâtre de la droite des Anglais sous le général Picton, donnèrent le temps à Wellington d'accourir avec son corps de bataille. Il se renforça des troupes espagnoles qui assiégeaient Pampelune, et contint Soult, en même temps que deux divisions anglaises, sous Hill et Dalousie, débordèrent la droite jusqu'au pied du col d'Arraïs et menacèrent nos communications par Lanz. Soult appuya à son tour vers Ostitz pour se railler à Drouet. On lui a bien ridiculement fait un reproche de cette manœuvre. Si sa droite eût été forcée et débordée entre Ostitz et Lanz, il aurait eu le sort de Joseph à Vittoria. Il crut prudent de ne pas risquer une bataille générale dans un pays aussi difficile; et, en effet, il avait tout à perdre et peu à gagner. Les ennemis de la gloire nationale reprochent à Napoléon d'avoir été trop audacieux, et ils font un crime à Soult de l'avoir été moins que Napoléon.

« Dans le fait, son mouvement, conçu sur d'excellents principes, aurait eu plus de succès, si la route de Roncevaux eût été meilleure, et si on eût mis plus d'activité, de précision, de vigueur dans les premières marches. Mais, dès que l'ennemi eut le temps d'amener des forces supérieures, qu'elles eurent tout l'avantage du terrain et la chaussée derrière elles, la chance n'était plus égale. Il faut observer de plus qu'en débordant la droite anglaise, on refoulait

Wellington sur la mer ; ce qui eût causé la destruction de toute l'armée continentale, et devenait au contraire un motif de sécurité pour lui. Soult reprit donc ses positions, après avoir eu des succès dans trois combats, et causé à l'ennemi une perte de 6 à 7,000 hommes, qui surpassa de beaucoup la sienne.»

Nous fîmes bientôt, pour secourir Saint-Sébastien, une tentative infructueuse. Ce fut dans la nuit du 30 au 31 août que les divisions Foy, Maucune et Lamartinière, sous les ordres du général Reille, abordèrent franchement l'ennemi. Mais Wellington, prévenu à temps, avait envoyé des renforts à ses troupes de blocus; nous fûmes écrasés par le nombre et obligés de nous replier le 1er et le 2 septembre. Le siége de cette même place, si admirablement défendue par la garnison française, fut un des plus beaux faits de cette triste fin de campagne. Mais il est indispensable que nous laissions notre armée péninsulaire au moment de son retour en France, pour donner un coup d'œil sur la campagne d'Italie de 1813.

L'armée d'Italie avait pour général en chef le brave et chevaleresque Eugène Napoléon, qui se battait en soldat quand il ne commandait pas en général. L'armée autrichienne avait à sa tête les généraux Hiller et Bellegarde. On sait qu'à l'époque où l'Empereur sentit le besoin de renforcer ses armées de Russie et d'Allemagne, il avait successivement emprunté trois corps à notre armée d'Italie. L'Autriche donnant à suspecter sa loyauté, il était indispensable de remettre nos forces transalpestres au complet. Le vice-roi quitta la grande armée d'Allemagne pour aller s'occuper rapidement de cette réorganisation; il arriva à Milan le 18 mai. Nous empruntons à un ouvrage spécial l'effectif de l'armée et de ses divers commandements.

Deux mois après le retour du vice-roi, malgré toute l'activité qu'il déploya, l'armée n'offrait encore que 72 bataillons incomplets, et une douzaine d'escadrons de cavalerie.

Cette armée fut néanmoins divisée en trois corps. Le premier corps, commandé par le général Grenier, comprenait 2 divisions : la 1re, aux ordres du général Quesnel, était forte de 7,700 hommes; la 2e, sous les ordres du général Gratien, se montait à 8,200 hommes. — Le deuxième corps, dont le chef n'était pas encore désigné, formait 2 divisions : l'une commandée par le général Verdier, était forte de 7,480 hommes; l'autre, conduite par le général Marcognet, en comptait 7,189. — Le troisième corps, ayant pour commandant supérieur le général Pino, et composé de troupes italiennes, comprenait 2 divisions : la 1re, sous les ordres du général Palombini, se montait à 9,562 hommes; la 2e, commandée par le général Lecchi, était forte de 7,891 hommes. — La réserve, sous le commandement du général Bonfanti, s'élevait à 2,469 hommes. — Le total des troupes d'infanterie était donc de 48 à 49,000 hommes; la cavalerie, aux ordres du général Mermet, comptait 1,800 hommes. — L'artillerie de réserve, enfin, se composait de 12 pièces de 12 et de 6 obusiers. Le grand parc comprenait 6 pièces de 26 et 20 obusiers. Le nombre des pièces attachées à chaque division portait à 130 le chiffre total des bouches à feu appartenant à l'armée. Le vice-roi, général en chef, avait pour chef d'état-major

le général de division Vignolle. Le général Saint-Laurent commandait l'artillerie et le colonel Simon Moydier, le génie.

L'armée commença ses mouvements le 15 juillet, et ne s'arrêta que passé l'Adige. Nous occupâmes ainsi Vicence, Castel-Franco, Bassano, Feltre, Vérone, Padoue, Fiume, Trévise. Nous avions une brigade détachée jusqu'à Trieste.

De son côté, l'Autriche s'était empressée de former une armée propre à nous être opposée; elle en confia le commandement au général Hiller, qui avait au plus vite mis sur le pied de guerre les régiments de la Croatie autrichienne. Mais le vice-roi ne voulut pas laisser à l'ennemi le temps d'envahir le pays et il se mit en mouvement vers la Croatie. Pourtant les Autrichiens étaient parvenus en Illyrie, et ils mettaient tout en œuvre pour mettre en insurrection tout le pays jusqu'aux bouches du Cattaro. Les Autrichiens étaient au nombre de 60,000, ce qui ne permettait pas au vice-roi d'entreprendre contre eux une guerre offensive. Il remonta l'Izonzo et divisa ses forces dans les meilleures positions qu'il pût opposer à l'invasion. Il y eut ainsi une foule de faits d'armes isolés à la suite desquels nous prîmes la ville de Villach, où le prince Eugène établit son quartier général. Mais le vice-roi tenait à mettre obstacle à la marche des Autrichiens sur Trieste, et il prit toutes les dispositions les plus propres à obtenir ce résultat. Le général autrichien Nugent s'efforça de déjouer toutes ces mesures, puissamment secondé par les insurrections que fomentait partout, contre les nôtres, l'or anglais...

Au milieu d'une foule de marches, de contre-marches et d'engagements sans importance qui signalèrent cette guerre d'observation, le prince Eugène, ayant appris que le général autrichien avait dégarni son centre, pour renforcer considérablement ses ailes, crut nécessaire d'opérer une nouvelle organisation de son armée. Il la divisa en deux corps seulement, prenant le commandement du premier, formé de 23,800 hommes avec 70 bouches à feu. Il donna le second corps, offrant 26,800 hommes, appuyés de 50 bouches à feu, au général Grenier. Cette organisation nouvelle permit à Eugène de mieux distribuer ses forces en les opposant sur tous les points nécessaires aux Autrichiens traîtreusement doublés des Anglais. Les combats de Tschernitz et de Czirknitz nous furent fort glorieux, ainsi que l'affaire du pont de Tshernuz où 2 bataillons firent plier et battre en retraite un corps de 3,000 Autrichiens qui laissa 400 hommes sur la place. D'un autre côté, le général Piat eut une belle affaire à San-Hermangor. Mais les progrès des Autrichiens étaient en raison de leur nombre, qui s'augmentait toujours mystérieusement, et par un ensemble de tactique dont, tout récemment, nous avons vu une application nouvelle dans la guerre lombarde contre l'infortuné Charles-Albert.

Les négociations entamées entre la Bavière et les confédérés plaçaient notre armée dans un péril dont Eugène mesurait toute la gravité. Prendre l'offensive, c'était très-probablement s'annuler la retraite à tout événement. Pourtant, espérant gagner en bon ordre les bords de l'Adige avant que le général en chef autrichien y fût arrivé, le vice-roi ordonna les évolutions nécessaires. Ce mouvement de retraite commença le 27 septembre. Trieste fut évacuée par

le général Frésia. Notre corps de droite prit la route de Goritz, tandis que la division Palombini, qui gagnait aussi Goritz, poussa quelques alertes vers Trieste. Mais nous fûmes serrés de près par les Autrichiens, qui toutefois, nous ayant attaqués deux fois, deux fois aussi furent repoussés avec des pertes notables. Le 6 octobre, presque toute notre armée put prendre position sur la rive droite de l'Izonzo, et le vice-roi plaça son quartier général à Gradisca.

La division du général Grenier rejoignait, lorsque le général en chef autrichien, ayant connaissance de son mouvement, résolut d'essayer de jeter le désordre dans sa retraite, et, à cet effet, il détacha différents corps dans diverses directions. Cette tentative coûta cher aux Autrichiens; le général Grenier les battit si complétement, qu'ils laissèrent sur le champ de bataille plus de 600 morts et blessés, et perdirent une centaine de prisonniers. Toutes ces rencontres ne nous coûtèrent pas 120 hommes.

Diverses autres escarmouches ou engagements d'une portée secondaire se dénouèrent tous à la gloire de nos armes.

Eugène sentait le besoin de recompléter son armée. Il venait de prescrire une levée de 15,000 conscrits et de concentrer une division sur Vérone. Il prit aussi d'importantes mesures financières. La défection de la Bavière n'était plus désormais à mettre en doute, et les débouchés du Tyrol allaient être confiés à la seule défense de l'armée franco-italienne. Les garnisons de Venise et de Palmanova furent aussi renforcées. Le contre-amiral Duperré eut la défense maritime de la cité lagunéenne.

Les diverses opérations de son corps de réserve, qu'il importait de soutenir, et surtout l'invasion du pays de Cadore par l'ennemi, engagèrent le vice-roi à étendre son armée en échelons, en se rapprochant de l'Adige. Le désir du prince Eugène était d'obliger le général Hiller à faire rétrograder ses postes avancés en les rapprochant de son corps principal, ce qui dégageait entièrement la gauche de l'armée franco-italienne, mieux maîtresse de son mouvement de concentration sur Vérone. Ces opérations réussirent. Le 30 octobre, toute l'armée était en position sur la Piave. Le vice-roi avait son quartier général à Spreziano. Quant à l'armée autrichienne, elle suivit aussi en entier son mouvement, ne laissant à Trieste que le général Nugent, qui assiégeait la citadelle à l'aide de l'artillerie de l'escadre anglaise.

Les trois combats de Volano, de San-Marco et de Bassano furent très-préjudiciables aux Autrichiens, et les opérations qui en furent la conséquence permirent au vice-roi de porter son quartier général à Vérone. A peu de jours de là, le général en chef autrichien prenait le sien à Vicence, c'est-à-dire à une douzaine de lieues plus à l'est.

La garnison de Trieste avait résisté avec vaillance au siége vigoureux que lui faisait le général Nugent, aidé des Anglais, toujours prêts à s'allier à nos ennemis. Mais le jour même où nous battions ses Autrichiens à Bassano, la ville de Trieste, réduite à la dernière extrémité, et les fortifications en ruine, fut contrainte de capituler. La garnison de Venise avait été renforcée en hommes et en munitions. Un ample système de bateaux plats, portant 336 bou-

ches à feu de tout calibre défendait la lagune du côté de l'Adriatique; dans Venise proprement dite, on comptait 6,000 hommes de troupes parfaitement valides. C'était un ensemble qui permettait de fonder quelque espoir sur la résistance.

Notre armée, affaiblie par les nombreux renforts jetés dans les places laissées à découvert, par un certain nombre de désertions d'Italiens, et enfin par nos pertes dans les différents combats, eût éprouvé le besoin d'être recomplétée. Le vice-roi dut se contenter de modifier sa réorganisation, en supprimant la division Gratien, la plus affaiblie, et en en renforçant les autres. Le 6 novembre, 31,000 hommes et 30 bouches à feu constituaient tout cet effectif, étendu sur l'Adige. Cette petite armée était divisée en deux corps, commandés par les généraux Grenier et Verdier; notre quartier général était à Vérone.

Diverses affaires sans importance par leurs résultats signalèrent cette nouvelle répartition de nos forces; le général Palombini contraignit les Autrichiens à se retirer de Bellune, tandis qu'ils étaient battus à Ossenigo par le général Darnaud. Une division, forte de 12,000 hommes, qui avait pris position sur les hauteurs de Colgrola, espérait de là forcer le passage de l'Adige et se porter sur Vérone. Nos brigades Jeannin et Deconchy gravirent les hauteurs presque inexpugnables où s'était retranché l'ennemi, l'en chassèrent, le culbutèrent dans la plaine et lui firent 900 prisonniers. Le régiment Jellachich, qui se battit admirablement, perdit à lui seul 700 hommes; plus du double fut tué ou blessé. Nous étions 11,000 attaquants contre 18,000 très-avantageusement protégés par le terrain. Les pertes de l'armée vice-royale ne s'élevèrent qu'à 500 hommes. Le 17, enfin, les généraux Marcognet et Jeannin repoussèrent brillamment, à la tête de 4,000 hommes seulement, et en leur faisant éprouver une notable perte, 25,000 Autrichiens à San-Martino.

Le 16 novembre, Nugent débarqua avec 3,000 hommes à peu de distance de l'embouchure du Pô, et, trouvant Ferrare gardée seulement par quelques hommes du dépôt, il s'en empara. Le vice-roi accourut pour sauver d'une occupation plus développée ces départements qui commandaient Venise, et reprit, de sa personne, Ferrare au général Nugent. Le même jour, une balle lui traversa la cuisse. Mais les renforts autrichiens s'accumulant sans cesse, Nugent put gagner Ravenne et y rester.

Les Napolitains devaient, par leur conduite, jeter de nouvelles entraves dans les affaires déjà si difficiles, et, malgré tout, si glorieusement conduites du noble et valeureux Eugène. Dans les derniers jours du mois, le général Miollis, qui commandait à Rome, avisa le vice-roi de la prochaine arrivée d'un renfort napolitain. La marche de ces troupes dura tout le mois de décembre. Ni l'Empereur ni le vice-roi n'avaient eu lieu jusque-là de suspecter la loyauté du monarque napolitain. La lumière ne se fit sur cet illustre ingrat que lorsqu'on vit son armée, suivant le littoral adriatique, tout faire pour rejoindre l'armée autrichienne qui s'avançait sur Ancône, ville que le général napolitain essaya même de se faire remettre, ce à quoi se refusa énergiquement le général Barbou, qui, par bonheur avait pressenti la perfidie de ces prétendus alliés.

Les Napolitains et les Autrichiens se rejoignirent à Bologne. Dans le même temps, les Anglais opéraient plusieurs débarquements sur la Toscane.

En résumé, l'ennemi se renforçait littéralement de jour en jour : il avait les Anglais derrière lui, dont le canon maritime l'aidait partout où il pouvait; l'armée de Naples était passée de nos rangs dans les siens, tandis que ces pertes nous affaiblissaient sans cesse. Eugène demanda de sérieux renforts à l'Empereur, qui lui dirigea, dans les derniers jours de décembre, divers détachements de toute arme, provenant des armées d'Espagne et d'Allemagne. A la fin de 1813, l'armée, de nouveau réorganisée par l'infatigable Eugène, se retrouva forte de 43,000 hommes, dont 3,200 cavaliers, plus 80 bouches à feu. Cet ensemble formait six divisions, partagées en deux corps toujours commandés par les généraux Grenier et Verdier. Le premier corps avait son quartier général à Isola-Porcarizza; le second était centralisé au grand quartier général du vice-roi, à Vérone.

Cependant l'Empereur, que nous avons laissé, après le funèbre passage de la Bérésina, se dirigeant en toute hâte sur Paris pour essayer de porter remède à tant de maux et à des trahisons flétrissantes, y avait en quelques semaines opéré des prodiges. Il faut dire aussi, à l'éternelle gloire de notre nation, que les désastres de la campagne de Russie, loin d'abattre l'esprit national, ne firent que le retremper. Il semblait que chacun comprît qu'il ne s'agissait plus de fournir son sang aux combinaisons souvent obscures de la politique, mais bien cette fois (comme en 93, qui a des pages si sublimes, avec parfois des revers si horribles), mais bien cette fois, disons-nous, de repousser tous ces barbares et ces traîtres qui, enorgueillis du triomphe de leurs implacables éléments sur nos soldats, la veille vainqueurs du monde, se promettaient d'apporter chez nous l'invasion, dont la seule pensée eût naguère semblé un songe insensé à leur délire. Partout donc Napoléon trouva accord et zèle dans les moyens multiples qu'il dut mettre en pratique pour précipiter les moyens de défense indispensables à l'honneur et à la sûreté du pays. Un de ses premiers soins fut de renforcer notre brave armée du Niémen, de l'Oder et de la Vistule, seule barrière opposée aux masses russes prêtes à fondre sur nous. 600 pièces de canon et 2,000 caissons attelés furent ainsi expédiés en Allemagne. Le moment était venu d'utiliser ces cohortes du premier ban, formées pour la défense des places fortes et du littoral au moment du grand départ pour la Russie. Instruits et disciplinés, ces hommes formèrent 150 régiments. Les plus vieilles troupes d'Espagne fournirent aussi 150 bataillons aguerris, et furent remplacées par les conscrits. L'Empereur rappela aussi tout ce que la Péninsule offrait de Polonais, dont la place naturelle était forcément celle où on avait le Russe à combattre.

Mais les fatales neiges de la Russie nous avaient englouti nos plus vieux soldats, et l'Empereur ne pouvait créer que des conscrits. Il pensa développer en eux une utile émulation en portant à 16 le nombre des régiments de la jeune garde. Il sut puiser dans la marine une armée entière de vétérans artilleurs; 40,000 vieux canonniers entrèrent dans l'infanterie, fière de les recevoir dans

son sein. Le Hanovre eut à monter une cavalerie. Les hommes arrivaient à pied dans les dépôts établis sur les rives de l'Elbe, et là, d'habiles officiers les équipaient, les montaient, les instruisaient rapidement. Chaque ville de France participa, par une offrande particulière, aux nécessités de cette crise solennelle. Ainsi, Paris offrit 500 hommes habillés et armés; Lyon 159 cavaliers parfaitement équipés. Toutes les professions équestres, postillons, gardes forestiers, écuyers, accoururent prendre rang dans nos escadrons. La gendarmerie fournit 3,000 officiers et sous-officiers pour dresser et commander cette jeune cavalerie, et, enfin, un superbe corps de 10,000 gardes d'honneur se monta et s'équipa à ses frais.

L'empire français offrait alors un développement gigantesque. Du Danemark à Rome, de la côte océanique aux plages illyriennes, l'élan fut égal pour coopérer au grand œuvre qui devait réarmer la France. L'Empereur put bientôt signaler à l'Europe combien la mauvaise fortune lui avait encore laissé de puissance et de ressources. « La guerre d'Espagne et la guerre du Nord, dit-il, seront menées de front : dans le courant de février, une armée de 300,000 hommes, formée sur l'Oder, sur l'Elbe, sur le Rhin et sur le Mein, viendra se réunir à la grande armée, et la campagne prochaine s'ouvrira avec des forces doubles de celles qui ont combattu la campagne dernière. En même temps l'armée d'Espagne sera maintenue à 300,000 hommes; 30,000 conscrits sont en marche pour la compléter. Le maréchal Soult retournera en Andalousie, et si l'armée anglaise s'affaiblit, le Portugal sera occupé. »

Certes, un pareil exposé de ressources et d'intentions était de nature à donner encore à réfléchir à l'Europe, qui savait ce que pouvaient la France et l'Empereur, et qui devait reconnaître que nous étions décidés à faire ou accepter toutes les guerres, pour pouvoir ensuite imposer la paix, la seule conquête que poursuivît intimement celui auquel on a tant à tort reproché de nourrir le rêve insensé de Charlemagne. « Je désire la paix, dit Napoléon à l'ouverture du corps législatif; elle est nécessaire au monde; mais je ne ferai jamais qu'une paix honorable et conforme aux intérêts de mon empire. Une mauvaise paix nous ferait tout perdre, jusqu'à l'espérance. »

Nous avons vu la Prusse s'alliant à la Russie lors de nos désastres de la Bérésina, Murat abandonner nos armes en Italie et envoyer à l'Autriche les renforts qui nous étaient destinés. Dans le même temps, une autre défection indignait encore la France : soudoyé par les guinées anglaises, le prince royal de Suède, Bernadotte, pactisant avec le ministère anglais, s'apprêtait à venir tirer l'épée contre ses anciens compagnons d'armes. A la vue du gigantesque et noble effort par lequel la France reprenait son autorité militaire, l'Angleterre, qui un moment avait espéré nous voir réduits à l'impuissance, remit en jeu, plus activement que jamais, les ressorts les plus actifs et les plus dangereux de son machiavélisme politique. S'unissant aux associations du *Tugend-Bund* et à toutes les sociétés secrètes de l'illuminisme allemand, elle s'efforça d'organiser partout la haine de la France et de son illustre chef. Ses efforts se dirigèrent particulièrement sur nos derniers alliés, l'Autriche et la Saxe, rete-

nues, l'une par la politique prudente de son cabinet, l'autre par la loyauté connue de son souverain. Dans la confédération du Rhin, où régnait une sorte d'impatience de rompre l'alliance napoléonienne, les efforts des Anglais eurent le succès qui s'était déjà réalisé, au profit de notre félone voisine d'outre-Manche, dans cette Prusse où, à l'annonce de notre réorganisation militaire, toute la jeunesse, à quelque classe qu'elle appartînt, s'enrégimentait, les professeurs servant d'officiers aux jeunes gens des universités délaissées. La Saxe seule tint bon contre les énergiques efforts que le cabinet de Saint-James fit pour la rendre parjure au traité qui la liait à notre cause; quant à l'Autriche, sans oser rompre ouvertement son alliance, elle cessa d'en remplir les conditions, s'offrant comme médiatrice pour la conclusion de la paix.

Mais les négociations ne devaient point interrompre les hostilités. L'Empereur quitta Paris le 15 avril pour aller se placer à la tête de sa nouvelle armée. Il était temps qu'il y parût. Les solides qualités du vice-roi, qualités dont un peu plus tard (on vient de le dire) il devait donner de nouveaux gages dans son commandement de l'armée d'Italie, ne pouvaient, quelles qu'elles fussent, suffire à la gravité de la situation. On se souvient comment la trahison du général York nous avait contraints à abandonner la ligne du Niémen. La défection de la Prusse, qui, après avoir feint d'abord de désavouer le général York, se décida à jeter le masque, livrant l'Oder aux Russes, contraignit le prince Eugène à se retirer derrière l'Elbe, ligne qui venait enfin d'être franchie par l'ennemi lorsque l'Empereur arriva au camp.

Les forces en face desquelles allait se trouver Napoléon étaient déjà considérables. Déjà les Pulks des Cosaques et des Tartares se joignaient aux levées en masse de la Prusse. L'agglomération de toutes ces armées d'origines si diverses, mais toutes semblables par le but, devait ne pas tarder à présenter le chiffre écrasant de 900,000 combattants. Le vieux Blücher commandait pour la Prusse, Wittgenstein pour la Russie, les fatigues de la dernière campagne ayant tué Kutusof. Afin d'abréger tous les délais, l'Empereur avait mis son armée en mouvement avant l'entière formation de la cavalerie. Le 4e corps, qui venait d'Italie, se réunit à Cobourg, le 3e corps à Erfurt, le 6e à Gotha, le 12e à Bamberg, et la garde impériale à Eisenach. Weimar, tombée au pouvoir d'un fort détachement de hussards prussiens, fut reprise au passage par le général Souham (1).

Wittgenstein s'avançait sur la Saale durant que nos divisions opéraient jour-

(1) L'armée française se trouvait alors organisée en 12 corps, lesquels, s'ils eussent été réunis, auraient présenté un total de plus de 200,000 hommes (non compris la garde). En voici les chefs :

1er corps,	Vandamme.		4e corps,	Bertrand.		7e corps,	Saxons (à Torgau).		10e corps,	Rapp (à Dantzick).	
2e	»	Bellune.	5e	»	Lauriston.	8e	»	Poniatowsky.	11e	»	Macdonald.
3e	»	Ney.	6e	»	Marmont.	9e	»	Bavarois.	12e	»	Oudinot.

Outre cela, Augereau organisait, à Wurtzbourg, une petite armée de 5 divisions d'infanterie pour observer l'Autriche et maintenir la Bavière; les bataillons y arrivèrent dans le courant des mois de juin et juillet. L'armée, qui devait agir sous les ordres immédiats de l'Empereur, était

nellement leur réunion. Il commandait en chef 300,000 hommes; Blücher en avait déjà 25,000 à Altenbourg et le général Miloradowitz 15,000 à Chamnitz. Les corps de Bulow et de Woronzof couvraient Magdebourg et Berlin contre le vice-roi, tandis que les réserves russo-prussiennes se mettaient en mouvement de Dresde sur Leipsick. De pareilles agglomérations de forces étaient de nature à faire naître des préoccupations sérieuses; aussi, afin de gagner du terrain et du temps, l'Empereur songea-t-il à effectuer sa jonction avec le prince Eugène. Il se porta en avant, et arriva le 28 avril à Naumbourg. L'armée continua sa marche sur Leipsick, où l'Empereur voulut passer l'Elster. Le 3e corps, en s'ébranlant le premier, rencontra l'avant-garde de Wintzingerode sur les hauteurs en arrière de Poserna. La division Souham prit la défensive par carrés, derrière lesquels se plaça la division Lariboissière, sous les ordres du général Kellermann. Les divisions Marchand et Gérard s'échelonnaient ensuite; la cavalerie de la garde, commandée par le maréchal Bessières, occupait la droite du mouvement. L'ennemi fut promptement culbuté des hauteurs. Wintzingerode fit avancer de nouvelles forces et du canon; mais notre mitraille ne tarda pas à mettre une seconde fois en déroute les rangs ennemis. Ce fut dans cette action, peu meurtrière pour les nôtres, du reste, que périt le brave maréchal Bessières : il reçut un boulet en pleine poitrine.

Après leur rapide victoire, nos soldats se reposèrent sur la route qui réunit Lutzen à Leipsick, sur le point même où s'élevait la pyramide de Gustave-Adophe, que l'Empereur fit entourer de gardes pour s'assurer qu'elle serait respectée. Le lendemain, 2 mai, l'armée reprit sa marche, car l'Empereur avait hâte d'arriver à Leipsick, pensant y rencontrer l'ennemi et avoir une grande affaire. Déjà quelques escarmouches avaient eu lieu auprès de la ville. L'Em-

de 170,000 hommes, et formée des 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 11e, 12e corps, et de la garde aux ordres des maréchaux Soult et Mortier. Voici quelles en étaient, au 1er mai, la composition et la force :

Le 1er corps, commandé par le général Vandamme, et ensuite par le maréchal Davoust, formait 3 divisions et était fort de 18,000 hommes.

Le 2e corps, sous les ordres du duc de Bellune; 2 divisions, 10,000 hommes.

Le 3e corps, sous les ordres du maréchal Ney; 5 divisions, 30,000 hommes.

Le 4e corps, sous les ordres du général Bertrand; 3 divisions, 18,000 hommes.

Le 5e corps, sous les ordres du général Lauriston; 3 divisions, 18,000 hommes.

Le 6e corps, sous les ordres du duc de Raguse; 2 divisions, 12,000 hommes.

Le 11e corps, sous les ordres du maréchal Macdonald; 3 divisions, 18,000 hommes.

Le 12e corps, sous les ordres du maréchal Oudinot; 3 divisions, 18,000 hommes.

La *garde impériale*, 2 divisions, 15,000 hommes.

Cavalerie, sous les ordres du maréchal Bessières, cavalerie de la garde et 2 divisions commandées par le général Latour-Maubourg, 4,000 hommes.

Sur ce nombre il n'y eut d'engagés à Lutzen que le 3e corps, la division Morand du 4e, le 6e, le 11e, l'infanterie et la cavalerie de la garde, et les 2 divisions Latour-Maubourg, en tout 85,000 hommes.

Les alliés, dont les forces s'élevaient à 218,000 combattants en ligne, engagèrent à cette même bataille 107,000 hommes.

pereur avait hâte d'en venir à quelque chose de plus sérieux, lorsqu'il entendit tout à coup une forte canonnade sur les derrières de l'armée. Une épaisse fumée s'éleva presque aussitôt de la plaine où Ney avait bivouaqué la nuit précédente. Bientôt on reconnut l'approche des colonnes ennemies débouchant de Pégau pour tenter de nous prendre en flanc. Bien que pris un peu à l'improviste, Napoléon n'hésita pas à livrer la bataille. « Nous n'avons pas de cavalerie, dit-il; mais peu importe! ce sera une bataille d'Égypte. Partout l'infanterie française doit se suffire; je ne crains pas de m'abandonner à la valeur innée de mes jeunes conscrits. »

Les commandements sont sur-le-champ divisés. Le vice-roi aura la gauche avec le duc de Tarente sous ses ordres; Raguse commandera la droite, soutenue par le général Bertrand. Les manœuvres rapides par lesquelles l'armée se mit en bataille eussent fait honneur à des vétérans.

Wittgenstein disposa son armée : la droite vers Thesau et la gauche en arrière du village de Muschwitz. La réserve, en cavalerie russe et prussienne, s'établit près d'un mamelon en arrière, et qui servit d'observatoire aux deux souverains alliés durant l'action.

L'affaire fut engagée par une des divisions de Blücher, précédée de 28 bouches à feu. La division Souham, du 3ᵉ corps, qui occupait le village de Gross-Gorschen, prise de front par l'infanterie, et aussi en écharpe par l'artillerie et la cavalerie, dut abandonner ce village. Les divisions Brenier, Girard, Ricard et Marchand firent rapidement tourner bride à l'ennemi. Blücher envoya une seconde division soutenir la première. Ney engagea aussitôt les divisions Marchand et Brenier, et la lutte devint des plus opiniâtres. Wittgenstein, tout en pressant notre centre, cherchait à forcer notre aile droite. Dans ce but, il dirigea sur les villages de Starsiedel et de Kolseu le corps de Wintzingerode, dont l'effet manqua par la résistance que lui opposa la 1ʳᵉ division du 6ᵉ corps, commandée par le général Compans.

Au centre, la garde prussienne, qui formait la réserve de Blücher, dut s'avancer pour ressaisir la victoire volant vers nous. Le village de Kaïa, pris et repris, resta aux Prussiens. L'Empereur tenait beaucoup à garder ce point qui couvrait Lutzen et la grande route de Leipsick. Le comte de Lobau fut chargé de le reprendre. Un combat furieux s'y engagea, l'ennemi s'y rencontrant avec son artillerie. Blessé de plusieurs balles, le général Gérard s'écriait en excitant ses jeunes recrues : «C'est la journée de la France... il faut venger l'affront de Moscou ou mourir! »

Wittgenstein, voyant sa gauche contenue par Raguse, voulut tenter un nouvel effort sur le centre, tandis que Wintzingerode était chaudement engagé avec la division Morand. Une division russe, par son concours, nous reprit Kaïa. L'Empereur, voyant que le troisième corps chancelait, lança les 16 régimens de la jeune garde, couverts par 80 bouches à feu, au secours de ces troupes. Le vice-roi, rappelé de Leipsick, avait sur-le-champ expédié le général Macdonald avec ses 3 divisions qui, renforcées de 60 pièces de canon, arri-

vèrent vers quatre heures du soir, et, prenant l'ennemi en flanc, coupèrent sa retraite vers les ponts de l'Elster.

L'engagement ardent, impétueux, était alors général. On se prit et reprit les villages, on gagna du terrain, on en perdit. Les 16 régiments de la jeune garde, commandés par le duc de Trévise, reprirent vaillamment Kaïa, appuyés de 80 canons réunis en une seule batterie qui vomit la mort dans les masses prussiennes. Menacés sur les derrières par le vice-roi, ceux-ci furent enfoncés sur tous les points et chassés, non-seulement de Kaïa, mais de leurs positions de Rhana et de Klein-Gorschen. Le sort de la journée était fixé, bien que la bataille se soutînt avec acharnement jusqu'à la nuit. Wintgenstein ordonna la retraite. Pendant la nuit, les alliés passèrent l'Elster à Pégau. Dès le lendemain matin, l'empereur de Russie et le roi de Prusse prenaient le chemin de Dresde...

Très-sanglante, cette bataille ne fut point décisive. Nous eûmes plus de 12,000 hommes hors de combat. Le chef d'état-major de Ney, le général Gourré, y fut tué. Parmi les blessés on notait les généraux Brenier, Girard, Chemineau et Guillot. Les alliés perdirent 15,000 hommes et nous laissèrent 2,000 prisonniers. Parmi leurs morts se trouvaient les princes de Hesse-Hombourg et de Mecklembourg-Strelitz. Blücher avait été blessé.

La proclamation suivante, qu'il adressa le lendemain, 3 mai, à sa jeune armée, élève un peu haut le parallèle offert par cette victoire; mais le but de l'Empereur était évidemment d'encourager ces jeunes soldats, qui venaient de conquérir si brillamment leurs éperons :

« Soldats,

« Je suis content de vous! Vous avez rempli mon attente! Vous avez suppléé à tout par votre bonne volonté et par votre bravoure. Vous avez, dans la célèbre journée du 2 mai, défait et mis en déroute l'armée russe et prussienne, commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Vous avez ajouté un nouveau lustre à la gloire de mes aigles; vous avez montré tout ce dont est capable le sang français. La bataille de Lutzen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskowa. Dans la campagne passée, l'ennemi n'a trouvé de refuge contre nos armes qu'en suivant la méthode féroce des barbares, ses ancêtres. Des armées de Tartares ont incendié les campagnes, les villes, la sainte Moscou elle-même! Aujourd'hui, ils arrivaient dans nos contrées, précédés de tout ce que l'Allemagne, la France et l'Italie ont de mauvais sujets et de déserteurs, pour y prêcher la révolte, l'anarchie, la guerre civile, le meurtre. Ils se sont faits les apôtres de tous les crimes. C'est un incendie moral qu'ils voulaient allumer entre la Vistule et le Rhin, pour, selon l'usage des gouvernements despotiques, mettre des déserts entre eux et nous. Les insensés! ils connaissaient peu l'attachement à leur souverain, la

sagesse, l'esprit d'ordre et le bon sens des Allemands. Ils connaissent peu la puissance et la bravoure des Français!

« Dans une seule journée vous avez déjoué tous ces complots parricides..... Nous rejetterons ces Tartares dans leurs affreux climats, qu'ils ne doivent pas franchir. Qu'ils restent dans leurs déserts glacés, séjour de l'esclavage, de la barbarie, de la corruption, où l'homme est ravalé à l'égal de la brute. Vous avez bien mérité de l'Europe civilisée. Soldats! l'Italie, la France, l'Allemagne, vous rendent des actions de grâces! »

Le lendemain de la bataille de Lutzen, l'armée française franchit l'Elster. Pendant trois jours le vice-roi battit l'arrière-garde ennemie. Nous arrivâmes devant Dresde le 8. A notre approche, les deux souverains alliés quittèrent précipitamment cette antique capitale de la Saxe, où nous entrâmes sans tirer un coup de fusil. Peu de jours après, le vieux roi, qui s'était retiré à Prague, vint recevoir chez lui l'hospitalité que lui faisait l'empereur Napoléon.

Les alliés, qui craignaient l'interposition de l'armée française entre eux et les Autrichiens, sur l'adhésion desquels ils savaient pouvoir compter, s'étaient dirigés sur Bautzen dans un camp retranché. Leurs rangs s'augmentaient chaque jour. 4,000 hommes de troupes fraîches leur étaient arrivés de Silésie; les Russes attendaient le corps de Barclay de Tolly et celui de Sacken. Le général Labanoff, enfin, arrivait avec une forte réserve.

Une nouvelle bataille était imminente. L'Empereur se sépara à regret du vice-roi, dont la présence était indispensable à cette armée d'Italie où nous l'avons vu agir. Les alliés comptaient alors environ 160,000 hommes, bien postés dans un camp fortifié sur tout son front. La ville de Bautzen, mise en bon état de défense, formait un des points d'appui les plus avantageux de l'ennemi, dont la droite s'étendait sur les hauteurs de Krekwitz, hauteurs toutes recouvertes de retranchements et de redoutes. Le roi de Prusse avait son quartier général à Kamschütz, et l'empereur Alexandre, qui venait de prendre le commandement de l'armée alliée, était à Wurtchen.

Nos forces s'élevaient à environ 150,000 combattants ainsi composés : les 5ᵉ et 12ᵉ corps, les 2 divisions du 4ᵉ, qui n'avaient pas donné à Lutzen; 73,000 hommes, vainqueurs à cette bataille, plus le 7ᵉ corps, fort de 12,000 hommes, 10,000 de cavalerie et 6,000 de la garde.

L'Empereur fit ses dispositions d'attaque le 20 mai au point du jour. Le maréchal Oudinot (du 12ᵉ corps) passa la Sprée pour attaquer sur les hauteurs la gauche de l'ennemi. Le duc de Tarente eut ordre de jeter un pont de chevalets sur la Sprée près de Baut, et d'attaquer cette ville. Le maréchal Marmont (6ᵉ corps) dut jeter un autre pont à une demi-lieue sous Bautzen. Le 4ᵉ, que l'Empereur avait confié au maréchal Soult, resta à la gauche du centre pour agir sur l'ennemi; les réserves de la garde prirent position en arrière du 11ᵉ corps, à cheval sur la route de Bischoffwerda.

Le feu commença à midi, sans être un moment interrompu, jusqu'à cinq heures du soir. Nos 6ᵉ et 12ᵉ occupèrent les hauteurs où s'était fortifié l'en-

nemi. Pendant les divers combats qui résultèrent de ces avantages, Bautzen était vivement attaqué par la division Campans. Nos voltigeurs grimpèrent aux rochers qui font une sorte de piédestal à cette place, comme de véritables chasseurs de chamois. Nous pénétrâmes dans Bautzen au moment où Macdonald enlevait les hauteurs de Prieswitz, dernier point culminant de la défense des alliés. Ceux-ci se retirèrent sur l'autre rive de la Sprée, en face de Daberchütz, ville occupée par la division prussionne Liethen. Un des derniers épisodes de la journée fut la prise du village de Nieder-Kayna par la division Bonnet, qui culbuta aussi les Russes de leur dernier plateau. A sept heures du soir, les corps de Kleist et de Miloradowitz étaient réfugiés dans leurs retranchements, et l'Empereur entrait en vainquenr dans Bautzen, où il établit son quartier général. Il était plus gai qu'on ne l'avait vu depuis longtemps. « Messieurs, dit-il à ses généraux, reposons-nous ce soir..... Nous recommencerons demain! »

En effet, la journée du 20 mai n'était guère que le prélude d'une bataille plus importante. Le lendemain, le duc de Reggio reçut l'ordre d'engager de bonne heure le combat à la tête du 12ᵉ corps, en attaquant la gauche ennemie commandée par Miloradowich et Gortschakof. Cette attaque était une ruse pour masquer la véritable attaque, conduite par les maréchaux Soult et Ney. Vers onze heures, Raguse engagea une formidable canonnade devant les retranchements ennemis. La garde et la réserve, masquées par des plantations, étaient également prêtes à se porter à droite ou à gauche suivant l'occurrence. Notre centre s'était déployé devant Blücher, mais sans engager. L'Empereur voulait attendre. Fatigué d'une nuit passée entière à prendre les dispositions de cette journée, il eut l'incompréhensible sang-froid de se coucher au bord d'un fossé, protégé par les batteries de Marmont, et de s'y endormir. Mais ce sommeil ne dura guère; une vive canonnade le lança sur pieds. L'Empereur regarda l'heure, étudia un instant la position des corps d'armée, et, plein d'un instinct prophétique, il s'écria : « La victoire est à nous! »

Il distribue rapidement ses ordres; tous les corps s'ébranlent à la fois. Le canon qu'on entendait était celui de l'artillerie du prince de la Moskowa, qui, sur les ordres de l'Empereur, avait, par un long détour, surpris l'ennemi derrière ses lignes, manœuvre hardie et habile qui annulait les formidables retranchements dont son front se rempardait; l'ennemi ne s'était douté de rien.

Culbutant les Russes au village de Klix, Ney franchit la Sprée, et repoussa l'ennemi devant lui jusqu'au bourg de Preilitz, qu'il enleva bientôt, mais que les Russes parvinrent à reprendre plus tard. De son côté, Soult déboucha un peu après midi. Déjà l'ennemi comprenait ses périls, et Alexandre poussa un fort noyau au-devant du duc de Dalmatie pour l'empêcher d'entrer dans l'engagement général. Mais, le moment étant venu de décider la bataille, l'Empereur se porta vers la gauche avec 4 divisions du général Latour-Maubourg, la garde et autant qu'il put d'artillerie sur le flanc droit de la position ennemie devenu centre de l'armée russe. Pour s'opposer à cette nouvelle attaque, l'ennemi fut contraint d'appauvrir sa droite, ce qui fut rapidement mis

à profit par le maréchal Ney, qui reprit le village de Preisig et déborda les alliés sur Wurtchen. Un feu épouvantable tonnait sur une ligne de plus de trois lieues de développement. Vers trois heures, l'assaut put enfin être donné au camp ennemi, et Blücher désespéré comprit qu'il ne lui restait plus qu'un parti à prendre : la retraite. A six heures du soir, la défaite du vieux maréchal prussien était achevée, ses colonnes se retiraient dans une sorte de déroute; le champ de bataille nous restait jonché, pour ces deux journées des 20 et 21, de plus de 18,000 hommes, contre 12,000 tant morts que blessés pour les nôtres. Nous fîmes de plus 3,000 prisonniers.

L'armée se mit en marche le lendemain avant le jour pour poursuivre l'ennemi qui avait pris la fuite dans toutes les directions possibles. L'arrière-garde russe, que commandait Miloradowitz, fut jointe par le 7ᵉ corps, qui n'avait pas été engagé la veille et que soutint la cavalerie du général Latour-Maubourg. Le combat fut ardent, et les Russes battus. Le général de cavalerie Bruyères eut les jambes emportées par un boulet vers la fin de l'action. Un malheur plus sensible à l'Empereur, ce fut la perte de son grand-maréchal du palais Duroc, qui fut également frappé par un boulet dont le ricochet tua raide le général du génie Kirgener. Duroc survécut douze heures. Napoléon pleura un ami sincère, l'un des plus dévoués de ses compagnons d'armes. Le récit de cette mort regrettable est raconté avec infiniment d'intérêt par le baron Fain.

Les alliés continuèrent leur retraite par les routes de Waldau et de Lauban. Les Français continuèrent leur poursuite, traversant la Queiss et la Bober. Le 26, le 5ᵉ corps arriva à Haynau, que gardait une garnison prussienne, qui dut se retirer. Le général Sébastiani rencontra près de Prottau un convoi ennemi, auquel il prit 500 hommes, 80 caissons et 22 canons.

Dans leur poursuite de l'ennemi, Marmont, Macdonald et Bertrand étaient parvenus sous les murs de Schwednitz; Ney, Lauriston et le général Reynier continuaient à s'avancer sur Breslau. L'Empereur ressentait évidemment une vive jouissance d'amour-propre à voir les armées d'Alexandre et du roi de Prusse fuir ainsi devant la sienne, formée en si grande partie de jeunes recrues que ce succès mûrissait. Il savourait avec bonheur cette faible compensation à de récens désastres. Les alliés, sur le point d'être acculés dans la haute Silésie, allaient se trouver dans une position des plus critiques. Aussi, ne prévoyant que nouveaux désastres, les deux souverains ennemis songèrent à appeler l'Autriche comme médiatrice pour obtenir un armistice. Leur but était de gagner du temps. Le 29 au matin, deux parlementaire, le général russe Schouvalof et le général prussien Kleist, se présentèrent aux avant-postes. Le duc de Vicence fut chargé de les recevoir. Ces premiers pourparlers n'eurent aucun résultat. Nous avancions toujours pressant l'ennemi. Une seconde conférence eut lieu au village de Goebersdorf, et eut pour maigre résultat une suspension d'armes de trente-six heures. Pendant la conférence, nos canons chargés roulaient mèche allumée. Enfin, une convention moins dérisoire, résultat d'une troisième entrevue des commissaires à Plesswitz, le 4 juin, fut ratifiée le lendemain même par le prince de Neufchâtel et le général Barclay

de Tolly. L'armistice signé, l'Empereur partit pour Dresde. En réalité, cet armistice ne pouvait être profitable qu'aux ennemis. Il leur permettait de se rallier et de rectifier la mauvaise position où ils s'étaient jetés; il arrêtait l'élan de notre marche victorieuse; il aggravait le sort de nos garnisons bloquées, et que nous étions sur le point de secourir; il donnait enfin aux Russes et aux Prussiens le temps d'appeler à eux de nombreux renforts et de nouveaux alliés. Cependant, bien que contraire à la France par ces divers motifs, Napoléon était si désireux de la paix, qu'il l'accorda comme y étant un acheminement.

L'Empereur, toutefois, ne s'endormit point sur sa longanimité. Sachant à quels ennemis il avait affaire, il fit tous ses préparatifs pour être prêt à reprendre avantageusement la campagne si les négociations qui allaient s'entamer lui semblaient conclues d'une façon nuisible aux intérêts de l'empire français.

Napoléon se livra à Dresde à toutes les études de prévoyance que motivaient ses trop justes défiances. Il fit mettre en état de défense la ligne de l'Elbe; un camp retranché fut établi à Pyrna, de façon à fermer les débouchés de la Bohême. Il compléta enfin, sur une vaste échelle, la défense de Dresde, destinée, dans ses plans, à devenir le centre de ses opérations. « Dresde, disait-il à ses généraux, est le pivot sur lequel je veux manœuvrer pour faire face à toutes les attaques. Depuis Berlin jusqu'à Prague, l'ennemi se développe sur une circonférence dont j'occupe le centre; les moindres communications s'allongent pour lui de tous les cantons qu'il doit suivre, et moi, en quelques marches, je puis arriver partout où ma présence et mes réserves sont nécessaires. »

Aux défiances exprimées par quelques-uns de ses plus vieux généraux, relativement à la hardiesse de la position choisie, Napoléon ajoutait :

« Vous craignez que je ne sois aventuré, si l'ennemi vient se placer entre mes lignes fortifiées de l'Elbe et du Rhin; mais, s'il a cette audace, j'entre alors en Bohême, et c'est moi qui le prends de revers. Rappelez-vous Arcole, Marengo, Austerlitz et Wagram... N'étais-je pas alors dans des positions plus hasardées? C'est dans les plaines de la Saxe que le sort de l'Allemagne doit maintenant se décider. Je vous le répète, la position que je prends m'offre des chances telles, que l'ennemi, vainqueur dans dix batailles, pourrait à peine me ramener sur le Rhin; tandis qu'une seule bataille gagnée me suffit pour rentrer dans ses capitales, débloquer les places de l'Oder et de la Vistule, et forcer enfin les alliés à la paix. »

Cependant l'Autriche n'avançait point dans son rôle de médiatrice, et son envoyé, le comte de Bubna, faisait comme à plaisir naître des difficultés aux propositions des plénipotentiaires français. Napoléon crut pouvoir s'en plaindre à son beau-père François, vieillard qui possédait, cette justice lui est due, un fonds de loyauté qui déroutait parfois les traditions de son cabinet. Le prince de Metternich, comprenant bien que la comédie ne pourrait pas trop attarder son dénoûment, prit le parti d'aller lui-même trouver Napoléon, afin de mettre

au service de sa ruse tout le prestige de sa personne. L'Empereur le reçut en lui prouvant qu'il était déjà pénétré. « Si vous voulez la paix, qu'attendez-vous? Nous avons déjà perdu un mois, et votre médiation devient hostile à force d'être inactive... Il ne vous convient pas, dites-vous, de garantir l'intégrité de l'empire français; si vous me l'aviez déclaré plus tôt, j'aurais été à temps de modifier mes plans, peut-être ne serais-je pas entré en campagne... Vous m'avez laissé m'épuiser par de nouveaux efforts... Mais la victoire vient de les couronner, ces efforts... Soudain vous me parlez d'armistice et de médiation..... puis, tout s'embrouille..... Sans vous la paix serait faite aujourd'hui..... »

L'Empereur continua assez longtemps sur ce ton vif et amer. Le prince de Metternich se défendit à l'aide de tout l'arsenal des phrases diplomatiques. On pourrait résumer ses réponses à ceci : à savoir que l'Autriche voulait établir un ordre de choses qui, par une sage répartition de forces, plaçât la garantie de la paix sous l'égide d'une association d'États indépendants.

Au fait, ce que voulait secrètement l'Autriche, c'était l'Italie, comme la Russie voulait la Pologne, comme la Suède voulait la Norwége, comme la Prusse voulait la Saxe, comme enfin l'Angleterre convoitait la Hollande et la Belgique; en un mot, chacun rêvait le démembrement de l'empire français, chacun songeait à nous refouler derrière le Rhin, les Pyrénées et les Alpes, et contraindre la France à capituler. Et c'est au moment où nos drapeaux flottaient encore aux bouches de la Vistule et sur les rives de l'Oder, quand nous arrivions vainqueurs aux portes de Berlin et de Breslau, quand enfin la France disposait encore de plus de 500,000 hommes..... Assurément, il était insensé de croire que l'Empereur, dans les conditions militaires où il venait de se replacer, consentît à la moindre transaction, et, pour lui arracher une lieue de terrain, il fallait recourir aux seules armes.

Le prince de Metternich proposa un congrès à Prague. Il fut accepté. Le duc de Vicence fut désigné par l'Empereur pour l'y représenter. Les prétentions formulées par les puissances étaient ce que Napoléon avait prévu : révoltantes et inacceptables. Les principales exigences portaient sur l'abandon des provinces illyriennes à l'Autriche, avec une frontière ouverte sur l'Italie, le grand-duché de Varsovie, la renonciation de l'Empereur au protectorat de la confédération du Rhin, à la médiation de la confédération suisse, et à la possession de la 32e division militaire, du département de la Hollande. Tant d'exigences n'avaient évidemment pour but que d'indigner Napoléon, de le pousser à tout rejeter, et pouvoir ainsi, par une alliance immédiate contre lui, obtenir plus encore de la puissance des armes réunies. L'Empereur se montra infiniment plus accommodant qu'on n'eût été tenté de le supposer. Ainsi, il concéda les provinces d'Illyrie bornées sur l'Italie par l'Izonzo, ainsi que le grand-duché de Varsovie, et fit abandon de ses titres de protecteur et de médiateur des peuples qui tenaient pour lui. Mais il se montra d'abord moins facile relativement à la Hollande et aux villes anséatiques; pourtant il finit par en consentir aussi la remise, une fois la paix définitivement conclue, désirant jusque-là s'en faire

un moyen de compensation pour obtenir de l'Angleterre la restitution de nos colonies. Mais lorsque le plénipotentiaire chargé de transmettre ces dernières concessions arriva au congrès, l'armistice était expiré depuis quelques heures... L'Autriche s'empressa de déclarer qu'il était trop tard et qu'elle adhérait à la coalition !

Les hostilités durent donc, malgré les désirs bien manifestes de Napoléon, recommencer sur-le-champ. La déclaration de guerre de l'Autriche coalisée fut remise, le 12 août, au duc de Bassano. L'armistice avait été dénoncé deux jours auparavant.

L'initiative du cabinet viennois compromettait notre ligne d'opération dans les environs de Dresde, ville que l'Empereur avait voulu couvrir du côté de la Bohême; il avait construit d'importans travaux près de Pyrna et sur l'Elbe, et s'était fortifié partout où flottaient nos couleurs. Son armée était ainsi distribuée : les 4ᵉ, 7ᵉ et 12ᵉ corps, ainsi que le 3ᵉ de cavalerie, étaient concentrés dans les environs de Dahme. Cette armée était destinée à agir contre le prince royal de Suède. Les 3ᵉ, 5ᵉ et 11ᵉ corps, présentant un effectif de 100,000 hommes placés sous le commandement de Ney, occupaient la Silésie, opposés à 130,000 alliés qui s'y étaient réunis. Les 1ᵉʳ, 2ᵉ et 8ᵉ corps, les 1ᵉʳ et 4ᵉ de cavalerie, ensemble 70,000 hommes, occupaient les environs de Zittau. Le 14ᵉ corps, fort de 17,000, et commandé par le maréchal Gouvion Saint-Cyr, campait à Pyrna, couvrant ainsi Dresde. La garde était dans cette ville avec l'Empereur.

L'armée autrichienne avait son quartier général à Prague, où l'empereur d'Autriche arriva le 15, bientôt rejoint par le roi de Prusse. La coalition, qui préparait ses trames de longue date, était parvenue à mettre sous les armes plus de 800,000 combattants. L'Angleterre fournissait des subsides et des munitions de toute espèce. Bernadotte était armé par elle; les landwehrs allemandes en avaient reçu 400,000 fusils et 100,000 sabres.

Les forces que l'Empereur avait à opposer à ces masses ne s'élevaient pas au-delà de 312,000 hommes prêts à marcher, et à 400,000, si l'on comptait les garnisons des places fortes, et quelques contingents d'alliés qui n'offraient déjà plus qu'un concours douteux. Les Polonais seuls semblaient inébranlables dans leur fidélité, assez mal récompensée plus tard, il faut tout dire (1).

(1) Voici, suivant les documents officiels, quelle était la composition de cette armée :

Infanterie :	1ᵉʳ corps sous les ordres du	général Vandamme,	20,000 hommes.
	2ᵉ corps	maréchal Victor,	20,000
	3ᵉ corps	maréchal Ney,	25,000
	4ᵉ corps	général Bertrand,	20,000
	5ᵉ corps	général Lauriston,	20,000
	6ᵉ corps	maréchal Marmont,	15,000
	7ᵉ corps	général Reynier,	20,000
	8ᵉ corps	prince Poniatowsky,	10,000
	9ᵉ corps	maréchal Augereau,	ils devaient rejoindre plus tard.
	10ᵉ corps	général Rapp,	
	11ᵉ corps	maréchal Macdonald,	20,000 hommes.
	12ᵉ corps	maréchal Oudinot,	20,000

Les coalisés entrèrent en campagne dès le 14 août. Le général Sacken occupa sur-le-champ Breslau, le maréchal Blücher s'empara des territoires neu-

	13e corps	maréchal Davoust,	30,000
	14e corps	maréc. Gouvion St.-Cyr,	17,000
	La garde impériale,		25,000
Cavalerie :	1er corps	gén. Latour-Maubourg,	10,000
	2e corps	général Sébastiani,	5,000
	3e corps	général Arrighi,	6,000
	4e corps	général Kellermann,	4,000
	5e corps	général Milhaud (devait rejoindre plus tard).	

La garde impériale commandée par le général Nansouty, 5,000 hommes.
Cavalerie légère attachée aux divers corps de l'armée, 10,000 hommes.
Réserve de l'artillerie, troupes du génie, etc., 10,000 hommes.
Le tout formant un effectif de 312,000 hommes.

L'armée avait en outre :

1,250 bouches à feu, dont 200 appartenant à la garde impériale.

Il est bon de mettre en regard de cet effectif l'état des forces dont disposait la coalition :

Armée russe : Général en chef Barclay de Tolly; 5 corps d'armée.

1er corps commandé par le	général Wittgenstein,	20,000 fantassins et	5,000 cavaliers.
2e corps	général Miloradowitz,	18,000 fantassins,	10,000 cavaliers.
3e corps	général Langeron,	50,000 fantassins,	10,000 cavaliers.
4e corps	général Sacken,	18,000 fantassins,	5,000 cavaliers.
5e corps	général Winzingerode,	9,000 fantassins,	10,000 cavaliers.

Total de l'armée russe : 115,000 hommes d'infanterie et 40,000 de cavalerie.

Armée prussienne : Commandée en chef par le maréchal Blücher; 4 corps d'armée et une réserve.

1er corps commandé par le	général York,	36,000 fantassins,	6,500 cavaliers.
2e corps	général Kleist,	30,000 fantassins,	3,500 cavaliers.
3e corps	général Bulow,	34,000 fantassins,	6,500 cavaliers.
4e corps	général Fauentzien,	44,000 fantassins,	8,000 cavaliers.

La réserve de cavalerie, aux ordres du général Rœderer, était de 5,000 hommes, plus 6,000 hommes de gardes.

Total de l'armée prussienne : 150,000 hommes d'infanterie, 29,500 de cavalerie.

Armée suédoise : Commandée en chef par le maréchal Stedinck; 20,000 hommes d'infanterie et 5,000 de cavalerie.

Corps allemand à la solde de l'Angleterre, commandé par le général Walmoden, 25,000 fantassins, 5,000 cavaliers.

Armée autrichienne : 4 corps et une réserve.

1er corps commandé par le général Colloredo, formant 20,000 fantassins, 2,000 cavaliers.

2e corps, d'abord aux ordres du général Chasteler, puis à ceux du général Merfeld; 15,000 fantassins, 2,000 cavaliers.

3e corps commandé par le	général Giulay,	20,000 fantassins,	2,500 cavaliers.
4e corps	général Klenau,	25,000 fantassins,	3,000 cavaliers.
Réserve	gén. Hesse-Hombourg,	20,000 fantassins,	8,000 cavaliers.

Le corps détaché aux ordres du général Bubna offrait 10,000 fantassins, 3,000 cavaliers.

Total : 110,000 hommes d'infanterie et 20,500 de cavalerie.

Le total général des alliés était donc de 520,000 hommes, dont 100,000 cavaliers de troupes régulières, auxquels il faut joindre 300,000 hommes de landwher qui furent successivement organisés.

A ces nombreux soldats les alliés joignaient 1,800 pièces de canon.

F. M.

tres. De notre côté, nous commencions nos mouvements. L'Empereur se porta avec toute sa garde à Gorlitz, où il arriva le 18. Il apprit que les rois alliés étaient encore à Prague avec la garde impériale russe, les corps des généraux Barclay de Tolly et Wittgenstein, et la réserve. Il pensa donc opportun de profiter de cette dispersion des forces ennemies pour essayer de faire accepter le combat à Blücher, et, dans ce but, il dirigea sur Lobau la garde et le 1er corps de cavalerie commandé par le général Latour-Maubourg. Arrivé de sa personne à Lowenberg, le 21 août, il ne voulut pas perdre un instant pour reprendre l'offensive. Son initiative fut couronnée d'un premier succès, car nos soldats ayant trouvé, sur la route de Goldberg, le corps du général York, ils le culbutèrent et lui tuèrent beaucoup de monde. On se souvient que ce York fut le premier allié qui nous fit défection, au nom de la Prusse, dans un moment solennel. Le général Sacken, rencontré plus loin, fut ainsi complétement battu.

Blücher était trouvé. Les premiers succès des nôtres l'affaiblissaient. Il comprit combien sa situation était critique, et se retira derrière la petite rivière de Hainau, au-delà de Graditzberg. Lauriston ayant débouché son aile gauche, tandis que Macdonald l'atteignait de front, Blücher recula encore, et passa la Katzbach. Vaine retraite! Nous le rejoignîmes corps à corps, et les généraux Latour-Maubourg, Gérard et Rochambeau, le battirent lui et ses lieutenants, les généraux Sacken et York, avec lesquels se trouvait le prince de Mecklembourg, qui se défendit fort bien. Blücher se rejeta en toute hâte sur Jauer. Les journées des 21, 22 et 23 lui coûtaient 7,000 tués, blessés ou prisonniers.

Napoléon, satisfait de ce premier succès, et comprenant qu'il serait difficile de le prolonger, retourna à Dresde avec Ney, laissant à Macdonald le commandement de ce corps d'armée, s'élevant, infanterie et cavalerie, à 75,000 hommes.

L'Empereur avait envoyé contre Bernadotte, devenu l'ennemi de la France, les 4e, 7e et 12e corps, réunis sous les ordres du maréchal Oudinot. Le maréchal Saint-Cyr se trouvait donc seul chargé de la défense de Dresde. Les coalisés jugèrent le moment opportun pour entreprendre l'attaque de la capitale de la Saxe. 200,000 hommes débouchèrent, le 22 août, de la Bohême. Cette armée était placée de fait sous le commandement du prince de Schwartzemberg; mais le véritable général de l'armée, si l'on peut dire, c'était une sorte de comité aulique de guerre, placé à Vienne, et composé des rois et princes coalisés, de l'ambassadeur d'Angleterre lord Cathcart, des autres principaux ambassadeurs, des généraux Moreau, Barclay de Tolly, Diebitsch, Jomini (le général transfuge et historien), Knesebeck, etc., qui discutaient les opérations projetées et se prononçaient sur les plans. Des intérêts privés avaient empêché de confier ce commandement à l'archiduc Charles, qui avait fait ses preuves. L'empereur Alexandre était, d'une façon occulte et irresponsable, l'âme de ces délibérations.

Il faut dire que Schwartzemberg, qui n'avait pas les hautes capacités militaires indispensables pour faire tête à un jouteur de la force de Napoléon,

n'était pas non plus entouré de généraux fort distingués. Les principaux, qui, tous deux ont, dans ces temps derniers, joué des rôles, fatal pour l'un, retentissant pour l'autre, étaient le général Latour, tombé sous les coups du peuple insurrectionné, et le général Radetzky, depuis si terrible aux Italiens du Nord (1). Le général Langueneau, officier saxon, était encore un traître à Napoléon, qui fut adjoint aux généraux déjà cités. Gouvion Saint-Cyr se trouvait dans une fâcheuse position, car il n'avait que 17,000 hommes à opposer à une aussi formidable masse d'assaillants. Il se retira derrière ses retranchements. Le 25, les coalisés prirent position sur la rive gauche de l'Elbe et cernèrent la ville. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr crut être attaqué sur-le-champ, pensant bien que l'ennemi ne laisserait pas à l'Empereur le temps d'approcher. Aussi fut-il fort étonné de voir Schwartzemberg inactif, attendant encore des renforts, et se bornant à prendre des dispositions stratégiques. L'Empereur, inquiet de la position de Dresde, qu'il désirait voir tenir d'elle-même jusqu'au 25, voulut savoir précisément à quoi s'en tenir, dans son projet de se porter sur Pyrna, afin de faire une énergique diversion sur les derrières de l'ennemi, entreprise qui eût dû avoir de grands résultats. En conséquence, il expédia vers Dresde le colonel Gourgaud, un de ses officiers d'ordonnance, qui revint dans la nuit avec une connaissance parfaite des choses. Voici quel fut son rapport oral à Napoléon :

« La situation du maréchal Saint-Cyr est des plus critiques. On se dispose à évacuer le grand jardin. En m'éloignant de Dresde, j'ai vu les feux de l'ennemi qui éclairaient tout l'horizon. Un village en flammes jetait des lueurs sinistres sur toute la ville. — Eh bien! dit l'Empereur, quel est l'avis du duc de Bassano? — Sire, M. de Bassano ne pense pas qu'on tienne encore vingt-quatre heures. — Et vous? — Moi, sire, je pense que Dresde sera enlevée demain, si votre Majesté n'est pas là. — Puis-je compter sur ce que vous me dites? — Sire, j'en réponds sur ma tête! » Après avoir entendu Gourgaud, l'Empereur manda auprès de lui le général Haxo, ingénieur habile, et, le doigt appuyé sur la carte, il lui montra ce qu'il attendait de son intelligence et de son dévouement, lui parlant en ces termes : « Voilà Vandamme qui s'avance au-delà de l'Elbe, par Pyrna, il s'y trouvera sur les derrières de l'ennemi, dont l'empressement pour s'enfoncer jusqu'à Dresde a été extrême. Mon projet était de soutenir ce mouvement avec toute l'armée, et c'était peut-être le moyen d'en finir une bonne fois avec mes ennemis; mais le sort de Dresde m'inquiète, je ne veux pas sacrifier cette ville. Il ne me faut plus que quelques heures pour m'y rendre, et je me décide, non sans regret, à changer de plan pour marcher à son secours. Vandamme est encore en forces suffisantes pour suppléer à ce mouvement général, et faire un grand mal à l'ennemi. Que de Pyrna il

(1) Radetzky ne se forma que depuis; on l'a vu, dans sa dernière campagne contre le malheureux Charles-Albert, en 1848, à l'âge de 82 ans, se faire mettre à cheval le matin, et ne s'en faire déposer que le soir, et cela pendant 12 ou 15 jours consécutifs. Alors ce n'était qu'un officier de courage et rien de plus.

se porte sur Gieshubel, qu'il gagne les hauteurs de Peterwalde, et *qu'il s'y tienne;*... qu'il en occupe tous les défilés, et que, de ce poste inexpugnable, il attende l'issue des événements qui vont avoir lieu sous les murs de Dresde. C'est à lui qu'est réservé le soin de ramasser l'épée des vaincus. Mais il faut du sang-froid; il faut surtout ne pas se laisser imposer par la cohue des fuyards. Expliquez bien mes intentions à Vandamme, et dites-lui tout ce que j'attends de lui. Jamais il n'aura eu une plus belle occasion de gagner le bâton de maréchal! »

Le général Haxo ayant tout compris, descendit aussitôt des hauteurs de Stolpen dans les gorges de Lilienstein, rejoignit le général Vandamme, et ne quitta plus ses pas.

A peine le général Haxo était-il parti, que l'Empereur fit rentrer Gourgaud: « Prenez un cheval frais, lui dit-il, retournez sur-le-champ à Dresde, dites qu'il faut tenir... que j'arrive. Vous trouverez en chemin la division Teste; faites-la revenir sur Dresde. Vous trouverez aussi Lefèvre-Desnouettes; dites-lui de tenir ses escadrons prêts sur mon passage. La vieille garde partira d'ici à la petite pointe du jour, je serai moi-même de bonne heure à Dresde. Faites en sorte que je vous trouve à mon entrée dans Neustadt... Partez. » Et Gourgaud reprit aussitôt au galop le chemin de Dresde.

Le 26, à la pointe du jour, un changement de direction s'opéra. L'Empereur était à cheval, et ses troupes avaient déjà pris la route qui ramène de Stolpen sur Dresde (1).

L'Empereur arriva à Dresde le 26 au matin, accompagné de la garde et du 1er corps de cavalerie. Le même jour, à quatre heures après midi, les coalisés, qui ignoraient le retour de Napoléon, commencèrent résolûment l'attaque, persuadés d'avoir affaire à un très-faible ennemi. Nous subîmes encore là une défection. Deux régiments de hussards westphaliens, dont la confiance était ébranlée, passèrent à l'ennemi. Chaque colonne des coalisés marchait précédée de cinquante pièces de canon, qui ouvrirent un feu nourri sur la ville. Le combat débuta d'une façon fougueuse et acharnée. Nos batteries de redoutes avancées eurent peine à ralentir la marche des colonnes ennemies qui, pleines d'ardeur, arrivèrent jusqu'aux palissades. Nos affaires allaient mal. Au centre, les Hongrois de Colloredo avaient déjà enlevé la redoute de la barrière de Dippodiswalde; sur la droite, à la porte de Freyberg, nos batteries étaient éteintes par le feu supérieur de l'artillerie autrichienne, et, sur la gauche enfin, Russes et Prussiens pénétraient dans le faubourg de Pyrna... les habitants fuyaient..... l'ennemi pouvait se croire sûr de la victoire; partout, dans son délire, il criait : A Paris! à Paris! Une porte restait à forcer, celle de Planen; l'ennemi s'y précipite..... Mais tout à coup cette porte s'ouvre, et les assaillants s'arrêtent pour ainsi dire médusés. Ce fut comme l'irruption d'un volcan! Qu'on s'imagine les bataillons de la vieille garde commandés par Cambronne, Tyndall et Dumoustier, qui s'élancent, couverts par le feu foudroyant

(1) Fain.—Jomini.

des murs crénelés. Prises à revers par celui des redoutes, les colonnes autrichiennes reculent épouvantées. Leurs pièces sont abandonnées, quand leurs canonniers ne sont pas massacrés sur leurs affûts, et cette irruption s'est répétée à chaque porte de la ville, d'où des sorties simultanées nous firent en un clin d'œil reprendre l'offensive. Nous reprîmes toutes les positions que l'ennemi avait déjà réussi à conquérir. L'Empereur, à la tête dé la cavalerie, parcourut la plaine au milieu d'une grêle de mitraille et de boulets qui abattaient à ses côtés ses aides-de-camp. Sa présence causa sur toute la ligne une sensation électrique. Schwartzemberg était stupéfait et éperdu. La présence de l'Empereur à Dresde lui semblait un rêve, rêve terrible, qui changeait sa facile victoire en une sanglante défaite. Il rallia de son mieux son armée, à l'abri de ses batteries qui, continuant leur feu jusqu'au soir, protégèrent la retraite des coalisés se réfugiant en désordre sur les collines. L'ennemi perdait, dans cette première journée, en outre de plus de 2,000 prisonniers, 4,000 hommes tués ou blessés. Notre perte fut aussi assez sensible; elle s'éleva à environ 3,000 hommes, et cinq généraux : Gros, Boyeldieu, Combelles, Dumoustier et Tyndall, tous de la garde, étaient parmi les blessés. Si l'Empereur ne fut ni blessé ni tué, la chose peut être considérée comme un miracle.

Le lendemain de cette journée au dénoûment si imprévu, l'Empereur prit ses dispositions pour attaquer l'ennemi sur ses hauteurs. Les coalisés comptaient 70,000 hommes de plus que nous, et devaient espérer une revanche. Les 2[e] et 6[e] corps de cavalerie nous rejoignirent, ce qui améliora les plans de Napoléon. L'aile droite fut confiée à Murat, qui venait de rejoindre l'Empereur. La gauche, commandée par le maréchal Ney, et le centre par sa Majesté en personne, constituaient un des plus forts commandements de nos batailles. Les coalisés s'avouaient-ils en secret que la présence de Napoléon, à cheval au milieu des boulets, valait leurs 70,000 hommes d'avantage numérique? On ne sait! mais toujours est-il que Schwartzemberg ne parut jamais aussi sombre à son état-major, la veille si sûr de son fait, qu'on y parlait beaucoup de Paris. L'armée combinée se partagea dans les positions qu'elle prit, entre les collines sur lesquelles elle s'était réfugiée la veille et la plaine où nous étions développés.

L'Empereur reconnut, le 27 de grand matin, que la gauche ennemie ne touchait point à l'Elbe; afin de l'empêcher de s'y appuyer, il précipita sur ce point une attaque de tirailleurs; peu à peu la canonnade s'engagea sur toute la ligne, et, à neuf heures, l'Empereur donna l'ordre d'attaque générale, malgré une pluie fort gênante qui prit bientôt les proportions d'un déluge et détrempa tout le terrain; pourtant l'ardeur de nos soldats n'en fut point ralentie. Partout l'ennemi nous reçut avec résolution. Notre centre immobile vit ses ailes se développer pour contourner l'ennemi. La réserve était formée de la vieille garde, l'héroïne de la veille. L'Empereur, impétueux et insouciant de ses dangers, était partout.

Une circonstance singulière est celle-ci; le doigt de la Providence y semble empreint. Une de nos batteries s'était tue, faute à ses coups de porter. L'Em-

pereur s'en aperçoit, et lui ordonne de reprendre son feu, afin de faire diversion chez l'ennemi, trop sur la défensive ailleurs. A la première salve, on peut reconnaître qu'une grande agitation se manifeste sur la hauteur occupée par les alliés. Sans doute, un des principaux chefs de l'armée coalisée a été frappé..... mais lequel (1)? On ne tarda point à reconnaître que ce n'était ni Schwartzemberg ni aucun des princes alliés. La Providence voulut que celui qu'un boulet français alla ainsi renverser au milieu de l'état-major russe, fût un de nos illustres traîtres, le vainqueur de Hohenlinden.....

Sur la droite, le canon témoignait de l'avantage que prenait notre cavalerie sous le roi de Naples. L'Empereur se porta de sa personne sur la gauche, afin d'en diriger les mouvements correspondants. Le centre soutenait le fort de la bataille. L'Empereur trouva le duc de Trévise qui rejetait l'ennemi sur la route de Dohna. Content de notre attitude sur ce point, il revint au centre. L'aile gauche ennemie commençait à se voir écrasée par le général Latour-Maubourg et le duc de Bellune, non moins heureux que l'était Murat contre leur aile droite. Ce dernier s'était avancé sur la route de Frezberg jusqu'à Grumbach, où il avait coupé l'avant-garde de Klenau. Le roi de Naples avait pris une part de soldat à ce mouvement tout à fait opportun et décisif. Le sabre à la main, remarquable par sa stature et l'éclat théâtral de son costume (2), il avait fondu comme un lion sur les carrés autrichiens mis en déroute. Le terrain, tout baigné de pluie, était plus défavorable à l'ennemi qu'à nos soldats, attendu qu'il avait à se soutenir sur la déclivité des collines où la cavalerie ne fut d'aucun usage, de sorte que des colonnes entières se rendirent prisonnières

(1) Une circonstance singulière vint le faire deviner. Après le bataille, on trouva à Hottnitz un chien qui avait été perdu par le général qu'avait blessé la décharge ordonnée par Napoléon, et sur le collier de ce chien on lut : *J'appartiens au général Moreau.* Bientôt après on eut la preuve que c'était en effet Moreau qui, revenu récemment d'Amérique, accompagnait l'empereur Alexandre à titre de conseil. Il venait de communiquer à Alexandre quelques observations lorsqu'un boulet lui fracassa les deux jambes, qu'il fallut ensuite couper. Il ne survécut point aux suites de cette double opération. Étrange coïncidence! c'est l'homme qu'il a trahi, qui ordonne par hasard à une batterie muette de tirer... et le boulet qui tue le traître est, pour ainsi dire, lancé par la main même de Napoléon! — Moreau fut enterré dans une église de Saint-Pétersbourg.

(2) « Murat attirait l'attention, dit un historien allemand, et fixait tous les regards par sa taille, par son costume brillant et par les riches harnais de son cheval. Sa figure, ses beaux yeux bleus, ses gros favoris, ses cheveux noirs bouclés qui tombaient sur le collet d'un *kurtka* (habit polonais) dont les manches étroites avaient une ouverture au-dessus de l'épaule, excitaient l'attention. Le collet de son habit était richement brodé en or; l'habit était serré par une ceinture dorée à laquelle pendait un sabre léger, à lame droite, à la manière des anciens Romains, sans tranche ni garde. Ce prince portait ordinairement un pantalon large, couleur amarante, dont les coutures étaient brodées en or, et des bottines de peau jaune ou de nankin. L'éclat de ce costume était encore rehaussé par un grand chapeau garni de plumes blanches, avec une large bordure d'or, et un grand plumet composé de quatre grandes plumes d'autruche retombantes, au milieu desquelles s'élevait une magnifique aigrette de héron. La selle et les étriers dorés étaient de forme hongroise ou turque. Le cheval était couvert d'une housse traînante, bleu de ciel, richement brodée en or; la bride était magnifique. »

sans faire usage de leurs armes. Les régiments de Lusignan et Reynier se livrèrent ainsi; ceux de Beaulieu, Nugent et Colloredo furent, pour ainsi dire, détruits, tant les morts, les blessés et les prisonniers les réduisirent. A midi, les généraux autrichiens Andrassy et Milesino étaient tués, les généraux Mariassy, Giulay et Fieremberger étaient blessés, et parmi les prisonniers on notait le feld-maréchal-lieutenant Metzko ainsi que le général-major Seckensky. Une heure plus tard, tout un corps de 15,000 hommes mettait bas les armes. A trois heures, la victoire était décidée et l'ennemi battait en retraite de toutes parts.

Le prince de Schwartzemberg fut obligé de se réfugier, à travers des chemins impraticables, en Bohême. Les pertes ennemies, pour cette seconde journée, atteignirent le chiffre peu commun de 40,000 hommes, dont 18,000 prisonniers, la majeure partie Autrichiens. 130 pièces de canon, 130 caissons et 18 drapeaux formèrent notre butin.

Plein d'espoir de développer encore sa victoire, l'Empereur s'élança à la poursuite des ennemis, pensant les cerner entre lui et Vandamme, qu'il supposait formidablement placé, par ses ordres, sur les hauteurs de Pyrna. La ruine des coalisés pouvait être consommée... mais l'instant semblait venu où les fautes de ses lieutenants devaient compromettre tous les succès que lui-même remportait avec tant de génie et d'éclat. Vandamme, au moment où l'Empereur triomphait si glorieusement de la coalition des empereurs et des rois, Vandamme, disons-nous, aventuré dans la vallée de Tœplitz, s'y faisait battre, tandis que Macdonald, en Silésie, éprouvait un échec sur la Katzbach, et que le maréchal Oudinot, ayant rencontré Bernadotte et Bulow dans la plaine de Gross-Beeren, était forcé de plier sous le nombre et se retirait sur Wittemberg, alors que Napoléon le croyait entré à Berlin... Ainsi s'annulait, sur divers points, la victoire de l'Empereur dans la plaine ensanglantée de Dresde!

Tœplitz était le point de réunion indiqué par le prince de Schwartzemberg aux débris de son armée. Les généraux Chasteler, Radetzky, de Colloredo et Barclay de Tolly se retirèrent par des routes diverses, sans pouvoir trop choisir. L'Empereur accompagna jusqu'à Pyrna nos colonnes en chasse des vaincus. Mais à Pyrna, Vandamme manqua. La suite à donner à la victoire du champ de bataille était donc désormais impossible. Harassé par les fatigues de ces cinq journées dévorantes, toujours à cheval, transpercé jusqu'aux os, Napoléon fut pris d'une indisposition que des vomissements répétés tournaient au sérieux. Son entourage le supplia de revenir à Dresde; il céda, et quelques jours de repos le rétablirent.

Il nous reste à indiquer rapidement les différentes opérations, toutes néfastes par leurs résultats, qui furent l'œuvre des lieutenants de l'empereur Napoléon, et qui atténuèrent par leur réunion le puissant effet qu'eût dû opérer, dans nos affaires militaires, le grand succès des deux journées de Dresde. Nous finirons par un examen de la situation.

Trois désastres presque simultanés nous frappaient donc au moment même

où Napoléon triomphait sous les remparts de la capitale de la Saxe. La défaite de Vandamme a été l'objet de discussions passionnées où ce général qui avait, disait Napoléon au général Haxo, une si belle occasion de saisir son bâton de maréchal de France, est jugé diversement. Les écrivains qui lui sont le plus favorables, établissent les faits de la façon que nous allons analyser. Tœplitz, où se trouvaient le corps diplomatique, le cabinet des souverains alliés et le dépôt du quartier général allemand, s'était effrayée de l'approche du 1er corps. Tout fuyait. Déjà Vandamme avait chassé des hauteurs de Peterswalde le général Ostermann, envoyé pour s'opposer à sa marche. Il lui avait tué 2,000 hommes. Ostermann, qni espérait des renforts de Schwartzemberg, reprit la défensive, se battit énergiquement de sa personne, perdit un bras et parvint à couvrir Tœplitz. Des renforts arrivèrent, et Vandamme fut contraint de se retirer à Korwitz et à Kulm. Isolé dans la plaine, Vandamme ne prévoyait pas sitôt Schwartzemberg, qui voulut profiter de son isolement; mais Vandamme ayant reçu le jour même l'ordre de continuer sa marche sur Tœplitz, il espéra être soutenu et s'abandonna à sa fortune. Schwartzemberg ne perdit pas un instant et attaqua. Les Français se battirent héroïquement; mais le nombre est la plus vulgaire des conditions de victoire. Écrasé par les masses, le 1er corps perdit dans cette journée fatale plus de 10,000 hommes et 7,000 prisonniers. Le malheureux général en chef, les généraux Haxo et Guyot partagèrent son sort : Haxo était de plus assez grièvement blessé. Les débris du 1er corps rejoignirent l'armée à Dirsterdorf le 1er septembre.

Le combat de Gross-Beeren n'avait pas pour le maréchal Oudinot une issue plus heureuse. Le duc de Reggio n'avait pu gagner Berlin aussi rapidement que l'Empereur l'avait supposé. Changeant sa direction, ce fut par la route de Wittemberg qu'il s'approcha. Mais Bernadotte était avisé de notre approche. Il avait à la hâte quitté Postdam et planté son quartier général dans la plaine même de Berlin. Débouchant, le 22, de Trebbin, Oudinot se trouva devant 100,000 hommes. Le duc de Reggio n'était point homme à reculer. Songeant combien une victoire serait plus avantageuse que ne serait nuisible une défaite, il accepta la bataille. Elle eut lieu le 23 août. Le général Bertrand, à la tête du 4e corps, fut toute la journée aux prises avec les Prussiens; le général Regnier réussit à faire reculer ses adversaires et à leur prendre un village. Le général Guilleminot ne fut pas moins heureux d'abord, l'affaire s'engageait sous d'excellens auspices; mais Bulow, Worouzof et Wintzingerode reprirent peu à peu l'avantage et, vers le soir, nos pertes étaient assez sensibles pour que le duc de Reggio crût devoir se retirer, le combat cessant d'ailleurs devant la nuit. Il prit la route de Wittemberg, disputant pied à pied le terrain à l'ennemi.

Macdonald n'était pas plus heureux sur la Katzbach. Blücher, tout étonné de n'être pas attaqué, comprit que, partant pour Dresde, l'Empereur avait emmené presque toutes ses forces avec lui. Cette persuasion le décida à prendre sur-le-champ l'offensive. Il se mit en mouvement le 26 pour passer la Katzbach, avec Sacken et York. Les Français, de leur côté, commençaient leur

marche, le maréchal Macdonald ayant aussi décidé l'attaque; mais nous fûmes rejoints avant d'avoir pu choisir nos positions. Le général Sébastiani eut beaucoup à souffrir de l'immense supériorité numérique de la cavalerie ennemie, tandis qu'on s'attaquait énergiquement sur tous les points. La journée nous fut pénible. Le général Tarayre vit sa colonne écrasée par le corps tout entier de Sacken. Macdonald, le soir, jugea devoir se retirer par Pransnitz. Le 4, continuant notre retraite, nous repassions le Zobaner-Wasser.

Ney, enfin, le soldat heureux, avait été substitué à Oudinot dans le commandement des troupes qui, à Gross-Beeren, venaient de combattre sous les ordres du maréchal. L'intention du prince de la Moskowa était de se placer le plus vite possible entre Dresde et Berlin. Mais Ney ne commandait qu'à 45,000 hommes, et le prince royal de Suède couvrait Berlin avec 100,000 Russes, Prussiens et Suédois. L'ennemi fut rencontré à Dennevitz et le combat s'engagea vivement. Les généraux Bertrand, Lorge, Morand et Fontanelli, firent vigoureusement tête aux Prussiens de Tauenzien. L'arrivée de Bulow fut même assez opportune pour ce dernier qui pliait. Bertrand se vit le plus particulièrement pressé. Le général Guilleminot, excellent officier, s'empara du village de Golsdorf; la division Pacthod s'engagea avec le 12ᵉ corps. Alors on se battit partout. Nous gagnions peu à peu du terrain, lorsque Bernadotte, accourant avec ses réserves de 40,000 hommes frais et 150 bouches à feu, nous enleva nos avantages. Les divisions saxonnes qui combattaient dans nos rangs lâchèrent pied les premières. L'ennemi, renforcé, rafraîchi, profita de notre épuisement, reprit les divers villages que nous lui avions enlevés. Macdonald, ne voulant pas multiplier nos pertes, ordonna la retraite sur Gorgau. Le maréchal Oudinot, resté au commandement des 7ᵉ et 12ᵉ corps, et qui avait accompli mainte charge brillante, se retira vers Schweidnitz.

« Je me suis un peu étendu sur nos désastres, « fait dire à l'empereur Napoléon le général Jomini, dans un ouvrage où, à la façon antique, il met son héros en scène et racontant lui-même sa vie à d'illustres capitaines des temps anciens, » parce qu'ils eurent une notable influence sur les résultats de la campagne. Ces échecs multipliés ont fait concevoir des doutes sur l'habileté de mon plan et sur la solidité des principes sur lesquels il reposait. Rien n'est plus injuste. Pour réussir, il ne m'a manqué que des troupes un peu plus aguerries et rompues aux fatigues, mais principalement une plus grande quantité de bonne cavalerie. Un plan basé sur l'emploi alternatif d'une masse supérieure, au point décisif, exige que les armées secondaires, qui restent sur la défensive, soient organisées de manière à battre en retraite pour ne pas se laisser entamer; or, les retraites ne s'effectuent pas sans une bonne cavalerie, surtout avec de l'infanterie peu expérimentée. Pour juger si le système des lignes centrales est défectueux, il importe d'établir parité de moyens, c'est-à-dire qu'il faudrait voir ce que j'eusse fait entre l'Elbe et la Katsbach, si j'avais eu, comme les alliés, des soldats robustes et 80,000 chevaux.

« Je ne dissimule pas néanmoins que le système des lignes centrales ne soit

plus avantageux avec une ligne de 100,000 hommes contre trois corps de 33,000 hommes, qu'avec une masse de 40,000 hommes contre trois armées de 120,000 hommes. D'abord, la difficulté des vivres devient extrême avec des armées aussi énormes, surtout dès qu'on réussit à les concentrer dans un espace étroit. Ensuite, il est plus aisé de manœuvrer contre des fractions de 30,000 hommes et de se porter des coups mortels, qu'il ne l'est d'entamer 120,000 combattants. Plus les masses sont grandes, plus l'action du génie est soumise au caprice des accidents, et plus les événements secondaires ont de réaction.

« Malgré ces vérités, ce n'était pas le système qui péchait, mais bien les mesures d'exécution. Pouvais-je prévoir que Macdonald s'exposerait à un revers sanglant, en agissant en sens contraire de mes instructions? Peut-être eussé-je mieux fait de l'attirer derrière la Queiss, à l'instant même où la question allait se décider à Dresde. Oui, je le crois, il eût été plus sage d'attendre l'issue de la bataille pour attaquer Blücher; car, si nous avions été vaincus à Dresde, tout succès en Silésie aurait été éphémère, pour ne pas dire calamiteux.

« On peut appliquer les mêmes reproches aux opérations d'Oudinot et de Ney contre le prince de Suède. En un mot, il aurait fallu frapper au point décisif, avec la masse de nos forces que j'aurais conduites en personne, et rester en observation, sur la défensive, partout où je ne serais pas. La première conséquence de ce système eût été de faire replier Macdonald sur Gœrlitz, quand je marchais vers Dresde, ce qui m'eût permis d'emmener le 3e corps avec moi sur l'Elbe, et d'y frapper à coup sûr avec des forces plus considérables, soit sur Prague, soit sur Dresde. Si je déviai de ces maximes, c'était dans l'espoir de diminuer les chances défavorables résultant de mon infériorité en nombre, prenant partout l'initiative, et le non-succès de la campagne dépendit probablement d'un excès de confiance puisé dans l'application d'une règle si incontestable. Il en eût été autrement si j'avais pu me multiplier, car j'aurais bien su remédier, par de bonnes manœuvres, à une infériorité locale momentanée. Frédéric avait triomphé à Leuthen contre des forces triples; Macdonald ne pouvait-il pas lutter avec 80,000 hommes contre 95,000?

« Au fait, ce qui m'a le plus manqué dans cette campagne, ce sont deux lieutenants qui entendissent bien la grande guerre. Je n'étais sûr de rien là où je ne me trouvais pas en personne. Si jamais j'eus lieu d'éprouver que mon système d'état-major était vicieux, ce fut dans ces opérations mémorables.

« J'aurais eu mauvaise grâce d'attendre de mes lieutenants tout ce que j'aurais pu faire moi-même; cela était impossible. Arbitre des réputations comme grand capitaine, maître de la fortune de mes officiers comme souverain, je tenais en mes mains les deux grands mobiles qui dominent les hommes. Dès que je paraissais sur un point, la confiance, l'enthousiasme, l'ambition, la crainte, toutes ces passions se réunissaient autour de moi; mes subordonnés leur déguisaient ou aplanissaient toutes les difficultés et leur faisaient opérer des prodiges. Mes lieutenants, au contraire, rencontraient partout des riva-

lités, des défiances à égalité de talent; ils n'eussent pu m'égaler dans leurs opérations, à plus forte raison lorsqu'il n'y avait pas plus de similitude de caractère et de génie que de moyens d'action. »

Tant de combats s'étaient accomplis durant le mois d'août, que les armées des coalisés, épuisées de fatigue, passèrent tout le mois de septembre autour de Dresde, sans autre événement que quelques engagements sans portée. Schwartzemberg désirait rentrer en Saxe et agissait en conséquence. L'empereur Napoléon ne quittait guère Dresde, s'y ingéniant à frapper quelque grand coup; l'armée était campée aux alentours. Mais le signal de la reprise des grandes opérations ne tarda pas à être en quelque sorte donné par l'arrivée de l'armée de Pologne, forte de 60,000 hommes, et arrivant de par-delà Moscou. Ces soldats portaient une sorte de casque carré, surmonté de la croix grecque et du chiffre impérial. Dans la cavalerie, on voyait avec étonnement des hommes armés d'arcs et de flèches : c'étaient des Tartares et des Baskirs. Cette armée était commandée par le général Benningsen.

L'Empereur tenait à retenir sur l'Elbe les armées alliées, et, pour y réussir, il songea de leur faire naître des craintes sur Berlin. Dans les divers mouvements qu'effectuèrent nos troupes, les communications de Blücher et de Bernadotte se trouvèrent interceptées. Mais un contre-temps nouveau était réservé à nos armes : Napoléon apprit que le roi de Bavière lui faisait à son tour défection. A cette nouvelle inattendue, lit-on dans les *Mémoires de Napoléon*, l'Empereur crut devoir changer le plan de campagne qu'il avait médité depuis deux mois, et pour lequel on avait disposé les forteresses et les magasins. Ce plan consistait à jeter les alliés entre l'Elbe et la Saale, et, manœuvrant sous la protection des places et des magasins de Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg, d'établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (l'armée française possédait sur l'Oder les places de Glogau, Custrin et Stettin), puis, selon les circonstances, de débloquer les places de la Vistule, Dantzick, Thorn et Modlin. Il y avait à espérer un tel succès de ce vaste plan, que la coalition en eût été désorganisée, et tous les princes de l'Allemagne confirmés dans leur fidélité et dans l'alliance de la France. Si, comme on avait dû le penser, la Bavière eût tardé quinze jours à changer de parti, on eût été assuré qu'elle n'en eût plus changé.

Notre armée continuait à se concentrer autour de Leipsick, sur laquelle le prince Schwartzemberg se dirigeait aussi. L'Empereur y arriva le 15 au matin; il y trouva Marmont et Augereau. L'ancienne Leipsick est renfermée dans une enceinte étroite, irrégulière, et qui, dans son ensemble, se rapproche du carré. Une vieille chemise de maçonnerie, garnie d'un fossé sans contrescarpe et plantée d'arbres, forme cette enceinte. La ville communique avec ses faubourgs par quatre portes; voici leur désignation : au nord, les portes de Halle et de Randstadt, qui conduisent à l'Elster; à l'est, la porte Grimma; au sud, la porte de Saint-Pierre. Les faubourgs sont neufs et vastes. Ceux du midi et de l'est sont ceints de murs; ceux du nord sont protégés par la Partha. Enfin, le fau-

bourg de Randstadt, qui est dans la direction de Lutzen, conduit à un long défilé resserré entre les marais de l'Elster.

L'empereur Napoléon passa la journée du 15 à reconnaître les positions de l'armée ennemie; les vedettes des deux armées n'étaient qu'à quelques portées de fusil de distance. Dans sa tournée, il rencontra le corps du duc de Castiglione, qui arrivait de France et qu'il voyait pour la première fois. Trois régiments de ce corps, récemment organisés à Wurtbourg, n'avaient pu encore inaugurer leurs aigles. L'Empereur, qui ne laissait jamais échapper une occasion d'agir sur le moral de ses troupes, voulut procéder sur-le-champ à cette cérémonie; le prince de Neufchâtel, en qualité de vice-connétable, l'organisa rapidement. Les bannières qui se développaient sous les aigles encore enveloppées furent déployées, et l'Empereur, après un chaleureux exorde de circonstance, fit faire le serment de fidélité. Toute cette cérémonie s'accomplit avec un grand enthousiasme.

Voici quel était l'état des forces des deux armées :

Nous avions dû laisser Gouvion Saint-Cyr avec 25,000 hommes à Dresde, ce qui réduisait à 156,000 notre effectif, dont suit la division : — Aile droite, 27,000 hommes, commandés par le roi de Naples; — aile gauche, 44,000 hommes, commandés par le prince de la Moskowa; — le centre, 46,000 hommes : l'Empereur s'y tenait;—corps détaché derrière Leipsick, 15,000 hommes, commandés par le général Bertrand; — réserve, vieille et jeune garde, commandée par le général Nansouty, 24,000 hommes. La cavalerie ne figurait que pour 22,000 hommes dans cet ensemble. Outre les chefs de chaque grande division de l'armée qui viennent d'être désignés, cette armée était commandée par les maréchaux Victor, Oudinot, Augereau, Macdonald, Marmont, et par les généraux Lauriston, Poniatowsky, Michaud, Latour-Maubourg, Drouot, Maison, Sébastiani, Souham, Arrighi, Regnier, Bertrand, etc.

Les forces des alliés étaient plus que doubles des nôtres, puisqu'elles se montaient à 350,000 hommes, dont 54,000 de cavalerie, divisés ainsi : — *l'armée* dite de *Bohême*, 145,500 Russes, Autrichiens et Prussiens, commandés par le prince de Schwartzemberg; — *l'armée du Nord*, 82,500 Suédois, Russes et Prussiens, commandés par le prince royal de Suède, Bernadotte; — *l'armée de Pologne*, 35,000 Russes et Autrichiens, commandés par le général Benningsen; — *l'armée de Silésie*, 94,000 Russes et Prussiens, sous les ordres du général Blücher.

Le 16 octobre, au point du jour, l'Empereur étudiait les premiers mouvements des colonnes ennemies, lorsque les batteries prussiennes donnèrent le signal de l'attaque. Presque au même moment l'armée s'ébranla sur tous les points, et le feu s'engagea ardemment de part et d'autre. Notre droite fut entreprise par le général Kleist et rencontra les Polonais. Les villages que nous occupions furent simultanément attaqués sans succès. Le duc de Tarente prit en flanc le général Klenau, et nous obtînmes dès le début divers succès partiels. Napoléon, jugeant le moment arrivé de tenter quelque manœuvre propre

à dessiner nettement les chances de la journée, résolut d'occuper vers ses extrémités un ennemi que sa force numérique l'empêchait d'entreprendre par son centre sans quelque ruse propre à y faire diversion. Le duc de Reggio partit avec deux divisions de la jeune garde, en même temps que le duc de Trévise volait à l'exécution des ordres reçus. Le corps du prince de Wurtemberg ne tarda pas à être mis dans la plus complète déroute. Sur d'autres points, à Liebertwolkowith particulièrement, le maréchal Macdonald culbuta l'ennemi et s'empara du bois de Gross-Possna. Le général Maison y fut blessé. Sébastiani fit aussi un grand ravage dans la cavalerie du général Klenau. Schwartzemberg jugea qu'il était grand temps d'appeler ses réserves pour refaire sa ligne rompue. Du reste, il faut dire que, malgré nos divers succès partiels, à trois heures de l'après-midi nous n'étions point encore dans une de ces situations décidées qui présagent une victoire. Une charge de cavalerie que nous tentâmes sur Wachau ne nous fut point favorable dans l'issue, malgré l'élan qu'y mirent Kellermann et Latour-Maubourg. Cependant Murat battait le prince de Wurtemberg, lui enlevant 26 canons, et le centre de l'armée ennemie finissait par plier, lorsque l'empereur de Russie jugea que le moment était venu de faire donner la cavalerie de sa garde. Dans le désordre qui suit toujours une charge à fond, Latour-Maubourg ne put conserver, devant ces troupes fraîches, la totalité des canons qu'il venait de prendre, et ce brave général eut la cuisse emportée. Toutes les réserves de l'ennemi, en prenant part à l'action, n'avaient guère fait que la rendre plus indécise.

Sur l'extrême droite, le corps autrichien du général Merfeldt (qui plus tard fut fait prisonnier) avait vainement lutté contre Poniatowsky. Ce général s'était, durant ce jour, couvert de gloire, et l'Empereur le créa le soir maréchal de France, ne prévoyant point combien peu de temps le prince jouirait de cette glorieuse dignité. Bertrand avait été assez heureux, de son côté, pour conserver contre les vives attaques du général Giulay le village de Lindenau, poste dont la conservation, vu sa position sur l'Elster, pouvait devenir le salut de l'armée. Ney s'était, vers le soir, replié sous Leipsick, se bornant à défendre le faubourg de Halle contre Blücher. Raguse et les généraux Compans et Friederich furent blessés dans leurs luttes, balancées d'avantages, avec l'armée de Silésie. En résumé, cette première journée laissa la victoire indéterminée.

Le lendemain, il y eut comme une sorte de trêve. Les coalisés espéraient voir arriver l'armée de Pologne pour les renforcer; Napoléon, qui savait cela, essaya de négocier.

Ce fut le général Merfeldt, que l'empereur connaissait comme ancien négociateur de Campo-Formio et comme porteur de la tentative d'armistice à la fameuse journée d'Austerlitz, qu'il voulut charger de présenter à l'empereur d'Autriche des offres de conciliation. On rend au général son épée, et il va être renvoyé sur parole. Le moment est grave, — dit Napoléon au général autrichien, — et la journée de demain peut rendre irrévocable un avenir encore inconnu, peut-être terrible. L'Empereur aime à se souvenir qu'il y a entre l'empe-

reur François et lui une autre alliance, qui n'est pas rompue comme l'alliance politique. C'est sur celle-là qu'il s'appuie pour tenter de tout concilier encore. Il a toujours désiré la paix, et, en ce moment, il le prouve encore. Ici comme à Prague, il renonce à la Pologne, à l'Illyrie, à la confédération du Rhin. Il consent à rendre l'indépendance à la Hollande, aux villes Anséatiques, à l'Espagne. Il ne mettra quelque retard à ces dernières concessions qu'à cause des compensations coloniales à obtenir de l'Angleterre. Il demande l'indépendance et l'intégrité de cette Italie, dont il sortira. Enfin, en échange d'un armistice à signer dans les vingt-quatre heures, il consent à retirer son armée derrière le Rhin....

Les alliés répondirent à l'Empereur en reprenant l'attaque, le 18, dès la pointe du jour.

Bientôt l'artillerie commença à tonner sur la Pleisse. Notre cavalerie, qui était fort incommodée des boulets, se retrancha derrière les divisions du duc de Bellune, tandis que les 2e et 5e corps opéraient leur mouvement sur la gauche de Statteritz. L'Empereur fit former la vieille garde en quatre fortes masses destinées à faire tête aux points les plus vigoureusement attaqués. Le duc de Reggio reçut ordre d'aller porter aide au prince Poniatowsky, qui défendait le bois de Lossings qu'attaquait, avec des forces nombreuses, le général Colloredo. Au centre, le général Drouot luttait contre Barclay de Tolly et le prince Auguste de Prusse. Macdonald avait pour adversaire Benningsen. Derrière Leipsick, enfin, le général Bertrand attaquait Lichtenstein à Klein-Zschocher; il résultait de l'ensemble de ces engagements que notre armée était avantageusement échelonnée.

Mais le point où la bataille grondait avec le plus de fureur, c'était le plateau de Leipsick; là l'explosion des détonations était littéralement sans intervalle. Notre avantage se dessinait déjà sur plus d'un point où combattaient les généraux Bourdesoulle, Decouz, Poniatowsky et le maréchal Oudinot. Les cuirassiers russes culbutés virent les cavaleries russe et prussienne, accourues à leur secours, partager leur sort. Nos cavaliers poursuivaient leurs adversaires jusqu'à la bouche de l'artillerie tonnante. Schwartzemberg, voyant le danger, appela ses réserves et les corps disséminés. A l'arrivée de ces nouvelles troupes, ajoutant leur nombre à un nombre déjà si supérieur, la physionomie de la bataille se modifia. Par ailleurs, le prince Constantin accourut et parcourut les rangs accessibles, en excitant l'ardeur des soldats, tandis que les souverains alliés, gravissant les hauteurs, cherchaient, par leur présence, à enflammer cette ardeur... et pourtant l'avantage continua à se déterminer pour les Français! Partout l'ennemi dut reculer devant l'impétuosité de nos armes, et céder à la rare supériorité de nos mouvements.

Les alliés inquiets résolurent une attaque générale sur un de nos points du centre, Probstheyda, pivot de nos opérations. Les généraux Wimpfen, Klenau, Kleist et Wittgenstein, accoururent à la tête de leurs divisions pour prendre part à cette attaque. Les réserves russes et prussiennes et des escadrons compactes de cavalerie formaient la seconde ligne de combat. Ces masses énormes

s'écroulèrent, pour ainsi dire, sur les Français, qui les reçurent à la baïonnette, et les contraignirent à reculer. Deux fois l'ennemi fit un effort stérile, et, reconnaissant l'impuissance de sa rage, il se retira, laissant tout le circuit de Probstheyda couvert de ses morts. Cette glorieuse résistance nous coûta deux généraux, Vial et Rochambeau. Le général Belliard eut le bras cassé par une balle.

Sacken échouait à la même heure dans une attaque contre Pfaffeadorf et le faubourg de Halle, que défendait héroïquement le général Dombrowsky à la tête de ses Polonais, bientôt renforcés de la division Pacthod de la jeune garde.

Enfin, vers une heure, on vit apparaître l'avant-garde du prince royal de Suède, et Ney s'avança à sa rencontre. Mais là une odieuse défection allait compromettre le sort de nos armes déjà victorieuses. Les Saxons, apercevant dans la plaine de Paunsdorf les drapeaux de Bulow, y coururent au pas de course. Un moment le général Regnier crut que cette division s'élançait ainsi ardemment à l'attaque; mais le volte-face de ces traîtres et le feu immédiat de toute leur artillerie démontrèrent bientôt toute leur infamie. Cette odieuse défection causa un vide funeste entre notre 6e et notre 11e corps, et, le pire peut-être, elle fut d'un grand effet moral sur les alliés. A ce premier malheur ne tarda pas à en succéder un second : la cavalerie wurtembergeoise céda à l'exemple de la cavalerie saxonne. Bernadotte accueillit avec empressement dans ses rangs les traîtres qui, comme lui, se tournaient contre la France (1). Le prince de Suède avait auprès de lui l'ambassadeur anglais, Charles Stewart, qui, dirigeant les *raquetiers* anglais, espèces d'artilleurs spéciaux pour les fusées à la congrève, ne dédaigna pas de lancer de ses diplomatiques mains plusieurs de ces infernaux projectiles des mœurs militaires les plus barbares, et dont l'effet fut désastreux.

La défection des Saxons laissa le général Durutte livré à toute la supériorité numérique de Bulow, tandis que Probstheyda était de nouveau devenue le théâtre d'un combat furieux, mais où les Français conservaient leur avantage. Par ailleurs, vers la gauche de Probstheyda, le maréchal Macdonald et le général Sébastiani repoussaient avec éclat les Cosaques et les Baskirs, dont les flèches tuaient tous ceux qu'elles blessaient, si légèrement qu'il parût. Enfin, l'Empereur, par des mouvements habiles, ayant dégagé Durutte, fit à son tour écraser Bulow par les divisions Delmas et Nansouty. Le premier fut tué dans une charge; Bulow battit en retraite. L'Empereur, encore vainqueur sur ce point et rassuré sur Probstheyda, se mit à constater l'état général de la bataille; il fut surpris de reconnaître que l'ennemi, modifiant ses positions, sem-

(1) Les fastes militaires sont à jamais souillés par l'action des Saxons se retournant contre nous pour nous égorger. Et, pour comble de douleur, c'est un Français, un homme à qui le sang français a procuré une couronne, qui nous porte ce coup de grâce! Au milieu de la déloyauté générale, le roi de Wurtemberg présente une exception bien honorable. Ce prince, bien que déjà en guerre avec nous, cassa la brigade de cavalerie et les corps d'infanterie de ses troupes qui passèrent à l'ennemi, et retira à leurs officiers la décoration de son ordre. »

(Las Cases.)

blait replier ses colonnes, tandis que la seule artillerie soutenait encore l'action. L'Empereur, opposant ses batteries à ce feu, ce fut comme un immense duel au canon. Douze des pièces de la garde furent démontées sur le point même où l'Empereur étudiait témérairement la situation. Lorsque vint la nuit, les deux armées ennemies se trouvaient dans les mêmes positions que le matin, et l'armée française avait victorieusement repoussé quatre armées d'un chiffre écrasant, dont aucune n'avait réussi à entamer ses positions!

Un témoin oculaire, dont à coup sûr l'opinion ne saurait être soupçonnée de partialité en notre faveur, un Anglais, sir Robert Wilson, commissaire britannique, écrivit à son gouvernement à propos de cette bataille : « Malgré la défection de l'armée saxonne au milieu du combat, malgré le courage ardent et persévérant des troupes alliées, on ne put enlever aux Français un seul des villages qu'ils s'étaient proposé de conserver comme essentiels à leur position. La nuit termina l'action, laissant aux défenseurs de Probstheyda la gloire d'avoir inspiré à leurs ennemis une généreuse envie. »

Le soir, retiré dans sa tente, où il dictait des ordres, l'Empereur apprit tout à coup une fatale nouvelle : les munitions manquaient. On avait tiré dans cette seule seconde journée *quatre-vingt-quinze mille coups de canon*, et depuis cinq jours plus de 220 mille. Les réserves ne contenaient plus qu'environ 16 mille coups de canon : deux heures de combat à peine! Les dépôts les plus voisins de réapprovisionnement étaient Erfurth et Magdebourg.

Il n'y avait, devant cette fatale nouvelle, qu'un seul parti à prendre: la retraite. L'Empereur, abattu, en donna les ordres immédiats. Le soir même il se retira dans la ville de Leipsick. Là, il appela auprès de lui les ducs de Bassano et de Vicence, et, en l'absence de ses secrétaires déjà partis avec les équipages à Lindenau, il leur dicta tous ses ordres. Par un jeu du hasard, l'auberge où l'Empereur passa ainsi la nuit avait pour enseigne : *Aux armes de Prusse.*

La retraite commença immédiatement. Elle débuta par les corps des maréchaux Augereau et Victor, tandis que le prince de la Moskowa se repliait par les faubourgs de l'est. Les corps Macdonald, Lauriston et Poniatowsky, destinés à former l'arrière-garde, rentrèrent à Leipsick, où se trouvaient déjà ceux de Ney et de Marmont. Tout y fut disposé pour une résistance opiniâtre en cas d'attaque. Au reste, l'Empereur voulait à tout prix éviter à Leipsick les souffrances, et parfois aussi les horreurs d'un siége; aussi permit-il aux magistrats de faire remettre une supplique au prince de Schwartzemberg. On s'imagine, du reste, quelle fut la joie des alliés, qui, durant les journées précédentes, avaient perdu 60,000 hommes, lorsqu'ils comprirent que, par des motifs encore inconnus, l'empereur Napoléon n'accepterait pas un troisième combat, et commençait la retraite. Le vieux roi de Saxe envoya de ses officiers aux souverains alliés, et des parlementaires passèrent des faubourgs de Leipsick aux avant-postes ennemis. Ces divers messagers rencontrèrent les souverains alliés accourant de Roda, où ils s'étaient réfugiés, et brûlant de faire leur entrée dans la ville. Ils ne voulurent donc rien entendre. Napoléon, voyant que tous ses

efforts pour épargner à Leipsick un assaut sanglant étaient restés stériles devant le parti pris de ces sauveurs de l'Allemagne, avait évidemment le droit de ne plus garder de ménagements, en résistant dans les murs qu'il occupait encore à la tête de forces respectables, jusqu'au moment de sacrifier les faubourgs pour assurer sa retraite vers la Saale. Mais l'Empereur hésite à perdre ainsi, sous les yeux de son souverain qu'il vient d'y reconduire, une des belles capitales de l'Allemagne. Il finit par adopter le parti de la vraie grandeur, il n'ensanglantera point volontairement Leipsick. Il va délier de son serment de fidélité le plus loyal de ses alliés, ne lui demandant, comme dernière preuve de sympathie, que de veiller sur les blessés français qui restent dans la ville et dans les environs... Tout à coup une vive fusillade se fait entendre dans la direction des faubourgs de Grimma et de Pégau. On s'informe : c'est Bernadotte qui vient de forcer l'entrée du faubourg de Taucha, tandis que Schwartzemberg se présente à celui du midi, et que Blücher et Benningsen se divisent l'attaque sur deux autres points... C'était la guerre des rues!

La reine de Saxe et la princesse Augusta supplièrent l'empereur Napoléon de quitter la ville pendant qu'il était temps encore; il céda, et gagna le faubourg par lequel s'écoulait déjà l'armée, tandis que Blücher échouait dans son attaque du côté de Halle, point défendu par Marmont. Dans le même moment, le général Reynier, Macdonald, Ney, Poniatowsky et Lauriston défendaient énergiquement les autres faubourgs, ne cédant que pied à pied le terrain aux masses écrasantes de l'ennemi. L'Empereur démontra en ce moment si critique combien étaient puissantes les ressources de son génie. Il multiplia les ordres et les instructions à tous ses généraux, et s'occupa avec l'instinct le plus rare des moindres prévisions, des moyens d'assurer la retraite complète de l'armée. Parmi les ordres dont il pressa le plus l'exécution, fut celui de miner le grand pont de l'Elster, afin de le faire sauter immédiatement après le passage du dernier peloton, laissant ainsi derrière soi un obstacle à la poursuite des alliés. Mais il était dit que les destins adverses seraient plus forts que toutes les prévisions de Napoléon : tout à coup le grand pont de l'Elster sauta, jetant ainsi à une forte partie de l'armée française l'obstacle qu'elle devait placer entre elle et ses ennemis. On ne put deviner la cause de ce désastreux accident. Fut-il fortuit? fut-ce l'œuvre de la trahison? On ne le sut que plus tard. L'Empereur dut prendre la route d'Erfurth; le soir, il arriva à Marckrandstadt, où il passa la nuit. Dès le point du jour, il repartit, conduisant l'armée dans les plaines de Lutzen. Ce fut en franchissant le défilé de Poserna qu'on apprit la mort déplorable de l'héroïque prince Poniatowsky, qui s'était noyé sur un cheval vicieux, en voulant traverser l'Elster. On répandit aussi le bruit de la mort du général Lauriston, mais le fait fut bientôt démenti. Macdonald avait été plus heureux que l'illustre chef polonais; il avait réussi à traverser le fleuve à la nage. On apprit en même temps la cause de la catastrophe du pont de l'Elster. Un combat très-vif s'était engagé dans le voisinage du pont, et un bataillon badois venait de nous faire défection, en livrant à l'ennemi une des portes de la ville. Ces traîtres, parvenus sur les hauts murs

de la vieille enceinte de Leipsick, tiraient sur nous. Trompé par la vue de nos alliés de la veille tirant en bas, le sapeur placé à la mine crut que c'était l'ennemi qui s'approchait; pour l'arrêter, il mit le feu à la mine. Cette déplorable erreur devait causer la perte des soldats de Macdonald, de Reynier, de Lauriston et de Poniatowsky, qui étaient encore dans la ville, avec plus de 200 pièces de canon.

« Après s'être convaincus de leur malheur, dit l'auteur du *Manuscrit de* 1813, les plus braves parmi nos soldats n'ont songé qu'à vendre chèrement leur vie. Les uns se sont enfermés dans les maisons voisines et se sont ensevelis sous leurs décombres; les autres ont tenté de traverser la Pleiss et l'Elster. Mais ces rivières, encaissées dans un lit bourbeux et profond, ont englouti tout ce qui n'a pu nager. Le carnage de Leipsick ne cessa que fort tard. Alors les souverains alliés étaient parvenus à la grande place, et s'y tenaient au milieu de leurs nombreux états-majors, savourant les premières fumées d'une victoire désirée depuis vingt ans. Bientôt après, Bernadotte est venu pour prendre place au cercle des rois. A sa vue, un souvenir involontaire de Lubeck a troublé le roi de Prusse. L'empereur d'Autriche n'a pu cacher le malaise qu'il éprouvait en retrouvant à ses côtés l'auteur de la scène républicaine du drapeau (1). L'empereur Alexandre lui-même, à travers la générosité d'un premier accueil, dissimulait à peine combien les promesses d'Albo devenaient importunes. Il a fallu tout l'entraînement d'un moment aussi heureux pour affaiblir la gêne de cette première émotion, et le reste de la journée s'est passé à faire le recensement des trophées et des prisonniers que l'accident du pont de l'Elster venait de faire tomber dans les mains des alliés. — On porte à 23,000 hommes le nombre des prisonniers et à 250 celui des pièces d'artillerie; mais parmi les prisonniers se trouvaient les blessés et les malades dispersés dans les maisons de Leipsick. Les combattants qni ont déposé leurs baïonnettes sur les débris du pont ne peuvent pas être évalués à plus de 12,000 hommes. Quant à l'artillerie, ce n'est pas sur le champ de bataille, c'est en désencombrant les boulevards de Leipsick que les alliés s'en sont rendus maîtres.

« Au total, ces journées coûtent à l'armée française 50,000 braves, tant tués que prisonniers; mais elles ne coûtaient pas moins de 80,000 tués à la coalition. Les funérailles de Poniatowsky ont terminé ce grand drame. On les a célébrées avec pompe; les vainqueurs et les vaincus réunis y représentaient l'Europe entière pleurant sur la tombe du dernier des Polonais. »

Le général Bertrand supplia l'Empereur de ne pas s'arrêter dans sa marche et de mettre promptement la Saale entre lui et ses ennemis. Il lui représenta que sa personne résumait à elle seule toute la fortune, tout le salut de la

(1) Ambassadeur de la République française à Vienne en 1798, Bernadotte avait arboré sur son hôtel un drapeau tricolore dont la vue causa une émeute populaire qui faillit rompre l'état de paix qui unissait en ce moment la France et l'Autriche. Quinze ans s'étaient écoulés, et c'était la première fois que l'ambassadeur républicain, devenu héritier *élu* d'un trône héréditaire, se trouvait en présence de l'empereur d'Autriche.

France, et que l'armée ne serait que plus libre dans ses mouvements lorsqu'elle pourrait être sans inquiétudes sur son Empereur. Mais Napoléon ne voulut rien entendre, et, décidé à ne pas quitter l'armée, il lui assigna un rendez-vous général à Erfurth. La Saale fut franchie, tandis que ces alliés, enivrés d'un succès qui avait dépassé toutes leurs espérances, étaient restés à Leipsick pour y concerter leurs prochaines opérations. En attendant, divers corps d'armée sont lancés sur toutes les routes.

L'Empereur trouva à Erfurth des dépêches de Paris. Elles étaient de nature à rendre quelque confiance à son âme ébranlée par des revers aussi immérités. L'impératrice Marie-Louise, régente, avait proclamé au sénat le danger commun et l'invasion imminente de la France. « Sénateurs, dit-elle d'une voix émue, les alliés veulent se venger des triomphes qui ont porté vos aigles au milieu de leurs capitales, et je sais mieux que personne ce que nos peuples auraient à redouter, s'ils se laissaient jamais vaincre. Français! votre Empereur, la patrie et l'honneur vous appellent! » Le sénat accueillit cette déclaration par le vote d'une levée extraordinaire de 280,000 hommes; et Paris et la France entière répondent avec un nouvel enthousiasme à cet appel; le pays entier se montre unanime à fournir à l'Empereur tous les moyens possibles de conjurer des dangers grandissants. C'est avec une sorte d'attendrissement que, dans le silence de son cabinet d'Erfurth (ce même cabinet où quatre ans auparavant l'empereur Alexandre se montrait si heureux d'obtenir de longues entrevues de Napoléon), il lit et relit les rapports et les procès-verbaux qui lui témoignent de l'enthousiasme que la nation entière met encore et toujours à sa cause. Il passa le reste de la nuit à répondre à toutes ces dépêches. Il dicte le bulletin de Leipsick, il rassure l'impératrice, il convoque le corps législatif, il distribue de l'avancement et des récompenses, et s'occupe enfin des dispositions générales qui restent à prendre pour la prompte évacuation de l'Allemagne.

Nos soldats trouvèrent à Erfurth les approvisionnements qui, s'ils n'eussent manqué à Leipsick, nous eussent peut-être donné une victoire dont les suites eussent été incalculables. C'est ainsi que les destins d'un empire peuvent parfois dépendre du plus infime détail matériel; l'erreur d'un sapeur du génie coûta à la France, par l'explosion du pont de l'Elster, 30,000 hommes et 200 pièces d'artillerie. L'Empereur ramenait les corps suivants : le 2ᵉ (Bellune), le 3ᵉ (Ney), le 4ᵉ (Bertrand), le 6ᵉ (Marmont) et le 11ᵉ (Macdonald); le 12ᵉ (Oudinot) était dissous. Les corps perdus à Leipsick étaient les 5ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ, qui devaient tant manquer à cette campagne.

On laissait à Dresde les 1ᵉʳ et 14ᵉ (Gouvion Saint-Cyr); à Hambourg, le 13ᵉ (d'Eckmuld), et des garnisons singulièrement accrues de tous les blessés et malades qui n'avaient pu suivre les derniers mouvements de l'armée, dans les places de Torgau, Wittemberg et Magdebourg. Certes, l'abandon de ces braves était une des circonstances les plus profondément pénibles de notre retraite du territoire allemand. Mais l'Empereur espérait que ces diverses masses de 10, 15 et de 20,000 hommes, formant ensemble un total de près de 80,000 sol-

gieuse France, et plus ils se persuadaient que Napoléon les laissait à dessein s'engager dans le pays, pour les écraser dans un soulèvement général des populations..... Il est enfin acquis à l'histoire que les deux empereurs allaient arrêter leurs armées au revers des chaînes des Vosges et du Morvan, lorsqu'un incident vint inopinément leur rendre une confiance perdue. Un agent de M. de Talleyrand arriva auprès de l'empereur Alexandre, dont il avait été l'un des précepteurs. Ce qu'il rapporta à son impérial élève est resté l'objet de conjectures, mais un fait domine tout, c'est que l'armée des alliés, un moment indécise, prête à rétrograder même... reprit sur-le-champ son mouvement d'invasion.

L'armée ennemie s'élevait à plus de 1,200,000 hommes. La moitié de cette masse sans pareille de soldats venait de franchir le Rhin, en partie à Bâle, sans respect pour la neutralité de la Suisse, circonstance dont il est juste de dire que l'empereur Alexandre se montra fort mécontent. « La confédération du Rhin tourna contre moi l'énergie que je lui avais imprimée, fait dire à Napoléon le général Jomini; son contingent en troupes de ligne fut fixé à 145,000 hommes; les landwhers montaient à pareil nombre; c'était donc plus de 200,000 ennemis sur lesquels je n'avais pas compté. On laissa aux milices le soin de bloquer nos garnisons, trop faibles pour les attaquer, et les masses armées de l'Europe purent ainsi pénétrer en France, plus nombreuses que je ne le supposais. Si aux 810,000 hommes dont il a été parlé, on ajoute 290,000 Allemands et 50,000 Russes de milices, amenés par le prince Labanof, on trouvera un total de plus de 1,162,000 hommes lancés contre moi, depuis le mois d'août jusqu'à la fin de janvier..... »

Les troupes qui envahirent la France étaient divisées en trois armées. Schwartzemberg commandait la grande armée formée de trois corps, et, comme il a été dit plus haut, les armées de Silésie et de l'Est avaient pour chefs Blücher et Bubna. L'Empereur n'avait guère à opposer à cette invasion formidable que 120,000 hommes. Sans doute il comptait voir les populations se lever en masse devant l'arrivée des alliés; mais cet élan national ne se manifesta réellement que sur les points menacés par l'ennemi. L'espoir de voir Murat s'unir à Eugène pour prendre les ennemis à dos, tandis qu'il les attaquerait de front, dut s'évanouir lorsqu'il reconnut que le vice-roi seul était disposé à accomplir cette habile manœuvre, qui, réalisée le lendemain d'une journée comme celle de Craonne ou de Vauxchamps, pouvait, non-seulement sauver la France, l'empire, l'Empereur, mais encore détruire une grande partie de l'armée coalisée, qui eût eu toutes les peines du monde à regagner le Rhin. Napoléon réorganisa en hâte la garde nationale de Paris, et, après avoir présenté à Marie-Louise les chefs des légions, il leur dit : « Messieurs, je pars avec confiance combattre l'ennemi, et je confie à votre garde ce que j'ai de plus cher au monde. »

Dans la nuit du 24 au 25 janvier, il quitta Paris, laissant la régence à Marie-Louise et à son frère Joseph. En partant, il embrassa sa femme et son fils..... pour la dernière fois!

Et les coalisés continuaient leur marche. Bubna et l'armée de l'Est étaient entrés en France par Genève, et marchaient sur Lyon. Schwartzemberg et les Austro-Russes s'avançaient par Langres vers la Champagne, afin de rejoindre sur l'Aube l'armée de Silésie, à laquelle Blücher avait fait passer le Rhin de Manheim à Coblentz, le 1er janvier. Le 24, le prince de Schwartzemberg et sa grande armée rencontrèrent, devant Bar-sur-Aube, le maréchal duc de Trévise, à la tête d'un petit corps de 10,000 hommes, dont 2,000 cavaliers. La division du général comte Michel couvrait Fontaines, et le général Letort, à la tête de 2,000 fantassins et 400 cavaliers, gardait la route de Chaumont, tandis que le général Friant couvrait en bataille les hauteurs de Bar. De cette position élevée, notre artillerie put causer de grandes pertes à l'ennemi. Le général Michel eut une inspiration heureuse; voyant les Autrichiens ébranlés, il se hâta de faire franchir l'Aube à sa première brigade, à la tête de laquelle il tomba sur l'ennemi et le contraignit à reculer. Pourtant, des renforts étant arrivés aux Autrichiens, ils se rallièrent et attaquèrent le village de Fontaines. Par deux fois ils y pénétrèrent, et, par deux fois, les vélites de la garde et les fusiliers les en jetèrent dehors. Dans le même moment, les généraux Letort et Friant contraignaient à la retraite le prince royal de Wurtemberg, qui tentait d'attirer le duc de Trévise par une fausse attaque sur Colombey. Dans ces divers engagements, les pertes de l'ennemi, comparées aux nôtres, furent dans la proportion de 3 à 1. Le duc de Trévise jugea cependant devoir centraliser ses forces sur Troyes, tandis que, de son côté, et à la suite de divers combats des divisions sous ses ordres, le maréchal Victor, craignant d'être bloqué dans les Vosges par le flot toujours croissant des ennemis, opérait sa jonction à Nancy avec le maréchal Ney, d'où les deux chefs se retirèrent ensuite sur Châlons-sur-Marne, où l'Empereur ne devait pas tarder à les rejoindre.

En outre des corps qu'y amenaient Victor et Ney, les maréchaux Macdonald et Marmont s'étaient déjà concentrés sur cette ville. Le général Alix occupait Auxerre sur la droite, et le maréchal Mortier, Vandœuvre sur la gauche. L'Empereur se trouvait ainsi à la tête de 70,000 hommes réunis dans un étroit rayonnement. Voici quelles étaient alors les diverses positions des deux principaux corps alliés. La tête de l'armée de Silésie (Blücher) arrivait à Brienne, ayant encore son centre à Saint-Dizier. La grande armée austro-russe (Schwartzemberg) gagnait Troyes; son avant-garde touchait Bar-sur-Aube, de sorte qu'en moins de deux jours, ces deux corps d'armée pouvaient opérer leur jonction. Napoléon saisit rapidement le danger de la situation, et se décida à une manœuvre décisive : traverser l'armée de Silésie en plein centre, sur Saint-Dizier, et, tournant sur Langres par Joinville et Chaumont, tomber sur la tête de l'armée de Schwartzemberg. Cette opération devait présenter des difficultés imprévues par la marche rapide de ce dernier, qui, au lieu de n'offrir à l'Empereur que des têtes de colonnes, allait le mettre aux prises avec le gros des corps d'armée.

Nos soldats se mirent en mouvement le 27 janvier, et débutèrent par chasser de Saint-Dizier la division russe de Landskoy, qui se retira sur Brienne. Dans

la nuit du 28 au 29, l'Empereur établit son quartier général à Montiérender, d'où il fit pousser des reconnaissances. Apprenant par les paysans qu'une armée ennemie était passée la veille sur la direction de Troyes, il ne voulut pas perdre un instant, et, cavalerie en tête, il marcha sur-le-champ sur Brienne. Blücher y était déjà. Apprenant la marche de l'Empereur à la tête du gros de ses forces, il se hâta d'appeler Schwartzemberg à son aide, et se fortifia dans Brienne. Dès le lendemain, Schwartzemberg lui envoyait le corps de Wittgenstein.

Nous avancions toujours. Le 29, notre avant-garde (cavalerie), commandée par le général Piré, eut un premier engagement avec la queue ennemie. Mais bientôt les alliés se mirent en bataille sous Brienne. Le mauvais état des chemins retardait notre infanterie. Pourtant, vers trois heures, parut, harassé de fatigue, le corps du maréchal Victor, qui entra immédiatement en ligne. Le feu commença, sans déterminer d'avantage ni d'un côté ni de l'autre. Vers le soir, arrivèrent les troupes du maréchal Ney; l'Empereur, les renforçant de la division Ducouz, leur fit prendre le chemin de Mézières.

Le général Duhesme fit une pointe audacieuse sur Brienne, où il pénétra et enleva deux canons. Mais Blücher lança 40 escadrons sur notre petite division et la ramena. Presque au même moment, le général Château, mettant à profit l'imprudence de l'ennemi, qui, s'y croyant inexpugnable, avait négligé de garantir le parc et les terrasses, s'y élança avec audace, et, à la suite d'un vif, mais rapide combat, s'empara du château, qui nous resta. Ce coup de main audacieux et habile décida en notre faveur du sort de cette journée. Blücher faillit être pris par nos grenadiers, qui surgirent des fenêtres au moment où il allait se mettre à table; l'obscurité seule le sauva. Le brave général Château voulant profiter de ce premier succès, se précipitait déjà dans la ville; mais Blücher, revenu de sa surprise, réunit les corps Sacken et d'Alzufief, et fit assaillir le château dans une attaque combinée. L'ennemi se vit trois fois repoussé, et la position nous resta.

La division Meunier était entrée dans la ville, tandis que nous défendions le château. Malgré l'obscurité de la nuit, on se battit avec un acharnement incroyable. Bientôt l'incendie vint éclairer l'horrible boucherie d'une mêlée où plus d'une fois on tira sur les siens. A minuit, nous étions maîtres de la plus grande partie de la ville, nous gardions le château, et les Russes, exténués de fatigue, opérèrent leur retraite par la route de Bar-sur-Aube. Les pertes de ces combats furent notables; 4,000 hommes chez nous, 6,000 pour l'ennemi, témoignèrent d'un égal courage. Le général Caste fut tué, les généraux Forestier et Ducouz reçurent des blessures mortelles. Mais un événement plus grave faillit frapper l'armée. L'Empereur, se trouvant vers le soir avec son état-major sur une route voisine de la ville, fut avisé qu'une colonne de cavalerie accourait ventre à terre. En effet, quelques instants après, quelques Cosaques tombèrent dans le groupe qui entourait l'Empereur. Tous les officiers mirent le sabre à la main, et Napoléon lui-même tira son épée. Le colonel Gourgaud, qui se trouvait le plus près de lui, tua deux de ces Cosaques, qui s'élançaient

sur l'Empereur. Un coup de lance traversa le chapeau du prince de Neufchâtel. Le 5e corps de cavalerie arriva, et ces Cosaques furent massacrés.

L'Empereur, qui avait espéré empêcher à Brienne la jonction des deux armées, échoua par suite de l'imprévu du rapide mouvement de l'armée austro-russe. Notre victoire de Brienne fut donc plus glorieuse que vraiment utile. Blücher se retira vers Bar-sur-Aube, et réussit à se tenir en communication avec Schwartzemberg par la route de Langres. Sûr d'être secouru, il marcha sur Trannes, à l'extrémité de la plaine de Brienne, se préparant pour un nouveau combat. Désespérant de pouvoir surprendre une des deux armées isolées de l'autre, l'Empereur se disposa également pour une affaire générale. Notre armée occupait en ce moment les villages de la Rothière, de Dienville, de la Giberie, de la Chaise, de Petit-Mesnil et de Morvilliers. La trahison, qui était entrée en France avec les alliés, si même elle ne les y attendait pas d'avance, fit croire à l'Empereur que la grande armée ennemie s'avançait sur la route d'Auxerre, ce qui lui rendit l'espoir de pouvoir entamer l'armée de Silésie. Reconnaissant que nul mouvement ne s'opérait contre lui, il soupçonna la vraie direction prise par Blücher, et il retourna en toute hâte rejoindre le duc de Trévise à Troyes. Là il trouva la réalisation de ses soupçons. Voyant que c'était sur ce point que Blücher s'était décidé à prendre l'offensive, il appela près de lui le prince de la Moskowa et fit aussi rejoindre la division Rothembourg, restée sur les hauteurs de Brienne. En ce moment, l'Empereur n'avait pas sous ses ordres plus de 36,000 hommes à opposer à 106,000 combattants, résultant de la jonction ennemie. L'action s'engagea vers midi, entre ces forces si inégales; le comte Giulay, avec ses Autrichiens, attaqua notre droite, où commandait le général Gérard. Ce dernier repoussa l'ennemi à l'aide de jeunes recrues qui allaient au feu pour la première fois. Toute l'ardeur de l'action devait se concentrer sur le village de la Rothière, qu'attaquait vigoureusement Sacken, et que défendaient les généraux Piré, Guyot, Colbert et Duhesme. Sur la gauche, le prince royal de Wurtemberg était aux prises avec le maréchal Victor. A Morvilliers, le duc de Raguse dut céder à des forces quintuples des siennes. Le comte de Wrède et ses Austro-Bavarois triomphèrent aussi par leur nombre à Chaumesnil, malgré les vaillants efforts de la brigade Joubert. L'Empereur, voyant la journée compromise, tout en donnant ordre au maréchal Oudinot de chercher à rentrer dans la Rothière, se disposa à la retraite. Cette diversion sur la Rothière, qui débuta d'une manière heureuse, finit par nous être fatale, par suite des écrasants renforts qui vinrent, sous les ordres du prince royal de Wurtemberg, soutenir les troupes qui défendaient ce village. Toutefois, le duc de Reggio ne se retira qu'après avoir vu la Rothière en flammes.

Le duc de Raguse commença le mouvement de retraite, qui se fit avec un ordre imprévu chez des soldats exténués de fatigue et de faim. Ce fut précisément cette circonstance qui fit douter à Blücher si les Français abandonnaient réellement la bataille. Il n'osa nous poursuivre. Pourtant c'était une journée fatale; nous perdions 6,000 hommes, dont 2,400 prisonniers, et 54 bouches à

feu. Le général Morguet était tué et le général Forestier blessé grièvement. Les alliés perdaient 8,000 hommes, perte qui se dissimulait dans leurs masses.

L'Empereur, dépassant Brienne, ne crut pas devoir s'arrêter avant d'avoir atteint Lermont. Il s'y reposa quelques heures nécessaires, et le lendemain il gagna Troyes, où était déjà parvenu le corps aux ordres du duc de Trévise.

La poursuite de l'ennemi était indécise. Marmont seul eut quelque peine à se soustraire au comte de Wrède, qu'il arrêta en coupant les ponts de la Voire. Mais cette opération, trop hâtivement exécutée, n'empêcha point diverses fortes colonnes de Bavarois et de hulans de gagner la rive opposée. Il y eut quelques engagements partiels, mais une forte brume survint, et le duc de Raguse en profita pour se retirer sur Rameru. Le général prussien York, déjà souvent nommé, avait été détaché de l'armée de Silésie pour marcher sur Châlons, que couvrait Macdonald, tandis que Blücher suivait l'Empereur sur Troyes. Le 3 février, York déboucha sur Aulnay. Macdonald, avisé de l'approche de forces trop supérieures à celles dont il disposait, se renferma dans Châlons, malgré le peu de résistance que pouvait offrir une place défendue par un simple mur en ruine. L'ennemi reconnut la place, et, découvrant entre les portes de Verdun et de Reims une large brèche de maçonnerie éboulée, il plaça une batterie en face et ouvrit le feu. Peu à peu l'action s'étendit sur toute la ligne ennemie, et se soutint sans avantage marqué pour l'un ou l'autre adversaire jusqu'au soir. Mais à la nuit, le feu put être mis au faubourg Saint-Memmie, et la population s'épouvanta; les magistrats furent poussés à engager le duc de Tarente à capituler. Celui-ci avait si bien épuisé tous ses moyens de défense durant le jour, qu'il laissa la députation libre dans sa démarche vers le général ennemi. Une suspension d'armes fut réglée à l'instant, et dans la nuit la ville fut évacuée; l'ennemi entra à Châlons à midi, tandis que Macdonald se retirait sur Château-Thierry. L'empereur Napoléon, voulant rester à Troyes jusqu'au moment où il aurait pu se rendre un compte exact des mouvements de l'ennemi, expédia le général Michel, avec une brigade de la garde, à la rencontre des Autrichiens de Colloredo et de Lichtenstein, qui quittaient les hauteurs de Saint-Thiébault. Le général Michel repoussa l'ennemi, fort supérieur en nombre, jusqu'à Saint-Parre-les-Vaudres. Dans la nuit, une escarmouche tourna aussi à notre avantage; les Autrichiens perdirent 300 hommes, tant tués que prisonniers.

Mais l'événement le plus grave de la situation, c'était la jonction, enfin opérée à Bar-sur-Aube, entre la grande armée austro-russe et celle de Silésie. Pourtant l'ennemi ne sembla point en état de tirer un parti immédiat des avantages qu'il eût pu obtenir du désordre que l'affaire de la Rothière avait jeté dans notre armée. Si les alliés avaient eu à leur tête un homme en état de juger de haut la situation, nous pouvions être immédiatement écrasés sous ses masses formidables; mais, au lieu d'agir, les princes étrangers tinrent des conseils. Il fut décidé que les deux armées se sépareraient de nouveau, que celle aux ordres de Schwartzemberg opérerait sur les rives de la Seine, tan-

dis que Blücher, reprenant par Châlons, se dirigerait sur Paris par la Marne.

L'Empereur s'étonnait à bon droit de tant d'inhabileté. Voyant Schwartzemberg se reporter sur Troyes, il se décida à livrer une nouvelle bataille sous cette ville. Toutefois, apprenant que Macdonald avait dû abandonner Châlons, il modifia son plan, et pensa plus opportun de se jeter, au contraire, sur Blücher, dont la marche lui semblait imprudente. Le 6 février, et alors que les alliés entraient à Troyes, il se dirigea sur Nogent, position d'où il commandait aux opérations du chef de l'armée de Silésie.

L'Angleterre avait eu soin d'envoyer un de ses agents au congrès qui s'ouvrait à Châtillon. Ce fut pour témoigner quelque reconnaissance à cette nation de son concours, soit avéré, soit occulte, durant toutes les dernières guerres, qu'il fut signifié à notre plénipotentiaire, le duc de Vicence, que la France aurait à abandonner le Rhin et les Alpes, pour se resserrer dans les limites de 1792. L'Angleterre convoitait Anvers, et dictait son désir. C'était annuler, dès le début, les premières bases des négociations de ce congrès. La nouvelle de ce nouveau manque de foi des alliés tomba au quartier général de l'Empereur à Nogent, au milieu du découragement qui naissait déjà des tristes auspices sous lesquels avait débuté la campagne. Les alliés imposaient fort impérativement leurs conditions; l'entourage de l'Empereur désirait qu'il acceptât la paix n'importe à quel prix. On lui fit quelques insinuations à cet égard, et il y répondit par ces nobles et touchantes paroles : « Eh quoi! vous voudriez que je signasse un pareil traité, et que je foulasse aux pieds mon serment! Des revers inouïs ont pu m'arracher la promesse de renoncer aux conquêtes que j'ai faites, mais que j'abandonne aussi celles qui ont été faites avant moi; que je viole le dépôt qui m'a été remis avec tant de confiance; que, pour prix de tant d'efforts, de sang, de victoires, je laisse la France plus petite que je l'ai trouvée!... Si nous renonçons à la limite du Rhin, ce n'est pas seulement la France qui recule, c'est l'Autriche et la Prusse qui avancent!... La France a besoin de la paix; mais celle qu'on veut lui imposer entraînera plus de malheurs que la guerre la plus acharnée!... Répondez à Caulaincourt, puisque vous le voulez, mais dites-lui que je rejette ce traité : je préfère courir les chances les plus rigoureuses de la guerre;... je préfère, à l'accepter, qu'un boulet de canon m'emporte la tête! »

Ce premier mouvement d'indignation se calma dans le sommeil. Le duc de Bassano, qui passa la nuit au chevet du lit de camp de l'Empereur, sut profiter de la réaction qui devait naturellement se produire dans une aussi ardente nature, pour obtenir de pouvoir écrire au duc de Vicence de poursuivre les négociations.

Cependant Paris commençait à s'alarmer de l'approche de Blücher, qui s'avançait à marches forcées par la Brie champenoise.

« Cette audacieuse incursion de l'ennemi, lit-on dans Fain, ranime Napoléon. Il veut du moins faire payer cher aux Prussiens leur témérité; il prend la résolution de tomber sur leur flanc à l'improviste. »

Le duc de Bassano, qui avait passé la nuit à préparer des dépêches pour expédier à Caulaincourt au congrès de Châtillon, trouva l'Empereur complétement changé de dispositions et revenu à son élan du soir. « Il s'agit maintenant de bien autre chose! s'écrie-t-il. Blücher se perd dans l'ivresse d'un succès inespéré; mais, s'il s'avance par la route de Montmirail, je le battrai demain et après demain, et cela peut changer entièrement la face des choses... Que Caulaincourt se borne aux premières instructions qu'il a reçues! »

Aucune route de poste, continue l'historien cité, n'établit de communication entre la grand'route de Troyes, où se trouve l'armée française, et celle de Châlons, que les troupes du maréchal Blücher parcourent avec tant d'assurance. Les vastes plaines de la Brie champenoise séparent ces deux avenues de la capitale, et de Nogent à Montmirail, par Sézanne, on ne compte pas moins de douze grandes lieues de traverse, que les gens du pays s'accordent à regarder comme très-difficiles à franchir en cette saison. Mais un tel obstacle n'est pas de nature à arrêter Napoléon. Il laisse à Nogent le général Bourmont sous les ordres du duc de Bellune; il laisse au pont de Bray-sur-Seine le duc de Reggio, il leur recommande de retenir les Autrichiens le plus longtemps qu'ils pourront au passage de la Seine, et aussitôt, se dérobant avec l'élite de l'armée, derrière le rideau que forme notre arrière-garde, il entreprend sa seconde expédition contre l'armée prussienne. Dès le 8 au soir, la garde impériale avait fait une marche vers Villenoxe; le 9, Napoléon part de Nogent, et va coucher avec le gros de ses troupes à Sézanne.

Les nouvelles des habitants sont que le duc de Tarente est en retraite sur Meaux, que les Prussiens couvrent les routes depuis Châlons jusqu'à la Ferté. Nous n'avons plus que quatre lieues à faire pour les surprendre. Mais l'escarpement de la vallée du Petit-Morin, les marais de Saint-Gaud, les bois et les défilés qui s'y trouvent, vont peut-être offrir de grands obstacles à une armée embourbée, que l'artillerie ne peut rejoindre... La vivacité et la hardiesse de notre mouvement maîtrisent les hasards qui auraient pu nous être défavorables. Nous touchons à la journée de Champaubert.

Blücher commandait à 90,000 combattants; mais, occupées à batailler sur divers points, ces forces n'étaient pas concentrées, et une journée de marche au moins les empêchait de se prêter un mutuel secours. Le général en chef de l'armée de Silésie apprit brusquement par le général Pahlen, qui battait la campagne avec un corps de cavalerie légère, que Napoléon s'avançait rapidement vers Sézanne. Blücher jugea bien qu'il n'aurait pas le temps de réunir ses forces disséminées pour les opposer au choc, et, bien qu'il eût pu être encore en mesure d'appeler à lui les corps de Sacken, d'York et d'Alzuflef, qui étaient à sa proximité, ce qui nous eût opposé trois corps d'armée, il resta à son quartier général des Vertus, laissant à Champaubert les forces d'Alzuflef, et se bornant à transmettre à York l'ordre de franchir la Marne pour opérer sa jonction avec Sacken à Montmirail. Nous insistons sur ces faits, parce qu'ils démontrent devant quels stratégistes, devant quels génies mili-

taires le sort contraignit Napoléon, dans une épreuve solennelle et invincible, à abaisser sa fortune et sa gloire!

Blücher, se trouvant apparemment encore trop fort pour faire tête à Napoléon, prit soin de diriger sur La Fère champenoise les corps Kleist et Kapzewich, qui se ralliaient à lui.

Ce fut le 10 février, au matin, que le corps du maréchal Marmont, précédé par la cavalerie du général Doumerc, déboucha devant la division russe d'Alzufief, qui campait sur la rivière du petit Moulin, au pont de Saint-Prix. L'Empereur, qui suivait Marmont avec le gros de son armée, ordonna sur-le-champ l'attaque.

L'ennemi, vigoureusement assailli par le duc de Raguse, le maréchal Ney et les généraux Ricard, Lagrange et Girardin, se retira en désordre sur Champaubert. Mais la division Ricard le prévint et lui coupa la retraite sur Épernay. Le général Alzufief s'efforça alors de gagner Montmirail. Alors les cuirassiers du général Bordesoulle tombèrent sur les carrés russes, et y firent un carnage qui mit le corps entier dans la plus épouvantable déroute. De la division ennemie, il ne s'échappa qu'environ 1,200 hommes, à la faveur des bois voisins. Nous fîmes 2,300 prisonniers, le reste fut massacré. Le général Alzufief tomba en notre pouvoir avec deux autres généraux. 21 canons sur 24 restèrent en notre possession. Nous n'eûmes pas plus de 600 hommes hors de combat. Il fallait cette brillante journée pour ranimer le courage de nos jeunes recrues. Mais le présomptueux Blücher n'en était encore qu'au prélude des revers qui attendaient son armée de Silésie.

Cette armée venait d'être fractionnée en deux par notre victoire. L'Empereur fit transmettre à Macdonald, resté à Meaux, l'ordre de reprendre l'offensive; puis il laissa le duc de Raguse avec la cavalerie du général Grouchy à Étoges, pour observer l'ennemi, et il se mit en route pour Montmirail, point où Blücher avait ordonné à Sacken et à York de se réunir. Sacken, arrivé le premier au rendez-vous, y trouva Napoléon au lieu d'York. A la tête de 16,000 hommes, il crut pouvoir affronter le combat, qui s'engagea bientôt sur les hauteurs, près de la ferme dite *des Grenaux*, entre Vieux-Maison et Montmirail. La division de la garde que commandait le général Michel donna une des premières, et détermina dès l'abord un avantage marqué sur les Russes. Un piége stratégique, une fausse attaque, dont Sacken fut dupe, lui causa un échec notable. Nos généraux Michel, Friant, Ricard, Meunier, Bertrand, firent des prodiges, et les gardes d'honneur en particulier se montrèrent dignes de nos plus vieux soldats. Ce fut pour les Russes une déroute complète, et la nuit seule sauva le corps de Sacken d'une complète destruction. Ce général prit, en fuyant débandé, la route de Château-Thierry, dans l'espoir d'opérer sa jonction avec le général York. Notre victoire nous laissa pour preuve 1,500 prisonniers, 26 canons, 6 drapeaux et 200 voitures de bagages. Les morts ennemis dépassèrent 4,000.

Alzufief et Sacken battus, restait York. Le 12, de bon matin, l'Empereur

prit la route de Château-Thierry pour le rejoindre, espérant trouver ensuite Blücher lui-même, pour lui faire partager le sort de ses lieutenants. Nous fîmes de nouveau butin sur la trace de l'ennemi en fuite. Nous atteignîmes Yorck entre Montmirail et Château-Thierry; le feu s'ouvrit sur-le-champ. A peine l'action fut-elle engagée, que déjà les deux premières lignes des Prussiens furent culbutées par le maréchal Ney et les généraux Colbert, de France, Lefebvre-Desnouettes et Laferrière. Dans le même moment, le général Belliard, aide-major-général de la cavalerie de l'armée, enfonçait les carrés ennemis. La bataille tourna, comme la précédente, tout à notre avantage; le prince Guillaume de Prusse fut battu par les grenadiers dirigés par Napoléon, et, la nuit venue, les corps débandés de Sacken et d'Yorck cherchèrent leur salut dans la fuite vers Soissons. Mais, en partant, l'ennemi, exaspéré de ses défaites successives, eut la barbarie de mettre à sac la malheureuse ville de Château-Thierry, où les plus atroces horreurs furent commises.....

Mortier poursuivit l'ennemi, et lui fit encore 500 prisonniers. Perdus dans les bois, plus de 2,000 Russes furent à leur tour immolés par les paysans, vengeurs des victimes de Château-Thierry. Les alliés perdirent ainsi plus de 9,000 hommes. Vainqueur des corps détachés de l'armée de Silésie, Napoléon ne songea plus qu'à trouver Blücher, qu'entourait encore le gros de cette armée.

Ce général avait fini par s'inquiéter du sort de ses lieutenants; il se décida à bouger de son quartier général pour aller à leur découverte. Il avait avec lui 30,000 hommes, des corps de Kleist et de Kapzewicth. L'Empereur, avisé de ce mouvement, laissa à Château-Thierry le maréchal Mortier, pour surveiller Yorck et Sacken, et, accompagné de Ney et de la garde impériale, il marcha sur Montmirail, où il trouva Raguse, lequel était contraint de se retirer devant l'avant-garde prussienne; Napoléon attaqua aussitôt.

Nos forces s'élevaient à 18,000 hommes; nous avons dit que Blücher en avait 30,000. Grouchy et Marmont commencèrent l'action, et firent tout d'abord un millier de prisonniers. Le combat prit bientôt une tournure telle, que Blücher, sans attendre d'être complétement battu, céda le terrain et commença sa retraite. Grouchy tomba sur ses derrières avec sa cavalerie et lui fit 1,800 prisonniers, en lui enlevant 4 pièces de canon. Le général Laferrière n'était pas moins heureux sur un autre point : il battit une partie de l'arrière-garde et fit mettre bas les armes à 2 bataillons. Blücher tenta d'opérer sa retraite en échiquier; Napoléon fit avancer et mettre en batterie 50 bouches à feu de la garde, qui accablèrent les fuyards en les décimant. Mais Grouchy préparait à l'ennemi un plus grand désastre encore. Prévoyant qu'il allait s'efforcer de continuer sa retraite sur Étoges, il fit un détour et vint l'attendre en travers de la grande route qui conduit à Champaubert. 12 bouches à feu dont il voulut se faire suivre furent malheureusement entravées par le mauvais état des chemins; leur concours eût pu entraîner la ruine complète de l'armée de Silésie. Ce fut au tomber du jour que Blücher, qui se retirait péniblement, tomba tout à coup devant les divisions Bordesoulle, Saint-Germain

et Doumerc, qui, sur l'ordre de Grouchy, tombèrent sur ses colonnes par une de ces charges à fond, à la française, auxquelles rien ne résiste. L'ennemi éperdu fut bientôt pris en queue par la cavalerie de la garde, qui répandit dans ses colonnes débandées la terreur et la mort.

On assure que dans cette confusion extrême, le prince Auguste de Prusse, Blücher et ses lieutenants Kleist et Kapzewicth furent renversés, foulés aux pieds, et restaient nos prisonniers si, à la faveur de la nuit et de ce grand désordre, ils n'avaient réussi à se remettre sur pied et à s'échapper. L'ardeur de nos soldats était telle, et la déroute si complète chez l'ennemi, que pas un peut-être n'eût échappé si, craignant que les Français ne s'égarassent dans les bois voisins, le maréchal Ney n'eût fait sonner le ralliement. Ajoutons, pour clore le tableau de ce désastre, que Raguse, échelonné vers Étoges, reçut les fuyards, leur prit 8 pièces de canon et leur fit 1,200 prisonniers, parmi lesquels se trouva le prince Uwarow. Exténués de fatigue, nos soldats s'arrêtèrent, tandis que ce qui restait de l'armée de Silésie, se traînant sur les chemins qu'elle ensanglantait et jalonnait de ses blessés, gagnait péniblement la Marne, se réunissant, le 16, avec d'autres débris, ceux des corps d'Yorck et de Sacken.

On ne saurait trop faire ressortir l'inhabile et présomptueuse conduite du général Blücher durant ces journées où il accumula faute sur faute. Les pertes énormes en hommes et en matériel, ainsi que le profond échec politique qui ressortaient de ses étranges opérations, lui méritaient le retrait immédiat de tout commandement. Si la France avait, elle aussi, soudoyé des traîtres, il y eût eu lieu de croire que Blücher lui était vendu..... Mais Waterloo! Par contre, Grouchy qui, dans toutes ces affaires, s'était conduit avec la plus valeureuse habileté, devait, plus tard, dicter à l'histoire une page regrettable, mais sur laquelle il y aurait peut-être encore à revenir.

L'armée de Silésie en quelque sorte exterminée, l'Empereur, laissant Marmont à Étoges, revint avec Ney et la garde impériale vers la Seine, afin de s'opposer aux mouvements des Austro-Russes sur la capitale. En cinq jours de campagne, Napoléon avait affaibli les alliés d'une perte de 32,000 morts, blessés ou prisonniers; il leur avait en plus enlevé 67 bouches à feu. Nos pertes n'excédaient pas 3,000 hommes.

Occupons-nous de la marche sur Paris du général Schwartzemberg, commandant en chef de la grande armée alliée, contre les progrès de laquelle l'Empereur avait laissé les maréchaux Oudinot et Victor.

Ce dernier avait pris position sur la rive droite de la Seine, laissant la défense de Nogent au général Bourmont, lequel, à défaut de fortifications régulières, s'y barricada et fit créneler les maisons d'enceinte. Le général russe Pahlen se présenta le 11 pour pénétrer dans cette ville : d'abord repoussé, il alla chercher du renfort, et revint à la charge, mais sans plus de succès. On ne peut prévoir ce qui fût résulté de cette attaque et de cette défense, si le maréchal Victor, apprenant le passage de la Seine, à Bray, par les Bavarois, n'eût envoyé à Bourmont l'ordre d'évacuer Nogent. Pahlen avait déjà perdu

1,800 hommes, tandis que notre perte était à peu près du quart. Bourmont gagna à cette défense le grade de général de division.

Schwartzemberg avait franchi Montereau; Wrède et ses Bavarois, Wittgenstein et ses Russes formaient son avant-garde. Sur l'autre rive de la Seine, le général Alix, après s'être héroïquement défendu, avait dû abandonner Sens. Les Autrichiens de Bianchi s'avançaient sur Fontainebleau, et les hideux Cosaques de Platof ravageaient l'Yonne et la Loire. L'Empereur quitta Meaux le 16, prenant le chemin de Guignes par Crécy et Fontenay. Les paysans accoururent de toutes parts avec tous les véhicules possibles, afin de doubler les étapes de nos soldats; l'artillerie courait la poste.

Déjà l'on se battait dans la plaine de Guignes. C'étaient les ducs de Bellune et de Reggio qui s'opposaient de tous leurs efforts au passage de l'ennemi, afin de conserver à l'Empereur la route de Chaulnes, par laquelle il avait annoncé qu'il arriverait. La jonction de nos soldats eût été compromise par une heure de retard. Cette jonction de Napoléon avec Victor et Oudinot enflamma le moral des nôtres, et chacun désirait la bataille qui pouvait sauver Paris. Toute la nuit se passa en préparatifs; des courriers furent expédiés à la capitale pour lui rendre la confiance. Le 17 au matin, l'énergie des dispositions prises purent apprendre à Schwartzemberg avec quel adversaire il allait avoir à se mesurer.

Le premier contact entre l'ennemi et les nôtres eut lieu par le 2e corps, commandé par le duc de Bellune, lequel rencontra près de Mormant 8,000 Russes, qui se replièrent sans accepter le combat. Presqu'en même temps, le chef de bataillon Gérard entrait au pas de charge dans la ville, et Drouot, ouvrant le feu de 30 pièces sur les masses russes, les mettait en déroute. L'infanterie ennemie mit bas les armes devant Kellermann et Milhaud; les fuyards furent poursuivis dans toutes les directions. Le général Piré surprit les débris de la cavalerie russe près des bois de Nangis, lui fit un grand nombre de prisonniers et lui prit 6 canons. Ailleurs, sur Villeneuve et Bonnemarie, le général Gérard culbuta les Bavarois. Par malheur, le duc de Bellune, qui craignait l'extrême fatigue de nos soldats, empêcha Gérard de tirer tout le fruit qu'eût offert sa victoire, s'il eût poursuivi l'ennemi débandé. En laissant aux Bavarois le temps de se rallier, on leur permit d'arriver à Montereau avant les nôtres.

Lorsque l'Empereur apprit l'ordre regrettable donné par Victor, il se décida à attaquer le lendemain. L'ennemi devait être pris par ses flancs entre les généraux Pajol et Gérard. Pendant ce temps, le duc de Bellune gagnait tardivement Montereau, et y trouvait le prince de Schwartzemberg en position de défense. Le général Château fut blessé mortellement dans l'attaque, qui fut sans effet. Gérard arriva, plaça habilement ses batteries, et fit un feu terrible sur les Wurtembourgeois. Napoléon pointa lui-même quelques pièces; comme l'ennemi ripostait énergiquement et que la mitraille pleuvait autour de l'impérial canonnier, il répondit aux appréhensions pour sa personne par cette phrase connue : « Allez, mes amis, ne craignez rien : le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu ! »

Un coup de feu ayant renversé le prince de Hohenlohe, le désordre que nos charges vigoureuses avaient déjà déterminé dans les rangs ennemis ne tarda pas à être à son comble. Pour se sauver plus vite, les Wurtembourgeois n'eurent d'autre parti à prendre que de se précipiter par les chemins et ponts mêmes que battait notre artillerie. Nous pénétrâmes dans la ville, où les habitants, maltraités par l'ennemi, prenaient part au combat en lançant par les fenêtres des pierres et des décombres sur la tête des fuyards. Le soir, l'Empereur établit à Surville son quartier-général, tandis que les troupes cantonnèrent dans la ville et sur la rive gauche de la Seine. L'ennemi perdit ce soir-là 8,000 hommes, dont 5,000 prisonniers, plus 6 canons et 4 drapeaux. Nous eûmes 2,500 hommes hors de combat. Le général Château, gendre du duc de Bellune, mourut de sa blessure.

Témoin fidèle des sentiments de Napoléon, qu'il ne quitta point durant ces journées à la fois glorieuses et pénibles, l'auteur du *Manuscrit de* 1814 est, selon nous, l'autorité historique chez laquelle il y ait à puiser les appréciations à la fois les plus justes et les plus curieuses de la situation. Nous ne saurions donc mieux faire que d'introduire ses pages dans les nôtres. Elles indiquent avec vérité les causes occultes qui conspiraient contre la France, en ne voulant peut-être conspirer que contre Napoléon.

« L'Empereur eut à se plaindre des plus braves. Au combat de Nangis, un mouvement de cavalerie qui eût été fatal aux Bavarois a manqué, et on en a fait un reproche à un général connu par son intrépidité, le général L'Héritier. — La nuit dernière, l'ennemi nous a surpris quelques pièces d'artillerie au bivouac, et elles étaient sous la garde du brave général Guyot, commandant les chasseurs à cheval de la garde! — A Surville, au moment le plus chaud de l'action, les batteries ont manqué de munitions, et cette négligence, qui est un crime selon les lois rigoureuses de l'artillerie, semble retomber sur un de nos officiers d'artillerie les plus distingués, sur le général Digeon! — La forêt de Fontainebleau vient d'être abandonnée sans résistance aux Cosaques, et le général qu'on accuse de n'avoir tiré aucun avantage, ni d'une pareille position, ni de tels adversaires, c'est Monbrun! — Enfin, peut-être le combat de Montereau n'aurait-il pas été nécessaire, et tant de sang répandu aurait été épargné, si la veille on eût marché assez vite pour surprendre le pont; mais la fatigue a empêché d'arriver, et c'est le duc de Bellune, autrefois l'infatigable Victor, qui a le malheur d'avoir à donner cette excuse!

« Napoléon ne peut plus contenir son mécontentement. Rencontrant en route le général Guyot, il lui reproche, à la face des troupes, d'avoir si mal gardé son artillerie. Non moins violent envers le général d'artillerie Digeon, il ordonne qu'on le fasse juger par un conseil de guerre; enfin, il envoie au duc de Bellune la permission de se retirer chez lui, et il donne ensuite son commandement au général Gérard, dont l'activité sait surmonter toutes les difficultés de cette pénible campagne. C'est ainsi que Napoléon s'abandonne à une sévérité qui l'étonne lui-même, mais qu'il croit nécessaire dans des circonstances aussi impérieuses.

« Le général Sorbier, commandant l'artillerie de l'armée, laisse passer le premier mouvement de vivacité, et vient ensuite rappeler les bons et anciens services du général Digeon. Napoléon l'écoute, et déchire lui-même l'ordre qu'il avait dicté pour le jugement par un conseil de guerre. — Le duc de Bellune a reçu avec la plus vive douleur la permission de quitter l'armée. Il monte à Surville, et, les larmes aux yeux, il vient réclamer contre cette décision. En le voyant, Napoléon donne un libre cours à son mécontentement, et il en accable le malheureux maréchal. Il lui reproche de servir de mauvaise grâce, de fuir le quartier impérial, de ne pas même dissimuler une feinte opposition qui sied mal dans un camp. Les plaintes s'adressent à la maréchale elle-même : elle est dame du palais, et elle s'éloigne de l'impératrice, que la nouvelle cour semble abandonner. En vain le duc de Bellune veut répliquer, la vivacité de Napoléon lui en ôte les moyens. Cependant le maréchal parvient à élever la voix pour protester de sa fidélité. Il rappelle à l'Empereur qu'il est un de ses plus anciens compagnons, et qu'à ce titre il ne peut quitter l'armée sans déshonneur. Les souvenirs d'Italie ne sont pas évoqués en vain; la conversation se radoucit. Napoléon ne parle plus au duc que des besoins qu'il semble avoir d'un peu de repos; mais c'est inutilement que Napoléon entreprend de déterminer le maréchal à se retirer. S'il a commis une faute militaire, il la paie bien chèrement par le coup qui a frappé son malheureux gendre.... A ce nom, l'Empereur s'attendrit; Victor proteste de nouveau qu'il ne quittera point l'armée, « Je vais prendre un fusil, dit-il; je n'ai pas oublié « mon ancien métier : Victor se placera dans les rangs de la garde ! » Il faut abréger ce récit, le seul vrai au milieu de tous les libelles dont ces scènes ont été le fâcheux prétexte. « Restez, dit Napoléon vaincu; je ne puis vous rendre « votre corps d'armée, puisque je l'ai donné à Gérard, mais je vous donne deux « divisions de ma garde... Qu'il ne soit plus question de rien entre nous ! »

La division Boyer, qui faisait partie du corps Oudinot, se porta le 22 février, après le combat de Montereau, sur Méry-sur-Seine, où était réfugiée l'armée de Silésie, qui, pour se venger de ses défaites, à l'approche des nôtres mit le feu à la ville. L'Empereur s'était avancé sur Châtres. Ce fut là, dans l'humble maison d'un charron, qu'il reçut l'envoyé de Schwartzemberg, le prince Wenszel-Lichtenstein. Cet officier avoue combien les plans des alliés viennent d'être compromis, « et, — dit M. Fain, — c'est de la bouche même de cet ennemi que sortent les premiers éloges, peut-être les seuls, que cette mémorable campagne ait valus personnellement à son auteur. » Il s'agissait d'un armistice. Mais, d'un autre côté, M. de Saint-Aignan arrive de Paris, chargé de transmettre à l'Empereur l'expression du désir qu'émettait la capitale d'une transaction prompte avec l'ennemi. « Sire, — dit l'envoyé en terminant, — la paix, quelles qu'en soient les conditions, sera assez bonne si elle est assez prompte... — Elle arrivera trop tôt si elle est honteuse ! » réplique Napoléon; et M. de Saint-Aignan est brusquement congédié. L'armée prend le chemin de Troyes, où se réfugiaient les Austro-Russes défaits à Montereau.

Quelques escarmouches eurent bientôt lieu, et l'Empereur espérait que

l'ennemi accepterait la bataille. Mais Schwartzemberg, rendu prudent par la déroute de Blücher, jugea devoir continuer son mouvement de retraite derrière la Seine, nous abandonnant Troyes, où il laissait environ 1,000 de ses blessés. Une charge du général Nansouty sur l'arrière-garde des Bavarois nous fit faire quelques centaines de prisonniers; Kellermann, dans un mouvement analogue, sur la route de Bar-sur-Seine, enleva un parc et 800 hommes aux Autrichiens. L'Empereur reçut à Troyes un accueil enthousiaste. Ce fut là, au milieu des clameurs du peuple et des discours de quelques-uns des principaux habitants, que Napoléon apprit que les princes de la maison de Bourbon, poussés par l'Angleterre, foulaient déjà sur plusieurs points ce sol disputé de la France.... En effet, le comte d'Artois venait de pénétrer en Franche-Comté, ses fils s'avançaient sous la tutelle de l'armée alliée, et celui qui allait bientôt s'appeler Louis XVIII répandait dans Paris ses pardons et ses promesses, écrivant de Hartwel aux principaux fonctionnaires de l'Empire et aux sénateurs pour plaider sa cause et celle de sa famille. Ces appels, on le sait, trouvèrent un rapide écho chez les hommes que Napoléon avait le plus comblés...

Schwartzemberg avait, on l'a vu, demandé un armistice, offrant Lusigny pour les conférences. Au lieu d'une simple suspension d'armes, l'Empereur eût désiré traiter de la paix définitive, gardant seulement Anvers et les côtes de Belgique comme prix de ses derniers succès. Mais l'Angleterre pouvait-elle consentir à nous laisser la navigation de l'Escaut? Cette fois, ce fut le tour de Napoléon de proclamer que les conférences diplomatiques ne suspendraient pas le cours des opérations militaires, bien que les alliés eussent proposé le *statu quo* des deux armées. Les souverains confédérés s'étaient retirés à Chaumont en Bassigny; la garde russe était en retraite sur Langres, le corps de Lichtenstein cherchait à gagner Dijon, et le quartier général ennemi rétrogradait vers Colombey. Nous nous emparâmes de Lusigny, bien que cette ville fût le siége des conférences où le général Flahaut représentait l'Empereur. Mais les discussions relatives aux limites territoriales ayant nécessité, chez les plénipotentiaires, le secours de nouvelles instructions, les événements, en s'accumulant, vinrent brusquement ajouter aux embarras déjà si sérieux de la double action militaire et diplomatique.

La fortune, un moment inconstante aux alliés, et, pour ainsi dire, maîtrisée par l'ascendant du génie militaire de Napoléon, ne devait pas tarder à se retourner vers eux. Blücher, battu comme ses lieutenants, les rallia et se vit bientôt renforcé, au milieu de ses débris, par les corps prussiens de Bulow et les divisions russes de Wintzingerode et de Woronzoff, qui venaient de prendre possession de la Belgique. Ainsi renforcé, et le moral de ses soldats ranimé, il résolut de se retourner sur Paris, tandis que le gros de l'armée française était groupé sur Troyes. L'empereur Napoléon apprit ce revirement des choses le 27, et changea instantanément tous ses plans. Il laissa Oudinot, Macdonald et Gérard en observation devant les Austro-Russes, auxquels il renonçait à faire accepter la bataille, et se mit en marche pour rejoindre Blücher. Schwartzemberg, profitant de ce mouvement des Français, prit de son côté l'offensive.

Oudinot sur l'Aube, le général Gérard dans la ville de Bar, furent attaqués avec des forces écrasantes et durent plier. Les alliés étaient 50,000 contre 15,000, et nous nous trouvions sans artillerie. Schwartzemberg fut blessé. Macdonald se décida à céder Troyes à l'ennemi, quatre fois supérieur en nombre.

Le 27 février, l'Empereur et le gros de l'armée bivouaquaient sur les confins de l'Aube et de la Marne. Mais Blücher s'obstinait à nous fuir. L'Empereur, ardent à sa poursuite, s'avançait sur Soissons pour prendre l'ennemi en flanc, tandis que Raguse le serrait sur la gauche. Soissons, reprise par nous aux Russes, était commandée par le général Moreau, à la tête de 1,400 Polonais seulement. Ce général, n'appréciant sans doute pas toute l'importance du point militaire qu'il gardait, et voyant arriver en forces Woronzoff et Bulow, capitula, sauf retraite des siens sur l'armée française. A peine Woronzoff fut-il dans la place, que Blücher parut, traqué par Napoléon; Soissons ouverte le sauva, en lui livrant le passage de l'Aisne. Si Soissons avait tenu deux ou trois jours, il est presque certain que Blücher se serait vu contraint, comme cela lui était déjà arrivé en 1806, à Schwartau, de mettre bas les armes en rase campagne!

Par ses diverses jonctions, l'armée de Blücher se trouva bientôt portée à 100,000 hommes. Réuni à Marmont et à Mortier, Napoléon ne comptait que 35,000 combattants. Cette grande infériorité ne l'empêcha point de songer à donner une nouvelle leçon de tactique au général Blücher. Le 7 mars, il reconnut la position des alliés. Le corps russe du général Woronzoff s'offrait le premier, doublé de celui du général Sacken. Kleist, Yorck et Langeron occupaient les flancs.

L'attaque principale fut confiée par l'Empereur au prince de la Moskowa. Celle de droite devait être soutenue par Victor et Mortier. Ney, emporté par son ardeur, ne les attendit pas, et trouva une vive résistance. L'Empereur, voyant le combat engagé avec trop de précipitation, appela une partie du corps du duc de Bellune pour y concourir, ce qui fit plier les Russes. Une balle mit le maréchal hors de combat au moment où il plaçait son artillerie; mais cette artillerie était novice, et son feu causa peu de mal à l'ennemi. Le général Drouot, pour la diriger, s'exposa avec un sang-froid et un courage qu'il faillit vingt fois payer de sa vie.

Notre attaque principale réussissait peu. L'Empereur ordonna à Grouchy de s'y porter, au moment même où ce général fut blessé. Woronzoff mit habilement la circonstance à profit, et nous fit, à l'aide de ses masses, un sensible mal. L'Empereur lui opposa le corps de Bellune blessé, passé sous les ordres du général Charpentier, et la division Friant de la vieille garde. Ces troupes, arrivant impétueuses sur le plateau de Craonne, rétablirent le combat. Le général Colbert fit des prodiges; le général Charpentier culbuta tout ce qui lui résistait. Woronzoff se vit contraint à commencer un mouvement de retraite, pendant lequel il fut harcelé par les divisions Excelmans et Laferrière, et par la brigade de Nansouty. La nuit nous surprit poursuivant les Russes débandés. On bivouaqua entre Filain et Ostel. Sacken et Woronzoff se retirèrent sur

Laon. Cette victoire de Craonne nous coûta cher : nous eûmes plus de 5,000 hommes hors de combat, nombre égal aux pertes ennemies, mais rendu plus sensible chez les Français à cause du chiffre inférieur de leurs forces. L'armée ne perdit point de temps, et se mit en marche sur Laon.

L'armée de Silésie, ayant réuni ses divers débris épars, s'apprêtait, de son côté, à y recevoir une seconde bataille. En effet, les nôtres trouvèrent l'ennemi étendant, sur les positions que lui présentaient les collines de Neuville et de Thierret, une ligne encore forte de 90,000 hommes, que nous allions attaquer avec un effectif deux fois moins nombreux. La journée commença par diverses attaques et ripostes partielles. Mais, dès que Blücher eut pu constater la faiblesse de notre armée, il prit activement l'offensive. Jusque vers quatre heures, les chances semblèrent balancées entre les adversaires. On avait passé presque toute la journée à se prendre et à se reprendre des villages, car l'Empereur avait fini par reconnaître que Laon était inexpugnable par une simple attaque de front. Impatient d'un dénoûment, il décida, vers le soir, une nouvelle attaque générale. Mais la nuit suspendit ses nouvelles opérations, et, espérant voir arriver le duc de Raguse qui avait pris la route de Reims pour aborder l'extrême gauche ennemie, l'Empereur, remettant au lendemain l'exécution de ses projets, fit bivouaquer sur le champ de bataille même. Raguse avait rencontré le corps prussien de Yorck, et l'avait battu. Blücher, qui ne supposait pas que si peu en forces l'Empereur voulût attaquer Laon de front, crut à une fausse attaque, et porta son attention sur les mouvements du maréchal Marmont, qu'il supposait les seuls sérieux. Aussi envoya-t-il les corps russes de Sacken et Langeron pour soutenir Yorck. Le corps de Raguse fut surpris durant la nuit; nous essuyâmes quelques pertes. L'Empereur, instruit de cet échec, qui n'était dû qu'à l'affaiblissement de Blücher pour renforcer ses lieutenants, voulut reprendre l'offensive, bien qu'il n'eût que 17 à 18,000 hommes à opposer aux 40,000 qui entouraient encore Blücher. Il fit sur Laon une tentative demeurée sans effet. Le nombre et les avantages des positions de l'ennemi ne présageant qu'une défaite, l'Empereur, la lutte tentée, préféra se retirer. L'armée coucha à Chavignon.

Reims, que gardaient à peine quelques centaines d'hommes, était tombé au pouvoir des alliés. L'Empereur, comprenant que la possession de cette ville pouvait faciliter la jonction de Blücher et de Schwartzemberg, voulut la reprendre. L'ennemi en fut chassé avec grande perte, et Napoléon entra à Reims dans la nuit. On illumina la ville, on lui fit un accueil enthousiaste. Nous avions fait 3,000 prisonniers aux Russes, et leur avions pris plus de 100 chariots de munitions. L'armée se reposa trois jours à Reims, après quoi l'Empereur se remit en marche vers la Seine pour rencontrer Schwartzemberg.

Généralissime de la coalition et commandant spécial de la grande armée austro-russe, Schwartzemberg marchait sur Paris, lorsqu'il fut avisé par Blücher de l'approche de Napoléon. Le prince, pensant avoir affaire à un ennemi fort affaibli, et disposant de 100,000 hommes qui jusque-là n'avaient guère

combattu, se concentra sur Arcis-sur-Aube dans l'intention d'y attendre l'Empereur. Différents rapports ayant fait supposer à celui-ci que l'ennemi se retirait, il voulut le pousser à outrance, bien que les corps laissés sur l'Aisne et la Marne ne lui permissent guère de disposer que de 16,000 hommes. Au reste, il comptait sur 20,000 hommes du duc de Tarente, qui, posté entre Villenoxe et Provins, pouvaient le rejoindre en douze heures. Il marcha donc sur Arcis.

Mais, au lieu de trouver une armée se retirant comme la peignaient les rapports, l'Empereur trouva 100,000 hommes qui lui firent brusquement volte-face. La cavalerie ennemie, décuple de la nôtre, entama nos rangs. Il y eut un moment où 20,000 Russes attaquèrent 5,000 Français, au village de Forcy, sans réussir à les faire plier! Le général Sébastiani, plus heureux encore, culbuta la gauche austro-russe, et écharpa les Cosaques, à ce point que cet exploit eût pu avoir un résultat décisif, si toute la cavalerie alliée n'était accourue rétablir l'avantage chez les siens. La nuit contraignit à suspendre la lutte; l'Empereur continuait à croire que cet engagement n'était qu'un effort de Schwartzemberg pour couvrir sa retraite. Le lendemain, l'action reprit; mais, ayant gravi un plateau, l'Empereur ne tarda pas à découvrir toute l'armée ennemie en ligne de bataille, son front protégé par une formidable artillerie. L'énorme disproportion qui existait entre les forces ennemies et les nôtres n'intimida point les Français, et l'action s'engagea vaillamment; mais Ney et Sébastiani représentèrent à l'Empereur combien il y avait peu d'espoir à fonder devant une aussi énorme disproportion de forces, et, sur leurs instances, il se décida à ordonner la retraite, qui s'opéra en échiquier sur l'Aube, Sébastiani en arrière-garde.

On se demande comment Schwartzemberg n'eut pas l'idée de poursuivre notre petite armée, qui eût pu être écrasée dans sa retraite lente et difficile par les pays à franchir. Mais les généraux autrichiens et prussiens en étaient encore, en ce temps-là, à la guerre méthodique, théorique, et, pour la moindre opération d'initiative, on assemblait un conseil de guerre pour déterminer le mode d'agir. On discutait encore que l'Empereur était déjà loin!

Napoléon courut de grands dangers personnels au combat d'Arcis-sur-Aube. Plus d'une fois, engagé dans des tourbillons de cavalerie ennemie, il dut, pour se faire jour, mettre l'épée à la main et combattre à la tête de son escorte. Un obus éclata dans les jambes de son cheval... Il fut couvert de poussière et de fumée; mais la mort du champ de bataille le respectait, le réservant à celle du martyre!

Il était désormais prouvé que nous n'étions pas en force pour lutter contre l'ennemi. L'Empereur abandonna la route de Paris, et se dirigea vers la Lorraine, afin de menacer les principales communications des alliés, et jeter l'alarme sur leurs derrières, ce qui pouvait encore sauver Paris. Vains efforts! les ennemis n'étaient pas seulement sous les ordres de Blücher et de Schwartzemberg... Dans le salon même qui touche son cabinet, à Saint-Dizier, où il

s'est arrêté quelques heures, l'Empereur entend certains chefs de l'armée se plaindre et tenir des propos d'ingratitude et d'égoïsme...

L'Empereur envoie des reconnaissances dans toutes les directions, et principalement sur les lignes d'opérations des alliés. Le duc de Reggio va vers la Lorraine, le général Piré se dirige vers Chaumont. La position de l'armée, entre Bar et Saint-Dizier, est centrale, et nous laisse prêts à obéir aux avis qu'on recueillera.

Mais, tandis que Schwartzemberg forçait le passage à Arcis-sur-Aube, Blücher arrivait sur les bords de la Marne, de sorte que la jonction des deux armées était opérée. « Jamais, s'écrie Jomini, depuis Attila, l'immense plaine qui s'étend entre Châlons et Arcis n'avait contenu tant de soldats! » Les alliés étaient indécis s'ils continueraient leur marche sur Paris, ou s'ils se retourneraient pour combattre Napoléon. Mais, ayant su de Paris que là un puissant parti attendait les alliés comme des libérateurs, en se voyant la trahison pour appui, les généraux ennemis n'hésitèrent plus; les négociations de Châtillon furent déclarées rompues, et la marche sur Paris fut décidée.

Les corps des ducs de Raguse et de Trévise pouvaient, barrant le passage, reculer peu à peu sur la capitale, se renforcer chaque jour des impériaux, ou, pour mieux dire, des vrais Français, qui seraient venus de Paris grossir leurs rangs, et clore ainsi, par une résistance digne de leurs brillantes carrières, cette admirable chaîne d'efforts qui firent de la campagne de France une des plus glorieuses pour le génie de Napoléon. Mais ses maréchaux, n'ayant reçu aucun avis sur les intentions et la marche de l'Empereur, et supposant qu'il faisait retraite sur eux, crurent bien faire en marchant vers lui. Rencontrant les masses alliées à La Fère Champenoise, ils avaient été écrasés... L'ennemi put désormais s'avancer sur Paris sans obstacle.

L'Empereur, instruit de ces événements, semble encore grandir avec les revers qui l'accablent. « Rallions les garnisons! s'écrie-t-il; fermons les routes, puisque nous sommes maitres de nos mouvements, et faisons payer cher l'audace avec laquelle cette foule d'étrangers s'aventure au cœur de nos provinces! Que la capitale suive ses destinées; mais que l'ennemi y trouve son tombeau! »

Mais cette inspiration d'un héroïque désespoir va bientôt être étouffée sous les plaintes de ceux qui l'entourent; on lui représente les malheurs que sa résolution fera fondre sur Paris... Il cède, et toutes les ressources dont il dispose encore vont être sacrifiées à l'espoir de sauver la capitale du pays.

Les forces alliées s'élevaient encore alors à 150,000 hommes. Le corps russe de Wintzingerode avait été détaché pour suivre les mouvements de l'Empereur. Les deux armées austro-russe et de Silésie, qui formaient une masse énorme, eussent peut-être occupé la capitale, privée de troupes, sans coup férir, si les corps des maréchaux Mortier et Marmont ne s'étaient repliés sur Paris, où ils prirent position le 29 mars. L'impératrice Marie-Louise crut devoir se retirer sur Blois avec son fils, le roi de Rome. Les ministres, les grands

dignitaires, les membres du conseil de régence, reçurent ordre de la suivre. Le prince de Talleyrand, déjà en rapport avec les souverains alliés, joua la comédie d'aller jusqu'à la barrière, d'y faire arrêter sa chaise de poste, et de revenir, comme violenté, à son hôtel. Le roi Joseph, lieutenant général de l'Empereur, le duc de Feltre, ministre de la guerre, le général Dejean et le maréchal Moncey, qui commandait la garde nationale de Paris, restèrent pour veiller à la défense de la capitale.

Paris, que nulle fortification ne protégeait, avait pour toute défense 26,000 hommes distancés de Neuilly sur la Seine jusqu'à Charenton sur la Marne. Sur un appel du maréchal Moncey, 6,000 gardes nationaux parisiens vinrent prendre poste sur les hauteurs voisines. Le reste de la garde nationale se distribua la défense des barrières et la surveillance de l'ordre intérieur. L'artillerie citoyenne, servie par les plus valides de nos invalides et par l'École polytechnique, se rangea aussi sous les ordres du duc de Conégliano.

Le roi Joseph plaça le corps de Raguse dans la position de Romainville. La cavalerie du général Ornano et l'infanterie du général Compans occupèrent Pantin, les prés Saint-Gervais et les hauteurs de l'Ourcq. Le duc de Trévise prit position entre le canal et Montmartre; la cavalerie du général Belliard, enfin, se déploya entre l'avenue de la porte Maillot et Saint-Denis.

Le 30 mars, le tambour appela dès le matin tous les défenseurs de la capitale aux postes assignés. Joseph se plaça sur la butte Montmartre avec tout son état-major. Dès six heures, on entendit les premières décharges d'une lutte qui allait décider du sort de la France assaillie par l'Europe coalisée...

L'attaque, commencée au centre, s'étendit bientôt aux ailes. Les Russes, commandés par Rayefski, eurent pour adversaires les généraux Boyer et Michel, qui tenaient la gauche du duc de Raguse. L'ennemi, arrivant en nombre, attaqua bientôt la butte de Romainville, d'où le repoussa le général Compans. L'ennemi se renforça, revint encore à la charge de cette importante position, dont dépendait Pantin, et fut de nouveau repoussé. Barclay de Tolly, qui commandait les forces agressives de Paris, rebuté par la résistance désespérée qu'il trouvait chez une poignée d'hommes, voulut attendre les renforts de l'armée de Silésie pour reprendre l'attaque. Blücher et cette armée arrivaient par la plaine Saint-Denis, en même temps que les Austro-Wurtembourgeois entraient aussi en ligne. Dès ce moment il devint impossible de ne pas prévoir la malheureuse issue d'une lutte aussi formidablement disproportionnée, et qui ne laisserait évidemment point à l'Empereur le temps d'arriver au secours de sa capitale. Tout le haut personnel officiel, les généraux qui entouraient le roi Joseph, le pressèrent, devant un tel état de choses, d'envoyer aux ducs de Raguse et de Trévise les pouvoirs nécessaires pour capituler, et, par ailleurs, ils le conjurèrent de songer à l'évacuation de Paris. Le roi confia au général Hullin, gouverneur de Paris, l'exécution des mesures relatives à ce dernier acte, et ordonna aux ministres et hauts fonctionnaires qui se trouvaient encore sur les lieux de partir pour rejoindre l'impératrice. Lui-même crut avoir assez

fait pour justifier la confiance qu'avait mise en lui l'Empereur, et pouvoir gagner la route d'Orléans, qui était encore libre...

Qu'ajouter à ces faits qui paralysaient la résistance dans son début, et qui imposaient aux braves défenseurs de Paris l'abandon d'une gloire qui est d'autant plus chère aux nobles cœurs, qu'elle s'attache à une cause désespérée? Cette cause, c'était celle de la France entière, de l'Empire et de l'Empereur; c'était la cause sainte de la famille et du foyer, qu'il fallait disputer pied à pied aux hordes barbares, aux Cosaques abrutis, qui y apportaient le pillage et le viol! Aussi, sur bien des points, les ordres de capitulation ne furent-ils pas écoutés, et la défense ardente, désespérée, fit-elle voir à l'ennemi ce qu'il eût trouvé de résistance et probablement de défaites honteuses, s'il n'avait eu dans ses camps... et dans les nôtres... la trahison pour auxiliaire. Les officiers français qui prolongèrent leur noble résistance au-delà de ce que nous appellerons les illusions permises, furent de tous grades et suivant le poste que la départition de nos forces insuffisantes leur avait fait confier. Nous aimons à citer quelques-uns de ces braves, dans ces lignes d'où la pudeur et l'amour-propre national nous ont fait bannir plus d'un nom de traître. Si l'histoire est un pilori, qu'un autre que nous remplisse ici les fonctions de bourreau. D'ailleurs, pour flétrir des infâmes, n'éclabousse-t-on pas toute une nation?

Le major Évain, de l'artillerie de la garde nationale, se mit glorieusement en travers du passage de la cavalerie russe du général Pahlen. — Le colonel Ordener fit des prodiges de résistance contre les Russes. — Le colonel Ghéneser, à la tête d'une poignée d'hommes, fit un carnage affreux dans les rangs des grenadiers russes. — Le chef de bataillon Saint-Romain et le capitaine Calmer repoussèrent la cavalerie ennemie de la barrière du Trône. — Le duc de Padoue, les généraux Chartel et Bordesoulle défendirent héroïquement Bagnolet, Charonne et les hauteurs du Père-Lachaise. — Le duc de Raguse, à la tête de 6,000 hommes seulement, résistait avec ce courage bien connu, mais qui fut parfois malheureux, contre les masses énormes qui l'accablaient de toutes parts; il eut un cheval tué sous lui; une balle lui causa une forte contusion; un moment il reprit Belleville au formidable ennemi qui l'occupait. Ce ne fut que réduit à la nécessité la plus extrême, qu'il se décida à faire usage de l'autorisation que Joseph lui avait donnée.

Au reste, les Russes avaient déjà, par ailleurs, dépassé le village de Clichy, nonobstant la belle résistance du général Belliard. La position du duc de Trévise était désespérée, et pourtant, sommé de la part de l'empereur de Russie, qui lui envoya le comte Orloff, de mettre bas les armes (il ignorait les mesures de capitulation prises par le roi Joseph), il allait continuer la résistance; mais le parti qu'avait pris Marmont dicta sa conduite. Les deux maréchaux se rendirent à la Villette, où les attendaient les commissaires chargés des négociations, tandis que l'ennemi dirigeait sur tous les points des officiers d'état-major pour faire cesser les hostilités. Les derniers coups de feu, tirés dans cette journée funèbre, le furent par la garde nationale de Paris, qui, sous les ordres de

Moncey, duc de Conégliano, défendait héroïquement contre les Russes la barrière de Clichy.

Les clauses de la capitulation laissaient l'armée française se retirer dans la nuit avec son matériel, c'est-à-dire avant l'entrée des alliés dans Paris. Nos soldats, vaincus par l'immaîtrisable poids du nombre et par les armes secrètes de la trahison, se retirèrent péniblement par la barrière de Fontainebleau.

C'est par cette route que l'Empereur arrive, espérant, s'il ne peut sauver sa capitale de la profanation étrangère, de pouvoir, en troquant contre la plume des traités son épée désormais inutile, discuter en personne les conditions de la paix. Il accourt donc à marches forcées; puis, les avis qui lui parviennent l'instruisent de l'imminence du danger : il devance son armée, dont le concours lui paraît déjà devoir être inutile, et se jette en chaise de poste. A cinq lieues de Paris, relayant à Fromenteau, il apprend que tout est dit... Paris a capitulé! Bientôt il rencontre l'avant-garde de l'évacuation, et le général Belliard lui donne tous les détails des événements. Le duc de Vicence est expédié en hâte à Paris, pour voir s'il n'est pas temps encore d'intervenir au traité; mais dans la nuit le duc de Vicence lui fait savoir que les destinées de l'Empire sont consommées...

Napoléon retourne à Fontainebleau.

Tout l'intérêt de ce grand drame militaire étant désormais enfermé dans Paris et dans la personne de Napoléon, nous épuiserons cette partie du récit, pour n'en pas couper la marche par des digressions relatives aux diverses opérations de la résistance française sur divers points du sol envahi.

Fontainebleau devint en peu d'heures le quartier-général de notre désastre; Raguse couvrait ce refuge de l'Empereur par Essonne, et Trévise par Mennecy. Les souverains alliés étaient établis dans les palais de Paris. L'entrée des alliés dans la capitale de l'Empire croulant fut signalée par un déluge de lâches et odieux pamphlets contre l'impérial guerrier que l'Europe n'avait vaincu qu'en s'unissant toute contre lui. Ce débordement de toutes les passions basses fut ou provoqué ou au moins favorisé par les agents anglais, qui se hâtaient de consommer la déconsidération, après la perte, du héros dont elle connaissait trop le génie pour n'en pas redouter encore, si l'on peut dire, le galvanisme. En 1793, les Français, dans un patriotisme cruel, envoyèrent à la mort les jeunes vierges de Verdun, coupables d'avoir complimenté le roi de Prusse... En 1814, ces mêmes Français (non : ne généralisons pas dans ce pénible aveu! disons quelques-uns seulement) portaient des *bonnets à la Blücher*, lorsque l'ennemi était encore loin de Paris. On vit (et l'histoire s'ennoblit par ces aveux d'un pénible éclectisme) les hôtels, les boutiques fermés à l'approche de nos soldats épuisés, s'ouvrir pour les Cosaques et les Pandours; de même que, dans les récentes luttes de l'infortuné Charles-Albert contre Radetzki, dans les plaines lombardes, les paysans gardaient pour le Croate immonde et l'Autrichien oppresseur le pain et l'asile déniés aux Piémontais imprudemment engagés dans une guerre chevaleresque!

Pourtant l'armée tenait toujours fidèlement pour Napoléon, et répugnait à

considérer comme l'expression du vœu national les ardentes démonstrations de quelques partisans des Bourbons. Talleyrand, inquiet de cet état de l'esprit militaire, et sachant combien son génie faisait de Napoléon l'homme de l'imprévu, se hâta de faire proclamer par la *minorité* du sénat la déchéance de l'Empereur et la nomination d'un gouvernement provisoire. En l'absence de l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et Alexandre, habilement circonvenus, et qui, du reste, ne durent pas être infiniment difficiles à persuader, s'engagèrent à ne plus traiter avec Napoléon.

Ces faits réalisés, et les pièces en main à leur appui, des émissaires s'efforcèrent d'arracher ses derniers soutiens à la cause de Napoléon. On agit le plus particulièrement sur les généraux qui avaient les corps d'armée sous leurs ordres. Un seul se laissa entraîner. Taire son nom, que de nouveaux faits ont achevé de dépopulariser et ont déshérité de sa première gloire, serait une indulgence inutile, même envers un vieillard exilé; d'ailleurs ce silence, venant après tant d'anathèmes et d'accusations accablantes émanant d'historiens réputés, ne cacherait rien, et ce nom flétri serait lu à la place même d'où nous l'aurions soustrait. Et puis ce nom, auquel la gloire d'abord, puis une accusation foudroyante ont acquis la célébrité, ne se dérobe pas à l'histoire aussi aisément qu'on l'efface des tables lapidaires de cet Arc de triomphe qui symbolise nos grandeurs militaires. Donc, répétons-le à notre tour, le traître et l'ingrat, ce fut Marmont, duc de Raguse (1).

(1) Celui qui écrit ces lignes, fidèle en cela à la tradition trouvée dans l'écrivain qu'il a accepté de continuer ici, se croit consciencieusement à l'abri de toutes les passions fâcheuses chez les historiens, et ne s'en reconnaît d'autre qu'un amour ardent pour son pays et pour ses gloires. Il n'a pu s'affranchir de la nécessité de flétrir Marmont (sur le compte duquel son jugement vient, du reste, après tant d'autres sévérités émanées des plus hautes notabilités historiques), bien que, précédemment, il ait respecté dans le fils vivant l'irresponsabilité de la défection du père, plus ingrat encore envers l'Empereur, si les circonstances, alors moins graves que dans le fait de Marmont, semblent rendre moins coupable ce que la France, Paris, ont, dans une circonstance solennelle, paru oublier. Mais après nous être rangé à ce que nous appellerons aussi la tradition publique, à propos du duc de Raguse, nous apporterons ici une restriction au nouvel écho que nous sommes de ces accusations, citant, en nous excusant de cette invasion de notre personnalité dans ces pages, un fait que des circonstances particulières ont apporté à notre connaissance. En 1840, le duc de Raguse menant, dans les états autrichiens, la vie errante que sustente, dit-on, une pénible pension de l'Autriche, déclara un soir, à Venise, chez le consul de France, M. de Fr........., qu'il laisserait des *Mémoires* dans lesquels sa conduite à Essonne serait si irréfragablement justifiée que la flétrissure de sa vie serait lavée par les réparations offertes à sa mémoire. Cette déclaration, faite avec l'apparence de la plus complète explosion de la conscience, *nous l'avons entendue*.

Mais il reste au second plan de la vie du maréchal certains faits, conséquences de son ardent dévouement à la cause bourbonnienne, dont il se justifiera plus difficilement; nous voulons parler du rôle plus digne d'un sbire que d'un soldat qu'il paraît avoir joué aux dernières années du règne de Louis XVIII dans un procès militaire jugé par la cour des pairs, procès généralement connu sous le nom de son principal personnage, le capitaine Nantil. Pour l'autre fait, s'il fut un crime aux yeux des uns, ce fut une vertu à ceux des autres. Sans doute, en 1830, Raguse voulut prouver qu'il avait pour un nouveau maître cette fidélité qui lui avait manqué pour Napoléon. Quant à l'affaire d'Essonne, que le maréchal Marmont se décide à jouir de son vivant de

Ce maréchal, dont les troupes occupaient l'importante position d'Essonne, qui couvrait Fontainebleau où s'était retiré l'Empereur pour aviser sur ses désastres, Marmont, disons-nous, traita avec Schwartzemberg, et cette partie de notre armée fit sa soumission au gouvernement provisoire. Ce fait eut les plus déplorables conséquences pour l'Empire et l'Empereur; car, jugeant que l'armée abandonnait son chef, la cause de Napoléon fut complétement perdue dans les conseils des souverains alliés.

Il est certain que Napoléon était décidé à tenter encore une fois le sort des armes : une victoire pouvait tout changer; la défection de Marmont l'accabla. « L'ingrat! s'écria-t-il, il sera plus malheureux que moi! » Ceux qui ont vu le duc de Raguse à l'étranger, ne puisant quelque triste considération que dans l'appui que lui prête l'Autriche, peuvent dire si le temps s'est chargé de réaliser la prédiction de Napoléon!

Ces faits provoquèrent de sa part deux publications, dont la citation est indispensable. La première, remise, le 4 avril, à son plénipotentiaire à Paris, le duc de Vicence, était une mesure tendante à sauver ses droits dynastiques : « Les puissances alliées, disait-il, ayant proclamé que l'empereur Napoléon « était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, fidèle à son « serment, l'empereur Napoléon déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à « quitter la France et même la vie pour le bien de la patrie, inséparable des « droits de son fils, de ceux de la régence de l'impératrice et du maintien des « lois de l'Empire. »

Cette pièce précéda la défection de Marmont. Ce fait emportant ses dernières espérances, il rédigea pour l'armée un ordre du jour tout empreint de ses douloureux sentiments. Cette défense d'une conscience résignée est à la fois éloquente et digne; l'effet en fut profond :

« L'Empereur remercie l'armée de l'attachement qu'elle lui témoigne, et principalement parce qu'elle reconnaît que la France est en lui et non pas dans le peuple de la capitale. Le soldat suit la fortune et l'infortune de son général, son honneur et sa religion. Le duc de Raguse n'a point inspiré ce sentiment à ses compagnons d'armes : il a passé aux alliés. L'Empereur ne peut approuver la condition sous laquelle il a fait cette démarche : il ne peut accepter la vie et la liberté de la main d'un sujet. Le sénat s'est permis de disposer du gouvernement français; il a oublié qu'il doit à l'Empereur le pouvoir dont il abuse maintenant; que c'est l'Empereur qui a sauvé une partie de ses membres des orages de la révolution, tiré de l'obscurité et protégé l'autre contre la haine de la nation. Le sénat se fonde sur les articles de la Constitution pour la renverser; il ne rougit pas de faire des reproches à l'Empereur, sans remarquer que, comme premier corps de l'État, il a pris part à tous les événements. Il est allé si loin qu'il a osé accuser l'Empereur d'avoir changé les

la réhabilitation qu'il affirme devoir ressentir des secrets de ses *Mémoires*, et assurément nul plus que nous ne sera heureux de rechercher l'occasion d'avoir à contribuer pour sa part à effacer un nom coupable de la biographie militaire de la France.

actes dans leur publication. Le monde entier sait qu'il n'avait pas besoin de tels artifices. Un signe était un ordre pour le sénat, qui toujours faisait plus qu'on ne désirait de lui... Le bonheur de la France paraissait être dans la destinée de l'Empereur; aujourd'hui que la fortune s'est décidée contre lui, la volonté de la nation seule pourrait le persuader de rester plus longtemps sur le trône. S'il se doit considérer comme le seul obstacle à la paix, il fait volontiers le dernier sacrifice à la France. Il a en conséquence envoyé le prince de la Moskowa et les ducs de Vicence et de Tarente à Paris pour entamer les négociations. L'armée peut être certaine que l'honneur de l'Empereur ne sera jamais en contradiction avec le bonheur de la France. »

Mais il était déjà trop tard... Les souverains alliés exigent même l'abandon des droits du roi de Rome. Napoléon en éprouva un moment d'indignation, qui le porta à vouloir tirer une fois encore l'épée. Voici les forces dont il eût rigoureusement pu disposer encore : à Fontainebleau, 25,000 hommes de la garde; armée de Lyon, 25,000 hommes; 18,000 revenant d'Italie, 15,000 revenant de Catalogne, 40,000 aux ordres de Soult; total environ : 120,000 hommes. De plus, il était encore maître de toutes les places fortes de France et d'Italie... Mais, ses ennemis déclarant à l'Europe qu'il était le seul obstacle à la paix, il voulut achever la grandeur de son sacrifice, et son dernier acte fut celui-ci :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le « seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur, fidèle à « son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses enfants aux trônes de « France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il « ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

Napoléon repoussa les dispositions pécuniaires qu'on voulut prendre pour sa personne, les considérant comme humiliantes après tant de grandeur. Il voulait vivre en simple particulier.

Ce fut dans ces heures de découragement extrême qu'eut lieu, paraît-il, cette tentative de suicide, qui n'est pas un fait irréfragablement acquis à l'histoire.

Par un reste d'égards auxquels l'empereur Alexandre ne fut pas, dit-on, étranger, on laissa à Napoléon le choix de sa retraite. Il désigna l'île d'Elbe, voisine de la Corse et de cette Italie, théâtre de ses premières gloires. Il put emmener avec lui environ 400 personnes de son choix.

L'impératrice et le roi de Rome furent conduits à Vienne. La mère de l'Empereur et son oncle, le cardinal Fesch, se réfugièrent à Rome. Joseph, Louis et Jérôme se retirèrent en Suisse. L'Empereur ne put revoir aucun d'eux!

Il est juste de citer les noms des hommes qui, résistant à une contagion déplorable, ne quittèrent leur Empereur qu'au moment extrême où il fut contraint de leur faire ses adieux. Ces derniers représentants d'une cour qui fut la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe étaient le loyal duc de Bassano; le général Belliard, si admirable dans cette dernière campagne; les colonels de Bussy et Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général

Fouler, le baron Mesgrigny; le colonel Gourgaud et le baron Fain, qui plus tard allèrent tous deux à Sainte-Hélène; le lieutenant-colonel Athalin, le baron de La Place, le baron Lelorgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowski, le colonel Vonsowick, et enfin le brave général Petit, illustré par l'accolade historique. Après de touchants adieux, Napoléon s'arracha à cette scène déchirante et s'élança dans la calèche où l'attendait Bertrand. C'était le 20 avril 1814.

Un fait important domine nos défenses du nord, de l'est et du midi de la France : ce fut la bataille de Toulouse. Nous décrirons rapidement cette bataille, que la chronologie nous impose, comme ayant précédé de peu de jours l'abdication de Fontainebleau. Puis nous reprendrons notre récit de la chute définitive de l'Empereur, après la grande épreuve de Waterloo.

Notre déplorable campagne d'Espagne, où nous luttions pied à pied avec les Anglais, devait puiser sa fin dans les événements dont les frontières du nord de la France étaient le théâtre. Le duc d'Angoulême entrait, le 12 mars, à Bordeaux, au milieu du corps d'armée du maréchal Beresford. La population se prononça pour les Bourbons, tandis que Napoléon se battait encore pour sauver la France des douleurs d'une invasion. Wellington suivit notre armée, qui se concentrait sur l'ancienne capitale du Languedoc; là devait s'accomplir le dénoûment des opérations de retraite de notre armée des Pyrénées. En effet, la bataille de Toulouse peut être considérée comme le plus admirable des efforts tentés par une poignée de braves pour défendre le sol de la patrie contre les masses envahissantes. Deux mots sur la position de la ville.

Située sur la rive droite de la Garonne, cette ville communique par un pont de pierres avec le faubourg Saint-Cyprien. Toulouse a environ une lieue et demie de circuit; à cette époque, une enceinte de vieilles, mais fortes murailles, protégeait la ville, peuplée de 50,000 habitants. Une garde urbaine y avait été organisée par le conseiller d'État Caffarelli, aide-de-camp des généraux Travot et Barthier-Saint-Hilaire. En y plaçant son quartier général, le duc de Dalmatie s'empressa de faire payer et rhabiller ses troupes. Quelques colonnes dispersées, des recrues de la classe de 1815, rejoignirent l'armée. L'ensemble de ces troupes pouvait monter à 27,000 hommes, commandés par les généraux d'Erlon, Reille, Clausel, Taupin, Maransin, Harispe, Villate, Darmagnac, Darricau, etc.

Le duc de Dalmatie prit, dans la ville et dans ses faubourgs et environs, toutes les mesures de défense imposées à la prudence militaire. Rien ne fut négligé en fait de travaux de fortification et de distributions des approvisionnements. Lorsque Wellington et Beresford eurent opéré leur jonction pour l'attaque, Soult avait tiré de sa position tout le parti qu'y pouvait puiser le génie d'un habile soldat.

Nous ne saurions suivre dans tous ses détails les nombreuses péripéties de ces journées inscrites parmi les plus belles de nos fastes militaires. La place va nous manquer, et ce volume doit voir s'abîmer les dernières épaves de l'empire. Suivons de haut l'ensemble des opérations de la bataille, devenue

décisive à la suite de diverses escarmouches et des progrès faits par l'ennemi par son passage de la Garonne.

Cette bataille était désirée par les deux armées, lasses d'un système d'hostilités partielles dont les longueurs s'accordaient mal avec la rapidité des événements qui s'accomplissaient autour de la capitale. Aussi le 10 avril sembla-t-il le jour réservé à une lutte définitive. Le plan de l'ennemi parut être de tenter une fausse attaque sur les ouvrages du faubourg Saint-Cyprien, pour contraindre le duc de Dalmatie à dégarnir sa ligne de défense, qu'on espérait pouvoir ensuite prendre à revers. Ce fut sir Rowland Hill qui, à la tête de 25,000 hommes, commença le feu à six heures du matin contre 4,000 hommes seulément commandés par le général Reille, qui se défendirent pied à pied. Sur un autre point, les troupes du général Darricau furent attaquées par celles du lieutenant général Picton, presque toutes anglaises, et furent contraintes de franchir le canal des *Deux-Mers*, issu de la Garonne. Trois attaques successives et très-vigoureuses sur le faubourg de Brienne furent repoussées, tandis que le lieutenant général don Manuel Frayre réussissait à occuper les hauteurs de Pujade, ce qui leur permettait d'agir contre nos ouvrages du nord de la place. Sur un autre point, au pont de Matabiau, les assaillants, trompés par le silence qui régnait dans nos fortifications, se hasardèrent à l'approche et furent foudroyés par le double feu de notre mousqueterie et de notre artillerie. Ce succès partiel, qui mit le désordre dans les colonnes ennemies, décida le maréchal Soult à reprendre plus généralement l'offensive; il lança le général Darmagnac avec quatre régiments sur le flanc gauche des Espagnols, qui furent culbutés, tandis que nos batteries les foudroyaient en face. En moins d'une demi-heure, l'ennemi perdit 2,000 hommes sur ce point.

L'ensemble des choses faisait présager que les résultats de la journée seraient en notre faveur. Une colonne de 20,000 hommes de troupes écossaises d'élite dont l'ennemi fut renforcé (divisions Cole et Clinton) fut d'un grand secours à Wellington pour rétablir l'honneur de ses armes. Un fait assez commun dans l'histoire de nos combats est cité par un historien militaire, comme ayant nui, malgré ce qu'il eût de méritant pour son auteur, au succès que nous devions obtenir contre sir William Beresford, à la défense des fortifications du nord de Toulouse. Nous citons : « La brigade Rey, conduite par le général Taupin, commençait son mouvement, lorsque celui-ci, emporté par son courage et par l'espoir de mettre fin à une entreprise si importante, n'attendit pas d'avoir déployé sa brigade, et, au lieu de laisser arriver sur lui les assaillants, il s'élança à leur rencontre, et se trouva ainsi placé entre la redoute française et les Anglais, de sorte que nos batteries durent cesser leur feu, de crainte que leurs projectiles ne devinssent plus funestes aux Français que nuisibles à l'ennemi. »

Les Anglo-Écossais reprirent courage, en voyant le désastreux effet de leurs fusées à la congrève, tandis que nos colonnes agglomérées recevaient en plein le feu dirigé sur elles. Le général Taupin fut tué en voulant ranimer nos soldats, au milieu desquels la mort frappait coup sur coup. L'ennemi put

gagner la redoute, ce qui détermina en sa faveur un avantage qu'on ne pouvait guère prévoir deux heures auparavant. Sa grande supériorité numérique permit à l'ennemi de multiplier ses avantages sur divers points, malgré les efforts des généraux Rey et Berlier. Le corps de Beresford ayant pu prendre position sur une hauteur, dirigea un feu actif sur les ouvrages des points appelés le Colombier et les Augustins, qu'il entama, tandis qu'une masse ennemie s'attaquait au pont dit des Demoiselles, où notre artillerie réussit, après une lutte terrible, à réduire au silence les canons ennemis.

D'un autre côté, nous réussissions à réquilibrer nos avantages en détruisant presque totalement le corps d'armée du général espagnol Frayre, qui, plus brave qu'expérimenté, dut nous céder le mamelon de la Pujade. Picton et ses Anglais voulurent renouveler une attaque contre les Ponts-Jumeaux que défendait Berlier, bien inférieur en forces. Le brave général Berlier paya de la vie sa victoire partielle sur le général anglais, qu'il repoussa. Mais l'ensemble des opérations était cependant en faveur du plus fort en nombre de combattants, et ce n'était que par des prodiges de résistance que les nôtres avaient réussi à maintenir la victoire indécise jusqu'à neuf heures du soir.

Un conseil de guerre tenu durant la nuit, en raison des nouvelles venues de Paris, démontra la nécessité de l'évacuation de la ville et de son territoire. La retraite fixée, les alliés purent, le 12 avril, occuper Toulouse. On perdait de part et d'autre environ 12,000 hommes, dont 8,000 pour l'ennemi. Les coalisés avaient parmi leurs morts trois généraux, un Anglais et deux Espagnols. Nous perdîmes, comme on l'a dit, le général Taupin. L'armée française se retira vers Avignon, où elle prit position. Le lendemain, on sut au quartier général la capitulation de Paris et ses conséquences. Soult se refusa à accepter, par les intermédiaires anglais, la nouvelle des événements, et de la paix, qui en était la conséquence. Il ne voulut point déposer les armes, et ne consentit qu'à un armistice. Mais, le 14, la garnison de Bayonne tirait, dans un combat glorieux, le dernier coup de canon de cette fatale, mais mémorable campagne de 1814. Le 19, Soult dut adhérer aux actes du sénat et du gouvernement provisoire.



CHAPITRE V.

— 1815. —

Waterloo. — Chute de l'Empire.

Nous n'avons pas à dire ici combien les premières mesures gouvernementales prises par le roi Louis XVIII répondirent peu à l'attente de ceux même qui avaient acclamé au retour des Bourbons. L'entourage d'émigrés incorrigibles et de courtisans âpres à la curée nouvelle qu'offrait la France, sut annuler les bonnes dispositions que semblait avoir le roi, rendu prudent par ses malheurs. L'armée fut traitée avec une sorte de mépris; les officiers d'antichambre reparurent pour humilier les glorieux débris de nos plus mémorables campagnes....

Depuis un an déjà à l'île d'Elbe, Napoléon était occupé d'améliorations locales, comme refuge à son immense activité, et nulle des sommes stipulées pour sa dépense n'avait été versée. Il apprit bientôt que le congrès de Vienne parlait de le transporter à Sainte-Hélène... Ce fut alors qu'il conçut l'idée de prévenir cette trahison par la plus audacieuse expédition qu'aura jamais à enregistrer l'histoire. On sait comment son vaste génie sut prévoir et deviner comment s'accompliraient ce périlleux voyage et ses conséquences. Le 26 février, accompagné des généraux Drouot, Cambronne et Bertrand, et des autres officiers supérieurs qui l'avaient suivi dans son exil, il s'embarqua sur le brick *l'Inconstant;* les 400 hommes de sa garde montèrent trois autres bâtiments. Il fit voile pour Cannes, où il ne débarqua que le 1er mars, ayant subi l'hostilité des vents. Son voyage jusqu'à Paris fut une marche triomphale. Partout les soldats envoyés pour le combattre se rangèrent sous son drapeau, et pas un

coup de fusil ne fut tiré; partout, au contraire, l'enthousiasme des villes accompagna ce retour audacieux et béni. La France était en retard d'un an dans son dévouement à l'Empereur...

Le 20 au soir, Napoléon couchait aux Tuileries, résidence abandonnée la veille par Louis XVIII; il avait répandu sur son passage une proclamation électrisante, que suivit bientôt une seconde tout aussi magique, dès son arrivée à Paris. Dans ces deux documents, que nous regrettons de ne pouvoir citer, l'Empereur résume ce qu'est devenu l'esprit français, vers quoi ont tendu les besoins de la nation depuis vingt ans, et combien ce nouvel état de choses diffère du régime décrépit qu'on voudrait imposer de nouveau à la France. Il montre ses héroïques soldats d'Eylau et d'Austerlitz humiliés par ces Bourbons vers lesquels la trahison et un moment de délire, qu'il oublie, semblaient avoir reporté la nation, et combien ces mêmes Bourbons ont peu répondu aux espérances qu'on avait fait naître en leur nom. Enfin, il rappelle aux Français qu'ils ont à effacer la souillure du passage de l'étranger, et il électrise les âmes par l'élan de son patriotisme et la grandeur de son pardon.

Mais le duc d'Angoulême, qui se trouvait à Bordeaux, en plein foyer bourbonnien, au moment du débarquement de l'Empereur dans le golfe Juan, ayant reçu les pleins pouvoirs de Louis XVIII, ne se résigna point à la fuite. Il souleva les villes et établit à Toulouse, qui naguère résistait pour sauver l'Empire, un gouvernement provisoire, une sorte de régence, pour suppléer au gouvernement dissous de Louis XVIII et lutter contre le gouvernement de fait de Napoléon. Il se hâta d'organiser une armée dont les divers commandements furent distribués aux généraux Rey, Compans, Ernouf, Loverdo, Gardanne, Peyremond, Gilly, etc. Le maréchal Pérignon eut la 10ᵉ division militaire (Toulouse); les personnages les plus agissants autour du duc, en dehors de l'armée, étaient le comte de Damas-Crux, M. de Vitrolles et le vicomte d'Escars.

Le duc d'Angoulême débuta par quelques succès contre les garnisons impériales, dans les villes du midi. Mais l'Empereur ne laissa point ce danger se développer. Il fit partir le maréchal Grouchy avec les instructions les plus énergiques, et Lyon, mis en état de siége, fut le centre du mouvement des troupes impériales. Instruit de ces faits et du départ pour l'Angleterre de la duchesse d'Angoulême, qui s'était vue abandonnée par les troupes, le prince se décida à la retraite. Peu de jours après, il put s'embarquer à Marseille pour l'Espagne, et la garde royale fut licenciée.

Mais Napoléon ne tarda pas à voir les espérances qui avaient accompagné son retour, affaiblies par l'examen pratique de la situation. Il avait espéré que l'audace heureuse de ce retour déciderait les souverains alliés à ne se plus occuper des affaires de la France; mais le congrès de Vienne n'était pas encore dissous... et Talleyrand s'y trouvait. La guerre fut de nouveau décidée.

L'Europe coalisée n'avait pas encore désarmé, dans la prévision où chaque souverain se voyait d'avoir à appuyer par une attitude guerrière ses prétentions dans le partage des pays et provinces, enjeux des dernières luttes.

800,000 hommes étaient donc encore sous les armes. Le retour de Napoléon ayant fait rapidement conclure tous les partages, ces masses énormes, échelonnées en Allemagne, furent de nouveau dirigées vers la France.

« On dira quelque jour, dit un historien, comment l'Autriche, malgré la décision des rois alliés, fut au moment de rendre à l'Empereur et sa femme et son fils. Cette partie de notre histoire, *encore couverte d'un voile épais*, sera sans doute éclaircie, et *l'on saura quelles raisons, autres peut-être que des motifs politiques*, empêchèrent le retour en France de l'impératrice et du roi de Rome, retour qui eût assuré à Napoléon la neutralité, sinon l'alliance de l'Autriche, et qui, certainement, eût empêché la reprise des hostilités, le désastre de Waterloo, et la seconde chute du gouvement impérial. »

Ce voile épais, à qui de le soulever? Est-ce à celui qui sait, est-ce à celui qui ose? Oui, les raisons qui empêchèrent Marie-Louise de venir rejoindre l'Empereur son époux, remonté sur son trône, et de lui ramener son fils, furent *autres* que celles de la politique.....

Lorsqu'elle quitta, devant l'approche des alliés, Paris, où elle était régente, pour se retirer à Blois, l'impératrice ne rejoignit pas l'Empereur, son époux, à Fontainebleau : sur un appel de François d'Autriche, son père, elle courut à lui, et Napoléon n'était pas encore à l'île d'Elbe, que déjà elle était à Vienne avec son fils...

Puis, quelques semaines après, elle partait pour les eaux d'Aix en Savoie. Là, elle fut rejointe par le *chevalier d'honneur* que la cour d'Autriche venait de lui désigner, et qui n'était autre que le fameux comte Gustaf Neipperg, général et diplomate, qui ne la quitta plus... et que plus tard elle épousa morganatiquement à Parme...

Le voile n'est-il pas levé par la simple mention de ce voyage et de ce séjour, loin de la surveillante étiquette de la cour, aux eaux d'Aix (où Marie-Louise était encore en août 1814), pendant que son impérial époux se trouvait isolé à l'île d'Elbe, qu'il ne quitta que le 26 février suivant?...

Est-ce assez en dire?... n'est-ce pas plutôt en avoir déjà trop dit (1)?...

Ce fut au moment même où la capitulation du duc d'Angoulême et la soumission des diverses villes encore opposantes pacifiaient l'intérieur, que Murat, dans son désir de racheter sa conduite précédente envers l'Empereur, prenant intempestivement les armes, fut trahi par le courage de ses soldats, et, perdant brusquement son royaume, enlevait à Napoléon l'appui de l'Italie!

Les discords qui accumulèrent les difficultés autour de Napoléon, dans ses conseils et dans les divers pouvoirs au milieu desquels son merveilleux retour jeta l'épouvante, rendaient aussi compliquée au dedans, qu'elle devenait en-

(1) Peut-être trouverait-on quelques indications de nature à mettre plus complétement sur la voie de la triste vérité, qu'il ne convient de le faire dans une œuvre de la nature de celle-ci, dans l'intéressant ouvrage de M. le baron Méneval, ancien secrétaire particulier de l'Empereur, ouvrage très-connu, du reste, intitulé *Napoléon et Marie-Louise*, et qui, nous avons des raisons particulières de le savoir, est, en toutes choses intimes, le plus précieux qui puisse être consulté.

core une fois menaçante au dehors, une situation qu'il s'efforçait de dominer de toutes les ressources de son génie multiple. L'assemblée du Champ-de-Mai fournit à l'Empereur une solennelle occasion de faire apprécier de tous les sentiments qui l'animaient relativement aux libertés publiques exigées par les temps. A la fin de mai, il comptait environ 180,000 hommes prêts à entrer en campagne, et, six semaines après, ce chiffre devait s'élever à 300,000. Juin arrivé, et ayant vainement tenté d'ouvrir des négociations avec les puissances, il eut à opter entre deux partis : le premier consistait à marcher à la rencontre des Anglo-Prussiens vers la Belgique; le second, d'attendre l'ennemi au cœur même de la France. L'un et l'autre de ces deux partis offrait ses désavantages; il adopta le premier, plus conforme à sa nature et aussi à l'esprit de détermination du soldat français. Un grand coup porté à la fois sur Wellington et Blücher, un peu surpris sans doute de la hardiesse de l'initiative, pouvait, devait même rompre, au début d'hostilités nouvelles, la coalition en train de se réarmer. Il fallait laisser quelques troupes en France pour la garde des villes et la défense des places, et, de plus, 15,000 hommes d'élite avaient dû être consacrés à réprimer, sous le commandement du général Lamarque, les mouvements que les royalistes suscitaient en Vendée. Ainsi, l'Empereur ne disposait plus que d'environ 115,000 hommes pour son corps d'armée principal. Ces troupes furent réunies entre la Sambre et la Meuse; elles se fractionnaient ainsi : cinq corps d'infanterie commandés par les officiers suivants : le général Drouet comte d'Erlon, le lieutenant-général comte Reille, le lieutenant-général comte Vandamme, le lieutenant-général comte Gérard et le lieutenant-général comte Lobau; plus, quatre grands corps de cavalerie, commandés par les généraux Kellermann, Pajol, Excelmans et Milhaud. L'ennemi avait en Belgique plus de 200,000 hommes.

L'Empereur quitta Paris le 12 juin, et porta son quartier général à Beaumont. L'ennemi était alors encore disséminé entre Charleroy, Namur, Dinant et Liége. L'Empereur décida de pénétrer en Belgique par le point de jonction des Anglais et des Prussiens, afin de séparer les deux ailes des armées alliées. Ce point était voisin de Bruxelles, et l'on pouvait y arriver par les routes de Wavre et des Quatre-Bras; le 15 juin, nous franchîmes la frontière. Les Prussiens nous firent place; ils évacuèrent Charleroy après quelques coups de fusil, de sorte que l'armée put passer la Sambre à Charleroy même, au Châtelet et à Marchienne-au-Pont. Le 2e corps se dirigea immédiatement sur Gosselie, gros bourg voisin de Bruxelles, afin d'enlever cette retraite aux Prussiens. Le centre de l'armée se porta sur Fleurus, où l'ennemi avait pris position, tandis que le 3e corps se portait sur Namur. Une première escarmouche, qui coûta 12 à 1,500 hommes aux Prussiens, sembla d'un favorable augure, et fut du meilleur effet sur l'esprit de nos jeunes soldats.

Les Prussiens de Charleroy, battus dans leur retraite, se replièrent sur le corps central de Blücher, qui réunissait 95,000 hommes, campés en arrière de Fleurus. Il vit qu'il n'avait plus le temps d'opérer sa jonction avec Wellington dont l'armée était concentrée entre Genappe et Nivelle. Il se hâta donc

de se mettre en état de recevoir la bataille imminente. Le 16, dès l'aube, notre mouvement commença, et, toutes les troupes ayant pris leurs positions, à deux heures l'Empereur donna le signal de l'attaque. Le centre de la lutte fut pendant longtemps le village de Saint-Amand, tour à tour pris et repris, et où le général Girard reçut une blessure mortelle.

Le village de Ligny, qui donna son nom à cette journée, devint aussi le théâtre d'une lutte furieuse, où commandait pour nos armes le lieutenant-général Gérard. L'aile droite était aux prises avec l'ennemi à Sombref; la canonnade tonnait sur toute la ligne. Des ordres et contre-ordres que l'Empereur et Ney (lequel, sentant les Anglais qui s'approchaient, voulait se renforcer pour aller à eux) envoyèrent alternativement au comte d'Erlon, lui firent perdre en marches et contre-marches cette journée durant laquelle furent ainsi inutilisés ses 18,000 hommes. Pourtant l'heure avançait, et il était temps que la fortune prononçât à qui resterait l'avantage de cette journée. Napoléon en décida par son initiative accoutumée. Il voulut diriger tous ses efforts sur Ligny, s'y jeta impétueusement, enleva le village; nous occupâmes les hauteurs voisines, et le centre de l'armée ennemie culbuté se retira en désordre, heureux du secours de la nuit, qui sauva aussi son aile gauche dans ses ombres, sur les routes de Wavre et de Gembloux. Il paraît que le désordre de cette retraite fut tel, que, dans cette première nuit, les généraux prussiens purent à peine réunir 30,000 hommes.

Nous avons vu Ney cherchant à attirer à lui les 18,000 hommes de Drouet pour être fortifié dans sa rencontre avec la tête du corps des Anglais; le maréchal soutenait seul cette lutte, en avant de Frasne, contre des forces quadruples. La victoire de Ligny le sauva, en décidant le général anglais à évacuer les Quatre-Bras pour rejoindre les Prussiens en retraite. Nous restâmes donc partout maîtres du champ de bataille, ayant causé à l'ennemi des pertes considérables. Celles des Prussiens ne furent pas inférieures à 20,000 hommes, plus, 30 pièces de canon. Blücher faillit être fait prisonnier, et ne dut son salut qu'à la nuit. Nous eûmes, de notre côté, 4,000 tués ou blessés. Ney fut plus maltraité; sa lutte contre l'armée anglaise lui causa une perte de 6,000 hommes, contre 8,000 qu'il tua à l'ennemi. 3 régiments écossais furent presque totalement détruits; le duc de Brunswick fut parmi les morts.

La façon dont nos troupes s'étaient conduites était de nature à donner les plus vives espérances dans l'issue de cette grave campagne; chaque soldat se battait comme s'il eût eu quelque injure personnelle à venger... Et chaque Français ne l'avait-il pas en effet? Ces Prussiens, toujours battus, quand ils ne furent pas nos alliés, n'étaient-ils point des envahisseurs de la patrie? Mais les Russes manquaient...

L'Empereur, désirant tirer tout le fruit possible de sa victoire, détacha Grouchy à la poursuite des Prussiens. Il lui confia les forces qui nous firent si déplorablement défaut quelques jours plus tard : les 3e et 4e corps, la division d'infanterie Teste, et la cavalerie Pajol et Excelmans, 38,000 hommes, plus 100 bouches à feu. Cette part faite, il se retourna sur les Anglais, se dirigeant

vers les Quatre-Bras. L'Empereur avait avec lui les 1er, 2e et 6e corps, la garde, la cavalerie des généraux Kellermann et Milhaud, et 200 bouches à feu; en tout 56,000 mille combattants.

Une forte arrière-garde de cavalerie couvrait ou masquait le mouvement rétrograde de l'armée anglaise. La cavalerie française attaqua, mais la riposte ne fut que tout juste ce qui devait servir à protéger le passage de l'armée par un défilé en avant de Genappe. Nous fîmes ainsi quelques prisonniers. Les Anglais ne s'arrêtèrent qu'à la forêt de Soignes. Là, ils prirent position sur un coteau qui s'étend en avant de cette forêt, la droite appuyée au village de Merbe-Braine, avec la ferme de Hougomont en avant, et en flanc des ravins profonds. Le centre ennemi se plaça en avant de Waterloo, occupant la ferme appelée de Mont-Saint-Jean; sa gauche s'adossa à une colline qui domine le village de Ter-la-Haie. La ferme de la Haie-Sainte, retranchée, crénelée, contenant un corps nombreux d'infanterie, restait sur le devant du centre. Ses côtés ne pouvaient être tournés, à cause des ravins; enfin, par l'extrême gauche, une route de traverse la mettait en communication avec les Prussiens retirés à Wavres.

Bien qu'il disposât de 120,000 Anglais, Écossais, Belges et Hanovriens, le général anglais avait encore prié Blücher de lui envoyer deux divisions pour soutenir sa gauche, et, soigneux d'augmenter en tous points les immenses avantages qu'il possédait déjà, il passa sa nuit à couvrir de redoutes formidables sa ligne de bataille.

Quant à l'armée française, exténuée, harassée par trois jours de marches à travers des chemins fangeux, marches pendant lesquelles les distributions de vivres n'avaient même pas eu la régularité voulue, elle arriva au soir devant la ligne anglaise, bivouaquant en partie autour de la petite ville de Genappe, tandis que l'Empereur plaçait son quartier général à la ferme du Caillou, sur la grande route. Nos soldats arrivaient ainsi fatigués et affaiblis devant un ennemi dont la retraite, réglée d'avance, avait eu lieu sans manquer de vivres, et à temps pour prendre du repos. Les Français durent passer la nuit à préparer leurs armes...

Napoléon croyait que les Anglais continuaient leur retraite vers Bruxelles; mais, au jour, il les vit rangés derrière leurs retranchements. De nombreuses batteries, couronnant les hauteurs, protégeaient l'étendue de la ligne, dont le centre était surtout formé de masses profondes, défendues par de fortes redoutes. Une nuit diluvienne avait tellement délayé les chemins, qu'il était impossible de faire avancer l'artillerie ailleurs que sur la grande route. Cependant, vers neuf heures, une brise s'éleva qui sécha un peu les chemins. Nos troupes purent se mettre en ligne.

Le général en chef ennemi, fier de ses excellentes dispositions, présentait donc la bataille. L'Empereur, enchanté de voir réussir ses combinaisons, qui consistaient à battre les deux armées isolément, ne déclina point l'initiative de son adversaire; il expédia sur-le-champ à Grouchy l'ordre d'occuper en toute hâte le défilé de Saint-Lambert, de façon à ce que, s'il ne prenait pas à la bataille

une part active, en agissant sur le flanc gauche ennemi, il pût du moins ainsi préserver notre droite. La position de l'ennemi était sur l'embranchement des routes de Charleroy, Nivelle et Bruxelles, un peu en avant du village de Mont-Saint-Jean. Les dispositions du terrain, d'une douce déclivité favorable à l'artillerie, permettaient au général en chef ennemi de saisir tous nos mouvements.

Il était dix heures et demie lorsque l'Empereur ordonna l'attaque sur la droite de Mont-Saint-Jean; mais, sur une observation du maréchal Ney, relative à l'impraticabilité du terrain pour l'infanterie, à cause des bas-fonds bourbeux, il changea de dispositions, et ce fut par le centre qu'il commença à agir. L'ennemi, adossé à la forêt de Soignes, n'avait pour retraite que la chaussée de Bruxelles, de sorte que, si l'on réussissait à percer ce centre et conséquemment à se rendre maître de ce débouché, les deux ailes ennemies se trouvaient séparées, et la situation fort gravement compromise. Voici nos positions : le général Reille, avec le 2e corps, protégeait notre extrême gauche, dans la direction de la ferme de Hougomont; le comte d'Erlon, avec le 1er corps, se tenait à cheval sur la grande route, formant le centre; le comte de Lobau, avec le 6e corps, avait la droite. La garde était placée en réserve derrière le centre, sur les hauteurs, tandis que la cavalerie était développée sur toute la ligne. Nos 200 bouches à feu devaient être distribuées en batteries devant les points les plus forts de l'ennemi.

Le prince de la Moskowa, comme commandant des 1er et 2e corps, était placé au centre pour diriger les mouvements, et l'Empereur s'était porté sur un mamelon, aussi au centre, près d'une ferme où il avait passé la nuit.

La bataille commença vers onze heures du matin. Ce fut le roi Jérôme, qui commandait une division du 2e corps, à la gauche, qui commença l'attaque, en marchant sur la ferme de Hougomont, si bien crénelée par les Anglais, qu'ils en avaient fait une petite forteresse. Cette attaque était une feinte. Le général anglais s'y laissa prendre, renforçant aussitôt ce point de ses meilleures troupes. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que 400 bouches à feu vomissaient la mort sur toute la ligne.

Après un combat meurtrier, notre gauche, gagnant du terrain, réussit à s'emparer du bois en avant de Hougomont, mais non à débusquer l'ennemi de la ferme. Le colonel Lafitte, à la tête de quatre escadrons de la garde, détruisit tout un régiment de hussards anglais, en débarrassant notre 1er de cuirassiers, commandé par le colonel Ordener. Le maréchal Ney, à la tête de la cavalerie des généraux Lefebvre-Desnouettes et Guyot, attaqua les batteries anglaises placées entre le centre et la gauche, et les enleva. Ce terrain perdu par l'ennemi fut aussitôt occupé par notre gauche, tandis que, sur la droite, le comte de Lobau forçait, après un vif combat, la première ligne ennemie. Ainsi, les deux ailes anglaises étaient déjà repoussées, lorsqu'une attaque sérieuse fut dirigée au centre, sur la Haie-Sainte. Cet honneur échéait à d'Erlon, qui, appuyé de 80 canons, attaqua impétueusement l'ennemi fortifié derrière ses retranchements. Le combat devint presque corps à corps; par instants, notre ardente cavalerie arriva jusque sur les batteries ennemies; enfin, la po-

sition de la Haie-Sainte fut à son tour emportée, et le maréchal Ney, qui avait commandé cette opération avec une habileté extrême, franchit le ravin et y prit heureusement position. Il était alors deux heures et demie.

Ainsi, après moins de quatre heures de combat, notre armée, si inférieure en nombre et dans les dispositions physiques qu'on sait, occupait déjà le terrain sur lequel était développée, au matin, la première ligne anglaise... Assurément, un tel succès en promettait de plus décisifs encore. Cependant l'ennemi était loin de se décourager, l'ardeur était générale : une épouvantable canonnade tonnait sur toute la ligne...

Quelques détachements prussiens de Bulow arrivèrent par la route d'Ohain et se firent immédiatement anéantir par le corps du comte de Lobau. Ces détachements en eux-mêmes n'étaient rien, mais ils faisaient pressentir ou l'armée prussienne ou tout au moins une partie de cette armée. La contrariété née de ce fait fut diminuée par cette pensée que le mouvement des Prussiens n'avait pu avoir lieu à l'insu de Grouchy, et que par conséquent il était derrière et agissait. L'Empereur, pour maintenir l'animation de ses soldats, fit annoncer l'arrivée de Grouchy,... et toute la ligne éclata en transports. Bien qu'exténués de besoins et de fatigues, nos braves reprirent la lutte avec plus d'ardeur, et le feu se ralluma avec une nouvelle violence. L'Empereur voulut utiliser cet élan des troupes pour opérer sur le centre ennemi un formidable effort : il réunit d'un bloc toute sa garde, cavalerie et artillerie, et, dans ce moment décisif, il poussa le tout, au pas de charge, sur le plateau où l'ennemi paraissait tenir ses réserves. « Ces vétérans de la gloire, dit un historien, abordent la ligne anglaise avec leur intrépidité accoutumée. Le choc est terrible et le carnage affreux. La mitraille, les charges de cavalerie et la terrible baïonnette font brèche dans les masses, qui se resserrent aussitôt (1). La fureur de nos soldats s'accroît avec la résistance qu'ils éprouvent; déjà plusieurs carrés anglais enfoncés ne trouvent plus d'appui; l'épouvante introduit le désordre dans les derrières de l'armée anglaise; la route de Bruxelles, au milieu de la forêt de Soignes, est obstruée par les ambulances, les équipages et les parcs d'artillerie, qui fuient dans la plus horrible confusion... La terreur vole bientôt jusqu'à Bruxelles, où tout annonce que le lord général en chef a perdu la bataille,... et chaque intéressé s'apprête déjà à quitter la ville où les Français vont entrer en vainqueurs (2). L'armée anglaise, pressée par ses deux ailes, horriblement

(1) Parmi les brillantes attaques qu'exécuta notre cavalerie dans ce combat à brûle-pourpoint, on remarqua la charge que fournit le 4e régiment de lanciers, commandé par le colonel Bro. La brigade des gardes anglaises venait d'enfoncer un de nos régiments d'infanterie et de lui enlever son aigle; Bro charge à la tête de son régiment, tue le général anglais, reprend l'aigle et écrase cette brigade, dont 50 cavaliers seulement parvinrent à s'échapper.

(2) Plusieurs Belges, habitants de Bruxelles, nous ont confirmé ce que les relations anglaises nous avaient appris sur cette épouvante. On nous a assuré également que le lord qui commandait en chef les Anglais croyait tellement être battu, qu'il avait déjà donné l'ordre de la retraite, et en avait fait prévenir sur toute la ligne de communication avec Bruxelles et l'intérieur de la Belgique. Divers courriers de banques partirent même de Bruxelles, portant la nouvelle, dans la direction des capitales allemandes, que Napoléon avait écrasé ses ennemis à Waterloo.

ébranlée par son centre, n'ayant pour retraite qu'une grande route obstruée et des défilés étroits à travers une forêt, est menacée d'un affreux désastre; déjà elle hésite dans ses mouvements. Il est huit heures, et tout annonce aux Français qu'ils ont gagné la bataille... lorsque les Prussiens viennent la leur arracher (1)! »

Mais, gloire stérile, inutiles efforts d'un héroïque désespoir! Blücher survient; Blücher, avec 30,000 Prussiens, arrive sur la droite de notre ligne! En vain le général Duhesme s'élance avec la jeune garde au-devant de ce secours fatal qui sauvera un ennemi vaincu... il doit se replier devant le nombre, car les 30,000 Prussiens n'arrivent que successivement. L'Empereur, qui comprend que la victoire va lui échapper, veut tenter sur le centre des Anglais un effort désespéré. Il avait encore quatre bataillons de la garde qui n'avaient pas donné... Il s'élance en avant, ayant à ses côtés le maréchal Ney, les généraux Friant, le comte Michel et Poret de Morveau; mais le général en chef ennemi sait déjà que Blücher est là : il a repris courage... il comprend qu'un autre peut substituer une victoire *in extremis* à la défaite que, malgré les incroyables avantages de ses positions fortifiées et des masses de toutes nations qu'il commande, il dut bien plus tard avouer qu'il croyait avoir essuyée. Mais un feu si ardent nous mitraille que les blessés tombent par centaines, et on croit aux extrémités que la garde faiblit... Non! elle tombe : c'est tout. Nos ailes inquiètes cherchent à se rapprocher du centre. Les Anglais, qui se savent enfin renforcés par des troupes fraîches, sortent de leurs positions, réunissent leurs masses, en écrasent nos soldats exténués, et le ravin si glorieusement conquis quelques heures auparavant devient le tombeau de la moitié de la garde!

Ney fit de sa personne des prodiges de valeur désespérés. En ce moment, il eut un troisième cheval tué sous lui. A dater de cet instant, l'épée au poing, il soutint à pied la retraite. Le général Friant fut blessé; le général comte Michel, qui commandait, sous les ordres de Ney, le 1er régiment des chasseurs à pied de la vieille garde, fut tué en chargeant vaillamment à la tête d'un carré des siens. Il est irréfragablement acquis aujourd'hui à la mémoire de ce brave que ce fut de sa bouche, et non de celle de Cambronne, que sortirent, dans ce moment solennel, où pour la première fois la garde semblait vaincue, ces sublimes paroles dignes de tenir place à côté des mots de Léonidas aux Thermopyles (2) : *La garde meurt et ne se rend pas!* Cet élan d'une âme vraiment française serait sa légitime épitaphe, si le brave général Michel avait un tombeau (3).

(1) Un officier général *anglais*, dans une relation qu'il a faite de cette bataille, s'exprime ainsi : « Les charges de notre cavalerie contribuèrent à rétablir nos affaires au moment difficile où les Français avaient atteint le sommet de notre position et où *tout était perdu.* » Le général en chef, dans son rapport, s'exprime ainsi : « Je dois rendre justice à l'armée prussienne en *attribuant l'heureux résultat de cette terrible journée au secours qu'elle a donné à propos.* »

(2) *Allons souper chez Pluton!*

(3) Il y a quelques années, la ville de Nantes, fière, à juste titre, d'avoir donné naissance à Cambronne, voulut, élevant une statue à ce brave, graver sur le piédestal la célèbre phrase qui

(3) Il y a quelques années, la ville de Nantes, fière, à juste titre, d'avoir donné naissance à Cambronne, voulut, élevant une statue à ce brave, graver sur le piédestal la célèbre phrase qui

[illegible] À WATERLOO.

Et l'armée prussienne, ainsi venue nous arracher une victoire certaine, s'avançait poussant notre droite, et cherchait à nous envelopper entre elle et les Anglais (nous comprenons sous cette appellation générique les corps de nations diverses qui obéissaient au lord-général). Le danger était imminent, car notre seule issue, depuis l'arrivée du renfort ennemi, se trouvait par la grand'route de Bruxelles. Nos braves grenadiers de la vieille garde, commandés par les généraux Pelet et Petit, forcés de céder à la double pression des deux armées ennemies, ne le faisaient que pied à pied, se voyant tomber l'un après l'autre sous les feux croisés de cet ennemi accru. Le mouvement rétrograde était décidé... les débris de l'armée ne luttaient plus pour la plupart... la mort les frappait, on oserait presque dire, abrutis par un désastre aussi imprévu. « Toutes les voitures d'artillerie se précipitèrent sur la grand'-route; bientôt elles s'y accumulèrent tellement qu'il fut impossible de les

lui avait été longtemps attribuée. La famille du général Michel s'émut légitimement de ce projet, et le comte Michel, alors capitaine au 45e de ligne, ainsi que son frère, le baron Michel, auditeur au conseil d'État et sous-préfet de Bar-sur-Aube, tous deux fils du général de la garde tombé à Waterloo, s'inscrivirent contre l'ordonnance par une requête au roi. Il résulta de l'enquête laborieusement et scrupuleusement entreprise, que *Cambronne lui-même* a, toute sa vie, dénié l'honneur d'avoir prononcé les mots sublimes qui furent comme l'oraison funèbre de cette garde, laquelle s'ensevelit héroïquement dans le désastre où s'abîma l'empire. D'un autre côté une foule de témoignages, de voix jusque-là disséminées, vinrent s'unir dans la constatation d'un fait qui devait enfin se faire jour, c'est-à-dire que c'était au comte Michel que revenait la gloire loyalement refusée par Cambronne. Et parmi ces témoins, ces autorités luttant par un cri de leur conscience contre une fausse tradition à laquelle la popularité donnait, à tort, la force même du fait, figurèrent des compagnons d'armes de l'illustre mort de Waterloo, le général Gérard, le général Harlet et divers autres noms des plus respectables, et par ailleurs aussi le duc de Bassano. Enfin, un témoignage plus haut encore est celui qui émane, on peut dire, de l'opinion même de l'empereur Napoléon, par la bouche de son grand maréchal du palais, devenu, à Sainte-Hélène, le confident de tous ses sentiments sur les hommes et sur les choses. Mme la comtesse Michel possède un fragment détaché du tombeau de l'Empereur, sur lequel le général Bertrand a fait graver cet hommage, expression, peut-on dire, lapidaire des opinions qu'il avait entendu formuler à Napoléon :

« A la comtesse Michel, veuve du général Michel, tué à Waterloo, où il répondit aux sommations de l'ennemi par ces paroles sublimes : *La garde meurt et ne se rend pas !* »

Au reste, ces faits, généralement connus aujourd'hui, et qui servent de rectification aux historiens du passé dans leurs éditions nouvelles, n'ajoutent point à la gloire du brave général qui, blessé à Montmirail, ne put contenir son ardeur au bruit du canon des alliés menaçant Paris, et courut se battre le bras en écharpe. Blessé de nouveau, et grièvement, à la butte Saint-Chaumont, il tombe. La grande épreuve de Waterloo l'appelle à la tête de cette garde dont il commandait une division en face du Mont-Saint-Jean... Là, il tombe encore... et pour ne plus se relever cette fois! mais laissant après lui l'immortalité de son nom, par ce cri sublime qu'ont enregistré tous les idiomes, qu'ont célébré tous les arts. On conçoit combien la famille d'un tel homme doit être soigneuse d'une revendication aussi légitime qu'elle est glorieuse, et ceux qui peuvent y aider, comme on le fait ici, accomplissent un rigoureux devoir d'éclectisme.

Le corps du noble général n'a point été retrouvé après la bataille. De là quelques doutes sur ce glorieux trépas, doutes dissipés depuis. L'Empereur ordonna que la veuve du général comte Michel reçût la pension des veuves des maréchaux de France : ce fut comme un bâton de maréchal placé par l'impériale main dans un tombeau, — une nomination posthume !

faire avancer; la plupart furent abandonnées, les soldats en ayant dételé les chevaux. Napoléon, qui n'avait pu trouver une mort désirée au milieu de la mitraille, se retira avec le carré, réduit à quelques pelotons, que commandait le général Petit. Arrivé dans le verger de la ferme du Caillou, il y resta encore quelques instants, abîmé... mais bientôt, entraîné par le mouvement général, il s'éloigna. Il passa à Charleroy et rentra en France par Philippeville. Les deux armées alliées continuèrent à poursuivre les Français de front et de flanc jusqu'à ce qu'enfin, la nuit étant venue, nos troupes purent respirer un instant. »

Blücher, qui avait laissé 20,000 hommes pour faire tête à Grouchy, étant survenu avec son armée, poursuivit nos troupes jusqu'aux frontières. Mais disons quelques mots des opérations du corps de Grouchy, chargé de la poursuite des Prussiens après leur défaite à Ligny.

Ce général apprit à Gembloux que les Prussiens, quittant la route de Namur, s'étaient repliés sur Wavre, de façon qu'ils couvraient Bruxelles; il marcha donc sur Wavre : c'était le 18. Vers midi, Grouchy entendit sur sa gauche retentir le canon, et la répétition des coups ne tarda pas à lui indiquer qu'une bataille était engagée. Deux partis se présentaient au chef du corps détaché : 1° rejoindre l'Empereur pour prendre part à la bataille, au milieu de laquelle il pouvait arriver en trois heures de marche, ne laissant qu'une colonne d'observation sur Wavre; 2° se contenter d'observer les mouvements de l'ennemi, afin de l'arrêter et le combattre, s'il tentait de se porter vers Mont-Saint-Jean. Grouchy assembla un conseil; Gérard s'y prononça pour le départ immédiat dans la direction du canon : cet avis fut repoussé; celui qui prévalut fut l'attaque des Prussiens. Ce fut le corps du général Vandamme qui fit le premier feu; le soir arriva sans résultats décisifs, vu les avantages de terrain où combattait l'ennemi. Le lieutenant-général Gérard (on aura remarqué que cette nomenclature nouvelle des grades était restée depuis la fuite de Louis XVIII), le lieutenant-général Gérard, disons-nous, fut dangereusement blessé à l'attaque de Bierge : une balle lui traversa la poitrine.

Et, pendant que nos soldats perdaient un temps si précieux, Bulow, qui nous amusait par ses développements de lignes sans profondeur, expédiait un corps nombreux au secours du général en chef anglais; lorsque Grouchy s'aperçut du fait, la victoire de Waterloo nous était arrachée!

Grouchy n'avait pu recevoir que le soir, à sept heures, l'appel de Napoléon. Lorsque le bruit du canon cessa de se faire entendre, il supposa la bataille gagnée, et crut entrer le lendemain à Bruxelles avec l'armée victorieuse. Pourtant, de bon matin, il attaqua Wavre et Bierge, dont il s'empara; mais bientôt il apprit notre désastre... et marcha vers la frontière.

Les pertes des diverses parties belligérantes dans ces dernières journées se divisent ainsi : armée française, à Ligny, 6,900 hommes; aux Quatre-Bras, 4,200; dans les journées des 17, 18 et 29, 25,400, y compris 7,000 prisonniers : total, 36,500 hommes; — Anglo-Hollandais, les 16, 17 et 18, 25,000 hommes; — Prusso-Saxons, les 15 et 16, 29,000 tués, blessés ou prisonniers; les 17 et

18, 4,000 hommes : total, 58,900. La différence en pertes est de 22,400 au détriment des alliés.

Jamais plus affreux spectacle ne fut offert aux yeux de l'humanité que celui que présentait le champ de bataille de Waterloo le lendemain de la bataille. Un des acteurs de cette tragédie sanglante a tenté de la décrire : « Les corps mutilés et sans vie, dit-il, étaient privés de leurs vêtements; toute chose de quelque valeur avait déjà été enlevée. Le chemin de Waterloo à Bruxelles qui, pendant trois lieues, passe sous les épais ombrages de la forêt de Soignes, était encombré de bagages épars, de chariots brisés, de chevaux morts, et presque impraticable à cause des grandes pluies et du grand nombre de ceux qui s'y étaient entassés, de sorte qu'on avait beaucoup de peine à faire marcher en avant les chariots des blessés. La route était bordée de malheureux qui s'étaient traînés là du champ de bataille, et dont un grand nombre, ne pouvant aller plus loin, s'étaient couchés et étaient morts. Des trous creusés à côté du chemin furent leur tombeau, et plusieurs semaines après la bataille la route était encore couverte des débris de leurs habillemens. Dans chaque village, chaque hameau, chaque chemin, en un mot partout le pays, on trouvait errants des soldats blessés; ceux d'entre eux qui étaient Belges ou Hollandais s'efforçaient de gagner leurs maisons. Le nombre des blessés était si grand, dit-on, que, malgré les soins les plus actifs et les plus continus, les derniers ne furent amenés du champ de bataille à Bruxelles que le jeudi suivant, c'est-à-dire après y être restés gisants pendant plus de trois jours! »

« A peine la nouvelle de la victoire fut-elle parvenue à Bruxelles et aux environs, dit un autre écrivain, mais un étranger cette fois (1), que des femmes, ayant perdu tout sentiment de honte, et des hommes, aussi insensibles qu'elles, se rendirent, dans la nuit du dimanche, sur le champ de bataille. De tous côtés retentissaient les cris de l'agonie et le râle de la mort. Bien des infortunés qui, auparavant, avaient joui de toutes les aisances de la vie, eussent donné en ce moment tout ce qu'ils possédaient pour approcher de leurs lèvres expirantes un peu d'eau fraîche. Loin de compatir à ces souffrances, les misérables qui étaient répandus sur le terrain, allaient heurtant les têtes de ceux qui gisaient sans mouvement, de quelque nation qu'ils fussent, non par des motifs d'humanité, mais pour leur voler ce qu'ils pouvaient avoir sur eux. Alors ils arrachaient les épaulettes, les décorations d'honneur, les galons souillés de sang, à ces cadavres auxquels la pâle lueur de la lune donnait un aspect hideux. Ces voleurs couraient rapidement d'un mort à l'autre, et parmi eux se trouvaient des soldats anglais et hanovriens. Le sang répandu rendait le sol glissant; des chevaux boiteux erraient çà et là, cherchant, mais en vain, quelques brins d'herbe qui ne fussent pas ensanglantés. Toutes les eaux, également teintes de sang, ajoutaient à l'horreur de cette scène affreuse. Ces figures à larges mous-

(1) Il nous semble que dans un ouvrage tout à fait spécial comme celui-ci, où les faits de la politique générale ne doivent apparaître que comme fils conducteurs entre les prises d'armes de nos soldats, ce tableau du champ de bataille de Waterloo est comme une sorte d'oraison funèbre de l'armée impériale, et par conséquent complétement à sa place.

taches, trempées de sueur, souillées de boue, de sang; ces traits qui exprimaient encore la rage et la férocité du combat, auraient épouvanté d'autres spectateurs. Partout on voyait des débris de fusils, des épées brisées, des portions de cadavre; ici un tronc sans tête, là un corps sans bras ou sans jambes, ou encore des têtes isolées. Toutes les distinctions avaient disparu : vainqueurs et vaincus, Anglais, Allemands, Hollandais, Hanovriens, Belges, Prussiens et Français, étaient entassés pêle-mêle. Le brave et le lâche étaient étendus l'un près de l'autre, celui qui avait demandé quartier et celui qui le lui avait refusé, l'homme qui bravait à la fois Dieu et Satan et celui qui avait son livre de religion dans sa poche. Dans l'espace d'un seul jour cent mille individus, qui étaient dans la vigueur de la jeunesse, étaient tombés pour ne se relever jamais.

« Quand le jour parut, ce dut être un bien affreux spectacle que celui que la rapacité, le vol, la profanation, ajoutaient aux horreurs déjà réalisées sur le champ de bataille. Ces bandes de brigands, tous à l'œuvre, continuaient à la face du soleil les spoliations immondes dont la nuit avait caché la premiere ardeur! Couverts du sang de ceux qu'ils dépouillaient, ils semblaient appartenir à cette race horrible des vampires, hôtes familiers des lieux de massacre. Il en accourut beaucoup d'autres encore. Alors les recherches devinrent plus actives; on coupa les doigts, on tailla les oreilles pour saisir les anneaux, et quelques-uns de ces malheureux mutilés vivaient encore! On voyait des femmes qui, n'ayant pu s'emparer d'un grand nombre de fusils, à cause du poids, s'en allaient chargées de faisceaux de baïonnettes suintantes...

« Puis, l'avidité ne s'arrêtant pas, on en arriva à enlever aux morts leurs vêtements, et la vue de tant de cadavres nus ne put qu'ajouter encore à l'horreur du spectacle. Et la semaine suivante, lorsque ces corps commencèrent à verdir, noircir, à se putréfier!... Ah! abrégeons ce tableau! »

Les blessés de toutes les nations furent placés dans des chariots et portés à Bruxelles. Un petit nombre d'entre eux avaient pu se traîner du champ de bataille jusqu'à la ville. Le nombre de ces victimes était si considérable, que ni les hôpitaux ni les maisons particulières ne purent suffire à les recevoir. Trop souvent on en refusa l'entrée aux Français, et on les vit mourir de faim dans les rues. La plus grande partie même des Anglais ne purent être reçus, et restèrent en plein air. Les hôpitaux se trouvaient si remplis et les chirurgiens si occupés, que les bras et les jambes séparés des corps étaient jetés sous les lits et s'y entassaient. On voyait dans une même couche un mourant à côté d'un mort... Les mêmes chariots ramenaient du champ de bataille les blessés pour les hôpitaux et les cadavres pour la sépulture...

On ne pourrait non plus décrire la désolation qui régnait dans les campagnes voisines du champ de bataille. Les blés en pleine croissance étaient renversés et tellement foulés, qu'ils formaient une sorte de boue. Les charges de cavalerie avaient presque partout comme labouré le terrain, et les pas des chevaux, profondément imprimés dans la terre, attestaient les points où les rencontres avaient été les plus meurtrières. Toute la campagne offrait d'af-

freuses traces de guerre et de dévastation; des têtes de soldats fendues ou percées de balles et enfoncées dans la boue, des casques, des insignes brillants, des débris d'armes, des quantités innombrables de fourreaux, de ceinturons; des sayons d'uniformes, des souliers, des gibernes, des papiers de toutes sortes ôtés des poches des morts par ceux qui les avaient dépouillés... Tout cela s'étendait, s'éparpillait à sept ou huit milles de la Haie-Sainte; on en trouvait jusqu'aux portes de Bruxelles.

Mais c'est assez nous arrêter sur ce funèbre tableau. Un dernier mot dressera le bilan des pertes qui étaient enfouies dans ce vaste sépulcre : blessés et morts de toutes les nations, 100,000 hommes; — 40,000 chevaux; — 300 pièces de canon démontées, brisées, — et tout l'encombrement enfin que présente le matériel de trois armées!

Cette journée commencée avec tant d'éclat, et qui se termina d'une façon plus funeste à la France que ne le furent jamais les batailles de Poitiers et d'Azincourt, laissait, accablé par les rigueurs de la fortune, l'homme qui y avait présidé sans faute militaire à se reprocher; il fut perdu par celles de ses lieutenants. On a voulu accuser l'Empereur d'avoir combattu en masses trop profondes, système condamné en face du feu meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie anglaises. On voit cependant que vers les premières heures du soir, et malgré l'immense infériorité du nombre, il était maître du champ de bataille, et qu'il n'eût fait que compléter sa victoire, si ses ordres pour retenir les Prussiens avaient été mieux interprétés. Grouchy a affirmé n'avoir point vu l'officier que l'Empereur lui expédia pour le faire rallier, sans plus s'occuper désormais de Blücher qu'il ne le fit de l'archiduc Jean lorsqu'à Wagram il appela à lui Eugène. Grouchy toutefois peut être accusé d'avoir manqué d'initiative; s'il avait écouté l'excellent conseil du général Gérard, l'armée, la France étaient sauvées! Mais il arriva là quelque chose d'à peu près semblable à ce qui provoqua un autre grand désastre : Trafalgar, où s'abîma notre marine. Grouchy ne se souvint pas assez de la conduite de Ney à Eylau, conduite qui nous donna la victoire.

L'Empereur rentra à Paris le 21 juin. Il y trouva la chambre des représentants hostilement disposée. Comme autrefois la Convention nationale, elle se déclara en permanence; mais la Convention, si elle fit descendre du trône le roi Louis XVI, sut du moins vaincre la coalition : la chambre des représentants ne sut que punir Napoléon d'avoir été vaincu. Il accepta sa sentence par l'adresse suivante au peuple :

« En commençant la guerre pour l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés et sur le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi. Les circonstances me paraissent changées. Je m'offre en sacrifice *à la haine des ennemis de la France*. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations, et n'en avoir voulu sérieusement qu'à ma personne! Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. Les ministres actuels formeront

provisoirement le conseil du gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les chambres à organiser sans délai la régence par une loi. — *Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.* »

Les meneurs de la chambre se montrèrent étonnés de cette prompte et touchante résignation. Une députation fut envoyée à l'Empereur. Il l'accueillit par ces paroles : « Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez. Je désire que mon abdication fasse le bonheur de la France, mais je ne l'espère point. Elle laisse l'État sans chef, sans existence politique. Le temps perdu à renverser la monarchie aurait pu être employé à mettre la France en état d'écraser l'ennemi... »

Tombé comme empereur, restait le général Bonaparte, le plus grand capitaine de l'Europe. A ce titre, Napoléon offrit son épée à la patrie menacée. Cette offre noble et simple à la fois fut repoussée. Fouché, duc d'Otrante, était l'âme de toutes ces humiliations que la majorité des deux chambres infligeait au héros sous lequel elle avait tremblé, et qui d'un signe du doigt lui imposait naguère une sorte d'obéissance à la turque.

L'armée, rentrée en France, se retira sous les murs de Paris. Les divers dépôts de la capitale et les garnisons des villes du Nord la portaient encore au chiffre de 70,000 hommes, malgré les pertes des 16 et 18 juin. Chaque jour, arrivaient s'y joindre des colonnes de gardes nationales et de volontaires de nos départements, braves gens animés de toute l'ardeur d'un vif patriotisme. Nos frontières des Alpes, du Rhin et de la Moselle, étaient encore défendues pied à pied par des corps d'armée qui s'enfermaient dans les places fortes, et l'on peut dire que le désastre de Waterloo n'avait en rien abattu le courage de nos soldats, lesquels se montraient, au contraire, vivement animés du désir de repousser l'ennemi qui, pour la seconde fois, dans un laps de temps si court, menaçait de franchir encore nos frontières. L'Empereur confia au maréchal Davoust, prince d'Eckmühl, le commandement de toutes les forces réunies sous Paris, forces dans lesquelles figuraient bon nombre de gardes nationaux parisiens, rivalisant de zèle et de discipline avec les troupes régulières.

Le seul corps ennemi qui menaçait déjà la capitale, était ce qui subsistait de l'armée anglo-prussienne, si rudement maltraitée à Waterloo, et qui s'avançait sur la rive droite de la Seine, tandis que les Russes et les Autrichiens, plus circonspects avec un ennemi comme Napoléon, se tenaient encore, pour ainsi dire, un pied sur chaque frontière. Mais les plus téméraires de tous ces ennemis, électrisés par une victoire d'autant plus précieuse qu'elle était inespérée, furent les Prussiens, qui, passant sur la rive gauche de la Seine par le pont du Pec (qui leur fut, dit-on, livré...), près Saint-Germain, lancèrent leur cavalerie dans les environs de Versailles. Cette témérité était une imprudence étourdie, car ce corps isolé, sans communications assurées, pouvait se faire écraser de flanc et de front par les ponts de Neuilly, de Saint-Cloud, de Sèvres, ou enfin de Paris. Le général Excelmans tenta de faire repentir ces Prussiens de leur audace; comme il occupait Montrouge sur la rive gauche, il profita de sa

situation pour scinder ses forces en deux. Il envoya le général Piré avec les 1[er] et 6[e] chasseurs et le 44[e] d'infanterie, sur Roquencourt par Ville-d'Avray, et lui donna ordre de s'embusquer entre Marly et Versailles, afin de couper à l'ennemi toute retraite sur Saint-Germain; puis, de sa personne, il marcha directement, avec sa cavalerie, sur Versailles, prenant la route qui conduit à Vélisy. Excelmans rencontra une colonne de 1,500 Prussiens près des bois de Verrières, à l'embranchement des routes de Blèvre et Versailles. Ces fous s'avançaient en hurlant *à Paris! à Paris!* Notre tête de colonne, formée des 15[e] et 20[e] dragons, commandés par le général Burthe, tomba dessus et les mit en pièces. Le peu qui parvint à se sauver traversa Versailles au galop, et s'en fut tomber dans les chasseurs du général Piré. Les colonels Simoneau et de Faudoas achevèrent ce qui restait de ce corps. A peine s'échappa-t-il quelques-uns de ces Prussiens pour aller raconter au général Blücher la façon dont la colonne avait été traitée, et l'aviser du péril qu'il eût couru lui-même, si le mouvement si bien inspiré du général Excelmans avait pu se combiner avec celui de quelque autre corps sur l'autre rive de la Seine. Après ce premier fait d'armes, cet officier général continua son mouvement vers Saint-Germain; mais, arrivé dans les environs de Marly, pays boisé, coupé, et conséquemment peu propre aux évolutions de la cavalerie, il se trouva brusquement en face du gros de l'infanterie ennemie. Il jugea devoir revenir sur Montrouge. Les Prussiens, libres sur la rive gauche, commencèrent bientôt leur marche sur Paris.

Un officier, auquel ses écrits littéraires ont acquis une réputation que justifiaient également ses connaissances militaires, le colonel Carrion de Nisas, était chargé de la garde du pont de Sèvres et de Saint-Cloud, point choisi par les Prussiens pour tenter d'avancer sur les barrières. Le général Ziethen commandait le corps d'avant-garde, et se dirigea plus particulièrement sur Sèvres. Le colonel français réunissait environ 3,000 hommes formés du 2[e] régiment d'infanterie de ligne (colonel Trip) et de divers autres détachements deux arches du pont étaient rompues; Carrion de Nisas attendit l'ennemi de pied ferme.

Celui-ci établit une batterie sur les hauteurs de Saint-Cloud pour battre les deux ponts de Sèvres; une seconde à Bellevue pour prendre en écharpe l'île Séguin; la troisième, enfin, enfilant la grand'route de Paris. C'était le 2 juillet; l'affaire s'engagea à la fois par le jeu des bouches à feu et la fusillade.

Nos troupes se trouvaient abritées par quelques ondulations du terrain et par les grands arbres de l'île Séguin; elles avaient en outre crénelé les maisons et les murs d'enclos, d'où elles faisaient un feu très-vif sur les assaillants, qui étaient pleinement exposés à leurs coups dès qu'ils abandonnaient la déclivité des collines pour s'approcher des ponts. Le colonel français avait agi de ruse en dissimulant la coupe des arches du pont par des abatis adroitement disposés. L'ennemi commença à s'y engager, et ne s'aperçut de sa méprise qu'après avoir éprouvé de grandes pertes pour sortir d'étroits défilés. Le

soir vint mettre un terme aux hostilités; elles reprenaient le lendemain, lorsqu'on apprit de part et d'autre l'armistice conclu le 3 juillet.

Le ministre des affaires étrangères, le baron Bignon (1), le lieutenant général Guilleminot, chef d'état-major de l'armée, et le préfet de la Seine, le comte de Bondy, furent chargés des pleins pouvoirs du maréchal Davoust pour conclure l'armistice avec les deux généraux en chef des armées anglaise et prussienne. Cet armistice portait en substance que notre armée évacuerait la capitale sous trois jours, et que dans huit elle serait au delà de la Loire. Tout le matériel et l'artillerie nous étaient conservés. Les diverses localités de Saint-Denis, Saint-Ouen, Neuilly et Clichy, devaient être remises le 4 à midi, le 5 Montmartre, et le 6 les barrières...

Un accord spécial fut conclu pour la protection des personnes et des propriétés; en cas de rupture, l'armistice devait être dénoncé dix jours à l'avance. Cette convention était commune à toutes les armées alliées, et, en cas de difficulté dans la mise en application, les interprétations devaient se faire en faveur de Paris et de l'armée. Le 8 juillet, Louis XVIII revint à Paris.

Mais il convient qu'avant d'accompagner les derniers pas que fit sur le sol français l'illustre chef de l'armée, vaincu par la coalition européenne, nous jetions un coup d'œil sur quelques-unes des opérations de nos soldats sur le Rhin, dans les Vosges, les Alpes et le Dauphiné. Ces combats, ces résistances furent les derniers efforts d'une armée qui allait disparaître... ou dont les débris devaient tout au moins se transformer dans l'organisation nouvelle que la restauration allait prendre soin de donner à l'état militaire pour dévoyer ses traditions, atténuer ses souvenirs. Ce fut surtout sur nos frontières de l'est et dans les départements voisins que l'esprit national se révéla avec le plus d'élan patriotique. Le général Molitor, mettant habilement à profit ces heureuses tendances, dans le mandat qu'il avait reçu d'organiser le système défensif des départements du Haut et du Bas-Rhin, y avait fait exécuter d'importants travaux. Le général Rapp, à la tête du 5e corps de la grande armée, occupa avec 13,000 hommes d'infanterie et 2,000 hommes de cavalerie toute la ligne de la Lauter. L'ennemi campait à Germesheim. Rapp se disposait à l'y attaquer, lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo. Il changea immédiatement ses dispositions, et, se retirant derrière la Lauter, il partagea les troupes dont il disposait entre les diverses places comprises dans l'étendue de son commandement. Mais ces dispositions nouvelles ne s'effectuèrent pas sans combats partiels. Nos avant-postes, attaqués, le 24 juin, sur la Lauter par une colonne de cavalerie wurtembourgeoise, repoussèrent vigoureusement l'ennemi; dans le même temps, un des commandants des divisions de Rapp, le général Rottembourg, chargé de surveiller les bords du Rhin, fut aussi attaqué à Selz par les Autrichiens, qui furent également mis en fuite; mais, au milieu de ces enga-

(1) Auteur d'une excellente *Histoire de France* sous Napoléon, ouvrage qui n'a malheureusement pas été terminé. L'Empereur légua au baron Bignon une somme, qu'il n'a probablement jamais touchée, pour l'indemniser du temps qu'il passerait à écrire cette histoire.

gements épisodiques, Molitor, ayant appris la marche d'une nouvelle armée alliée sur Strasbourg, fit continuer notre mouvement rétrograde pour protéger cette dernière place. L'abdication de Napoléon parvint à l'armée durant cette retraite; un tel événement y jeta d'abord quelque hésitation, bientôt calmée à la voix des chefs. Le 28 juillet, l'armée dut se conformer à l'armistice.

Dans les Vosges, le général Lecourbe, à la tête d'un corps d'observation d'environ 11,000 hommes, auxquels s'étaient joints 4,500 gardes nationaux d'élite, et qui disposait d'un parc de 30 bouches à feu, défendait les défilés du Jura et des Vosges contre l'approche des alliés débouchant par la Suisse, et commandés par le général Colloredo. Ce dernier, ayant conçu l'espoir de couper la ligne française, nous attaqua à la tête de ses Autrichiens, les 26 et 27 juin. Il réussit à s'établir, malgré les efforts du général Abbé, en avant de Besoncourt; mais, sur un autre point, le général Meuzian avait chassé l'ennemi des postes de Courtelevant, Faverois et Rechelz. Vers le même temps, le général Bertrand, vigoureusement attaqué dans le poste retranché de Boulogne, alla prendre position à Montbéliard, où il retrouva la colonne du général Meuzian.

L'ennemi s'efforçait de rompre notre ligne de défense, et, dans ce but, faisait des irruptions en masses sur les points qui lui semblaient les plus faiblement gardés. Une de ces tentatives, la plus menaçante par le nombre, fut repoussée au pont de Sevenans, sur le Doubs, par le général Rambourg, qui culbuta les Autrichiens imprudents.

Pourtant l'ennemi faisait des progrès sur quelques points. Maître de Montbéliard, il serrait de près Béfort; le général Lecourbe accourut pour protéger cette ville. Il était parvenu à la ravitailler, lorsqu'il apprit la rentrée du roi dans Paris. Il fallut déposer les armes.

Quelques jours auparavant, une suspension d'hostilités avait été conclue devant Genève, entre notre armée des Alpes, que commandait le maréchal Suchet, et le général autrichien Frimont. Cet armistice, qui devait durer jusqu'au 2 juillet, fut rompu, trois jours auparavant, par un mouvement de l'ennemi. Des engagements eurent lieu, qui amenèrent les Piémontais jusque sous les murs de Grenoble. Le commandant de cette place, qui n'avait pour toute défense que 200 conscrits, essaya de se défendre avec l'aide des gardes nationaux. Sa résistance énergique amena une trêve. Le même jour, la division Dessaix repoussait les assaillants au lac de Syllant et à Ayonax.

Mais, on le conçoit, ces combats, ces efforts perdaient de leur impulsion par suite des incertitudes sur la politique. Chaque jour, les nouvelles les plus alarmantes arrivaient de l'intérieur et décourageaient nos soldats. Ce fut ainsi que le fort de l'Écluse, tombé au pouvoir de l'ennemi, lui livra un passage pour pénétrer sur notre sol. Le maréchal Suchet, maîtrisé par les grands événements qui s'accomplissaient autour de Napoléon, se vit contraint à faire une convention avec le général autrichien. Bientôt le retour de Louis XVIII

obligea l'armée à abdiquer la cocarde d'Austerlitz, et, sur ce point encore, nous dûmes mettre bas les armes pour laisser passer les alliés, allant occuper Lyon et le département de l'Isère.

Un épisode notable de cette défense paralysée de nos frontières fut l'affaire d'Huningue, place comprise dans le commandement du général Rapp, et que gouvernait le général Barbanègre. D'après un plan de défense arrêté par Napoléon lui-même, cette place devait contenir une garnison de gardes nationaux d'élite. Ils étaient en chemin pour s'y rendre, lorsque la nouvelle de la triste journée de Waterloo les débanda en partie; 15 à 1,800 hommes seulement poursuivirent leur route jusqu'à Huningue, où le brave général, malgré les désastres de nos armes dans le Nord et l'abdication connue de l'Empereur, était décidé à se défendre jusqu'à la mort.

Les alliés arrivèrent; Barbanègre laissa sans réponse les sommations de l'archiduc Jean. Celui-ci, pour intimider le gouverneur, lui fit savoir que, Douai, Lille, Strasbourg ayant ouvert leurs portes, sa persistance lui attirerait les traitements les plus sévères. Le général Barbanègre ne tint compte d'aucune menace. Alors l'ennemi ouvrit la tranchée, et, pendant sept jours, 176 bouches à feu de fort calibre lancèrent la destruction et la mort sur la ville obstinée. Les dégâts furent considérables; mais les édifices croulants, l'incendie allumé sur divers points, rien ne put modérer l'ardeur des soldats et des habitants. L'ennemi, surpris d'une telle défense, recourut aux plus grands moyens de guerre pour y mettre fin : de nouvelles batteries firent pleuvoir sur la ville des obus et des bombes, qui achevèrent la ruine des habitations et déterminèrent de si grands incendies, que les assiégés se virent impuissants à les éteindre. Les munitions étaient épuisées... Barbanègre comprit qu'il pouvait très-glorieusement abandonner à l'ennemi ce monceau de cendres et de ruines en flammes. Le général ennemi, frappé d'admiration devant tant d'héroïsme, laissa ces braves se retirer librement; l'héroïque général Barbanègre alla rejoindre les débris de nos armées, déjà retirés derrière la Loire.

Une singulière insurrection signala à Strasbourg le licenciement de l'armée du Rhin. Le 2 septembre, une cinquantaine d'officiers inférieurs, appartenant à différents corps, se réunirent dans un accord, duquel il résultait qu'ils ne se sépareraient qu'aux conditions suivantes, savoir : qu'ils seraient entièrement soldés, ainsi que leurs sous-officiers (au nombre de 500) et leurs soldats, de tout ce qui restait leur être dû, et que les compagnies emporteraient armes, bagages et munitions. Rapp repoussa un aussi étrange ultimatum. Alors, un sergent du 7e régiment d'infanterie légère, homme rempli d'audace, nommé Dalouzy, accepta la responsabilité de chef de l'insurrection : « Qu'on me promette de m'obéir, dit-il, et nous serons payés dans les vingt-quatre heures ! »

Aussitôt il établit sur la grande place de Strasbourg une sorte de quartier général, et créa pour les vivres et pour les finances deux commissions en

permanence. Il décréta en même temps la peine de mort contre tout soldat qui entrerait dans un débit de boissons, ou qui commettrait le plus léger acte de pillage. Les excès ainsi prévus, Dalouzy se fit amener le receveur général du Bas-Rhin, ainsi que l'inspecteur aux revues de l'armée. Quand il eut formé les sommes nécessaires pour équilibrer la solde courante, il convoqua le conseil municipal afin de l'engager à faire au plus vite les fonds nécessaires au règlement de l'arriéré. Le général Rapp avait été arrêté. Dalouzy se rendit auprès de lui pour lui exposer ses moyens fiscaux : Rapp repoussa tout accord; mais le conseil municipal intimidé engagea les habitants à fournir les sommes exigées. La répartition put enfin avoir lieu au milieu d'une discipline incroyable établie par ce hardi personnage. L'ordre qu'il avait, comme chef temporaire de l'armée, imposé à tous les soldats, était tel qu'un corps ennemi qui campait sous les murs de la ville n'osa point mettre à profit cette crise bizarre pour attaquer Strasbourg. Le sergent Dalouzy quitta le commandement qu'il s'était si audacieusement arrogé par une proclamation à l'armée, proclamation qui lui valut peut-être une partie de l'indulgence que les agitations du moment firent apporter à cet acte de rébellion inouïe.

Le maréchal Macdonald venait d'être chargé par Louis XVIII du soin de licencier l'armée; c'était au commencement de septembre. Ce grave événement s'accomplit au milieu de la tristesse et du découragement de nos glorieux débris. Peu de temps après, le duc de Richelieu, président du conseil des ministres du roi, signa le mémorable traité (20 novembre) par lequel la France cédait perpétuellement aux alliés les places de Landau, Sarre-Louis, Philippeville, Marienbourg et Versoix. Nous rendîmes la Savoie au Piémont, et aux Pays-Bas le territoire sauvé du premier traité de Paris. Nous dûmes raser les fortifications d'Huningue, et souffrir pendant cinq ans les alliés dans nos places de Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai, Le Quesnoi, Landrecies, Avesnes, Maubeuge, Givet avec Charlemont, Rocroi, Sédan, Mézières, Montmédy, Thionville, Longwy, Bitche et la tête de pont du fort Louis. 150,000 hommes occupèrent ainsi notre pays.

En 1792, la France avait, comme aujourd'hui, quatre-vingt-six départements. Les conquêtes de la république lui donnèrent, en deux ans, le Rhin et les Alpes pour frontières. De 1794 à 1800, le nombre des départements fut porté à cent cinq. Les traités que nous venons d'analyser nous réduisirent à nos anciennes limites de 1790; de plus, on nous enleva Marienbourg, Philippeville et Landau, que nous possédions....

Une seule bataille perdue dans des circonstances extrêmes, solennelles, nous enleva le fruit de vingt années de victoires immortelles, d'efforts héroïques, de sacrifices incommensurables : 1815 nous laissait une France plus petite qu'en 1790.

Et *quatre millions et demi* d'hommes (que de nations ne s'élèvent pas à ce

chiffre par leurs populations!) sont tombés sur tous les champs de bataille de l'Europe pour réduire la France à cet état (1)!

Et ajoutons à ces mers de sang versé la somme de 700 millions de francs, pour indemnité de guerre, payée par la France aux puissances alliées, et qui était exigible jour par jour, par portions égales, dans le courant de cinq années, au moyen de bons au porteur sur le trésor royal; plus, 490 millions pour l'entretien de la garnison étrangère; plus, enfin, une multitude d'indemnités diverses, le tout s'élevant à près de *deux milliards....*

Revenons à l'Empereur.

Retiré d'abord à la Malmaison, le 25 juin il en data, pour l'armée, une proclamation ainsi conçue :

« Soldats! je cède à la nécessité qui me force à m'éloigner de la brave armée française; j'emporte avec moi l'heureuse certitude qu'elle justifiera, par les

(1) Voici le produit net des vingt années de guerre représentées par les périodes républicaine et impériale :

APPELS DE 1791 A 1814.

	hommes.		hommes.
Levée d'hommes du 24 juin 1791	150,000	Levée du 21 janvier 1808	80,000
Levée de septembre 1792	100,000	— du 10 septembre 1808	80,000
Levée du 24 février 1793	300,000	— du 12 septembre 1808	80,000
Deuxième levée de 1793, 16 avril	30,000	— du 1er janvier 1809	80,000
Réquisition du 16 août 1793	1,050,000	— du 25 avril 1809	40,000
Conscription du 3 vend. an VII	190,000	— du 5 octobre 1809	36,000
— du 28 germ. an VII	150,000	— du 13 décembre 1809	120,000
— du 24 messidor an VII	110,000	— du même jour	40,000
— du 28 floréal an X	120,000	— du 1er septembre 1812	120,000
— du 5 floréal an XI	120,000	— du 11 janvier 1813	350,000
— de l'an XII	60,000	— du 3 avril 1813	180,000
Levée du 8 nivôse an XIII	60,000	— du 24 août 1813	30,000
— du 27 nivôse an XIII	60,000	— du 9 octobre 1813	280,000
— du 2 vendém. an XIV	80,000	— du 15 novembre 1813 sur toutes les classes antérieures à 1814	
— du 15 décembre 1806	80,000		
— du 7 avril 1807	80,000		300,000
		Total. . .	4,556,000

Napoléon, pour sa part, a prélevé par la conscription 2,476,000 hommes.

Les appelés qui partaient n'étaient jamais libérés du service. M. Daru, dans son rapport au corps législatif sur la conscription, en fait l'aveu. (*Moniteur* du 30 floréal an X.)

L'Espagne fut le tombeau de la plupart de nos vieux soldats; ce qui en restait périt presque entièrement dans les neiges de la Russie.

L'armée de 1813 était composé de recrues de 18 à 20 ans.

Les maladies, les fatigues, la misère les décimèrent.

Des 1,260,000 hommes qui furent levés en 1813, il ne restait en 1814, pour défendre le so de la France, qu'une centaine de mille hommes en sus de la garde.

services éminents que la patrie attend d'elle, les éloges que nos ennemis eux-mêmes ne peuvent pas lui refuser.

« Soldats! je suivrai vos pas quoique absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi que je ne rende hommage au courage qu'il aura déployé. Vous et moi, nous avons été calomniés. Des hommes indignes d'apprécier vos travaux ont vu, dans les marques d'attachement que vous m'avez données, un zèle dont j'étais le seul objet; que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant, et que, si j'ai quelque part dans votre affection, je la dois à mon ardent amour pour la France, notre mère commune!

« Soldats! encore quelques efforts, et la coalition est dissoute; Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter.

« Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français; soyez jusqu'à la fin tels que je vous ai connus depuis vingt ans, et vous serez invincibles. »

Éloquent adieu! sublimes paroles de noble résignation et de touchant amour pour cette patrie ingrate qui deux fois l'avait abandonné!

Mais les souverains alliés trouvaient qu'à la Malmaison Napoléon était trop près de Paris. Il ne pouvait lui être permis de vivre, comme il le désirait, en simple particulier; Fouché, qui redoutait quelque nouvelle résolution de cet ardent génie, le faisait garder à vue par le général Becker, sous le vain prétexte de veiller à sa sûreté personnelle. Le 27 juin, en apprenant qu'une manœuvre imprudente des alliés, encore en marche sur Paris, pouvait permettre de les battre complétement, il écrivit au gouvernement provisoire pour offrir de nouveau son épée de soldat. Voici son message :

« En abdiquant le pouvoir, je n'ai pas renoncé au plus noble droit du citoyen, au droit de défendre mon pays.

« L'approche des ennemis de la capitale ne laisse plus de doutes sur leurs intentions, sur leur mauvaise foi.

« Dans ces graves circonstances, j'offre mes services comme général, me regardant comme le premier soldat de la patrie. »

Le gouvernement provisoire était formé de Fouché, Carnot, Grenier, Quinette et Caulaincourt. Ceux qui avaient exigé l'abdication de l'Empereur pouvaient-ils lui rendre l'autorité d'un chef d'armée? Accepter un tel auxiliaire, c'était reprendre un maître. L'offre fut repoussée. Napoléon s'en indigna. Il parla de tenter un autre 18 brumaire..... Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes qu'en l'an VIII; le duc de Bassano le lui fit bientôt comprendre. Napoléon, calmé, quitta la Malmaison pour se rendre à Rochefort : son intention était alors d'y prendre passage pour les États-Unis d'Amérique.

Fouché, dont Napoléon devint, pour ainsi dire, le prisonnier avant de l'être des Anglais, avait ordonné qu'un corps de cavalerie, placé sous le commandement du général Becker, accompagnât l'Empereur à Rochefort. Cette force militaire était bien moins la garde d'honneur d'un souverain que l'escorte d'un

captif. Le ministre de la guerre avait écrit à Becker en ces termes : « L'intention de la commission du gouvernement est que la surveillance nécessaire soit exercée pour empêcher l'évasion de sa majesté. »

Que de réflexions douloureuses ferait naître le rapprochement singulier de ces deux mots : *évasion et sa majesté* ! ne serait-ce pas là une dérision cruelle, si ce n'eût été sans doute une inadvertance du prince d'Eckmülh, ou plutôt si, comme l'affirme M. de Las Cases, le loyal Davoust ne se fut refusé à signer cette lettre !

Becker ne devait, selon les instructions du gouvernement provisoire, s'en séparer que sur le navire à la voile pour quitter la France. Becker accomplit cette fâcheuse mission avec loyauté et délicatesse; il sut concilier à la fois de périlleux devoirs et le respect dû à une aussi éclatante infortune.

Napoléon quitta la Malmaison le 29 juin. Le 3 juillet, il arrivait à Rochefort, où son frère Joseph vint le rejoindre. L'accueil que la population fit au héros malheureux fut de nature à adoucir les blessures de son âme. Pourtant, là aussi, il se trouva, comme partout, des ingrats naguère comblés de ses bienfaits. On fut surtout, à bon droit, étonné de cette mission occulte, et, par bonheur, trop tardive, qu'avait acceptée un ancien officier du bataillon des marins de sa garde (1)... Mais jetons sur les lâchetés d'une époque encore trop près de nous pour ajouter des noms à la nomenclature des traîtres, un voile que peu à peu saura déchirer l'inexorable histoire!

Un autre sujet d'étonnement dut être le choix du port de Rochefort pour l'embarquement, sans considérer que c'est celui de tous nos ports militaires dont le blocus est le plus facile, et que Napoléon ne pouvait y parvenir qu'à travers la Vendée, redevenue le théâtre des guerres civiles, et où le fanatisme aveugle pouvait faire craindre pour lui le renouvellement de la scène d'Orgon, petite ville de Provence, où, se rendant de Fontainebleau à l'île d'Elbe, on se souvient qu'il faillit être assassiné. En dirigeant l'Empereur sur Brest, tous les dangers de la route disparaissent; ce port, qui ne peut jamais être complétement bloqué, et d'où l'on sort quand on veut, ne manquait pas de frégates prêtes à prendre la mer, et un grand nombre d'officiers de marine, endossant la veste du matelot, eussent revendiqué l'honneur d'escorter et de défendre leur chef malheureux. Le choix fait de Rochefort reste donc une énigme du long et désastreux ministère de Decrès. Le 8, il s'embarqua avec l'intention de se rendre aux États-Unis. L'Empereur monta en canot, accompagné de Ber-

(1) Quelle pouvait être cette mission qu'il était *trop tard* pour remplir après que Napoléon eut quitté la rade de l'île d'Aix? S'agissait-il de le livrer à la vengeance du parti légitimiste? Voulait-on en faire un holocauste, et lui réservait-on le sort que subirent bientôt après Ney et Labédoyère? On conçoit le secret gardé à ce sujet par la Restauration; mais on pouvait penser qu'après des révolutions nouvelles, ce fait eût pu cesser d'être un mystère, par égard pour l'honneur de quelques hommes encore vivants, et pour la mémoire de ceux qui sont morts. Tel est le malheur des temps de révolution, où les citoyens se rangent sous des bannières différentes, qu'il est impossible de blanchir les uns sans salir les autres... Laissons donc ce pénible devoir à la postérité !

trand, Rovigo, Gourgaud et Becker, pour aller en rade de l'île d'Aix. Sa suite prit place dans les autres embarcations préparées par les soins du préfet maritime; il fut accompagné par les cris de dévouement et de regret dont la population saluait une dernière fois sa grande infortune. Les frégates *la Saale*, sous les ordres du commandant Philibert, et *la Méduse*, capitaine Ponée, mouillées en rade, attendaient l'arrivée de l'Empereur. Tout le respect et les sympathies que la présence de Napoléon éveillait dans l'âme des soldats, semblaient alors être passés dans le cœur des marins, dont l'attitude, à son approche, était celle d'une affliction profonde. Napoléon monta sur *la Saale*. Dès ce moment, on peut dire qu'il était prisonnier. Voici son écrou, rédigé par le duc d'Otrante, et transmis, en suivant la cascade hiérarchique, de Decrès au préfet maritime de Rochefort, et de ce dernier au capitaine Philibert, de *la Saale*, officier qu'une mort prématurée vint enlever aux faveurs dont il commençait à être l'objet sous la restauration.

« LE DUC D'OTRANTE AU MINISTRE DE LA MARINE.

« Paris, 25 juin 1815. Midi.

« Il faut faire exécuter l'arrêté tel que la commission l'avait prescrit hier, et d'après lequel *Napoléon Bonaparte restera en rade de l'île d'Aix jusqu'à l'arrivée des passe-ports*. Il importe au bien de l'État, qui ne saurait lui être indifférent, qu'il y reste *jusqu'à ce que son sort et celui de sa famille aient été réglés d'une manière définitive*. Tous les moyens seront employés pour que la négociation tourne à sa satisfaction; mais, en attendant, *on doit prendre toutes les précautions possibles* pour la sûreté personnelle de Napoléon, et *pour qu'il ne quitte point le séjour qui lui est momentanément assigné*. »

L'arrêté sur lequel s'appuyait Fouché portait :

« ARTICLE 5. — Les frégates ne quitteront pas la rade de Rochefort avant que les sauf-conduits demandés soient arrivés. »

On s'est cru fondé à faire un reproche à Napoléon de ne s'être pas hâté de prendre la mer dès son arrivée à Rochefort, alors que les Anglais ignoraient encore sa détermination, son départ de Paris et la route qu'il avait prise en quittant la capitale, et que, par conséquent, on pouvait espérer de mettre plus aisément en défaut leur surveillance. Son retard de cinq jours avant de s'embarquer ne se concevait pas à cette époque, et ne s'expliquerait aujourd'hui même qu'en supposant qu'il possédait une connaissance exacte des ordres du gouvernement provisoire; et cette supposition, que bien peu songèrent à faire, paraît aujourd'hui toute naturelle. Qu'importait, dans ce cas, que des chances heureuses pour son départ vinssent à se présenter (et il s'en présenta), puisqu'il était matériellement impossible d'en profiter? En vain une brise favorable et la dispersion des croiseurs anglais eussent concouru à favoriser son passage, le capitaine Philibert eût opposé l'arrêté de la commission et la teneur précise des ordres qu'il avait reçus en conséquence. Il y a néan-

moins lieu de croire qu'après le refus des sauf-conduits demandés au gouvernement anglais, ces ordres, désormais sans motif apparent, et qui, s'ils se rattachaient à quelque machination secrète, devaient avoir produit leur effet, furent révoqués, et qu'il fut décidé de laisser Napoléon partir de telle manière qu'il lui paraîtrait possible... Mais il était trop tard!

Mais n'était-ce pas chose tout au moins singulière que de demander des sauf-conduits dont le refus était immanquable? N'était-ce pas avertir les Anglais et comme leur dire : Il est là... prenez-le!... ou plutôt, pour nous épargner l'odieux de vous l'avoir livré, bornez-vous à lui fermer les issues, et nous le placerons ainsi dans la nécessité de se livrer lui-même...

Au nombre des prévisions qui résultaient du départ de Napoléon, était celle de le voir se rendre, avec une apparence de bonne volonté, à bord des bâtiments de la croisière anglaise; et en la mentionnant, à l'arrivée à Niort, le général Becker s'était exprimé ainsi : « Cette fâcheuse et triste nécessité est préférable à un mal pire, et qui serait bien plus funeste à la cause et à l'honneur français (1). » Les dispositions prises à Rochefort avaient dû être basées sur ces diverses éventualités. Pour cela, on avait tenu prêts : 1° les deux frégates, dans le cas, disait-on, peu probable où les circonstances permettraient qu'elles pussent partir; 2° un aviso-mouche (le n° 24) pour prévoir la possibilité qu'un très-petit bâtiment trompât les croiseurs anglais; 3° enfin, le brick *l'Épervier*, si l'Empereur se décidait à se rendre, couvert des couleurs parlementaires, soit dans un port d'Angleterre, soit à bord des bâtiments de la croisière ennemie.

Mais nous devons ajouter qu'on avait agi de telle sorte que toutes les chances favorables aux deux premières tentatives étaient devenues impossibles, de façon que le choix lui était offert lorsqu'il n'y avait plus qu'une issue praticable! Ainsi, tout semble venir à l'appui de l'opinion que Napoléon fut victime d'une sorte de guet-apens, au prix duquel certains hommes espéraient rentrer en grâce devant les nouveaux maîtres du pays.

Napoléon est placé, par la ruse de ses ennemis, dans une position qui ne lui laisse de refuge que la grandeur et la noblesse avec lesquelles un tel caractère sait sortir des crises les plus désastreuses. Il feint d'être dupe des apparences, et, renfermant dans son cœur une trop juste indignation, il use du seul parti qui lui soit offert. Le général Bertrand et M. de Las Cases sont donc chargés, au nom de l'Empereur, d'entrer en négociation avec le commandant de la station anglaise. A la suite de divers pourparlers, le commandant anglais, auquel dès la première conférence était échappée cette insinuation remarquable : « Pourquoi ne pas demander un asile à l'Angleterre? » l'officier anglais,

(1) M. de Las Cases, en rendant compte de ce qui se passa à la Malmaison lors de l'arrivée du général Becker, dont Fouché avait fait choix parce qu'il savait que cet officiel général avait personnellement à se plaindre de l'Empereur, dit : « Il (Becker) nous a dit avec une sorte d'indignation avoir reçu la mission de garder l'Empereur et de le surveiller; » et dans un autre passage : « Ce général ne cessa de lui montrer un respect qui honore son caractère. »

disons-nous, consent à recevoir Napoléon sur son vaisseau et à le conduire en Angleterre, déclarant qu'il n'a nulle raison de croire qu'il puisse y être mal reçu (1). Il expédie sur une corvette le général Gourgaud, porteur de la lettre écrite par l'Empereur au prince-régent, pour réclamer un asile au sein de la Grande-Bretagne, et préparer tout, à bord de son vaisseau, pour la réception de l'hôte illustre qui va s'y embarquer. Cette lettre, qui arrive à la vraie grandeur par sa simplicité même, ne doit pas être passée sous silence, la voici :

« Altesse royale,

« En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de votre Altesse royale comme du plus constant et du plus généreux de mes ennemis.

« Napoléon. »

Rochefort, 15 juillet 1815.

Une grave question surgit naturellement ici. Quel rôle joua réellement le commandant du *Bellérophon* dans ce grand drame dont le dénoûment vint ajouter une nouvelle flétrissure à la politique anglaise, déjà souillée de tant d'actes d'un odieux machiavélisme?

C'est un point qui commence à être suffisamment éclairci; malgré l'espèce de justification que le capitaine Maitland a publiée, onze ans après les événements, les accusations dont sa conduite fut l'objet demeurent intactes, et c'est en vain qu'en réponse aux terribles inculpations qu'avait lancées contre lui M. de Las Cases dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, le commandant du *Bellérophon* se borne à affirmer *qu'aucune embûche n'a été tendue à Napoléon, ni de la part du gouvernement anglais, ni de la sienne.....*

Il y aurait à opposer à cette affirmation une foule de faits tirés de sa relation même. Il en ressort clairement que le capitaine Maitland, avide de bien mériter du machiavélisme de Saint-James par l'arrestation de l'illustre victime, affirma que si l'Empereur voulait s'embarquer dès cet instant pour l'Angleterre, *il était autorisé* à l'y conduire et à le traiter avec tous les égards et tout le respect dus au rang qu'il avait occupé. Il ajouta même que, dans sa pensée, il avait la conviction que Napoléon y recevrait un accueil favorable; que l'administration en Angleterre n'avait point la plénitude de pouvoir dont sont investis les gouvernements continentaux; que l'autorité ne s'y exerce que sous le contrôle de l'opinion publique; enfin, que le peuple anglais avait une générosité de sentiments et une libéralité de principes sous lesquels fléchissait la souveraineté elle-même.

Mais évidemment ces paroles honorables voilaient une trahison. Cette astucieuse noblesse de sentiments ne pouvait avoir pour objet que d'attirer l'illustre fugitif dans une embûche où devait mourir sa liberté. Les lettres qu'un

(1) Relation du capitaine Maitland; — version d'un ancien officier de marine, M. Parisot.

homme déjà flétri par ses compatriotes eux-mêmes pour la ridicule tentative des *catamarans* contre la flottille de Boulogne, à l'époque des préparatifs de descente en Angleterre, les lettres, disons-nous, de lord Keith, écrites dès le 7 juillet, portaient : « Redoublez de vigilance pour que Bonaparte ne puisse échapper à votre croisière; s'il vient à être pris, il doit m'être conduit à cette baie (Plymouth), *parce que j'ai des ordres pour disposer de sa personne.* » On le voit, il est impossible de ne pas comprendre le capitaine Maitland dans l'accusation de trahison et de déloyauté politique qui, au milieu de tant de mystères et de révoltantes iniquités, associent en partie son nom à celui de l'exécrable Hudson-Lowe.

Le 15 juillet, *le Bellérophon* et la corvette *le Mirmidon* étaient paisiblement à l'ancre dans la position que le capitaine Maitland avait jugée la plus favorable pour surveiller la division française mouillée sous l'île d'Aix. Tout à coup on aperçoit un brick qui vient de quitter le mouillage pour se diriger vers les bâtiments anglais; presque en même temps, on découvre au large la masse blanchâtre des voiles d'un grand navire, et on ne tarde pas à reconnaître le *Superb*, vaisseau que monte le contre-amiral Hotham, commandant de l'escadre à laquelle appartient *le Bellérophon*. Le brick qui vient du mouillage porte le pavillon inviolable des parlementaires.....

Le capitaine Maitland répond à cette approche en arborant en tête de son mât de misaine le pavillon blanc, marque distinctive des parlementaires dans la marine anglaise (1).

Jusque-là les communications entre *la Saale* et la croisière anglaise avaient eu lieu par l'entremise de simples canots ou du petit aviso. La venue du brick fit deviner au capitaine Maitland quelque événement notable. Le brick avait à lutter, pour s'avancer, contre le vent et la marée montante, double circonstance qui favorisait, au contraire, l'approche du *Superb*. Maitland, craignant que l'amiral n'arrivât à temps pour lui enlever l'honneur « de terminer une affaire qu'il avait amenée si près de sa fin (2), » expédia son canot, avec son premier lieutenant, pour aller prendre Napoléon sur le brick et l'amener le plus promptement possible à son bord.

Nous n'essaierons pas de décrire la scène qui eut lieu sur *l'Épervier* au moment où Napoléon fut prêt à le quitter. Ses adieux à ceux qui ne devaient pas l'accompagner furent déchirants..... Mais il fallut s'arracher à ces émotions violentes; le canot du *Bellérophon* poussa au large. Napoléon, debout sur l'arrière et retourné vers le brick, ôta son chapeau et salua à plusieurs reprises ses amis, ses compagnons d'armes, le brick, la France!..... L'équipage de *l'Épervier*, groupé sur les bastingages, grimpé dans les haubans, faisait retentir l'air des cris de : *Vive l'Empereur!*... cris, si l'on peut dire, tout trempés de larmes!

(1) Quelques personnes confondant ce pavillon blanc avec l'étendard des Bourbons, crurent à une intention insultante envers Napoléon; l'erreur naissait de l'ignorance des usages anglais.

(2) Ce sont les propres expressions du commodore, dans sa relation.

Bientôt le canot qui porte *César et son infortune* aborde à tribord du *Bellérophon*. Le général Bertrand monte le premier, et dit au capitaine, que lui désigne M. de Las Cases : « L'Empereur est dans le canot ! » Napoléon monte ensuite, salue, et, s'adressant à M. Maitland, il prononce d'une voix ferme ces paroles : « Capitaine, je viens placer ma personne sous la protection de votre prince et de vos lois. »

C'en était fait... le sacrifice était consommé !

Peu de temps après, le *Superb* arriva au mouillage. Le lendemain, il y eut échange de visites entre Napoléon et l'amiral. Ce dernier donna ses ordres au commodore Maitland, et *le Bellérophon*, levant l'ancre, tourna sa proue vers l'Angleterre. Arrivé à Forbay, le 24 juillet, le capitaine Maitland prit les ordres de lord Keith, son amiral-général; il lui fut enjoint de se rendre à Plymouth. *Le Bellérophon* y mouilla le 26.

Comme les habitants, le peuple, témoignaient une avidité extrême et sympathique d'apercevoir l'Empereur, et que les eaux du vaisseau étaient couvertes d'embarcations remplies de curieux accourus de toutes les parties de l'Angleterre, ordre fut donné de placer *le Bellérophon* dans une sorte de quarantaine.

Mais Napoléon avait hâte de savoir ce que le gouvernement britannique déciderait à son égard. Ses incertitudes ne furent point de longue durée. Lord Keith vint durement lui communiquer une note ministérielle qui assignait l'île de Sainte-Hélène pour résidence au *général Bonaparte*. C'était un arrêt de déportation que le climat devait changer en sentence de mort. A cette déclaration, Napoléon ne put contenir son indignation, et il protesta énergiquement contre cette odieuse violation du droit des gens. Hôte libre et confiant de l'Angleterre, celle-ci le traitait en prisonnier... même en condamné !

Le Bellérophon quitta, le 4 août, la rade de Plymouth, remontant la Manche. Napoléon devait passer sur un autre bâtiment, le *Northumberland*, destiné à le porter sur la terre de l'exil. Ce fut alors qu'il écrivit la fameuse protestation qu'on ne saurait passer sous silence, monument admirable, arraché par l'indignation à la plus illustre victime de l'histoire moderne. La voici textuellement :

« Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant par la force de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement sur *le Bellérophon;* je ne suis pas le prisonnier, mais l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu *à l'instigation même du capitaine,* qui a dit avoir des ordres pour me recevoir et me conduire en Angleterre avec ma suite. Je me suis présenté de bonne foi, pour venir me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du *Bellérophon,* je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant ordre au capitaine du *Bellérophon* de me recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que me tendre une embûche, *il a forfait à l'honneur, il a flétri son pavillon.*

« Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient

parler désormais de leur loyauté, de leurs lois, de leur liberté : la foi britannique se trouverait perdue dans la trahison du *Bellérophon*.

« J'en appelle à l'histoire. Elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et, quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola! »

Nous n'avons rien à ajouter à cette brûlante flétrissure que l'Empereur a imprimée sur le blason de la perfide Angleterre. Les faits sont tels, que rien n'atteint l'éloquence de leur simple exposition. Là est la plus cuisante vengeance qu'une plume française puisse infliger à la plus révoltante des trahisons.

L'hôte libre et volontaire de la Grande-Bretagne, déporté à Sainte-Hélène, y abordait le 15 octobre 1815. Son agonie dura cinq ans et demi. On n'avait sans doute pas prévu que sa forte constitution résisterait aussi longtemps à l'insalubrité du climat. Chaque jour l'Angleterre outragea son noble prisonnier par l'intermédiaire du plus hideux geôlier dont la mention puisse souiller l'histoire. Cet homme, que les boulets des batailles avaient respecté vingt ans, mourait d'un long et incessant assassinat, comme, au moyen âge italien, on voyait le plus effrayant des poisons, l'*aqua toffana*, faire tristement périr d'illustres victimes, désignées aux sauvages passions des princes qui n'osaient prendre juridiquement leurs têtes...

Napoléon, posant sa main sur son cœur, disait souvent : « C'est une lame empoisonnée qu'ils m'ont plantée là... et ils l'ont brisée dans la plaie. »

Le 5 mai 1821, l'Angleterre était enfin délivrée des terreurs que parfois, sur son rocher battu des flots, son prisonnier lui inspirait encore!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLEAUX

PRÉSENTANT L'ORGANISATION DES ARMÉES FRANÇAISES ET LE RÉSUMÉ DES CAMPAGNES DE CHAQUE CORPS DE TROUPES

DANS LES DIVERSES GUERRES OU LA FRANCE SE TROUVA ENGAGÉE.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'entre pas dans notre cadre de faire connaître les diverses transformations qu'ont éprouvées les régiments depuis leur création jusqu'à nos jours. Nous avons dit ailleurs comment ils furent institués et quelles ont été, antérieurement à cette création, les divers éléments qui composaient les forces militaires de nos armées. Il nous reste à donner un précis historique des corps formés depuis la révolution de 1789 jusqu'au 1er janvier 1849.

INFANTERIE DE LIGNE.

Une ordonnance du 1er janvier 1791 constitua l'infanterie en 101 régiments, dont 78 français, 12 allemands et irlandais, et 11 régiments suisses.

Avant cette date, on distinguait les corps en régiments *royaux*, en *régiments des princes*, en *régiments de gentilshommes* (1) et en *régiments de provinces*. On appelait régiments royaux, ceux du *Roi*, de *la Reine*, de *la Couronne*, *Royal-Roussillon*, *Royal-Vaisseaux*, etc., etc. Les régiments des princes étaient ceux qui avaient pour colonels des princes du sang, tels que les régiments d'*Orléans*, de *Bourbon*, de *Condé*, de *Conti*, etc. Les régiments qui portaient les noms de leurs colonels étaient appelés régiments de gentilshommes : de ce nombre étaient les régiments de *Turenne*, de *Vivonne*, de *La Rochefoucault*, etc.; enfin les régiments créés au nom des provinces.

L'ordonnance du 1er janvier 1791 fit disparaître ces diverses dénominations, et les corps d'infanterie ne furent plus désignés que par le numéro du rang qu'ils occupaient entre eux.

Nous donnons ci-après la liste de ces corps, en y ajoutant le rang qu'ils occupaient dans l'armée, la date de leur création et les campagnes qu'ils ont faites de 1792 à 1794 (2).

(1) Les régiments dits de gentilshommes quittèrent leur nom en 1762 pour prendre des noms de provinces.

(2) On verra à l'article des demi-brigades de 1re et de 2me formation, les bataillons des anciens régiments qui ont concouru à leur organisation.

COLONEL-GÉNÉRAL (1er), créé en 1780. — Il a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle.

PICARDIE (2e), créé en 1557. — Campagnes de 1792 à 1793 à l'armée du Nord.

PIÉMONT (3e), créé en 1558. — A fait les campagnes de 1792 à 1793 à l'armée du Rhin.

PROVENCE (4e), formé en 1776 du dédoublement de Picardie. — Campagne : Embarqué pour Saint-Domingue en 1791. Le 1er bataillon est rentré en France en 1793.

NAVARRE (5e), créé en 1558. — Campagnes de 1792 et 1793 aux armées du Nord et de la Moselle; 1794 aux armées de Sambre-et-Meuse et de l'Ouest.

ARMAGNAC (6e), formé du dédoublement de Navarre en 1776. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée des Côtes de Cherbourg.

CHAMPAGNE (7e), créé en 1558. — Il a fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée des Pyrénées-Orientales.

AUSTRASIE (8e), formé en 1776 du dédoublement de Champagne. — Campagnes : 1792 et 93, armée des Ardennes; 1794, armées de la Moselle et de l'Ouest.

NORMANDIE (9e), créé en 1616. — A fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée des côtes de Brest.

NEUSTRIE (10e), formé en 1776 du dédoublement de Normandie. — Campagnes : 1792, 93 et 94 à l'armée des Alpes.

LA MARINE (11e), créé en 1635. — Campagnes : 1792, 93 et 94 à l'armée d'Italie.

AUXERROIS (12e), formé en 1776 du dédoublement de La Marine. — Campagnes : 1792, 93 et 94 à l'armée du Nord. Le 1er bataillon de ce régiment faisait partie de la garnison du Quesnoy.

BOURBONNAIS (13e), créé en 1672. — Campagnes : 1792, 93 et 94 à l'armée du Rhin. Ce régiment prit une part glorieuse à la bataille de Turkeim, le 30 mars 1793.

FOREZ (14e), formé du dédoublement de Normandie en 1776. — A fait les campagnes de 1792 et 93 à l'armée des côtes de Brest; 1794 à l'armée du Nord.

BÉARN (15e), créé en 1684. — Il a fait les campagnes de 1792, 93 et 94 à l'armée du Nord.

AGÉNOIS (16e), formé en 1776 du dédoublement de Béarn. — Campagnes : le 2e bataillon à Saint-Domingue en 1791; le 1er à l'armée du Nord, de 1792 à 1794.

AUVERGNE (17e), créé en 1606. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée de la Moselle.

ROYAL-AUVERGNE (18e), ci-devant Gatinois, formé du dédoublement d'Auvergne en 1776. — Il a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 en Italie.

FLANDRE (19e), créé en 1597. — Campagnes : 1792, 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

CAMBRÉSIS (20e), formé en 1776 du dédoublement de Flandre. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

GUYENNE (21e), créé en 1610. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

VIENNOIS (22e), formé en 1776 du dédoublement de Guyenne. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Ce régiment se fit remarquer à la bataille des Dunes, près d'Alkmaer, le 22 vendémiaire an II (13 octobre 1793), et à la bataille de Kastricum.

ROYAL (23e), créé en 1656. — A fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée des Alpes; 1794 en Italie.

BRIE (24e), formé en 1775 du dédoublement de Royal. — Campagnes : 1792 et 93 aux armées du Nord et de la Moselle; 1794 à l'armée du Nord.

POITOU (25e), créé en 1616. — Ce régiment a fait les campagnes de 1792, 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

BRESSE (26e), formé en 1775 du dédoublement de Poitou. — Campagnes : 1792 et 1793 en Corse; 1794 à l'armée d'Italie.

LYONNAIS (27e), créé en 1616. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Rhin; 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse.

DU MAINE (28e), formé en 1775 du dédoublement de Lyonnais. — Campagnes : 1792 et 1794 à l'armée d'Italie. Ce corps se signala à l'affaire du Belveder, le 28 février 1793.

DAUPHIN (29e), créé en 1667. — Campagnes de 1792 à 1794 aux armées du Nord et de l'Ouest.

Perche (30[e]), formé en 1775 du dédoublement de Dauphin. — Le 1[er] bataillon a fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle; le 2[e] celles de 1792 et 93 à l'armée du Rhin; 1794 à l'armée de la Moselle.

Aunis (31[e]), créé en 1621. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée de l'Ouest; 1794 à l'armée des côtes de Cherbourg. Ce régiment donna les plus grandes preuves de valeur à l'affaire de Savenay, le 2 nivôse an II (22 décembre 1793).

Bassigny (32[e]), formé en 1775 du dédoublement d'Aunis. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée de la Vendée; 1794, 95 et 96 à l'armée de l'Ouest.

Touraine (33[e]), créé en 1625. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Rhin; 1794 à l'armée de la Moselle.

Angoulême (34[e]), ci-devant Savoie-Carignan, formé en 1775 du dédoublement de Touraine. — Le 1[er] bataillon a fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée des côtes de Brest; 1795 à l'armée de l'Ouest. Le 2[e] bataillon, celles de 1792 à 94 à l'armée du Nord.

Aquitaine (35[e]), créé en 1604. — Le 1[er] bataillon a fait les campagnes de 92 à 94 à l'armée des Pyrénées-Orientales: le 2[e], celles de 92 à 94 à l'armée d'Italie.

Anjou (36[e]), formé en 1775 du dédoublement d'Aquitaine. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Rhin; 1794 à l'armée du Nord.

Maréchal de Turenne (37[e]), créé en 1625. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

Dauphiné (38[e]), créé en 1629. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée des Ardennes; 1794 à l'armée du Nord. Le 1[er] bataillon faisait partie de la garnison de Condé où il fut fait prisonnier.

Ile-de-France (39[e]), créé en 1629. — Campagnes; 1792 à 1796 à l'armée des côtes de Brest.

Soissonnais (40[e]), créé en 1598. —Campagnes : 1[er] bataillon, 1792 et 1793 à l'armée du Rhin; 1794 à 1796 à l'armée de Rhin-et-Moselle; le 2[e] bataillon de 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

La Reine (41[e]), créé en 1661. — Embarqué pour les colonies en 1792. Le 1[er] bataillon rentré en France en 1793; le 2[e] resté aux colonies.

Limosin (42[e]), créé en 1635. — Campagnes: 1792 à 1794 à l'armée d'Italie.

Royal-des-Vaisseaux (43[e]), créé en 1638. Le 1[er] bataillon a fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Nord; le 2[e] celles des mêmes années à l'armée des Ardennes.

Orléans (44[e]), créé en 1642. — Le 1[er] bataillon a fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse; le 2[e] celles de 1792 à 1796 à la même armée.

La Couronne (45[e]), créé en 1643. — Campagnes: 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Bretagne (46[e]), créé en 1644. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Rhin. Ce régiment se signala à la bataille de Landau, le 22 juillet 1793.

Lorraine (47[e]), créé en 1644. — Campagnes de 1792 à 1794 aux armées du Nord et de la Moselle.

Artois (48[e]), créé en 1615. — Le 1[er] bataillon a fait les guerres de 1792 à 1794 à l'armée du Rhin; le 2[e] s'est embarqué pour Saint-Domingue le 28 janvier 1791.

Vintimille (49[e]), ci-devant Berry, créé en 1647. — Le 1[er] bataillon a fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Nord; le 2[e] bataillon celles de 1792 à 1794 à la même armée; celles de 1795 et 1796 à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le régiment faisait partie du camp de Merbes, le 17 floréal an II (6 mai 1794).

Hainault (50[e]), créé en 1651. — Campagnes de 1793 à 1794 à l'armée d'Italie. Ce régiment était à l'affaire de Nancy en 1790.

La Sarre (51[e]), créé en 1651. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée d'Italie.

La Fère (52[e]), créé en 1654. — Campagnes de 1792 à 1794 en Corse.

Alsace (53[e]), créé en 1655. — Le 1[er] bataillon a fait les guerres de 1792 à 1794 à l'armée des Pyrénées-Orientales; le 2[e] bataillon, embarqué pour Cayenne le 1[er] juillet 1792.

Royal-Roussillon (54[e]), créé en 1655. — Le 1[er] bataillon a fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Nord; le 2[e] celles de 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle.

Condé (55[e]), créé en 1635. — Campagnes : 1792 à 1794 aux armées de la Moselle et du Rhin.

Ce corps donna les plus grandes preuves de valeur à la bataille de Werth, le 3 nivôse an II (23 décembre 1793).

Bourbon (56e), créé en 1644. — Le 1er bataillon a fait les guerres de 1792 à 1794 à l'armée du Nord; le 2e celles de 1792 et 93 à l'armée du Rhin, de 1794 à l'armée du Nord, de 1795 à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Beauvoisis (57e), créé en 1667.— Campagnes de 92 et 93 à l'armée de la Vendée; 1794 et 1795 à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Ce régiment faisait partie de la garnison de Mayence en 1793.

Rouergue (58e), créé en 1667. Campagnes de 92 à 94 à l'armée de la Moselle.

Bourgogne (59e), créé en 1668. — Campagnes de 1792 à 1794 aux armées des Pyrénées-Orientales, des Alpes et d'Italie.

Royal-Marine (60e), créé en 1669. — Le 1er bataillon a fait la campagne de 1794 à l'armée de l'Ouest; le 2e, embarqué à la Rochelle en 1792 pour Saint-Domingue, où il resta jusqu'en 1794.

Vermandois (61e), créé en 1670. — Le 1er bataillon a fait les guerres de 1792 à 1794 en Corse et en Italie; le 2e celles de la même époque à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Salm-Salm (62e), créé en 1670. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

Ernest-Suisse (63e), créé en 1672. — Ce régiment a été licencié le 20 août 1792.

Salis-Samade-Suisse (64e), créé en 1672. — Licencié le 20 août 1792.

Sonnenberg-Suisse (65e), créé en 1672. — Licencié le 20 août 1792.

Castella-Suisse (66e), créé en 1672. — Ce corps a été licencié le 20 août 1792.

Languedoc (67e), créé en 1672. — Campagnes : 1792 et 93 à l'armée du Rhin; 1794 à l'armée du Nord ; 1795 et 1796 à l'armée de l'Ouest.

Beauce (68e), créé en 1673. — Campagnes : 1792 à1794 aux armées du Nord et de la Moselle. Ce régiment était au camp de Merles, le 23 floréal an II (12 mai 1794).

Vigier-Suisse (69e), créé en 1674. — Ce régiment a été licencié le 20 août 1792.

Médoc (70e), créé en 1674. — Le 1er bataillon a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée d'Italie; le 2e, de 1792 à 1795 à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Vivarais (71e), créé en 1674. — Le 1er bataillon a fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Nord; le 2e celles de 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle.

Vexin (72e), créé en 1674. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée de la Vendée; 1794 à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

Royal-Comtois (73e), créé en 1674. — Le 2e bataillon embarqué pour Saint-Domingue en 1792.

Beaujolais (74e), créé en 1674. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée de l'Ouest.

Monsieur (75e), créé sous le nom de Provence en 1674.— Campagnes : 1792 et 93 à l'armée du Rhin ; 1794 à l'armée de Rhin-et-Moselle.

Lullin de Chateauvieux-Suisse (76e), créé en 1677. — Ce corps a été licencié le 20 août 1792.

Lamark (77e), créé en 1680. — Le 1er bataillon a fait les guerres de 1792 à 1795 à l'armée de l'Ouest; le 2e, embarqué pour Saint-Domingue en août 1792, est rentré en France en 1793.

Penthièvre (78e), créé en 1684. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord; 1795 à l'armée de l'Ouest.

Boulonnais (79e), créé en 1684. — Campagnes : 1792 à 1795 à l'armée des Pyrénées-Orientales. Le 2e bataillon se distingua à la prise du petit Saint-Bernard, le 9 floréal an II (28 avril 1794).

Angoumois (80e), créé en 1684. — Le 1er bataillon a fait les campagnes de 1792 à 1795 à l'armée des Pyrénées-Occidentales; le 2e, de 1792 et 1793 à la même armée.

Conti (81e), créé en 1684. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée de la Moselle.

Saintonge (82e), créé en 1684. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée des Alpes; 1794 à l'armée du Rhin.

FOIX (83ᵉ), créé en 1684. — Campagnes : 1792 à 1795 à l'armée du Nord. Le 1ᵉʳ bataillon, fait prisonnier de guerre à Marchiennes en 1793, n'a été rendu qu'en 1795.

ROHAN (84ᵉ), créé en 1684.— Resté en garnison dans l'intérieur jusqu'à l'époque de l'amalgame.

DIESBACH-SUISSE (85ᵉ), créé en 1689. — Ce régiment a été licencié le 20 août 1792.

COURTIN-SUISSE (86ᵉ), créé en 1689. — Licencié le 20 août 1792.

DILLON (87ᵉ), créé en 1690. — Le 1ᵉʳ bataillon a fait les guerres de 1792 à 1794 à l'armée de la Vendée; le 2ᵉ embarqué pour les Antilles en janvier 1792.

BERWICK (88ᵉ), créé en 1690. — Le 1ᵉʳ bataillon a fait les campagnes de 1792 et 93 à l'armée du Rhin; celle de 1794 à l'armée de Rhin-et-Moselle; le 2ᵉ bataillon avait été embarqué pour les colonies à la fin de 1791.

ROYAL-SUÉDOIS (89ᵉ), créé en 1690. — Le 1ᵉʳ bataillon a fait les guerres de 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle, celle de 1794 à l'armée du Nord; le 2ᵉ bataillon les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord, 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse.

CHARTRES (90ᵉ), créé en 1691. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

BARROIS (91ᵉ), créé en 1692. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée d'Italie.

WALSH (92ᵉ), créé en 1689. Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée des côtes de Brest; 1795 et 1796 à l'armée de l'Ouest.

ENGHIEN (93ᵉ), créé en 1706. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Rhin; 1794 à l'armée de la Moselle.

HESSE-DARMSTADT (94ᵉ), créé en 1709. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 et 1795 à l'armée de l'Ouest.

SALIS-GRISONS (95ᵉ), créé en 1734. — Ce régiment a été licencié le 20 août 1792.

NASSAU (96ᵉ), créé en 1745. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle. Le 2ᵉ bataillon a été fait prisonnier à Wesel en 1793.

STEINER-SUISSE (97ᵉ), créé en 1752. — Ce corps a été licencié le 20 août 1792.

BOUILLON (98ᵉ), créé en 1757. —Campagnes : 1792 à 1795 à l'armée du Nord. Le 1ᵉʳ bataillon, fait prisonnier de guerre au Quesnoy en 1793, ne fut échangé que le 11 prairial an IV (30 mai 1796).

ROYAL-DEUX-PONTS (99ᵉ), créé en 1757. — A fait la campagne de 1793 à l'armée de la Moselle; celles de 1794 à 1796 aux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle.

REINACH-SUISSE (100ᵉ), cré en 1758. — Licenció le 20 août 1792.

ROYAL-LIÉGEOIS (101ᵉ), créé en 1787. — Ce régiment émigra en 1792.

Quatre nouveaux régiments créés en 1791 prirent les nᵒˢ 102, 103, 104 et 105. — Le régiment Royal-Liégeois, qui portait le nᵒ 101, émigra en 1792; les onze régiments suisses existant à cette date furent licenciés la même année; enfin six autres régiments également formés en 1792 prirent les nᵒˢ 106 à 111. Voici le précis historique de ces dix nouveaux corps :

102ᵉ RÉGIMENT, créé en 1791. — A fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée de la Moselle. Le 1ᵉʳ bataillon a été fait prisonnier à Marchiennes en 1794.

103ᵉ RÉGIMENT, créé le 3 août 1791. — Campagnes : 1792, 1793 et 1794 à l'armée de la Moselle.

104ᵉ RÉGIMENT, créé en 1791. — Il a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 aux armées du Nord et de l'Ouest.

105ᵉ RÉGIMENT, formé en 1791 de l'ancien régiment du Roi, licencié le 26 janvier de cette année et qui portait le nᵒ 12. — Le 1ᵉʳ bataillon a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle, 1794 à l'armée du Rhin; le 2ᵉ bataillon les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

106ᵉ RÉGIMENT, formé aux colonies en 1792 de l'ancien régiment du Cap.

107ᵉ RÉGIMENT, formé aux colonies en 1792 du ci-devant régiment de l'Île-de-France.

108ᵉ RÉGIMENT, formé aux colonies en 1792 du régiment de Pondichéry.

109e Régiment, formé en **1792** du régiment colonial de la **Martinique et de la Guadeloupe.—Le 1er** bataillon a fait les campagnes de **1792** à **1794 aux armées de l'Ouest et de la Moselle**; le **2e**, **aux armées de la Vendée et du Rhin pendant le même temps.**

110e Régiment, formé en **1792** du ci-devant régiment colonial du **Port-au-Prince.—Campagnes : 1792** à **1794** à l'armée de l'Ouest.

111e Régiment, créé en France en **1792 — A fait les campagnes de 1792 à 1794 à l'armée des** côtes de Brest.

INFANTERIE LÉGÈRE.

Jusqu'en 1740, il n'y eut en France d'autres troupes légères que celles tirées des régiments d'infanterie, pour éclairer la marche des convois, ou pour faire le service de tirailleurs.

La ***Légion de Conflans*** est le premier corps institué pour servir, en campagne, d'avant-garde aux têtes de colonnes. Les ***Chasseurs de Fischer*** furent créés en 1743. On forma successivement les volontaires de montagne en 1744 ; la ***Légion royale*** en 1745 ; les ***Volontaires du Dauphiné*** en 1746 ; les ***Légions de Flandre*** et de ***Hainault*** en 1749. Mais alors toutes ces troupes étaient autant de corps mixtes, composés d'infanterie et de cavalerie, quelquefois même d'artillerie, à l'imitation des légions de François Ier.

Une partie de ces corps, et ceux créés jusqu'en 1764, disparurent en entier en 1776. Une ordonnance du 8 août de cette même année attacha un bataillon de chasseurs à pied à chacun des six régiments de chasseurs à cheval formés à la même date. Ces bataillons, séparés de la cavalerie en 1788, et 6 bataillons de nouvelle création, constituèrent, à cette époque, notre ***infanterie légère.*** Ces douze bataillons d'infanterie légère organisés prirent les noms ci-après :

Le 1er, celui de Chasseurs royaux du Dauphiné.
Le 2e, celui de Chasseurs royaux de Provence.
Le 3e, celui de Chasseurs royaux corses.
Le 4e, celui de Chasseurs corses.
Le 5e, celui de Chasseurs cantabres.
Le 6e, celui de Chasseurs bretons.
Le 7e, celui de Chasseurs d'Auvergne.
Le 8e, celui de Chasseurs des Vosges.
Le 9e, celui de Chasseurs des Cévennes.
Le 10e, celui de Chasseurs du Gévaudan.
Le 11e, celui de Chasseurs des Ardennes.
Le 12e, celui de Chasseurs du Roussillon.

Les bataillons d'infanterie légère n'eurent pas alors de ***compagnies d'élite.*** Spécialement destinés à éclairer la marche des corps, ou à faire le service d'avant-garde, d'éclaireurs ou de tirailleurs, ils furent aussi privés de l'honneur d'avoir un drapeau.

L'utilité de cette arme ayant bientôt été reconnue, un réglement du 1er avril 1791 créa deux nouveaux bataillons d'infanterie légère. Ces 14 bataillons, composés chacun de 8 compagnies, ne furent plus désignés que par le rang des numéros qu'ils portaient.

Par décret de la Convention nationale des 25, 27 février et 7 mars 1793, les

légions et les compagnies franches créées en 1791 et 1792 furent organisées en 6 bataillons d'infanterie légère (n[os] 15 à 20). Le 13 mai suivant, le bataillon de chasseurs à pieds de Muller forma le 21[e] de l'arme. Ces bataillons échangèrent leur ancienne dénomination pour prendre le numéro du rang qu'ils devaient désormais occuper entre eux sous le nom de *chasseurs à pied*. Nous ajouterons à cet exposé le précis historique suivant sur leur origine et leurs campagnes.

1[er] Bataillon (*Royaux de Provence*), formé le **13** mai **1788** du **1[er]** bataillon du régiment Royal-Italien. — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée des Pyrénées-Occidentales ; **1794** à l'armée d'Italie.

2[e] Bataillon (*Royaux du Dauphiné*), formé le **23** mai **1788** du **2[e]** bataillon du régiment Royal-Italien. — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée des Alpes.

3[e] Bataillon (*Royaux corses*). — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée d'Italie.

4[e] Bataillon (*Chasseurs corses*). — Campagnes : **1792** et **93** à l'armée des Alpes; **1794** à l'armée du Rhin.

5[e] Bataillon (*Chasseurs cantabres*). — Campagnes : **1792** à **1794** à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

6[e] Bataillon (*Chasseurs bretons*). — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée de Rhin-et-Moselle; **1794** à l'armée des Alpes.

7[e] Bataillon (*Chasseurs d'Auvergne*). — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée du Rhin.

8[e] Bataillon (*Chasseurs des Vosges*). — Campagnes : **1792** à **1794** à l'armée des Alpes.

9[e] Bataillon (*Chasseurs des Cévennes*). — Campagnes : **1792** et **93** à l'armée du Nord.

10[e] Bataillon (*Chasseurs du Gévaudan*). — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée du Nord; **1794** à l'armée de Sambre-et-Meuse.

11[e] Bataillon (*Chasseurs des Ardennes*). — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée du Rhin.

12[e] Bataillon (*Chasseurs du Roussillon*), créé par ordonnance du **17** mars **1788**. — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée du Rhin.

13[e] Bataillon, créé le **1[er]** avril **1791**. — Campagnes : **1792** et **1793** à l'armée de la Moselle.

14[e] Bataillon, organisé le **1[er]** avail **1791**. — Campagnes : **1792** à **1794** à l'armée du Nord.

15[e] Bataillon, créé le **15** avril **1793** de volontaires corses. — Campagnes : **93** en Corse, **1794** en Italie.

16[e] Bataillon, levé en Corse en avril **1793**. — Campagnes : **1793** et partie de **1794** en Corse.

17[e] Bataillon, formé en **1793**.

18[e] Bataillon, formé en **1793**.

19[e] Bataillon, créé le **27** février **1793**. — Campagnes : **1793** et partie de **1794** à l'armée de l'Ouest.

20[e] Bataillon, créé en **1793**. — Campagnes : **1793** et partie de **1794** aux armées d'Italie et des Pyrénées-Occidentales.

21[e] Bataillon, formé le **13** mai **1793** du **1[er]** bataillon franc, dit de Muller, composé de Suisses. — Campagnes : **1793** et partie de **1794** à l'armée du Nord.

CAVALERIE.

Avant l'époque de notre grande régénération politique, la cavalerie se composait de *cavalerie légère*, de *dragons* et de *chasseurs*. Dans la première figuraient les *carabiniers*, les *cuirassiers* et les *hussards*. Ces derniers marchèrent d'abord avant les dragons, et ne furent placés à la gauche de l'arme que lorsque la cavalerie légère prit la dénomination de *grosse cavalerie*, plus appro-

priée à la nature de son armement et à la taille des chevaux qu'elle montait.

Ce que nous avons dit au commencement de cet article, relativement aux dénominations données aux régiments d'infanterie avant 1791, s'applique également aux régiments de cavalerie. L'ordonnance du 1er janvier de cette année, concernant cette dernière arme, fait aussi disparaître les anciennes désignations; elle prescrit qu'à l'avenir les régiments de cavalerie, de hussards, de dragons et de chasseurs quitteront leurs noms pour n'être plus désignés que par le numéro du rang qu'ils occupaient entre eux (1). Le tableau suivant fait connaître ces rangs, la date de la création de chaque corps, leur ancienne dénomination et les campagnes qu'ils ont faites de 1792 à 1794.

CARABINIERS.

1er Régiment, créé en 1693. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle; 1794 aux armées du Nord et de la Moselle.

2e Régiment, formé en 1788 du dédoublement du 1er. — Campagnes : 1792 et 93 à l'armée de la Moselle; 1794 aux armées du Nord et de Rhin-et-Moselle. Ces deux régiments ont pris une part brillante aux batailles d'Arlon, 7 juin 1793, et de Werdt, 3 nivôse an II (3 décembre 1793).

CAVALERIE.

Colonel-Général (1er), créé en 1635. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

Royal (2e), créé en 1635. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

Commissaire-Général (3e), créé en 1645. — Campagnes : 1792 à 1794 aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse. A pris une part glorieuse à la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792.

La Reine (4e), créé en 1651. — Campagnes : 1792 à 1794 aux armées de la Moselle et de Sambre-et-Meuse. Il se fit remarquer à la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792.

Royal-Pologne (5e), créé en 1672. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée des Alpes; 1794 à l'armée d'Italie.

Du Roi (6e), créé en 1635. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

Royal-Etranger. (7e), créé en 1659. — Campagnes de 1792 et 1793 à l'armée des Ardennes; 1794 à l'armée du Nord.

Cuirassiers (8e), créé en 1665. — Campagnes de 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle; 1794 à l'armée du Nord.

Artois (9e), créé en 1666. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin. S'est trouvé à l'affaire de Turckeim, le 30 mars 1793.

Royal-Cravate (10e), créé en 1667. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle. Ce régiment était à la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792.

Royal-Roussillon (11e), créé en 1668. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle.

Dauphin (12e), créé en 1669. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

Orléans (13e), créé en 1670. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

Royal-Piémont (14e), créé en 1671. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Rhin. — Ce corps faisait partie de la garnison de Mayence en 1793.

Royal-Lorraine (15e) (2), créé en 1671. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée des Ardennes.

Royal-Bourgogne (16e), en 1671. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Ce corps figura honorablement à la bataille de Nerwinde, le 18 mars 1793.

Berri (17e), créé en 1673. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée des Ardennes; 1794 à l'armée du Nord. Ce régiment se distingua à la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792.

(1) Un arrêté de la convention nationale, du 4 juin 1793, établit de nouveau les rangs de ces régiments, qu'il classe d'après la date de leur création.

(2) Le régiment royal-allemand qui portait ce numéro émigra en 1792. La création de ce corps datait de 1635.

ROYAL-NORMANDIE (18e), créé en 1674. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

ROYAL-CHAMPAGNE (19e), créé en 1682. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

ROYAL-PICARDIE (20e), créé en 1654. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

ROYAL-NAVARRE (21e), créé en 1647. — Campagnes : 1792 à 1794 aux armées du Rhin et du Nord. Ce corps se distingua à la bataille de Nerwinde, le 18 mars 1793.

ROYAL GUYENNE (22e), créé en 1779. — Campagnes : 1792 et 93 à l'armée des Ardennes; 1794 à l'armée du Nord.

Les cinq régiments ci-après, créés en 1791 et 1792, prirent les numéros 23 à 27.

23e RÉGIMENT, formé en 1791 de l'ancien *Mestre-de-Camp-général*, créé en 1635, et qui avait été licencié le 7 décembre 1790. — Campagnes : 1792-1794 à l'armée des Ardennes. Il se fit remarquer à la bataille de Nerwinde, le 18 mars 1793.

24e RÉGIMENT, formé à l'Ecole Militaire le 28 janvier 1791. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée de l'Ouest.

25e RÉGIMENT, formé à l'Ecole Militaire en 1791.— Campagnes : 1792 à 1794 à l'armé du Nord.

26e RÉGIMENT, formé en 1792 de la 3e division des Volontaires nationaux. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée des Pyrénées.

27e RÉGIMENT, formé en 1792. — N'a pas fait de campagnes. — Les 26e et 27e régiments ont été licenciés en 1795.

DRAGONS.

ROYAL (1er), créé en 1656. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle.

CONDÉ (2e), créé en 1635. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée de l'Ouest. Ce régiment prit une part brillante à la bataille de Nerwinde, le 18 mars 1793.

BOURBON (3e), créé en 1689. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Ce corps assista à l'affaire de Sprimont, le 2 complémentaire an II (18 septembre 1794).

CONTI (4e), créé en 1667. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

COLONEL-GÉNÉRAL (5e), créé en 1668. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée des Ardennes.

LA REINE (6e), créé en 1673. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

DAUPHIN (7e), créé en 1673. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Ce régiment figurait avec honneur à la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792.

PENTHIÈVRE (8e), créé en 1673. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Rhin; 1794 à l'armée de la Moselle.

LORRAINE (9e), créé en 1673. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée des Alpes; 1794 à l'armée d'Italie.

MESTRE-DE-CAMP-GÉNÉRAL (10e), créé en 1674. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord; 1794 à l'armée des Ardennes.

ANGOULÊME (11e), créé en 1674. — Campagnes : 1792-1794 à l'armée du Rhin.

ARTOIS (12e), créé en 1675. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

MONSIEUR (13e), créé en 1676. Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Il se distingua à la taille de Jemmapes, le 6 novembre 1792.

CHARTRES (14e), créé en 1672. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle. Ce régiment prit une part brillante à la bataille de Werdt, le 3 nivôse an II (23 décembre 1793).

NOAILLES (15e), créé en 1688. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée d'Italie; 1794 à l'armée des Pyrénées-Orientales.

ORLÉANS (16e), créé en 1718. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle; 1794 à l'armée de l'Ouest.

SCHOMBERG (17e), créé en 1743. — Campagnes 1792 à 1794 à l'armée du Rhin. Il se signala à la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792.

DU ROI (18e), créé en 1744. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

L'historique des trois régiments de dragons créés depuis 1791 se résume ainsi :

19e Régiment, formé le 24 février 1793 des volontaires d'Angers et d'une partie de la cavalerie des légions du Nord et des Francs. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée de l'Ouest.

20e Régiment, formé en 1793 des dragons de Jemmapes. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

21e Régiment, formé en 1793 des dragons de la Manche et de la cavalerie de la légion de Police. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

CHASSEURS.

Les six premiers régiments de chasseurs à cheval ont été formés le 29 janvier 1779, des escadrons de chasseurs créés, en 1776, dans chacun des vingt-quatre régiments de dragons existant à cette époque.

Le 17 mars 1788, les régiments de dragons de *Boufflers*, *Montmorency*, *Deux-Ponts*, *Durfort*, *Ségur* et *Languedoc*, constituèrent six nouveaux régiments de chasseurs. Ces derniers prirent les six premiers numéros de l'armée, et les six anciens les numéros 7 à 12. Les douze régiments reçurent à cette date les dénominations ci-après, qu'ils portèrent jusqu'au 1er janvier 1791.

Chasseurs d'Alsace (1er), ci-devant Boufflers-dragon, créé en 1666.—Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle. Il se signala à la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792, et à la bataille d'Arlon, le 7 juin 1793.

Chasseurs des Evêchés (2e), ci-devant Montmorency-dragon, créé en 1675. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

Chasseurs de Flandre (3e), ci-devant Deux-Ponts-dragon, créé en 1675. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Ce régiment prit une part brillante à la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792.

Chasseurs de Franche-Comté (4e), ci-devant Durfort-dragon, créé en 1675. Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

Chasseurs de Hainault (5e), ci-devant Ségur-dragon, créé en 1675. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

Chasseurs du Languedoc (6e), ci-devant Languedoc-dragon, créé en 1676. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Ce corps faisait partie de la garnison de Mayence en 1793.

Chasseurs de Picardie (7e), créé en 1779. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Rhin ; 1794 à l'armée de l'Ouest. Ce corps fit partie de la garnison de Mayence du 24 mars au 24 juillet 1793.

Chasseurs de Guyenne (8e), créé en 1779. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

Chasseurs de Lorraine (9e), créé en 1779. — Campagnes : 1792 à 1794 aux armées de la Moselle et de Sambre-et-Meuse. Il assista à la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792. A l'affaire de Pirmassens (14 septembre 1793), ce corps mit en déroute et tailla en pièces trois régiments ennemis.

Chasseurs de Bretagne (10e), créé en 1779. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin. Ce régiment se fit remarquer à la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792.

Chasseurs de Normandie (11e), créé en 1779. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord ; 1794 à l'armée des Ardennes. Ce corps prit une part glorieuse à la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792.

Chasseurs de Champagne (12e), créé en 1779. — Campagnes : 1792-1794 à l'armée du Nord. Se signala à Jemmapes, le 6 novembre 1792.

Il convient d'ajouter à cette première liste les treize régiments de chasseurs créés de 1793 à 1795, et qui ont pris les numéros 13 à 25 ; savoir :

13e Régiment, créé le 16 floréal an II (5 mars 1794), de la légion américaine dite de Saint-

Georges, formée le 6 décembre 1792 des hussards du Midi et de plusieurs compagnies de cavalerie nationale organisées le 19 août précédent pour le camp de Paris (1). — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Ce régiment était à la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792.

14e Régiment, formé le 5 mars 1793 des hussards de l'Egalité, de la légion des Alpes et des hussards de la Mort. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée de l'Ouest.

15e Régiment, formé le 7 mars 1793 des chasseurs bretons et bourguignons dits de Besser et de la Côte-d'Or. Campagnes de 1793 et 1794 à l'armée de l'Ouest.

16e Régiment, dit chasseurs normands ou de la Bretèche, créé le 7 mars 1793. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

17e Régiment, formé le 9 mai 1793 d'un corps de chevau-légers belges. Campagnes de 1793 et 1794 à l'armée du Nord. Ce corps a été licencié en 1795.

18e Régiment, formé le 9 mai 1793 de chasseurs belges et de dragons de Bruxelles. — Campagnes : 1793 à l'armée du Nord ; 1794 à l'armée du Rhin. — Licencié en 1795.

19e Régiment, ci-devant légion de Rosenthal, créé en 1792 et devenu 19e de l'arme le 9 juin 1793. — Campagnes : 1792 et 1793 aux armées de l'Ouest et des Pyrénées-Orientales ; 1794 aux armées du Rhin, de l'Ouest et des Pyrénées.

20e Régiment, formé en 1793 d'une partie de la cavalerie de la légion de la Moselle. — Campagnes : 1793 et 1794 aux armées des Ardennes et de Sambre-et-Meuse.

21e Régiment, formé en 1793 des hussards braconniers. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

22e Régiment, formé en 1793 de la cavalerie de la légion des Pyrénées-Orientales.—Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée des Pyrénées.

23e Régiment, formé en 1793 des hussards de la légion des Ardennes. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

24e Régiment, formé en 1793 d'un corps de chasseurs volontaires. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

25e Régiment, formé le 25 prairial an III (13 juin 1795) de la cavalerie de la légion des Montagnes, créée le 28 frimaire an II (18 décembre 1793). — Campagnes de 1794 à l'armée d'Italie.

HUSSARDS.

Bercheny (1er), créé en 1719.—Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée du Nord ; 1794 à l'armée des Alpes. Ce régiment figurait avec honneur à la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792.

Chamborand (2e), créé en 1734. — Campagnes de 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

Esterhazy (3e), créé en 1764. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée de la Moselle. Il se fit remarquer aux batailles de Jemmapes et d'Arlon, les 6 novembre 1792 et 7 juin 1793.

Saxe (4e), formé en 1776 de la cavalerie de la légion de Conflans. — Emigré en 1793.

Colonel-Général (5e), créé en 1779. — Campagnes : 1792-1794 à l'armée du Nord.

Lauzun (6e), créé en 1783. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Il se signala à la bataille de Nerwinde, le 18 mars 1793.

Depuis l'ordonnance du 1er janvier 1791, on voit paraître huit nouveaux régiments de hussards qui prirent, dans l'ordre suivant, les numéros 6 à 12 (2).

6e Régiment (nouveau), créé le 2 septembre 1792, sous la dénomination de troupes légères à cheval et le nom de Boyer, son premier colonel. Il fut organisé en régiment de hussards le 23 novembre suivant.—Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord. Ce corps a combattu à la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792.

(1) Depuis sa formation, ce corps a reçu en incorporation la compagnie noire, les dragons de la Manche, de la Seine-Inférieure et du Calvados, et une partie de la légion du Nord. — Un 13me régiment *bis* de chasseurs, formé de la cavalerie de la légion du Nord, créé vers le même temps, fut réuni, en mars 1795, à celui qui fait l'objet de cet article.

(2) Après l'émigration des hussards de Saxe (4me), les anciens régiments de cette arme se trouvaient réduits à cinq. Le régiment colonel-général, qui avait le n° 5, prit le n° 4 ; celui de Lauzun, le n° 5, et le 7me ou premier de nouvelle formation le n° 6.

7e Régiment, créé le 23 novembre 1792 sous le nom de Lamothe, son premier colonel. Une portion de Royal-Allemand et des hussards de Saxe y fut incorporée. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée de la Moselle.

7e Régiment (bis), formé en 1793 du 1er corps des hussards dits de la Liberté, créé en 1792. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Rhin.

8e Régiment, formé le 26 février 1793 de la légion d'éclaireurs à cheval, créée le 23 novembre 1792. — Campagnes : 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle; 1794 aux armées de l'Ouest et du Nord. A l'affaire de Boxtel, le 30 fructidor an II (16 septembre 1794), 30 hussards de ce régiment firent mettre bas les armes à deux bataillons hessois.

9e Régiment, formé le 25 mars 1793 du 2e corps de hussards de la Liberté, créé le 2 septembre 1792. — Campagnes : 1792 à 1794 à l'armée du Nord.

10e Régiment, créé le 2 février 1793 sous le nom de Jemmapes, de hussards Noirs ou de hussards francs du Nord. — Campagnes : 1793 et 1794 à l'armée du Nord.

11e Régiment, formé le 26 juin 1793 de la cavalerie de la légion Germanique et du corps dit de cavalerie Révolutionnaire. — Campagnes : 1793 et 1794 aux armées de la Moselle et de l'Ouest.

12e Régiment, formé dans les Pyrénées le 30 ventôse an II (20 mars 1794). — Campagnes : 1794 à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

BATAILLONS DE VOLONTAIRES NATIONAUX.

Un décret du 28 janvier 1791 ordonna une première levée de 100,000 volontaires nationaux, organisés en bataillons destinés à renforcer l'armée. Une nouvelle levée de 300,000 hommes, prescrite par décret de la Convention nationale du 1er février 1793, porta bientôt à 663 (1) le nombre des bataillons de volontaires qui devaient aller grossir les rangs des défenseurs de la patrie. Chaque département fournit son contingent avec empressement, dans les proportions ci-après :

Ain	11 bataill.	Cantal	3 bataill.	Finistère	3 bataill.
Aisne	5	Charente	11	Gard	6
Allier	3	Charente-Inférieure	8	Garonne (Haute-)	10
Alpes (Basses-)	7	Cher	3	Gers	7
Alpes (Hautes-)	6	Corrèze	5	Gironde	17
Alpes maritimes	1	Corse	4	Hérault	9
Ardèche	7	Côte-d'Or	13	Ille-et-Vilaine	3
Ardennes	5	Côtes-du-Nord	4	Indre	2
Arriège	5	Creuse	2	Indre-et-Loire	5
Aube	6	Dordogne	8	Isère	11
Aude	9	Doubs	12	Jura	12
Aveyron	2	Drôme	10	Landes	6
Bouches-du-Rhône	19	Eure	5	Loir-et-Cher	4
Calvados	11	Eure-et-Loir	3	Loire (Haute-)	3

(1) Non compris les bataillons auxiliaires. Un document officiel évalue le nombre total des bataillons de volontaires, levés de 1791 à 1802, à 753, savoir :

Bataillons ordinaires	602
— auxiliaires	83
— de grenadiers et chasseurs	10
— de réserve	34
— de piquiers	1
— francs	2
— chasseurs	17
— coloniaux	6
— d'éclaireurs	1

Loire-Inférieure	4 bataill.	Moselle	5 bataill.	Sarthe	9 bataill.
Loiret	4	Nièvre	3	Seine	46 (1)
Lot	9	Nord	20	Seine-Inférieure	14
Lot-et-Garonne	10	Oise	9	Seine-et-Oise	14
Lozère	2	Orne	5	Seine-et-Marne	6
Manche	13	Pas-de-Calais	12	Sèvres (Deux-)	6
Marne	8	Puy-de-Dôme	4	Somme	8
Marne (Haute-)	4	Pyrénées (Basses-)	10	Tarn	4
Mayenne	3	Pyrénées (Hautes-)	5	Vaucluse	5
Maine-et-Loire	8	Pyrénées-Orientales	4	Var	10
Meurthe	11	Rhin (Bas-)	11	Vendée	2
Meuse	8	Rhin (Haut-)	6	Vienne	3
Montblanc	5	Rhône-et-Loire	13	Vienne (Haute-)	5
Mont-Terrible	1	Saône (Haute-)	12	Vosges	16
Morbihan	4	Saône-et-Loire	9	Yonne	7

86 bataillons, créés sous diverses dénominations, vinrent encore ajouter au chiffre ci-dessus. En voici le détail :

Bataillons de fédérés nationaux	18	Bataillons de la formation d'Orléans	15	Bataillon de Jemmapes	1
Bataillons de réserves	31	Bataillon de la formation d'Angers	1	Bataillon provisoire des côtes de Brest	1
Bataillons des côtes maritimes (2)	7	Bataillons de la Montagne (3)	8	Bataillons levé dans le Midi	4

La majeure partie de ces bataillons fut successivement incorporée, ainsi qu'on le verra plus bas, dans les demi-brigades de première formation, instituées par décret de la Convention nationale du 12 août 1793 ; les autres entrèrent, plus tard, dans l'organisation de l'enrégimentement de l'an XII (1803).

D'autres corps, formés pendant la même période, ayant également coopéré à la formation des demi-brigades d'infanterie de ligne et légère, il convient, pour compléter cet article, d'en donner ici la nomenclature.

Légion des Allobroges,
— des Alpes,
— des Ardennes,
— du Centre,
— des Francs,
— 1re des Francs,
— 2me des Francs, *dite* légion rouge,
— Franche étrangère,
— de gendarmerie,

Légion germanique,
— des Montagnes ou Miquelets,
— des Montagnes ou Sociétés populaires,
— de la Moselle,
— de Neustrie,
— du Nord,
— de Police (1re),
— de Police (2me),

Légion des Pyrénées,
— de Rosenthal,
— Vaudoise,
Bataill. d'infanterie légère.. 3
— de chasseurs francs du Nord....... 5
— Francs........... 5
— de chasseurs...... 16
— de tirailleurs...... 7

Les bataillons de volontaires, ainsi que les différents corps dont il vient d'être fait mention, se distinguèrent pendant les premières guerres de la révolution, et y avaient déjà acquis des titres à la reconnaissance nationale, lorsqu'ils entrèrent dans la composition des demi-brigades qui font l'objet de l'article qui va suivre.

(1) Dont 32 de première formation, 12 de deuxième, et 2 de troisième.
(2) Formés de l'excédant du contingent de 300,000 hommes.
(3) Dont 7 formés à Toulouse, et un à Landau.

ORGANISATION DES RÉGIMENTS EN DEMI-BRIGADES.

AMALGAME DES BATAILLONS DE VOLONTAIRES NATIONAUX AVEC LES TROUPES DE LIGNE.

PREMIÈRE FORMATION.

La Convention nationale prescrivit, par décrets des 26 février et 12 août 1793, que l'infanterie de ligne cesserait d'être désignée sous la dénomination de *régiment*, et que ces corps prendraient à l'avenir le nom de *demi-brigades*. En conséquence, 198 premières demi-brigades de ligne et 15 demi-brigades légères furent composées chacune de trois bataillons, et organisées au moyen de l'amalgame de deux bataillons de volontaires avec un bataillon des anciens régiments, pour l'infanterie de ligne ; et d'un bataillon de chasseurs avec deux bataillons de volontaires, pour l'infanterie légère. Ces nombres qui, plus tard, devaient être portés à 209, pour les premières et à 40 pour les secondes, atteignirent successivement des proportions colossales. C'est ainsi que l'on compta, sur le papier, 254 demi-brigades de bataille (1) et 42 demi-brigades légères (2). Mais, sur les 254 demi-brigades de bataille, il faut en déduire 49 qui ne purent être organisées (3), ce qui réduit à 205 les demi-brigades de ligne ou auxiliaires, qui furent réellement créées de 1793 à 1796.

Sur les 42 demi-brigades légères, 7 n'ayant pas été amalgamées (4), ce nombre se trouva réduit à 35, dont l'organisation fut entièrement complétée.

Les bataillons de volontaires qui n'entrèrent pas dans la composition des demi-brigades de première formation, contribuèrent à l'organisation définitive de celles de deuxième formation.

L'envahissement d'une partie de nos frontières et les premières guerres de la liberté ne permirent pas de compléter immédiatement cette organisation. Elle ne fut définitivement effectuée qu'à partir du 28 janvier 1794 (9 pluviose an II). On verra, ci-après, les éléments qui ont servi à la formation des nouveaux corps, et les campagnes qu'ils ont faites pendant cette courte durée.

TABLEAU D'ORGANISATION DES DEMI-BRIGADES CRÉÉES CONFORMÉMENT AU DÉCRET DU 12 AOUT 1793.

INFANTERIE DE LIGNE OU DE BATAILLE.

1re DEMI-BRIGADE, formée dans le mois de pluviôse an II (février 1794) du 1er bataillon du 1er régiment d'infanterie (Colonel-général), du 1er bataillon de volontaires de la Butte-des-Moulins (Paris) et du 3e du Loiret. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle ; an III à l'armée de Sambre-et-Meuse ; an IV à l'armée du Rhin. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 31e demi-brigade de deuxième formation.

(1) Dont 115 demi-brigades ordinaires, en y comprenant les 200e, 201e et 209e *bis* ; 15 demi-brigades provisoires, et 24 demi-brigades créées sous diverses dénominations.

(2) Dont 10 demi-brigades *bis* : les 4e, 14e, 15e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e, 20e *ter*, et 21e.

(3) Les 7e, 8e, 11e, 15e, 18e, 30e, 32e, 37e, 57e, 58e, 62e, 63e, 64e, 77e, 78e, 81e, 82e, 88e, 96e 98e, 106e, 115e, 119e, 120e, 124e, 125e, 126e, 133e, 135e, 136e, 137e 151e, 153e, 155e, 156e, 158e, 160e, 167e, 168e, 187e, 188e, 189e, 190e, 191e, 192e, 195e, 198e, 210e et 212e.

(4) Les 17e, 24e, 25e, 26e, 27e, 28e et 31e.

2e **Demi-brigade**, formée dans le mois de pluviôse an II (février 1794) du 2e bataillon du 1er régiment (Colonel-général), du 4e bataillon de volontaires de la Somme et du 5e de Paris. —Campagnes: an II et III à l'armée du Nord; an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle a été incorporée dans la 9e demi-brigade de 2e formation.

3e **Demi-brigade**, formée le 11 nivôse an II (31 décembre 1793) du 1er bataillon du 2e régiment Picardie, du 5e bataillon de volontaires de l'Aisne, du 5e de la Côte-d'Or et du 6e de l'Aisne, composé de pères de famille. — Campagnes : an II à l'an IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 8e de deuxième formation.

4e **Demi-brigade**, formée le 7 pluviôse an II (26 janvier 1794) du 2e bataillon du 2e régiment (Picardie), du 3e bataillon de volontaires de la République (Paris) et du 4e de la Haute-Saône. — Campagnes de l'an II à l'armée de la Moselle; an III armée du Rhin. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 89e de deuxième formation, le 2e dans la 31e et le 3e dans la 62e.

5e **Demi-brigade**, formée le 4 thermidor an II (22 juillet 1794) du 1er bataillon du 3e régiment (Piémont), du 1er bataillon de volontaires du Doubs et du 4e de la Seine-Inférieure.— Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 24e de deuxième formation.

6e **Demi-brigade**, formée à Saint-Cyr (Vendée) le 28 thermidor an II (15 août 1794) du 2e bataillon du 3e régiment (Piémont), du 13e bataillon de volontaires de la formation d'Orléans, du 14e de la République (Paris), du 24e de la Charente, du 2e de l'Aube et du 10e des Vosges. — Campagnes : an II à l'an IV aux armées du Rhin et des Ardennes. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 100e demi-brigade de deuxième formation, les 2e et 3e dans la 6e.

7e **Demi-brigade**. Le 1er bataillon du 4e régiment (Provence), qui devait en former le noyau, n'a pas été amalgamé. Il est entré dans la composition de la 52e demi-brigade de deuxième formation.

8e **Demi-brigade**. Le deuxième bataillon du 4e régiment (Provence), qui devait former cette demi-brigade, étant aux colonies, n'a pu être amalgamé. Le dépôt de ce bataillon a été incorporé dans la 52e de deuxième formation.

9e **Demi-brigade**, formée le 1er nivôse an III (21 décembre 1794), du 1er bataillon du 5e régiment (Navarre), du 3e bataillon de volontaires du Nord et du 2e du Finistère. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 105e de deuxième formation.

10e **Demi-brigade**, formée le 11 germinal an III (31 mars 1795) du 2e bataillon du 5e régiment (Navarre), des 1er et 2e bataillons de volontaires d'Indre-et-Loire. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de l'Ouest. Elle a été incorporée dans la 33e demi-brigade de deuxième formation.

11e **Demi-brigade**. Le 1er bataillon du 6e régiment (Armagnac), qui devait la former, n'a pas été amalgamé. Il entra dans la composition de la 28e demi-brigade de deuxième formation.

12e **Demi-brigade**, formée en l'an II (1794) du 2e bataillon du 6e régiment (Armagnac), des 9e et 12e bataillons de volontaires de la Manche.—Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée de l'Ouest. Cette demi-brigade fut incorporée dans la 81e de deuxième formation.

13e **Demi-brigade**, formée en l'an II (1794) du 1er bataillon du 7e régiment (Champagne), des 5e et 6e bataillons de volontaires de la Gironde.— Campagnes : ans II, III et IV à l'armée des Pyrénées-Orientales. Incorporée dans la 80e demi-brigade de deuxième formation.

14e **Demi-brigade**, formée dans le mois de messidor an III (juillet 1795) du 2e bataillon du 7e régiment (Champagne), des 1er et 2e bataillons de volontaires du Gard — Campagnes : an III à l'armée des Pyrénées-Orientales. Elle a été incorporée dans la 63e de deuxième formation.

15e **Demi-brigade**. Elle devait être formée du 1er bataillon du 8e régiment (Austrasie), du 3e bataillon de volontaires de l'Allier, du 1er de la Gironde et du 4e d'Indre-et-Loire. Cette demi-brigade n'ayant pas été organisée avant la formation de l'an IV, les 4 bataillons qui devaient en faire partie entrèrent dans la composition de la 27e demi-brigade de deuxième formation. Le 1er bataillon d'Austrasie a fait les campagnes des ans III et IV à l'armée de l'Ouest.

16e Demi-brigade, formée le 11 messidor an II (29 juin 1794) du 2e bataillon du 8e régiment (Austrasie), du 2e bataillon de volontaires de la Haute-Marne et du 3e du Cantal. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; an III à l'armée du Rhin. Incorporée dans la 26e de 2e formation.

17e Demi-brigade, formée le 1er septembre 1793 du 1er bataillon du 9e régiment (Normandie), du 2e bataillon de volontaires de l'Indre et du 3e de la Seine-Inférieure.—Campagnes : an II à l'armée des côtes de Brest; ans III et IV à l'armée de l'Ouest. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 46e de deuxième formation.

18e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 9e régiment (Normandie), qui devait la former, n'a pas été amalgamé. Il entra plus tard dans la 46e demi-brigade de deuxième formation.

19e Demi-brigade, formée le 9 germinal an II (29 mars 1794) du 1er bataillon du 10e régiment (Neustrie), du 2e bataillon de volontaires du Mont-Blanc et du 8e des Basses-Alpes. — Campagnes : an II à l'armée des Alpes; ans III et IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 69e de deuxième formation.

20e Demi-brigade, formée le 24 pluviôse an II (12 février 1794) du 2e bataillon du 10e régiment (Neustrie), du 2e bataillon de volontaires de la Lozère et du 2e de chasseurs de l'Isère. — Campagnes : an II à l'armée des Alpes; ans III et IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporée dans la 11e demi-brigade de deuxième formation.

21e Demi-brigade, formée le 1er brumaire an II (22 octobre 1793) du 1er bataillon du 11e régiment (la Marine), du 2e bataillon de volontaires du Var et du 1er de la Haute-Garonne. — Campagnes : ans II, III et IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 32e de deuxième formation.

22e Demi-brigade, formée en l'an II du 2e bataillon du 11e régiment (la Marine), du bataillon de volontaires de Martigues (Bouches-du-Rhône) et du 2e de Marseille, même département. — Campagnes : de l'an II à l'an V à l'armée d'Italie. — Incorporée dans la 63e demi-brigade de deuxième formation.

23e Demi-brigade, formée le 1er nivôse an II (21 décembre 1793) du 1er bataillon du 12e régiment (Auxerrois), du 2e de volontaires du Pas-de-Calais et du 3e du Calvados.—Campagnes : an II et III à l'armée du Nord; an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 67e de deuxième formation.

24e Demi-brigade, formée le 5 nivôse an II (25 décembre 1793) du 2e bataillon du 12e régiment (Auxerrois), du 3e bataillon de volontaires de la Somme et du 10e des réserves. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord ; an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 61e demi-brigade de deuxième formation.

25e Demi-brigade, formée le 29 prairial an II (17 juin 1794) du 1er bataillon du 13e régiment (Bourbonnais), du 4e de volontaires du Jura et du 4e du Doubs. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 50e demi-brigade de deuxième formation.

26e Demi-brigade, formée le 1er prairial an II (20 mai 1794), du 2e bataillon du 13e régiment (Bourbonnais), du 4e de volontaires de la Manche et du 9e de Seine-et-Oise. — Campagnes : an II à l'armée des Ardennes; ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 108e de deuxième formation.

27e Demi-brigade, formée le 6 nivôse an II (25 décembre 1793) du 1er bataillon du 14e régiment (Forez), du 1er bataillon de volontaires du Pas-de-Calais et du 11e des fédérés. — Campagnes : an II à l'armée du Nord. Elle a été incorporée dans la 23e de deuxième formation.

28e Demi-brigade, formée en l'an III (1795) du 2e bataillon du 14e régiment (Forez), des 6e et 10e bataillons de volontaires de la Manche.—Campagnes ; an III à l'armée de l'Ouest; an IV à l'armée des Alpes. Incorporée dans la 40e demi-brigade de deuxième formation.

29e Demi-brigade, formée le 25 nivôse an II (14 janvier 1794) du 1er bataillon du 15e régiment (Béarn), du 4e bataillon de volontaires de la Sarthe et du 14e des fédérés.—Campagnes : ans II et III à l'armee du Nord; an IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporee dans la 14e demi-brigade de deuxième formation.

30e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 15e régiment (Béarn), qui devait en former le noyau, étant aux colonies n'a pas été amalgamé. Il est entré plus tard, avec son dépôt, dans la composition de la 40e demi-brigade de deuxième formation.

31e **Demi-brigade**, formée le 1er vendémiaire an III (22 septembre 1794) du 1er bataillon du 16e régiment (Agénois), des 1er et 2e bataillons de volontaires d'Ille-et-Vilaine. — Campagnes : ans III et IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 42e demi-brigade de deuxième formation.

32e **Demi brigade**. Le 2e bataillon du 16e régiment (Agénois) étant aux colonies, n'a pas été amalgamé. Il a été fondu dans les régiments coloniaux.

33e **Demi-brigade**, formée le 29 thermidor an II (16 août 1794) du 1er bataillon du 17e régiment (Auvergne), du 10e bataillon de volontaires de Seine-et-Oise et du 2e de la Nièvre. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; an III à l'armée de Sambre-et-Meuse; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Elle a été incorporée dans la 17e demi-brigade de deuxième formation.

34e **Demi-brigade**, formée le 7 floréal an II (26 avril 1794) du 2e bataillon du 17e régiment (Auvergne), du 4e bataillon de volontaires de la Moselle et du 3e de la Meuse.—Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; an III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 43e de deuxième formation.

35e **Demi-brigade**, formée le 30 thermidor an II (17 août 1794) du 1er bataillon du 18e régiment (Royal-Auvergne), des 3e et 5e bataillons de volontaires de la Meurthe. — Campagnes : an II à l'armée du Nord; an III à l'armée de Sambre-et-Meuse; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 106e de deuxième formation.

36e **Demi-brigade**, formée le 1er frimaire an III (21 novembre 1794), du 2e bataillon du 18e régiment (Royal-Auvergne), du 1er bataillon de volontaires du Loiret et du 5e de la Somme — Campagnes : an III à l'armée de Sambre-et-Meuse; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 84e demi-brigade de deuxième formation.

37e **Demi-brigade**. Le 1er bataillon du 19e régiment (Flandre) qui devait former cette demi-brigade n'ayant pas été amalgamé, est entré dans la composition de la 55e de deuxième formation.

38e **Demi-brigade**, formée le 26 pluviôse an II (14 février 1794) du 2e bataillon du 19e régiment (Flandre), du 1er bataillon de volontaires de la Somme et du 3e de l'Aube. — Campagnes : ans II, III et IV à l'armée du Nord. Elle a été incorporée dans la 21e de deuxième formation.

39e **Demi-brigade**, formée le 30 vendémiaire an II (20 octobre 1793) du 1er bataillon du 20e régiment (Cambrésis), des 1er et 2e bataillons de volontaires des Basses-Pyrénées. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées. Cette demi-brigade a été incorporée dans la quatrième de deuxième formation.

40e **Demi-brigade**, formée le 30 vendémiaire an II (20 octobre 1793) du 2e bataillon du 20e régiment (Cambrésis), du 3e bataillon de volontaires des Landes et du 3e des Hautes-Pyrénées. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Occidentales; an IV à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 27e demi-brigade de deuxième formation.

41e **Demi-brigade**, formée le 7 messidor an II (25 juin 1794) du 1er bataillon du 21e régiment (Guyenne), du 2e bataillon du Doubs et du 4e de l'Eure. — Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle. Elle a été incorporée dans la 93e demi-brigade de deuxième formation.

42e **Demi-brigade**, formée le 5 messidor an II (23 juin 1794) du 2e bataillon du 21e régiment (Guyenne), du 3e bataillon de volontaires de la Corrèze et du 1er bataillon des amis du Bas-Rhin.—Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 38e demi-brigade de deuxième formation.

43e **Demi-brigade**, formée le 26 fructidor an II (12 septembre 1794) du 1er bataillon du 22e régiment (Viennois), du 4e bataillon de volontaires de Seine-et-Oise et du 3e du Lot. — Campagnes : ans III et IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 54e demi-brigade de deuxième formation.

44e **Demi-brigade**, formée le 1er vendémiaire an III (22 septembre 1794) du 2e bataillon du 22e régiment (Viennois), du 2e bataillon de volontaires de la Corrèze et du 5e de Rhône-et-Loire. — Campagnes : ans III et IV à l'armée du Nord. Elle a été incorporée dans la 22e demi-brigade de deuxième formation.

45e **Demi-brigade**, formée en l'an II (1794) du 1er bataillon du 23e régiment (Royal), du 1er bataillon de volontaires des Basses-Alpes et du 1er de la Lozère.—Campagnes : de l'an II

à l'an IV à l'armée des Alpes. Les 1er et 2e bataillons ont été incorporés dans la 19e demi-brigade de deuxième formation, le 3e dans la 18e.

46e Demi-brigade, formée le 9 ventôse an II (27 février 1794) du 2e bataillon du 23e régiment (Royal), des 4e et 6e bataillons de volontaires de l'Isère. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 39e de deuxième formation.

47e Demi-brigade, formée le 29 messidor an III (17 juillet 1795) du 1er bataillon du 24e régiment (Brie), du 4e bataillon de volontaires des Deux-Sèvres et du 9e de la Côte-d'Or.—Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 97e demi-brigade de deuxième formation.

48e Demi-brigade, formée le 21 germinal an II (10 avril 1794) du 2e bataillon du 24e régiment (Brie), du 1er bataillon de volontaires du Calvados et du 1er des Bouches-du-Rhône. — Campagnes : ans II, III et IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 18e demi-brigade de deuxième formation.

49e Demi-brigade, formée en l'an III (1795) du 1er bataillon du 25e régiment (Poitou), du 4e bataillon de volontaires du Nord, dit de Bergues ou de Dunkerque, et du 8e de l'Oise.— Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle a été incorporée dans la 13e demi-brigade de deuxième formation.

50e Demi-brigade, formée le 9 frimaire an III (29 novembre 1794) du 2e bataillon du 25e régiment (Poitou), du 3e bataillon de volontaires de l'Oise et du 6e de la Seine-Inférieure. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord. Incorporée dans la 70e demi-brigade de deuxième formation.

51e Demi-brigade, formée le 1er thermidor an II (10 juillet 1794) du 1er bataillon du 26e régiment (Bresse), des 3e et 5e bataillons des Hautes-Alpes. — Campagnes : de l'an II à l'an V à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 63e de deuxième formation.

52e Demi-brigade, formée le 10 brumaire an III (31 octobre 1794), du 2e bataillon du 26e régiment (Bresse) du 2e bataillon de volontaires du Vaucluse, du 5e des Bouches-du-Rhône et du 2e des réquisitionnaires de la montagne d'Aix. — Campagnes : ans III et IV à l'armée d'Italie. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 4e légère de deuxième formation, le 2e dans la 27e légère, le 3e dans la 22e légère.

53e Demi-brigade, formée le 11 nivose an III (31 décembre 1794) du 1er bataillon du 27e régiment (Lyonnais), du 1er bataillon de volontaires du Bas-Rhin et du 3e de la Moselle.— Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle a été incorporée dans la 10e de deuxième formation.

54e Demi-brigade, formée à Landau le 2 prairial an II (21 mai 1794) du 2e bataillon du 27e régiment (Lyonnais), du 1er des volontaires du Puy-de-Dôme et du 1er de l'Indre. — Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse. A été incorporée dans la 89e de deuxième formation.

55e Demi-brigade, formée le 1er messidor an III (19 juin 1795) du 1er bataillon du 28e régiment (du Maine), des 2e et 3e bataillons de volontaires de l'Ardèche. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Orientales. Le 2e bataillon a été incorporé dans la 4e demi-brigade de bataille de deuxième formation, les 1er et 3e dans la 5e légère.

56e Demi-brigade, formée en l'an II du 2e bataillon du 28e régiment (du Maine), du 2e de volontaires de l'Arriége et du 2e de l'Aveyron. — Campagnes : ans II, III et IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 85e de deuxième formation.

57e Demi-brigade. Le 1er bataillon du 29e régiment (Dauphin), qui devait concourir à sa formation, n'ayant pas été amalgamé, entra dans la composition de la 13e demi-brigade de deuxième formation.

58e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 29e régiment (Dauphin), qui devait en former le noyau, a été incorporé comme le 1er dans la 13e de deuxième formation.

59e Demi-brigade, formée le 28 floréal an II (17 mai 1794) du 1er bataillon du 30e régiment (du Perche), du 4e bataillon de volontaires de Paris, dit de l'Oratoire, et du 7e de Rhône-et-Loire. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 102e demi-brigade de deuxième formation.

60e Demi-brigade, formée le 11 messidor an III (29 juin 1795) du 2e bataillon du 30e régiment

(du Perche), du 8e de volontaires de la Côte-d'Or et du 12e de la formation d'Angers. — Campagnes : an III à l'armée de la Moselle; an IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 12e de deuxième formation.

61e Demi-brigade, formée le 21 floréal an II (10 juin 1794) du 1er bataillon du 31e régiment (Aunis), du 1er de volontaires du Morbihan et du 8e de la Manche. — Campagnes : an II à l'armée des côtes de Cherbourg; ans III et IV à l'armée de l'Ouest. A été incorporée dans la 76e demi-brigade de deuxième formation.

62e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 31e régiment (Aunis), qui devait concourir à sa formation, n'a pas été amalgamé. Il est entré dans la composition de la 76e de deuxième formation.

63e Demi-brigade. Le 1er bataillon du 32e régiment (Bassigny), qui devait coopérer à la formation de ce corps, n'ayant pas été amalgamé, fut incorporé dans la 81e demi-brigade de deuxième formation.

64e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 32e régiment (Bassigny), qui devait en former le noyau, n'ayant pas été amalgamé, fut versé dans la 81e avec le 1er bataillon.

65e Demi-brigade, formée le 14 prairial an II (2 juin 1794) du 1er bataillon du 33e régiment (Touraine), du 3e bataillon de volontaires de la Gironde et du 1er du Mont-Terrible. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; ans III et IV à l'armée du Rhin. Incorporée dans la 68e demi-brigade de deuxième formation.

66e Demi-brigade, formée le 13 nivôse an III (2 janvier 1795) du 2e bataillon du 33e régiment (Touraine), du 9e de volontaires du Doubs et du 4e du Var. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle a été incorporée dans la 96e de deuxième formation.

67e Demi-brigade, formée le 1er germinal an III (21 mars 1795), du 1er bataillon du 34e régiment (Angoulême), du 2e bataillon de volontaires de Paris et du 11e de la Manche. — Campagnes : de l'an IV à l'an V à l'armée de l'Ouest. A été incorporée dans la 58e de deuxième formation.

68e Demi-brigade, formée en l'an III du 2e bataillon du 34e régiment (Angoulême), du 2e bataillon de volontaires de Loir-et-Cher, des 13e et 25e des réserves, du 6e de la formation d'Orléans, et du 6e de la Somme.—Campagnes : ans III et IV à l'armée du Nord. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 15e de deuxième formation.

69e Demi-brigade, formée le 18 germinal an III (7 avril 1795) du 1er bataillon du 35e régiment (Aquitaine), du 1er de volontaires des Hautes-Alpes et du 3e de la Drôme. — Campagnes : an III à l'armée des Pyrénées-Orientales; an IV à l'armée d'Italie. A été incorporée dans la 18e de deuxième formation.

70e Demi-brigade, formée le 1er germinal an II (21 mars 1794) du 2e bataillon du 35e régiment (Aquitaine), du 1er bataillon de volontaires des Landes et du 1er de l'Ardèche. —Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporée dans la 75e de deuxième formation.

71e Demi-brigade, formée le 15 germinal an II (4 avril 1794) du 1er batailon du 36e régiment (Anjou), du 2e de volontaires de la Meuse et du 13e des fédérés. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 92e demi-brigade de deuxième formation.

72e Demi-brigade, formée le 28 germinal an II (17 avril 1794) du 2e bataillon du 36e régiment (Anjou), du 6e bataillon de volontaires du Jura et du 2e de la Gironde.—Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée du Nord. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 30e de deuxième formation.

73e Demi-brigade. N'a pas été formée. Elle devait l'être du 1er bataillon du 37e régiment (Maréchal de Turenne), du 12e de volontaires des Vosges et du 6e de la Meuse. Ces trois bataillons sont entrés dans la composition de la 74e demi-brigade de deuxième formation.

74e Demi-brigade, formée le 1er messidor an II (19 juin 1794) du 2e bataillon du 37e régiment (Maréchal de Turenne), du 2e de la Charente-Inférieure et du 8e du Jura. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 109e de deuxième formation.

75e Demi-brigade, formée le 1er messidor an III (19 juin 1795) du 1er bataillon du 38e régiment (Dauphiné), du 1er bataillon de volontaires des Vosges et du 17e de la Côte-d'Or. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 56e demi-brigade de deuxième formation.

76e Demi-brigade, formée en l'an II du 2e bataillon du 38e régiment (Dauphiné), du 10e de volontaires de la Seine-Inférieure et du 9e des fédérés. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord. Elle a été incorporée dans la 76e demi-brigade de deuxième formation.

77e Demi-brigade. Le 1er bataillon du 39e régiment (Ile-de-France), qui devait coopérer à sa formation, n'ayant pas été amalgamé, entra dans la composition de la 46e demi-brigade de deuxième formation.

78e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 39e régiment (Ile-de-France), qui devait en former le noyau, ne fut pas amalgamé. Il entra en l'an IV, avec le 1er, dans la composition de la 46e de deuxième formation.

79e Demi-brigade, formée le 27 pluviôse an IV (16 février 1796) du 1er bataillon du 40e régiment (Soissonnais), du 3e bataillon de volontaires de Saône-et-Loire et du 3e du Gard. — Campagnes : an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 79e demi-brigade de deuxième formation.

80e Demi-brigade, formée le 13 floréal an II (2 mai 1794) du 2e bataillon du 40e régiment (Soissonnais), du 1er de volontaires de la Haute-Saône et du 3e du Haut-Rhin. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; an III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 83e de deuxième formation.

81e Demi-brigade. Le 1er bataillon du 41e régiment (la Reine), qui devait former le noyau de cette demi-brigade, n'ayant pas été amalgamé, fut versé en l'an IV dans la 86e de deuxième formation.

82e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 41e régiment (la Reine) étant aux colonies ne put être amalgamé. Il entra dans la composition des corps coloniaux.

83e Demi-brigade, formée le 11 thermidor an II (29 juillet 1794) du 1er bataillon du 42e régiment (Limousin), du 4e de volontaires de la Drôme et du 2e de l'Isère.—Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 57e de deuxième formation.

84e Demi-brigade, formée le 13 nivôse an II (2 janvier 1794) du 2e bataillon du 42e régiment (Limousin), du 4e bataillon de volontaires de Rhône-et-Loire et du 2e du Cantal. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. A été incorporée dans la 25e de deuxième formation.

85e Demi-brigade, formée le 27 germinal an II (16 avril 1794) du 1er bataillon du 43e régiment (Royal-Vaisseaux), du 1er de volontaires de la Haute-Marne et du 5e du Bas-Rhin. — Campagnes : an II à l'armée du Nord, de l'an III à l'an V à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 34e demi-brigade de deuxième formation.

86e Demi-brigade, formée en l'an II du 43e régiment (Royal-Vaisseaux), du 19e bataillon de volontaires de Paris (du Pont-Neuf) et du 3e du Puy-de-Dôme. — Campagnes : an II à l'armée des Ardennes; an III à l'armée de la Moselle; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 103e de deuxième formation.

87e Demi-brigade, formée en l'an II du 1er bataillon du 44e régiment (Orléans), du 2e de volontaires du Loiret et du 3e de la Côte-d'Or. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 78e demi-brigade de deuxième formation.

88e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 44e régiment (Orléans), qui devait la composer, n'ayant pas été amalgamé, fut versé en l'an IV dans la 44e demi-brigade de deuxième formation.

89e Demi-brigade, formée le 13 frimaire an III (3 décembre 1794) du 1er bataillon du 45e régiment (la Couronne), du 1er bataillon de volontaires de la Vendée et du 1er de la Meurthe. — Campagnes : an III à l'armée de Sambre-et-Meuse; ans IV et V à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 79e demi-brigade de deuxième formation.

90e Demi-brigade, formée en l'an III (1795) du 2e bataillon du 45e régiment (la Couronne), du

8e bataillon de fédérés et du 4e du Nord, dit de Lille. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée du Nord. Elle a été incorporée dans la 33e de deuxième formation.

91e DEMI-BRIGADE, formée le 3 messidor an II (21 juin 1794) du 1er bataillon du 46e régiment (Bretagne), du 1er de volontaires du Jura et du 1er de l'Ain. — Campagnes : ans III et IV à l'armée du Rhin. Incorporée dans la 3e demi-brigade de deuxième formation.

92e DEMI-BRIGADE, formée le 12 thermidor an II (30 juillet 1794) du 2e bataillon du 46e régiment (Bretagne), du 5e de volontaires de la Haute-Saône et du 2e d'Eure-et-Loir. — Campagnes : an III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 44e de deuxième formation.

93e DEMI-BRIGADE, formée en l'an II (1794) du 1er bataillon du 47e régiment (Lorraine), du 1er bataillon de volontaires de Seine-et-Marne et du 6e du Haut-Rhin. — Campagnes : de l'an II à l'armée du Nord ; des ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 49e de deuxième formation.

94e DEMI-BRIGADE, formée le 14 germinal an II (3 avril 1794) du 2e bataillon du 47e régiment (Lorraine), du 1er de volontaires de Saône-et-Loire et du 1er du Cher. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 2e demi-brigade de deuxième formation.

95e DEMI-BRIGADE, formée le 8 messidor an II (26 juin 1794) du 1er bataillon du 48e régiment (Artois), du 2e de volontaires de la Creuse et du 8e de la Haute-Saône. — Campagnes : an II à l'armée du Rhin ; ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 62e demi-brigade de deuxième formation.

96e DEMI-BRIGADE. Le 2e bataillon du 48e régiment (Artois), étant aux colonies ne fut pas amalgamé. Il a été incorporé dans les régiments coloniaux.

97e DEMI-BRIGAE, formée en l'an II (1794) du 1er bataillon du 49e régiment (Vintimille), du 2e bataillon de volontaires du Calvados et du 2e de Maine-et-Loire. — Campagnes : an II à l'armée du Nord ; ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle a été incorporée dans la 73e de deuxième formation.

98e DEMI-BRIGADE. Le 2e bataillon du 49e régiment (Vintimille), qui devait participer à sa formation, n'ayant pas été amalgamé, fut versé en l'an IV dans la 7e demi-brigade de deuxième formation.

99e DEMI-BRIGADE, formée le 4 frimaire an II (24 novembre 1793) du 1er bataillon du 50e régiment (Hainault), du 4e de volontaires du Bas-Rhin et du 1er du Luberon (9e des Bouches-du-Rhône). — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade s'est trouvée à la prise de la Chartreuse (Piémont), le 23 thermidor an II (10 août 1795). Elle a été incorporée dans la 51e de deuxième formation.

100e DEMI-BRIGADE, formée le 24 frimaire an II (14 décembre 1793) du 2e bataillon du 50e régiment (Hainault), du 7e bataillon de volontaires des Bouches-du-Rhône et du bataillon de Tarascon (même département).—Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 45e demi-brigade de deuxième formation.

101e DEMI-BRIGADE, formée le 21 brumaire an II (11 novembre 1793) du 1er bataillon du 51e régiment (la Sarre), des 3e et 6e bataillons de volontaires des Bouches-du-Rhône. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. A été incorporée dans la 25e de deuxième formation.

102e DEMI-BRIGADE, formée le 27 brumaire an III (17 novembre 1794) du 2e bataillon du 51e régiment (la Sarre), des 3e et 6e de volontaires du Var. — Campagnes : ans III et IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 69e demi-brigade de deuxième formation.

103e DEMI-BRIGADE, formée en l'an III (1795) du 1er bataillon du 52e régiment (la Fère), du 1er de volontaires de Marseille et du 2e de Luberon (Bouches-du-Rhône). — Campagnes : ans III et IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 11e de deuxième formation.

104e DEMI-BRIGADE, formée le 6 floréal an II (24 avril 1794) du 2e bataillon du 52e régiment (la Fère), du 1er bataillon de volontaires de la Nièvre et du 1er de la Corse. — Campagnes : an II en Corse ; ans III et IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporée dans la 85e de deuxième formation.

105e DEMI-BRIGADE, formée le 28 prairial an III (16 juin 1795) du 1er bataillon du 53e régiment

(Alsace), des 1[er] et 2[e] bataillons de volontaires du Jura. — Campagnes : an III à l'armée des Pyrénées-Orientales; an IV à l'armée d'Italie. A été incorporée dans la 51[e] demi-brigade de deuxième formation.

106[e] Demi-brigade. Le 2[e] bataillon du 53[e] régiment (Alsace), qui devait coopérer à sa formation, étant à Cayenne, ne put être amalgamé. Il entra dans la composition des régiments coloniaux.

107[e] Demi-brigade, formée en l'an II (1794) du 1[er] bataillon du 54[e] régiment (Royal-Roussillon), des 3[e] et 4[e] de volontaires de l'Yonne.—Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord; an IV à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 46[e] demi-brigade de deuxième formation.

108[e] Demi brigade, formée en l'an III (1795) du 2[e] bataillon du 54[e] régiment (Royal-Roussillon), des 1[er] et 2[e] de volontaires du Lot. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 21[e] de deuxième formation (1).

109[e] Demi-brigade, formée le 2 messidor an II (20 juin 1794) du 1[er] bataillon du 55[e] régiment (Condé), du 7[e] bataillon de volontaires de l'Oise, du 5[e] bis de Rhône-et-Loire, d'une partie du bataillon des Vosges-et Meurthe et du 4[e] de Maine-et-Loire. — Campagnes : ans II, III et IV à l'armée du Rhin. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 31[e] de deuxième formation.

110[e] Demi-brigade, formée le 14 floréal an II (3 mai 1794) du 2[e] bataillon du 55[e] régiment (Condé), des 7[e] et 8[e] de la Meurthe. — Campagnes : an III à l'armée de la Moselle; an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 16[e] demi-brigade de deuxième formation.

111[e] Demi-brigade, formée le 26 messidor an II (14 juillet 1794) du 1[er] bataillon du 56[e] régiment (Bourbon), du 1[er] de volontaires de l'Orne et du 2[e] de la Meurthe.—Campagnes : an II à l'armée du Nord; ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 37[e] de deuxième formation.

112[e] Demi-brigade, formée le 9 nivôse an III (29 décembre 1794) du 2[e] bataillon du 56[e] régiment (Bourbon), du 7[e] du Doubs et du 8[e] des Deux-Sèvres. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 88[e] demi-brigade de deuxième formation.

113[e] Demi-brigade formée le 21 floréal an III (10 mai 1795) du 1[er] bataillon du 57[e] régiment (Beauvoisis), du 6[e] bataillon de volontaires des Landes et du 6[e] de Lot-et-Garonne. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Occidentales; an IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporée dans la 85[e] demi-brigade de deuxième formation.

114[e] Demi-brigade formée le 4 floréal an III (23 avril 1795) du 2[e] bataillon du 57[e] régiment (Beauvoisis), des 10[e] et 14[e] de volontaires de la Gironde. — Campagnes : an III à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Incorporée dans la 35[e] de deuxième formation.

115[e] Demi-brigade. Le 1[er] bataillon du 58[e] régiment (Rouergue), qui devait coopérer à sa formation, ne fut pas amalgamé. Il entra, en l'an IV, dans la composition de la 55[e] de deuxième formation.

116[e] Demi-brigade, formée le 26 nivôse an II (15 janvier 1794) du 2[e] bataillon du 58[e] régiment (Rouergue), du 2[e] de volontaires de la Moselle et du 1[er] de Lot-et-Garonne. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; an III à l'armée de Sambre-et-Meuse; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 84[e] demi-brigade de deuxième formation.

117[e] Demi-brigade, formée le 26 germinal an II (15 avril 1794) du 1[er] bataillon du 59[e] régiment (Bourgogne), du 2[e] de volontaires de la Côte-d'Or et du 1[er] de la Haute-Loire. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 75[e] de deuxième formation.

118[e] Demi-brigade, formée le 1[er] brumaire an II (22 octobre 1793) du 2[e] bataillon du 59[e] régiment (Bourgogne), du 2[e] bataillon de volontaires de la Drôme et du 3[e] de l'Isère. — Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées des Alpes et d'Italie. Elle a été incorporée dans la 32[e] de deuxième formation.

(1) Les trois compagnies de grenadiers de la 108[e] demi-brigade entrèrent dans la composition de la 14[e] légère de nouvelle formation.

119e Demi-brigade. Elle devait recevoir comme noyau le 1er bataillon du 60e régiment (Royal-Marine); mais l'amalgame de ce bataillon avec ceux de volontaires n'ayant pas eu lieu, il fut incorporé, en l'an IV, dans la 20e demi-brigade de deuxième formation.

120e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 60e régiment (Royal-Marine), qui devait la composer, ne fut pas amalgamé et entra en l'an IV dans la composition de la 23e demi-brigade de deuxième formation.

121e Demi-brigade, formée le 10 vendémiaire an III (10 octobre 1794) du 1er bataillon du 61e régiment (Vermandois), du 1er de volontaires de l'Union (Bouches-du-Rhône) et du 7e du Var. — Campagnes : ans II et III à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 39e de deuxième formation.

122e Demi-brigade, formée le 1er messidor an III (19 juin 1795) du 2e bataillon du 61e régiment (Vermandois), des 2e et 3e de volontaires de la Haute-Garonne. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Orientales. Elle a été incorporée dans la 57e de deuxième formation.

123e Demi-brigade, formée le 26 germinal an II (15 avril 1794) du 1er bataillon du 62e régiment (Salm-Salm), du 2e de volontaires de la Somme et du 1er de la Vienne. — Campagnes : an II à l'armée du Nord; ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. A été incorporée dans la 99e demi-brigade de deuxième formation.

124e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 62e régiment (Salm-Salm) devait en former le noyau; mais il ne fut pas amalgamé et entra en l'an IV dans la composition de la 94e de deuxième formation.

125e Demi-brigade. Elle devait être formée du 1er bataillon du 67e régiment (Languedoc), dont l'amalgame n'eut pas lieu. Ce bataillon fut versé en l'an IV dans la 34e de deuxième formation.

126e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 67e régiment (Languedoc), qui devait coopérer à sa formation, n'ayant pas été amalgamé, il entra, comme le 1er, dans l'organisation de la 34e de deuxième formation.

127e Demi-brigade, formée le 1er vendémiaire an III (22 septembre 1794) du 1er bataillon du 68e régiment (Beauce), du 2e de volontaires du Haut-Rhin et du 3e de la Haute-Marne. — Campagnes: an III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 3e demi-brigade de 2e formation.

128e Demi-brigade, formée le 11 thermidor an II (29 juillet 1794) du 2e bataillon du 68e régiment (Beauce), du 3e bataillon de volontaires de l'Eure et du 6e de l'Oise — Campagnes : an II à l'armée du Nord; an III à l'armée de Sambre-et-Meuse; an IV à l'armée de l'Ouest. A été incorporée dans la 7e de deuxième formation.

129e Demi-brigade, formée le 1er brumaire an II (22 octobre 1793) du 1er bataillon du 70e régiment (Médoc), des 1er et 2e de volontaires de l'Hérault et des trois compagnies de grenadiers de la 80e. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. La 129e demi-brigade a été incorporée dans la 32e de deuxième formation.

130e Demi-brigade, formée le 17 messidor an III (5 juillet 1795) du 2e bataillon du 70e régiment (Médoc), des 4e et 5e bataillons de volontaires de la Haute-Garonne.—Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Orientales. Incorporée dans la 4e demi-brigade de deuxième formation.

131e Demi-brigade, formée le 1er vendémiaire an III (22 septembre 1794) du 1er bataillon du 71e régiment (Vivarais), du 17e de volontaires des réserves et du 8e de Paris, dit de Sainte-Marguerite. — Campagnes : ans III et IV à l'armée du Nord. A été incorporé dans la 1re demi-brigade de deuxième formation.

132e Demi-brigade, formée le 16 germinal an II (5 avril 1794), du 2e bataillon du 71e régiment (Vivarais), du 2e de volontaires du Cher et du 5e de la Meuse. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle a été incorporée dans la 108e de deuxième formation.

133e Demi-brigade, Le 1er bataillon du 72e régiment (Vexin) devait coopérer à sa formation; mais ce bataillon n'ayant pas été amalgamé fut incorporé, en l'an IV, dans la 70e demi-brigade de deuxième formation, dont faisait partie le 2e bataillon.

134e Demi-brigade, formée le 16 germinal an III (avril 1795) du 2e bataillon du 72e régiment

(Vexin), des 3e et 4e bataillons de volontaires des Basses-Pyrénées. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Incorporée dans la 70e de deuxième formation.

135e Demi-brigade. Elle devait être formée du 1er bataillon du 73e régiment (Royal-Comtois), qui ne fut pas amalgamé et qui entra en l'an IV dans la composition de la 70e de nouvelle formation.

136e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 73e régiment (Royal-Comtois), qui, avec deux bataillons de volontaires, devait former cette demi-brigade, étant aux colonies, ne fut pas amalgamé. Il entra dans la composition des régiments coloniaux; son dépôt, resté en France, fut versé dans la 70e de deuxième formation.

137e Demi-brigade. Le 1er bataillon du 74e régiment (Beaujolais), qui devait la former, ne fut pas amalgamé. On l'incorpora en l'an IV dans la 70e de deuxième formation.

138e Demi-brigade, formée le 16 brumaire an III (6 novembre 1794) du 2e bataillon du 74e régiment (Beaujolais), du 5e bataillon de volontaires des Vosges et du 2e de la Vienne. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 61e de deuxième formation.

139e Demi-brigade, formée le 23 brumaire an II (13 novembre 1793) du 1er bataillon du 75e régiment (Monsieur), d'une partie de la garnison faite prisonnière à Manheim, du 3e bataillon de volontaires d'Indre-et-Loire et du 5e de Seine-et-Marne.—Campagnes: ans II et III à l'armée de la Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 21e de deuxième formation. Les trois compagnies de grenadiers entrèrent dans la composition de la 14e demi-brigade légère de nouvelle formation.

140e Demi-brigade, formée le 10 messidor an II (28 juin 1794) du 2e bataillon du 75e régiment (Monsieur), du 1er de volontaires du Doubs et du 11e du Jura. — Campagnes : an II à l'armée du Rhin; ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 62e de deuxième formation.

141e Demi-brigade, formée le 20 messidor an II (8 juillet 1794) du 1er bataillon du 77e régiment (La Marck), du 3e bataillon de volontaires de l'Aisne et du 7e du Calvados. — Les 1er et 3e bataillons furent incorporés dans la 86e de deuxième formation. Nota. Le 3e bataillon de l'Aisne, ou 2e de la 141e, parti pour les colonies en 1792, rejoignit les deux autres après sa rentrée en France.

142e Demi-brigade, formée le 17 messidor an III (5 juillet 1795) du 2e bataillon du 77e régiment (La Marck), du 3e de volontaires de l'Orne et du 4e de la Charente-Inférieure. — Campagnes : ans IV et V à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 86e de deuxième formation.

143e Demi-brigade, formée le 15 prairial an III (3 juin 1795) du 1er bataillon du 78e régiment (Penthièvre), du 4e de volontaires du Loir et du 5e de la Marne. — Campagnes : de l'an III à l'an V à l'armée de l'Ouest. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 52e de deuxième formation.

144e Demi-brigade, formée le 10 prairial an II (29 mars 1794) du 2e bataillon du 78e régiment (Penthièvre), des 7e et 10e bataillons de volontaires de la formation d'Orléans. — Campagnes : de l'an II à l'an V à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 52e de deuxième formation.

145e Demi-brigade, formée le 4 prairial an III (23 mai 1795) du 1er bataillon du 79e régiment (Boulonnais), du 2e de volontaires des Hautes-Pyrénées et du 3e de la Haute-Vienne. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Orientales. A été incorporée dans la 4e demi-brigade de deuxième formation.

146e Demi-brigade, formée en l'an III (1795) du 2e bataillon du 79e régiment (Boulonnais), du 1er bataillon de volontaires de la Côte-d'Or et du 8e de l'Isère. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Alpes. Incorporée dans la 5e demi-brigade de deuxième formation.

147e Demi-brigade, formée le 10 fructidor an III (27 août 1795) du 1er bataillon du 80e régiment (Angoumois), des 2e et 3e bataillons de volontaires de l'Aude. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Elle a été incorporée dans la 4e demi-brigade de deuxième formation.

148e Demi-brigade, formée le 29 novembre 1793 du 2e bataillon du 80e régiment (Angoumois),

des 7ᵉ et 11ᵉ de volontaires de la Gironde. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Occidentales ; ans IV et V à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 34ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

149ᵉ DEMI-BRIGADE, formée le 28 floréal an III (17 mai 1795) du 1ᵉʳ bataillon du 81ᵉ régiment (Conti), du 6ᵉ bataillon de volontaires de la Haute-Saône et du 5ᵉ de l'Orne. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le 1ᵉʳ bataillon a été incorporé dans la 105ᵉ demi-brigade de deuxième formation ; le 2ᵉ dans la 83ᵉ et le 3ᵉ dans la 43ᵉ.

150ᵉ DEMI-BRIGADE, formée le 1ᵉʳ fructidor an II (18 août 1794) du 2ᵉ bataillon du 81ᵉ régiment (Conti), du 1ᵉʳ de volontaires de l'Aisne et du 2ᵉ des Basses-Alpes.—Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord. Incorporée dans la 21ᵉ de deuxième formation.

151ᵉ DEMI-BRIGADE. Le 1ᵉʳ bataillon du 82ᵉ régiment (Saintonge), destiné à former le noyau de cette demi-brigade, n'ayant pas été amalgamé, entra dans la composition de la 81ᵉ de deuxième formation.

152ᵉ DEMI-BRIGADE, formée le 4 fructidor an II (22 juillet 1794) du 2ᵉ bataillon du 82ᵉ régiment (Saintonge), du 7ᵉ de volontaires de la Marne et du 6ᵉ du Bas-Rhin. — Campagnes : an II à l'armée du Rhin ; an III à l'armée de l'Ouest ; an IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 75ᵉ de deuxième formation.

153ᵉ DEMI-BRIGADE. Le 1ᵉʳ bataillon du 83ᵉ régiment (Foix) devait servir à sa formation ; son amalgame nayant pas eu lieu, il fut incorporé dans la 7ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

154ᵉ DEMI-BRIGADE, formée le 10 floréal an III (29 avril 1795) du 2ᵉ bataillon du 83ᵉ régiment (Foix), du 1ᵉʳ bataillon de volontaires de Valenciennes (Nord) et du 1ᵉʳ républicain (Paris).—Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 10ᵉ demi-brigade légère de deuxième formation.

155ᵉ DEMI-BRIGADE. Le 1ᵉʳ bataillon du 84ᵉ régiment (Rohan), n'ayant pas été amalgamé, entra en l'an IV dans la composition de la 13ᵉ demi-brigade légère de deuxième formation.

156ᵉ DEMI-BRIGADE. Le 2ᵉ bataillon du 84ᵉ régiment (Rohan), qui devait la former, ne fut pas amalgamé, et entra, avec le 1ᵉʳ, dans la composition de la 13ᵉ légère de nouvelle formation.

157ᵉ DEMI-BRIGADE, formée à Luçon le 27 messidor an III (15 juillet 1795) du 1ᵉʳ bataillon du 87ᵉ régiment (Dillon), du 13ᵉ de volontaires des Vosges et du 4ᵉ de Loir-et-Cher. — Campagnes : ans IV et V à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 70ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

158ᵉ DEMI-BRIGADE. Le 2ᵉ bataillon du 87ᵉ régiment (Dillon), qui devait coopérer à la formation de cette demi-brigade, étant aux colonies, ne put être amalgamé ; on l'incorpora dans les régiments coloniaux.

159ᵉ DEMI-BRIGADE, formée le 19 messidor an II (7 juillet 1794) du 1ᵉʳ bataillon du 88ᵉ régiment (Berwick), du 12ᵉ bataillon de volontaires du Jura et du 4ᵉ de la Côte-d'Or. — Campagnes : an II à l'armée de Rhin-et-Moselle ; an III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 10ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

160ᵉ DEMI-BRIGADE. Le 2ᵉ bataillon du 88ᵉ régiment (Berwick), étant aux colonies, ne put être amalgamé et fut incorporé dans les régiments coloniaux.

161ᵉ DEMI-BRIGADE, formée le 1ᵉʳ thermidor an II (19 juillet 1794) du 1ᵉʳ bataillon du 89ᵉ régiment (Royal-Suédois), du 9ᵉ de volontaires du Nord et du bataillon de Molière (Paris). — Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord ; an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Les 1ᵉʳ et 3ᵉ bataillons ont été incorporés dans la 9ᵉ demi-brigade de deuxième formation, le 2ᵉ dans la 73ᵉ.

162ᵉ DEMI-BRIGADE, formée en l'an II (1794) du 2ᵉ bataillon du 89ᵉ régiment (Royal-Suédois), du bataillon de volontaires de la commune des Arcis (Paris) et du 6ᵉ bis du Calvados. — Campagnes : ans II et III à l'armée de Sambre-et-Meuse ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 103ᵉ de deuxième formation.

163ᵉ DEMI-BRIGADE, formée le 1ᵉʳ vendémiaire an III (23 septembre 1794) du 1ᵉʳ bataillon du 90ᵉ régiment (Chartres), des 15ᵉ et 23ᵉ bataillons des réserves. — Campagnes : ans III et IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 36ᵉ de deuxième formation.

164ᵉ DEMI-BRIGADE, formée le 13 frimaire an III (4 décembre 1794) du 2ᵉ bataillon du 90ᵉ régi-

d

ment (Chartres), du 1er de volontaires d'Eure-et-Loir et du 8e de la Meurthe. — Campagnes : ans III et IV à l'armée du Nord. Elle a été incorporée dans la 29e de deuxième formation.

165e **Demi-brigade**, formée le 10 vendémiaire an II (1er octobre 1793) du 1er bataillon du 91e régiment (Barrois), du 1er bataillon de volontaires d'Aix (Bouches-du-Rhône) et du 1er du Var. — Campagnes : ans II, III et IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 45e de deuxième formation.

166e **Demi-brigade**, formée le 11 pluviôse an II (30 janvier 1794) du 2e bataillon du 91e régiment (Barrois), des 5e et 9e de volontaires du Var. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. A été incorporée dans la 69e demi-brigade de deuxième formation.

167e **Demi-brigade**. Le 1er bataillon du 92e régiment (Walsh) n'ayant pas été amalgamé, entra dans la composition de la 47e de deuxième formation.

168e **Demi-brigade**. Le 2e bataillon du 92e régiment (Walsh), qui devait entrer dans sa composition, ne fut pas amalgamé, et entra, en l'an IV, dans l'organisation de la 58e demi-brigade de deuxième formation.

169e **Demi-brigade**, formée le 22 prairial an II (10 juin 1794) des débris de la garnison faite prisonnière à Mayence, du 1er bataillon du 93e régiment (Enghien), du 1er de volontaires des Pyrénées-Orientales et du 6e de Saône-et-Loire. — Campagnes : ans II et III à l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée partie dans la 21e de ligne de deuxième formation, partie dans la 24e légère.

170e **Demi-brigade**, formée le 4 thermidor an II (22 juillet 1794) du 2e bataillon du 93e régiment (Enghien), du 1er de volontaires de Chaumont (Haute-Marne) et du 10e du Jura. — Campagnes : 1er et 2e bataillons : an II à l'armée de la Moselle, an III à l'armée du Rhin, an IV à l'armée des Alpes; 3e bataillon : an III à l'armée du Rhin, an IV à l'armée d'Italie. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 26e demi-brigade de deuxième formation; le 2e dans la 69e; le 3e dans la 12e.

171e **Demi-brigade**, formée le 11 nivôse an III (31 décembre 1794) du 1er bataillon du 94e régiment (Royal-Hesse-Darmstadt), du 2e bataillon de volontaires de la Marne et du 2e des Hautes-Alpes. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 94e de deuxième formation.

172e **Demi-brigade**, formée le 6 germinal an II (26 mars 1794) du 2e bataillon du 94e régiment (Royal-Hesse-Darmstadt), des 4e et 6e de volontaires de la Marne. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. A été incorporée dans la 99e de deuxième formation.

173e **Demi-brigade**, formée le 6 germinal an II (26 mars 1794) du 1er bataillon du 96e régiment (Nassau), du 5e de volontaires de la Moselle et du 6e des Vosges. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Les 1er et 2e bataillons ont été incorporés dans la 37e demi-brigade de deuxième formation; le 3e dans la 88e.

174e **Demi-brigade**, formée le 5 brumaire an II (26 octobre 1793) du 2e bataillon du 96e régiment (Nassau), du 1er de volontaires de la Haute-Vienne et du 6e du Jura. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 49e de deuxième formation.

175e **Demi-brigade**, formée le 22 ventôse an III (12 mars 1795) du 1er bataillon du 98e régiment (Bouillon), du 5e de volontaires du Nord et du 11e des Vosges. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le 1er bataillon de cette demi-brigade a été incorporé dans la 23e de deuxième formation; le 2e dans la 67e, et le 3e dans la 30e.

176e **Demi-brigade**, formée le 1er germinal an III (21 mars 1795) du 2e bataillon du 98e régiment (Bouillon), du 4e des fédérés et du bataillon de Popincourt (Paris). — Campagnes : an III et IV à l'armée du Nord. Le 1er bataillon de cette demi-brigade a été incorporé dans la 20e de deuxième formation ; le 2e dans la 53e, le 3e dans la 23e.

177e **Demi-brigade**, formée le 12 floréal an III (1er mai 1795) du 1er bataillon du 99e régiment (Royal-Deux-Ponts), du 1er de volontaires du Haut-Rhin et du 3e du Bas-Rhin. — Campagnes : 1er et 2e bataillons, an III et IV à l'armée de la Moselle; 3e bataillon à l'armée de Sambre-et-Meuse. Les 1er et 2e bataillons ont été incorporés dans la 102e demi-brigade de 2e formation ; le 3e dans la 92e.

178ᵉ **Demi-brigade**, formée le 30 frimaire an III (20 décembre 1794) du 2ᵉ bataillon du 99ᵉ régiment (Royal-Deux-Ponts), du 6ᵉ bataillon de volontaires du Nord et du 7ᵉ de la Seine-Inférieure. — Campagnes : an III à l'armée de Sambre-et-Meuse ; an IV à l'armée du Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 17ᵉ de deuxième formation.

179ᵉ **Demi-brigade**, formée le 29 nivôse an III (18 janvier 1795) du 1ᵉʳ bataillon du 102ᵉ régiment, créé en 1791, du 6ᵉ de volontaires de Paris et du 7ᵉ de l'Oise. — Campagnes : an III et IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 20ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

180ᵉ **Demi-brigade**, formée en l'an III (1795) du 2ᵉ bataillon du 102ᵉ régiment, créé en 1791, du 7ᵉ bataillon de volontaires de la Haute-Saône et du 2ᵉ de Lot-et-Garonne. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle.. Les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons de cette demi-brigade ont été incorporés dans la 19ᵉ de deuxième formation ; le 3ᵉ dans la 18ᵉ légère.

181ᵉ **Demi-brigade**, formée le 11 germinal an II (31 mars 1794) du 1ᵉʳ bataillon du 103ᵉ régiment, créé en 1791 ; du 1ᵉʳ de volontaires de Rhône-et-Loire et de celui de l'Arsenal (Paris), — Campagnes : ans II à l'armée de la Moselle ; ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons ont été incorporés dans la 78ᵉ demi-brigade de deuxième formation ; le 3ᵉ dans la 92ᵉ.

182ᵉ **Demi-brigade**, formée le 1ᵉʳ messidor an II (10 juin 1794) du 2ᵉ bataillon du 103ᵉ régiment, créé en 1791, du 2ᵉ bataillon de volontaires des Côtes-du-Nord et du 7ᵉ du Bas-Rhin. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle ; ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Elle a été incorporée dans la 68ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

183ᵉ **Demi-brigade**, formée en l'an II (1794), du 1ᵉʳ bataillon du 104ᵉ régiment créé en 1791, du 1ᵉʳ de volontaires de l'Oise et du 3ᵉ des réserves. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord ; an IV à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 28ᵉ de deuxième formation.

184ᵉ **Demi-brigade**, formée en l'an III (1795) du 2ᵉ bataillon du 104ᵉ régiment créé en 1791, du 27ᵉ bataillon de volontaires des réserves et du 9ᵉ du Pas-de-Calais. — Campagnes : an III à l'armée de l'Ouest ; an IV à l'armée des Alpes. A été incorporée dans la 40ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

185ᵉ **Demi-brigade**, formée le 10 messidor an III (28 juin 1795), du 1ᵉʳ bataillon du 105ᵉ régiment, créé en 1791, du 4ᵉ de volontaires de la Meurthe et du 1ᵉʳ de la République (Paris). — Campagnes : an III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 74ᵉ de deuxième formation.

186ᵉ **Demi-brigade**, formée le 7 messidor an II (25 juin 1794) du 2ᵉ bataillon du 105ᵉ régiment, créé en 1791, du 2ᵉ de volontaires de Rhône-et-Loire et du 2ᵉ du Bas-Rhin. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 44ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

187ᵉ **Demi-brigade**. Le 1ᵉʳ bataillon du 106ᵉ régiment, créé aux colonies en 1792 de l'ancien régiment du Cap, et qui devait entrer dans la formation de cette demi-brigade n'ayant pas été amalgamé, il est entré dans la composition de la 13ᵉ demi-brigade de deuxième formation.

188ᵉ **Demi-brigade**. Comme ci-dessus pour ce qui concerne le 2ᵉ bataillon du 106ᵉ régiment.

189ᵉ **Demi-brigade**. Le 1ᵉʳ bataillon du 107ᵉ régiment, créé aux colonies en 1792 du ci-devant régiment de l'Ile-de-France, et qui devait coopérer à la formation de cette brigade, ne fut pas amalgamé. Il entra dans l'organisation des corps coloniaux.

190ᵉ **Demi-brigade**. Comme ci-dessus pour ce qui concerne le 2ᵉ bataillon du 107ᵉ régiment.

191ᵉ **Demi-brigade**. Le 1ᵉʳ bataillon du 108ᵉ régiment, créé aux colonies de l'ancien régiment de Pondichéry, et qui devait former le noyau de cette demi-brigade, n'ayant pas été amalgamé, il entra dans la composition des régiments organisés aux colonies.

192ᵉ **Demi-brigade**. Comme ci-dessus pour ce qui concerne le 2ᵉ bataillon du 108ᵉ régiment.

193ᵉ **Demi-brigade**, formée en l'an III (1795) du 1ᵉʳ bataillon du 109ᵉ régiment, créé aux colonies en 1792, du 1ᵉʳ de volontaires de l'Yonne et du 3ᵉ de la Seine-Inférieure.—Cam-

pagnes : an III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 5e de deuxième formation.

194e Demi-brigade, formée le 10 messidor an III (28 juin 1795) du 2e bataillon du 109e régiment créé aux colonies en 1792, du 4e bataillon de volontaires du Bas-Rhin et du 12e du Doubs. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 50e de deuxième formation.

195e Demi-brigade. Le 1er bataillon du 110e régiment, créé en 1792, qui devait concourir à sa formation, n'a pas été amalgamé. Il entra en l'an IV dans la composition de la 33e demi-brigade de deuxième formation.

196e Demi-brigade, formée le 10 thermidor an III (28 juillet 1795) du 2e bataillon du 110e régiment créé en 1792, du 1er bataillon de volontaires de la formation d'Orléans et du 4e de Seine-et-Marne. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de l'Ouest. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 6e de deuxième formation.

197e Demi-brigade, formée le 10 messidor an II (28 juin 1794) du 1er bataillon du 111e régiment, créé en 1792, du 2e de volontaires de la Seine-Inférieure et du 7e de la Somme. — Campagnes : an II à l'armée des côtes de Brest ; de l'an III à l'an V à l'armée de l'Ouest. Incorporée dans la 58e de deuxième formation.

198e Demi-brigade. Le 2e bataillon du 111e régiment créé en 1792, qui devait coopérer à sa formation, n'ayant pas été amalgamé, il entra, avec le 1er, dans l'organisation de la 58e demi-brigade de deuxième formation.

199e Demi-brigade (1), formée le 17 messidor an III (5 juillet 1795) du 2e bataillon de volontaires de Seine-et-Marne, du 3e de l'Ain et du 10e (bis) de la Côte-d'Or. — Campagnes : an III à l'armée des Alpes ; an IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 51e de deuxième formation.

200e Demi-brigade, formée le 20 messidor an III (8 juillet 1795) du 2e bataillon de volontaires de Saône-et-Loire, du 3e de la Manche et du 11e de la Meurthe. — Campagnes : ans III et IV à l'armée du Rhin. A été incorporée dans la 38e de deuxième formation.

200e Demi-brigade (autre), formée le 1er vendémiaire an IV (25 septembre 1795) du 3e bataillon de volontaires du Jura, du 6e de l'Ain et du bataillon de grenadiers de la Côte-d'Or. — Campagnes : an IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporée dans la 18e demi-brigade légère de deuxième formation.

201e Demi-brigade, formée le 11 messidor an III (29 juin 1795) du 1er bataillon de volontaires des Ardennes, du 1er de Paris et du 5e de la Drôme. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 106e de nouvelle formation.

201e Demi-brigade (autre), formée le 1er pluviôse an IV (21 janvier 1796) du 4e bataillon de volontaires de l'Ain, du 5e du Jura et du 5e (ter) de Rhône-et-Loire. — Campagnes : an IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 5e légère de deuxième formation.

202e Demi-brigade, formée en l'an III (1795) du 2e bataillon de volontaires du Puy-de-Dôme, du 6e (bis) de Rhône-et-Loire, du 9e de la formation d'Orléans, et du 10e de la Gironde. — Campagnes : an III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 53e de deuxième formation.

203e Demi-brigade, formée le 16 messidor an II (4 juillet 1794) du 1er bataillon de volontaires fédérés, du 7e de la Drôme et du 1er bataillon (bis) de Maine-et-Loire. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. A été incorporée dans la 100e demi-brigade de deuxième formation.

204e Demi-brigade, formée en l'an III (1795) du 8e bataillon de volontaires du Doubs, du 8e du Nord et du 4e de l'Oise. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 97e demi-brigade de deuxième formation ; le 2e dans la 50e ; le 3e dans la 16e légère.

205e Demi-brigade, formée le 30 messidor an III (18 juillet 1795) du 3e bataillon de volontaires de Rhône-et-Loire, du 5e de Seine-et-Oise et du 5e de la Manche. — Campagnes :

(1) Cette demi-brigade, les quatorze suivantes et la sixième ont été uniquement formées de bataillons de volontaires.

ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Elle a été incorporée dans la 109e de deuxième formation.

206e Demi-brigade, formée le 8 thermidor an III (26 juillet 1795) du 2e bataillon de volontaires de la Meuse, du 9e des Vosges et du 3e de la Vienne. — Campagnes : an III à l'armée de la Moselle; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 24e demi-brigade de deuxième formation.

207e Demi-brigade, formée le 9 thermidor an III (27 juillet 1795) du 10e bataillon de volontaires du Doubs, du 14e des Vosges et du 10e de la Côte-d'Or. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 93e de deuxième formation.

208e Demi-brigade, formée le 1er vendémiaire an IV (23 septembre 1795) du bataillon de volontaires des Cinq Sections (Paris), du 2e du Rhône et du 1er de la Montagne, formé à Landau. — Campagnes : an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 56e de deuxième formation.

209e Demi-brigade, formée le 20 fructidor an III (6 septembre 1795) du 1er bataillon de volontaires de la Drôme, du 1er de l'Aude et du 1er de l'Isère. — Campagnes des ans III et IV aux armées des Pyrénées-Orientales et de l'Italie. Les 1er et 2e bataillons ont été incorporés dans la 85e demi-brigade de deuxième formation ; le 3e dans la 57e.

209e Demi-brigade (bis), formée le 19 brumaire an IV (10 novembre 1795) du 8e bataillon de volontaires de l'Ain, du 1er de Parthenay (Deux-Sèvres), et du 5e des Deux-Sèvres. — Campagnes : an IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 97e demi-brigade de deuxième formation.

210e Demi-brigade. — N'a pas été formée.

211e Demi-brigade, formée en l'an II (1794) du 2e bataillon de volontaires de la Haute-Loire, du 4e de l'Ardèche et du 5e de la Corrèze. — Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées des Alpes et d'Italie. Elle a été incorporée dans la 18e de deuxième formation.

Indépendamment des demi-brigades de bataille ci-dessus, on forma 15 demi-brigades provisoires et 23 demi-brigades créées sous diverses dénominations. Ces corps, organisés au moyen de bataillons de volontaires, étant entrés dans la composition des demi-brigades de deuxième formation, il convient d'en reproduire également l'historique.

DEMI-BRIGADES PROVISOIRES.

1re Demi-brigade provisoire, formée le 28 pluviôse an IV (17 février 1796) du 1er bataillon de volontaires de l'Ariége, du 7e de la Haute-Garonne, du 9e de la Drôme et de la 3e compagnie de grenadiers de la 26e demi-brigade.—Campagnes : ans IV et V à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 25e de deuxième formation.

2e Demi-brigade provisoire, formée en l'an II (1794) des 1er et 2e bataillons de grenadiers des Bouches-du-Rhône et du 4e du Gard.—Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées des Pyrénées-Orientales et d'Italie. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 12e légère de deuxième formation ; le 2e dans la 35e et le 3e dans la 57e de ligne.

3e Demi-brigade provisoire, formée en l'an II (1794) des 2e et 3e bataillons de volontaires des Pyrénées-Orientales et du 3e de l'Ariége. — Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées des Pyrénées-Orientales, des Alpes et d'Italie. — Les 1er et 3e bataillons ont été incorporés dans la 57e de deuxième formation, le 2e dans la 5e légère.

4e Demi-brigade provisoire, formée le 10 frimaire an IV (1er décembre 1795) des 1er et 3e bataillons de volontaires du Tarn, du 4e du Lot et du 4e de la Corrèze ou 9e de la Montagne. — Campagnes : ans IV et V à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 11e demi-brigade de deuxième formation.

5e Demi-brigade provisoire, formée en l'an II (1794) du 1er bataillon de volontaires du Mont-Blanc, du 1er bataillon de grenadiers des Basses-Alpes et du 5e de l'Ardèche. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Orientales. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 18e de deuxième formation.

6e Demi-brigade provisoire, formée en 1793 du 4e bataillon du Tarn, du 5e du Lot et du 8e de la Haute-Garonne. — Campagnes : de 1793 à l'an III à l'armée des Pyrénées-Orientales. Incorporée dans la 18e de deuxième formation.

7e Demi-brigade provisoire, formée en l'an II (1794) du 1er bataillon de volontaires de Vaucluse, du 5e du Gard et du 6e de l'Ardèche. — Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées des Alpes et d'Italie. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 23e légère de deuxième formation, le 2e dans la 11e de ligne, le 3e dans la 80e.

8e Demi-brigade provisoire ou 1re de l'Aude, formée le 1er messidor an III (19 juin 1795) des 4e, 6e et 8e bataillons de volontaires de l'Aude. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Orientales. Elle a été incorporée dans la 4e demi-brigade de bataille de deuxième formation.

9e Demi-brigade provisoire ou 2e de l'Aude, formée le 6 messidor an III (24 juin 1795) des 5e, 7e et 9e bataillons de volontaires de l'Aude. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Orientales. Incorporée dans la 4e de deuxième formation.

10e Demi-brigade provisoire, dite aussi des Pyrénées-Orientales ou de Béziers, formée en l'an II (1794) du bataillon de Béziers (Hérault), du 5e bataillon de volontaires de la Haute-Vienne et du 3e de Braconniers Montagnards. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Orientales. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 63e de deuxième formation.

11e Demi-brigade provisoire, formée le 17 fructidor an III (3 septembre 1795) du 4e bataillon de volontaires de l'Arriége, du 4e des Pyrénées-Orientales et du 5e de l'Arriége. — Campagnes : an III à l'armée des Pyrénées-Orientales. Incorporée dans la 27e demi-brigade légère.

12e Demi-brigade provisoire, formée le 1er thermidor an III (19 juillet 1795) des 5e, 6e et 7e bataillons de volontaires de l'Hérault. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Orientales. Incorporée dans la 18e légère de deuxième formation.

13e Demi-brigade provisoire, formée le 13 ventôse an IV (3 mars 1796) des 1er, 3e et 6e bataillons de volontaires des Côtes-Maritimes. — Campagnes : an IV à l'armée d'Italie. A été incorporée dans la 51e de deuxième formation.

14e Demi-brigade provisoire, formée le 1er messidor an III (19 juin 1795) des 2e, 4e et 7e bataillons de volontaires des Côtes-Maritimes. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Elle a été incorporée dans la 4e demi-brigade de deuxième formation.

15e Demi-brigade provisoire, formée en l'an II (1794) du 1er bataillon de volontaires des Alpes-Maritimes, des 4e et 5e du Mont-Blanc. — Campagnes : ans II, III et IV en Corse, aux armées des Pyrénées-Orientales et d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 11e de deuxième formation.

DEMI-BRIGADES CRÉÉES SOUS DIVERSES DÉNOMINATIONS.

Demi-brigade de l'Allier, formée le 16 nivôse an II (21 décembre 1793) du 1er bataillon de volontaires de l'Allier, du 2e de la Manche et du 7e du Pas-de-Calais. — Campagnes : ans II, III et IV à l'armée du Nord. — A été incorporée dans la 27e de deuxième formation.

Demi-brigade des Allobroges. (Voy. 4e légère bis.)

Demi-brigade de l'Ardèche, formée le 28 germinal an III (17 avril 1795) du 1er bataillon de volontaires de l'Ardèche, du 6e du Lot et du 6e du Gers. Incorporée dans la 28e légère de deuxième formation.

1re Demi-brigade de l'Aude. (Voyez 8e demi-brigade provisoire.)

2e Demi-brigade de l'Aude. (Voyez 9e provisoire.)

Demi-brigade des Aurois, formée en l'an II (1794) du 3e bataillon de chasseurs de la Neste, du bataillon de chasseurs des Aurois et du bataillon de Piquiers de la Réole (Gironde). — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Incorporée dans la 7e légère de deuxième formation.

Demi-brigade basque, formée en l'an III (1795). Elle a été réduite à un seul bataillon placé à la suite de l'infanterie légère.

Demi-brigade de chasseurs des montagnes, dits **Miquelets**, formée le 14 messidor an III (2 juillet 1795) des 1er et 2e bataillons de chasseurs des montagnes (1).—Campagnes : an III à l'armée des Pyrénées-Occidentales ; ans IV et V à l'armée de l'Ouest. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 24e légère de deuxième formation.

Demi-brigade Cotes-du-Nord, formée le 30 frimaire an IV (21 décembre 1795) du 1er bataillon des Côtes-du-Nord, du 6e des fédérés et du 9e de la Meurthe. — Campagnes : an IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporée dans la 60e demi-brigade de deuxième formation.

Demi-brigade de la Dordogne, formée en l'an III (1795) du 3e bataillon de volontaires, du 4e bis de la Dordogne, et du 9e de Lot-et-Garonne. Incorporée dans la 30e légère de deuxième formation.

Demi-brigade d'Eure et Landes, formée en l'an II (1794) du 5e bataillon de volontaires des Landes, du 5e de l'Eure et du 6e de la Haute-Garonne. Campagnes : ans II et III à l'armée de l'Ouest. A été incorporée dans la 17e de deuxième formation.

Demi-brigade du Finistère, formée en l'an II (1794) du 1er bataillon de volontaires du Finistère, des 1er et 3e de la Marne. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 66e demi-brigade de 2e formation.

Demi-brigade du Gers et de Bayonne, formée le 10 floréal an III (29 avril 1795) du bataillon de volontaires de Bayonne (Basses-Pyrénées), des 4e et 5e du Gers. — Campagnes : ans III à IV à l'armée de l'Ouest. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 28e légère de deuxième formation.

Demi-brigade du Gers et Gironde, formée le 18 floréal an III (7 mai 1795), des 3e et 7e bataillons de volontaires du Gers et du 16e de la Gironde. Incorporée dans la 28e de deuxième formation.

Demi-brigade de la Gironde, Lot-et-Garonne, formée le 23 floréal an III (13 mai 1795) du 5e bataillon de volontaires de Lot-et-Garonne, des 9e et 10e de la Gironde. Elle a été incorporée dans la 28e légère de deuxième formation.

Demi-brigade du Jura et de l'Hérault, formée en 1793 des 2e et 9e bataillons de volontaires du Jura et du 3e de l'Hérault. — Campagnes : en 1793 à Mayence ; an II à l'armée de l'Ouest ; an III à l'armée des Pyrénées-Orientales. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 7e demi-brigade légère de deuxième formation ; les 2e et 3e dans la 80e de bataille.

Demi-brigade des Landes, formée le 30 germinal an III (19 avril 1795) du 1er bataillon de volontaires des Hautes-Pyrénées, du 2e des Landes et du 7e de Lot-et-Garonne.—Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Les 1er et 2e bataillons de cette demi-brigade ont été incorporés dans la 68e de deuxième formation ; le 3e dans la 10e légère.

Demi-brigade des Lombards ou 199e (2), formée le 1er fructidor an II (18 août 1794) du 1er bataillon de volontaires des Lombards (Paris), des 11e et 16e des réserves.— Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 72e de deuxième formation.

Demi-brigade de Lot et Landes, formée en l'an IV (1795 du 4e bataillon de volontaires des Landes, des 7e et 8e du Lot. Les 1er et 2e bataillons ont été incorporés dans la 35e demi-brigade de deuxième formation ; le 3e dans la 23e légère.

Demi-brigade de Paris et Vosges, formée en l'an II (1794) du 2e bataillon de volontaires des Lombards (Paris), du 2e des Gravilliers (Paris) et du 7e des Vosges. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée de l'Ouest, Incorporée dans la 13e demi-brigade légère de deuxième formation.

Demi-brigade du Pas-de-Calais, ou 198e bis, formée le 15 messidor an III (3 juillet 1795) des 6e et 8e bataillons de volontaires du Pas-de-Calais et du 7e de la Charente.— Incorporée dans la 79e de deuxième formation.

(1) Ces deux derniers bataillons, créés le 29 janvier 1793, firent avec distinction la campagne de l'an II à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

(2) Elle quitta le numéro 199 lors de la création de la demi-brigade qui prit ce rang (5 juillet 1795).

Demi-brigade de la Haute-Saone, formée en l'an II (1794) du 7e bataillon de volontaires de Saône-et-Loire; des 9e et 10e de la Haute-Saône. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Elle a été incorporée dans la 29e légère de deuxième formation.

Demi-brigade de la Sarthe, formée en l'an II (1794) du 5e bataillon des Basses-Pyrénées, du 4e des Hautes-Pyrénées et du 2e de la Sarthe. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Occidentales. A été incorporée dans la 7e demi-brigade de deuxième formation.

Demi-brigade des Deux-Sèvres, formée le 1er germinal an III (21 mars 1795) du 2e bataillon de volontaires du Tarn, des 1er et 3e des Deux-Sèvres.—Campagnes : an III à l'armée des Pyrénées-Occidentales ; an IV à l'armée de l'Ouest. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 63e de deuxième formation.

Demi-brigade de la Seine-Inférieure, formée le 1er fructidor an II (18 août 1794) du 9e bataillon de volontaires de la Seine-Inférieure, du 10e du Calvados et du 10e du Pas-de-Calais. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord; an IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporée dans la 14e légère de deuxième formation.

Demi-brigade de tirailleurs, formée en l'an II (1794) des 3e et 5e bataillons de volontaires de chasseurs-francs du Nord et du 3e de tirailleurs. — Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; an III à l'armée de Rhin-et-Moselle; an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 15e demi-brigade légère de deuxième formation.

Demi-brigade de l'Yonne, formée le 15 prairial an III (3 juin 1795) du 2e bataillon de volontaires de l'Yonne, du 27e des réserves et du 7e du Nord. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. A été incorporée : le 1er bataillon dans la 67e demi-brigade de deuxième formation; les 2e et 3e bataillons dans la 16e.

INFANTERIE LÉGÈRE.

1re Demi-brigade, formée le 28 prairial an III (16 juin 1795) du 1er bataillon de chasseurs (Royaux de Provence), du 8e bataillon de volontaires de la Gironde, et du 1er des Vengeurs, levé dans le Midi. — Campagnes : ans III et IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 17e légère de deuxième formation.

2e Demi-brigade, formée en l'an II (1794) du 2e bataillon de chasseurs (Royaux du Dauphiné), du 2e bataillon de volontaires de l'Isère et du 1er bataillon franc de la République.— Campagnes : ans II et III à l'armée des Alpes; an IV à l'armée d'Italie. Elle a été incorporée dans la 12e légère de deuxième formation.

3e Demi-brigade, formée le 1er germinal an II (21 mars 1794) du 3e bataillon de chasseurs (Royaux-Corses), du 2e de chasseurs révolutionnaires, du 1er de chasseurs des Alpes et du bataillon de chasseurs des Hautes-Alpes. — Campagnes : an II, armée des Pyrénées; an III, armée des Alpes; an IV, armée du Rhin. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 11e demi-brigade de deuxième formation. Il entra plus tard dans la formation de la 5e de ligne; le 2e y fut également incorporé pour cause d'insubordination.

4e Demi-brigade, formée le 19 thermidor an II (6 août 1794) du 4e bataillon de chasseurs (Corses), du 1er de volontaires de la Creuse et du 5e de l'Ain.—Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 21e légère de deuxième formation.

4e Demi-brigade bis, ou **Demi-brigade des Allobroges**, formée le 16 brumaire an IV (7 novembre 1795) des 1er et 2e bataillons de la légion des Allobroges (1) et du 4e des chasseurs des montagnes. Incorporée dans la 27e légère de deuxième formation.

5e Demi-brigade, formée le 4 floréal an III (23 avril 1795) du 5e bataillon de chasseurs (Cantabres), des 1er et 2e formés de compagnies de chasseurs — Campagnes : an III à l'armée des Pyrénées-Orientales. Elle a été incorporée dans la 24e légère de deuxième formation.

6e Demi-brigade, formée à Béfort le 7 messidor an III (25 juin 1795) du 6e bataillon de chas-

(1) Cette légion a été créée le 13 août 1792.

seurs Bretons), du 8e de volontaires du Calvados et du 4e de Saône-et-Loire. — Campagnes : an III à l'armée des Alpes ; an IV à l'armée d'Italie. Le 1er bataillon a été incorporé dans la 5e légère de deuxième formation ; les 2e et 3e dans la 29e.

7e Demi-brigade, formée le 6 nivôse an II (26 décembre 1792), du 7e bataillon de chasseurs (Auvergne), du 1er bataillon de volontaires de la Corrèze et du 2e de la Dordogne.— Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 3e légère de deuxième formation.

8e Demi-brigade, formée le 1er messidor an III (19 juin 1795), du 8e bataillon de chasseurs (des Vosges), du 1er volontaires du Cantal et du 2e bataillon de la légion de la Moselle. — Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées-Orientales. A été incorporée dans la 4e légère de deuxième formation.

9e Demi-brigade, formée le 1er germinal an II (21 mars 1794), du 9e bataillon de chasseurs (des Cévennes), du 28 bis de chasseurs et du bataillon d'éclaireurs de la Meuse.—Campagnes : an II à l'armée du Nord ; ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. — Cette demi-brigade a été incorporée dans la 9e de deuxième formation.

10e Demi-brigade, formée le 6 ventôse an III (24 février 1795), du 10e bataillon de chasseurs (du Gévaudan), du 16e de chasseurs ou 2e de la légion du Centre et du 1er de la légion de la Moselle. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 20e légère de deuxième formation.

11e Demi-brigade, formée le 23 messidor an II (11 juillet 1794), du 11e bataillon de chasseurs (des Ardennes), du 6e de volontaires de la Drôme et du 5e du Doubs. — Campagnes : an III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée du Rhin-et-Moselle. Elle a été incorporée dans la 10e légère de deuxième formation.

12e Demi-brigade, formée le 20 messidor an II (8 juillet 1794), du 12e bataillon de chasseurs (Roussillon), du 3e bataillon de volontaires de la Haute-Saône et du 2e de Lot-et-Garonne. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 16e légère de deuxième formation.

13e Demi-brigade, formée à Arlon, le 1er floréal an II (20 avril 1794), du 13e bataillon de chasseurs (1), du bataillon de volontaires de chasseurs de Reims et du 17e bataillon bis de chasseurs. — Campagnes : ans II et IV à l'armée de la Moselle. Incorporée dans la 25e légère de la deuxième formation.

14e Demi-brigade, formée le 1er floréal an III (20 avril 1794), du 14e bataillon de chasseurs, créé en 1791, du 5e de tirailleurs et du bataillon de chasseurs du Mont-Cassel.— Campagnes : ans III et IV à l'armée du Nord. — Elle a été incorporée dans la 1re demi-brigade de deuxième formation.

14e Demi-brigade bis, formée le 7 messidor an II (25 juin 1794), du 14e bataillon (bis) de chasseurs, créé le 1er octobre 1793, du 3e bataillon de volontaires du Cher et du 1er de la Dordogne.—Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 21e de deuxième formation.

15e Demi-brigade, formée le 22 messidor an II (10 juillet 1794), du 15e bataillon de chasseurs (Corse), créé le 15 avril 1792, du 2e de volontaires des Bouches-du-Rhône et du 9e du district de Lille (Nord). — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée d'Italie. — A été incorporée dans la 27e légère de deuxième formation.

15e Demi-brigade bis, formée le 14 fructidor an II (31 août 1794), du 15e bataillon bis de chasseurs, créé de compagnies franches, le 24 floréal an II (13 mai 1794), du 4e bataillon de volontaires des Vosges et du 8e de la Drôme.—Campagnes : ans II et III à l'armée du Rhin ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 3e légère de deuxième formation.

16e Demi-brigade, formée le 2 thermidor an III (20 juillet 1795), du 16e bataillon de chasseurs, levé en Corse en avril 1793, du 1er bataillon de volontaires de l'Aveyron et du 8e de

(1) Créé en 1791, et formé d'une partie de la garde parisienne des barrières.

l'Isère.—Campagnes : ans III et IV à l'armée d'Italie. Incorporée dans la 22e légère de deuxième formation.

16e Demi-Brigade bis, formée à Mayence le 1er messidor an III (19 juin 1795), du 1er bataillon de chasseurs volontaires de la Meuse, du bataillon de chasseurs du Rhin et du 6e de chasseurs du Nord. — Campagnes : an III à l'armée de Sambre-et-Meuse ; an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 26e légère de deuxième formation.

17e Demi-brigade. Le 17e bataillon bis de chasseurs, qui devait en former le noyau, entra dans la composition de la 13e légère, incorporée dans la 25e de deuxième formation.

17e Demi-brigade bis, formée à Strasbourg le 1er messidor an III (19 juin 1795), du 1er bataillon de la légion des Alpes (1), du 2e de volontaires de l'Allier et du 9e de l'Ain. — Campagnes : ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Elle a été incorporée dans la 26e légère de deuxième formation.

18e Demi-brigade, formée en l'an II (1794), du 18e bataillon de chasseurs, du 3e de volontaires du Vaucluse et du 3e du Mont-Blanc. — Campagnes : de l'an II à l'an V à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 29e légère de deuxième formation.

18e Demi-brigade bis, formée le 24 thermidor an II (11 août 1794), du 2e bataillon de la légion des Alpes, créée le 21 juillet 1792, du 5e bataillon de volontaires des Côtes-Maritimes et du 6e du Doubs.—Campagnes : ans II et III à l'armée d'Italie; ans IV et V à l'armée des Alpes. Incorporée dans la 23e légère de deuxième formation.

19e Demi-brigade, formée le 12 floréal an II (1er mai 1794), du 1er bataillon de chasseurs créé le 27 février 1793, du 8e de volontaires des Vosges et du 7e de la Manche. — Campagnes : de l'an II à l'an V à l'armée de l'Ouest. Elle a été incorporée dans la 6e légère de deuxième formation.

19e Demi-brigade bis, formée le 13 messidor an III (1er juillet 1795), des 1er et 2e bataillons de la Légion d'Honneur, du 2e de tirailleurs de la frontière des Alpes et du 2e des corps francs. — Campagnes : an III à l'armée du Rhin. Incorporée dans la 53e demi-brigade de ligne de deuxième formation.

20e Demi-brigade, formée en l'an II (1794), du 20e bataillon de chasseurs, des 9e et 10e de volontaires de la Haute-Garonne. — Campagnes : ans II et III à l'armée des Pyrénées-Occidentales; an IV à l'armée d'Italie. A été incorporée dans la 7e légère de deuxième formation.

20e Demi-brigade bis, formée le 11 messidor an III (29 juin 1795) du 1er batailon des corps francs, du 11e de volontaires du Doubs et du 4e bis de la Charente.—Campagnes : an II à l'armée de la Moselle; ans III et IV à l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 10e légère de deuxième formation.

20e Demi-brigade (autre), formée en l'an IV (1795), de divers élémemts. Elle a été incorporée dans la 18e légère de deuxième formation.

21e Demi-brigade, formée le 11 germinal an II (31 mars 1794), du 1er bataillon franc de Muller (2), des 10e et 17e bataillons de volontaires fédérés. — Campagnes : ans II et III à l'armée du Nord; an IV à l'armée de Sambre-et-Meuse. Incorporée dans la 2e légère de nouvelle formation.

21e Demi-brigade bis, formée le 18 vendémiaire an IV (10 octobre 1795), du 1er bataillon de volontaires de Villefranche (Rhône), du 11e de la Côte-d'Or et du 1er du Rhône. — Cette demi-brigade a été incorporée le 25 frimaire an V (15 décembre 1796) dans la 21e légère de deuxième formation.

22e Demi-brigade, formée le 30 germinal an III (19 avril 1795), de la légion de Rosenthal, ou 22e bataillon de chasseurs, du 1er bataillon de chasseurs de la Nesle et du 2e d'Ar-

(1) Créé à Villefranche le 20 août 1792.
(2) Composé de Suisses, et devenu 21e bataillon de chasseurs le 21 août 1792.

gelez (Hautes-Pyrénées). — Campagnes : an III à l'armée de l'Ouest. Elle a été incorporée dans la 5e légère de deuxième formation.

23e DEMI-BRIGADE, formée le 1er nivôse an III (21 décembre 1794), du 26e bataillon de chasseurs, du 1er de la légion des Ardennes ou 11e de chasseurs et du 16e bataillon de chasseurs. — Campagnes : de l'an II à l'an IV aux armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle. Incorporée dans la 16e légère de deuxième formation.

24e DEMI-BRIGADE. Le 24e bataillon de chasseurs, qui devait en former le noyau, ne fut pas amalgamé ; il entra dans la composition des bataillons de tirailleurs.

25e DEMI-BRIGADE. N'a pas été organisée ; les éléments qui devaient entrer dans sa composition ont été incorporés dans la 29e légère de deuxième formation.

26e DEMI-BRIGADE. Non organisée ; le 26e bataillon de chasseurs, qui devait en former le noyau, entra dans la composition de la 23e, incorporée dans la 16e demi-brigade légère de deuxième formation.

27e DEMI-BRIGADE. Non amalgamée ; le 27e bataillon de chasseurs, qui devait coopérer à sa formation, entra dans la composition des bataillons de tirailleurs.

28e DEMI-BRIGADE. N'a pas été organisée ; le 28e bataillon de chasseurs, qui devait en former le noyau, a été fondu dans la 9e légère de deuxième formation.

29e DEMI-BRIGADE, formée en l'an III (1795), du 29e bataillon de chasseurs ou 1er de la légion des Pyrénées, du 30e de chasseurs, ou 2e de la même légion, et du 3e des chasseurs des Montagnes. Campagnes : ans III et IV à l'armée des Pyrénées. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 35e de ligne de deuxième formation.

30e DEMI-BRIGADE, formée le 25 brumaire an II (15 novembre 1793), de 4 bataillons de la légion Franche étrangère et du bataillon de chasseurs de la même légion. — Campagnes : de l'an II à l'an IV à l'armée du Nord. Incorporée dans la 8e légère de deuxième formation.

31e DEMI-BRIGADE. Les éléments qui devaient servir à sa formation ont été incorporés dans différents corps.

32e DEMI-BRIGADE, formée le 25 frimaire an III (15 décembre 1794), du 32e bataillon de chasseurs, du 4e de chasseurs francs du Nord et du bataillon de chasseurs du Hainault (Nord). — Campagnes : an III à l'armée du Nord ; an IV à l'armée d'Italie. Cette demi-brigade a été incorporée dans la 17e légère de deuxième formation.

CAVALERIE.

Les régiments de cette arme n'ayant subi que de très-légères transformations de 1791 à 1803, nous n'en reprendrons l'historique qu'à la fin du tableau des demi-brigades de deuxième formation.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II (1801 à 1807).

CHAPITRE III (1807 à 1812).

CHAPITRE IV (1812 à 1814).

CHAPITRE V.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES MILITAIRES DE TOUS GRADES QUI ONT REÇU DES ARMES D'HONNEUR.

A.

Abadt (Jean), caporal au 65e régiment de ligne, un fusil d'honneur, le 10 prairial an xii pour sa conduite pendant les campagnes de 1799 à 1803.

Acier, tambour au 58e régiment de ligne, le 10 ventôse an xi, le brevet d'une paire de baguettes d'honneur pour s'être fait remarquer en battant la charge sous le feu meurtrier de l'ennemi.

Acquart (Jean-Baptiste), sergent au 40e de ligne, un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour s'être distingué à la bataille de Marengo, et avoir fait un officier prisonnier.

Adam (Nicolas), brigadier au 27e de dragons, un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, en récompense de sa conduite pendant les guerres de la révolution.

Aigout (Alexandre-Nicolas), sous-lieutenant à la 59e demi-brigade de ligne, un fusil d'honneur, le 21 nivôse an ix, pour sa brillante conduite à la bataille de Marengo, en défendant le drapeau de son régiment, qui lui avait été confié.

Aimard (François), fusilier à la 106e de ligne, un brevet d'un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer par deux actions d'éclat.

Aimé, dit *Galopin* (Jacques), sergent au 105e régiment, un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xii, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes précédentes.

Albaret (Pierre), brigadier au 18e de dragons, un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite pendant les campagnes de 1799 à 1801.

Albert (Jean-François), grenadier à cheval dans la garde des consuls, le 28 vendémiaire an xi, un brevet d'une carabine d'honneur pour s'être fait remarquer à l'armée d'Italie pendant les campagnes des ans viii et ix.

Albisset (Jean), caporal à la 25e demi-brigade de ligne, un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué dans un engagement de tirailleurs, pendant lequel il tua plusieurs soldats autrichiens et fit un officier prisonnier.

Alexandre (Barthélemy), chasseur à cheval au 25e régiment, a reçu une carabine d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite dans plusieurs charges de cavalerie, de 1799 à 1802.

Algayer (Louis), maréchal-des-logis au 6e régiment d'artillerie à cheval, a obtenu, le 5 brumaire an x, le brevet d'une carabine d'honneur pour s'être fait remarquer à l'attaque d'une redoute ennemie.

Alix (Jean-Baptiste), chef d'escadron au 2e régiment de cavalerie (2e de cuirassiers), obtint un sabre d'honneur, le 4 messidor an viii, pour sa brillante conduite pendant toutes les guerres de la révolution.

Allain (Marie), maître d'équipage à bord du vaisseau *l'Indomptable*, a eu une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être distingué au combat naval d'Algésiras.

Allais (Nicolas), quartier-maître d'équipage sur le vaisseau *le Formidable*, reçut, le 11 brumaire an x, le brevet d'une hache d'honneur, pour s'être signalé au combat naval d'Algésiras.

Allard (François), lieutenant à la 5e demi-brigade légère, a reçu un sabre d'honneur, le 25 ventôse an x pour sa brillante conduite dans un engagement avec les troupes insulaires de Saint-Domingue.

Allard (Louis), maréchal-des-logis au 5e régiment d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour sa conduite dans un combat d'avant-garde.

Amalran (Antoine), adjudant sous-officier au 17e de ligne, a obtenu un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa bonne conduite pendant le blocus de Gênes.

Ambroise (Charles), sergent-major au 2e léger, a reçu un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour récompense de sa brillante conduite dans la campagne précédente.

Ameline (Joseph), tambour au 58e de ligne, a obtenu une paire de baguettes d'honneur, le 11 thermidor an ix, pour le sang froid et le courage qu'il déploya au combat naval d'Algésiras.

Amiat (Jean-Pierre), lieutenant au bataillon de chasseurs d'Orient, reçut un sabre d'honneur, avec double paie, le 20 thermidor an x, pour s'être fait remarquer en Egypte et en Syrie.

Amiet (Paul-Simon), sergent au 23e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé de deux pièces de canon.

Amiot (Claude), fusilier au 51e de ligne, obtint, le 27 germinal an ix, le brevet d'un fusil d'honneur, pour s'être emparé, aidé de deux de ses camarades, de quatre pièces de canon.

Ancel (Jean), fusilier dans le 49e de ligne, obtint, le 10 prairial an xi, un fusil d'honneur, pour s'être signalé dans un combat partiel, et avoir fait trois prisonniers.

André (Jean-Baptiste), tambour au 45e de ligne, reçut, le 10 prairial an xi, le brevet d'une paire de baguettes d'honneur, pour s'être fait remarquer pendant la campagne précédente.

André (Pierre-Claude), sergent à la 21e demi-brigade légère, a reçu un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, en récompense de sa conduite à l'armée d'Egypte et en Syrie.

Andrieux (Jean), soldat au 10e régiment de vétérans, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé pendant les guerres d'Italie de 1801 et 1802.

Angéon Gratien), fusilier au 48e de ligne, a obtenu un fusil d'honneur, le 28 frimaire an ix, pour avoir contribué à la prise du village de Kirchberg.

Angibout (Louis), caporal au 24e de ligne, a reçu un fusil d'honneur, le 21 prairial an ix, pour s'être défendu avec la plus grande valeur, à l'affaire de Montébello, contre trois officiers autrichiens.

Angos (Bastien), caporal au 8e régiment d'artillerie à pied, reçut, le 6 frimaire an xi, le brevet d'une grenade d'honneur, pour sa conduite distinguée à l'armée de l'Ouest, de l'an vii à l'an ix.

Angulle (Esprit), chef de brigade (7e de ligne), reçut un sabre d'honneur, le 1er fructidor an xi, pour sa brillante conduite pendant toutes les guerres de la révolution.

Antignac (Gérard), sergent au 4e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée dans un engagement partiel.

Ardouard (Jacques), grenadier au 35e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, comme récompense de sa conduite pendant les campagnes de 1800 et 1801.

Arnaud (Jean-Laurent), sergent au 31e léger, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être entré un des premiers dans une redoute ennemie et avoir fait cinq prisonniers.

Arnould (Jean-Baptiste), lieutenant au 18e de dragons, a reçu un sabre d'honneur, le 10 fructidor an xi, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Orient, de l'an vi à l'an ix.

Arnould (Lambert), brigadier au 7e régiment d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur le 8 germinal an ix, pour avoir fait sauter trois caissons et démonté deux pièces ennemies pendant la campagne de l'an ix à l'armée du Rhin.

Arnoux (Charles), canonnier à la 7e demi-brigade de marine, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa conduite au combat naval d'Algésiras.

Astico (Antoine), caporal au 12e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir, dans une attaque d'arrière-garde, soutenu un combat disproportionné et évité, par sa résistance opiniâtre, une déroute imminente.

Astre (Jacques), sergent-major au 4e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes précédentes.

Attin (Nicolas), grenadier au 33e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 7 germinal an ix, pour l'intrépidité qu'il déploya à la prise d'un retranchement ennemi.

Aubergé (Claude), fusilier à la 84e demi-brigade, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait trois prisonniers dans une affaire d'avant-garde.

Aubert (Antoine), sergent-major à la 5e légère, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 11 germinal an ix, pour s'être signalé à l'affaire du 12 floréal an viii, à l'armée d'Italie.

Aubert (Jean), fusilier à la 86e demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir pénétré l'un des premiers dans une redoute ennemie.

Aubert (Joseph), fusilier à la 46e demi-brigade de ligne, obtint, le 3 vendémiaire an x, le brevet d'un fusil d'honneur, pour avoir déployé la plus grande bravoure dans un combat qui eut lieu le 28 thermidor an viii, devant Bologne. Quoique blessé grièvement, il refusa de quitter son poste jusqu'à la fin de l'action.

Aubert (Pierre), sergent à la 92e demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite pendant la campagne de l'an iii à l'armée du Nord.

Aubert (Pierre-Nicolas-Joseph), sergent de grenadier au 8e de de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er fructidor an ix, pour s'être fait particulièrement remarquer pendant la campagne précédente.

Aubertin (Vincent), brigadier au 11e régiment de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour s'être distingué pendant la campagne de 1801.

Aubrat (Jean-Baptiste), fusilier au 28e de ligne, a reçu un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour sa brillante conduite à la bataille de Marengo.

Audelan (François), sergent-major à la 89e demi-brigade de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 12 prairial an xi, pour sa conduite distinguée à la bataille de Hohenlinden.

Audiabert (Jean-Baptiste), caporal au 59e de ligne, reçut, le 28 fructidor an x, un sabre d'honneur en récompense de sa conduite pendant la campagne de 1801.

Audrat (Germain), sergent au 33e de ligne, obtint, le 19 ventôse an xi, le brevet d'un fusil d'honneur, comme récompense de ses honorables services, notamment pour sa conduite à l'affaire du 9 prairial an ii.

Audrouis (Jacques), caporal au 21e léger, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir dégagé son capitaine au moment où il allait être pris par l'ennemi.

Augustin (Jean), sapeur au 4e bataillon, reçut une grenade d'honneur, le 27 floréal an xi, pour s'être fait remarquer dans toutes les opérations des siéges auxquels sa compagnie prit part de 1799 à 1801.

Augustin, dit *Julien*, sergent à la 82e demi-brigade de ligne, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an x, pour s'être distingué dans une attaque générale, et au milieu d'un feu meurtrier d'artillerie et de mousqueterie.

Aune (Léon), sous-lieutenant à la 32e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 21 germinal an viii, pour s'être fait remarquer dans toutes les affaires auxquelles il prit part pendant toutes les guerres de la révolution.

Ausseveux, grenadier au 56e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé à l'attaque d'une position ennemie.

Auttil ou Acratiy (Georges), fusilier, puis caporal au 30e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire ix, pour sa conduite distinguée à la bataille de Marengo.

Auvisse, fusilier au 25e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à la prise d'un retranchement ennemi.

Auzou (Jacques-Philippe), quartier-maître du 3e arrondissement maritime, eut une hache d'abordage d'honneur le 10 brumaire an x, pour sa belle conduite pendant les guerres maritimes de la révolution.

Avenières (Antoine), sergent au 59e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 nivôse an ix, pour s'être signalé à la bataille de Marengo, où il fut grièvement blessé.

Avoine (Catelin), tambour aux chasseurs à pied de la garde des consuls, reçut des baguettes d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour sa conduite distinguée à la bataille de Marengo.

Baba (François), tambour à la 32e demi-brigade de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 9 ventôse an x, pour s'être signalé au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Babault, chasseur à pied de la garde des consuls, eut un fusil d'honneur, le 29 prairial an ix, pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi.

Baccot (Claude), sergent à la 16e de ligne, reçut, le 10 prairial an xi, un sabre d'honneur pour s'être fait remarquer à l'assaut d'un retranchement dans lequel il pénétra un des premiers.

Bach, sergent au 18e de ligne, obtint le brevet d'un fusil d'honneur, le 19 vendémiaire an x, pour sa brillante conduite pendant la campagne de 1800.

Baen (Jacques), maréchal-des-logis au 10e régiment de chasseurs à cheval, a reçu un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir délivré deux officiers faits prisonniers par l'ennemi.

Baillarjac (Pierre), grenadier au 4e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être constamment signalé par une très-grande bravoure.

Bailly, sergent au 66e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an xi, pour s'être signalé pendant une partie des guerres de la révolution.

Bailly (Alexandre), brigadier dans les grenadiers à cheval de la garde consulaire, reçut un fusil d'honneur, le 12 pluviôse an viii, comme récompense de sa conduite militaire pendant les campagnes de 1798 et 1799.

Bailly (Adrien), soldat à la 27e demi-brigade de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 26 prairial an ix, pour s'être fait remarquer à la bataille de Hohenlinden.

Ballin (Bernard), caporal à la 4ᵉ demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour le courage qu'il déploya dans un combat de tirailleurs, où il fit plusieurs prisonniers et s'empara d'une pièce de canon.

Ballon (Henri), chasseur au 10ᵉ léger, eut un fusil d'honneur, le 29 germinal an xi, pour la bravoure qu'il déploya dans une affaire d'avant-garde.

Ballon (Thomas), canonnier au 6ᵉ régiment d'artillerie à cheval, obtint le brevet d'une grenade d'honneur, le 5 brumaire an xi, pour s'être distingué dans plusieurs affaires.

Barsyn (Pierre), sergent au 8ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite dans un engagement partiel.

Barbanègre (Jean-Baptiste), capitaine dans les grenadiers à cheval de la garde consulaire, reçut un sabre d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour la haute distinction avec laquelle il fit les premières campagnes de la révolution, celles d'Égypte et de Syrie, et sa conduite à la bataille de Marengo.

Bard (Bernard), sergent à la 59ᵉ demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 nivôse an ix, pour avoir contribué à la défense d'une redoute contre trois attaques de l'ennemi.

Bardin (Étienne), fusilier à la 63ᵉ demi-brigade, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir soutenu, dans une attaque de l'ennemi, une position dont la garde lui avait été confiée.

Barillier (Jean Antoine), carabinier à la 6ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour s'être signalé à la bataille de Marengo.

Barlier (Alexis), sergent à la 85ᵉ demi-brigade de ligne, obtint, le 10 prairial an xi, le brevet d'un sabre d'honneur, pour sa conduite distinguée au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Barnouin (Joseph), sergent-major à la 19ᵉ demi-brigade légère, reçut, le 10 prairial an ix, le brevet d'un sabre d'honneur, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Barois (Jean), grenadier à la 28ᵉ demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette.

Baron (Jean-Baptiste), dragon au 12ᵉ régiment, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour sa brillante conduite dans une charge de cavalerie dirigée sur une batterie ennemie.

Barraud-Lapêcherie (Jean), sergent-major au 100ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite et le courage qu'il avait déployé pendant toutes les guerres de la liberté.

Barré (Bernard), sergent de grenadiers à la 59ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 nivôse an ix, pour s'être fait particulièrement remarquer à la deuxième journée de Marengo.

Barrié (Laurent), caporal au 20ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué à la prise d'un village, où il pénétra l'un des premiers sous le feu de la mousqueterie, et fit plusieurs prisonniers.

Barth (Jacob), maréchal-des-logis au 3ᵉ de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans plusieurs charges exécutées par son régiment.

Barthe, gendarme de la 10ᵉ légion, obtint une carabine d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué à la défense d'un convoi important.

Barthe (Jean), carabinier à la 16ᵉ demi-brigade légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir franchi l'un des premiers une redoute ennemie, avoir encloué une pièce de canon, tué plusieurs canonniers à coup de baïonnette et fait quatre prisonniers.

Bartheaux, sergent-major au 2ᵉ régiment d'artillerie à pied, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an ix, pour s'être distingué dans plusieurs attaques contre l'ennemi et pour son adresse dans le pointage des pièces.

Barthélemy (Jean), canonnier dans la 2ᵉ demi-brigade d'artillerie de marine, obtint une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa brillante conduite au combat naval d'Algésiras.

Bascle, fusilier au 13ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir attaqué, lui cinquième un détachement ennemi qui venait de pénétrer dans un bois, et de l'en déloger.

Basle (Jacques-François), adjudant-sous-officier au 2ᵉ léger, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer par son brillant courage pendant la campagne d'Égypte.

Basque, caporal à la 17ᵉ demi-brigade de ligne, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 10 prairial an ix, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'une batterie ennemie.

Bassas (Guillaume), sergent au 76ᵉ de ligne, eut un sabre d'honneur, le 19 ventôse an x, pour avoir servi avec distinction pendant les campagnes des ans xi et xii.

Bastien (Théodore), canonnier au 5ᵉ régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 5 brumaire an xi.

Batsillard (Jean-Nicolas), caporal à la 24ᵉ demi-brigade légère, obtint un fusil d'honneur, le 19 vendémiaire an ix, pour s'être distingué à la bataille de Marengo.

Bataille (Jean-Louis), sous-officier à la 85ᵉ demi-brigade, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an ix, pour avoir fait, devant Peschiera, deux officiers et soixante prisonniers autrichiens.

Bataille (Léonard), caporal au 3ᵉ bataillon de sapeurs, reçut une grenade d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué, pendant les travaux d'établissement d'une redoute, sous le feu meurtrier de l'ennemi.

Batalier (Pierre), maréchal-des-logis au 25ᵉ de dragons, eut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir fait, dans une charge de cavalerie, huit hussards hongrois prisonniers.

Batifolis (Jean), fusilier à la 32ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 ventôse an x, pour s'être signalé au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Battu (Jean-Pierre), sapeur aux chasseurs à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué au passage d'une rivière, en sauvant la vie à plusieurs de ses camarades.

Battu, dit *Vignot*, trompette des chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une trompette d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer dans plusieurs charges de cavalerie, notamment à la bataille de Marengo, où il fit deux cavaliers autrichiens prisonniers.

Baudat, dragon au 28ᵉ régiment, reçut une carabine d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé dans une charge contre une batterie ennemie, avoir tué plusieurs canonniers et fait trois prisonniers.

Baudin, caporal à la 10ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 germinal an ix, pour sa conduite lors de l'attaque d'un retranchement ennemi, dans lequel il pénétra des premiers.

Baudin ou Beaudin (Joseph), sergent-major à la 26ᵉ demi-brigade de ligne, eut une grenade d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour sa brillante conduite pendant les précédentes campagnes.

Baudin (Philippe), grenadier à la 3ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1ᵉʳ floréal an xi, pour sa conduite distinguée sur les hauteurs de Savone, où, avec trois de ses camarades, il fit mettre bas les armes à une colonne autrichienne égarée, forte de 600 hommes.

Baudin (Jean-Baptiste), caporal à la 88e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir défendu, avec 11 hommes, contre une colonne ennemie, la position dont la garde lui avait été confiée.

Baudineau (François), dit *Léger*, brigadier au 5e de chasseurs à cheval, obtint, le 4 pluviôse an xi, le brevet d'un mousqueton d'honneur, pour s'être distingué dans une charge brillante.

Baudoz (Frédéric), sous-lieutenant à la 108e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 19 prairial an ix, pour sa bravoure et son intrépidité pendant toutes les guerres de la liberté.

Baudras (Philippe), tambour à la 14e légère, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 12 germinal an ix, pour s'être signalé au siége de Gênes.

Baudry (Pierre), sergent-major au 60e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée à la prise d'un village.

Baumgarten, trompette-major au 22e de chasseurs à cheval, eut un sabre d'honneur, le 20 prairial an x, pour s'être emparé, auprès de Belbeys (Égypte), de plusieurs cavaliers turcs, et en avoir sabré un très-grand nombre.

Baure ou Beaure (Bernard), sergent aux chasseurs à pied de la garde des consuls, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Baussier (Pierre), caporal au 22e léger, reçut un fusil d'honneur, le 28 brumaire an ix, pour sa belle conduite à la bataille de Marengo.

Bavastro (Joseph-Nicolas), capitaine du corsaire *l'Intrépide*, reçut, le 1er vendémiaire an xii, avec le brevet de légionnaire, une hache d'abordage, en récompense d'un trait d'héroïque courage.

Bavouzet (Étienne), fusilier au 21e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite à l'attaque d'une redoute ennemie dans laquelle il pénétra un des premiers.

Bay-Charolles (Jean-Claude), gendarme à la 15e légion, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour avoir sauvé la vie à un officier général qu'il était chargé d'escorter.

Bayle, chasseur à la 17e légère, reçut un fusil d'honneur, le 29 brumaire an x, pour s'être distingué à l'assaut d'une position ennemie et avoir fait deux prisonniers.

Bazanet, grenadier au 13e de ligne, obtint le brevet d'un fusil d'honneur, le 11 frimaire an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer pendant la campagne de 1799.

Beaudoin (Joseph), sergent au 70e de ligne, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour la bravoure et le sang-froid qu'il déploya dans une affaire d'avant-garde.

Beaudroit, sapeur au 1er bataillon, reçut une grenade d'honneur, le 11 floréal an x, pour sa conduite distinguée pendant la campagne de 1799.

Beaufils (Étienne), fusilier au 72e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 vendémiaire an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un défilé.

Beaujeux, sergent à la 53e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait mettre bas les armes, lui quatrième, à un détachement ennemi de trente hommes.

Beaurepaire (Étienne), grenadier à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 7 fructidor an ix, pour s'être emparé d'une pièce de canon et avoir fait plusieurs prisonniers à l'ennemi.

Beaurepaire, sergent de grenadiers à la 6e demi-brigade de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 12 prairial an x, pour s'être distingué par sa bravoure à l'armée d'Orient.

Beauval (Claude), maréchal-des-logis au 2e de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur le 10 prairial an xi, pour être entré le premier dans un carré ennemi et en avoir facilité l'accès à son régiment.

Becq (Joseph), caporal à la 16e de ligne, obtint le brevet d'un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé d'un obusier et de son caisson et fait deux canonniers prisonniers.

Begues (François), caporal à la 19e demi-brigade de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an viii, pour sa fermeté et son courage dans le commandement d'un poste avancé.

Bel (Antoine), sous-lieutenant au 101e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, en récompense de ses bons et honorables services.

Belleville (François), sergent-major au 25e léger, reçut un fusil d'honneur, le 21 germinal an ix, pour s'être distingué à l'affaire de Montefaccio (Ligurie), le 17 germinal an viii.

Bénivier (Jean), soldat au 1er bataillon principal du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour son sang-froid et sa bravoure dans un engagement meurtrier.

Benne (Bernard), sergent à la 39e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans le commandement d'un poste attaqué par des forces supérieures.

Benoist (Pierre), grenadier au 50e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 frimaire an ix, pour être entré le premier dans une redoute et avoir contribué à la prise de deux canons.

Benoit (Louis Nicolas), maréchal-des-logis dans le 8e de hussards, obtint le brevet d'un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour plusieurs actions d'éclat pendant les campagnes précédentes.

Benoit (Symphorien), sergent à la 72e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être distingué dans un engagement avec un parti autrichien.

Benoit (Augustin), fusilier à la 2e demi-brigade de vétérans, eut un fusil d'honneur, le 25 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer à la prise d'un retranchement.

Benoit (Laurent), caporal à la 21e légère, reçut un fusil d'honneur, le 3 germinal an x, pour s'être particulièrement distingué dans un combat.

Benoit (Louis-Nicolas), maréchal-des-logis au 2e de carabiniers, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer dans une charge de cavalerie pendant laquelle il fit quatre prisonniers.

Berger (Jean-Pierre), maréchal-des-logis au 1er de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 22 frimaire an ix, pour avoir traversé seul, à Marengo, un bataillon autrichien et avoir tué l'officier supérieur qui commandait.

Bernard (Léonard), sergent au 62e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite pendant toute la durée des campagnes précédentes.

Bernard (Louis), hussard au 6e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé pendant la campagne de l'an viii à l'armée d'Allemagne.

Bernard (Augustin), sergent au 5e d'artillerie à pied, reçut le brevet d'une grenade d'honneur, le 5 brumaire an xi, en récompense de plusieurs traits de courage.

Bernard (Pierre), sergent au 42e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir vaillamment défendu, avec 16 hommes de sa compagnie, un village dont la garde lui avait été confiée.

Bernard (Claude-François), sergent au 6e d'artillerie à pied, eut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer par sa bravoure et par la justesse de son tir.

Bernard (Antoine), tambour au 14ᵉ léger, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 27 germinal an ix, pour sa conduite distinguée pendant les campagnes de 1799 à 1801.

Bernardon (Claude), carabinier au 10ᵉ léger, reçut un fusil d'honneur, le 23 germinal an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un bois, dans lequel il pénétra l'un des premiers sous le feu de l'ennemi.

Berne (Jean-Louis), chasseur au 10ᵉ léger, obtint un fusil d'honneur, le 29 germinal an xi, pour avoir pris une pièce de canon à l'ennemi.

Bernet (Pierre-Jean), brigadier au 20ᵉ de chasseurs à cheval, eut un fusil d'honneur, le 26 frimaire an xi, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie contre une batterie chargée à mitraille.

Bernier (Henri-Nicolas), caporal au 24ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 prairial an ix, pour s'être distingué pendant le siége de Gênes, et avoir arraché des mains de l'ennemi son colonel et un chef de bataillon.

Berrier (Jean-Baptiste), sergent au 1ᵉʳ régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 27 messidor an ix, pour avoir donné de nombreuses preuves de courage pendant les campagnes de 1799 à 1801.

Bersin (Joseph), sergent au 1ᵉʳ bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 15 pluviose an xi, pour avoir rallié une partie de ses travailleurs, après une vive attaque de l'ennemi.

Berta, fusilier au 70ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite dans une reconnaissance militaire d'une position ennemie.

Berthenot (Jean), adjudant sous-officier au 5ᵉ de cuirassiers, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, en récompense de sa conduite pendant la campagne de l'an v à l'armée d'Italie.

Bertin (Pierre), caporal au 4ᵉ d'artillerie à pied, reçut le brevet d'une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer à la défense d'une position.

Bertin (Jean-Baptiste), sergent-major à la 31ᵉ légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée pendant toutes les campagnes d'Italie.

Bertrand (François), sergent au 1ᵉʳ régiment d'artillerie à pied, reçut le 27 messidor an ix, le brevet d'une grenade d'honneur, pour avoir fait avec distinction les campagnes de 1799 à 1801.

Bertrand, fusilier à la 106ᵉ demi-brigade de ligne, eut un fusil d'honneur, le 6 fructidor an ix, pour s'être fait remarquer pendant le blocus de Gênes.

Besson (Charles), tambour-major au 79ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite pendant les campagnes de l'armée du Rhin et celles de l'armée d'Orient.

Betle (Romain-Nicolas), matelot-gabier sur le vaisseau *le Desaix*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé au combat naval d'Algésiras.

Bey (Jacques-Charles), chasseur à pied de la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa bravoure à l'attaque d'une position ennemie, qu'il aborda l'un des premiers, sous un feu meurtrier.

Bica, sergent à la 96ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 messidor an ix, pour avoir sauvé, par un acte de courage et de dévouement, le drapeau de son régiment.

Bidoux (André), fusilier au 62ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 ventôse an xi, pour sa belle conduite dans une affaire d'avant-garde, où, avec deux de ses camarades, il fit plusieurs prisonniers.

Bienloivienne (Jacques), fusilier à la 59ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 nivôse an ix, pour avoir rallié, à Marengo, plusieurs soldats de différents corps, et les avoir ramenés au combat.

Bigeast (Pierre), sergent-major au 2ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer pendant toutes les guerres d'Allemagne et d'Italie.

Bihoreau (Jean), grenadier à la 43ᵉ de ligne. A Marengo, aidé de son frère, il s'empara d'une pièce de canon, après avoir tué ou dispersé les canonniers qui la manœuvraient, la chargea à mitraille et la tourna contre l'ennemi.

Bihoreau (François), grenadier à la même demi-brigade, frère du précédent. Il partagea avec lui la gloire de cette journée. Ces deux braves reçurent un fusil d'honneur le 4 pluviôse an xi.

Billard (Denis), sergent à la 29ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé dans une rencontre avec l'ennemi et lui avoir fait des prisonniers.

Biller (Joseph), sergent au 24ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, en récompense de ses honorables services et de sa conduite à la bataille de Bergheim.

Billet (Joseph), sergent à la 100ᵉ demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué à l'attaque d'un mamelon occupé par l'ennemi.

Billon (François), maréchal-des-logis au 9ᵉ de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 thermidor an x, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie et avoir fait plusieurs prisonniers.

Binet (Pierre), caporal au 103ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir dégagé son capitaine, entouré d'un grand nombre d'ennemis.

Bioa (Nicolas), hussard au 5ᵉ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 27 messidor an viii, pour s'être distingué d'une manière particulière à l'armée du Rhin et avoir fait un officier général autrichien prisonnier.

Biron (Armand-Jean), dragon au 1ᵉʳ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué dans une charge contre deux bataillons ennemis et s'être emparé d'une pièce, après avoir tué ou blessé les canonniers qui la servaient.

Bitzberger (Jean), dit *Wissemberg*, maréchal-des-logis au 15ᵉ régiment de chasseurs à cheval, eut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans plusieurs engagements.

Bizet (André), maréchal-des-logis dans l'artillerie à cheval de la garde consulaire, reçut une grenade d'honneur, le 29 messidor an viii, pour s'être fait remarquer à Marengo.

Bizot (Martin), sergent à la 100ᵉ de ligne, reçut le brevet d'un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite pendant les campagnes de 1799 à 1801.

Blac (René), caporal à la 33ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir délivré une trentaine de prisonniers conduits par une escorte autrichienne, qu'il força à mettre bas les armes.

Blaird (Pierre), brigadier aux grenadiers à cheval de la garde impériale, a reçu une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xii, pour s'être fait remarquer dans une charge de cavalerie contre un carré ennemi et pour avoir sabré plusieurs fantassins.

Blascard (Louis-Josep), sergent au 15ᵉ léger, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé dans plusieurs combats avec l'ennemi, notamment à l'affaire de Saint-Ambroise.

Blanchard, caporal au 4ᵉ léger, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'attaque d'un convoi de munitions de guerre et s'être emparé de plusieurs voitures.

Blanchet (Toussaint), grenadier à cheval dans la garde des consuls, eut un sabre d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour la brillante valeur qu'il déploya à la bataille de Marengo.

Blanchet (Louis), fusilier à la 108ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour s'être distingué au combat de la flottille de Boulogne.

Blassel (Nicolas-Claude), maréchal-des-logis dans le 28ᵉ de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite au combat de Massano.

Blais (Claude-Charles), sergent-major au 30ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 17 brumaire an xi, pour s'être fait remarquer pendant les guerres de la révolution et à la bataille de Marengo, où il prit un drapeau et fit plusieurs prisonniers.

Bloquelle, sergent-major au 22ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être particulièrement fait remarquer dans un combat de tirailleurs.

Blot (Louis), brigadier au 11ᵉ de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part, et notamment à l'attaque d'une batterie.

Blot (Louis), caporal au 55ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an x, pour sa brillante conduite au passage d'un défilé dangereux.

Blumelin (Michel), brigadier-trompette au 4ᵉ de hussards, reçut une trompette d'honneur, le 27 germinal an xi, pour avoir enlevé une pièce de canon à l'ennemi et sabré deux artilleurs.

Boara (Jean), chasseur au 11ᵉ régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait sept prisonniers dans une charge de cavalerie contre un carré ennemi.

Bochan, maréchal-des-logis au 20ᵉ de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour la bravoure qu'il déploya dans une charge contre plusieurs régiments de cavalerie.

Bochard, sergent à la 5ᵉ compagnie de mineurs, reçut une grenade d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa belle conduite pendant les campagnes de 1799 à 1801.

Bocheux (Augustin), brigadier dans les chasseurs à cheval de la garde consulaire, reçut le brevet d'un sabre d'honneur, le 20 brumaire an xi, pour s'être distingué à Marengo.

Bodin, sergent au 88ᵉ régiment de ligne, eut un fusil d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir fait six prisonniers dans une affaire de poste.

Bonuaot (Jean), maréchal-des-logis au 8ᵉ de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée au passage de la Saale, le 22 frimaire an ix.

Boeuf (Simon), soldat au 2ᵉ de cavalerie, obtint une carabine d'honneur, le 23 frimaire an xi, pour s'être distingué à la bataille de Marengo.

Bocey, sergent à la 111ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 20 brumaire an xi, pour avoir soutenu avec dix-sept hommes de sa compagnie un engagement contre un bataillon ennemi.

Boisson (Jean), chasseur à la 21ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 18 fructidor an x, pour sa conduite dans un engagement avec l'ennemi, et pour avoir fait plusieurs prisonniers.

Boisson (Claude-Marie), sergent à la 96ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an xi, pour s'être fait remarquer à Marengo, en prenant le commandement de sa compagnie, tous ses officiers ayant été tués.

Boisson (Denis), sergent au 50ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué à l'assaut d'un retranchement dans lequel il entra un des premiers.

Boisson, grenadier à la 37ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an xi, pour s'être défendu avec une grande bravoure dans un défilé dangereux.

Boissy (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 5ᵉ d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes précédentes.

Bolaan (Jean), cavalier au 10ᵉ de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir sauvé l'étendard de son régiment.

Bondonneau (François), brigadier au 28ᵉ de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 20 brumaire an xi, pour s'être signalé dans une reconnaissance vers l'ennemi.

Bonis (Pierre), caporal à la 52ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 16 germinal an viii, pour sa brillante conduite à l'affaire de Grandchamp (Vendée).

Bonnard (Pierre-Louis), chasseur à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 20 fructidor an x, pour être entré le premier dans un retranchement ennemi.

Bonnaud (Pierre), maréchal-des-logis-chef au 1ᵉʳ d'artillerie à cheval, eut le brevet d'une grenade d'honneur, le 18 pluviôse an xi, pour avoir servi avec distinction pendant les guerres de l'an iv à l'an vii.

Bonnefond (Etienne-Elbouin), fusilier au 7ᵉ régiment de vétérans, reçut un fusil d'honneur, le 26 fructidor an x pour s'être signalé à l'attaque d'un mamelon.

Bonnet (Mathurin-Rodolphe), brigadier-trompette dans les chasseurs à cheval de la garde consulaire, reçut une trompette d'honneur, le 3 thermidor an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer dans toutes les affaires auxquelles il prit part.

Bonnières (Louis), tambour à la 47ᵉ de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 21 messidor an xi, pour la bravoure qu'il déploya à l'affaire du 22 germinal même année.

Bonnin (Claude), sergent à la 74ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 messidor an xi, pour avoir fait mettre bas les armes à un détachement ennemi de cinquante hommes.

Bonnin (Louis), grenadier au 12ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé dans un combat partiel, dans lequel il fit douze prisonniers.

Bonnot (René), caporal à la 2ᵉ demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 24 thermidor an xi, pour sa brillante conduite à l'affaire de Lonato, insérée au Moniteur de l'an xi, p. 1095.

Bontemps (Joseph), soldat à la 74ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour s'être fait remarquer à l'attaque du village d'El-Arich (Egypte), le 21 pluviose an vii.

Bonvalet (François), maréchal-des-logis-chef au 1ᵉʳ régiment de cavalerie, reçut une carabine d'honneur, le 25 thermidor an xi, pour s'être distingué devant Verone, où il fit cinq prisonniers.

Boramet (Jean-Baptiste), sergent-major au 8ᵉ régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour son courage et son dévouement dans plusieurs circonstances.

Borel (Joseph), maréchal-des-logis au 22ᵉ de chasseurs à cheval, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite dans une charge contre un carré ennemi.

Borne (Pierre), brigadier au 3ᵉ régiment d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir refusé de quitter son poste, quoique grièvement blessé.

Bosserelle (Antoine), brigadier aux grenadiers à cheval de la garde des consuls, obtint, le 28 vendémiaire an xi, le brevet d'une carabine d'honneur, pour la valeur qu'il déploya dans une charge de cavalerie.

Bouchard (Jacques), caporal à la 79ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un retranchement ennemi, dans lequel il pénétra des premiers.

Bouchard (Jean), grenadier à la 14ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite dans une affaire d'avant-garde.

Boucher (Mathurin), sergent aux chasseurs à pied de la garde consulaire, obtint un fusil d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour s'être distingué à la bataille de Marengo.

Bouchènes (Charles), grenadier à la 66ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an xi, pour avoir soutenu avec la plus grande valeur, lui septième, l'attaque d'une colonne ennemie forte de 300 hommes.

Boudier (François), grenadier à la 40ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour avoir sauvé la vie, à Marengo, à un officier en tuant un cavalier prêt à le sabrer.

Boudot (Jean-Antoine), sergent au 4ᵉ régiment d'artillerie à pied, eut une grenade d'honneur, le 29 prairial an viii, pour s'être fait remarquer en Egypte et au siége de Saint-Jean-d'Acre (Syrie).

Boué (Jean-Baptiste), sergent au 57ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être entré l'un des premiers dans un camp retranché de l'ennemi.

Bouillat (Gaspard), sergent au 1ᵉʳ léger, reçut un fusil d'honneur, le 11 germinal an xi, pour sa conduite distinguée pendant les premières campagnes de la liberté.

Boulay (Joseph), soldat au 7ᵉ bataillon *bis* du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 17 messidor an ix, pour s'être signalé à la défense du parc dont il faisait partie, menacé par une charge de cavalerie ennemie.

Boulet (Louis-Julien-François), lieutenant à la compagnie de gendarmerie de Maine-et-Loire, 5ᵉ légion, obtint un sabre d'honneur, le 5 nivôse an ix, pour la bravoure qu'il déploya contre un grand nombre d'insurgés qui ravageaient les campagnes de l'ouest de la France et qu'il ramena à Angers.

Boulet (Louis), caporal au 1ᵉʳ d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 29 germinal an xi, pour sa brillante conduite à la bataille d'Algésiras, et dans une affaire d'avant-garde.

Boulat (Joseph), sergent au 95ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers et être monté le premier à l'assaut d'une redoute.

Boullany (Jacques), sergent-major à la 25ᵉ légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir défendu avec la plus grande vigueur un poste dont la garde lui avait été confiée.

Boullet (Pierre-François), maréchal-des-logis-chef au 2ᵉ de carabiniers, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie, et avoir fait cinq prisonniers.

Boulogne (Jean-Baptiste), chasseur à la 25ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 2 germinal an ix, pour avoir fait, par un acte de valeur, 400 Autrichiens prisonniers.

Bouquay (Pierre-Nicolas), grenadier à la 63ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir pris, aidé de trois de ses camarades, une pièce de canon à l'ennemi.

Bourdet, fusilier à la 30ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an ix. Dangéreusement blessé à Marengo et au milieu des souffrances qu'il éprouvait, il trouva encore la force d'encourager ses camarades.

Bourdon (François), sergent à la 97ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué à la tête de l'escorte d'un convoi de cartouches attaqué par un parti ennemi.

Bourgeois (Nicolas), sergent au 61ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 12 prairial an x, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Orient.

Bourgeois (Jean-Baptiste), caporal au 59ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 nivôse an ix, pour avoir fait un officier et quinze soldats autrichiens prisonniers et s'être de nouveau distingué à Marengo.

Bourgogne (Charles), fusilier à la 8ᵉ demi-brigade de marine, obtint un fusil d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour s'être signalé sur la flottille de Boulogne, dans deux engagements avec les Anglais.

Bourguignon (Jean), soldat à la 32ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 29 ventôse an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer à la prise d'un camp retranché autrichien.

Bourre (Joseph), fusilier à la 5ᵉ demi-brigade de vétérans, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans les différents combats livrés de 1798 à 1800.

Bourrian (Pierre), carabinier à la 24ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an x, pour s'être distingué à la bataille de Montebello et au passage du Mincio.

Bourselay (Michel-Bernard), dragon au 17ᵉ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 19 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer dans une charge de cavalerie, avoir fait trois prisonniers et pris un étendard à l'ennemi.

Boutarel (Antoine), fourrier aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, eut une carabine d'honneur, le 29 messidor an viii, pour s'être distingué à Marengo dans une charge de cavalerie.

Boutailler (Michel), soldat dans le 11ᵉ bataillon principal du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer par son courage au moment d'une charge de cavalerie.

Bouveloup (Louis), grenadier à la 89ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être monté un des premiers à l'assaut d'un camp ennemi retranché.

Boutrais (François), capitaine dans la 4ᵉ demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 thermidor an x, pour avoir fait avec une grande distinction les guerres de 1792 à l'an x.

Bouvaret (Théodore), sous-lieutenant à la 30ᵉ légère, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé pendant toutes les campagnes de la révolution.

Bouvier (Jean), caporal de carabiniers à la 9ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 8 frimaire an ix, pour s'être fait remarquer à Marengo, en pénétrant dans les rangs ennemis et avoir tué plusieurs Autrichiens à la baïonnette.

Bouvier (Claude) dit *Bellerose*, sergent à la 75ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 messidor an ix, pour sa belle conduite à l'armée d'Egypte, au passage d'une rivière sous le feu de l'ennemi.

Bouvrain (François-Georges), maréchal-des-logis au 6ᵉ de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite pendant les campagnes précédentes.

Bouzereau (Charles), sergent au 5ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir franchi le premier les palissades d'une redoute ennemie.

Boyer (Jean-Pierre), chasseur à la 10ᵉ légère, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 27 prairial an viii, pour plusieurs actes d'intrépide courage au passage du Rhin, le 11 floréal même année.

Boyas (Crépin), chasseur à cheval de la garde consulaire, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor

an x, pour sa brillante conduite dans une charge de cavalerie, contre quatre batteries dont le feu à mitraille criblait notre infanterie.

Brachet (Henri), fusilier à la 85ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1ᵉʳ vendémiaire an xi, pour avoir fait trois officiers autrichiens prisonniers.

Brasseur (François), sergent au 8ᵉ d'artillerie à pied, reçut le brevet d'une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer par sa bravoure et la justesse de son tir, pendant les guerres de 1797 à 1801.

Braud (Jean-François), grenadier à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 27 frimaire an x, pour s'être fait particulièrement remarquer pendant la retraite de Mayence et au bombardement de Kehl.

Braud (Claude-Jean), caporal à la 43ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 vendémiaire an xi, pour s'être distingué dans une reconnaissance militaire faite dans un bois occupé par l'ennemi.

Bray (Claude), sergent à la 57ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour avoir contribué à la conservation de la chaloupe canonnière *le Vulcan*, sur laquelle il était embarqué.

Brédir (Laurent-Louis), fusilier à la 106ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour action d'éclat au passage du Mincio, 4 nivôse an ix.

Brayon (Jean-Baptiste-Nicolas), maréchal-des-logis au 20ᵉ régiment de cavalerie, reçut une carabine d'honneur, le 22 frimaire an ix, pour avoir, à Marengo, marché sur une batterie ennemie et s'être emparé d'une piece de canon.

Breton (Jean), sergent au 7ᵉ d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir défendu, avec la plus grande intrépidité, la pieca à laquelle il était attaché.

Brevet (Jean), brigadier au 2ᵉ de chasseurs à cheval, reçut le 4 prairial an xi, un mousqueton d'honneur, pour s'être fait remarquer dans une charge de cavalerie.

Bricker (Hubert), canonnier au 4ᵉ d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être distingué pendant les guerres de 1798 à 1800.

Brie (Claude-Marie-Joseph), matelot sur le vaisseau *le Formidable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, pour s'être distingué d'une manière particulière au combat naval d'Algésiras.

Brisoutier (François), tambour au 60ᵉ de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 19 ventôse an x, pour avoir battu la charge dans un moment désespéré et ramené toute la ligne en avant.

Britcher (Jacob), adjudant sous-officier au 3ᵉ d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 11 floréal an x, pour sa belle conduite pendant l'expédition des îles du Levant et à la défense du fort de Butriuto.

Brohant (Jean-Marie), dragon de la garde des consuls, obtint le brevet d'un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans une charge de cavalerie où il fit trois prisonniers.

Broissard (Louis-François), fusilier à la 83ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour sa belle conduite dans une reconnaissance sur Immenstaed, 2 fructidor an viii.

Broux (François), sergent à la 100ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite pendant les campagnes de 1798 à 1801, notamment à l'attaque d'une redoute ennemie qu'il franchit l'un des premiers.

Brucker (Jean), maréchal-des-logis au 1ᵉʳ de cuirassiers, reçut une carabine d'honneur, le 3 fructidor an xi, pour s'être distingué par des actions d'éclat aux armées d'Allemagne et d'Italie, de 1792 à l'an ix.

Bruland, carabinier à la 22ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 29 brumaire an ix, pour avoir fait, lui cinquième, onze prisonniers autrichiens.

Brulé (Simon), chasseur à cheval dans la garde consulaire, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour sa bravoure dans une attaque à la baïonnette pendant laquelle il tua un grand nombre d'Autrichiens et en fit plusieurs prisonniers.

Broqua (Pierre), sous-lieutenant au 51ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée à la bataille de Hohenlinden, où il fit trois prisonniers.

Brossard (François), fusilier au 34ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 26 fructidor an ix, pour sa brillante conduite au passage d'une rivière, qu'il traversa à la nage sous le feu de l'ennemi.

Brot (Xavier), sergent au 43ᵉ de ligne. Un fusil d'honneur lui fut décerné, le 28 fructidor an x, par ordre du premier consul, quoique tué sur le champ de bataille le 4 nivôse an ix, pour perpétuer le souvenir de son intrépide valeur de 1792 à l'an ix.

Brousseau (Nicolas), sergent à la 3ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué à l'attaque d'un village dans lequel il pénétra le premier.

Broudoux (François), brigadier aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir dans une charge de cavalerie dirigée contre un carré ennemi, tué deux hommes du 1ᵉʳ rang.

Brouillier (Philippe), fusilier à la 106ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 26 fructidor an ix, pour s'être signalé d'une manière remarquable, au combat de Montefacio, dans un engagement de tirailleurs.

Broutière (François), sergent-major au 89ᵉ de ligne, obtint le brevet d'un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite pendant les guerres de la Vendée, aux armées d'Allemagne et à Saint-Domingue.

Brulon (Jean-Baptiste), fusilier au 28ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour sa conduite distinguée à Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette.

Brun (Bernard), fusilier au 17ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer, comme tirailleur, à l'attaque d'un bois occupé par l'ennemi.

Brun, dragon au 19ᵉ régiment, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire, an ix, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie et tué plusieurs cavaliers autrichiens.

Brunaud (Jean), dragon au 18ᵉ régiment, reçut un fusil d'honneur, le 4 fructidor an ix, pour sa conduite distinguée à la défense d'un convoi d'argent, attaqué par 250 partisans, contre une escorte de 25 dragons.

Brunaux (Jean), chasseur à la 23ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 25 germinal an x, pour s'être fait remarquer dans une affaire contre les insurgés de l'île de Corse.

Brunel (Pierre), maréchal-des-logis aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 19 prairial an ix, pour la valeur qu'il déploya à la bataille d'Aboukir, en contribuant à la prise d'une batterie.

Brunet (Jean-Lambert), sous-lieutenant au 10ᵉ de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 3 floréal an viii, pour avoir fait avec distinction les guerres de 1793 à 1800.

Brunet (Louis), lieutenant au 15ᵉ de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir pris un drapeau à la bataille d'Arcole, et pour s'être signalé à l'armée d'Egypte.

Brunet (Jean-André-Nicolas), matelot sur le vaisseau *le Dix Août*, reçut le 11 brumaire an x, une hache d'abordage, pour son courage et pour s'être exposé aux plus grands dangers, au combat d'Algésiras.

Bruxon (Nicolas), maréchal-des-logis-chef au 13ᵉ de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée pendant toutes les campagnes de la révolution.

Bruyer (François), chasseur à la 10ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir enlevé une pièce à l'ennemi au combat d'Hochstedt.

Buada (Georges), caporal-fourrier au 18ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer au combat de Bordys, où il fut blessé; à la bataille d'Aboukir, où il contribua à la prise de trois pièces de canon, et à la bataille d'Alexandrie (Égypte).

Buchet (Pierre), caporal au 2ᵉ d'artillerie à pied, reçut le brevet d'une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer pendant toutes les guerres de la révolution de 1796 à 1801.

Buffet (Barnabé), grenadier à la 109ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 germinal an ix, pour s'être emparé de deux pièces de canon à l'affaire de Kremsmunster.

Buillier (Antoine), sous-lieutenant à la 75ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 16 messidor an x, pour s'être signalé aux armées des Alpes et d'Italie, au combat d'El-Arisch et au siége de Saint-Jean-d'Acre (Égypte).

Buineau (Julien), fusilier à la 74ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 messidor an ix, pour s'être distingué pendant le blocus de Gênes.

Buisson (Anthelme), chasseur à la 22 légère, reçut un fusil d'honneur, le 26 thermidor an x, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un camp retranché, dans lequel il pénétra l'un des premiers.

Buisson (Jean-Louis), grenadier à la 96ᵉ de ligne, reçut, le 27 vendémiaire an xi, le brevet d'un fusil d'honneur pour avoir dégagé son capitaine des mains de l'ennemi.

Bujet (Sébastien), caporal à la 111ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir tué trois canonniers ennemis sur leur pièce, et, aidé de ses camarades, fait les autres prisonniers.

Buland (Armand), gendarme à la 15ᵉ légion, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an viii, pour avoir arrêté seul cinq réfractaires armés, et les avoir conduits au chef-lieu de sa brigade.

Bulet (Jean), fusilier à la 48ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an viii, pour s'être signalé à l'attaque du village de Kirchberg: il tua deux cuirassiers autrichiens, en mit trois en fuite et contribua à la prise d'une pièce de canon.

Bureau (Jean), dragon au 18ᵉ régiment, reçut un fusil d'honneur, le 4 fructidor an ix, pour s'être fait remarquer à l'armée de l'Ouest dans une charge contre la cavalerie anglaise.

Burdat (Alexis), fusilier au 30ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite à l'attaque d'une redoute ennemie dont il franchit le premier les revêtements.

Bureau (Louis), caporal au 59ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 ventôse an ix, pour s'être signalé à la bataille de Marengo.

Bureau (Nicolas), ancien vétéran en retraite, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an x, pour s'être distingué à l'assaut d'un retranchement ennemi, où il arriva un des premiers.

Burgstahler (Jean-Pierre), sergent-major dans la 1ʳᵉ compagnie d'ouvriers, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être signalé par son courage au siége de Kehl.

Buron (Louis-Augustin), aspirant de 1ʳᵉ classe sur la canonnière *le Volcan*, reçut le brevet, d'une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour s'être distingué, quoique grièvement blessé, dans un combat livré par la flottille de Boulogne.

Burty (Jean-Joseph), sergent-major à la 69ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à la bataille d'Aboukir, aux combats de Rhamanié et de Belbeys.

Busquet (Nicolas), carabinier au 24ᵉ léger, obtint un fusil d'honneur, le 19 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes de 1794 à 1799, notamment aux batailles de Montebello et de Marengo.

Busset (Jean), caporal à la 3ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué dans un engagement de tirailleurs, où il fit sept prisonniers.

Butat, caporal au 48ᵉ régiment de ligne, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite à la défense d'une tête de pont, dont la garde lui était confiée.

Butiaux (Guillaume), dragon au 3ᵉ régiment, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer en chargeant un carré d'infanterie ennemie.

Buy (Étienne), sergent au 44ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour sa brillante conduite à l'attaque d'une redoute défendue par six pièces de canon et par une nombreuse infanterie.

C.

Cabart (Jean-Baptiste), brigadier aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être fait remarquer dans un engagement avec un corps de cavalerie ennemie.

Cabrol (Pierre), grenadier au 32ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 29 prairial an xi, pour s'être distingué dans un engagement général et à la bataille de Lodi.

Cacaut (Jacques), caporal au 3ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 6 frimaire an ix, pour s'être fait remarquer au blocus de Gênes et avoir puissamment contribué à la déroute d'une colonne de 600 hommes.

Caillat (François), canonnier au 1ᵉʳ régiment d'artillerie de marine, reçut, le 15 pluviôse an xi, le brevet d'une grenade d'honneur pour avoir fait avec distinction les guerres maritimes de la révolution.

Caillet (Antoine), brigadier au 18ᵉ de dragons, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir pris un étendard à l'ennemi dans une charge de cavalerie.

Caillet (Victor), sapeur au 3ᵉ bataillon du génie, reçut une grenade d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer par son intelligence et sa bravoure pendant les campagnes de 1797 à 1801.

Cajot (Pierre), sergent au 27ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée pendant la campagne de 1800.

Calandre (Pierre), lieutenant au 11ᵉ régiment de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être particulièrement distingué à la défense du camp de Civita-Castellana (armée de Naples), où il mit en déroute une colonne ennemie, lui fit 200 prisonniers, et lui prit 22 pièces de canon.

Calbas (Georges), sergent à la 18ᵉ demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans plusieurs affaires de l'armée d'Égypte.

Calbas (Joseph), maréchal-des-logis aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être particulièrement

distingué dans une charge contre deux batteries et avoir tué quatre canonniers.

Calcieux (Nicolas), caporal à la 16e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 germinal an ix, pour avoir défendu seul les travaux de la coupure d'un pont qui devait arrêter la marche de l'ennemi.

Calignan (Claude), fusilier à la 85e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 1er vendémiaire an xi, pour sa conduite distinguée à l'assaut d'un retranchement ennemi, où il arriva le premier.

Callame (Philippe), maréchal-des-logis-chef au 17e de cavalerie, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé par sa bravoure pendant les campagnes précédentes.

Calmain (Jean), sergent de grenadiers au 79e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir servi avec honneur et distinction de 1792 à l'an x.

Cambaford (Louis-Jean), sergent-major à la 32e de ligne, eut un sabre d'honneur, le 9 ventôse an x, pour sa conduite distinguée aux armées d'Italie et d'Orient, notamment au blocus de Peschiera et à la bataille des Pyramides, où il enleva un étendard aux Mamelucks.

Camaon (Etienne), chasseur à pied dans la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 17 thermidor an ix, pour sa brillante conduite dans un engagement partiel et à la bataille de Marengo.

Campfranc (Pierre), gendarme à la 11e légion, reçut le brevet d'un sabre d'honneur, le 23 fructidor an x, pour s'être fait remarquer par son courage et son sang-froid dans une rencontre avec douze brigands qu'il dispersa, après en avoir capturé deux.

Camus (François), carabinier dans la 9e légère, obtint un fusil d'honneur, le 8 frimaire an ix, pour avoir, à Marengo, dispersé dix hussards ennemis et en avoir fait deux prisonniers.

Cancet (Pierre-Henri), sergent au 30e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite dans une affaire d'avant-garde, où, par un acte de bravoure et d'un sang-froid remarquables, il fit mettre bas les armes à un grand nombre de soldats autrichiens.

Caniac (Louis), caporal au 25e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans un engagement de tirailleurs, et avoir enlevé une pièce de canon.

Capelligny (Maximilien), maréchal-des-logis au 9e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être couvert de gloire dans une charge de cavalerie, et avoir enlevé un drapeau à l'ennemi.

Carias (Louis), sergent-major à la 25e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 20 thermidor an viii, pour sa brillante conduite à la prise de Malte et à la bataille des Pyramides (Egypte).

Carisch (Jean-Pierre-Victor), maréchal-des-logis aux grenadiers à cheval de la garde impériale, reçut une carabine d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour avoir chargé avec intrépidité à Marengo sur les carrés ennemis.

Carles (Elie), sergent au 28e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour s'être distingué à la bataille de Marengo.

Carles (Jean), sergent à la 4e demi-brigade de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être distingué à l'attaque d'une colonne ennemie et avoir fait trois prisonniers.

Carlin (Jean), chasseur à pied de la garde des consuls, reçut, le 3 thermidor an viii, le brevet d'un fusil d'honneur pour sa brillante conduite à Marengo.

Carpentier (Firmin), caporal à la 22e de ligne, reçut un fusil d'honneur pour s'être emparé d'une pièce de canon à la bataille de Marengo, avec quatre de ses camarades.

Carrel (Claude-François), fusilier à la 28e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour s'être fait remarquer à Marengo, où il fit plusieurs prisonniers et prit une pièce de canon.

Carrick (Jean), chasseur à pied de la garde des consuls, eut un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour sa belle conduite à l'attaque d'une position ennemie, et avoir fait un officier prisonnier.

Carrière (Bernard), caporal à la 32e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait deux soldats autrichiens prisonniers dans une affaire d'arrière-garde.

Cartaux (Michel), brigadier au 4e hussards, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir pris un étendard à l'ennemi dans une charge de cavalerie.

Carton (Jean-Marie), caporal à la 46e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 26 fructidor an x, pour avoir abordé le premier une position ennemie, et s'être rendu maître d'une pièce de canon.

Cassan (Germain), sergent à la 54e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué dans un engagement partiel, où il fit cinq prisonniers, quoique blessé au commencement de l'action.

Casse (Joseph), sergent au 32e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être fait remarquer dans toutes les affaires auxquelles il prit part, notamment au passage de l'Adige et à l'affaire de Segia, où il prit une pièce de canon.

Cassegrain (Jean-Claude), cavalier au 6e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 26 frimaire an xi, pour s'être précipité sur un régiment de dragons autrichiens et lui avoir enlevé son étendard.

Castagnet (Jean), grenadier à la 75e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour s'être fait remarquer au siége du Caire contre les Anglais.

Castellan (Pierre), dragon au 25e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 29 fructidor an x, pour s'être fait particulièrement remarquer à la prise d'un mamelon et avoir enlevé un drapeau à l'ennemi.

Castillon (Jacques), sergent au 4e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée à l'attaque d'une redoute ennemie, dans laquelle il entra un des premiers.

Castin (Pierre), sergent à la 7e demi-brigade légère, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer dans un engagement de tirailleurs, pendant lequel il tua un grand nombre d'Autrichiens et fit plusieurs prisonniers.

Cathebaire (Jean), caporal au 11e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir délivré deux officiers de son bataillon faits prisonniers par l'ennemi.

Caumont (Jean-Baptiste), dragon au 2e régiment, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait particulièrement remarquer pendant les campagnes précédentes.

Cautray, brigadier au 16e de dragons, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an x, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie contre plusieurs batteries ennemies, et avoir contribué à la prise de cinq bouches à feu.

Cayol (Joseph), tambour-major au 45e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 4 thermidor an ix, pour avoir fait battre la charge dans un moment d'hésitation de la troupe, qui montait à l'assaut d'une position et s'être élancé en avant avec ses tambours.

Cazeaux (Hippolyte-Baron), capitaine à la 9e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 4 thermidor an ix, pour sa brillante conduite et plusieurs faits d'armes de 1792 à l'an ix.

Cazelin (Jean), canonnier à la 6e demi-brigade d'artillerie de marine, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé aux deux combats d'Algésiras des 4 et 5 juillet 1801.

Cerclet (Modeste), sergent à la 63e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 germinal an XI, pour s'être fait remarquer par son courage en présence de plusieurs soldats ennemis qu'il força à la retraite.

Certout (François), chasseur au 1er léger, obtint un fusil d'honneur, le 27 messidor an XI, pour un acte d'audacieuse bravoure sur le lac de Constance, après lequel il put ouvrir la porte de Bregentz.

Cerveau (Pierre), sergent à la 3e demi-brigade d'artillerie de marine, obtint un fusil d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être fait remarquer au combat d'Algésiras, sur le vaisseau *l'Indomptable*.

Cerval (Jean), caporal à la 101e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an XI, pour s'être particulièrement distingué à la bataille de Marengo.

César (Jean), caporal à la 69e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être distingué dans une attaque de tirailleurs et s'être emparé d'un obusier.

Chabant (François), grenadier au 66e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an XI, pour être monté l'un des premiers à l'assaut d'un retranchement ennemi, avoir arraché plusieurs palissades sous le feu le plus meurtrier et s'être élancé dans la redoute.

Chabaudie (Jean-Pierre), sergent à la 77e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 messidor an XI, pour s'être distingué au siége de Gênes, avoir fait un officier et seize soldats autrichiens prisonniers.

Chabeau (Jean), grenadier à la 72e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour avoir pris une pièce de canon à l'ennemi après une charge à la baïonnette dans laquelle il montra la plus grande bravoure.

Chabot (Jean), sergent à la 5e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 26 frimaire an XI, pour s'être vaillamment défendu, avec une vingtaine d'hommes, contre un ennemi bien supérieur en nombre.

Chaffus (Pierre), fusilier au 83e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour sa brillante conduite à l'attaque d'un bois dans lequel il pénétra un des premiers et fit trois prisonniers.

Chaillard (Benoît-Quentin), sergent à la 69e de ligne, obtint le brevet d'un sabre d'honneur, le 9 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée d'Orient, particulièrement à la prise de Jaffa, au siége de Saint-Jean-d'Acre et à la bataille d'Aboukir.

Chainault, caporal à la 37e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 17 ventôse an XI, pour sa brillante conduite dans un combat d'avant-garde, pendant lequel il coopéra à la prise de deux bouches à feu.

Chaix (Nicolas), sergent à la 45e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être distingué à la tête d'un poste avancé de 12 hommes, attaqué par un corps de chasseurs tyroliens, qui, trompé par sa bonne contenance, rebroussa chemin avec perte de 17 hommes blessés ou tués.

Chalvain (Paul), sergent-major au 39e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa belle conduite à l'attaque de Roquebarbène (2 frimaire an III), où, aidé d'un de ses camarades, il prit deux pièces de canon et fit un officier autrichien prisonnier.

Champagnat (Simon), grenadier à la 9e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé à la prise d'une redoute ennemie, et pour avoir fait deux officiers prisonniers.

Champagnol (Thomas), caporal au 6e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi dans un combat d'avant-garde.

Chandelu (Pierre), maréchal-des-logis au 24e régiment de chasseurs à cheval, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer dans une charge contre une batterie ennemie, où il mit trois canonniers hors de combat.

Chanon (François), sergent-major de grenadiers à la 74e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 messidor an XI, pour avoir sauté le premier dans un retranchement qui fut pris d'assaut.

Chapelot (Jean), fusilier à la 105e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an XI, pour s'être signalé au camp de Fourches (Piémont), le 13 prairial an VIII, en faisant débusquer, aidé de deux de ses camarades, vingt grenadiers hongrois dont il s'empara.

Chaplain (Denis), sous-lieutenant à la 32e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour avoir fait avec une grande valeur les campagnes d'Italie et d'Orient, et s'être signalé à la prise de Jaffa, au siége de Saint-Jean-d'Acre et à la bataille d'Aboukir.

Chapuis (Louis), sergent-major au 5e régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 5 brumaire an XI, pour sa brillante conduite pendant toutes les guerres de la révolution.

Chapuy (François), sapeur au 1er régiment de cuirassiers, reçut une carabine d'honneur, le 25 thermidor an IX, pour avoir tué deux hommes à l'attaque de Saint-Maxime, fait plusieurs prisonniers et coopéré à la reprise des équipages dont l'ennemi s'était emparé.

Charony (Ambroise), brigadier au 2e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être distingué dans un engagement, avoir abattu deux cavaliers avec son sabre et en avoir tué un troisième avec son pistolet.

Chardin (Manuel), maréchal-des-logis au 5e de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante conduite dans une charge de cavalerie contre un carré ennemi dans lequel il pénétra le premier.

Charel (Mathurin), maréchal-des-logis aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour s'être fait remarquer à Marengo dans une charge contre une batterie ennemie.

Charles (Adrien), sous-lieutenant au 16e de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être particulièrement distingué aux armées du Rhin, de l'Ouest, d'Italie et de Naples.

Charlin (François), chasseur à pied de la garde consulaire, reçut un fusil d'honneur, le 23 ventôse an IX, pour s'être couvert de gloire au siége de Jaffa, où il monta un des premiers.

Charlopin (Pierre-Guillaume), gendarme de la 4e légion, reçut une carabine d'honneur, le 15 pluviôse an IX, pour s'être fait remarquer dans un combat contre une troupe de brigands.

Charnier (Simon), sergent à la 3e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er fructidor an IX, pour avoir mis en déroute, aidé de deux de ses camarades, une colonne ennemie forte de 600 hommes et l'avoir forcée à mettre bas les armes.

Charpentier (Jacques-Mathieu), maréchal-des-logis au 3e de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 germinal an IX, pour plusieurs actions d'éclat pendant les campagnes précédentes.

Charpentier (Claude-François), brigadier de gendarmerie, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa bravoure et sa bonne contenance dans l'escorte d'un convoi de vivres, inopinément attaqué par un corps de partisans.

Charriat (Joseph), caporal à la 22e légère, reçut un sabre d'honneur, le 23 thermidor an X, pour sa belle conduite dans un engagement de tirailleurs.

Charrière (Joseph), grenadier à la 43e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an IX, pour s'être signalé à Marengo dans différentes charges à la baïonnette.

Chasseraye (Jean-Charles), hussard au 7e régiment, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour s'être distingué à la bataille d'Aboukir dans une

charge de cavalerie contre les Mameluks, dont il mit un grand nombre hors de combat.

Chasset (François), sergent à la 8e légère, reçut un fusil d'honneur, le 29 ventôse an xi, pour avoir montré la plus grande bravoure à l'attaque d'une redoute ennemie.

Chataignier (Guillaume), sapeur au 19e de dragons, reçut un mousqueton d'honneur, le 13 frimaire an xi, pour avoir retiré son colonel des mains de l'ennemi, à la bataille de la Trébia.

Chatelain (Louis-Jacques), sergent à la 24e légère, reçut un fusil d'honneur, le 19 vendémiaire an x, pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi et s'être emparé d'une pièce de canon à Marengo.

Chatelain (Jacques-Edme), caporal à la 2e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer dans une affaire partielle pendant laquelle il fit sept prisonniers.

Chatelot (François), sous-lieutenant à la 2e demi-brigade de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 11 fructidor an xi, pour sa brillante conduite aux armées d'Italie et d'Orient.

Chaudet (Pierre), caporal à la 65e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé d'une pièce ennemie au moment où elle allait faire feu.

Chaudier (Jean-Baptiste), grenadier à la 85e de ligne, obtint un fusil d'honneur pour diverses actions d'éclat pendant les premières campagnes de la révolution. Quoique compris parmi les légionnaires de droit, il n'existait plus depuis l'an vi.

Chaumet (Jean), sergent à la 69e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée au siége de Saint-Jean-d'Acre et à la bataille de Canope (Égypte).

Chaumont (François), caporal à la 95e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué à la défense d'un parc d'artillerie.

Chaussier (Joseph-Nicolas), maréchal-des-logis au 20e de chasseurs à cheval, eut un sabre d'honneur, le 26 frimaire an xi, pour avoir fait quinze prisonniers vendéens et les avoir soustraits à la fureur de plusieurs fantassins.

Chauveau (Jean), dragon au 6e régiment, obtint une carabine d'honneur, le 22 frimaire an ix, pour s'être emparé d'un caisson à Marengo et avoir fait trois cavaliers autrichiens prisonniers.

Chauvières (René), maréchal-des-logis au 2e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué dans une charge de cavalerie et avoir fait deux prisonniers.

Chauvin (Jean), matelot-gabier sur le vaisseau *le Desaix*, reçut le brevet d'une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être fait remarquer au combat naval d'Algésiras.

Chedeville (François), maréchal-des-logis au 9e de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 26 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer dans un engagement de cavalerie, pendant lequel il fit plusieurs prisonniers et sauva la vie à deux de ses officiers.

Chenaus (Louis), sergent au 8e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour sa conduite distinguée pendant les campagnes de 1800 et 1801.

Chenelier (Claude), chasseur à cheval de la garde impériale, obtint une carabine d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie contre un carré ennemi.

Chenoux (Blaise-Étienne), sergent au 1er régiment d'artillerie à pied, eut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer par sa bravoure, par la justesse de son tir et pour avoir démonté quatre pièces ennemies.

Cherbonnier (René-Pierre), sous-lieutenant au 6e de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur, le 29 fructidor an x, pour s'être signalé pendant les campagnes précédentes.

Chesnet (André), sergent au 20e régiment de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir soutenu, avec vingt-deux hommes, l'attaque d'un village par une forte colonne ennemie.

Chevalier (Joseph), dit *Beaucousin*, dragon au 5e régiment, obtint un sabre d'honneur, le 28 brumaire an ix, pour son courage, son audace et son intrépidité dans un engagement avec l'ennemi.

Chevalier (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 1er de cuirassiers, obtint un sabre d'honneur, le 14 ventôse an xi, pour avoir enlevé vingt-sept pièces de canon à la tête d'un détachement de huit cuirassiers.

Chevalier (René), caporal à la 42e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir tué trois hommes et fait deux prisonniers dans un combat de tirailleurs.

Chevalier (François), sergent-major au 7e d'infanterie légère, reçut un fusil d'honneur, le 9 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer à la prise d'un retranchement qu'il franchit l'un des premiers sous le feu d'une fusillade meurtrière.

Chevassu (Charles), brigadier au 3e d'artillerie à cheval, reçut le brevet d'une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir sauvé deux bouches à feu attaquées par deux escadrons ennemis.

Cheverry (Charles), sergent au 69e régiment de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour la bravoure qu'il déploya à l'attaque d'un bourg défendu par l'ennemi et avoir fait trois prisonniers.

Chevrart (Bernard), sergent au 17e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé d'une pièce de canon dans un combat d'avant-garde.

Chevrel (François), artificier au 5e régiment d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir, au péril de sa vie, fait sauter un pont miné à l'avance afin d'assurer la retraite de l'armée.

Chevrot (Pierre), fusilier à la 38e demi-brigade de ligne, eut un fusil d'honneur, le 7 messidor an viii, pour s'être élancé, lui troisième, à Moeskirch, sur les batteries ennemies et avoir pris cinq pièces de canon.

Chevry (Joseph-Bernard), sergent de grenadiers dans la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite à la bataille de Marengo.

Chiarat (François), caporal au 2e régiment d'artillerie de marine, reçut le brevet d'une hache d'abordage d'honneur, le 15 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer sur les vaisseaux de l'État pendant les précédentes campagnes maritimes.

Chollet (Pierre-Nicolas), adjudant sous-officier au 67e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée pendant toutes les guerres de la liberté.

Chopin (Pierre), sergent-major au 47e régiment de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans un combat près de Coni, et dans les guerres précédentes.

Choquet (Étienne), sapeur au 1er bataillon, obtint une grenade d'honneur, le 7 ventôse an xi, pour son intelligence et sa bravoure dans les travaux de sape au siége de Jaffa (Égypte).

Chotin (François), maréchal-des-logis au 11e de cavalerie, reçut une carabine d'honneur, le 27 germinal an xi, pour avoir pris une pièce de canon à la bataille de Hohenlinden.

Chrétien (Claude), chasseur à cheval dans la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 15 fructidor an xi, pour s'être fait remarquer à Marengo et avoir fait plusieurs prisonniers.

Chrisnacker (Pierre), dit *Chrisman*, brigadier au 3e régiment d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'hon-

neur, le 6 frimaire an 11, pour s'être signalé au siége de Maestrécht, au passage du Necker, devant Ulm et à l'armée des Grisons.

Christra (Jean), dit *Christian*, grenadier dans la cavalerie de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an 11, pour sa belle conduite à Marengo, où il fit un officier prisonnier et reçut une blessure assez grave.

Cias (Joseph-Augustin), carabinier à la 1re légère, reçut un fusil d'honneur, le 7 messidor an viii, pour avoir arrêté seul, à Memmingen, une colonne autrichienne et avoir fait prisonniers un major et un capitaine qui se trouvaient à sa tête.

Citté (Pierre), grenadier à la 18e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er prairial an x, pour s'être distingué au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Clairac (Dominique), sergent-major à la 65e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an 11, pour s'être fait particulièrement remarquer à l'affaire de de Bruchsal, le 17 brumaire an viii.

Clasquin (Nicolas-Antoine), caporal à la 10e légère, eut un fusil d'honneur, le 29 germinal an 11, pour être santé le premier dans un retranchement, à Fuessen, et avoir fait 15 prisonniers.

Claudel (François), sergent à la 83e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée dans un combat partiel, où il prit une pièce de canon.

Claudelle (Hubert), caporal de grenadiers à la 44e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an 11, pour avoir arrêté une colonne ennemie avec sept autres grenadiers, et s'être emparé de deux pièces de canon.

Clausel (Pierre), soldat à la 5e demi-brigade de vétérans, reçut un fusil d'honneur, le 20 brumaire an 11, pour avoir fait mettre bas les armes, dans un combat de tirailleurs, à un détachement isolé commandé par un officier.

Clavaria (Pierre), sapeur au 2e bataillon, se signala à la prise de Jaffa, le 11 ventôse an vii, et reçut un fusil d'honneur que le général en chef Bonaparte lui décerna sur le champ de bataille.

Clerc, grenadier à la 58e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an 11, pour avoir, dans une affaire d'avant-garde, fait trois Autrichiens prisonniers, dont un officier.

Clerville (Jean-Baptiste), capitaine au 57e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 14 frimaire an 11, pour sa brillante conduite et plusieurs actions d'éclat pendant toutes les guerres de la révolution.

Clevaux (Philibert), canonnier au 4e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 30 pluviôse an 11, pour s'être fait remarquer par son courage et son sang-froid dans une attaque de cavalerie dirigée sur la pièce qu'il servait.

Clossat (Joseph), maréchal-des-logis au 3e de hussards, obtint un mousqueton d'honneur, le 27 vendémiaire an 11, pour avoir traversé deux fois l'armée prussienne, de Thionville à Metz et de Metz à Thionville, pendant le siége de cette dernière ville, en septembre 1792.

Coffré (Jean-Baptiste), capitaine au 105e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 2 complémentaire an 11, pour avoir défendu, avec cinquante hommes, un poste important attaqué par 4,000 Autrichiens.

Coffin (Jacques-Michel), sous-lieutenant au 3e de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an 11, pour sa conduite distinguée pendant les campagnes précédentes.

Coger (Louis-Sébastien), maréchal-des-logis-chef au 2e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an 11, pour s'être fait remarquer dans toutes les affaires auxquelles il prit part.

Coiret (Claude), grenadier au 5e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 20 frimaire an 11, pour s'être signalé dans un combat d'avant-garde, où il fit trois prisonniers autrichiens, et s'empara d'un obusier.

Col (Jacques), fusilier au 18e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être monté le premier à l'assaut d'une redoute défendue par de l'artillerie et un corps nombreux d'infanterie, avoir tué un canonnier et fait deux chasseurs prisonniers.

Colisœur (Alain), brigadier au 21e de chasseurs à cheval, reçut, le 28 fructidor an x, le brevet d'un mousqueton d'honneur, pour s'être fait remarquer dans une charge contre un carré d'infanterie autrichienne.

Colin (Pierre-Louis), soldat au 20e régiment de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an 11, pour avoir délivré deux officiers de son escadron, engagés dans une mêlée de cavalerie.

Colin (René), fusilier à la 100e demi-brigade de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an 11, pour s'être signalé à l'attaque d'un bois et avoir fait mettre bas les armes à un poste ennemi.

Colin (Claude), fusilier à la 16e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 15 vendémiaire an 11, pour s'être défendu contre deux hussards ennemis, en avoir tué un et fait l'autre prisonnier.

Colin (Louis), sapeur au 5e bataillon, obtint une grenade d'honneur, le 29 germinal an 11, pour s'être distingué à la défense d'une redoute en construction, avoir réuni six de ses camarades et fait neuf prisonniers.

Collange (Antoine), maréchal-des-logis aux grenadiers à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an 11, pour s'être distingué à l'attaque d'une batterie et avoir pris une pièce de canon.

Colly (Léger-Joseph), grenadier à la 39e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait particulièrement remarquer dans un engagement avec une colonne ennemie à laquelle il fit plusieurs prisonniers.

Colmans (Guillaume), sergent à la 101e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an 11, pour s'être signalé à la prise d'un village dans lequel il entra l'un des premiers.

Colneau (Jean), dragon au 3e régiment, reçut un fusil d'honneur, le 26 frimaire an 11, pour s'être distingué, à l'armée d'Égypte, dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part.

Colomb (Joseph), sapeur au 1er bataillon, obtint une grenade d'honneur, le 15 pluviôse an 11, pour s'être fait remarquer à la prise de Jaffa, au siége de Saint-Jean-d'Acre, au passage du Mont-Saint-Bernard et à Marengo.

Colombeau (Antoine), sergent au 5e bataillon de sapeurs, reçut une grenade d'honneur, le 29 germinal an 11, pour avoir sauvé un de ses officiers entraîné par le courant d'une rivière qu'il allait sonder.

Combe (Claude-Alexis), adjudant-sous-officier au 2e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir pris une part glorieuse aux campagnes des ans viii et ix.

Combelle (Jean-Antoine-François), chef de bataillon à la 9e légère (1), reçut un sabre d'honneur, le 9 ventôse an 11, pour avoir fait avec la plus grande distinction l'expédition d'Égypte et s'être fait remarquer à la prise de Malte et de Jaffa, au siége de Saint-Jean-d'Acre, et d'Alexandrie.

Combernousse (André), caporal à la 4e légère, reçut un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour avoir soutenu, au siége de Saint-Jean-d'Acre, avec trois de ses camarades, l'attaque d'un grand nombre de Turcs.

Combes (Jean-Baptiste), dit *la Jeunesse*, maréchal-des-logis au 1er d'artillerie à cheval, reçut un sabre d'hon-

(1) Devenu général de division et baron de l'empire.

neur, le 18 pluviôse an xi, pour s'être signalé à la bataille de Novi, où il commandait une pièce de 4.

Compagnon, maréchal-des-logis dans la gendarmerie d'élite, obtint un mousqueton d'honneur, le 19 vendémiaire an x, pour sa brillante conduite à Marengo dans plusieurs charges contre la cavalerie ennemie.

Conchon (Antoine), sergent au 62e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué dans un combat de tirailleurs, pendant lequel il tua un grand nombre d'hommes et fit plusieurs prisonniers.

Congout (François), soldat au 14e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie dirigée contre l'artillerie ennemie.

Conrad (Guillaume), lieutenant au 2e d'artillerie à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 4 messidor an viii, pour s'être fait remarquer à Marengo, où il eut la cuisse emportée par un boulet.

Conrot (Rémacle), sous-lieutenant au 1er régiment de cavalerie, reçut un sabre d'honneur, le 14 ventôse an xi, pour sa brillante conduite pendant les campagnes précédentes.

Conselmand (Barthélemy), dit *Grenade*, brigadier au 29e de dragons, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être distingué à l'attaque d'un convoi, avoir pris trois caissons et fait plusieurs prisonniers.

Constantin (Dominique), sergent-major à la 51e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait avec distinction les campagnes de 1793 à l'an ix, et s'être signalé à la bataille d'Arcole, où il fit mettre bas les armes à vingt Autrichiens, dont un capitaine.

Convert-Désormeaux (Charles), brigadier au 8e de dragons, reçut une carabine d'honneur, le 22 frimaire an ix, pour sa brillante conduite à la bataille de Marengo.

Coquet (Charles-François) caporal à la 79e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 germinal an ix, pour s'être fait remarquer dans un combat naval près de Quiberon.

Corba (Jean), caporal à la 42e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour la valeur qu'il déploya à l'attaque d'un retranchement qu'il franchit l'un des premiers et avoir fait cinq prisonniers.

Corbière (Antoine), chasseur à la 10e légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 germinal an xi, pour sa brillante conduite dans un combat de tirailleurs et avoir fait onze prisonniers.

Cordier (Pierre), brigadier au 11e de cavalerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour s'être distingué au combat de Neuwied et s'être emparé de deux pièces de canon.

Coreil (François), maître d'équipage sur le vaisseau *le Formidable*, reçut le brevet d'une hache d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être particulièrement fait remarquer au combat naval d'Algesiras.

Cornabois (Antoine), soldat au 3e de chasseurs à cheval, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être signalé à l'attaque d'une batterie ennemie, où il tua plusieurs canonniers et enleva une pièce de canon.

Cornu (Guillaume), cavalier au 11e de chasseurs, reçut un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour s'être distingué à Hohenlinden dans une charge de cavalerie, où il fit un officier supérieur prisonnier.

Cornuchet (François), maréchal-des-logis au 27e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa belle conduite dans une charge de cavalerie contre plusieurs batteries, où il prit une pièce de 8.

Coron, caporal à la 89e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer dans un engagement de tirailleurs, où il fit plusieurs prisonniers.

Cortois (Bernard), brigadier au 26e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé dans un engagement de cavalerie, où il dégagea un de ses officiers et tua deux hussards ennemis.

Costes (Raimond-Jean), sergent au 2e bataillon de sapeurs, reçut une grenade d'honneur, le 29 germinal an xi, pour sa belle conduite à l'attaque d'un retranchement ennemi, dans lequel il pénétra des premiers.

Cotillon (Jacques), capitaine au 2e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 27 floréal an x, pour sa brillante valeur pendant toutes les campagnes de la liberté, notamment à la bataille de Montebello.

Cottreat (Antoine), brigadier au 16e de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être dégagé d'un groupe de cavaliers ennemis qui l'entourait, après avoir tué ou blessé plusieurs de ses adversaires.

Cottigny (Jean-Louis), caporal au 1er d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir vaillamment défendu sa pièce et en être resté maître.

Couchery (Claude), sergent au 63e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'attaque d'une redoute dans laquelle il pénétra l'un des premiers et où il fit quatre prisonniers.

Courtil-Dumenil (Gabriel), tambour à la 40e de ligne, reçut, le 7 messidor an viii, le brevet d'une paire de baguettes d'honneur pour avoir contribué à la déroute d'une colonne ennemie.

Cougoul, chasseur à pied dans la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué à l'attaque d'une batterie, avoir tué deux canonniers et pris un obusier.

Couillier (Gabriel), adjudant-sous-officier dans le 19e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait trois prisonniers dans une charge brillante contre la cavalerie ennemie.

Coujard, sergent au 32e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 prairial an xi, pour avoir franchi un retranchement ennemi sous le feu de la mousqueterie et avoir fait un officier prisonnier.

Coulard, sapeur au 1er bataillon, reçut une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite à la défense d'une batterie de campagne menacée par un fort détachement ennemi.

Coulon (Louis), sergent au 2e régiment d'artillerie de marine, obtint une grenade d'honneur, le 25 prairial an xi, pour la bravoure, l'intelligence et le sang-froid qu'il déploya pendant les guerres maritimes de 1794 à 1801.

Courcel (Zacharie), caporal à la 96e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour avoir fait prisonniers, à Marengo, un officier autrichien et son peloton.

Courcet (Claude-Zacharie), brigadier au 1er de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'une batterie, s'être emparé d'une pièce de canon et avoir fait plusieurs prisonniers.

Courlet (Pierre-François), sergent au 7e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé dans un engagement général.

Courrièras (Armand), maître-canonnier dans la marine nationale, reçut une grenade d'honneur, le 15 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer en 1800 et 1801.

Coursbaux (Jean-Baptiste), sergent au 64e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir enlevé deux pièces de 8, qu'il ramena devant le front de sa brigade.

Courtain (Jean), brigadier au 8e de chasseurs à che-

val, reçut un mousqueton d'honneur, le 12 fructidor an IX, pour s'être emparé seul d'un obusier ennemi prêt à faire feu.

Courtier (Nicolas), sergent à la 103ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'attaque d'un village où il pénétra un des premiers et fit neuf prisonniers.

Cocatot (Albin), maréchal-des-logis-chef au 12ᵉ de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir chargé résolument 200 Hulans à la tête de dix hommes et les avoir taillés en pièce.

Coutand (Michel), sapeur au 3ᵉ bataillon, obtint une grenade d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à la prise d'un retranchement et avoir enlevé une pièce de canon.

Coutin (Jean), gendarme de la 7ᵉ légion, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 messidor an IX, pour avoir arrêté, lui second, cinq conscrits réfractaires armés, réfugiés dans un bois.

Couturier (Pierre), chasseur à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 1ᵉʳ pluviôse an X, pour s'être fait remarquer, à Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette.

Couvert (Guillaume), chasseur à la 23ᵉ légère, eut un fusil d'honneur, le 23 germinal an X, pour s'être distingué à différentes affaires.

Craané (Jean-Louis), capitaine au 17ᵉ de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 ventôse an X, pour avoir fait prisonniers le général autrichien Sporg et son aide-de-camp.

Craait (Jean), caporal à la 30ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être signalé à l'attaque d'un camp retranché et avoir fait mettre bas les armes à un poste de vingt-deux hommes.

Cresson (François), fusilier à la 52ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir tué trois Autrichiens et fait cinq prisonniers dans un combat d'avant-garde.

Crevet (Pierre), dit *Charleville*, brigadier au 10ᵉ de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour sa brillante valeur dans une charge de cavalerie pendant laquelle il prit un étendard.

Cros (Jacques), caporal au 37ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait avec distinction les campagnes précédentes et s'être fait remarquer par plusieurs faits d'armes.

Crossan (Jean), grenadier à la 44ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an IX, pour s'être fait particulièrement remarquer à Marengo.

Crousat (Jacques), sergent à la 54ᵉ de ligne, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être distingué dans un combat de tirailleurs pendant lequel il tua deux chasseurs tyroliens et fit un officier autrichien prisonnier.

Crouzeille (François), gendarme à la 8ᵉ légion, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir chassé une bande de brigands qui avaient envahi le village de sa brigade.

Crouzet (Jean-Jacques), caporal à la 12ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être distingué à l'attaque d'un mamelon.

Crossas, caporal à la 84ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait deux prisonniers dans un engagement général pendant lequel il reçut deux coups de feu.

Crozillac (André), sous-lieutenant au 30ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa brillante conduite à Marengo.

Cunin (Philippe), sergent-major au 4ᵉ léger, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à la bataille des Pyramides et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Cuveillier (Jean-François), garde-côte, reçut une grenade d'honneur, le 4 frimaire an XI, pour avoir capturé, aidé de deux de ses camarades, une embarcation anglaise.

D.

Dache (Jean), tambour à la 85ᵉ demi-brigade de ligne, eut une paire de baguettes d'honneur, le 1ᵉʳ vendémiaire an XI, pour s'être distingué au siége de Saint-Jean-d'Acre et près d'Alexandrie (Égypte).

Dains (Henri), sergent à la 63ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an X, pour sa conduite distinguée dans un engagement sur les frontières d'Espagne, entre vingt-cinq hommes de son régiment et une bande de brigands.

Damas ou Domas (Jean-Baptiste-Toussaint), contremaître sur le vaisseau *l'Indivisible*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être fait remarquer à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Daniel (Gabriel), gendarme dans la 7ᵉ légion, reçut le brevet d'un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante conduite à l'attaque d'une bande de malfaiteurs.

Dante (Jean), chasseur à la 28ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer pendant les guerres d'Italie, de 1799 à 1800.

Darbois (Emilien), sergent de grenadiers à la 5ᵉ de ligne, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée pendant la campagne du Rhin de 1800.

Darce (Pierre), chasseur à cheval au 25ᵉ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie.

Dardart (Georges-Henri), capitaine au 46ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, se distingua à la bataille de Hohenlinden, où il fit mettre bas les armes à 150 hommes, dont cinq officiers.

Dardenner (Jean), tambour à la 25ᵉ légère, reçut le brevet d'une paire de baguettes d'honneur pour s'être signalé pendant la campagne de l'an VIII à l'armée d'Italie.

Darmagnac (Jean-Barthélemy-Claude-Toussaint), colonel de la 32ᵉ de ligne (1), reçut un sabre d'honneur, le 10 floréal an X, pour sa brillante valeur dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part pendant les guerres d'Italie, d'Egypte et de Syrie.

Daroz (Claude-Hugues-Nief), sergent au 96ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 messidor an IX, pour sa conduite distinguée à la bataille de Marengo.

Dathin (Louis), artificier au 4ᵉ régiment d'artillerie de marine, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être fait remarquer, comme chef de pièce, à la prise du vaisseau anglais le *Swiftsure*.

Dathy (Louis-François), sergent-major à la 14ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 prairial an XI, pour ses actions d'éclat aux armées du Rhin, d'Italie et dans le Tyrol, de 1793 à 1801.

Dauzac (Joseph), fusilier à la 10ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être fait remarquer à la défense du pont du Var, où il fit six prisonniers dans un premier engagement et cinq dans le second.

Daufresne (Michel), caporal à la 102ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 thermidor an X, pour sa conduite distinguée au passage du Mincio, où il fit un officier prisonnier et s'empara d'un obusier.

(1) Successivement général de brigade et général de division.

Dauce (Jean), fusilier à la 38ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être signalé à l'affaire d'Ensidlen (Helvétie), dans laquelle, avec deux de ses camarades, il fit mettre bas les armes à 130 Autrichiens, dont cinq officiers.

Daumas (Benoît), caporal à la 6ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Dauriac (Armand-Joseph), sergent à la 3ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite pendant les précédentes guerres.

Dautheuil (Jacques-Privas), brigadier au 5ᵉ de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être emparé, à l'attaque d'une colonne ennemie, d'une pièce de canon.

Dautrepe (Louis), brigadier au 2ᵉ bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 5 frimaire an xi, pour la bravoure et le sang-froid qu'il déploya dans une attaque générale, pendant laquelle, resté seul pour le service du train de la pièce à laquelle il était attaché, il parvint à satisfaire à toutes les manœuvres sous le feu meurtrier de l'ennemi.

Dauvert (Guillaume), dragon au 3ᵉ régiment, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir servi avec distinction aux armées du Nord, du Rhin, d'Italie et d'Egypte, notamment au combat de Naplouse et à la bataille d'Aboukir.

Davance (Joseph), sous-lieutenant au 15ᵉ de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 14 frimaire an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer pendant les campagnes précédentes.

Davezac (Paul), sergent au 1ᵉʳ bataillon de pontonniers, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour sa conduite distinguée au siége de Saint-Jean-d'Acre (Syrie).

David (François), carabinier au 1ᵉʳ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 22 thermidor an viii, pour s'être signalé au passage du Danube et avoir enlevé un drapeau à l'ennemi.

David (Pierre), caporal à la 6ᵉ légère, eut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Davion (Etienne), sergent-major à la 9ᵉ légère, obtint un sabre d'honneur, le 8 frimaire an xi, pour sa conduite distinguée à Marengo.

Davoux (Mathurin), caporal à la 40ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour sa brillante valeur à Marengo, où il désarma plusieurs Autrichiens qu'il fit prisonniers.

Day (Jean-Pierre), dragon au 12ᵉ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa belle conduite dans une charge de cavalerie, et pour avoir pris un étendard à l'ennemi.

Debaivre (Jacques), caporal de grenadiers à la 22ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 22 brumaire an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer à la bataille de Marengo.

Deblou (Jean-Nicolas-Bruno), capitaine au 23ᵉ de chasseurs à cheval, eut un sabre d'honneur, le 21 messidor an xi, en récompense de ses brillants faits d'armes, de 1792 à l'an xi, au siége de Marengo, dans la Vendée, à l'armée d'Italie et à Marengo.

Debonne (Jacques), carabinier à la 10ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué dans un combat d'avant-garde pendant lequel il fit plusieurs prisonniers.

Decraaé (Pierre), dragon au 1ᵉʳ régiment, obtint une carabine d'honneur, le 22 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer, quoique blessé, dans une charge de cavalerie pendant laquelle il tua un officier supérieur.

Decreans (Désiré), fusilier au 24ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite à l'attaque d'une position ennemie où il arriva l'un des premiers.

Declida (Jean), fusilier à la 10ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 29 fructidor an x, pour s'être signalé dans un combat partiel dans lequel il fit cinq prisonniers et tua un officier autrichien.

Decouppade (Louis), carabinier à la 7ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être distingué dans un combat de tirailleurs, où il fit plusieurs prisonniers et s'empara d'un obusier.

Decourt (Joseph), caporal à la 34ᵉ de ligne, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'une position dans laquelle il pénétra des premiers.

Décrossas (Léonard), fusilier à la 84ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 germinal an xi, pour avoir résisté seul aux efforts de quatorze hussards qui cherchaient à franchir une barrière.

Derouensous (Antoine), brigadier au 10ᵉ de chasseurs à cheval, eut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé au combat de Landshut, le 18 messidor an viii.

Defrance (Pierre-Joseph), maréchal-des-logis au 7ᵉ d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 18 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite distinguée pendant toutes les campagnes de 1792 à l'an x.

Decrès (Jean-Charles), chasseur à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 19 vendémiaire an xi, pour sa conduite à Marengo, où, quoique blessé au commencement de l'action, il resta toute la journée sur le champ de bataille parmi les combattants.

Decuex (Charles), matelot-timonnier sur le vaisseau *l'Indivisible*, obtint une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être fait remarquer à la prise du vaisseau anglais le *Swiftsure*.

Dehaille (François), canonnier au 1ᵉʳ d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 30 thermidor an x, pour s'être distingué pendant les guerres de 1796 à 1801.

Deney (Jean), maître d'équipage sur la canonnière *la Méchante*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 2 brumaire an x, pour avoir puissamment contribué à la conservation de la canonnière dans un combat de la flottille de Boulogne.

Del, carabinier à la 26ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé d'une pièce de canon à l'attaque d'une forte position ennemie.

Delaar (Dominique), matelot sur le vaisseau *l'Indomptable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 2 brumaire an x, pour s'être fait remarquer au combat d'Algésiras.

Delacoste (Jean-François), dit *Grandpré*, employé des douanes à Cherbourg, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'attaque d'un bâtiment anglais et avoir tué deux matelots ennemis.

Delacroix (Pierre), hussard au 9ᵉ régiment, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 27 germinal an xi, pour avoir contribué, à l'affaire de Salsbourg, à la délivrance d'un chef d'escadron qui avait été fait prisonnier.

Delaigle (Jean), maréchal-des-logis, au 23ᵉ de cavalerie, reçut une carabine d'honneur, le 9 prairial an xi, pour s'être distingué par deux actions d'éclat de 1792 à 1794, et avoir fait quatre prisonniers.

Delaire (Philippe-Joseph), dragon au 14ᵉ régiment, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à l'attaque d'une batterie, avoir tué deux canonniers et s'être emparé d'une pièce de 8.

Delamarre (Adrien), sergent-major à la 40ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 11 prairial an xi, pour sa conduite à l'affaire de Caldiéro (20 brumaire an v), en contribuant à l'enlèvement d'une position.

Delamarre (Louis), sergent-major à la 41ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer dans un combat de tirailleurs, où il désarma sept Autrichiens qu'il fit prisonniers.

Delaroche (Antoine-Rémy), adjudant-sous-officier à la 29e légère, reçut un sabre d'honneur, le 19 prairial an x, pour sa conduite distinguée par deux actions d'éclat au siége de Mayence et dans le Tyrol, en 1793 et en l'an v.

Delawarde, maréchal-des-logis au 20e de dragons, eut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie pendant laquelle il fit trois prisonniers, dont un officier.

Delcloque (Louis), chasseur à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à Marengo par son intrépidité dans diverses charges à la baïonnette, et avoir fait deux prisonniers.

Deleau (Antoine), sergent-major au 5e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un village dans lequel il entra un des premiers.

Delgas (Jean-Joseph), sergent-major dans les grenadiers à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour s'être particulièrement distingué à Marengo.

Dalion (Nicolas), sergent à la 101e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir franchi, l'un des premiers, un retranchement ennemi, et avoir contribué par son courage à la prise de cette position.

Deloche (Jean-Baptiste), sergent au 2e bataillon de pontonniers, obtint une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour sa conduite distinguée au passage du Pô.

Delomme (Antoine), caporal à la 72e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être signalé dans une charge à la baïonnette contre un corps vendéen auquel il fit trois prisonniers.

Delorme (Hyacinthe-Denis), sergent au 4e régiment de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir contribué à la prise d'une redoute près de Rockach.

Delpierre, grenadier à la 26e de ligne, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé à l'attaque d'un mamelon, avoir pris un obusier et fait trois prisonniers.

Delporte (Pierre-Louis), sergent au 1er de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa bravoure pendant les guerres de 1792 à l'an x.

Demacey (Joseph), caporal à la 23e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 germinal an ix, pour s'être emparé d'une pièce de canon et avoir tué le sous-officier qui la commandait.

Demaugeon (Joseph), chasseur à pied de la garde impériale, reçut un fusil d'honneur, le 9 ventôse an x, pour s'être fait remarquer à Marengo.

Demangeon (Jacques), maréchal-des-logis-chef au 27e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué dans une charge de cavalerie pendant laquelle il fit cinq prisonniers, dont un officier.

Demignon (Jacques), caporal de carabiniers à la 21e légère, reçut un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an viii, pour s'être signalé à l'armée d'Orient.

Demilly (François), sergent-major au 67e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour avoir, dans un engagement de tirailleurs, fait mettre bas les armes à dix Autrichiens, commandés par un sous-officier.

Demoine (René), gendarme à la 3e légion, eut un mousqueton d'honneur, le 4 floréal an xi, pour avoir défendu et sauvé, avec cinq de ses camarades qui en formaient l'escorte, un convoi d'argent attaqué par une bande de onze brigands.

Denais (Jean-Pierre), tambour des grenadiers à pied de la garde des consuls, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 17 thermidor an xi, pour s'être distingué à Marengo en battant la charge sous le feu des batteries de l'ennemi.

Denain (Pierre), sergent au 3e bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 29 germinal an xi, pour sa conduite remarquable pendant la campagne de 1800 à l'armée du Rhin.

Denis (François), brigadier au 3e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 17 thermidor an viii, pour s'être fait remarquer par son courage et par la justesse de son tir pendant la campagne de 1800.

Denis (Alexis), maréchal-des-logis au 20e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir été mis deux fois à l'ordre de l'armée d'Orient pour sa brillante conduite.

Denis (Gabriel-Joseph), fusilier au 2e régiment de la garde municipale de Paris, reçut un sabre d'honneur, le 10 messidor an x, pour avoir sauvé, au péril de sa vie, un homme qui allait se noyer dans la Seine.

Denommé (Julien-Claude), maréchal-des-logis au 3e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir sauvé, dans une mêlée de cavalerie, la batterie confiée à sa garde.

Denoncin (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis dans les grenadiers à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour ses bons services à Marengo.

Deraux (Jean-Baptiste), sergent au 13e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être particulièrement distingué à la prise d'Alexandrie, aux assauts de Saint-Jean-d'Acre et à la prise de Matharieh.

Dernoncourt (Louis), sergent-major au 15e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite dans un combat de tirailleurs, où il fit sept Autrichiens et deux officiers prisonniers.

Derrieux ou Desrieux (Jean-Roch), maréchal-des-logis au 1er de chasseurs à cheval, obtint une carabine d'honneur, le 26 vendémiaire an ix, pour s'être emparé d'une pièce de canon au moment où elle allait faire feu sur son régiment.

Devillers (Philippe), trompette au 13e de chasseurs à cheval, reçut, le 14 ventôse an xi, le brevet d'une trompette d'honneur, pour avoir, dans un combat de cavalerie, dégagé deux officiers de son régiment tombés au pouvoir de l'ennemi.

Dervillers (Gabriel), sergent à la 4e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'attaque d'une redoute défendue par un bataillon autrichien, dont il tua le chef.

Desbordes (Pierre), caporal à la 24e légère, reçut un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer aux batailles de Montebello et de Marengo.

Descarreaux (Jérôme), maréchal-des-logis au 3e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé dans une charge de cavalerie sur plusieurs batteries ennemies.

Deschanges (Nicolas), sergent au 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite distinguée à Marengo et au passage de l'Adige.

Desenarte (Louis-Nicolas), adjudant-sous-officier au 22e de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait un colonel prisonnier pendant la première campagne de l'armée du Nord en Hollande.

Desgrès, chasseur à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour avoir fait cinq prisonniers à Marengo.

Deshayes (François-Joseph), maréchal-des-logis au 9e de hussards, obtint un sabre d'honneur et le grade de sous-lieutenant, le 10 prairial an xi, pour plusieurs actes de valeur, de patriotisme et d'humanité.

Desbuissart (Joseph), sergent à la 17e légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 brumaire an x, pour avoir

soutenu un combat inégal avec l'ennemi et lui avoir tué plusieurs hommes.

Desplan (Augustin), sergeut-mejor à le 3e demi-brigade de ligne, reçut un sabre d'honneur, la 28 fructidor en x, pour sa conduite distinguée pendant la guarra da 1792 à l'an x.

Despaux (François), caporal au 4e d'artillerie à pied, reçut une grenada d'honneur, le 29 germinal au x, pour s'être fait remarquar par son sang-froid et son couraga à l'armée d'Oriant.

Desrieux (Jean-Roch). Voyez Derrieux.

Dessaignes (Antoine), adjudant-sous-officier au 1er de cuirassiers, obtint un sabra d'honneur, la 4 vantôse an xi, pour s'être signalé pendant les précédentes campagnes.

Destrégard (Alexis), dragon au 4e régiment, reçut un fusil d'honnaur, le 10 prairial au xi, pour sa conduite distinguée dans une rencontra de son escadron avec un parti de cavaleria onnamia.

Desvallées (Pierre), fusilier à la 108e da ligna, reçut une grenade d'honneur, la 3 vendémiaire an x, pour avoir, devant Boulogne, contribué à rapousser l'ennemi qui cherchait à aborder le bâtiment qu'il montait.

Dété (François), sergent-major à la 107e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à la défansa d'un port.

Détry (Joseph), vétérinaire au 1er régimant, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'étra fait remarquer pandant les guerres da la révolution, de 1793 à 1800.

Deutschmann (Michel), brigadier au 7e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduita à l'attaque d'une position occupéa par un régiment d'infanterie autrichienne.

Devaux (Louis), sergent au 22e da ligne, obtint un fusil d'honnaur, le 28 brumaire en ix, pour s'être emparé, à Marengo, aidé de quatre de ses camarades, d'une pièce de canon qu'il tourna contre les colonnes autrichiennes.

Dévaux (Joseph), tambour à la 84e de ligne, reçut une paire de bagnettes d'honneur, le 10 prairial en xi, pour sa brillanta conduite à l'attaque d'un bois. Une blessure au bras gauche l'ayant forcé d'abandonner sa caisse, il s'ampara d'un fusil ennemi et chargea avec ses camarades.

Davin, brigadier des guides du général en chef de l'armée expéditionnaire de Saint-Domingue, reçut une carabine d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa belle conduite dans cette campagne difficile.

Devos (Henri), grenadier à cheval de la garde impériale, reçut une carabine d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir pris un étendard à l'ennemi et fait prisonnier l'officier qui le portait.

Devouge (Jean-Baptiste), soldat au 1er bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour avoir contribué à sauver deux pièces de canon au moment d'una mêlée de cavalerie.

Devouton (Claude), caporal à la 27e de ligne, obtint le brevet d'un fusil d'honneur, le 29 prairial an ix, pour avoir enlevé una pièce de canon à l'ennemi et fait plusieurs prisonniers.

Diény (Jacob), dragon au 5e régiment, eut un fusil d'honneur, la 28 brumaira an ix, pour s'être signalé dans una charga da cavalerie, pandant laquelle il tua ou blessa un grand nombre d'Autrichiens, s'empara da trois chevaux at fit cinq prisonniers.

Didiot (Pierre), maréchal-des-logis au 1er de hussards, reçut un sabre d'honnaur, le 10 prairial au xi, pour s'être fait remarquer dans une charge contra une colonne d'infanteria à laquella il fit plusieurs prisonniers.

Dilliaux (Jacques), sous-lieutenant à la 4e légère, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite pendant toutes les campagnes de l'armée d'Italie, de l'an iii à l'an x.

Diot (Etienne), dragon au 5e régiment, obtint un sabre d'honneur, le 28 brumaire an ix, pour s'être distingué, devant Crémone, dans plusieurs charges de cavalerie.

Dissos (Charles), chasseur à cheval dans la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir mis en fuite vingt hussards hongrois qui s'étaient trouvés sur sa route au moment où il allait porter une dépêche importante à son général.

Ditte (Antoine), brigadier au 9e da dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à la prise d'une position ennemie où il fit quelques prisonniers.

Ditte (Paul), maréchal-des-logis au 11e da dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé dans une charge contre une batteria d'artillerie légère, et s'être emparé d'une pièce de 8.

Dogon (Guillaume), cuirassier au 1er régimant, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite dans une charge contre un carré d'infanterie, dans lequel il pénétra des premiers.

Doin (Joseph), sergent-major à la 85e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial au xi, pour s'être fait remarquer à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre et avoir ramené un prisonnier arabe.

Doineau (Jean), fusilier à la 44e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour sa brillante conduite dans un combat d'avant-garde, où il fit deux soldats et un officier autrichiens prisonniers.

Doiteau (Michel), chasseur à cheval de la garde des consuls, eut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être vaillamment défendu, dans un engagement de tirailleurs, contre six cavaliers autrichiens, en avoir blessé deux mortellement et fait prendra la fuite aux quatre autres.

Domagny (Joseph), sergent à la 23e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 germinal an ix, pour avoir puissamment contribué à chasser l'ennemi d'une forte position.

Dommanget (Pierre-Clément), maréchal-des-logis au 10e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'étra fait remarquer dans une charge de cavalerie, où il fit deux prisonniers.

Donnenord (Claude), dragon au 8e régiment, reçut un fusil d'honneur, le 12 pluviôse an x, pour sa conduite distinguée au combat de Mesle-sur-Sartha contre les Vendéens.

Dotagné (André), soldat à la 96e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 24 vendémiaire an ix, pour avoir délivré son capitaine qui avait été fait prisonnier à Marengo.

Doubeyre (Joseph), grenadier à pied dans la garde impériale, reçut un fusil d'honneur, le 29 frimaire an x, pour s'être signalé, à Marengo, au enlevant un drapeau à l'ennemi.

Doucet (René), fourrier à la 4e demi-brigade da vétérans, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir constamment donné des preuves de valeur pendant les guerres précédentes.

Douatre (Jean-Baptiste), adjudant sous-officier, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa belle conduite pendant les campagnes de 1793 à l'an x.

Dozian (Tiburce), tambour à la 2e da ligne, reçut une paire de bagnettes d'honneur, le 24 thermidor an ix, pour s'être signalé dans un combat à l'armée du Rhin.

Draget (Claude), sergent à la 65e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'una colonna vendéenne et avoir tué un chef des insurgés.

Drouillet (Pierre), sergent à la 26e légère, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse en xi, pour s'être emparé d'une pièce de canon, avec l'aide de trois de ses camarades, et avoir tué trois canonniers.

Drouin (Joseph-Nicolas), maréchal-des-logis au 6e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite dans une charge de cavalerie, pendant laquelle il fit trois prisonniers et ramena quatre chevaux pris sur l'ennemi.

Desarvras (René), maréchal-des-logis aux grenadiers à cheval de la garde impériale, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un convoi de munitions de guerre, et avoir contribué à la prise du matériel et de l'escorte à laquelle il tua trois cavaliers.

Dubois (Charles-Joseph-Julien), maréchal-des-logis au 5e escadron du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite distinguée pendant les guerres de la liberté.

Dubois (François), grenadier à la 10e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 thermidor an ix, pour sa conduite à Marengo.

Dubouché (François), caporal à la 26e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite dans un engagement de tirailleurs dans lequel il s'empara d'un obusier et fit deux prisonniers.

Dubreuil (Jean-Baptiste-Bernard), dit *Gerville*, sous-lieutenant au 4e de dragons, obtint du directoire une paire de pistolets d'honneur, et reçut du 1er consul le brevet d'un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer dans plusieurs engagements.

Dubuard (Jean-Marie), dit *Martin*, maréchal-des-logis au 5e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 14 prairial an ix, pour s'être signalé à la prise de Kehl, au siége de Saint-Jean-d'Acre, à la révolte du Caire et à la bataille d'Aboukir.

Dubecq (Guilain), sergent au 65e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'une position ennemie.

Dubuis (Jean-Marie), grenadier à la 58e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa belle conduite pendant les campagnes de 1799 à 1800.

Dubut (Jacques-François), cuirassier au 7e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être conduit avec la plus grande distinction dans une charge qui décida la victoire, pour être arrivé seul sur une batterie et avoir contribué au succès de la journée.

Duchat (Augustin), sergent au 20e léger, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an viii, pour s'être signalé à l'attaque et à la prise d'un village.

Duchatel, grenadier dans la 48e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 27 germinal an ix, pour avoir fait un officier général prisonnier à la bataille de Hohenlinden.

Duchemin (Jean-Jacques), adjudant-sous-officier au 3e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir sauvé les pièces auxquelles il appartenait, deux fois compromises dans un engagement de cavalerie.

Duchesne (Pierre-Julien-Thierry), sergent dans le 2e bataillon franc de l'Ouest, obtint un fusil d'honneur, le 22 floréal an ix, pour être sauté le premier à l'abordage d'un bâtiment anglais qui fut capturé.

Duchoist (Joseph), caporal à la 96e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Duclerc (Louis), grenadier à la 85e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 thermidor an ix, pour sa conduite distinguée dans un engagement de tirailleurs, pendant lequel il fit un officier prisonnier.

Dufaut (Pierre), grenadier à la 101e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être arrivé l'un des premiers à l'attaque d'une redoute enlevée à la baïonnette, sous le feu meurtrier de l'ennemi.

Dufaut (Pierre), grenadier au 18e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour s'être signalé dans un combat d'avant-garde, pendant lequel il fit plusieurs prisonniers et fut blessé de deux coups de feu.

Dufetrel (Jean-Chrysostôme), dragon au 3e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 20 brumaire an ix, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Orient.

Duffaut (Jean-Victor-Denis), grenadier à la 10e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an viii, pour être pénétré l'un des premiers dans une redoute ennemie défendue par 200 hommes.

Dufresne, maréchal-des-logis à la 25e légion de gendarmerie, obtint un mousqueton d'honneur, le 9 frimaire an ix, pour la bravoure et le sang-froid qu'il déploya, à la tête de sa brigade, dans l'arrestation d'une bande de brigands.

Dugain (Charles), caporal à la 79e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué à l'armée de l'Ouest dans un combat de nuit contre un corps vendéen, avoir fait trois prisonniers et mis vingt hommes en fuite.

Duhamel (Servain-Pierre), maître charpentier à bord du vaisseau *le Desaix*, reçut le brevet d'une hache d'abordage d'honneur pour s'être fait remarquer au combat naval d'Algésiras.

Durand (Nicolas), tambour à la 23e légère, reçut le brevet d'une paire de baguettes d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite à l'attaque d'une position ennemie.

Duhette (Marie-François), maréchal-des-logis à la 21e légion de gendarmerie, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir lutté corps à corps avec six brigands dans une battue exécutée dans un bois et qui eut pour résultat l'arrestation de toute la bande.

Dumaile (Jean), fourrier à la 58e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être fait remarquer sur la frégate *la Muiron*, au combat naval d'Algésiras.

Dumangeon (Joseph), fourrier à la 61e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an xi, pour sa bravoure pendant la campagne de l'armée d'Orient.

Dumont (Louis-Charles), lieutenant au 5e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée sur le continent et à l'armée d'Égypte.

Dumony, sergent-major au 5e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 5 brumaire an xi, pour s'être distingué à l'armée du Rhin.

Dumoulin (Lambert), armurier à la 75e de ligne, reçut une grenade d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être signalé à la bataille d'Aboukir.

Dunaime (Jacques), cavalier au 1er régiment de carabiniers, reçut un mousqueton d'honneur, le 22 thermidor an viii, pour sa brillante conduite au passage du Danube, où il enleva un drapeau à l'ennemi et fit prisonnier celui qui le portait.

Durand (Joseph), tambour à la 18e de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour s'être distingué à l'armée d'Orient.

Durois, soldat au 20e régiment de cavalerie, obtint un mousqueton d'honneur, le 19 pluviôse an viii, pour s'être signalé à l'attaque d'un carré ennemi au milieu duquel il pénétra après avoir enfoncé les deux premières files.

Dupain (François), sergent à la 62e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être précipité sur une batterie chargée à mitraille et avoir tué à coups de baïonnette plusieurs canonniers russes sur leurs pièces.

Duparc (Nicolas), maître-calfat sur le vaisseau *l'Indivisible*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être distingué à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Dupas, brigadier à la 6e légion de gendarmerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 7 floréal an x, pour l'intrépidité et l'intelligence qu'il déploya dans l'arrestation de trois brigands qui infestaient un canton du Cher.

Dupille (Louis), sergent au 22e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 brumaire an xi, pour s'être signalé à Marengo.

Dupin, sergent à la 16e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être distingué pendant la campagne de l'armée du Rhin de 1799 et 1800.

Duplaine (Jean-Baptiste), sergent à la 85e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 1er vendémiaire an vi, pour s'être emparé d'une pièce de canon à l'affaire de Cimbra, qu'il tourna contre l'ennemi.

Duplant (Benoît), maréchal-des-logis au 1er de carabiniers, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée pendant les premières guerres de la révolution.

Dupont (Jean-Louis), maréchal-des-logis-chef au 6e de chasseurs à cheval, eut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer aux armées du Danube et d'Helvétie.

Dupont (Jean-Baptiste), caporal au 22e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 brumaire an xi, pour s'être signalé à Marengo.

Dupont (Pierre), sergent-major au 15e léger, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, comme récompense de ses valeureux services aux armées d'Allemagne, d'Italie et des Grisons.

Dupont (Claude-François-Marie), sergent-major au 12e léger, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être entré l'un des premiers dans les lignes ennemies et avoir contribué à la prise de toute son artillerie.

Dupeis (Germain), sergent au 2e bataillon de pontonniers, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être signalé par son habileté et son courage pendant les campagnes des armées du Rhin et d'Helvétie de 1799 à 1801.

Dupuis (Jean-Baptiste-Etienne), matelot-timonnier sur le vaisseau *le Dix-Août*, reçut une grenade d'honneur, le 12 brumaire an x, pour s'être fait remarquer à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Dupuy (Guillaume), dit *Bidachon*, grenadier à pied de la garde impériale, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à la prise d'une redoute défendue par deux batteries.

Durand (Alexis), sergent au 25e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer pendant toutes les campagnes de l'armée d'Egypte.

Durand (Jean), sergent à la 85e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Durand (Louis), sergent-major à la 96e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an xi, pour sa conduite distinguée, à la bataille de Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette.

Durat (Claude), sergent de grenadiers à la 22e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être emparé d'une pièce de canon, à Marengo, et l'avoir tournée contre l'ennemi.

Duret (Jean-Nicolas), sergent-major au 108e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 prairial an x, pour avoir sauvé le drapeau de son régiment.

Durocher (Alexandre), sous-lieutenant au 3e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, en récompense de sa bravoure pendant les dernières campagnes.

Durot (Claude), sergent à la 96e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an xi, pour s'être distingué à Marengo.

Durpt (Jean), grenadier à la 48e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être monté le premier à l'assaut d'un retranchement et avoir tué plusieurs Autrichiens à la baïonnette.

Durret (Jean-Baptiste), gendarme, obtint le 4 pluviôse an xi, le brevet d'un mousqueton d'honneur, pour avoir, quoique grièvement blessé dans une lutte contre deux malfaiteurs, conservé assez de force et de courage pour s'en rendre maître.

Durva (Amand), grenadier à la 53e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué à l'armée du Rhin pendant les campagnes de 1799 et 1800.

Dury (Pierre), sergent à la 12e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer aux armées d'Italie, d'Helvétie et du Rhin, de l'an ii à l'an x.

Dusart (Léon-Joseph), dragon au 14e régiment, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite pendant les campagnes de l'armée d'Orient.

Dutemple (Joseph-Jean), brigadier au 3e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé à l'armée du Rhin et à la prise de Stuttgard, où il sauva une pièce de 8.

Dutroia (Pierre-Joseph), maréchal-des-logis dans l'artillerie à cheval de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour la bravoure qu'il déploya pendant les campagnes d'Egypte et de Syrie.

Duty (Antoine), sergent-major à la 63e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an xi, pour avoir attaqué, à la tête de vingt-cinq hommes, une bande de 200 à 300 brigands sur les frontières d'Espagne et l'avoir mis en fuite.

Duval (Georges), grenadier à la 3e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué à la prise d'un mamelon défendu par deux batteries.

Duval (Gilles), caporal à la 4e demi-brigade d'artillerie de marine, reçut un fusil d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être fait remarquer à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Duval (Jean-Baptiste), gendarme à la 15e légion, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'une bande de brigands, qu'il parvint à repousser.

Duzas (Pierre-Martin), sergent-major, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite pendant toutes les guerres de la liberté.

E.

Eberdinger (Jean-Michel), maréchal-des-logis au 10e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 15 fructidor an xi, pour avoir fait mettre bas les armes à un bataillon ennemi, avec une patrouille de cinq hommes.

Eberlé (Gaspard), chef de brigade (colonel) de la 1re provisoire de l'armée d'Orient, reçut un sabre d'honneur, le 12 germinal an x, pour sa valeureuse conduite pendant toutes les guerres de 1792 à l'an x, et notamment pendant les campagnes d'Egypte et de Syrie (1).

Eberlin (Christian), maréchal-des-logis au 3e de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur, le 29 brumaire an xii,

(1) Il devint général de brigade et chevalier de l'Empire.

pour la bravoure qu'il déploya dans plusieurs charges de cavalerie.

EDELINE (Louis), sergent au 6e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée à l'attaque d'un village occupé par un corps vendéen, auquel il fit sept prisonniers.

EDIARD (Joseph), maréchal-des-logis au 10e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être signalé pendant les guerres de 1795 à 1801.

EGLIN (Martin), caporal à la 9e compagnie d'ouvriers d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an XI, pour sa belle conduite aux armées de Sambre et Meuse et du Rhin.

ELLIOTTE (Jean), grenadier à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 29 thermidor an VII, pour s'être distingué au siége de Saint-Jean-d'Acre.

EMAULT (Louis), gendarme de la garde impériale, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante conduite à l'attaque de deux batteries autrichiennes, où il tua trois canonniers sur leurs pièces.

EMERY (Pierre), capitaine au 75e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 1er pluviôse an X, pour s'être fait particulièrement remarquer, pendant toute la durée des campagnes des armées du Nord, du Rhin, d'Helvétie et d'Egypte, aux siéges de Toulon et de Saint-Jean-d'Acre, et à la bataille d'Aboukir.

EMMANBLLY (Jean-Baptiste), chasseur à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 20 fructidor an X, pour avoir chargé plusieurs fois l'ennemi à la baïonnette à la bataille de Marengo.

ENCHERY (Pierre), brigadier au 21e de cavalerie, obtint une carabine d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être fait remarquer dans une charge dirigée contre un carré autrichien.

EON (Jean), fusilier à la 42e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait quatre prisonniers, dont un officier, à la prise d'un village ennemi.

ERHARD (Philippe), maréchal-des-logis au 8e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer à l'armée du Rhin (1800), dans une charge de cavalerie contre une forte colonne d'infanterie autrichienne.

ERNOU (Louis-Joseph), brigadier au 5e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être signalé pendant la campagne d'Egypte, de 1799 à 1801.

ERRARD (Etienne), caporal à la 14e légère, obtint un fusil d'honneur, le 15 ventôse an XI, pour avoir attaqué seul un peloton de quatorze hommes, tué l'officier qui le commandait et fait cinq prisonniers.

ESTIENNE (André), tambour à la 51e de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 20 fructidor an X, pour sa conduite distinguée et sa bravoure éclatante aux batailles d'Arcole et de Marengo (1).

EVRARD (Jean-Nicolas), sergent-major à la 20e de ligne, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer, en l'an VII, par son courage et sa présence d'esprit dans une reconnaissance de bois à l'armée du Rhin.

EVRARD (Joseph-Louis), aide-canonnier sur la canonnière *le Volcan*, reçut une hache d'abordage d'honneur pour sa valeureuse conduite au combat naval d'Algésiras.

EYDIÈRE (Pierre-Joseph), brigadier au 4e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour avoir contribué par sa bravoure à la défense de deux pièces chargées par deux escadrons ennemis.

F.

FACDONEL (Mathurin), sergent à la 43e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir, à Marengo, rallié plusieurs soldats en déroute et les avoir ramenés au combat.

FAIVRE (François), maréchal-des-logis au 2e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être distingué à la bataille de Zurick (27 thermidor an VII).

FALCON (Honoré), maréchal-des-logis au 1er régiment d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 18 pluviôse an XI, pour la bravoure qu'il déploya pendant les campagnes d'Egypte.

FALIN (Jean-François), maréchal-des-logis au 5e de chasseurs à cheval, eut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être emparé, dans une charge de cavalerie, d'une pièce de 8 dirigée contre son régiment.

FARNOT (Jean), soldat à la 53e de ligne, fut compris, quoique mort en l'an IX, pour le brevet d'un fusil d'honneur, le 27 germinal de cette année, pour s'être emparé d'une pièce de canon à la bataille de Ham (Bavière).

FAUBERT (Rolland), aspirant-canonnier à la 6e demi-brigade d'artillerie de marine, reçut un fusil d'honneur, le 11 brumaire an X, pour sa conduite distinguée au combat naval d'Algésiras.

FAUCIER (Laurent), gendarme à la 24e légion, obtint une carabine d'honneur, le 6 germinal an X, pour avoir tué dans une ferme trois brigands qui s'y étaient réfugiés, après un combat acharné.

FAURE, caporal à la 12e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour être entré le premier dans un bois occupé par l'ennemi et avoir fait deux prisonniers.

FAUSSEMAGNE (Jean), soldat au 4e bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 14 ventôse an XI, pour avoir défendu avec un grand courage la pièce à laquelle il était attaché.

FAUVEL, fusilier au 22e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être fait remarquer à la défense d'une position attaquée par l'ennemi.

FAUVELLE (Nicolas), grenadier à cheval de la garde impériale, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa brillante conduite dans une charge de cavalerie, où il fit trois prisonniers.

FAVARD (Loup), fusilier à la 46e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an XI, pour s'être signalé à l'armée de l'Ouest, dans un engagement contre les Vendéens.

FAVIER (François), sergent à la 29e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être distingué pendant toute la durée des campagnes de la révolution.

FAVIER (Louis), caporal au 4e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 29 prairial an X, pour sa belle conduite à l'armée d'Egypte et au siége d'Aboukir.

FAVRE (Jean-Joseph), maréchal-des-logis au 25e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 10 pluviôse an XI, pour s'être signalé au passage du pont de la Secchia, et avoir fait des prisonniers.

FELDER (Charles), maréchal-des-logis au 23e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X,

(1) Mort tambour-major de la 10e légion de la garde nationale de Paris, le 29 décembre 1837.

pour sa conduite à l'attaque de deux batteries ennemies, sur lesquelles il arriva un des premiers.

Fradonnet (Jean-Pierre), caporal à la 55ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 26 prairial an IX, pour avoir servi avec honneur aux armées d'Allemagne et d'Italie, de 1792 à l'an IX.

Frary (Philippe), matelot-timonnier sur la canonnière *l'Etna*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être fait remarquer au combat de la flottille de Boulogne du 27 thermidor an IX, où il eut la main droite emportée par un boulet.

Ferrand (Bruno-Louis), matelot sur le vaisseau *le Dix Août*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être signalé à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Ferry (Jean-Baptiste), sergent au 51ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour plusieurs actions d'éclat pendant les campagnes précédentes, notamment à Hohenlinden, où il s'empara, aidé de cinq de ses camarades, de quatre pièces de canon.

Fesain (Louis), sergent-major au 50ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an X, pour s'être frayé un passage à la baïonnette à travers vingt soldats autrichiens et avoir fait trois prisonniers.

Fèvre, sapeur au 4ᵉ bataillon, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être distingué à l'attaque d'un retranchement ennemi, qu'il franchit l'un des premiers.

Fèvre (Nicolas), fusilier à la 22ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 brumaire an IX, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Fievez, dit *Paimin*, brigadier au 13ᵉ de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé dans un combat de cavalerie, pendant lequel il tua ou blessa plusieurs cuirassiers autrichiens et fit cinq prisonniers, dont un officier.

Filhard (Jean-Michel), maréchal-des-logis au 20ᵉ de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour plusieurs actions d'éclat, particulièrement à Elchingen, où il fit neuf prisonniers.

Filleul (Célestin), maréchal-des-logis au 1ᵉʳ de hussards, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir tué un chef d'escadron autrichien et délivré son capitaine qui venait d'être fait prisonnier.

Fillion (Claude), caporal aux chasseurs à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 27 frimaire an XI, pour s'être distingué à Marengo dans plusieurs charges à la baïonnette.

Fischer (Mathieu), grenadier à la 74ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 messidor an XI, pour s'être fait remarquer au siége de Gênes, en 1800.

Flambrion (François), sergent au 11ᵉ de ligne, obtint, le 19 ventôse an XI, le brevet d'un fusil d'honneur pour sa conduite distinguée pendant la campagne de 1800 à l'armée d'Italie.

Flers (Joseph-Marie), caporal à la 88ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 prairial an X, pour s'être signalé au siége de Saint-Jean-d'Acre et à la bataille d'Alexandrie, armée d'Orient.

Fleury (Claude), caporal à la 24ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 18 prairial an XI, pour sa bravoure pendant les guerres de 1796 à 1799.

Fleury (Pierre), sergent au 3ᵉ bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée à l'armée du Rhin, de 1799 à 1801.

Floquet, mineur à la 5ᵉ compagnie, reçut une grenade d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer dans tous les travaux de siége entrepris en Egypte, pendant la durée de cette expédition.

Floux (François), quartier-maître sur la frégate *la Muiron*, reçut le brevet d'une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour la bravoure, l'intelligence et le sang-froid qu'il déploya à la bataille navale d'Algésiras.

Fornade (Jean-François), brigadier dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 19 pluviôse an XI, pour sa brillante conduite aux armées des Pyrénées, d'Italie et d'Egypte.

Fontaine (Nicolas), caporal à la 13ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être distingué pendant les guerres de 1793 à 1796, et à l'armée d'Egypte de 1797 à 1801.

Fontanies (Albinien), brigadier au 8ᵉ de hussards, reçut un mousqueton d'honneur, le 7 messidor an VIII, pour s'être fait particulièrement remarquer à la bataille de Stokach dans une charge de cavalerie, où il fit prisonnier le colonel du régiment de Kraints.

Fontanelle (Louis), caporal à la 28ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 nivôse an XI, pour avoir soutenu avec vigueur, à Marengo, plusieurs charges à la baïonnette contre les attaques réitérées de l'ennemi.

Forné (Jean-Louis), capitaine-adjudant major au 4ᵉ de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être couvert de gloire à l'affaire de Friedberg, où, avec un faible détachement, il fit trente prisonniers.

Forschetaix (Michel), sergent à la 24ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 11 germinal an XI, pour sa brillante conduite à l'affaire de Bremgarten (Helvétie).

Foucault (Gervais), sergent au 28ᵉ léger, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir contribué par sa bonne contenance et avec quatre hommes de sa compagnie à la prise d'une redoute et de 500 prisonniers.

Foucher (Louis), caporal à la 18ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Egypte, et particulièrement au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Fouilloux (Pierre), carabinier à la 18ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Italie dans un engagement d'avant-garde pendant lequel il fit plusieurs prisonniers et s'empara d'une pièce de canon.

Foulrois (François), fusilier à la 36ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an XI, pour s'être signalé dans un combat de tirailleurs, pendant lequel il fit un officier et trois Autrichiens prisonniers.

Fouquet (Pierre), tambour à la 52ᵉ de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa valeur pendant la campagne de l'armée de l'Ouest contre les insurgés de la Vendée.

Forcade (Jean), soldat à la 4ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 thermidor an X, pour avoir fait un colonel autrichien prisonnier à la bataille de Bassano, et pour sa belle conduite à Arcole.

Fourmont (Jean), dragon au 20ᵉ régiment, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer pendant les guerres de la révolution de 1792 à 1798, et à l'armée d'Egypte.

Fournier (Adrien), sergent à la 16ᵉ légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa belle conduite pendant les campagnes de 1793 à 1799, et à l'armée d'Italie en 1800.

Fournier (François), capitaine à la 32ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 ventôse an X, pour s'être distingué aux armées d'Italie et d'Orient, notamment au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Fradel (Joseph), grenadier à la 32ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an XI, pour s'être fait remarquer pendant toutes les campagnes d'Egypte et de Syrie.

Fradin (Pierre), caporal à la 50ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée à la prise d'un retranchement ennemi.

Franchet (Henri), maréchal-des-logis au 5ᵉ bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir, dans une charge de cavalerie ennemie, sauvé les pièces de la batterie à laquelle il était attaché.

François (Edme), carabinier à la 23ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être particulièrement distingué pendant la campagne de 1800 en Italie.

François (Jean), grenadier à la 72ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être signalé dans une rencontre avec un corps vendéen.

François (Pierre), sapeur au 4ᵉ bataillon, reçut le brevet d'une grenade d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer pendant la campagne de l'armée du Rhin de 1800.

Fermiot (Pierre), sergent à la 93ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir déployé le plus grand courage à l'attaque d'une position ennemie.

Fresnais (Jean-Baptiste), tambour à la 37ᵉ de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 27 prairial an viii, pour sa brillante conduite à l'affaire de Mœskirch, le 15 du même mois.

Frick (Joseph), caporal au 5ᵉ d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 5 brumaire an xi, pour s'être conduit avec une grande valeur au passage de l'Adige et à Marengo.

Frisdbarch (Joseph), trompette dans les guides du général en chef de l'armée, reçut une trompette d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé au passage du Necker.

Fries (Daniel), adjudant-sous-officier au 3ᵉ de hussards, eut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir chargé seul, à l'armée du Rhin, un parti ennemi, fait prisonniers un capitaine et 53 hussards qu'il ramena avec leurs chevaux.

Fritz (François), brigadier au 1ᵉʳ de hussards, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo, pendant laquelle il fit plusieurs prisonniers.

Frossard (Urbanne), sergent à la 55ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution à la prise d'Ascoli (armée de Naples).

Fuchot (Jean-Baptiste), caporal à la 20ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'armée du Rhin dans un combat de tirailleurs, pendant lequel il fit plusieurs prisonniers, dont deux officiers.

Fuchs (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 2ᵉ de hussards, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir fait avec distinction les guerres de la révolution de 1793 à 1799, et s'être signalé à l'armée du Rhin en 1800.

G.

Gabarus (Joseph), sergent à la 28ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir donné des preuves de valeur de 1794 à 1799, et s'être distingué à Marengo.

Gachet (Raymond), carabinier à la 24ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer à Marengo, en contribuant à enlever une pièce de canon à l'ennemi.

Gacon (Antoine), carabinier à la 22ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 thermidor an x, pour s'être signalé au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Gacon-Camos (Louis), carabinier à la 28ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite à la prise d'un retranchement ennemi, où il pénétra le premier et s'empara d'une pièce de 8.

Gadant (Nicolas-Jean-Baptiste), grenadier à la 96ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an xi, pour avoir, en se précipitant dans les rangs ennemis, sauvé son capitaine qui avait été fait prisonnier à Marengo.

Gaget (Claude-Jérôme), sergent au 2ᵉ d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être signalé à l'armée d'Helvétie pendant la campagne de 1799.

Gaillau (Michel), grenadier à la 51ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 26 messidor an xi, pour sa brillante conduite dans un engagement de tirailleurs, pendant la campagne du Rhin en 1800.

Gailliot (Antoine), gendarme d'élite de la garde impériale, reçut une carabine d'honneur, le 29 messidor an xi, pour s'être emparé, à Marengo, avec l'aide de deux de ses camarades, d'une pièce de canon abandonnée.

Galbois (René), chasseur à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 5 frimaire an xi, pour s'être distingué dans une sortie de la garnison de Mayence, et avoir enlevé un drapeau et une pièce de canon à l'ennemi.

Galbu (Michel), dragon au 19ᵉ régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 13 frimaire an x, pour un acte de dévouement qui sauva les dépêches importantes dont était chargé un aide-de-camp qu'il escortait.

Galla (Pierre-Jean-Claude), chasseur au 11ᵉ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour s'être distingué au passage du Rhin, à Neuwied, et s'être emparé, aidé de deux de ses camarades, de deux pièces de canon.

Gallerand (Jacques), maréchal-des-logis au 6ᵉ de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes de 1793 à 1800.

Gallet (Jean), sergent à la 63ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour avoir contribué à disperser une bande de brigands et tué le chef de la troupe d'un coup de baïonnette.

Gallien (Etienne-Aristide), adjudant-sous-officier au 5ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée aux armées des Alpes, d'Italie et du Rhin, de l'an ii à l'an x.

Galnout (Jean-Baptiste), sergent au 4ᵉ bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 27 floréal an xi, pour sa brillante conduite à l'armée du Rhin pendant la campagne de 1800.

Gardon (Nicolas), maréchal-des-logis au 6ᵉ de chasseurs à cheval, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé dans une charge sur une batterie autrichienne et avoir tué plusieurs canonniers.

Garnard (Guillaume), brigadier au 13ᵉ de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être précipité, dans un combat d'avant-garde sur un bataillon autrichien et en avoir tué le chef.

Gardanne (Gaspard-Amédée), général de division, reçut le brevet d'un sabre d'honneur, le 7 messidor an xi, pour ses brillants services à l'armée d'Italie, de l'an ii à la bataille de Marengo où il se couvrit de gloire.

Gariel (Etienne), maréchal-des-logis au 8ᵉ d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 8 germinal an xi, pour sa conduite distinguée à l'affaire du 10 frimaire même année (armée du Rhin).

Garivet (Jean), caporal à la 57ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 25 prairial an viii, pour avoir fait un officier supérieur prisonnier à l'affaire de Memmingen (armée du Rhin).

Garnier (Hubert), fusilier à la 83e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer à la bataille de Mœskirch, où il fit quatre prisonniers.

Garnier (Jean-Baptiste), capitaine à la 43e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour s'être conduit avec une grande distinction aux armées du Rhin et d'Italie, de 1792 à 1801.

Garnier (Jean-Baptiste), grenadier à la 66e demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an xi, pour s'être signalé à l'armée de l'Ouest, de 1801 à 1803.

Garnier (Jean-Joseph), chasseur à cheval de la garde des consuls, eut un sabre d'honneur, le 28 vendémiaire en xi, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Garo (Joachim), chasseur à pied à la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer, à Marengo, dans un engagement de tirailleurs, où il fit trois prisonniers et s'empara d'une pièce abandonnée par l'ennemi.

Garreau (François), sergent à la 7e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être pénétré l'un des premiers dans une redoute et s'être emparé d'un obusier.

Garreau (Louis), sergent à la 31e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 11 fructidor an xi, pour avoir fait avec distinction les guerres de la révolution de 1793 à 1799 et celle de 1800 à l'armée du Rhin.

Garrel (Claude-François), fusilier à la 28e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 frimaire an ix, pour sa conduite remarquable, à Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette.

Garrick (Jean), caporal au 1er bataillon de pontonniers, reçut une grenade d'honneur, le 28 vendémiaire an ix, pour s'être signalé au passage du Rhin, à Reichlingen, en 1800.

Garrigue, grenadier à la 18e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes d'Égypte de 1798 à 1801.

Gaspard (Nicolas), tambour à la 22e légère, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 28 fructidor an ix, pour sa grande bravoure au siége de Saint-Jean-d'Acre, dans une attaque à la baïonnette.

Gauché (François), aide canonnier au 1er bataillon d'artillerie de marine, eut une grenade d'honneur, le 11 frimaire an x, pour sa belle conduite sur le vaisseau *le Formidable*, à la bataille navale d'Algésiras.

Gauché (Pierre), caporal à la 37e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué dans un combat de tirailleurs, où il fit mettre bas les armes à sept Autrichiens.

Gaudin (Claude), caporal au 1er d'artillerie à pied, obtint le brevet d'une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé à l'armée de l'Ouest, par sa bravoure et la justesse de son tir.

Gaudinat (Jean-Baptiste), sergent-major au 3e d'artillerie à pied, obtint un fusil d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque du fort de Kehl, aux armées d'Helvétie et du Rhin en 1799 et 1800.

Gaudrain (Pierre-François), fusilier à la 60e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être distingué, à l'armée de l'Ouest, dans une rencontre avec les Vendéens, auxquels il fit deux prisonniers.

Gaudron (Philibert), gendarme à la 1re légion, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour le sang-froid et la bravoure qu'il déploya à l'attaque d'une bande de voleurs, en avoir tué deux et arrêté un troisième.

Gaullier (François), sergent à la 6e légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution à la bataille de Marengo.

Gauthier (Claude-Nicolas-Benoît), maréchal-des-logis au 4e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé par deux actions d'éclat à l'armée de Hollande, notamment dans la dernière, où il fit 400 prisonniers.

Gauthier (Jean-Pierre), dit *Leclerc*, chef d'escadron au 18e de dragons (1), reçut un sabre d'honneur, le 19 floréal an ix, pour s'être conduit avec une grande valeur pendant la campagne de l'expédition d'Égypte de l'an vi à l'an x.

Gauthier (Prothade), tambour à la 38e de ligne, reçut le brevet d'une paire de baguettes d'honneur, le 1er floréal an ix, pour s'être fait remarquer au passage de l'Inn, où il fit plusieurs prisonniers.

Gautier (Joseph-Charles), caporal au 2e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être signalé à l'armée du Rhin pendant la campagne de 1800.

Gay (Pierre), sergent à la 60e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être emparé d'une pièce de canon dans un combat contre un corps de Vendéens.

Gay (Pierre), sergent au 4e d'artillerie à pied, eut un fusil d'honneur, le 29 germinal an x, pour s'être distingué aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre, où il pénétra par l'embrasure d'une batterie et encloua trois pièces.

Gayol (Jean-Baptiste), tambour-major à la 32e de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 9 ventôse an x, pour sa brillante conduite au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Geay (Blaise), chasseur à pied de la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 29 germinal an x, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Geay (Saturnin), gendarme à la 27e légion, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite dans l'escorte d'un convoi, où, lui troisième, il repoussa huit brigands armés, dont deux restèrent sur le terrain.

Gehin (Jean-François), adjudant-sous-officier à la 6e légère, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour avoir sauvé à Marengo, par son dévouement et son courage, le général en chef menacé par un escadron ennemi.

Gela (Louis), canonnier au 4e d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être distingué dans toutes les affaires où il s'est trouvé, tant sur le continent qu'en Égypte.

Gellin (Jacques), caporal à la 2e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé, à l'armée d'Italie, à l'attaque d'une position défendue par de l'artillerie.

Gelminger (Nicolas), hussard au 8e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée pendant la campagne de 1800 à l'armée du Rhin.

Gely (Louis), sergent à la 85e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 1er vendémiaire an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre.

Gency, maréchal-des-logis aux grenadiers à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé, à Marengo, dans une charge contre une batterie ennemie qui fut enlevée.

Gendre (François), caporal à la 16e légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer dans un combat de tirailleurs pendant la campagne d'Italie de 1800.

(1) Devenu général de brigade en 1813.

Genevois (Antoine), caporal à la 21ᵉ légère, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa belle conduite au passage du Mincio, 1800.

Geoffroy (Louis), fusilier à la 76ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 thermidor an x, pour la bravoure qu'il déploya au siége de Kehl ; attaqué par quatre Autrichiens, il en tue deux, blesse le troisième et fait le quatrième prisonnier.

Georges, gendarme à la 19ᵉ légion, reçut le 28 fructidor an x, le brevet d'un mousqueton d'honneur, pour s'être distingué à l'attaque et à la prise d'une bande de brigands.

Geoacin (François), caporal à la 44ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour avoir lutté, à Marengo, avec sept soldats de sa compagnie, contre un corps de cavalerie ennemie.

Gérard (Benoît), sergent à la 22ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 brumaire an ix, pour avoir fait prisonniers plusieurs soldats vendéens qu'il ramena au quartier général.

Gérard (Jean-François), chef d'escadron au 20ᵉ régiment de cavalerie, obtint un sabre d'honneur, le 21 messidor an ix, pour sa conduite distinguée pendant les guerres de la liberté, notamment à Marengo, où, dans diverses charges de cavalerie, il enleva à l'ennemi quatre pièces de canon, un caisson, un drapeau, et contribua par son intrépidité à la prise de 5,500 Autrichiens.

Geraault (Augustin), sergent au 2ᵉ bataillon de pontonniers, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour sa conduite pendant les campagnes de 1793 à 1801.

Gerat (Pierre), gendarme à la 12ᵉ légion, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé à l'attaque d'une bande de brigands, en avoir tué deux et pris un troisième.

Gervais (Nicolas), dit *Montigny*, brigadier au 10ᵉ de dragons, reçut un mousqueton d'honneur, le 21 messidor an ix, pour être pénétré seul dans Rastadt, an iv, avoir pris seize soldats et quatre canonniers.

Gevenot (Louis), chasseur à la 16ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer en 1800 à l'armée d'Italie, dans un combat de tirailleurs, où il prit un officier et cinq soldats autrichiens.

Gévolde (Jean-Pierre-François), canonnier au 8ᵉ d'artillerie à pied, embarqué sur le vaisseau *l'Indivisible*, obtint un fusil d'honneur, le 11 brumaire an x, pour avoir donné des preuves du plus grand courage à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Gibouin, sergent à la 36ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir montré beaucoup de résolution, à l'armée d'Helvétie, dans un combat partiel où il fit plusieurs prisonniers et contribua à la prise d'une pièce de canon.

Gilbert (Bonaventure), caporal à la 63ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 20 germinal an viii, pour sa conduite à l'armée d'Italie en 1800.

Gilbert (Pierre), sergent à la 64ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite dans un engagement de tirailleurs pendant lequel il fit un officier prisonnier et s'empara d'une pièce de canon.

Gilles (Pierre), caporal à la 19ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer aux armées des Alpes et d'Italie et pendant l'occupation de l'île de Malte.

Gilles (Nicolas-Thomas), aide-canonnier sur le vaisseau *le Formidable*, obtint une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé au combat naval d'Algésiras.

Gillet (Jean-Baptiste), brigadier dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir chargé seul, à Marengo, sur une pièce de canon dont il se rendit maître, après avoir tué trois canonniers qui la servaient.

Gillet (Joseph), maréchal-des-logis au 5ᵉ bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour le courage dont il fit preuve de 1793 à l'an vii.

Gillet (Michel), maréchal-des-logis au 7ᵉ de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour la bravoure qu'il déploya aux armées d'Allemagne et d'Italie de 1792 à l'an ix.

Gillet (Pierre Jean), brigadier au 11ᵉ de chasseurs à cheval, obtint une carabine d'honneur, le 27 germinal an ix, pour s'être emparé d'un obusier à la bataille de Hohenlinden.

Gillion (Pierre), sergent à la 34ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être signalé pendant les campagnes de 1799 à 1801 à l'armée d'Italie.

Gindre (Joseph), sergent de grenadiers à la 43ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour avoir contribué, à Marengo, à la prise de onze soldats autrichiens.

Giovanoni (Dominique-Marie), lieutenant à la 57ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 vendémiaire an xi, pour plusieurs actes de bravoure sur le continent et en mer de 1792 à l'an x.

Girard (Pierre), sergent à la 5ᵉ compagnie de mineurs, reçut un fusil d'honneur, le 29 germinal an x pour sa conduite distinguée en Egypte et en Syrie, notamment au siége de Jaffa.

Girardel (Jean-Baptiste), dit *Mariot*, caporal dans les chasseurs à pied de la garde des consuls, obtint un sabre d'honneur, le 13 floréal an x, pour s'être fait remarquer aux batailles de Saint-Georges, de Caldiero et d'Arcole, où il enleva deux pièces de canon.

Girardot (Jean), brigadier aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour les marques de valeur qu'il donna à Marengo.

Giraud (François), sergent-major à la 5ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée dans un engagement général de tirailleurs, pendant lequel il attaqua avec sept hommes un poste d'avant-garde et lui fit douze prisonniers.

Giraud (Michel), maître-armurier de marine sur la frégate *la Muiron*, obtint une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa brillante valeur au combat naval d'Algésiras.

Giraud (Pierre), grenadier à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir pris trois pièces de canon, dans une charge contre une batterie ennemie.

Giral (Georges), chasseur à pied dans la garde des consuls, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir chargé à la baïonnette sur les colonnes autrichiennes, avoir tué beaucoup de monde à l'ennemi et fait deux prisonniers.

Gironce (Jean Pierre), carabinier à la 28ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir mis en déroute, avec douze hommes, une colonne ennemie et lui avoir fait dix-sept prisonniers, dont deux officiers.

Giroux (Pierre), brigadier au 18ᵉ de dragons, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Egypte, particulièrement à la bataille des Pyramides.

Gitton, canonnier au 8ᵉ d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir donné des preuves de bravoure pendant les campagnes d'Egypte de 1798 à 1801.

Gladel (Jacques), sergent à la 22ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 brumaire an ix, pour le courage dont il fit preuve à la bataille de Marengo.

Glais (Jacques), fusilier au 1er régiment de vétérans, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait avec distinction les guerres de la révolution de 1792 à 1801.

Godard (Pierre), tambour à la 48e de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 28 germinal an IX, pour s'être fait remarquer à l'armée du Rhin en 1800 et 1801, particulièrement au passage de l'Inn.

Godrain (Louis), maréchal-des-logis au 7e de dragons, eut un sabre d'honneur, le 1er pluviôse an XI, pour s'être signalé à Marengo dans une charge de cavalerie, pendant laquelle il fit deux officiers prisonniers.

Godracœur (Antoine), soldat au 6e régiment de chasseurs à cheval, reçut une carabine d'honneur, le 27 germinal an IX, pour la bravoure qu'il déploya à la bataille de Hohenlinden, où, secondé par un de ses camarades, il fit mettre bas les armes à cinquante hommes d'infanterie.

Godefroy (Jean-Baptiste), caporal à la 6e légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 brumaire an IX, pour s'être fait remarquer au passage du Mincio, où il fut blessé grièvement.

Godillière (François), caporal à la 42e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 germinal an IX, pour avoir tué plusieurs soldats et fait trois prisonniers à la bataille de Hohenlinden.

Godin (Pierre-Louis), soldat au 20e régiment de cavalerie, eut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour les marques de valeur qu'il donna à Marengo, où il prit un drapeau à l'ennemi.

Gonin (Louis-François), sergent-major à la 14e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour plusieurs actes de bravoure et actions d'éclat pendant les campagnes d'Allemagne et d'Italie de 1792 à l'an X.

Gonin, grenadier à la 15e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être conduit avec distinction à la prise d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Gortard (François), sergent à la 27e légère, obtint un sabre d'honneur, le 19 prairial an XI, pour sa brillante valeur dans un engagement de tirailleurs, où il fit trois prisonniers et s'empara de deux obusiers abandonnés par l'ennemi.

Gotvreise (Pierre), gendarme à la 25e légion, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir dissipé, avec quatre gendarmes sous ses ordres, une bande de seize brigands qui venaient attaquer l'escorte d'un convoi de munitions de guerre dont la garde lui était confiée.

Goubert (Jean-Charles), brigadier au 28e de dragons, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir fait avec distinction les guerres de 1792 à 1801.

Gouget (Barthélemy), sergent à la 29e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour la bravoure qu'il déploya à la prise d'un retranchement, dans lequel il pénétra l'un des premiers, fit plusieurs prisonniers et s'empara d'une pièce de campagne.

Goujat (Antoine), soldat au 2e régiment de vétérans, obtint une grenade d'honneur, le 7 ventôse an XI, pour avoir fait avec distinction les guerres de la liberté de 1792 à 1800.

Gounoux (François), sergent au 2e bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 29 germinal an XI, pour s'être signalé à l'armée d'Italie pendant les campagnes de 1799 et 1800.

Gourray (Jean), sergent au 4e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour le courage dont il fit preuve pendant les guerres de 1792 à l'an X.

Grain (Jean), artificier au 4e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa conduite dans les différentes affaires auxquelles il prit part.

Grand, sergent aux chasseurs à pied de la garde des consuls, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Grand (Anet), sergent-major au 6e léger, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an XI, pour sa conduite distinguée à Marengo.

Grand-Barbe (Charles), fusilier à la 16e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être emparé, dans un engagement de tirailleurs, de deux pièces de canon et avoir fait onze prisonniers.

Grandcourt (Claude-Pierre), adjudant-sous-officier au 9e de cuirassiers, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa brillante valeur dans toutes les affaires auxquelles il prit part.

Grandjean (Dominique), fusilier dans la 31e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 26 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée de l'Ouest, dans un engagement avec les Vendéens.

Grantz (Pierre), caporal à la 23e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait plusieurs prisonniers à l'armée du Rhin et s'être emparé d'une pièce de 8.

Gras ou Degras (Joseph), chef d'escadron dans le 3e d'artillerie à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 19 brumaire an X, pour s'être conduit avec une grande distinction aux armées du Nord, d'Helvétie et du Rhin de 1792 à 1801.

Grasset (Jean), sergent à la 7e légère, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé pendant les guerres de 1793 à 1799, et particulièrement en 1800, à l'armée du Rhin.

Gratien (Etienne), sergent à la 70e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 20 prairial an XI, pour les marques de valeur qu'il donna à l'armée de l'Ouest en 1801.

Grégoire (Henri), maréchal-des-logis au 24e de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa bravoure dans une charge contre une batterie d'artillerie légère, avoir fait trois prisonniers et pris une pièce de 8.

Grégoire (Jacques), grenadier à la 40e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 17 brumaire an IX, pour s'être emparé d'une pièce de canon à Marengo.

Grelet (Charles-Symphorien), sergent à la 37e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir, dans un engagement de tirailleurs, tué un officier supérieur autrichien et fait quatre prisonniers.

Grelloü (Alexis), sergent à la 23e légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être rendu maître, avec plusieurs de ses camarades, d'une position ennemie.

Grenaud (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 1er d'artillerie légère, eut un sabre d'honneur, par disposition spéciale du général en chef, du 16 fructidor an V, pour sa brillante conduite à l'affaire de Casteilaro, près de Mantoue.

Grenier (Louis), grenadier à la 88e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait avec distinction les campagnes de 1798 à 1801.

Grivaud (Louis), brigadier au 11e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an X, pour sa brillante conduite dans un engagement devant Mayence, pendant lequel il chargea, lui troisième, un poste de 80 pandoures auxquels il fit mettre bas les armes.

Grosjean (Antoine), adjudant-sous-officier dans la 20e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait avec distinction les campagnes de l'an V à l'an X aux armées du Rhin et de Batavie.

Grosot ou Grossot (Jean-Baptiste), caporal à la 10e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé à la défense du pont du Var, où il fit deux Autrichiens prisonniers et encloua trois pièces d'artillerie sous le feu de l'ennemi.

Grosselin (Robert), grenadier à cheval dans la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour sa conduite distinguée à Marengo, et pendant les campagnes précédentes.

Grossier (Jean-François), sergent à la 35e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte.

Groumelle (Jean-Joseph), caporal à la 30e demi-brigade de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an ix, pour sa belle conduite à Marengo, où il enleva un drapeau et fit plusieurs prisonniers.

Grousselle (François-Antoine-César), sous-lieutenant au 5e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 27 germinal an ix, pour plusieurs actes de bravoure aux armées d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre, de 1792 à l'an ix.

Gude (Jean), tambour-major à la 32e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 pluviôse an x, pour sa brillante conduite au combat livré sous Alexandrie (Egypte), le 29 thermidor an ix.

Guéant (Célestin), grenadier à la 13e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être conduit avec distinction pendant les guerres de 1793 à 1797 et à l'armée d'Egypte, de 1798 à 1801.

Guimard (Jean), grenadier à la 93e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être couvert de gloire à l'attaque d'un retranchement, qu'il franchit sous le feu de la mitraille ennemie.

Guérin (Charles), chasseur à la 10e légère, eut un fusil d'honneur, le 13 thermidor an viii, pour s'être conduit avec une grande valeur au passage du Lech, à Zethen, le 23 prairial précédent.

Guérignot (Etienne), chasseur à la 29e légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé dans un engagement à l'armée de Batavie, où il fit trois prisonniers.

Guezou Jean) dit *Goizou*, fusilier à la 70e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite pendant les campagnes de 1796 à 1801, aux armées du Rhin, d'Italie et de l'Ouest.

Guibaedet (François), maréchal-des-logis au 19e de dragons, obtint un mousqueton d'honneur, le 13 frimaire an x, pour s'être conduit avec une grande distinction aux batailles de la Trebia et de Novi. Dans cette dernière, il reprit, au milieu d'un bataillon hongrois, deux pièces de canon et fit trente prisonniers.

Guibaut (Jacques), sergent à la 48e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait mettre bas les armes, avec onze tirailleurs de sa compagnie, à une grand'garde autrichienne forte de soixante hommes.

Guibert (Joseph), maréchal-des-Logis dans les grenadiers à cheval de la garde consulaire, reçut un sabre d'honneur, le 19 pluviôse an ix, pour avoir contribué, à Aboukir, à l'enlèvement d'une batterie de canon et s'être fait remarquer à Marengo.

Guibon (Louis), caporal à la 8e légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un retranchement ennemi, dans lequel il pénétra des premiers.

Guichard (Jacques), sergent à la 16e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être conduit avec distinction au siége de Philisbourg.

Guichenot (Barthélemy), sergent à la 73e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 11 germinal an ix, pour s'être fait remarquer, en 1800, pendant toute la durée du blocus de Gênes.

Guigard (Louis), capitaine à la 22e légère, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution à l'armée d'Egypte.

Guilbeat (Jean), caporal à la légion expéditionnaire, obtint un fusil d'honneur, le 20 brumaire an ix, pour s'être fait remarquer au combat naval d'Algésiras sur le vaisseau *le Desaix*.

Guilgot (Joseph), lieutenant à la 56e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 pluviôse an xi, pour s'être signalé à la reprise des lignes de Weissembourg, qu'il franchit l'un des premiers.

Guillaume (Etienne), sergent à la 106e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour sa brillante conduite au passage du Mincio.

Guillaume (Jacques), sergent à la 8e légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer au passage du Mont-Saint-Bernard et à Marengo.

Guillaume (Nicolas), maréchal-des-logis-chef au 12e bataillon du train d'artillerie, obtint le brevet d'une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour son intrépidité à la bataille de Mœskirch, à la prise d'Augsbourg et du fort de Bregenz.

Guillemin (Jean-Claude-Vincent), lieutenant à la 46e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 26 messidor an xi, pour les marques de valeur qu'il donna à la bataille d'Engen et à l'affaire du Neubourg.

Guillemot (François), contre-maître sur le vaisseau *le Dix-huit-Août*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Guinaut (Joseph), caporal à la 28e légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait deux prisonniers, à Marengo, dans un combat de tirailleurs.

Guibling (Nicolas), chasseur à la 10e légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait trois prisonniers à la bataille d'Hohenlinden et enlevé un obusier à l'ennemi.

Guiton (Jacques), canonnier au 8e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer à la prise d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides, aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre.

Guyot (Cyprien), caporal à la 26e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être couvert de gloire à la bataille de Marengo.

H.

Haboot (Michel), brigadier dans le train d'artillerie de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour la manière distinguée avec laquelle il fit les campagnes de l'armée d'Italie de 1799 et 1800.

Hamel (François), brigadier au 7e d'artillerie à cheval, obtint le 8 prairial an ix, le brevet d'une grenade d'honneur, pour s'être fait remarquer au combat d'Ampfing.

Hames (Jean-Jacques), sergent-major à la 53e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à l'attaque d'une position sur laquelle il pénétra l'un des premiers.

Hanes (Jean-François), soldat au 23e régiment de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 27 germinal an ix, pour sa brillante valeur à Hohenlinden, où il contribua, lui cinquième, à faire 500 prisonniers.

Hant (Jean-Pierre-Firmin), caporal à la 6e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an x, pour la bravoure qu'il déploya pendant les campagnes de 1799 et 1800 à l'armée du Rhin et celle de 1801 à l'armée de l'Ouest.

Hardy (Georges), sergent-major au 1er d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 3 prairial an x, pour sa conduite à la bataille de Zurich.

Hardy (Jean-Baptiste), sergent dans les grenadiers à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 20 fructidor an x, pour s'être signalé pendant les campagnes précédentes.

Harembaud (Jean-Baptiste), matelot sur la frégate *la Muiron*, reçut, le 18 brumaire an x, le brevet d'une hache d'abordage d'honneur, pour s'être fait remarquer au combat naval d'Algésiras.

Harmand (Jacques-François), grenadier à la 28e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour s'être conduit avec distinction à la bataille de Marengo.

Hassa (Jean-Pierre), tambour à la 88e de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être signalé, à l'armée d'Orient, au combat du 4 fructidor an ix.

Haudouix (Jean-Louis), dragon au 10e régiment, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être emparé d'un caisson russe dans un combat d'avant-garde, après avoir tué plusieurs canonniers sur leurs pièces.

Hautemanière (Jean), second maître-timonnier sur le vaisseau *le Desaix*, obtint une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa conduite distinguée au combat naval d'Algésiras.

Hauto (Jean), maître d'équipage sur le vaisseau *le Desaix*, reçut une hache d'abordage d'honneur, pour le courage dont il fit preuve dans vingt-trois combats, notamment à celui d'Algésiras.

Havard (Pierre-François), maître matelot sur le vaisseau *l'Indivisible*, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être fait remarquer à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Hébert (André), grenadier à la 1re demi-brigade de ligne, eut un fusil d'honneur, pour s'être signalé à l'armée d'Helvétie et à la bataille de Biberach.

Hédé (François), caporal à la 52e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 25 germinal an viii, pour s'être distingué à l'armée de l'Ouest, où il fit plusieurs Vendéens prisonniers.

Heim (Ignace), dit *Ebersheim*, maréchal-des-logis-chef au 12e de cavalerie, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être emparé d'une pièce de canon et avoir fait un officier prisonnier.

Heliot (Jean), maréchal-des-logis-chef au 7e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir chargé avec intrépidité une colonne vendéenne et lui avoir fait plusieurs prisonniers.

Hénault (Louis), gendarme à la 27e légion, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer dans un engagement contre une bande de brigands, qu'il dispersa après lui avoir pris trois hommes, dont un chef.

Hennequin (Jean-François), capitaine à la 108e de ligne (1), reçut un sabre d'honneur, le 9 prairial an x, pour sa brillante conduite aux armées d'Helvétie, du Danube et du Rhin de l'an vi à l'an ix.

Hennequin (Nicolas-Pierre-Eustache), maître canonnier sur la canonnière *l'Etna*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa conduite distinguée dans un combat de la flottille légère de Boulogne.

Hennequin (Philibert), caporal-fourrier à la 7e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer dans un combat de tirailleurs, où il fit trois prisonniers.

Henon (Pierre), sergent au 1er d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 2 prairial an x, pour sa valeureuse conduite dans toutes les affaires des armées du Rhin, d'Helvetie et du Danube de l'an vii à l'an x.

(1) Mort général-de-brigade et baron de l'empire.

Henrion (François-Joseph), lieutenant au 1er régiment d'artillerie à pied (2), obtint une grenade d'honneur, le 15 prairial an x, pour plusieurs actions d'éclat aux diverses armées de la république de l'an ii à l'an x.

Henrot (Jean-Nicolas), brigadier au 3e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 14 ventôse an xi, pour sa bravoure éclatante pendant la campagne d'Italie de 1800, et notamment à Marengo dans une charge de cavalerie, où il fit plusieurs prisonniers.

Henry (Claude), caporal au 11e régiment de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour sa conduite distinguée dans un combat pendant lequel il fit sept prisonniers.

Henry (Jean), brigadier dans l'artillerie de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour s'être fait remarquer dans plusieurs engagements.

Henry (Jean-Baptiste), chasseur à la 24e légère, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an ix, pour avoir montré beaucoup de courage à la bataille de Marengo, où il fut dangereusement blessé.

Henry (Louis-Auguste-Léopold-Constant), sergent-major à la 44e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour s'être signalé à Marengo, où il contribua à la prise de deux pièces de canon.

Henry (Pierre), sergent à la 57e de ligne, reçut une grenade d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour sa belle conduite, sur la chaloupe canonnière *le Volcan*, dans un engagement sur mer devant Boulogne.

Herbault (François), sergent à la 33e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir culbuté, dans un combat d'avant-garde, aidé de cinq de ses camarades, une colonne ennemie forte de 50 hommes.

Hericey (Jean-Pierre), sergent au 4e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer, à l'armée d'Italie, dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part de l'an iv à l'an x.

Herisset (Pierre), sergent à la 43e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être élancé, à Marengo, sur une batterie ennemie et s'être emparé d'une pièce de 8.

Herlick (Jean), caporal au 20e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Italie et surtout à la bataille de Hohenlinden (armée du Rhin), où il fit plusieurs prisonniers.

Herotte (Louis), canonnier au 4e d'artillerie à pied, reçut un fusil d'honneur, le 20 prairial an x, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Orient, particulièrement à la bataille d'Alexandrie.

Hervé (Pierre), grenadier à la 44e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour avoir pris, à Marengo, aidé de sept de ses camarades, deux pièces de canon à l'ennemi.

Hervilly (Joseph d'), sergent aux chasseurs à pied de la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour la valeur qu'il déploya aux armées du Nord, de Sambre et Meuse, d'Helvétie, du Rhin et d'Italie, de l'an ii à l'an x.

Heudebert (Antoine), lieutenant de gendarmerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 22 frimaire an x, pour avoir détruit une bande de brigands qui infestaient l'arrondissement de Bernay (Eure).

Heuré (Jean-Baptiste), chasseur à la 25e légère, porté par erreur sur plusieurs listes officielles de légionnaire de droit. Il n'obtint la décoration qu'à la date du 24 frimaire an xii.

Hochard (Pierre-Philippe), grenadier à cheval de la garde consulaire, reçut une carabine d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour s'être distingué, à Marengo, en

(2) Devenu colonel directeur d'artillerie à Saint-Malo et baron de l'empire.

chargeant un corps de cavalerie qui fut mis dans la plus complète déroute.

Honart (Pierre-François-Joseph), sergent au 1er d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 27 thermidor an viii, pour s'être signalé au passage du Danube, à Bentheim, le 30 prairial de cette année.

Houdard (Michel), sergent à la 96e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers à Marengo.

Houry (Jacques), sergent à la 72e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour avoir fait cinq prisonniers vendéens et s'être emparé d'une pièce de campagne chargée à mitraille.

Houlet (Laurent), caporal à la 8e légère, reçut un fusil d'honneur, le 29 ventôse an xi, pour avoir montré beaucoup de bravoure à Marengo dans un combat de tirailleurs pendant lequel il fit un officier prisonnier.

Hourie (Pierre), sergent-major dans la 65e de ligne, obtint le brevet d'un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée à l'armée du Rhin de l'an vii à l'an x.

Hubert (Pierre-Louis d'), maréchal-des-logis au 8e de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir contribué à dégager le général en chef Jourdan et son état-major, qui allaient tomber au pouvoir de l'ennemi.

Huchet (François), grenadier à la 3e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à Marengo, où il prit une pièce de canon à l'ennemi.

Huet (Nicolas-Bernard), sergent à la 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour sa belle conduite à Marengo.

Hue (Joseph), sergent au 8e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer par sa bravoure pendant les campagnes de l'armée d'Orient de 1798 à 1801.

Huguenin (Henri), brigadier aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir fait trois prisonniers à Marengo.

Huguenin (Pierre), sergent à la 23e de ligne, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé à la baïonnette, à la bataille de Hohenlinden, d'un caisson de gargousses.

Hullet (Nicolas), brigadier au 4e de hussards, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir, à la même affaire, enlevé un étendard à l'ennemi et fait un officier prisonnier.

Hullin (Jean-Michel), caporal à la 28e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an xi, pour s'être distingué, à Marengo, dans différentes charges à la baïonnette.

Hulot (Antoine), sergent à la 15e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite à la prise de Gradisca et à la bataille de la Trébia.

Humblot (Nicolas), soldat au 1er bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer aux affaires de la flottille de Boulogne les 16 et 17 thermidor an xi.

Hurteau (Nicolas), brigadier au 23e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite dans une charge de cavalerie pendant laquelle il fit deux prisonniers (armée du Rhin, 1800).

Hutin (Jean), sergent à la 26e légère, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être signalé à Marengo.

Huyard (Jacques), tambour à la 88e de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 28 thermidor an x, pour s'être particulièrement distingué à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre.

Hyvonnet (François), sergent à la 62e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 ventôse an xi, pour la bravoure qu'il déploya à la bataille de Novi, pendant laquelle il prit une pièce de canon et fit plusieurs prisonniers.

I.

Iragué (Jean-Joseph), chasseur à la 24e légère, obtint un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an ix, pour s'être fait remarquer aux batailles de Montebello et de Marengo.

Isnard (Joseph), maréchal-des-logis-chef au 9e de dragons, eut une carabine d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour avoir enfoncé, à Marengo, un peloton ennemi et tué un officier.

Isselin (Joachim), sergent à la 3e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir contribué à la prise d'un détachement de cent hommes.

J.

Jacob (François), maréchal-des-logis au 6e bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 3 pluviôse an xi, pour le courage dont il fit preuve à la bataille de Marengo.

Jacob (Honoré), maître d'équipage sur le vaisseau *le Formidable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour avoir donné des preuves d'un courage réfléchi au combat naval d'Algésiras.

Jacob (Mathias), soldat au 10e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 27 thermidor an viii, pour avoir dissipé un détachement de hussards qui escortait deux pièces de canon et s'être emparé des deux bouches à feu et de leur caisson (armée du Rhin, 1800).

Jacob (Pierre), maréchal-des-logis dans les grenadiers à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an x, pour sa brillante conduite pendant les guerres de 1792 à l'an ix.

Jacquet, tambour de grenadiers à la 94e de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à la prise de Fuessen, où il fit plusieurs prisonniers.

Jacquet (Denis), cuirassier au 2e régiment, reçut un mousqueton d'honneur le 10 prairial an xi, pour s'être distingué dans une charge brillante, où il tua un grand nombre de cavaliers autrichiens et fit plusieurs prisonniers.

Jacquin (Claude-Joseph), sous-lieutenant au 28e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour sa brillante conduite à la bataille d'Aboukir (armée d'Orient).

Jacquinet (François), vétéran de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour avoir fait avec distinction toutes les campagnes de 1792 à 1800.

Jacquinot (Claude), sergent-major à la 6e légère, eut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour son courage et son sang-froid à la bataille de Marengo.

Jacquinot (Clément), caporal à la 28e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer, à Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette exécutées par son régiment.

Jacquot (François), maréchal-des-logis au 6e bataillon du train d'artillerie, reçut un sabre d'honneur, le 28

fructidor an x, pour avoir servi avec distinction de 1794 à 1798, et notamment à l'armée d'Italie de 1799 à 1801.

Jacquot (Jean-Baptiste-Jacob), dit *Bisancourt*, brigadier au 10e de chasseurs à cheval, reçut une carabine d'honneur, le 15 fructidor an x, pour avoir fait mettre bas les armes à 300 hommes qu'il fit prisonniers.

Jager (Louis), capitaine à la 94e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 17 prairial an VIII, pour plusieurs actions d'éclat pendant les guerres de la révolution, notamment à la prise de Mœskirch, où il fit mettre bas les armes à 400 hommes.

Jamotte (Joseph), caporal de carabiniers à la 7e légère, reçut un fusil d'honneur, le 29 brumaire an XI, pour être entré seul dans une redoute ennemie, s'y être battu longtemps contre trois Autrichiens, en avoir tué deux et fait le troisième prisonnier.

Janiaux (François), caporal à la 13e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer aux armées du Nord et d'Italie de 1794 à 1797 et s'être signalé à l'armée d'Orient, où il sauva la vie au commandant Tarayre, de la 85e de ligne.

Jansière (François-Paul), sergent à la 38e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 7 messidor an XI, pour avoir traversé le Lech à la nage sous le feu meurtrier de l'ennemi.

Jarrié (Pierre), gendarme, reçut le brevet d'un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir contribué à dissiper une bande de brigands, dont trois restèrent sur le théâtre du combat.

Jary (Nicolas), fusilier à la 8e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer dans deux combats de la flottille de Boulogne.

Jaussaud (Louis), capitaine à la 25e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 26 germinal an VIII, pour sa conduite distinguée aux armées d'Egypte et de Syrie.

Javot (André), chasseur à la 6e légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an IX, pour la bravoure et le sang froid qu'il déploya dans un engagement isolé.

Jeancy (Paul), maréchal-des-logis dans les grenadiers à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour s'être signalé à Marengo dans une charge de cavalerie, où il tua trois Autrichiens et fit un officier prisonnier.

Jeandon (Jean-François), caporal à la 37e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er fructidor an VIII, pour s'être emparé d'une pièce de canon, après avoir tué un canonnier autrichien et fait un deuxième prisonnier.

Jeoffrin (François), sergent-major au 1er d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être fait particulièrement remarquer à l'armée d'Égypte de 1798 à 1801.

Joart (André-François), brigadier au 9e de dragons, reçut une carabine d'honneur, le 23 frimaire an IX, pour avoir tué deux soldats autrichiens et fait prisonniers deux officiers, dont il refusa la bourse.

Joblot (Jean-Louis), maréchal-des-logis au 7e bataillon principal du train d'artillerie, reçut un sabre d'honneur, le 29 germinal an XI, pour s'être signalé par plusieurs faits d'armes pendant les précédentes campagnes.

Jodebert (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 4e d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa brillante conduite à Marengo, où il déploya le plus grand courage.

Jojot (Jean-Baptiste), brigadier au 5e de hussards, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir chargé avec impétuosité sur un peloton de cuirassiers autrichiens et fait deux officiers prisonniers.

Jolivet (Joseph), trompette au 7e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 29 germinal an XI, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Italie en 1799 et 1800, surtout à la bataille de Marengo, où il déploya le plus grand courage.

Jolly (François), sergent à la 93e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an x, pour s'être fait remarquer à Marengo, dans différentes charges à la baïonnette.

Joly (Louis), soldat au 21e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée de l'Ouest en 1800, dans plusieurs engagements contre les Vendéens.

Joly (Pierre-François), sergent à la 17e légère, eut un fusil d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour avoir fait mettre bas les armes, à la bataille de Castiglione, à seize soldats autrichiens.

Jouanne (Romain), chasseur à cheval dans la garde consulaire, reçut un sabre d'honneur, le 28 germinal an VIII, pour sa conduite distinguée à Marengo dans plusieurs charges de cavalerie.

Jouanisse (Jean-Joseph), adjudant sous-officier dans le 1er de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa belle conduite au combat de Saint-Juvin (Italie).

Joubert (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 26e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir, avec douze chasseurs, forcé un corps d'insurgés à abandonner la position qu'ils occupaient dans la vallée d'Aoste.

Jousse (Pierre), dragon au 8e régiment, reçut une carabine d'honneur, le 23 frimaire an IX, pour avoir fait mettre bas les armes, à Marengo, à une colonne de soixante hommes, et avoir enlevé un drapeau au milieu d'un carré autrichien.

Jouveau (Antoine), sergent à la 33e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir donné des preuves de la plus grande valeur pendant les campagnes de l'armée d'Italie de 1799 et 1800.

Julia (Jean), caporal à la 27e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour son intrépidité pendant la campagne de 1800 à l'armée du Rhin.

Julien (Claude), caporal de carabiniers à la 2e légère, eut un fusil d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Égypte, notamment à la bataille d'Alexandrie.

Julien (Claude-Auguste), sergent à la 25e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être distingué pendant les guerres de l'expédition d'Égypte de 1798 à 1801.

Julien (Jacques), sergent à la 9e légère, reçut un fusil d'honneur, le 14 germinal an XI, pour s'être fait particulièrement remarquer à la bataille de Marengo.

Julien (Pierre), sergent à la 83e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour s'être signalé à la bataille de Hohenlinden, où il fit plusieurs prisonniers.

Julienne (François), sergent à la 55e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 26 prairial an IX, pour sa conduite distinguée et sa bravoure éclatante à l'affaire du 27 germinal an VIII, pendant le blocus de Gênes.

Juliet (Joseph-Claude), caporal au 1er d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa conduite distinguée pendant les guerres de 1793 à 1797, et pendant les campagnes de l'expédition d'Égypte de 1798 à 1801.

Jung (Pierre-Joseph), hussard au 3e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir tué deux canonniers sur leurs pièces, et enlevé un obusier avec son caisson à la bataille de Hohenlinden.

Justamont (Jean-Antoine), tambour-major à la 25e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée à Marengo.

K.

Kaltembach (Joseph), sergent-major à la 11ᵉ compagnie d'ouvriers d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an XI, pour s'être fait particulièrement remarquer à l'armée d'Orient.

Kappler (Jean-Philippe), maréchal-des-logis au 3ᵉ de hussards, obtint un mousqueton d'honneur, le 5 thermidor an IX, pour avoir forcé seul, à l'affaire d'Offenback, un détachement de vingt-cinq hommes à mettre bas les armes, tué deux hussards mayençais, et fait prisonnier le trompette-major de ce corps.

Keck (Frédéric), grenadier à la 50ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 21 nivôse an XI, pour être entré le premier dans une redoute ennemie, et, aidé d'un de ses camarades, s'être emparé de deux pièces de canon.

Kelch (Valentin), brigadier au 10ᵉ de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être vaillamment défendu contre quinze lanciers qui l'entouraient, en avoir tué sept, mis les autres en fuite, et s'être rendu maître d'une pièce de canon.

Kervailler (Louis), sergent au 30ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour sa conduite distinguée aux batailles de la Trébia et de Marengo.

Kesler (Philippe), adjudant-sous-officier au 6ᵉ d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 5 brumaire an XI, pour avoir fait sauter deux caissons autrichiens avec l'obusier qu'il commandait.

Kiéners (François), maréchal-des-logis au 22ᵉ de dragons, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer, à l'armée du Rhin, dans plusieurs charges de cavalerie.

Kirmann (François-Antoine), capitaine au 20ᵉ régiment de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 19 fructidor an IX, pour sa brillante valeur et plusieurs actions d'éclat dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part.

Klein (Pierre), trompette au 11ᵉ régiment de cavalerie, reçut, le 28 fructidor an X, le brevet d'une trompette d'honneur, pour avoir contribué, par sa bravoure, à la prise de trois pièces de canon servies par les révoltés italiens, et pour s'être distingué à Marengo.

Knebinler, brigadier au 27ᵉ de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé pendant les guerres de la révolution de 1792 à 1801.

Kochl (Jean), dragon au 17ᵉ régiment, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa conduite distinguée dans une charge, avec un peloton de trente hommes, sur une batterie ennemie. Il y tua trois canonniers et s'empara d'une pièce de canon.

Koentz (Jean), soldat au 8ᵉ de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour être entré le premier, à la bataille de Hohenlinden, dans un carré ennemi, avoir tué le colonel et s'être emparé d'un drapeau.

Koop (Nicolas), fusilier à la 92ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être emparé, à Marengo, d'un poste de onze hommes qu'il fit prisonniers.

Krach (Georges), brigadier au 10ᵉ de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 15 fructidor an IX, pour avoir contribué à la prise du général autrichien de Lusignan.

Krausse, grenadier à la 44ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an XI, pour le courage dont il fit preuve à Marengo en se dégageant de huit cavaliers autrichiens, après en avoir tué un et blessé un second.

Kremmer (Joseph), maréchal-des-logis au 17ᵉ de dragons, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa conduite à la bataille de Hohenlinden dans une charge de cavalerie contre une batterie ennemie, où il prit une pièce de canon après avoir tué trois canonniers.

Krettly (Elie), brigadier-trompette dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 27 germinal an IX, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Égypte et à Marengo.

L.

Labbé (Antoine), sergent au 18ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée d'Italie de l'an IV à l'an X.

Labruyère (Jean), sergent à la 11ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 16 germinal an VIII, pour sa brillante conduite et plusieurs actions d'éclat aux armées d'Italie et du Rhin, de 1793 à l'an IX.

Labat (Antoine), soldat au 1ᵉʳ bataillon de sapeurs, reçut une grenade d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer au siége de Saint-Jean-d'Acre (Égypte), aux passages du Mont-Saint-Bernard et du Pô (armée d'Italie).

Lacaze (Pierre), chasseur à cheval dans la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an X, pour s'être distingué à Marengo dans une charge de cavalerie contre une batterie ennemie, et s'être emparé d'une pièce de canon, après avoir tué deux canonniers.

Lachanal (Gaspard), fourrier à la 4ᵉ demi-brigade de marine, obtint une grenade d'honneur, le 11 brumaire an X, pour avoir donné les plus grandes preuves de courage à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Lacombe (Alexis), grenadier à la 2ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an X, pour s'être signalé à Marengo dans une charge à la baïonnette.

Lacombe (Auguste), sergent au 2ᵉ bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 29 germinal an XI, pour sa conduite distinguée pendant le siége de Gênes.

Lacombe (François), caporal à la 76ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour s'être fait remarquer aux armées du Rhin et d'Helvétie, en 1799 et 1800.

Lacomalée (Benoît), sergent à la 17ᵉ légère, eut un fusil d'honneur, le 29 messidor an X, pour la bravoure qu'il déploya aux armées d'Italie et des Grisons, de l'an VI à l'an X.

Lacroix (Martin), sergent-major à la 55ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée d'Italie, notamment à la bataille de la Trébia.

Lacroix (Nicolas), sergent à la 3ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa conduite à Marengo, où, dans un engagement de tirailleurs, il fit trois prisonniers et enleva une pièce de canon.

Lacroix (Philippe-Joseph), dit *Delacroix*, colonel du 37ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 12 pluviôse an XI, à titre de récompense nationale, pour sa conduite et sa bravoure pendant les campagnes de 1759 à 1782, et de 1792 à l'an IX, notamment aux batailles de Norsheim (1760) et de Nordlingen.

Ladrières (Charles), caporal à la 51ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 germinal an IX, pour avoir contribué, à Hohenlinden, à la prise d'une batterie de quatre pièces de canon.

Ladugé (François), aide-timonnier sur le vaisseau *le Formidable*, obtint une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour sa brillante valeur au combat naval d'Algésiras.

Laferté (Jean), sergent à la 32ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1ᵉʳ pluviôse an X, pour s'être signalé au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Laffond (Jean), sergent-major au 4ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir

mis en déroute, avec 50 grenadiers, à la bataille d'Engen, quatre bataillons de grenadiers autrichiens.

Lapita-Monguinet (Pierre), brigadier aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour avoir fait trois prisonniers à Marengo, dont un officier.

Lapolie (Nicolas), sergent à la 24e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 prairial an IX, pour s'être fait remarquer à l'affaire de Montefacico, où il fit plusieurs prisonniers.

Lafond (Jean), sergent-major à la 19e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Orient, particulièrement à la bataille des Pyramides.

Lagarde (Claude), soldat au 8e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour avoir déployé la plus grande bravoure à l'armée d'Italie en 1800.

Lagarde (Pierre-Jean), caporal à la 32e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour s'être distingué à l'armée d'Orient, pendant les campagnes de 1798 à 1801.

Lahaye (Charles), maréchal-des-logis-chef au 1er régiment de hussards, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir enlevé une pièce de canon dans une charge de cavalerie.

Lahire (Philippe), cuirassier au 1er régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 5 thermidor an IX, pour avoir délivré plusieurs conducteurs de caissons, qui avaient été pris par l'ennemi.

Laine (Jean-François), dit *Putange*, brigadier au 13e de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir, à Hohenlinden, pris une pièce de canon attelée, et fait plusieurs prisonniers.

Lair (Jean), fusilier à la 74e de ligne, embarqué sur le vaisseau *le Dix-huit-Août*, reçut un fusil d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être signalé à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Lajoux (Marc), sergent dans les chasseurs à pied de de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 13 floréal an X, pour s'être fait remarquer au combat de Primolano et à la bataille d'Arcole.

Laleu (Alexandre), sergent-major à la 48e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 29 frimaire an X, pour s'être emparé d'une pièce de 8 à Hohenlinden, après avoir tué deux canonniers.

Lalectre, matelot sur la canonnière *la Surprise*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an X, pour s'être illustré dans un combat d'avant-garde de la flottille de Boulogne, contre l'escadrille anglaise.

Lallier (César-Lazare), dragon au 5e régiment, reçut un sabre d'honneur, le 28 brumaire an IX, pour sa brillante conduite pendant la campagne de 1800 à l'armée de réserve.

Lallian (Pierre), fusilier à la 18e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé à l'armée d'Égypte de 1798 à 1801, notamment à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre.

Lamare (Pierre), dragon au 2e régiment, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être emparé d'une bouche à feu à la bataille de Hohenlinden, après avoir tué plusieurs canonniers sur leurs pièces.

Lambert (Jean), fusilier à la 101e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an XI, pour s'être fait remarquer à Marengo.

Lambert (Jean), sergent à la 9e légère, reçut un fusil d'honneur, le 12 ventôse an XI, pour sa conduite distinguée aux armées du Nord, de l'Ouest et d'Italie, de 1793 à l'an IX, notamment à Marengo.

Lambert (Jean), maréchal-des-logis au 10e régiment de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé, à Marengo, dans une charge de cavalerie, où il fit plusieurs prisonniers, dont un officier.

Lamoureux (Pierre), fusilier à la 6e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être emparé d'une pièce de canon, sur les rebelles de la Vendée, dans un engagement de tirailleurs.

Lamps (Jean), maréchal-des-logis au 8e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 27 germinal an XI, pour s'être signalé à la bataille de Hohenlinden, où, aidé d'un de ses camarades, il fit prisonnier le prince de Ligne.

Lancelier (Pierre), maréchal-des-logis aux grenadiers à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour avoir fait sept prisonniers et s'être emparé d'un drapeau, dans une charge de cavalerie à la bataille de Marengo.

Lancien (Pierre), caporal à la 10e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 29 fructidor an X, pour s'être fait remarquer à l'attaque du pont du Var (1799), où, seul, il contint une colonne autrichienne.

Lançon (Valentin), sergent à la 56e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour s'être distingué, en 1801, à l'attaque d'un bois occupé par un corps vendéen.

Landais (Jean), caporal à la 106e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an X, pour s'être conduit avec une grande valeur au passage du Mincio, le 13 prairial an IV.

Lange (Jacques), sergent-major à la 16e légère, reçut un sabre d'honneur, le 20 prairial an XI, pour sa conduite distinguée aux armées d'Allemagne et du Rhin, de 1794 à 1800.

Langlade (Jean), grenadier à cheval dans la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Langlais (Alphonse), sergent à la 62e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an IX, pour avoir lutté avec sang-froid et bravoure, à Marengo, contre cinq cavaliers autrichiens.

Langlois (François), dit *Leblond*, soldat au 10e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 15 fructidor an IX, pour s'être conduit avec une grande distinction au combat de Lauffen.

Langoeat, soldat au 10e régiment de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait particulièrement remarquer dans un combat d'avant-garde.

Lanièce (Jean-Louis), maître d'équipage sur la canonnière *l'Etna*, eut une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an X, pour sa brillante conduite dans un combat de la flottille de Boulogne.

Laperchería (Jean), sergent-major à la 100e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée du Rhin, dans un engagement, où il fit mettre bas les armes à un détachement de 30 hommes.

Lapeyre (Jean), fusilier à la 27e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 26 prairial an VIII, pour s'être fait remarquer en avant du pont de Brandebourg, où, cerné par douze ou quinze soldats ennemis, il se défendit avec la plus grande valeur et fit six prisonniers, dont un capitaine.

Laplace, dragon au 3e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 9 thermidor an X, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution dans une affaire entre Alexandrie et Aboukir.

Laplane (Jean-Grégoire-Barthélemy Rouget-), capitaine à la 32e de ligne (1), reçut un sabre d'honneur,

(1) Devenu général de division et baron de l'empire.

le 9 ventôse an x, pour sa brillante conduite à l'armée d'Egypte.

Larivière (Jean), fusilier à la 92e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour avoir fait à Marengo, dans un combat de tirailleurs, plusieurs prisonniers et pris une pièce de canon.

Laroche (François-Auguste), brigadier dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être fait remarquer, à Marengo, dans plusieurs charges de cavalerie, où il fit un grand nombre de prisonniers.

Laroche (Jean), maréchal-des-logis au 13e de cavalerie, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être conduit avec beaucoup de bravoure à l'armée du Rhin en 1799 et 1800 et s'être couvert de gloire à Hohenlinden.

Larose (Nicolas), caporal au 3e d'artillerie à pied, obtint un mousqueton d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer aux armées du Rhin et d'Helvétie.

Larray (Jacques), sous-lieutenant au 21e de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé par plusieurs actions d'éclat aux armées d'Helvetie et du Rhin.

Larrey (Denis), cavalier au 14e régiment de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être emparé, à Marengo, d'une pièce de canon et avoir tué deux canonniers autrichiens.

Larrivée (Joseph), tambour-major de la 93e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée aux armées d'Helvétie, de Batavie et au corps d'observation de la Gironde.

Lartigue (Jean), soldat à la 15e compagnie d'ouvriers d'artillerie, eut une grenade d'honneur, le 5 germinal an ix, pour ses bons et honorables services pendant la campagne de 1800.

Lasalle (Antoine-Chevalier-Louis), colonel du 10e régiment de hussards (1), reçut un sabre d'honneur, le 17 thermidor an viii, pour sa brillante valeur aux armées continentales et à l'armée d'Egypte.

Latarche (Jean), sergent à la 103e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à Hohenlinden, dans un engagement de tirailleurs.

Latouche-Tréville (Louis-René-Madeleine-Levasseur de), reçut un sabre d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait particulièrement remarquer dans toutes les affaires sur mer auxquelles il prit part.

Latour (Maurice), soldat au 22e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 12 germinal an ix, pour s'être distingué à l'armée d'Orient.

Latreille (François), sergent à la 75e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour s'être signalé à l'armée d'Egypte.

Lauchebert (Jean), cavalier au 21e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers vendéens qu'il traita avec la plus grande humanité.

Laugier (Claude-Louis), maréchal-des-logis au 3e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite remarquable à l'armée d'Orient.

Launay (Louis), caporal de grenadiers à la 48e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 20 fructidor an viii, pour avoir contribué par son courage à la prise du village de Kirchberg, armée du Rhin.

Launois (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 9e de chasseurs, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes de 1792 à 1800 et pour avoir obtenu tous ses grades sur le champ de bataille.

(1) Devenu général de division et comte de l'empire.

Laurain (Sylvain), fourrier à la 21e légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé en Egypte, aux batailles de Chebreisse et du Mont-Thabor, à la reprise du Caire et au combat de Belbeys.

Laureillard, soldat au 2e régiment de vétérans, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué pendant toutes les guerres de 1792 à 1799, par sa bravoure autant que par sa conduite.

Laurent (Jean-Baptiste), sergent à la 43e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Laurent (Michel), sergent à la 21e légère, obtint un sabre d'honneur, le 5 germinal an x, pour sa conduite distinguée à la bataille de Sedyman, Egypte.

Lauriac (Claude-Simon), brigadier au 15e régiment de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir délivré le général Desaix, entouré par un corps de mameloucks, dans un combat contre Osman-Bey (Haute-Egypte.)

Lauriot (Michel), grenadier à la 95e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 12 fructidor an viii, pour sa conduite distinguée au passage du Rhin, à Rechnau.

Lauradet (Jean-Baptiste), sergent à la 28e légère, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé, à Marengo, d'un obusier en attaquant le premier à la baïonnette une batterie ennemie.

Laveau (François), soldat à la 3e demi-brigade de vétérans, eut un fusil d'honneur, le 7 ventôse an xi, pour avoir fait avec bravoure toutes les guerres de la révolution de 1792 à 1800.

Lavignac, grenadier à la 13e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes d'Egypte et de Syrie de 1798 à 1801.

Laville (Jean), chasseur à la 24e légère, obtint un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an x, pour sa belle conduite aux batailles de Montebello et de Marengo.

Lawouarde (Pierre), dragon au 20e régiment, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait deux mameloucks prisonniers, en chargeant avec valeur à la bataille de Chebreisse (Egypte).

Laye, maréchal-des-logis au 16e dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer aux armées de Rome et de Naples.

Lebain (Pierre), sergent à la 45e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'affaire de Sospello et au blocus de Seravalle, armée d'Italie.

Lebas (François-Etienne), gendarme à la 27e légion, reçut un fusil d'honneur, le 11 thermidor an ix, pour sa conduite distinguée à l'attaque d'un convoi d'argent qu'il était chargé d'escorter avec trois de ses camarades.

Lebeau (Florentin), sergent à la 41e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer sur la frégate *la Vestale*, qu'il montait et à la bataille de Hohenlinden.

Leblanc (Christophe), maréchal-des-logis au 13e de cavalerie, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir enlevé un étendard à l'ennemi à la bataille de Hohenlinden.

Leblanc (Pierre), soldat au 9e régiment de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite distinguée pendant les campagnes de 1797 à 1801.

Lebray (Antoine), soldat au 4e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 14 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer aux armées du Rhin et d'Italie de 1796 à 1800.

Lebreton (Jean), grenadier à la 19e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 14 brumaire an viii, pour le courage qu'il déploya aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre.

Lebrica (Nicolas), fusilier à la 79e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir pris un étendard à l'ennemi à la bataille des Pyramides (armée d'Egypte).

Lebrun (Antoine), dragon au 19e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 13 frimaire an x, pour avoir repris deux pièces de canon à l'ennemi, à la bataille de Novi et avoir fait prisonnier le peloton qui s'en était emparé.

Lebrun (François), fusilier à la 23e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 germinal an ix, pour le courage et le dévouement dont il fit preuve à l'armée du Rhin.

Lebrun (Guillaume), sergent à la 23e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 ventôse an xi, pour les marques de valeur qu'il donna à l'armée du Rhin et particulièrement à Hohenlinden.

Lebrun (Joseph-Marie), canonnier dans l'artillerie de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être distingué à Marengo par sa bravoure et la justesse de son tir.

Lecavelier (Germain), quartier-maître sur la canonnière *l'Etna*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour sa conduite distinguée à l'affaire de la flottille de Boulogne du 27 thermidor an ix.

Lecesne (Pierre), fourrier au 2e régiment de carabiniers, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé au passage du Danube, dans un engagement où il fit plusieurs prisonniers, dont un officier.

Leclerc (François), sergent à la 90e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé, dans un combat d'avant-garde d'une pièce d'artillerie attelée, qu'il ramena au quartier-général.

Leclerc (Hubert), sergent de grenadiers à la 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour s'être emparé, à Marengo, à l'aide de trois de ses camarades, d'une pièce de canon qu'il chargea à mitraille et la dirigea contre l'ennemi.

Leclerc (Augustin), sergent à la 55e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 26 prairial an ix, pour s'être fait remarquer d'une manière particulière au blocus de Gênes.

Leclerc (Pierre-Joseph), fourrier à la 69e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer à l'armée du Rhin de 1796 à 1800 et à l'armée de l'Ouest en 1801.

Lecomte (François-Antoine), maréchal-des-logis au 4e de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite à l'armée du Rhin en 1800, dans un combat d'avant-garde, où il fit plusieurs prisonniers.

Lecomte (Louis), fusilier à la 99e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué à l'armée d'Italie pendant les campagnes de 1799 et 1800.

Lecomte (Charles), sergent dans les chasseurs à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 5 brumaire an ix, pour s'être signalé aux armées du Rhin, de Sambre et Meuse et d'Italie de 1792 à 1801.

Lecoeur (Blaise), sergent au 1er de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 floréal an xi, pour sa brillante conduite aux armées de la Moselle et de Sambre et Meuse de 1795 à 1798, et dans un engagement de tirailleurs à Hohenlinden (1800), où il fit un officier autrichien prisonnier.

Lecourt (Jean-Baptiste), caporal à la 23e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour sa conduite distinguée à la prise d'un village, où il entra un des premiers et s'empara d'une pièce de canon.

Lecrauner (Guillaume), caporal à la 3e demi-brigade de vétérans, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé pendant toutes les guerres de la révolution.

Lecrauner (Maurice), grenadier à la 18e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer pendant l'expédition d'Egypte, notamment à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre.

Lecureux (Jérôme), brigadier au 7e de hussards, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite à l'armée du Rhin, pendant la campagne de 1800.

Lecuyer (Jacques), maréchal-des-logis au 16e de cavalerie, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer pendant les guerres de 1792 à 1800.

Lecuyer (Pierre-François), canonnier au 6e régiment d'artillerie de marine, chef de pièce sur le vaisseau *le Formidable*, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an ix, pour le dévouement et le courage qu'il déploya au combat naval d'Algésiras.

Ledé (Pierre), grenadier à la 40e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour avoir tué quatre soldats autrichiens à Marengo, et avoir délivré quatre de ses camarades pris par l'ennemi.

Ledoré (François), maître-d'équipage sur le vaisseau *l'Indomptable*, obtint une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa conduite distinguée au combat naval d'Algésiras.

Lefebvre (Antoine), sergent de grenadiers à la 53e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer pendant la campagne de Belgique de l'an vii.

Lefebvre (Louis-François), caporal au 1er d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 3 prairial an x, pour s'être distingué au combat naval d'Algésiras, à bord du vaisseau *le Formidable*.

Lefebvre (Philippe), sergent-major à la 14e légère, reçut un fusil d'honneur, le 15 ventôse an x, pour sa belle conduite à la bataille de Hohenlinden.

Lefebvre (Charles-Gabriel), fusilier à la 61e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être signalé à l'armée d'Italie de 1796 à 1797, et à l'armée d'Orient de 1798 à 1801.

Lefebvre (Etienne-Georges), sergent à la 33e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à Marengo dans plusieurs charges à la baïonnette.

Lefebvre (François), dit *Sans-Gêne*, maréchal-des-logis au 2e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 4 messidor an ix, pour sa conduite distinguée à Marengo les 24 prairial an viii.

Lefebvre (Nicolas), sapeur au 3e bataillon, obtint un fusil d'honneur, le 17 thermidor an viii, pour avoir enlevé, au passage du Lech, une batterie de canon, à l'aide de quelques camarades enhardis par son exemple.

Lefebvre (Pierre), canonnier au 1er d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 3 prairial an x, pour s'être fait remarquer au combat naval d'Algésiras, à bord du vaisseau *le Formidable*.

Lefèvre (Pierre), grenadier à la 61e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour avoir fait, avec une grande valeur, les campagnes d'Egypte de 1798 à 1801.

Lefort (Jean), sergent à la 46e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er fructidor an viii, pour avoir pris un drapeau à l'ennemi, sous un feu meurtrier de mousqueterie.

Lefort (Jean), dit *Faure*, caporal à la 22e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 brumaire an ix, pour s'être signalé à Marengo.

Lefranc (Jacques), devenu colonel du 27e de ligne (1), reçut un sabre d'honneur, le 15 ventôse an ix, pour s'être conduit avec une grande distinction pendant toutes les guerres de la liberté, de 1792 à 1801.

(1) Devenu général de brigade et membre du Sénat.

LEFRANC (Maurice), sergent à la 28e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an x, pour avoir soutenu à Marengo, avec la plus grande ardeur, plusieurs charges à la baïonnette contre l'ennemi.

LEGALL (Laurent), matelot sur le vaisseau *l'Indivisible*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé à l'attaque et à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

LEGARGASSON (Pierre), brigadier au 2e de dragons, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'affaire de Manheim et dans un combat d'avant-garde.

LEGAY (Nicolas-Dominique), sergent à la 6e légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an xi, pour sa conduite distinguée aux armées de l'Ouest et d'Italie de 1793 à l'an viii.

LEGENDRE, sergent à la 16e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à la bataille de Marengo.

LEGENTIL (André), tambour à la 6e légère, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 28 brumaire an x, pour s'être fait particulièrement remarquer au passage du Mincio, le 4 nivôse an ix.

LEGOLFF (Yves), fusilier à la 18e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 14 ventôse an xi, pour sa brillante conduite au siége de Saint-Jean-d'Acre.

LEGOUSSAT (Charles), maréchal-des-logis au 12e de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir fait trois prisonniers et tué un officier autrichien dans une charge de cavalerie à Marengo.

LEGOUT (Jacques), caporal à la 62e de ligne, eut un sabre d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour avoir enlevé une pièce de canon à un corps vendéen.

LEGRAND (François), sergent à la 5e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer au combat de Lonado et à la bataille d'Alexandrie (armée d'Italie).

LEGRAND (Gilbert), chasseur à pied dans la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé à Marengo.

LEGRAS (Vincent-Louis), aide-canonnier d'artillerie de marine, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour sa conduite distinguée dans un bombardement de l'escadrille anglaise devant Boulogne.

LEGROS (Louis), caporal à la 61e de ligne, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa belle conduite dans un engagement de tirailleurs, pendant lequel il fit deux prisonniers et tua un officier.

LEGROS (Nicolas), maréchal-des-logis dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

LEGUAY (Pierre), sergent au 37e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir donné l'exemple du courage et d'une bonne conduite pendant la guerre de 1793 à l'an xi.

LEGUEN (Mathieu), pilote-côtier sur le vaisseau *le Formidable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa brillante conduite au combat naval d'Algésiras.

LEGUENEY (Pierre), sergent-major à la 56e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour avoir tué un officier et fait plusieurs prisonniers dans un engagement contre les rebelles de la Vendée.

LEJOSNE (Jean-François-Louis), sous-lieutenant à la 17e légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 brumaire an x, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution aux armées de la République de 1793 à l'an x.

LELIETTE (Jean), fusilier à la 17e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante valeur à la bataille de Hohenlinden.

LEMAIRE (François), sergent à la 40e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait mettre bas les armes, à la bataille de Marengo, à onze soldats autrichiens.

LEMAIRE (Pierre), adjudant-sous-officier au 3e de cuirassiers, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée dans un combat d'avant-garde, à l'armée du Rhin (1800), où il fit deux prisonniers et s'empara d'une pièce de campagne.

LEMALE (Antoine), chasseur à la 14e légère, obtint un fusil d'honneur, le 15 ventôse an x, pour s'être signalé à l'armée du Rhin.

LEMESLE (Léonard), quartier-maître sur le vaisseau *l'Indomptable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour avoir donné les plus grandes preuves de courage au combat naval d'Algésiras.

LENAIN (Louis), cavalier au 20e de chasseurs à cheval, reçut un mousquet d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être distingué à Hohenlinden.

LENOBLE (Pierre), maréchal-des-logis au 4e d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour sa brillante conduite pendant toute la durée de l'expédition d'Egypte.

LENOBLE (Pierre), grenadier à la 61e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 12 prairial an x, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte.

LENOIR (Aimable-Emmanuel), aide-canonnier de marine, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour s'être signalé sur la canonnière *le Volcan*, dans un combat devant Boulogne.

LEPAGE (Frédéric), sergent-major à la 16e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé d'un général autrichien et de son escorte et fait mettre bas les armes à 300 hommes.

LEPAUMIER (Jean-François-Louis), fourrier dans les chasseurs à cheval de la garde consulaire, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir sauvé, par un acte de courage et de dévouement, le général Lefebvre qui avait été pris par trois hulans.

LEPELLETIER (Louis), second maître-canonnier de marine sur le vaisseau *l'Indomptable*, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa conduite remarquable au combat naval d'Algésiras.

LEPPEL (François), aspirant-canonnier dans la 6e demi-brigade d'artillerie de marine, reçut un fusil d'honneur, le 11 frimaire an x, pour s'être distingué sur le vaisseau *le Desaix*, au combat naval d'Algésiras.

LEQUERRET, sergent à la 47e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers, à Marengo, dans différentes charges à la baïonnette.

LERICHE (François), grenadier à la 13e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

LEROI (Charles), sergent à la 12e légère, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer, à Hohenlinden, dans un combat de tirailleurs.

LEROI (François), cavalier au 10e de cuirassiers, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé, à Hohenlinden, dans une charge de cavalerie contre une batterie ennemie.

LEROI (Honoré-Remy), sergent au 3e régiment d'artillerie à pied, reçut un fusil d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour sa belle conduite aux armées du Rhin et d'Helvétie en 1799 et 1800.

LERONDEAU (Martin), sergent à la 22e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 26 brumaire an xi, pour avoir forcé à Marengo, avec quatre de ses camarades, un parti ennemi à la retraite.

LEROT (Joseph), caporal au 5e d'artillerie à pied, reçut

une grenade d'honneur, le 5 brumaire an xi, pour s'être signalé pendant les guerres de la liberté, notamment au combat naval du 18 fructidor an vii, sur la frégate *la Concorde*.

Leroux (Jean-Joseph), maréchal-des-logis aux grenadiers à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes de 1794 à 1800.

Leroy (Charles), grenadier à cheval de la garde impériale, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir fait à Marengo, dans une charge de cavalerie, cinq prisonniers autrichiens et avoir enlevé un étendard.

Leroy (Charles), fourrier à la 96ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour sa conduite distinguée à Marengo, et pendant les précédentes campagnes.

Leroy (François), sergent-major à la 26ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 14 pluviôse an xi, pour avoir attaqué, lui cinquième, dans un combat de tirailleurs, à Marengo, cinquante hommes d'infanterie et leur avoir fait onze prisonniers.

Leroy (François-Juste), fusilier à la 51ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 germinal an ix, pour s'être emparé, avec deux de ses camarades, d'une batterie de quatre pièces de canon.

Leroy (Jean-Baptiste-Nicolas), maréchal-des-logis dans la 4ᵉ légion de gendarmerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 thermidor an x, pour sa conduite distinguée et sa bravoure éclatante dans plusieurs affaires contre les brigands.

Leroy (Jean-Nicolas), sergent à la 24ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être précipité, à Hohenlinden, sur une batterie autrichienne, avoir tué deux canonniers et pris une bouche à feu.

Leroy (Louis), gendarme d'élite de la garde impériale, reçut un fusil d'honneur, le 27 germinal ix, pour s'être signalé, à Marengo, dans une charge exécutée sur une batterie d'artillerie légère, dont les canonniers furent presque tous entièrement détruits.

Leroy (Pierre), grenadier à la 109ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 germinal an ix, pour s'être fait fait remarquer à l'affaire de Kremsmunster, le 19 frimaire de la même année.

Leroy (Pierre), sergent à la 59ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 21 nivôse an ix, pour s'être distingué, à Marengo, dans une charge à la baïonnette sur une colonne ennemie.

Leroy (Toussaint-Joseph), maréchal-des-logis-chef au 1ᵉʳ régiment de carabiniers, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an ix, pour les marques de valeur qu'il donna aux armées d'Allemagne de 1793 à 1800.

Leroyer (François), caporal à la 73ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 germinal an ix, pour s'être fait remarquer à la défense d'un défilé, où, avec huit hommes qu'il commandait, il arrêta une forte colonne ennemie.

Lesage (Jean-Baptiste), tambour à la 5ᵉ de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 10 prairial an xi, pour le courage dont il fit preuve à la bataille de Hohenlinden.

Lesaca (Jean-Pierre-Jérôme), dit *Mavre*, maréchal-des-logis au 5ᵉ de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite pendant les campagnes précédentes, notamment au combat et à la prise de Mondovi.

Lesire (Jean), sergent de carabiniers à la 17ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 brumaire an x, pour les marques de valeur qu'il donna au combat de Fombio, aux batailles de Castiglione et de Rivoli.

Lespignol (Augustin), sapeur au 2ᵉ bataillon, reçut une grenade d'honneur, le 29 germinal an xi, pour sa conduite distinguée aux armées d'Helvétie et d'Italie, en 1799 et 1800.

Lesseline (Augustin), carabinier au 1ᵉʳ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait mettre bas les armes, étant en patrouille avec deux de ses camarades, à un poste de quinze hommes.

Lestage (Raimond), matelot sur la frégate *la Muiron*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour son intrépidité et sa valeur au combat naval d'Algésiras.

Lestirs (François), sergent à la 17ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé à l'armée d'Italie en 1795 et 1796, particulièrement à la bataille de Castiglione.

Leteurtre ou Teurtre (Pierre-François), matelot sur la canonnière *la Surprise*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour s'être distingué sur la flottille légère de Boulogne, en se jetant à la mer au milieu d'une grêle de balles, pour amariner une péniche anglaise.

Letté (François-Victor), aspirant de 2ᵉ classe sur la canonnière *la Surprise*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer dans un combat de la flottille légère de Boulogne.

Letuaire (Antoine), caporal à la 69ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part.

Leudet (Pierre), sergent à la 40ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 brumaire an ix, pour sa belle conduite à Marengo, où il s'empara d'une pièce de canon.

Levalton (Lucien-Gilles), maître au petit cabotage, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 1ᵉʳ vendémiaire an xi, pour s'être signalé, en 1801, sur un vaisseau de l'État.

Levasseur (Louis-Joseph), trompette au 8ᵉ de cuirassiers, reçut le brevet d'une trompette d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait trois prisonniers, dont un officier, à la bataille de Hohenlinden.

Lévêque (Jean-Pierre), caporal de grenadiers à la 6ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer dans un engagement partiel contre les insurgés de la Vendée.

Lévêque (Pierre-Jean-François), grenadier à cheval dans la garde des consuls, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait un officier général prisonnier et avoir pris un étendard à l'ennemi (1800).

Levens (François), sergent à la 6ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour avoir fait mettre bas les armes, à Marengo, à un poste autrichien de trente hommes.

Levey, chasseur à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer, à Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette.

Lhotard (Fédèle), sergent de grenadiers à la 76ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 thermidor an x, pour deux faits d'armes remarquables au passage du Rhin et à la prise du fort de Kehl.

Lhote (Philippe), sergent à la 10ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 germinal an xi, pour s'être distingué à l'armée du Danube et à la bataille de Hohenlinden.

Liaigre (Jean), sergent de grenadiers à la 85ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé au siége de Saint-Jean d'Acre, où il reçut une blessure grave.

Libercart (Guillaume), fusilier à la 53ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 17 germinal an ix, pour s'être emparé d'un caisson de munitions, après avoir tué ou mis en fuite les canonniers qui l'escortaient.

Liars (Jean), sergent-major à la 32e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 9 ventôse an x, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Egypte, notamment à Aboukir, où il reçut sept coups de sabre.

Libotte (Joseph Emilien), fusilier à la 46e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

Lieutaud (François-Pierre), sous-lieutenant à la 35e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 7 germinal an ix, pour avoir pris deux drapeaux à l'ennemi à l'affaire de Vérone du 6 germinal an vii.

Lieutaud (Jean), adjudant-sous-officier au 1er bataillon de sapeurs, reçut un sabre d'honneur, le 29 germinal an xi, pour sa conduite signalée à l'armée d'Italie de l'an ii à l'an ix.

Liévaux (Gilbert), caporal au 4e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 20 floréal an vii, pour avoir donné des preuves d'une éclatante bravoure de 1793 à 1801.

Ligarot, hussard au 7e régiment (*bis*), reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à la bataille des Pyramides.

Ligier (Jean), sergent à la 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir attaqué à Marengo, avec sept hommes de sa compagnie, une batterie ennemie et s'être emparé d'une pièce de canon.

Lignay (Edme-Joseph), caporal à la 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Lignier (Augustin), sergent à la 79e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être conduit, à l'armée de l'Ouest, avec autant de bravoure que d'humanité.

Ligay (Augustin), cavalier au 9e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer pendant les guerres de 1794 à 1798 et à l'armée d'Italie en 1799 et 1800.

Limousin (Pierre), soldat au 16e régiment de cavalerie, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être pénétré le premier, à Hohenlinden, dans un carré ennemi où il tua de sa main un officier supérieur.

Linage (Antoine), caporal aux chasseurs à pied de la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être signalé à la bataille de Marengo.

Linois (Charles-Alexandre-Léon), contre-amiral (1), reçut un sabre d'honneur, le 9 thermidor an ix, pour son courage et son habileté au combat naval d'Algésiras, où, malgré son infériorité numérique, il força deux vaisseaux anglais d'amener leur pavillon, et parvint à s'emparer du vaisseau *l'Annibal*.

Lisard (Charles), caporal à la 61e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Orient et pendant les précédentes campagnes de 1792 à 1797.

Lisbraad (Claude-Marie), chasseur à cheval dans la garde des consuls, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être distingué, à Marengo, dans deux charges de cavalerie et s'être emparé d'une pièce de canon.

Litzelmann (Charles), caporal à la 21e légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé au passage du Pô et à l'armée de l'Ouest.

Livron (François), grenadier à la 38e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour avoir dégagé son capitaine et son lieutenant à l'affaire de Mœskirch, avec une rare intrépidité.

Loois (Pierre-Georges), caporal à la 96e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour s'être conduit avec distinction à Marengo, où il ne cessa de combattre, quoique grièvement blessé.

(1) Devenu vice-amiral et comte de l'empire.

Loevenbruck (Pierre), hussard au 5e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir contribué, à Hohenlinden, à la prise de deux pièces de canon.

Loigeon (Michel), maréchal-des-logis au 6e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer à Marengo par son courage et sa présence d'esprit dans une charge de cavalerie contre la batterie à laquelle il était attaché.

Lombard (Honoré), caporal à la 69e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être particulièrement distingué aux armées d'Italie et d'Egypte de 1792 à 1801.

Loquereau (Joseph), sergent à la 47e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait mettre bas les armes, à Marengo, à dix-huit grenadiers autrichiens, chargés de protéger deux pièces de canon, qui restèrent au pouvoir des Français.

Loriot (François), sergent à la 103e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué, à Hohenlinden, dans un engagement de tirailleurs pendant lequel il fit plusieurs prisonniers et tua un officier autrichien.

Lorrain (Jean), sergent-major à la 64e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à la prise d'Andria (armée de Naples).

Lostriagouar (Martin), dit *Lorrain*, cavalier au 1er régiment de chasseurs à cheval, reçut une carabine d'honneur, le 27 germinal an ix, pour avoir délivré, à Hohenlinden, un capitaine menacé par trois cuirassiers, après en avoir tué un et mis le troisième hors de combat.

Losier (Nicolas), fusilier à la 51e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 26 messidor an xi, pour s'être signalé à la bataille de Hohenlinden.

Louat (Victor), soldat au 17e de cavalerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait un officier prisonnier à Hohenlinden, et s'être emparé d'une pièce de canon.

Louis (François), sergent-major à la 94e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé, au passage de Salza, de trois pièces de canon et de vingt-quatre chevaux.

Louis (François), artificier au 5e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 5 brumaire an xi, pour s'être signalé au combat naval du 18 fructidor an vii sur la frégate *la Concorde*, en montant le premier à l'abordage d'un bâtiment anglais.

Louis (Joseph), maréchal-des-logis aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite à Marengo dans une charge contre un carré d'infanterie.

Lucot (Jean), soldat au 4e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 14 ventôse an x, pour s'être fait remarquer sous les murs de Lérone et à Marengo, où il sauva par son courage et son sang froid la pièce à laquelle il était attaché.

Luetta (Dominique-Joseph), chasseur à cheval dans la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans une charge de cavalerie à Marengo.

Luge, dragon au 1er régiment, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

Lunaau (Pierre), tambour à la 89e de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 1er fructidor an viii, pour s'être signalé à la bataille de Stockach et à l'attaque de Landshutt (armée du Rhin).

Lyonnet (Philippe), soldat au 1er régiment de cavalerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 22 thermidor an viii, pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi au passage du Danube.

M.

Macort (Louis), tambour à la 61e de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part de 1798 à 1801.

Macquard (Joseph), sergent à la 9e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 15 prairial an XI, pour sa conduite distinguée à Marengo.

Macquart (François-Henri), sergent-major à la 2e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée d'Italie.

Maffraad (Henri), gendarme d'élite à pied de la garde impériale, obtint un fusil d'honneur, le 10 vendémiaire an XI, pour s'être fait remarquer pendant les guerres de 1793 à 1800.

Magain (Jean-Baptiste), dit *Philippeville*, cuirassier au 9e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 prairial an XI, pour avoir fait un grand nombre de prisonniers à Hohenlinden, dans une charge contre un corps de cavalerie autrichienne.

Magne (François), sergent à la 25e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 16 messidor an X, pour s'être emparé d'une pièce de canon à la prise de la redoute de Dégo, et pour avoir donné de nouvelles preuves de valeur à la prise de Jaffa et au siège de Saint-Jean-d'Acre.

Magne (Jean-Charles), adjudant sous-officier à la 70e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée dans l'Inde (à Pondichéry), à l'expédition d'Irlande, aux armées de l'Ouest et d'Italie.

Magnia (Pascal), fusilier à la 54e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être emparé dans un combat de tirailleurs, aidé de deux de ses camarades, d'une pièce de 8, après avoir tué plusieurs canonniers.

Magnin (Désiré), sergent à la 18e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un retranchement ennemi dans lequel il pénétra l'un des premiers.

Magny (Pierre), canonnier au 2e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 7 prairial an VIII, pour s'être signalé à l'affaire d'Engen (armée du Rhin).

Magot (Etienne), grenadier à la 38e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 14 prairial an XI, pour avoir enlevé une pièce à l'ennemi à la bataille de Hohenlinden.

Magot (Nicolas), sergent à la 28e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an XI, pour s'être fait remarquer à Marengo.

Mahut (Victor-Auguste), caporal de grenadiers à la 9e légère, reçut un fusil d'honneur, le 14 prairial an IX, pour avoir sauvé à Marengo, par un acte de courage et d'intrépidité, un officier de dragons qui allait être pris par l'ennemi.

Maigrant (Jean), chasseur à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour sa conduite distinguée à Marengo.

Maillet (Jean-Louis), dragon au 3e régiment, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer aux armées d'Egypte et d'Italie.

Maillot (Mathieu), sergent-major dans la 23e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 12 prairial an XI, pour sa conduite signalée à l'armée du Danube et à la bataille de Hohenlinden.

Mainourt (Louis), tambour à la 7e légère, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 28 fructidor an X, pour les marques de valeur dont il fit preuve aux armées d'Angleterre et d'Italie en 1799 et 1800.

Mairout (Guillaume), grenadier à la 18e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 pluviôse an X, pour sa conduite distinguée au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Maire (Jacques), fusilier à la 101e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 25 floréal an XI, pour s'être signalé à Marengo.

Maison (Charles), sergent de grenadiers à la 53e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 7 messidor an VIII, pour avoir contribué, par sa bravoure, à la prise d'une pièce de canon, à l'armée du Rhin.

Maitrot (Pierre-Louis), sergent de grenadiers à la 14e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour plusieurs actions d'éclat aux armées du Rhin et d'Italie, notamment à la bataille de Novi, de 1793 à 1800.

Malecot (Jean-Baptiste), caporal à la 40e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er brumaire an IX, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Mallet, grenadier à cheval dans la garde impériale, reçut une carabine d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être distingué de 1796 à 1798, et s'être signalé à Marengo.

Maloiseaux (François), sergent à la 5e compagnie de mineurs, eut un fusil d'honneur, le 15 pluviôse an XI, pour sa bravoure pendant les campagnes de 1795 à 1800.

Manaute (Jean-Marie), sergent à la 27e légère, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir attaqué, à Hohenlinden, avec neuf hommes de sa compagnie, une batterie de quatre pièces de canon, dont il s'empara.

Manifleur, caporal de grenadiers à la 48e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 prairial an X, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte.

Manissier (Louis), tambour-major à la 15e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée à la bataille de Hohenlinden.

Manoir (Nicolas), adjudant sous-officier dans le 1er bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an XI, pour s'être signalé aux armées du Rhin et du Danube, particulièrement à la prise de Zurich.

Mansoura (Théodore), chasseur à la 22e légère, obtint une carabine d'honneur, le 4 fructidor an IX, pour sa conduite remarquable à la bataille de Lodi et à l'armée d'Egypte.

Mansut (Claude), chasseur à la 6e demi-brigade légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an XI, pour sa brillante valeur à la bataille de Marengo.

Manuel (Antoine-François), cavalier au 25e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir pris, à Marengo, deux cavaliers et un officier autrichien.

Marc, sergent à la 40e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an IX, pour avoir fait un officier prisonnier à Marengo et avoir tué un grand nombre d'hommes à l'ennemi.

Marchal (Sébastien), sergent à la 92e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 14 prairial an IX, pour s'être fait remarquer au siége de Gênes.

Marchand (Denis-Jean), maréchal-des-logis dans l'artillerie de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé à Marengo.

Marchand (Jacques), caporal à la 108e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 prairial an X, pour sa conduite distinguée à Mœskirch, où il fit plusieurs prisonniers.

Marchand (Jean-Baptiste), canonnier dans la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour s'être fait remarquer à Marengo par sa bravoure et par la justesse de son tir.

Marchand (Jean-Charles-Honoré), sergent à la 52e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 16 germinal an viii, pour avoir contribué, par sa bravoure, à faire mettre bas les armes à vingt-cinq Vendéens.

Marchand (Simon), lieutenant au 1er d'artillerie à pied, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour les marques de valeur qu'il donna pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre.

Marcher (Jean), sergent à la 2e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer au passage du Mincio.

Marck (Jean), grenadier à la 94e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite à Hohenlinden, où il fit trois prisonniers et sauva un officier de sa compagnie.

Maréchal (Amand), gendarme à la 24e légion, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être élancé avec douze de ses camarades, contre un escadron ennemi et lui avoir fait vingt prisonniers.

Maréchal (Charles), sergent-major au 4e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir fait avec une grande distinction les campagnes d'Egypte et de Syrie de 1798 à 1801.

Maréchal (Jean-François), fusilier à la 96e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour la bravoure qu'il déploya à la bataille de Marengo.

Marcès (Jean-Sébastien), chasseur à la 24e légère, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an x, pour avoir fait cinq prisonniers à Marengo et délivré six de ses camarades pris par l'ennemi.

Margoté (Louis-Frédéric), fusilier à la 28e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

Marguerat (Toussaint), brigadier de gendarmerie dans la 27e légion, reçut un mousqueton d'honneur, le 9 pluviôse an x, pour sa conduite distinguée dans une expédition contre des brigands (Piémont).

Marin (Jean), sergent à la 23e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir contribué à Hohenlinden, à la prise de deux pièces de canon qui furent ramenées à bras.

Mariot (Jean), cavalier au 10e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 15 fructidor an ix, pour avoir fait, à Arcole, trois officiers autrichiens prisonniers.

Marminia (Nicolas), sergent-major à la 60e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée dans le Tyrol, où il fit mettre bas les armes à soixante Autrichiens.

Marquety (Laurent), caporal à la 22e légère, obtint un fusil d'honneur, le 26 thermidor an x, pour s'être signalé à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre, où il fut grièvement blessé.

Marsalla (Pierre), caporal à la 32e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 ventôse an x, pour s'être fait remarquer aux armées d'Italie et d'Orient de 1796 à 1801, notamment au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Marsandeau (Elie), chasseur à la 23e légère, obtint un fusil d'honneur, le 21 germinal an ix, pour sa belle conduite lors de la reprise de l'île de Corse par les Français.

Marseille (Pierre), sergent à la 8e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour plusieurs actes de courage à l'armée d'Orient, particulièrement au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Marson (Louis), sous-lieutenant au 15e de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite aux armées d'Italie et d'Orient de l'an iv à l'an ix.

Martin (Gabriel-Joseph), maréchal-des-logis au 16e de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir enlevé deux pièces de canon à l'affaire d'Otricoli (royaume de Naples), et fait un officier napolitain prisonnier.

Martin (Jean), sergent à la 9e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à l'armée d'Orient.

Martin (Jean-Antoine), caporal au 7e régiment de vétérans, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir fait avec distinction toutes les guerres de la révolution et s'être signalé à Marengo.

Martin (Jean-Baptiste), canonnier au 5e d'artillerie à cheval, eut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Orient.

Martin (Jean-Baptiste-Simon), fusilier à la 22e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 brumaire an ix, pour la bravoure qu'il déploya à la bataille de Marengo.

Martin (Jean-Louis), caporal de grenadiers à la 78e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 14 prairial an ix, pour sa conduite distinguée, au siége de Gênes, où il fit un colonel autrichien prisonnier.

Martin (Joseph-Marie), sergent à le 42e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé aux armées du Nord, du Rhin et d'Helvétie de 1793 à l'an x.

Martin (Louis), canonnier à cheval dans la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir donné des marques de valeur à Marengo.

Martin (Pierre), fusilier à la 34e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir donné des preuves de bravoure dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part de 1793 à 1800.

Martin (Pierre-François), maréchal-des-logis au 19e de dragons, reçut un mousqueton d'honneur, le 13 frimaire an x, pour s'être signalé par plusieurs actions d'éclat aux armées de l'Ouest, d'Italie et de Naples. Il sauva la vie au général Casabianca au combat de Porto Fermo.

Martineau (Charles), sous-lieutenant à la 44e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite aux armées de l'Ouest, du Rhin, d'Helvétie et d'Italie.

Marulaz (Jacob-François), colonel du 8e de hussards (1), reçut un sabre d'honneur, le 1er germinal an ix, pour s'être conduit avec une grande distinction dans toutes les armées de la république, notamment à la bataille de Stockach, où il fit 2,000 prisonniers et s'empara d'immenses magasins.

Maruy (Jean), caporal à la 3e légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'un retranchement ennemi, dans lequel il pénétra l'un des premiers.

Masclet (Constant-Laurent), maréchal-des-logis au 7e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 7 messidor an viii, pour avoir enlevé une pièce de canon à l'ennemi.

Masse (Jérôme-Jean), lieutenant à la 96e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 thermidor an x, pour s'être fait remarquer aux armées d'Helvétie, du Danube, du Rhin et de Hanovre.

Masse (Joseph), canonnier au 2e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour avoir montré la plus grande bravoure dans toutes les affaires qui eurent lieu à l'armée d'Helvétie en 1799 et 1800.

Masse (Pierre), caporal de carabiniers à la 14e légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 germinal an ix, pour s'être signalé au passage de la Traun (armée du Rhin), le 30 nivôse de la même année.

Masselin (Joseph-Alexandre), sergent à la 1re légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour

(1) Devenu général de division et baron de l'empire.

s'être fait remarquer à Hohenlinden dans un combat de tirailleurs, où il fit plusieurs prisonniers et contribua à la prise d'une pièce de 8.

Masson (Nicolas), cavalier au 11e régiment de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour être pénétré le premier dans un village occupé par l'ennemi et avoir fait plusieurs prisonniers dont un officier.

Mathé (François), caporal à la 88e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 prairial an X, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Orient de l'an VI à l'an IX.

Mathieu (Etienne), sergent à la 43e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an X, pour s'être emparé d'une pièce de canon à Marengo, qu'il rechargea, aidé de trois de ses camarades, et la pointa sur les colonnes ennemies.

Mathieu (Jean-Curin), capitaine au 12e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante conduite au blocus de Landrecies, où, à la tête de 160 hommes, il s'empara de deux pièces de canon soutenues par un bataillon de grenadiers hongrois et trois piquets d'artillerie.

Mathieu (Pierre-François-Etienne), soldat à la 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être emparé à Marengo, aidé de trois de ses camarades, d'une pièce de canon qu'il dirigea contre l'ennemi.

Mathurin (Pierre), carabinier à la 8e légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 ventôse an XI, pour sa conduite distinguée pendant les guerres de 1796 à 1800.

Mattins (François), fusilier à la 101e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 3 frimaire an XI, pour s'être fait remarquer à Marengo.

Maugin (Jacques), capitaine à la 66e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 17 ventôse an XI, pour s'être fait remarquer à l'affaire de Matouba (Guadeloupe).

Maurel (Jacques), sergent-major à la 95e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé dans plusieurs engagements de tirailleurs pendant la campagne de 1800 à l'armée du Rhin.

Maurice (Michel), fusilier à la 6e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour la bravoure et le sang-froid qu'il déploya à l'armée de l'Ouest de 1799 à 1801.

May (Jean-Antoine), sergent à la 4e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour sa conduite distinguée aux armées Gallo-Batave et d'Italie en 1799 et 1800.

Mayer (Jacques), carabinier à la 22e légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 thermidor an X, pour s'être fait remarquer au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Mayençon (Joseph), chasseur à la 22e légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 thermidor an X, pour sa bravoure à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Mayeux (Alexis), sergent à la 21e légère, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an X, pour sa brillante valeur dans trois affaires consécutives, pendant lesquelles il s'empara de deux pièces de canon et fit plusieurs prisonniers.

Maylin (Nicolas), fusilier à la 57e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 3 vendémiaire an X, pour sa belle conduite sur la canonnière *le Volcan*, dans une affaire d'avant-garde de la flottille de Boulogne.

Mayre (Raymond) dit *Benoît*, caporal à la 32e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Orient de l'an VI à l'an IX.

Mazan (Nicolas), dit *Masson*, tambour à la 14e légère, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante valeur et son dévouement à la prise d'Acqué, après avoir traversé la Bormida à la nage.

Mazé (Pierre), carabinier à la 14e légère, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait avec une grande distinction les campagnes de 1799 et 1800 aux armées du Danube et du Rhin.

Mazel (Louis), sergent-major à la 45e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée des Grisons.

Mazié (Joseph), grenadier à la 25e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 29 floréal an VII, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Italie en 1796 et 1797.

Medoux (Toussaint), sergent à la 25e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée dans un combat d'avant-garde.

Megard (Claude-Jean), grenadier à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à Marengo dans plusieurs charges à la baïonnette.

Meisterlet (Thibault), brigadier dans les grenadiers à cheval de la garde consulaire, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour avoir déployé le plus grand courage à Marengo.

Mellinger (Jean), trompette au 2e de hussards, reçut une trompette d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour la bravoure qu'il déploya à la bataille de Hohenlinden.

Menant (Charles), maréchal-des-logis au 1er de carabiniers, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an X, pour avoir fait prisonnier le général autrichien Orelly, au passage du Rhin, après avoir tué son aide-de-camp.

Menard (Antoine), sergent de carabiniers à la 4e légère, reçut un sabre d'honneur, le 6 pluviôse an X, pour sa conduite distinguée au siége et à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre.

Menard (Jean-André), fusilier à la 109e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir surpris, au passage de la Reuss un poste ennemi de 34 hommes qu'il fit prisonniers.

Mennot (François), tambour à la 2e de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 18 fructidor an X, pour s'être signalé à l'armée du Rhin en 1799 et 1800.

Menoux (Jean-Baptiste), caporal à la 23e légère, reçut un fusil d'honneur, le 18 fructidor an X, pour s'être fait remarquer à la reprise de l'île de Corse sur les Anglais en 1796 et à l'armée d'Italie.

Mercier, grenadier à la 35e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an XI, pour avoir donné les plus grandes preuves de valeur dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part.

Mercier (Louis), brigadier dans les grenadiers à cheval de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa rare intrépidité dans plusieurs charges de cavalerie à Marengo.

Mergienne (Julien), aide-canonnier sur le vaisseau *le Desaix*, obtint une grenade d'honneur, le 11 brumaire an X, pour sa conduite distinguée au combat naval d'Algésiras.

Mérimé (Louis), cavalier au 20e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 15 frimaire an X, pour sa bravoure et son sang-froid, à l'armée de l'Ouest, à l'attaque d'une bande d'insurgés.

Meroux (Benoît), caporal à la 82e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 4 vendémiaire an X, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Italie de 1795 à 1797 et à l'armée d'Égypte de 1798 à 1801.

Merveilhau (Augustin), sous-lieutenant à la 11e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 18 fructidor an X, pour s'être signalé à l'armée d'Italie de l'an IV à l'an IX.

Mery (Pierre), sous-lieutenant au 12e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être conduit avec une grande valeur pendant toutes les guerres de la révolution.

Métayé (Elie), sergent à la 64e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 frimaire an x, pour avoir enlevé deux pièces de 8, à la prise de Naples.

Metge (Jean-François), caporal à la 18e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour sa bravoure éclatante à l'armée d'Orient, et particulièrement au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Metivier (Antoine), brigadier au 1er régiment de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour avoir forcé, devant Mayence, lui troisième, un poste de 80 pandoures à mettre bas les armes.

Métray (René), grenadier à la 17e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 23 fructidor an x, pour avoir fait avec distinction les guerres de 1793 à 1797 et les campagnes d'Italie et du Rhin de 1798 à 1800.

Metzinger (Jacob), capitaine (1) à la 88e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être fait remarquer aux armées d'Allemagne de 1793 à 1797, en Egypte et en Syrie de 1798 à 1801.

Meunier (Augustin), fusilier à la 24e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 prairial an xi, pour s'être précipité, au siége de Gênes, sur une colonne ennemie et lui avoir fait plusieurs prisonniers, dont deux officiers.

Meunier (Honoré), soldat au 4e bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 14 ventôse an xi, pour s'être signalé à la bataille de Marengo.

Meunier (Hugues), sergent-major à la 74e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 messidor an xi, pour avoir fait avec distinction toutes les campagnes de la révolution.

Meunier (Jean-Pierre), soldat à la 10e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 29 fructidor an x, pour la bravoure qu'il déploya pendant la retraite du général Moreau sur la rivière de Gênes en 1799 et à la défense du Var en 1800.

Meunier (Louis), sergent à la 92e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 vendémiaire an x, pour s'être conduit avec distinction aux armées d'Allemagne, d'Italie et de l'Ouest de 1792 à 1800.

Meunier (Pierre-Clément), sergent-major à la 5e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour ses services dans les colonies de 1785 à 1791, à l'armée de l'Ouest de 1793 à 1795 et à l'armée d'Italie de 1796 à 1800.

Meiner (Jean-Georges), brigadier dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour s'être conduit avec une grande valeur pendant toutes les guerres de 1793 à 1801, particulièrement à l'armée d'Egypte.

Meyer (Augustin), adjudant-sous-officier au 9e de hussards, reçut une carabine d'honneur, le 27 germinal an xi, pour s'être distingué à l'affaire de Mœskirch, où il reprit une pièce de canon qui avait été enlevée par l'ennemi.

Meynard, fusilier à la 6e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être conduit avec autant de distinction que d'humanité à l'armée de l'Ouest de 1799 à 1801.

Meynard (Jean-Pierre), carabinier à la 30e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être entré le premier dans un village occupé par un parti vendéen, avoir fait plusieurs prisonniers et s'être emparé d'une pièce de canon.

Meynaud, sergent à la 23e légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à la reprise de l'île de Corse sur les Anglais.

Meyron (Benoît), grenadier à la 32e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être signalé à l'armée d'Orient de 1798 à 1801.

(1) Devenu colonel du 128e de ligne.

Meyssen (François), sergent-major à la 22e légère, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer en Egypte et en Syrie, notamment à la bataille d'Aboukir.

Miallan (Jean), sergent au 4e bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 27 floréal an xi, pour le zèle, l'activité et la bravoure dont il fit preuve aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

Michaud (Charles-François), sergent à la 25e légère, obtint un fusil d'honneur, le 21 germinal an xi, pour avoir contribué par son courage à rallier quelques troupes en désordre, à culbuter l'ennemi et à le mettre en fuite.

Michaud (Jean), soldat au 6e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa belle conduite à Marengo.

Michaud (Pierre), grenadier à la 93e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait avec beaucoup de valeur les campagnes de 1793 à 1801.

Michel (Jean), dit *Laurent*, sergent à la 53e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 germinal an x, pour avoir fait trois prisonniers et enlevé une pièce de canon au combat d'Ampfing (armée du Rhin).

Michel (Jean-François), contre-maître sur la frégate *la Muiron*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa conduite distinguée au combat naval d'Algésiras.

Michel (Joseph), hussard au 1er régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers à Marengo et avoir enlevé une pièce avec son attelage.

Michel (Joseph), adjudant-sous-officier dans le 11e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à l'armée de Naples.

Michel (Joseph), sergent à la 21e légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour les marques de valeur qu'il donna au passage du Pô et à l'armée d'Egypte.

Michel (Louis-François), sergent à la 53e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 germinal an xi, pour s'être conduit avec une grande bravoure dans plusieurs engagements à l'armée du Rhin.

Michel (Louis-Nicolas), sergent à la 43e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 27 frimaire an x, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution à la bataille de Marengo et au passage du Mincio.

Michelet (Claude), gendarme dans la 16e légion, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa bravoure et son intelligence dans un engagement avec l'ennemi.

Mien (Jean-Louis-Prosper), sous-lieutenant à la 46e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être conduit avec une grande distinction dans deux affaires à l'armée du Rhin.

Mignot, sergent à la 21e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour sa conduite distinguée à l'armée de l'Ouest de 1799 à 1801.

Mignot (Nicolas), lieutenant au 11e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir mis en déroute une colonne de soixante hommes, à la tête d'une reconnaissance de vingt-cinq dragons.

Milan (André), caporal à la 13e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Orient de l'an vi à l'an ix.

Milet (Jean-François), grenadier à cheval dans la garde consulaire, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir fait trois prisonniers à Marengo et enlevé un étendard à l'ennemi.

Mille (Gabriel), grenadier à la 25e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 9 prairial an x, pour sa belle conduite à l'armée d'Orient.

Millot (Etienne), brigadier au 7ᵉ *bis* de hussards, obtint un sabre d'honneur, le 10 pluviôse an x, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Orient.

Mioux (Joseph), carabinier à la 22ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être monté l'un des premiers à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre.

Miquel (Louis), caporal à la 100ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé aux armées du Danube et du Rhin, et avoir fait deux prisonniers dans un engagement de tirailleurs.

Mirabel (Magloire), sergent dans les grenadiers à pied de la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour sa brillante valeur pendant les trois journées de Marengo.

Miremont (Nicolas), dragon au 11ᵉ régiment, obtint un fusil d'honneur, le 27 germinal an xi, pour sa belle conduite au passage du Lech.

Mirolle (Jean-Baptiste-Jacques), caporal à la 55ᵉ de ligne, eut un fusil d'honneur, le 26 prairial an x, pour un acte de courage et de dévouement pendant le blocus de Gênes.

Moegling (Edouard-Louis-Antoine), caporal à la 5ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait quatre prisonniers à la bataille de Hohenlinden.

Moiroux (François), caporal à la 22ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre.

Moissand (Jacques), carabinier à la 1ʳᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé à Hohenlinden d'une pièce de 8 et avoir fait deux prisonniers.

Molard (Pierre), adjudant-sous-officier dans le 7ᵉ régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer à la bataille de Hohenlinden.

Molière (Alexis), dit *Alexis*, grenadier à la 55ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 26 prairial an ix, pour un acte de courage et d'audace qui fit mettre bas les armes à un détachement de soixante Croates (siége de Gênes).

Moller (Alexis), adjudant-sous-officier au 13ᵉ de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite distinguée aux armées du Nord, du Rhin et d'Italie.

Mondain (Jacques), sergent à la 17ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 brumaire an xi, pour s'être conduit d'une manière héroïque à la bataille de Rivoli.

Mondry (Joseph), caporal de carabiniers à la 6ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 11 germinal an ii, pour avoir fait débusquer, avec quatre de ses camarades, un poste autrichien de trente hommes, dont douze furent faits prisonniers.

Monet (François), chasseur à la 3ᵉ légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait seul, dans un combat de tirailleurs, cinq prisonniers, dont un officier supérieur (Italie 1800).

Monet (François-Denis), brigadier au 2ᵉ de carabiniers, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé, à Hohenlinden, à l'aide de trois de ses camarades, d'une pièce de 8.

Monet (Jacques-Pierre), fusilier à la 66ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 vendémiaire an xi, pour s'être signalé à l'armée du Rhin en 1799 et 1800.

Monin (Joseph), artificier au 2ᵉ d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer aux armées d'Helvétie et du Rhin en 1799 et 1800.

Monneret (Pierre-Etienne), maréchal-des-logis au 8ᵉ de chasseurs à cheval, eut un mousqueton d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être emparé d'une pièce de canon chargée à mitraille, à l'attaque d'une position ennemie et avoir tué trois canonniers qui la servaient.

Monnet (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 30ᵉ de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait avec autant de bravoure que d'humanité, les campagnes de l'armée de l'Ouest de 1799 à 1801.

Monnet (Pierre), sergent de grenadiers à la 44ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an xi, pour s'être emparé de deux pièces de canon à Marengo.

Monnier (François), fusilier à la 40ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour le courage et le dévonement dont il fit preuve à la bataille de Marengo.

Monnois (Jean-Baptiste), caporal de grenadiers à la 61ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour sa belle conduite à l'armée d'Italie, de 1795 à 1797 et à celles d'Egypte et de Syrie, de 1798 à 1801.

Montaulon (Jean), chef-d'escadron au 8ᵉ de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 1ᵉʳ germinal an xi, pour s'être conduit avec une grande distinction aux armées d'Allemagne, du Danube et du Rhin, et s'être signalé par plusieurs actions d'éclat.

Monts (Pierre), brigadier au 4ᵉ de hussards, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour un acte de bravoure et de dévouement qui sauva la vie à un colonel. Le lendemain, quoique couvert de sept blessures qu'il avait reçues la veille, il charge une batterie ennemie, tue plusieurs canonniers et s'empare de deux pièces de canon.

Monteil (Jean), caporal à la 3ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être emparé d'une pièce de canon et pour sa bravoure au siége de Gênes.

Montlaurent (Thomas), sergent à la 25ᵉ légère, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer pendant toute la durée du blocus de Gênes.

Montmerot (Charles), capitaine à la 61ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 12 prairial an x, pour les marques de valeur qu'il donna à l'armée d'Egypte et particulièrement à la bataille d'Aboukir.

Montrion (Jean), caporal au 7ᵉ d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé à l'armée gallo-batave.

Moreau (François), gendarme dans la 21ᵉ légion, reçut une carabine d'honneur, le 15 nivôse an ix, pour avoir contribué par sa bravoure à l'arrestation de cinq brigands qui avaient volé une diligence et dont un fut tué par lui.

Moreau (Jérôme), sergent à la 17ᵉ légère, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 29 brumaire an x, pour sa brillante valeur au combat de Montelesimo, à la défense du fort de Ceva et du pont du Tanaro.

Moreau (Louis-Auguste), sergent-major à la 67ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour le courage qu'il déploya aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800, notamment à la bataille de Hohenlinden.

Moreau (Nicolas), maréchal-des-logis au 11ᵉ de hussards, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir pris une pièce de canon au passage du Mincio, enlevé deux autres pièces et fait quarante prisonniers à l'affaire de Monzambano.

Morel (Jacques-Charles), aide-canonnier sur le vaisseau *l'Indomptable*, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour le courage dont il fit preuve au combat naval d'Algésiras.

Morel (Louis), sous-lieutenant à la 72ᵉ de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour sa brillante conduite au passage du Mincio.

Morel (Nicolas), sergent à la 88ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être conduit avec beaucoup de distinction pendant toute la durée de l'expédition d'Egypte.

MORILLON (Antoine-François), sergent à la 30e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an IX, pour avoir pris un drapeau et fait plusieurs prisonniers, dont un officier, à la bataille de Marengo.

MORIN (Jean), caporal à la 59e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 21 nivôse an IX, pour avoir pris un drapeau à l'ennemi à l'affaire de Plaisance et s'être signalé de nouveau à Marengo.

MORIN (Jean-Baptiste) sergent à la 90e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 16 germinal an VIII. Blessé à l'armée gallo-batave et envoyé à l'hôpital d'Anvers, qui manquait de fonds, il donna volontairement sa bourse pour subvenir aux besoins de ses compagnons d'armes. C'est cet acte de dévouement qui lui mérita l'arme d'honneur que lui délivra le gouvernement.

MORIN (Pierre), sapeur au 1er bataillon, obtint une grenade d'honneur, le 7 ventôse an XI, pour s'être signalé pendant toutes les guerres de la liberté.

MORNET (Jean-Claude), maréchal-des-logis au 7e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 3 prairial an X, pour s'être distingué au passage du Mincio et à la bataille de Castel-Franco.

MORNET (Joseph), chasseur à pied dans la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être signalé à Marengo.

MORTAL (Sébastien), caporal à la 6e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer au premier siége de Mantoue et à l'armée de l'Ouest, où il fit plusieurs prisonniers qu'il traita avec humanité.

MOULET (François), grenadier à la 11e de ligne, reçut une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être emparé d'un obusier à l'attaque d'une position et avoir fait plusieurs prisonniers, aidé de trois de ses camarades.

MOULIN (Jean-Pierre), sergent-major à la 72e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour avoir fait mettre bas les armes, à Hollenden, à trente-six Autrichiens.

MOURA (Nicolas), brigadier au 3e d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa belle conduite en Egypte et en Syrie.

MOURAIN (Charles-Joseph), lieutenant de gendarmerie, reçut un sabre d'honneur, le 26 fructidor an VIII, pour s'être fait remarquer par plusieurs actes de bravoure.

MOURENCY (Jacques-Jean-Joseph), tambour de grenadiers à la 94e de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 27 thermidor an VIII, pour s'être signalé à la prise de Fuessen.

MOUSSE (Jean), sergent dans la 64e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être particulièrement distingué à l'affaire de Trani (armée d'Italie).

MOUSSET (Jean-François), caporal à la 3e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir montré la plus grande valeur pendant le blocus de Gênes.

MOUSSON (Jean), soldat au 23e régiment de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 27 germinal an IX, pour sa brillante conduite à l'armée du Rhin.

MOYNET (Jean), dit *Carbe*, sergent à la 4e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 11 prairial an XI, pour s'être signalé aux armées gallo-batave et d'Italie en 1799 et 1800.

MULLER (Georges), sergent à la 31e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 26 prairial an XI, pour avoir fait un chef vendéen prisonnier, après avoir combattu corps à corps avec lui.

MULLER (Jean-Nicolas), soldat au 12e bataillon du train des équipages militaires, reçut une grenade d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa belle conduite pendant les guerres de 1793 à 1800.

MULLER (Nicolas), maréchal-des-logis au 2e de hussards, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être fait remarquer à la bataille de Hohenlinden.

MULLOT (Jacques), grenadier à la 54e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait deux prisonniers dans un combat de tirailleurs à Hohenlinden.

MULOIS (Jean), maréchal-des-logis au 16e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir contribué dans un combat d'avant-garde, à l'armée gallo-batave, à la prise de deux pièces de canon.

MULOT (Louis), canonnier au 7e régiment d'artillerie de marine, sur le vaisseau *l'Indomptable*, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être signalé au combat naval d'Algésiras.

MURAUX (Jean-Nicolas), maréchal-des-logis au 22e de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait cinq prisonniers à Hohenlinden.

MUSSEAULT (Hilaire), maréchal-des-logis dans l'artillerie de la garde impériale, obtint une grenade d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour s'être fait remarquer à Marengo.

N.

NAJASSE (Jean), caporal de grenadiers à la 42e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 germinal an IX, pour s'être conduit avec distinction à la bataille de Hohenlinden.

NANNE (Nicolas), sergent à la 24e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer pendant toute la durée du siége de Gênes.

NAUDIN (Pierre), sergent à la 3e légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un combat d'avant-garde à l'armée d'Italie.

NASSENBAUM (Jean-Baptiste), caporal au 7e régiment d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 8 germinal an IX, pour s'être signalé à l'armée gallo-batave.

NAVAUX (François), caporal à la 77e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 24 frimaire an XI, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur pendant les campagnes de 1799 et 1800 aux armées du Danube, du Rhin et d'Helvétie.

NAZE (Joseph), brigadier au 9e de dragons, obtint une carabine d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée de l'Ouest dans plusieurs engagements contre les Vendéens.

NAZE (Louis-Charles), maréchal-des-logis au 3e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait avec distinction les guerres de l'an VI à l'an IX à l'armée d'Orient.

NAZE (Nicolas), canonnier au 7e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 17 messidor an VIII, pour avoir contribué, par sa bravoure et son sang-froid, à la prise d'une pièce de canon.

NEIGE (Jean-Baptiste), fusilier à la 36e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour s'être emparé d'une pièce de 8, et s'être signalé aux armées du Danube et d'Helvétie en 1799 et 1800.

NIBILLE (Joseph), soldat au 18e de cavalerie, obtint une carabine d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Italie de 1796 à 1800.

NICOLAS (Albin), quartier-maître sur le vaisseau *le Formidable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être distingué au combat naval d'Algésiras.

NICOLAS (Jacques), sergent-major à la 2e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa belle conduite au passage du Pô.

NICOLAS (Pierre), brigadier au 11e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an X, pour la bravoure qu'il déploya au combat de Nieder-Ulm, près de Mayence.

NICOLE (Jean-Pierre), caporal de grenadiers à la 94e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait, à Hohenlinden, deux grenadiers hongrois prisonniers et s'être emparé d'une pièce de canon.

NICOLE (Louis), maréchal-des-logis au 8e bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa conduite distinguée pendant les campagnes de 1793 à 1800.

NICOLIN (Pierre), caporal à la 14e légère, reçut un fusil d'honneur, le 15 ventôse an XI, pour s'être signalé à l'armée du Rhin (1800), dans un combat d'avant-garde.

NICLIS (Joseph), sergent à la 94e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être emparé, à l'affaire de Salzbourg, d'une pièce de canon attelée.

NOBLOT (Louis), maréchal-des-logis au 6e d'artillerie à cheval, eut une grenade d'honneur, le 5 brumaire an XI, pour avoir donné de nombreuses preuves de valeur de 1794 à 1798 à l'armée du Nord, et de 1799 à 1800 aux armées du Rhin et du Danube.

NOEL (François-Augustin), grenadier à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour s'être distingué à la bataille de Marengo dans plusieurs charges à la baïonnette.

NOEL (Georges-Louis), caporal à la 63e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an XI, pour avoir contribué à chasser une bande de brigands qui infestaient les frontières d'Espagne.

NOEL (Jean), caporal à la 18e de ligne, obtint le brevet d'un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an X, pour s'être signalé à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

NOEL (Pierre-Denis), matelot sur le vaisseau *l'Indomptable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour sa brillante conduite au combat naval d'Algésiras.

NOEL (Pierre-François), caporal dans les grenadiers à pied de la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 20 thermidor an X, pour s'être distingué à la bataille de Marengo.

NOIRBAUX (François) brigadier au 10e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 15 fructidor an IX, pour s'être emparé de deux pièces de canon au combat de Landshut.

NOIROT (Jean-Baptiste), sergent à la 1re légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer aux batailles de Zurich et de Marengo.

NOLOT (Jacques-Joseph), sergent à la 51e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 ventôse an VIII, pour s'être conduit avec une grande valeur à la prise de Jaffa, où il arracha, à travers un feu de mousqueterie, les drapeaux turcs plantés sur les remparts.

NORBERG, dit *Schmidt*, trompette dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, obtint une trompette d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour s'être signalé à Marengo.

NORMAND (Joseph), grenadier à la 20e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir servi avec honneur de 1793 à 1800, dans les différentes armées de la république.

NORMAND (Joseph), sergent à la 1re de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé aux batailles de Zurich et de Hohenlinden.

NORMAND (Victor), maréchal-des-logis au 2e de carabiniers, obtint un sabre d'honneur, le 10 pluviôse an X, pour sa brillante valeur aux armées du Danube et du Rhin, notamment près de Dillingen, où il fit mettre bas les armes à 200 hommes d'infanterie.

NOSS (Jean), caporal au 7e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour avoir fait avec distinction les guerres de la révolution de 1793 à 1800.

NOTAIRE (Charles-Alexandre), lieutenant au 1er régiment d'artillerie de marine, monté sur le vaisseau *le Formidable*, reçut un fusil d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être signalé d'une manière brillante au combat naval d'Algésiras.

NOUGARET, maréchal-des-logis au 25e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir enlevé un étendard ennemi dans un engagement de cavalerie.

NOUVELLE, caporal au 1er régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée pendant la campagne de 1800.

NOYER (Mathurin), soldat au 11e de chasseurs à cheval, eut un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an X, pour sa belle conduite à l'armée du Rhin pendant la campagne de 1800.

NUMÉROT, brigadier dans l'artillerie à cheval de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

O.

OCHARD, grenadier à cheval de la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à Marengo par sa bravoure et son intrépidité.

OLIVIER (Eloy), sergent-major à la 5e légère, obtint un fusil d'honneur, le 11 germinal an X, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution au siége de Gênes.

ONACHTAN (Patrice-Richard), capitaine au 6e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour s'être fait remarquer par plusieurs actions d'éclat aux armées du Nord et d'Italie, et particulièrement à la bataille de Novi.

ORTHEZ (Jacques), caporal de grenadiers à la 66e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an XI, pour avoir fait trois prisonniers et pris une pièce de canon, dans un combat d'avant-garde à l'armée du Rhin.

ORDONNEAU (Louis), chef d'escadron aide-de-camp du général Duhesme (1), reçut un sabre d'honneur, le 29 prairial an X, pour s'être conduit avec la plus grande distinction aux armées de Naples, du Rhin et d'Italie.

OUDARD (Michel), caporal de grenadiers à la 96e, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an IX, pour avoir contribué, à Marengo, à débusquer l'ennemi de la position avantageuse qu'il occupait.

OUEL (Guillaume-Noël), matelot sur le vaisseau *le Formidable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être signalé au combat naval d'Algésiras.

OUET (Antoine), fusilier à la 58e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être fait remarquer au combat naval d'Algésiras, sur le vaisseau *le Formidable*, par son courage et son sang-froid.

OURY (Jean-Pierre), soldat au 21e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée à Marengo (1800), et à l'armée de l'Ouest (1801).

(1) Devenu général de division et baron de l'empire.

P.

Palaisy (Antoine), sergent-major à la 57e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers à Hohenlinden, et contribué à la prise d'une batterie ennemie.

Pallet (Thomas), sergent-major, à la 42e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite à l'armée d'Helvétie en 1799 et 1800, et pendant les précédentes campagnes.

Palloeat, sergent au 4e bataillon de sapeurs, reçut une grenade d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir servi avec distinction de 1793 à 1798, et en 1799 et 1800.

Pallcel, dit *Marmon*, maréchal-des-logis au 18e de dragons, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait particulièrement remarquer à l'armée d'Egypte.

Panier (Joseph), cavalier au 22e de dragons, reçut une mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir pris un drapeau et fait plusieurs prisonniers à Hohenlinden.

Pannatt (Baptiste-Charles), soldat à la 9e compagnie de mineurs, reçut un fusil d'honneur, le 15 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite à l'armée d'Italie en 1799 et 1800.

Panot (Georges-Nicolas), maréchal-des-logis dans le 6e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 11 frimaire an x, pour avoir donné des preuves d'une grande bravoure aux armées de la Moselle, du Rhin et de la Gironde, de 1793 à 1801.

Paradis (Pierre-François), sous-lieutenant à la 51e de ligne, obtint un sabre d'honneur la 28 fructidor an x, pour avoir contribué, à Hohenlinden, à la prise de quatre pièces de canon.

Parant (Emmanuel), caporal à la 9e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir donné les plus grandes preuves de valeur pendant l'expédition d'Egypte.

Parisot (Jean-Nicolas), soldat au 20e de chasseurs à cheval, reçut une carabine d'honneur, le 27 germinal an ix, pour avoir enlevé, à l'affaire de Lambach (armée du Rhin), un étendard à l'ennemi.

Parize (Guillaume-Pierre), lieutenant à la 69e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte dans plusieurs combats, et à la bataille d'Aboukir.

Parmentier (Jean), sergent à la 7e légère, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite distinguée aux armées d'Italie et d'Angleterre en 1799 et 1800.

Pastaur (Jean-Antoine), soldat au 2e de cuirassiers, obtint une carabine d'honneur, le 4 messidor an viii, pour s'être emparé de deux pièces de canon à Marengo.

Pastre de Laval (Raimond), chef de bataillon à la 39e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être conduit avec une grande distinction à Saint-Domingue de 1781 à 1795, et au passage du Pô en 1800.

Patenôtre (Pierre), capitaine au 7e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé aux armées d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie.

Patet (Jean-Baptiste), soldat au 5e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir servi avec honneur pendant les guerres de la révolution, de 1793 à 1800.

Patignier (Jean), lieutenant au 20e de cavalerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à l'armée de l'Ouest.

Patonnet (Nicolas), grenadier à la 13e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour son sang-froid et sa valeur pendant toute la durée de l'expédition d'Egypte.

Patou (François), sergent à la 73e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour s'être signalé à l'armée d'Orient.

Patras (Benoît), maréchal-des-logis au 11e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans différentes charges de cavalerie à l'armée du Rhin.

Pattieu (Jean-André), lieutenant à la 50e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 7 ventôse an xi, pour sa conduite distinguée à l'armée du Rhin, où il s'empara d'une pièce de canon, après avoir traversé le Danube à la nage, sous le feu de l'ennemi.

Patries (Jean-Charles), capitaine au 19e de cavalerie, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir donné des preuves de la plus rare intrépidité dans une charge exécutée contre l'infanterie ennemie pour favoriser un mouvement de retraite.

Paugnion (Hubert), carabinier à la 25e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer au siége de Gênes.

Paul (Bertrand), chasseur à cheval dans la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 19 pluviôse an ix, pour s'être signalé par sa bravoure à la bataille d'Aboukir.

Paulas ou Solas (François), sergent de carabiniers à la 2e légère, reçut un sabre d'honneur, le 9 prairial an x, pour sa belle conduite à l'armée d'Egypte, notamment à la bataille d'Alexandrie.

Paulus (Joseph), sous-lieutenant au 17e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial xi, pour s'être conduit avec une grande distinction à l'armée du Rhin.

Pauquet (Jean), maréchal-des-logis au 10e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer par son audace et son intrépidité à l'affaire de Trévise.

Pauthenier (Antoine), sergent à la 5e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an x, pour avoir servi avec honneur pendant les guerres de la révolution.

Pauvart (Louis), fusilier à la 46e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour avoir fait un major autrichien prisonnier à la bataille de Hohenlinden.

Pauzada, sergent à la 28e légère, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an ix, pour s'être signalé à l'armée d'Italie pendant les campagnes de 1799 et 1800.

Pauzat (Jean), maréchal-des-logis chef au 1er régiment d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 18 pluviôse an xi, pour s'être fait remarquer à la bataille d'Alexandrie (Egypte).

Pavie (Michel-Antoine), cavalier au 3e de hussards, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait quatre prisonniers, dont un officier, dans un engagement de cavalerie à l'armée du Rhin (1800).

Pach (Antoine), sergent-major à la 42e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée aux armées du Nord, du Rhin, d'Helvétie, d'Italie et de Naples, de 1793 à 1801.

Pecoel (Paul), dit *Printemps*, sergent-major à la 111e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir défendu avec intrépidité deux pièces de canon et fait cinq prisonniers.

Pecon, fusilier à la 36e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être pénétré le premier dans un village occupé par l'ennemi, et avoir fait cinq prisonniers autrichiens, dont un officier.

Peigné (Jean-Baptiste), sergent à la 15e légère, reçut

un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa brillante conduite à la bataille de la Trebia.

PELLE (Etienne), canonnier au 6ᵉ d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour avoir servi avec valeur pendant les campagnes de 1799 et 1800 à l'armée gallo-batave.

PENNEAYRE (Antoine), dit *Languedoc*, maréchal-des-logis-chef au 12ᵉ de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée d'Italie en 1799 et 1800.

PEPIN (François-Laurent), caporal dans les chasseurs à pied de la garde consulaire, reçut un fusil d'honneur, le 27 frimaire an XI, pour s'être fait remarquer au siége de Saint-Jean-d'Acre.

PERCEVAL (Jacques), cavalier au 11ᵉ de chasseurs à cheval, obtint une carabine d'honneur, le 27 germinal an IX, pour s'être emparé d'une pièce de canon à la bataille de Hohenlinden.

PERCHERON (Nicolas), hussard au 10ᵉ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être emparé d'une pièce de canon, et avoir fait plusieurs prisonniers dans un combat d'avant-garde.

PERDROT (Mathurin), fusilier à la 106ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an X, pour avoir déployé beaucoup d'audace et de bravoure dans une affaire partielle à l'armée d'Italie.

PERDU (Charles-Jean), sergent à la 28ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an X, pour s'être distingué à Marengo dans différentes charges à la baïonnette.

PÉRIGNON (Pierre), sergent de grenadiers à la 24ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 fructidor an IX, pour avoir fait évacuer, lui sixième, un poste de 20 hommes au combat de Montefacio.

PERNAIN (Jean), sergent-major à la 35ᵉ demi-brigade de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer en Egypte et en Syrie, particulièrement à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

PERNIER (Edme), soldat dans la 14ᵉ compagnie d'ouvriers d'artillerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 27 frimaire an XI, pour avoir servi avec honneur pendant les campagnes de 1794 à 1800.

PÉROISE (Antoine), fusilier à la 28ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an XI, pour sa brillante conduite à Marengo dans plusieurs charges à la baïonnette.

PÉROUSE (François-Joseph), fusilier à la 63ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an X, pour avoir coopéré à l'expulsion d'une bande de brigands qui désolaient les frontières du nord de l'Espagne.

PEROUX (Louis), grenadier à la 44ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an IX, pour avoir pris et repris une pièce de canon à l'ennemi, à l'affaire de Torquemada (Espagne), en 1800.

PERRAULT (Jacques), hussard au 5ᵉ régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir enlevé une pièce de canon à Hohenlinden et s'être emparé d'un étendard.

PERRET (Charles), sergent à la 18ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à la prise de Jaffa et à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre.

PERRET (Pierre-Antoine), grenadier à la 39ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an X, pour sa conduite distinguée pendant la retraite du général Suchet sur le Var, en 1799 et 1800.

PERRIER (Nicolas-François), carabinier au 2ᵉ régiment, reçut une carabine d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être emparé d'une pièce de 8 à Hohenlinden, après avoir tué ou dispersé les canonniers qui la servaient.

PERRIN (Dominique), caporal à la 14ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être précipité, avec cinq de ses camarades, sur une batterie autrichienne et s'être emparé d'une pièce de canon.

PERRIN (Jean), sergent à la 63ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 7 ventôse an XI, pour un acte de rare intrépidité à l'attaque d'une maison crénelée et occupée par un grand nombre d'ennemis qu'il força à abandonner ce poste, aidé de son lieutenant.

PERRIN (Jean-Baptiste), grenadier à la 56ᵉ de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée de l'Ouest par son courage et ses sentiments d'humanité.

PERRIN (Joseph), canonnier dans le 5ᵉ d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 14 pluviôse an VII, pour sa conduite distinguée au siége de Saint-Jean-d'Acre.

PERRION (François), gendarme à la 4ᵉ légion, reçut une carabine d'honneur, le 15 pluviôse an IX, pour avoir contribué à la dispersion d'une bande de brigands.

PERRON (Adrien), maréchal-des-logis au 1ᵉʳ d'artillerie à cheval, eut une grenade d'honneur, le 30 thermidor an X, pour sa belle conduite pendant toute la durée de l'expédition d'Egypte, de l'an VI à l'an IX.

PERRON (Isidore), quartier-maître sur le vaisseau *le Formidable*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour le sang-froid et la bravoure qu'il déploya au combat naval d'Algésiras.

PERRON (Pierre-Barthélemy), sergent à la 35ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa brillante conduite à l'attaque d'un retranchement ennemi.

PERRONELLE (Antoine), canonnier garde-côte, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an XI, pour avoir contribué, en 1800, à la prise d'une chaloupe anglaise chargée de marchandises prohibées.

PERROT (François), sous-lieutenant au 7ᵉ de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir mis en déroute une colonne napolitaine de 11,000 hommes, et lui avoir enlevé une pièce de canon.

PERROT (Jean-Baptiste), sergent à la 10ᵉ légère, reçut un fusil d'honneur, le 13 thermidor an VIII, pour s'être signalé au passage du Lech.

PERROUD (Jacques), capitaine du corsaire *la Bellone*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 1ᵉʳ vendémiaire an XI, pour avoir battu deux corvettes anglaises, qu'il força de s'éloigner.

PERRUCHOT (Jean), lieutenant à la 85ᵉ de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 prairial an X, pour sa belle conduite au siége de Saint-Jean-d'Acre et à la bataille d'Héliopolis, où il s'empara d'un drapeau et d'une pièce de canon.

PERRUCHOT (Jean-Louis), grenadier à la 15ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an XI, pour avoir pris 22 soldats autrichiens, commandés par un officier, et s'être emparé d'une pièce de canon.

PERY (Jacques), maréchal-des-logis-chef au 2ᵉ bataillon *bis* du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 5 frimaire an XI, pour avoir servi avec distinction pendant les guerres de la révolution de 1793 à 1800.

PETIAU (Louis-Henri), grenadier à la 59ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 nivôse an IX, pour s'être fait remarquer à Marengo dans une charge à la baïonnette contre la cavalerie ennemie.

PETIOT (Jean-Pierre), brigadier au 8ᵉ de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante conduite aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

PETIT, brigadier dans l'artillerie de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour s'être signalé à la bataille de Marengo.

PETIT (Jean), fusilier à la 99ᵉ de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait onze

prisonniers, dont deux officiers, dans un engagement de tirailleurs.

Petit (Jean-Nicolas), sergent-major à la 9e légère, obtint un fusil d'honneur, le 8 frimaire an 11, pour sa conduite distinguée à Marengo.

Petit (Philippe), maréchal-des-logis au 7e *bis* de hussards, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an 11, pour plusieurs actions d'éclat aux armées du Rhin et d'Italie.

Petit (Pierre-François), sergent au 5e bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 29 germinal an 11, pour ses services aux armées de la République de 1793 à 1800.

Petit (Pierre-François), sous-lieutenant à la 62e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour sa conduite distinguée aux armées du Rhin, du Nord, de Sambre et Meuse et d'Italie.

Petit-Jean (Nicolas), dit *Mezières*, sergent au 4e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 11 fructidor an 11, pour s'être signalé aux armées d'Italie et d'Egypte, particulièrement à la prise de Jaffa.

Peugnat (Jean-Baptiste), capitaine à la 14e de ligne (1), obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour s'être fait particulièrement remarquer à l'armée d'Italie, de l'an v à l'an 10.

Peutel (Jean), caporal au 6e d'artillerie à pied, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour s'être signalé à l'armée gallo-batave, an 1799 et 1800.

Peutel (Pierre), sous-lieutenant à la 61e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an 11, pour sa belle conduite à la bataille de Sédiman (Egypte).

Peyre (Henri), capitaine d'état-major, obtint un sabre d'honneur, le 1er messidor an 11, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Orient, dans toutes les affaires auxquelles il prit part.

Peyrot (Joseph), chef d'escadron au 19e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour s'être conduit avec une grande valeur aux armées d'Allemagne et d'Italie de 1793 à 1801.

Philippe (Romain), sergent à la 29e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour avoir fait un officier et cinq soldats autrichiens prisonniers à l'attaque d'une redoute devant Alexandrie (Piémont), et s'être emparé d'une pièce d'artillerie à la campagne d'Italie de 1800.

Pibout (Henri), sous-lieutenant dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an 11, pour s'être conduit avec une grande distinction à l'armée d'Egypte et à Marengo.

Picard (Jean), sergent à la 5e légère, obtint un fusil d'honneur, le 11 germinal an 11, pour être entré le premier dans les retranchements de Primolano (Italie).

Picard (Louis), brigadier dans les grenadiers à cheval de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour avoir contribué, en Egypte, à l'enlèvement d'une batterie de canon, et s'être distingué de nouveau à Marengo.

Pichon (Charles), sergent à la 10e légère, reçut un sabre d'honneur, le 29 germinal an 11, pour s'être signalé aux armées du Danube et du Rhin de l'an vii à l'an 11.

Pichon, sergent à la 110e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour avoir fait, à l'aide de quelques-uns de ses camarades, dans un combat d'avant-garde, quatre canonniers autrichiens prisonniers et s'être emparé de leur pièce.

Picot (Julien), chasseur à la 10e légère, reçut un fusil d'honneur, le 29 germinal an 10, pour s'être fait remarquer pendant les campagnes de 1799 et 1800 aux armées du Danube et du Rhin.

Picquenot (François), soldat à la 4e demi-brigade de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 17 brumaire an 11, pour sa belle conduite à Marengo.

Pidoux (François), fusilier à la 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an 11, pour s'être fait remarquer à Marengo dans la dernière charge à la baïonnette qui décida la victoire.

Piécoep (Jean), fusilier à la 52e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un engagement d'avant-garde.

Piedfort (Alexandre), grenadier au 7e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an 11, pour avoir fait trois prisonniers et enlevé un drapeau à l'ennemi pendant la campagne de l'armée du Rhin de 1800.

Piedfoulu, fourrier à la 63e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an 11, pour avoir fait plusieurs prisonniers et pris une pièce de canon à l'ennemi, à l'aide de ses camarades (armée d'Italie, 1800).

Pierre (Jean), fourrier au 1er d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 17 messidor an 11, pour s'être fait remarquer par sa bravoure et par la justesse de son tir, pendant toutes les guerres de la révolution.

Pierre (François-Charles), lieutenant au 4e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour s'être distingué par sa brillante valeur à l'armée gallo-batave, où il fit un grand nombre de prisonniers.

Pierron (Jean-Marguerite-Joseph), sous-lieutenant au 11e de hussards, reçut un sabre d'honneur le 28 fructidor an 10, pour sa brillante conduite à la bataille de la Trebia, et pour avoir pris un drapeau à l'ennemi au passage du Mincio.

Piessevaux (Jean), chasseur à la 9e légère, obtint un fusil d'honneur, le 14 prairial an 11, pour avoir contribué, à Marengo, au succès d'une charge à la baïonnette, qui décida le succès de la journée.

Pigna (Pierre-Etienne), sergent à la 64e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an 10, pour s'être signalé aux armées des côtes d'Angleterre et de l'Ouest de 1799 à 1801.

Pillard (Pierre-Nicolas), maréchal-des-logis au 2e de carabiniers, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an 11, pour avoir chargé sur une batterie de six pièces et s'être emparé de l'une d'elles, après avoir tué plusieurs canonniers autrichiens.

Pillot (François), sergent à la 40e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 18 brumaire an 10, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans une charge à la baïonnette.

Piloteau (Antoine), sergent à la 3e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 1er floréal an 11, pour avoir contribué, par son audace et sa bravoure, à faire mettre bas les armes, sur les hauteurs de Savone, à une colonne ennemie de 600 hommes.

Pinau (Jean), fourrier à la 40e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an 10, pour sa brillante conduite à la bataille de Marengo.

Pindre (Joseph), sergent de grenadiers à la 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an 11, pour s'être distingué à Marengo.

Pinel (Antoine), caporal à la 18e légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an 11, pour s'être emparé d'une pièce de canon devant Mantoue, et s'être distingué à la bataille de Novi.

Pinet (Pierre), sergent à la 44e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an 11, pour s'être fait remarquer à Marengo dans une charge à la baïonnette.

Pioch (Louis), dit *Pasch*, sergent-major dans les chasseurs à pied de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 9 thermidor an 10, pour avoir fait cinq prisonniers dans un engagement aux environs de Mantoue.

Pionot (François), grenadier à la 40e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an 10, pour s'être fait remarquer à Marengo.

(1) Devenu colonel et baron de l'empire.

Piot (Nicolas), sergent à la 67e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 7 messidor an VIII, pour avoir, par sa bravoure, facilité la prise d'une pièce de canon à Dorlingen (armée du Rhin).

Piquat (Etienne), fusilier à la 36e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour avoir fait un officier supérieur prisonnier, dans un combat de tirailleurs, et s'être emparé d'un obusier.

Pitiot, gendarme dans la 12e légion, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'attaque d'une bande de brigands, dont un fut tué de sa main.

Pivert (Claude) soldat dans le train d'artillerie de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour le sang-froid et l'intelligence dont il fit preuve pendant toutes les campagnes de la révolution.

Pleinet (Jean-Joseph), sergent de carabiniers à la 2e légère, eut un sabre d'honneur, le 9 prairial an X, pour sa conduite distinguée pendant les campagnes d'Egypte.

Plisson (Charles), sergent à la 44e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an IX, pour avoir contribué, à Marengo, à la prise de deux pièces de canon.

Plomion (Louis-Roch), sergent à la 55e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution pendant toutes les guerres de la liberté.

Plecnard (Augustin), fourrier à la 96e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an IX, pour sa belle conduite à la bataille de Marengo.

Plumelin, trompette au 4e de hussards, reçut une trompette d'honneur, le 27 germinal an XI, pour s'être emparé d'une pièce de canon à Hohenlinden.

Plemon (Jean-Baptiste), capitaine adjudant-major à la 26e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa valeureuse conduite à l'armée de la Moselle, à la bataille de Novi et au passage du Mincio.

Pochat (Jean), sergent à la 6e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée à l'armée de l'Ouest, notamment dans une mission périlleuse qu'il accomplit avec succès.

Poctier (Etienne-Nicolas), canonnier à la 6e demi-brigade de marine, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être signalé à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*. Il montait le vaisseau *le Dix-Août*.

Poems (Roch), brigadier au 12e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir contribué à reprendre deux pièces de canon enlevées la veille par l'ennemi.

Poete (Jean-Nicolas), sergent au 3e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être signalé aux batailles de Zurich et de Hohenlinden.

Poincelet (Jean), chasseur à la 21e légère, obtint un fusil d'honneur, le 3 germinal an X, pour avoir servi avec honneur pendant toute la durée de l'expédition d'Egypte.

Poinsignon (François), maréchal-des-logis au 4e de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir fait deux officiers autrichiens prisonniers à la bataille de Hohenlinden.

Poinsignon (François), maréchal-des-logis au 3e bataillon *bis* du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour les marques de valeur qu'il donna en 1799 et 1800.

Pointain (Charles-Louis-Alexandre), sous-lieutenant à la 58e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour sa brillante conduite à l'affaire de Pozzolo (armée d'Italie).

Poirier (Louis), sergent à la 74e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 messidor an IX, pour avoir contribué, avec quatre de ses camarades, à faire soixante prisonniers (blocus de Gênes).

Poisat (Charles), maréchal-des-logis au 2e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa conduite distinguée à la bataille de Marengo.

Pollet (Jean-Baptiste), sergent à la 40e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour s'être emparé d'une pièce de canon dans un engagement à l'armée de l'Ouest.

Pomarades (Jacques-Laurent), capitaine au 1er bataillon de sapeurs, reçut un sabre d'honneur, le 13 thermidor an IX, pour sa rare intrépidité à la prise de Malte et d'Alexandrie, à l'affaire d'El-Arich, aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean d'Acre.

Pommier (André), sergent à la 3e légère, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé à l'armée d'Italie pendant les campagnes de 1799 et 1800.

Pompier (Augustin), lieutenant à la 25e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 floréal an IX, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Orient de l'an VI à l'an IX.

Poncelet (Jacques), sergent à la 9e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer à l'armée de l'Ouest de 1798 à 1800.

Poncet (Philippe), hussard au 1er régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un combat d'avant-garde à l'armée du Rhin en 1800.

Ponceton (Claude), sergent-major au 2e régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 27 frimaire an XI, pour s'être conduit avec une grande valeur de 1793 à 1801, notamment au siége de Kehl, où il sauva la vie au colonel Buty, et à Marengo.

Ponet (Alexis), caporal à la 22e légère, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir combattu avec une grande bravoure au siége du Kaire, à la prise de Jaffa et à l'assaut de Saint-Jean d'Acre.

Ponlard (Louis), soldat à la 9e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer au siége de Saint-Jean d'Acre et à la bataille d'Héliopolis.

Pons (Augustin), caporal à la 27e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être emparé d'une pièce de canon sous le feu de l'ennemi à l'affaire de Salo (armée d'Italie).

Ponsonnat (Jean), maréchal-des-logis au 12e de hussards, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être distingué à l'armée d'Italie de l'an VIII à l'an XI, particulièrement aux batailles de Montebello et de Marengo.

Pont (Louis), capitaine à la 56e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour s'être couvert de gloire à la surprise de Modène par un escadron de hussards autrichiens, qui fut repoussé par son sang-froid, son intelligence et sa bravoure.

Popuillat (Pierre-Théodore-Frédéric), sergent-major à la 78e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé dans deux affaires en avant de Novi.

Popineau (François), brigadier au 20e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir enlevé une pièce de canon dans un combat à l'armée du Rhin, en 1800.

Postel (François-Julien), brigadier au 20e régiment de cavalerie, reçut une carabine d'honneur, le 23 frimaire an IX, pour s'être emparé d'une pièce de canon à la bataille de Marengo.

Potier (Pierre), lieutenant à la 10e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante conduite, de 1793 à l'an VIII, aux armées d'Allemagne, des Alpes, d'Italie et à la prise de Malte.

Poudrac (Pierre), sergent à la 92e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an X, pour s'être fait remarquer dans plusieurs affaires partielles qui eurent lieu pendant le blocus de Gênes.

Poudrille (Antoine), sergent à la 5e légère, reçut un sabre d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir franchi un des premiers, à l'armée d'Italie, un retranchement ennemi (1800).

Pouderoux (Barthélemy), sergent à la 26e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa belle conduite aux armées d'Allemagne et d'Italie de 1793 à 1800.

Poulard (Jean-Louis), fusilier à la 9e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à l'armée d'Orient dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part de 1798 à 1801.

Pourchet (Claude-Joseph), brigadier au 6e régiment d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 29 brumaire an x, pour avoir pris une pièce de canon au combat d'Hocheim, et pour sa bravoure à l'affaire de Mulhausen.

Poussin (Jean-Baptiste), sous-lieutenant à la 57e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 vendémiaire an xi, pour s'être emparé d'une pièce de canon, à l'affaire de Coire, à la tête de six grenadiers, contre vingt-deux Autrichiens, auxquels il fit mettre bas les armes.

Poussin (Jean-Jacques), capitaine à la 83e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée aux armées du Rhin, du Danube et d'Helvétie, de 1798 à 1801.

Pozac (Joseph-Simon), maréchal-des-logis-chef (1) au 12e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir donné des preuves de la plus rare intrépidité aux batailles de Montebello et de Marengo.

Pradeau (Pierre), fusilier à la 17e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 fructidor an x, pour avoir fait sept prisonniers, dont un officier, et s'être emparé d'une pièce de canon à la prise d'un village occupé par l'ennemi.

Prauval (Pierre-Eloy), sergent au 1er régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 3 prairial an x, pour s'être signalé à l'armée du Danube, à l'affaire de Dillingen.

Prevost (Charles), sous-lieutenant au 5e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 5 brumaire an xi, pour avoir combattu avec une grande bravoure pendant toutes les guerres de la liberté.

Prieur (Joseph), caporal au 4e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, la 29 thermidor an x, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Orient.

Prinet (Joseph), maréchal-des-logis dans le 2e bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 8 brumaire an xi, pour avoir contribué à sauver le parc d'artillerie de la division Grenier.

Priolat (Michel), carabinier au 2e régiment, reçut une carabine d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers et tué un grand nombre d'ennemis dans une charge de cavalerie.

Priolet (Nicolas), sergent à la 53e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers à l'attaque d'un retranchement autrichien.

Prond (Jean-Baptiste), sergent à la 54e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait trois prisonniers et s'être emparé d'une pièce de canon dans un combat de tirailleurs.

Proes (Bernard), capitaine au 24e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir enlevé devant Cassano, à la tête de quarante chasseurs, un bataillon autrichien.

Puissant (Jean-Pierre), carabinier à la 6e légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an xi, pour avoir contribué à débusquer l'ennemi d'une position importante et avoir ainsi contribué au succès de la dernière journée de Marengo.

Pujet, sergent-major à la 32e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être fait remarquer à la bataille d'Alexandrie, en Egypte.

Puton (Marc-Antoine-Joseph-Frédéric), capitaine aide-de-camp du général Brunet (2), reçut un sabre d'honneur, le 3 frimaire an xi, pour s'être signalé pendant l'expédition de Saint-Domingue.

Puzel (François), sergent à la 11e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 19 ventôse an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers et tué un grand nombre d'hommes dans un combat de tirailleurs à l'armée d'Italie.

(1) Devenu colonel du 1er régiment de hussards et commandant temporaire du palais du Luxembourg.

(2) Devenu adjudant-commandant et baron de l'empire.

Q.

Quamin (Emmanuel-Jean), maître d'équipage sur la canonnière *le Volcan*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour sa belle conduite dans un combat sur la flottille de Boulogne.

Querat (François), maréchal-des-logis au 3e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir pris deux bouches à feu dans un engagement de tirailleurs à l'armée d'Italie, en 1800.

Queret (Joseph), sergent à la 47e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite à l'armée d'Italie pendant la campagne de 1800.

Quettier (Pierre), cuirassier au 6e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait avec une grande distinction les campagnes de 1799 et 1800 à l'armée du Rhin.

Quidet (Antoine), sergent-major à la 2e de ligne reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être distingué à l'armée d'Italie devant Peschiera, au passage du Mincio et à Montebello.

Quilaé (Gillet-Guillaume), aide-canonnier sur la canonnière *l'Etna*, reçut une grenade d'honneur, le 3 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer à l'avant-garde de la flottille de Boulogne.

Quital (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 10e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait trois prisonniers dans un engagement de tirailleurs à l'armée gallo-batave.

R.

Rabattu (Jean-Esprit), maître canonnier sur la frégate *la Muiron*, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé au combat naval d'Algésiras.

Rabier (Joseph), sergent à la 5e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour la valeur qu'il déploya à la prise d'une position ennemie après un combat de deux heures (armée d'Italie, 1800).

Rachou (Jean), sergent à la 24e légère, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an x, pour avoir fait douze prisonniers à la bataille de Montebello, et avoir sauvé trente de ses camarades à Marengo.

Radix (Antoine-Pierre), tambour à la 72e de ligne, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa belle conduite, à Marengo, dans une charge à la baïonnette.

Raffy (Etienne), sergent à la 24e de ligne, reçut un

fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être particulièrement distingué au siége de Gênes.

Raget (Claude-Alexandre), caporal à la 40e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an ix, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un engagement de tirailleurs, à Marengo.

Ragois (Thomas), capitaine dans les chasseurs à pied de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 16 nivôse an ix, pour sa brillante conduite aux armées d'Italie, d'Egypte et de Syrie de 1796 à 1801.

Ragot (Jean), sergent-major à la 18e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution pendant la campagne d'Italie de 1800.

Ramand (Adrien), capitaine dans les chasseurs à pied de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 5 brumaire an xi, pour s'être fait remarquer par sa bravoure et son sang-froid pendant les guerres de la révolution de 1792 à l'an ix.

Rambac (Antoine), caporal à la 38e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour s'être emparé de deux pièces de canon et avoir fait deux officiers russes prisonniers à l'affaire de Schevanden.

Ramel (François), soldat à la 15e compagnie d'ouvriers d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 27 floréal an x, pour s'être signalé à la bataille d'Aboukir.

Rampon (Antoine-Guillaume), général de brigade (1), reçut un sabre d'honneur, le 28 prairial an x, pour sa brillante conduite et sa rare intrépidité, pendant les guerres de la révolution, particulièrement à la défense de la redoute de Montelesimo (armée d'Italie) et à l'armée d'Egypte.

Ranc (Claude), sergent-major au 7e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour ses services distingués aux armées du Rhin, de la Moselle et d'Italie, de 1792 à l'an ix.

Ranchon (Louis), capitaine à la 25e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être signalé à l'armée d'Italie de 1792 à l'an v, et à l'armée d'Egypte de l'an vi à l'an ix.

Raphael (Antoine), sergent à la 21e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait mettre bas les armes à dix-sept hommes, dans un combat contre les insurgés de la Vendée (1800).

Rapp (Joseph), trompette au 1er régiment de carabiniers, reçut une trompette d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être pénétré le premier dans un carré ennemi, et avoir fait un officier autrichien prisonnier.

Raquet (François), sous-lieutenant au 20e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an x, pour sa conduite distinguée aux armées du Nord, d'Italie et d'Egypte de l'an ii à l'an ix.

Rat (François), fusilier à la 18e de ligne, reçut le brevet d'un fusil d'honneur, le 19 germinal an x, pour s'être fait remarquer à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre.

Ratier (Jean-François), brigadier au 9e de hussards, reçut une carabine d'honneur, le 27 germinal an ix, pour avoir délivré, dans un engagement à l'armée du Rhin, un chef d'escadron du 7e de hussards.

Ratz (Toussaint), caporal à la 95e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir sauvé, avec deux de ses camarades, pendant la campagne du Rhin de 1800, le drapeau de son régiment.

Raulet (Jean), sous-lieutenant dans les grenadiers à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an x, pour sa belle conduite aux armées d'Orient et d'Italie, notamment à Marengo.

Ravenet (Jean), sergent-major au 3e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir servi avec honneur à l'armée du Rhin en 1800.

(1) Devenu général de division, comte de l'empire et sénateur.

Ravin (Jean), hussard au 7e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite dans une rencontre avec l'ennemi, pendant la campagne de 1800 à l'armée du Rhin.

Ravisseau (Louis), sergent au 4e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 12 prairial an xi, pour sa conduite distinguée pendant les guerres de la révolution de 1793 à 1800.

Rebaud (François-Bernard), caporal au 2e régiment d'artillerie de marine, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être fait remarquer à la prise du vaisseau anglais *le Swiftsure*.

Rebaud (Benoît-Balthazar), maître canonnier au 1er régiment d'artillerie de marine, reçut une grenade d'honneur, le 5 germinal an ix, pour s'être signalé sur différents vaisseaux de l'Etat pendant les guerres maritimes de 1790 à 1800.

Rebion (Jean-Baptiste), sous-lieutenant à la 30e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour les marques de valeur qu'il donna aux différentes armées de la république depuis le siége de Toulon (1793) jusqu'en l'an x.

Reboul (François), grenadier à la 39e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour la bravoure qu'il déploya pendant les campagnes d'Italie de 1796 à 1800.

Rebut (Pierre-Sébastien), caporal de grenadiers à la 39e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être entré le premier dans un village et y avoir surpris un poste de onze hommes qu'il fit prisonniers (armée d'Italie, 1800).

Regnault (Jean-Alexis), soldat au 2e bataillon du train d'artillerie, reçut le brevet d'une grenade d'honneur, le 5 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer à l'armée du Rhin en 1799 et 1800.

Regnier (Louis), canonnier au 1er régiment d'artillerie de marine, obtint un fusil d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa belle conduite sur le vaisseau *l'Indomptable*, au combat naval d'Algésiras.

Reinemer (Jean), sergent-major à la 71e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an 11, pour avoir servi avec autant de zèle que de bravoure au corps d'expédition d'Irlande et à l'armée de l'Ouest.

Reismann (Joseph), maréchal-des-logis au 2e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être emparé d'une bouche à feu dans un engagement à l'armée du Rhin en 1800.

Rejasse (Jean), caporal à la 42e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour avoir repris, dans une charge à la baïonnette, une pièce de canon qui avait été enlevée un instant auparavant.

Remond (Edme), soldat au 3e bataillon de sapeurs, reçut une grenade d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir donné des preuves de sang-froid et de valeur dans toutes les affaires auxquelles il prit part.

Remy (Claude-Charles), brigadier au 23e de cavalerie (2), reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé par plusieurs actions aux armées du Danube et du Rhin, en 1799 et 1800.

Remy (Dominique), maréchal-des-logis-chef au 11e de cavalerie, reçut un sabre d'honneur le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer aux armées de la Moselle, du Rhin, d'Italie et de Naples, de l'an iii à l'an ix.

Remy (Jean-François), maréchal-des-logis-chef au 6e bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa conduite distinguée aux armées des Alpes, d'Italie, d'Angleterre et de Naples, de 1793 à l'an x.

Renard (Jean-Benoît), sergent à la 44e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir servi avec honneur aux armées du Danube et d'Italie en 1799 et 1800, particulièrement à Marengo.

(2) Devenu capitaine et baron de l'empire.

Renaud (Alexis), adjudant-sous-officier au 4[e] d'artillerie à pied, eut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an IX, pour avoir obtenu tous ses grades sur le champ de bataille, de 1793 à 1800.

Renaud (Jean), caporal de grenadiers à la 106[e] de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 6 fructidor an IX, pour avoir fait capituler, pendant le blocus de Gênes, avec un de ses camarades, un détachement de soixante-huit hommes, dont sept officiers.

Renaud (Jean), canonnier au 1[er] régiment d'artillerie à pied, reçut, sur le champ de bataille, des mains du premier consul, la première grenade d'honneur qui ait été délivrée, pour avoir fixé l'attention du général en chef, au passage du Simplon et à Marengo. Le brevet lui en fut remis le 22 fructidor an VIII.

Renaud (Jean), sergent à la 8[e] légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 ventôse an XI, pour avoir enlevé deux pièces de canon à l'ennemi en avant de Coni.

Renaud (Jean-Jacques), sergent à la 3[e] de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 14 germinal an IX, pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi sur les hauteurs de Savone.

Renaud (Nicolas), grenadier à la 103[e] de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite distinguée aux armées du Danube et du Rhin pendant les campagnes de 1799 et 1800.

Renaud (Nicolas), maréchal-des-logis au 11[e] de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 fructidor an X, pour s'être fait remarquer aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

Renault (Gilles), sergent à la 30[e] de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé à Marengo dans plusieurs charges à la baïonnette.

Renault, soldat dans le train d'artillerie de la garde des consuls, reçut une grenade d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa brillante conduite à Marengo.

Renaux (Jean), fusilier à la 15[e] légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 brumaire an IX, pour s'être distingué sur les hauteurs d'Engen (armée du Rhin, 1800).

Renoud (Philippe), sergent à la 8[e] légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir contribué à la prise d'une pièce de canon dans un combat d'avant-garde à l'armée d'Italie en 1800.

Resseldat (Jacob), soldat au 22[e] régiment de grosse cavalerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XII, pour avoir fait avec honneur les campagnes de 1793 à 1800, aux armées d'Allemagne, du Danube et du Rhin.

Restout (François), caporal à la 28[e] de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 23 frimaire an IX, pour s'être distingué, à Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette.

Rethoré (Charles-Nicaise), sergent à la 17[e] de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait plusieurs prisonniers à l'attaque d'une colonne ennemie, à l'armée du Rhin (1800), et s'être emparé d'un caisson de cartouches d'infanterie.

Revel (Louis), grenadier à la 48[e] de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait plusieurs prisonniers à Hohenlinden et s'être emparé d'une pièce de canon.

Revine (Joseph), sergent au 6[e] d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être fait remarquer par son intelligence et sa bravoure à l'armée gallo-batave en 1799 et 1800.

Reynal (Blaise), canonnier au 2[e] d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 22 fructidor an VIII, pour s'être signalé à Marengo, en démontant une pièce ennemie dont il parvint à s'emparer.

Reynaud (Jean-Laurent), sergent à la 31[e] légère, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa belle conduite à Marengo, où il reçut trois blessures et fut fait prisonnier.

Reynes (Bernard), lieutenant au 15[e] de dragons, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer aux armées d'Helvétie et d'Egypte.

Riaoux (Jean-Pierre), sergent à la 16[e] de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 thermidor an X, pour avoir contribué à enlever à l'ennemi deux pièces de canon, huit chevaux et fait trois prisonniers.

Ricard, caporal à la 5[e] légère, obtint un fusil d'honneur, le 25 vendémiaire an X, pour s'être élancé un des premiers à l'attaque du fort de la Liberté, à Saint-Domingue.

Richard (Alexis), chasseur au 23[e] régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour l'énergique courage dont il fit preuve dans une charge de cavalerie à l'armée du Rhin en 1800.

Richard (Claude), maréchal-des-logis au 2[e] de hussards, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait particulièrement remarquer en 1800, à l'armée du Rhin, à la prise d'une position défendue par un corps d'infanterie et par deux batteries d'artillerie.

Richard (François-Joseph), tambour de grenadiers à la 48[e] de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 28 fructidor an VIII, pour sa brillante conduite à l'affaire de Kirchberg (armée du Nord).

Richard (Jean-Baptiste), sergent à la 75[e] de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 1[er] pluviôse an X, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte.

Richard (Louis-Maurice), sous-lieutenant au 10[e] de cuirassiers, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa brillante conduite pendant les précédentes campagnes aux armées du Danube et du Rhin.

Richardot, maréchal-des-logis au 12[e] de cavalerie, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans une charge de cavalerie à l'armée du Rhin en 1800.

Riche (Claude-François), soldat au 2[e] régiment de cavalerie, obtint une carabine d'honneur, le 23 frimaire an IX, pour avoir fait un général autrichien prisonnier, dans une charge de cavalerie à Marengo.

Riche (Louis), sergent de grenadiers à la 32[e] de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 9 ventôse an X, pour s'être fait remarquer aux armées d'Italie et d'Egypte de 1795 à 1801.

Richecœur (François), novice matelot sur le vaisseau *l'Indomptable*, obtint une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an X, pour s'être signalé au combat naval d'Algésiras.

Ricou (Jean), caporal au 1[er] bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 7 ventôse an XI, pour sa conduite distinguée et sa bravoure éclatante pendant les guerres de la révolution et du consulat.

Rieux (François), fourrier à la 11[e] de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir enlevé un poste fortifié à la tête de vingt-deux hommes et avoir fait trente prisonniers.

Rigaud (Joseph), dit *Désarennes*, tambour à la 13[e] de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 17 ventôse an VIII, pour s'être distingué au siége et à la prise de Jaffa.

Rigolet (Antoine), maréchal-des-logis au 11[e] de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an X, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Allemagne.

Rigoraud (Pierre), fusilier à la 52[e] de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé à l'armée d'Egypte.

Risse (Nicolas), trompette au 14[e] de dragons, obtint une trompette d'honneur, le 10 fructidor an X, pour sa belle conduite pendant toute la durée de l'expédition d'Egypte.

Riston (Nicolas), sous-lieutenant dans le 5[e] de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 14 pluviôse

an XI, pour avoir servi avec honneur aux armées du Danube, d'Helvétie et du Rhin.

Ritche (Georges), sergent à la 51e de ligne, eut un sabre d'honneur, le 29 messidor an XI, pour sa conduite distinguée dans un combat d'avant-garde à l'armée du Rhin en 1800.

Ritel, caporal dans les grenadiers à pied de la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 29 messidor an VIII, pour s'être fait remarquer à Marengo dans plusieurs charges à la baïonnette.

Ritter (Joseph-Nicolas), caporal dans la 103e de ligne (1), obtint un fusil d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour avoir combattu avec une grande bravoure à la bataille de Marengo.

Ritière (François), sergent à la 54e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait un officier et deux soldats prisonniers à l'armée du Rhin en 1800.

Rivière (Jean), brigadier au 22e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé à l'armée d'Égypte.

Rivière (Jean), sergent-major à la 57e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être emparé d'une pièce de 8 à Hohenlinden, et avoir fait plusieurs prisonniers.

Rivière (René), maréchal-des-logis au 16e de dragons, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour la bravoure qu'il déploya à l'affaire de Neukirsken (armée du Rhin, 1800).

Robard (Pierre), maréchal-des-logis au 9e de hussards, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait mettre bas les armes, dans un combat d'avant-garde à l'armée du Rhin, à un détachement de cinquante hommes.

Robbe (Georges), sergent à la 2e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé au siége de Gênes, aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

Robe (Jean-Noël), caporal au 5e régiment d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur et de résolution aux batailles de Jemmapes et de Neerwinden.

Robert (Claude-François), sergent à la 96e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an IX, pour sa brillante conduite à Marengo.

Robert (François), sergent à la 44e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 27 vendémiaire an IX, pour s'être emparé de deux pièces de canon à la bataille de Marengo.

Robert (Jacques), fusilier à la 18e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa conduite distinguée au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Robert (Jean-Baptiste), sergent à la 37e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être élancé le premier sur un retranchement ennemi, et y avoir reçu deux blessures.

Robert (Joseph), chasseur à cheval dans la garde des consuls, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans diverses charges de cavalerie à Marengo.

Robiday (Alexis), sergent-major dans le 5e bataillon de sapeurs, obtint un sabre d'honneur, le 29 germinal an XI, pour sa belle conduite pendant toutes les guerres de la révolution et du consulat.

Robin (Nicolas), caporal à la 16e légère, obtint un fusil d'honneur, le 27 prairial an VIII, pour s'être emparé d'un drapeau ennemi au combat d'Egenstein.

Robin (Sébastien), chasseur au 20e régiment, obtint une carabine d'honneur, le 27 germinal an IX, pour avoir délivré, à Hohenlinden, avec le chasseur Tissé, quelques grenadiers entourés par deux cents Hongrois qu'ils firent prisonniers.

(1) Devenu baron de l'empire et colonel en 1813.

Robinet (Nicolas), fusilier à la 96e de ligne, obtint le brevet d'un fusil d'honneur, le 4 prairial an IX, pour avoir donné des preuves de la plus grande bravoure pendant les guerres d'Italie de 1796 à 1800, particulièrement au blocus de Gênes.

Robouan (André), sous-lieutenant au 2e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante valeur et plusieurs actions d'éclat, pendant toutes les guerres de la liberté de 1792 à 1800.

Roccis (Laurent), sergent-major à la 31e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Italie de l'an VII à l'an IX.

Rochat (Jean-François), sergent-major à la 10e légère, reçut un sabre d'honneur, le 29 germinal an XI, pour sa belle conduite à l'armée du Rhin pendant la campagne de 1800, et pour avoir fait trois prisonniers, dont un officier.

Roche (Pierre), brigadier au 8e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 12 fructidor an VIII, pour avoir puissamment coopéré à la prise de trois pièces de canon à l'affaire de Feldkirch.

Rodenbach (Georges), maréchal-des-logis aux chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an XI, pour avoir chargé et défait à Marengo, avec douze de ses camarades, un escadron de 150 hommes.

Roer (Jean), hussard au 7e régiment, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour un acte de courage et de présence d'esprit étant de grand'garde dans un village allemand.

Rolin (Nicolas), sergent à la 43e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an IX, pour avoir contribué à Marengo, dans une dernière charge à la baïonnette, au succès de la journée.

Romagny (Pierre), capitaine au 3e de cuirassiers, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa brillante conduite aux armées du Nord, de Sambre et Meuse, du Rhin, d'Helvétie et d'Italie, de 1792 à 1801.

Rondé (Joseph), brigadier au 3e d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être fait remarquer aux armées d'Helvétie et du Rhin en 1799 et 1800.

Roques (Pierre), sous-lieutenant à la 7e légère, reçut un sabre d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour avoir fait prisonnier un général ennemi et s'être emparé d'un obusier.

Rosan (Pierre), brigadier au 20e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 27 prairial an VIII, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un engagement de tirailleurs, et tué un grand nombre d'hommes à l'ennemi.

Rosle (Claude-François), chasseur à la 10e légère, reçut un fusil d'honneur, le 29 germinal an XI, pour s'être précipité sur une batterie de six pièces de canon, avoir mis trois canonniers autrichiens hors de combat, et, aidé de quelques-uns de ses camarades, s'être emparé d'une de ces bouches à feu.

Rossi (Jean-Baptiste), dit *Monsigoni*, chasseur à pied dans la garde des consuls, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Égypte.

Rossignol (Jacques), sapeur à la 64e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé pendant les guerres de 1796 à 1800.

Rosso (Thomas), brigadier au 26e régiment de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir tué de sa main, dans un combat d'avant-garde à l'armée d'Italie, un chef d'escadron autrichien.

Rottanger (Pierre-Martin), sergent-major au 2e bataillon de sapeurs, reçut un fusil d'honneur, le 10 nivôse an X, pour sa brillante conduite et deux actions d'éclat à l'armée d'Italie, de l'an VII à l'an IX.

Rouaix (Pierre), sergent à la 32e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 ventôse an x, pour avoir fait avec distinction les campagnes d'Egypte de l'an VI à l'an IX.

Rouaud (Guillaume), sergent au 1er régiment d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être fait remarquer par son courage dans plusieurs siéges et batailles de 1794 à 1800.

Roubaud (Benoît), canonnier à la 6e demi-brigade de marine, reçut une grenade d'honneur, le 5 germinal an IX, pour s'être conduit avec distinction au combat naval d'Aboukir.

Roucairol, tambour à la 32e de ligne, obtint le brevet d'une paire de baguettes d'honneur, le 19 prairial an IX, pour s'être signalé à l'armée d'Egypte de 1798 à 1801.

Roudier (Pierre), lieutenant à la 21e légère, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir enlevé, à l'affaire de Sédiman (Egypte), une batterie de mameloucks.

Rouff (Georges), capitaine au 21e régiment de cavalerie, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait particulièrement remarquer aux armées du Rhin et d'Italie de 1797 à 1800.

Rougelet (Antoine), maréchal-des-logis-chef au 17e de cavalerie, eut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite aux différentes armées d'Allemagne de 1792 à l'an IX.

Rouget (François), sergent à la 50e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait mettre bas les armes, à l'armée du Danube, à un peloton ennemi et avoir délivré plusieurs de ses camarades.

Rougibelle (Charles), lieutenant à la 21e légère, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être distingué à l'armée d'Egypte, notamment à la bataille de Canope.

Rouot (Antoine), sergent à la 11e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 19 ventôse an XI, pour avoir fait cinq prisonniers et pris une pièce de 8 dans un engagement de tirailleurs à l'armée d'Italie en 1800.

Rouquette (Baptiste-Michel), caporal à la 63e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er germinal an IX, pour s'être fait remarquer sur les hauteurs de Montelesimo (armée d'Italie, 1800).

Roussard (Antoine), maréchal-des-logis au 5e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 brumaire an x, pour avoir fait deux officiers autrichiens prisonniers dans un engagement, à l'armée du Rhin, en 1800.

Rousseau (Christophe-Charles), maréchal-des-logis au 2e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 29 messidor an x, pour s'être signalé pendant les guerres de la révolution de 1794 à 1801.

Rousseau (Jacques-Louis), grenadier à cheval dans la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 3 thermidor an VIII, pour avoir fait plusieurs prisonniers et s'être emparé d'une pièce de canon dans une charge contre la cavalerie ennemie à Marengo.

Rousseau (Jean), grenadier à la 3e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 1er floréal an IX, pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi, sur les hauteurs de Savone, pendant le blocus de Gênes.

Rousseau (René), trompette au 10e de chasseurs à cheval, reçut une trompette d'honneur, le 15 fructidor an XI, pour avoir fait un général autrichien prisonnier à la tête de ses troupes, et s'être emparé d'un dragon ennemi dans une autre affaire.

Roussel (Auguste), caporal à la 24e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 14 prairial an IX, pour sa conduite distinguée à l'affaire de Montefacio, pendant le blocus de Gênes.

Roussel (Jacques), sergent à la 67e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour sa conduite dans un combat d'avant-garde pendant lequel il enleva un drapeau à l'ennemi et lui prit une pièce de canon.

Rousselot (Maurice), brigadier au 23e de cavalerie, reçut une carabine d'honneur, le 9 prairial an x, pour s'être signalé à l'affaire d'Offenbourg (armée du Rhin, 1800).

Routier (Denis), sergent à la 40e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour avoir pris, à Marengo, le commandement de sa compagnie, dont les officiers avaient été tués, et l'avoir dirigée avec autant d'intelligence que de bravoure.

Rouvet (Germain), soldat à la 12e compagnie d'ouvriers d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 17 frimaire an XI, pour avoir servi avec honneur pendant les campagnes d'Egypte et de Syrie de l'an VI à l'an IX.

Rouvrain, maréchal-des-logis au 6e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait sept prisonniers et ramené trois chevaux autrichiens, dans un engagement, à l'armée du Rhin (1800).

Roux, maréchal-des-logis aux grenadiers à cheval de la garde des consuls, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers, à Marengo, dans une charge contre la cavalerie autrichienne.

Roux (François), lieutenant au 3e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 13 pluviôse an XI, pour sa brillante conduite à l'armée d'Egypte, notamment à l'affaire de Loubi, où il enleva un drapeau turc.

Roux (Claude), maréchal-des-logis au 2e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour le courage dont il fit preuve à la bataille de Zurich.

Roy (Hugues), grenadier à la 45e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial XI, pour sa conduite distinguée pendant les campagnes de 1799 et 1800 à l'armée d'Italie.

Royal (Joseph), soldat au 14e régiment de cavalerie, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir pris un étendard à l'ennemi à la bataille de Hohenlinden et avoir fait un officier prisonnier.

Royer (Antoine), maréchal-des-logis-chef au 19e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à la bataille de la Trébia.

Royer (François), sergent à la 23e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 12 germinal an IX, pour avoir pris une pièce de canon, avec trois de ses camarades, dans un engagement à l'armée du Danube.

Royer (Jean), sergent-major à la 37e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être emparé de cinq pièces de canon au passage de la Limath.

Royer (Jean), canonnier au 2e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa conduite distinguée à la bataille de Zurich.

Roze (Antoine), sergent-major à la 106e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour s'être fait remarquer au passage du Mincio.

Rucel (Henri), sapeur au 3e régiment de cuirassiers, reçut une carabine d'honneur, le 23 frimaire an IX, pour avoir fait un grand nombre de prisonniers à la bataille de Marengo.

Ruiz (Hilarion), sergent-major à la 67e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir fait avec valeur les premières guerres de la liberté.

S.

Sabatier (Jean-François), sergent-major à la 69e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an IX, pour sa conduite distinguée pendant le siége de Mantoue.

Sabatin (Etienne), sous-lieutenant au 3e bataillon de sapeurs, reçut un sabre d'honneur, le 17 vendémiaire an IX, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte.

Sabier (Louis), caporal au 4e régiment d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 29 germinal an X, pour sa belle conduite à l'armée d'Orient pendant les campagnes de l'an VI à l'an IX.

Sacré (Joseph), capitaine-adjudant-major à la 16e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 26 messidor an XI, pour s'être couvert de gloire à la bataille de Hohenlinden.

Saillaud (René), brigadier au 5e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa belle conduite pendant les guerres de la république et du consulat de 1795 à 1800.

Saille, canonnier au 1er régiment d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être signalé par son habileté et sa valeur aux armées d'Italie et d'Egypte de 1796 à 1801.

Sailly (Antoine), soldat au 21e de cavalerie, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour le courage héroïque qu'il déploya à la bataille de Marengo.

Sainglant (Paul), chef d'escadron au 3e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 9 thermidor an X, pour sa brillante valeur au combat de Loubi et à la bataille d'Alexandrie (Egypte).

Saint Paul (Bernard), sergent à la 24e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 9 ventôse an X, pour s'être signalé à la bataille de Montebello, et s'être emparé d'une pièce de canon au passage du Mincio.

Saint-Pés (Alexandre), caporal à la 24e légère, reçut un fusil d'honneur, le 9 vendémiaire an X, pour s'être fait particulièrement remarquer aux batailles de Montebello et de Marengo, et au passage du Mincio.

Saladin (Antoine), dit *Saint-Albin*, soldat à la 15e compagnie d'ouvriers d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 27 prairial an VIII, pour s'être fait remarquer à l'affaire de Mœskirch.

Salé (Pierre), sergent au 6e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour avoir servi avec zèle et honneur aux armées des Pyrénées-Orientales et gallo-batave.

Salem (Lucien), maréchal-des-logis au 16e de chasseurs à cheval, reçut un mousqueton d'honneur, le 27 germinal an IX, pour avoir fait trois prisonniers au passage de la Traun.

Salette (François), sergent à la 32e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 9 ventôse an X, pour avoir fait avec distinction les campagnes de l'armée d'Orient de l'an VI à l'an IX.

Salomon (Jean-François), sergent à la 10e légère, reçut un sabre d'honneur, le 29 germinal an XI, pour s'être emparé d'une pièce de canon à la bataille de Mœskirch, pris un officier et quatre artilleurs, et avoir délivré trois carabiniers de sa demi-brigade.

Saloagne (Jean-François), maréchal-des-logis au 9e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir enlevé une pièce de canon dans un combat d'avant-garde et avoir fait plusieurs prisonniers.

Samuel (Pierre), aide-canonnier au 6e régiment d'artillerie de marine, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an X, pour avoir donné des preuves de la plus rare intrépidité au combat naval d'Algésiras.

Sancer (Barthélemy), fusilier à la 24e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 14 prairial an IX, pour s'être signalé pendant le blocus de Gênes, particulièrement à Montefacio, où il fit sept prisonniers, dont trois officiers.

Sandel (Jean), sergent au 6e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa conduite distinguée à l'armée gallo-batave en 1799.

Sandos (Jacques), capitaine à la 26e légère, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être fait remarquer pendant toutes les guerres de la révolution et du consulat.

Sanier (Louis), gendarme à la 6e légion, reçut un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an XI, pour avoir montré beaucoup de bravoure et de résolution à l'attaque d'une bande de brigands, dont deux furent pris par lui après avoir terrassé l'un des chefs.

Sans-Gêne, maréchal-des-logis au 2e d'artillerie légère, obtint une grenade d'honneur, le 22 fructidor an VIII, pour sa bravoure éclatante à la bataille de Marengo.

Sanson (Nicolas-Antoine), général de brigade du génie (1), reçut un sabre d'honneur, le 27 floréal an X, pour sa brillante conduite et ses éminens services aux armées d'Italie et d'Orient.

Sansot (Joseph), adjudant-sous-officier au 15e de dragons, reçut une carabine d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir contribué, pendant la campagne de l'an VIII, à la prise de plusieurs pièces de canon.

Sapin (Claude-Joseph), brigadier au 23e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé au siége de l'Ecluse en l'an IV, aux armées du Danube et du Rhin, en 1799 et 1800.

Sapin (Pierre), soldat au 1er bataillon de pontonniers, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être fait remarquer par son courage et son sang-froid à tous les passages de rivière auxquels il assista.

Sarite (Jean-Baptiste), sergent au 1er régiment d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur le 3 prairial an X, pour avoir dégagé deux courriers du premier consul des mains des Autrichiens.

Sarlat (Roch), lieutenant à la 5e légère, obtint un sabre d'honneur, le 25 ventôse an VIII, pour s'être distingué aux batailles de la Trébia et de Novi, et pendant l'expédition de Saint-Domingue.

Sarnia, maréchal-des-logis au 16e de chasseurs à cheval, eut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait plusieurs prisonniers et s'être emparé d'une pièce de canon et de deux caissons attelés, à l'armée gallo-batave (1799).

Sartigue, soldat à la 15e compagnie d'ouvriers d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 7 floréal an X, pour sa belle conduite à l'armée d'Orient, notamment au combat d'Aboukir.

Sauce (Jean-Baptiste-Philippe-Auguste), lieutenant à la 26e légère, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être distingué à la bataille de Novi.

Saudeur (Adrien), chef de brigade de la 44e de ligne (2), obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an IX, pour s'être couvert de gloire à la bataille de Marengo à la tête de son régiment.

Sauransi, fourrier à la 21e légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé par son courage pendant la campagne d'Italie et d'Orient de 1796 à 1801.

Saunr (François), matelot embarqué sur le vaisseau *le Desaix*, obtint une hache d'abordage d'honneur, le

(1) Devenu général de division et comte de l'empire.
(2) Devenu général de brigade.

11 brumaire an x, pour s'être fait particulièrement remarquer au combat naval d'Algésiras.

Sauterreau (Gabriel), brigadier au 8e de hussards, reçut une carabine d'honneur, le 27 germinal an xi, pour sa belle conduite au passage du Danube dans une charge, où il força les canonniers ennemis à abandonner deux pièces de canon et un caisson.

Sauzet (François), fusilier à la 25e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être conduit avec beaucoup de valeur pendant toute la durée des campagnes d'Egypte.

Savarin (André), fusilier à la 77e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 24 germinal an xi, pour avoir enlevé à l'ennemi, au milieu d'une forte mousqueterie, un bateau chargé de poudre.

Sayer (Jean), tambour dans les grenadiers à pied de la garde des consuls, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 8 thermidor an viii, pour sa conduite valeureuse à Marengo.

Schault (Raoul), grenadier à la 42e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 28 germinal an xi, pour s'être distingué au combat d'Ampfing et à la bataille de Hohenlinden.

Schéaer (Gaspard), hussard au 1er régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait un officier prisonnier et s'être emparé d'une pièce de campagne dans une charge de cavalerie à Marengo.

Schérer (Jean), capitaine adjudant-major, au 3e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa brillante conduite aux armées du Rhin, d'Allemagne, d'Helvétie et d'Italie de 1795 à 1801.

Schillinger (Michel), hussard au 3e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 5 thermidor an xi, pour avoir fait trois hussards prisonniers dans une charge de cavalerie à l'armée du Rhin en 1800.

Schmidt (Henri), sergent à la 103e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être élancé le premier à la prise d'une position ennemie, s'être emparé d'une pièce d'artillerie et avoir fait cinq prisonniers (armée du Rhin, 1800).

Schmidt (Joseph), maréchal-des-logis au 13e de cavalerie, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait avec distinction les guerres de la révolution de 1792 à 1800.

Schœny (Benoît), capitaine au 3e de hussards, obtint un sabre d'honneur, le 29 brumaire an x, pour s'être fait remarquer par plusieurs actions d'éclat aux armées du Nord, d'Allemagne et du Rhin, de 1792 à 1801.

Schoeder (François), maréchal-des-logis au 14e de dragons, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'armée d'Orient.

Schwaigeard (Louis), sergent à la 24e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an x, pour s'être distingué pendant toute la durée du siége de Gênes.

Schweiaghuber (Joseph), adjudant-sous-officier à la 16e légère, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être couvert de gloire dans la rivière de Gênes et avoir fait un grand nombre de prisonniers dans divers engagements.

Schwareck (Jean-Pieirre), brigadier au 3e de hussards, obtint un mousqueton d'honneur, le 5 thermidor an xi, pour sa belle conduite à l'armée du Rhin pendant la campagne de 1800.

Sciou (Yves-Tanguy), pilote-côtier sur le vaisseau *l'Indomptable*, obtint une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être signalé au combat naval d'Algésiras.

Scoubard (François), brigadier au 12e de chasseurs à cheval, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être élancé sur une batterie ennemie et avoir enlevé une pièce de canon (armée du Rhin, 1800).

Sébart (François), fusilier à la 47e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être monté un des premiers à l'assaut d'une redoute ennemie (armée d'Italie, 1800), avoir fait trois prisonniers et tué de sa main un officier autrichien.

Seguin (Jean), hussard au 5e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être emparé, dans un engagement de tirailleurs devant Landshut, d'un obusier avec son attelage.

Seigerine (Brice), sergent-major au 5e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 brumaire an xi, pour s'être dévoué à la retraite de Mayence, en mettant le feu à un parc d'artillerie qu'on ne voulait pas laisser au pouvoir de l'ennemi.

Seignier (Emmanuel), maréchal-des-logis au 6e de hussards, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir attaqué et mis en fuite, avec onze hussards, une colonne autrichienne (armée d'Italie, 1800).

Sellier (Pierre), sergent à la 40e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour sa conduite distinguée à la bataille de Marengo.

Semelie (Jean), maréchal-des-logis au 2e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers à Marengo, et s'être emparé d'une pièce d'artillerie légère.

Semillan (Jean), chasseur au 25e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'armée du Rhin pendant les campagnes de 1799 et 1800.

Semion (Antoine), lieutenant à la 22e légère, obtint un sabre d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé à l'armée d'Italie et pendant toute la durée de l'expédition d'Egypte de 1795 à 1801.

Senat (Jean-Pierre), sergent à la 40e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 18 brumaire an x, pour sa brillante conduite à Marengo.

Senee (Dominique), canonnier au 8e régiment d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir servi avec honneur pendant les guerres de la révolution et du consulat de 1793 à 1801.

Sensenbrenner (Joseph), lieutenant à la 12e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être emparé de deux pièces de canon au moment où elles allaient faire feu sur les colonnes françaises.

Senon (Denis-Etienne), chef d'escadron au 4e de dragons (1), obtint un sabre d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour sa brillante conduite aux armées du Danube, du Rhin et des Grisons de l'an vi à l'an ix.

Servas (Etienne), sergent à la 55e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait plusieurs prisonniers pendant la campagne d'Italie de 1800.

Servignon (Jean), sergent à la 84e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir franchi le premier une position ennemie retranchée dont on se rendit maître.

Seyre (Pierre-François), brigadier dans les grenadiers à cheval de la garde consulaire, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour avoir fait deux officiers autrichiens prisonniers dans une charge de cavalerie.

Seyot, grenadier à la 42e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir enlevé, à l'armée du Rhin, aidé de trois de ses camarades, une pièce de 8 à l'ennemi (1800).

Sicard (François), tambour au 4e d'artillerie à pied, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 20 germinal an xi, pour sa belle conduite à l'armée d'Orient, particulièrement aux batailles d'Aboukir et d'Alexandrie.

Sidot (Nicolas), maréchal-des-logis au 1er bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 27

(1) Devenu général de brigade et baron de l'empire.

frimaire an xi, pour s'être fait remarquer par sa bravoure, son sang-froid et son intelligence dans toutes les affaires auxquelles il prit part.

Sigoulet (Pierre), sergent à la 7e demi-brigade d'artillerie de marine, obtint une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être fait remarquer au combat naval d'Algésiras, sur la frégate *la Muiron*.

Sigut (Antoine), chef de bataillon à la 32e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 29 floréal an vii, pour sa brillante conduite au passage du Mincio (armée d'Italie), à la bataille des Pyramides, à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre (armée d'Égypte).

Silhol (Joseph), brigadier à la 22e légion de gendarmerie, obtint un mousqueton d'honneur, le 12 brumaire an x, pour avoir contribué à la dispersion d'une bande de brigands, et à la prise de trois d'entre eux.

Silly (François), caporal au bataillon expéditionnaire de la Guadeloupe, obtint un fusil d'honneur, le 17 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer contre les insurgés de cette colonie.

Silvain (Joseph), chasseur à la 10e légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait mettre bas les armes, lui troisième, au passage du Danube à 86 hommes commandés par un officier.

Silvestre (Jean-Pierre), caporal à la 106e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 6 vendémiaire an x, pour la grande valeur qu'il déploya au blocus de Gênes, notamment à l'affaire de Montefacio, où, aidé du caporal Renaud, il fit capituler 68 Autrichiens, dont 7 officiers.

Simon (Jacques), chasseur au 1er régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers et pris un étendard à la bataille de Hohenlinden.

Simon (Jean-Baptiste-Charles), capitaine à la 81e de ligne (1), reçut un sabre d'honneur, le 23 frimaire an xi, pour avoir fait avec une grande distinction les guerres de 1792 à 1800.

Simon (Jean-Marie), maréchal-des-logis dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, reçut une carabine d'honneur, le 3 thermidor an viii, pour avoir fait plusieurs prisonniers à Marengo dans une charge de cavalerie.

Simon (Joseph), sergent à la 97e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée pendant les campagnes d'Italie de 1799 et 1800, notamment au siége de Gênes.

Simonin (Augustin), capitaine à la 10e légère, obtint un sabre d'honneur, le 16 messidor an x, pour avoir combattu avec une grande valeur, et s'être fait remarquer par plusieurs actions d'éclat aux armées d'Allemagne, d'Angleterre, du Danube et du Rhin, de 1792 à 1801.

Simphorien (Charles), sergent à la 37e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être pénétré un des premiers dans un village retranché et avoir fait deux prisonniers (armée du Rhin, 1800),

Sinvin (Jacques), grenadier à la 13e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir donné des preuves d'un grand courage à l'armée d'Orient, particulièrement aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre.

Soissons (Charles-François), lieutenant à la 2e demi-brigade de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 16 messidor an x, pour s'être couvert de gloire dans une sortie de Gênes et avoir contribué à faire mettre bas les armes à un corps de troupes autrichien.

Sorel (Balthazard-François), maréchal-des-logis au 9e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

(1) Devenu maréchal-de-camp honoraire et nommé chevalier de l'empire par Napoléon, avec l'autorisation d'ajouter à son nom celui de La Mortière.

Souchon (Joseph), hussard au 7e régiment *bis*, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa rare intrépidité pendant les campagnes d'Égypte, de 1798 à 1801.

Souchon (Joseph), chasseur à cheval dans la garde des consuls, reçut un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir fait preuve d'un grand courage à la bataille de Marengo.

Souhard (Julien), caporal à la 42e de ligne, obtint le brevet d'un fusil d'honneur, le 10 prairial an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un combat d'avant-garde à l'armée du Rhin en 1800.

Souilière (Bernard), canonnier au 3e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 8 germinal an ix, pour avoir sauvé, à Hohenlinden, une pièce de canon dont l'ennemi allait s'emparer.

Soulès (Jean), sergent-major à la 27e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Italie, de 1794 à 1797, à celles d'Helvétie et gallo-batave de 1798 à 1800.

Soulès (Jérôme), chef de bataillon des grenadiers à pied de la garde (2), obtint un sabre d'honneur, le 17 thermidor an ix, pour sa brillante valeur à l'armée gallo-batave et à celle d'Italie, notamment à la bataille de Marengo.

Soulfois, fusilier à la 36e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'une position dont il franchit les retranchements, sous le feu meurtrier de l'ennemi.

Souany (Jean-Baptiste), hussard au 5e régiment, obtint une carabine d'honneur, le 27 germinal an ix, pour un acte de courage et de dévouement en avant d'Augsbourg.

Souyrès (Antoine), caporal de grenadiers à la 18e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 1er pluviôse an x, pour s'être signalé à l'armée d'Égypte pendant les campagnes de l'an v à l'an ix.

Soye (Jean-Louis), capitaine à la 26e de ligne (3), obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir contribué, par sa bravoure et son intrépidité, à la prise d'une redoute entre Rivoli et Vérone.

Stamphly (Alexandre), sergent à la 9e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 9 prairial an x, pour sa belle conduite à l'armée d'Égypte, et un acte de générosité envers un de ses camarades.

Steinbach (Jean-Henri), chasseur au 8e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être emparé d'une pièce de canon, à l'affaire de de Kirchberg (armée du Rhin).

Stephany (Dominique), lieutenant à la 11e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour avoir mis une colonne ennemie en déroute à Civita-Castellana, lui avoir fait 200 prisonniers et pris 22 pièces de canon.

Storia (Joseph), maréchal-des-logis au 21e de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé dans toutes les charges de cavalerie exécutées par son régiment.

Stoltz (Mathias), maréchal-des-logis au 17e de dragons, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée aux armées du Rhin, d'Helvétie et du Danube.

Stouam (Henri), hussard au 7e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un engagement de cavalerie à l'armée du Rhin, en 1800.

Strickler (Jacques), sergent à la 83e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être emparé d'une pièce de canon à l'armée du Rhin en 1800.

Sudre (Dominique), capitaine à la 32e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 9 ventôse an x, pour s'être

(2) Devenu général de division, comte de l'empire, sénateur et pair de France.

(3) Devenu général de brigade et baron de l'empire.



PLACEMENT DES GRAVURES.

TOME PREMIER.

TOME DEUXIÈME.

TOME TROISIÈME.

TOME QUATRIÈME.

Paris. — Imprimerie de Pommeret et Moreau, quai des Grands-Augustins, 17.

fait remarquer au siége de Saint-Jean-d'Acre et à la bataille d'Aboukir.

Surey (Claude), soldat à la succursale des invalides, obtint un fusil d'honneur, le 15 pluviôse an xi, pour avoir servi avec honneur pendant toutes les guerres de la révolution.

Suss (Jacob), hussard au 3e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 5 messidor an ii, pour avoir donné des preuves de valeur de 1793 à 1800. — C'est un des deux braves qui, pendant le siége de Thionville, en 1792, allèrent porter, de cette ville à Metz, à travers les rangs ennemis, des dépêches dont dépendaient le salut de la place.

T.

Tabard (Jean), canonnier au 1er régiment d'artillerie de marine, obtint un mousqueton d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa conduite distinguée sur le vaisseau *le Desaix*, au combat naval d'Algésiras.

Tabaria (Jean), fusilier à la 42e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un engagement de tirailleurs et avoir contribué à la prise d'une pièce de canon.

Tabealt (Antoine), sergent à la 32e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre. Il avait précédemment reçu, en l'an vi, un sabre d'honneur, pour sa conduite à Dégo, à Salo et à Peschiera.

Taillard (Charles), gendarme à la 6e légion, obtint un mousqueton d'honneur, le 25 thermidor an x, pour s'être signalé à l'attaque d'une bande de brigands, dont deux furent tués.

Taillardat (Alexandre), sergent à la 40e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 17 brumaire an ix, pour sa conduite distinguée à Marengo.

Tardif de Pommeroux de Bordessoule (Étienne), chef d'escadron au 2e de chasseurs à cheval (1), obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite aux armées d'Allemagne, du Rhin et d'Italie de 1792 à 1801.

Tarrida (Jean), sergent à la 85e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 1er vendémiaire an vi, pour avoir fait mettre bas les armes à trente Autrichiens au combat du Simbra. Il se signala de nouveau à l'armée d'Orient de l'an vi à l'an ix.

Taulleigne, caporal à la compagnie de réserve du département de l'Ardèche, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer par plusieurs actes de bravoure.

Taupin (Eloy-Charlemagne), chef de bataillon au 28e de ligne (2), obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir dégagé et couvert plusieurs régiments à Montebello, arrêté l'aile gauche de l'ennemi et fait un régiment autrichien prisonnier.

Tavernier (Denis), sergent-major à la 43e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour avoir donné des preuves de la plus rare intrépidité à la bataille de Marengo.

Tavernier (Jean), sergent au 2e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour avoir habilement dirigé, à Hohenlinden, la pièce à laquelle il était attaché.

Tavier, caporal au 4e d'artillerie à pied, eut une grenade d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer pendant la campagne de 1800 à l'armée du Rhin.

Teissier (Jean), tambour à la 18e de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 27 thermidor an vii, pour sa belle conduite à l'affaire de Salo (armée d'Italie), et au siége de Saint-Jean-d'Acre (armée d'Orient).

Tenville (Marc), chasseur au 10e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 27 thermidor an viii, pour sa bravoure éclatante au combat de Landshut (armée du Rhin).

Terras (Louis), maréchal-des-logis au 5e d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être distingué pendant les campagnes de 1793 à 1797, et à l'armée d'Orient de 1798 à 1801.

Tesnin, sergent-major à la 50e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir contribué à la prise d'une pièce de canon (armée du Rhin, 1800).

Tett, maréchal-des-logis au 14e de cavalerie, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un engagement d'avant-garde, et contribué à la prise d'une batterie de six pièces de canon.

Teulet (Jean), capitaine à la 4e de ligne (3), obtint un sabre d'honneur, le 27 frimaire an xi, pour s'être signalé par plusieurs actions d'éclat à l'armée d'Italie, de l'an iv à l'an ix.

Thain (Louis), hussard au 6e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite à l'armée d'Italie en 1800.

Theis (Nicolas), sergent-major au 6e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour l'intelligence et le courage qu'il déploya au siége de Gertruydemberg.

Théodore (Bastien), sergent-major au 5e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être fait remarquer en 1800 à l'armée du Rhin, par son courage et la justesse de son tir.

Théron (Jean-Baptiste), sergent à la 76e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 thermidor an x, pour avoir repris à l'ennemi le drapeau de son bataillon dont l'ennemi s'était emparé.

Théroud (Hector), lieutenant au 10e de hussards, reçut un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour avoir coupé, avec quatorze hussards, une colonne d'infanterie ennemie forte de 3,000 hommes, dont moitié mit bas les armes.

Thevenez d'Aoust (François-Alexandre), capitaine au 1er régiment de chasseurs à cheval (4), obtint un sabre d'honneur, le 15 frimaire an x, pour sa brillante conduite au passage du Rhin et à la bataille de Hohenlinden.

Thibaud (Jean), capitaine à la 57e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 1er brumaire an x, pour s'être signalé sur la canonnière *l'Etna*, dans la rade de Boulogne, en contribuant à repousser l'attaque des Anglais.

Thiebaud (Pierre-Joseph), maréchal-des-logis au 28e de dragons, obtint une carabine d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour sa belle conduite à l'armée d'Orient de l'an vi à l'an x.

Thierry (Joseph-Alexandre), capitaine à la 33e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait particulièrement remarquer à l'armée de l'Ouest en l'an iv, et à l'armée d'Italie de l'an v à l'an viii.

Thirard (François), dit *Lafleur*, canonnier au 3e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 29

(1) Devenu général de division, comte de l'empire et pair de France.

(2) Devenu général de division et baron de l'empire.

(3) Devenu colonel du 67e régiment de ligne.

(4) Devenu colonel au 11e de dragons et baron de l'empire.

germinal an x, pour le courage et l'intelligence qu'il déploya à l'armée du Rhin.

Thinlot (François), sergent à la 8e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 germinal an x, pour s'être rendu maître d'une pièce de canon, à Hohenlinden, après avoir tué le canonnier qui allait y mettre le feu.

Thirion (François), fusilier à la 94e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 germinal an x, pour être arrivé le premier sur une batterie ennemie et s'être emparé seul d'une pièce de canon après avoir tué les canonniers qui la servaient.

Thiry (Nicolas-Marin), chef d'escadron au 14e de chasseurs à cheval (1), reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite aux armées du Nord et d'Italie de 1793 à 1801.

Thissé (Nicolas), brigadier au 20e de chasseurs à cheval, reçut une carabine d'honneur, le 27 germinal an ix, pour s'être fait remarquer à Hohenlinden.

Tholinger (Pierre-Martin), carabinier au 1er régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir chargé sur une batterie ennemie, à Hohenlinden, et avoir contribué à s'en rendre maître.

Thomas (Jean-Baptiste), sergent à la 92e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 14 prairial an ix, pour sa conduite distinguée au siége de Gênes.

Thonniaz (François), grenadier à la 35e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'armée d'Italie en 1800.

Thory (Louis), caporal à la 6e légère, eut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour sa belle conduite à Marengo.

Thouvenin (Alexis), maréchal-des-logis au 12e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

Thurroques (Pierre), adjudant-sous-officier au 12e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être conduit avec distinction aux armées d'Italie et d'Egypte.

Thuylas (Aubin), dit *La Valeur*, canonnnier au 1er d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour sa bravoure et son intelligence pendant l'expédition d'Egypte.

Tiraut (Louis), sous-lieutenant à la 19e légère, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa brillante conduite aux armées de l'Ouest et d'Italie, notamment à la bataille de Marengo.

Tibi (Amable), brigadier au 26e de dragons, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers dans un engagement de cavalerie à l'armée du Rhin en 1800.

Tillot (Antoine), capitaine dans la 19e légère, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour le sang-froid et l'intrépidité qu'il déploya à l'attaque de Nantes (armée de l'Ouest) contre les insurgés de la Vendée.

Timbert (Jacques-Alexandre), brigadier au 29e de dragons, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'armée d'Egypte dans toutes les affaires auxquelles son régiment prit part.

Tisset (Alexis), sergent-major au 4e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an ix, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte.

Tissot (Jacques), fourrier à la 6e légère, reçut un fusil d'honneur, le 23 frimaire an ix, pour sa conduite distinguée à Marengo.

Titard (Jacques), capitaine au 20e régiment de cavalerie, obtint un sabre d'honneur, le 14 messidor an viii, pour avoir mis en déroute, à Marengo, un corps hongrois et lui avoir fait un grand nombre de prisonniers.

Tocip-Graigny (Achille-Claude-Marie), général de brigade, reçut un sabre d'honneur, le 9 germinal an ix, pour ses talents militaires et sa bravoure pendant toutes les guerres de la révolution et du consulat.

Tony (Georges), sergent à la 12e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé d'un poste de huit hommes, d'une pièce de canon et de son caisson (armée du Rhin, 1800).

Topsent (Noël), sergent-major à la 35e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être entré l'un des premiers dans un village retranché par l'ennemi (armée d'Italie, 1800).

Tordeux (Augustin), fusilier à la 67e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé d'un caisson et avoir fait douze prisonniers dans un combat d'avant-garde de l'armée du Rhin (1800).

Torrel (Léonard), caporal à la 8e légère, eut un fusil d'honneur, le 29 ventôse an xi, pour s'être fait remarquer à l'attaque d'une forte position ennemie sur laquelle il pénétra l'un des premiers.

Totin (Nicolas), sergent-major au 7e d'artillerie à pied, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an ix, pour sa conduite distinguée à l'armée gallo-batave en 1799.

Touchard (Jacques), sergent à la 59e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 21 nivôse an ix, pour s'être signalé à la bataille de Marengo.

Toucherier (Jean), caporal à la 63e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 5 vendémiaire an x, pour avoir contribué à dissiper une bande de brigands qui infestaient les frontières du nord de l'Espagne.

Toulancoat (Pierre-Michel), adjudant-sous-officier à la 15e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir servi avec honneur de 1793 à 1801.

Toupiol (Pierre), carabinier à la 15e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé d'un caisson de cartouches d'infanterie et avoir fait plusieurs prisonniers dans un engagement de tirailleurs à l'armée d'Italie en 1800.

Tourny, sergent à la 6e légère, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir combattu avec courage à Marengo.

Tourval (Antoine-Saint-Ange), capitaine honoraire à l'hôtel des Invalides, reçut un sabre d'honneur, le 1er floréal an viii, pour s'être fait remarquer à la bataille d'Arcole et à l'armée d'Orient.

Toutant (Pierre), adjudant-sous-officier à la 32e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 9 ventôse an x, pour sa conduite distinguée au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Taristz (Nicolas), sergent à la 18e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à l'armée d'Italie, à Saint-Jean-d'Acre, à Aboukir et devant Alexandrie (Egypte).

Traivira (Joseph), capitaine dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls (2), reçut un sabre d'honneur, le 28 vendémiaire an xi, pour sa brillante conduite aux armées du Danube, du Rhin et d'Italie.

Traiaoulez (Jean-Baptiste), capitaine à la 46e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 26 messidor an xi, pour s'être fait remarquer aux armées de l'Ouest, d'Angleterre, du Danube et du Rhin.

Traidoulat (Paul-Augustin), capitaine à la 6e légère (3), reçut un sabre d'honneur, le 29 brumaire an x, pour s'être conduit avec une grande distinction à Saint-Domingue, aux armées de l'Ouest et d'Italie.

Traotet (Jean-Christophe), sous-lieutenant à la 93e de ligne, obtint le brevet d'un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour les marques de valeur qu'il donna aux armées du Rhin, d'Italie et au corps d'observation de la Gironde.

Trouillard, sapeur au 2e bataillon, reçut un fusil d'honneur, le 15 nivôse an x, pour ses bons services et sa bravoure au siége de Peschiera.

(1) Devenu général de brigade et baron de l'empire.

(2) Devenu général de brigade et baron de l'empire.

(3) Devenu colonel et baron de l'empire.

TROUSSEAU (Sébastien), sergent à la 76e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 thermidor an x, pour avoir fait cinq prisonniers en fouillant un bois avec un détachement de son régiment.

TROUVILLE (Jean-Baptiste), grenadier à la 37e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 29 brumaire an x, pour sa conduite distinguée à la bataille de Mœskirch.

TROYAUX (Célestin), maréchal-des-logis au 3e d'artillerie à cheval, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être constamment fait remarquer par son courage, son dévouement et son sang-froid.

TRUFFAUT (Auguste), lieutenant honoraire à l'hôtel des Invalides, eut un fusil d'honneur, le 9 thermidor an x, pour s'être signalé à l'armée d'Egypte, notamment à Aboukir, où il reçut deux coups de feu au bras gauche qui nécessitèrent l'amputation.

TURC (Augustin), grenadier à la 22e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 brumaire an ix, pour avoir forcé, par sa bonne contenance, étant en tirailleur, un parti de cavalerie ennemi à se retirer.

TUREL (Pierre-François-Nicolas), chasseur au 11e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 6 vendémiaire an xi, pour avoir contribué, à l'affaire de Mœskirch, à la prise de deux pièces de canon.

TURPIN (Simon), brigadier au 3e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir contribué, par son courage, à sauver, à Marengo, la batterie dont il faisait partie.

TYRAUX (Célestin), maréchal-des-logis au 5e d'artillerie à cheval, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour s'être signalé pendant les guerres de 1794 à 1797, et à l'armée d'Orient de 1798 à 1801.

V.

VACHÉ (Bernard), capitaine au 14e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait avec distinction toutes les guerres de a révolution aux armées du Nord, de l'Ouest et d'Italie.

VAILLANT (Joseph), sergent-major à la 21e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à l'armée de l'Ouest par sa valeur et par son humanité envers les prisonniers vendéens.

VAILLANT (Simon-Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 7e bataillon principal du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 29 germinal an xi, pour sa brillante conduite aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

VAL (Fortuné-Joseph), tambour au 1er régiment d'artillerie à pied, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 3 prairial an x, pour s'être distingué au passage du Lech, en s'emparant, à l'aide d'un de ses camarades, d'une pièce de canon.

VALDEBOUSE (Jean-Pierre), sergent à la 27e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait un officier et deux soldats autrichiens prisonniers, dans un combat de tirailleurs à l'armée du Rhin (1800).

VALDRAON (Jean), tambour à la 7e légère, reçut une paire de baguettes d'honneur, le 28 fructidor an x, pour être pénétré un des premiers, en battant la charge, dans une redoute ennemie.

VALENCIENNES (Jean-Louis), tambour à la 20e de ligne, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 27 thermidor an viii, pour être marché le premier, en battant la charge, sur une colonne ennemie.

VALENTIN (Joseph), carabinier à la 22e légère, reçut un fusil d'honneur, le 26 thermidor an x, pour s'être distingué au siége de Saint-Jean-d'Acre.

VALETTE (Jean), chasseur au 14e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir enlevé un étendard à l'ennemi, lui avoir tué beaucoup de monde et fait plusieurs prisonniers.

VALLARNAUD (Benoît), sergent à la 17e légère, reçut un fusil d'honneur, le 29 brumaire an x, pour être entré le premier dans un retranchement ennemi, au combat de Rivoli.

VALLERY (Mathieu), maréchal-des-logis au 6e bataillon du train d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa belle conduite pendant la campagne de 1800, où il contribua à sauver un parc d'artillerie menacé par une charge de cavalerie.

VALTON (Luc Gilles), capitaine de corsaire, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 1er vendémiaire an xi, pour sa brillante conduite dans plusieurs rencontres avec des bâtiments anglais.

VAMBRE (Jean-Baptiste), cuirassier au 1er régiment, reçut une carabine d'honneur, le 25 thermidor an ii, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Italie pendant la campagne de 1800.

VANDEVELLE (Etienne), carabinier à la 23e légère, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à l'affaire de Fiumorbo.

VANHOVE (Pierre), maréchal-des-logis-chef au 2e de carabiniers, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

VARÉLIAUD (Jean-Baptiste), sous-lieutenant au 9e de hussards (1), reçut un sabre d'honneur, le 25 nivôse an xi, pour s'être couvert de gloire par plusieurs actions d'éclat aux armées d'Helvétie, du Danube et du Rhin.

VARIN (Mathieu), brigadier au 3e de cuirassiers, reçut une carabine d'honneur, le 22 brumaire an ix, pour avoir fait trois prisonniers et tué un grand nombre d'hommes dans une charge de cavalerie à Marengo.

VAROCAUX (Jean-Nicolas), maréchal-des-logis au 1er de cuirassiers, obtint une carabine d'honneur, le 26 thermidor an ix, pour avoir fait deux prisonniers autrichiens et avoir délivré plusieurs prisonniers français en avant de Vérone.

VASSAL (Jean-Pascal), aide-canonnier sur la frégate *la Muiron*, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour sa belle conduite au combat naval d'Algésiras.

VASSY (Joseph), sergent à la 110e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 fructidor an x, pour avoir fait deux prisonniers et pris un drapeau à l'ennemi à la bataille de Hohenlinden.

VATELIER (Jacques-Amand), fusilier à la 106e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 6 fructidor an ix, pour avoir fait trois prisonniers à l'affaire de Voltry (siége de Gênes).

VATRIN, maréchal-des-logis au 23e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa bravoure et son intrépidité aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

VAUCHER (Onésime), grenadier au 13e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 13 prairial an x, pour s'être signalé à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

VAUCHEROL (Jean-Claude), adjudant-sous-officier à la 93e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir franchi le premier, quoique blessé, les retranchements d'une redoute ennemie (armée d'Italie, 1800).

VAUCOART (Achille), brigadier au 8e bataillon du train d'artillerie, reçut une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour sa présence d'esprit, son courage et son sang-froid pendant les campagnes de 1793 à 1800.

VAUSSELLE (René), sergent-major à la 84e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à la défense d'un défilé à l'armée d'Helvétie.

(1) Devint adjudant-commandant (colonel d'état-major).

Vavasseur (Jean), sergent à la 4e légère, reçut un sabre d'honneur, le 11 prairial an 11, pour s'être signalé au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Vawran (Hubert-François), fusilier à la 60e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir contribué à la prise d'un grand nombre de Vendéens.

Vecker (Jean), caporal à la 70e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer, à Marengo, dans diverses charges à la baïonnette.

Velay (Hippolyte), sergent-major à la 19e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor, an x, pour s'être distingué à l'armée d'Orient, notamment aux batailles de Chebreisse et d'Alexandrie.

Velland (Joseph), caporal à la 70e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'armée des côtes de l'Océan de l'an v à l'an viii, et à l'armée d'Italie en l'an ix.

Venes (Louis), grenadier à la 39e de ligne, obtint, le 10 prairial an xi, le brevet d'un fusil d'honneur, pour avoir fait mettre bas les armes, dans un combat d'avant-garde à l'armée d'Italie (1800), à un poste de vingt-cinq hommes.

Vérand (César-Jean-Baptiste), quartier-maître sur la frégate *la Muiron*, reçut une hache d'abordage d'honneur, le 11 brumaire an x, pour le courage dont il fit preuve au combat naval d'Algésiras.

Vardet (Philippe), chasseur au 4e régiment, reçut un mousqueton d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa belle conduite à l'armée gallo-batave.

Vardier (François), adjudant-sous-officier à la 29e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé par plusieurs actes de bravoure aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

Verdier (Jean-Antoine), général de division (1), reçut un sabre d'honneur, le 30 fructidor an x, pour sa brillante conduite et les talents militaires qu'il développa aux armées d'Italie et d'Orient.

Verdun (Claude), sergent à la 9e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait particulièrement remarquer au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Vergand (Jacques-Philippe), maréchal-des-logis-chef au 2e de chasseurs à cheval, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait un officier supérieur prisonnier à Marengo.

Vergeau (François), caporal à la 79e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour un acte d'humanité qui sauva de la mort plusieurs prisonniers vendéens.

Vergnes (Martin), canonnier au 2e régiment d'artillerie de marine, reçut une carabine d'honneur, le 18 thermidor an vii, pour sa bravoure et son infatigable activité pendant les campagnes de 1796 à 1799.

Vergniole (Jean), caporal à la 84e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir contribué, à Hohenlinden, à repousser un poste ennemi et lui avoir fait cinq prisonniers.

Vericnon (Joseph-Louis), sergent à la 18e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 11 prairial an xi, pour sa conduite distinguée au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Verne (François), caporal à la 41e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'armée d'Italie (1800) à l'attaque d'un village occupé par l'ennemi.

Vernet (Jean), caporal à la 4e légère, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite à la bataille de Rivoli, à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Vernier (Philippe), sergent à la 12e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour s'être emparé de deux pièces de canon au combat de la Favorite, sous Mantoue, et d'une troisième pièce à la prise de Modène.

Vernier (Pierre-Jean-Claude), fusilier à la 20e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait plusieurs prisonniers et s'être emparé d'une pièce de canon dans un engagement de tirailleurs à l'armée du Rhin, 1800.

Vernus (Jean-Baptiste), sergent-major à la 70e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé, de 1792 à l'an ix, aux armées du Nord, des côtes de l'Océan et d'Italie.

Verrey (Joseph), canonnier au 7e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour sa brillante conduite à la bataille de Castricum.

Verrières (Nicolas-Grégoire), général de brigade d'artillerie, obtint un sabre d'honneur, le 16 germinal an viii, pour avoir servi avec la plus grande distinction aux armées du Nord, de la Moselle et d'Italie.

Veray (Louis-Paul), sergent à la 10e légère, obtint un fusil d'honneur, le 29 germinal an xi, pour s'être précipité sur une batterie ennemie et s'être emparé d'une pièce de 8 à l'armée du Danube en 1799, et pour avoir fait plusieurs prisonniers à la prise d'une redoute, en 1800, à l'armée du Rhin.

Viala (Jean), sergent à la 57e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée aux armées d'Italie, d'Angleterre, d'Helvétie et du Rhin de 1792 à 1800.

Viaud (André), grenadier à la 35e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour être pénétré le premier dans un village occupé par l'ennemi et s'être emparé de deux fourgons chargés de vivres.

Victor (Claude-Perrin), général de division (2), reçut un sabre d'honneur, le 17 messidor an viii, pour avoir contribué aux succès des batailles de Montebello et de Marengo.

Victor (Claude), chasseur à pied de la garde des consuls, obtint un fusil d'honneur, le 19 nivôse an x, pour sa bravoure éclatante pendant la campagne de 1800 à l'armée d'Italie.

Vidal (Jacques-Marie-Barthélemy), chef de bataillon à la 34e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Italie de l'an viii à l'an x.

Videment (Jean-François), aide-canonnier sur le vaisseau *le Desaix*, obtint une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour s'être fait remarquer au combat naval d'Algésiras.

Viel (Antoine), maréchal-des-logis-chef au 9e de cavalerie, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour plusieurs actes de bravoure à l'armée du Rhin pendant les ans viii et ix.

Vigna (Antoine), maréchal-des-logis au 5e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 4 pluviôse an xi, pour sa brillante valeur aux armées du Nord et du Rhin de 1793 à 1800, notamment à Hohenlinden.

Vignaron (Bertrand), grenadier à la 13e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Vigniot (Jean-François), trompette au 6e d'artillerie légère, obtint une trompette d'honneur, le 7 thermidor an viii, pour sa belle conduite au passage du Lech.

Vigny (Jean-Pierre), chasseur à la 25e légère, eut un fusil d'honneur, le 21 germinal an ix, pour s'être signalé pendant le siége de Gênes.

Vilhelm (Ignace-Jean), sergent au 4e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an xi, pour avoir été cité honorablement dans toutes les

(1) Devenu comte de l'empire.

(2) Devenu maréchal de l'empire et duc de Bellune.

affaires auxquelles il prit part pendant l'expédition d'Egypte.

Villardt (Simon), canonnier au 1er régiment d'artillerie de marine, reçut une grenade d'honneur, le 11 brumaire an x, pour la bravoure qu'il déploya au combat naval d'Algésiras sur le vaisseau *le Desaix*.

Villaume (Joseph), sergent à la 4e légère, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir donné des preuves de valeur pendant les campagnes d'Egypte de l'an vi à l'an ix.

Villement (Charles), dit *La Grenade*, sergent à la 2e compagnie de mineurs, obtint un fusil d'honneur, le 29 germinal an x, pour avoir rendu d'importants services au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Villemot (François), caporal à la 21e de ligne, reçut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être signalé à l'armée de l'Ouest pendant les campagnes de 1799 à 1801.

Villiers (Jean-Baptiste), sergent à la 21e de ligne, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être emparé, à l'aide de cinq de ses camarades, de deux pièces de canon sur les Vendéens.

Vincent (Jean), sergent à la 89e de ligne, eut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour avoir fait mettre bas les armes à un poste de vingt-cinq hommes, dans un engagement de tirailleurs à l'armée du Rhin en 1800.

Vincent (Joseph), sergent-major à la 69e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour sa conduite distinguée aux batailles de Saint-Georges et de la Favorite, et à l'armée d'Orient.

Vinot (Jean), chasseur à la 3e légère, obtint un fusil d'honneur, le 14 prairial an ix, pour avoir fait trois prisonniers dans une charge à la baïonnette, à Marengo.

Vintin (Jacques), grenadier à la 3e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être couvert de gloire à la prise de Jaffa et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

Violonet (Nicolas), sergent-major à la 43e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 4 pluviôse an ix, pour s'être signalé, à Marengo, dans plusieurs charges à la baïonnette.

Vionnet de Marincoré (Louis-Joseph), capitaine à la 12e de ligne (1) obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être conduit avec une grande valeur et beaucoup de résolution aux armées de Naples, des Grisons et d'Italie, particulièrement à Marengo.

Visseuanno, maréchal-des-logis au 15e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour son courage et son intelligence, et pour avoir reçu chacun de ses grades sur le champ de bataille.

Vivenot (Jean-Louis), chef de bataillon à la 28e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 7 pluviôse an xi, pour sa bravoure éclatante pendant toutes les guerres de la révolution et du consulat, notamment aux batailles de Montebello et de Marengo.

Voillemin, sergent à la 96e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être fait remarquer à Marengo dans une charge à la baïonnette pendant laquelle il fit un officier prisonnier et s'empara d'une pièce de 8.

Voirin (Jean-Joseph-Georges), gendarme à la 19e légion, obtint un sabre d'honneur, le 14 ventôse an xi, pour sa bravoure et sa fermeté à l'attaque d'une bande de brigands, dont deux furent tués par lui. Il en prit un troisième après une lutte de plusieurs minutes.

Voiturier (François), grenadier à la 13e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être signalé à la prise de Jaffa.

Volfait (Jacques), carabinier à la 21e légère, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an x, pour s'être fait remarquer au passage du Pô et à l'armée d'Orient.

Vrigny (Pierre-Jean-François), capitaine à la 36e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an viii, pour s'être conduit avec une grande distinction aux armées d'Allemagne et d'Helvétie.

Vuatrin (Remy), adjudant-sous-officier à la 2e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 29 brumaire an x, pour avoir donné des preuves de valeur pendant le blocus de Gênes.

Vecker (Louis), grenadier à la 3e de ligne, eut un fusil d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa brillante conduite aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre.

Vuillemin (Denis-François), sergent au 4e bataillon de sapeurs, obtint une grenade d'honneur, le 27 floréal an xi, pour s'être signalé à l'armée du Rhin, pendant la campagne de 1800.

Vuillemot (Bonaventure), adjudant-sous-officier à la 109e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an x, pour s'être fait remarquer aux armées du Rhin, d'Helvétie et de Batavie de 1793 à 1801.

Vuillet (Joseph), sergent à la 18e légère, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa conduite distinguée à l'armée d'Italie, pendant la campagne d'Italie de 1800.

Vulin (Louis-Joseph), soldat à la 11e compagnie d'ouvriers d'artillerie, obtint une grenade d'honneur, le 10 prairial an xi, pour sa belle conduite pendant les guerres de la liberté de 1796 et 1797 et celles d'Egypte de 1798 à 1801.

W.

Wadeleux (Pierre-François), capitaine aide-de-camp du général Lecourbe, obtint un sabre d'honneur, le 21 messidor an viii, pour s'être distingué à l'armée du Rhin, par des actes d'une grande valeur, et qui était revenu de l'armée d'Orient mutilé des blessures les plus honorables.

Wagner (Antoine), maréchal-des-logis au 5e de hussards, obtint une carabine d'honneur, le 27 germinal an ix, pour avoir fait plusieurs prisonniers au combat de Lambach, et s'être emparé d'une pièce de canon.

Wallerant (Benoît), sergent-major à la 17e légère, obtint un fusil d'honneur, le 19 brumaire an x, pour sa brillante conduite à la bataille de Castiglione et à celle de Rivoli.

Walmin (Etienne), sergent à la 96e de ligne, obtint un fusil d'honneur, le 17 vendémiaire an xi, pour avoir donné de grandes preuves de valeur à la bataille de Marengo, où, quoique blessé, il continua à combattre avec ses camarades.

Warnier (Noël), adjudant-sous-officier à la 2e légère, reçut un sabre d'honneur, le 10 prairial an xi, pour s'être conduit avec une grande distinction pendant les campagnes d'Egypte de 1798 à 1801.

Watrin (François), général de division, obtint un sabre d'honneur, le 17 messidor an viii, pour avoir fait avec une grande distinction les guerres de la liberté, et pour avoir pris une part glorieuse à la victoire de Marengo.

Watrin (Louis), maréchal-des-logis au 28e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an x, pour avoir fait cinq prisonniers dans un engagement d'avant-garde à l'armée du Rhin en 1800.

(1) Devenu baron de l'empire et lieutenant-général.

WEBER (Jacob), canonnier au 3e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour s'être signalé aux armées d'Helvétie et du Rhin, de 1798 à 1800.

WERTIN (Jean-Louis), tambour dans les grenadiers à pied de la garde des consuls, obtint une paire de baguettes d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à la bataille de Marengo.

WERCK (Joseph), trompette au 6e de chasseurs à cheval, obtint une trompette d'honneur, le 18 fructidor an VIII, pour sa conduite distinguée pendant la campagne de 1800 à l'armée du Rhin.

WILLAUME (François-Louis), artificier au 5e d'artillerie à pied, obtint une grenade d'honneur, le 5 brumaire an XI, pour avoir donné des marques de valeur à l'armée du Rhin en 1800.

WITZ (Bertrand), gendarme à la 4e légion, obtint une carabine d'honneur, le 22 nivôse an IX, pour avoir tué de sa main le chef d'une bande à l'attaque d'un parti d'insurgés.

WUTTS (Jean-François), capitaine à la 16e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour le courage dont il fit preuve pendant les précédentes campagnes.

Y.

YVONNET (François), sergent à la 62e de ligne, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour sa belle conduite aux armées du Nord, de Sambre et Meuse et d'Italie de 1793 à 1800.

Z.

ZABERN (Daniel), sergent au 1er bataillon de pontonniers, obtint une grenade d'honneur, le 6 frimaire an XI, pour sa bravoure éclatante aux armées d'Helvétie et du Rhin de 1798 à 1800.

ZAPPFEL (Joseph), maréchal-des-logis au 10e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 28 fructidor an X, pour avoir fait plusieurs prisonniers aux armées du Danube et du Rhin en 1799 et 1800.

ZIMMERMANN (Joseph), hussard au 7e régiment, obtint un mousqueton d'honneur, le 4 pluviôse an XI, pour avoir fait trois prisonniers, dont un officier, à Hohenlinden, et s'être emparé d'une pièce de canon.

ZUCCHINO (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis au 26e de chasseurs à cheval, obtint un sabre d'honneur, le 10 prairial an XI, pour s'être fait remarquer à l'armée d'Italie de 1793 à 1801.

ZY (Denis-Nicolas), brigadier au 16e de dragons, obtint un fusil d'honneur, le 28 fructidor an X, pour s'être signalé dans un engagement à l'armée du Rhin (1800), où il fit quatre prisonniers.

A cette longue et glorieuse liste, il faut ajouter le roi Joachim MURAT, les maréchaux LANNES, LEFEBVRE et NEY; l'amiral DECRÈS, le général MOREAU, et un grand nombre d'autres officiers généraux, qui n'ont pu y trouver place, à défaut de la date précise de l'expédition de leur brevet.

Paris. — Imprimerie de POMMERET et MOREAU, quai des Grands-Augustins, 17.

